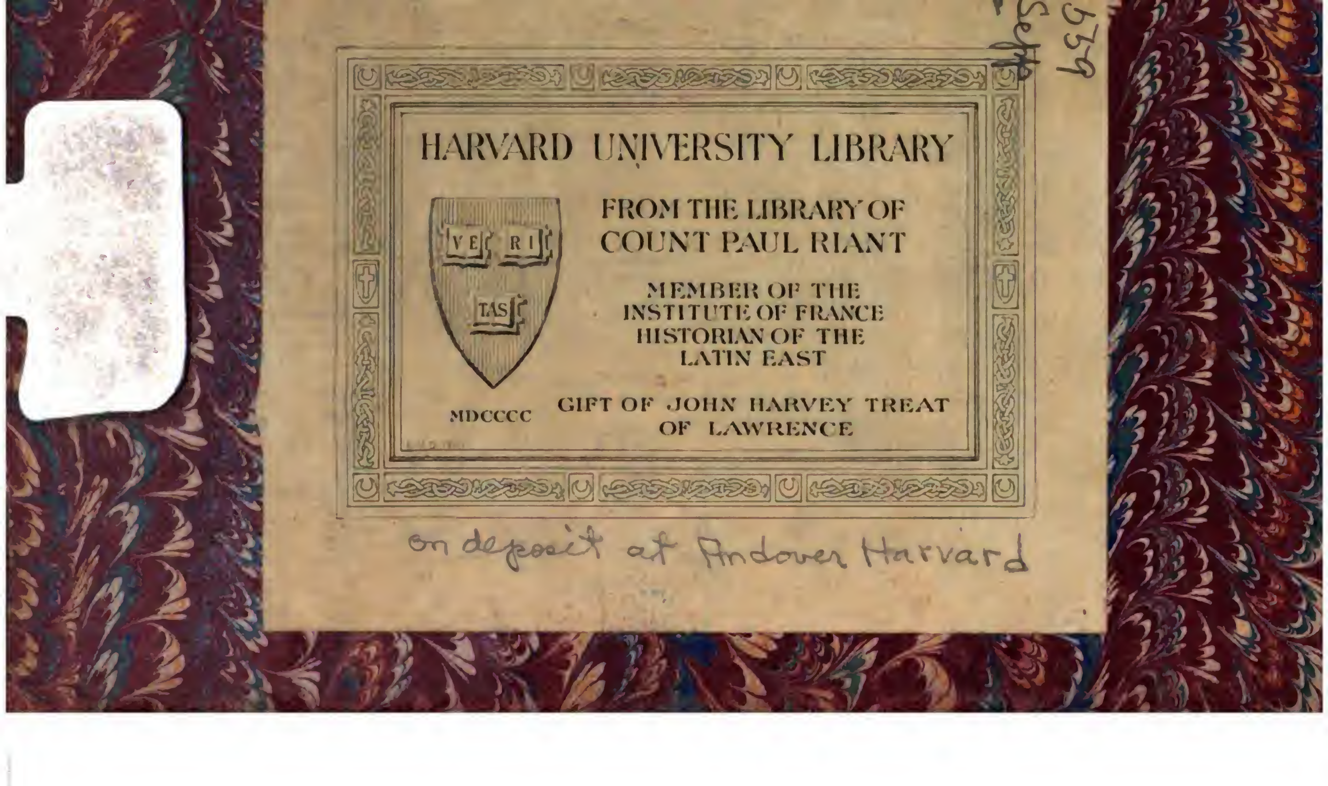
image
not
available



HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF JOHN HARVEY TREAT
OF LAWRENCE
on deposit at Andover Harvard



LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

TOME I

PROPRIÉTÉ DE

Vve Poussielgue-Rusand

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR

Johann Nepomuk

LE DOCTEUR SEPP

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR M. CHARLES SAINTE-FOI

TOME I

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1861

APPROBATION

DE S. ÉM. MONSEIGNEUR DONNET,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

Nous, Ferdinand-François-Auguste DONNET, par la grâce de Dieu et du Siége Apostolique, Cardinal Prêtre de la sainte Église romaine du titre de *Sainte Marie in Via,* Archevêque de Bordeaux, Primat d'Aquitaine,

Nous avons fait examiner *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* par le docteur Sepp, traduite de l'allemand par M. Charles Sainte-Foi ; et sur le rapport qui nous a été fait, cet ouvrage, plein de science et d'érudition, peut être d'une grande utilité à ceux qui veulent se rendre compte, au point de vue de l'histoire, des faits évangéliques. Ils y verront comment la critique la plus exercée rend témoignage à la vérité de nos livres saints. Nous n'entendons ni approuver ni improuver toutes les opinions de l'auteur ; mais nous pensons que le traducteur, en faisant passer dans notre langue ce livre remarquable, et qui a produit en Allemagne une si heureuse sensation, a bien mérité de la science et de la religion.

Donné à Bordeaux, sous notre sein, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire de notre archevêché, le 5 septembre 1854.

Signé : † FERDINAND Cardinal DONNET,
Archevêque de Bordeaux.

Par mandement de Son Éminence,

Signé : Fonteneau,
Secrétaire de l'archevêché.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR

L'ouvrage du docteur Sepp est un de ceux qui ont produit le plus d'impression en Allemagne dans ces derniers temps, et il mérite à juste titre la réputation dont il jouit. C'est l'apologie la plus complète du christianisme qui ait été faite jusqu'ici; et l'auteur, par une manœuvre admirable, que connaissaient bien les anciens Pères de l'Église, a su arracher aux ennemis de la religion les armes dont ils se servaient contre elle, et faire tourner à sa gloire les coups sous lesquels ils voulaient l'accabler. Il a prouvé victorieusement l'existence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que la philosophie moderne avait osé représenter comme un mythe. Il a cherché et saisi dans tous les domaines de la science les rapports intimes qui existent entre les faits qui nous sont racontés par les Évangiles et les événements de l'histoire profane. L'astronomie, la chronologie, la mythologie, les légendes et les traditions des divers peuples et

particulièrement celles des rabbins lui ont fourni des indications ou des preuves capables de satisfaire tout esprit droit et impartial.

Son ouvrage se compose de quatre parties. La première est l'histoire de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après les quatre évangélistes, précédée d'un travail qui, en fixant l'époque de la naissance du Sauveur, replace tous les faits de sa vie dans leur vrai rapport avec ceux de l'histoire profane, et fournit en ceux-ci une confirmation éclatante des premiers. Après la vie de Notre-Seigneur vient l'histoire des Apôtres, qui n'en est, pour ainsi dire, que la continuation; et le livre se termine par une dissertation savante sur les rapports de la vie du Rédempteur avec l'astronomie et la chronologie des différents peuples. Jamais encore la science n'avait confirmé à ce point les enseignements de la foi. Ce travail est un des plus beaux monuments que l'esprit humain ait élevés au vrai Dieu. Et plus d'une fois, en le lisant, le lecteur, malgré l'obscurité du sujet et l'imperfection de la traduction, sentira comme des éblouissements semblables à ceux qu'on éprouve en regardant une lumière trop vive.

La seconde partie renferme une notice abrégée sur les faux Messies qui ont trompé tant de fois l'opiniâtre crédulité des Juifs. Elle est très-courte, et se retrouve d'ailleurs presque en entier dans la

première partie. La troisième est le récit abrégé des légendes ou des fables relatives à la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et contenues dans les livres apocryphes et dans les légendes populaires. La quatrième enfin est une exposition de la vie du Sauveur telle qu'elle se trouve dans les livres des théologiens protestants. Cette partie, grâce à Dieu, ne saurait être traduite en notre langue, et un cri d'indignation aurait retenti d'un bout de la France à l'autre si nous avions essayé de produire ces blasphèmes horribles et dégoûtants à la fois, qui laissent bien loin derrière eux tout ce que la haine et l'ignorance ont vomi de plus horrible contre la personne sacrée de notre divin Sauveur. Nous nous sommes contenté de traduire la première partie, qui est à la fois la plus considérable, la plus importante et la plus intéressante, en nous permettant de retrancher quelquefois ce qui nous a paru allonger le texte sans profit pour le lecteur, ou répéter en d'autres termes ce qui avait été dit déjà, ou destiné à exposer des théories peu accessibles au public français. Nous sommes persuadé que l'auteur lui-même aurait fait comme nous ; car ce qu'il veut avant tout, c'est d'être lu.

Dans la traduction du texte sacré, nous avons suivi fidèlement l'auteur, qui a une connaissance profonde de la langue originale dans laquelle il a été écrit et des usages et coutumes des Juifs à l'é-

poque où vivait Notre-Seigneur. La synopse des évangélistes, telle qu'il l'a adoptée, diffère en beaucoup de points de celle qu'ont admise ses devanciers; et nous ne prétendons point qu'elle soit toujours la meilleure. Nous laissons la décision de ce point à ceux à qui une étude approfondie de la matière permet de porter un jugement fondé sur ce point. Mais nous croyons qu'il est peu d'hommes aujourd'hui qui possèdent autant que le docteur Sepp tous les éléments nécessaires pour prononcer en ce genre avec une parfaite connaissance de cause. Cet ouvrage a eu en Allemagne un succès prodigieux. Il a été pour l'école panthéiste et pour tous les ennemis de la religion un coup terrible dont ils n'ont pas même essayé de dissimuler la force. Et ceux qui avaient encore gardé un reste de bonne foi, vaincus par des preuves aussi nombreuses et aussi puissantes, ont été contraints d'avouer qu'il n'était plus permis désormais de mettre en doute le fait de l'existence de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quoique les doctrines déplorables des panthéistes modernes n'aient pas fait en France les mêmes ravages qu'en Allemagne, cet ouvrage contribuera, je l'espère, à ramener bien des esprits égarés et à prévenir bien des défections.

INTRODUCTION

Lorsque la réforme parut, elle prit pour prétexte la nécessité de dégager le christianisme de tous les éléments étrangers que l'esprit humain y avait ajoutés, disait-on. On se livra donc à des recherches et à une critique minutieuses, et l'on sépara de la pure parole de l'Évangile toute la partie historique ou traditionnelle du christianisme, pour ne garder que l'écriture. Mais comme l'authenticité des livres saints repose sur le témoignage de la tradition, et que les évangiles ne sont en partie que des traditions écrites, puisque plusieurs de ceux qui les ont rédigés n'ont pas été témoins oculaires des faits qu'ils racontent; et comme d'un autre côté le texte sacré a dû subir, et par l'effet du temps, et par la faute des copistes, de nombreuses altérations, la critique devait par une conséquence nécessaire s'attaquer aux livres saints eux-mêmes, sous prétexte d'y dégager l'élément divin de cet alliage impur. On s'en prit d'abord à quelques versets en particulier, puis à des chapitres, puis enfin à des livres entiers,

rejetant celui-ci; et le reprenant ensuite, gardant celui-là, et le rejetant plus tard comme apocryphe, si bien qu'à la fin il ne resta plus rien de ces mêmes évangiles qu'on avait pris d'abord pour unique point de départ.

On faisait ainsi pour la théologie ce que les légistes romains avaient fait pour le droit en Allemagne. Ces derniers avaient aussi soumis à la critique les bases historiques du droit; et, fermant à dessein les sources de la coutume et de la tradition, ils avaient réduit tous les rapports qui lient les hommes entre eux à je ne sais quel code abstrait, connu sous le nom de *Corpus juris.* Ils avaient voulu régler d'après une lettre morte la vie de l'homme et de la société, et avaient réussi à remplacer par des constitutions arbitraires les droits que la nature même des choses, l'histoire et la coutume avaient enracinés parmi les différents peuples, et qui étaient devenus comme une partie intégrante de leur nationalité.

La médecine a suivi jusqu'à nos jours la même voie et le même procédé. Rejetant aussi toutes les traditions, et la science pratique qu'elles lui avaient léguées, elle s'attache uniquement au *corpus delicti,* et croit trouver dans la mort un moyen d'analyser la vie et de rendre la santé à l'organisme malade. Mais la même opposition qui s'est produite, là entre le droit et la loi écrite, ici entre la santé et la science de la médecine, s'est manifestée aussi entre la vérité et la théologie détachée de la vie et de l'histoire. La Bible a perdu par cette abstraction sa base et son appui. L'idée intérieure et vivifiante a été sacrifiée à des no-

tions froides et abstraites, et dans l'art lui-même la poésie créatrice des temps chrétiens a été étouffée par la forme inanimée de l'antiquité.

Tels devaient être les effets de cet égoïsme étroit qui, rompant avec le passé, voulait comme refaire à neuf, et d'après un plan arbitraire, l'histoire de l'Église et du monde. Tels devaient être les résultats de cette science qui depuis plus d'un siècle croit pouvoir terminer toutes les questions par des raisonnements *à priori,* sans avoir égard aux résultats de la science des temps passés, et qui à cause de cela ne peut jamais embrasser l'ensemble des choses. Tels devaient être les effets d'une philosophie qui, après avoir séparé la raison de la révélation, et être devenue négative à l'égard de tout ce qui est positif, ne peut plus se retrouver dans l'obscurité où elle s'est égarée, et ne saisit que des hypothèses sans consistance. L'abîme était creusé : la raison, abjurant le christianisme, était devenue païenne. Que pouvaient être pour elle les écrits qui contenaient la révélation divine? Quelle valeur pouvait avoir ce livre des livres, séparé de la vie et traité avec si peu de respect? Les auteurs de ces écrits étaient-ils des imposteurs, ou ont-ils été trompés? Dans l'une et l'autre hypothèse nous serions trompés nous-mêmes? Ou bien les ont-ils écrits sous l'inspiration d'en haut? Telles sont les questions que ces livres ont suscitées parmi les théologiens protestants, jusqu'à ce qu'enfin ils en soient venus à regarder le contenu de ces livres comme une fable sans réalité. Tout ce qu'il y a de merveilleux dans la Bible, ce que le genre humain a cru depuis dix-huit siècles sur la

personne du Sauveur, tout cela n'est à leurs yeux qu'une illusion dont l'humanité est à la fois le sujet et l'objet, où elle contemple les événements de sa propre vie, et adore le produit de ses terreurs.

La Bible n'est plus que l'abrégé des lieux communs de l'entendement humain, comme une sorte de rituel maçonnique, bon pour les esprits médiocres et incapables de s'élever plus haut. Mais pour les initiés, qui sont montés au grade supérieur, elle contient des mystères plus hauts et d'ineffables paroles. En un mot, l'Écriture ne contient que des mystères, tirés, soit du cours ordinaire de la nature, soit du cercle de la mythologie, soit enfin de l'histoire de l'humanité.

Strauss a dans ces derniers temps appliqué ce procédé et cette critique à toutes les idées du christianisme. Il a considéré les évangiles en dehors de cette vie intérieure qui les anime, et, après les avoir ainsi isolés, il les a soumis à ce genre d'analyse inventé par la science moderne. Ces livres, interrogés de cette manière sur leur contenu, ont fait ce que fit tant de fois devant ses juges celui dont ils nous parlent : ils se sont tus; et comme lui aussi ils ont été condamnés à cause de leur silence. La science légère et superficielle de notre époque s'est applaudie de son triomphe. Mais comme tout doit tourner au bien de l'Église, tout, même les recherches et les victoires de ses ennemis, nous ne devons point rejeter d'une manière absolue le résultat des investigations de la philosophie moderne. Nous devons plutôt écouter avec attention la sentence qu'elle a portée, en poursuivant le principe qui l'a dictée jusque dans ses dernières conséquences.

Nous trouverons alors que les évangiles sont des mythes, il est vrai, mais dans un sens bien plus élevé que ne le soupçonnent nos adversaires. Ils sont mythiques comme doit l'être toute idée élevée, toute révélation divine et centrale. Mais ils sont en même temps, et à cause de cela, historiques dans le sens le plus rigoureux de ce mot; car les faits qu'ils racontent sont vrais non-seulement dans le moment où ils se sont passés, mais encore dans le cours entier de l'histoire, et ils trouvent leur application dans tous les domaines de la vie, à savoir dans ceux du corps, de l'âme et de l'esprit.

Si le christianisme est la religion universelle et centrale que Dieu a préparée dès le commencement du monde et que son Fils lui-même a fondée, elle doit trouver son application dans tous les cercles de la vie. Si les idées qu'elle renferme sont vraiment comme une semence divine, si elles sont la révélation faite primitivement par Dieu lui-même à l'humanité, elles doivent trouver partout leur explication : tous les temps et tous les lieux doivent constater et justifier son unité. Aussi les recherches et les attaques des hérétiques ont l'avantage de nous rappeler continuellement que la religion de Jésus-Christ, telle qu'elle existe dans l'Église catholique, ne doit pas être considérée ni traitée comme une affaire de secte ou d'école. Les philosophes du siècle dernier avaient déjà essayé d'appliquer à Notre-Seigneur Jésus-Christ et au christianisme les mythes sous lesquels l'antiquité s'était représenté le soleil et tout le système dont il est le centre; et ils avaient voulu expliquer ainsi par des symboles

naturels tous les faits historiques rapportés par les évangiles. D'après cette manière de considérer les choses, le Sauveur n'est que la figure allégorique du soleil, dont le nom *Haris* ou *Chris*, c'est-à-dire celui qui veille, n'est qu'un des noms du Vischnu indien, d'où s'est formé le nom de *Chrishna* et de Christ : comme aussi *Yes*, racine du nom de Jésus, désigne le nombre 608, qui constitue une période importante du soleil.

Les douze signes du zodiaque, ou les génies des douze mois de l'année, sont comme les douze apôtres de ce Dieu de la lumière et du jour. Pierre, leur chef, avec sa tête chauve et ses clefs à la main, c'est Janus, Januarius ou Janvier, le portier qui ouvre en quelque sorte les portes de la nouvelle année, et ferme celles de l'année qui vient de s'écouler. Les degrés du zodiaque sont représentés par les soixante-douze disciples ou les soixante-douze génies protecteurs qu'invoquaient les Perses, ou bien encore par les neuf fois huit vassavas ou cycles des dieux honorés par les Indiens, et qui, dans la théologie de ces derniers, président aux destinées des mortels ou des soixante-douze peuples. Ce sont encore les soixante-douze saints des Jainas, dont on a trouvé les statues colossales à Balligota, près de Seringapatnam. Les quatre signes célestes qui indiquent la carrière du soleil, avec ses points annulaires et solsticiaux, ou les quatre contrées du monde, sont représentés par les quatre évangélistes, symbolisés eux-mêmes sous les images du taureau, du lion, de l'aigle et de l'homme. Et ici encore nous trouvons un reflet des signes du zodiaque. En effet, le soleil, en entrant dans le signe du taureau,

réchauffe et féconde de nouveau la terre, et ouvre en quelque sorte avec ses cornes l'année, comme le dit Ovide; et c'est de là que le mois d'avril (*aprilis,* racine *aperio*) a reçu son nom. Le lion, symbole de saint Marc, désigne le solstice d'été. Il en est de même d'Héraclès, reposant sur une peau de lion, ou d'Horus, dont le trône est un lion. Les prêtres du soleil portent la tonsure sur la tête, comme image du disque du soleil; et l'on retrouve ce signe chez les Buddhistes et chez les prêtres du Dalaï Lama. L'étole désigne le zodiaque, et le rosaire indique l'innombrable armée des étoiles et des planètes. Aussi Brahma est-il représenté sur les monuments de Java tenant une sorte de rosaire comme symbole de la puissance créatrice et de l'éternité; et les adorateurs de Vishnu récitent les noms innombrables de leur Dieu, le Seigneur des armées, en roulant un anneau ou les grains d'un rosaire. Au reste, on retrouve déjà chez les anciens Babyloniens cet instrument pieux, et l'on sait qu'encore aujourd'hui les mahométans ont leur sebchah; les Péruviens dans le nouveau monde leurs quippos, qui leur servent pour le même usage.

Les mariages des dix patriarches dont parle la Genèse et les dix rishis des Indiens désignent l'entrée du soleil dans un nouveau signe. L'échelle de Jacob ressemble à celle de la grotte de Mithra avec ses sept branches, symbole des sept planètes, où les âmes montent et descendent. Les sept églises de l'Asie Mineure, telles que nous les décrit saint Jean dans l'Apocalypse, représentent aussi les sept planètes. Éphèse, la ville de Diane, représente la lune. Vénus est repré-

sentée par Thyatire, à laquelle l'apôtre reproche ses prostitutious; Saturne, par Laodicée, que saint Jean nous dépeint comme n'étant ni chaude ni froide, mais tiède. Ce panthéisme astrologique ne mérite au fond qu'un sourire de pitié. Mais ces savants, dans leur haine contre l'Église, prennent au sérieux toutes ces fadaises, pourvu qu'elles puissent leur servir à ébranler dans les esprits la foi à la révélation.

Ce n'est pas tout encore. Abimélech, qui enlève à Abraham Sara, sa femme, et la lui rend ensuite, c'est le symbole du soleil à l'équinoxe du printemps. Abraham, semblable au Brahma des Indiens, est pour les Hébreux le dieu de la lumière et le père des treize enfants de la lune. Isaac, c'est le bélier ou le signe du bouc, qui a passé dans le Nouveau Testament sous la forme d'agneau de Dieu; et Jacob, avec ses treize enfants, est une répétition du même mythe. Il en est ainsi du prophète Élie. Les quatre cent cinquante prêtres de Baal qu'il tue signifient que l'année équinoxiale, avec tous les jours dont elle se compose, a été vaincue par le soleil lorsqu'il entre dans le signe de l'écrevisse, et qu'il ouvre l'année solsticiale. Ainsi, Élie signifie le semestre d'été, tandis qu'Élisée représente le semestre d'hiver de l'année, jusqu'à ce que le même mythe se reproduise dans la personne du Christ. Le christianisme n'est donc qu'une continuation des mystères de Mithras, et le pape n'est que le pontife du soleil. Les évangiles sont des romans pieux, des légendes prises des mystères de Mithras, de Cérès, d'Isis, comme les livres saints des brahmes et des bonzes, comme les livres hermétiques des anciens

Égyptiens, ou les autres théosophies de ce genre.

Lorsqu'au 25 décembre a lieu le solstice d'hiver, et que le soleil, encore enfant, pour ainsi dire, commence à voir la lumière du jour, le signe de l'écrevisse paraît au ciel vers le couchant avec la chute du jour solsticial. L'âne de Typhon se tient à la crèche, et avec lui le bœuf ou le taureau. L'étable est le symbole du cocher, et s'appelle *Præscpe Jovis Heniochi,* d'où est venu le nom de Joseph. Nous trouvons là tout un groupe mythologique d'étoiles. Ces signes sont les symboles de toutes les créatures, qui se sont comme réunies autour du berceau du Sauveur. C'est d'abord le signe de la Vierge céleste, Isis, qui tient à la main des épis, et porte sur ses bras Horus, son fils, le dieu de la lumière. Ou bien encore Isis, déesse de la lune, ou Diane, la vierge chasseresse, tenant le croissant sous les pieds, a pour symbole Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est Astrée, la déesse de la justice, qui, chassée de la terre par les péchés des hommes, s'est refugiée dans le ciel, d'où elle descend ensuite pour mettre au monde le fils de la nouvelle époque. A côté s'élève le signe du lion; car le Sauveur devait naître du lion de Juda, de même qu'Osiris, le dieu de la lumière, selon Plutarque, commence sa carrière et l'année égyptienne en partant du signe du lion. Devant l'étable où le taureau se tient, Orion ou Nemrod avec sa massue est représenté dans le mythe évangélique par Hérode, qui cherche l'enfant Jésus pour le faire mourir. Derrière se tient l'agneau, car c'est ainsi qu'il doit être immolé pour nous.

Mais, s'arrachant à l'hiver, le soleil s'avance vers

les signes du zodiaque, qui tombent dans l'équinoxe du printemps. Arrivé là sur l'extrême limite qui sépare la région des ténèbres de celle de la lumière, son représentant mythique reçoit dans les tempêtes de l'équinoxe sa consécration et comme son baptême. Puis il continue sa carrière jusqu'à ce que, arrivé au solstice d'été, il atteigne sur le Thabor le terme de sa divine mission, et célèbre sa glorification dans les splendeurs de la lumière, pour descendre ensuite peu à peu vers l'obscurité de la mort. Les puissances des ténèbres qui demeurent dans le scorpion, près du verseau, se liguent contre le dieu, et s'emparent de lui. Le Rédempteur du monde est attaché au signe de la croix formé par la rencontre de l'écliptique et de l'équateur, et il entre dans les ombres de l'hiver ou de la mort. Mais, vainqueur de l'enfer, il sort triomphant des régions inférieures, et reparaît avec la nouvelle naissance du soleil. La croix qui traverse les équinoxes et le zodiaque, et que les prêtres égyptiens traçaient sur le plan du monde comme un attribut de Sérapis, la croix est devenue le symbole de la résurrection et de la vie future.

Ainsi, le christianisme ne serait que le symbole des mystères qui s'accomplissent au ciel. Si l'imagination des peuples, attribuant une réalité historique à ce dieu du jour, qui brise la tête du serpent de l'hiver, le personnifia en Jésus-Christ; si elle composa le mythe ou le roman de sa vie d'après la succession des phénomènes et des phases du soleil; si elle plaça son existence au milieu des temps et pendant les jours de l'empereur Auguste, c'est que les peuples attendaient

un Sauveur dans le sixième mois du monde, ou dans le sixième millénaire, comme les Juifs, les Perses et les Étrusques. Or les Septante comptaient à cette époque cinq mille six cents ans depuis la création. Mais au fond la vie de Jésus ne serait pas mieux prouvée que l'existence d'Osiris, d'Hermès, d'Héraclès, d'Adonis, de Fo, de Buddha, ou du Chrishna des Indiens, dont le nom a beaucoup de ressemblance avec le sien. Tel est le thème que Dupuis et Volney, Nork et Strauss ont développé dans des ouvrages qui ont eu, à l'époque où ils ont paru, une bien triste célébrité.

Au reste, nous sommes loin de rejeter cette allégorie du soleil et des planètes; nous l'acceptons, au contraire, de grand cœur. La nature renferme incontestablement une sorte de philosophie; et depuis le temps du premier législateur jusqu'à nos jours, les sages de l'antiquité, et Platon en particulier, l'ont étudiée, et sont parvenus à découvrir, en partie du moins, les principes et les mystères contenus dans la marche et le développement de l'univers. La nature renferme aussi comme une certaine musique en soi. Les anciens, et particulièrement Pythagore et son école, en ont épié les accords, jusqu'à ce qu'enfin Képler ait découvert l'admirable succession de son rhythme.

Les anciens ont étudié aussi les nombres, et comme les mathématiques de la nature; car les mathématiques ont pris en elle un corps; elles forment comme sa base la plus profonde; et il appartenait à la science de sonder ses profondeurs et de les éclairer. Il y a même une sorte de religion dans la nature, non comme l'enten-

dait l'antiquité, et comme l'entendent encore aujourd'hui les philosophes modernes; non en ce sens qu'elle puisse être elle-même l'objet de notre culte et de nos hommages, mais en ce sens, au contraire, qu'elle rend hommage à son Créateur, en publiant sa puissance et manifestant ses divins attributs. Par suite de cette religion que Dieu a comme déposée en elle, la nature est une prophétesse muette il est vrai, mais intelligible aux esprits sérieux et attentifs. Les prophéties qu'elle renferme, elle ne peut les révéler que par ses symboles extérieurs; et ce sont ces symboles dont l'antiquité cherchait le sens et l'explication dans les oracles, comme on le cherche aujourd'hui dans le magnétisme et le somnambulisme. La nature est une prophétesse qui, d'après les lois de la matière, indique par avance ce qui doit se produire plus tard dans les régions plus élevées. Elle contient des prophéties secrètes et mystérieuses, qui annoncent d'avance les événements qui doivent s'accomplir. C'est en vertu de cette faculté divinatoire et prophétique qu'il était écrit dans les astres du firmament que le Messie paraîtrait dans l'année lunaire du monde 4320, dans cette année mémorable où le chœur entier des planètes fêtait son jubilé. C'est en vertu de cette providence de la nature que la naissance du Rédempteur fut annoncée par une étoile, ou par la grande constellation de toutes les planètes, qui conduisit à son berceau les sages de l'Orient.

Il en est ainsi dans tout notre système solaire, jusque dans les plus petits détails. Le monde extérieur tout entier n'est qu'un reflet du monde intérieur et spirituel. Le rapport entre la lumière et les ténèbres,

entre le jour et la nuit, les mouvements divers par lesquels les grands corps de la nature montent et descendent, en parcourant les sphères que leur a tracées la main de Dieu, toutes ces relations indiquent dans la nature morale une loi plus élevée qui doit se produire dans l'histoire et la gouverner. L'histoire de l'humanité se divise en trois parties, correspondantes au triple caractère de la personnalité humaine : à savoir, l'histoire de l'Église ou du règne de Dieu, celle de l'État ou de la société civile, et celle de la nature proprement dite. Mais dans ces trois régions superposées les unes aux autres chacune est pour celle qui lui est supérieure comme un voile qui l'enveloppe et la protége. Ainsi la nature, qui forme comme la base de cet édifice mystérieux, renferme et nous présente à l'état plastique, ou revêtu des conditions de la matérialité, ce qui s'accomplit au second degré dans le domaine moral ; et celui-ci, entouré lui-même par la nature, enveloppe à son tour et contient une sphère plus intime et plus haute, où gît le centre de toute l'histoire. C'est ainsi que le soleil qui éclaire ce monde est le symbole naturel du Rédempteur qui l'a sauvé, et que les souffrances et les combats de celui-ci sont réflétés en celui-là comme dans une image qui se produit continuellement à nos regards, et se renouvelle chaque année sous nos yeux.

Nos fêtes ecclésiastiques sont à la fois les fêtes de la nature ; et c'est pour cela qu'elles sont en même temps des fêtes du ciel, parce que l'ordre naturel et l'ordre spirituel sont dans un rapport continuel. Nous fêtons Noël au moment où le soleil revient : et lorsqu'il

approche du terme de sa carrière, pour en recommencer une nouvelle, la naissance du Sauveur annonce la fin des temps anciens et le commencement des temps nouveaux. Nous fêtons l'Annonciation avec les premiers jours du printemps, Pâques lorsque la nature ressuscite de son tombeau, et l'Ascension lorsque les premières fleurs s'élèvent au-dessus de la terre. Les fêtes de l'ancienne alliance étaieut déjà en partie des fêtes historiques et naturelles, rattachées par des liens intimes aux diverses époques de l'année. La Pâque indiquait le commencement, et la Pentecôte la fin de la moisson des grains. La fête des tabernacles annonçait la fin de la moisson d'automne. C'est pour cela qu'à ces trois époques le peuple pouvait paraître devant Jéhova, pour lui rendre grâces de ses bienfaits. Ainsi la nature accompagne toujours et annonce de nouveau chaque année le grand événement qui a sauvé le monde.

Une lumière paraissant à l'Orient annonça la venue du Messie au milieu des ombres de la nuit; les ténèbres accompagnèrent sa mort au milieu du jour, et il sortit victorieux du tombeau avec les premiers rayons de l'aurore. Cette harmonie entre le domaine de la nature et celui de l'esprit, qui nous apparaît d'une manière si frappante dans l'Homme-Dieu, centre et type de l'humanité, existait à un degré, moindre il est vrai, dans le premier homme, jusqu'à ce qu'il eût perdu par le péché le pouvoir qu'il avait reçu sur la nature. En effet, l'homme, bien loin de la dominer, comme il le faisait avant la chute, lui est soumis par une sujétion bien humiliante pour lui, et qui se fait sentir

plus particulièrement toutes les fois que sa santé est altérée plus ou moins gravement; car le cours de la plupart de nos maladies paraît lié à certaines périodes de la nature. Il y a cependant une différence entre l'antiquité et les temps qui ont suivi l'apparition du christianisme. Là Dieu se révélait dans la nature et par elle. Ici, au contraire, il se manifeste en dehors et au-dessus d'elle. Quant aux signes et aux constellations du firmament, il ne faut pas croire que les anciens, après les avoir contemplés au ciel, en aient composé arbitrairement une histoire sur la terre. C'est le contraire qui est arrivé, et ils n'ont fait que transcrire en quelque sorte dans le livre des cieux les principaux traits de la révélation et de son histoire. Ayant appris qu'un Dieu devait paraître sur la terre et fouler aux pieds le serpent infernal, ils ont cherché au firmament un symbole qui pût leur rappeler sans cesse le Sauveur qu'ils attendaient; et ils ont cru le trouver dans Hercule avec le serpent enflammé ou le serpentaire.

Passant du domaine de la nature à celui des esprits, les anciens y cherchèrent aussi des symboles et des mythes pour rendre sensibles les mystères que leur enseignait la révélation. Le mythe de Dionysus ou Bacchus est un des plus importants sous ce rapport. C'est aussi un de ceux dont on a le plus abusé dans ces derniers temps, en l'opposant au christianisme, en qui l'on voudrait ne trouver que le reflet épuré des mystères de ce dieu. Ce mythe a un côté plus élevé et purement symbolique, et un autre plus profond qui a sa base dans l'histoire. Celui de l'antique Zagrée

appartient à la première catégorie. Quant au second Dionysus, il est symbolique et historique à la fois; car, d'après la chronologie grecque, c'est vers 1544 avant Jésus-Christ qu'il aurait vécu. Les critiques modernes, confondant ces deux mythes et ces deux personnages, n'en font qu'un seul homme, et voient en lui le type du fondateur du christianisme.

Voici ce mythe tel que l'antiquité nous l'a transmis. Perséphone, fille de Cérès ou de la terre, est devenue belle en grandissant. Sa mère, pour la soustraire à la jalousie des dieux, la cache dans une grotte et la fait garder par des serpents, qui forment l'attelage ordinaire de son char. Zeus ou Jupiter approche d'elle sous la forme d'un serpent, et bientôt elle met au monde le premier Dionysus ou Zagrée, à la tête de taureau. Zeus s'attache à l'enfant; il le place à sa droite, et lui donne le pouvoir de lancer la foudre. Cette faveur excite l'envie des dieux. Le père cache son fils dans une grotte de l'île de Crète, et le confie à la garde des Curètes, qui exercent autour de lui leurs danses guerrières. Mais Héré, enflamée de haine, soulève contre lui les Titans. Ceux-ci s'approchent de Zagrée, et lui présentent un miroir et des jouets d'enfant; et pendant qu'il s'amuse avec ces objets ils le coupent en sept morceaux. Mais Athène sauve le cœur et le porte à Zeus le vengeur. Le second Dionysus naît ensuite, et voici le mythe qu'on lui attribue.

Zeus approche de Sémélé, fille du roi de Thèbes, en Béotie. Cette fille de la terre, ne pouvant supporter l'éclat du dieu dont elle a désiré l'apparition, est réduite en cendres. Le fils qu'elle a mis au monde est

envoyé par son père à Mysa, pour y être élevé. Le nom de ce lieu se retrouve partout, en Lydie, en Phrygie, en Syrie, en Palestine, sur les confins de la Galilée, dans l'Arabie, dans l'Éthiopie, dans le Chorasam et dans les Indes. Dans toutes ces contrées il y a un lieu nommé Nysa, où la tradition fait naître le dieu. Celui-ci est gardé par Pallas, et son berceau est protégé par les amazones. Il croit au milieu des fleurs que la terre produit sous ses pas; puis, étant arrivé à l'âge de l'adolescence, il revient dans la maison du roi. Mais là il est encore poursuivi par la haine d'Héré, qui lui présente un breuvage qui le rend furieux. Il part pour l'Égypte, puis traverse la Syrie, et se rend en Phrygie, ou, selon d'autres, à Dodone, où il est initié aux mystères par Rhea. Là, purifié par des initiations successives, il entreprend de faire le tour de la terre; puis il descend aux enfers, y délivre sa mère, qui prend désormais le nom de Dioné, et la conduit à sa suite au ciel avec les esprits des temps primitifs, après avoir laissé sur la terre à ses disciples les mystères sacrés, c'est-à-dire l'art de cultiver le froment et la vigne. Quiconque est initié à ces mystères ne peut périr, mais il marchera dans les voies où Dioné à marché avant lui.

Tel est le mythe que nous retrouvons chez tous les peuples de la terre sous des formes et avec des nuances différentes. Tel est ce Dionysus qu'on a osé confondre avec la personne divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Celui-ci, il est vrai, n'est pas né dans un palais; car, devant racheter l'humanité tout entière, il fallait qu'il descendît jusqu'aux degrés les plus in-

fimes, quoiqu'il fût né d'une race royale. De même que Dionysus, il naît dans une étable, de la fille d'un roi, qui l'a conçu par l'opération d'un Dieu. Les divers états du royaume viennent lui rendre hommage. Ce sont d'abord les bergers, puis les rois ou les princes, puis enfin les prêtres qui s'assemblent à Jérusalem, et rendent témoignage de lui. De même que les deux Dionysus, il est poursuivi dès son berceau par les nouveaux Titans, c'est-à-dire par les Juifs et les Romains. Il est conçu à Nazareth, près de l'antique Nysa (Scythopolis) et de Cana, la ville des roseaux, où il apparaît faisant aux hommes le don précieux du vin. Il naît à Bethléem, la ville du pain, comme le dispensateur céleste de ce fruit de la terre. Il fuit en Égypte pour échapper à ses ennemis, et revient ensuite dans sa patrie. Mais bientôt on lui présente le miroir de la tentation, afin qu'il se laisse séduire par sa trompeuse image. Le tentateur lui montre tous les royaumes de l'univers; mais le Rédempteur soutient constamment l'épreuve; et, repoussant avec dédain toute la gloire de ce monde, il obtient la consécration dont il avait besoin pour accomplir sa mission divine sur la terre. Cependant ses ennemis le poursuivent avec le même acharnement, et le font mourir enfin. Il descend alors aux enfers pour y racheter les hommes des siècles passés. Puis il monte au ciel avec sa mère, après avoir laissé sur la terre les mystères du pain et du vin, image de ceux de Dionysus. Ainsi le christianisme ne serait qu'une mythologie comme l'hellémisme, le sabéisme oriental; en un mot toute religion ne serait que mythologie.

Il en est de cette explication mythologique comme

de l'explication naturelle dont nous avons parlé plus haut. La nature prophétise en un certain sens les événements qui doivent s'accomplir. Ainsi le passé rend à sa manière témoignage du présent et de l'avenir. Le christianisme n'est point une imitation du paganisme; mais les mythes contenus dans celui-ci devaient indiquer d'avance les mystères chrétiens. L'antique Zagrée n'est qu'un reflet anticipé du Verbe qu'adorent les chrétiens; car ceux-ci ont toujours pensé que bien avant l'Incarnation, et dès les temps les plus anciens, Dieu s'était révélé aux hommes, et qu'après avoir créé le monde il nous avait révélé lui-même ce que nous devions croire et pratiquer. C'est avec cette première révélation qu'a commencé l'histoire. Mais la parole divine fut bientôt altérée par les passions humaines, et le Verbe fut ainsi, en un certain sens allégorique, déchiré et coupé en morceaux comme le Zagrée de la fable. Il fallut ensuite de longs siècles avant que Dieu consentît à descendre vers nous de nouveau. Pour s'abaisser jusqu'à nous il n'a point, il est vrai, comme Dionysus, approché ses lèvres de cette coupe où, avec l'ivresse des sens, l'homme boit l'oubli du passé. Il n'a point égaré ses regards sur le miroir de Maya; mais il s'est incliné volontairement vers l'humanité, et a pris part à notre nature par un acte libre de sa volonté. Il nous a laissé des mystères sacrés auxquels il a communiqué une vertu secrète pour nous guérir, nous réconcilier, nous racheter et nous élever à une vie plus parfaite. Il est réellement descendu dans les enfers à travers les portes de la mort pour y délivrer les générations qui attendaient sa venue. Il nous a laissé les

sacrements pour nous préparer au royaume céleste dont il nous a ouvert l'entrée par sa glorieuse ascension.

Nous voyons dans quels rapports intimes le christianisme est avec la nature ou avec le monde de la mythologie et des esprits. Le Christ est l'accomplissement, et le christianisme est la substance de tous les mystères de la nature et de la théologie : ou, en d'autres termes, toutes les religions ne sont que des symboles précurseurs de la religion du Christ. La fable nous raconte que Pygmalion s'enflamma d'un tel amour pour une statue qu'il avait faite, qu'il lui communiqua sa propre vie, de sorte qu'elle répondit à ses embrassements. Le Christ a fait quelque chose de semblable à l'égard de la nature : il l'a embrassée et réchauffée par son amour : il a éveillé, pour ainsi dire, la vie en elle ; et c'est ainsi que le christianisme a introduit cette sibylle muette dans le royaume de l'histoire. Quant aux reproches qu'on lui adresse de n'être qu'une imitation des mystères du culte païen, il suffit de répondre que le passé tout entier n'est au fond qu'un prélude de l'avenir. Aussi existe-t-il à peine une seule vérité dans le christianisme qui ne se trouve déjà d'une manière relative et symbolique dans les temps qui ont précédé celui-ci, et par conséquent dans le paganisme. Et c'est ainsi que le christianisme a fait passer à la fois dans le domaine de l'histoire, et le monde de la nature, et le monde des esprits.

L'élément historique est le troisième caractère qui distingue chaque idée manifestée par la révélation divine. Aussi les choses racontées par les livres qui la contiennent sont réelles et véritables ; et il est impos-

sible d'en détacher un seul fait particulier sans détruire par là même tout leur édifice historique. Celui qui n'est pas convaincu de la vérité de ces faits, et par l'harmonie du récit, et par la simplicité de la forme, peut opposer, s'il le veut, à la Bible toute la rigueur de la critique des temps modernes; et la science rendra clair pour lui ce que le simple bon sens rend manifeste pour les autres. C'est ce qui est arrivé pour les livres saints lorqu'on a commencé à mettre en doute leur authenticité. On a recueilli de toutes les parties du monde, pendant plus d'un demi-siècle, des milliers de manuscrits dans toutes les langues; on les a compulsés avec une exactitude scrupuleuse, et Griesbach a pu compter trente mille variantes dans le Nouveau Testament. Qu'est-il résulté de tout ce travail? Précisément le contraire de ce que s'étaient proposé ceux qui l'avaient entrepris. On n'a pu constater une seule altération importante dans le texte; et l'Écriture, loin d'être ébranlée par la critique rigoureuse à laquelle on l'avait soumise, est sortie triomphante de cette épreuve.

Il en sera de même de toutes les nouvelles recherches; elles ne feront que fortifier la foi dans la divinité des Écritures. Les livres du Nouveau Testament en particulier ne craignent rien des attaques de l'incrédulité. L'Esprit-Saint dit quelque part: « Dieu parle, et la chose existe : il commande, et elle est là. » C'est ce qui a eu lieu aussi dans la vie de Jésus-Christ. Non-seulement ses actions, mais ses paroles elles-mêmes sont des faits; et ce qui fait la perfection de la religion chrétienne, c'est qu'elle est à la foi parole et fait, doctrine et action. Les paraboles de Jésus-Christ

avaient rapport à des faits qui venaient de s'accomplir sous les yeux de ceux à qui il parlait, comme on peut le démontrer pour la plupart de celles que nous ont racontées les évangélistes.

La nouvelle école, il est vrai, accepte volontiers le contenu des évangiles; mais, au lieu d'y voir le récit de la vie d'un seul homme, elle y trouve l'histoire de l'humanité tout entière. Le Christ n'est pour elle que le symbole ou l'idée personnifiée de l'homme parfait, tel que l'avait rêvé Platon. Le Verbe n'est que la personnification des pensées de l'humanité : les souffrances de Jésus-Christ sur le Calvaire et sa glorification sur le Thabor ne sont que le reflet et l'image des épreuves auxquelles est soumis le genre humain et de la gloire qui doit les terminer. L'humanité est à elle-même son propre rédempteur; car, comme elle jouit d'une liberté parfaite, elle se suffit à elle-même, et n'a besoin de personne pour la délivrer.

Pour nous, nous ne voulons point reconnaître un Dieu qui, enseveli longtemps dans la matière, sans réflexion ni conscience de soi-même, a besoin, pour acquérir le sentiment de sa personnalité, de traverser tous les domaines de la nature. Nous voulons un Dieu qui soit élevé au-dessus de la création, et qui soit éternellement libre et intelligent. Nous ne voulons point placer un abîme entre Dieu et la nature ou l'humanité, de telle sorte que l'une et l'autre soient à jamais soustraites à ses divines influences. Nous reconnaissons, au contraire, qu'il y a entre Dieu et la créature des rapports très-intimes, et que celle-ci a en elle quelque chose de divin. Nous admettons volontiers une

sorte de panthéisme raisonnable, et qui n'ôte rien ni aux droits de Dieu ni à la dépendance de la créature. Dieu a produit celle-ci par un acte libre de sa volonté. Elle n'est en quelque sorte que la réalisation extérieure de sa pensée et comme un vêtement qui couvre sa gloire. En la créant, il n'a rien perdu ni rien gagné. L'homme, au commencement, et par lui la nature, dont il était autrefois le chef et le représentant, étaient intimement unis à Dieu. Cette union dura jusqu'à ce que le péché, en détachant l'homme de son Créateur, lui eût fait perdre en même temps la puissance qu'il avait reçue sur la nature. Mais Dieu, pour réparer son œuvre altérée par le péché, se rapprocha de nouveau de la créature dans l'incarnation.

Et il nous est bien permis de reconnaître ici une sorte de panthéisme, bien différent de celui de l'antiquité ou de l'école moderne, puisque nous reconnaissons dans la personne de Jésus-Chrit une union personnelle entre Dieu et la nature humaine, une union qui, sans confondre les deux autres, les lie cependant par les liens les plus intimes qui se puissent concevoir. Ce panthéisme personnel, si je puis m'exprimer ainsi, consiste en ce que, la divinité s'étant unie à l'humanité dans la personne de Jésus-Christ, celui-ci est devenu le centre de l'histoire. Cette union intime, une fois accomplie dans le centre, se communique par une effusion continuelle à tous les points de la circonférence; et ce qui s'est produit une fois dans la vie de Jésus-Chrirt se reproduit et se développe sans cesse dans la vie de l'humanité. Nous ne voulons pas dire par là que la naissance, la glorification, la résurrec-

tion de Jésus-Christ ne s'accomplissent que dans la suite des siècles, de telle sorte que sa naissance indique simplement le commencement de l'histoire, que sa glorification coïncide avec l'époque de la prétendue réforme, et que sa résurrection soit réservée à la fin des temps. Nous ne prétendons pas davantage que le christianisme doive être partagé en trois Églises successives, marquées chacune par la prédominance de l'esprit et de la doctrine d'un apôtre particulier : nous ne reconnaissons point une Église de Pierre, puis une autre de Paul, puis enfin une troisième de Jean. Ce que nous prétendons c'est que l'histoire n'est qu'une révélation continuelle du Verbe, c'est que la vie du Rédempteur, telle qu'elle nous est racontées par les évangélistes, se reproduit et se reflète continuellement dans l'humanité, ou plutôt dans l'Église.

Tous les personnages qui ont joué un rôle plus ou moins important dans la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont à la fois des types qui se reproduisent continuellement dans la vie de l'humanité, ou dans l'histoire, dont le christianisme est le lien, le centre et l'unité. La vie du Sauveur doit se reproduire aussi dans celle de chaque chrétien en particulier, de même que l'histoire du peuple de Dieu est pour nous comme une prophétie dont notre propre histoire doit être l'accomplissement. Le Christ pénètre de sa vie et la nature et le monde des esprits, précisément parce que c'est un personnage historique. Nous ne comprenons pas comment, dans le système des critiques modernes, le Christ historique devrait disparaître devant le Christ mythique ; car celui-ci est, au contraire, garanti par

celui-là, et trouve en lui sa base et son éclaircissement. Dans la vie de Jésus-Christ, selon la belle pensée de Clément d'Alexandrie, s'est accompli par manière de prélude le drame de l'histoire du monde. Le Verbe, qui s'est incarné une fois dans le sein de Marie, doit s'incarner encore tous les jours et dans l'humanité et dans chaque homme en particulier. Chaque jour aussi, la naissance du Verbe se reproduit dans l'histoire et dans cette renaissance spirituelle qu'opèrent sans cesse les sacrements où il a déposé sa grâce. Chaque jour, les anges se réjouissent, et répètent le cantique qu'ils chantèrent autrefois près de Bethléem, parce que chaque jour Dieu est glorifié par la naissance de son Fils dans une âme docile aux inspirations de la grâce.

Nous avons vu dans l'histoire se renouveler ce qui avait eu lieu déjà près du berceau du Sauveur. C'est parmi les bergers, c'est-à-dire dans les classes les plus infimes de la société, parmi les pauvres et les hommes simples, que n'avaient point amollis le luxe et la volupté, que le christianisme a fait ses premières recrues. Les rois ne sont venus qu'après, de même que les mages n'étaient venus qu'après les bergers à Bethléem. Ce n'est en effet que plusieurs siècles après l'Ascension de Jésus-Christ que la royauté, s'inclinant devant lui, a mis au service de son Église la puissance et la force que Dieu lui avait confiées. Mais à côté de cette royauté chrétienne, docile, dévouée à Dieu et à son Église, dont les mages avaient été le premier type, une autre royauté apparut dans l'histoire: une royauté orgueilleuse, égoïste, défiante, jalouse, tyrannique et absolue dans ses prétentions, dont

Hérode nous avait offert le type hideux au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette royauté, fondée sur l'omnipotence de l'État, et qui ne saurait jamais s'allier avec l'Église, n'a point cessé et ne cessera probablement jamais dans l'histoire.

A peine le Sauveur est-il né que la persécution commence contre lui. Prêtres, rois et peuple le poursuivent également de leur haine et de leur fureur. Mais une voix retentit dans le désert, sur les bords du Jourdain, et crie : « Préparez les voies au Seigneur. » Tout cela se renouvelle dans l'histoire de l'Église, de l'homme et de l'humanité. Le Jourdain coule encore sous nos yeux dans le baptême, qui donne chaque jour de nouveaux enfants à l'Église. Après le baptême vient la tentation. Le démon, qui ne s'endort jamais, renouvelle continuellement à l'égard de l'Église les propositions par lesquelles il osa tenter le Fils de Dieu lui-même. Chaque jour il essaie de lui persuader qu'elle doit aussi se nourrir et se rassasier des biens de la terre, afin de lui faire oublier les biens célestes qu'elle doit dispenser à l'humanité. Chaque jour, quelque prince temporel animé de son esprit lui promet la gloire, les honneurs et les dignités de ce monde, pourvu qu'elle consente à reconnaître l'omnipotence de l'État et à s'humilier devant lui. De même enfin que le démon, conduisant Notre-Seigneur sur le sommet du temple, voulut lui persuader de se précipiter en bas, ainsi essaie-t-il encore chaque jour de pousser l'Église à abuser de la puissance qui lui a été confiée, et à tenter, pour ainsi, dire le Seigneur.

Jésus-Christ, après être sorti victorieux de l'épreuve, choisit et réunit autour de lui les apôtres et les disciples qu'il voulait associer à sa mission divine. Et ceux-ci existent encore aujourd'hui dans leurs successeurs; et leurs types divers se sont conservés sous nos yeux avec les nuances qui les distinguent. Nicodème, par exemple, vit toujours au milieu de nous dans la personne de ces hommes timides et pusillanimes qui, voyant la vérité, n'osent la confesser encore, parce qu'ils n'ont pas le courage de briser les liens qui les retiennent. Les quatre évangélistes, avec les symboles qui les distinguent, sont les types des prêtres, héritiers et continuateurs du sacerdoce et de la prédication de Jésus-Christ. L'aigle, symbole de Jean, est le type de ces âmes ardentes et contemplatives, de ces voyants qui, s'élevant jusqu'au ciel dans les ravissements de la prière, en descendent ensuite pour redire à la terre les secrets qu'ils ont appris. Le lion, symbole de Luc, est le type de ces volontés fortes et énergiques, de ces hommes courageux qui combattent avec une persévérance indomptable les ennemis de la foi et de l'Église, et s'opposent comme une barrière invincible au torrent de l'hérésie et des mauvaises doctrines. Le bœuf représente ces prêtres patients, laborieux et modestes qui tracent péniblement dans le champ du Seigneur le sillon qui doit recevoir les germes précieux de la grâce. L'homme ailé enfin, symbole de l'apôtre saint Matthieu, représente la réunion de ces trois types et les qualités propres à chacun d'eux.

Jésus-Christ, après avoir choisi ses apôtres, enseigne

le peuple du haut de la montagne. Le sermon de la montagne est toujours prêché dans l'Église. Toujours une foule attentive et pieuse, réunie autour de Jésus-Christ, représenté par les héritiers de son sacerdoce, écoute en silence la parole du salut. Les mêmes ennemis qui ont poursuivi Notre-Seigneur Jésus-Christ poursuivent encore aujourd'hui son Église. Nous retrouvons dans tous les siècles Hérode et les hérodiens dans ces empereurs, dans ces rois, dans ces princes qui ont fatigué de leurs attaques incessantes cette fiancée du Seigneur, sans pouvoir jamais triompher de sa constance. Nous les retrouvons dans ces politiques, dans ces hommes d'État qui essaient d'enchaîner l'Église avec des liens d'or ou de soie, sachant trop bien par l'histoire que toute sa force gît dans sa liberté. Nous retrouvons les docteurs de la loi, les pharisiens et les sadducéens dans les hérétiques qui essaient d'altérer par un mélange impur la doctrine de Jésus-Christ, ou dans les hypocrites qui la compromettent par leur vie et par la perfidie de leurs attaques, et dans ces hommes grossiers et charnels qui, esclaves de la lettre et livrés tout entiers aux choses extérieures, négligent et laissent s'évaporer, pour ainsi dire, l'esprit qui seul peut les vivifier et les rendre utiles. Les miracles de Notre-Seigneur continuent sans interruption dans l'Église par ces thaumaturges, ces personnages pieux, à qui une union intime avec Dieu a communiqué une partie de sa puissance. La pureté incomparable de Celui qui est né d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit se reflète dans la virginité ou la chasteté de ces hommes qui mènent

la vie d'un ange dans un corps de chair, et qui, pour mieux jouir des chastes voluptés du ciel, renoncent à celles de la terre et des sens. L'Église a aussi son Thabor, où elle ne cesse jamais d'être glorifiée malgré les humiliations que lui font subir ses ennemis. Ce Thabor, ce sont ces sommets mystiques et délicieux où Dieu élève parfois les âmes privilégiées dans les ravissements de la contemplation et de la prière. Sur ce Thabor, il y a toujours des tentes dressées pour ceux qui se sentent appelés à cette vie plus parfaite, et d'où ils peuvent contempler parfois la gloire du Seigneur.

Mais en descendant du Thabor l'Église rencontre de nouvelles persécutions et de nouveaux affronts. Comme son divin Maître, elle a aussi une passion à subir; et toutes les circonstances qui ont marqué celle du Sauveur se reproduisent dans la sienne avec une fidélité merveilleuse. Elle a dans son sein des Judas qui la trahissent et la livrent à ses ennemis en l'embrassant. Elle a des prêtres faibles et pusillanimes, qui, comme les disciples de Jésus, l'abandonnent et s'enfuient au moment du danger. Elle a des docteurs de la loi qui la traînent devant Hérode et Pilate, qui la traduisent devant les tribunaux séculiers, et la font comparaître au pied du trône des princes de la terre. Comme son Maître, on l'accuse d'avoir voulu soulever les peuples contre César. Comme à lui, on lui arrache les vêtements de sa gloire, et on expose à la vue du monde entier les blessures et les plaies qu'on lui a faites, pour éloigner d'elle, par le spectacle de ses humiliations, l'esprit et le cœur des peuples. On lui

met par dérision une couronne d'épines sur la tête un sceptre de roseau à la main et un lambeau d pourpre sur les épaules, pour insulter à sa royaut spirituelle; et on la présente au monde en cet état en disant : « Voilà votre reine. » On la met en comparaison avec Barabbas, c'est-à-dire avec les sectes qui se sont séparées d'elle; on les lui préfère avec un orgueilleux dédain. On lui enlève ses plus fermes appuis; et pour l'humilier davantage on veut la forcer à les repousser elle-même, afin d'ajouter, s'il était possible, à ses humiliations la tache indébile d'une monstrueuse ingratitude. On la condamne à porter elle-même la croix à laquelle elle doit être attachée, et à monter ainsi douloureusement le sommet du Golgotha.

N'avons-nous pas vu de nos jours sa robe sans couture mise au sort par des soldats ou des princes victorieux dans ces traités où depuis trois siècles on ne cesse d'amoindrir sa puissance et de lui ôter tous ses droits? N'avons-nous pas vu ses droits et ses biens partagés à l'époque de la réforme, et plus tard encore entre les princes temporels? N'avons-nous pas vu ses temples devenus des magasins, des salles de théâtre, des écuries et même des antres de voleurs et de malfaiteurs? N'est-elle pas depuis trois siècles crucifiée sous nos yeux entre le protestantisme et l'islamisme, comme entre deux voleurs? N'avons-nous pas entendu la foule des incrédules et des impies, applaudissant à ses opprobres, lui crier, comme les Juifs sur le Calvaire : « Si elle est la fille de Dieu, qu'elle descende « de la croix, et qu'elle se sauve elle-même; » tour-

nant ainsi contre elle l'impuissance où ils l'avaient réduite, et lui reprochant son inaction après lui avoir lié les mains et les pieds? N'avons-nous pas vu les mythiques modernes, semblables aux bourreaux du Calvaire, essayer de rompre les membres du corps mystique de Jésus-Christ en expliquant toute son histoire par des mythes sans réalité? N'avons-nous pas vu les philosophes de nos jours se vanter d'avoir enseveli pour toujours l'Église dans un obscur tombeau, fermé par une pierre que nulle main humaine ne pourrait plus ôter? Mais c'est là que Dieu les attendait. Malgré cette pierre, malgré les gardes placés à la porte de ce sépulcre glorieux, l'Église est sortie triomphante des épreuves auxquelles ils l'avaient soumise. Leurs persécutions et leurs attaques n'ont fait que manifester avec plus d'éclat la vérité de sa doctrine et la divinité de son origine. Et de nos jours encore elle s'est élevée radieuse, comme elle l'avait fait tant de fois déjà, le front enceint de la brillante auréole de la science et du génie. Tel est ce drame divin qui, après s'être accompli sur le Golgotha, s'accomplit encore continuellement dans l'histoire. Telle est la mythologie historique du christianisme, dont la vie du Sauveur forme le centre et le foyer. Car c'est lui qui donne à l'histoire de la nature et de l'humanité son sens, sa réalité et sa lumière; et sans lui elle ne serait qu'un horrible chaos.

Toute révélation peut être considérée sous trois faces. Il y a en effet comme une révélation naturelle que Dieu a écrite lui-même dans le monde qui nous entoure, et que nous pouvons lire à chaque instant. Il

y a de plus une révélation typique, symbolique et mythologique, que nous trouvons dans les mythes et dans la théologie des divers peuples, et qui n'est qu'un reflet pâle et presque effacé bien souvent de la révélation primitive faite par Dieu lui-même à l'humanité. Il y a enfin une révélation surnaturelle et prophétique, déposée dans les livres saints dont la Providence a confié à l'Église le dépôt sacré. La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ est comme le point central de ces diverses révélations et de l'histoire universelle. Elle a donc une valeur et une réalité véritables non-seulement pour le point particulier du temps et de l'espace où elle s'est accomplie, mais encore pour tous les temps, pour tous les lieux et pour tous les domaines, pour ceux de l'esprit, de la nature et de l'histoire. En effet, l'histoire de la nature, celle du monde, des esprits, et celle de l'humanité, ne sont au fond que l'histoire de l'Incarnation reflétée et développée. L'Incarnation est le fait fondamental sur lequel repose l'édifice entier de l'histoire, qui n'est elle-même dans son cours que le développement et comme l'épanouissement de ce fait divin. Le christianisme possède donc tous les caractères d'une révélation centrale, l'unité, l'universalité, la simplicité et une fécondité telle que dix-huit siècles de méditations et de recherches n'ont pu l'épuiser, et que la science, à mesure qu'elle creuse plus avant dans cet abîme, y découvre de nouvelles profondeurs. Et c'est là ce qui donne au christianisme le cachet de la divinité, et à ses démonstrations celui de la perfection.

Le paganisme antique avait déjà le pressentiment

de ces caractères qui doivent distinguer et faire reconnaître la véritable révélation, et c'est pour cela que ses dieux ou ses héros présentaient dans leur personne la réunion de toutes les forces du monde, et que le mythe, l'histoire et la nature se confondaient dans leur vie. De même que le Christ, pénétrant dans l'histoire, l'a tellement animée de sa propre vie qu'elle n'en est que le reflet et le développement, ainsi la vie de chacun de ces héros qui nous apparaissent comme les libérateurs de leurs peuples n'est que le reflet de l'histoire du Dieu-Homme, sauveur de l'humanité tout entière. Que trouvons-nous, en effet, au commencement de l'histoire de chaque peuple? Un Dieu qui descend du ciel, entre dans une famille royale, et, s'unissant à la fille du roi, produit le fils qui doit ouvrir une nouvelle époque et commencer un nouvel ordre de choses. Ce fils d'un Dieu et d'une fille de la terre devient ainsi le fondateur d'une nouvelle ère et d'une nouvelle histoire; après quoi il subit le même sort et les mêmes persécutions qu'a subies notre divin Sauveur, et quelquefois même il finit comme lui. Si, dans la mythologie des Indiens, Siva Dionichi, la seconde personne de leur trimurti, doit subir le sort le plus cruel et mourir victime de sa mission; si Zagrée Dionysus, auquel Zeus, le Père éternel, a promis un siége près de son trône, est déchiré et mis en morceaux par les Titans; si Mithras, honoré chez les Perses comme le créateur du monde, meurt sous la forme du taureau Abudad, de la main d'Ahriman, c'est que l'antiquité païenne, poussée par un pressentiment infaillible, rattachait

partout la passion et la mort à l'incarnation de Dieu.

Cette idée se présente plus clairement encore à nos yeux dans la lutte mémorable des fils de Japhet contre l'empire chamite fondé par Nemrod et les autres royaumes qui lui étaient alliés. Le héros principal de cette lutte est Héraclès ou Hercule. C'est aussi dans sa personne que les peuples crurent voir l'accomplissement des promesses que Dieu avait faites dès le commencement au genre humain. Et comme il fonda partout de nouveaux royaumes qui prirent un développement considérable, ils crurent reconnaître en lui tous les caractères du rédempteur promis au monde. Mais il n'était au fond qu'une sorte de précurseur qui préludait aux combats de celui qui devait un jour fouler aux pieds le serpent. Dès les premiers temps du monde, les enfants des hommes se révoltèrent contre les enfants de Dieu; et parmi ceux-ci une famille seule, échappant à la colère divine, fut conservée pour peupler la terre. Puis bientôt après le déluge commença de nouveau le partage et la lutte entre le bien et le mal, jusqu'à ce qu'enfin le premier l'emporta sur le second. Or chaque peuple, pénétré de ces souvenirs et des idées qui devaient en résulter, concentrait, pour ainsi dire, dans le héros qui représentait son histoire les destinées qu'avait subies l'humanité tout entière. Les hommes savaient que le mal était entré dans le monde par un serpent, et qu'il avait trouvé plus tard dans les descendants de Cham des partisans déclarés. Ils savaient que l'ancien dragon devait être vaincu un jour, et qu'un Dieu lui-même, né d'une femme, devait écraser sa tête. Aussi trou-

vons-nous chez tous les peuples de l'antiquité le reflet de cette tradition divine dans un mythe particulier, dont les nuances varient selon les caractères des peuples divers où il se produit, mais dont le fond est toujours le même. Apollon combat contre Pithon, Horus contre Typhon, dont le nom lui-même signifie serpent : Ormuzd contre Ahriman le grand serpent, qui présente à la femme le fruit dont la jouissance la rendit criminelle envers Dieu. Chrishna combat contre le dragon Caliya-Naga, et lui brise la tête. Thor chez les Germains, Odin chez les peuples du Nord est vainqueur du grand serpent qui entoure la terre comme d'une ceinture. Chez les Thibétains, c'est Durga qui lutte contre le serpent. Ce symbole se prolonge jusque dans les temps chrétiens dans la personne de saint George, dont la légende semble avoir remplacé celle de Siegfried parmi les populations allemandes.

Tous ces traits épars dans les mythologies des différents peuples, le paganisme, qui se composait uniquement de mythes et de symboles, les a réunis dans Héraclès, qui déjà, dès le berceau, étouffait un serpent, et qui plus tard, au commencement de sa carrière héroïque, tue le serpent Néméis. Après ce premier exploit, il entreprend cette lutte mémorable contre la race maudite et cruelle des fils de Cham, dont la domination marque la seconde époque de l'histoire. Et le souvenir de ces combats était symbolisé chaque année, au printemps et à l'automne, par des solennités qu'on appelait fêtes de la mort du serpent, ou fêtes de la destruction du mal, et qui sont

encore en usage chez plusieurs peuples de l'Orient. Dans l'Héraclès historique s'est concentré encore tout ce que la mythologie raconte de Zeus. D'après la légende des peuples pélasgiens, Zeus naît sur le mont Lykaïos ou le mont du Loup; en Crête, c'est le mont Ida. Il est le fils de Chronos et de Rhéa. Sa mère, pour le soustraire à la cruauté de son mari, le confie à la garde des Corybantes, qui le cachent dans une caverne, afin que son père ne puisse le dévorer, comme il avait fait pour ses autres enfants. Ils dansent autour du jeune dieu avec une musique bruyante, en agitant et en frappant leur armure, de peur qu'on n'entende ses cris; ce qui veut dire que son culte fut d'abord célébré en secret dans des grottes souterraines, et que ses prêtres le propagèrent par la force des armes. Adrastée, la nymphe des eaux, nourrit le jeune dieu. D'après un autre mythe, il est nourri par des abeilles: ce qui signifie que les prêtresses du nouveau dieu s'appelaient Mélisses : ou bien c'est un aigle qui lui apporte du ciel l'ambroisie. Ailleurs, c'est une chèvre qui le nourrit de son lait. Et c'est pour cela qu'Adrastée, la chèvre et l'aigle sont placés à côté de Persée, comme signes célestes au firmament. Zeus, devenu grand, trouve son père luttant contre les Titans : il le rétablit dans son pouvoir; mais il éveille par là sa jalousie, et se voit forcé de lui déclarer la guerre. Il a recours à la ruse, et le contraint ainsi à rendre les enfants de Rhéa, qu'il avait dévorés : puis, s'associant à ces derniers, il descend au Tartare, et délivre les Cyclopes. Ceux-ci, par reconnaissance, lui forgent la foudre, et c'est alors que

commence la guerre de trente ans contre Chronos et les Titans, ses alliés, au bout de laquelle Chronos est précipité dans le Tartare. Cette lutte s'étend sur toute la terre. Les Chaldéens la placent à Babylone, d'autres sur le Caucase. D'autres font venir Chronos en Italie; et les mythes ibériens placent près de Tartessus ou de Cadix le lieu où Chronos fut vaincu. Tout cela signifie que l'ancien culte de Chronos fut détruit par toute la terre. Ainsi ce mythe a un fondement historique, et se rattache à la victoire des fils de Japhet sur la race de Cham. L'on sait en effet que Noé avait promis aux premiers qu'ils s'étendraient par toute la terre, soumettraient Chanaan, et habiteraient même dans les tentes de Sem. Et cette prophétie s'accomplit lorsque les descendants de Japhet fondèrent les grandes monarchies de la prophétie de Daniel, et, réunissant tous les peuples du monde sous un seul empire, préparèrent ainsi avec l'épée l'œuvre de la rédemption.

Chez les Indiens, les principaux traits de l'histoire du Sauveur se reflètent dans la vie de Chrishna, qui n'est qu'une incarnation de Vischnu. C'est lui qui, semblable à Apollon, conduit et dirige au firmament la marche des étoiles; et, comme Apollon aussi, il naît parmi de pauvres bergers, quoique fils du roi Vassudeva et de Devaki. Il doit avoir vécu environ 1372 ans avant Jésus-Christ. Il trahit bientôt par des faits merveilleux sá divinité. Dès son berceau il est poursuivi par un tyran, son oncle maternel, appelé Kansas, qui, pour se défaire de ce dominateur futur, dont on lui a prédit de si grandes choses, ordonne d'égorger tous les enfants mâles. Mais le fils de la

promesse échappe à la fureur du tyran, grâce à Vassudeva, qui traverse le fleuve en le portant sur ses épaules. Crishna, parvenu à l'âge de la jeunesse, tue sur les rives de l'Yamuna le terrible serpent Caliya-Naga, dont le souffle empestait l'air. Et ce fait est représenté au firmament dans la constellation du Serpentaire. Après avoir été le bienfaiteur de l'humanité par ses actions héroïques et merveilleuses, il descend dans les régions inférieures, force les portes de l'enfer, et introduit dans le royaume de la lumière et de la vie les morts endormis. Enfin il est blessé d'une flèche au talon, comme Achille, par le serpent dont il doit écraser la tête.

Salivahana est encore, chez les Indiens, un type du Sauveur. Vicramaditija, le puissant empereur du Pendschab, a reçu la promesse de garder le trône pendant mille ans, au bout desquels un enfant divin né d'une vierge doit lui ôter à la fois et le trône et la vie. Il trouve le moyen d'allonger de mille ans encore l'espace de temps que lui a promis la déesse Cali. Mais l'époque fatale approchant, il envoie des messagers s'enquérir du lieu où était né l'enfant merveilleux ; puis il marche contre lui à la tête d'une grande armée ; mais il est vaincu et tué par le jeune dieu, âgé de cinq ans. Dans la légende de Salivahana on reconnaît évidemment le mélange de certains éléments juifs, chrétiens et mahométans qui y ont été ajoutés plus tard, par suite des relations plus ou moins intimes que le temps et les conquêtes amenèrent entre les Indiens et les autres peuples. Ainsi cette légende nous rapporte que Salivahana, parvenu à la force de l'âge, se retira dans la

solitude pour y vivre tout à Dieu. Yama, la mort, ne trouvant en lui aucune souillure, ne pouvait avoir prise sur sa personne. Pour triompher de lui, elle cherche en vain à le séduire par le moyen de Maya ou de l'illusion. On reconnaît ici la tentation dans le désert. Mais le dieu, dans son enfance, a percé avec une herbe pointue un insecte innocent, et cela suffit pour l'assujettir à la loi de la mort. Cependant son corps ne connaîtra point la corruption. Il est crucifié entre des voleurs, et c'est alors qu'il est vraiment Salivahana ; car ce nom signifie *porté par la croix*. Le crucifié néanmoins n'ouvre pas la bouche, semblable à un agneau conduit à la boucherie. C'est en ces termes que s'expriment les Puranas. D'épaisses ténèbres couvrent la terre à sa mort. Déposé de la croix, il descend aux enfers, triomphe de la mort et renouvelle le monde. C'est cette ressemblance de Chrisna et de Salivahana avec notre divin Sauveur qui faisait croire aux Indiens que les chrétiens avaient composé la vie de Jésus-Christ d'après celle de ces deux personnages, dont ils plaçaient la naissance mille ans avant celle de Notre-Seigneur; et cette opinion est un des plus grands obstacles que les missionnaires chrétiens aient rencontrés dans l'œuvre de leur conversion.

Il en est ainsi de Buddha, qui est à la fois et le Fohi des Chinois et le Somonocodam des Siamois. Il naquit il y a plus de trois mille ans, du côté droit d'une vierge, fille de roi, la céleste Maya, qui ne perdit point sa virginité en le mettant au monde. Le roi du pays, inquiet de sa naissance, fait mourir tous les enfants qui étaient nés en même temps que lui. Mais Buddha, sauvé par les

bergers, vécut comme eux dans le désert jusqu'à l'âge de trente ans. C'est alors qu'il commença sa mission, enseignant les hommes, et les délivrant des esprits mauvais. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de trente-trois ans, faisant des miracles, jeûnant et se livrant aux exercices de la pénitence. Puis il monta au ciel, laissant à ses disciples un livre qui contenait sa doctrine. Nous voyons par là que le buddhisme, tel qu'il existe aujourd'hui dans le Thibet, a été considérablement modifié par les idées chrétiennes, comme l'a remarqué déjà Abel Rémusat. Mais cette modification aurait été impossible si le mythe de Buddha ou de Fô, que les Chinois confondent toujours avec Jésus-Christ, n'avait offert, dès le commencement, des traits nombreux de ressemblance avec l'histoire de Notre-Seigneur.

Si nous consultons les légendes des Hébreux, nous voyons qu'à leurs yeux Abraham et Moïse étaient déjà des types manifestes du Sauveur qui avait été promis au monde. Les rabbins prétendent qu'une étoile précéda la naissance d'Abraham; que les sages de Nemrod lui conseillèrent de faire mourir le fils de Thara, dont cette étoile leur avait appris la naissance; qu'Abraham devait être immolé à Moloch, mais que, sauvé miraculeusement, il détruisit les idoles dans la maison de son père. Cependant, vaincu par leurs adorateurs, il fut obligé de quitter son pays. Il devint ainsi le père d'un nouveau peuple et le premier adorateur du vrai Dieu. Pour Moïse, voici ce que nous raconte l'historien Josèphe, dont le récit est presque tout entier puisé dans la Bible (*Antiq.*, II, 9, 2) : « Lorsque le temps « pendant lequel le peuple Juif devait servir en Égypte

« touchait à sa fin, un homme parut devant le trône « de Pharaon, et lui annonça que de ce peuple naîtrait « un enfant qui humilierait les Égyptiens et exalterait « Israël, et dont le nom serait immortel. Le roi effrayé « donna l'ordre de noyer dans le Nil tous les enfants « hébreux. Moïse, exposé sur le fleuve dans une cor- « beille d'osier, est sauvé par la fille du roi et élevé à « sa cour. Dès son enfance il se montre supérieur à ses « maîtres, et dès l'âge de douze ans il quitte la maison « de son père. Il grandit parmi les bergers jusqu'à ce « que, devenu homme, il reçoive sa mission par le feu « du ciel. Il commence dès lors sa carrière héroïque, « et l'accomplit dans les dix signes ou plaies qu'il at- « tire sur l'Égypte : il opère ainsi la délivrance de son « peuple. Le roi d'Égypte et son armée périssent en- « gloutis dans la mer Rouge. Moïse conduit les Hé- « breux jusqu'aux confins de la terre de Chanaan, où « l'ancien dragon adoré par les fils de Cham doit être « vaincu par le Fils de Dieu ou par le peuple de la « promesse. » Ainsi Moïse et Abraham étaient, comme Noé, des types précurseurs du Christ.

Nous retrouvons encore ce type chez les Perses dans leur Féridun. Ariman règne sur le pays d'Iran, représenté par Zohac, sur les épaules de qui sont nés deux serpents qui doivent être nourris chaque jour avec les cervelles de deux hommes. Ces deux serpents sont le fruit de l'union de Zohac avec le mal. Ce mythe représente l'époque horrible du culte de Chronos ou de Baal. Mais les hommes chargés de chercher les victimes trouvent le moyen de présenter aux deux serpents une cervelle de chèvre avec une cervelle d'homme. Le

nombre des hommes arrachés ainsi à la mort forme plus tard la tribu des Kurdes. Zohac, effrayé par un songe dans lequel un jeune guerrier lui apparut glorieux au milieu de deux autres, consulte les sages de son pays. Ceux-ci déclarent unanimement qu'une nouvelle étoile doit paraître dans Féridun, qui sera le sauveur de son peuple. Mais ils n'osent annoncer à Zohac cette fatale nouvelle. L'un d'eux cependant, plus courageux que les autres, lui apprend que Féridun est déjà né, et qu'il va fonder un nouvel empire. « Il porte, lui dit-il, « une massue pour t'écraser. Il te traînera captif. » Le tyran tombe comme foudroyé à cette nouvelle : le mage s'enfuit et s'attache à Féridun. Zohac fait chercher partout l'enfant nouveau-né. La mère de celui-ci l'emporte et le cache sur une montagne au nord. Féridun en descend à l'âge de quinze ans. Zohac, pour conjurer l'orage qui le menace et calmer la fureur de son peuple irrité contre lui, cherche à le gagner par une conduite plus humaine. Caveh paraît et élève la voix : « Hommes d'Iran, s'écrie-t-il, qui est plus méchant que Zohac? Vous êtes ses compagnons; vous « avez détourné vos regards de vos maîtres, pour les « tourner vers l'enfer. Je ne veux point me souiller « avec les méchants; je rendrai témoignage contre « Zohac. » Il soulève les habitants du pays, et les exhorte, comme Jean dans le désert, à se corriger de leurs vices. Caveh doit accompagner Féridun dans son expédition contre Zohac, et lui forger la massue dont il écrasera le tyran. Celui-ci succombe dans la lutte : il est lié sur un chameau avec des cordes; puis, comme un autre Prométhée, il est enchaîné sur le mont De-

mawend, près de la mer Caspienne. Et encore aujourd'hui les habitants du pays croient que Zohac y est toujours enchaîné, et que, comme Typhon, il soulève de temps en temps des tempêtes ou des feux volcaniques en voulant se remuer.

Ce mythe nous représente la destruction du royaume chamite des Kuschites sur l'Euphrate, par les peuples des montagnes descendant de Japhet. Féridun est l'Hercule chaldéen qui apparaît dans la Syrie comme vengeur et protecteur de la race de Sem, chassée du pays par les vainqueurs, et qui fonde un nouvel empire. Quoiqu'il ne soit que le précurseur du sauveur promis depuis longtemps, les peuples, entraînés par la reconnaissance, saluent en lui le Messie; de sorte que son histoire en est comme le reflet anticipé. C'est l'époque de Saturne qui a fourni la matière de cette légende; mais la forme, travaillée par le grand poëte persan Ferdussi, semble empruntée au christianisme. Le mythe héroïque de Féridun se répète plus tard dans l'histoire de Cyrus. Astyage règne en Médie; il n'a qu'une fille, nommée Mendane. Il voit dans un songe sortir d'elle un fleuve qui remplit toute l'Asie. Effrayé, il enferme sa fille, et consulte les mages, qui lui déclarent qu'il naîtra d'elle un fils qui lui ôtera l'empire. Le roi, pour échapper à son sort, marie sa fille à Cambyse, qui, quoique issu d'une noble famille de la tribu soumise des Perses, n'appartenait pas même à la classe moyenne dans le royaume des Mèdes. Mendane met au monde, sur le mont Kelun, Cyrus ou Coresch, dont le nom signifie soleil. Le tyran livre son petit-fils à Harpag, pour qu'il le fasse mourir. Celui-ci, n'osant

ni obéir au roi dans la crainte de sa fille, ni lui désobéir de peur d'être châtié par lui, donne l'enfant à Mitradate, son bouvier, pour l'exposer aux bêtes sauvages dans les montagnes de la Médie. Mais Sbaco, la femme du bouvier, accouche sur ces entrefaites d'un enfant mort, et élève à sa place le jeune Cyrus. On arrache le cœur du fils de Sbaco, et on le porte au roi, en le lui présentant comme celui de Cyrus. Celui-ci grandit dans le désert jusqu'à l'âge de douze ans, jouant avec les enfants du pays, et se distinguant entre eux par la supériorité de son intelligence et la fermeté de son caractère. Puis, après bien des vicissitudes, il marche à la tête des Perses contre Astyage, et substitue à l'empire des Mèdes celui des Perses.

Nous retrouvons encore les traits du Messie chez les deux peuples classiques de l'antiquité, les Grecs et les Romains, dans Persée et Romulus. Acrisios règne à Argos, la ville des Pélasges. N'ayant qu'une fille, Danaé, il consulte l'oracle pour savoir s'il aura un fils. On lui répond que non, mais que par Danaé il aura un petit-fils qui lui ôtera la vie. Il enferme donc Danaé dans une tour d'airain. Mais Zeus descend près d'elle sous la forme d'une pluie d'or, et elle met au monde Persée. Le roi expose aux flots de la mer, dans une boîte, la mère et l'enfant. Mais les vagues portent le précieux dépôt vers l'île Sériphos, où Persée est élevé à la cour du roi Polydecte. Devenu grand, il brûle du désir de se distinguer par quelques exploits. Le roi l'envoie contre les Gorgones, dans l'intention de se défaire de lui. Il coupe la tête de Méduse, la plus ancienne des trois Gorgones, qui pétrifiait tous ceux qui la regar-

daient. Persée passe dans l'Assyrie, délivre Andromède, fille de Céphée, et a d'elle un fils nommé Perses, qui donne son nom aux Perses, représentant du nouveau principe et du pouvoir des fils de Japhet. Puis il retourne à Argos pour combattre Acrisios, qui représente l'ancien principe et le culte horrible de Chronos. Il monte sur le trône, et, après avoir gouverné son royaume en paix, il meurt glorieusement, obtient les honneurs de l'apothéose et est admis au ciel parmi les constellations.

En Italie, Rhéa Sylvia, fille de Numitor, qui a été renversé du trône par Amulius, son frère, est contrainte par celui-ci de se faire vestale. Mais le dieu Mars s'unit à elle, et elle met au monde deux enfants sur lesquels repose l'espoir d'une nouvelle race. Le tyran ordonne de les exposer sur le Tibre; mais les vagues portent sur le rivage, près d'un figuier, la corbeille qui les contient. Là ils sont nourris d'abord par une louve, puis trouvés et sauvés par un berger nommé Faustulus, qui les fait élever avec ses douze fils par Lupa, sa femme. Le mystère de leur naissance se découvre plus tard. Rémus est pris par Amulius, et renfermé dans une prison. Mais Romulus, à la tête de quelques guerriers résolus, le délivre, renverse du trône l'usurpateur, et met un terme à l'empire de ce peuple mélangé de Latins et de Pélasges qui s'était établi dans l'Italie. Romulus fonde la capitale du nouvel empire du monde, qui doit en être comme la Jérusalem terrestre. La lutte entre le bon principe et le mauvais dure encore quelque temps. Rémus périt de la main de Romulus; et celui-ci, après un règne

long et glorieux, est enlevé dans le ciel par son père.

Ce mythe héroïque semble avoir passé dans le sang et la vie des peuples, et nous le retrouvons en partie, longtemps encore après le christianisme, dans la légende helvétique de Guillaume Tell, comme dans la légende danoise de Toke. Ces deux héros sont, l'un et l'autre, le Brutus germanique. Gessler est le fléau de l'Helvétie. Il place un chapeau sur une lance, comme signe de sa domination, devant lequel chacun doit s'incliner. Le peuple murmure, irrité par cette exigence, qu'il regarde comme une insulte. Trois hommes se réunissent au milieu de la nuit dans une vallée solitaire, et jurent de renverser le tyran, et de reconquérir la liberté de leur pays. Autour de chacun de ces trois hommes se réunissent douze guerriers résolus. Parmi eux se trouve Tell, habile à manier l'arc. Gessler est instruit du pacte qu'ils viennent de former; il mande Tell auprès de lui, et veut le contraindre à percer lui-même le cœur de son fils. Mais le Ciel préserve celui-ci. Tell, animé par la vengeance, soulève le pays tout entier, qui salue en lui son sauveur. Il tue de sa main le tyran, et rend à son pays la liberté.

Nous avons parcouru toute la terre, et nous avons trouvé dans chaque peuple le type plus ou moins altéré du Messie. Chaque peuple, profondément pénétré des prophéties qui annonçaient au monde un sauveur, les a réunies et concentrées dans l'histoire de ses chefs ou de ses principaux personnages. Ceux-ci, en effet, lui apparaissaient comme des libérateurs qui accomplissaient dans l'ordre temporel ce que le Mes-

sie devait opérer plus tard dans l'ordre spirituel, et qui préparaient ainsi, par la fondation des grands empires, cette unité divine qui devait un jour unir dans une même foi et sous une même autorité tous les peuples de la terre. Partout nous retrouvons les traits principaux de la vie du Sauveur, l'annonciation, sa naissance d'une vierge et dans une grotte, la persécution d'Hérode, le massacre des innocents, la fuite en Égypte, les douze apôtres, la tentation, l'établissement des mystères de la nouvelle alliance, la mort, la descente aux enfers, la délivrance des âmes qui y étaient détenues, la résurrection, la propagation du nouveau royaume et l'ascension de son fondateur. Si les Évangiles n'étaient qu'un reflet et une copie de l'histoire des dieux de l'antiquité, comme Niebuhr l'a prétendu dans la légende de Romulus et de Rémus; si au fond de tous ces mythes il n'y avait aucune vérité; s'ils étaient uniquement le fruit de l'imagination des peuples, embelli des couleurs de la poésie, comment serait-il possible d'expliquer cet accord entre toutes les nations de l'univers. Si l'humanité tout entière n'avait été intimement persuadée que le Rédempteur devait apparaître réellement un jour sous ces traits, où les aurait-elle pris? Et la réalité historique qui a servi de base à tous ces mythes, où la trouvons-nous, si ce n'est dans la personne de Jésus-Christ, qui a changé la face du monde? Si l'univers entier, après s'être trompé ainsi pendant quatre mille ans dans ses espérances, se trompe encore depuis près de deux mille ans dans ses souvenirs et dans sa foi, qu'y a-t-il de vrai et de certain pour l'esprit humain?

Nous pouvons éclaircir ce fait par un exemple analogue. Lorsque nous considérons, particulièrement en Allemagne, les cathédrales gothiques du moyen âge, nous trouvons que la plupart de ces édifices merveilleux sont inachevés. Pourquoi? Personne ne le sait. Mais partout le peuple se raconte que l'architecte avait fait un pacte avec le diable, afin de pouvoir donner au monument qu'il voulait construire des proportions que la puissance humaine toute seule ne pouvait atteindre. Puis lorsque l'édifice était arrivé à une certaine hauteur, l'architecte, saisi d'horreur et poursuivi par le remords, s'était précipité du haut de la tour, ou bien avait disparu pour toujours, sans que personne pût terminer son œuvre après lui. Ces légendes ne sont que l'écho lointain et comme un souvenir à demi effacé du fait que nous raconte la Genèse relativement à la tour de Babel. Là aussi les hommes voulurent, défiant pour ainsi dire la divinité, élever jusqu'au ciel cet édifice impie; mais l'esprit du Seigneur dissipa leurs desseins en répandant parmi eux le désordre et la confusion.

Ces mythes de l'antiquité sont comme une prophétie obscure et altérée bien souvent, il est vrai, de cet événement que le monde entier attendait avec anxiété, et que les prophètes du peuple élu de Dieu ont prédit avec tant de clarté et de précision. Après avoir essayé d'expliquer naturellement ces oracles divins, les savants modernes, frappés de la ressemblance parfaite qui existe entre eux et la vie de Jésus-Christ, ont prétendu que celle-ci avait été composée après coup, sur les prophéties de l'Ancien Testament; de sorte que

les Évangiles ne seraient qu'un poëme ou une légende faite, ou plutôt copiée d'après les oracles de la Bible, et attribuée à un rabbin juif nommé Jésus-Christ, parce que celui-ci aurait eu le courage de se présenter au monde comme le véritable Messie. Mais en dehors des prophéties que renferme la Bible, la nature a aussi les siennes, comme nous l'avons remarqué plus haut, qui ne sont ni moins nombreuses ni moins frappantes que les premières. La mythologie, où nous trouvons encore les débris épars de la révélation primitive, contient aussi des prophéties dont le sens ne peut rester caché aux esprits sérieux et attentifs. Enfin l'histoire de l'humanité, considérée soit dans son ensemble, soit dans ses principaux personnages, n'est elle-même qu'une prophétie continuelle de l'apparition, des destinées et de la vie tout entière de Celui qui avait été promis au monde. Elle est une confirmation vivante de la vérité des Évangiles. Bien plus, l'histoire de la personne du Sauveur forme d'une manière symbolique le fondement de l'histoire et de la poésie de tous les peuples, comme elle renferme d'un autre côté dans un sens allégorique les rapports mêmes de la nature, qui ne sont, au fond, que son expression concrète et matérielle.

Telles sont les trois régions qui s'ouvrent à la théologie chrétienne, comme un champ immense et presque inexploré jusqu'ici. C'est alors que la nature, qui a été si souvent pour la science un objet de scandale et une occasion d'idolâtrie, racontera dans un langage clair et intelligible les louanges de son auteur. Alors aussi la mythologie, que l'on a considérée jusqu'ici

comme un tissu de fables et de mensonges, découvrant les mystères qu'elle renferme, laissera apercevoir sous ses voiles et ses symboles les vérités fondamentales du christianisme. Alors enfin l'histoire, qui n'a été jusqu'ici que la servante complaisante des passions humaines, justifiera la divine Providence, dont la main la conduit, et ne pourra plus nous cacher le fil divin qui soutient son admirable tissu.

Les mythiques et les rationalistes rejettent le contenu historique des Évangiles, 1° parce que, disent-ils, à part les quatre Évangiles, un passage apocryphe de Flavius Josèphe et une simple indication de Tacite, l'histoire garde le plus profond silence sur l'apparition de Jésus-Christ, de sorte qu'on ne sait ni quand il est né ni quand il est mort; 2° parce que les récits des divers évangélistes se contredisent entre eux; 3° parce qu'il répugne à la raison que Dieu, le créateur de tous les mondes, soit descendu précisément sur notre pauvre petite planète pour y être crucifié par les hommes. Ils prétendent ainsi que Jésus-Christ peut être regardé tout au plus comme un sage juif, et que tout le reste n'est qu'une pure fable. Telle est la doctrine admise généralement aujourd'hui par les protestants, et publiquement enseignée par leurs plus illustres théologiens; et c'est contre elle qu'est dirigé cet ouvrage.

Dans la première partie, nous constaterons l'année de la naissance et de la mort de notre divin Sauveur, et nous prouverons qu'il est né sept ans avant l'époque admise par la chronologie ordinaire, et que c'est à cette erreur chronologique que l'on doit attribuer principa-

lement le désaccord qui existe parfois entre l'histoire du Nouveau Testament et l'histoire profane.

Dans la seconde partie, nous faisons ressortir l'harmonie des quatre Évangiles, et le lien mystérieux qui unit leur tissu avec celui des événements contemporains, en complétant le récit des auteurs sacrés par les traditions et les écrits des rabbins. Puisse Celui qui est la source de tout bien bénir ce travail, fruit de recherches longues et patientes! Puisse-t-il porter la conviction dans les hommes de bonne volonté et dont le cœur n'est point encore fermé à la vérité par un aveuglement volontaire!

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ANNÉE DE LA NAISSANCE ET DE LA MORT DU MESSIE.
DE L'ÈRE ET DE LA CHRONOLOGIE CHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER

De l'empire de Tibère.

« La quinzième année de l'empire de Tibère César, « Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode té- « trarque de la Galilée, Philippe, son frère, de l'Iturée et « de la province de Traconite, et Lysanias d'Abilène : « Anne et Caïphe étant grands prêtres, la parole du Sei- « gneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le « désert. Et il vint dans tout le pays aux environs du « Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la « rémission des péchés. — Or il arriva que tout le peuple « recevant le baptême, Jésus fut aussi baptisé. — Jésus « avait environ trente ans lorsqu'il commença sa vie pu- « blique. »

Dans ces paroles, l'évangéliste saint Luc nous donne une date très-précise pour la vie de notre divin Sauveur, et fournit à la chronologie chrétienne un point d'appui assuré pour fixer l'époque des diverses périodes de son histoire. Mais comme l'exactitude de notre chronologie fixée par Denys est mise en doute, pour établir d'une manière authentique les années de l'époque du Messie nous avons besoin de rattacher les dates qui ont rapport à la chronologie romaine, tout à fait indépendante de l'ère chrétienne.

La quinzième année après la mort d'Auguste coïncide avec l'an 782 après la fondation de Rome. Si nous retranchons de ce nonbre l'âge qu'avait Jésus-Christ lors de son baptême, il nous reste l'an 752 pour le temps de sa naissance; de sorte que la chronologie chrétienne devrait commencer dans le courant de l'année 753, qui serait la première année après la naissance de Jésus-Christ.

CHAPITRE II

L'année de la mort d'Hérode.

« Jésus étant né à Bethléem de Juda, dans les « jours du roi Hérode, voici que les mages vinrent de « l'Orient à Jérusalem, et dirent : Où est le roi des Juifs « nouvellement né? car nous avons vu son étoile en « Orient, et nous sommes venus l'adorer. » (Évang. de saint Matth., ch. II.) A l'époque où Juda avait perdu le sceptre, parut dans le monde Celui qui devait venir et qu'attendaient tous les peuples. C'était sous le règne

d'Hérode l'Iduméen. Or, d'après Flavius Josèphe, Hérode fut nommé roi de Judée par un sénatus-consulte, sur la recommandation de Marc-Antoine et d'Octave, pendant la 184e olympiade, sous le consulat de Cn. Domitius Calvinus et de C. Asinius Pollio, ou au commencement de l'an de Rome 714; et il régna trente-sept ans depuis son élévation au trône, ou trente-quatre ans après avoir assiégé Jérusalem et mis à mort Antigone, dernier rejeton des Asmonéens. Ce tyran perdit donc le trône et la vie l'an de Rome 750. L'historien juif nous apprend, d'après les commentaires de Nicolas Damascène, vieux confident du prince, que sa mort arriva peu de temps après une éclipse de lune qui eut lieu dans la nuit du 12 au 13 mars de l'année susdite, cinq jours après l'exécution d'Antipatre, son fils aîné, et un peu plus de sept jours avant la fête de la Pâque, que les Juifs célébraient le 14 nisan, qui se trouvait alors le 2 avril. C'est donc dans les calendes d'avril, au 25 mars, qu'Hérode mourut. H. Antipas, Archélaüs et Philippe, ses fils, se partagèrent après lui sa puissance.

Archélaüs fut banni dans les Gaules par l'empereur Auguste, la dixième année de son tétrarchat, l'an 37 après la bataille d'Actium, l'an de Rome 759. Dion Cassius dit à son sujet que sous le consulat de M. Æmilius Lapidus et de C. Arruntius Népos, c'est-à-dire l'an 759, Hérode de Palestine, accusé par ses frères, fut relégué au delà des Alpes, et qu'une partie de sa principauté fut réunie au domaine de la république. Philippe mourut la vingtième année de l'empire de Tibère, c'est-à-dire l'an 786, après avoir régné lui-même vingt-sept ans. Quant à Hérode Antipas, le musée du Vatican et les cabinets Rigordi et

Pellerini possèdent entre autres trois médailles avec cette inscription en grec : sur la face : *Caio Caesari Germanico ;* sur le revers : *Herodes tetrarcha* : et au milieu les lettres : *Lmg,* c'est-à-dire quarante-trois, l'année de son gouvernement. Or Antipas fut relégué à Lyon par César Caligula dans cette même année 792. C'est donc l'an de Rome 740 que mourut Hérode, leur père, ce meurtrier des saints Innocents, et que ses fils partagèrent sa domination. Il suit de là, d'une manière rigoureuse, que Jésus-Christ n'a pu naître après l'an 749 de la chronologie de Baronius, ou 745 de celle qui était usitée avant Denys.

CHAPITRE III

De la paix universelle sous l'empereur Auguste.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs, et sur la terre paix « aux hommes de bonne volonté. » Ainsi chantaient les anges dans les cieux : car le monde allait être réconcilié à Dieu, et tous les peuples étaient en paix, lorsque le prince de la paix parut sur la terre et naquit parmi nous. C'est ce qu'avait prédit Isaïe dans ces paroles : « Ils chan- « geront leurs épées en charrues, et leurs lances en cou- « teaux pour la vendange. Les peuples ne tireront plus « l'épée les uns contre les autres, et ils ne penseront pas « même à la guerre. » David avait dit aussi : « Dans ses « jours paraîtra la justice et la plénitude de la paix. » Tous les saints Pères ont unanimement appliqué ces paroles au temps de la venue du Messie, et particulièrement Origène, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin et Orose ; et

tous les siècles chrétiens ont gardé après eux la tradition d'une paix générale parmi les peuples lors de la naissance du Sauveur.

Suétone rapporte dans sa Vie d'Octave, ch. 22, que, depuis la fondation de Rome jusqu'au temps de César Auguste, le temple de la paix ne fut fermé que deux fois: la première, du temps de Numa, sous le gouvernement duquel il resta fermé pendant quarante-trois ans; et la seconde fois, après la fin de la seconde guerre punique, ou, si l'on veut, sous le consulat de T. Manlius Torquatus et de C. Attilius Balbus, en 519 : mais à cette époque il fut rouvert, au rapport de quelques historiens, dans la même année. Auguste le ferma trois fois pendant son règne, après avoir établi la paix sur terre et sur mer : la première fois, après la défaite et la mort d'Antoine, en 725, lorsqu'il était consul pour la cinquième fois avec Sextus Aquiléius; la seconde fois, après avoir terminé la guerre contre les Cantabres, en 729, lorsqu'il était consul pour la neuvième fois avec M. Julius Silanus, comme le rapportent aussi Dion Cassius (liv. 53, ch. 26) et Orose (liv. 6, 21). Mais Jésus-Christ n'a pu naître à aucune de ces deux époques, puisqu'à la mort d'Hérode, en 750, il était encore enfant. Sa naissance coïncide donc avec l'époque où Auguste ferma pour la troisième fois le temple de la paix.

Déjà, l'an 744, le sénat avait ordonné de fermer le temple de Janus. Mais Dion et Velléius Paterculus rapportent que des soulèvements parmi les Daces, la révolte des Dalmates et les séditions continuelles des Germains empêchèrent l'exécution de ce décret. Les deux premiers peuples furent vaincus et réduits au repos dans l'année

même 744 par Tibère. Drusus périt en 745 dans la guerre contre les Germains; et Auguste remit le commandement de l'armée entre les mains de Tibère, qui fut chargé de soumettre ces peuples. Ce fut l'an 746, ou huit ans avant notre ère, que, d'après le récit de Valléius Paterculus, Tibère parcourut en vainqueur la Germanie, et rendit tout ce pays tributaire de l'empire, sans avoir éprouvé aucune perte.

Ce n'était certainement pas sans une providence particulière que le peuple qui avait été choisi d'en haut pour répandre d'une manière spéciale le christianisme se retira enfin du théâtre de la guerre, pour participer à cette paix du monde entier. Or celle-ci a dû avoir lieu à peu près vers le milieu de l'an 746, puisqu'avant la fin de cette année nous retrouvons Tibère déjà depuis longtemps à Rome à la cour de l'empereur.

A cette époque la guerre germanique étant heureusement terminée, Auguste reçut pour la quatorzième fois le titre d'empereur, comme nous l'apprend Dion Cassius; et, d'après les inscriptions de cette époque, il le conserva au moins jusqu'à l'an 751. Pendant tout ce temps il garda ce titre sans ajouter aucun nombre à celui de 14; ce qui prouve évidemment que dans cet intervalle aucune guerre ne lui donna occasion d'ajouter d'autres chiffres à ce dernier, et que par conséquent c'est alors que le temple de Janus fut fermé pour la troisième fois sous son règne, et pour de longues années. C'est donc pendant cette paix universelle que l'Homme-Dieu apparut sur la terre. Chose merveilleuse! lorsque le Sauveur naquit, tous les peuples avaient fait la paix pour célébrer son arrivée : tous étaient soumis en silence à un seul pouvoir politique, pour se

soumettre bientôt à la domination de Jésus-Christ, et faire partie du royaume spirituel qu'il devait établir sur la terre. Mais dès que le roi de ce nouveau royaume de Dieu fut né, et pendant qu'il passait à Nazareth les premières années de son enfance, ces mêmes Germains qui étaient appelés à établir ce nouvel empire universel brisèrent leurs liens, et les héros du Nord, sortant de leurs forêts, commencèrent leurs courses victorieuses contre les princes de l'ancien monde.

La paix a donc duré sur la terre depuis la fin de la guerre germanique, c'est-à-dire depuis l'été de 746, jusqu'au commencement de la guerre avec les Arméniens et les Parthes en 752, en tout cinq années pleines, dans le courant desquelles le Sauveur a dû naître. Mais nous avons vu plus haut qu'il n'a pu naître après 749 : il reste donc démontré, puisque la naissance de Jésus-Christ doit coïncider avec cette époque de paix, qu'elle n'a pu avoir lieu avant l'année 747.

Nous devons, par amour de la vérité, prévenir les moindres objections. Or Dion (liv. 55, 8) écrit que Tibère retourna en 747 dans la Germanie, à cause de quelques séditions qui s'y étaient élevées, et qu'en 748 il marcha contre l'Arménie, qui s'était révoltée. Tacite, de son côté, *Annal.*, 3, 48; Strabon, 12, 6, parlent aussi de quelques mouvements chez les Homonades du mont Taurus; et les tables d'Ancyre, de quelques autres chez les Ituréens du mont Liban, mouvements qui auraient eu lieu l'an 748. Mais Dion lui-même avoue qu'il ne s'est rien passé de remarquable dans la Germanie en 747, et que les craintes qu'on avait conçues d'une guerre en Arménie ne s'étaient réalisées, d'après le té-

moignage des anciens, que l'an 752. Quant à la guerre contre les Homonades, elle fut tout à fait insignifiante. Strabon rapporte que Quirinius prit leur forteresse par famine, et dispersa dans les villes voisines quatre mille captifs. Ces promenades militaires ne troublèrent point la paix du monde, et n'eurent aucune influence sur l'ouverture ou sur la fermeture du temple de Janus.

CHAPITRE IV

Le recensement de la Judée.

« Il arriva en ces jours qu'un édit de César Auguste « ordonna le recensement de la terre tout entière. Ce « premier recensement se fit par Cyrinus, gouver- « neur de Syrie. Joseph partit aussi de la ville de Na- « zareth en Galilée, et vint en Judée à la ville de David « appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de « la famille de David, pour se faire enregistrer avec « Marie son épouse. » (Évang. de saint Luc, ch. II.)

La paix régnait dans tout l'empire romain. Mais ici s'élève une grande difficulté. Tertullien dit formellement : « C'est une chose constante que le recensement a été fait « en Judée sous Auguste, par Sentius Saturninus. » Il est tellement sûr de son fait que pour preuve il s'en rapporte aux archives romaines, où l'on pouvait s'enquérir de la naissance de Jésus-Christ. Les livres du recensement où étaient inscrits les noms du Christ, de Joseph et de Marie devaient donc exister du temps de Tertullien. Or il écrivait ceci l'an 207 ou 208 de notre ère. Saint Chry-

sostome parle aussi de l'existence de ces livres de Rome, quoiqu'il ne les ait pas vus lui-même. D'un autre côté, saint Justin le martyr, qui vivait encore du temps de l'apôtre saint Jean, s'en rapporte à saint Luc, qui écrit que le recensement a été fait par Cyrinus; et il en appelle aussi, lui, aux tables de recensement qui existaient à Rome. La critique de nos adversaires doit nécessairement chercher à profiter de cette contradiction apparente : mais ici une connaissance plus approfondie de l'histoire profane nous donne une solution complète de cette difficulté.

César, après avoir réuni le monde entier sous son empire, avait, peu de temps encore avant sa mort, lorsqu'il était consul avec Marc Antoine, l'an 710, ordonné un recensement de tout l'empire romain. Cette mesure avait pour but d'introduire dans toutes les provinces une assiette uniforme pour l'impôt. Le recensemeut fut fait en Orient par un certain Xénodore, dans l'espace de vingt-un ans cinq mois et huit jours, et achevé en 731. Il fut fait en Occident par Théodote, en vingt-neuf ans huit mois et dix jours, et fut terminé en 739. Polyclète le fit dans les pays du midi en trente-deux ans un mois et dix jours; de telle sorte qu'en 742, peu avant la naissance de Jésus-Christ, le cadastre de tout l'empire romain avait été achevé par un nombre considérable de géomètres qui avaient parcouru la terre, et avait été envoyé au sénat. C'est en effet ce que nous trouvons clairement énoncé dans Frontin (*de Coloniis*, p. 142, 178, 207), qui écrivait vers la fin du premier siècle, et dans Æthicus Ister, qui nous a laissé l'extrait d'un recensement du monde fait par Jul. Honorius, puis un catalogue et un itinéraire des provinces romaines. Pline de son côté témoigne la même

chose relativement à l'Italie, et son témoignage est confirmé par Cassiodore, Isidore de Séville et Suidas, qui avaient puisé dans d'autres sources encore. Pour achever l'œuvre commencée par César, il manquait encore un dénombrement général de la population ; et c'est pour cela que César Auguste, trois fois pendant son règne, avait ordonné un recensement, comme Suétone nous l'apprend dans sa Vie, ch. 27. Ce triple recensement de la population dans l'empire coïncide avec la triple fermeture du temple de Janus, et le troisième tombe dans l'année de la mort d'Auguste.

Le premier recensement fut fait en 726, lorsque César Octave était consul pour la sixième fois, et Agrippa pour la seconde, c'est-à-dire trois ans après la bataille d'Actium. Le Christ à cette époque n'était pas né encore; et d'ailleurs ce recensement était plutôt partiel que général, et n'avait pour objet que Rome et l'Italie, par lesquelles on dut commencer. Le troisième se fit l'an 767 sous le consulat de Sextus Pompée et de Sextus Apuléius. D'après Dion, il commença l'an 766, sous le consulat de C. Silius Népos et de L. Minutius Plancus, par l'envoi d'émissaires dans les différentes parties du royaume ; et d'après Tacite (*Annal.*, l. 1, ch. 31) il fut entrepris un an après dans les Gaules par Germanicus, à une époque par conséquent où le Christ avait atteint déjà l'âge de la jeunesse. La date de ces recensements ainsi que celle du second se trouvent dans les fameuses tables d'Ancyre, qui, après une mention sommaire du règne d'Auguste, indiquent en ces termes le nombre des citoyens romains existant à cette époque :

Consulari cum imperio lustrum..... (censumque) *feci*

Censorino et Asinio Coss. quo lustro censa sunt civium romanorum..... (capita) *quadragiens centum millia et ducenta triginta tria millia.*

Il s'agissait de rétablir l'ordre dans l'État, troublé depuis longtemps par la guerre civile. Auguste envoya de son propre chef, d'après le témoignage de Dion Cassius (51, 21, 33), des sous-censeurs pour aider les censeurs dans le dénombrement de la population. Suidas en compte vingt. Après ce premier recensement, l'empereur fit dresser un écrit appelé : *Rationarium imperii*, que Suétone (ch. 28, 101) nous a fait connaître. Ce document et d'autres semblables fournis par le second recensement servirent de matériaux pour une statistique générale en quatre volumes, dont le troisième, sous le titre de *Breviarium totius imperii*, indiquait combien il y avait de soldats sous les étendards, et d'argent, soit dans le trésor, soit dans ce qui restait d'impôts à payer. C'est Suétone qui nous fournit ces données. C'est encore de ce recensement qu'il est fait mention dans le livre dont parle Tacite (*Annal.*, 1, 2), qu'Auguste avait écrit lui-même de sa main, et qu'après sa mort Tibère fit lire publiquement dans le sénat. Ce livre indiquait toutes les ressources de la république, combien il y avait de citoyens et d'alliés sous les armes, de flottes, de royaumes, de provinces, de tributs ou d'impôts, etc. Le troisième recensement, dont les tables d'Ancyre nous donnent le sommaire, fut, selon Tacite (*An.*, 2, 6), continué après la mort d'Auguste ; et il se faisait encore l'an 769 dans les Gaules, sous la direction de Germanicus, par P. Vitellius et Cantius.

Le second recensement fut donc entrepris l'an 746, sous le consulat de Marius Censorinus et d'Asinius Gallus,

et il dut naturellement demander plusieurs années encore. L'Évangile arabe de l'enfance de Jésus (§ 2) fait mention de ce recensement, et le place l'an 309 de l'ère d'Alexandre, par conséquent quatre ans avant le commencement de la chronologie de Denys. La guerre contre les Parthes allait commencer : Auguste ne fit donc point faire promptement en Judée un recensement des richesses du pays, puisqu'il était sous la domination du roi Hérode, mais seulement un dénombrement du peuple, peut-être pour s'assurer des troupes que les provinces alliées pourraient lui fournir dans le cas d'une guerre.

Ce recensement, le second pour Rome, mais le premier pour la Judée, doit donc avoir eu lieu lorsque Cyrénius, ou bien lorsque S. Saturninus était gouverneur en Syrie. Mais comment concilier ces deux choses? Nous avons la suite des préfets de Syrie. M. Titius suivit Agrippa, C. Sentius Saturninus suivit Titius; puis vint P. Quinctilius Varus, puis Sabinus, puis L. Volusius Saturninus; puis enfin Cyrénius ou Quirinius. Or Volusius était certainement encore en possession de cette dignité en 757, sept ans par conséquent après la mort d'Hérode, comme nous l'indique une monnaie du temps de son gouvernement, qui porte la date de l'an 35 après la bataille d'Actium, comme on avait coutume de compter en Syrie. Nous devons croire aux documents que nous fournissent les saintes Écritures, lors même que leur vérité ne nous apparaît pas au premier coup d'œil, et, dans le cas dont il s'agit, nous pouvons nous assurer de l'exactitude des renseignements qu'elles nous donnent, malgré l'obscurité dont cette question est enveloppée. L'an 742 nous trouvons au consulat Valérius Messala, Barbatus Æmilianus,

et le sénateur Sulpicius Quirinius. D'après une loi établie par Pompée, et que l'empereur Auguste, suivant en cela les conseils de Mécène, se fit un devoir d'observer, un magistrat ne pouvait devenir gouverneur d'une province que cinq ans après la fin de sa magistrature. Aussi nous ne retrouvons plus notre consulaire Quirinius jusqu'à l'an 748, où il nous apparaît tout à coup en Cilicie. Il avait été envoyé en Orient comme légat de l'empereur avec les pleins pouvoirs de celui-éi; et Muratori, dans son *Thesaurus inscriptionum*, 1, p. 670, nous a conservé une inscription où il est fait mention du rôle qu'il a joué dans ces provinces, comme surintendant du recensement, et qui nous fait connaître deux faits de son gouvernement.

(1) *Idem jussu Quirini censum fecit Apamenæ provinciæ millium hominum civium CXVII.*

(2) *Idem jussu Quirini adversus Ituræos in Libano monte castellum eorum cepit.*

Celui dont il est fait mention dans ces deux inscriptions est Q. Æmilius, Q. Palicanus Secundus.

Les pleins pouvoirs et la surintendance de Quirinius dans le recensement de la population s'étendaient donc sur la province de Syrie, où étaient situés Apamée, le Liban et l'Anti-Liban, patrie des Ituréens. Or à cette époque Sentius Saturninus était gouverneur de la Syrie, à laquelle appartenait la Judée, d'après la division de l'empire romain établie à cette époque. L'an 753 Quirinius accompagnait Caius César, depuis empereur sous le nom de Caligula, dans sa guerre contre l'Arménie, et l'assistait comme ministre dirigeant. Ce fut à lui aussi qu'Auguste confia depuis ce temps le gouvernement de ces provinces,

ne laissant au jeune César que le nom de gouverneur. Souvent les sénateurs ou les consulaires, dans les circonstances difficiles, étaient envoyés dans les provinces en missions extraordinaires, avec de pleins pouvoirs civils et militaires; et l'histoire romaine nous offre un grand nombre d'exemples de ce fait. Or cette mesure semblait d'autant plus nécessaire dans le cas dont il s'agit que la Palestine avait son propre roi, soumis à l'empereur, il est vrai, mais qui n'était point sous la juridiction du préfet de Syrie. Ainsi, avant Cyrénius, Volumnius assistait déjà Saturninus comme légat impérial, et Sabinus remplissait les mêmes fonctions auprès de Q. Varus, successeur de ce dernier. Enfin, après le départ de Volusius, Quirinius prit réellement le gouvernement de Syrie. Saint Luc pouvait donc l'appeler déjà gouverneur de Syrie lorsqu'il n'exerçait encore cette magistrature que d'une manière provisoire. Ce sénateur, au reste, natif de l'ancienne cité de Lanuvium, jouissait sous les premiers empereurs d'une telle considération, qu'après sa mort Tibère lui fit faire des funérailles publiques.

L'historien Josèphe parle de son côté de ce recensement lorsqu'il dit que toute la population de la Judée reçut l'ordre de rendre hommage à Auguste et à Hérode, et que six mille pharisiens seulement s'y refusèrent. C'est qu'ils savaient que le Messie allait descendre dans sa gloire, et ils attendaient sa venue, voyant que toutes les prophéties couraient à leur fin. Notre recensement se rattachait donc à une prestation d'hommage de toute la Judée à Hérode et aux Romains, probablement dans la perspective de la mort prochaine d'Hérode, qui, laissant

le trône vide, allait permettre à l'empereur de réunir la Judée au domaine de l'empire. En effet Auguste, peu de temps auparavant, avait rappelé sérieusement au roi des Juifs, à l'occasion de son irruption en Arabie, ses rapports et ses devoirs de soumission envers lui. (Josèphe, *Antiq.*, 16, 9, 3; Appianus, *de Bello civili*, 5, 75.) Ces rapports duraient depuis la conquête de Pompée. César lui-même avait réglé par un décret les revenus des princes indigènes; et si Hérode, en sa qualité de *regulus*, avait pu jusqu'alors lever des impôts dans le pays, il ne pouvait toutefois agir librement, même dans ses affaires de famille. D'après Appien, il était obligé d'envoyer un tribut à l'empereur, et de lui fournir des armées comme roi allié dans le cas d'une guerre, telle que celle dont menaçaient alors les Parthes.

Mais Josèphe (*Ant.*, 18, 1, 1) parle clairement d'un autre recensement fait treize ans plus tard par le même Quirinius, et qui ne s'appliquait qu'à la Judée et à Samarie. Quirinius agissait en cette circonstance non plus comme gouverneur provisoire, mais comme gouverneur réel et titulaire de la Syrie. Il l'entreprit dès le commencement de sa seconde magistrature, et le termina malgré une nouvelle sédition excitée par Judas de Gamala et le pharisien Sadok, à l'occasion même de ce dénombrement. Ceci arriva donc après qu'Archélaüs eut été exilé à Vienne dans les Gaules, en 759, et lorsque Quirinius fut chargé de convertir en provinces romaines le pays que ce dernier avait gouverné, et d'incorporer tous ses biens au fisc impérial. Ce pays dès lors fut réuni à la Syrie, et soumis à des procureurs romains, entre lesquels Ponce-Pilate est le plus remarquable pour nous. Or ce recense-

ment ne peut être celui que nous cherchons en ce moment, quoique pendant longtemps il ait été regardé comme tel par les Pères de l'Église. Saint Luc nous fournit lui-même aux Actes des Apôtres (ch. v, v. 37) une preuve évidente que ce dénombrement n'est point celui dont il parle dans son Évangile. Car, si dans les Actes il fait mention de ce second recensement, pour distinguer le premier de celui-ci il a bien soin de l'appeler dans son Évangile *le premier qui se fit par Cyrinus*. Plusieurs interprètes modernes traduisent ainsi cette phrase de saint Luc : « Ce dénombrement fut antérieur à celui qui se fit sous Cyrinus; » et cette interprétation peut très-facilement se justifier au point de vue philologique, par des exemples pris dans les auteurs classiques : Kepler et de nos jours Tholuk l'ont adoptée.

Au reste, ce dernier recensement n'était qu'une continuation du premier, qui, comme nous l'apprend l'histoire, avait rencontré de grandes difficultés. On avait d'abord compté la population par tribus, conformément à la constitution du peuple juif, afin de rétablir l'ordre généalogique des différentes familles, sans aller jusqu'à taxer les propriétés. Encore cette mesure n'avait-elle été appliquée qu'aux anciennes tribus de Juda et de Benjamin revenues de la captivité. Puis on avait été arrêté par les troubles qu'avait soulevés dans la nation ce mouvement général, effet nécessaire du recensement, et surtout par la terreur que ce nom seul inspirait au peuple juif, depuis que le premier dénombrement fait sous le roi David lui avait coûté si cher. Le recensement de la Judée ne fut donc achevé que plus tard, en 759, sous le gouvernement réel de Quirinius. Si celui-ci ne fut chargé du premier que par

une mission extraordinaire, comme nous l'avons vu plus haut, Saturninus était donc vraiment gouverneur de Syrie à cette époque, et la tradition de l'Église, toujours pure et digne de foi, nous donne encore ici le véritable sens des livres saints.

Maintenant si, pour nous assurer de l'année où Jésus-Christ est né, nous cherchons l'époque et la durée du gouvernement proconsulaire de Saturninus, Josèphe nous apprend qu'il gouverna la Syrie comme propréteur de 744 à 748, de telle sorte néanmoins qu'il avait quitté longtemps avant la fin de cette dernière année sa province, où Varus prit sa place. Et la numismatique elle-même confirme ce fait : car Eckhel dans son livre *Doctrina nummorum veterum* (III, p. 275; IV, p. 401) nous a laissé l'image de plusieurs monnaies d'Antioche en Syrie, avec cette inscription : *A Antioche sous Varus* XXV. Pour comprendre cette date, il faut savoir que Séleucie et d'autres villes de Syrie commencèrent une nouvelle ère après la bataille d'Actium (2 septembre 723), qu'ils appelèrent ère d'Actium, ou les années de la victoire, ou encore la chronologie syriaque. La vingt-cinquième année dont parle l'inscription coïncide donc avec l'époque qui court du mois de septembre 747 à 748. Ce ne fut néanmoins que dans cette dernière année qu'il remplaça son prédécesseur Saturninus : d'où l'on doit conclure que les monnaies dont il s'agit ici furent frappées dès le commencement de son gouvernement. Que l'on juge maintenant s'il faut considérer comme un mythe ce que l'Évangile nous rapporte et du recensement fait sous l'empereur Auguste, et du voyage de Joseph et de Marie à Bethléhem par suite de ce recensement, et de la naissance de Jésus-Christ dans cette ville.

Voici donc le résumé de tout ce chapitre. Vers la fin de l'an 746 commence la paix universelle. Puis le recensement est prescrit dans tout l'empire romain, et exécuté en Syrie et en Judée par Quirinius ou Cyrinus, pendant que Saturninus y était gouverneur. Peu après le commencement de l'année 748 Varus remplace ce dernier. Donc le recensement de la Judée et la naissance du Sauveur ont eu lieu l'an 747 après la fondation de Rome, c'est-à-dire sept ans plus tôt que ne le porte la chronologie chrétienne.

CHAPITRE V

L'étoile du Messie.

Voici ce que dit par la bouche de Balaam l'esprit de prophétie : « Je le vois, mais pas encore; je le contemple, « mais non de près. Voici qu'une étoile sort de Jacob, et « qu'un sceptre s'élève du milieu d'Israël, qui dissipera « les confins de Moab et brisera tous les enfants de Seth.» (*Nombres*, ch. XXIV, 17.)

Ces paroles ont toujours été appliquées à la naissance de Jésus-Christ. Sur ce point, la tradition juive et la tradition chrétienne sont parfaitement d'accord : et les Pères de l'Église, Origène, Eusèbe, Cyprien, Jérôme, Augustin, Chrysostome, Théophylacte, donnent la main aux rabbins juifs. Aussi le Targum d'Onkelos interprète déjà les paroles citées plus haut de cette manière : *Un roi sortira de Jacob, et le Messie sera oint du milieu d'Israël.* Et Aben Esra avoue que beaucoup ont entendu ces paroles du Messie. A cette époque, le monde obéissait en silence au sceptre romain,

et attendait les grands événements qui devaient s'accomplir. C'était un calme plein de pressentiments, comme celui qui précède et annonce ordinairement les grandes choses; c'était comme le sabbat de tous les peuples du monde. Un événement tel que celui qui allait s'accomplir ne devait-il pas en effet être annoncé de cette manière?

Dès les temps les plus reculés, les peuples de l'ancien monde, conformément à certaines promesses, avaient rattaché leur attente d'un rédempteur divin au cours de certains cycles et à la fin de la grande année de Dieu, qui se composait pour eux de quatre mille trois cent vingt années lunaires. Cette révélation avait déjà été faite aux patriarches avant le déluge, et plus tard à Moïse : car la période sacrée du sabbat, ou du jubilé établi chez les Juifs, n'était qu'une image en petit de cette grande période. Chacun des autres peuples attribuait cette prophétie à ses propres prophètes : les Perses à Zoroastre, et les Chinois à Confucius, etc. De plus, l'Orient possédait des traditions merveilleuses, qui annonçaient l'apparition d'une étoile extraordinaire et de certaines constellations pour la fin de cette grande époque, et comme signes précurseurs de la venue du Sauveur du monde. Et ces traditions se sont conservées avec soin parmi les Juifs jusqu'à ces derniers temps. Et, loin de s'affaiblir en vieillissant, il semble, au contraire, que chaque siècle leur ait donné plus de vie et plus d'éclat, comme on peut s'en convaincre par les livres des rabbins.

A ces traditions s'en joignaient d'autres fournies par l'astronomie, qui annonçaient qu'on verrait apparaître, lors de la venue du Messie, les signes célestes qui avaient paru déjà à l'époque du grand déluge et à celle où le peuple

hébreu fut tiré de l'Égypte sous la conduite de Moïse. De plus, les peuples de l'Orient et leurs prêtres, après la captivité des Juifs à Babylone et en Perse, avaient certainement connu la prophétie de Daniel, que Nabuchodonosor avait établi chef des mages de Babylone à cause de son habileté à interpréter les songes, et qui avait sous Darius le Mède gouverné pendant longtemps, comme premier ministre, les cent vingt satrapies du royaume, jusqu'à Cyrus le Perse. Nous ne devons donc pas être étonnés si ces mages rattachaient à la naissance du Sauveur l'apparition d'une étoile qui devait le précéder et l'annoncer.

Il paraît que Zoroastre avait prédit cette étoile. Jules l'Africain, saint Justin (*Apol.*, 2, p. 82), Clément d'Alexandrie (*Strom.*, 6, p. 636), Abulfaradsch (*Dynast.*, l. 54), Scharistani et Salomon, évêque de Bassora, nous assurent qu'il avait prédit la naissance du Messie. Si la forme ici est apocryphe, le fond ne l'est pas pour cela. Cette étoile était aussi annoncée dans un vieux livre intitulé : *Livre de Seth*, qui se trouvait chez un peuple de l'Orient situé au delà de l'Océan, et qui contenait les révélations astronomiques des patriarches, dont Josèphe lui-même fait mention (*Antiq.*, 1). Elle devait avoir la forme d'un enfant portant une croix dans sa main. Et selon l'auteur du livre intitulé : *Opus imperfectum in Matthæum*, *homil.* 2, qui se trouve parmi les œuvres de saint Chrysostome, cette étoile apparut aux mages sous la forme d'un petit enfant qui avait au-dessus de lui quelque chose de ressemblant à une croix.

. Nous lisons dans le testament des douze patriarches, comme une prophétie de Lévi, ces paroles : « La lumière « du nouveau grand prêtre et la lumière de la science

« luira au ciel. » Et saint Jérôme, expliquant le ch. II de saint Matthieu, dit : « En Orient brillera l'étoile dont « Balaam a connu la future apparition par des calculs « astronomiques; Balaam, dont ces mages n'étaient que « les successeurs. » Nous verrons bientôt quelle sensation profonde produisit dans tout l'univers l'apparition de cette étoile merveilleuse.

Les Chinois remarquent dans leurs tables astronomiques qu'une nouvelle étoile était apparue à une époque qui, d'après Fouquet, coïnciderait avec la quatrième année (ou plutôt avec la cinquième ou sixième) avant notre ère, et que cette étoile est restée dans le ciel pendant plus de soixante-dix jours. Les Indiens parlent aussi d'une étoile qui avait paru à la fin de leur période sacrée, qui comprenait 4320 années lunaires. Or cette époque coïncide parfaitement avec celle de la naissance de Jésus-Christ.

Une étoile annonça aussi aux peuples de l'Occident la fin des temps anciens et le commencement d'un nouveau siècle, avec la naissance d'un grand roi vainqueur de l'univers. Malheureusement la partie de l'ouvrage de Dion Cassius qui comprenait l'époque depuis le consulat d'Antistius et de Balbus, en 748, jusqu'à celui de Messala et de Cinna, en 758, n'existe plus, ou n'est arrivée jusqu'à nous que très-incomplète. Mais Celse, cet ennemi acharné des chrétiens, avait appris de la bouche de son Juif la tradition défigurée de la visite des mages, comme Origène nous le rapporte dans ses livres contre lui (l. 1, ch. 58.)

Chalcidius, platonicien, qui vivait au commencement du IVe siècle, et était païen, comme le prouvent ses écrits, nous a laissé dans son commentaire sur le Timée de Platon un passage remarquable. « Il y a, dit-il, une autre his-

« toire, plus sainte et plus digne d'attention, qui annonce « qu'une étoile apparut pour annoncer à l'humanité non « la maladie et la mort, mais la venue d'une divinité vé- « nérable, qui devait sauver les hommes. Les Chaldéens, « hommes vraiment savants et exercés dans l'étude des « astres, ayant observé cette étoile pendant qu'ils voya- « geaient la nuit, doivent s'être mis aussitôt en marche « pour chercher le Dieu nouvellement né, et l'ayant « trouvé, ils lui ont présenté leurs hommages et leurs « sacrifices comme il convenait à un tel Dieu. » (Part. 2, ch. 7, § 125, p. 219.) Un philosophe anonyme de la même école, dont il existe dans les bibliothèques un dialogue intitulé : *Hermippus, de Astrologia*, parle d'une étoile qui avait annoncé aux mages la naissance du Dieu Verbe. Et les chants des Sibylles, composés dès les premiers siècles de notre ère, contiennent ces paroles à la fin du huitième livre : « Le ciel et la terre se réjouirent à la « naissance de l'enfant, le trône sourit et le monde fut « dans la joie, et les sages de l'Orient s'inclinèrent devant « la nouvelle étoile présage de ce bonheur. »

Les traditions juives annonçaient aussi que le Seigneur des armées enverrait devant son Christ une étoile qui ferait pâlir tous les astres du firmament, et absorberait les soixante-dix planètes qui président aux diverses nations de l'univers; une étoile devant laquelle le soleil et la lune s'inclineraient, comme Joseph les vit en songe s'incliner devant lui. Ces traditions se trouvent confirmées dans l'Évangile apocryphe de saint Jacques, dans les écrits de saint Justin martyr, et dans la lettre de saint Ignace aux Éphésiens. Quoique le peuple de Dieu n'ait pas rendu un témoignage public de l'accomplissement de cette ancienne

prophétie, les astronomes juifs n'ignoraient pas cependant ces calculs astronomiques dont parle saint Jérôme, et ils savaient qu'ils convergeaient tous vers la naissance du Christ comme vers leur terme. C'est pour cela qu'Hérode trembla, et toute la ville de Jérusalem avec lui, quand il apprit des mages l'époque précise où leur avait apparu l'étoile qui avait guidé leur marche. Car il ne pouvait s'en dissimuler la signification mystérieuse, d'autant plus que les pharisiens, à qui l'on attribuait le don de prophétie, lui avaient prédit la chute de son trône, comme nous le rapporte Josèphe. (*Antiq.*, 17, 2.) Et lorsque plus tard ces mêmes pharisiens demandaient à Jésus un signe dans le ciel comme témoignage de sa mission divine, ils avaient évidemment dans l'esprit l'étoile du Messie, cette étoile qui doit annoncer au monde le second avénement de Jésus-Christ au jugement dernier, comme l'Évangile nous l'apprend par ces paroles : « Alors paraîtra dans le « firmament le signe du Fils de l'homme. » (Matth., ch. XXIV, v. 30.)

Philon, contemporain de Jésus-Christ, nous montre jusqu'à quel point cette attente de l'étoile qui devait annoncer le Messie était générale et profonde. En effet, frappé d'un phénomène céleste qui apparut de son temps, il prédit que les Juifs, s'ils faisaient pénitence, se réuniraient de toutes les parties du monde en un seul lieu : prédiction qui s'était en partie réalisée déjà, lorsqu'à l'apparition de l'étoile mystérieuse les Juifs se rassemblèrent à Jérusalem de toutes les contrées de la Palestine, comme nous le verrons plus bas. Lorsque plus tard, sous Adrien, les Juifs, tentant un dernier effort, se révoltèrent contre l'empire, ils saluèrent du nom de *Fils de l'Étoile* Barco-

chébas, le chef qu'ils s'étaient donné et qu'ils regardaient comme le Messie. Le prophète de la Mecque, pour répondre aux exigences des prophéties et en montrer en lui l'accomplissement, donna comme signe et présage de sa mission la comète de Halle, qui s'était rapprochée de la terre en 612, peu de temps avant l'apparition de Mahomet.

L'étoile de Jacob avait lui : c'était le Christ, cette brillante étoile de l'Orient, comme l'appelle l'Apocalypse, ch. XXII, v. 16. Mais une grande partie du peuple juif ne reconnut point son vrai Messie, et n'obtint point par conséquent sa délivrance. Ils se consolèrent dans l'attente d'un accomplissement plus tardif des prophéties; et dans leur dispersion ils emportèrent avec eux celle qui annonçait qu'ils seraient délivrés du joug d'Édom lorsque la constellation d'Israël se lèverait dans le signe des Poissons. L'astrologie des rabbins s'empara de cette prédiction, et en fit l'objet continuel de ses spéculations, fournissant ainsi, quoique d'une manière indirecte, un témoignage remarquable de l'apparition réelle, au jour de la naissance du Christ, de cette étoile mystérieuse promise depuis si longtemps.

Le Sohar, un des livres juifs les plus anciens et les plus remarquables au point de vue métaphysique, où l'on trouve tant de choses frappantes sur le Messie, le Sohar, qui dans la théosophie juive occupe le même rang que les écrits de Jacob Bohme chez les Allemands; qui, soit pour le contenu, soit pour le langage, remonte jusqu'aux temps qui ont suivi immédiatement celui des apôtres, et qui par conséquent se trouve contemporain des écrits d'Hermas et de Barnabé; le Sohar, que la tradition juive attribue à

Simon ben Jochai, disciple du rabbin Akiba, qui avait été le porte-épée et le vizir de Barcochébas, et lui avait donné le titre de Messie; le Sohar nous offre un grand nombre de passages remarquables sur le sujet qui nous occupe.

Nous ne voulons point ici défendre l'astrologie et la signification qu'elle prétend donner à l'étoile du Messie : nous voulons seulement faire remarquer l'importance historique de ces témoignages, comparés avec le fait de l'apparition des mages sous la conduite d'une étoile miraculeuse. Tout le monde sait que le culte du sabéisme attachait un élément prophétique aux astres, de même que le culte de la nature l'attachait aux oracles. Pour l'antiquité, l'astronomie et l'astrologie étaient une seule et même chose. Les anciens, quoique la terre ne soit qu'une planète, savaient cependant reconnaître en elle cette importance et cette position centrale en quelque sorte que Dieu lui a donnée. Ils se représentaient les corps célestes du système solaire tout entier comme mis par la main de Dieu lui-même dans un accord harmonique et dans un rapport intime avec notre terre. De même que, dans la nature physique, le jour et la nuit, les années et leurs saisons sont réglés dans les cieux par les astres, et que, selon l'expression d'Aristote, tout ce monde sublunaire se trouve entraîné uniformément par les mouvements du ciel; ainsi, aux yeux des anciens, chaque événement moral et important qui s'accomplit sur notre planète est senti, pour ainsi dire, et présagé par les autres mondes, et il se réfléchit comme en un miroir dans ces sphères situées à des distances incalculables au-dessus de nous : car la terre était pour eux le centre moral de l'univers tout entier. Le plus grand de tous les événements, je veux

dire la rédemption de l'humanité déchue, devait donc s'accorder aussi avec la période du plus grand développement des sphères célestes. Non que les constellations soient la cause des événements qui s'accomplissent sur la terre, comme on l'a cru plus tard, mais parce que la Providence divine, cause souveraine des événements dont se compose l'histoire, manifestant sa gloire dans les astres qu'elle a suspendus au firmament, a voulu y tracer en caractères lisibles pour nous ses plans divins, envoyant les comètes comme des présages de mort, ou annonçant par d'autres signes célestes les grands événements de ce monde, tels que la destruction de Jérusalem, par exemple. Et ces astronomes des temps anciens s'étaient élevés dans leur science à un point de vue bien plus haut que la plupart de nos astronomes modernes, qui croient cependant surpasser de beaucoup les premiers, mais qui, ayant perdu toute idée sublime, ne voient plus la terre que comme un point insignifiant dans l'espace, qui ne vaut pas la peine que Dieu s'en occupe.

Lorsqu'en 1604 les astronomes observèrent la conjonction des trois planètes, Saturne, Jupiter et Mars, une nouvelle étoile apparut tout à coup entre Mars et Saturne, au pied du Serpentaire. Cette étoile avait la grandeur des étoiles fixes, presque celle de Jupiter, ou de Saturne, ou de Mars; elle brillait avec cela d'un éclat extraordinaire, et semblait inonder le ciel d'une lumière colorée. Cette conjonction présentait un magnifique spectacle; aucun astre ne donnait un éclat comparable à celui des deux premières planètes, si proches l'une de l'autre que leur lumière semblait n'en faire qu'une. Leur conjonction s'était faite l'an 1603 dans le signe des Poissons, et par con-

séquent dans le trigone de l'eau. Puis, lorsqu'elle passa dans le trigone de feu du Bélier, au printemps suivant, Mars approcha à son tour, puis le Soleil, Mercure et Vénus; et au mois de septembre ce nouveau corps lumineux avait acquis un éclat vraiment extraordinaire : il brillait comme une étoile de première classe, avec les trois planètes Saturne, Jupiter et Mars. Puis, s'éloignant peu à peu pendant une année entière, son éclat diminua tous les jours, de sorte qu'au mois d'octobre 1605 il était à peine visible, et qu'au mois de mars 1606 toute trace de son passage avait disparu. Kepler écrivit alors un livre sous le titre de : *de nova Stella in pede Serpentarii, et qui sub ejus exortum de novo iniit, trigono igneo.* (Pragæ 1606.)

Les astrologues, qui ont toujours regardé ces sortes de constellations comme très-importantes, ont, à cause d'elles, divisé les signes du zodiaque en quatre trigones ou triangles, dont chacun contient trois de ces signes sous des noms arbitraires. Ainsi le Bélier, le Lion et le Sagittaire occupent le trigone de feu; le Taureau, la Vierge et le Capricorne occupent le trigone terrestre; celui de l'air renferme les Jumeaux, la Balance et le Verseau; enfin le trigone de l'eau est occupé par l'Écrevisse, le Scorpion et les Poissons. De plus, ils ont partagé les deux hémisphères en deçà et au delà de la zone en vingt-quatre constellations, de sorte que toute la voûte céleste fut divisée en trente-six constellations, répondant aux degrés de la terre, qui sont au nombre de dix fois trente-six.

Saturne et Jupiter entrent en conjonction tous les vingt ans, passent dans une autre trigone tous les deux cents ans; mais ils mettent sept cent quatre-vingt-quatorze ans quatre mois et douze jours à parcourir le zodiaque entier,

pour revenir au même trigone dans l'ordre primitif. Les conjonctions qui ont lieu dans le trigone de feu, après chaque période de près de huit cents ans, ont toujours eu pour les astrologues une importance particulière. Kepler, qui vivait l'an du monde 5600, comme on comptait alors, partagea le temps en sept grandes périodes de huit cents ans, après chacune desquelles le retour du trigone de feu commençait un nouveau cycle et une nouvelle période; et chacune de ces périodes est comme une année climatérique de la terre et de la vie de l'humanité.

Avec Adam, quatre mille ans avant Jésus-Christ, le premier âge commence, et finit avec Énoch, trois mille deux cents ans avant Jésus-Christ. Énoch commence le second âge, qui finit au déluge. environ deux mille quatre cents ans avant Jésus-Christ. En effet, les annales astronomiques les plus anciennes des Chinois font mention de cette conjonction remarquable des planètes deux mille quatre cent quarante-neuf ans avant Jésus-Christ, vers le temps où a commencé le grand déluge. Avec Noé commence la troisième période, qui va jusqu'au temps de Moïse, mille six cents avant Jésus-Christ. Le quatrième jour climatérique du monde commence à la sortie d'Égypte, et va jusqu'au temps où commence l'ère des Grecs, des Babyloniens et des Romains, à l'époque environ où vivait Isaïe, qui ouvre la cinquième période, huit cents ans avant Jésus-Christ. Jésus-Christ enfin apparaît au commencement du sixième jour du monde, comme le second Adam, dans l'histoire de l'humanité. La première période des temps modernes finit à Charlemagne, huit cents ans après Jésus-Christ. La seconde, pendant laquelle Kepler a vécu, finit au siècle de la prétendue réforme, mille six

cents ans après Jésus-Christ. Et ce grand homme, à la vue des malheurs de son époque, jetant un regard inquiet sur la fin de la troisième période, qui commençait alors et devait finir deux mille quatre cents ans après le Christ, s'écriait avec l'accent d'une profonde tristesse : « Où « serons-nous alors, nous et notre Allemagne, naguère « si florissante? Quels seront nos successeurs? Et garde- « ront-ils de nous un souvenir? »

Lorsque l'Évangile nous raconte qu'une étoile apparut aux mages à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, pouvons-nous reconnaître dans ce fait une combinaison astronomique du genre de celle dont il vient d'être parlé? Et cette étoile est-elle un effet de cette combinaison? Ce qu'il y a de certain, c'est que le mot grec employé par saint Matthieu signifie dans la langue grecque aussi bien une étoile qu'une constellation, ou une conjonction de plusieurs planètes. Il indique aussi quelquefois un météore igné, comme dans l'*Iliade* d'Homère (l. 4, vers 75). Mais le mot dont se sont servis les évangélistes comporte-t-il vraiment le double sens d'étoile lumineuse et de constellation? Et les anciennes traditions, qui annonçaient une grande constellation aux jours du roi Messie, sont-elles dans la bouche des rabbins une parole prophétique, que le passé nous renvoie comme un écho, et qui s'est vraiment accomplie à la naissance de Jésus-Christ? C'est là un problème que doivent éclaircir des calculs astronomiques parfaitement exacts, et dont la solution doit élever à l'état de certitude entière la conjonction planétaire dont il s'agit ici.

CHAPITRE VI

Suite du même sujet.

Sans rien pressentir encore des traditions sur lesquelles Münter, après Sommer et Schottgen, appela l'attention des savants, Kepler, le premier, saisit le véritable sens de l'étoile des mages, et, mesurant d'après des lois astronomiques le point du temps où ce signe apparut au ciel, s'en servit aussitôt pour établir l'année précise de la naissance du Sauveur. Il publia à ce sujet un écrit : *de Jesu Christi servatoris nostri vero anno natalitio* (Francof., 1606), où il se décide pour l'année 748 depuis la fondation de Rome. Le savant chronologiste Séthus Calvisius, ayant attaqué ses calculs dans un livre qu'il publia à Leipzig, 1613, sous le titre de : *de Vero nativitatis Christi anno. Epistola ad J. Keplerum*, Kepler lui répondit par un second ouvrage : *de Vero anno quo æternus Dei Filius humanam naturam in utero benedictæ Virginis Mariæ assumpsit* (Francof., 1614), où il traita ce sujet avec encore plus de développement. Prenant pour guide cet illustre savant, nous exposerons ici avec une pleine confiance les calculs qui établissent l'apparition de cette grande constellation et du corps lumineux qui l'accompagna dans les jours du roi Hérode, afin de voir si nous pourrons y reconnaître l'étoile des mages, qui précéda et annonça la naissance du Sauveur.

Les tables astronomiques pruténiennes, dont se servaient Kepler, démontrent, d'après les lois du mouvement céleste, qu'une triple conjonction des deux planètes Saturne

et Jupiter eut lieu l'an de Rome 747, aux mois de juin, août et décembre. D'après ces tables, dans l'année julienne 39, c'est-à-dire en 747, vers le 22 juin, Saturne et Jupiter entrèrent d'abord en conjonction dans le 23e degré des Poissons. Ces deux planètes restèrent stationnaires, de sorte que Jupiter ne précéda que très-peu de temps Saturne. Elles rétrogradèrent dans le mois d'août, et Jupiter revint vers Saturne dans le 21e degré des Poissons; puis il l'atteignit une troisième fois, le 3 décembre, dans le 17e degré des Poissons. L'année suivante, Mars vint à son tour, atteignit Jupiter entre le 20e et le 30e degré des Poissons, puis Saturne dans le commencement du Bélier, par conséquent déjà dans le trigone de feu. Après Mars vint le Soleil, qui avait été le 22 juin dans le 3e degré avant le commencement de l'Écrevisse, par conséquent dans le 27e degré des Jumeaux; et avec le Soleil vinrent Mercure et Vénus. Cette conjonction dura de cette manière pendant les mois de mars, avril et mai de l'année julienne 40, ou 748 de Rome.

Kepler dit à ce sujet : « Cette conjonction si rare des « trois planètes, Saturne, Jupiter et Mars, dans une con- « trée du zodiaque si féconde en signification, éveilla « l'attention des mages, d'autant plus que ce phénomène « paraît avoir été accompagné de l'apparition d'une étoile « extraordinaire. Or, en admettant que cette nouvelle « étoile fût venue d'abord, non-seulement dans le temps « où Saturne et Jupiter étaient près l'un de l'autre, c'est- « à-dire au mois de juin 747, mais encore dans le même « lieu où étaient ces planètes, comme ce fait est arrivé « d'une manière merveilleuse à notre époque (1603, 4 « et 5), les Chaldéens ne devaient-ils pas, d'après les

« règles de leur art, encore en vigueur alors, conclure
« qu'un grand événement s'était accompli ? »

Si nous prenons avec Ideler (vol. II, p. 406) les tables de Jupiter et de Saturne par Delambre, bien plus exactes que les précédentes, et si nous les appliquons à notre calcul, elles nous donnent les résultats suivants. Ces deux planètes vinrent l'an 747 pour la première fois en conjonction, le 22 mai dans le 20e degré des Poissons. Elles étaient alors à l'orient avant le lever du soleil, et n'étaient éloignées l'une de l'autre que d'un degré. Jupiter passa devant Saturne un peu au nord. Vers le milieu de septembre, elles vinrent en opposition avec le soleil au sud, vers minuit, Saturne le 13, et Jupiter le 15 de ce mois. Elles étaient alors à un degré et demi de longitude de distance. Toutes les deux rétrogradèrent et se raprochèrent de nouveau. Au 27 octobre une seconde conjonction eut lieu dans le 16e degré des Poissons, et une troisième dans le 15e degré du même signe eut lieu le 12 novembre, où Jupiter se dirigea de nouveau vers l'est. Dans les deux dernières conjonctions, les planètes étaient à peine éloignées l'une de l'autre d'un degré de latitude; de sorte que, pour un œil faible, l'une des deux planètes était presque entrée dans l'orbe de l'autre, et que les deux par conséquent pouvaient sembler n'être qu'une seule étoile.

Ces observations sont confirmées par le professeur Schuhmacher de Copenhague. « L'an 6 avant notre ère,
« dit-il, ou l'an 7 d'après le calcul ordinaire, vers la fin
« du mois d'août, une conjonction héliocentrique de Ju-
« piter et de Saturne eut lieu; mais les mages n'avaient
« pu l'observer. Dans la même année 747, trois conjonc-
« tions de Jupiter et de Saturne furent observées sur la

« terre : la première vers la fin de mai ; la seconde vers « la fin d'août, très-près de la conjonction héliocentri- « que; la troisième vers Noël, et toutes les trois dans le « signe des Poissons. Ces planètes n'étaient pas même « distantes d'un degré l'une de l'autre dans les trois con- « jonctions : elles étaient, comme l'on voit, très-rappro- « chées. La conjonction de ces deux planètes, et leur « opposition à l'égard du soleil, avait déjà paru si remar- « quable à l'antiquité que les astronomes et les astrologues « anciens, particulièrement les orientaux, l'avaient ap- « pelée du nom de grande constellation ou de grande « étoile, comme l'astronome Th. Schubert de Saint- « Pétersbourg le remarque; et il pense que c'est de cette « manière que l'on doit se représenter l'étoile des mages. « Au reste, Pierre d'Ailly et Jérôme Cardan, grands ma- « thématiciens l'un et l'autre, sont les premiers, que je « sache, qui aient vu dans cette étoile des mages un corps « céleste et distinct. » On peut encore consulter à ce sujet un écrit très-remarquable du professeur Pfaff d'Erlangen, imprimé à Bamberg en 1821, sous le titre de : *La lumière et les diverses contrées de l'univers, avec une dissertation sur la conjonction des planètes et sur l'étoile des trois mages*.

La chronologie n'est dans sa partie essentielle que l'astronomie appliquée : c'est pour cela que nous avons consulté celle-ci, et cherché par des calculs astronomiques à bien connaître l'étoile du Messie et l'époque de son apparition. Ces recherches nous ont conduit à cette conclusion : que l'étoile des mages n'était ni une comète ni un météore égaré dans les cieux, mais qu'elle était la grande constellation, la grande étoile des Orientaux, la triple conjonction dans le signe des Poissons des deux plus

grandes planètes, Jupiter et Saturne; que ces trois conjonctions ont eu lieu l'an de Rome 747, la première dans le mois de mai, la seconde dans le mois d'août, et la troisième dans le mois de décembre vers Noël et l'Épiphanie; que cette triple conjonction a été accompagnée de l'apparition d'un corps lumineux extraordinaire, ayant un éclat semblable à celui des étoiles fixes, et que ce corps lumineux était le résultat de cette constellation si remarquable. Puis Mars, déjà près du signe du Bélier, et après lui le Soleil, Mercure et Vénus étant venus à leur tour dans le trigone de feu, il en résulta dans le mois de mai 748 une combinaison de presque toutes les planètes au ciel, formant en quelque sorte un seul corps composé de sept corps lumineux et une pléiade brillant d'un éclat extraordinaire et mystérieux.

C'est là le mystère des sept étoiles que le Fils de l'homme tient dans sa main droite, au milieu des sept chandeliers d'or, comme il est écrit dans l'Apocalypse (ch. I, vers. 16; ch. II, vers. 1). C'est à cette constellation des mages que se rattachait l'attente du second sauveur de la nation et du Messie des peuples. Cette première conjonction dans l'Orient attira l'attention des mages et les remplit de joie; car ils étaient préparés à son apparition. Ils connaissaient depuis longtemps ces prophéties répandues dans tout l'Orient, comme Tacite et Suétone nous l'apprennent, et qui annonçaient qu'un sauveur sortirait de la Judée, et qu'une étoile précèderait sa venue.

Mais quels sont ces mages? Quelle est leur patrie et leur origine? *Mog*, *Mage* est un mot pehlvi qui signifie prêtre, serviteur du feu, prêtre de la lumière ou cabire. C'est l'interprétation que lui donnent tous les anciens

auteurs, comme Ptolémée, Porphyre, Apulée, Hésychius, Dion Chrysostome et Suidas. Le siége primitif des mages était la Médie, cette contrée sacerdotale de Madaï. C'est là, au rapport d'Hérodote (1,101), qu'ils fondèrent une des six castes du peuple conquérant, semblable aux Chaldéens de Babylone, ou aux Lévites chez les Juifs jusqu'à ce qu'ils fussent transportés en Perse et à Babylone par les rois perses. Les mages sont donc des savants, des sages, des astronomes de la caste sacerdotale des Mèdes et des Perses. Il est certain, d'un côté, que ces mages primitifs n'étaient indigènes que dans le pays d'Iran, comme nous l'apprennent Hérodote (126), Platon, Cicéron, Strabon et tous les anciens. D'un autre côté, ceux qui vinrent près de la crèche de Jésus n'étaient ni des magiciens, comme Simon de Samarie ou Élymas d'Arabie, ni des Juifs de Babylone, ni des marchands faisant le commerce de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Nous pouvons connaître, et leur origine, et le pays qu'ils ont parcouru pour aller à Bethléem par le témoignage des premiers Pères de l'Église. Clément et Cyrille d'Alexandrie, saint Chrysostome, saint Basile, Théophylacte, Théodoret, le poëte Juvencus, etc., qui ont été suivis par la plus grande partie des anciens et des nouveaux interprètes, les font venir d'Orient. Celse, cité par Origène, saint Jérôme, saint Augustin, saint Paulin, Chalcidius le platonicien, etc., suivant la même idée, les font venir de Chaldée, et d'autres, de Mésopotamie, où par la suite les rois d'Abiabène avaient embrassé la religion mosaïque.

Voici ce que la tradition des Perses nous apprend sur les mages. Hom ou Heomo, prophète de la première tribu au temps de Dschemschid, fonda leur sacerdoce.

Celui-ci, par conséquent, remonte avec ses traditions jusqu'à Dschemschid, qui est probablement Sem lui-même. C'est lui, le sage dominateur des Poriodekescham, qui a réuni le premier dans une caste particulière les caturians ou les prêtres qui contemplent le ciel sur les montagnes. Zoroastre les réforma et rétablit leur ancienne constitution. A l'orient des régions de la lumière, dans la terre de Balkh, ou dans la Bactriane (Bacther en persan signifie *orient*), aux limites de la terre de Mugian, le pays des mages, en deçà du Gihon, au centre de la chaîne des montagnes, s'élève le mont sacré Albordi, sur lequel, d'après une tradition des habitants, l'arche se reposa, et d'où la nouvelle race se répandit par toute la terre. Sur le sommet de ce mont, illuminé par le feu tombé du ciel, Zoroastre, après s'être, à l'âge de trente ans, retiré de la compagnie des hommes pour se livrer à l'étude de la sagesse, Zoroastre reçut d'Ormuzd la parole vivante de la révélation ou l'Avesta. C'est là que celui qui s'appelle *Étoile d'or* a prédit l'étoile céleste qui doit annoncer la venue du Sauveur, et qu'il a consacré à Mithra une caverne qui, selon Porphyre, était une image abrégée du monde. Là se retirèrent, après sa mort, des membres de la tribu des mages, pour garder en ce saint lieu le feu céleste et scruter le cours des temps en contemplant les astres.

Écoutons maintenant la tradition de l'Orient telle que l'Occident l'a reçue dans les écrits de saint Acon au temps des croisades. Sur le Vaus, en grec *Paos*, en sanscrit *Bhas*, la *montagne de la lumière*, ou, comme on lit au livre de Seth, la *montagne de la victoire*, un de ces monts symboliques nommés *Albors*, qui, d'après les traditions des peuples, n'ont point été souillés par les flots du déluge,

ou que les eaux ont quittés les premiers, derrière et près de la terre des Indes, habitait une tribu royale de mages, à peu près comme sur le mont Carmel l'école de prophètes fondée par Élie. Ces mages, ayant connu les livres saints des Juifs après la captivité de ceux-ci, s'étaient appliqués à la considération des choses divines, et avaient conservé avec soin une ancienne tradition qui annonçait qu'une étoile leur apparaîtrait dans les derniers temps, et les conduirait à la connaissance du Dieu qui est la vraie lumière. Pour cela, tous les ans, dans un certain jour de l'année, ils se rassemblaient sur le sommet de la montagne pour chercher cette étoile merveilleuse dans la contrée du ciel qui avait un rapport particulier à la Judée. Melchior appartenait à cette tribu royale de la montagne. Lorsque enfin la nouvelle étoile leur apparut sous la forme d'un enfant, et ayant au-dessus d'elle le signe de la croix, une voix céleste retentit à leurs oreilles, leur disant : « Aujourd'hui descend sur la terre le roi des Juifs, « qui est l'attente et le dominateur des païens; mettez- « vous en route pour le chercher et l'adorer.

La sainte Écriture ne détermine ni le nombre de ces prêtres rois, ni le pays d'où ils venaient. Une tradition apocryphe de la plus haute antiquité, dont saint Augustin et saint Chrysostome font mention, en compte douze. Cependant l'Église, suivant en cela saint Léon le Grand et le Vénérable Bède, n'en reconnaît que trois comme chefs et conducteurs de la troupe entière. Ce nombre a tout à la fois rapport, et aux trois présents qu'ils apportaient au Messie, et aux trois branches de l'humanité qu'ils représentaient au pied de la crèche du Sauveur. Les descendants de Sem y étaient représentés par Melchior, ceux de

Cham par Gaspard, et ceux de Japhet par Balthazar.

Les prêtres égyptiens étaient primitivement partagés en trois classes. Dans l'Inde également les brachmanes étaient, dès les temps les plus reculés, divisés en trois degrés hiérarchiques, dont chacun avait à sa tête un grand prêtre. Les prêtres seuls du premier rang pouvaient lire et interpréter les Védas; ceux du second rang avaient l'intendance des vases sacrés, et portaient dans les processions solennelles les pagodes avec les images des dieux, comme ils portaient en Égypte les offrandes et les pains qui devaient être exposés. Ceux du troisième rang étaient occupés dans les temples aux fonctions inférieures, et ils avaient des bâtons comme signe extérieur de la classe à laquelle ils appartenaient. Nous trouvons une division analogue chez les Juifs dans les docteurs, les prêtres et les pharisiens ou gardiens des saintes traditions, et plus encore dans les évêques, les prêtres et les diacres de l'Église chrétienne. Zoroastre avait aussi partagé l'ordre des mages en trois classes, et prescrit la manière de vivre, les connaissances, les droits et les occupations de chacune d'elles. La première classe comprenait les plus sages, qui ne vivivaient que de fruits et de légumes : ils s'appelaient les docteurs parfaits (Destur-Mobed). Puis venaient les docteurs ou muftis (Mobed); enfin les disciples (Herbed). Eubulus, cité par Porphyre et par saint Jérôme, fait déjà mention de ces trois degrés du sacerdoce parse. Les livres du Zend en font une mention expresse; et cette classification dure encore aujourd'hui parmi les Guèbres et les Parses, dans les pays de Kirman et de Surate.

Les mages étaient donc avant tout prêtres, puis docteurs, astrologues, observateurs de la nature et médecins

du royaume; et par suite ils étaient aussi les conseillers habituels des rois, les instituteurs des princes, et exerçaient en cette qualité une grande influence dans les affaires de l'État. Pythagore avait été leur disciple, comme le reconnaissait toute l'antiquité; Démocrite d'Abdère avait aussi reçu leur enseignement. Ce n'était donc pas sans raison que l'antiquité plaçait en Orient la source de la sagesse qui avait illustré ses grands hommes. Ce sont aussi ces mêmes sages qui sont les premiers témoins du Verbe manifesté dans la chair, qui les premiers arrivent du fond de l'Orient avec leur troupe pour adorer le Dieu qui s'est révélé d'abord dans la création, et duquel Zoroastre rend des témoignages prophétiques si nombreux dans tous les écrits qui nous sont restés de lui. Les mages ont été appelés *rois* par la tradition, parce qu'on leur a appliqué littéralement la prophétie d'Isaïe ch. LX, v. 3, et du psaume LXII, v. 10, qui annonçait qu'un jour les rois de tous les peuples tomberaient aux pieds de l'oint du Seigneur pour l'adorer; et parce que, d'un autre côté, ils vinrent à Bethléem au nom et comme envoyés du roi. C'est l'opinion de Hyde, et une tradition des livres sacrés des Indiens. Nous ne devons donc pas être étonnés lorsque Cicéron (liv 3, *de Natura Deorum*) et Philon, contemporain de Jésus-Christ (*de Special. leg.*, p. 792), nous disent, à propos des mages, que la vraie magie, cette science spéculative qui nous permet de plonger nos regards dans les œuvres de la nature, est quelque chose de si noble et de si digne de tous nos efforts, que non-seulement des particuliers, mais même des rois, et les plus grands de tous les rois, ceux des Perses, se font un honneur de l'étudier, et que chez ce peuple aucun ne par-

vient à la dignité royale s'il n'est devenu mage d'abord.

Dès les temps les plus anciens du royaume de Chine, l'empereur, au temps de la nouvelle lune, montait dans l'observatoire et fêtait religieusement l'accomplissement du petit cycle qui venait de s'écouler, et qui était la figure et comme le prélude de cette grande période sacrée de l'année prophétique de Dieu que les peuples attendaient. Nous lisons aussi que Darius Hystaspe, sous le gouvernement duquel vivait Zoroastre le jeune, s'occupait de l'astrologie, et se glorifiait d'enseigner lui-même les mages.

CHAPITRE VII

Suite du même sujet.

Les temps étaient accomplis; et comme les mages étaient à peu près au même degré de civilisation que les Juifs, selon cette sentence de l'oracle de Delphes: « Les Chaldéens seuls et les Hébreux ont acquis la sagesse, » ils rattachèrent aussitôt l'apparition de l'étoile à la venue du Rédempteur. La conjonction prophétique s'était faite sous leurs yeux, et ils savaient par la tradition que c'était la même sous laquelle Moïse, quinze cents ans auparavant, avait tiré d'Égypte le peuple d'Israël. Ils virent donc là un messager de la venue du Sauveur des peuples, et ils se préparèrent à suivre la lumière merveilleuse qui brillait aux cieux, comme autrefois Israël avait suivi la colonne de feu, qui, marchant devant eux, leur montrait le chemin de la terre promise. L'étoile leur montrait la Ju-

dée : mais, pour aller de la Perse en ce pays, une caravane a toujours besoin de cinq à six mois. (Chrysost., *in Matth., homil.* 7.)

A peine s'étaient-ils mis en route, que la seconde conjonction s'accomplit. Ils suivirent ce signe céleste pendant la nuit, comme les marins suivent la petite Ourse; et dans les commencements ils étaient forcés sans doute par la chaleur à voyager pendant la nuit. Ils partirent ainsi d'Iran ou d'Ur en Chaldée, au delà de l'Euphrate, patrie d'Abraham, et suivirent ainsi à travers les déserts la même route que ce patriarche avait faite longtemps auparavant. Ils arrivèrent au pied du mont des Oliviers, où l'on bâtit plus tard une chapelle en leur honneur; puis ils entrèrent à Jérusalem. En effet, l'étoile tout en guidant leurs pas, ne leur apprenait rien de certain sur le lieu précis où était né le Messie : autrement ils n'auraient pas eu besoin de prendre à Jérusalem des informations plus positives sur ce sujet. Une fois arrivés en cette ville, ils demandèrent, non s'il était né, car ils le savaient d'une manière certaine, mais où il était né. Ils espéraient sans doute trouver dans la ville royale le nouveau roi qu'ils cherchaient. Venus de si loin, ils ne connaissaient rien de la cruauté d'Hérode. Ils ignoraient que le nouveau dominateur devait naître pauvre dans la petite ville de Bethléhem. Au reste, ils devaient en tout cas traverser Jérusalem. Ils se présentèrent donc au palais. Leur présence inquiéta grandement le tyran, et la ville entière fut consternée avec lui, ne sachant encore sur qui se déchargerait sa colère. Cependant, pour mieux cacher son jeu, Hérode fit semblant de n'attacher aucune importance aux prophéties des mages; il leur accorda, à eux et à leur suite seulement, la faculté

de continuer leur voyage, en leur recommandant toutefois le plus grand secret. Il avait dû être blessé de leur question : *Où est né le roi des Juifs ?* Car il était lui-même un usurpateur. Mais cette question nous montre en même temps combien ils étaient étrangers aux événements de ce pays.

« Et voilà que l'étoile qu'on avait vue dans l'Orient les « précédait, jusqu'à ce qu'elle s'arrêta sur le lieu où était « l'enfant. Et lorsqu'ils revirent l'étoile, ils furent rem- « plis d'une grande joie. » Au moment où ils quittaient Jérusalem, les deux planètes nommées plus haut entrèrent pour la troisième fois vers le soir en conjonction dans la partie du ciel située vers le sud. L'étoile se leva dans la partie située vers l'Orient; et, avançant dans la direction de Bethléhem, elle leur montra le chemin qu'ils devaient suivre.

C'est un fait incontestable que les mages suivirent la nouvelle étoile, et que le Christ naquit à l'époque où les deux planètes étaient encore dans le signe des Poissons, et si proches l'une de l'autre que leur lumière se réunissait, pour ainsi dire, dans un seul rayon; ce qui eut lieu à la fin de l'an 747. Kepler a reculé cette époque d'un an, la plaçant en 748, probablement afin de s'écarter moins de l'usage commun alors, qui plaçait en 749 l'année de la naissance de Jésus-Christ. Mais un an plus tard, en 748, la constellation n'était plus la même; et d'ailleurs l'opinion de Kepler contredit l'ancienne tradition Juive. Mars, qui, dans les premiers mois de l'an 748, se trouvait voisin des deux planètes, n'était plus à la fin de cette même année que comme un astre insignifiant, déjà enfoncé dans les profondeurs du ciel à l'occident. Il en était ainsi

de Jupiter et de Saturne à cette époque ; et lorsqu'en avril 749 ils reparurent à l'horizon, de l'autre côté du soleil, ils étaient déjà à une distance considérable l'un de l'autre.

Or l'étoile marchait devant eux. Pendant qu'ils marchaient, ils la virent continuellement dans la même direction *au-dessus du lieu où était l'enfant*. Cette expression de l'évangéliste est confirmée par la position des lieux, En effet, le chemin qui va de Jérusalem à Bethléhem traverse une vallée profonde nommée Gihon ou l'Enfer, qui forme en même temps la limite entre les deux tribus de Juda et de Benjamin. Bethléhem elle-même n'est qu'à dix kilomètres à peu près de distance au sud de Jérusalem. Elle est située sur une haute montagne, et par conséquent l'horizon au sud derrière la petite ville devait paraître très-borné à l'observateur. Les mages trouvèrent enfin le divin enfant, et le saluèrent comme roi. En Orient, et particulièrement en Perse, on fait des présents au roi qu'on visite : ils offrirent donc au nouveau roi leurs présents. Melchior, le vieillard, fils de Sem, offrit l'encens, symbole du prêtre ; Balthasar, le Parse, couvert de la cuirasse, offrit l'or, ce roi des métaux ; Gaspard, le noir Éthiopien des bouches de l'Euphrate, offrit la myrrhe, symbole de la vie et de la mort. De là cette vieille sentence d'un poëte : « Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthasar « aurum. » Les dons des mages répondaient aussi à la triple dignité du Messie. Ils lui offraient l'encens de la prière, parce qu'il était Dieu : l'or de la foi comme à un roi, et la myrrhe, symbole des bonnes œuvres, comme au Rédempteur du monde. Ils ôtèrent de leurs têtes leurs couronnes d'or, et les mirent humblement à ses pieds. La myrrhe reparaît plus tard au crucifiement de Jésus-

Christ. D'après une ancienne tradition ecclésiastique, chacun des mages offrit au divin enfant les trois substances nommées ici. Longtemps auparavant, des mages avaient offert aussi des dons au tombeau de Platon dans la ville de Minerve, parce qu'ils le regardaient comme un être supérieur. C'est Sénèque qui nous a transmis ce fait.

Les mages reçurent un avertissement en songe; et ils comprirent que ce songe était une inspiration d'en haut, parce que tous les trois avaient eu le même. Ils ne retournèrent donc point à Jérusalem; mais, pour échapper à Hérode, ils prirent le chemin de l'Arabie et de l'Idumée, qui s'étendait alors jusque vers Hébron; et en quelques heures ils eurent franchi la frontière, et regagnèrent leur pays en suivant la lisière du désert de l'Arabie. L'étoile continua de les éclairer pendant tout ce second voyage jusqu'au mois de mai 748 : ils la virent donc pendant une année entière. Les paroles de l'évangéliste font présumer que la nouvelle étoile ne fut visible qu'à l'époque des trois conjonctions dont nous avons parlé, et dont la dernière dura pendant longtemps; car nous lisons dans saint Luc que l'étoile reparut lorsque les mages quittèrent Jérusalem. La nouvelle de ce voyage se répandit parmi les peuples des environs. La sensation qu'elle dut produire, et le résultat du voyage lui-même, contribuèrent à répandre plus rapidement encore la nouvelle de la naissance du Messie. Nous trouvons un écho de ces voix dans les traditions des différents peuples.

Le Talmud de Jérusalem (*Tract. Beracoth*, fol. 5, 1) nous raconte un dialogue entre un Juif et un Arabe, qui a évidemment rapport à ce fait. Un Juif étant occupé à labourer, sa vache se mit à mugir. Un Arabe qui passait

par là, lui dit : « Qui es-tu? — Je suis un Juif. — Dételle ta vache, et cesse de labourer; car voilà que votre temple est détruit. » La vache mugit pour la seconde fois. L'Arabe dit au Juif : « Attelle de nouveau tes bœufs, car voici que le roi Messie est né. — Quel est son nom? — Menahen (c'est-à-dire consolateur). — Et le nom de son père? — Hiskias (force de Dieu). — D'où vient-il? où demeure-t-il? — A Bethléhem de Juda, dans la maison d'un Arabe. » Le Juif s'en alla, vendit ses bœufs et sa charrue, et partit pour Bethléhem, etc.

Malgré l'obscurité qui enveloppe cette histoire, il est impossible de ne pas en reconnaître la signification profonde. On croit, en la lisant, entendre un Arabe de la caravane des mages, qui, retournant dans son pays, raconte à un berger dans les champs la joyeuse nouvelle. En effet, toute la Judée, bien plus, tout l'univers, avait les oreilles et les yeux attentifs sur les moindres phénomènes qui apparaissaient à l'époque de la naissance du Messie. De là vient cette vieille tradition, qui se trouve dans le Talmud et dans les autres écrits des rabbins, que le Messie, à l'époque de la ruine du royaume de Judée, était né déjà depuis longtemps à Bethléhem de Juda; mais qu'il se tenait toujours caché à cause des péchés de son peuple, et qu'il ne reparaîtrait que lorsqu'Israël aurait fait pénitence. Jésus leur paraissait trop pauvre pour qu'ils pussent reconnaitre en sa personne le Messie; c'est pour cela qu'ils prétendaient que celui-ci s'était retiré, et devait rester caché pendant un temps indéterminé. C'est pour cela aussi que les pharisiens adressaient insidieusement à Jésus-Christ cette question : « Nous donnerez-vous un signe? » ou, « Quel signe nous donnerez-vous au ciel? » Ils vou-

laient voir s'il s'appliquerait à lui-même ce signe céleste et prophétique qui avait paru dans la région des Poissons. Mais le Seigneur se contenta de leur reprocher leur incrédulité; et, sans vouloir entrer en discussion avec eux sur les événements merveilleux qui s'étaient accomplis déjà, il leur dit : « A cette race incrédule il ne sera pas « donné d'autre signe que celui du prophète Jonas avec le « poisson. » Je ne serais pas étonné que plus tard on trouvât dans l'Orient quelque monument qui rappelât le souvenir du voyage des mages au berceau du Sauveur. Cette patrie des émirs, où l'apôtre saint Thomas prêcha l'Évangile, ce royaume mystérieux du prêtre-roi Jean, ou du Dalaïlama, comme on l'a cru jusqu'à Abel Rémusat, est plein de traditions et de souvenirs. Au moyen âge, on en racontait des choses merveilleuses; on faisait remonter ce royaume jusqu'aux trois rois, et l'on croyait que l'étoile qui ornait les étendards des peuples de l'Orient était un souvenir et une image de l'étoile de Bethléhem. Plus loin encore dans l'Orient, les nestoriens de la Chine ne se donnent-ils pas comme les prosélytes des trois rois mages, sur ce monument fameux de Si-an-fu découvert par les jésuites?

Nous trouvons un souvenir du voyage des mages dans les livres saints des Indous. Voici en effet ce que nous lisons dans les anciens Puranas : « Dans les temps anciens, « lorsque Vikramaditya régnait encore comme empereur « sur les Indes, son attention fut éveillée par certaines « prophéties qui annonçaient la naissance d'un enfant « merveileux. Il envoya donc des députés pour s'informer « si cet enfant divin était vraiment né. Ceci arriva l'an « 3101 du Caliyug, ou 4181 après la création. Or, selon

« la chronologie indienne, c'est exactement le temps qui « s'est écoulé depuis la création du monde jusqu'à la nais« sance de Jésus-Christ. » Vikramaditya, d'après l'histoire, régnait dans les pays qu'arrose le Gange, l'an 56 avant Jésus-Christ. Il étendit sa puissance jusqu'à Kasmir; il chassa du Penjab ou du pays des cinq fleuves les Scythes du nord ou les Sakas. Son attachement au buddhisme, dont les formes se rapprochent en beaucoup de points du christianisme, souleva contre lui les partisans du brahmanisme commandés par Salivahanas, et il fut tué dans un combat.

Nous ne pouvons nous empêcher non plus d'attribuer aux mêmes motifs qui poussèrent les mages cette ambassade de Porus, monarque indien très-puissant, à l'empereur Auguste, que Strabon raconte d'après Nicolas Damascène, ami d'Hérode et précurseur de l'historien Josèphe. Il en est de même de celle dont parle Pline, et qui partit de l'île de Ceylan pour venir trouver l'empereur Claude; tandis qu'au contraire Marc-Aurèle Antonin, ou Gan-tun, nom qu'il porte dans les annales chinoises, comme de Guignes l'a démontré, fit partir de l'Occident avec des présents une ambassade pour la Chine. Les sages de tous les peuples, depuis la Chine et l'Inde jusqu'à l'Italie et le pays des Celtes, et même jusqu'aux extrémités du monde, attendaient avec ardeur, comme les mages, la venue du Sauveur du monde : c'est un fait que bien d'autres ont démontré avant nous.

Nous avons prouvé, d'après les traditions des Juifs, que le Messie était né au temps de cette grande constellation de Jupiter et de Saturne dans le signe des Poissons : et la preuve de ce fait se trouve jusque dans le nom même du

Messie. Les anciens attachaient beaucoup d'importance aux signes des planètes, à l'heure même de la naissance : et l'on trouve dans les écrits des rabbins une multitude de passages remarquables à ce sujet. Le Messie était né sous le signe des Poissons : le nom de son étoile devait en quelque sorte, d'après le langage mystique de l'antiquité, servir à le désigner lui-même. Aussi comme Juda, dans les bénédictions d'Israël, reçoit le nom et le symbole du lion, ainsi les Pères de l'Église et les chrétiens des premiers siècles désignent le Christ sous le nom de Ἰχθύς. Ce n'est certainement ni par hasard, ni sans motif, que ce nom a été donné à Jésus-Christ : il n'est pas seulement un acrostiche composé des premières lèttres des cinq mots grecs Ἰησοῦς, Χριστὸς, Θεοῦ, Υἱὸς, Σωτὴρ, qui signifient *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur;* mais il exprime aussi un rapport entre le signe du Poisson et la naissance du Messie : et la preuve, c'est que celui-ci porte en hébreu le même nom dans les écrits du Talmud. En général, c'est autour de ce signe des Poissons que se groupe, pour ainsi dire, dans le paganisme toute l'histoire du déluge; de sorte que nous pouvons considérer comme des allégories prophétiques du Christ les mythes d'Atergatis-Dercéto et Camasène, de Dagon-Odacon ou Oannès, de Vischnu et de Neptune, de la baleine d'Hercule, du dauphin qui délivre un homme et qui a pris place parmi les signes du zodiaque. De même que le Christ a converti le monde par des pêcheurs, ainsi les premiers chrétiens prenaient d'après leur maître le nom de poissons ou de petits poissons, comme on le voit dans cette hymne ancienne que Clément d'Alexandrie nous donne à la fin de son *Pédagogue*, et dans laquelle le Christ est invoqué de cette manière :

« Oh! pêcheur des mortels, des héritiers du salut, toi « qui par ta douce vie pêche les poissons purs du milieu « des flots ennemis. » Et encore aujourd'hui l'on retrouve çà et là gravé sur les anciens fonts baptismaux, particulièrement dans le Nord, le signe des Poissons.

Au reste, ce qui démontre que l'étoile du Christ est vraiment cette grande constellation dans le signe des Poissons dont nous avons parlé plus haut, et que cette opinion n'est point un rêve de savant, comme tant d'autres spéculations de notre époque, c'est que déjà l'antiquité chrétienne semble avoir remarqué ce fait, et avoir considéré l'étoile du Messie comme le résultat de cette grande conjonction des deux planètes : et ce n'est que plus tard que cette interprétation a été oubliée et négligée. C'est ce dont on peut se convaincre par un passage de Tertullien, *de Idololatria*, chap. 9, où ce grand homme, tout en improuvant ce fait, témoigne de son existence : « Les mages « et les astrologues, dit-il, vinrent d'Orient. Nous savons « qu'il y a un rapport intime entre la magie et l'astro« logie. Ce furent donc les interprètes des astres qui les « premiers annoncèrent la naissance du Christ. La religion « de ces mages peut-elle servir de justification aux astro« logues? Car aujourd'hui l'astrologie a pris le Christ « pour objet de ses spéculations. Elle parle de l'étoile (on « lit, dans certains manuscrits, *des étoiles*) du Christ. « Mais Dieu a permis l'usage de cette science jusqu'à l'é« poque de l'Évangile seulement, et depuis que le Christ « est né, il n'est plus permis d'interpréter la naissance de « qui que ce soit par des signes du ciel. »

C'est du même point de vue que saint Chrysostome considère le récit des évangélistes et reconnaît dans le voyage

des mages un présage de la conversion des païens. Et dans sa huitième homélie, il s'exprime ainsi : « Comme « c'étaient des mages, et qu'ils étaient occupés à consi- « dérer les astres, Dieu fit briller à leurs yeux une étoile, « afin d'élever plus haut leurs pensées. Une étoile les at- « tire pour les détourner désormais de ce qui avait fait « jusque-là leur occupation habituelle, et pour dé- « truire ainsi la tyrannie de l'astrologie. » Telle est donc la véritable manière d'expliquer l'étoile de Jésus-Christ, et la plus propre à résoudre toutes les objections que pourrait soulever le récit de l'Évangile. Mais, à côté de cette explication, il en est une autre toute mythologique, et voici ce qu'elle nous raconte.

Au moment où sonna la dernière heure des temps anciens, une étoile, sous la forme d'un enfant portant à la main droite une croix, apparut au firmament, et annonça aux mages l'accomplissement des anciennes prophéties. Cette interprétation se trouve dans le livre de Seth, et dans un commentaire sur saint Matthieu connu sous le nom d'*Opus imperfectum*. Elle est passée dans la légende du mont Vaus, dont nous avons parlé plus haut. C'est à elle que se rattache encore ce récit apocryphe d'après lequel, à l'époque de la naissance du Christ sous Auguste, les païens auraient vu à Rome dans le ciel une étoile sous la forme d'une vierge portant dans ses bras un enfant lumineux. Il faut reconnaître simplement ici un mélange de mythologie, d'astronomie et d'astrologie, et dans cette vierge qui paraît au ciel, Astrée avec son fils, ou la Vierge, un des signes du zodiaque.

D'après une autre explication, un ange apparaissant aux mages et aux bergers, enveloppé de lumière, aurait

montré aux premiers le chemin qu'ils devaient suivre. Cette interprétation semble sourire à saint Augustin, à saint Chrysostome, à saint Léon, à saint Césaire, à Théophylacte, à Euthymius, etc. C'est celle qu'admet l'évangile arabe de l'enfance de Jésus. A côté de ces explications, il en est d'autres qu'on peut appeler populaires, comme celle qui reconnaît dans l'étoile des mages cette même colonne de feu qui guida les enfants d'Israël vers la terre promise; ou encore comme celle de Sohar, qui parle d'une colonne, d'une flamme paraissant au ciel à la naissance du Messie.

D'autres ont cru voir dans cette étoile une comète, comme Origène *contre Celse* (1, 12). Une comète, en effet, apparut l'année même de la naissance du Christ, ou, d'après les calculs de Lubiniezki, de Hevel et de Cæsius, à la fin de l'ère sainte et jubilaire de la Rédemption, composée de quatre mille trois cent vingt années lunaires, ou de quatre mille cent quatre-vingt-onze années solaires. Cette comète, d'une dimension très-grande, apparut dans le signe du Bélier, et fut visible pendant trente-deux jours. Waser considère l'étoile des mages comme un phénomène céleste particulier, qui a paru de l'an 4175 à 4177 de l'ère jubilaire de Frank, c'est-à-dire de l'an de Rome 747 à 749, puisque Frank, de même que Gatterer, comptent 4180 ans jusqu'à l'an 752 de Rome.

Enfin, d'après une interprétation plus matérielle encore, et qui a passé dans un grand nombre de traditions populaires, l'étoile de Bethléhem ressemblerait à cette étoile nommée Catherine, qui apparut au xv[e] siècle, et qui excita tellement la curiosité, que plusieurs Allemands

allèrent pour la voir jusqu'au Sinaï, où elle était visible. Elle n'aurait été qu'un météore inaccoutumé, ou, comme pensent Grégoire de Nysse et Pierre Chrysologue, une espèce de feu aérien ou d'aurore boréale, qui apparut au ciel comme signe du Fils de l'homme, et qui, après avoir achevé sa course, s'enfonça dans un puits près de Bethléhem, et là, visible longtemps encore, jetait un éclat si brillant, qu'elle pouvait paraître aux yeux des pieux pèlerins comme une étoile parcourant les cieux en plein jour, précisément parce que le ciel étoilé se réfléchissait vers midi dans la profondeur obscure du puits, par un phénomène analogue à celui du puits astronomique de Krems Munster. Grégoire de Tours, dans l'introduction de ses *Histoires merveilleuses*, attribue cette conjecture à l'un de ses diacres, qui en 573 avait, en compagnie de quatre autres, visité la terre sainte. Nous laissons au lecteur de décider s'il convient d'accumuler ainsi sans motif les miracles. Il faut aussi remarquer que, dans toutes ces interprétations, il est impossible d'admettre que les mages aient pu reconnaître l'étoile par des calculs faits d'avance. Quant à nous, en trouvant la véritable époque de la naissance de Jésus-Christ par le moyen du corps lumineux qui parut alors, nous n'avons fait que confirmer cette ancienne opinion, qu'aux grands événements du monde moral correspondent toujours des faits aussi considérables dans le monde physique. Et le résultat de toutes nos recherches, c'est que Jésus-Christ est né vers la fin de l'an de Rome 747. Par où l'on voit ce qu'il faut penser de ceux qui regardent comme apocryphes et comme un mythe les deux premiers chapitres de saint Matthieu.

CHAPITRE VIII

Sur le jour de la naissance de Jésus-Christ.

« Le roi Hérode, se voyant trompé par les mages, « entra dans une grande colère. Il envoya des gens pour « tuer tous les enfants de Bethléhem et de la contrée « voisine, dès l'âge de deux ans et au-dessous, d'après « l'époque que lui avaient fournie les mages. Joseph se « leva donc, prit pendant la nuit l'enfant et sa mère, et « s'enfuit en Égypte. Enfin, Hérode étant mort, il revint « dans la terre d'Israël. Mais, ayant appris qu'Archélaüs « régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il des- « cendit dans le pays de Galilée. »

C'est là le massacre de Bethléhem, dont fait mention Macrobe, auteur païen, qui, parmi les mots plaisants de l'empereur Auguste, rapporte que celui-ci, ayant appris qu'Hérode, dans le massacre des enfants de deux ans fait par son ordre en Syrie, n'avait pas épargné son propre fils, dit par ironie : « Il vaut mieux être le porc d'Hérode « que son fils. » C'était une allusion à la loi qui défend de tuer aucun porc. La personne du Christ contient dans sa réalité un mythe si puissant et si large, que même les plus petites circonstances de sa naissance ont été connues aux contrées les plus lointaines, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et que ni les empereurs romains ni les auteurs païens ne les ont ignorées. Au reste, si Tacite et Suétone ne nous disent comparativement que peu de chose du *Christ*, c'est que la nation juive était très-peu connue des *peuples* classiques, et qu'ils l'estimaient trop peu pour la

croire digne de fixer leur attention. Le nom même de Juif était devenu, du temps de Strabon (17, 1), une injure. Hérodote, qui pourtant vivait à une époque où Rome était déjà devenue puissante, ne nomme pas même une seule fois cette ville. Comment pourrions-nous après cela nous étonner que des écrivains contemporains n'aient pas fait plus d'attention à la ville de Jérusalem, qui, dans les desseins de Dieu, devait être le point de départ de l'empire spirituel du monde.

Quant au meurtre du fils d'Hérode, rapporté par Macrobe, Josèphe, précisant le fait, nous apprend que ce tyran fit mourir trois de ses fils, mais déjà devenus grands. Il fit étrangler à Samarie Alexandre et Aristobule, qu'il avait eus de l'infortunée Marianne, morte avant eux et de la même manière, peu de temps avant le massacre des innocents. Pour Antipater, qu'il avait eu de Doris, et qu'il destinait pour être son successeur sur le trône, il le fit étrangler à Jéricho lorsqu'il était lui-même près de mourir, et après avoir essayé de se tuer lui-même dans un accès de douleur et de désespoir. Il mourut cinq jours après ce fils. Celse, cet ennemi acharné des chrétiens, avait aussi connu par ses Juifs le massacre de Bethléhem et la fuite en Égypte, comme on peut le voir dans Origène, *Contre Celse* (1, ch. 58, p. 375).

Le sort qu'Hérode préparait au Fils de Dieu après sa naissance, Auguste fut sur le point de l'éprouver lui-même dans sa première enfance. Suétone, son contemporain, raconte dans la vie de cet empereur, que, peu de temps avant sa naissance, une prophétie se répandit dans Rome annonçant que la nature enfantait un roi pour le peuple romain. Cette prédiction fit craindre au sénat l'anéantisse-

ment de la république, de sorte qu'il défendit à tous les pères d'élever aucun enfant mâle qui naîtrait dans cette année-là. Mais les sénateurs dont les femmes étaient enceintes éludèrent secrètement la loi, parce que chacun interprétait en sa faveur la prophétie et les hautes espérances qu'elle pouvait donner.

Le Christ est comme le point central du monde et de l'histoire : sa personne et sa vie sont comme le centre de tous les événements historiques. Il est donc naturel et nécessaire que ce caractère se manifeste, et que nous retrouvions dans l'histoire, soit avant, soit après Jésus-Christ, un reflet de sa propre vie. C'est en effet ce qui a eu lieu, et ce que prouvent abondamment les histoires et les mythologies des différents peuples : car la plupart des héros, des demi-dieux, des grands hommes que l'antiquité a vénérés ou même honorés d'un culte idolâtrique, reproduisent dans leur vie, d'une manière confuse et obscure il est vrai, mais néanmoins facile à reconnaître, les traits principaux de la vie de Jésus-Christ, telle que les évangélistes nous la racontent. C'est ainsi que nous retrouvons un reflet de sa première enfance, et des persécutions auxquelles elle fut en butte, dans Zeus et Chronos, ou Jupiter et Saturne, dans Apollon et les Dioscures, dans Hercule et Persée, dans Cyrus et Romulus, comme aussi, mais d'une manière bien plus claire et bien plus sainte, dans Abraham, Moïse et Joseph. Ceux qui ne comprennent rien aux rapports réels de la conscience humaine peuvent considérer ces choses comme de simples mythes, où l'humanité aveuglée par les préjugés cherche à rendre sensibles ses croyances. Mais s'il en était ainsi, si ces mythes et ces symboles n'ont jamais été réalisés

dans la vie d'un homme individuel, s'ils ne sont pas les reflets d'un type véritable et réel, comment expliquer l'accord qui existe sous ce rapport entre les traditions et les légendes des peuples les plus éloignés et les plus divers? Ainsi le roi Hérode est tout à la fois un être réel et un mythe, qui se reflète dans le passé chez Zohac ou Nemrod, chez Pharaon ou Typhon, chez Vicramaditya et Acrisios, chez Astyages, et enfin chez Amulius. Tous ces divers personnages sont comme un reflet prophétique de ce tyran, qui se reproduit et se continue dans toute la suite des temps. Hégésippe, Juif de naissance, raconte dans Eusèbe (*Hist.*, 3, 15) que l'empereur Domitien, effrayé de la diffusion rapide du christianisme et de la puissance de cet illustre inconnu, qui était venu de l'Orient pour conquérir l'empire du monde, donna l'ordre aussitôt de rechercher et d'anéantir tout ce qui restait de la maison de David. Quelques hérétiques, probablement des Nazaréens, faisant l'office de traîtres, et un certain Jocatus, livrèrent alors à l'empereur deux petits-fils de l'apôtre saint Jude, les seuls qui restassent de la famille de Jésus. Mais dès que l'empereur eut aperçu leurs mains, que les travaux des champs avaient endurcies et rendues calleuses, il eut pitié d'eux, et les renvoya libres. L'empereur Trajan publia aussi contre les descendants de David un édit de proscription; mais ce fut le dernier, et cette illustre race s'est perdue depuis. Cependant l'adversaire du Christ continue toujours, tantôt ici, tantôt là, et sous des formes diverses, le massacre d'Hérode; et les disciples fidèles de Jésus, ceux surtout qui portent son nom, ont eu et auront toujours à supporter la même persécution qui menaça Jésus dans sa crèche.

« Hérode fit mourir tous les enfants de deux ans et au-
« dessous, selon l'époque qu'il avait apprise des mages. »
La nouvelle étoile apparut pour la première fois à l'Orient vers le commencement de mai : le reste de l'année se passa dans les préparatifs et l'accomplissement du long voyage que les mages entreprirent; et lorsqu'ils arrivèrent à Jérusalem, en 748, la seconde année était déjà astronomiquement commencée. Mais il ne faut pas oublier ici que les Grecs appelaient *Pentétérika* ou *fêtes quinquennales* leurs solennités principales, telles que les grandes Éleusinies, les anciennes fêtes d'Héra, les fêtes de Bacchus et les grandes Panathénées. Les Romains aussi appelaient *nundinæ* leurs semaines, de même que pour nommer la nôtre nous disons *huit jours*, quoiqu'elle n'en compte que sept. C'est par le même principe que nous disons que Jésus-Christ a été trois jours dans le tombeau, quoiqu'au fond il n'y soit resté qu'environ trente heures. Cette manière de compter le temps depuis le point de départ jusqu'au point d'arrivée inclusivement, était commune originairement à tous les peuples : elle était surtout familière aux Juifs, de telle sorte que c'est un proverbe dans le Talmud, qu'*une heure de plus* compte pour un jour, un jour de plus pour une année.

Il est vrai que le récit pseudonyme qui est venu jusqu'à nous sous le nom de Jules Africain, et sous le titre de *Narration des choses qui sont arrivées en Perse à la naissance du Christ;* il est vrai, dis-je, que ce récit rapporte que les mages étant venus à Bethléhem, Marie leur présenta Jésus comme ayant deux ans, ou ayant déjà commencé la seconde année. La même chose nous est indiquée dans un fragment d'Hippolyte de Thèbes, qui se

trouve à la bibliothèque impériale de Vienne. On y lit ce passage, qu'avait déjà remarqué Munter : « Il y eut un in- « tervalle de deux ans entre l'incarnation du Sauveur et « l'apparition des mages. » Mais il est probable que les deux passages que nous venons de citer s'appuient uniquement sur ces paroles de saint Matthieu, prises à la lettre : « Hérode fit tuer les enfants au-dessous de deux « ans. » Pour remplir ces deux premières années de la vie de Jésus-Christ, plusieurs ont prétendu, je ne sais sur quel motif, que la sainte famille était retournée depuis longtemps de Bethléhem à Nazareth, mais qu'ensuite elle était revenue à Bethléhem au bout d'un an, et que c'est là que les mages avaient trouvé Jésus, et lui avaient rendu leurs hommages. Cette opinion compte même un assez grand nombre de partisans; mais elle n'a aucun fondement réel. C'était bien la seconde année déjà depuis l'Incarnation que l'étoile merveilleuse brillait au ciel, comme on doit le conclure des renseignements que les mages donnèrent à Hérode. Mais celui-ci, confondant la naissance avec l'incarnation de Jésus-Christ, pouvait croire qu'il était déjà dans sa seconde année. Il est encore un fait qu'il ne faut pas oublier, et qui jette un grand jour sur cette question. Tous les peuples de l'antiquité, sans exception, plaçaient la création de l'homme, et par suite le commencement de leur année, dans l'équinoxe d'automne. Les Juifs commençaient leur année civile au premier jour du mois de thisri, c'est-à-dire à la fin de septembre. Or l'étoile apparut aux mages au commencement de mai, par conséquent dans l'année qui précéda celle de la naissance de Jésus-Christ : et c'est ainsi que s'explique l'énigme des deux ans, qui a embarrassé tant d'auteurs.

Il nous reste maintenant à décider quel est le jour où la lumière divine a été manifestée au monde. Si nous consultons la tradition tout entière, elle nous crie dès les premiers temps que le Christ est né dans le neuvième mois de la trente-huitième année d'Auguste : et l'on peut croire que le souvenir de ce fait a dû se conserver comme un renseignement de famille dans la maison de Nazareth. Lorsque le royaume de la lumière commence à l'emporter sur les ténèbres dans la nature, au jour du solstice d'hiver, lorsque le soleil arrivant dans le signe du Capricorne commence à s'élever au-dessus du point solsticial, et à monter de nouveau vers le printemps, l'humanité peut d'abord à peine en croire ses yeux, et doute en quelque sorte si elle n'est point le jouet d'une illusion d'optique. Aussi les anciens avaient établi douze jours caractérisques depuis celui où le soleil recommence sa brillante carrière, ou bien, d'après les fastes romains, depuis le 25 décembre jusqu'au 6 janvier. L'antiquité célébrait cet espace de temps comme les douze nuits saintes de l'année. A ces jours mystérieux succèdent immédiatement l'Épiphanie ou le jour de la manifestation. En effet, à ce moment, le soleil a réellement dépassé le point solsticial ; et ce dieu de la nature, que l'on croyait perdu, est enfin retrouvé. Le deuil a cessé, une joie universelle éclate et se manifeste dans l'antiquité par des fêtes religieuses. Les Romains célébraient au 24 décembre, par des jeux publics, la naissance de l'Invincible, c'est-à-dire du soleil (*natales Invicti*), et le commencement de la nouvelle année. Les Égyptiens, au contraire, commençaient l'année au 6 janvier, et fêtaient ce jour avec de grandes démonstrations de joie. C'était en effet à l'époque où les inon-

dations du Nil avaient complétement cessé, où la nature reprenait ses habits de fête et où reparaissait le printemps. Les habitants d'Alexandrie, sachant que le Christ était né dans les saintes nuits, pensèrent aussitôt à leur 6 janvier, à ce jour si important et si sacré pour eux; et c'est de là que s'est répandue dans l'Église orientale la coutume générale de fêter la nuit de Noël le 8 des ides de janvier. Rome, au contraire, et l'Église d'Occident avec elle, fêtait la naissance du Sauveur le 8 des calendes de janvier. C'est là ce qui explique cette parole de saint Augustin (*de Trinitate*, 4, 5) : « L'Église a reçu de l'antiquité, et « garde avec soin, la tradition qui enseigne que Jésus a « été conçu et a souffert le 8 des calendes d'avril, et qu'il « est né le 8 des calendes de janvier. »

La chrétienté tout entière célébrait l'Incarnation du Verbe le 25 mars, à cette époque si importante pour la nature où la création reçoit, pour ainsi dire, un nouveau souffle de vie et se rajeunit sous les rayons plus chauds du soleil. Or il faut compter deux cent soixante-quinze jours depuis le moment de l'incarnation jusqu'à celui de la naissance; de sorte que celle-ci coïncide avec l'époque où le soleil commence une nouvelle carrière. Déjà dans l'antiquité, les Perses, adorateurs de Mithra, célébraient la naissance du soleil le 24 décembre, au solstice d'hiver; et l'on trouve un souvenir de cette fête dans plusieurs de leurs sculptures, où le soleil est représenté ayant sur la tête un nimbe de rayons entouré des animaux sacrés d'Ormuzd, couché dans une grotte et recevant les hommages et les présents des mages. Ces représentations ont une très-grande analogie avec celles des premiers siècles chrétiens telles qu'on les voit dans les catacombes. D'un

autre côté, les Égyptiens fêtaient aussi le 24 décembre, comme le jour où le soleil, sous le nom d'Harpocrate, était né d'Isis; et dans cette fête les prêtres criaient : « Réjouissez-vous, nous l'avons trouvé! » Le soleil enfant est représenté chez ce peuple sous le nom et l'image d'Horus naissant et reposant sur le sein de la Vierge céleste, la tête couronnée d'un nimbe. Il en est ainsi du Chrishna indien. Or le Christ est proprement le soleil de justice, la lumière qui s'élève pour ceux qui habitent dans l'ombre de la mort, et pour le peuple qui marche dans les ténèbres, comme le dit Isaïe (IX, 2). Il était donc convenable qu'il parût sur la terre à cette époque de l'année où le soleil semble naître.

La naissance de Jésus-Christ coïncide avec cette période historique où, d'après le calcul de tous les peuples, s'est terminée l'année de Dieu, composée de quatre mille trois cent vingt de nos années lunaires. Elle coïncide avec l'époque où la grande étoile des Orientaux, promise depuis si longtemps, apparut au ciel, accompagnée d'une conjonction générale des planètes. Cette époque était un jour de fête, et pour l'histoire, et pour le firmament; elle devait être un jour de fête aussi pour la terre. C'est à la naissance du Sauveur, en effet, que celle-ci célèbre le grand mystère de son renouvellement; c'est alors qu'après avoir achevé sa carrière elle en recommence une nouvelle.

Par la même analogie, la glorification du Sauveur eut lieu à l'époque où le soleil, au milieu de sa carrière, avait atteint le plus haut degré de sa splendeur; et il sortit du tombeau avec les premiers feux de l'aurore. De sorte que, dans sa vie, les mystères de la nature et ceux de la mythologie, ou la révélation naturelle et la révélation divine, se

donnent continuellement la main et se pénètrent mutuellement. La nature, en effet, telle qu'elle a été produite au commencement par le Verbe éternel, n'est qu'une révélation écrite en caractères plus grossiers. Faut-il donc s'étonner si l'ordre de la nature s'harmonise si parfaitement, dans tout le cours de l'année, avec l'ordre des fêtes de l'Église et du firmament? L'Église elle-même a reconnu dans les premiers siècles ce rapport, et a entendu dans ce double sens les paroles de saint Jean : « Il faut qu'il croisse et que je décroisse. » (Évang. saint Jean, ch. III, vers. 30.) Jean-Baptiste avait vu la lumière au solstice d'été, où les jours commencent à diminuer : le Christ, au contraire, est né au solstice d'hiver, où les jours commencent à croître. Ces rapports de la nature avec l'ordre surnaturel sont un motif de plus pour placer la naissance de Jésus-Christ au 25 décembre.

Mais cette date nous est indiquée d'une manière non moins précise dans l'Ancien Testament; car le Seigneur des armées parle ainsi par le prophète Aggée (ch. II) : « Encore un peu de temps, et j'ébranle le ciel et la « terre, la mer et le sol; j'ébranle les peuples, et alors « viendra le Désiré de toutes les nations, et je remplirai « cette maison de gloire. Édifiez donc vos cœurs à partir « de ce jour, et dans l'avenir à partir du vingt-quatrième « jour du neuvième mois, parce que c'est en ce jour que « le temple du Seigneur a été fondé. » Or Jésus-Christ lui-même compare son corps mortel avec le temple bâti sur la montagne de Moria, quand il dit en saint Jean (ch. II, v. 19): « Renversez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours. » Puisque la maison matérielle de Dieu avait été fondée le vingt-quatrième jour du neuvième mois, il était

naturel que le temple de son corps sortît le même jour du sein de sa mère, puisqu'il les compare lui-même l'un à l'autre; or tout dans la vie de Jésus-Christ doit être pris d'une manière plastique. C'est pour cela peut-être que les Juifs croyaient que le Christ naîtrait dans le neuvième mois, c'est-à-dire dans notre mois de décembre, qui porte chez eux le nom de *cisleu*.

Au reste, ce n'étaient pas seulement les chrétiens de l'Occident qui fêtaient la naissance du Seigneur le 25 de ce mois : l'Orient lui-même avait dès les premiers temps adopté la même tradition. Clément d'Alexandrie écrit déjà qu'une partie des chrétiens, prenant les choses d'une manière plus exacte, célébraient la naissance de Jésus-Christ le 25 du mois de pachon, qui répond à notre mois de mai. En effet, les Égyptiens, apprenant par la tradition de l'Église que le Christ était né dans le neuvième mois de l'année, entendirent par là, non le neuvième mois des Juifs appelé cisleu, mais le neuvième mois de leur année civile, laquelle commence le 20 août; et c'est ainsi que se forma chez eux la tradition qui place la naissance de Jésus-Christ au 25 du mois de pachon. Ideler (2, p. 387) a déjà exprimé cette conjecture avant moi. Les Cappadociens, au contraire, d'après le témoignage de saint Grégoire de Nysse, fêtaient, dès les temps les plus anciens, la naissance du Sauveur au 25 décembre. Au reste, la tradition des chrétiens d'Occident prit bientôt le dessus, et celle d'après laquelle on fêtait au 6 janvier la naissance de Jésus-Christ disparut peu à peu. Jusqu'au temps de saint Épiphane (*Hæres.*, 51), Alexandrie avait célébré le 6 janvier la fête de Noël. Ammien Marcellin lui-même fait mention de ce fait, lorsqu'il dit (*Hist.*, 21, 2) que

« Julien entra dans l'église des chrétiens un jour du mois « de janvier où ils célébraient une fête qu'ils appelaient « Épiphanie. »

Mais, déjà dans le concile de Constantinople, l'Église orientale, appuyée principalement sur l'autorité de saint Chrysostome, se réunit à l'Église d'Occident pour célébrer d'accord avec elle la naissance de Jésus-Christ le 25 décembre. Toutefois elle prit cette mesure par des motifs tout autres que ceux que nous avons mis en avant jusqu'ici. C'était alors une croyance générale, que Zacharie, père de Jean-Baptiste, était entré comme grand prêtre dans le Saint des saints, lorsque l'ange lui apparut au pied de l'autel et lui promit un fils. Cette croyance est partagée par saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Augustin, Denys le Petit et Baronius. Or la fête des Expiations se célébrait chaque année, chez les Juifs, le 23 septembre. On plaçait donc au 24 la conception de Jean; et comme, d'après saint Luc (ch. I, v. 26), Jésus-Christ était de six mois plus jeune que lui, sa naissance devait tomber précisement au 25 décembre. D'ailleurs, presque toute l'antiquité plaçait au 23 septembre, à l'équinoxe d'automne, la création du monde : il devait donc paraître assez naturel de faire commencer, avec la conception de Jean, le mystère de la rédemption au même jour où avait commencé celui de la création. Mais des raisons mystiques plus convaincantes encore confirment sur ce point la tradition et la pratique de l'Église romaine.

A côté de l'année commune, l'antiquité reconnaissait encore une année sacrée, rituelle et sacerdotale, composée de dix mois ayant chacun vingt-sept jours sept heures trente minutes, et faisant un tout de deux cent soixante-

treize jours; ce qui est précisément le temps pendant lequel l'enfant repose dans le sein de la mère, et celui qui s'écoule d'une inondation du Nil à l'autre. Cette année sacrée commençait au 25 mars, à l'équinoxe du printemps, et finissait le 25 décembre au solstice d'hiver. C'était le temps de la lumière, des bénédictions et de la joie; tandis que les mois d'hiver qui précédaient cette époque étaient consacrés, chez les Romains, aux dieux de la nuit et du monde inférieur, à Janus et à Februus. L'hiver représente l'époque qui a précédé le déluge : et le Christ a paru tout à la fois à la fin de la grande année de Dieu, composée de quatre mille trois cent vingt années de la terre, et à la fin d'une année simple de la terre. Cette année sacrée et sacerdotale n'était donc qu'un symbole du temps bien plus sacré encore où le Fils de Dieu se manifesta dans la chair. La terre, en effet, avait parcouru cinq mille six cent vingt-cinq de ces années, ou quatre mille cent quatre-vingt-douze années solaires, lorsqu'à la fin de l'année qui terminait ce cycle mystérieux elle enfanta le Sauveur. Chez les Égyptiens, au contraire, l'inondation du Nil se faisant à l'époque du solstice d'été, ils regardaient ce temps comme des jours d'hiver et de ténèbres, et commençaient leur année cyclique ou sacrée au mois d'octobre; de sorte que, par suite de cette manière de compter, ils plaçaient au mois de mai la naissance de Jésus-Christ; tandis que tout le reste de l'Église a toujours considéré l'année sainte qui s'écoule du 25 mars au 25 décembre comme le temps de l'incarnation et de la naissance du Fils de Dieu. Et, sous ce rapport, l'Église grecque est d'accord avec l'Église latine depuis le IVe siècle, et cela malgré l'imperfection de son calendrier. Celui-ci, en effet, est déjà en retard de

douze jours sur le nôtre; et chaque siècle ajoute à ces douze jours un jour de plus : inconvénient que les Grecs pourraient facilement éviter en intercalant un jour de plus dans l'année qui finit chaque siècle. Mais la différence qui existe entre le calendrier de l'Église grecque et celui de l'Église latine rend plus significative encore l'harmonie entre l'une et l'autre sur la question qui nous occupe. Les Grecs sont encore déterminés en cela par un motif particulier. Il est dit, dans l'Écriture, que Dieu envoya son Fils dans la plénitude du temps; et comme dans la nouvelle langue grecque le mot χρόνος signifie également *temps* et *année*, les Grecs traduisent ce passage en ce sens, que Dieu envoya son Fils dans la plénitude de l'année. Or, d'après eux, la plénitude de l'année n'est autre chose que son achèvement astronomique qui tombe au 25 décembre.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici a dû nous démontrer que l'Esprit-Saint conduit et dirige son Église, non-seulement dans les choses qui regardent la foi et la discipline, mais jusque dans l'ordre de ses fêtes et la disposition de son année; puisque tout, et dans les mythes des différents peuples, et dans les mystères les plus profonds de la nature, puisque l'histoire, la terre, le ciel, la tradition, la science et la philosophie s'accordent pour nous montrer le jour où tombe la naissance du Fils de Dieu, cette fête centrale du peuple chrétien, autour de laquelle se groupent toutes les autres, et qui détermine, pour chacune de celles-ci, l'époque précise où elle doit être célébrée. Il aurait été toutefois difficile de fixer d'une manière aussi certaine cette époque sacrée, si le calendrier des anciens n'avait été réformé par Jules César, l'an de

Rome 709, qui, par suite de cette réforme, est devenu la première année de l'époque julienne; et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître encore ici une disposition particulière de la Providence, qui, afin de fixer d'une manière précise la date si importante pour le monde de la naissance de Jésus-Christ, écartait d'avance toutes les difficultés qui auraient pu l'obscurcir et la rendre incertaine.

L'astronomie moderne, toutefois, place le commencement de l'année solaire, non au 25 décembre, comme les fastes romains, mais au 21 de ce mois. Afin de donner à la solution du point qui nous occupe toute l'exactitude dont il est susceptible, nous pourrions chercher quel a été le jour de la semaine où Jésus-Christ est né. S'il est né dans la nuit du 24 au 25 décembre de l'an de Rome 747, il a dû naître entre le jeudi et le vendredi. Si, au contraire, comme les Grecs l'ont prétendu au sixième concile de Constantinople, et comme le croit Baronius, Jésus est né un dimanche, il a dû naître alors entre le 20 et le 21 décembre, de sorte que le moment de sa naissance coïnciderait exactement avec celui où le soleil atteignait son point solsticial. On peut voir, par tout ce que nous avons dit, combien les calculs de l'Église romaine sont supérieurs à ceux de l'Église grecque, quoiqu'il n'y ait, à la première vue, entre les deux qu'une différence de quelques jours. Car si Jésus-Christ était né le 6 janvier, il faudrait placer sa naissance dans l'année 748, ce qui ne peut se faire, comme nous l'avons amplement démontré.

Mais les savants semblent avoir mis leur gloire à se combattre les uns les autres relativement au sujet qui nous occupe, plaçant la naissance du Messie, ceux-ci

dans tel mois, ceux-là dans tel autre mois de l'été ou du printemps, sous prétexte que pendant l'hiver les nuits sont trop froides et les chemins trop mauvais pour que les bergers aient pu garder pendant la nuit leurs troupeanx aux environs de Bethléhem. Il est facile néanmoins de répondre à cette difficulté. Deux saisons principalement rendaient impossibles les pacages en Palestine à cause de la pluie. Les premières pluies tombaient ordinairement par trois fois différentes dans le mois de novembre, et les dernières dans le mois de mars. Vers le 17 novembre, les troupeaux quittaient les solitudes de Juda et les pâturages de Syrie pour retourner dans les bergeries, comme cela se fait chez nous à la Saint-Michel. Ils revenaient vers Pâques dans les pâturages que leur offraient en Palestine les déserts de Mahon, Engaddi et Jéricho. Mais l'Évangile ne parle point de cette sorte de pacages où d'immenses troupeaux étaient réunis : il ne parle que des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les prairies voisines de Bethléhem. Or les voyageurs n'ignorent pas que vers la fin de décembre, après la pluie, les fleurs reparaissent déjà dans ces contrées; chacun de nous sait aussi qu'il y a souvent une grande différence de température entre deux hivers. Les Arabes, après les pluies de décembre, ont coutume de descendre des montagnes avec leurs troupeaux pour les faire paître dans les plaines, et c'est ce que firent les bergers de Bethléhem. « Allons jusqu'à Bethléhem, » se dirent-ils. Même dans les contrées froides comme l'Angleterre, les troupeaux paissent presque tout l'hiver dans les champs; et Lange nous assure que la même chose se pratique en Danemark. Cette coutume existait aussi, d'après le témoignage de Cicéron, parmi les

bergers arabes, ceux de Cilicie et de Phrygie. La Genèse (ch. xxxi, 40) nous donne à entendre qu'il en était ainsi en Mésopotamie. Il n'en pouvait donc être autrement dans la terre promise, voisine de ces pays, et d'un climat bien plus chaud que les nôtres. S'il en est autrement aujourd'hui, on doit l'attribuer à cette malédiction qui depuis la mort de l'Homme-Dieu pèse sur le peuple juif et sur le sol qu'il habitait autrefois.

Dans la campagne de Bethléhem était aussi cette tour où les pasteurs de la contrée s'abritaient, et dont parle le prophète Michée (iv, 8) : « Tour nuageuse de la fille de « Sion, où les troupeaux s'abritent, elle viendra vers toi, « elle viendra vers toi, l'ancienne domination, le royaume « de la fille de Jérusalem. » C'est cette tour près de Bethléhem où Israël avait autrefois dressé ses tentes, la tour où s'abritaient les troupeaux pendant la nuit, et dont on lit dans le *Targum* de Jonathan sur la Genèse (xxxv, 21) : « Au « delà de la tour d'Éder, qui est le lieu d'où se mani- « festera le Roi Messie à la fin des jours. » Nous pouvons, en substituant le passé au futur, dire : « qui est le « lieu où le Messie est né. » Il y avait de ces tours d'observation dans les campagnes et sur les hauteurs, comme dans ce vignoble dont il est parlé en saint Marc (xii, 1); et elles sont encore aujourd'hui nécessaires aux Arabes, pour prévenir les attaques des Bédouins. Mais il y avait sous ce rapport quelque chose de particulier pour les campagnes situées entre Jérusalem et Bethléhem, car c'était là qu'on élevait les troupeaux d'agneaux, de brebis et de jeunes taureaux qui étaient destinés pour les sacrifices journaliers du temple. Les bergers qui rendirent les premiers hommages au Sauveur du monde gardaient ces sortes

de troupeaux; ils faisaient leur tour de veille, réunis autour d'un feu de bivac.

Une veille de nuit comprenait, chez les Grecs et les Romains, la quatrième partie, et chez les Hébreux la troisième partie de la nuit entière : elle alternait donc toutes les trois heures pendant l'été, et toutes les quatre heures pendant l'hiver. La première durait jusqu'à dix heures de la nuit, la seconde jusqu'à deux heures après minuit, et la troisième enfin jusqu'au matin. Les gardiens se retiraient à mesure qu'ils étaient remplacés. C'est donc un fait parfaitement établi qu'au 25 décembre de l'an 747, à l'époque où tous les peuples étaient dans la plus vive attente, Jésus naquit comme le Messie promis depuis longtemps aux Juifs et aux païens; et c'est là l'heure où ont commencé les temps nouveaux.

CHAPITRE IX

Suite du même sujet.

A peine les bergers de la montagne eurent-ils entendu le message de l'ange et le chant des chœurs célestes, qu'ils coururent vers la sainte grotte, et y trouvèrent l'enfant dans une crèche. Aidés par eux, les parents de Jésus le placèrent plus commodément dans l'étable. C'est là que l'enfant fut circoncis le huitième jour, c'est-à-dire le premier jour de l'an 648, par les mains du patriarche Joseph, et qu'il reçut le nom de Jésus. C'est là aussi que le trouvèrent les mages, ces pasteurs des peuples, prémices des païens. Une légende orientale nous représente le lieu de

la naissance de Jésus comme un caravansérail en ruine, avec un toit à l'entrée pour abriter les troupeaux et les bêtes de somme. D'après une autre légende, c'était une grotte ouverte au flanc de la montagne, qui servait de parc pour les troupeaux. Nous examinerons plus tard la première de ces légendes : la dernière a quelque chose de plausible; mais elle a rapport à une époque postérieure, et au second asile où s'abrita Marie. La Palestine tout entière était pleine de grottes et de cavités qui, après avoir servi autrefois de demeure aux Troglodytes cananéens, servirent plus tard de refuge aux solitaires comme Élie et Jean-Baptiste, ou aux guerriers, comme aux jours de Josué, des Machabées et des Romains. Mais sous Hérode et dans les derniers jours du peuple juif, elles devinrent des repaires de voleurs. On représente ordinairement le lieu où est né le Sauveur comme une grotte en ruines. D'après les indications de l'Évangile, ce pourrait être tout aussi bien une grange adossée à une maison, et en formant le fond, d'après la coutume alors en vigueur dans le pays.

Le Messie vivait ainsi au milieu des familles de bergers de Bethléhem, inaperçu du monde, protégé par le silence de ces lieux et par sa pauvreté; et lorsque ces bergers, après le départ des mages, connurent le danger qui menaçait Jésus, il ne se trouva pas un seul espion ni un seul traître parmi eux; mais ils le cachèrent avec soin, et le préservèrent ainsi de la fureur d'Hérode, dont la défiance jalouse avait atteint avec l'âge une nouvelle activité, comme nous le raconte l'historien Josèphe (*Antiq.*, 16, 7, 3, 8, 2, 5). Ce tyran, occupé alors du recensement, et entouré des populations qui se pressaient pour lui rendre hommage à lui et aux Romains, ne pouvait, dans

son orgueilleux dédain, et d'après les croyances populaires qui régnaient alors en Judée, soupçonner que le Maître de la terre, le rejeton de David, fût né dans un tel abaissement. Aussi congédia-t-il les mages avec indifférence et dérision, pour les laisser aller vers les grottes de Bethléhem, leur disant que, s'ils pouvaient trouver le roi des Juifs, il irait aussi lui rendre ses hommages, et qu'après tout il arrivait quelquefois que de grands personnages naissaient avec des signes célestes dans une condition obscure. Puis, irrité et inquiet de leur prompt départ, il ne sut pourtant jamais fixer ses incertitudes à l'égard du nouveau-né. N'avait-il donc rien vu qui annonçât la venue du Messie et sa gloire? N'est-ce pas par lui que le sceptre avait été arraché de Juda? Et la prophétie de Jacob à cet égard (*Genès.*, XLIX, 12) avait une grande valeur alors auprès des Juifs, comme nous le voyons dans les livres qui contiennent leurs traditions. L'époque où le sceptre avait quitté la tribu de Juda ne coïncidait-elle pas avec la fin des soixante-dix semaines de Daniel? Lui-même, fier de sa puissance, ne voulait-il pas se faire reconnaître comme le roi légitime et le Messie des Juifs, qui leur avait bâti un nouveau temple sur le mont Moria? Illusion facile à comprendre dans un tyran de cette sorte, au milieu d'une cour brillante et de flatteurs esprits forts (les Hérodiens) qui, semblables aux francs-maçons de nos jours, voyaient dans le pouvoir royal la plus haute manifestation de la Providence divine, et l'accomplissement des bénédictions promises à l'humanité.

Peut-être pensait-il que les mages n'avaient rien trouvé, et n'osaient revenir à Jérusalem. Peut-être aussi tarda-t-il de lancer l'arrêt de mort qu'il méditait, afin d'avoir le

temps d'achever le recensement de la tribu de Bethléhem, et de pouvoir mieux trouver ensuite, d'après les registres, les victimes qu'il voulait frapper, en faisant égorger tous les enfants de Bethléhem inscrits jusqu'à l'âge de deux ans, de sorte qu'aucun ne pût échapper. En un mot, la Providence fit ici ce qu'elle fait toujours. Toujours, en effet, elle aveugle l'esprit et confond la sagesse de ceux qui veulent mettre obstacle à l'exécution de ses desseins : et son action se manifeste précisément en ce qu'elle fait de grandes choses avec de petits commencements et de faibles moyens; tandis que c'est le sort et le signe en même temps de toute action purement humaine, de n'aboutir à rien avec de grands efforts. Ainsi les yeux d'Hérode furent frappés d'aveuglement, et trente jours après le départ des mages sa colère ne s'était pas fait jour encore, et l'arrêt de mort n'était pas porté. Cependant on trouve çà et là dans de vieux livres une tradition d'après laquelle Marie avec Jésus, pour échapper à Hérode, aurait quitté sa première retraite, et cherché un refuge dans la grotte d'un rocher comme il y en a beaucoup aux environs de Bethléhem, afin d'y vivre plus en sûreté sous la protection des bergers : et ce lieu s'appelle la *Grotte de lait*.

CHAPITRE X

Purification de Marie, et Présentation de Jésus au temple.

Quarante jours s'étaient écoulés, et le temps était venu où Marie devait être purifiée, où le Messie devait paraître pour la première fois dans le temple sur les bras de sa

mère, pour être présenté au Seigneur et être racheté, moyennant cinq sicles d'argent, du service sacerdotal auquel il était tenu; car, d'après la loi des Juifs, tout premier-né appartenait à Jéhovah, comme d'après la coutume des anciens patriarches il était le prêtre-né de la famille. Marie se tenant à l'entrée orientale du temple, devant la la porte de Nicanor, fut aspergée de sang par le prêtre, et purifiée de cette manière selon le rit mosaïque. Et comme elle était trop pauvre pour offrir un agneau, elle présenta l'offrande des pauvres, qui se composait de deux tourterelles, dont l'une était destinée au sacrifice d'expiation, tandis que l'autre servait d'holocauste pour la mère. Il n'y avait que ceux qui étaient tout à fait indigents qui pouvaient ne donner que la dixième partie d'un *épha*, c'est-à-dire une poignée de blé. La purification de la mère avait lieu le quarantième jour lorsqu'elle avait mis au monde un fils, et le quatre-vingtième jour si c'était une fille. La présentation de Jésus au temple se fit donc au jour où la chrétienté célèbre la purification de Marie ou la Chandeleur.

Et voici que le vieillard Siméon, homme juste et attendant depuis longtemps le salut d'Israël, averti d'en haut qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu l'oint du Seigneur, vint au temple par une inspiration de l'Esprit-Saint, et, prenant le Sauveur sur ses bras, annonça dans un mouvement prophétique qu'il serait le scandale et la résurrection de plusieurs. Josèphe *Antiq.*, (14, 9, 4) appelle aussi ce Siméon ou Saméas le Juste, et rapporte qu'il était devenu fameux par le don de prophétie; que l'an 717, trente années avant cette prophétie qu'il fit dans le temple et qui fut pour lui la dernière, il avait prédit la conquête de

Jérusalem, et annoncé au roi Hyrchan et au sanhédrin que Dieu, pour les châtier, les renverserait par la main d'Hérode. Ce que cet historien nous raconte de Siméon s'accorde si bien avec le personnage dont nous parle l'Évangile, et avec l'histoire de l'enfance de Jésus, que c'est un devoir pour nous de puiser davantage encore à cette source pour en tirer des renseignements plus précis. Siméon, déjà membre du grand conseil, était un vieillard qu'Hérode tenait en grande estime à cause de son sens droit, du don de prophétie qu'il avait reçu, et surtout de la grande considération dont il jouissait auprès de tout le peuple, peut-être aussi parce qu'il lui avait prédit autrefois qu'il monterait sur le trône. Déjà, dans les renseignements et la réponse que donna le grand conseil aux mages qui allaient à Bethléhem, nous croyons entendre la voix de ce vieillard. Aujourd'hui il proclame devant le peuple et dans le temple Jésus comme le Messie. Aussi, lorsque plus tard l'enfant divin, âgé de douze ans, enseignait dans la synagogue, et confondait tous les docteurs et les anciens, ceux-ci durent faire de sérieuses réflexions en se rappelant le témoignage que le vieux prophète, mort depuis peu, avait rendu de lui. Siméon est le premier personnage considérable qui ait protégé le Sauveur nouvellement né, et pris hautement son parti par une inspiration divine. L'Évangile apocryphe de saint Jacques (ch. XXIV) et l'Évangile de Nicodème (ch. XVI) l'appellent, à cause de cela, le *grand docteur*, et il méritait bien ce titre.

Les rabbins, de leur côté, semblent confondre ce Sameas ou Siméon avec Siméon, fils d'Hillel, qui fut plus tard président du grand conseil; ce dernier était père de Gamaliel, que saint Paul eut pour maître, et qui défendit

Pierre et les apôtres devant le grand conseil, et obtint leur acquittement. Gamaliel, loin d'être un ennemi du Christ, était au contraire en secret son partisan; et Tabitha, la première femme qui se fit chrétienne à Joppé, était une servante de la maison de Gamaliel. De plus, Hillel, du côté des femmes, descendait de David, ce qui plus tard, longtemps après la destruction de Jérusalem, fournit au rabbin Juda, petit-fils de Gamaliel, l'occasion de se donner aux yeux des rabbins pour le Messie. Il est vrai encore que l'école de Hillel semble avoir en plusieurs points préparé les voies au christianisme, en cherchant à interpréter d'une manière plus spirituelle la loi mosaïque, à écarter les préjugés nationaux des Juifs et le formalisme des pharisiens, ou du moins à diminuer le poids si lourd des cérémonies qu'avaient accumulées ceux-ci. Et quand on compare cette école au schammaïsme, dur, austère, esclave de la lettre, on ne peut s'empêcher de la considérer comme un prélude et une sorte de transition insensible au christianisme. Hillel, en effet, de même que Jésus, pour parler ici comme les Juifs, rejeta le Talmud ou les traditions et les préceptes légaux des pharisiens, ou du moins les modifia. Et les Juifs lui attribuaient cette question faite à Jésus : *Quel est l'abrégé de la loi?* C'est un fait aussi que l'école de cet homme exerça par l'apôtre Paul, disciple de son petit-fils Gamaliel, une grande influence sur les commencements du christianisme, et forma tout d'abord dans le sanhédrin un parti favorable au Messie, qui, peu de temps après la mort de Jésus, fournit à l'Église primitive un grand nombre de fidèles. Tous ces faits, je les avoue volontiers; et quoiqu'aux yeux d'un esprit superficiel ils puissent suffire au premier abord

pour faire dériver le christianisme d'une école de rabbins, je ne puis cependant, après un examen sérieux, admettre qu'il y ait quelques relations entre le fils de Hillel et Jésus enfant, et que le rabbin Siméon soit le même que le Siméon dont parle l'Évangile. Et d'abord saint Luc ne fait point mention de son origine, quoiqu'il nomme le père de la prophétesse. Puis, nous ne verrons que trop clairement dans la suite que, déjà du temps de Gamaliel, son parti manifesta des intentions très-hostiles au christianisme, et qu'aucun de ses chefs ne se convertit.

Siméon parut donc plein du Saint-Esprit dans le temple. La naissance du Messie n'était plus un mystère pour lui. Il prit l'enfant dans ses bras, et dit en louant Dieu : « Maintenant, Seigneur, laissez mourir en paix votre ser- « viteur, car mes yeux ont vu le salut que vous avez pré- « paré en présence de tous les peuples, la lumière qui « doit éclairer les gentils. » C'était une allusion à l'étoile du Messie et à l'arrivée des mages. Puis il les bénit et dit : « Celui-ci sera la perte et la résurrection de plu- « sieurs en Israël. » Il avait ainsi prédit en même temps sa mort prochaine et les destinées qui attendaient dans peu le Sauveur par suite de la fureur d'Hérode. Et Anne la prophétesse comme l'antiquité en avait tant, Anne la fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, déjà âgée de quatre-vingt-quatre ans, et connue de tout le peuple, parut dans le temple à la même heure, connut le Seigneur, et l'annonça à tous ceux qui attendaient à Jérusalem la délivrance d'Israël.

Les gentils, à la naissance du Sauveur, étaient représentés par les mages, le peuple juif par les bergers de

Bethléhem, le grand conseil par le vieillard Siméon, et les dix tribus d'Israël par Anne la prophétesse. « Et elle « parlait de lui à tous ceux qui attendaient à Jérusalem la « délivrance d'Israël. » En effet, à la nouvelle de la venue du Messie et des signes merveilleux qui l'annonçaient, particulièrement de l'étoile qui avait apparu au firmament, un grand nombre de Juifs s'étaient rendus à Jérusalem, de toutes les contrées de la Palestine, afin d'y attendre le Messie, de s'attacher aussitôt à lui, et de secouer sous sa conduite le joug d'Hérode et des Romains. Ce recensement fait par des maîtres étrangers les jetait dans une grande angoisse; et cette nouveauté faisait croire à plusieurs que c'était là la fin. C'étaient ces mêmes Juifs que la naissance de Jean-Baptiste avait réjouis et remplis d'espoir, comme on le voit dans le message de l'ange (S. Luc, I, 14). A partir de ce moment s'établit chez les Juifs la tradition dont nous avons parlé plus haut, que le Messie devait être né sous la grande conjonction des deux planètes supérieures Jupiter et Saturne, dans le signe des Poissons, comme cela a eu lieu en effet. Et l'on ne pourrait guère autrement expliquer cette tradition des rabbins.

Celui qui a suivi bien exactement le cours des événements, depuis l'origine jusqu'au point où nous sommes arrivés, ne peut plus s'étonner du reste. En effet, c'est un phénomène remarquable que les Juifs parlent dans les livres du Talmud d'un Messie fils de Joseph, et d'un Messie fils de David; d'un Messie qui est déjà venu, mais qui s'est retiré dans le silence et le mystère, et d'un autre qui doit encore venir; d'un Messie fils de Joseph, surnommé le Juste, qui vient de Galilée, et est soumis à de grandes épreuves, et d'un Messie fils de David qui doit pa-

raître à Rome, et l'emporter sur l'autre. Ce sont là des échos du temps dont nous parlons maintenant, et de ceux qui l'ont immédiatement suivi, alors que les Juifs qui penchaient pour le parti de Jésus-Christ, ne pouvant se faire à l'idée d'un Messie souffrant, en imaginèrent un second, qui viendrait dans tout l'éclat de sa majesté. Les anciens Juifs, de même que plus tard les mahométans, ont considéré Jésus comme un grand prophète que devait suivre un autre Messie plus grand encore et qui serait le dernier. L'auteur du Coran a, comme on le sait, emprunté aux Juifs la plus grande partie de ses idées. Les Juifs, ou plutôt les Judaïsans, différaient des mahométans en ce qu'ils prétendaient que le Christ reviendrait sur la terre dans tout l'éclat de sa gloire, pour fonder le royaume de mille ans. Le Messie fils de Joseph, né en Galilée, ayant ainsi passé dans les traditions juives, les Juifs proprement dits, qui ne voulaient pas reconnaître Jésus comme le Messie précurseur, transportèrent cette tradition à Joseph l'Égyptien, fils de Jacob, ou à Éphraïm, et le reconnurent comme le père d'un Messie particulier.

CHAPITRE XI

Suite du même sujet.

Si jusqu'ici la naissance de Jésus-Christ était restée inaperçue, il n'en pouvait plus être de même après sa présentation au temple et les choses qui s'y étaient passées. Hérode ne dut pas ignorer longtemps que le Messie avait été publiquement annoncé en présence de tout le peuple, par

un membre du grand conseil et par la vieille prophétesse Anne. Il ne dut pas ignorer non plus ce qui était arrivé auparavant au prêtre Zacharie. L'historien Josèphe nous raconte que le trouble dont ce tyran fut rempli fut partagé par toute la ville de Jérusalem, et qu'en même temps une conjuration s'éleva contre lui dans sa propre famille et parmi ses courtisans. De plus, six mille pharisiens se révoltèrent contre son autorité, et refusèrent publiquement de lui prêter hommage, lui prédirent sa ruine prochaine et celle de sa famille, et l'arrivée d'un nouveau roi de Juda, qui établirait son empire par tout le monde, et l'étonnerait par ses merveilles. Ce roi, c'était le Messie; et leur prédiction dut inquiéter d'autant plus Hérode qu'on leur reconnaissait le don de prophétie. Le tyran, voyant la tournure que prenaient les choses, et craignant que la prophétie ne s'accomplît, fit tomber les têtes des pharisiens les plus coupables, de ceux particulièrement auxquels les femmes s'étaient attachées. Puis il fit étrangler, comme enveloppés dans cette conjuration, l'eunuque Bagoas, un de ses courtisans les plus puissants, et Carus, son favori. Sa fureur s'étendit sur toute sa cour, et il fit mourir tous ceux qu'il crut être dans le complot des pharisiens.

C'est ainsi que le courtisan Nicolas Damascène et après lui Josèphe racontent le massacre des femmes et des enfants, qui eut lieu à Bethléhem à l'époque du recensement, quoiqu'ils ne fassent point une mention expresse de ce crime en particulier, qui n'était après tout qu'un appendice du massacre général ordonné par Hérode. C'est ici qu'il faut appliquer ce que Tacite dit de plusieurs écrivains : à savoir qu'ils ont omis de raconter beaucoup de crimes commis par les princes, pour ne pas provoquer trop le dé-

goût des lecteurs. Pour un tyran tel qu'Hérode, accoutumé à tuer les hommes par centaines, ce carnage exercé sur de pauvres enfants de bergers était peu de chose. Bethléhem, comme on le sait, était la plus petite ville de Juda. Sa population et celle des environs devait monter à deux à trois mille; car, même aujourd'hui où elle est assez considérable, elle s'élève à peine à deux mille. Or pour mille habitants, on ne peut compter plus de quinze à vingt naissances masculines par an. Les victimes égorgées par Hérode à l'occasion du Messie, en n'y comprenant pas les pères et les mères, ne peuvent donc guère s'élever à plus de soixante à soixante-dix. C'en était assez pour détruire à jamais l'espérance d'un Messie né à Bethléhem, et pour anéantir peut-être toute la descendance de la famille de David. Mais le massacre le plus considérable se fit à Jérusalem, où les descendants de David, ayant été attirés par l'appât de grandes promesses, furent parqués dans l'hippodrome et égorgés impitoyablement. C'est ce que nous apprend une tradition que le peintre Rubens semble avoir eue en vue en représentant la mort des saints innocents. Il n'est donc pas étonnant que Josèphe n'ait fait dans son livre qu'une mention sommaire de ce massacre, à peine sensible à côté de cette grande boucherie qu'Hérode fit faire parmi les habitants de Jérusalem de toute condition. Et cette conduite de l'historien est d'autant plus facile à comprendre qu'en général il ne parle pas volontiers du Christ.

Josèphe lui-même nous apprend jusqu'à quel point son prédécesseur Nicolas Damascène, diplomate, courtisan et historien d'Hérode, connaissait et pratiquait l'art de voiler ainsi les faits au profit de son héros. Car, à l'occasion du

pillage du tombeau de David par le même Hérode, il s'exprime ainsi (*Antiq.*, 16, 7, 1) : « L'historiographe « Nicolas fait aussi mention de ce crime, qui a été « commis de son temps; mais il ne dit pas que le roi est « descendu dans le tombeau de David, car il regardait « cela comme une sorte de plaisanterie insignifiante. Il « en agit de même dans le cours de son histoire pour « beaucoup d'autres faits. Vivant sous le pouvoir, et « même à la cour d'Hérode, il ne confiait à sa plume que « ce qui pouvait flatter ou tourner à sa gloire et lui mé- « riter ainsi ses faveurs. Aussi a-t-il cherché à présenter « sous un jour favorable, et à embellir autant qu'il a pu, « beaucoup de crimes commis par Hérode. Il a même su « excuser jusqu'à un certain point le meurtre atroce de « Marianne, épouse de ce prince, et de ses enfants, accu- « sant la première d'un commerce adultère, et les der- « niers d'avoir attenté à la vie de leur père. Il suit le « même procédé dans tout son ouvrage, élevant au delà « de toute mesure ce qui est glorieux pour le roi, et s'ap- « pliquant à justifier le mal qu'il a fait. Mais comme je « l'ai dit, on doit le lui pardonner; car son but en écri- « vant n'était pas d'instruire les autres de la vérité, mais « de flatter son roi. » C'est par suite de cette même tactique que Nicolas a si bien dissimulé le fait du massacre des innocents; et Josèphe n'a fait que le copier en ce point. Ceci soit dit pour ceux qui s'étonnent que l'historien juif n'ait rien dit du meurtre des enfants de Bethléhem.

Ainsi, la révolte entreprise contre Hérode, immédiatement après la naissance de Jésus-Christ, et qui avait eu pour résultat le massacre des innocents et la fuite de Jésus

en Égypte, avait échoué. Il est certain que ce mouvement avait été commencé en faveur du Messie. Nous voyons se développer non-seulement ici, mais encore dans toute la suite de la vie de Jésus-Christ, un accord qu'on n'avait pas soupçonné pendant longtemps entre l'histoire profane et l'histoire sainte, accord qui est le résultat des rectifications chronologiques. Ces deux histoires nous apparaissent, la première comme la trame, et la seconde comme la chaîne de ce tissu que la main du Tout-Puissant forme sur le métier du grand drame de ce monde, tandis que jusqu'aujourd'hui elles paraissaient n'avoir aucun contact réciproque, et qu'on en était venu à regarder l'histoire évangélique comme un simple mythe. De là cette surprise, ce ravissement qui nous saisit lorsque, par suite de nouveaux rapports que l'histoire établit entre la vie de Jésus et les autres événements contemporains, nous voyons la scène s'agrandir devant nous, et l'histoire de Jésus-Christ encadrée, pour ainsi dire, avec une harmonie parfaite dans l'histoire universelle de cette époque.

Ce n'est pas là le seul avantage de cet accord; bien souvent les récits évangéliques se trouvent aussi augmentés ou éclaircis et confirmés jusque dans leurs plus minces détails. Ce qui dans l'Évangile n'est exprimé qu'en traits légers, ou par insinuation, se trouve développé et démontré d'une manière merveilleuse, tandis que les paroles de Jésus, toutes mesurées et calculées d'après les idées de son temps, achèvent le tableau et en rendent la considération plus facile. Malgré cet accord cependant, bien des faits seront encore attaqués ou niés; car on peut douter de tout en ce monde. Et la vie de Jésus-Christ a même quelque chose de particulier sous ce rap-

port. En effet, elle ne se renferme pas, comme l'histoire profane, dans le cours naturel et ordinaire des choses; mais, par la nature même des faits qu'elle raconte, elle est pleine de mystères, et par conséquent voilée et obscure. Il en est des faits qu'elle contient comme des vérités théologiques qui en découlent. Celles-ci, quoique parfaitement incontestables, n'ont point cependant ce degré d'évidence qui force la conviction ; elles laissent toujours à l'esprit de l'homme comme une issue par où il peut échapper à la foi, ou acquérir en croyant le mérite attaché par Dieu à la pratique de toute vertu. Mais vouloir attribuer au hasard l'harmonie qui règne entre les deux histoires, au lieu d'y reconnaître le cachet de la vérité et l'effet d'une providence particulière de Dieu, ce serait admettre une merveille plus étonnante que celle à laquelle on voudrait échapper par un tel subterfuge.

Étendu sur un lit de douleur, courbé sous la main vengeresse de Dieu, que ses contemporains eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de reconnaître, le corps dévoré avant la mort par la pourriture et les vers, Hérode, âgé de soixante-dix ans, le cœur encore plein de haine contre Dieu et contre les hommes, voulut couronner par un dernier forfait une vie remplie de crimes et d'horreur. Il ordonna sous peine de mort aux Juifs des principales familles de son royaume, aux chefs des différentes tribus, de venir le trouver à Jéricho. Puis, les ayant fait enfermer dans le nouvel hippodrome, il commanda, par un raffinement de cruauté inouïe, qu'aussitôt qu'il aurait rendu l'âme on les fît mourir tous en masse en les perçant de traits, afin qu'à sa mort tout le pays fût jeté dans la consternation, et que son trépas fût pleuré par un deuil

universel. Il n'y a certainement point dans toute l'histoire du monde de tyran dont le caractère justifie aussi complétement le récit des livres saints.

CHAPITRE XII

Fuite en Égypte.

Nous avons constaté dans le chapitre précédent le rapport qui existe entre la révolte des six mille pharisiens contre Hérode et le massacre qui eut lieu à la suite parmi les habitants de Jérusalem ; et les traditions des rabbins démontrent d'une manière incontestable l'exactitude de ce rapport. Les mêmes traditions établissent une relation entre la fuite de Jésus en Égypte et le massacre d'un grand nombre de rabbins condamnés à mort. Ceux-ci sont évidemment les mêmes que les pharisiens qui s'étaient révoltés contre Hérode. Les auteurs juifs, dont tout le monde connaît le peu d'exactitude historique, confondent le roi Hérode avec Alexandre Jannée, qui vivait environ quatre-vingts ans plus tôt, et qui avait fait tuer aussi lui près de six mille Juifs de tout âge, de tout sexe et de toute condition, mais particulièrement de la sexte des pharisiens, qui s'étaient soulevés contre lui. En effet, voici ce qu'écrit Abarbanel dans son livre des Sources du salut : « Jannée ayant combattu contre les pharisiens, et en ayant « fait tuer un grand nombre, R. Josua, fils de Pérachia, « s'enfuit à Alexandrie en Égypte avec Jésus, son disciple, « Ils revinrent ensuite à Jérusalem, où le même Jésus fut « pendu, deux cent soixante-neuf après la construction

« du temple, et cent cinquante et un ans avant sa destruc-
« tion. Tel est le témoignage qu'ont rendu à ce sujet les
« sages qui vivaient de son temps, ainsi que ses parents
« et ses amis. Comment devrions-nous donc croire le
« contraire sur le témoignage des chrétiens qui ne l'ont
« pas connu? »

Les rabbins voulaient ainsi, en avançant les dates des événements, échapper aux conséquences terribles pour eux du calcul des soixante-dix semaines de David, dont la fin coïncidait évidemment avec l'apparition du Christ. Mais leur mauvaise foi était moins grande encore ici que leur profonde ignorance de l'histoire. Abraham Sachutus nous en offre une nouvelle preuve dans le livre intitulé *Juchasin*. « Il faut, dit-il, regarder comme exacte la
« tradition que cet homme, de qui la secte tire son ori-
« gine, était disciple du R. Josua, fils de Pérachia. La vé-
« rité est qu'il naquit l'an 4 du gouvernement de Jannée II,
« appelé aussi Alexandre, c'est-à-dire l'an 263 après la
« construction du temple, l'an 51 des Asmonéens, quoi-
« que les chrétiens le fassent naître au temps d'Hérode,
« et qu'ils le fassent mourir sur le gibet dans la trente-
« deuxième année de son âge et trente-cinq ans avant la
« destruction du temple. Ils veulent par là nous rendre
« méprisables, et pouvoir dire que le temple a été détruit
« quarante ans après sa mort, en punition du crime que
« nous avions commis contre sa personne. Mais c'est une
« fausseté; car il est né quatre-vingts ans plus tôt qu'ils
« ne le disent, et il a été pris dans la troisième année du
« règne d'Aristobule, fils de Jannée, à l'âge de trente-six
« ans, et 299 ans après la construction du temple. »

Dès qu'on est sur la trace des choses, elles s'appuient et

se confirment mutuellement. Nous savons maintenant que, par suite du désordre qui s'est introduit dans les traditions juives après la destruction de Jérusalem, et par suite aussi de l'erreur qui leur faisait confondre le massacre des enfants de Bethléhem avec celui qui avait eu lieu antérieurement sous Alexandre Jannée, les rabbins ont fait naître Jésus sous le règne de celui-ci; et ils ont conservé cette opinion avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'ils trouvaient là un moyen de nous reprocher une erreur grossière dans notre chronologie.

Le Sauveur avait échappé miraculeusement à cette boucherie des enfants de Bethléhem, et ses parents l'avaient emporté en Égypte, où avait séjourné autrefois son peuple privilégié, en qui devaient être figurées les destinées de son Église. Plusieurs Pères de l'Église, comme saint Épiphane, nous apprennent sur des documents peu précis, il est vrai, que Jésus-Christ a passé deux ans en Égypte jusqu'à la mort d'Hérode, c'est-à-dire jusqu'au milieu du mois de mars 750. L'Évangile arabe de l'enfance de Jésus nous dit aussi que le Fils de Dieu a demeuré trois ans en Égypte, c'est-à-dire de 748 à 750. Mais les rabbins ont mieux conservé les documents qui peuvent nous intéresser sur ce point. Ainsi on lit dans le *Nizzachon* du R. Matathia, sur le huitième chapitre de l'Exode : « Le rabbin Abra-« ham a dit que Jésus n'avait point connu le tétra-« grammaton ou le nom sacré, et qu'à cause de cela « tout ce qu'il avait fait il le devait à la magie; car « il est écrit dans l'Évangile qu'il passa deux ans en « Égypte. C'est là qu'il apprit la magie; et c'est un pro-« verbe chez nous, qu'il est tombé dix mesures de ma-« gie sur la terre, que l'Égypte en a pris neuf, et qu'il

« n'en est plus resté qu'une pour le reste du monde. »

Si les rabbins nous ont ainsi conservé sur la vie de Jésus tant de renseignements précieux, que nous ne trouvons point dans l'Évangile, et qui nous offrent souvent plus de détails que les écrits des Pères de l'Église, combien ne doit-on pas regretter que dans la ruine de Jérusalem il s'en soit perdu tant d'autres plus anciens et plus importants! Quelle impression la naissance du Messie a-t-elle dû faire sur les Juifs, puisque, comme nous le verrons plus tard, c'est à eux que nous devons de connaître la véritable époque de cette naissance, qui s'était effacée dans la mémoire des chrétiens! Quelle importance l'enfance et la jeunesse de Jésus ont-elles dû avoir à leurs yeux, puisque c'est dans leurs écrits seulement que nous apprenons la cause prochaine du massacre des innocents et la manière dont le fait s'est accompli; comme aussi c'est par ces mêmes écrits que nous savons d'une manière indubitable que Jésus demeura deux ans en Égypte! Que devait être le Messie enfant pour le prince des Juifs, puisque Jésus n'osa se montrer en Judée pendant tout le règne d'Archélaüs! Et l'on a osé encore après cela prétendre dans notre siècle que l'Évangile n'est qu'un mythe!

Jésus demeura donc deux ans en Égypte, et Hérode mourut vers la fin du mois de mars 750. Comptons un mois et plus pour le voyage que fit Joseph et Marie avec le divin enfant, depuis Bethléhem à travers l'Arabie Pétrée jusqu'à la partie orientale de la terre du Nil, où la tradition place le séjour du Christ; il résulte de là que le meurtre des enfants de Bethléhem a eu lieu vers le milieu de février de l'an 748, peu de temps après la présentation de Jésus au temple. Or, comme ce fait coïncidait

avec la purification de Marie, qui devait avoir lieu quarante jours après l'accouchement, nous sommes encore forcés de placer la naissance du Sauveur vers la fin de l'année, c'est-à-dire au 25 décembre, comme le fait aujourd'hui toute la chrétienté.

De toutes les objections, de tous les doutes que la critique a soulevés contre l'époque de la naissance de Jésus, de toutes les investigations de la science, de tous les livres qui ont été écrits à ce sujet, et qui suffiraient pour remplir une bibliothèque entière, que reste-t-il? Une seule chose, c'est que l'Église a raison de se tenir dans la possession de son droit, de ne rien céder des traditions qui lui ont été confiées, de ne pas lâcher un mois, une semaine, pas un seul jour de cette ancienne chronologie avec laquelle elle mesure depuis sa première origine le temps qui s'est écoulé de l'incarnation à la grande fête de la naissance du Sauveur, à cette fête qui ouvre, pour ainsi dire, à toutes les autres les portes de l'année ecclésiastique, et donne à chacune d'elles la place qui lui convient. Ici donc nous pouvons répéter avec plus de certitude encore ce que nous avons dit plus haut : le Christ est né au 25 décembre de l'an 747.

CHAPITRE XIII

Premier voyage à Jérusalem.

« Jésus, étant âgé de douze ans, monta un jour de fête « avec ses parents à Jérusalem (S. Luc, II, 42). »

D'après les traditions juives, c'est à l'âge de douze ans que Moïse abandonna la maison où il avait été élevé, et

que Salomon prononça ce jugement dont la sagesse est devenue proverbiale. C'est à cet âge aussi que la sagesse de Jésus se manifesta pour la première fois. Chez les Juifs, cet âge était considéré comme une de ces périodes critiques qui partagent la vie, comme l'époque du développement qui conduit l'homme de l'enfance à l'adolescence. « Jusqu'à l'âge de douze ans, dit le Talmud, que le père « agisse doucement avec son fils ; mais qu'ensuite il des- « cende avec lui dans la vie. » C'est à douze ans que commençait chez les Juifs l'époque où l'on devait apprendre un état. C'est aussi à partir de ce moment que l'on était obligé aux jeûnes, à la célébration des fêtes et à l'accomplissement de tous les autres préceptes de la loi.

Mais la vie et les actions de Jésus sont ici, comme partout ailleurs, unies d'une manière bien plus intime encore avec les événements de l'histoire contemporaine tels qu'ils nous sont connus. En effet, cette année 760, où il alla à Jérusalem pour assister à une fête, est celle qui suivit immédiatement l'année où Archélaüs fut rappelé de Judée par Auguste, puis déposé et exilé dans les Gaules. C'était, au rapport de Josèphe, la dixième année du règne de ce prince, qui, entre tous les enfants d'Hérode, s'était montré le plus digne fils de ce père cruel, et qui, dès le commencement de son gouvernement, avait fait égorger dans le temple trois mille Juifs. C'est ce même Archélaüs devant lequel, après le retour d'Égypte, l'an 750, Joseph, averti par l'ange du Seigneur, avait fui en Galilée avec Jésus et Marie. Il était banni maintenant, et Copionus l'avait remplacé comme premier gouverneur romain. C'est pour cela que les parents de Jésus pouvaient le prendre avec eux sans danger, et le conduire à Jérusalem

pour la fête de Pâques (le 24 avril 760), et que Jésus put manifester dans le temple, devant les docteurs d'Israël, la sagesse divine dont il était rempli. Cette année 760, où Anne fut élevé par Quirinius au souverain pontificat, nous fournit donc une preuve de plus pour la solution que nous cherchons dans toute la première partie de notre livre, et confirme par le témoignage de l'histoire profane la date chronologique que nous avons assignée à la naissance du Messie. Jésus était donc, à cette première visite à Jérusalem, âgé de douze ans et quatre mois.

CHAPITRE XIV

Le baptême de Jésus-Christ.

« Beaucoup de Juifs croyaient que Dieu avait détruit « l'armée d'Hérode pour punir celui-ci du crime qu'il « avait commis en ôtant la vie à Jean-Baptiste. Cet « homme était un saint, qui avertissait les Juifs de prati- « quer la vertu, d'être justes les uns envers les autres et « pieux envers Dieu, et de se faire baptiser. Comme le « peuple courait en foule vers lui, et se sentait fortifié « par ses discours, Hérode craignit que cette grande con- « sidération dont il jouissait, et cette influence qu'il exer- « çait sur tous, ne finît par former contre lui-même un « parti redoutable. Il jugea donc plus prudent de prévenir « le danger qu'il redoutait, et de se défaire de Jean. Sur « ce soupçon, il le fit prendre et jeter dans la forteresse « de Machère, et l'y fit décapiter. Mais les Juifs virent dans « la défaite de son armée une punition de Dieu à cause

« de ce crime. » C'est ainsi que Josèphe (*Antiq.*, 18, 5, 2) nous raconte l'histoire des derniers événements et la ruine de cette nation autrefois choisie de Dieu, mais qu'il avait réprouvée depuis qu'elle avait rejeté elle-même le Messie. Il semble que la Providence, en conservant miraculeusement cet historien au jour de la destruction, ait voulu nous laisser un témoin oculaire de ces faits où la main de la Providence a été si visible. C'est ainsi qu'il nous raconte les destinées de Jean-Baptiste, le dernier de tous les prophètes, et comment le peuple attribuait à une punition divine la destruction de l'armée juive par Aretas, roi de l'Arabie Pétrée, dont Hérode Antipas avait renvoyé la fille à cause d'Hérodiade. Nous reconnaissons en même temps ici combien Jean-Baptiste était considéré du peuple, et quelle haute idée on avait de lui.

Que faut-il entendre par cette quinzième année du règne de Tibère dont parle saint Luc, et qui nous conduit avec le baptême de Jésus jusqu'à l'an 782? Le nombre quinze n'est point interpolé; on le trouve dans tous les manuscrits. Le Christ a-t-il été baptisé à l'âge de trente-quatre ans, et est-il mort âgé de trente-sept ans, quoique l'évangéliste ne lui donne que trente ans au moment où il commença sa carrière publique? Nous ne pouvons le croire malgré l'odinion du P. Pétau.

La tradition nous donne unanimement la quinzième année de Tibère comme celle de la mort de Jésus-Christ. Comment a-t-il pu être baptisé dans cette même année, puisqu'il a vécu plusieurs années encore après son baptême? Pour concilier cette contradiction apparente entre la tradition et ce passage de saint Luc, plusieurs explications plus ou moins ingénieuses ont été inventées. Nous

nous contenterons de donner ici celle qui, ne faisant violence ni à la tradition ni à l'Écriture, donne la solution la plus facile et la plus claire.

Le chronologiste Herwart a émis le premier l'opinion que les années du règne de Tibère ont un double point de départ; et le savant Pagi s'est rangé de son avis. De même que Vespasien éleva à l'empire conjointement avec lui Titus, et que Nerva fit la même chose à l'égard de Trajan, Adrien à l'égard d'Antonin, et celui-ci à l'égard de Marc-Aurèle, ainsi Auguste, dans les dernières années de son règne, partagea l'empire avec Tibère. Et cette opinion peut être considérée comme une véritable découverte; car l'antiquité ne nous fournit sur ce point que des témoignages indirects. Le règne de Tibère a donc une double date. En effet, l'an de Rome 762, Tibère, fils adoptif d'Auguste, termina glorieusement la grande guerre de Pannonie et de Dalmatie, qui renouvela dans Rome l'effroi qu'y avait excité quelque temps auparavant la guerre des Cimbres. La même année, les Germains avaient anéanti dans une grande bataille l'armée de Varus, et cette défaite avait porté l'épouvante dans la ville de Rome et dans le palais d'Auguste. Celui-ci, déjà vieux, exposa au peuple et au sénat le projet qu'il avait d'associer Tibère à l'empire, de lui donner pour la seconde fois la puissance tribunitienne, qui était chez les Romains le signe de la plus haute puissance, et de la dignité proconsulaire avec le commandement des armées et la direction suprême dans les provinces, puis enfin de partager avec lui la censure. Le sénat et le peuple acceptèrent sa proposition. Tibère partagea donc avec Auguste l'empire, l'an 763, ayant la même puissance que lui dans les armées et dans les provinces. Il reçut le commande-

ment suprême des légions sur les bords du Rhin ; et après son retour d'Allemagne, neuf ans après son adoption par Auguste et son premier tribunat, il célébra d'une manière plus solennelle encore son élévation au souverain pouvoir, dans un triomphe magnifique que lui avaient mérité ses victoires sur les Pannoniens et les Dalmates. Tel est le résumé des renseignements que nous trouvons épars çà et là dans les historiens romains, et particulièrement dans Velléius Paterculus, qui avait servi comme lieutenant général dans l'armée de Tibère, et qui écrivait un an après la mort de Jésus-Christ les faits dont il avait été témoin. Cet événement est confirmé d'une manière indirecte par Suétone, Sénèque et Pline le Jeune, qui racontent que Tibère, étant déjà prince et censeur, passa deux jours et deux nuits dans les débauches d'un splendide festin, en société avec Pomponius Flaccus et L. Pison, et que dans l'ivresse il nomma l'un gouverneur de Syrie, et l'autre préfet de la ville ; et Tacite remarque que Pison est mort sous le consulat de C. Domitius et de A. Vitellius, après avoir été préfet pendant vingt ans. Si donc Pison mourut préfet de la ville l'an 785, Tibère doit l'avoir nommé à cette fonction l'an 765, et ne l'aurait pu faire s'il n'avait, à cette époque, partagé l'empire avec Auguste. Cependant, comme il ne devint proprement empereur et ne prit le nom d'Auguste qu'après la mort de son père adoptif, on ne date que très-rarement son règne du moment où Auguste le choisit pour son collègue.

Mais il est remarquable que cette manière de dater le règne de Tibère a été adoptée par la sainte Écriture et par Clément d'Alexandrie, ce qui semble prouver que cette date était plus en usage dans les provinces dont Tibère avait

pris le gouvernement dès l'année où il était devenu collègue de son père, et qui voulaient par là sans doute lui faire honneur et le flatter. Ainsi Clément d'Alexandrie fait expressément mention de deux dates relativement au règne de Tibère, et lui attribue, d'après l'une, vingt-deux ans de règne, et, d'après l'autre, vingt-six ans six mois et dix-neuf jours. Comme il mourut le 15 mars 790, nous devons conclure qu'Auguste le choisit pour son collègue dans l'empire en 763, le 28 août, qui, depuis la bataille d'Actium, était devenu jusqu'à un certain point sacré pour lui et pour le peuple romain, puisqu'en ce jour il avait élevé dans la Curie un autel à la déesse de la victoire. D'après Dion Cassius, Tibère régna comme empereur vingt-deux ans sept mois et sept jours; d'après Josèphe, vingt-deux ans cinq mois et trois jours. La vérité est qu'il régna vingt-deux ans six mois et vingt-huit jours. De même qu'ici l'Évangile et Clément d'Alexandrie font commencer le règne de Tibère à l'année où il régna conjointement avec Auguste, ainsi le second livre des Rois et Jérémie datent le règne de Nabuchodonosor du jour où son père partagea l'empire avec lui.

En admettant cette chronologie, la quinzième année du règne de Tibère tomba en 778, où nous pouvons placer avec confiance le baptême de Jésus-Christ, puisqu'il avait alors trente ans. Si, au contraire, on fait commencer le règne de Tibère à la mort d'Auguste, en 767, le baptême de Jésus aurait eu lieu la douzième année du règne de Tibère : et c'est aussi l'opinion de Tertullien, dont le témoignage ne fait ainsi que confirmer les dates données par l'Évangile. Mais l'évangéliste les détermine d'une manière encore plus précise en disant : « Ponce-Pilate étant

« gouverneur de Judée, Hérode, tétrarque de Galilée, « Philippe, son frère, prince d'Iturée et de Trachonite, et « Lysanias, d'Abilène; Anne et Caïphe étant grands « prêtres. » Josèphe nous apprend que Pilate fut gouverneur de Judée pendant dix ans, et que, appelé ensuite à Rome pour y rendre compte de son gouvernement, il y arriva lorsque Tibère était déjà mort. L'an 759, Coponius fut le premier gouverneur de la Judée. Bientôt après, en 760, Anne obtint le souverain pontificat. Coponius eut pour successeur Ambivius, puis Annius Rufus. Auguste mourut pendant que ce dernier était gouverneur. Tibère envoya à sa place, en Judée, Valérius Gratus, au mois d'août 767. Celui-ci ôta le souverain pontificat à Anne, et le donna peu de temps après à son gendre, Joseph surnommé Caïphe. Mais dans la suite celui-ci partagea cette dignité avec son beau-père, et Jésus parut devant le tribunal de ces deux personnages. Presque au même temps où Pilate fut appelé à Rome, vers la Pâque de 789, Caïphe fut dépouillé du souverain pontificat par le gouverneur Vitellius, et eut pour successeur Jonathan, fils d'Anne; et cinq fils de ce dernier obtinrent successivement la dignité de grand prêtre. Gratus, de retour à Rome après un gouvernement de onze ans, eut pour successeur Ponce-Pilate, dont la magistrature doit par conséquent avoir commencé dans la seconde moitié de l'an 778, et qui l'occupa plus de dix ans.

Eusèbe, dans son Histoire ecclésiastique, s'appuyant sur le témoignage de Josèphe, raconte par deux fois que Pilate devint gouverneur de la Judée la douzième année du règne de Tibère, la même où Tertullien place le baptême de Jésus; et il ajoute que la quatrième année de sa

magistrature coïncide avec la quinzième année du règne de cet empereur. Ce qui prouve que Pilate cessa d'être gouverneur l'an 789, c'est que l'année 788 était assignée comme celle de la mort de Jésus, et que l'on était persuadé que Pilate avait été déposé par Tibère à cause de cette mort. Il est clair par là que Josèphe donna un an de moins à la préture de Pilate. Celui-ci ne devait pas être très-pressé de retourner à Rome, d'autant plus qu'il y allait pour rendre compte de son gouvernement. De plus, nous savons par les anciens que les voyages par mer de Syrie et d'Égypte à Rome étaient très-longs. Ils le sont bien encore aujourd'hui, malgré les grands développements de l'art nautique. Qu'on se rappelle le long voyage de saint Paul tel qu'il est décrit aux Actes des apôtres, et nous pourrons nous faire une idée de ce que devait être un voyage d'Orient en Italie. Nous comprendrons alors comment Pilate, dont le voyage coïncidait avec l'époque des équinoxes, et que les tempêtes forcèrent probablement de s'arrêter pendant l'hiver, n'arriva à Rome qu'après la mort de Tibère, c'est-à-dire après le 16 mars 790. L'empereur l'envoya à Vienne, dans les Gaules, où, après avoir vécu dans la misère, il termina lui-même sa vie par le suicide, en 793. Aucune objection n'empêche donc, de ce côté, de placer le baptême de Jésus dans l'année 778, peu après l'arrivée de Pilate en Judée.

Nous savons d'Hérode Antipas, le même qui tourna le Christ en dérision, qu'après la mort de son père il régna sur la Judée conjointement avec ses frères; mais que, dépouillé de sa puissance en 792, il dut suivre Pilate en exil. Quant à Philippe, il mourut en 786. Il reste donc maintenant à examiner quel est ce Lysanias dont parle l'Évangile.

L'histoire parle d'un certain Lysanias, fils de Ptolémée Mennée, prince de Chalcis, au pied du Liban, qui avait appelé les Parthes pour placer Antigone sur le trône des Juifs. Mais ce Lysanias, l'an 717, lorsque Hérode renversa le dernier des Asmonéens, fut tué par les ordres de Cléopâtre, comme nous l'apprennent Josèphe et Dion Cassius. Pococke a découvert à Nubi-Abel, à douze milles de Damas, sous les ruines d'un temple bâti par Lysanias, une inscription qui porte son nom. Il existe aussi une monnaie avec l'image de Pallas, qui porte sur le revers cette inscription : *De Lysanias tétrarque et grand prêtre*. Cette inscription démontre qu'il était païen, et qu'il n'avait aucun rapport avec les princes de Judée. Ce sont là les seuls renseignements qui nous soient restés à son égard.

Après sa mort ses domaines furent affermés à un certain Xénodore, qui d'abord était soumis à Cléopâtre, et qui le fut ensuite à Octave. Mais comme il s'était allié aux Bédoins, peuples de pillards, Auguste, dans le voyage qu'il fit en Syrie, lui ôta ses domaines, et les joignit au royaume d'Hérode, dans la dix-septième année du règne de celui-ci, l'an 734. Hérode étant mort, Archélaüs obtint la moitié de tout le royaume, à savoir : l'Idumée, la Judée, la Samarie et les villes maritimes avec 600 talents de revenus. Antipas eut la Galilée, la Pérée, c'est-à-dire tout le pays du midi situé au delà du Jourdain jusqu'aux frontières des Arabes, avec 200 talents de revenus. Philippe eut les pays du nord, le Liban et l'Anti-Liban ou l'Iturée avec la Trachonite et les domaines de Xénodore vers Damas, et 100 talents de revenus. Or le district de Xénodore est ici, comme nous l'avons vu, le domaine de Lysanias, ayant pour capitale Abila, au pied de l'Anti-Liban, laquelle ville,

pour la distinguer des autres du même nom, fut appelée Albia de Lysanias; car Abel signifie prairie ou une contrée fertile : c'est ce qui explique le grand nombre de villes qui portent ce nom. Les habitants de Damas disaient que le paradis terrestre était dans leur voisinage, et que c'était dans les environs de leur ville qu'Abel avait été tué par Caïn ; et ils appuyaient cette légende sur les noms de certains lieux comme Adanas et Abel.

Ce domaine de Lysanias était donc échu à Philippe à l'époque du baptême de Jésus, et Lysanias était mort depuis soixante ans déjà. Abilène, après la mort de Philippe, fut donnée par Caligula, en 790, à Hérode Agrippa; et l'empereur Claude le confirma, lui et son fils Agrippa second dans cette possession. Au fond, l'obscurité de cette question repose tout entière sur le mot *tétrarchie*. Comme ce mot signifie la quatrième partie d'un domaine, on crut que d'après les paroles de l'évangéliste il devait y avoir aussi un quatrième tétrarque; et il se présentait en quelque sorte de lui-même dans Lysanias. Or il faut remarquer que le mot *tétrarchie* exprime seulement en général une division de pouvoirs et de domaines. Ainsi Hérode l'Ancien avait déjà été élevé avec son frère Phasaël à la dignité de tétrarque, quoiqu'ils ne fussent que deux; et Dejotar était tétrarque aussi, quoiqu'il fût seul. Au reste, le royaume d'Hérode formait vraiment quatre tétrarchies, c'est-à-dire quatre domaines séparés; mais la quatrième partie, qui comprenait la ville et le domaine de Jamnia, Asdod, Phasaël, Archélaüs, avec 60 talents de revenus, était échue à Salomé, sœur d'Hérode, et Auguste y avait ajouté la ville d'Ascalon, comme résidence. Salomé légua ses biens en mourant à l'impératrice Julie. Le royaume

d'Hérode formait encore quatre tétrarchies, en ce sens que Philippe réunissait deux tétrarchies sous son sceptre. L'évangéliste compte donc avec une exactitude remarquable toutes les possessions de la famille d'Hérode; mais il ne pouvait avoir aucun intérêt à nommer un prince étranger. Lysanias ne forme donc aucune difficulté sérieuse contre notre thèse.

CHAPITRE XV

Suite du même sujet.

Nous avons prouvé que notre chronologie est dans un accord parfait avec toutes les données des saintes Écritures, et que nous pouvons placer le baptême de Jésus dans l'année 778. Mais l'Évangile nous fournit encore un moyen de déterminer cette époque d'une manière plus précise. Nous y lisons en effet : « Jean prêchait le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. Le « peuple, les publicains et les soldats venaient à lui, et « lui demandaient : Maître que faut-il faire! Et il leur « disait de confesser leurs péchés et de se faire baptiser. » C'était l'époque solennelle de la fête des expiations; un temps de jeûne, de pénitence et de prières, la plus sainte de toutes les fêtes mosaïques, et que Moïse avait placée au dixième jour du septième mois de *Thisri*, qui répond à notre mois d'octobre. A cette époque donc Jean sort du désert, et prêche non loin de la route qui, traversant la vallée du Jourdain, conduisait de Judée en Galilée. Il prêchait aux caravanes qui allaient à la fête, et au peuple

qui se pressait autour de lui pendant ce mois si riche en solennités. Or c'est à cette occasion aussi que Jésus reçut le baptême.

La vie publique de Jésus commença peu de temps après celle de Jean, comme nous l'apprenons des *Actes des apôtres* (XIII, 24). A la vérité, la tradition ecclésiastique semble placer au 6 janvier le baptême de Jésus; mais l'origine de cette tradition gît uniquement dans le mot *Épiphanie*. Ce mot, en effet, désignait déjà chez les païens, comme nous l'avons vu plus haut, le 6 janvier, ou la réapparition du soleil perdu, en quelque sorte, après avoir dépassé le point solsticial d'hiver. Les Grecs appelèrent de ce nom la fête de Noël, où le Christ apparut dans le monde; et les Occidentaux, au contraire, s'en servent pour désigner le jour où il se manifesta aux païens dans la personne des trois rois mages. Mais bientôt on donna à ce mot une troisième signification, et l'on s'en servit pour exprimer la manifestation de la sainte Trinité au baptême de Jésus dans le Jourdain. Les gnostiques, qui prétendaient que l'incarnation n'avait eu lieu qu'au moment du baptême, et que c'était alors que le Verbe divin était descendu sur l'homme qui s'appelait Jésus, les gnostiques avaient dès l'origine placé la fête du Baptême de Jésus au 6 janvier. Aussi Clément d'Alexandrie nous dit que les basilidiens d'Égypte célébraient, de son temps, au 6 janvier la fête du Baptême de Jésus. Mais déjà Grégoire de Nazianze distingue de la naissance de Jésus son épiphanie, son baptême et la fête des Lumières, et regarde ces trois dernières fêtes comme signifiant la même chose. Cependant, au rapport de saint Augustin et de Philastre, cette fête de l'Épiphanie avait rencontré déjà quelques difficul-

tés dans l'Église, surtout de la part des donastistes.

Nous voyons que ces fêtes tournent autour d'un seul nom ayant plusieurs sens, à savoir, la fête de l'Apparition ou de l'Épiphanie, et comment on parvint ainsi à les célébrer toutes trois dans le même jour. C'est par ce seul motif que les Grecs célébraient le 6 janvier la naissance de Jésus-Christ, et que les Latins célébraient dans le même jour la fête des *Trois-Rois* et du Baptême, pendant que dans le district d'Antioche, où le rituel égyptien était en vigueur, la naissance et la fête des rois se célébraient le même jour. Mais d'après les traditions de l'Église orientale, c'était aussi le 6 janvier que le Messie s'était révélé pour la première fois par le miracle de Cana, quoiqu'il soit impossible qu'une année entière se soit écoulée entre le baptême et les noces de Cana. Bien plus, on croyait que la multiplication des pains pour les cinq mille hommes qui suivaient Jésus, avait eu lieu le même jour, quoique saint Jean nous dise que ce fait arriva lors de la fête de Pâques. Pour désigner la naissance et la fête des Rois, on se servit donc des mots *Épiphanie* et *Christophanie*, puis du mot *Théophanie* pour le baptême; du mot *Bethphanie* pour les noces de Cana, et du mot *Phagiphanie* pour la multiplication des pains, en plaçant dans ce même jour toutes ces fêtes. Et l'on pouvait à bon droit appliquer aussi le mot d'*Épiphanie* à la manifestation du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, comme aux fêtes de la Présentation de Jésus et même de son Incarnation. C'est ainsi que ce mot d'*Épiphanie*, par lequel les païens désignaient la fête du Soleil, fut employé en plusieurs sens par les chrétiens, d'autant plus que César Auguste avait placé dans ce même jour la fête qui rappelait le souvenir de ses victoires sur les Parthes,

les Mèdes et les Égyptiens, comme Durand nous l'apprend (*Rationale*, l. 6, cap. 16).

La nécessité de célébrer dans l'espace d'une année, d'après l'ordre évangélique, les fêtes de Jésus dans leur succession naturelle, a pu contribuer aussi à conserver à la fête du Baptême de Jésus-Christ la date qui s'était en quelque sorte introduite d'elle-même dans l'Église. Il est facile de voir, au reste, que des discours en plein air, pendant l'hiver et le temps des grandes pluies, n'auraient pu attirer, même en Palestine, un grand concours de peuple. Il n'y a qu'en Russie qu'on baptise l'hiver. Mais, chez les Juifs, le baptême devait se faire dans une eau pure de source ou de rivière, et non dans une eau bourbeuse, comme celle que donnent les pluies. Les Juifs n'auraient donc jamais consenti à se faire baptiser, pendant l'hiver, dans le Jourdain, enflé et troublé par les pluies torrentielles, et outre cela d'une température extrêmement basse; d'autant plus que le baptême se faisait toujours par immersion. Il était interdit, même dans le mois de Nisan ou d'avril, au temps de la Pâque, à cause de la neige qui commençait à fondre sur les montagnes et à enfler les eaux des rivières; et cependant on pouvait déjà à cette époque commencer à se baigner. Nous lisons, au contraire, que le mois de *Thisri* ou d'octobre était recommandé comme la meilleure époque pour le baptême et le bain. C'est peut-être pour cela que plus tard Jean cessa de baptiser dans le Jourdain, et choisit une source voisine du côté d'Énon.

Ce mois d'octobre était le plus riche en fêtes de toute l'année. En effet, le premier du mois était le premier jour de l'année des Juifs, et en même temps le commen-

cement de leur jubilé, dont Jésus-Christ était le but prophétique. Le jour des trompettes avait, pour ainsi dire, son écho dans la voix de Jean criant dans le désert; et le Nouveau Testament commençait avec lui. Cette fête durait deux jours. Huit jours plus tard, c'est-à-dire le 10 du même mois, arrivait la fête des Expiations, où le grand prêtre entrait dans le Saint des saints; et le 15, juste six mois après la Pâque, on célébrait la fête des Tabernacles, qui, comme la Pâque, durait aussi huit jours pleins. Il en est encore ainsi chez les Juifs de nos jours. Depuis le commencement de l'année jusqu'à la fête des Expiations, les Juifs célébraient par le jeûne et la prière ce qu'ils appelaient le temps du pardon ou de l'indulgence : aussi ce temps s'appelait les *dix jours de pénitence*. A cette époque, d'après la croyance populaire des Juifs, devaient se tenir les grands comptes de l'humanité dans le ciel et sur la terre. Voici comment s'exprime à ce sujet le R. Cruspedoi, dans un des traités du Talmud intitulé : *Rosch haschana* : « Trois livres sont ouverts dans le sanhédrin céleste au « jour de la nouvelle année : l'un pour les hommes « pieux, le second pour les pécheurs, et le troisième pour « ceux qui sont seulement médiocres ou tièdes. Les pre« miers sont inscrits aussitôt pour la vie, et les seconds « pour la mort. Quant aux derniers, Dieu les attend jus« qu'au jour des expiations; et alors ils sont inscrits défi« nitivement dans le livre de vie ou dans celui de la « mort, selon qu'ils se convertissent. »

C'est à cette époque aussi qu'avait lieu tous les sept ans le jubilé, où toutes les propriétés revenaient à leurs anciens maîtres, et où les esclaves recouvraient leur liberté. Or l'année jubilaire, l'année du pardon et de l'indul-

gence, n'a-t-elle pas commencé pour le monde entier au moment où Jésus-Christ a manifesté aux hommes sa mission divine?

En général, le septième mois ecclésiastique avait chez les Juifs une signification très-élevée et un sens prophétique. C'est dans ce mois que le monde, d'après les traditions juives, avait été créé. La fête des Expiations avait été placée au jour où l'on croyait qu'avait eu lieu la première faute d'Adam. C'est dans ce mois que les patriarches étaient nés, et qu'ils étaient morts. C'est dans ce mois que Sara, Rachel, Anne, mère de Samuel, et Élisabeth avaient reçu du ciel la fécondité. C'est dans ce mois que Dieu avait contracté avec Abraham une alliance plus intime par la circoncision. C'est dans ce mois que Joseph était sorti de prison, et qu'avait cessé la captivité d'Égypte. C'est dans ce mois que les tables de la loi brisées par Moïse avaient été renouvelées, et que le temple de Salomon avait été consacré. C'est dans ce mois enfin que, d'après les traditions du Talmud, exprimées par R. Éliéser, le Messie devait commencer sa mission. Et cette tradition s'est en effet accomplie : car c'est en ce mois que le Sauveur parut au milieu des hommes, dont il était resté jusque-là éloigné, et qu'Israël tout entier se pressa sur les bords du Jourdain autour de Jean-Baptiste pour faire pénitence.

Les interprètes des saintes Écritures ne sont pas d'accord sur l'âge qu'avait Jésus au moment de son baptême. Les uns lui donnent un peu plus, les autres un peu moins de trente ans. Le plus grand nombre croient qu'il avait vingt-neuf ans et quelques mois : tels sont Clément d'Alexandrie, Origène, saint Jérôme, etc. Saint Irénée, saint

Grégoire de Nazianze, Théophylacte et Euthymius, plaçant le baptême de Jésus au 6 janvier, lui donnent vingt-neuf ans et treize jours. Quelques-uns lui donnent seulement vingt-huit ans. Saint Ignace le Martyr, saint Chrysostome et Baronius parmi les modernes, sont pour trente-un ans; Petau, Tirin, sont pour 32, de même que tous ceux qui, plaçant la naissance de Jésus et la quinzième année de Tibère dans l'an 749, donnent pour date à son baptême l'année 782. Noël Alexandre est pour trente-quatre ans, et Hardouin pour trente-cinq. Il serait trop long d'énumérer ici les raisons sur lesquelles s'appuient les partisans de ces diverses opinions.

Nous pouvons, d'après tout ce que nous avons dit plus haut, donner comme à peu près certaine la proposition suivante : Jésus-Christ avait trente ans et un peu plus de neuf mois à l'époque de son baptême, qui doit avoir eu lieu le 10 du mois de Thisri 778. En d'autres termes, le Christ est vraiment né en 747, et a été baptisé en 778.

CHAPITRE XVI

De la construction du temple d'Hérode.

« La Pâque des Juifs étant proche, Jésus s'en alla à Jé-
« rusalem. Et ayant trouvé dans le temple des gens qui
« vendaient des bœufs, des moutons et des colombes,
« comme aussi des changeurs qui étaient assis à leurs
« bureaux, il fit un fouet avec des cordes, et les chassa tous
« du temple....... et il dit : Détruisez ce temple, et je le
« rebâtirai en trois jours. Les Juifs lui dirent : On a déjà

« travaillé quarante-six ans à ce temple, et vous voulez « le rebâtir en trois jours? » (Év. saint Jean, II 13.)

Six cent quatorze ans s'étaient écoulés depuis que Nabuchodonosor avait détruit le temple de Salomon. Salomon avait bâti ce temple sur la montagne de Moria, dans l'espace de sept années. Après le retour de Babylone, la reconstruction de cet édifice sacré, à partir du moment où l'on mit la main à l'œuvre jusqu'à son achèvement, sous Esdras et Néhémie, avait duré quarante-six ans, c'est-à-dire sept semaines d'années. Mais ce second temple avait été renversé comme le premier, et devait être remplacé par un troisième plus magnifique encore, sous le roi Hérode. C'est ainsi que nous devons comprendre ce que les Juifs nous disent de la construction du temple par Hérode. Voici ce que Josèphe écrit à ce sujet (*Antiq.*, 15, 11, 1) :

« Dans la dix-huitième année de son gouvernement, « Hérode commença une œuvre considérable : il voulut « rebâtir à ses frais le temple du Seigneur, sur un plan « beaucoup plus vaste que celui qui avait été détruit. Il « voulait que cette œuvre surpassât tout ce qu'il avait fait « jusqu'ici, et acquérir ainsi une gloire immortelle. » Hérode avait été nommé roi dans l'automne de l'an 714; trois ans après, il était monté sur le trône. Josèphe compte ici les années du règne d'Hérode à partir de celle où il prit vraiment possession de la royauté. Il commença donc à rebâtir le temple l'an 734, vers l'époque où naquit la bienheureuse Vierge Marie. Voici maintenant ce que le même Josèphe nous raconte sur l'achèvement de cet édifice. (Ch. 11, 5, 6.) D'après lui, les ouvrages extérieurs furent terminés dans l'espace de huit ans, et le

temple intérieur fut élevé par le concours des prêtres dans l'espace d'un an et demi. Mais ceci ne veut pas dire que ce grand ouvrage ait été achevé par là; car autrement les Juifs n'auraient pu répondre à Notre-Seigneur : « On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple. » Josèphe, dans le vingtième livre de ses Antiquités judaïques (ch. II, 7), écrit peu de temps avant la dernière destruction du temple, fait cette remarque : « Alors (c'est-à-dire l'an 817) « fut achevé le temple, dont l'empereur Claude avait con- « fié la reconstruction au roi Agrippa. Le peuple, voyant « que plus de dix-huit mille ouvriers, qui gagnaient aupa- « ravant leur vie en travaillant à cet édifice, étaient privés « d'ouvrage, et cherchaient quelques moyens de vivre, « pria le roi de faire reconstruire les parvis du temple « vers l'Orient. » De cette manière la reconstruction du temple, depuis le commencement de cette entreprise jusqu'à son achèvement parfait, a duré, non pas quarante-six ans, mais quatre-vingt-huit ans; et nous avons eu raison de traduire la réponse des Juifs à Jésus de cette manière : « On a déjà travaillé quarante-six ans à ce temple. »

D'après le témoignage de l'évangéliste saint Jean, qui avait assisté lui-même à cette fête, dont il parle au chapitre II de son Évangile, c'était la première fois que Jésus fêtait la Pâque avec ses disciples, et qu'il se donnait publiquement comme le Messie dans la ville même de Jérusalem. Ainsi, son premier acte public en cette qualité fut la purification de la maison du Seigneur. Il est vrai que les autres évangélistes ne parlent pour la première fois de cette scène qu'à l'occasion de la dernière fête de Pâques. Mais, comme dans leur récit ils ne s'attachent point exactement à l'ordre indiqué par les fêtes pascales, et qu'ils ne

font point mention, à proprement parler, des voyages antérieurs que Jésus fit à Jérusalem pour célébrer cette fête, ils ne pouvaient guère plus tôt parler de cet événement. Si donc nous faisons commencer la construction du temple l'an 734, la quarante-sixième année dont il est parlé dans le texte cité plus haut tombe dans l'année 779. C'est donc aux fêtes de Pâques de cette année, et la première année après son baptême, que Jésus entreprit la purification du temple. Ainsi, toujours d'accord avec nos calculs antérieurs, nous avons trouvé la première Pâque de la vie publique de Jésus-Christ; et nous plaçons cette nouvelle dédicace de la maison de Dieu au 10 du mois *Nisan*, ou au 16 avril de l'an de Rome 779 : car c'était en ce jour qu'on devait choisir les agneaux, et acheter les autres animaux destinés à être immolés dans les fêtes de la Pâque. (Exod., XII, 3.)

CHAPITRE XVII

De Daniel et des soixante-dix semaines.

Voici la parole du Seigneur à Daniel le prophète : « Soixante et dix semaines sont abrégées sur ton peuple « et la ville sainte, jusqu'à ce que le péché soit effacé, « que la prévarication soit consommée, que l'iniquité soit « détruite, que le crime soit pardonné, que l'éternelle « justice soit rétablie, que la vision et la prophétie soient « scellées, et que le Saint des saints soit oint. Sache donc « et remarque qu'à partir du décret qui ordonnera que

« Jérusalem soit rebâtie, jusqu'au Christ roi, il y a deux « semaines et soixante-deux semaines : et les rues et les « murs seront bâtis de nouveau dans un temps plein « d'angoisses. Et après soixante-deux semaines, le Christ « sera mis à mort, et le peuple qui le reniera ne sera plus « à lui. Un peuple, avec un prince, viendra détruire la « ville et le sanctuaire, et leur fin sera la désolation ; « et après la guerre une ruine qui ne cessera point. « mais dans une semaine il confirmera l'alliance à « plusieurs; et au milieu de la semaine cesseront les « sacrifices et les victimes. L'abomination de la déso- « lation sera dans le temple, et la désolation durera « jusqu'à la fin des jours. »

Il ne s'agit pas ici de soixante et dix semaines ordinaires; car aucun changement n'a lieu dans ce court espace de temps. Soixante et dix semaines s'écoulèrent à peu près, il est vrai, depuis le jour où cette prédiction fut faite jusqu'à le délivrance des Juifs par Cyrus; mais une prophétie aussi élevée, et par son but et par son objet, ne pouvait se rapporter à un présent si proche ni à un événement si peu important pour le monde. Il ne s'agit point ici non plus des soixante et dix ans qu'a duré la captivité de Babylone : car ces années ne sont point des semaines; et d'ailleurs l'accomplissement de la prophétie de Daniel n'était point encore réalisé après cette époque. Les soixante et dix semaines dont parle Daniel sont des semaines sacrées, telles que les reconnaissait la loi des Juifs, et composées chacune de sept ans, comme nous les voyons établies dans le troisième livre de Moïse (xxv, 8), et chez d'autres peuples, chez les Étrusques, par exemple, et les Romains. Le Talmud fait une mention expresse de

ce genre de semaines. Au reste, les rabbins eux-mêmes, malgré leur aveuglement, n'ont jamais entendu autrement les semaines dont parle Daniel, comme on peut le voir dans les commentaires des rabbins Saadia Gaon et Aben Esra sur ce prophète.

De même que la semaine ordinaire se compose de sept jours, que termine un jour de fête et de repos, ainsi sept années chez les Juifs formaient une semaine, qui finissait par une année sabbatique et sainte, où l'on ne pouvait ni labourer ni ensemencer, et qui était spécialement consacrée au repos et aux fêtes. Par la même analogie, et dans un ordre supérieur, sept semaines d'années ou quarante-neuf ans formaient une autre semaine plus considérable, un cycle, une épacte, que terminait une année sabbatique plus solennelle encore. Cette année achevait l'époque de 50 ans, et s'appelait le grand sabbat, ou la sainte année jubilaire, dans laquelle toutes les propriétés retournaient à leurs anciens maîtres, tous les esclaves obtenaient leur liberté, et la nation tout entière fêtait, pour ainsi dire, son renouvellement. C'était une image de la grande restauration du genre humain par Jésus-Christ. Outre cela, tous les sept ans, c'est-à-dire après six ans de service, l'esclave juif devenait libre, et tous les débiteurs obtenaient la rémission de leurs dettes. Les soixante et dix semaines de Daniel sont donc des semaines d'années, composées chacune de sept ans, et formant un tout de 490 ans, jusqu'au moment où la délivrance devait avoir lieu. Mais ces dix périodes jubilaires ne sont qu'une image en petit de la grande période naturelle et historique de 4320 années lunaires, ou environ quarante-deux siècles d'années solaires. En effet, 490 ans sont à peu près quarante-deux fois 4320 jours, ce qui fait

autant de jours qu'il s'est écoulé d'années depuis la création du monde jusqu'à sa rédemption par Jésus-Christ.

Soixante et dix semaines d'années, ou dix périodes jubilaires, comprenant chacune six cents nouvelles lunes, et formant par conséquent un tout de six mille nouvelles lunes, ne sont elles-mêmes qu'une semaine de la grande année des étoiles fixes, qui se compose de vingt-cinq mille neuf cent vingt années tropiques. Ce nombre, comme l'ont déjà remarqué les rénovateurs de la science chrétienne en ce genre, tels que Frank et G. Schubert, ce nombre a en général une signification très-importante dans toute l'histoire du peuple de Dieu. Ainsi, depuis la construction du tabernacle jusqu'à l'achèvement du temple de Salomon, qui n'était que le tabernacle sur une plus grande échelle, on compte, d'après la chronologie la plus exacte, six mille cours synodiques de la lune, ou 487 ans. Et d'après Clément d'Alexandrie, l'époque des juges en Israël comprend 490 années cycliques ou sacerdotales, composées chacune de deux tiers d'année. De même encore, 493 années solaires se sont écoulées depuis la dédicace du premier temple jusqu'à l'érection de l'autel du second temple, après le premier terme de la captivité de Babylone. Et la durée de ce second temple, après son achèvement sous Esdras, comprend de nouveau 490 ans. Enfin, depuis la reconstruction de Jérusalem et de son temple, ou à partir du décret d'Artaxercès qui mit en liberté le peuple juif, jusqu'à la grande année jubilaire de la grâce que Jésus-Christ vint annoncer au monde entier, il s'était écoulé une espace de temps comprenant six mille nouvelles lunes.

Le même espace de temps s'est écoulé depuis l'établis-

sement de la royauté temporelle en Judée, sous Saül, jusqu'à la première captivité des Juifs, sous Nabuchodonosor. De plus, la lune s'est renouvelée douze mille fois depuis le déluge jusqu'au jour où Dieu se choisit entre les peuples une nation qui devait représenter le monde entier, et qu'il voulait conduire d'une manière toute spéciale. Le même intervalle s'est écoulé depuis l'époque où Israël fut délivré de la servitude d'Égypte jusqu'à la seconde captivité de Babylone : de sorte qu'il y a eu quatre fois six mille cours de lune depuis le déluge jusqu'à cette seconde captivité. De même encore, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, ou depuis l'introduction de la loi symbolique jusqu'à son accomplissement, comme aussi depuis la conquête de la terre promise, sous Josué, jusqu'à la dissolution du royaume tout entier par Titus, il y a eu trois fois six mille cours de lune, ou trois fois soixante et dix semaines d'années.

CHAPITRE XVIII

Suite du même sujet.

Il est clair, d'après le texte de nos prophéties, qu'il devait s'écouler un espace de 490 ans entre le décret qui permettait la reconstruction de Jérusalem et la mort du Messie. Mais il s'agit de préciser l'époque où parut le décret; car on peut en citer quatre de cette sorte. Le premier parut sous Cyrus, roi des Perses, la vingt-quatrième année de son règne et la première de sa domination à Babylone, à l'époque où se terminaient, d'après la prophétie de Jérémie, les soixante-dix ans de la captivité du peuple juif. (De 607 à 537 avant Jésus-Christ.) C'est en

effet à cette époque que, pour la première fois, quarante-deux mille Juifs, suivis de sept mille esclaves, obtinrent la permission de retourner dans leur pays sous la conduite de Zorobabel, issu de la tribu de Juda et de la famille de David.

Le second décret est celui par lequel Darius Hystaspes, confirmant l'édit de Cyrus, permit aux Juifs, dans la première année de son règne, de retourner dans leur patrie. Ce retour eut lieu l'an 520 avant Jésus-Christ, sous le même Zorobabel, et sous un autre chef nommé Josué. On peut, au reste, le considérer comme une simple continuation du premier. Le troisième est celui par lequel Artaxercès Longue-Main, la septième année de son règne, quatre cent cinquante-huit ans avant Jésus-Christ, soixante-dix neuf ans après l'édit de Cyrus, renvoya Esdras et son peuple pour achever la construction de Jérusalem, et faire revivre la loi du Seigneur. Le quatrième, enfin, parut la vingt-huitième année du règne de ce même prince, quatre cent quarante-cinq ans avant Jésus-Christ, lorsqu'il envoya son échanson Néhémie pour achever ce qui restait encore à faire, et pour gouverner les Juifs, comme l'avait fait Zorobabel, en qualité de délégué et sous la dépendance des rois perses. Ainsi la prophétie de Daniel, avant son accomplissement, était susceptible ne plusieurs interprétations.

Et d'abord, si l'on fait commencer à l'édit de Cyrus, cinq cent trente-sept ans avant Jésus-Christ, les soixante-dix semaines d'années ou les quatre cent quatre-vingt-dix ans dont parle Daniel, la fin de cette période tombe au temps où le sceptre fut ôté de Juda, lorsque Hérode le Grand, ou l'Iduméen, monta sur le trône de Judée. Les livres des

anciens nous apprennent combien l'attente du Messie était générale à cette époque. Il n'est donc pas étonnant que les partisans et les flatteurs d'Hérode lui aient appliqué ces anciens oracles, à lui le nouveau roi du peuple de Dieu, d'autant plus qu'après avoir reconstruit le temple sur la montagne de Moria, il se persuada bientôt qu'il était le vrai Messie.

Ces prophéties avaient été apportées à Rome de bonne heure, du fond de la Chaldée, et répandues dans tout l'univers par des sibylles et des prêtres connus chez les Romains sous le nom de Chaldéens ou de Mages. Mais ces prêtres, s'étant adonnés aux pratiques de la théurgie, de l'astrologie et de la sorcellerie, furent chassés de Rome sous Tibère, Claude et Vitellius. L'antiquité reconnaissait quatre sibylles : une de Perse, une de Chaldée, une d'Égypte, et la quatrième d'Érythrée. Pausanias et Élien en admettent une cinquième, Juive de Palestime. La sibylle de Cumes apporta à Rome ces prophéties du temps du roi Tarquin; mais ce prince orgueilleux ayant rejeté ses instructions, elle brûla un grand nombre de ses livres : ce qui en restait fut acheté et conservé religieusement à Rome, sous le titre de *livres sibyllins*. C'est dans ces livres que Virgile avait puisé cette prédiction fameuse, renfermée dans sa quatrième églogue, et qui annonçait la venue prochaine du Sauveur promis. Cette églogue fut composée sous le consulat de Domitius Calvinus et D. Asinius Pollio, dans l'automne de l'an 714, précisément à l'époque où Hérode fut nommé roi des Juifs. Dans cette poésie, qui mérite d'être lue attentivement, on croit trouver un reflet des paroles d'Isaïe (VII, 14), ou d'Hésiode lorsque ce poëte, chantant la vie céleste de l'âge d'or, s'écrie tout à coup

au milieu de son chant : « Que ne suis-je mort plus tôt ou « né plus tard : car cet âge est l'âge de fer; mais Jupiter « détruira un jour cette race perfide. » Virgile invoque le témoignage de la sibylle. La Vierge doit revenir sur la terre : c'est Astrée, la déesse de la justice, fille de Jupiter et de Thémis, qui, dans l'âge d'airain, s'est enfuie au ciel à cause des crimes des hommes, et brille dans le zodiaque sous le signe de la Vierge. Il nous représente le paganisme comme un objet d'épouvante qui pèse sur l'humanité, et dont elle doit être délivrée. Le règne universel de Saturne doit revenir en ces jours, et mettre fin au siècle d'airain. Car la grande année du monde a achevé son cours, cette année, dont l'âge d'or est le printemps, l'âge d'argent l'été, l'âge d'airain l'automne, et l'âge de fer l'hiver. Un jour, un grand jour, a passé sur le monde; un jour dont Uranus est le matin, Chronos le midi, Jupiter le soir, et vers la fin duquel Dionysus et Orphée viendront régner sur le monde. D'autres partagent ce jour entre Saturne, Jupiter, Neptune et Pluton; ou bien, comme Hésiode, attribuent à Jupiter les trois premiers âges du monde, et confèrent à Apollon, le Dieu du soleil, la fonction sublime d'amener un nouveau jour.

A ces quatre âges du monde, après lesquels, dans les jours d'Auguste, les païens et les Juifs attendaient également le Sauveur de l'humanité, répondent historiquement les quatre royaumes que Daniel vit en songe sous la forme d'un géant, dont la tête était de l'or le plus pur, dont la poitrine et les bras étaient d'argent, dont le ventre et les reins étaient d'airain, dont les jambes étaient de fer et les pieds de fer et d'argile. Or voici qu'une pierre se détache de la montagne sans le concours d'aucun homme, et frap-

pant les pieds de fer et d'argile du géant, le met en pièces. Puis, la pierre devient une grande montagne, la montagne de Dieu, le roc et le capitole de l'Église de la nouvelle alliance.

Le prophète a vu dans une autre vision ces quatre âges du monde, sous la forme de quatre animaux sortant de l'océan des peuples, comme d'une mer agitée. C'est d'abord le lion avec les ailes d'un aigle. Cet animal représente, avec ses deux ailes, la monarchie assyrio-chaldéenne, qui a réuni l'Orient et l'Occident sous les ailes de sa puissance. Puis vient l'ours, qui descend des montagnes d'Iran, portant dans sa bouche trois rangs de dents, expression vivante de l'empire médo-perse de Cyrus, de cet empire composé de trois membres, puisqu'il embrassait dans son unité le royaume de Babylone, et réunissait sous une même puissance le royaume médo-perse à l'est, le royaume de Babylone et de Chaldée, à l'ouest, et le royaume de Lydie. Dans cette succession des quatre royaumes, deux ont déjà passé. La panthère vient alors, cette bête agile et rusée, image de l'esprit grec, et symbole d'Alexandre se jetant sur les Perses. Elle vient avec quatre têtes et quatre ailes, image de la monarchie gréco-asiatique, représentée plus haut par le ventre d'airain; car l'airain se compose de cuivre et de zinc fondus ensemble, de même que la peau de la panthère présente à l'œil deux couleurs. Ce langage vivant du prophète exprime très-bien les deux éléments divers du nouvel empire, qui réunit les deux parties de l'univers, le royaume gréco-macédonien et le royaume perso-mède. Les têtes signifient la haute intelligence; l'airain signifie la souplesse; les ailes sont l'image de cette ardeur et de cette

promptitude qui distinguaient Alexandre, fondateur de cette monarchie. Les quatre têtes et les quatre ailes sont le nombre mystique de cet empire, qui, après avoir réuni trois royaumes à celui de la Grèce, s'est partagé de nouveau en quatre parties, après la mort d'Alexandre.

Voici maintenant que monte du milieu des flots la quatrième bête, plus forte, plus effrayante et plus merveilleuse que les autres. Elle a de grandes dents de fer pour broyer et dévorer le monde; et ce que sa dent a épargné, elle le foule sous ses pieds. De plus, sa tête a dix cornes. Mais du milieu de celles-ci en croît une autre plus petite, et alors trois cornes disparaissent devant elle. Cette corne du milieu a des yeux comme un homme, et une bouche qui dit de grandes choses; elle blasphème contre Dieu, et fait la guerre contre les saints. C'est là le symbole de la quatrième monarchie, représentée dans l'autre songe par les jambes de fer et les pieds de fer et d'argile? Qui ne reconnaît ici l'empire romain, broyant, dévorant tout autour de soi, foulant sous ses pieds de fer les villes et les royaumes? Strabon ne nous raconte-t-il pas qu'après la conquête de la Grèce par les Romains, plusieurs centaines de villes et plusieurs milliers de villages disparurent de cette contrée? Le fer et le métal qui broie, c'est le symbole de l'âge de fer; c'est le plus pur, et en même temps le plus froid de tous les métaux. Le fer et l'argile forment les pieds de ce géant redoutable. Ces deux substances sont chimiquement étrangères l'une à l'autre, et se repoussent mutuellement. Aussi aucune union ne peut avoir lieu entre elles, ni donner au colosse une fermeté durable. Cette dichotomie est l'opposition qui, pour le bonheur du monde, gît dans le fond même de la république romaine,

comme un germe que le temps doit développer, et qui nous apparaît dès les commencements de son histoire dans la lutte de ses deux fondateurs. C'est l'opposition entre les peuples italiques indigènes et les Pélages venus de la Grèce, et composant avec les premiers la population de Rome. Cette opposition était représentée dans la mythologie italique par la lutte de Janus et de Saturne. C'est encore l'opposition entre les patriciens et les plébéiens qui, malgré le lien naturel du mariage, malgré les liens cimentés par des dangers communs et de communes victoires, ne put jamais se fondre en un tout homogène. C'est l'opposition qui existait entre les comices par curies, d'un côté, et les comices par tribus de l'autre; c'est l'opposition qui se manifestait dans la dualité de toutes les magistratures publiques, des consuls, des tribuns, des censeurs, etc., et qui se reproduit dans toute l'histoire du peuple romain.

Le nombre dix, qui paraît dans les cornes et dans les ongles des pieds, est le nombre radical et mystique de cet empire. C'est sur lui que repose le partage des trois tribus du peuple dominant, les Titiens, les Ramnes et les Lucères. Chaque tribu a dix curies; ces curies ont à leur tête dix *gentes* ou familles, dont chacune envoie un député au sénat, de sorte que chaque branche a dix sénateurs. La masse du peuple est partagée en dix tribus. Les décemvirs, ces premiers législateurs, écrivent la loi des Dix Tables. L'armée est sous-divisée en décuries, centuries, etc. Partout en un mot apparaît le nombre radical de l'empire. Le nombre dix, après s'être reproduit d'une manière plus éclatante dans les dix chefs nommés décemvirs, disparaît et est remplacé par le nombre trois, lors du premier trium-

virat. Sept généraux de la république, à la tête de sept armées, combattent contre les trois armées des triumvirs, et succombent, jusqu'à ce qu'enfin l'unité se fait jour et apparaît dans César et dans la puissance absolue des empereurs romains. C'est là cette corne du milieu, avec des yeux comme ceux d'un homme, et une bouche qui dit des choses monstreuses; elle blasphème contre Dieu en déifiant ses empereurs. Elle fait la guerre contre les saints du Seigneur, et remporte la victoire pour un temps, deux temps et la moitié d'un temps, dans les dix grandes persécutions des chrétiens, pendant trois siècles et demi. Mais voici que des trônes sont placés, et que s'assied l'Ancien des jours. Son vêtement est blanc comme la neige, la flamme est son trône, et un feu consumant en forme les roues. Un fleuve de feu sort de son visage. Mille fois mille serviteurs le servent, et dix mille fois cent mille se tiennent debout devant lui. Il s'assied sur son tribunal, et les livres sont ouverts devant lui. La sentence est portée; la bête est tuée, et on ne peut plus trouver le lieu où elle habitait. Or voici apparaître dans les nuages du ciel quelqu'un comme le Fils de l'Homme, qui se présente devant le trône de l'Ancien des jours; et toute puissance lui est donnée, afin que tous les peuples, toutes les races et toutes les langues le servent sur la terre. Sa puissance est éternelle, et son royaume ne sera jamais détruit.

Faut-il faire commencer les soixante-dix semaines de Daniel avant le dernier décret qui fut porté dans la vingtième année du règne d'Artaxercès, roi de Perse, quatre cent quarante-cinq ans avant Jésus-Christ, lorsque les Juifs sortirent de Babylone sous la conduite de Néhémie? Dans ce cas, la fin des quatre cent quatre-vingt-dix ans tom-

berait dans l'année où Theudas, dont il est fait mention aux Actes des apôtres, se donna pour le Messie des Juifs, c'est-à-dire dans le temps même où ceux-ci s'étant révoltés contre la puissance romaine, la ville de Jérusalem fut complétement détruite. Flavius Josèphe écrit à ce propos dans sa guerre des Juifs : « Ce qui encouragea le plus les Juifs à « entreprendre la guerre, ce fut une prophétie équivoque « des saintes Écritures, qui annonçait que vers ce temps « il sortirait du milieu d'eux un homme qui soumettrait « à sa puissance l'univers entier. » Tacite et Suétone nous racontent également qu'en Orient on était convaincu que, d'après les anciens livres des prêtres, cette contrée deviendrait en ce même temps puissante et redoutable, et que la Judée produirait un roi qui règnerait sur le monde entier. Josèphe, qui connaissait son époque, eut à s'applaudir d'avoir su appliquer à temps cette prophétie de Daniel à Vespasien, lorsque, conduit les mains liées devant le général romain, il lui dit d'un ton prophétique : « Vous « serez, ô César! non-seulement mon maître, mais celui « de la terre, de la mer et de tout le genre humain. » Cette prédiction, en effet, lui valut non-seulement la vie et la liberté, mais encore la faveur des Césars, comme nous l'apprennent les auteurs cités plus haut et les rabbins eux-mêmes.

Ces anciens livres des prêtres sont les saintes Écritures. Cette prophétie dont parle Tacite et Suétone était celle de Daniel. Elle s'était répandue de Suze dans tout l'Orient; les savants, les juifs, les païens, en avaient eu connaissance; et les Juifs, s'imaginant que le Messie viendrait à leur secours dans l'extrême détresse où ils se trouvaient, s'ils parvenaient seulement à se soulever en masse, hâte-

rent par là leur ruine. Mais que parlons-nous de Josèphe? Les Juifs étaient tellement persuadés que l'époque de cette guerre était le dernier terme de l'accomplissement des prophéties, que nous lisons, dans une multitude de passages des livres des anciens rabbins, que le roi Messie est vraiment né en Judée à l'époque où ce royaume a été détruit, mais qu'il se tient caché à cause des péchés de son peuple. Et ces traditions sur la retraite du Messie se sont conservées jusque dans ces derniers temps. Cependant l'issue malheureuse de cette dernière tentative ouvrit les yeux à un grand nombre d'entre eux, qui se convertirent au christianisme. Et le Talmud lui-même contient ces paroles, où respirent un profond découragement : « Tous les termes « ont pris fin. »

Jérusalem était détruite, et le dernier terme du salut laissé aux Juifs était dépassé. Mais Élie avait paru et consacré l'oint du Seigneur. Les interprètes des saintes Écritures ont placé le commencement de sa vie publique, les uns trop tôt, les autres trop tard, se méprenant tous également sur l'époque où avaient dû commencer les soixante-dix semaines de Daniel. Mais les soixante-dix semaines dont parle le prophète ont vraiment commencé dans la septième année du règne d'Artaxercès, roi des Perses, lorsque Esdras, cet homme si savant dans la loi de Dieu, retourna de Babylone à Jérusalem, emmenant avec lui les Israélites, les prêtres, les lévites et les chantres. Ils arrivèrent en cette ville dans le cinquième mois, c'est-à-dire dans le mois de juillet de la septième année du règne d'Artaxercès. Et Esdras rétablit le culte du Seigneur dans son nouveau temple, et releva la maison de Dieu.

CHAPITRE XIX

Suite du même sujet.

Esdras apparaît dans l'horizon comme un second Moïse. C'est lui qui introduit de nouveau la race d'Abraham dans la terre promise. C'est lui qui, d'après le récit des rabbins, fonda en Israël le grand sanhédrin ou la grande synagogue, composée de quatre-vingts docteurs, et qui rétablit la *thora*, comme aussi le Talmud et la Cabale, c'est-à-dire la Bible avec la tradition qui l'explique, telle que Dieu l'avait révélée à Adam, à Abraham et à Moïse. C'est lui qui, de concert avec Néhémie, recueillit les livres saints de l'Ancien Testament qui avaient été dispersés dans la captivité de Babylone, complétant avec le secours de la tradition orale et de l'inspiration divine ce qui s'était perdu, et mettant les saintes Écritures sous la forme et dans l'ordre où nous les possédons maintenant. Aussi est-il considéré, et par les Juifs et par les chrétiens, comme le restaurateur du canon de l'Ancien Testament et de l'Église mosaïque. C'est à lui que les Juifs rapportaient toutes les institutions qui les avaient gouvernés pendant la durée du second temple. Ils le nommaient même leur second législateur, et disaient de lui qu'il aurait mérité d'être le premier, si Moïse ne l'avait précédé. C'est lui qui a prescrit entre autres choses les dix-huit prières qu'ils doivent réciter chaque jour, jusqu'à ce que, sous la judicature suprême de Gamaliel, le R. Samuel Katon en eût ajouté une dix-neuvième contre les chrétiens. Plusieurs livres recueillis par Esdras, et don la canonicité nous est d'ail-

leurs tout à fait inconnue, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Tels sont, outre quelques livres des prophètes et les livres de Salomon sur l'histoire naturelle, le livre héroïque intitulé *les Guerres du Seigneur*, et un autre pour titre : *le Livre des justes*, où l'on décrit d'une manière plus détaillée la sortie triomphante d'Égypte, le passage à travers le désert, l'histoire de la guerre de sept ans dans le pays de Chanaan, avec les victoires de Josué et de ses héros.

Ce qui, dans les écrits de Moïse, est l'ouvrage d'une plume postérieure, comme par exemple la généalogie d'Édom, dans la Genèse (XXXVI, 31), généalogie qui est continuée jusqu'au roi Saül; comme aussi les noms de villes plus nouveaux qui se rencontrent çà et là, tout cela est de la main d'Esdras, à qui les Juifs doivent également l'introduction des caractères assyrio-chaldaïques ou de l'écriture carrée, à la place de l'écriture cursive et phénicienne, que les Samaritains conservèrent. Tertullien, saint Irénée, saint Chrysostome et d'autres Pères agrandissent encore la merveille, en prétendant qu'Esdras a rétabli mot à mot, par l'inspiration divine, tels qu'ils étaient auparavant, les livres saints qui avaient été brûlés. Cependant, d'après la tradition des Juifs postérieurs, ce ne fut que plus tard, et sous Onias, qui mourut deux cent quatre-vingt-douze ans avant Jésus-Christ, que le canon hébraïque commencé par Esdras fut terminé.

Esdras est donc le second législateur de son peuple, qu'il tira comme le premier de la captivité d'Égypte, précisément à l'époque où les païens venaient de trouver en Socrate un nouveau prophète, qui leur annonçait qu'un Dieu allait descendre du ciel sur la terre. Il méritait donc bien que le commencement des soixante-dix semaines prît

date du jour où il sortit avec les Israélites de Babylone, alors capitale du monde. La publication de l'édit qui permettait la reconstruction de Jérusalem date donc du jour où l'on commença à rebâtir le temple détruit. C'est alors que commencèrent les soixante-dix semaines de Daniel ; elles continuent jusqu'au jour où furent achevés, non-seulement le temple, mais encore Jérusalem la ville sainte, et avec elle l'État, l'ordre et tout ce qui le constitue.

Les premiers travaux faits sous Zorobabel n'étaient en quelque sorte que des préparatifs et des essais. Il fallait combattre les peuples des environs et leurs chefs. Les travaux furent encore suspendus sous Cyrus. Cambyse et son successeur Smerdis ou Assuérus et Artaxercès, comme la Bible les nomme, défendirent expressément de les continuer, avant même qu'on eût encore posé la première pierre du temple. Il est vrai que la première année de Darius, et après le second départ de Babylone sous le même Zorobabel, on obtint de nouveau la permission de reprendre les travaux, et qu'on bâtit les murs du temple sur les exhortations du prophète Aggée, malgré l'opposition des Chutéens. Mais les rues et les murs de la ville étaient toujours en ruine, et les portes avaient été consumées par les flammes. Toutes ces ruines ne furent réparées que sous Esdras, après le troisième retour de la captivité. L'édit qui permet la reconstruction de Jérusalem date donc du retour des Juifs sous Esdras, dans la septième année du roi Artaxercès. Et comme ce prince a commencé de régner l'an 465 avant Jésus-Christ et 289 de Rome, le commencement des soixante-dix semaines ou des quatre cent quatre-vingt-dix ans date de l'an 458 avant Jésus-Christ ou 296 de Rome.

Or ce point de temps est un des plus signalés de l'histoire. Car, selon Josèphe, depuis la création du monde jusqu'à cette époque s'étaient écoulées cinq mille années cycliques ou sacerdotales composées de deux cent soixante-treize jours, ce qui fait trois mille sept cent quarante années solaires. Et d'après une chronologie indienne, le troisième âge du monde a dû finir l'an 3762 de la création. Sept fois s'était accompli le cycle luni-solaire d'une signification si profonde, composée de dix-neuf fois vingt-huit ans ou de cinq cent trente-deux ans. De même encore, le monde avait vu passer sept périodes de Phénix de cinq cent quarante années lunaires, ou quarante-neuf mille cours de la lune, et soixante-seize jubilés de quarante-neuf années solaires chacun : juste autant que la généalogie de Jésus-Christ compte de générations. Dix semaines jubilaires, ou quatre cent quatre-vingt-dix ans restaient encore jusqu'à la fin de l'époque du Messie, et jusqu'à la rédemption du monde par sa mort.

Mais cette période se subdivise de nouveau en trois autres qui comprennent, l'une le rétablissement, l'autre la durée, et la troisième la fin de l'ancienne alliance et le commencement de la nouvelle. Les deux premiers groupes de cette chronologie prophétique sont sept semaines et soixante-deux semaines. Les sept semaines commencent avec la publication de l'édit d'Artaxercès. « Et les rues et « les murs seront rebâtis de nouveau dans un temps d'an- « goisses. » Or depuis la reconstruction du temple sur le mont Moria, et le rétablissement de l'ordre par Esdras, quatre cent cinquante-huit ans avant Jésus-Christ, jusqu'à l'entier achèvement des murs et des rues, des portes et des tours et des quartiers de la ville autour du temple, ou

jusqu'au dernier retour de Néhémie, il s'était écoulé quarante-neuf ans. Car ce prophète avait été envoyé de nouveau en Perse, douze ans après sa première mission dans ce pays. Il revint donc pour la seconde fois à Jérusalem vers l'an 410 avant Jésus-Christ. Et c'est ainsi que fut accomplie la restauration de l'État et de l'Église judaïques.

Ce sont là les sept semaines de la première période de la reconstruction de Jérusalem, période pleine d'angoisse, où les Juifs bâtissaient d'une main, et tenaient de l'autre l'épée pour se défendre contre les incursions des peuples voisins. Nous avons encore soixante-deux semaines pendant lesquelles a duré le service du Seigneur nouvellement organisé; ce qui nous donne un total de soixante-neuf semaines ou quatre cent quatre-vingt-trois ans, depuis l'envoi d'Esdras et le renouvellement de l'alliance jusqu'à sa confirmation. Or le dernier sceau fut mis à cette alliance, et les prophéties furent accomplies, lorsque le nouvel Élie parut pour préparer les voies au Messie. Cet Élie, c'est Jean le précurseur, dont il est dit dans l'Évangile : « La loi et les « prophètes vont jusqu'à Jean : à partir de là l'Évan- « gile du royaume de Dieu est annoncé. » (Luc, XVI 16.)

Il est remarquable que jamais les Juifs ne dirent à Jésus-Christ : « Le temps où le Messie doit venir n'est pas « encore arrivé; » mais ils l'attendaient conformément aux prophètes, et plusieurs même crurent que Jean était le Messie. Si Judas de Gamala et Theudas purent se faire reconnaître comme tels, c'était assurément parce que tous croyaient que les temps prédits étaient accomplis. Mais Jésus était trop pauvre, et paraissait trop misérable à ce peuple matériel et grossier; et ce qu'ils lui reprochaient, c'était d'être un Galiléen et le fils d'un charpentier.

« Pendant une semaine (c'est-à-dire dans la soixante-
« dixième ou la dernière) il confirmera l'alliance pour plu-
« sieurs. Après les soixante-deux semaines, le Messie sera
« mis à mort, et dans le milieu de la semaine les victimes
« et les sacrifices cesseront, et l'abomination de la déso-
« lation sera dans le temple. » Cette alliance c'est celle que Dieu a contractée avec l'humanité; d'abord avec Adam dans l'Église primitive, au seuil même du paradis terrestre; puis avec Noé, la seconde tige du genre humain, au pied du mont Ararat; ensuite avec les patriarches, Moïse et les prophètes. Mais c'est surtout cette alliance bien plus intime qu'il a contractée avec nous par Jésus-Christ dans l'Incarnation. Chacune de ces alliances est précédée par une rupture de l'alliance antérieure de la part de l'homme, et par un grand jugement de la part de Dieu. Ce jugement, nous le voyons accompli, après la chute d'Adam, par le chérubin portant une épée flamboyante à la porte du paradis. Plus tard, lorsque la mesure des péchés du monde est comblée, le jugement de Dieu s'accomplit dans le déluge qui ensevelit la terre et détruit le genre humain. Enfin, dans la plénitude des temps, le jugement de Dieu s'exécute sur le Calvaire par la mort sanglante de l'Homme-Dieu. Le genre humain, considéré de ce point de vue, est donc aujourd'hui dans le troisième âge du monde; et l'humanité se présente à nos regards comme un vaste dôme, composé de trois nefs. La première, enfoncée sous la terre, et s'appuyant immédiatement sur elle, représente l'époque et l'Église antédiluviennes, dont les fondements étaient, pour ainsi dire, communs avec ceux de la nature. La nef intermédiaire représente l'Église de l'antiquité, dont Jérusalem était le centre; mais le chœur

ou la nef supérieure, c'est l'Église chrétienne, dont Pierre est le chef, et qui s'élève sur les fondements des deux autres. C'est ainsi que l'architecture gothique nous représente ces trois alliances et ces trois Églises, dont chacune a eu son apocalypse et son prophète : Hénoch, qui prédit le déluge, pour la première, Daniel pour la seconde, et Jean pour la troisième.

Le Messie ayant paru et annoncé l'Évangile après les soixante-deux semaines, l'ancienne alliance mosaïque a été abrogée et remplacée par la nouvelle. Celle-ci a été scellée et confirmée au milieu de cette dernière semaine, c'est-à-dire, après trois ans et demi, par le sang du Crucifié. Le péché a été effacé, les prophéties accomplies et la justice rétablie sur la terre. « Au milieu de la semaine « cesseront les sacrifices et les victimes : » c'est-à-dire que le culte symbolique sera détruit par la mort de l'Agneau sans tache, et fera place au sacrifice réel qui est offert tous les jours encore d'une manière non sanglante sur les autels de la nouvelle alliance.

Au milieu de la semaine est entrée dans le temple l'abomination de la désolation dont parle le prophète, lorsqu'à la mort de Jésus le rideau du sanctuaire se déchira, et que le Saint des saints fut profané. Aussi à la vue du crime des Juifs déicides, et de la réprobation que ce crime attira sur eux et sur Jérusalem, Daniel jette aussitôt les regards sur l'accomplissement du jugement de Dieu. Il voit Jérusalem et le temple renversés et détruits par le peuple romain sous la conduite de Titus. Cette vision avait déjà été montrée à Balaam, lorsqu'il dit au ch. XXIV des *Nombres* : « Ils viennent de l'Italie sur des vaisseaux ; ils domp« tent Assur et anéantissent le peuple des Hébreux ; puis « ils disparaissent eux-mêmes. »

« Mais la fin sera l'anéantissement, et la destruction per-« sévèrera après la fin de la guerre. L'abomination de la « désolation sera dans le temple, et la désolation durera « jusqu'à la fin des jours. » Cet oracle s'est accompli d'une manière merveilleuse et terrible aux yeux du monde, lorsque, trois siècles après la destruction de Jérusalem, Julien l'Apostat, dès le commencement de son règne, l'an 363, voulant se moquer et des prophéties et des chrétiens, commanda de rebâtir le temple mosaïque. Les Juifs se mirent à l'œuvre avec un grand zèle; mais des globes de feu étaient lancés du haut du ciel et faisaient fondre le fer dont se servaient les ouvriers, des tremblements de terre ébranlaient les fondements, des flammes s'élevant de la terre engloutirent plusieurs fois les ouvriers; de sorte que, ce lieu étant devenu inaccessible, on fut obligé de renoncer à l'entreprise, après avoir essayé jusqu'à trois fois, sous Adrien, Constantin et Julien, de convaincre Dieu et ses prophètes de mensonges. A la troisième fois, sous Julien, la leçon, ayant été plus terrible, porta ses fruits, et le souvenir de cet événement nous a été conservé par Ammien Marcellin lui-même, auteur païen; et les chroniques juives n'ont osé le révoquer en doute. Aussi les partisans du Sohar croient encore aujourd'hui que Jérusalem ne sera plus jamais rebâtie.

Au reste, l'histoire ecclésiastique des premiers siècles ne prouve que trop jusqu'à quel point les oracles de l'ancien monde furent accomplis avec la mort de Jésus. Pour ce qui concerne l'abomination dans le lieu saint, Josèphe (*de Bello*, 6) et Tacite (*Hist.*, 5, 13) nous apprennent que peu de temps avant la ruine de Jérusalem, lorsque les horreurs de la désolation approchaient déjà du sanctuaire,

on entendit une grande multitude de voix crier : « Sortons d'ici, sortons d'ici ! » annonçant de cette manière que Dieu abandonnait à jamais le peuple juif. Quant aux oracles païens, Plutarque nous a laissé un livre sur la *Cessation des oracles*, écrit précisément vers cette époque, et où il se plaint que les oracles ne se faisaient plus entendre. Celui d'Apollon à Delphes avait déjà cessé du temps de Cicéron, et un grand nombre de ces oracles déclarèrent eux-mêmes que Jésus le crucifié, ou même que la simple présence d'un chrétien les réduisait en silence.

Il en fut des mystères anciens comme des oracles : car le Dieu sauveur, dont Jupiter, Apollon, Neptune et Dionysus, Asclépias et Héraclès n'avaient porté le nom que d'une manière symbolique ; le Dieu sauveur, le Dieu des temps nouveaux, annoncé depuis longtemps sous des noms divers, le Dieu inconnu, le vrai Sauveur, avait enfin paru dans le Christ Jésus. Le paganisme avait fini, et l'avenir si consalant dont l'espérance avait réjoui nos pères était devenu présent.

Tel est le sens de la sublime prophétie de Daniel, que les philosophes modernes, afin de pouvoir se débarrasser de Jésus-Christ, ont osé appliquer à Antiochus Épiphane, qui profana et désola le sanctuaire pendant trois ans et demi. Mais le même prophète parle très-distinctement de cette profanation dans une vision particulière (ch. VIII). Si d'ailleurs on plaçait la fin des soixante - dix années à l'an 168 avant Jésus-Christ, qui est l'époque où le sanctuaire fut ravagé, l'espace de temps qui se serait écoulé entre cette époque et le commencement des soixante-dix semaines ne comprendrait que soixante-trois semaines d'années. Que faire des sept autres qui restent sans emploi et

sans but? Un savant protestant, dans un livre qu'il vient d'écrire sur ce sujet, propose sérieusement de reculer ces sept années, et les événements qui doivent s'y accomplir, jusqu'aux dernières années qui précèderont immédiatement la fin du monde. Voilà à quelles absurdités est condamnée la science qui veut s'élever contre la foi et interpréter à sa façon les prophéties. Au reste, le Christ lui-même a appliqué la prophétie de Daniel à sa propre personne. (Matth., XXIV; Marc XIV; Luc XXII.) Car de même qu'il a usé de patience quatre cent quatre-vingt-dix ans avec son peuple, ainsi nous a-t-il commandé (Matth., XVIII, 22) de pardonner sept fois soixante-dix fois à ceux qui nous ont offensés. Les rabbins aussi qui ont interprété la vision de Daniel ont toujours vu dans le fer de la statue le symbole de l'empire romain : et les érudits de nos jours voudraient en savoir plus qu'eux à ce sujet?

Les quatre monarchies, représentées dans le géant que vit Daniel, avaient essayé de résoudre avec l'épée le grand problème qui a été et qui est encore le but de toute l'histoire : à savoir, de ramasser l'humanité tout entière dans une unité parfaite, de rétablir l'empire universel qui avait été dissous à Babylone, et de fonder en même temps une religion universelle comme lui. Auguste, à la fin des quatre âges du monde, s'était présenté au paganisme comme le sauveur attendu; mais en vain. Ce Sauveur apparut au terme des soixante-dix semaines, pour être la tige d'un nouveau peuple, et il a accompli dans sa personne, jusqu'aux moindres détails, la prophétie de Daniel, de sorte que nos calculs ont toute la force d'une démonstration évidente.

Le cours des soixante-dix semaines de la promesse com-

mence l'année où fut publié l'édit par lequel Artaxercès, roi des Perses, permettait aux Juifs de rebâtir Jérusalem. C'était l'an de Rome 496 (458 avant l'ère chrétienne), la septième année du règne d'Artaxercès, lorsque le peuple juif sortit pour la troisième fois de Babylone sous la conduite d'Esdras. A partir de ce moment, il s'est écoulé d'abord sept semaines, puis soixante-deux semaines, ce qui nous conduit à l'an 25 de J.-C. C'est alors que l'ancienne alliance a été confirmée, que le Saint a été oint et introduit, pour ainsi dire, dans la vie publique par le baptême et sous les yeux de Jean, le dernier et le plus grand des prophètes. Puis, au milieu de la dernière semaine, les sacrifices ont perdu toute leur valeur par sa mort. Celle-ci tombe donc dans la première moitié de l'an de Rome 782 et de l'an 29 de notre ère. Pendant toute la soixante-dixième semaine, c'est-à-dire jusqu'à l'an de Rome 785 et 32 après J.-C., l'abrogation de l'ancienne alliance continue, ainsi que l'admission des prémices du peuple de Dieu dans le royaume du Christ. Car ce peuple, d'après les promesses faites autrefois à ses ancêtres, devait entrer le premier dans le bercail du salut, et être comme les prémices de l'esprit ou de la résurrection.

Mais il fallait que les Gentils entrassent aussi dans ce bercail; et c'est ce qui est arrivé dans la dernière apparition du Christ au grand apôtre Paul sur le chemin de Damas, le 25 janvier de l'an 33 après J.-C. A partir de ce moment, les Juifs ont perdu leur droit d'aînesse et tous ses privilèges; ils ont perdu leur caractère, leur noblesse, leur nationalité. Le temps de répit qui leur avait été donné est écoulé; le Messie est venu, la rédemption a lui sur le monde, et la prophétie des soixante-dix semaines est ac-

complie. Ceci est arrivé par une coïncidence remarquable, au moment où s'accomplissait le deux cent vingt-deuxième cours du cycle luni-solaire de dix-neuf ans : et c'est de là qu'a pris naissance l'ère de l'Ascension, qui est encore usitée en diverses contrées de l'Orient. Ainsi la prophétie de Daniel, la plus sublime et la plus claire de toutes les prophéties de l'Ancien Testament, s'est accomplie jusqu'au dernier point. Les soixante-dix semaines nous servent non-seulement à préciser l'époque où le divin Médiateur a commencé sa carrière publique, et celle où il est mort, mais encore pour corriger notre chronologie en ce qu'elle a de défectueux. Nous avons donc ici une démonstration *à priori* que cette chronologie compte cinq années de moins jusqu'au baptême de Jésus. Nous voyons aussi par là pourquoi tant d'écrivains, dans tous les temps, se sont trompés plus ou moins dans le calcul des soixante-dix semaines, relativement à Jésus-Christ; et pourquoi, d'un autre côté, les vrais chronologistes ont cherché à présenter ces soixante-dix semaines de la prophétie de Daniel comme une grande semaine des étoiles fixes.

CHAPITRE XX

De l'année de la mort de Jésus-Christ et du jour de la Rédemption.

« En ce temps vivait aussi Jésus, un homme sage, si on « peut l'appeler simplement un homme. Car il a accompli « des choses étranges; il était le docteur de ceux qui re- « çoivent avec joie la vérité, et il s'est fait beaucoup d'i- « mitateurs parmi les Juifs et parmi les païens. Ce Jésus

« était le Christ que Pilate, sur les plaintes des princes de « notre peuple, condamna à mourir sur la croix. Cependant ceux qui l'avaient aimé pendant sa vie ne cessèrent « point pour cela de l'aimer après sa mort. Car il parut « de nouveau vivant à leurs yeux le troisième jour après « son supplice, comme l'avaient prophétisé de lui les divins prophètes, qui racontent mille autres merveilles à « son sujet. Et le peuple qui a pris de lui le nom de « *chrétien* a duré jusqu'à ce jour. » (*Antiq.*, 18, 3, 3.)

Tel est le témoignage que Josèphe rend de Jésus-Christ, dont la mort ne précéda que de huit ans la naissance de cet historien. Ce témoignage est d'autant plus remarquable que, parmi les contemporains de Josèphe, un grand nombre avaient été témoins oculaires des actions de Jésus. Aussi ce témoignage a-t-il été invoqué dans tous les temps, comme nous le voyons dans Eusèbe, saint Jérôme, Isidore de Péluse, Photius, Suidas, etc., et dans tous les lieux; car nous le trouvons partout dans les plus anciens manuscrits grecs, et dans une multitude de traductions latines. Si Josèphe appelle du nom de *paradoxes* ou *choses étranges* les actions de Jésus, c'est qu'il ne pouvait se les expliquer naturellement, et qu'étant pharisien, il ne pouvait les croire. Et pourtant les témoins oculaires de ces faits étaient là sous ses yeux. Son témoignage est, à cause de cela, suffisant pour dissiper et détruire toutes les explications que les rationalistes ont voulu donner de la vie et des merveilles de Jésus. Ce témoignage, sorti de la bouche d'un Juif, dans un de ces moments de sincérité comme il y en a dans la vie de chaque homme, même du plus incrédule, est pour nous de la plus haute importance.

Mais le paganisme ne pouvait rester muet dans une chose de cette gravité; il devait unir sa voix à celle du judaïsme, et proclamer avec celui-ci la haute dignité de Jésus et sa mort. En effet, le Fils de Dieu, en mourant sur la croix, abolit pour toujours et les sacrifices des païens et ceux que commandait la loi de Moïse. Cet événement, le plus grand de tous, et qui ébranla le monde jusque dans ses bases, ne pouvait rester un mystère ni pour les païens ni pour les Juifs. Si donc nous interrogeons les premiers sur ce grand fait, nous devons trouver chez eux la confirmation de l'époque où Jésus est mort. Plutarque, dans son livre *de la Chute des oracles*, chap. XVII, nous raconte à ce sujet une histoire merveilleuse. C'est un dialogue entre plusieurs philosophes romains, dont l'un s'exprime de la manière suivante :

« Épitherse, le père du rhéteur Émilien, que quelques-« uns de vous ont entendu, et qui était mon compatriote « et mon maître de grammaire, racontait qu'il fit un « voyage en Italie sur un vaisseau qui avait à bord des « objets de commerce et beaucoup de passagers. Un soir, « comme ils étaient près des îles Échinades (aujourd'hui « Curzolari, Paros et Antiparos), le vent cessa, et le « vaisseau fut poussé dans le voisinage de l'île Parée. La « plupart des passagers étaient encore éveillés, et beau-« coup buvaient après le souper, lorsqu'on entendit tout « à coup partir de cette île une voix, comme si quelqu'un « appelait Thamus. Ainsi s'appelait le pilote, qui était « Égyptien, mais dont très-peu de passagers connaissaient « le nom. Tout le monde fut plongé dans l'étonnement, « et le pilote ne répondit point à cette voix, quoiqu'elle « l'eût appelé deux fois. Cependant il répondit à un troi-

« sième appel, et la voix lui cria alors : Quand tu passeras près de Palodes, annonce à ce lieu que le grand Pan est mort. Tous les passagers ne savaient que penser, et se demandaient s'il était prudent d'exécuter l'ordre qui venait d'être donné, où s'il ne valait pas mieux ne plus s'occuper de cette affaire. Mais Thamus déclara que, si le vent soufflait, il passerait devant Palodes sans rien dire; mais que, si au contraire le temps était calme, il dirait ce qu'il avait entendu. Or, lorsqu'on fut près de Palodes, comme le temps était calme et la mer tranquille, Thamus, se plaçant sur l'arrière du vaisseau, et se tournant du côté de la terre, cria comme il l'avait entendu : Le grand Pan est mort. A peine avait-il prononcé ces mots, qu'on entendit une grande multitude qui poussait un immense soupir. Comme il y avait beaucoup de passagers sur le vaisseau, cet événement fut bientôt connu à Rome, où il devint l'objet de toutes les conversations, si bien que l'empereur Tibère fit venir près de lui Thamus. Cette affaire fit même sur son esprit une telle impression, qu'il fit faire des recherches très-exactes relativement à ce Pan, dont on avait annoncé la mort. Mais les philosophes qui l'entouraient furent d'avis que ce Pan était le fils de Mercure et de Pénélope. Quant à Philippe (c'était le nom de celui qui racontait l'histoire), il trouva parmi les assistants plusieurs témoins qui avaient entendu raconter ce fait par le vieil Émilien lui-même. »

Sur les plateaux de l'Asie centrale, et particulièrement dans le désert de Kobi, on entend souvent descendre d'en haut je ne sais quelles voix sans qu'on puisse deviner leur origine, ni comment elles se forment. Vous diriez

tantôt des voix vivantes, tantôt des sons d'instruments, tantôt des plaintes profondes et pénétrantes, semblables aux musiques aériennes de l'île de Ceylan. Les voix dont il est question dans cette histoire étaient aussi des voix mystérieuses de la nature, dont les puissances infernales se servaient pour communiquer aux hommes cette nouvelle, objet de terreur pour elles. La mort du Fils de Dieu fut annoncée par toute la terre par des phénomènes étranges. Le paganisme ressentit jusque dans son fond le plus intime, dans ses oracles, le contre-coup de ce grand événement. De même qu'un signe paraissant au ciel avait annoncé au Sabéisme la naissance du Sauveur, ainsi la mort de Celui qui était descendu aux enfers est annoncée ici par les oracles de l'enfer, aux adorateurs des démons, jusque dans Rome leur capitale. Et de même qu'à l'arrivée des mages, Hérode réunit les sages d'entre les Juifs, pour les interroger sur la naissance du Messie, ainsi Tibère consulte ici les sages de son peuple sur la nouvelle de sa mort. Cet événement est d'autant plus remarquable que, peu de temps après, le rapport de Pilate sur la mort de Jésus arriva à Rome au palais de l'empereur. Et c'est de là sans doute qu'est venue cette tradition, que Tibère proposa au sénat de mettre Jésus au nombre des dieux, mais que le sénat rejeta ce projet. Tacite aussi, dans ses *Annales* (15, 44), racontant l'incendie de Rome fait mention de la mort de Jésus dans les termes suivants : « Pour dé-
« tourner de lui le soupçon d'avoir ordonné lui-même cet
« incendie, Néron en accusa les chrétiens. C'est ainsi que
« le peuple appelle cette race, objet d'horreur et de haine
« à cause de ses crimes. Ce nom vient d'un homme
« nommé Christ, qui fut condamné à mort et exécuté

« sous le règne de l'empereur Tibère et le gouvernement « de Ponce-Pilate. » Si la vie merveilleuse et la mort du Sauveur sont confirmées par plusieurs témoignages des auteurs juifs et des païens, de quel droit ose-t-on se plaindre qu'aucun auteur profane ne nous ait laissé une description impartiale de la vie de Jésus-Christ?

Lorsqu'on veut préciser l'année où il est mort, on trouve que ce point est presque aussi obscur que celui du jour de sa naissance. Le plus ancien témoignage que nous trouvions sur ce sujet, c'est la lettre d'Abgar, prince d'Édesse, au Christ, et du Christ à Abgar, que l'historien Eusèbe a tirée des archives d'Édesse, et qu'il a traduite du syriaque en grec, ajoutant à la fin la date 340. Cette date se rapporte à la chronologie syriaque, qui prend pour règle l'époque des Séleucides. Cette époque commence à la bataille de Gaza et à la conquête de Babylone par Séleucus, dans l'automne de l'année 442 de Rome, et 312 avant J.-C. Or Moïse de Chorène, historien arménien du vᵉ siècle, nous apprend (liv. II, ch. 29) que l'ambassade mémorable d'Abgar arriva à Jérusalem précisément à l'époque où Jésus faisait sa dernière entrée dans cette ville. Or on a toujours cru trouver un rapport entre cette ambassade et ces paroles de l'Évangéliste saint Jean : « Il y « avait aussi quelques païens parmi ceux qui étaient venus « pour prier à la fête. Ceux-ci s'adressèrent à Philippe, « qui était de Bethsaïda de Galilée, et lui dirent : Maître, « nous voudrions bien voir Jésus. » (Ch. 12, v. 20.) Sans examiner ici l'authenticité de ces lettres, si l'ambassade d'Abgar a eu lieu peu de temps avant la mort de Jésus, il suit de là qu'il est mort l'an de Rome 782 ou l'an 29 de l'ère chrétienne.

Parmi les Pères de l'Église qui peuvent nous donner quelques renseignements à ce sujet, le premier en date est Tertullien, qui vivait vers la fin du IIe siècle. D'après lui, le Christ est mort la quinzième année du règne de Tibère, c'est-à-dire l'année où saint Luc place son baptême. Saint Hippolyte de Porto, contemporain d'Origène, qui composa son *Cycle pascal de seize ans*, l'an 222, et qui prit pour point de départ la première année du règne d'Alexandre Sévère, place la mort du Christ dans la dernière année de sa période, et par conséquent, comme Tertullien, sous le consulat de Rubellius Géminus et de Fusius Géminus. A ces deux témoignages il faut ajouter encore celui de Lactance, qui, dans son livre des *Institutions divines* (liv. IV, ch. 10), donne aussi la quinzième année de Tibère comme celle de la mort du Sauveur. Consultons maintenant le célèbre calendrier romain rédigé l'an 354 de notre ère, et appelé le *Catalogue libérien*, parce qu'il fut composé sous le pape Libère, et dans le temps de l'empereur Constance, d'après les plus antiques documents. C'est le plus ancien catalogue des papes, et il commence ainsi : « Notre-Seigneur Jésus-Christ souffrit « sous le règne de Tibère César, et sous le consulat des « deux Géminus, le 8 des calendes d'avril. » Les fastes consulaires marquent aussi la mort de Jésus sous le même consulat; et Idace, dans sa *Chronique* (ch. 34), répète que Jésus, Fils de Dieu, selon les prophètes qui avaient parlé de lui, souffrit l'an 15 de Tibère.

Sulpice Sévère, qui écrivait l'an 400, sous le consulat de Stilicon, ajoute que depuis ce consulat des Géminus jusqu'à celui de Stilicon (1153 de Rome) il s'est écoulé trois cent soixante-douze ans, ce qui est très-

exact, si l'on prend cette dernière année pour l'année courante. (*Hist. sacra*, l. II, c. 27.) Orose, historien espagnol, donne la même date. Saint Augustin préfère aussi cette date aux autres. (*De Civit. Dei*, lib. 18, cap. 54.) Prosper d'Aquitaine embrasse aussi ce sentiment, ainsi que son continuateur Victorius, évêque de Tunnuna, Gaudence et Philastre. (*Hæres.*, 106.) D'après Clément d'Alexandrie, cette date était généralement adoptée de son temps, même par les hérétiques, tels que les basilidiens. Lactance est plus précis encore dans son livre *de la Mort des persécuteurs* (ch. 2), lorsqu'il dit que Jésus est mort vingt-cinq ans avant le règne de Néron. Or celui-ci monta sur le trône l'an de Rome 807; donc Jésus-Christ mourut l'an 782. Eusèbe lui-même, qui s'écarte le plus du reste des Pères en ce point, s'exprime ainsi : « La plupart prétendent que depuis la mort du Seigneur jusqu'au règne de Néron, lorsque les Romains prirent les armes contre les Juifs, il s'est écoulé trente-cinq ans. » Or, si Notre-Seigneur est mort l'an 782, il s'est passé juste trente-cinq ans depuis sa mort jusqu'à la première révolte des Juifs, en 817.

Mais ce n'est pas encore assez : Clément d'Alexandrie, la Chronique d'Alexandrie, Origène, saint Chrysostome, saint Jérôme et Sulpice Sévère enseignent unanimement que Jérusalem a été détruite quarante-deux ans après la mort du Christ; et cette tradition s'est conservée parmi les Juifs; car nous lisons dans Abarbanel : « Notre peuple a encore un autre doute. Les chrétiens disent que Jésus le Nazaréen est mort quarante-deux ans avant la ruine du temple. Et nous trouvons dans le Talmud qu'il a été le disciple de Josua-ben-Parachia » (qui vivait sous

Alexandre Jannée). Or la ruine du temple arriva le 1er septembre 823 et l'an 70 de notre ère : la mort de Jésus tombe donc sous le consulat des deux Géminus, l'an 782, ou 29 de l'ère chrétienne.

L'année où Jésus a commencé sa vie publique, et celle où il est mort, ont donc une date incontestable, et cette double date est prouvée *à priori* et *à posteriori*. Les paroles de l'Évangéliste qui place le baptême de Jésus dans la quinzième année de Tibère semblent, au premier abord, il est vrai, contredire positivement cette date. Mais, d'après tout ce que nous avons vu dans les chapitres précédents, elles ne font que la confirmer au contraire, et montrer jusqu'à l'évidence que la lettre de la Bible, sans une tradition qui l'explique, peut souvent conduire à de graves erreurs ou à de fausses interprétations, et que les documents contenus dans les livres saints ne doivent jamais être séparés du fond historique auquel ils tiennent.

CHAPITRE XXI

Du jour où est mort Notre-Seigneur Jésus-Christ.

S'il nous a été facile de trouver l'année de la mort du Rédempteur, il l'est beaucoup moins de déterminer d'une manière précise le jour où il a accompli son sacrifice. L'Écriture ne contient rien à ce sujet, si ce n'est qu'il est mort la veille du sabbat qui était en même temps le sabbat solennel, et par conséquent le vendredi, 14 du mois Nisan, et qu'il est ressuscité le premier jour de la semaine, c'est-à-dire un dimanche; et la tradition a été toujours

d'accord sur ce point avec l'Écriture. Mais la Bible ne parle ni du mois, ni du jour du mois où tombait alors le quatorzième de Nizan, d'après le calendrier romain. Et ce ne fut que plus tard, lorsque le christianisme se fut répandu dans le monde, que l'on commença à s'occuper de cette question. On ne tarda pas, en effet, à concevoir des doutes sur l'année de la mort du Christ, précisément parce que la manière dont saint Luc fixe cette époque est équivoque et obscure. De plus, les lunes chez les Juifs étaient tellement en désaccord avec les mois du calendrier romain, qu'il fallait tous les trois ou quatre ans intercaler un treizième mois pour faire concorder l'année lunaire des Hébreux avec l'année solaire des Romains. Enfin la Pâque juive, qui devait toujours tomber au quatorzième jour après l'équinoxe du printemps, n'était réglée au temps de Jésus-Christ que d'après la simple phase de la nouvelle lune. Mais après la ruine de Jérusalem, lorsque les Juifs furent dispersés dans tout l'univers, on voulut régler d'une manière plus précise cette fête si importante, et l'ancienne manière tomba bientôt dans l'oubli. Par toutes ces causes, il devenait très-difficile de préciser l'ancienne époque de la Pâque, et de mettre, sous ce rapport, le calendrier juif en harmonie avec le calendrier romain,

Le premier témoignage sur ce sujet nous est fourni par Tertullien, qui place le jour de la mort du Christ au 25 mars. Saint Épiphane, dans son livre *Contre les hérésies* (50, § 1), dit qu'il y avait des actes rédigés par Pilate qui constataient que le Christ avait souffert le 8 des calendes d'avril. Ce sont ces mêmes actes qu'invoquaient les quartodécimans, et la tradition s'est attachée plus tard à cette

date, quoiqu'elle soit attribuée souvent aussi à la résurrection du Sauveur. D'autres encore parmi les anciens ont assigné le 18, ou le 20, ou le 21 mars, comme saint Épiphane nous l'apprend. Lactance est pour le 26 du même mois; saint Augustin, tantôt pour le 23, tantôt pour le 25, ce qui prouve qu'il n'y avait rien de certain sur ce point.

Ceux qui se sont décidés pour le 25 mars paraissent avoir puisé cette opinion dans les plus anciens cycles romains relatifs à la fête de Pâques : c'est une remarque que fait le savant chronologiste Ideler (2, 421). Et en effet, sur cette sculpture qui nous représente l'évêque Hippolyte assis sur son siége, et qui porte, gravés des deux côtés, en caractères grecs, les cycles de Pâques composés par ce Père, nous trouvons dans la dernière année du second cycle ce mot *Pathos*, qui se rapporte évidemment à la mort de Jésus-Christ. On peut s'assurer de ce fait par l'inspection de ce monument trouvé à Tivoli en 1551, et conservé maintenant dans la bibliothèque du Vatican. Nous avons ici un témoignage de plus pour le consulat des deux Géminus. Hippolyte, en admettant le 25 mars, ne fit que sanctionner une tradition existant déjà de son temps; ou bien il déduisit cette date du cycle qu'il avait composé, et la mit ainsi le premier en circulation. Mais la première hypothèse est plus probable.

Cette date ressort aussi du cycle pascal des Latins, embrassant quatre-vingt-quatre ans, et formé de sept cycles lunaires de douze ans. Dans la soixante-huitième année de ce cycle, qui correspond à l'an 29 de notre ère, le jour de Pâques tombe un dimanche, le 27 mars; et par conséquent le jour de la mort du Christ tombe le vendredi

27 mars. Mais de même que l'ancienne tradition avait placé dans le même jour, au 6 janvier, l'apparition des mages, la naissance et le baptême de Jésus-Christ; ainsi pouvait-elle facilement placer au 25 mars le jour de la mort et de la conception du Sauveur. Cette tendance de la tradition chronologique se produit dans plusieurs Pères, mais particulièrement dans saint Augustin : et elle s'explique d'autant mieux, que le 25 mars était regardé dans l'Église latine comme le jour de la création. Victorius, qui compare la résurrection avec le lever du soleil et de la lune au quatrième jour de la Genèse, la place au 28 mars.

Le pape saint Clément et Théophile de Césarée, qui vivaient encore au temps des apôtres, la Chronique d'Alexandrie, saint Augustin, saint Maxime le Martyr, saint Anselme, Adon de Vienne, Bède, Thomasius, le Syncelle, et presque tous les computs grecs, mais particulièrement le décret du synode de Néocésarée, placent la mort du Seigneur au 23 mars. Saint Chrysostome et saint Cyrille sont les seuls qui, suivant la tradition de l'Église occidentale, donnent la préférence au 25 du même mois. Mais comme le Christ est mort l'an 782, et que la Pâque ne tombait pas alors le 23 mars, cette opinion se trouve renversée par la base.

Pendant tout le moyen âge, la date de ce jour était si généralement admise, que plusieurs la regardèrent comme plus importante que celle même de l'année où le Christ est mort. Or, comme dans toute la table pascale de Denys, sur 532 ans, il n'y en a que trois où le 14 Nisan tombe le 25 mars, à savoir, les années 12, 259 et 449 de notre ère (car ses cycles lunaires sont en avance d'une année sur l'ère chrétienne), Marianus Scot, Sigebert de Gem-

blach, Mathieu Pàris, etc., crurent devoir placer l'année de la mort du Christ l'an 12 de notre ère, et celle de sa naissance 33 ans plus tôt, c'est-à-dire 22 ou 21 ans en avance sur notre chronologie : et tout cela uniquement pour conserver la date du 25 mars. Ils distinguaient donc entre les années selon Denys et les années selon l'Évangile. Ainsi Gervais de Cantorbéry commence sa chronique de cette manière : « L'an de grâce 1100, selon Denys, et « 1122 selon l'Évangile, Henri Ier hérita de la monarchie « de toute l'Angleterre. » Une bulle même d'Urbain II est datée de cette manière : « Donnée à Latran l'an 1098 « selon Denys, et 1121 selon la chronologie plus certaine « de l'Évangile. » Dans les siècles XIIe, XIIIe et XIVe, cette opinion était générale : et Paul de Middelbourg, qui vivait au XVIe, en était tellement persuadé, qu'il crut voir lui apparaître en songe l'apôtre saint Paul, qui l'assurait de l'exactitude de cette date.

Le franciscain Roger Bacon, au XIIIe siècle, contemporain de saint Bonaventure, plaça la mort du Sauveur dans la trente-troisième année de l'ère chrétienne. Or la Pâque, d'après des calculs très-exacts, tombait alors le 5 avril. Costat, plus tard évêque d'Avila en Espagne, étant encore jeune homme, disputa publiquement à Sienne devant Eugène IV, et soutint contre deux papes, pour ainsi dire, que le Christ était mort le 3 avril de l'an 33. Il écrivit même une apologie à ce sujet. Jean de Muris et plusieurs auteurs modernes ont suivi cette opinion : d'autres ont préféré le 2 avril ; d'autres le 30 mars. Victorin de Limoges, Onuphre et d'autres reprirent le 26 mars, suivant en cela Lactance. Jean de Monteregio osa seul se déclarer pour le 11 avril. Mais comme tous ces auteurs se trom-

paient sur l'année, il est évident qu'ils ne pouvaient trouver exactement le jour de la mort du Seigneur. Pour y parvenir, il faut rapporter au calendrier romain le quatorzième jour de Nizan de l'année 782. Or la Pâque ne tombait pas alors le 25 mars; car la lune était dans ce jour à son dernier quartier : et la Pâque, comme on le sait, d'après la loi des Juifs, était fêtée quatorze jours après la nouvelle lune du printemps. Dans l'année du consulat des Géminus la conjonction d'avril commença le 2 avril au soir, à sept heures quarante-sept minutes, temps moyen de Jérusalem. Le Nisan devait par conséquent commencer le 3 avril. Dom Calmet, Petau, Waser et Ideler sont d'accord sur ce point. C'est donc le 16 avril, qui était un samedi, que tombait le 14 Nisan, où le Christ fut crucifié, et au soir duquel les Juifs mangèrent l'agneau pascal. Mais s'ils l'ont mangé le vendredi, comme le rapportent les évangélistes, il doit y avoir une erreur d'un jour dans le mois de Nisan, soit que les nuages n'aient pas permis d'observer la première phase de la lune, et qu'on ait été obligé de la déterminer d'une manière arbitraire; soit que les Juifs se soient servis déjà du canon pascal de Hillel, qu'on rectifiait d'après la phase de la lune toutes les fois que la fête s'écartait sensiblement de la pleine lune.

On sait que, dans l'incertitude si la nouvelle lune commençait le 29 ou le 30 du mois, les Juifs consacraient deux jours à célébrer leurs fêtes, afin de ne point manquer le temps prescrit pour leurs solennités, quoique Moïse n'eût ordonné qu'un jour. Et cet usage s'est conservé chez eux hors de la Palestine jusqu'à nos jours, quoiqu'ils aient maintenant un calendrier parfaitement régulier.

Comme, par la même précaution, ils consacraient huit jours à leurs grandes fêtes, ils ne manquèrent point dans cette année le terme légal, puisqu'ils fêtèrent la Pâque du 15 au 22 avril.

Au reste, nous avons en faveur de notre sentiment la tradition de l'Église d'Alexandrie, exprimée par Clément dans ses *Stromates* (l. I, ch. 21), lorsqu'il dit que le Christ a souffert le 19 du mois égyptien Pharmuthi. Ce mois commençant le 27 mars, selon le calendrier romain, il est clair que c'est le 15 du mois suivant que le Christ a dû souffrir. Il est remarquable que dans l'année de la ruine de Jérusalem, où le peuple juif expia d'une manière si terrible son déicide, la fête de Pâques tomba de nouveau le 15 avril. Il n'est pas moins remarquable qu'Hérode, le meurtrier des saints innocents, mourut le 25 mars, le jour où le Messie fut conçu.

C'est donc le 15 avril de l'an 782, ou 29 de notre ère, que le Christ est mort pour le salut des hommes.

CHAPITRE XXII

Des ténèbres qui eurent lieu à la mort de Jésus.

« Vers la sixième heure, les ténèbres se répandirent « sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Le soleil « fut obscurci, et le rideau du temple se partagea en « deux; la terre trembla, et les rochers se fendirent. »

Il ne peut être ici question d'une éclipse régulière du soleil; car l'on sait qu'une éclipse de ce genre ne peut avoir lieu au temps de la pleine lune, où se célébrait

toujours la Pâque. Mais la nature fut comme saisie d'horreur à la mort du Fils de Dieu; la terre en trembla et se voila de tristesse. Tertullien, dans son apologie (ch. XXI) et Rufin, dans son *Histoire ecclésiastique*, renvoient, pour la démonstration de ce fait, les païens de Rome aux archives publiques. Or le premier vivait à la fin du IIe siècle, et le second dans le IVe. Lors même que les auteurs profanes auraient gardé le silence sur cet événement, nous ne devrions pas en être surpris; car ils ne nous ont rien dit de la grande constellation qui parut au jour de la naissance du Sauveur. Cependant nous avons pu recueillir parmi eux, sur cette éclipse merveilleuse, quelques témoignages qui ne manquent pas d'importance.

Phlégon de Tralles, écrivain païen, et affranchi de l'empereur Adrien, qui vivait à peu près cinquante ans après la mort du prince des apôtres, et qui composa des annales où il fait mention des miracles que Pierre opéra dans la ville de Rome, comme Origène le déclare expressément dans son livre contre Celse; Phlégon parle de cette éclipse, et Jules Africain, puis Eusèbe dans sa Chronique, nous ont conservé ces paroles remarquables: « Dans l'année. . . . . . de la 202e olympiade eut lieu « une éclipse de soleil, la plus grande éclipse connue « jusque-là. La nuit dura jusque vers la sixième heure du « jour, de sorte qu'on vit les étoiles au firmament. Il y « eut en Bithynie un grand tremblement de terre qui en« gloutit une partie considérable de la ville de Nicée. » Eusèbe cite au même endroit un auteur grec qu'il ne nomme pas, et qui écrit: « Le soleil s'obscurcit; la Bithy« nie fut ébranlée par un tremblement de terre, et une « grande partie de la ville de Nicée fut engloutie. » Jules

Africain, le célèbre chronographe, qui cite le premier ce passage, fait mention d'un troisième auteur, nommé Thallus, mais qu'il contredit, parce que cet écrivain avait regardé cette éclipse comme naturelle. Il paraît que les annales des Chinois font aussi mention de cette éclipse. Jules Africain, qui vivait un siècle seulement après Phlégon, et du temps d'Héliogabale, donne pour date à cette éclipse la seconde année de la 202e olympiade; or celle-ci va du 19 juillet 782 à 786. Mais cet auteur, par suite d'une erreur commune à tous les chronologistes et aux Pères grecs, est en avance de deux ans sur la chronologie véritable. Il voulait donc donner pour date à cette éclipse la quatrième année de la 201e olympiade, c'est-à-dire l'an 782.

Au reste, ce point a paru tellement certain au savant Pagi dans sa *Critique des Annales de Baronius*, qu'il ne craint pas de dire que Tertullien, Jules Africain, saint Augustin et saint Jérôme placent cette éclipse dans l'année des deux Géminus, et il attribue les divergences des chronologistes à cet égard à la manière différente de compter les olympiades.

Lorsque l'histoire fait mention d'un recensement de l'univers entier, de l'apparition d'une nouvelle étoile, et d'un massacre exécuté à Jérusalem dans l'année même de la naissance de Jésus; lorsqu'elle fait mention d'une éclipse arrivée l'année de sa mort, d'une éclipse qui l'emportait de beaucoup sur toutes les autres, ne serait-il pas bien étrange qu'au lieu de voir dans tous ces récits une confirmation du récit de l'Évangile, nous regardassions celui-ci comme un mythe? Le hasard ne produit point de telles merveilles. Au reste, ces sortes de phénomènes ne sont point rares à

l'époque des grands événements, même de ceux qui sont purement humains. Ainsi la veille de la mort de César, le ciel s'obscurcit pendant six heures, d'après le récit de Servius. Plutarque et Pline prétendent même que le soleil resta pâle une année entière. Dion écrit que la mort d'Auguste fut marquée par une éclipse totale de soleil. Souvent même des tremblements de terre et des éruptions volcaniques accompagnent ces éclipses redoutables. Ainsi Képler (*Astronomiæ pars optica*, p. 259) fait mention d'un phénomène de ce genre, qui eut lieu sous Charles-Quint avant la bataille de Mühlberger. Voici ces paroles : « Gemma rapporte que, l'an 1547 avant le combat de « Charles-Quint contre le prince-électeur de Saxe, le « soleil parut pendant trois jours comme teint de sang, « de sorte que la plupart des étoiles furent visibles en plein « midi. »

CHAPITRE XXIII

Sur l'époque où Jésus-Christ commença à enseigner.

Jésus parut comme maître en Israël à l'âge de trente-deux ans. Cet âge était prescrit, et par la loi (Nombres IV), et par la coutume des docteurs juifs. Combien de temps a-t-il rempli cette fonction ? Nous avons prouvé, dans les chapitres précédents, que le Sauveur reçut le baptême au milieu d'octobre de l'an 778, et qu'il mourut au milieu d'avril 782. Il suit de là qu'il a prêché sa doctrine pendant trois ans et demi. Nous pourrions nous arrêter à cette conclusion, qui résulte évidemment des deux

points que nous avons démontrés. Mais, pour ne laisser aucun lieu au doute relativement à la question qui nous occupe, nous l'examinerons en elle-même, comme nous avons fait pour les questions précédentes.

Daniel dit dans sa sublime prophétie : « Dans l'espace « d'une semaine il confirmera l'alliance pour plusieurs, « et au milieu de la semaine cesseront les victimes et les « sacrifices; car le Messie sera mis à mort. » Le prophète annonce ici que la vie publique du Messie durera une demi-semaine d'années, ou trois ans et demi. Saint Jean, dans l'*Apocalypse*, nous dit aussi que l'Antechrist a reçu pouvoir contre l'oint du Seigneur pour un temps, deux temps et un demi-temps, c'est-à-dire quarante-deux mois ou douze cent soixante jours, ou, en d'autres termes, trois ans et demi. Trois ans et demi ont été donnés aussi à Antiochus, ce précurseur de l'Antechrist, pour ravager le temple du Seigneur. L'Antechrist, on le sait, n'est que la contrefaçon du véritable Christ. C'est aussi dans l'espace de trois ans et demi que le Sauveur a prêché sa doctrine. Le roi Hérode a vécu trois ans et demi depuis la promesse de l'ange à Zacharie, qui commençait en quelque sorte l'époque du Messie, jusqu'au moment où il a terminé sa vie criminelle. Pilate gouverna Israël trois ans et demi depuis le jour où il condamna à mort le Fils de Dieu. Le ciel resta fermé trois ans et demi sous le prophète Élie, et aucune pluie ne rafraîchit la terre d'Israël. Pendant trois ans et demi de la vie du Messie, le ciel devait rester ouvert, et la céleste rosée de sa doctrine et de sa grâce devait rafraîchir les âmes altérées. Aux prophètes de la fin des jours sont accordés un temps, deux temps et un demi-temps, ou trois ans et demi, pour prophétiser et

prêcher : c'est aussi le temps qu'a duré la mission publique de Jésus-Christ.

L'Apocalypse nous apprend (xi, 9) que les corps des deux témoins resteront sans être ensevelis pendant trois jours et demi à la fin des temps jusqu'à la résurrection. L'antiquité donnait une durée de trois mois et demi périodiques à la saison de l'hiver, et au temps de l'inondation du Nil, qui, dans ses retours périodiques, apparaissait comme une image et un souvenir du déluge et des temps qui l'ont précédé. Trois ans et demi ou 42 mois furent donnés au peuple juif sous le Messie, et 42 ans lui furent donnés de nouveau après la mort de Jésus-Christ pour faire pénitence ; de même 42 siècles avaient été donnés au genre humain depuis la chute d'Adam jusqu'au Christ. Cette ère sainte de la Rédemption comprend 4320 années lunaires. La période prophétique de 432 ans répétée trois fois et demie, et donnant un tout de 1512 ans, forme le cycle luni-solaire que les Égyptiens regardaient comme sacré, et qui leur servait à harmoniser l'année de Nabonassar de 365 jours avec l'année solaire. Or la durée de la nation juive, à partir de l'entrée dans la terre promise jusqu'à la dernière ruine de Jérusalem sous Titus, ou à partir de la première fête de Pâques en Égypte jusqu'à l'immolation de l'Agneau sans tache au Golgotha, a été de 1512 ans ou trois âges de Phénix.

Le jour, avec ses divisions, tel que l'antiquité le considérait, se composait aussi de trois temps et demi. Il commençait à la nuit. Celle-ci durait sept heures, image des sept nuits de la création. Puis il se divisait en trois parties consacrées chacune par un sacrifice particulier. Le sacrifice du matin rappelait le premier sacrifice offert au Paradis ;

celui de midi rappelait le sacrifice offert au pied du mont Arara, sous l'arc-en-ciel, symbole de paix. Enfin celui du soir figurait le sacrifice que le Seigneur célébra la veille de sa passion. Et le jour tout entier n'était qu'une image du grand jour universel, qui va du commencement de la création jusqu'à l'heure de la rédemption, et qui se compose de trois temps et demi.

En dehors de ces raisons prophétiques et mystiques, il en est d'autres encore puisées dans les Évangiles qui jettent quelque jour sur la question que nous examinons en ce moment. L'apôtre saint Jean, qui a décrit avec une exactitude chronologique toute particulière la vie publique du Messie, parle de quatre fêtes de Pâques après le baptême. Trois fois sur quatre, le Sauveur vint à Jérusalem (ch. II, vers. 13; ch. V, vers. 1, ch. XI, vers. 55). Une seule fois il ne vint pas à la ville (ch. VI, vers. 4). On peut à la vérité objecter qu'il n'est point certain que saint Jean, au chapitre V de son Évangile, parle de la Pâque, puisque la fête dont il fait mention en cet endroit n'est point présentée comme la fête par excellence, et que dans le chapitre suivant il est question d'une fête pascale. Pourquoi ne pourrait-on pas croire aussi bien qu'il s'agit là de la fête de la Pentecôte, ou de celle des Tabernacles, ou de la Dédicace du temple. Déjà, dans les premiers siècles de l'Église, on ne s'accordait pas sur ce point. Saint Chrysostome, et après lui Théophilacte, Euthymius, Maldonat, etc., croient que saint Jean, dans le chapitre V, parle de la fête de la Pentecôte, et l'Église n'a encore rien décidé sur ce sujet. Nous croyons cependant pouvoir avancer que cette fête était vraiment la Pâque. Et il y a lieu de s'étonner qu'on ait tant tardé à le reconnaître. Il paraît d'abord im-

possible de resserrer dans l'espace de deux ans et demi environ toutes les actions de Jésus-Christ, à n'en juger même que par les récits évangéliques. Ceux-ci, pris à la lettre, suffiraient déjà pour nous convaincre que la vie publique de Jésus a duré trois ans et demi. Si Jean, qui raconte tous les voyages que Jésus fit à Jérusalem, pour y célébrer les diverses fêtes de l'année, avait voulu dans le passage en question parler d'une autre fête que de la Pâque, il l'aurait indiqué d'une manière claire, comme il le fait plus loin pour la fête des Tabernacles et pour celle de la Dédicace du temple. Mais les autres évangélistes eux-mêmes, en plusieurs endroits des Évangiles, désignent la fête de Pâque par le mot *Éorté*, sans y ajouter l'article. On peut consulter à ce sujet saint Matthieu, XXVII, 15; saint Marc, XV, 6; saint Luc, XXIII, 17. Or saint Jean ajoute encore une nouvelle force au mot dont il se sert au chapitre V, puisqu'il appelle cette fête la Fête des Juifs. Au reste, plusieurs manuscrits très-importants portent l'article.

Quant aux Pères de l'Église, plusieurs ont donné trois ans et demi de durée à la vie publique de Jésus-Christ, entre autres Eusèbe, dans sa *Démonstration évangélique*, liv. 8, 2. Et même au livre premier de son Histoire, il lui donne à deux fois différentes près de quatre années de durée. C'est ce que font aussi la Chronique d'Alexandrie, saint Jérôme et Théodoret. Saint Irénée, dans son second livre *Contre les hérésies*, ch. 29, est le premier qui ait entendu de la Pâque la fête dont parle saint Jean au chapitre V. Or Irénée, comme on le sait, était disciple de saint Jean. Parmi les modernes, cette opinion est soutenue, entre autres, par Jansénius, Tolet et Corneille la Pierre.

Les trois premiers évangélistes eux-mêmes indiquent quatre fêtes de Pâques, et particulièrement saint Luc, quoiqu'ils n'en fixent point proprement les époques. Il est parlé de la première Pâque en saint Jean, chap. II; en saint Matthieu, XXI; en saint Marc, XI; en saint Luc, XIX, 13 et 10. Il est parlé de la seconde en saint Jean, V; saint Luc, VI, IX, XVII; en saint Matthieu, IV, VIII et XII; en saint Marc, I et II. Il est parlé de la troisième en saint Jean, VI; en saint Matthieu, XIV; en saint Marc, VI; en saint Luc, IX, XIII. Enfin, il est parlé de la dernière en saint Mathieu, XX; saint Marc, X, et saint Luc, XVIII. Si les évangélistes, comparés entre eux, nous laissent quelque doute sur la quatrième Pâque, c'est que Jésus ne fit réellement, pendant sa vie publique, que trois voyages à l'occasion de cette fête. En effet, à l'avant-dernière Pâque, il n'alla point à Jérusalem, et il fit son troisième voyage immédiatement avant sa mort.

Mais nous pouvons apprendre de la bouche même du Sauveur, en saint Jean, XV, combien de temps il est resté au milieu de ses disciples, lorsqu'il leur dit : « Je suis la « vraie vigne, et mon Père est le vigneron; il retranchera « toutes mes branches qui ne porteront pas de fruit; mais « il purifiera toutes celles qui portent du fruit, pour « qu'elles en portent davantage encore. Maintenant vous « êtes purs par la parole que je vous ai dite. » Quelle belle et touchante image tirée de la loi mosaïque elle-même! Pendant les trois premières années, on ne taillait point les arbres fruitiers, et leur fruit était à cause de cela regardé comme impur; mais dans la quatrième année, dit le *Lévitique*, ch. XIX, vers. 24, « tous les fruits doivent « être saints et consacrés au Seigneur; » car c'est alors

que les arbres fruitiers étaient purifiés et les ceps de vigne taillés. Cet usage était si général et si exactement observé que, d'après la Mischna (tract. *Orla*, 1, 10), on ne se servait pas même avant la quatrième année des écorces de noix ou des pommes de grenades pour teindre les étoffes ou pour faire du feu. Lors donc que notre divin Sauveur compare ses apôtres aux branches d'un cep, et les déclare purifiés, il fait évidemment allusion à cette coutume, et indique par là qu'il y a bientôt quatre ans qu'ils sont avec lui. Bien plus, il indique suffisamment par ces paroles qu'il a commencé sa carrière dans le mois de Thisri ou d'octobre. Car de même que les Juifs faisaient commencer au mois de Thisri, et les jours de la création, et leur année, et leur semaine d'années, et leur jubilé, ainsi faisaient-ils commencer à ce même mois les trois ans et demi qui s'écoulaient depuis la plantation des arbres fruitiers jusqu'à leur première récolte. Et ceci n'est point une subtilité; c'est le pur sens de l'Évangile considéré dans toute sa richesse et sa magnificence : car ici, comme en beaucoup d'autres endroits, le Seigneur parle sous la forme d'images puisées dans l'Ancien Testament. On peut, pour s'en convaincre, consulter à ce sujet Ézéchiel, ch. xv.

Nous retrouvons encore ce même symbole en saint Luc, ch. xiii, dans la parabole du figuier qui n'avait point porté de fruits pendant trois ans, mais à qui, sur la prière du jardinier, il est encore donné une quatrième année de répit. Le maître du figuier, c'est le Père céleste; le jardinier, c'est le Messie pendant sa vie terrestre (saint Jean, ch. xx, vers. 15), et le figuier, c'est le peuple juif (saint Luc, ch. xxiii, vers. 31). Cette parabole est devenue une

réalité, lorsque Jésus-Christ maudit le figuier, comme nous le verrons en son lieu. La même idée est exprimée sous l'image de la moisson, qui mûrit dans le quatrième mois. Le Père céleste est le moissonneur; il lie les gerbes, les prémices d'Israël, et les ramasse dans son grenier, dans l'Église de la nouvelle alliance, pour les séparer de la paille et des herbes étrangères qui sont jetées au feu. Voyez, nous dit Jésus en saint Luc, ch. XIII, vers. 33, « il « faut que je voyage encore aujourd'hui et demain et le « jour d'après; car il ne sied pas qu'un prophète meure hors de Jérusalem, » indiquant clairement par là qu'il voyagerait pendant trois ans hors de la Judée, et qu'il mourrait ensuite dans la ville de David. Ailleurs, la sainte période ou la semaine d'années du Sauveur est présentée sous l'image d'un seul jour. Le jour a 24 heures. Or Jésus, en saint Jean, ch. XI, vers, 9, nous dit qu'il a été envoyé pour travailler pendant 12 heures, c'est-à-dire un demi jour, c'est-à-dire encore une demi-semaine d'années, et qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme d'abréger cette période, jusqu'à ce que son heure soit venue. Il exprime la même idée en saint Matthieu, ch. XX, dans la parabole du père de famille qui loue des ouvriers pour sa vigne à quatre heures différentes du même jour. Les vignerons, ce sont les apôtres et les disciples du Sauveur. La première heure de la Rédemption a sonné au baptême de Jésus. Une ancienne tradition nous raconte qu'au moment où Jésus reçut le baptême, les premiers rayons de l'aurore se jouèrent dans les eaux du Jourdain, qui parut tout en feu. Et quoique cette tradition se trouve dans les livres hébreux apocryphes, elle témoigne cependant, ou de la vérité du fait, ou d'un instinct sûr et droit. L'heure de

midi, c'est la glorification sur le Thabor, l'heure du soir commence avec sa passion, et le coucher du soleil, c'est le moment de sa sépulture. L'aurore, le midi et le soir du jour de la Rédemption, composé de trois ans et demi, sont marqués tous les trois également par le tonnerre, qui retentit du haut des cieux, comme le triple son de ces trois heures bénies entre toutes les autres.

Nous trouvons encore en saint Marc, ch. XII, et en saint Luc, ch. XX, une nouvelle allusion aux trois années et demie de grâce dont le peuple de Dieu fit un si déplorable usage. Ici le cours des années nous est représenté dans la parabole du maître qui envoie par quatre fois différentes des surveillants dans sa vigne, c'est-à-dire dans la terre d'Israël. Mais ceux qu'il envoie sont tués par les vignerons, et le dernier est son propre fils. Ainsi le Christ nous a représenté sa mission publique comme comprenant une demi-semaine d'années, non pas une fois, mais sept fois, sous les images les plus variées; et il semble avoir épuisé pour cela toutes les comparaisons que l'on peut tirer des années, des mois, des semaines, des jours et des heures. Et ce point est tellement clair dans les Évangiles, qu'on peut le toucher pour ainsi dire du doigt. Il est donc prouvé, d'un côté, que Jésus-Christ a été baptisé et qu'il a commencé sa vie publique vers le milieu d'octobre 778, et d'un autre, qu'il l'a terminée par sa mort vers le milieu d'avril 782, d'où il résulte que sa vie publique a duré trois ans et demi.

CHAPITRE XXIV

De l'âge de Jésus.

La vie moyenne de l'homme est de trente-trois ou trente-quatre ans; et trois âges d'homme remplissent un siècle. C'est là aussi le temps que le Messie a vécu ici-bas sous la forme d'esclave. Sur ce point cependant la tradition chrétienne n'est pas unanime, et les opinions des Pères de l'Église varient entre trente et cinquante ans. La plupart toutefois croient qu'il a vécu trente-trois ans, s'appuyant sur cette double supposition, qu'il fut baptisé à l'âge de trente ans, et que sa vie publique a duré deux ans et demi. C'était une ancienne opinion parmi les Juifs que le Messie vivrait sur la terre quarante, ou même trois fois quarante ans, comme Moïse. Mais l'antiquité, outre l'année ordinaire, avait une année sainte, composée de dix *mois* ou trois cent quatre jours, et par conséquent quarante de ces années faisaient juste trente-trois ans et un tiers.

D'après les systèmes religieux des Indiens, Gautama-Buddha, le dieu fait chair et le sauveur des buddhistes, a aussi vécu pendant trente-trois ans sur la terre jusqu'à son ascension. Selon la mythologie égyptienne, Osiris, après avoir disparu, reparaît toujours dans la chair au bout de vingt-cinq ans comme dieu Apis. Or vingt-cinq ans sont trente-trois années cycliques et sacerdotales de 273 jours. D'un autre côté, trente-trois ans font la grande époque intercalaire des Samaritains; car leur année étant composée de mois lunaires, tous les trente-trois ans ils intercalaient un nouveau mois pour rétablir l'harmonie entre leur année et l'année solaire.

Mais si nous considérons de plus près les documents historiques sur l'âge de notre divin Sauveur, nous rencontrons d'abord une tradition juive qui enseigne qu'il est mort à trente-six ans. Pétau admet aussi cet espace de temps, et le fait courir du 25 décembre 749 au 23 mars 784, et ailleurs jusqu'au 5 avril 786. Eusèbe, en plaçant la naissance du Christ au 25 décembre 751, et sa mort au 25 mars 786, se déclare aussi par là même pour cette opinion. Mais nous avons prouvé que Jésus-Christ est né le 25 cisleu de l'an de Rome 747 ; qu'à l'âge de deux mois il a été emporté en Égypte; qu'il est revenu en Palestine à l'âge de deux ans et trois mois; qu'il est venu célébrer à Jérusalem la première fête de Pâques à l'âge de douze ans et quatre mois; qu'il a été baptisé à l'âge de trente ans neuf mois et environ vingt jours; et enfin qu'il est mort pour nous le 15 avril de l'an 782. Voilà tout le cours de la vie terrestre du Rédempteur. Tirons maintenant de ces prémices incontestables la dernière conclusion, et nous aurons pour résultat que le Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, a vécu sur la terre trente-quatre ans trois mois et vingt et un jours. Mais le temps qu'il a passé parmi nous depuis son incarnation, au 25 mars 747, jusqu'à son ascension, au 26 mai 782, comprend trente-cinq ans et deux mois. Ainsi la tradition des rabbins qui lui donne trente-six ans ne manque pas tout à fait d'exactitude.

Nous avons accompli la tâche que nous nous étions imposée, de fixer et de coordonner la chronologie chrétienne, et nous pouvons désormais nous occuper en détail de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE

HARMONIE DES ÉVANGILES

SECTION PREMIÈRE

HISTOIRE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE DE JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE PREMIER

Le Vœu.

Dans les montagnes de Judée vivait au jour du roi Hérode un prêtre nommé Zacharie, avec Élisabeth sa femme, qui descendait comme lui d'Aaron. Dès le premier retour de la captivité de Babylone, quatre des anciennes classes sacerdotales, comptant plus de quatre mille membres, s'étaient établies dans ces montagnes, pour y être plus près de la ville sainte; car de là vers le sud on pouvait apercevoir les créneaux du temple. Déjà vieux et sans enfants, ce qui était une tache chez les Juifs, Zacharie et Élisabeth avaient promis à Dieu, s'il leur donnait un fils, de le lui consacrer comme nazaréen. Dieu agréa ce vœu, et promit par un ange à Zacharie, au pied de l'autel d'or, dans le sanctuaire, l'accomplissement de ses désirs. L'heu-

reux vieillard pouvait à peine y croire. Mais bientôt la promesse divine s'accomplit, et l'enfant, sanctifié dans le sein de sa mère, fut jugé digne de devenir le précurseur du Messie. C'est pour cela qu'il reçut le nom de *Jean*, qui signifie *Donné de Dieu*.

CHAPITRE II

Naissance et éducation de Marie.

A mesure que les Juifs étaient rentrés dans leur patrie, quelques rejetons de la maison royale de David étaient revenus aussi dans la Judée, et s'étaient établis à Bethléhem sous le nouveau pouvoir qui venait de s'élever. Ils faisaient partie peut-être des cent vingt-trois Bethléhémites qui étaient rentrés déjà sous Zorobabel. Mais lorsque Hérode monta sur le trône et entreprit d'anéantir toute la maison des Machabées, qui avait gouverné les Juifs dans les derniers temps, les descendants de la famille royale de David, tombée à peu près dans l'oubli, craignant avec raison la fureur du tyran, s'étaient réfugiés dans la Galilée, située aux limites du royaume; et là, retirés au milieu des montagnes, ils vivaient de leur travail dans la ville de Nazareth. Joseph, père nourricier de Jésus, et Marie étaient nés aussi à Bethléhem. Il paraît cependant que plusieurs membres de la maison de David étaient restés en captivité, car cent ans avant la destruction de Jérusalem, nous voyons revenir encore Hillel, qui se disait de la famille de David, et que les Juifs honorèrent au point de le nommer prince d'Israël et président du sanhédrin.

Environ dix ans plus tard, vers le temps où le prince iduméen élevait le nouveau temple à Jérusalem, une jeune fille de l'ancienne race des rois de Judée naissait à Nazareth. C'était Mirjam ou Marie, c'est-à-dire la *maîtresse*, ou l'*Étoile de la mer*. Elle descendait de David par Éli, son père, fils de Mattath. Par Anne, sa mère, elle descendait d'Aaron, et était de ce côté parente d'Élisabeth. Elle était née le 8 septembre de l'an 733, et vingt et un ans avant l'ère chrétienne. D'après les calculs de quelques astronomes, c'était en ce jour que, deux mille cinq cent vingt et un ans auparavant, Noé était sorti de l'arche, et avait posé le pied sur la terre purifiée par le déluge. Les deux Talmuds eux-mêmes conviennent que Marie descendait d'Éli, et que Jésus était de sang royal. Bien plus, les Juifs prétendent que Notre-Seigneur, descendant d'un côté de la tribu de Lévi, avait voulu se faire recevoir parmi les prêtres juifs, mais que cette faveur lui ayant été refusée, il s'était mis à publier une nouvelle doctrine, à fonder un nouveau sacerdoce, et avait entraîné le peuple d'Israël au culte de Mercure.

Comme Zacharie était encore sans enfant, il avait pris un soin particulier des membres de sa famille, et la sainte Vierge avait été élevée sous ses yeux à Jérusalem dans le temple. Les livres de Moïse font déjà mention de certaines diaconesses vivant dans le temple, qui, au rapport de Josèphe, étaient en assez grand nombre, et servaient le Seigneur devant la porte du tabernacle, après s'être consacrées à lui par le vœu de chasteté. (*Exod.*, XXXVIII, 8 ; — *Jud.*, XI, 39; — I liv. *des Rois*, II, 22.) Chaque éphémérie, ou chaque tour de semaine, avait à Jérusalem sa réunion de prêtres, de lévites et d'anciens, qui, représentant tout

le peuple d'Israël devant le Seigneur, formaient une association perpétuelle de prières ou comme une confrérie spirituelle. Ils jeûnaient quatre jours dans la semaine, toutes les fois que leur tour de service au temple revenait. C'est au milieu de cet entourage que fut élevée dans le service du temple la mère de notre divin Sauveur.

Les Juifs n'étaient pas le seul peuple qui eût des vierges consacrées au culte du Seigneur. Nous retrouvons la même institution chez presque tous les peuples de l'antiquité. Les Romains avaient leurs vestales, les Grecs et les Égyptiens leurs pythies et leurs prêtresses d'Isis; les Indiens leurs dévadâsis, qui étaient élevées dès la jeunesse dans les temples; les Germains leurs prêtresses, qui étaient en même temps prophétesses ou sibylles.

CHAPITRE III

Les Fiançailles.

Marie avait atteint l'âge de douze ans. C'était alors chez les Juifs l'époque de la majorité pour les femmes. Zacharie remit donc la jeune vierge entre les mains de ses parents à Nazareth, pour qu'elle y fût mariée d'après la coutume du peuple juif, qui attachait une grande importance à la postérité temporelle, parce que c'était à celle-ci qu'étaient attachées toutes les bénédictions et toutes les promesses de l'ancienne alliance. Marie, étant fille de David, devait, selon la loi, épouser Joseph, son plus proche parent, fils de Jacob, frère de Cléophas, et qui descendait comme elle de David, avec cette différence que Marie était issue de

l'ancienne ligne de Bethléhem par Natham, et que Joseph descendait de la même ligne par Salomon. Elle fut donc fiancée selon le rite accoutumé avec Joseph, le 23 janvier de l'an 747, dans la ville de Nazareth, de la tribu de Zabulon.

Le mariage chez les Juifs était toujours précédé de quelque temps par les fiançailles. Pendant l'intervalle qui séparait ces deux cérémonies, le fiancé ne pouvait ni voir sa femme, ni lui parler; et cependant celle-ci était considérée aux yeux de la loi comme sa femme. Ce mariage de Marie et de Joseph réunissait pour la dernière fois les deux lignes principales de la race de David, qui s'étaient rapprochées déjà plus d'une fois de cette sorte dans le cours des temps, afin de conserver pur le sang qui coulait dans leurs veines. Cette alliance était la dernière; car l'une des deux branches, représentée par une seule fille, la vierge Marie, était près de s'éteindre; et de même que dans l'ancienne alliance Ruth avait épousé Booz, ainsi Marie épouse Joseph comme son plus proche parent. Mais Dieu avait de bien autres desseins sur elle : elle devait devenir la fiancée du Très-Haut, et en elle devaient s'accomplir les promesses faites à sa race.

CHAPITRE IV

L'Annonciation.

Marie vivait dans sa modeste maison de Nazareth, attendant en silence que Dieu relevât sa royale famille, abattue par les calamités du temps. Au moment où son âme était

plongée dans l'extase de la prière, elle vit apparaître l'ange du Seigneur, Gabriel, le même qui avait apparu à Daniel pour lui annoncer qu'après soixante-dix semaines l'œuvre de la Rédemption s'accomplirait dans le monde. L'ange la salua, et lui promit qu'elle serait la mère du Messie. Mais si la divine Providence, pour arrêter la malice et la corruption des hommes, met de temps en temps la main aux événements de ce monde afin de les diriger vers un but meilleur, elle ne force point notre volonté; et le miracle de la Rédemption lui-même ne devait point se faire sans le consentement de l'homme et le concours de sa liberté. Notre délivrance et la restauration de l'humanité déchue étaient donc attachées au libre assentiment de Marie. Elle se dit la servante du Seigneur, c'est-à-dire, d'après le sens du mot hébraïque, la *captive* du Seigneur, car elle s'était donnée tout entière à lui en lui consacrant sa virginité; ou, d'après le sens du mot grec, l'humble fille soumise à tous les ordres du Très-Haut.

Et elle conçut du Saint-Esprit. Ce fut le quatorzième jour du mois *adar*, ou, selon la chronologie de l'Église romaine, le 25 mars, au commencement du printemps de l'an 747, sept ans avant notre ère, que s'accomplit, dans le rejeton le plus pur de la race humaine, l'antique promesse faite à nos pères, qu'un fils de la femme écraserait la tête du serpent. Ce jour, à jamais mémorable dans l'histoire du peuple de Dieu, est celui où les Juifs commencèrent à sortir de l'Égypte et de la servitude. C'était aussi le quatrième jour de la semaine, de même que l'apparition du Christ coïncide avec le quatrième jour de l'histoire du monde.

moins de trois mois avant d'avoir renoncé au paganisme, afin de ne point mêler un sang pur et saint avec un sang impur. C'est d'après le même principe qu'encore aujourd'hui, chez les mahométans, la femme répudiée par son mari doit rester pendant trois mois chez ses parents, avant d'en épouser un second.

« Il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit, avant « qu'ils eussent habité ensemble. » (*Matth.*, I, 18.) Mais comme Joseph était un homme juste, et que, malgré ses soupçons, il ne voulait pas exposer la réputation de Marie, il conçut le projet de lui présenter une lettre de séparation, ce qui se faisait chez les Juifs devant deux témoins, et de la congédier sans bruit. Il voulait agir ainsi par indulgence, sans même exprimer par écrit le motif de sa séparation.

CHAPITRE V

Le Recensement.

Six mois après le retour de Marie à Nazareth, le roi Hérode publia au nom de l'empereur Auguste un édit qui ordonnait à tous les Juifs de se faire inscrire, chacun dans sa tribu, ou dans la ville de ses pères, pour que l'on pût connaître le nombre des habitants du royaume. C'était le second recensement qui se faisait sous Auguste; mais c'était le premier pour la Judée, et, pour la date, il prend place entre celui de 726 et le dernier, fait en 767.

Les enfants d'Israël étaient partagés en tribus, races et familles. Ce partage avait été fait par Moïse d'abord, puis

sous le règne de David, et il resta tel sous les rois ses successeurs. Il se conserva même après la captivité de Babylone. Les races et les familles qui revinrent de cette ville furent enregistrées dans les livres d'Esdras et de Néhémie, et formèrent de nouvelles souches généalogiques. C'est pour cela que nous retrouvons, après la captivité, non-seulement des Juifs et des Lévites, ou des Benjamites, comme l'apôtre saint Paul, mais encore des Asérites, comme la prophétesse Anne, et que nous voyons reparaître les limites des anciennes tribus, Zabulon, Nephthali, etc. Bien plus, le retour des Juifs de Babylone continua par groupes jusqu'aux derniers temps de l'existence de ce peuple, comme nous le voyons par l'exemple de Hillel et d'Analet. (Josèphe, *Antiq.* 15, 3, 1.) Il est vrai que ceux qui restèrent dans l'exil perdirent avec le temps le souvenir de leur généalogie, d'autant plus qu'ils pouvaient se marier non-seulement avec les personnes d'une autre tribu, mais encore avec des païens. Toutefois il n'en fut pas ainsi pour ceux qui revinrent en Palestine : et à l'époque où naquit Jésus-Christ, l'ancienne constitution du peuple juif par tribus était si vivante encore, qu'elle servait de base à leurs espérances théocratiques. Et même le Talmud, dans l'exposé général du droit judaïque, a encore égard au partage primitif en douze tribus, ce qui était d'une souveraine importance, puisque le droit de succession était fondé chez les Juifs sur l'origine.

La classification du peuple par tribus et familles formait donc la base de l'État judaïque : et c'est pour cela que dans les recensements chacun devait se faire inscrire au lieu de son origine. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, il ne s'agissait pas seulement ici d'un dénombrement du

peuple : les Juifs devaient encore prêter serment et hommage à Hérode sous les auspices de l'empereur Auguste, et Bethléhem était un des lieux où cette prestation d'hommage devait avoir lieu. C'est pour cela qu'Hérode convoqua à Bethléhem les descendants qui restaient encore de la maison royale de David. Et l'on soupçonne avec raison ce tyran d'avoir dès lors, comme un nouveau Pharaon, conçu le plan de se défaire des derniers rejetons de cette race illustre, et de les avoir réunis en un même lieu pour anéantir d'un seul coup les espérances que les Juifs fondaient sur un roi qui devait bientôt surgir de la tribu de Bethléhem. Car il avait déjà détruit les derniers rejetons de la famille des Machabées, et fait périr ses propres fils, parce qu'ils avaient convoité son trône et pleuré la mort de Marianne, leur mère. Il est vrai que les femmes n'étaient point obligées chez les Juifs de se faire inscrire; et, sous ce rapport, le voyage de Marie à Bethléhem semble avoir été inutile : mais le recensement chez les Romains comprenait aussi les femmes, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnasse. (*Antiq. rom.*, 4, 15.) Bien plus, on exigea dans les provinces la présence des femmes, des enfants et des filles, comme l'atteste Lactance (*de Morte persecut.*, chap. 23).

CHAPITRE VI

La Naissance de Jésus-Christ.

Joseph et Marie vinrent donc à Bethléhem, ville de David, appelée Éphrata, c'est-à-dire féconde, à cause de

sa position dans une des contrées les plus fertiles, et pour la distinguer d'une autre ville d'Israël portant le même nom. Cette ville, déjà très-peuplée par elle-même, regorgeait d'étrangers à cette époque; de sorte que Joseph et Marie, à cause de leur pauvreté, ne pouvant trouver de place dans les hôtelleries, furent obligés de s'établir du mieux qu'ils purent. « C'est ainsi qu'il vint dans sa pro« priété, et que les siens ne le reçurent point. » Ils durent donc sortir de l'enceinte de Bethléhem. Jéroboam avait entouré ce lieu de murs, et en avait fait une ville. A l'entrée de celle-ci, et sous un palmier, se trouvait le tombeau de Rachel, à l'endroit où elle était morte, après avoir enfanté le fils de ses douleurs. Tout près de là était le puits d'où les trois héros de David avaient puisé de l'eau pour leur maître; et plus loin étaient éparses çà et là quelques huttes de bergers. Cependant Joseph et Marie se dirigèrent du côté d'Hébron, cherchant un toit pour s'abriter.

David, fils d'Isaï, étant monté sur le trône, s'était construit une forteresse à Bethléhem, qui avait été son berceau, où il avait mené paître les troupeaux de son père et où Samuel l'avait ensuite sacré roi. Cette forteresse était encore connue sous le nom de Biratharba par les populations voisines, plusieurs siècles plus tard, lorsque déjà le temps avait changé tous ces lieux. Tombée en ruines après l'émigration des Juifs, elle paraît avoir servi longtemps encore d'abri aux voyageurs, pour eux et pour leurs bêtes de somme, comme une espèce de caravansérail. Les bergers s'y réfugiaient avec leurs troupeaux, cherchant un refuge sous ses arcs et ses voûtes, contre la chaleur, les vents et la pluie, et un lieu de repos pour la nuit. Le

sol de la Palestine est composé en grande partie de terre calcaire, et par conséquent plein de grottes souterraines. Un grand nombre d'habitations avaient été construites dans ces grottes; et David pouvait déjà de son temps y conduire ses troupeaux, et y chanter le psaume du Bon pasteur, comme il chanta plus tard d'autres psaumes dans la grotte d'Adolam. Ainsi la tour de David, que ce grand roi faisait graver sur ses monnaies, était devenue l'abri des troupeaux de la fille de Sion pendant la nuit.

C'est là, dans l'ancien palais du roi, que, d'après une tradition rapportée par les livres juifs, le Messie naquit, dans le temps même où le temple fut détruit. Car, même après leur dispersion, les Juifs étaient convaincus que le Messie viendrait de Bethléhem, et nous aurons plus d'une fois occasion de constater ce fait. C'est donc là que Joseph et Marie cherchèrent un abri. Ils avaient probablement essayé de gagner Hébron avec leurs bêtes de somme, pour y séjourner dans leur famille; mais le temps de Marie était arrivé; et, soit qu'elle sentît là les premiers signes de l'enfantement prochain, soit que, comme saint Luc semble l'indiquer, ils se fussent arrêtés quelques jours en ce lieu, ne pouvant aller plus loin à cause de la fatigue du voyage, Marie, âgée de quatorze ans, enfanta dans une grotte souterraine le Fils de Dieu, l'enveloppa dans des langes et le coucha dans une crèche. « Ainsi il descendit par miséricorde « pour nous du trône de sa gloire dans l'obscurité de ce « monde, et naquit à l'heure de minuit; et en récom- « pense de ce bienfait, le monde le cloua sur une croix « en plein midi. »

Mais quelle nuit que celle où la lumière du monde devait nous être donnée d'après les décrets éternels de Dieu!

Les Grecs appellent le jour de la naissance du Christ le *jour des lumières ;* les Allemands, au contraire, l'appellent la *nuit sacrée*. Après la transposition du calendrier juif au calendrier julien, ce jour fut appelé la *sainte nuit*. L'Église d'Orient nomme le dimanche avant et après Noël : *dimanche avant les lumières* et *dimanche après les lumières*. De même les anciens païens appelaient notre temps de Noël, c'est-à-dire le temps qui s'écoule du 25 décembre au 6 janvier, les *douze nuits saintes*, et les Juifs célébraient la fête de la Dédicace du 25 cisleu jusqu'au 1er tebeth. En effet, cent soixante-quatre ans avant notre ère, le vingt-cinquième jour du neuvième mois de l'année ecclésiastique des Juifs, Judas Machabée, après une victoire mémorable sur les Syriens, consacra de nouveau l'autel au jour même où, trois ans auparavant, le temple avait été profané pour la première fois par le roi Antiochus. Après avoir cherché dans le temple de l'huile du temps qui avait précédé la profanation, on en trouva ce qui pouvait suffire pour un seul jour ; mais celle-ci, par un miracle de Dieu, brûla pendant huit jours entiers comme une lumière sacrée. De là vint chez les Juifs l'usage de fêter pendant huit jours la dédicace du temple. Et pendant les huit nuits de cette sainte semaine, au milieu des alleluia et des chants de louange, on allumait dans toutes les maisons, non-seulement de Jérusalem, mais encore de la Judée, et partout où il y avait des Juifs, une grande quantité de lumières, comme on le fait chez nous au jour de la Chandeleur, ce qui causait une grande joie dans tout le pays. C'est de cet usage que la fête de la Dédicace prit aussi le nom de fête des Lumières, et que les huit nuits de cette fête s'appelaient les Nuits sacrées ou le Temps de la sainte



nuit. Peut-être aussi cette sorte de Chandeleur était-elle usitée chez les païens, lorsque pendant leurs douze nuits saintes ils cherchaient Osiris perdu, ou le soleil abîmé dans l'obscurité au solstice d'hiver, jusqu'à ce qu'il fût remonté, au grand contentement de tous les habitants de la terre.

Ainsi, par une providence toute particulière, Jésus, la lumière du monde, le fondateur de la nouvelle alliance, est né au milieu de l'alleluia du ciel et de la terre, dans la sainte nuit, le 25 cisleu, au jour où l'autel fut consacré et le temple purifié chez les Juifs, huit jours avant la nouvelle lune de tebeth, au milieu de la fête des lumières et des splendeurs du firmament illuminé pour célébrer sa naissance. Lorsque, plus tard, on remplaça le calendrier juif par le romain, on transporta le 25 cisleu au 25 décembre, qui lui correspondait, de sorte que la fête de Noël coïncidait avec la fête païenne du Soleil et les Saturnales des Romains, et avec le vingt-cinquième jour du neuvième mois des Égyptiens. Pour les huit jours qui précédaient la nouvelle lune, les Romains les appelaient *avant les calendes*, et les Grecs *avant les ides de janvier*, et la tradition a conservé ces noms.

Jésus vint au monde, annoncé par le chœur des planètes, qui toutes fêtaient de concert leur semaine jubilaire. Il naquit pendant que son étoile prophétique était dans le signe des Poissons; il naquit, comme Sauveur du monde, au milieu des cantiques de tous les chœurs célestes; mais il naquit en même temps dans la pauvreté, parmi les ruines de l'ancien palais de David, dans le fond d'une grotte obscure. Ce lieu devint dès lors l'objet d'un respect religieux, jusqu'à ce que l'empereur Adrien, lors de la

dernière révolte des Juifs sous Barcocheba, fit placer sur le mont des Oliviers la statue de Jupiter, sur le Golgotha celle d'un taureau, ou, selon d'autres, celle de Vénus, et dans la grotte de Bethléhem, hors des murs de la ville, bien fortifiée encore à cette époque, la statue d'Adonis. Cette profanation dura cent quatre-vingts ans, jusqu'à l'empereur Constantin. A cette époque, Hélène, mère de celui-ci, fit rétablir la crèche. Mais cette sainte grotte, après avoir été profanée par les mystères païens, après avoir retenti des chants plaintifs par lesquels une foule insensée pleurait la perte du soleil, la sainte grotte n'en devint que plus chère et plus vénérable aux siècles suivants. Et aujourd'hui encore, comme au temps de saint Justin martyr, d'Origène, de saint Épiphane et saint Jérôme, le pieux pèlerin descend dans la grotte souterraine de Bethléhem, et s'y agenouille avec dévotion pour prier.

CHAPITRE VII

Offrande des pasteurs.

Dans cette nuit même, les bergers de la vallée, ayant entendu la bonne nouvelle que l'ange leur annonçait, et les chants joyeux qui retentissaient au ciel, se dirigèrent vers la ville de David, conduits par une lumière céleste, pour présenter leurs hommages au nouveau-né promis si longtemps par Isaïe. Puisque Dieu s'abaissait ainsi jusqu'à se faire homme, les anges pouvaient bien aussi s'approcher plus près de nous. De là les nombreuses apparitions d'anges que nous rapporte l'Évangile. Les bergers trans-

mirent la joyeuse nouvelle à tous ceux qui, comme eux, attendaient prochainement la venue du Messie. Elle combla de joie tous ceux qui demeuraient dans les environs, et se répandit bientôt dans toutes les montagnes de la Judée. Et tous ceux qui apprenaient ces choses s'étonnaient du récit des bergers. Ce message céleste avait eu lieu, d'après une tradition conservée par saint Jérôme, à mille pas à peu près de la tour des Troupeaux. D'après une autre tradition, un de ces jeunes bergers, Mathias, natif de Bethléhem, devint plus tard disciple de Jésus-Christ, et fut admis au nombre de ses apôtres.

CHAPITRE VIII

La Circoncision.

La merveille annoncée dès le commencement par les prophètes était accomplie; l'heure de la délivrance avait sonné; le nouveau-né devait recevoir maintenant le nom de Jésus ou de Sauveur. Ceci arriva le huitième jour après la naissance, ou le premier jour de la nouvelle année 748, lorsque Joseph, en présence de la bienheureuse Vierge Marie, circoncit le nouvel enfant que le péché n'avait point souillé, il est vrai, mais qui avait pris sur lui les péchés du monde entier. Depuis le temps d'Abraham, l'opération de la circoncision avait toujours été faite par le père, et dix personnes au moins devaient y assister. Et Joseph prononça la prière accoutumée : « Béni soit le « Seigneur notre Dieu! qui a sanctifié son bien-aimé « dès le sein de sa mère, qui a imprimé sa loi dans notre

« chair, et qui marque ses enfants du signe de sa sainte « alliance, pour les rendre participants des bénédictions « d'Abraham notre père. » Sur quoi les assistants répondirent avec le Psalmiste : « Salut à celui que vous avez « choisi pour votre fils. » Dans la circoncision, c'était une coutume de présenter à l'enfant, comme précurseur du Messie, un siége d'honneur, pour indiquer la présence invisible de celui-ci, et on lui adressait en même temps ces paroles : « Voici le siége du prophète Élie. » Toutes ces cérémonies, réglées par la loi, et conservées par une ancienne tradition, avaient un sens mystique très-profond. Un repas terminait cette solennité.

Les anciens Perses avaient un usage à peu près semblable. Le père apportait son fils, quelques jours après sa naissance, au prêtre, qui se tournait alors vers l'orient devant l'autel du feu, et l'aspergeait d'eau; sur quoi le père donnait au fils le nom qu'il devait porter. L'enfant reparaissait devant le prêtre à l'âge de quinze ans, et recevait la ceinture sacrée comme symbole de confirmation et de la disposition où il était de combattre désormais pour Ormuzd. D'après les lois de Menu chez les Indiens, on célébrait par des sacrifices la naissance d'un brachmane, et six ou douze jours après on lui donnait un nom. Les Éthopiens pratiquaient la circoncision le huitième jour, et l'initiation le quarantième ou le quatre-vingtième, comme les Juifs. Ces derniers terminaient le repas qui suivait la circoncision par une prière pour le bonheur de l'enfant et de ses parents.

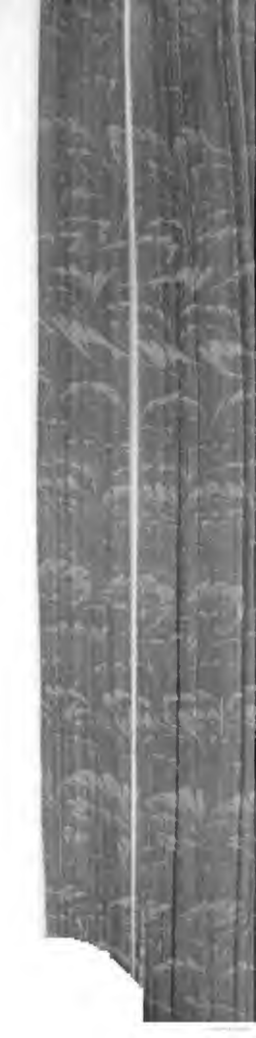
CHAPITRE IX

Les Mages de l'Orient.

Après la circoncision, et lorsque le Sauveur fut guéri de sa blessure, voici qu'au douzième jour depuis sa naissance, des mages vinrent de l'Orient, sous la conduite d'une étoile merveilleuse, et s'enquirent du nouveau roi des Juifs, qui venait de naître. Le sanhédrin des grands prêtres et des docteurs de la loi leur donna les renseignements qu'ils demandaient, en leur rappelant la prophétie de Michée (v, 2), que les Juifs appliquaient alors au Messie, comme ils le firent longtemps encore dans la suite. Nous n'avons qu'à consulter, pour nous en convaincre, la paraphrase chaldaïque et les commentaires de Raschi, de Kinchi et d'Abraham Périzol. Cette prophétie était conçue en ces termes : « C'est de toi, ô Bethléhem « Éphrata, que doit me venir le fils de David pour régner « sur Israël; et c'est le Roi-Messie. »

Le conseil des grands prêtres était alors présidé par le souverain pontife Simon, fils de Boëthe, beau-père d'Hérode, et dont la famille était originaire d'Alexandrie. Après lui venait Jésu Phabès, grand prêtre déposé : c'est le quatrième qui subit cet affront dans toute la série des souverains pontifes. Puis venait Mathias Théophili, de Jérusalem, qui devait bientôt succéder à Simon; puis enfin Joseph Ellemi, qui devint plus tard sagan du sacerdoce, chargé de remplir les fonctions pontificales à la fête des Expiations, lorsque le grand prêtre avait contracté quelque impureté. Il était parent de Mathias.

Le sanhédrin des docteurs de la loi était présidé par Hillel, comme prince d'Israël. C'était un homme renommé par sa sagesse et sa douceur. Après lui venait Schammée, son rival dans l'école; car les Juifs rapportent en plusieurs endroits que Jésus a vécu encore avec Hillel et Schammée. Il y avait encore Judas et Josué, fils de Bétira, compagnons de Schemajas et d'Abtalion, qui avaient cédé volontairement le siége du grand juge à Hillel, comme au plus digne de l'occuper; puis Siméon, fils et successeur d'Hillel, mais doué de moins de talent et d'énergie que lui, et sous lequel la synagogue commença à décroitre. Aussi le Talmud ne fait-il de lui aucune mention. A la vérité, Néhumia ben Hakkana ne vivait plus. C'était lui qui, dans la dernière semaine jubilaire avant la venue du Christ, avait prédit qu'elle ne tarderait pas au delà de cinquante ans. Il avait même écrit à ce sujet un livre intitulé : *la Révélation des mystères ;* et en mourant il laissa à son fils, nommé comme lui Hakkana, la douce espérance qu'il pourrait contempler le jour du Seigneur. C'est ce fils qui le remplaçait au conseil des grands juges. A côté de lui siégeait le célèbre disciple d'Hillel, Jonathan ben Uzziel, le paraphraste chaldéen, dont les Juifs estimaient tant le Targum que la tradition rapporte qu'il en avait puisé le contenu de la bouche même des prophètes Aggée, Zacharie et Malachie. Plus loin siégeait Baba ben Bota, disciple du sévère Schammée, qui, lors de la conquête de Jérusalem et de la destruction du sanhédrin par Hérode, échappa à grand'peine au sort de ses confrères. C'est lui qui proposa à ce tyran, comme moyen d'expier son crime, de rebâtir le temple du Seigneur, et qui conduisit lui-même les travaux. Mais lorsque l'édifice fut



achevé, Hérode, dit-on, lui fit arracher les yeux, pour que ce bâtiment fût le seul dans son genre. Nous retrouvons la même tradition populaire au sujet de l'artiste qui a fait la grande horloge de Strasbourg.

Dans le sanhédrin étaient encore le vieillard Siméon, prophète, et son compagnon Pollion qui, avec Menahem, avait prédit à Hérode sa future élévation au trône. C'est pour cela qu'il leur laissa la vie; et même le dernier, après l'anéantissement de l'ancien sanhédrin, fut pendant quelque temps président du nouveau. Nous devons encore nommer ici Judas Saripheéi et Mathias Margalothi, alors présidents des écoles, et qui passaient pour les plus grands interprètes de la loi et les premiers docteurs de la jeunesse. Mais deux ans plus tard, lorsque le nouveau grand prêtre Mathias Théophili fut déposé de sa charge, le tyran les condamna à être brûlés, parce qu'ils avaient fait arracher en plein jour par leurs disciples, de la grande porte de son nouveau temple, l'aigle d'or qu'il y avait fait placer comme symbole de l'inspection suprême de l'État sur les choses sacrées. Et bientôt après eux trois mille Juifs furent encore punis de mort.

Tels étaient les pères du grand conseil, qu'Hérode convoqua lors de l'arrivée des mages. C'étaient des hommes devant qui le roi lui-même devait trembler; car ils étaient les zélateurs de la loi, les flambeaux d'Israël et les vrais chefs de la nation. L'ancien sanhédrin avait courageusement résisté trente ans auparavant à Hérode le Conquérant, avec ces paroles de l'Écriture : « Tu ne placeras « point au-dessus de toi un roi étranger. » Mais il avait par là même reconnu que le sceptre n'était plus réellement dans la maison de Juda, et que les temps étaient accomplis.

Ils payèrent de leur vie leur énergique résistance. Le nouveau sanhédrin, à son tour, n'oublia point sa dignité, et répondit unanimement à Hérode que le Messie devait venir de Bethléhem. C'est pour cela que nous trouvons écrit, dans le Talmud, que le Messie est vraiment né à Bethléhem de Juda, pendant que le dernier temple était encore debout.

Mais Siméon et ses contemporains moururent, et avec eux disparut la gravité des anciens jours. La démoralisation de la cour se communiqua bientôt au grand conseil. Les grands prêtres furent élevés et déposés sans aucun égard pour cette haute dignité. Le collége tout entier se remplit d'étrangers et de gens sans honneur, et la corruption des gouverneurs romains amena bientôt le sanhédrin à cet état de dégradation où nous le verrons plus tard sous Anne et Caïphe, et dont il ne se releva plus. Les Juifs étaient près des portes du salut; c'est pour cela que les pasteurs de Bethléhem reçurent les premiers regards du Sauveur. Mais les païens avaient un long chemin à faire : ils sont amenés au berceau de Jésus par les trois rois, après un voyage long et pénible. Comme autrefois les enfants d'Israël furent tirés des ténèbres de l'Égypte, ainsi les mages furent introduits par la lumière céleste dans la terre promise.

CHAPITRE X

Incendie des livres généalogiques des Juifs.

L'apparition des mages de l'Orient releva le courage de la sainte famille; ils admirèrent les merveilleuses dispo-

sitions de la Providence, et s'en réjouirent; et les présents des mages les aidèrent à vivre pendant quelque temps. Le recensement des tribus de Bethléhem commença, et les noms de la sainte famille furent inscrits aussi sur les registres romains qu'invoquent Tertullien et Chrysostome. Mais Hérode roulait bien d'autres pensées dans son esprit, comme nous l'apprend Jules Africain, qui, né à Emmaüs, en Palestine, vivait au commencement du IIIe siècle. Ce prince non-seulement n'était point issu d'une ancienne et noble famille, mais il n'était pas même Juif de naissance; et l'on disait que son père ou son aïeul était fils d'un homme d'Ascalon qui servait dans le temple, et qui, dans le pillage du sanctuaire, avait été emmené par des brigands iduméens. Pour venger son amour-propre humilié par une aussi basse origine, et profitant de l'occasion que lui donnait le recensement ordonné par l'empereur, il conçut le projet de faire enlever et brûler dans le temple, avec les archives, toutes les anciennes généalogies et tous les diplômes de famille du peuple juif, documents qui étaient à la fois pour celui-ci un objet d'orgueil et d'espérance, et qu'ils devaient présenter en cette conjoncture pour constater leur origine. Cette mesure odieuse a été prise au reste plus d'une fois par des usurpateurs ou des tyrans qui voulaient effacer ainsi tous les souvenirs historiques d'une nation, détruire d'un seul coup tous les droits, tous les titres de noblesse, et toutes les prétentions au trône, pour établir une égalité générale. Quelques familles, cependant, grâce à la fidélité de leurs souvenirs, et par le secours de quelques documents arrachés à la destruction, parvinrent à refaire leurs généalogies; et parmi ces familles il s'en trouva plusieurs de la race de David,

qui, plus tard, à cause de leur parenté avec le Sauveur, prirent le nom de *desposynoi*, ou les amis du Seigneur. Jules Africain en avait connu personnellement plusieurs, qui lui avaient raconté ces choses. C'est l'historien Josèphe qui nous a conservé le fragment où Jules raconte ce fait, attesté d'un autre côté par le patriarche d'Alexandrie Saïdus Patricides.

Quel sens profond l'on découvre dans cette action d'Hérode, juste au moment où le Messie paraît! Les généalogies avaient atteint leur but, qui était de prouver que le Messie était de la race de David, et que, par conséquent, les promesses divines étaient accomplies. Or c'est ce que nous démontrent saint Matthieu et saint Luc, qui nous ont laissé la généalogie du Sauveur. Ce but une fois atteint, le reste devenait inutile et pouvait, sans inconvénient, être détruit par le feu. Les Juifs cherchèrent, il est vrai, plus tard, à rétablir leurs généalogies; et ce fut souvent parmi les premières communautés chrétiennes de la Judée, au temps des apôtres, un sujet de dissension, comme on peut le voir dans la première Épître de Timothée, ch. I, vers. 4; ch. IV, vers. 7, et dans l'Épître à Tite, ch. I, vers. 14; ch. III, vers. 9, comme aussi dans l'Épître de saint Ignace aux Magnésiens. Mais enfin, convaincus par l'impossibilité de réussir dans cette entreprise, ils ont laissé à leur futur Messie le soin de remettre en ordre leurs généalogies perdues.



CHAPITRE XI

Généalogie de Jésus-Christ.

Jésus, le vrai Messie, est, dans la nouvelle alliance, le seul dont l'origine remonte jusqu'à Adam par une suite de 77 générations. Et ce nombre lui-même a une signification mystique. Soixante-dix-sept ans se sont écoulés depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la destruction de Jérusalem. Saint Luc, qui nous donne la généalogie de Jésus, depuis Adam jusqu'à Joseph, ne compte, il est vrai, que 75 générations; mais, de même qu'Esdras (v, 2) et Aggée (I, 1), il omet Pedajà, père de Zorobabel, et ne nomme que son aïeul Salatiel; de sorte qu'il ne compte, y compris le Caïnan des Septante, que 76 générations jusqu'au Christ, ce qui donne pour chaque génération une durée moyenne de 25 ans. Saint Matthieu nous donne par surabondance la généalogie légale de Jésus-Christ, ou l'arbre généalogique de Joseph, non comme si celui-ci avait été le père naturel de Jésus, mais parce que les deux lignes de David, celle de Nathan et celle de Salomon, avaient été réunies quatre fois dans l'espace de mille ans.

Saint Luc compte depuis Adam jusqu'à Abraham 21 générations, et autant de David à la captivité de Babylone, et autant encore de la captivité de Babylone jusqu'à Jésus-Christ. En général, le nombre 21 ou 22 se trouve fréquemment dans les registres de famille du peuple juif. C'est le nombre des patriarches depuis Adam jusqu'à Jacob, avec lequel la race privilégiée de Dieu commença

à devenir un peuple. C'est aussi le nombre des souverains pontifes depuis Aaron jusqu'à Seraja, ou depuis l'établissement du pontificat juif jusqu'à la destruction du premier temple. C'est enfin le nombre des juges depuis Josué jusqu'à Samuel, et des rois depuis Saül jusqu'à Sédécias. D'Abraham à David il y a 14 générations. C'est aussi le nombre que donne saint Matthieu. Mais pour établir une parfaite uniformité entre cette période et les deux suivantes, qui forment les trois divisions de sa généalogie, il compte également 14 générations de David à Salatiel, et de celui-ci jusqu'au Christ; et pour cela il est obligé de passer quelquefois du père au petit-fils ou à l'arrière-petit-fils.

Ainsi l'anéantissement des livres généalogiques de la maison de David devait précéder l'anéantissement de cette maison elle-même. Mais il est remarquable qu'Hérode, au rapport de Jules Africain, fit brûler les livres généalogiques des Moabites et des Ammonites; car les Juifs regardaient comme bénies entre les femmes Thamar et Ruth la Moabite, parce que le Messie devait naître d'elles; et les évangélistes les nomment en effet dans la généalogie de Jésus-Christ.

Dans l'ancienne alliance, où les bénédictions et les promesses étaient attachées au sang, les généalogies étaient faites et conservées avec un soin extrême. Un simple regard sur les saintes Écritures suffit pour nous en convaincre. En effet, Dieu avait préféré la nation juive précisément parce qu'elle descendait en ligne directe d'Abraham. Le Juif, plein du sentiment de la personnalité, commme tous les autres peuples de l'antiquité, et jaloux de conserver dans leur intégrité les droits qu'il avait

reçus de ses ancêtres, regardait sa généalogie comme des lettres de noblesse, et comme le fondement des privilèges qu'il pouvait réclamer aux jours du Messie. Aussi, l'entreprise d'Hérode souleva le peuple tout entier. Outre les généalogies rapportées par les Évangiles, il est possible que plusieurs autres aient échappé, du moins en partie, à la destruction; et l'on a trouvé plus tard à Jérusalem une table généalogique qui portait que Hillel était issu de la race de David par Abital sa concubine.

La purification de ce noble sang d'où devait sortir le Messie était achevée. Commencée après le déluge par le choix de Noé, de la race de Seth, elle continue dans Sem et Arphaxad, puis dans Héber, tige de la maison d'Abraham. Parmi les descendants de celui-ci, Jacob est choisi, et les autres branches sont repoussées, pour ainsi dire, dans les montagnes et les déserts, comme des rejetons sauvages. Les promesses divines se reposent enfin sur Juda : et parmi les descendants de celui-ci, sur la maison d'Isaï, jusqu'à ce qu'enfin le Messie naisse dans la 77e génération de la race de David.

CHAPITRE XII

La Présentation au temple.

Pendant que Satan s'efforçait par ses suppôts d'entraver l'œuvre de la rédemption, le 40e jour ou le 5 chebath de l'an 748 était arrivé. Marie devait en ce jour, d'après la loi, être bénie par le prêtre, et son fils devait être présenté à Jéhovah dans le temple. Ils allèrent donc à Jérusalem. Au milieu des dangers qui les menaçaient, la

Providence leur avait envoyé dans le prophète Siméon ou Saméas un sauveur et un ange. Siméon, le grand docteur, parut dans le temple, poussé par l'Esprit-Saint, et dans un ravissement prophétique proclama Jésus comme le Messie. Mais par lui aussi Marie reçut la première révélation des souffrances que devait endurer son divin Fils. Il lui prédit qu'un glaive transpercerait son âme, et que son fils serait un objet de scandale et de résurrection pour beaucoup dans Israël. Marie conservait toutes ces paroles en son cœur, et toute l'économie divine de notre salut, depuis ce moment jusqu'à la mort de Jésus sur la croix, se déroula devant ses yeux. Anne, la vieille prophétesse, qui, après avoir vécu sept ans avec son mari, servait Dieu dans son veuvage par le jeûne et la prière, et passait les jours et les nuits dans le temple; Anne, par les soins de qui la bienheureuse Vierge avait été, croit-on, élevée dans la maison du Seigneur; Anne, en proclamant la venue du Messie, communiqua à la ville de Jérusalem tout entière l'enthousiasme dont elle était elle-même pénétrée.

Cinquante ans s'étaient écoulés depuis que Néhumia avait annoncé que la venue du Messie ne tarderait pas au delà de cinquante ans. Le sentiment général du besoin de la rédemption, des signes visibles, et enfin l'annonce solennelle du Messie en ces jours, durent rappeler au peuple cette prédiction. Ils ne pouvaient d'ailleurs ignorer que la sainte période de l'attente, ou le grand cycle jubilaire de 1320 années lunaires, était écoulé. Au reste le cantique de Zacharie nous révèle les désirs et les espérances de cette époque, et les idées qu'on avait du règne de Dieu qui approchait. Ainsi la nouvelle de la naissance du Sauveur se répandait de plus en plus.

CHAPITRE XIII

Sédition à Jérusalem et massacre des Innocents.

Cependant une révolte éclata dans la ville; elle était provoquée d'un côté par le recensement et la prestation d'hommage aux Romains, et de l'autre par l'arbitraire et les maximes païennes et révolutionnaires du despote iduméen. La sédition comptait dans ses rangs tous ceux qui tenaient à l'ancienne loi, à la constitution fixée par Moïse, à la nationalité et au sanhédrin, que le tyran allait immoler une seconde fois à sa fureur, tous ceux qui tenaient à l'ancienne maison royale de David, à l'attente du Messie, et qui avaient foi en la théocratie qu'il devait fonder sur la terre. Tous ceux-là s'intéressèrent également, ou prirent part à l'insurrection. Bientôt la nouvelle se répandit aux alentours que le Messie avait enfin paru, et qu'il était à Bethléhem. Alors Satan entra dans le cœur d'Hérode : l'ancien serpent s'agita de nouveau, comme pour étouffer dans son berceau le divin enfant qui devait lui écraser la tête. L'ange exterminateur traversa Jérusalem; et l'on vit couler le sang des docteurs de la loi, qui étaient assis sur les siéges de Moïse, comme nous le raconte Josèphe et les rabbins eux-mêmes. Et les pauvres bergers de Bethléhem, n'ayant pas voulu livrer au tyran leur Sauveur, ni lui découvrir sa retraite, ne tardèrent pas à ressentir les effets de sa fureur contenue depuis longtemps. Il ordonna de faire mourir impitoyablement, et sans distinction d'âge, tous les enfants à la mamelle. Or en Judée les mères ne sevraient leurs enfants que dans la

troisième année. Il voulait ainsi, ou découvrir le séjour de Jésus, ou se défaire par un coup de main de tous ceux qu'il pouvait craindre. Il ne se contenta pas de faire couler le sang de ces pauvres innocents, mais il fit mourir encore les pères et les mères qui, par leur silence, avaient du moins sauvé le Messie et favorisé sa fuite. Ainsi fut accomplie cette parole de Jérémie : « Une voix a été en- « tendue dans Rama, des pleurs et des grincements de « dents; Rachel, pleurant ses fils, a refusé d'être consolée, « parce qu'ils ne sont plus. » Cependant l'insurrection du peuple juif n'eut d'autre résultat que d'empêcher l'entière exécution du recensement. Lorsque, douze ans plus tard, le même gouverneur romain Quirinius parvint à terminer cette opération dont il avait été chargé, une nouvelle révolte éclata sous la direction de Judas le Galiléen et du pharisien Sadoc : les révoltés s'appelaient les *zélés* ou les *zélotes*. A partir de ce moment, les séditions se succédèrent presque sans interruption, et entraînèrent à la fin la ruine complète du peuple juif.

CHAPITRE XIV

La Fuite en Égypte.

La mort des saints innocents avait assouvi la jalousie d'Hérode. Le même sort qui avait menacé autrefois en Égypte le fils collectif de Dieu, c'est-à-dire le peuple d'Israël, lorsque Pharaon voulut faire mourir tous les enfants mâles des Hébreux, menaçait maintenant son Fils réel et véritable. Mais de même que les enfants d'Abraham



avaient échappé aux embûches de Pharaon, ainsi Jésus s'était soustrait à la mort en fuyant en Égypte. Ce lieu avait été désigné en songe à Joseph; et la parole prophétique de Siméon était comme le prélude de cet avertissement. « Et Joseph, se levant au milieu de la nuit, prit l'enfant « et sa mère, et s'enfuit en Égypte. »

On voit encore près de Ramla, l'ancienne Arimathie, à moitié chemin de Jérusalem à Joppé, dans une forêt de figuiers sauvages, la tour des Quarante martyrs : c'est le nom qu'on lui donne dans ce pays. C'était autrefois une église que sainte Hélène avait fait construire au lieu même où l'on croyait que la sainte famille s'était reposée dans sa fuite en Égypte. Au temps des croisades, l'édifice fut restauré par les templiers, et dédié à Jean-Baptiste. Aujourd'hui ce ne sont plus que des ruines, des arcades et des colonnes mutilées, et qui servent de demeure aux derviches. Une fois que Joseph eut atteint la ville maritime où une antique tradition plaçait le tombeau de Noé, il prit au sud vers Gaza, et se rendit au pays du Nil, en passant devant le temple de Jupiter Cassius, dont la statue tomba en morceaux aux approches du Dieu sauveur. Puis, lorsque la sainte famille au midi, et les mages à droite, eurent atteint le terme de leur voyage, l'étoile du Messie s'abaissa et disparut.

Les Juifs prétendent que Josua ben Perachia, membre du grand conseil, fuyant la mort dont le tyran menaçait les rabbins, prit Jésus avec lui en Égypte, et l'accompagna jusqu'à Alexandrie; mais qu'après deux ans Siméon ben Schetah leur écrivit de revenir. Ces deux hommes ont vécu cent ans avant le Christ, et c'est là un de ces anachronismes si fréquents chez les rabbins. Cette tradition vient

de ce qu'on a confondu le massacre des pharisiens révoltés sous le roi sadducéen Jannée, avec le massacre des innocents sous Hérode, et de ce qu'on a fait un seul personnage du Siméon de l'Évangile et de l'illustre Siméon ben Schetah, frère de la reine, et que celle-ci avait soustrait pendant longtemps à la fureur de son mari. Au reste, ce récit, quelque défiguré qu'il soit, nous donne lieu de conclure que la sainte famille ne fut pas la seule à fuir en Égypte pour échapper au despotisme d'Hérode.

La Palestine et l'Égypte étaient, dès les temps anciens, considérées comme deux pays homogènes. Déjà le patriarche Abraham avait pénétré dans les contrées arrosées par le Nil, et Isaac l'y avait suivi avec toute sa famille. Là, à l'est de Misraïm, vers la mer Rouge était située la terre de Gosen. Dans le voisinage de Memphis, près de l'ancienne ville sainte d'Héliopolis, à une lieue et demie du Caire, est un village nommé Matarieh, que les Hébreux, ainsi que les habitants du pays, nommaient On, c'est-à-dire *lumière*, *soleil*. C'est là que Joseph l'Égyptien avait épousé Aseneth, fille d'un prêtre du pays. C'est là que, d'après une ancienne tradition égyptienne, Moïse ou Osarsyph avait été prêtre autrefois. C'est là aussi que, d'après Hérodote (II, 3, 59), était un temple célèbre du soleil, qui renfermait dans sa vaste enceinte un collége de prêtres nombreux et savants. C'est là aussi que depuis longtemps les Juifs mécontents du gouvernement de leur pays, ou chassés de la Palestine, trouvaient un refuge et un abri. C'est là que Jéroboam avait fui devant le roi Salomon, lorsque le prophète Ahias lui avait distribué dix morceaux de son manteau, comme symbole des dix tribus d'Israël qu'il devait gouverner.

C'est là que, lors de la première destruction de Jérusalem, et, plus tard, dans les jours de Jérémie, avaient émigré en masse les Juifs que Nabuchodonosor avait laissés dans leur ancienne patrie, lorsque la fureur de ce prince, se ranimant de nouveau, leur rendit inutile la faveur qu'il leur avait accordée. Sous les Ptolémées, la population de ce lieu augmenta, et par les migrations volontaires, et par le grand nombre de prisonniers de guerre qui furent transportés dans les contrées du Nil. Là, sous la conduite d'Onias, fils du grand prêtre du même nom, une grande multitude d'hommes, fuyant la vengeance d'Antiochus, avaient trouvé un abri. Avec la permission de Ptolémée Philométor, ces Juifs émigrés avaient construit à Léontopolis un temple magnifique, qui rappelait en petit celui de Jérusalem, et qui le cédait de peu en magnificence au sanctuaire de Moria. Ainsi s'était accomplie la prédiction d'Isaïe (XIX, 19) : « Un jour un autel sera élevé à Jéhovah au milieu de la « terre d'Égypte. » Ils s'étaient établis en ce lieu, et avaient été rejoints par un grand nombre de Juifs, à l'époque des guerres entre Hyrcan et Aristobule, leur dernier roi. Bien plus, sous Alexandre le Grand et Ptolémée Lagus, les Samaritains avaient fondé une colonie en Égypte; et lors de la catastrophe qui entraîna la ruine de leur pays sous Jean Hyrcan, ils avaient trouvé là un refuge. Aussi, jusqu'au temps de Jésus-Christ, une nombreuse colonie juive florissait dans le district d'Héliopolis. Ils y formaient des groupes divers, selon la variété des professions, à la manière des corporations du moyen âge, et c'est à cette époque que les thérapeutes commencèrent à se montrer parmi eux. Mais après la dernière ruine de Jérusalem, quelques hommes remnants qui avaient échappé

au carnage, s'étant réfugiés à On pour y exciter de nouveaux mouvements, Vespasien fit fermer le temple, après une durée de 343 ans, et l'éclat de ce lieu passa à la synagogue d'Alexandrie, que Philon proclamait déjà de son temps la métropole des hellénistes.

On ou Héliopolis, la ville du Phénix, à douze milles de l'ancienne Babylone, dans la basse Égypte, était sous Hérode le lieu où se rassemblaient tous les mécontents. C'est là que se retirèrent ceux qui purent échapper à sa colère, après qu'il eut vaincu les 6,000 pharisiens qui s'étaient révoltés contre lui. C'est de là que s'est répandue et conservée, dans le patriarcat d'Alexandrie, la tradition d'incendie des titres de noblesse et des livres généalogiques du peuple juif. La Bible, avare de mots, comme toujours, et ne s'occupant jamais que de la chose principale, ne nous raconte ces faits qu'en les restreignant à Jésus et à sa fuite en Égypte. Si nous voulions chercher ailleurs des analogies, nous pourrions dire que c'est ainsi qu'elle concentre dans la personne d'Abraham sortant de la Chaldée l'émigration des Sémites devant l'oppression des enfants de Cham, sous Nemrod. Cependant la tradition nous apprend que le lieu où le Messie trouva un refuge s'appelait Mataréa, la ville des Eaux, ainsi nommée à cause de la richesse de ses sources. Elle nous parle aussi d'un vieux sycomore à l'ombre duquel la sainte famille se reposa sur le chemin de Memphis, au bord de la source du Soleil, près du vieux Caire. C'est en ce lieu que Jésus passa les deux premières années de son enfance, pendant lesquelles Joseph se rattacha à l'une de ces corporations de métiers où chaque émigré juif trouvait du travail et des moyens d'existence. C'est cette même contrée qui fut glorifiée plus tard par la

retraite de tant de milliers de moines et de solitaires. Jésus l'avait sanctifiée le premier par sa présence.

CHAPITRE XV

Retour en Galilée.

La justice divine ne tarda pas à se manifester; car le 25 mars, trois ans après l'incarnation du Fils de Dieu, la mort mit un terme aux fureurs d'Hérode. Aussitôt que le tyran fut mort, Joseph vit apparaître de nouveau dans la terre d'Égypte l'ange qui, dans l'œuvre entière de la Rédemption, depuis l'encensement de Zacharie dans le temple jusqu'à l'ascension du Christ, nous apparaît toujours comme le messager de Dieu. Gabriel avertit le père nourricier de Jésus de retourner en Galilée. Joseph obéit; et quittant ces lieux hospitaliers, il prit la grande route de Memphis, qui passait par Péluse et Casiotis, à l'embouchure du Sirbon, puis traversait Ostracine, extrême frontière de l'Arabie, et Rhinocolure, près de la rivière de Sichon, puis Raphia et Anthédon, et conduisait sur le fleuve Bezor à Gaza.

Après la mort d'Hérode, le nouveau roi voulut continuer le règne atroce de son prédécesseur. Il commença donc par faire égorger 3,000 Juifs. Le peuple, dans sa détresse, eut recours à l'empereur, le suppliant de les délivrer de la famille d'Hérode, et de réunir la Palestine à la Syrie, comme province romaine; mais leurs réclamations furent inutiles. Au reste, l'évangéliste saint Matthieu nous indique assez les craintes qu'inspirait Archélaüs. En effet,

Joseph, pendant qu'il était à Gaza, sur les confins de la Palestine, ayant appris que ce prince perfide régnait sur la Judée à la place de son père, n'osa traverser Hébron et Jérusalem pour retourner en Galilée, comme il en avait eu le projet d'abord; il préféra la route qui conduit de Péluse jusqu'à Tyr, en passant par les villes des Philistins. Puis traversant la plaine de Saron, parsemée de roses blanches et rouges, de narcisses, d'anémones et d'autres fleurs odorantes, et coupée de temps en temps par des dunes sablonneuses, il passa par Ascalon, Asdod, Jamnia, Joppé, Apollonia, traversa le lac des Crocodiles, et arriva à Césarée. Puis tournant vers la grande plaine noire de Mageddo, il revint à Nazareth après des périls infinis et une absence de deux ans et demi. Là, dans une contrée fertile, au pied du Thabor, qui domine tout le pays, vivait l'enfant Jésus, au milieu de ses parents et des enfants de son âge, avec les fils de Marie Cléophas. C'est là qu'il passa dix ans, sans que les évangélistes nous aient rien appris de lui pendant tout ce temps.

CHAPITRE XVI

Jésus à la fête de Pâques.

Archélaüs avait été renversé du trône et exilé dans les Gaules; et l'enfant Jésus avait atteint sa douzième année, qui, chez les Juifs, commençait la période de la jeunesse. Étant dès lors obligé à toutes les prescriptions de la loi, il alla pour la première fois, avec ses parents, à Jérusalem, pour y célébrer la fête de Pâques, qui, cette

année, 760 de Rome, avait lieu du 24 avril au 1er mai. A l'âge de douze ans, chez les Juifs, l'enfant s'appelait fils de la loi, et, à partir de cette époque, tous les jeunes gens étaient obligés d'aller à Jérusalem aux trois grandes fêtes de l'année; les femmes seules pouvaient se dispenser de ce voyage. Mais Marie ne profita point, par piété, de la faculté que lui donnait la loi, quoique les dangers qui menaçaient sa famille ne fussent pas encore passés.

La Judée comprenait en longueur à peu près trois journées de chemin ou 1,600 stades; ce temps suffisait pour venir à Jérusalem des parties les plus éloignées du pays. Mais de Nazareth on comptait 80 ou 90 milles romains, de sorte qu'on pouvait y aller en deux jours et demi, en passant par Samarie. Ce n'était donc pas un voyage au-dessus des forces d'un enfant de douze ans. Lorsque les huit jours de la fête furent passés, et que les caravanes s'en retournaient, couvrant par milliers les routes de leurs longues processions, marchant, comme c'était la coutume, en chantant des psaumes et des cantiques, les parents de Jésus le perdirent tout à coup de vue. Une caravane est encore aujourd'hui regardée comme peu considérable dans le pays lorsqu'elle n'est pas composée de plus de trois cents personnes. Mais la Galilée ne comptait pas alors, au rapport de Josèphe, moins d'un million d'habitants, et toute la population masculine devait prendre part à la fête et au voyage. Comment aurait-il donc été possible à Joseph et à Marie de retrouver Jésus dans la foule? Ils ignoraient s'il avait pris les devants ou s'il était resté en arrière. Ce ne fut qu'après le premier jour de voyage, et dans l'hôtellerie, qu'ils purent s'assurer que Jésus ne se trouvait point dans la société de leurs pa-

rents et de leurs amis. Mais tout cela devait servir à sa gloire. A douze ans, les enfants, chez les Juifs, les filles aussi bien que les fils, ne pouvaient plus être vendus comme esclaves par leurs parents; ils échappaient donc en quelque manière au pouvoir paternel. Et ceci nous explique la conduite de Jésus à l'égard de ses parents dans cette circonstance.

La première couchée au retour de Jérusalem était ordinairement à Sichem, appelée par les indigènes Mamortha. Elle était à trente milles de Jérusalem; c'était, par conséquent, une journée assez forte. Les Juifs, quoique le pays fût impur pour eux, pouvaient cependant y voyager et y coucher. Les femmes elles-mêmes pouvaient atteindre dans un jour cette station à l'aide des bêtes de somme. Cependant, d'après la tradition des habitants du pays, Joseph et Marie s'arrêtèrent dans un autre lieu, dont ils montrent encore aujourd'hui les ruines, à dix milles de Jérusalem. Il y avait là autrefois une grande ville appelée Bersabée, que l'on rencontrait avant d'arriver à Béthel et d'atteindre la rampe des montagnes qui conduisaient à Samarie. Quoiqu'on ne puisse pas accepter comme vrais tous les récits des Arabes, on ne peut cependant méconnaître en celui-ci un grand cachet de vérité. En effet, ceux qui partaient de Jérusalem le soir même du huitième jour de la fête, comme beaucoup le faisaient, ne pouvaient aller coucher plus loin. Si ce lieu n'est pas Bersabée, c'est toujours Beer ou Beera, dont il est parlé au chapitre IX du *livre des Juges*. Cette ville était située à quatre heures environ de Jérusalem, sur la route de Sichem, dans une contrée délicieuse, près d'une source qui jaillit d'une montagne et coule encore aujourd'hui. C'est de cette

source que lui vient le nom qu'elle porte, et qui signifie *source*.

Pendant que les pèlerins s'arrêtaient dans les hôtelleries pour y passer la nuit, Joseph et Marie se mirent en route pour retourner à Jérusalem. C'était le 22 nisan ou le 1er mai de l'an 760. Ils ne le trouvèrent ni sur le chemin, ni chez leurs amis à Jérusalem : et ils étaient dans une grande angoisse; car c'était précisément le temps où, après l'exil d'Archélaüs, le gouverneur romain Quirinius, et le nouveau procureur ou trésorier Coponius, arrivèrent en Judée. C'est alors aussi que Judas le Gaulonite, avec le pharisien Sadoc et son parti, excita une sédition contre les Romains à Jérusalem et dans tout le pays, et produisit une grande agitation dans le peuple entier. (Josèphe, *Antiq.*, 18, 1, 1.) Ce ne fut que le troisième jour, c'est-à-dire le 3 mai, que Joseph et Marie trouvèrent Jésus dans le temple.

Il était là, au milieu des docteurs de la loi, confondant leur sagesse orgueilleuse, leur doctrine subtile et leurs interprétations minutieuses, répondant à leurs questions et leur en proposant d'autres lui-même. Saint Matthieu (ch. v, v. 34; ch. xxiii, v. 16) nous donne un spécimen du genre de questions qui occupaient alors les sages de la Judée. Tous admiraient avec étonnement ses paroles. Personne ne pouvait s'asseoir dans le temple, mais seulement dans l'atrium. Il y avait dans le temple une école où l'on enseignait la doctrine; il y avait aussi dans les parvis du temple plusieurs salles où les docteurs de la loi donnaient leurs leçons, et où se tenait l'académie des Juifs.

CHAPITRE XVII

Les Sages en Israël.

Voici les noms de ceux qui étaient assis alors sur la chaire de Moïse. C'était encore Hillel, qui déjà depuis 37 ans était père du sanhédrin ou président du sénat juif. Avant de revenir de Babylone, il avait, comme le fit plus tard pour les chrétiens Denys le Petit, il avait corrigé pour son peuple le canon pascal, et établi les règles que l'on devait suivre pour fixer le jour de la Pâque. C'est en récompense de ce travail qu'il obtint la chaire suprême à la place des deux fils de Bétira, auxquels elle appartenait de droit après la mort de Schemaia et d'Abtalion. S'il est vrai, comme le disent les rabbins, qu'il revint de Babylone à l'âge de 40 ans, et qu'il occupa pendant 40 ans la chaire d'Israël, il pouvait avoir alors 77 ans. Il mourut trois ans après cette première apparition de Jésus dans la synagogue. Il est le fondateur de la Massora; et il s'est acquis par là auprès des Juifs une telle gloire, qu'ils le comparent à Moïse. Plusieurs d'entre eux croient qu'il a vécu 120 ans.

Après lui venait Schammée, illustre disciple et adversaire de Hillel dans l'école. Lorsque Menahem, père du disciple de Jésus qui porte le même nom, eut quitté le sanhédrin pour aller au camp d'Hérode, Schammée prit sa place à côté de Hillel, comme vice-président du sanhédrin, et réunit un plus grand nombre de disciples encore que Hillel lui-même. Fidèle aux principes de ses maîtres, Schemaia et Jehuda ben Bethira, qui avaient été



disciples de Josua ben Pérachia, il se distinguait par sa sévérité, et poussait souvent à l'extrême les traditions et les opinions reçues. Hillel, au contraire, fidèle aux leçons d'Abtalion, son maître, qui avait été lui-même disciple de Simon ben Schetah, était plus doux et plus indulgent. Il permettait le divorce dans tous les cas, tandis que Schammée ne l'autorisait, d'après la loi, que dans les cas d'adultère. C'est pour cela que l'on retrouve souvent ces paroles dans le *Talmud* : « Hillel délie ce que lie Schammée. » Le contraire n'arriva que trois fois, dit le *Traité du sanhédrin*, ch. 10. Mais, ajoute-t-il, « une voix du ciel « déclara que les deux doctrines étaient la parole de « Dieu. » Nous verrons Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans le cours de sa vie, plus d'une fois en lutte avec les deux écoles, mais particulièrement avec celle de Schammée. Les pharisiens et les docteurs qui traînèrent devant lui la femme adultère, ou qui le tentèrent en lui demandant s'il était toujours permis de donner à sa femme une lettre de séparation, étaient évidemment disciples de celui-ci. Le savant, au contraire, qui lui demanda la permission de le suivre, ou celui qui lui demanda quel est le plus grand commandement de la loi, paraît avoir été un disciple de Hillel. Les deux écoles s'accordaient dans leur opposition aux hérodiens, de même que dans leur haine contre les sadducéens, qui rejetaient toute tradition ; mais, au fond, ils se haïssaient tellement, que les disciples de Schammée formèrent ouvertement dans le temple une conjuration contre Hillel, provoquèrent ses partisans par toute espèce d'insultes, et les assommèrent dans leurs maisons : car ils étaient les plus nombreux et les plus forts. Cependant les deux sectes s'alliaient entre elles par

des mariages. En venant ainsi au milieu de cette division du peuple et des sectes, au milieu de ces querelles des écoles, sans se rattacher à aucun parti, le divin Messie avait choisi pour sa mission l'époque la plus difficile, mais aussi la plus décisive.

A côté d'eux se distinguait, dans un âge encore jeune, Jonathan, fils d'Uzziel, le plus remarquable des quatre-vingts disciples de Hillel. Le Talmud raconte de lui que, lorsqu'il étudiait la loi, les oiseaux se brûlaient aux ailes des anges qui se rassemblaient autour de lui pour entendre ses paroles. Ce Jonathan est celui qui a traduit en chaldéen les livres historiques de l'Ancien Testament et des prophètes. Onkélos, qui vivait aussi du temps de Jésus-Christ, paraphrasa plus tard le Pentateuque; et Gamaliel, son contemporain, rédigea le Targum de Job. Cependant il est possible que le fils d'Uzziel n'ait achevé son Targum qu'après la mort du Sauveur. En effet, les gémaristes avouent qu'il n'a point traduit Daniel, parce que la fin du Messie et l'époque de sa venue se rapportaient trop évidemment à Jésus-Christ. Cette traduction de la loi et des livres saints fut considérée alors par les rabbins comme un crime égal à celui des Juifs qui fondirent le veau d'or, parce que l'Écriture devenait par là, en quelque sorte, profane et accessible à tous. C'est toutefois quelque chose de bien caractéristique pour l'époque du Messie que cette traduction des saintes Écritures. En effet, puisque la révélation divine devait, par Jésus-Christ, s'étendre au delà des limites étroites du judaïsme et être communiquée à l'humanité tout entière, il était convenable que les païens et les Juifs fussent en quelque sorte préparés à recevoir la doctrine de la rédemption par la traduction de la Bible.

Or c'est ce qui était arrivé déjà pour les païens par celle des Septante, et ce qui s'accomplit pour les Juifs par la traduction en langue chaldaïque, langue qui avait remplacé chez eux l'hébreu primitif.

On remarquait encore dans le conseil Bava ben Buta, qui était en grande faveur auprès d'Hérode, et qui fut épargné lorsque ce tyran se défit du sanhédrin. C'est lui, disent les Juifs, qui, voyant que l'ancien temple menaçait ruine, présenta au roi le plan d'un nouvel édifice et en dirigea la construction; puis il y établit un marché pour y vendre les animaux qui devaient servir aux sacrifices, comme nous le verrons plus bas. Nous nommerons encore ici Siméon, fils d'Hillel et son successeur au sanhédrin, le premier parmi les présidents du grand conseil qui ait pris le titre de rabbin ou rabbi. Ce titre d'honneur fut adopté depuis que Hillel et Schammée eurent recueilli les traditions, et notre divin Sauveur est un des premiers qui l'aient porté.

Tels étaient à Jérusalem les principaux docteurs juifs assis sur le siége de Moïse, lorsque Jésus apparut pour la première fois, à l'âge de douze ans, dans le temple. Le siége d'Aaron était occupé par Jésu ben Sie, qui était alors grand prêtre. A côté de lui étaient Boëthi, beau-père d'Hérode, Mathias Théophile Joazar et Éléazar, tous deux fils de Simon, qui se succédèrent dans le pontificat, et furent aussi successivement déposés; puis Joseph Ellemi, Ananus ou Anne, fils de Seth, qui devint souverain prêtre en Israël, et jugea en cette qualité notre divin Sauveur.

CHAPITRE XVIII

La Rencontre dans le temple.

Nous avons nommé dans le chapitre précédent les plus remarquables d'entre les grands prêtres de cette époque. Ils tenaient leurs séances dans la partie du temple située vers l'orient, sous la porte de Nicanor, à l'entrée du vestibule des Juifs. Du même côté de la montagne sur laquelle s'élevait le temple, mais à la porte extérieure, à l'entrée du vestibule des païens, se tenait, dans une autre salle, l'assemblée des docteurs de la loi ou des juges d'Israël. Cette salle s'appelait Susan, ainsi que la porte orientale, parce que la ville païenne de Suse y avait été représentée en bas-relief, comme souvenir de l'exil.

Dans l'intérieur du temple, près de l'atrium des femmes, se trouvait la grande école de la synagogue, où les membres du sanhédrin donnaient leurs leçons, particulièrement les jours de sabbat et de fête, devant une grande multitude d'auditeurs, et distribuaient l'enseignement au peuple. Il y avait là, depuis le temps de Gamaliel, 300 siéges pour les disciples des sages, sans compter ceux qui se tenaient debout derrière. Jusqu'à Jésus-Christ, les pères seuls, ou les maîtres, étaient assis : les disciples se tenaient debout, ou étaient assis par terre aux pieds des docteurs, comme saint Paul le raconte de lui-même. Cependant Jésus s'étant montré, dans la connaissance de la loi, supérieur aux docteurs et aux pharisiens, on lui présenta par honneur un siége au milieu d'eux, pour qu'il pût résoudre les questions qu'on lui proposait, ou en pro-

poser d'autres lui-même. « Ils le trouvèrent assis au milieu « des docteurs. » En effet, ceux qui n'avaient pas ce titre pouvaient quelquefois, pour certains motifs, s'asseoir sur les siéges réservés aux docteurs : il n'y avait d'exception absolue, sous ce rapport, que pour les femmes. « Et voici « que tous ceux qui le voyaient s'étonnaient, et ceux qui « l'entendaient admiraient la sagesse de ses paroles. » Car son visage était illuminé par l'éclat de sa divinité, et de sa bouche adorable coulaient à grands flots des paroles pleines d'onction. Tel est l'effet que produisit le Verbe incarné, à l'âge de douze ans, lorsqu'il parut pour la première fois parmi les hommes.

L'historien Josèphe nous offre un exemple analogue d'une sagesse précoce, s'il est permis de mettre en comparaison un homme avec un Dieu. Il nous raconte lui-même, dans sa Vie, qu'étant à peine âgé de 14 ans, il reçut la visite des prêtres et des chefs de la ville, qui vinrent lui proposer des questions sur les mystères et le vrai sens de la loi. Il en fut de même de R. Éliezer ben Azaria, qui descendait d'Esdras à la dixième génération, et qui, à l'âge de seize ans, fut tiré par acclamation de la foule des auditeurs, et élevé à la chaire suprême. Et deux siècles plus tard R. Aschil, le premier rédacteur du Talmud de Babylone, parvint à la même dignité dans sa quatorzième année. Nous ne citons ici ces exemples que parce qu'ils nous indiquent d'une certaine manière ce qui arriva lorsque Jésus, âgé de douze ans, enseigna dans le temple. Dans un vieux livre juif intitulé l'*Histoire du crucifié*, on lit que l'enfant Jésus se présenta la tête découverte dans le temple devant l'assemblée des Septante, et que Hillel et Schammée le lui reprochèrent, parce que les Juifs se

couvraient toujours la tête. Ceci se rapporte évidemment au fait dont il est question dans ce chapitre.

Or voici que Joseph et Marie s'avancent au milieu du peuple qui se tenait derrière les chaires des docteurs et les siéges de leurs disciples. C'était le troisième jour après la Pâque : c'est pour cela que Marie dit à Jésus : « Mon fils, « qu'avez-vous fait? Votre père et moi nous vous avons « cherché avec beaucoup de peine. Mais il leur répondit : « Ne savez-vous pas que je dois être dans la maison de « mon Père ? » Puis l'évangéliste continue : « Il sortit « avec eux, et leur fut soumis pendant toute sa jeunesse; « et il croissait en âge et en sagesse. » Il retourna donc à Nazareth, et accomplit ainsi la parole du prophète que la tradition orale nous a conservée : « Il sera appelé « Nazaréen. » Il y vécut encore 19 ans, jusqu'au commencement de sa vie publique, et ne revint plus en Judée pendant tout ce temps. Car lorsqu'il apparut de nouveau à Jérusalem, après son baptême, la manière imposante dont il purifia le temple prouve qu'il se montrait pour la première fois, après un long éloignement, dans la maison de son Père. Et ceci n'est point simplement une réponse négative contre ceux qui prétendent que Jésus-Christ, allant trois fois par an à Jérusalem, pour les solennités prescrites par la loi, avait eu l'occasion d'y fréquenter des hommes distingués et d'y échanger avec eux ses idées, et que c'était ainsi qu'il avait acquis peu à peu la persuasion que Dieu l'avait choisi comme le Messie promis. Le récit évangélique suffit pour nous convaincre que Jésus ne vint point à Jérusalem entre ce premier voyage, fait à l'âge de douze ans, et celui où il chassa les vendeurs du temple. Au reste, comme législateur suprême, il était au-dessus

de la loi qui commandait ces pèlerinages à Jérusalem. Si les évangélistes ne nous ont rien dit de toute cette époque de sa vie, ce n'est pas qu'ils n'en aient rien su; mais c'est uniquement parce que, pendant tout ce temps, il ne s'est rien passé de particulier dans la vie de Jésus, si ce n'est qu'il était souvent en extase en priant devant son Père céleste, comme nous l'indique saint Marc, ch. III, v. 21.

CHAPITRE XIX

Jésus considéré comme artisan.

Pendant le temps que Jésus passa à Nazareth, c'est-à-dire de 760 à 778, Joseph, son père nourricier, mourut et fut enseveli dans cette ville. Zacharie et Élisabeth paraissent l'avoir précédé dans la tombe, car il n'est plus question d'eux dans l'Évangile. Jésus, dans son abaissement terrestre, s'est-il soumis, selon la coutume de son pays et de son temps, à quelque travail corporel? A-t-il exercé le métier de Joseph, son père nourricier; et Celui qui a construit l'édifice merveilleux de ce monde n'a-t-il point dédaigné de travailler dans un pauvre atelier? Les évangélistes ne nous laissent aucun doute à ce sujet. Ainsi les Nazaréens se demandent avec étonnement en saint Marc, ch. VI : « D'où lui vient cette sagesse : n'est-ce pas « là le charpentier? »

Peu importe que Celse et l'empereur Julien aient fait un reproche à Notre-Seigneur Jésus-Christ d'avoir été charpentier pendant sa vie. Saint Justin, qui avait vécu avec

les disciples de Jésus-Christ, et les autres Pères de l'Église, croient généralement qu'il a exercé ce métier, qui, à cette époque, se confondait avec celui de menuisier. Saint Justin, dans son dialogue avec le juif Tryphon, prétend même que Jésus a travaillé des jougs, des charrues et des balances, symbole de la justice. Ainsi Celui qui venait délivrer le monde du joug du judaïsme et du paganisme, a voulu descendre du haut de son trône jusqu'au dernier degré de l'abaissement, se soumettre à toutes les formes de la vie et des relations sociales, afin de nous apprendre par son humilité à sanctifier toutes nos actions.

Chez les Juifs, c'était un devoir pour les parents de former leurs fils au travail, et de leur apprendre un métier, même lorsqu'ils devaient plus tard exercer une profession plus relevée. C'est pour cela que Paul, le grand apôtre, avait appris à tisser des tentes; que R. Jochanan, fils de Zachée, et plus tard président du sanhédrin, avait exercé la profession de marchand jusqu'à l'âge de 40 ans, semblable en cela à Mahomet. R. Simon Hapiculi, contemporain de Gamaliel, celui qui a mis en ordre les dix-huit bénédictions que les Juifs doivent réciter chaque jour, était marchand de coton. Le R. Juda et le R. Menahem étaient boulangers. Un autre Jochanan était cordonnier et faisait des pantoufles. Un troisième de ce nom était tanneur, et le R. Abraham ben Chaïm était teinturier. R. Josua ben Chanan fabriquait des épingles; Nachum était copiste, et R. Siméon, artiste en broderies. Les R. Chanina, Oschaia et Jean étaient tailleurs. Éliézer, président suprême de l'école des rabbins d'Alexandrie, était forgeron; et ce forgeron nommé Alexandre, qui poursuivit saint Paul jusqu'à Rome, avait été rabbin. Nous trouvons aussi

plusieurs autres sages chez les Juifs qui exerçaient le métier de charpentier, comme par exemple R. Isaac. Un autre Jochanan est appelé fils d'un charpentier, de même que Jésus dans l'Évangile et dans plusieurs endroits du Talmud. Le grand Hillel lui-même exerça pendant sa jeunesse quelque travail manuel. Si aujourd'hui nous avons peine à comprendre ces choses, nous le devons aux vaines délicatesses d'une fausse civilisation. Notre-Seigneur a donc ennobli la profession des artisans; et c'est parmi des artisans, comme Celse le remarque malicieusement, que sa doctrine a trouvé les premiers disciples.

CHAPITRE XX

Jésus considéré comme docteur et thaumaturge.

Le Messie a-t-il, pendant sa jeunesse à Nazareth, fait des miracles? A-t-il, comme on l'a toujours conjecturé, multiplié miraculeusement les provisions qui devaient servir à l'entretien de la sainte famille; ou n'a-t-il exercé cette puissance inhérente à sa personne qu'après avoir été, pour ainsi dire, installé par le baptême dans ses fonctions de Messie? Plusieurs Pères de l'Église ne font pas difficulté de répondre affirmativement aux deux premières questions. Mais leur opinion sur ce point semble avoir été déterminée par le besoin de prévenir les objections des gnostiques, qui prétendaient que ce n'était qu'au moment du baptême que la vertu d'en haut s'était unie à la personne de Jésus-Christ. Cette assertion, toutefois, paraît contraire à la

Bible. En effet, lorsque Jésus fut tenté dans le désert, et que le démon voulut lui persuader de faire des miracles, il repoussa comme une inspiration satanique la seule pensée de se servir pour ses besoins particuliers, et sans une nécessité supérieure, du pouvoir qu'il avait reçu en ce genre. Et saint Jean, voulant démentir les fables et les fausses merveilles de l'enfance de Jésus qui circulaient déjà de son temps dans des livres apocryphes, nomme expressément le miracle de Cana comme le premier de tous ceux que fit le Messie. Puis, un peu plus bas, racontant la guérison du fils d'un officier du roi, il dit que c'est le second miracle que fit Jésus. Si le Sauveur en avait fait d'autres auparavant, ils auraient certainement fait quelque sensation dans le pays : et cependant Nathanaël, qui était né à Cana, situé à deux lieues seulement de Nazareth, savait si peu de choses de Jésus lors de sa vocation, qu'il exprimait tout haut son étonnement de voir que l'accomplissement des espérances d'Israël allait sortir d'une contrée voisine de la sienne.

C'était un privilége des matrones juives que leurs fils, au jour du sabbat, pussent lire à leur tour devant l'assemblée, dans l'école de la synagogue, un chapitre de l'Écriture sainte ou des Mégilloth; et ce chapitre était ensuite expliqué par le docteur ou le théologien de la synagogue, comme il se pratique chez nous pour les chapitres de l'Évangile. Que l'enfant Jésus en ait fait autant pendant qu'il était chez ses parents, c'est ce que nous pouvons conclure, et par ce qui se passa à Jérusalem lorsqu'il n'avait encore que douze ans, et par ce qu'il fit plus tard dans la ville de ses pères, où, selon sa coutume, il visitait la synagogue au jour du sabbat. (Saint Luc, ch. IV, 16.)

Les Juifs, pour calomnier Jésus, prétendent qu'il a eu pour maître un certain R. Elchanan, ou plutôt Josua ben Pérachia, qui lui avait appris la magie. Il est certain que le Christ, à Nazareth, fréquentait pendant son enfance l'école de la synagogue, où l'on apprenait par cœur et exposait l'Écriture sainte. D'après le Talmud, les enfants à cette époque apprenaient aussi à écrire. Pour ce qui concerne la personne d'Elchanan, c'est probablement un nom fabriqué à plaisir. N'a-t-on pas prétendu aussi qu'un Juif de Mayence portant le même nom avait été pape autrefois? Le célèbre R. Josua, fils de Pérachia, était, comme nous l'avons vu plus haut, contemporain de Simon ben Shetah, et il vivait près d'un siècle avant Jésus-Christ. Mais l'erreur même des rabbins, qui le font contemporain et maître de Jésus-Christ, nous a déjà fourni plus haut un témoignage manifeste, et du massacre des innocents, et de la fuite en Égypte. La mauvaise foi de ceux qui prétendent que le Sauveur a été instruit en Égypte dans les mystères de la magie nous donne une preuve non moins convaincante de la sublime puissance dont il était doué, puisque les Juifs, ne pouvant nier ses miracles, se voyaient forcés de les attribuer à la magie, comme ils les attribuent. dans l'Évangile, à Beelzébub.

SECONDE SECTION

COMMENCEMENT DE LA CARRIÈRE PUBLIQUE DE JÉSUS.

CHAPITRE I

Importance et signification de la Palestine.

Le Jourdain coule des sources du mont Liban : puis, se partageant en deux ruisseaux, il parcourt les plaines fertiles de la Palestine, et verse la plénitude de ses eaux dans le lac de Gennésareth. De là, continuant son cours, il féconde les campagnes de Samarie. A mesure qu'il approche de la Judée proprement dite, ses flots deviennent plus jaunes et plus sablonneux, jusqu'à ce qu'ils se perdent enfin dans le lac de Pech, qui, situé bien au-dessous du niveau des lacs environnants, ne lui laisse aucune issue dans la mer Rouge. Mais ses eaux, purifiées par les conduits souterrains où elles filtrent, reparaissent plus vives et plus fraiches près de l'ancienne Joppé, cette ville maritime de Japhet, comme dit la légende, et elles se jettent dans la Méditerranée, ce golfe européen parcouru sans cesse par les vaisseaux des peuples insulaires.

Il en fut ainsi du cours du christianisme et des bénédictions qu'il répandit sur le monde. Il descendit des montagnes de Galilée : le lac de Gennésareth vit le divin Sau-

veur marcher sur ses eaux, et ses fertiles rivages reçurent l'empreinte de ses pieds sacrés. Samarie l'accueillit aussi, et reçut la plénitude de sa doctrine céleste. Mais les Juifs, enfoncés dans le bourbier des pensées terrestres et des formalités extérieures, étouffèrent la semence de la parole divine, et firent mourir Celui qui avait été envoyé pour leur salut. Aussi le Seigneur détourna son visage de Jérusalem. Et les envoyés de Dieu, partant de Joppé, la ville de la mer, s'en allèrent vers d'autres régions. Les peuples des îles les accueillirent, et l'Europe devint par la puissance du christianisme la reine du monde.

Si nous considérons la Palestine dans sa position naturelle, aux confins de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, avançant sa pointe dans la Méditerranée, elle nous apparaît comme le pont naturel qui conduit à ces trois parties du monde. C'est là que se croisent les routes qui conduisent les peuples de l'Orient à l'Occident et du Nord au Midi. Et de même que la nature en a fait comme le pays central de la terre, ainsi nous apparaît-elle dès le commencement comme le point central de l'histoire, où se préparent les événements des siècles futurs. Destinée à unir les trois parties de l'ancien monde, elle offre dans les accidents et les variétés de son sol une image des oppositions qui caractérisent ces diverses parties du globe. Ici, c'est la mer Morte entourée de déserts, avec ses sources de naphte, d'asphalte et de soufre, et ses exhalaisons mortelles qui éloignent les oiseaux; avec ses rochers de basalte, où rien ne peut vivre : terre inhospitalière et comme morte qui s'étend le long du Jourdain jusque vers la Judée; terre de malédiction, dont le feu du ciel a enflammé le naphte et le soufre, et qui, par suite d'un déchirement dont il est impossible

d'assigner l'époque, s'est affaissée à un tel point, que les flots noirs de ce lac salé sont bien au-dessous du niveau de la Méditerranée. Mais à côté de cette mer désolée le voyageur admire ce lac dont les eaux calmes et limpides réjouissent la contrée de Gennézareth ; ce lac, plein de sources abondantes en poissons, entouré de jardins délicieux. Vis-à-vis de Sodome c'est Capharnaüm, contrée fertile en produits de toute sorte et qui se prolonge jusqu'au Liban. C'est de cette terre que le poëte arabe dit qu'elle porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne en son sein, et l'été à ses pieds. Telles sont ces deux régions que Samarie unit entre elles. Et le caractère de chacune d'elles se reproduit fidèlement dans les populations qui les habitent. « Le Galiléen aime l'honneur, et le Juif l'argent, » dit le Talmud, qui ne fait en cela qu'exprimer les deux éléments principaux du caractère juif. Le Galiléen était dans sa pauvreté pur, sobre et religieux : c'est un témoignage que lui donnent les rabbins.

L'antiquité, accoutumée à contempler les choses d'une manière symbolique, et à les exprimer d'une manière plastique et grandiose, nous représente sous les traits suivants le caractère du peuple de la Palestine. Heber, tige de ce peuple, eut trois fils : Juda, Somiron et Galilée, qui sont l'un à l'égard de l'autre à peu près comme Sem, Cham et Japhet. Le premier est comme le prêtre de la famille : c'est le peuple juif proprement dit qui s'est fixé autour du temple, et garde dans son sein le sacerdoce et le sanctuaire. Le prêtre immole encore à Jéhovah les victimes que la loi exige ; mais il est dégénéré, il aime l'argent. Le second, Somiron, a choisi le métier des armes, la chasse

et la guerre pour son occupation favorite : il aime l'honneur et tient à sa parole. C'est l'habitant des montagnes, le Galiléen, qui s'est établi sur les plateaux élevés du nord, que l'on reconnaît déjà à la rudesse de son dialecte ; qui, du haut de ses montagnes, a vu passer les tempêtes de Babylone et d'Assyrie sans qu'elles aient pu le déraciner entièrement du sol, de sorte qu'encore aujourd'hui c'est chez lui que le sang d'Abraham s'est conservé le plus pur. Le Galiléen est naturellement querelleur, intrépide, façonné dès la jeunesse aux combats. C'est de ces montagnes qu'est sorti Samson. Il s'est toujours noblement conduit, et s'est défendu vaillamment dans la dernière guerre qui précéda la ruine complète du royaume. Le troisième enfin s'est choisi le sol : il appartient à la terre et à la culture. C'est le Samaritain ou le Chuthéen, qui habite le sol gras et fertile d'Éphraïm et de la grande plaine de Samarie. C'est le Chamite de la famille juive, et qui, dans sa constitution physique, offre le plus d'analogie avec les descendants de Cham. Le Juif l'exploite et est devenu son marchand, comme il l'est encore aujourd'hui pour tout l'univers.

De même qu'autrefois Dieu promit à Japhet qu'il dominerait Chanaan, et qu'il entrerait dans les tentes de Sem, ainsi les Galiléens arrachèrent aux fils de Juda leurs priviléges. Ce sont eux qui furent trouvés dignes de garder au milieu d'eux le berceau du Sauveur, et de le soustraire ainsi aux persécutions dont il était l'objet. Ce sont eux qui lui ouvrirent leur pays comme un asile où il put, pendant tous les jours de sa vie jusqu'à son dernier voyage à Jérusalem, échapper à la fureur des Juifs. C'est parmi eux aussi que furent pris les premiers gardiens de la nouvelle

citadelle de Sion et de son temple, je veux dire de l'Église chrétienne; et c'est un pêcheur de Galilée qui, fixant son siége dans la nouvelle cité de Dieu, gouverna de là le premier toute l'Église. Ce sont eux enfin qui, par les apôtres, formèrent comme la table ronde du nouveau roi des Juifs.

CHAPITRE II

Jean-Baptiste.

Lorsqu'une grande révolution doit s'accomplir dans le monde, et qu'un nouveau jour dans l'histoire doit succéder au jour qui finit, il se remue souvent dans le sein des peuples je ne sais quel sentiment prophétique qui leur révèle cet avenir prochain, et leur fait deviner en quelque sorte le lieu d'où doit venir l'homme que la Providence a choisi pour instrument de ses decrets éternels. Aussi à cette époque les yeux de toutes les nations étaient tournés vers l'Orient, d'où l'on attendait le fondateur du nouveau royaume. C'est cet instinct qui explique cette tradition contenue dans les livres des Juifs, à savoir que le Messie paraîtrait en Galilée. Beaucoup de Juifs encore aujourd'hui croient fermement que le Messie viendra un jour de Capharnaüm ou du lac de Gennésareth à Tibériade; et c'est pour cela que beaucoup de Juifs se rendent à cette dernière ville, des contrées les plus éloignées du monde, afin d'attendre dans ce lieu sacré pour eux l'arrivée du Messie, ou d'y être du moins ensevelis.

C'est au milieu des montagnes de la Judée qu'a com-



mencé la nouvelle histoire du genre humain. Là, au sud-ouest de la ville sainte, à deux lieues de Bethléhem, dans un lieu sauvage qui s'appelle encore aujourd'hui le désert de saint Jean, vivait ce nazaréen dans une retraite si complète qu'il ne connaissait pas même personnellement Jésus ni ses plus proches parents. « Il grandit dans le dé-« sert, et son esprit se fortifia jusqu'au jour où il parut en « Israël. » (Saint Luc, ch. I; saint Jean, ch. I.) On montre encore la caverne où il demeura et la source où il buvait. Le pèlerin visite encore aujourd'hui la solitude où ce grand prophète prêcha la pénitence à tous ceux que le bruit de sa renommée avait attirés vers lui.

Il portait un vêtement de poils de chameau; car c'était celui que l'on croyait avoir été donné de Dieu aux premiers hommes après la chute : aussi on ne devait pas y apercevoir un fil de lin. Une ceinture de cuir serrait ses reins, comme autrefois au prophète Élie. Jamais le ciseau ni le rasoir n'avaient touché sa chevelure ni sa barbe : car il s'était voué à Dieu comme nazaréen pour toute sa vie. Jamais il n'approcha ses lèvres d'aucune boisson fermentée. Dans ce pays où coulaient le lait et le miel, suivant l'expression des cantiques anciens, sa nourriture était le miel que les abeilles sauvages préparaient dans leurs rayons pour le prédicateur du désert, et que l'on trouve encore souvent dans le pays : dons simples de la nature, que les traditions de tous les peuples nous représentent comme l'aliment du premier âge du monde. Il se nourrissait encore de sauterelles, comme le permettait la loi (Lévit., XI, 22), aliment peu délicat, il est vrai, quoiqu'il fût considéré comme gras. Les rabbins ne comptent pas moins de 800 espèces de sauterelles pures dont ils ne

donnent pas les noms. Encore aujourd'hui on apporte au marché dans les villes arabes de ces sauterelles, que l'on fait bouillir comme les écrevisses, ou même rôtir au feu. Elles ressemblent pour la forme à de petits chevaux; elles atteignent quelquefois une longueur de 5 pouces; et lorsqu'elles s'abattent par troupes avec la rosée sur les champs, comme cela arrive particulièrement au printemps dans les plaines d'Hauran, on les prend facilement avec les mains. Nous trouvons un peu plus tard, dans la même contrée, un autre solitaire, nommé Banus, qui vivait comme Jean-Baptiste, et auprès duquel Josèphe l'historien s'exerça pendant trois ans dans la vie ascétique.

Là où David encore berger gardait autrefois ses troupeaux contre la dent des ours et des lions, là retentit la voix de celui qui criait dans le désert : « Faites pénitence, « car le royaume de Dieu est proche. » C'est ainsi que prêchait en ces jours Jean-Baptiste dans le désert de la Judée. Il demeurait au milieu des animaux sauvages, et sa voix retentissait comme la voix du lion, roi du désert, au fond des taillis et le long des haies. On montre encore sur un rocher l'endroit d'où le solitaire prêchait la multitude qui accourait autour de lui. Car tout le peuple le regardait comme le prophète du nouveau règne de Dieu, sinon pour le Messie lui-même, tant on était persuadé que les temps prédits étaient accomplis.

Mais « dans la quinzième année de Tibère, » à partir de l'année où Auguste le choisit pour son collègue dans l'empire, ou dans la douzième année de son règne comme seul empereur, c'est-à-dire l'an de Rome 778 et 25 de l'ère chrétienne, « la parole du Seigneur se fit entendre « dans le désert à Jean, fils de Zacharie, » comme autre-

fois aux prophètes : « Va trouver mon peuple d'Israël. » Et il sortit du désert après avoir accompli la trentième année de son vœu. « Et il parcourut toute la contrée en-« vironnante le long du Jourdain, prêchant le baptême de « la pénitence pour la rémission des péchés. » Déjà sanctifié par le Saint-Esprit dès le sein de sa mère, il convertit au Seigneur un grand nombre des enfants d'Israël. Revêtu de l'esprit et de la force d'Élie, il cherchait à faire refleurir dans le cœur des enfants les sentiments de leurs ancêtres, à instruire les incrédules dans la sagesse, et à élever un peuple parfait en présence du Seigneur. Ainsi s'accomplissait ce que l'ange de Dieu avait annoncé à Zacharie déjà vieux, au pied de l'autel. Zacharie n'avait pas cru à cette parole; et il était devenu muet, parce qu'au lieu d'entonner, comme Marie, un cantique de louanges en l'honneur de Dieu, il avait osé douter de la promesse qui lui était faite. Il était devenu muet, pour prouver que ce mystère divin que les anges désiraient contempler devait rester caché au reste du monde jusqu'à la grande manifestation. Mais sa langue avait été déliée le jour où naquit celui dont la voix devait remplir, comme celle du lion, les déserts de la Judée.

CHAPITRE III

État des choses au moment de la prédication de Jean.

Pilate, nommé par l'empereur gouverneur de la Judée, venait d'arriver en ce pays. Dans la première ferveur de son zèle pour sa nouvelle dignité, il conduisit aussitôt son

armée de Césarée à Jérusalem, feignant d'y vouloir passer l'hiver. Bien plus, il fit apporter en secret pendant la nuit dans l'intérieur des murs de la ville sainte les étendards de ses légions, avec les images de l'empereur, ce que n'avait fait encore aucun de ses prédécesseurs, et il les fit placer sur la citadelle Antonienne, bravant ainsi avec un orgueil tout romain les lois du pays qu'il venait gouverner. On crut dès lors que tout était perdu, que la fin des temps approchait, et que l'abomination de la désolation était entrée dans le temple. Le peuple, sortant en masse de Jérusalem, alla trouver Pilate à Césarée, où il avait établi sa résidence. Pendant six jours il implora dans le jeûne et la prière la clémence du gouverneur, se tenant à genoux devant son siége dans l'hippodrome, présentant le cou à l'épée des légionnaires, qui n'attendaient qu'un signe pour les massacrer s'ils ne retournaient pas tranquilles chez eux, et désirant mourir pour la loi de leurs pères plutôt que de souffrir une telle profanation. Pilate, étonné de tant de constance, céda enfin, et fit enlever les images qui avaient causé tout ce mouvement.

C'est alors que les habitants de Jérusalem sortirent en foule pour aller entendre sur les rives du Jourdain le nouveau prédicateur de la pénitence. Ils allaient vêtus de sacs, nu-pieds et la tête couverte de cendres, comme autrefois les habitants de Ninive; car ils regardaient le malheur des temps comme une juste punition de leurs crimes : ils confessaient leurs péchés, et se faisaient baptiser par Jean dans le fleuve du Jourdain. Mais Jean leur disait : « Race « de vipères, qui vous a appris à fuir la colère de Dieu, « qui vous menace? La cognée est déjà à la racine. L'arbre « qui ne porte point de bons fruits est coupé et jeté au

« feu. Portez donc de dignes fruits de pénitence. Ne dites « point dans vos cœurs : Nous avons Abraham pour père; « car, je vous le dis, Dieu est assez puissant pour faire de « ces pierres des enfants d'Abraham. »

Le peuple juif tout entier avait alors un sentiment profond des priviléges qu'il avait reçus de Dieu comme serviteur de Moïse et descendant d'Abraham; c'est pour cela que Jean leur met ces paroles sur les lèvres, pour avoir l'occasion de leur apprendre que ce qu'ils regardaient comme un droit n'était qu'une pure faveur de Dieu, et de leur reprocher leurs prétentions, en jugeant leur vie d'après la lettre même de la loi. Les pierres dont parle Jean, ce sont les Gentils, que Dieu a choisis à la place des Juifs, et dont il fait annoncer déjà l'élection par son prophète; les Gentils, qui sont, comme les laïques, comparés au peuple sacerdotal d'Israël, et auxquels Dieu promet qu'ils deviendront ses enfants. Parce qu'ils descendaient d'Abraham, les Juifs croyaient non-seulement qu'ils étaient plus agréables à Dieu que les autres peuples, mais encore que le Messie viendrait uniquement pour eux. Il fallait, au moment où il allait commencer sa carrière, abattre ce préjugé, et humilier cette piété égoïste et orgueilleuse. C'est pour cela que le dernier et le plus grand des prophètes annonce aux Juifs que les païens participeront aussi à la rédemption, et que de ces pierres sera construite l'Église de la nouvelle alliance.

CHAPITRE IV

Béthanie près du Jourdain.

L'évangéliste saint Jean désigne Béthanie au delà du Jourdain comme le théâtre des prédications de Jean-Baptiste. Il ne s'agit donc point ici du village connu sous le nom de Béthanie ou Bethène, c'est-à-dire *maison de grâce*, situé près de Jérusalem, mais bien du lieu portant le même nom, et situé en Pérée. Origène, ne trouvant indiqué nulle part ailleurs le lieu nommé ici Béthanie au delà du Jourdain, croyait qu'il fallait lire Bétharaba; et il a été suivi en cela par saint Épiphane et saint Chrysostome et par quelques manuscrits grecs, quoique ce lieu fût situé en deçà du fleuve relativement à la Judée. Béthanie est le lieu où Jésus se réfugia quelque temps avant sa mort pour échapper aux persécutions des Juifs. (Saint Jean, x, 40.) C'était un village situé près d'un gué du fleuve, d'où l'on passait de Pérée en Judée au-dessous de Jéricho, et qui était habité par des pêcheurs occupés à transporter les passagers et les marchandises au delà de la rivière, comme ceux de Betharaba le faisaient de l'autre côté. Mais le reste de la localité ne manquait pas d'importance; car elle était située dans le pays des douze pierres, symbole des douze colonnes de la nouvelle Église, que l'on montrait encore au temps de Josèphe dans le lit du fleuve, à l'endroit où les enfants d'Israël l'avaient passé à pied sec. C'était là aussi que l'avaient traversé et David lorsqu'il fuyait devant Absalon, et Élie avec Élisée lorsque les eaux, frappées par le manteau du premier, se séparèrent pour

leur donner passage. C'est là, près de ce lieu, que les deux grands prophètes de l'Ancien Testament avaient achevé leur carrière. C'est là que Moïse était mort, et avait été enseveli dans un endroit inconnu, après avoir aperçu du haut du mont Nébo la terre promise. C'est là qu'Élie avait été ravi sur un char de feu, et élevé à la contemplation des choses célestes. C'est là aussi que devait commencer sa carrière celui dont Élie et Moïse avaient été les témoins et les instruments ici-bas.

Dans la guerre des Juifs, qui détruisit tant de choses, la petite bourgade de Béthanie disparut aussi, et nous ne saurions pas même qu'elle existait alors si l'évangéliste n'en avait fait deux fois mention. C'est encore à ce lieu que se rattacha plus tard la légende de saint Christophe, qui, au rapport de saint Augustin, convertit par ses actions et ses miracles près de 40 mille habitants du pays. Il passait gratuitement les voyageurs d'une rive à l'autre du fleuve, très-rapide en cet endroit, où il a cent pieds de large et sept pieds de profondeur. Sa charité fut bien récompensée ; car il porta le divin Sauveur lui-même sur ses bras. En effet, n'avait-il pas été dit par Jésus-Christ lui-même : « Le bien que vous faites au plus petit d'entre les « miens, vous le faites à moi-même. » On voyait encore là autrefois les ruines de la magnifique église qui, au rapport de saint Jérôme, avait été élevée par l'impératrice Hélène au lieu même où Jésus avait été baptisé. C'est là, dans la partie la plus fréquentée par les caravanes, particulièrement au temps des fêtes, c'est là que parut le nouvel Élie. Si nous ne connaissons pas exactement les raisons pour lesquels il choisit ce lieu de préférence aux autres, nous pouvons peut-être le deviner; car c'est précisément à partir

de cet endroit jusqu'à Jéricho, en remontant le fleuve, que le Jourdain portait vraiment son nom aux yeux des Juifs, et qu'il était regardé comme un fleuve sacré : plus loin il n'était plus aussi pur.

C'est là qu'accouraient vers Jean les habitants de Jérusalem, de la Judée et des contrées voisines du Jourdain. Il en venait même de la Galilée, et c'est parmi ceux-ci que Jésus choisit ses apôtres. Et plus tard, pendant le temps qu'il passa en Judée, il en trouva plusieurs qui avaient entendu les prédications de cet homme de Dieu, qui, comme une lampe pleine de lumière et de chaleur, enflammait les cœurs à la pénitence, et montrait le Messie.

CHAPITRE V

Prédication de Jean-Baptiste.

Le peuple, docile à la voix de Jean, rentrait en soi-même et confessait ses péchés. Ceux que la parole de Jean avait convertis ne se contentaient pas de s'avouer coupables en général, ce qui aurait été superflu, mais ils confessaient leurs péchés en particulier et en détail. Les Juifs, en effet, de même que les Perses et plusieurs autres peuples de l'antiquité, avaient une confession orale semblable à la nôtre, et à laquelle ils attachaient la rémission des péchés. De plus, ils se demandaient mutuellement pardon, comme c'était la coutume, à la fête des Expiations. C'était en ce jour seulement que le grand prêtre faisait au nom d'Israël tout entier une confession générale

sur le bouc émissaire; après quoi le temple et tous les ustensiles qui servaient au culte étaient nettoyés et purifiés. C'était un symbole de la purification des cœurs produite par la pénitence.

La confession ne suffisait pas pour la justification, il fallait encore satisfaire pour les péchés qu'on avait commis; et Jean-Baptiste inculque au peuple qui l'écoute la nécessité de cette satisfaction. Le peuple lui demandant : « Que « devons-nous faire maintenant? » il leur répondit : « Que « celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui « n'en a pas, et qu'il en soit de même pour les aliments. » Il parlait ainsi afin d'opposer une barrière au luxe des habits, qui, à cette époque, était arrivé à son comble. Les publicains vinrent aussi trouver Jean-Baptiste pour se faire baptiser, et ils lui disaient : « Maître, que devons-« nous faire? » Et il leur répondait : « N'exigez rien au « delà de ce qui est juste. » C'est que l'amour du gain était depuis longtemps le côté faible des Juifs. Mais leur conscience était éveillée par les malheurs du temps, qui étaient tels, que quiconque tenait encore à l'ancienne foi croyait voir approcher le dernier jour. C'est pour cela que les publicains repentants de leurs fautes venaient trouver le prédicateur de la pénitence. Ce lieu, en effet, où passait la grande route quico nduisait en Arabie, était pour eux une station importante, d'autant plus qu'il n'était pas éloigné de la ville de Jéricho.

Les militaires venaient aussi trouver Jean, et lui demandaient ce qu'ils devaient faire. Et il leur répondait : « Ne « faites violence à personne, n'accusez faussement per-« sonne, et soyez contents de votre solde. » Ces soldats faisaient partie de la troupe qui gardait l'intérieur du

temple et protégeait l'honneur du sanctuaire, que Pilate allait bientôt profaner. Eux aussi avaient pris part aux désordres et à la corruption de cette époque, et s'étaient rendus coupables sans scrupule de bien des violences, des séditions et des calomnies. Dans ces temps de trouble, le pauvre peuple était opprimé impunément; et l'historien Josèphe nous a dépeint plusieurs fois dans ses livres les injustices, les violences et l'audace des hommes de guerre. Tous ces hommes qu'avait attirés la parole de Jean lui demandaient le baptême, et il les baptisait au nom du Messie qui venait; car tous étaient convaincus que le Messie approchait, et beaucoup même prenaient Jean-Baptiste pour le Messie.

Les Juifs avaient trois sacrements : la circoncision, le baptême et les sacrifices, qui figuraient le sacrement de l'autel. La circoncision, ou le baptême de sang, avait été établie pendant la vie d'Abraham : et cette institution était, à cause de cela, commune à plusieurs autres peuples. Moïse avait établi des sacrifices réguliers; mais le baptême ou la purification par l'eau avait précédé la loi écrite. Lorsque les Juifs, conduits par une colonne de nuages qui marchait devant eux, traversèrent la mer Rouge, ce passage était pour eux comme un baptême symbolique. Et saint Paul lui-même en fait la remarque dans sa première Épître aux Corinthiens, ch. x, lorsqu'il dit que « tous, après « Moïse, furent baptisés dans le nuage et dans la mer. » La tradition des rabbins qui ont vécu avant Jésus-Christ nous apprend que tous les enfants d'Israël avaient reçu réellement le bain baptismal trois jours avant la promulgation de la loi sur le mont Sinaï. Chaque nouvelle impureté devait être effacée par une ablution de ce genre. Les

Juifs regardaient le paganisme comme une lèpre, et ils lui donnaient même ce nom. Dieu punit plus d'une fois de la lèpre les Juifs qui tombaient dans l'idolâtrie; et cette maladie devait, de même que toutes les autres impuretés légales, être purifiée par des ablutions, comme nous le voyons par l'exemple de Nahaman. Aussi tous ceux qui passaient du paganisme au judaïsme étaient soumis au baptême. Tacite lui-même fait mention de ce fait (*Hist.*, 5, 5). Ceux qui étaient initiés aux mystères païens, ceux qui chez les Juifs voulaient entrer dans l'ordre des Esséniens devaient être baptisés ou purifiés par une eau consacrée. Et l'on peut même dire que ces ablutions se retrouvent comme symbole dans toutes les religions du paganisme, toutes les fois qu'il est question de sacrifices ou de quelque cérémonie expiatoire.

Le baptême s'administrait du consentement de la curie juive, en présence de deux ou trois témoins; car le témoignage de deux hommes au moins était nécessaire pour attester un fait. Nous retrouvons ces deux témoins dans le baptême de Jean, et ils servaient en même temps à relever de l'eau celui qui avait été baptisé. On l'administrait aux prosélytes mâles quelques jours après la circoncision et lorsque la blessure était guérie. Les femmes et les enfants eux-mêmes étaient baptisés et revêtus de la robe baptismale, comme nous le voyons déjà au temps du patriarche Jacob. (Genèse, xxxv, 2). Car le baptême était un privilége auquel les enfants mineurs pouvaient participer. Les Juifs n'admettaient pas la possibilité de renouveler le baptême. Celui-ci s'administrait régulièrement, non par ablution, mais par immersion, et en cela l'Église grecque est restée fidèle aux traditions du judaïsme. Ceux

qui étaient baptisés gardaient quelquefois tous leurs vêtements; et c'est pour cela que le baptême est exprimé souvent dans l'Ancien Testament par ces mots : « laver ses « habits, » comme il l'est dans la nouvelle alliance par ces mots : « revêtir l'homme nouveau. » On n'administrait le baptême ni les jours de sabbat, ni les jours de fêtes, ni pendant la nuit.

Ici, aux jours de Jean, le baptême est encore imposé à tous les prosélytes du christianisme ; et Jean l'administre à tous ceux qui sont disposés à passer de la loi mosaïque à celle du Messie, et prononce sur eux les paroles consacrées : « Je te baptise au nom du Messie qui vient. » Mais lorsque celui-ci se fut montré et eut achevé son œuvre, le baptême préparatoire, conféré au nom de Moïse, c'est-à-dire d'après sa loi, ou au nom du Messie, cessa, de même que la circoncision, d'être nécessaire pour les païens qui se convertissaient au christianisme. Car l'œuvre de Jean n'était qu'une œuvre préparatoire, et il le confessa lui-même lorsque le peuple le pressait de se déclarer comme le Messie. Ce n'était point un homme de parti qui cherchait à gagner le peuple pour accomplir ensuite une révolution, nous dit saint Chrysostome; c'est pour cela qu'*il congédia* ceux qui lui faisaient cette proposition. Ces paroles, dont l'Évangile se sert aussi à propos des assemblées du peuple qui se formaient autour de Jésus-Christ, justifient suffisamment le précurseur des accusations du tétrarque Hérode, qui le fit mourir sous prétexte qu'il voulait exciter une sédition.

CHAPITRE VI

Le Baptême de Jésus-Christ.

C'était dans les jours du mois thisri, qui correspond à notre mois d'octobre, au temps de la grande fête des Expiations, qui tombait le 10 de ce mois, et pendant laquelle le grand prêtre entrait pour la seule fois de l'année dans le Saint des saints, et chargeait le bouc émissaire du désert des péchés de tout le peuple. « Or il arriva dans ce « même temps que Jésus de Nazareth en Galilée vint vers « le Jourdain, et se fit baptiser par Jean. » Celui qui était venu, comme représentant de l'humanité tout entière, porter et effacer tous les péchés du monde, devait, quoique pur et sans tache, se mêler à cette foule coupable et repentante. Jean ne le connaissait pas : il le baptisa donc avec la formule consacrée, c'est-à-dire au nom du Messie. Mais ce fut vraiment le premier baptême administré au nom de la sainte Trinité, comme il devait l'être désormais à tous les peuples. Ce fut la première manifestation visible de la Trinité divine ; et la profession de foi qui fut prononcée dans cette mémorable circonstance devait se répéter pendant toute l'éternité. Car les cieux s'ouvrirent, et au milieu du tonnerre retentit une voix du ciel qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes « complaisances. » Le ciel fermé signifie la soustraction de la grâce et du secours de Dieu ; le ciel ouvert, au contraire, est le symbole de la miséricorde qui s'épanouit. Le Père, principe des deux autres personnes divines, reconnaît Jésus, et proclame à la face du monde le Verbe

qu'il a engendré de toute l'éternité. L'Homme-Dieu se reconnaît lui-même et se déclare comme le Messie; il prend solennellement possession de sa dignité sublime sous la sanction de l'Esprit-Saint. Le baptême, de même que la consécration sacerdotale, devait être conféré en présence de trois personnes. Or il y a ici trois personnes qui rendent témoignage au ciel, le Père, le Verbe, et le Saint-Esprit, comme il y en a trois aussi qui rendent témoignage sur la terre, à savoir Jean et les deux témoins du baptême.

Avec le baptême, Jésus reçut la confirmation au moment où le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe. Au commencement des choses l'Esprit-Saint s'était reposé sur l'univers nouvellement créé, et l'avait comme couvé sous son aile. Il apparaît encore au commencement de cette nouvelle création spirituelle que le Messie va entreprendre. Jésus-Christ reçoit donc l'esprit de sa vertu qui plane sur lui; il est revêtu de la force et du courage des héros au commencement de sa carrière et de la lutte qu'il va entreprendre contre Satan. La colombe est parmi les oiseaux du ciel, de même que l'agneau parmi les animaux de la terre, l'image de l'innocence et de la pureté. Déjà, dans l'ancienne alliance, elle était le symbole de l'Esprit-Saint. Cet esprit qui avait parlé par la bouche des prophètes pendant la durée du premier temple, mais qui depuis Malachie, c'est-à-dire depuis plus de quatre siècles, avait gardé le silence, comme les Juifs eux-mêmes en conviennent, se fait entendre de nouveau aujourd'hui. La majesté divine, qui ne se laissait plus voir dans le second temple et qui avait cessé de se manifester dans l'*Urim* et le *Thummim*, se manifeste en ce moment,

et révèle aux bords du Jourdain le Pontife éternel et le Messie. Jésus reçut encore avec le baptême l'onction prophétique et sacerdotale. Aussi ces trois sacrements, le baptême, la confirmation et l'ordre, impriment un caractère ineffaçable, parce que le divin Sauveur les a reçus lui-même.

L'inauguration du Messie est accomplie. Jésus est proclamé devant tout le peuple comme docteur divin : désormais il va paraître en Israël comme *rabbi* ou docteur de la loi ; car ce titre date précisément de cette époque, et déjà les disciples de Jean le donnaient à leur maître. Bien plus, Jésus est sacré pontife suprême, avec la mission d'accomplir l'œuvre de la rédemption pour le salut du monde, et d'immoler sur le Golgotha la victime qui doit apaiser la colère de Dieu. Le prêtre de la tribu de Lévi n'entrait dans ses fonctions qu'après s'y être préparé par des ablutions et des onctions, et le pontife juif devait se baigner cinq fois à la fête des Expiations. Le Pontife éternel fait la même chose, et précisément dans le même temps.

« Or, lorsque Jésus fut baptisé, il monta aussitôt hors « de l'eau. » L'évangéliste, par ces paroles, veut nous représenter l'élévation subite, extatique et miraculeuse par laquelle le Sauveur passa du milieu des flots sur la terre. Il veut en même temps nous faire entendre que le baptême de Jésus fut un baptême par immersion. La manifestation céleste durait encore, et la voix du Père céleste inaugurant son Fils retentissait. Mais Jésus s'éleva au milieu des eaux par un mouvement si rapide que les deux premiers évangélistes nous présentent le fait comme si l'apparition n'eût commencé qu'après le baptême. L'évangile des Hébreux ou des Ébionites nous donne plus de détails sur ce fait.

Voici ses paroles : « Comme une grande multitude de « peuple avait déjà été baptisée, Jésus vint aussi, et reçut « des mains de Jean le baptême. Et comme il sortait de « l'eau, les cieux s'ouvrirent et une voix cria : Tu es mon « Fils, mon bien-aimé en qui je trouve ma glorification. « Et voici qu'une grande lumière illumina tout à coup ce « lieu. » Au moment où le ciel s'ouvrait, le Jourdain parut tout en feu, au rapport des plus anciens Pères de l'Église, comme signe du baptême de feu que venait établir le Sauveur. C'était comme l'aurore du jour de la rédemption. « Jean, voyant ceci, dit : Seigneur, qui êtes-vous? « Et la même voix retentit du ciel. Alors Jean se prosterna « la face contre terre, et dit : Baptisez-moi, Seigneur, je « vous en prie. Mais lui s'en défendit et dit : Laissez, car « il faut que je remplisse ainsi toute justice. »

Ce qui nous est raconté ici en partie par l'historien apocryphe se trouve confirmé par l'évangéliste saint Jean, qui, étant disciple du précurseur, l'avait entendu adresser au peuple ces paroles : « Je ne le connaissais point, quoi- « que je sois venu baptiser avec l'eau, afin qu'il soit ma- « nifesté à Israël. Mais celui qui m'a envoyé pour baptiser « avec l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre « et reposer l'Esprit, c'est celui qui baptise avec le Saint- « Esprit. Or, c'est ce que j'ai vu maintenant, et c'est pour « cela que j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils « de Dieu. » C'est donc immédiatement après le baptême que Jean-Baptiste dit à Jésus-Christ ces paroles racontées par saint Matthieu, chapitre III : « Il faut que je sois « baptisé par vous, et vous venez à moi, » et que Jésus lui répondit : « Faites ce que je vous dis. » Car la manifestation céleste qui avait suivi le baptême avait ap-



pris à Jean-Baptiste la haute dignité de Celui qu'il venait de baptiser, comme il nous l'assure lui-même par deux fois différentes. (Saint Jean, ch. I, v. 31 et 33.)

CHAPITRE VII

La Tentation dans le désert.

Le descendant d'Aaron avait, au nom de Dieu, consacré le fils de David comme prêtre, roi et prophète. Jésus, initié désormais à ses fonctions sublimes, est conduit par l'esprit dans le désert. Ce désert, c'est celui de l'Arabie Pétrée, au delà de la mer Morte; car Jean baptisait aussi au delà du Jourdain. Il allait commencer sa lutte contre l'enfer, et le prix de la victoire devait être le salut du monde. Dieu avait imposé une tâche à tous les hommes, à savoir, de surmonter la tentation et de vaincre le tentateur. Mais cette tâche n'avait réussi encore à personne, parce que tous les hommes portaient dans leur propre chair l'ennemi qu'ils devaient combattre. Jésus devait être plus heureux, car le mal lui était extérieur, et le démon ne pouvait l'attaquer que par le dehors. Sans cette victoire de Jésus-Christ sur l'enfer, c'en était fait de l'humanité : elle n'avait plus ni chef ni modèle dans ses luttes contre le péché, et elle était vouée à la perdition. Le tentateur approche donc du Fils de Dieu fait chair : il l'attaque dans la triple sphère de son humanité, dans la région sensible, morale et spirituelle; car c'était là qu'il avait vaincu autrefois Adam, le premier représentant du genre

humain; et la lutte commence entre le dragon et le fils de la femme, qui devait lui écraser la tête.

Le Sauveur se prépare à l'œuvre de la rédemption par une retraite et un jeûne de quarante jours, comme avait fait avant lui Moïse sur le mont Sinaï et Élie sur le mont Horeb. Le nombre 40 est un nombre saint dans l'histoire de l'ancienne alliance. Le déluge dura 40 jours; Joseph pleura pendant 40 jours Jacob, son père, en Égypte; Goliath défia orgueilleusement pendant 40 jours l'armée des Juifs, jusqu'à ce qu'il fût terrassé par David. Quarante jours furent donnés à Ninive pour sa conversion, et la puissance des juges dura 40 ans dans l'âge héroïque du peuple d'Israël. Le peuple d'Israël s'était préparé pendant 40 ans, dans le désert, à entrer dans la terre promise, et l'humanité tout entière avait attendu pendant 40 siècles la rédemption et le jour qui devait l'introduire dans le royaume de Dieu. Le Christ avait été présenté au temple 40 jours après sa naissance; il fut excommunié par la synagogue 40 jours avant sa passion, et il monta glorieux au ciel 40 jours après sa mort. Enfin, l'Église, pour conserver perpétuellement le souvenir des 40 jours pendant lesquels il jeûna, a établi pour ses enfants le jeûne du carême.

Après ce jeûne de 40 jours, le tentateur approche, essayant de séduire le second Adam, comme il avait fait pour le premier. Il avait surpris celui-ci dans le paradis terrestre, et l'avait induit à manger du fruit défendu. Ici, il présente à Jésus, pour nourriture, une pierre; car c'était la seule chose que ce désert lui mît sous la main. Le Sauveur, épuisé par un long jeûne, ressent la sensation pénible de la faim : le démon veut lui persuader de



se servir, pour soulager son corps, du pouvoir qu'il a reçu de faire des miracles. La pierre est là devant lui, image de la mort et du monde païen : qu'il l'anime, qu'il éveille la vie en elle. Il cherche à pénétrer dans l'âme de Jésus par les sens, à l'aide de cette sensation qui éveille en lui le besoin de nourriture, en lui inspirant la pensée de changer en pain cette pierre. Ne semble-t-il pas que le démon eût comme un pressentiment du mystère adorable de l'Eucharistie, que Jésus devait instituer plus tard, et qu'il voulût lui arracher en quelque sorte une contrefaçon sacrilége de cet auguste sacrement, en lui faisant changer la substance de la pierre en celle du pain? Il insiste auprès de lui dans l'espérance de faire monter jusqu'à la partie supérieure de son âme la convoitise sensible qui avait déjà perdu le premier Adam, lorsqu'il mangea du fruit défendu.

On montre encore en beaucoup d'églises des pierres qui ont tout à fait la forme d'un pain, et sur lesquelles on croit apercevoir encore le doigt du boulanger. La légende rapporte que c'étaient autrefois des pains qui ont été convertis en pierres, en punition de la dureté de leur ancien possesseur. Or il est remarquable que l'on trouve dans l'Arabie Pétrée, et particulièrement sur le mont de la Quarantaine, des pierres rondes et imitant parfaitement dans leurs formes des petits pains. C'était probablement une de ces pierres que Satan présentait au Fils de l'homme en lui persuadant de la changer en pain. Mais Jésus-Christ repoussa la tentation par ces paroles à jamais mémorables : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais du Verbe « qui procède de la bouche de Dieu. » Il s'annonçait par là lui-même comme le Verbe qui est sorti du sein de Dieu,

comme la céleste Eucharistie, et la nourriture vivante destinée à soutenir l'humanité épuisée.

Le tentateur approche de nouveau : il prend Jésus avec soin, et le porte sur une haute montagne. La tradition et l'opinion populaire désignent le mont de la Quarantaine, près de Jéricho. C'est une montagne formée de terre calcaire, haute et difficile à monter, qui s'élève vis-à-vis du mont Abarim, d'où Moïse aperçut la terre promise, et qui tire son nom de la tentation qu'eut à subir le Sauveur après son jeûne de 40 jours. Aride et nu jusqu'à présent, il est là comme une montagne de malédiction vis-à-vis de la montagne des Sept-Béatitudes, de même que la mer Morte vis-à-vis du lac de Génésareth. Mais de son sommet, en plongeant vers l'est, on aperçoit l'ancienne région des Amorrhéens; puis, en levant les yeux vers le nord, on voit Galaad et Basan, le vaste héritage des tribus de Ruben, de Gad et de Manassès. Enfin, au sud et à l'ouest, dans un immense horizon, apparaissent au regard du spectateur les montagnes et les contrées possédées autrefois par les autres tribus d'Israël, et l'œil entrevoit jusqu'aux frontières de l'Idumée. Procoke regarde cette montague comme une des plus hautes de toute la Judée. C'est là que Satan conduit Jésus : c'est de là qu'il lui montre tous les royaumes de l'univers, en lui promettant de les lui donner, s'il veut se prosterner devant lui et l'adorer.

Le roi de l'enfer tient devant les yeux de Jésus le miroir magique où tous les royaumes du monde apparaissent à ses regards; il veut lui persuader de fonder son royaume sur la conquête, comme un Messie temporel et mondain, et de passer ainsi comme vassal à son service. Il ose même, avec une audace diabolique, lui offrir son secours dans

cette entreprise, pour arrêter par là, s'il est possible, la rédemption du genre humain. Il se met lui-même à la place de Dieu, qui dit par la bouche du Psalmiste : « De-« mande-moi, et je te donnerai les peuples pour héritage, « et pour possession les derniers confins de la terre. » Mais l'Homme-Dieu arrête la tentation, il ne lui permet pas de monter jusqu'à sa volonté. Il rejette la proposition qui lui est faite d'établir un royaume temporel, et de devenir ce grand dominateur, cet Antechrist qui, selon les prophéties, devait sortir d'Orient. Il répond au démon : « Il est écrit : Tu adoreras Dieu comme ton maître, et tu « ne serviras que lui. »

Le tentateur fait un pas de plus encore : prenant Jésus, il le transporte sur le plus haut sommet du temple, et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est « écrit : Il a ordonné à ses anges de te porter dans leurs « mains, pour que ton pied ne heurte aucune pierre. » C'était là la plus haute tentation, car elle allait droit à l'esprit, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus élevé dans l'homme. Le démon, s'appuyant sur une fausse interprétation de l'Écriture, esseyait d'éveiller en Jésus un sentiment d'orgueil et de présomption, afin que, possédant l'homme, il pût s'emparer par lui du Dieu qui lui était personnellement uni, et se poser ensuite comme l'égal de la Divinité. Cette tentation, Satan l'avait déjà essayée auprès du premier homme lorsqu'il lui dit : « Si vous faites « cela, vos yeux s'ouvriront, et vous serez semblables à « Dieu. » Que l'on remarque ici comment le démon emploie, pour persuader Jésus, des textes de la Bible, s'arrogeant le droit de lui interpréter l'Écriture, comme l'ont fait depuis les protestants, qui prétendent qu'il n'est point

de question que la Bible ne puisse terminer. Il dit au Sauveur : « Ils te porteront dans leurs mains, afin que ton « pied ne heurte contre aucune pierre, » détachant du contexte ces paroles, qui allaient à son but; mais se gardant bien d'ajouter ce qui suit : « Tu marcheras sur l'as- « pic et le basilic; » parce que ces derniers mots lui annonçaient d'avance que le Sauveur briserait sa tête sous ses pieds. Ainsi font les hérétiques de tous les temps. S'agit-il du jeûne, ils disent : « Ce qui entre dans la bouche ne « souille point l'homme, » ignorant que c'est par la bouche qu'Adam a péché, que le Christ lui-même a jeûné dans le désert, et qu'il nous a ordonné de jeûner après que lui, le fiancé, l'époux, aurait quitté cette terre. (Marc, II, XX.) S'agit-il de la confession, ils disent que c'est une pratique déraisonnable; que Dieu éprouve les cœurs et les reins, oubliant que le Précurseur l'exigeait des Juifs qui venaient le trouver, que le Christ lui-même s'est mis au rang des pécheurs, et a confessé en sa personne les péchés de tous les hommes, et qu'il est dit dans l'Écriture : « A ceux à qui vous remettez les péchés ils « sont remis. » Ils rejettent avec dérision toute autorité en matière de foi, n'attachant aucun poids à ces paroles de Jésus-Christ : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâ- « tirai mon Église. » Ils oublient que le Christ lui-même n'a pas voulu se présenter en son propre nom, et qu'il est écrit : « Que celui qui n'écoute pas l'Église soit pour vous « comme un païen et un publicain. » Il en est ainsi pour tout le reste; ils mettent toujours l'Écriture en avant, se regardant comme des dieux, et s'appuient dans leur erreur sur des interprétations fausses ou arbitraires, comme celles dont Satan se servait à l'égard de Jésus.

Au côté septentrional du temple, sur la pointe escarpée de la montagne où il était bâti, s'élevaient à une grande hauteur les créneaux de la tour d'Antonia. Assise sur la terrasse d'où l'on descend dans la vallée de Tyropéon, qui s'étend entre les monts Sion, Moria et Acre, elle se dressait si fièrement dans les airs, que rien d'aucun côté ne pouvait arrêter la vue, et qu'on pouvait apercevoir au midi jusqu'à Hébron. C'était de là qu'on gardait le temple; c'était là qu'on conservait les vêtements du grand prêtre pour le jour anniversaire de la fête des Expiations. C'était un ouvrage merveilleux, nous dit Josèphe, qui n'avait point son égal sous le soleil; car la vallée était si profonde, qu'on ne pouvait regarder en bas sans être pris de vertige. Mais Hérode sut encore trouver le moyen d'y bâtir un portique d'une telle hardiesse, que celui qui montait sur les créneaux pour embrasser d'un seul coup d'œil les deux sommets, voyait tous les objets tourner autour de lui avant d'avoir pu plonger ses regards au fond de la vallée. C'est de là que les Juifs, animés d'une émulation satanique, précipitèrent l'apôtre saint Jacques, frère du Seigneur, et le lapidèrent ensuite. C'est là que Satan avait transporté le Sauveur, et lui avait dit de se jeter en bas, parce qu'il ne lui arriverait aucun mal.

Mais le Seigneur réfuta victorieusement l'interprétation sacrilége que Lucifer faisait de la Bible. Il lui dit donc : « Retire-toi de moi; car il est écrit : Tu ne tenteras point « Dieu, ton maître; » lui donnant ainsi à connaître ce qu'il était, c'est-à-dire un Dieu caché sous le voile de la chair. Satan avait cherché à le séduire par des passages de la Bible détournés de leurs sens; Jésus le convainquit par trois fois de mensonge, en lui opposant les paroles de

la Bible prises dans leur sens authentique et naturel; l'esprit de mensonge se retira vaincu. Toute cette fantasmagorie qui n'était pas seulement dans l'imagination de notre divin Sauveur, mais que Satan lui avait réellement représentée, disparut. Jésus se trouva seul dans le désert : les anges descendirent, et lui offrirent leurs services. Il était au milieu des bêtes fauves; mais les lions et les chacals du désert ne lui faisaient aucun mal. (Marc, I, XIII.)

Le rapport qui existait à l'origine entre le premier Adam, plus tard dans l'arche entre Noé, seconde souche du genre humain, et les animaux, se retrouve ici entre ces derniers et le Sauveur du monde. Ils se sentent attirés vers lui, et semblent reconnaître son empire. Au reste, ce phénomène s'est reproduit dans la vie de plusieurs saints, chez qui la puissance de la grâce avait fait disparaître en quelque sorte jusqu'aux dernières traces du péché, comme dans saint Françoise d'Assise et saint Ignace. L'historien Josèphe remarque avec raison que Caïn est le premier qui se soit fait craindre des bêtes sauvages. Et dans cette circonstance, que nous raconte saint Marc, nous trouvons la réalisation de cette paix, de cette concorde universelle que le Messie devait apporter avec lui sur la terre, et que plusieurs, entre autres le juif Philon, étendaient jusqu'aux animaux.

C'est ce même esprit de l'enfer qui, à la mort de Jésus, s'avoua vaincu par la bouche de ses oracles, et qui, plus tard, parut éclatant de lumière devant le prophète de la Mecque dans la grotte du mont Héra. Mahomet succombant dans cette épreuve suprême, se prosterna ébloui devant Satan, principe du mal : et substituant dans la vie, soit ici-

bas, soit après la mort, le culte des sens à l'abstinence chrétienne ; remplaçant dans sa doctrine la divine Providence par le destin des païens, il confia au glaive la mission qu'il croyait avoir de soumettre à son empire tous les peuples de la terre. En un mot, il se montra en toutes choses l'esclave docile de l'esprit de ténèbres, qui lui avait dit à lui aussi : « Si tu veux te prosterner devant moi et « m'adorer, je te donnerai tout cela. » Ainsi le roi de l'abîme, renversé du trône d'où il tenait sous son joug l'univers tout entier, se consola de sa défaite en arrachant à son vainqueur la moitié de la terre, et vengea dans la personne de Mahomet l'affront qu'il avait reçu de Jésus-Christ dans ce même désert de l'Arabie.

Après que le judaïsme et le paganisme se furent concentrés au Midi dans la secte de Mahomet, l'esprit de l'enfer ne resta pas oisif pour cela. Ne pouvant reconquérir son ancienne puissance, il essaya du moins de faire de nouvelles brèches au royaume de Celui qui l'avait vaincu dans le désert, et d'arrêter ainsi, s'il était possible, l'œuvre de la rédemption. Après avoir, pendant tous les siècles, attaqué l'Église de Dieu par diverses hérésies, il entreprit de ramasser et de réunir dans une immense confusion toutes les sectes qu'il avait jusque-là détachées du tronc, l'arianisme, le sabellianisme, le pélagianisme, le manichéisme, etc. ; et en face du panthéisme positif des disciples de Mahomet, il entreprit d'opposer à l'Église, dans le nord, une puissance formidable, fondée sur une négation universelle, et de crucifier ainsi de nouveau le Christ entre deux larrons, l'un au nord, l'autre au midi. Le tentateur approche de nouveau, et paraît dans le Wartbourg devant le moine de Wittemberg. Il l'attaque d'abord par la

concupiscence de la chair : « Si tu es le grand réforma-« teur, lui dit-il, commande que cette chair devienne vi-« vante. » Et le moine, succombant à la tentation, abolit le jeûne et l'abstinence, par lesquels le Christ lui-même avait vaincu Satan. Lâchant la bride à toutes les passions humaines, il permit aux prêtres de prendre des femmes, et leur donnant lui-même l'exemple, il entraîna à sa suite la moitié du clergé. Puis, passant dans le domaine de la volonté, le tentateur lui montre du haut de la montagne tous les pays du nord, et lui dit : « Vois ! Je te donnarai tout « cela, si tu veux me prêter hommage, et confier à l'épée « la propagation du nouvel Évangile. » Et le moine ambitieux, cédant aux suggestions du démon, livra l'Église à l'État, jeta au milieu de l'empire d'Allemagne le brandon de la discorde, et excita la noblesse à établir aristocratiquement le nouveau principe. Il leva l'épée dans la lutte gigantesque dont les bords du Rhin furent le théâtre, afin de constituer à la nouvelle Église une riche dot d'évêchés et de couvents. Des princes la tentation passa aux sujets ; eux aussi, prenant la réformation dans un sens démocratique, voulurent l'exploiter à leur avantage. De là cette guerre sanglante des paysans qui se soulevèrent pour répandre et propager la doctrine du moine apostat. Mais les princes leur arrachèrent l'épée des mains pour conquérir et assurer à la monarchie le riche héritage de l'Église, et une guerre fratricide de trente ans assura la victoire du nouvel Évangile.

Le tentateur prit encore le moine du côté de l'orgueil : « Si tu es le nouvel apôtre, lui dit-il, élève-toi au-dessus « de toute autorité, et jette-toi dans l'abîme de sagesse et « de science que contient la Bible ; car il est écrit : La foi

« seule justifie. » Et le moine ébloui céda encore à cette nouvelle tentation. Ouvrant le livre aux sept sceaux, il fit de la lettre morte la règle de la foi. Pour lui, la grâce agit sans condition et d'une manière absolue dans les élus; elle donne à chacun l'intelligence des Écritures, et rend les bonnes œuvres superflues : elle devient ainsi comme le fatalisme de cette grande association de sectes et d'erreurs qui s'est liguée au nord contre l'Église, pendant que l'islamisme l'attaque au midi. Il raconte lui-même comment il a été pressé d'abolir le saint sacrifice de la Messe par celui-là même devant qui le catholique se signe avec horreur du signe de la croix. Luther, il est vrai, irrité que la tentation l'ait entraîné plus loin qu'il n'avait pensé d'abord, jette au tentateur le calice magique de la nouvelle doctrine, l'écritoire, qui va souiller la muraille de son encre impure. Mais il est trop tard; il s'est livré au mal : et le nouveau principe destructeur, semblable à une puissance aveugle, étend autour de soi ses ravages, et répand partout cet esprit de révolte qui semble avoir coulé de toutes les sectes dans le protestantisme et s'y être concentré. La tentation du Christ dans le désert, bien loin d'être un mythe, est, au contraire, un fait qui se représente toutes les fois qu'un nouveau mouvement des esprits se produit dans l'histoire. Tous les réformateurs, vrais ou faux, bons ou mauvais, doivent traverser cette épreuve, qui les conduit ensuite soit au bien, soit au mal.

Le même tentateur s'approcha aussi plus tard de Zwingle. Le conseil de Bâle et de Zurich, pour prévenir les troubles qui menaçaient le repos de ce pays, prohiba les écrits de Carlstadt, où il rejetait la présence du Christ dans l'Eucharistie. Zwingle prit hautement la défense de

cet écrit en présence du conseil. On remit au lendemain la décision définitive. Pendant la nuit, une personne inconnue parut à Zwingle dans une vision nocturne, et lui donna une explication toute nouvelle des paroles de la consécration. Le sens de ces mots : « Ceci est mon corps, » était : « Ceci signifie mon corps, » ce à quoi il n'avait encore jamais pensé. L'apostat parlant de cette vision, dit : « Je ne me souviens plus si celui qui m'apparut était blanc ou noir. »

CHAPITRE VIII

Les envoyés du grand conseil.

Cependant le grand conseil envoya de Jérusalem une députation de prêtres et de lévites à Jean, pour lui demander qui il était : car le sanhédrin avait droit d'inspection sur tous ceux qui enseignaient publiquement. Jean confessa sans détour qu'il n'était pas le Christ. Ils lui demandèrent s'il était Élie ou le Prophète, c'est-à-dire Hénoch, qui prophétisa le déluge : car ces deux prophètes devaient, dans l'opinion des Juifs, reparaître sur la terre, d'où ils avaient été enlevés vivants, afin de préparer les voies au Messie. Ce fait prouve à lui seul que tout le peuple d'Israël était alors convaincu que le Messie allait venir, et que les signes précurseurs de la rédemption devaient bientôt paraître. Ces paroles des députés du grand conseil expriment encore la croyance à la métempsycose, qui était alors très-répandue chez les Juifs, et qui se rattachait à d'autres doctrines pythagoriciennes. Et nous trouvons

cette doctrine déjà complétement développée dans les livres du juif Philon et dans le Sohar, dont les principaux éléments datent de cette époque, sans parler de la *Cabale*, qui fut formulée plus tard.

Trois cents ans s'étaient écoulés déjà depuis la mort de Zacharie, fils de Barachie, et aucun prophète si, ce n'est Malachie, n'avait paru depuis ce temps. Le peuple, en ces jours d'angoisses, se ressouvint de l'ancienne promesse que Dieu avait faite à Israël par son serviteur Moïse : « Le Seigneur vous enverra, de votre race et d'entre vos « frères, un prophète comme moi; écoutez-le. » (*Deutér.*, XVIII.) C'est de ce prophète que parlent la Samaritaine près du puits de Jacob, et l'aveugle près du puits de Siloë; c'est de lui que parlent les 5,000 hommes après la multiplication des pains, les apôtres après la Pentecôte, et saint Étienne avant son martyre. Les derniers livres des Juifs, ceux des Machabées (liv. I, ch. 4, vers. 46; ch. XIV, vers. 41), contenaient cette prophétie touchant le Messie. Malachie avait de plus annoncé qu'il serait précédé par un prophète qui lui préparerait les voies, de sorte que le Christ devait être oint et inauguré par le dernier de tous les prophètes (S. Matth., ch. XI, vers. 14). C'est pour cela que les Juifs demandent à Jean : « Êtes-vous le pro« phète? — Et il leur répondit : Non. — Ils lui dirent « alors : Qui êtes-vous donc? pour que nous donnions une « réponse à ceux qui nous ont envoyés. Pour qui vous « donnez-vous? — Et il dit : Je suis la voix de celui qui « crie dans le désert, comme a dit autrefois le prophète « Isaïe : Préparez les voies du Seigneur, et aplanissez ses « sentiers. Et toute chair verra le salut de Dieu. »

Les députés du grand conseil, poussant plus loin leurs

questions, demandent à Jean pourquoi, c'est-à-dire par quelle autorité, il baptise, s'il n'est ni le Christ, ni Élie, ni le prophète. Jean leur répond qu'il baptise seulement avec l'eau; mais qu'au milieu d'eux il y a quelqu'un, qu'il ne connait point, qui viendra après lui, quoiqu'il ait été avant lui, qui est plus puissant que lui. Puis il ajoute : « Je ne suis pas digne de me prosterner devant lui pour « lui dénouer les cordons de ses souliers. C'est lui qui « vous baptisera avec le feu et le Saint-Esprit. » Ces paroles avaient rapport à l'apparition merveilleuse dont Jean avait été témoin au baptême de Jésus. Et de même qu'il s'était alors humilié devant le Messie en se prosternant devant lui la face contre terre, comme le raconte l'Évangile des Hébreux, ainsi il se reconnaît en ce moment, devant la multitude, indigne d'être son serviteur. Chez les Juifs, lorsqu'on vendait un esclave, il déliait, puis attachait la chaussure de son nouveau maître : c'était le symbole de sa servitude et de sa soumission. Il était encore obligé de lui ôter, et de lui mettre ensuite ses souliers avant chaque repas, au moment où son maître allait se mettre à table. Jean faisait donc allusion au festin céleste que les Juifs croyaient célébrer bientôt avec le Messie dans le royaume de Dieu, et Jésus lui-même s'est servi souvent de cette image. Ainsi s'humilia le plus grand de tous les hommes.

Jean continue et dit en parlant de Jésus : « Il tient déjà « dans sa main la pelle à vanner, pour purifier son aire, « et recueillir le blé dans son grenier, mais aussi pour « brûler la paille dans un feu qui ne doit jamais s'é« teindre. Il dit encore beaucoup d'autres choses au « peuple, qui était dans une vive attente; car tous soup« çonnaient qu'il était peut-être le Messie. » Il employait



dans son langage les figures qui leur étaient les plus familières. Les Juifs faisaient avec la moisson à peu près ce que font encore aujourd'hui les populations slaves. Ils plaçaient les gerbes en cercle dans l'aire, et les faisaient piler sous les pieds des bœufs. Et la loi défendait aux Israélites de lier la bouche du bœuf qui foulait le grain, pour l'empêcher de manger la paille. Or comme les anciens n'avaient point encore de moulin à vanner, ils se servaient d'une pelle, qu'ils tenaient à la main, et jetaient le blé au vent. Le meilleur grain, comme le plus pesant, tombait plus loin; le grain léger tombait moins loin : quant à la balle formant le déchet, elle était emportée par le vent derrière le vanneur. Jean exprimait donc dans cette image les trois états de l'âme dans le royaume de Dieu, ici-bas et après la mort. Les envoyés appartenaient à la secte des pharisiens. Ceci arriva 40 jours environ après le baptême de Jésus. Et si nous plaçons celui-ci au 14 octobre 778, qui était un dimanche, trois ans et demi ou 1277 jours avant sa Passion, cette députation aurait eu lieu le 22 novembre de la même année. Ce jour était alors un jeudi : et c'est d'ailleurs au cinquième jour de la semaine que le sanhédrin tenait régulièrement ses séances. Il se sera donc réuni ce jour-là pour régler la députation des pharisiens vers Jean. Nous pouvons aussi conclure de ce fait que le Précurseur ne faisait que commencer sa carrière, et que Jésus fut un des premiers qu'il baptisa; car autrement le sanhédrin lui aurait ordonné plus tôt de s'expliquer sur sa mission.

CHAPITRE IX

Vocation des apôtres.

Plusieurs disciples s'étaient groupés autour de Jean-Baptiste, et attendaient avec de vifs désirs la venue du royaume de Dieu. Les principaux d'entre eux étaient Simon, fils de Jona ou de Jean, et son frère André, et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean. C'étaient des pêcheurs de Galilée, nés, les premiers, à Bethsaïda, et les derniers à Capharsichin. Leur métier les avait souvent amenés sur les rives du Jourdain, où ils avaient des relations d'affaires avec les pêcheurs de Béthanie. Il paraît même qu'à l'époque des grandes fêtes, ils portaient leurs marchandises au marché de Jérusalem. C'est ainsi que Jean l'Évangéliste avait eu occasion d'aller chez Caïphe, pour porter ses poissons à la cuisine du grand prêtre, et qu'il avait connu la portière de la maison, qui à sa prière laissa entrer Pierre dans le vestibule, lorsque Jésus fut amené devant Caïphe. Dans cet endroit du Jourdain où il est près de se jeter dans la mer Morte, le fleuve se courbe et forme de nombreuses sinuosités, comme si ses eaux refusaient de se mêler aux eaux salées et sulfureuses de ce lac. Les poissons aussi, semblant pressentir le sort qui les attend, cherchent à remonter le fleuve : car ceux qu'entraine son courant meurent aussitôt qu'ils sont tombés dans cet abîme de désolation ; de sorte qu'à ce même endroit la pêche est ordinairement très-abondante : figure touchante et sensible de ce qui devait arriver dans une région plus élevée, par le ministère de ces mêmes hommes

qui allaient pêcher dans les eaux du Jourdain. N'est-ce pas eux, en effet, qui devaient gagner au royaume de Dieu ceux qu'effraie et fait reculer l'abîme de l'enfer, en les tirant des eaux de cette vie avec le filet de la doctrine céleste.

Ces pêcheurs étaient donc venus dans la contrée où Jean prêchait la pénitence, amenés, soit par leur industrie, soit par la fête des Expiations, qui se célébrait alors; mais un appel supérieur s'était fait entendre en leur âme. Pleins de feu et d'énergie, ils s'étaient bientôt attachés au nouveau prédicateur, et avaient reçu de lui le baptême, en ce même fleuve dont le Christ avait sanctifié les eaux par le contact de son corps sacré. Ils n'avaient pas assisté cependant à son baptême; et c'est par Jean qu'ils apprirent les merveilles qui s'y étaient passées, comme nous le lisons clairement dans l'Évangile de saint Jean. La fête des Expiations avait attiré dans le pays d'autres disciples, tels que Philippe, que nous ne connaissons que par son nom grec, et Théodore ou Nathanaël.

Or, le lendemain du jour où la députation des pharisiens était repartie, Jésus passa par là, revenant du désert. Jean était sur le rivage du fleuve, accompagné de deux de ses disciples, qui lui servaient de témoins pour le baptême. Il leur dit: « Voici l'Agneau de Dieu. » Cette expression, que le Christ s'appliqua plus tard à soi-même, contient un symbole aussi beau que touchant pour celui qui en étudie sérieusement la signification. En effet, on était à la fête des Expiations, où le bouc émissaire, chargé par le grand prêtre de tous les péchés de la nation, était conduit, sous les yeux du peuple, dans le désert. Or, précisément en ce même temps, le Christ, qui portait les

péchés du monde entier, était conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le démon.

Depuis les parvis du temple, au rapport des rabbins, jusqu'au désert de Tsoc, dans un espace de douze milles, une cabane était dressée de mille pas en mille pas. Dans chacune de ces cabanes se réunissaient un certain nombre de Juifs, la veille de la fête des Expiations. Celui qui conduisait le bouc émissaire au désert était accompagné jusqu'à la première station par une députation de prêtres et des principaux habitants de la ville. Les Juifs qui se trouvaient à la première station l'accompagnaient jusqu'à la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la dixième et dernière cabane. Ceux qui étaient à la dernière station accompagnaient le bouc émissaire l'espace de mille pas; puis celui qui était chargé de le conduire l'emmenait seul jusqu'au désert, séjour des démons. Arrivé là, il lui donnait un grand coup, et le chassait dans l'immense solitude. Cependant, comme le bouc revenait souvent, ce qui était pour le peuple un grand sujet d'angoisse, on prit plus tard le parti de le précipiter du haut d'un rocher qui portait le même nom que le désert; et presque toujours il était brisé et mort avant d'avoir roulé jusqu'au pied du rocher. Plus tard encore, on construisit une rampe ou un arc, sous la forme d'un aqueduc, qui, passant au-dessus de la vallée de Cédron, conduisait au mont des Oliviers : et c'était de là qu'on chassait le bouc émissaire, parce que sans cela, nous disent les rabbins, tous les Juifs voulaient lui jeter des pierres, et l'auraient assommé pendant la route, au milieu des outrages et des malédictions. Il y a dans ce bouc émissaire quelque chose de mystérieux. Le Talmud, en effet, rapporte que, quarante ans avant la

destruction de Jérusalem, c'est-à-dire à partir de la mort de Jésus-Christ, le lien de couleur rouge écarlate qui attachait la tête de cet animal ne devenait plus blanc comme autrefois. C'était un signe que le déicide des Juifs avait consommé leur réprobation.

Dans les premiers temps, lorsqu'on s'en tenait aux anciennes règles, le bouc émissaire était conduit dans le désert, et là on lui donnait la liberté. Les rabbins racontent à ce sujet une multitude de fables. Ils disent, par exemple, que les Sarrasins, ayant pris une fois le bouc, le tuèrent et le mangèrent, et qu'ils attirèrent ainsi sur leur tête tous les péchés dont il était chargé. Mais ordinairement il était dévoré par le diable, en vertu d'un pacte fait entre Dieu et lui, d'après lequel Dieu abandonnait ce bouc au démon à la place d'un pécheur. Le peuple regardait comme un très-mauvais augure que le bouc revînt du désert, ce qui arrivait pourtant quelquefois, et ce qui doit être arrivé bien souvent depuis la mort de Jésus-Christ, si nous en croyons le témoignage des rabbins dont nous avons parlé plus haut. Il en fut de même l'année du baptême de Jésus, au rapport de la voyante de Dulmen. Le bouc, bien reconnaissable à ses cornes parées de divers ornements, revint précisément au moment où Jésus retournait du désert; et ce fut l'objet d'un étonnement général et des conversations de tout le peuple. Et c'est alors que Jean le Précurseur fit remarquer aux deux disciples, et à la multitude qui l'entourait, le Sauveur qui passait, et qu'il leur dit : « Voyez-vous le véritable Agneau de Dieu, qui porte « les péchés du monde? »

Le bouc, animal lascif, consacré à Bacchus, est dans l'ancienne alliance le dépositaire symbolique des péchés

du monde. Dans les paraboles de Jésus-Christ, il figure les damnés, qui sont à la gauche du juge, pendant que les brebis, représentant les justes, se tiennent à sa droite. Mais l'agneau, qu'Abel immolait déjà sur un autel au Seigneur, le seul animal que Dieu ait créé sans défense et sans armes, a toujours été considéré, dès la plus haute antiquité, comme le symbole de l'innocence : et dans la nouvelle alliance il représente la faute expiée et pardonnée, depuis que Jésus-Christ, l'agneau sans tache, a pris sur soi et porté sur la croix les péchés du genre humain. C'est pour cela que Jean appelait prophétiquement Jésus l'*Agneau de Dieu.* La vérité et la poésie, l'art et la nature s'unissent et s'embrassent dans ces paroles. Il n'y a que dans la vie de Jésus que nous voyons de telles choses.

« Les deux disciples, ayant entendu ces paroles de Jean, « suivirent Jésus. Celui-ci se détourna, et voyant qu'ils le « suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous? Ils lui répon- « dirent : Maître, où demeurez-vous? *ou plutôt où restez- « vous?* Il leur dit : Venez et voyez. Ils le suivirent donc, « et virent où il restait, et ils passèrent ce jour avec lui. » Les disciples qui le suivirent étaient Jean et André.

« André alla trouver aussitôt son frère Simon, et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie; et il le lui amena. » Lorsque Jésus-Christ le vit, pénétrant dans son âme avec sa science toute divine, il lui dit : « Tu es Simon, fils de Jean : « dorénavant tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire rocher. » Les noms, dans l'antiquité, sont pleins de signification : ils sont des réalités; de sorte qu'un changement de nom exprime toujours un nouvel état, une nouvelle dignité. Jésus donne à Simon le nom de *Pierre* ou *Rocher*, parce

qu'il voulait en faire la pierre fondamentale de son Église, le prince des apôtres et le père des croyants. Aussi, par suite de ce choix, Simon est toujours dans l'Évangile nommé à la tête des apôtres. Sa primauté sur les autres n'est pas exprimée seulement dans l'Écriture, qui, quand elle nomme les douze apôtres, a soin de distinguer Pierre de tous les autres, en disant : Pierre et les apôtres; mais l'antiquité ecclésiastique tout entière reconnaît ses prérogatives. Ainsi, la tradition rapporte que Pierre est le seul des apôtres qui ait été baptisé par Jésus-Christ lui-même, et que c'est lui ensuite qui a baptisé tous les autres. Saint Matthieu (x, 2) le nomme aussi expressément *le premier*. Nous pourrons comprendre toute la force de ce texte, si nous considérons après Origène que chaque mot de l'Écriture, toujours si sobre de paroles, est littéralement vrai et d'une signification aussi profonde qu'étendue.

« Le lendemain, Jésus, voulant aller en Galilée, trouva « Philippe, et lui dit : Suis-moi. Philippe était de Beth- « saïda, patrie de Pierre et d'André. » Mais ces deux derniers étaient venus du pays situé au delà du lac, et s'étaient établis en deçà, à Capharnaüm, pour y exercer leur métier de pêcheurs en société avec Zébédée et ses fils. Si nous tenons compte ici de la coutume où l'on était de donner aux enfants qui naissaient le nom des princes régnants, nous devons conclure que Philippe était encore jeune à cette époque; car il n'y avait pas encore trente ans que le tétrarque Philippe avait commencé à exercer son pouvoir dans le pays, et établi son siége successivement à Césarée et à Bethsaïda. Comme les deux apôtres choisis les premiers étaient allés trouver Pierre, frère de l'un d'entre eux, ainsi Philippe alla trouver son ami pour l'amener à

Jésus. Nathanaël, fils de Ptolémée, était assis sous des figuiers, et priait comme un vrai Israélite, s'entourant pieusement le corps avec ses téphilin. C'étaient des bandelettes sur lesquelles étaient inscrites certaines prières. On croyait, en les portant, suivre à la lettre ce précepte de Moïse : Lie-toi aux commandements de Dieu. » Le Talmud nous parle souvent de rabbins qui étudient ou prient à l'ombre d'un figuier, comme ici Nathanaël. Il pensait au Messie; et le Messsie l'apercevant de loin, le choisissait pour son disciple. « Philippe alla le trouver, et lui dit : Nous avons « trouvé celui dont Moïse et les prophètes ont écrit. C'est « Jésus, le fils de Joseph de Nazareth. Mais Nathanaël ré- « pondit : Est-ce qu'il peut sortir quelque chose de bon de « Nazareth ? » C'était un jeu de mots. Car *Nazareth*, *Nazora*, dans saint Jérôme, signifie aussi *méprisable*. Peut-être aussi était-ce un proverbe : et c'est probablement dans ce sens que saint Matthieu prend le nom de Nazaréen (ch. II). Nathanaël, que la tradition nous représente comme plus instruit que les autres, considérant le sens mystérieux des mots, fit à Philippe cette réponse : « Peut-il venir quelque « chose de bon de Nazareth? Philippe lui répondit : Viens, « et vois. Jésus, le voyant venir, dit de lui : Voici un « vrai Israélite, en qui il n'y a point de fausseté. Natha- « naël étonné lui dit : D'où me connaissez-vous? Jésus lui « dit : Avant que Philippe t'ait parlé, lorsque tu étais « sous le figuier, je t'ai vu. Alors Nathanaël lui répondit : « Maitre, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Is- « raël. » Il le reconnaissait comme le Messie : car ces mots : *Messie, Fils de Dieu, roi d'Israël, ou Fils de l'homme*, avaient le même sens pour les Juifs. — « Jésus « lui répondit : Parce que je t'ai dit t'avoir vu sous le

« figuier, tu crois déjà. Tu verras des choses bien plus « grandes que celles-ci. En vérité, en vérité, je vous « le dis, vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu « monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme. » Et ils continuèrent leur chemin vers la Galilée. Partant de Jéricho, ils passèrent à Béthel, où l'échelle mystérieuse apparut à Jacob. C'est pour cela que Jésus parla à ses disciples des anges qui devaient monter et descendre au-dessus du Messie. Il n'y avait, d'ailleurs, que quelques jours que les anges de Dieu étaient descendus dans le désert pour servir le Fils de l'homme, qui avait rétabli le commerce interrompu entre le ciel et la terre. Le figuier est ici, comme en plusieurs autres endroits, le symbole du peuple juif et de la loi de Moïse. Il ne portait plus aucun fruit, et ne donnait plus d'ombrage : aussi c'est sous un figuier que le Sauveur appelle ses disciples à de nouveaux travaux.

« Jésus retourna en Galilée, poussé par l'Esprit, et le « bruit de sa renommée se répandit devant lui. Il prêchait « l'Évangile du royaume de Dieu et disait : Le temps est « accompli où le royaume de Dieu est proche : faites péni- « tence et croyez à l'Évangile. » (*Luc*, IV, 14). Comme ils marchaient sur le rivage de la mer de Tibériade, ils rencontrèrent Zébédée avec ses fils, Jacques et Jean. Ils étaient occupés à la pêche et raccommodaient leurs filets dans une barque, aidés par quelques journaliers (*Marc*, I, 19). Les deux fils de Zébédée, abandonnant aussitôt leurs filets et leur père, s'en allèrent avec Jésus. Les Juifs, pour distinguer ce Jacques de Nazareth, l'appelèrent Jacques de Sechania ou de Capharsichin, village situé près de Cana et de Capharnaüm. Sechania était un pauvre petit bourg tributaire de Jérusalem, ou du temple, et qui fut dans la

guerre des Juifs détruit par ceux-ci, ainsi que Magdala, à cause de son adultère, c'est-à-dire parce que ses habitants étaient devenus chrétiens. Sichin est donc la patrie inconnue jusqu'ici des fils de Zébédée.

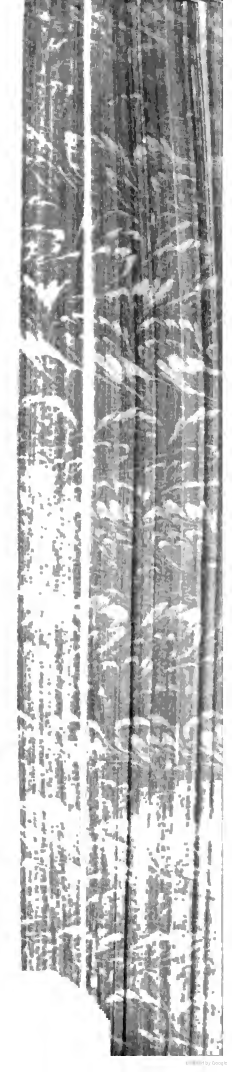
Le divin Sauveur appela ensuite ses autres apôtres. Il en choisit douze, selon le nombre des douze tribus d'Israël. Parmi eux se trouvaient encore, outre les fils de Jonas et de Zébédée, trois frères, fils d'Alphée, d'après la prononciation grecque, ou Clopas, d'après la prononciation rude des Galiléens, qui ne distinguaient point les deux voyelles *aleph* et *hé*. La première était comme le *sibbolet* des Galiléens, qui donnaient à toutes les voyelles un son guttural, comme c'est la coutume chez les peuples des montagnes. Et c'est cette prononciation qui trahit saint Pierre, et fit connaître le pays d'où il était, dès la première parole qu'il prononça pendant qu'il se tenait près du feu dans le portique du grand prêtre. Le dialecte syriaque ne tarda pas à pénétrer parmi le peuple, où il subit diverses altérations et devint plus grossier encore. Les Samaritains, au contraire, se distinguaient des Galiléens, dans leur prononciation, par l'excès opposé : ils ne pouvaient prononcer le *schi*, et remplaçaient les sons gutturaux par la voyelle *aleph*, plus douce et plus facile. Demeurant dans la plaine, ils s'étaient fait une dialecte uniforme et sans accent, et avaient mélangé peu à peu l'idiome hébraïque d'un grand nombre de mots étrangers. Ces Juifs seuls se vantaient de parler purement leur langue ; de sorte que le type primitif, et le caractère particulier de chacune des trois branches dont se composait la nation juive, se manifestaient dans leur langage et leur prononciation.

Clopas était frère de saint Joseph, au rapport d'Hégé-

sippe, cité par Eusèbe : c'est pour cela que les trois disciples dont nous venons de parler s'appelaient aussi les frères de Jésus, d'autant plus qu'il avait été élevé avec eux à Nazareth. Le premier est Jacques appelé le Mineur, c'est-à-dire le petit ou le jeune, pour le distinguer de Jacques le Majeur, fils de Zébédée. Peut-être ce nom lui avait-il été donné à cause de sa petite taille, comme il arriva plus tard pour Pepin le Bref ou Denys le Petit. Mais il porte encore le nom de Juste. C'était en effet le plus austère des disciples de Jésus. Hégésippe, cité par Eusèbe (2, 23), raconte de lui, entre autres choses, qu'il ne mangea jamais de chair ni de pain, et ne but jamais de vin, qu'il ne se servit jamais d'huile, que jamais il ne se rasa les cheveux ni la barbe ; en un mot, que, semblable au Précurseur, il menait la vie d'un nazaréen fidèle à son vœu, et qu'il ne vivait, comme le dit saint Augustin (*in Faust.*, 20) que de graines et d'herbages. Judas Alphée est aussi appelé Lebbeus. Selon Pline (5, 19), Lebbe est une petite ville de Galilée, située à l'ouest au bord de la mer, dans le voisinage du mont Carmel. Mais ici ce nom doit être synonyme de celui de Thaddée, qu'on lui attribue ordinairement, et qui signifie homme de cœur, homme de zèle. Simon enfin est aussi nommé le Zélateur, probablement parce qu'il avait été le disciple de Judas le Gaulonite, fameux chef de parti, fondateur de la secte des zélateurs, qui tomba plus tard dans un si grand discrédit.

Les zélateurs, imitant en cela les pharisiens, qui s'étaient révoltés à l'époque de la naissance du Christ, se soulevèrent aussi la septième année de notre ère, à l'occasion du nouveau recensement entrepris sous Cyrinus. C'étaient les piétistes de ce temps-là : ils avaient beaucoup

d'affinité avec la secte des esséniens. Ils ne reconnaissaient aucun roi terrestre, mais prétendaient n'avoir de maître qu'au ciel. Ils finirent par prendre les armes, et par se révolter ouvertement : d'où leur vint le nom de sicaires ou d'assassins, et ce sont eux en grande partie qui attirèrent par leurs révoltes la ruine de Jérusalem. Comme les Juifs, dans leurs idées étroites, ne comprenaient pas qu'on pût s'attacher à d'autres sectes que celles qu'ils avaient connues jusqu'alors, ils rangeaient Jésus-Christ et ses disciples parmi les zélateurs enthousiastes, ne pouvant les classer ni parmi les sadducéens, ni parmi les hérodiens. Lorsque, par exemple, les collecteurs des impôts demandaient aux apôtres : « Votre maître ne paie-t-il pas « aussi la drachme? » c'était parce qu'ils soupçonnaient que Jésus était du parti de Judas le Galiléen, qui se tenait dans ces contrées, et qui refusait de payer aux Romains l'impôt du temple. Et lorsque, dans une autre circonstance, les hérodiens, poussés par les pharisiens, demandent perfidement à Jésus s'il est permis de payer l'impôt à César, ils voulaient le perdre de réputation, en le faisant passer pour un zélateur. Cette méprise sur les intentions et sur la mission de Jésus-Christ, volontaire en sa source parce qu'elle était l'effet de la haine et de la mauvaise foi, nous la retrouvons dans toute la vie du Sauveur, depuis sa fuite en Égypte, lors de la révolte des Juifs contre les Romains, jusqu'à sa passion, où ses ennemis l'accusèrent faussement devant Pilate d'être un séditieux, et le firent condamner à mort, parce que le peuple de Galilée avait voulu en faire son roi. Et plus tard, lorsque Paul, étant venu à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte, fut pris dans une sédition et jeté dans une prison, on le regarda



aussi comme un zélateur ou un sicaire (*Actes*, xxi, 38). Et nous avons vu plus haut que le nom de nazaréen comportait cette signification. Au reste, saint Paul s'appelle lui-même *zélateur*, mais dans le bon sens de ce mot, et l'apôtre Simon peut bien avoir reçu ce nom à cause de son zèle pour la gloire de Dieu. Jésus-Christ lui-même pouvait s'appeler en ce sens un zélateur, lui qui était tellement dévoré du zèle du Seigneur, qu'il chassa impitoyablement du temple les marchands qui le profanaient.

Dans les bibles allemandes, on lit en saint Matth., (x, 4) et en saint Marc (iii, 18) : *Simon de Cana* ou *Simon le Cananéen*. C'est une erreur; car les trois derniers apôtres étaient frères (*Marc*, vi, 3) et nés à Nazareth, d'où le Seigneur les avait pris avec lui. Mais le mot *Cananéen* veut dire ici, comme nous l'avons vu déjà, *zélateur*. Il y avait un quatrième frère, ou un autre fils de Marie Cléophas, qui s'appelait Joseph ou José ; mais il paraît qu'il était encore mineur à cette époque. C'est ce Joseph, surnommé Barsabas, qui, aussitôt après la mort de Jésus, fut proposé avec Matthias aux apôtres pour remplir dans le collége apostolique la place devenue vacante par la mort du traître Judas. Comme son frère Jacques, et comme Joseph, père nourricier de Jésus (*Matth.*, i, 19), il porta aussi le surnom de Juste (*Actes*, i, 23). La justice était comme le caractère distinctif de cette noble famille. Le nom de Barsabas paraît aussi lui avoir été familier : car ce nom est attribué à Judas Thaddée, aux Actes des apôtres (ch. xv, 22). Ce mot dans sa signification intime veut dire *fils de la Sagesse* ou *fils de la vieillesse*, de sorte que Jésus, en choisissant ses trois frères pour apôtres, n'agit

point par un sentiment de prédilection pour sa famille, mais par la connaissance qu'il avait de leurs vertus.

Il choisit encore Thomas ou, selon le grec Didyme, c'est-à-dire le *jumeau;* mais nous ne connaissons point son frère. Sa patrie nous est inconnue également. Nous avons cependant des raisons de penser qu'il habitait une des villes qui étaient situées près du lac de Génésareth, où les Hébreux vivaient mêlés avec les Grecs, et portaient à cause de cela un double nom. Nous pouvons le conclure plus probablement encore de sa fuite en Galilée, après la mort du Christ, et de la part qu'il prit à la dernière pêche racontée par saint Jean (xx, 24 — xxi, 2). Car les apôtres étaient tous Galiléens (*Actes*, I, 11 — II, 7), à l'exception d'Iscariote, qui était Juif. Celui-ci fut choisi le dernier, et portait la bourse. Or le juif vendit son maître et trahit son Sauveur.

Les Juifs donnent à Jésus cinq disciples : Matthée, sous le nom duquel ils possédaient un évangile hébraïque, Naquée, peut-être Jacques le Majeur, qui était très-renommé parmi eux comme thaumaturge, et qu'ils firent mourir ensuite à Jérusalem par le glaive; Nezer, l'autre Jacques de Nazareth, premier évêque de Jérusalem, qu'ils lapidèrent ; Bonée ou Nicodème, et enfin Thoda, ou Judas Thaddée, qui leur écrivit aussi une épître. L'altération de leurs noms est probablement l'effet de quelque théorie cabalistique. Au reste, les Juifs prétendent que ces cinq apôtres ont été condamnés à mort.

CHAPITRE X

Jésus fuit hors de sa patrie.

Jésus, après avoir rassemblé autour de lui les prémices de ses apôtres (c'est ainsi qu'il les nomme lorsqu'il les envoie dans la Judée), quitta la Galilée, qu'il avait choisie pour être le premier théâtre de sa vie publique, et se rendit avec ses nouveaux disciples à Nazareth, où il avait été élevé, et où il avait passé sa jeunesse. C'est là qu'il commença à prêcher comme Messie l'Évangile du royaume de Dieu, dans la synagogue, un jour de sabbat. Peut-être, comme membre de la commune, avait-il été déjà nommé lecteur, ou même interprète; car il avait coutume de visiter la synagogue tous les jours de sabbat. Ou bien peut-être le chazan, ou président spirituel, l'engagea-t-il à faire une lecture accompagnée de quelques paroles d'édification, parce que c'était la première fois qu'il paraissait comme docteur en Israël. Ou peut-être enfin prit-il la parole de lui-même, en sa qualité de Messie. Bref, le ministre de l'église gardien des livres sacrés lui présenta le livre du prophète Isaïe, où devait se faire la lecture ce jour-là, et le Sauveur ouvrit le livre à l'endroit où il est écrit, etc. Il se leva pour lire, puis rendit le livre et se rassit. On ne devait jamais lire assis, ni expliquer la leçon debout. On ne devait jamais lire moins de 21 versets des prophètes; et ce qu'on avait lu servait ensuite de texte pour le discours. Il y avait cependant une exception pour les jours de sabbat, à cause des nombreux exercices qui se succédaient alors; et l'on se contentait de lire de 3 à 7 ver-

sets. Jésus-Christ observa exactement ces deux prescriptions, comme nous le voyons par le rapport de saint Luc (IV, 16).

Depuis la captivité de Babylone on lisait la Bible tous les jours de sabbat, dans la synagogue des Juifs, d'après le texte hébreu primitif. Mais comme cette langue n'était plus comprise du peuple depuis longtemps, on traduisait le texte, verset par verset, en langue syriaque : c'était la langue usuelle du pays. Cette pratique était encore observée, au temps des apôtres, par les Juifs convertis au christianisme, quoique beaucoup eussent entre les mains le texte grec de la Bible. Au reste, il est remarquable que les rabbins eux-mêmes voyaient avec peine qu'on mît la Bible entre les mains de tous indistinctement. Bien plus il est écrit que Gamaliel, maître de saint Paul, se tenant un jour sur la montagne où était bâti le temple, on lui présenta dans un livre sa propre traduction de Job, et qu'il ordonna d'enfouir le livre dans la boue, pour qu'il pourrît et que la sainte Écriture ne fût pas profanée en étant lue publiquement dans une autre langue. Ceci prouve combien est peu fondée l'opinion de plusieurs Pères de l'Église, que Socrate et Platon avaient connu la Bible.

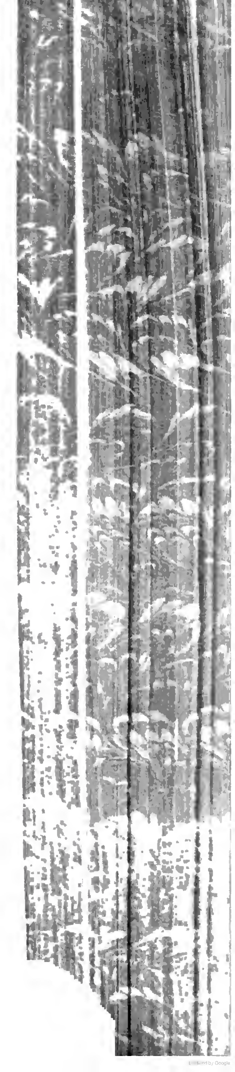
Le divin docteur et ses apôtres parlaient donc et enseignaient en langue syrio-chaldéenne ou araméenne, qui était, depuis la captivité de Babylone, la langue qu'on parlait dans le pays. Et l'évangéliste saint Marc nous a conservé, d'après les souvenirs de saint Pierre, plusieurs mots de Jésus dans cette langue. Un grand nombre de lieux en Palestine portaient aussi des noms syriens, comme *Akeldama*, *Bethesda*. Ils parlaient aussi la langue grecque dès leur enfance, quoique Eusèbe (*Démonstr. évang.*, l. III,



p. 73 et 88) prétende que les apôtres ne savaient que le syriaque. Bien plus, la Décapole était composée de villes grecques. Scythopolis, Philadelphie, Gérasa, Hippos, Pella, etc., étaient des villes grecques situées dans la Judée orientale. Les côtes syriennes, phéniciennes et juives étaient partout, depuis la domination des Macédoniens, semées de villes grecques en tout ou en partie; et même dans l'intérieur de la Judée, de la Samarie, et dans toute la Galilée, la population était composée en grande partie de Grecs, comme à Néapolis ou Sichem. Aussi Notre-Seigneur, dans ses voyages et dans ses entretiens avec les Hellénistes, comme s'appelaient alors les Juifs parlant grec, se servait de la langue grecque comme d'une autre langue maternelle. Et les Juifs disaient à ce propos, et non sans raison, que Japhet était entré dans les tentes de Sem. Les apôtres et les évangélistes sans distinction écrivaient aussi en grec. Le texte primitif, quoiqu'il fût inintelligible pour le plus grand nombre, était cependant toujours tenu en grand honneur, et l'on continuait de le lire dans la synagogue; mais l'interprétation devait se faire en langue vulgaire. Cet ordre dura près de deux siècles, depuis la fin du règne d'Antiochus, qui avait défendu de lire la Bible; mais, dès qu'il cessa de régner, on ne tint plus compte de sa défense. D'après l'ancien ordre de la synagogue, c'était d'abord aux prêtres qu'il appartenait de lire dans la Bible, puis aux lévites, quand il y en avait de présents, puis aux cinq anciens de la commune que le président de la synagogue appelait, selon leur rang, les jours de sabbat. Pour lui, il ne faisait jamais de lectures. L'interprétation de l'Écriture ne pouvait être faite que par un docteur juif ou par un maître en Israël.

L'assemblée tout entière était dans l'attente, lorsque Jésus entra pour la première fois comme docteur de la loi. Tous les yeux dans la synagogue étaient fixés sur lui. Et il leur annonça le grand sabbat de la Rédemption; car les dix semaines jubilaires de la prophétie de Daniel, au bout desquelles devaient être accomplies les promesses, touchaient à leur fin, et l'an de grâce du Seigneur était arrivé. « L'esprit du Très-Haut fut sur lui, du Très-Haut, qui « l'avait oint pour annoncer aux pauvres l'Évangile, qui « l'avait envoyé pour guérir les blessés; et il annonça aux « captifs la délivrance, aux aveugles la lumière, la liberté « aux opprimés, et il appela le grand jour de la rétribu- « tion. Et il dit: Tout cela s'est accompli aujourd'hui devant « vos yeux. Tous l'applaudirent, admirant les belles pa- « roles qui sortaient de sa bouche et se demandant : « N'est-ce pas là le fils de Joseph? »

Les Juifs gardaient alors, comme ils le font encore aujourd'hui dans la synagogue, la tête couverte, et portaient probablement sur eux le *thalith* : c'était une espèce de drap dont ils se couvraient pendant qu'ils faisaient leurs prières. Les femmes avaient aussi la tête couverte, et étaient enveloppées dans un long voile. C'est l'apôtre saint Paul qui a introduit pour les hommes la coutume de se découvrir la tête dans l'église (Ire *Ép.* aux Cor., ch. XI). Nous avons vu plus haut comme les Juifs racontent que Jésus, étant entré un jour pendant sa jeunesse dans la synagogue la tête découverte, en avait été repris par Hillel Schammée. D'après cette légende, le Christ serait le premier qui aurait donné à la maison de Dieu ce témoignage de respect. Notre-Seigneur, se posant devant la synagogue comme le vrai Messie, se mit à reprendre les habitants de



Nazareth, leur annonçant que les païens seraient choisis à leur place, s'ils se rendaient indignes de la faveur de Dieu. Il leur parla des jours d'Élie, où une veuve seulement fut visitée de Dieu, et des jours d'Élisée, et du petit nombre de ceux qui furent purifiés et justifiés à cette époque. Or dans les destinées de ces deux prophètes étaient représentées prophétiquement les siennes. Les Nazaréens, entendant ces choses, furent enflammés de colère dans la synagogue; ils n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles de recevoir de tels reproches d'un homme qui était leur compatriote et le fils d'un charpentier. Mais il leur dit : « En vérité, aucun prophète n'est accueilli dans son pays. » Ils se levèrent alors, et l'arrachant de la chaire, ils le jetèrent dehors, et le traînèrent jusqu'au sommet de la montagne, où leur ville était bâtie, pour le précipiter en bas.

Dans la vie de Jésus se réflète, comme dans un miroir, l'avenir de toute son Église. Ainsi ce qui se passa à Nazareth relativement à la personne de Jésus-Christ, s'accomplit encore tous les jours à l'égard des vrais prédicateurs de la parole divine. Tant qu'ils ne touchent que légèrement les plaies de leur époque, ou qu'ils n'y appliquent que le baume d'une morale douce et facile, ils recueillent une ample moisson d'éloges. Mais, si, fidèles à leur vocation, ils essaient d'opposer à l'incrédulité l'inaltérable pureté du dogme, et aux vices du temps les vertus du siècle passé, on les arrache de leur chaire et on les envoie en exil. Tous peuvent trouver ici un sujet de consolation en contemplant le sort de leur maître.

Les habitants de Nazareth, dans leur fureur, traînent Jésus sur le sommet de la montagne pour le jeter de là

en bas sur les rochers dont la colline était semée, et le faire mourir ainsi de la mort terrible infligée dans l'antiquité aux grands criminels. Mais l'Homme-Dieu leur échappa. Ils n'avaient pas reçu le pouvoir d'abréger sa carrière. Ils se sentirent liés, et ne purent toucher sa personne sacrée. Il s'enfuit, et ne reparut plus de longtemps dans sa patrie; mais il choisit pour séjour habituel la ville de Capharnaüm au bord du lac (*Saint Luc*, IV, 41. — *Marc*, VI, 2.) Ceci se passa le premier décembre 778, sept semaines après le baptême de Jésus. Le nom même de Nazareth, ou Nazara, selon Eusèbe, prouve évidemment que ce lieu, où Jésus passa les premières années de sa vie, était situé sur une montagne, comme l'évangéliste le rapporte. En effet, la racine de ce mot signifie *couronne* : parce que la ville, avec ses maisons taillées dans le roc, ou construites avec des fragments de rochers, était placée en amphithéâtre autour du sommet de la montagne, et lui formait comme une couronne. A ses pieds est une source, la seule qu'on trouve en ce pays. Du côté de l'ouest, la montagne où la ville était assise s'élève à 1600 pieds au-dessus du niveau de la mer, et laisse apercevoir le Liban et l'Anti-Liban, la mer Méditerranée et les montagnes de Gelboë, d'Hermon et de Thabor, et la grande plaine noire qui s'étend jusqu'aux montagnes de la Samarie, pendant que le vallon descend jusqu'à une profondeur de 800 pieds.

D'après l'interprétation de saint Jérôme, le nom de Nazareth signifie encore *un rejeton, un arbuste*. Le pays, en effet, est couvert de buissons très-touffus. Il signifie quelquefois aussi *fleur* ou bien *prunelle de pureté*. Aussi, dans cette prophétie d'Isaïe (XI, 1) : « Il sortira un rejeton de la

racine de Jessé, » saint Matthieu reconnaissait une allusion mystérieuse à cette ville de Dieu, et c'est peut-être en ce sens qu'il dit (II, 23) que « Jésus est appelé par le prophète un Nazaréen. » Du reste, la ville était située dans une contrée magnifique, où croissaient en abondance le vin, l'huile, le miel, les figues les plus succulentes et toutes sortes de fruits. Le palmier y croît encore çà et là, et le blé y est aussi beau qu'en Égypte. Les femmes de Nazareth se sont distinguées jusqu'ici par leur beauté; et l'on dit dans le pays que c'est un privilége qu'elles ont obtenu de la Mère de Dieu. La ville compte présentement 6,000 habitants, qui n'ont pas une meilleure réputation aujourd'hui que du temps de Jésus-Christ, où la population, selon Josèphe, était trois fois plus considérable.

CHAPITRE XI

Les Noces de Cana.

Chassé de sa ville, arraché à sa famille et à ses amis, Jésus partit accompagné de sa mère, de ses disciples et de ses frères; et, se dirigeant vers le nord, il vint à Cana, située à l'extrémité de la Galilée inférieure, à cinq lieues de Tibériade et à trois lieues de Nazareth. On l'appelait *la petite*, pour la distinguer de la grande, située près de Sidon. Ses habitants étaient pauvres, comme ceux d'Aruma et de Capharsichin, patrie de la famille de Zébédée, située près de là. Placée dans un vallon couvert de roseaux, la ville avait pris de là son nom. Cana, en effet, signifie *roseau*, et c'est

là que finissaient les mûriers de la Galilée inférieure. Les rabbins lui donnent le nom de Capharchanan, c'est-à-dire village de Canana, et ils vantent ses pots de terre noire. La ville porte encore le nom de Cana en Galilée, car il y avait en Palestine beaucoup de ruisseaux ou d'étangs à roseaux, et par conséquent beaucoup de lieux appelés Cana, comme par exemple près du lac des Crocodiles, d'où l'on tira le sceptre qui servit à Notre-Seigneur.

Jésus passa donc à Cana en allant à Capharnaüm; et comme il y avait là une noce, il y fut invité avec ses disciples, sa mère et ses frères. Un de ses apôtres, Nathanaël ou Barthélemy, était de Cana (saint Jean, xxi, 2), et il était probablement un des paranymphes à cette noce. Nous verrons dans la suite que Jésus appelle en général ses disciples les amis de l'époux. (*Luc*, v, 34.) Les disciples des sages ne se montraient jamais sans leur maître dans un repas public, et même ils se mettaient rarement à table avec un étranger. Il n'y avait d'exception que pour les festins des fiançailles ou des noces. Aucun mariage ne pouvait être célébré chez les Juifs à l'époque de leurs trois grandes fêtes. Les noces de Cana ne se firent donc ni à Pâques, ni à la Pentecôte, ni à la fête des Tabernacles. De plus, d'après l'ordre établi par Esdras, les noces se faisaient le quatrième jour de la semaine ou le mercredi, lorsque la fiancée était vierge, et le jeudi lorsqu'elle était veuve. Lorsque saint Jean nous dit que Jésus arriva le troisième jour (ii, 1), il veut nous faire connaître par là le jour de la semaine. Les noces de Cana commencèrent le lendemain, c'est-à-dire le mercredi, et durèrent sept jours: c'était aussi le temps que duraient les funérailles. En Judée, l'examen de la fiancée durait trois jours. On était

encore plus sévère dans plusieurs endroits de la Galilée. Le matin des noces, le fiancé envoyait chez son beau-père la parure de sa fiancée, avec des vases d'onguents et de parfums, des fruits et toute sorte d'objets précieux. C'était un vase de ce genre que Marie-Madeleine répandit sur les pieds de Jésus. (*Marc*, XIV, 3.) La fiancée, de son côté, envoyait à son fiancé une chemise mortuaire, qu'il devait garder et porter tous les ans au jour de la nouvelle année et à la fête des Expiations, comme la fiancée portait aussi la sienne en ces jours-là, pour avoir toujours la pensée de la mort présente à l'esprit.

Lorsque la fiancée avait été vêtue et parée par les mains de ses amies, le fiancé, oint de parfums et une couronne sur la tête, venait la trouver avec ses compagnons ou amis, et la conduisait solennellement, au milieu des chants, de la musique et de la danse, dans la maison de son père. Elle était enveloppée d'un long voile, et accompagnée de ses amies. Dix vierges formaient son cortége, et dix jeunes gens celui du fiancé. Le cortége des funérailles se composait aussi de dix personnes; et lorsqu'on allait aux noces de quelqu'un, on devait aussi aller à son enterrement. A la tête de la procession marchait d'un côté le paranymphe, qui conduisait la fiancée, et, de l'autre, l'ami de l'époux. L'un et l'autre étaient choisis parmi les parents ou les frères des deux familles, et accompagnaient les deux époux. Ils apportaient avec eux des présents de noce, et le fiancé à son tour leur en faisait d'autres le jour de leur mariage. Ils étaient aussi chargés de réconcilier les époux, lorsque cela devenait nécessaire dans la suite. La dot d'une vierge était ordinairement de 400 zuzim, ce qui faisait environ 360 francs; celle d'une veuve, ou d'une

femme renvoyée par son mari, était seulement de la moitié. Les dépenses des noces étaient au compte de l'époux.

Lorsque le fiancé, avant d'épouser sa fiancée, lui avait donné comme arrhes un denier, c'est-à-dire la huitième partie d'un as, on lui remettait à lui et à sa fiancée, d'après une ancienne coutume, une table de pierre, pour leur rappeler que le mariage n'est que l'union de Dieu avec son Église, et que, lorsqu'il contracta au Sinaï l'ancienne alliance avec son peuple, ou, comme le porte le vieux code allemand, l'ancien mariage, il écrivit sa loi sur deux tables de pierre. Ces tables dotales devaient être brisées dans le cas d'une séparation, de même que les tables de la loi furent brisées par Moïse lorsque les Israélites suivirent des dieux étrangers. Le paranymphe avait encore la charge d'égayer toute l'assemblée. Tous les hôtes d'ailleurs étaient dispensés le jour de la noce des prières quotidiennes prescrites par la loi, et le fiancé était même dispensé de réciter le *crischma*. On louait aussi pour les noces, de même que pour les funérailles, des joueurs de flûte. Les plus pauvres se contentaient d'en louer deux qui égayaient la compagnie, et marchaient devant elle en jouant, lorsque la fiancée était conduite le soir, à la lumière des flambeaux ou des lampes, de la maison de son père à celle de son mari. Ces lampes étaient ordinairement au nombre de dix. On présentait en même temps aux nouveaux époux un verre de vin. C'était un symbole qui indiquait à la femme que, par sa virginité, elle était digne d'épouser un prêtre et de manger des pains offerts à Dieu. Mais auparavant encore, au moment du festin, la jeune épouse était assise à table, séparée de son mari, et enveloppée dans le long voile que portaient les fiancées.

Parée de ses plus beaux ornements, un turban sur la tête, les cheveux arrangés en tresses gracieuses ornées de myrtes et de roses, elle portait ses vêtements les plus beaux, et elle devait les avoir tissés elle-même. Les Galiléens, d'ailleurs, étaient renommés pour la finesse et la beauté de leur lin. Elles portaient aussi autour des reins une ceinture, symbole de la chasteté.

Isaïe (III, 18-24) nous a décrit la parure des femmes juives. Mais le Talmud nous a conservé aussi un chant nuptial que l'on chantait en dansant devant les époux le jour de leurs noces, et qui était conçu en ces termes : « Ses yeux ne sont point teints de bleu ni ses joues de « rouge; ses cheveux ne sont point tressés avec art, mais « elle n'en est pas moins gracieuse. » Parmi les présents du fiancé il y avait toujours des vases de carmin ou de vermillon. Les Juives, comme on le sait, ne sortaient jamais qu'enveloppées d'un voile. Quelquefois cependant, pour regarder devant elles, elles relevaient un peu leur voile de côté au-dessus de l'œil, et elles se teignaient cet œil pour rester inconnues. Encore aujourd'hui, les Orientales se font une teinture pour les yeux avec une composition d'antimoine et de zinc pulvérisés et d'huile, et elles s'en teignent les yeux avec un pinceau léger. Il faut que cette coutume ait été considérée comme un ornement bien capable de relever la beauté, car on la retrouve à peu près partout, et dans l'Inde, et même chez les Athéniennes. Les Égyptiennes, les femmes turques et les Juives de la Barbarie et d'Alger se teignent encore aujourd'hui, avec diverses couleurs, les ongles, la main et la plante des pieds. Les pendants d'oreilles, au contraire, étaient chez les anciens un signe de servitude.

C'était encore une ancienne coutume de proposer, pendant le festin nuptial, des énigmes renfermant des allusions plaisantes à la fiancée. Pendant ce temps, les enfants sautaient autour de la table, ramassant les noix qu'on leur jetait pour les divertir. On jetait aussi des fèves, que l'on gardait comme souvenir, et des grains d'orge, comme symbole de la fécondité qu'on souhaitait aux époux. On conduisait aussi devant le char des fiancés un coq et une poule, comme signe de la bénédiction de Dieu sur ses créatures. Souvent encore, chez les Juifs, à la naissance d'un enfant, on plantait un cèdre lorsque c'était un mâle, et un pin lorsque c'était une fille; et le peuple trouvait là un augure plus ou moins favorable à l'enfant, selon que l'arbre croissait avec plus ou moins de vigueur. Lorsque ces enfants, devenus grands, se mariaient, le bois de l'arbre qu'on avait planté à leur naissance servait à faire leur lit de noce. Dans quelques contrées, on oignait avec des parfums, pendant le festin, la tête du rabbin qui avait béni le mariage, comme le fit pour Jésus-Christ Marie de Béthanie. Toutefois l'évangéliste ne fait point mention de cet usage aux noces de Cana. La nouvelle épouse conservait encore le nom de fiancée pendant trente jours après son mariage, et alors toutes les fêtes étaient terminées : il en était de même pour les funérailles.

Cependant, pour que les hôtes ne se laissassent point entraîner par les élans d'une joie insensée, et gardassent au milieu de la fête une mesure convenable, on brisait de temps en temps, pendant le repas, des coupes de verre, pour modérer par des impressions pénibles les excès de la gaieté : c'était d'ailleurs un symbole de la fragilité des

plaisirs de ce monde. Mais ces excès n'étaient point à craindre dans le mariage dont il est ici question, et que Jésus bénit probablement lui-même comme docteur en Israël, élevant ainsi le mariage à la dignité de sacrement; car avant que les sept jours fussent écoulés, ils n'avaient déjà plus de vin. Lorsque les mariés étaient pauvres, les invités apportaient avec eux du vin, des gâteaux, des oiseaux et d'autres choses de ce genre qui pouvaient relever un peu l'éclat du festin, comme cela se pratique encore en plusieurs lieux. Mais Jésus et ses disciples n'avaient rien apporté de Nazareth avec eux; c'est pour cela que Marie dit à son fils : « Ils n'ont plus de vin. » Elle avait coutume, dans toutes les circonstances de la vie, de consulter son divin fils; et craignant que les époux ne fussent humiliés, elle insinuait à Jésus la pensée de venir à leur secours. Elle pouvait bien, dans cette nécessité, attendre de lui un miracle semblable à celui qu'avait fait Élie pour la veuve de Sarepta, son hôtesse, lorsqu'il multiplia l'huile et le miel en sa faveur. Mais Jésus lui répondit : « Est-ce « que cela nous regarde, vous et moi; mon heure n'est « pas encore venue. » Il n'opérait point arbitrairement ses miracles, mais seulement quand il y était forcé, pour ainsi dire, et après avoir humblement prié son Père céleste. Marie, cependant, ne se découragea point, et dit aux gardiens : « Faites ce qu'il vous dira ! » car tout don céleste s'acquiert par la confiance en Dieu.

Il y avait là six cruches d'eau en pierre, servant aux ablutions si fréquentes chez les Juifs, et dont chacune pouvait contenir de deux à trois *épha*. Le vin se conserve en Orient dans de grandes cruches, ou dans des outres enduites d'un certain liniment. (*Marc*, II, 22.) Mais les

Galiléens buvaient peu de vin et de lait, et les plus pauvres se contentaient de tremper simplement dans l'eau leur pain grossier. Les cruches dont il est ici parlé servaient donc à contenir l'eau, ce qui du reste indique qu'il y avait là un grand nombre d'invités qui se lavaient avec cette eau les mains et les pieds, et qui lavaient en même les verres et les assiettes. Mais la fiancée et les principaux hôtes étaient servis avec des vases particuliers. Un épha contenait à peu près la moitié d'un seau, de sorte que toutes les cruches de Cana, prises ensemble, pouvaient contenir de sept à neuf seaux. Jésus donc, sur la parole de sa mère, fit remplir les cruches, et commanda de les porter à celui qui était chargé du repas. Il ne voulut pas faire apporter l'eau par ses disciples, afin de prévenir tout soupçon. Les serviteurs exécutèrent ses ordres, remplirent les cruches jusqu'au bord, et les portèrent au maître de la table. Celui-ci, en ayant goûté, ne savait ce que cela signifiait. Il dit donc au fiancé : « On sert d'abord le bon « vin, puis celui qui est moins bon; mais vous avez « réservé le meilleur vin pour la fin. » Les anciens, en effet, faisaient le contraire de ce que nous faisons aujourd'hui. Au reste, cette différence dans la manière de servir le vin exprime très-bien le rapport qui existe entre les jouissances de cette terre et celles du ciel. Le monde a coutume de nous servir d'abord le bon vin; il nous présente le calice enivrant des joies sensibles, et le boit à longs traits. Mais lorsque nous en avons savouré les fausses douceurs, nous rencontrons au fond la lie; et ceux qui ont vidé cette coupe perfide ont déjà reçu leur récompense. Le Christ, au contraire, nous présente d'abord le calice amer de la souffrance; puis il nous sert le bon vin, et nous

invite à prendre place au festin dont il réjouit ses élus dans le ciel. Telle est la signification des paroles du maître d'hôtel, qui ne soupçonnait pas sans doute le sens profond qu'elles contenaient.

Ces paroles expriment encore la différence qui existe entre l'Église catholique et les sectes qui se sont séparées d'elles. L'Église nous ordonne de prendre sur nous la croix de Jésus-Christ, de pratiquer pendant toute la vie l'abstinence et la pénitence, afin de vaincre l'orgueil de la chair, et de mériter ainsi, après avoir bu le calice amer de la douleur, de boire à longs traits la coupe des joies célestes. Les hérétiques, au contraire, rejettent bien loin, comme des superstitions monacales, les privations, la confession, les jeûnes et les austérités; ils nous invitent à lâcher la bride à notre chair, et à jouir sans contrainte des plaisirs de ce monde pendant qu'il est jour, nous appuyant sur la bonté de Dieu, qui nous justifie par la foi toute seule. Mais au lit de la mort, quand il leur faut paraître devant Dieu, il ne leur reste plus entre les mains qu'une coupe vide : et ils sentent amèrement la vérité de ce proverbe, que « s'il est bon de vivre en luthérien, il « faut mourir en catholique. »

Le meilleur vin de la Palestine était un vin doux, d'une couleur rouge noire; on le préférait à tous les autres, et l'on avait coutume de le mêler au vin blanc pour adoucir et colorer ce dernier. Le vin rouge était tellement fort qu'on ne le buvait guère que mêlé avec de l'eau : et pour les vins de Saron ou du pays situé entre le Thabor et la ville Tibériade, l'eau entrait pour moitié, et quelquefois même pour le double dans le mélange. C'était bien autre chose encore pour le vin de Sarepta. Les rabbins comptent dans

le Talmud soixante espèces de vins; mais ils regardent comme le meilleur celui dont la couleur était d'un rouge noir, comme celui auquel fait allusion le livre de la Genèse (XL, 11), quand Jacob dit : « Il lavera son man-« teau dans le sang du raisin. » La supercherie n'était donc pas possible ici, et les serviteurs de Cana n'avaient pu verser dans les cruches du vin blanc au lieu d'eau, puisque, d'après les paroles du maître d'hôtel, le vin qui avait été servi le dernier était meilleur que celui qui avait été bu auparavant. Ce n'est pas par hasard non plus que Jésus prit le pain et le vin pour objet de ses premiers miracles. Il y a dans ce fait une signification profonde. C'était en mangeant du fruit défendu que le premier homme avait introduit le péché dans le monde. Plus tard, après le déluge, c'était encore à un fruit, au fruit de la vigne, que se rattachait la malédiction qui pèse encore sur les descendants de Cham. Il était donc convenable que les miracles du Rédempteur eussent pour objet le pain et le vin, et que le Sauveur lui-même, pour terminer son œuvre, nous donnât son corps et son sang sous les apparences du pain et du vin, comme un antidote contre le péché et comme un moyen infaillible d'acquérir une nouvelle vie, une vie toute spirituelle et toute divine. De même qu'il suffit à Adam de goûter le fruit défendu pour entraîner dans sa ruine tout le genre humain, ainsi il suffit aujourd'hui de recevoir dignement le corps du Fils de Dieu dans l'Eucharistie pour acquérir la vie éternelle. De plus, Jésus-Christ a affranchi l'humanité des sacrifices sanglants, et leur a substitué l'offrande pure et non sanglante du pain et du vin, que fournit le règne végétal. Le pain et le vin, les deux substances les plus parfaites que



produise la nature, les dons les plus précieux qu'obtienne le travail humain, sont aussi la matière du sacrifice le plus pur et le plus élevé, qui est offert continuellement sur les autels de la nouvelle alliance. L'islamisme, au contraire, par cela seul qu'il rejette le vin, trahit son origine, et n'a pu ranger sous sa bannière que des populations dégénérées et vieillies.

C'est par le miracle de Cana en Galilée que Jésus commença de manifester sa gloire; et l'évangéliste ajoute qu'à « partir de ce moment ses disciples crurent en lui, » ce qui était d'ailleurs le but qu'il se proposait. Si je ne me trompe, nous retrouvons dans Susanne, compagne de Jésus (*Luc*, VIII, 3), la fiancée des noces de Cana. Quant à l'époque de ce miracle, il doit avoir eu lieu environ cinquante jours après le baptême de Jésus, c'est-à-dire au commencement de décembre 778, puisque Jésus fut baptisé au commencement de l'année juive ou du mois de thisri.

CHAPITRE XII

Capharnaüm.

« Jésus descendit ensuite à Capharnaüm avec sa mère, « ses frères et ses disciples, et il y établit sa demeure; mais « pour cette fois ils n'y demeurèrent que quelques jours, « afin d'accomplir cette prophétie d'Isaïe : La terre de Zabu- « lon et la terre de Nephthali, du côté de la mer et au delà « du Jourdain, la Galilée des Gentils, le peuple qui était « assis dans les ténèbres, a vu une grande lumière, et la

« lumière s'est levée pour ceux qui étaient assis dans la « région et l'ombre de la mort. » (*Matthieu*, IV; *Jean*, II.) L'évangéliste dit que Jésus descendit : c'est que Capharnaüm était à 1350 pieds plus bas que Nazareth, dont elle n'était séparée que par une petite journée de marche. La pente, on le voit, était assez considérable. Capharnaüm, ville maritime aux confins de Zabulon et de Nephthali, mais appartenant probablement à la première de ces tribus, s'appelait d'un nom qui signifie *beau village* ou, d'après saint Jérôme, *village abondant en fruits*. Les rabbins écrivent *Capharnachum*, c'est-à-dire *village de la consolation*. La ville était située près d'une rivière du même nom, qui, d'après une légende du pays, prenait par des conduits souterrains sa source du Nil, dont elle n'était qu'un bras.

La ville était au milieu de la contrée délicieuse de Gennésar, dont le nom signifie *jardin d'abondance*, et près du lac de Gennésareth, qui anciennement s'appelait *Cinnereth* ou *Harpe*, à cause de sa forme. Les Romains des légions de Titus, qui, à leur retour de la guerre de Judée, établirent leurs quartiers dans l'Helvétie, comparaient ce lac à celui de Neuenburg. Capharnaüm n'était qu'à 16 milles de Nazareth, au milieu d'un pays ravissant, de 30 stades à peu près de longueur, et de 20 stades de largeur. Aussi les Juifs donnaient le nom de *Porte du paradis* à la ville de Bethsan, c'est-à-dire *ville de repos*, l'ancienne Scythopolis, au sud du lac de Gennésareth. On respirait l'air le plus pur en ces lieux. La vigne s'y mariait avec le figuier pendant dix mois de l'année sans interruption, et étendait ses rameaux chargés de fruits jusqu'à une hauteur de trente pieds, cou-

vrant les maisons de son feuillage et ployant sous le poids des raisins, qui atteignaient quelquefois jusqu'à douze livres; car les vignes de la Palestine ne le cèdent à aucune autre, ni pour la grosseur, ni pour la quantité des fruits, dont les grains atteignent souvent le volume des prunes. Les figues et les fruits les plus délicieux se cueillaient pendant toute l'année sous ce climat bienfaisant; et les produits de Gennésareth passaient pour les meilleurs sur le marché de Jérusalem, où des tentes étaient dressées exprès pour les recevoir. C'est là qu'étaient les maisons de plaisance des riches Galiléens, qui venaient y chercher la fraîcheur pendant l'été.

Là, entre les villas et les jardins, au milieu de coteaux ravissants, croissaient à la fois et le noyer, produit du nord, sous le feuillage duquel venait gazouiller la fauvette de Galilée, et le palmier, dont les fruits ne mûrissent ordinairement que sous les ardeurs d'un ciel embrasé. La contrée tout entière était comme encadrée par des forêts de mûriers, de figuiers et d'oliviers, qui aiment un climat tempéré. En un mot, dit l'historien Josèphe dans l'endroit où il nous dépeint les charmes de cette contrée, il semble que la nature se soit fait violence pour créer dans ces régions un printemps éternel. Les myrtes, les amandiers, les pommiers, les grenadiers, les orangers et les pistachiers, dont les fruits servaient déjà à nourrir les patriarches (*Genèse*, XXXXIII, 11), remplissaient le vallon. Les tièdes rayons du soleil, en pénétrant dans ce large bassin, développaient les parfums les plus odorants; les melons y mûrissaient un mois plus tôt que dans les plaines d'Acre et de Damas. On y recueillait en abondance les dattes, les citrons et les oranges, et même l'in-

digo et les autres produits du midi. Les oliviers de Gennésareth l'emportaient sur tous les autres, et leurs fruits avaient un goût et un arôme tout particulier. Aujourd'hui encore, au rapport des voyageurs, il n'y a point dans la Palestine de contrée qui puisse être comparée à celle-ci. Ce qui la rend si fertile c'est que le lac de Tibériade est à 535 pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée, ce qui donne à ce pays les mêmes avantages que s'il était situé 5 degrés plus au sud. Des ruisseaux de sources chaudes se jettent tout autour dans le lac, et Gennésareth, garantie à l'est et au nord par ses hautes montagnes, était comme une serre naturelle pour les produits de l'Égypte et de l'Arabie.

C'est cet Éden que l'Homme-Dieu choisit pour son séjour de prédilection pendant le temps de sa vie publique. « J'ai créé sept mers dans le pays de Canaan, » font dire au Seigneur les rabbins, « mais je m'en suis réservé « une parmi elles, celle de Gennésareth. » Là il était en sûreté : une barque légère le transportait de l'autre côté du lac dans la tétrarchie d'Iturée ; en passant le Jourdain sur un pont qui était proche, il arrivait en Syrie. Il lui suffisait de traverser une montagne pour être en Phénicie, dans le pays de Tyr et de Sidon. Ainsi, Capharnaüm était au milieu de ces trois contrées, comme la Palestine au centre des trois parties du monde, et formait, comme nous le verrons plus tard, un point de réunion pour plusieurs peuples, bien favorable au développement d'une religion qui devait embrasser le monde entier. Mais ce qui engagea davantage encore Notre-Seigneur à se fixer dans ce paradis terrestre, c'est que Simon-Pierre demeurait à Capharnaüm, et que Jésus-Christ voulut demeurer



dans la maison de cet apôtre, Capharnaüm était, au rapport de Josèphe, une ville de 15 à 20 mille habitants, et avait alors une garnison dont le commandant est devenu célèbre dans l'histoire évangélique.

CHAPITRE XIII

Constitution et ordre de la synagogue.

C'était un jour de sabbat, le second après la scène de Nazareth, ou le 15 décembre, que Jésus vint à Capharnaüm; et il se rendit aussitôt à la synagogue. Partout où vivaient dix hommes savants dans la loi et où pouvaient se réunir 120 personnes au nom de Jéhovah, on bâtissait une synagogue, et ce lieu devenait, par cela même, une ville : ainsi l'avait établi Esdras.

Or il est remarquable qu'au jour de la Pentecôte, après l'ascension de Jésus-Christ, 120 personnes précisément étaient réunies dans le cénacle à Jérusalem, lorsque le Saint-Esprit descendit sur elles et que la nouvelle Église fut fondée. Les synagogues étaient anciennement bâties hors des villes, au milieu des champs, pour prévenir sans doute toute souillure et toute profanation. Ce n'est que plus tard qu'on prit la coutume de les bâtir sur les points les plus élevés; mais on eut toujours soin de les placer dans le voisinage d'une rivière, à cause des ablutions si fréquentes chez les Juifs (*Act.*, XVI, 13); et il en était ainsi à Capharnaüm. Trois fois dans la semaine, le jour du sabbat, le lundi et le jeudi, il y avait réunion dans la synagogue, et cette coutume se prolongea jus-

qu'au temps des apôtres. C'est ainsi, par exemple, qu'au chapitre XIII des Actes, les habitants d'Antioche de Pisidie prirent Paul et Barnabé de se faire entendre dans les jours intermédiaires qui devaient s'écouler jusqu'au prochain sabbat. Ces jours étaient anciennement pour les Juifs des jours de jeûne, parce qu'au cinquième jour Moïse était monté sur le Sinaï pour recevoir des mains de Dieu les nouvelles tables de la loi, et qu'il en était descendu, disait-on, le second jour, après avoir apaisé la colère divine. Lors donc que le pharisien dit dans la parabole de l'Évangile : « Je jeûne deux fois la semaine, » il veut parler de ces deux jours; car au jour du sabbat les juifs se faisaient un devoir et un mérite de manger copieusement. C'est peut-être de là qu'est venue la coutume des premiers fidèles de jeûner deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi.

La synagogue se composait de dix anciens d'Israël et docteurs de la loi, nommés décemvirs. A leur tête étaient trois administrateurs civils, chargés de défendre les intérêts de la synagogue, et qui exerçaient en son nom la justice dans les affaires de l'ordre temporel. Ils administraient aussi ses biens, arrangeaient les difficultés qui s'élevaient entre les membres de la commune, décidaient les affaires matrimoniales, les cas de restitution, ceux où l'on devait punir du fouet les coupables, etc.; et, sous ce rapport, ils ressemblaient beaucoup aux avocats ou patrons des églises tels que nous les retrouvons au moyen âge dans la personne des seigneurs, pendant que l'empereur était comme le protecteur de l'Église universelle de la chrétienté tout entière. A côté de ce tribunal était le chazan, qui récitait les prières publiques, veillait à ce qu'on

lût exactement la loi, choisissait chaque jour de sabbat sept membres de la commune pour expliquer les livres saints, et entonnait le chant dans la synagogue. Il était assisté de trois diacres, *parnasin* ou pasteurs et aumôniers. Deux d'entre eux étaient chargés de recueillir les aumônes, et le troisième de les distribuer. Il y avait d'abord une distribution journalière et générale qui se faisait avec les aumônes qu'on avait recueillies; et il y en avait une autre qui se faisait aux pauvres de la ville, le soir du sabbat, avec les offrandes apportées au temple. Cette distribution était annoncée au son des trompettes, ce que Jésus blâme au chapitre VI de saint Matthieu. Cette institution de *parnasin* a pu contribuer plus tard à l'établissement des diacres dans l'Église chrétienne; car déjà, dès le temps des apôtres, nous voyons que ceux-ci choisirent sept diacres pour recueillir et distribuer les aumônes, et le grand apôtre saint Paul remplaça lui-même saint Étienne dans cette fonction.

Ces sept chefs de la synagogue s'appelaient les sept pieux ou les sept hommes de bien de la ville : c'est le nom que leur donne souvent le Talmud. A côté d'eux il y avait encore en chaque ville un interprète qui expliquait les paroles de l'Écriture. Chaque membre honorable de la commune pouvait être invité à expliquer la Bible : cette fonction pouvait même être remplie par quiconque avait atteint sa treizième année, et était devenu par la confirmation fils du précepte. A bien plus forte raison encore les prêtres, comme il y en avait déjà alors en chaque lieu, pouvaient expliquer les livres saints : eux seuls, d'ailleurs, pouvaient prononcer les paroles de la bénédiction. Mais lorsqu'un rabbin ou un docteur étranger était présent,

comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, par exemple, en cette circonstance, c'est lui qu'on chargeait par honneur d'expliquer la Bible.

Le chazan ou le surintendant de la synagogue avait encore près de lui un fonctionnaire nommé *scheliach zippur* ou messager, chargé des affaires extérieures, et connu sous le nom de messager de la synagogue. Tout cela est important; car, dans la vie de Jésus, nous trouvons déjà les racines de toute l'histoire ecclésiastique. Les synagogues juives furent comme le point de départ d'où le christianisme se répandit dans les diverses contrées. C'est pour cela qu'avec le temps les noms des fonctionnaires qui faisaient le service dans les synagogues furent adoptés dans l'Église chrétienne. Et nous retrouvons en celle-ci les anciens ou les prêtres, les surintendants ou évêques, les apôtres ou les anges des églises, comme saint Jean appelle les chefs des sept églises, des nonces et des légats, des diacres, des pasteurs, des lecteurs et des docteurs, avec une position et une signification plus élevée toutefois.

L'officier qui commandait à Capharnaüm au nom du roi avait bâti peu auparavant, de ses propres deniers, pour les habitants de cette ville, une synagogue; de sorte qu'il s'y était formé un sanhédrin, dont Jaïre fut un des premiers chefs. Le village de Naïm était devenu depuis ce temps une ville, lorsque Jésus l'illustra par sa présence. Elle avait une enceinte et une garnison; cependant il n'est fait d'elle aucune mention dans la guerre des Juifs, si ce n'est une seule fois, à propos de l'historien Josèphe, qui fut blessé dans le voisinage et transporté à Carichée.

On annonçait le sabbat du haut du toit de la synagogue,

en sonnant trois fois de la trompette: premièrement, pour avertir de cesser les travaux des champs; secondement, pour avertir les habitants de la ville d'interrompre leurs travaux, et enfin pour désigner le moment où l'on devait allumer les lumières du sabbat. Le Christ, étant venu à Capharnaüm, se rendit à la synagogue; car sa première visite était toujours pour la maison de son Père. Le chef de la communauté, s'avançant devant le tabernacle de la loi, entonna, selon la coutume, le chant et la prière. Car chaque Israélite doit réciter dix-huit fois chaque jour, à des heures différentes, certaines prières que l'on avait coutume d'abréger dans l'intérieur des familles, mais que l'on récitait tout du long dans la synagogue. Et le peuple tout entier, tourné dévotement vers le tabernacle, priait après le président et chantait avec lui. Or, lorsqu'on en vint à la lecture des livres saints, Jésus éleva la voix et se mit à les enseigner, en leur expliquant l'Écriture, comme il avait fait à Nazareth. « Et tous admiraient sa doctrine, « car sa parole était puissante. »

CHAPITRE XIV

Guérison d'un possédé.

« Or il y avait dans la synagogue un homme qui avait « un esprit impur. Il se mit à crier : Qu'avons-nous « affaire à vous, Jésus de Nazareth; vous êtes venu pour « nous détruire. Je vous connais, vous êtes le saint de « Dieu. Mais Jésus le menaçant, lui dit : Tais-toi, et sors « de cet homme. Et l'esprit impur, l'agitant par d'étranges

« convulsions, sortit de son corps en poussant de grands « cris. Et tous étaient dans l'étonnement, et se demandaient : Quelle est donc cette nouvelle doctrine? Il « commande avec autorité aux esprits impurs, et ils lui « obéissent. » C'est la première fois que le monde des esprits infernaux apparaît dans la vie de Jésus depuis qu'il a quitté le désert. Satan s'était éloigné alors de lui pour un temps, comme le remarque saint Luc (IV, 13) : il s'en approcha de nouveau dans la synagogue de Capharnaüm.

C'est ici le lieu de rappeler cette extase satanique, qui continue encore de nos jours dans le mysticisme protestant, et qui, saisissant d'une manière convulsive les initiés, les pousse à prêcher et à prophétiser dans les églises et dans les places publiques. L'état du possédé de Capharnaüm n'est que le prélude de ces phénomènes qui, depuis les scènes de Munster jusqu'à notre époque, sont devenus comme épidémiques dans tout le nord protestant, et aujourd'hui surtout en Danemark, en Suède et dans l'Amérique septentrionale.

Après l'explication de la Bible, qui tenait lieu de prédication, et se faisait ordinairement au milieu de l'office, le chazan récitait le *Sanctus* et l'action de grâces, et achevait la prière, et le peuple répondait *Grâces* et *Amen*. Puis le prêtre, qui était présent, se tournant vers le peuple, levait la main droite et donnait la bénédiction, telle qu'elle est contenue au chapitre VI des Nombres. Il levait la main d'abord du côté droit, puis du côté gauche, et enfin vers le milieu, de sorte que déjà dans l'ancienne alliance le peuple était sans le savoir béni par le signe de la croix. Aux jours de jeûne et de pénitence, les assistants, avant la

fin du service divin, se présentaient devant le gardien de la communauté, qui répandait de la cendre sur leur tête et les congédiait; puis ils s'aspergeaient avec de l'eau bénite et se retiraient. Cependant, à la vue du miracle que Jésus venait d'opérer, l'assemblée n'attendit point que l'office fût terminé; mais tous, sortant avec Jésus, quittèrent aussitôt la synagogue, et sa renommée se répandit dans toute la région de la Galilée. Ainsi le Seigneur avait commencé sa carrière avec un nouveau miracle, et remué le sol pour y jeter la semence de la parole éternelle, qui devait produire une si abondante moisson.

CHAPITRE XV

La belle-mère de Simon.

« Ils vinrent avec Jacques et Jean, fils de Zébédée, dans « la maison de Simon et d'André. Or la belle-mère de « Simon était au lit malade de la fièvre. Ils le lui dirent « aussitôt, et le prièrent de la guérir. Et Jésus entra, lui « prit la main, la releva, et la fièvre la quitta aussitôt. « Elle se leva de son lit, et les servit. » La tradition donne à la belle-mère de Pierre le nom de Jeanne. Lorsque le Seigneur choisit ses apôtres, deux ou trois d'entre eux étaient déjà mariés : c'était Simon-Pierre et Judes Thaddée. Eusèbe et quelques anciens Pères nomment encore l'apôtre Philippe; mais ils confondent évidemment cet apôtre avec le diacre Philippe, dont il est dit aux Actes (xxi, 9) « qu'il avait quatre filles vierges et qui prophé- « tisaient. » Les petits-fils de Thaddée apparaissent dans

l'histoire sous l'empereur Domitien. La légende donne à la femme de Pierre le nom de Concordia; mais les Évangiles ne disent rien d'elle. Cependant Clément prétend (*Stromat.*, VII, p. 736) qu'elle a souffert le martyre à Rome avec son mari. La légende lui donne aussi une fille nommée Pétronille, nom qui signifie fille de Pierre.

Lorsque saint Paul dit aux Corinthiens (I, ch. IX, vers. 5) que les frères du Seigneur et Céphas avaient avec eux des femmes comme sœurs, l'ensemble du texte nous porte à conclure qu'il ne s'agit point ici d'une épouse. Mais, de même que Notre-Seigneur avait à sa suite quelques femmes qui le soutenaient de leurs aumônes (*Luc*, VIII, 3), ainsi les apôtres avaient avec eux des femmes qui se chargeaient de les entretenir. Et saint Paul lui-même se plaint aux Corinthiens qu'après des prédications fatigantes il soit encore obligé de travailler pour vivre. Plus tard, il fut secouru aussi par des diaconesses. (*Ép. aux Rom.*, XVI.) Plusieurs Pères de l'Église suivirent sous ce rapport l'exemple des apôtres, et entre autres saint Jérôme, qui était assisté par sainte Paule et sainte Eustochie. Cet usage dura longtemps dans l'Église, et il ne cessa que lorsqu'il fut devenu, par le relâchement des mœurs, une occasion d'abus.

Jésus avait guéri le possédé dans la synagogue le jour du sabbat, pendant l'office du matin. Lorsque le soir fut venu, et que le soleil fut couché, ils lui apportèrent tous les malades et tous les possédés, et la ville entière était assemblée devant sa porte, « et il en guérit beaucoup qui « souffraient de toute sorte de maux, par la simple impo- « sition des mains; et il chassa par sa parole plusieurs « démons qui criaient: Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il

« les menaçait, et leur imposait silence, parce qu'ils « savaient qu'il était le Christ. Ainsi fut accompli ce « qu'Isaïe avait prédit en disant : Il a pris sur lui nos fai- « blesses et guéri nos maladies. » La Gemara de Babylone, le livre du Sohar, Aben-Esra, Abarbanel, etc., parmi les rabbins, appliquent, comme saint Matthieu, au Messie cet endroit du prophète.

CHAPITRE XVI

Guérison d'un lépreux.

Jésus demeura en ce jour, et resta ensuite à Capharnaüm dans la maison de Simon-Pierre. « Mais de très- « bonne heure, avant le lever de l'aurore, il se leva, « sortit et se retira dans un lieu solitaire pour y prier. » Capharnaüm est fermé au nord par une montagne. C'est là que probablement Jésus se retira cette fois pour prier, et qu'il passa dans la suite bien des jours et des nuits dans la prière. « Mais Simon et ceux qui étaient chez lui, » c'est-à-dire Jacques et Jean, « allèrent après lui; et, « l'ayant enfin trouvé, ils lui dirent : Tout le monde vous « cherche. Une grande multitude de peuple vint donc le « trouver; et ils le retinrent pour qu'il ne pût leur échap- « per. Mais il leur dit : Allons dans les villes voisines, « pour que j'y annonce aussi l'Évangile du royaume « de Dieu; car c'est pas pour cela que je suis venu. Il « prêchait donc dans les synagogues et dans toute la Ga- « lilée, et tous lui donnaient des éloges. »

Il vint ainsi dans les villes des tribus de Nephthali, de

Zabulon et d'Issachar, dont les limites sont tracées dans le livre de Josué (XIX); dans la contrée du Thabor, qui n'était éloigné que d'une journée de marche de Capharnaüm, son séjour habituel, d'où il partait pour aller faire ses excursions aux alentours, et prêcher le royaume de Dieu. Mais il revenait le jour du sabbat dans cette ville pour y enseigner. (*Luc*, IV, 31.) Les habitants de Nazareth, qui avaient eu le bonheur de posséder le Sauveur au milieu d'eux, l'avaient indignement chassé; ceux de Capharnaüm, au contraire, cherchèrent à le retenir, et se rendirent ainsi dignes de le garder parmi eux.

« Or, comme il était dans une ville, il vint à lui un « homme plein de lèpre. Dès qu'il vit Jésus, il se pro- « sterna devant lui, et le priait à genoux et disant : Sei- « gneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus « eut compassion de lui, étendit sa main, le toucha, et « lui dit : Je le veux, sois guéri. Et à l'instant la lèpre le « quitta et il fut guéri. Jésus l'envoya aussitôt, et lui re- « commanda sévèrement de ne parler à personne de ce « qui était arrivé, mais d'aller se montrer aux prêtres et « d'offrir un sacrifice pour sa guérison, comme l'avait « ordonné Moïse. Celui-ci, s'en étant allé, se mit à parler « et ébruita la chose, de sorte que Jésus ne pouvait plus « paraître en public dans aucune ville, mais qu'il était « obligé de se tenir dehors dans des lieux éloignés. Mais « là encore on venait le trouver de tous les côtés. »

Notre-Seigneur ne cherchait point la gloire; il ne faisait point ses actions pour s'acquérir un nom dans le monde ; mais, au contraire, il défendait expressément de divulguer ses miracles jusqu'à ce que son heure fût arrivée. Aussi beaucoup d'entre eux nous sont restés inconnus, et c'est

pour cela que les évangélistes se contentent de nous les indiquer sommairement par ces paroles : « On lui appor-« tait tous ceux qui se trouvaient mal, qui souffraient « d'une maladie quelconque, les possédés, les lunatiques, « les goutteux, et il guérissait toutes les maladies et toutes « les langueurs parmi le peuple. (*Matthieu*, IV, 23.) Il « chassa aussi plusieurs démons, mais il leur imposait « silence, quoiqu'ils le connussent. (*Marc*, I, 34). Cepen-« dant sa renommée se répandit aux alentours, et le « peuple vint encore davantage à lui pour l'entendre et « être guéri de ses maux. » Alors il se retira dans la solitude pour y prier. (*Luc*, v, 15.) La lèpre était un mal héréditaire chez les Juifs depuis le retour d'Égypte. Resserrés dans le pays étroit de Gosen, ils y avaient vécu dans la misère et la saleté, de sorte que le bruit courut plus tard, au rapport de Tacite, que les Pharaons les avaient chassés d'Égypte à cause de leur malpropreté. Notre-Seigneur eut donc souvent dans la suite à guérir cette affreuse maladie. La lèpre chez les femmes était regardée comme un signe qu'elles avaient perdu leur innocence.

CHAPITRE XVII

Le Paralytique.

« Après quelques jours, il revint à Capharnaüm. Et « lorsque le bruit se fut répandu qu'il y était, il se rassem-« bla une telle foule de peuple qu'elle ne pouvait tenir ni « sous le portique ni devant la porte. Il leur adressa la

« parole, et la vertu du Seigneur était là pour les guérir. « Il y avait aussi avec lui quelques pharisiens et docteurs « de la loi qui étaient venus le trouver de tous les lieux « de la Galilée, et de la Judée, et de Jérusalem. » Il avait opéré déjà beaucoup de miracles, et le bruit de sa renommée s'était répandu jusque dans la capitale. Aussi une députation de pharisiens et de docteurs de la loi vint le trouver de Jérusalem, comme il était arrivé auparavant pour Jean-Baptiste. Les envoyés tinrent des conférences avec les rabbins de la Galilée, et ce fut la première instruction judiciaire dont Jésus fut l'objet.

« Or voici que quatre hommes apportèrent un paralytique couché sur son lit, cherchant à entrer pour le lui « présenter. Mais comme la foule ne les laissait approcher « d'aucun côté, ils montèrent sur le toit, et, y pratiquant « une ouverture, ils descendirent le malade sur son lit. « au milieu de la chambre où était Jésus. » La maison qu'habitait Pierre à Capharnaüm était probablement isolée, et du jardin un escalier conduisait le long du mur jusqu'au toit. Au reste, chez les Orientaux, où l'on se tient souvent sur le toit, cette partie de la maison est bien plus importante que chez nous, et ce n'est point une chose extraordinaire d'entrer chez quelqu'un par l'ouverture du toit. Plus d'une fois même des morts ont été enlevés par le toit de la maison, de la même manière que l'on fit entrer ici le paralytique. Jésus parla au peuple du balcon de la salle à manger, au premièr étage, comme nous lisons de beaucoup de rabbins qu'ils tenaient leurs leçons dans le cénacle de leur maison.

La contrée du lac de Gennésareth, avec ses sources d'eau minérale d'une température très-élevée, puisqu'elle

montait quelquefois jusqu'à 40 degrés Réaumur, était naturellement un lieu de réunion pour les paralytiques, les goutteux et d'autres malades de ce genre. « Jésus, voyant « leur foi, dit au paralytique : Mon fils, tes péchés te sont « pardonnés. Les pharisiens et les docteurs de la loi com- « mencèrent à réfléchir, et se demandaient : Quel est cet « homme? Quel blasphème dit-il ici? Qui peut pardonner « les péchés, si ce n'est Dieu seul? Jésus, voyant leurs « pensées, leur dit : Pourquoi pensez-vous mal en vos « cœurs? Lequel est plus facile à dire à quelqu'un : Tes « péchés te sont pardonnés, ou de lui dire : Lève-toi « et marche. Or pour que vous sachiez que moi, le Fils « de l'homme, j'ai sur la terre pouvoir de remettre les « péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton lit, « et retourne chez toi. Et il se leva à l'instant même en « présence de tout le monde, prit le lit sur lequel il était « couché, loua Dieu, et s'en retourna chez lui. A cette « vue, tout le peuple fut saisi d'étonnement et de crainte, « en voyant qu'une telle puissance avait été donnée aux « hommes, et ils disaient : Gloire à Dieu ! On n'a encore « rien vu de tel; nous avons vu aujourd'hui des choses « merveilleuses. » (*Matth.*, IX, 2; *Marc*, II, 1; *Luc*, V, 17.)

Ce miracle, fait en présence de toute l'assemblée, était si frappant que l'inquisition juive n'y put rien opposer, si ce n'est que Jésus-Christ blasphémait Dieu en pardonnant les péchés. Mais lorsque plus tard un fait de ce genre se passa dans la capitale même, à l'étang de Bethesda, il ne leur resta pas même ce prétexte : et pour soutenir leur opiniâtreté ils ne surent rien dire autre chose si ce n'est qu'il profanait le sabbat. Cette circonstance que Jésus s'attribuait le pouvoir de remettre les péchés s'est tellement

empreinte dans la mémoire des Juifs qu'ils protestent bien tard encore dans le Tamuld contre cette prétention. On lit en effet dans la glose du sanhédrin (fol. 38, 2) : « Nous « ne recevons pas même Jésus-Christ comme envoyé. « Comme il ne peut remettre les péchés, qu'avez-vous à « attendre de lui ? Car il n'avait pas le pouvoir de remettre « nos péchés. C'est pour cela que nous l'avons rejeté. » Comme ici le paralytique que Jésus guérit était en même temps malade et pécheur, les disciples, lors de la guérison de l'aveugle-né, près de l'étang de Siloé à Jérusalem, crurent aussi devoir attribuer aux péchés de ce dernier l'infirmité dont il souffrait. Mais, pour cette fois, Jésus-Christ blâma leur jugement, comme faux et téméraire.

CHAPITRE XVIII

La Pêche miraculeuse.

« Comme la foule se pressait autour de Jésus pour « entendre la parole de Dieu, et qu'il était près du lac de « Gennésareth, il vit sur le lac deux barques. Mais les « pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Il « entra dans l'une de ces barques, qui appartenaient à « Simon, et le pria de s'éloigner un peu du rivage. Puis, « s'asseyant, il enseignait le peuple. Ayant cessé de parler « à la foule, il dit à Simon : Vogue au large, et jette tes « filets pour la pêche. Simon lui répondit : Maître, nous « avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; cepen- « dant, sur votre parole, je jetterai le filet. Et l'ayant « fait, ils prirent une si grande quantité de poisson que le

« filet se rompait. Et ils firent signe à leurs camarades, « qui étaient dans les autres barques, de venir à leur « secours. Ils y vinrent, et remplirent deux barques telle- « ment pleines qu'elles menaçaient de couler à fond. Ce « que voyant Simon-Pierre, il tomba aux pieds de Jésus, « et lui dit : Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis « un pécheur. Pierre, en effet, et tous ceux qui étaient « avec lui furent saisis d'étonnement à la vue de cette « pêche merveilleuse qu'ils avaient faite. Jacques et Jean, « fils de Zébédée, et compagnon de Simon, ne furent « pas moins émerveillés. Mais Jésus dit à Simon : Ne « crains rien; dorénavant tu pêcheras des hommes; car « je veux vous faire pêcheurs d'hommes. Ils approchèrent « leurs barques du rivage, quittèrent tout et le suivirent. » (*Matth.*, IV, 18.—*Marc*, I, 16.—*Luc*, V, 1. Voyez aussi *Jérémie*, XVI, 16).

De même que les bêtes du désert accourent autour de Jésus, de même que les démons sont comme attirés vers lui, ainsi nous voyons en cette circonstance les poissons approcher, reconnaissant, pour ainsi dire, en sa personne le Fils de Dieu, leur souverain maître. Du temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 4,000 bateaux de diverses grandeurs étaient en activité sur le lac de Gennésareth. Une seule barque fait aujourd'hui le service du lac tout entier; et même pendant longtemps, sous la domination turque, il n'en existait aucune. Aussi les poissons, particulièrement près de Tibériade, y sont si abondants qu'on peut les prendre sans peine du rivage, à la ligne et au filet, et même avec les mains. Il est remarquable cependant que la partie septentrionale du lac est plus riche encore en poissons que le côté opposé. Toutes les fois que les apôtres

se trouvaient avec Jésus à Capharnaüm, ils exerçaient comme auparavant leur profession, qui les amenait au lac, surtout le matin au lever de l'aurore, et le soir pendant le calme de la nuit; et c'est ainsi qu'ils pourvoyaient à leur subsistance et à celle de leur maître. C'est dans une circonstance semblable que Jésus vint le matin trouver ses disciples.

Notre-Seigneur monte dans la barque de Pierre; car c'est celle de l'Église. C'est dans cette barque qu'est assis le divin pêcheur des mortels, qui, attirant les poissons hors des flots de cette vie par la doctrine céleste, les prend dans les filets du royaume de Dieu. C'est dans la barque de Pierre que Jésus-Christ commande à la tempête; car elle est l'arche où l'humanité doit être sauvée du naufrage.

Pendant que tous les hommes sans mission perdent leur temps et leur peine, et jettent inutilement leurs filets pendant la nuit, l'Église, sur qui repose la bénédiction d'en haut, ne cessera jamais de pêcher les hommes en abondance, et parmi les païens et parmi les hérétiques; et c'est à ce signe que le monde pourra reconnaître que Dieu est avec elle. Tous ces faits sont à la fois des réalités et des paraboles, qui expriment et l'inutilité du travail de l'homme sans le secours de la grâce et la lutte incessante du monde contre le royaume de Dieu, pendant laquelle Dieu contemple avec une longanimité merveilleuse nos vains efforts et notre agitation inquiète. C'est ainsi que l'histoire et la parabole des dix lépreux représente l'ingratitude du peuple juif à l'égard des bienfaits de Dieu, et que l'histoire du figuier maudit par Notre-Seigneur exprime, comme symbole, la ruine de ce peuple infidèle, dont nous sommes encore témoins aujourd'hui.

CHAPITRE XIX

Vocation de saint Matthieu.

« Jésus étant allé une autrefois sur le bord de la mer, « tout le peuple vint à lui, et il les enseignait. Ayant « aperçu en passant Lévi, fils d'Alphée, assis à son bu- « reau, il lui dit : Suis-moi. Celui-ci, se levant, quitta « tout et le suivit. »

Capharnaüm était, comme nous l'avons dit, le point de jonction de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine. La ville était située, au rapport de Ptolémée (v, 16), sur la grande route qui conduit de Damas à la mer Méditerranée, C'était là que se croisaient les routes des pays que nous venons de nommer : c'est-à-dire, d'un côté, la grande route de Jérusalem par Samarie et Cana ; de l'autre, celle d'Akko à Séphoris ou Diocésarée, à travers les montagnes, et celle de Césarée, qui passait pour la vallée d'Esdrelon et Nazareth. Ces deux dernières se reliaient à Cana avec la route principale de la Judée. Une quatrième route traversant la vallée du Jourdain, puis côtoyant le lac et passant par Tibériade, se rattachait à Capharnaüm au centre commun de ces routes diverses. C'est de là que partait le grand chemin du nord qui, traversant le Jourdain près de Bethsaïda, et passant le mont Hermont au nord-est, conduisait à Damas, et reliait ainsi la voie de mer avec l'intérieur de l'Asie ; de sorte que Capharnaüm était situé à moitié chemin de cette route. C'est là aussi que débouchèrent les armées qui envahirent à plusieurs reprises la Palestine. Suivant le grand chemin qui part de l'Euphrate ,

et que connaissaient depuis longtemps les caravanes, elles pénétraient jusque dans le cœur de la Judée. C'est cette route que suivirent en particulier Holopherne et Sisara : aussi était-elle sous les Romains très-importante et pour le commerce et pour la douane.

En effet, la Palestine est à l'ouest bornée dans toute sa longueur par la mer Méditerranée. Au sud jusqu'à l'Égypte, et à l'est jusqu'à l'Euphrate, elle est fermée par d'immenses déserts qui forment autour d'elle comme une mer sèche et aride. Cette route était donc le seul chemin important par où la terre sainte pût se relier avec le reste de l'Asie. C'était par elle que la moitié du grand plateau sillonné par le Liban et l'Hermon, et descendant au sud vers le Jourdain, était mis en rapport avec l'autre plateau, c'est-à-dire avec les pays qui s'inclinent vers le nord, et au milieu desquels est la ville de Damas. Encore aujourd'hui, on aperçoit les vestiges d'une ancienne voie romaine qui, partant de la vallée et montant les pentes septentrionales des montagnes, indique combien cette route était fréquentée autrefois. C'est toujours le chemin que prennent les caravanes pour aller à Damas, en traversant le pont de Jacob et le grand Hermon. La voie de mer, qui allait du nord au sud, se croisait ici avec la voie de terre, qui conduisait de l'ouest à l'est. Les Phéniciens et les Arabes surtout, au rapport de Strabon (liv. 16, p. 519), transportaient leurs marchandises sur le Jourdain dans les contrées plus méridionales; puis les chargeant sur des chameaux, ils se rendaient en Arabie à travers les déserts, et de là à Ophir ou aux Indes. Au retour, ils chargeaient sur leurs barques les blés de Minnith ou du pays des Ammonites, de Judée ou de Galilée, du baume, du miel, de l'huile et

d'autres produits de ce genre, et ils les transportaient en Phénicie, comme nous l'apprennent les saintes Écritures, entre autres Ézéchiel ch. xxvii, et les Actes ch. xii.

Déjà le patriarche Jacob, à son lit de mort, disait, dans un élan prophétique : « Zabulon demeurera au bord de la « mer, et ses vaisseaux iront jusqu'à Sidon. » Le principal commerce des indigènes était celui du lin et du murex qui fournit la pourpre. Le lac de Gennésareth lui-même nourrissait une espèce particulière de ces mollusques. La filasse et les toiles de lin de Galilée étaient transportées en Phénicie, pour y être teintes dans la ville de Tyr; car les Phéniciens se distinguaient surtout par leur habileté à teindre les étoffes. Ils remportaient encore du rivage de la mer de Zabulon un sable précieux, dont Moïse fait l'éloge dans ses bénédictions, et qui leur servait à fabriquer du verre, qu'ils rapportaient ensuite en Palestine, et ils s'attribuaient l'invention de cet art. Le Jourdain était la grande artère de la Palestine, et le lac de Gennésareth en était comme le cœur, et servait de centre pour les importations et les exportations du commerce.

Capharnaüm, situé dans le pays de Zabulon, au nord-ouest de la mer de Galilée, était l'entrepôt naturel de toutes les marchandises. C'était là qu'affluait, en quelque sorte, tout le sang des contrées environnantes; et c'était de là aussi qu'il repartait pour y circuler de nouveau. Aussi devait-il s'y trouver naturellement un essaim nombreux de douaniers ou collecteurs d'impôts, chargés de recevoir les droits d'entrée ou de transit. Là était l'entrepôt de tout le commerce de la Galilée orientale : tout ce qui venait par eau des pays soumis au tétrarque Philippe arrivait à Capharnaüm. C'était là qu'on chargeait et déchargeait

les vaisseaux ; et tout ce qui était apporté au marché devait payer un impôt. C'est là qu'était assis Matthieu, le publicain. Quiconque avait payé l'impôt exigé recevait une marque qui portait deux notes. Probablement on exigeait une carte semblable de ceux qui embarquaient ou qui débarquaient les marchandises. Or les publicains ou les douaniers étaient alors ce qu'ils sont encore aujourd'hui. On les trouvait partout sur les ports, sur les ponts : partout il fallait payer. Toutes ces tracasseries, introduites par les Romains, étaient extrêmement à charge au peuple.

Outre cela, il y avait encore les percepteurs d'impôts, et même les maîtres du trésor, qui déterminaient la valeur des biens de chaque individu, et établissaient sur cette base la côte des impôts qu'il devait payer. Ces fonctionnaires étaient très-accessibles à la corruption. Aussi avaient-ils une mauvaise réputation non-seulement auprès du peuple, mais encore dans toutes les classes de la société ; de sorte qu'on les comparait aux voleurs et aux bandits, et qu'on les tenait pour incapables de rendre témoignage en justice ou de donner une garantie. Emprunter d'eux de l'argent, c'était, disait-on, emprunter à un voleur. On fuyait tout commerce avec eux ; on évitait de se marier dans leurs familles ; et ces sortes de mariages, quand ils avaient lieu, fournissaient plus tard un motif suffisant pour une séparation. Ce mépris vint d'abord de ce que ce métier n'était exercé que par de petites gens. Mais lorsque plus tard les pharisiens eux-mêmes s'abaissèrent jusqu'à cette profession, ils furent rejetés et décriés par ceux qui tenaient à la religion, et on ne les recevait comme des gens honorables qu'après qu'ils avaient renoncé à leur état. Matthieu était peut-être l'un de ces hommes ; et dans ce

seul exemple nous retrouvons le caractère de toute une époque, où la soif du gain était devenue comme universelle.

Matthieu, arraché à la perdition par le divin Maître, voulut célébrer le miracle de sa conversion et sa vocation comme onzième apôtre du Seigneur par une fête solennelle. « Il fit donc dans sa maison un grand festin, où « assistèrent, avec Jésus et ses disciples, beaucoup de pu- « blicains et de pécheurs, car il y en eut un grand « nombre qui le suivirent. » C'était comme le prélude du grand festin céleste que doivent célébrer un jour les élus. « Les pharisiens et les docteurs de la loi, qui épiaient « toutes ses actions, murmuraient en voyant ces choses, « et disaient : Il accueille les pécheurs, et mange avec eux « à la même table. Et ils dirent à ses disciples : Comment « votre maître peut-il boire et manger avec des publi- « cains et des pécheurs? Jésus, entendant cela, leur répon- « dit : Ce sont les malades, et non ceux qui se portent « bien, qui ont besoin du médecin. Je suis venu pour « appeler à la pénitence non les justes, mais les pé- « cheurs. »

CHAPITRE XX

Parabole de la Brebis et de la Drachme perdues, et de l'Enfant prodigue.

« Or il leur dit cette parabole : Si quelqn'un de vous a « cent brebis, et que l'une d'elles se soit égarée, ne « laisse-t-il pas les 99 sur les montagnes, pour aller dans

« le désert chercher celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il « la trouve? Que vous en semble? Et s'il parvient à la trou- « ver, je vous le dis, il a plus de joie à son sujet que « pour les 99 qui ne se sont point égarées. Il la prend avec « joie sur ses épaules, vient à la maison, invite ses amis et « ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi; car « j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. De même, je « vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel sur un pé- « cheur qui fait pénitence que sur quatre-vingt-dix-neuf « justes qui n'ont point besoin de pénitence; car ce n'est « pas la volonté de votre Père céleste qu'un seul de « ces petits périsse.

« Ou bien, quelle est la femme qui, possédant dix « drachmes, et en ayant perdu une, n'allume pas aussitôt « une lumière, tournant et retournant en tout sens la « maison, et cherchant avec soin jusqu'à ce qu'elle la « trouve? Et lorsqu'elle l'a trouvée, elle convoque ses « amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec « moi; car j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. « Ainsi, je vous le dis, se réjouissent les anges de Dieu « sur un pécheur qui fait pénitence.

« Il leur dit encore : Un homme avait deux fils. Cepen- « dant le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez- « moi la partie du bien qui me revient. Et le père partagea « son bien à ses enfants. Peu de jours après, le plus jeune « recueillit tout ce qu'il possédait, s'en alla courir le « monde, et dépensa tout son bien dans une vie dissipée. « Après qu'il eut tout dépensé, une grande famine se « déclara dans cette contrée, et il commença à souffrir « du besoin. Il alla donc, et s'attacha à un habitant du « pays, qui l'envoya dans sa terre pour garder les porcs.

« Là il aurait volontiers apaisé sa faim avec les fèves que
« mangeaient ces animaux, mais personne ne lui en
« donnait. Alors il rentra en lui-même, et se dit : Com-
« bien d'ouvriers dans la maison de mon père qui ont du
« pain en abondance, et moi je meurs ici de faim. Il faut
« que je me lève et que j'aille trouver mon père, et que
« je lui dise : Mon père, j'ai péché contre le ciel et
« contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre
« fils; gardez-moi seulement comme un de vos serviteurs
« à gage. Il se leva donc, et retourna vers son père. Et
« lorsqu'il était encore bien loin son père l'aperçut, eut
« pitié de lui, courut à sa rencontre, se jeta à son cou et
« le baisa. Mais son fils lui dit : Mon père, j'ai péché
« contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne
« d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs :
« Apportez-lui promptement sa première robe, et l'en
« revêtez; mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers
« aux pieds. Prenez aussi un veau gras, et tuez-le : nous
« ferons un festin copieux et joyeux; car mon fils était
« mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est
« retrouvé. Ils se mirent donc à préparer un grand festin.
« Mais son fils aîné, qui était dans les champs, revint;
« et lorsqu'il fut près de la maison il entendit la musique
« et le bruit de ceux qui dansaient. Il appela donc un des
« serviteurs, et lui demanda ce que c'était. Celui-ci lui
« répondit : Votre frère est revenu, et votre père a fait
« tuer un veau gras, parce qu'il l'a retrouvé en pleine
« santé. Mais le frère entra dans une grande colère, et ne
« voulut pas entrer. Alors le père sortit et lui parla. Il
« répondit à son père : Comment! je vous sers depuis
« tant d'années déjà; je ne vous ai jamais désobéi, et

« cependant vous ne m'avez jamais fait tuer un chevreau,
« pour que je puisse me réjouir avec mes amis. Mais aussi-
« tôt que votre autre fils, qui a mangé son bien avec des
« femmes perdues, est revenu, vous avez fait tuer pour
« lui un veau gras. Le père lui dit : Mon fils, vous êtes
« toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous; mais il
« fallait faire festin et nous réjouir, parce que votre frère
« était mort, et il est ressuscité, il était perdu, et il a été
« retrouvé. Ainsi le Fils de l'Homme est venu pour cher-
« cher et rendre heureux ce qui était perdu. »

Le peuple juif est cet enfant perdu du Seigneur, réduit, par sa faute, à servir et à garder les porcs. Et jusqu'ici ni le malheur ni les coups de la colère divine n'ont pu le ramener à Dieu. De même que Matthieu, fils perdu aussi lui, et retrouvé maintenant pour le royaume de Dieu, célèbre sa conversion par un grand festin, ainsi dans les trois paraboles les voisins et les amis sont invités à un repas joyeux pour fêter l'heureux événement de la brebis et de la drachme retrouvées, et de l'enfant rendu à son père. Et de même que les pharisiens sont jaloux de l'honneur que Jésus fait au publicain, ainsi dans la parabole le frère du prodigue est jaloux de celui-ci à cause du festin par lequel son père veut fêter son retour et sa conversion. C'est ainsi que Notre-Seigneur rattachait toujours ses paraboles à un fait ou à un objet présent, quoique le sens profond qu'elles renferment pût s'appliquer à tous les temps et à tous les lieux. Jésus dit ces paraboles vers le commencement de l'an 779, ou 26 de l'ère chrétienne.

CHAPITRE XXI

Séparation des disciples de Jean.

La divine sagesse avait parlé en paraboles, et les pharisiens et les docteurs réfléchissaient sur ce qu'ils avaient entendu. Alors les disciples de Jean, qui étaient en grand nombre dans la ville de Capharnaüm, et qui comptaient dans leurs rangs les fils de Jona et ceux de Zébédée, « s'entendirent avec les disciples des pharisiens, et dirent « à Jésus : Comment se fait-il que nous et les pharisiens « nous faisons tant de jeûnes et de prières, et que vos « disciples ne jeûnent point? Jésus leur répondit : Ceux « qui sont aux noces peuvent-ils jeûner, et les amis de « l'époux peuvent-ils être tristes tant que l'époux est avec « eux? Il viendra des jours où l'époux leur sera enlevé, et « alors ils jeûneront. »

Notre-Seigneur avait assisté auparavant à une noce : il se donne aujourd'hui lui-même comme l'époux. Les disciples de Jean rapportèrent ces paroles à leur maître : aussi il est remarquable que Jean-Baptiste, se souvenant de ce que Jésus avait dit, s'appelle l'ami de l'époux. (*Jean*, III, 29.) Si nous voulons savoir comment les apôtres, après le départ de leur maître, entendirent et accomplirent le précepte du jeûne, nous pouvons consulter l'Épître de saint Paul aux Romains (XIV, 21). Nous avons vu plus haut ce qu'Hégésippe, cité par Eusèbe et saint Augustin, raconte de Jacques le Mineur. Pour ce qui concerne saint Matthieu en particulier, à la table duquel Notre-Seigneur avait prononcé ces paroles, Clément

d'Alexandrie nous apprend que cet apôtre ne vécut que de légumes, de graines et d'herbage.

Jésus leur dit encore cette parabole : « Personne ne « coud une pièce de drap neuf à un vieux vêtement; « autrement la pièce emporterait encore une partie du « vieux, et la rupture en deviendrait plus grande. Personne « non plus ne met de vin nouveau dans une vieille outre, « car le vin nouveau romprait celle-ci, le vin se répan- « drait, et l'outre serait perdue. Mais on met le vin nou- « veau dans des outres neuves, et l'un et l'autre sont alors « conservés. Personne non plus, après avoir bu du vin « vieux, ne demande de vin nouveau; car il est dit : Le « vieux est meilleur. »

Ces comparaisons, Notre-Seigneur les faisait pendant le repas. En Orient, le vin de même que l'eau, le lait et les autres liquides, sont conservés dans des outres faites avec des peaux de chèvre, d'âne ou de chameau, et dont le grain est en dedans. Un morceau de drap rouge servant de parement à l'habit était déjà probablement à cette époque le signe distinctif des publicains. Mais Notre-Seigneur ne voulait point, par un rapiéçage indigne de sa sagesse, coudre le christianisme au judaïsme, qui tombait en lambeaux comme un vêtement usé. Il ne voulait point rafraîchir, en le mêlant de vin nouveau, le vin vieux et chargé de lie; mais il voulait renouveler l'homme tout entier. Les dernières paroles de Notre-Seigneur s'adressaient particulièrement aux pharisiens, dont la maxime était qu'il fallait laisser les choses telles qu'elles étaient. Jésus, voulant châtier l'orgueil de ces hommes, leur dit encore : « A qui comparerai-je les hommes de ces temps-ci? A « qui sont-ils semblables? A des enfants qui sont assis sur



« la place publique, et qui disent à leurs camarades : Nous « avons joué de la flûte devant vous, et vous n'avez point « dansé; nous vous avons chanté des airs lugubres, et « vous n'avez point pleuré. Car Jean-Baptiste est venu « ne mangeant point de pain et ne buvant point de vin, « et vous dites : Il est possédé du démon. Le Fils de « l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : « C'est un homme de bonne chère et qui aime à boire du « vin; c'est l'ami des publicains et des pécheurs. Mais la « sagesse a été justifiée par tous ses enfants, car le dis- « ciple n'est pas au-dessus de son maître : mais qui- « conque ressemble à son maître est parfait »

CHAPITRE XXII

La Prière du Seigneur : comparaison de l'ami importun, du fils qui a faim, et de la veuve opiniâtre dans sa prière.

« Or il arriva que Jésus priait dans un endroit; et « comme il cessait de prier, un de ses disciples lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier, comme l'a fait Jean « à ses disciples. Il leur dit donc : Quand vous priez, « n'employez pas beaucoup de mots, comme les païens, « qui croient être exaucés par la multitude des paroles. « Ne les imitez donc pas, car votre Père connaît vos « besoins avant que vous les lui exposiez. Vous prierez « donc de cette manière : Notre Père qui êtes aux cieux, « que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; « que votre volonté se fasse en la terre comme au ciel. « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Par-

« donnez-nous nos péchés comme nous pardonnons à « ceux qui nous ont offensés; ne nous exposez point à la « tentation, mais délivrez-nous du mal. *Amen.* »

On trouve çà et là dans les livres des rabbins des prières semblables à celle que prescrit ici Notre-Seigneur; comme par exemple celle-ci : « Notre Père qui êtes aux cieux, « faites à notre égard comme vous avez promis par les « prophètes. (Maimon. in Tephillot.) — La prière où il « n'est point fait mention du règne de Dieu n'est point « une prière. (Babyl., Beracoth, fol. 40, 2.) Quel est « l'abrégé de la prière? R. Éliézer dit : Faites votre « volonté dans les cieux, et donnez le repos de l'esprit « à ceux qui vous craignent sur la terre. — Les besoins « de votre peuple d'Israël sont nombreux, et leurs con-« naissances bien courtes. Que votre bon plaisir soit de « donner à chacun ce qui suffit pour sa subsistance. « (Ibid., fol. 29, 2.) — Celui qui prie doit s'unir d'in-« tention à l'Église. (Beracoth, f. 301.) — Quand dix « personnes sont ensemble et apprennent la loi, Dieu est « au milieu d'elles. (Pirke avoth., cap. 3.) — Juda avait « coutume de prier ainsi : Que votre bon plaisir soit de « nous délivrer de l'impudence et des hommes arrogants « et mauvais, de toute mauvaise rencontre, des mauvais « voisins, de Satan destructeur, des jugements et des « adversaires impitoyables. » (Beracoth, fol. 16, 2.)

Notre-Seigneur continue : « Je vous le dis, lorsque vous « demandez quelque chose dans la prière, croyez seule-« ment que vous l'obtiendrez, et il vous sera donné. « Lorsque deux d'entre vous s'accorderont sur la terre « pour demander une chose, elle leur sera donnée par « mon Père céleste. Car là où deux ou trois personnes



« sont réunies en mon nom, je suis au milieu d'elles. »

C'était la coutume chez les Juifs que chaque rabbin ou docteur prescrivît à ses disciples une *thephilla* ou formule de prière. La prière du Précurseur exprimait sans doute l'attente et le désir du Messie. Le Messie était venu, et il devait enseigner aux siens une autre prière. Les Juifs avaient réduit leurs prières en général à dix-huit demandes. Jésus réduisit à sept celle qu'il voulait laisser aux siens. L'école des rabbins prétendait que lorsque dix personnes s'assemblaient et priaient en union avec l'Église la Divinité descendait parmi elles et les exauçait. Mais Jésus rend cette faveur plus facile encore en déclarant à ses disciples que lorsque deux personnes seulement prient Dieu avec ardeur, et lui exposent leurs besoins, elles ne peuvent manquer d'être exaucées.

Il leur dit encore : « Si quelqu'un parmi vous avait un « ami qui vînt le trouver à minuit, et lui dit : Ami, prête-« moi deux pains; car un ami est arrivé chez moi d'un « long voyage, et je n'ai rien à lui offrir. Et si cet autre, « sans ouvrir sa porte, lui répondait de l'intérieur de sa « maison : Ne me dérange pas; ma porte est déjà fermée, « et mes enfants sont avec moi dans ma chambre. Je ne « puis me lever pour te donner ce que tu me demandes. « Si celui-ci ne cesse de frapper, je vous assure que, « quand même il ne se lèverait pas parce que c'est son « ami, il le ferait cependant à cause des instances de ce « dernier, et lui donnerait tout ce qui lui est nécessaire. « Priez, il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; « frappez, et l'on vous ouvrira. Car qui demande reçoit; « qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. « Y a-t-il parmi vous un père capable de donner une

« pierre à son fils quand celui-ci lui demande du pain, « ou de lui donner un serpent quand il lui demande un « poisson; ou de lui donner un scorpion quand il lui « demande un poisson; ou de lui donner un scorpion « quand il lui demande un œuf? Si donc malgré votre « malice, vous savez faire à vos enfants de vrais dons, « combien plus votre Père céleste fera-t-il du bien et ac- « cordera-t-il son esprit droit à celui qui le lui demande. »

Il leur dit encore une autre parabole pour prouver qu'on doit prier sans cesse, et il leur dit: « Il y avait dans « une ville un juge qui ne craignait ni Dieu ni les « hommes. Or il y avait dans la même ville une veuve « qui vint le trouver, et lui dit : Donnez-moi raison « contre mes adversaires. Mais lui n'en voulait rien faire. « Cependant il se dit à soi-même : Quoique je ne craigne « ni Dieu ni les hommes, je veux cependant faire droit « aux réclamations de cette veuve qui m'est si importune, « afin qu'elle ne me tourmente plus continuellement par « ses visites. Avez-vous entendu ce que dit ce juge impie? « Et Dieu ne ferait pas droit aux prières de ses élus qui « l'invoquent jour et nuit? Et il les verrait opprimer d'un « œil indifférent? Je vous le dis en vérité, il leur donnera « raison, et cela bientôt. Cependant quand le Fils de « l'homme viendra trouvera-t-il encore de la foi sur la « terre? »

CHAPITRE XXIII

Parabole du pharisien et du publicain.

« Jésus adressa la parabole suivante à quelques-uns « qui se vantaient d'être justes, et méprisaient les autres : « Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un « était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien se te- « nait debout et priait en soi-même. Mon Dieu, disait-il, « je vous rends grâces de n'être pas comme le reste des « hommes, qui sont voleurs, trompeurs, adultères, ou « comme ce publicain qui est ici présent; je jeûne deux « fois la semaine; je donne la dîme de tout ce que je « possède. Le publicain se tenait éloigné, et osait à peine « lever les yeux vers le ciel; mais, frappant sa poitrine, « il disait : O Dieu! faites-moi miséricorde; je suis un « pécheur. Je vous le dis, celui-ci s'en alla justifié, et « non celui-là; car qui s'élève sera humilié, et qui s'hu- « milie sera élevé. »

C'étaient des disciples de Jean qui avaient engagé les apôtres à demander à Notre-Seigneur une formule de prière : c'étaient des pharisiens qui s'étaient scandalisés avec les disciples de Jean de voir Jésus-Christ manger chez Lévi le publicain; qui se vantaient de leurs jeûnes et de leurs prières, et qui s'applaudissaient devant Dieu de leur justice, sous les yeux mêmes du Sauveur. Il voulut les confondre par cette parabole, en mettant en présence leurs vertus et celle d'un publicain. Nous trouvons dans le Talmud lui-même des témoignages nombreux de l'excès d'orgueil où en étaient venus les pharisiens et les docteurs

juifs de ce temps. Ainsi, par exemple, le rabbin Simon ben Jochée disait à ses disciples qu'il pouvait à lui seul, par sa justice, compenser tous les péchés de ses contemporains; mais que lui et son fils pouvaient prendre sur eux les péchés commis par tous les hommes jusqu'à leur temps; et qu'enfin en s'associant encore Jotham, fils d'Uzias, ils pouvaient effacer par leurs vertus les péchés du genre humain jusqu'à la fin du monde. Le même docteur, qui a rédigé le livre du Sohar, disait encore que, si mille invités trouvaient place au banquet céleste, lui et son fils y assisteraient, mais que si deux invités seulement y étaient admis, ce serait lui et son fils. (Succa, fol. 45, 2.) C'est pour confondre cet orgueil que Jésus-Christ déclare qu'il y a dans le ciel plus de joie sur un pécheur converti que sur 99 justes qui n'ont point besoin de pénitence. Et au lieu que les maîtres en Israël laissaient périr les 99 brebis au milieu des plus gras pâturages, Notre-Seigneur court après la brebis égarée.

CHAPITRE XXIV

Discours de Jésus sur la prière, le jeûne et l'aumône.

En ce temps-là Jésus, pour confondre encore la fausse piété des pharisiens, exposa l'ensemble de sa doctrine sur les principales vertus du christianisme, et il dit à ses disciples : « Gardez-vous bien de faire vos actions devant « les hommes, afin d'être vus d'eux; autrement vous ne « serez point récompensés par votre Père céleste. Quand

« vous priez, ne faites point comme les hypocrites qui
« aiment à se tenir debout, et à prier dans les synagogues
« et au coin des rues, afin qu'on les aperçoive. En vérité,
« je vous le dis, ils ont déjà reçu leur récompense. Pour
« toi, quand tu pries, va dans ta chambre, ferme la porte,
« et prie ton Père en secret; et ton Père, qui voit ce qu'il
« y a de plus secret, t'en récompensera publiquement.
« De même, quand vous jeûnez, ne paraissez point tristes
« comme les hypocrites, qui se défigurent le visage, afin
« qu'on voie qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis,
« ceux-ci ont reçu déjà leur récompense. Mais toi, quand
« tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage, afin
« que les hommes ne s'aperçoivent point que tu jeûnes,
« mais seulement ton Père qui voit dans le secret; et ton
« Père invisible t'en rendra la récompense. Et lorsque
« vous donnez l'aumône, ne le faites point annoncer
« devant vous au son de la trompette, comme le font les
« hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour
« être honorés par les hommes. En vérité, je vous le dis,
« ils ont déjà reçu leur récompense. Pour toi, quand tu
« fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta
« main droite, afin que ton aumône reste cachée, et ton
« Père, qui voit dans le secret, t'en donnera publique-
« ment la récompense. Car il n'y a rien de si caché qui
« ne devienne manifeste, et rien de si secret qui n'éclate
« au grand jour. Il leur dit encore : Donnez, il vous sera
« donné, et l'on versera dans votre sein une mesure
« bonne, pressée, entassée et surabondante. Remarquez
« bien ce que je vous dis : On vous mesurera avec la
« mesure dont vous aurez mesuré vous-même les autres,
« et on vous ajoutera encore quelque chose. Il vaut mieux

« donner que de recevoir. (Actes, 20, 35.) Malheur à « ceux qui, ayant déjà, osent encore permettre qu'on « leur donne; à ceux qui, pouvant s'aider eux-mêmes, « veulent malgré cela recevoir encore des autres. » (Constitutions apostoliques, 6, 3.)

Les jeûnes et la prière étaient très-fréquents à cette époque, alors que le joug de l'étranger plongeait tout le pays dans le deuil, et que la Judée opprimée soupirait sans cesse après le moment où le Messie la délivrerait. Mais dans ces actions, bonnes par leur nature, les pharisiens mêlaient toujours leur orgueil, et les faisaient de manière à être vus et considérés. L'humilité seule peut toucher le cœur de Dieu, et l'incliner vers nous; et les pharisiens voulaient produire cet effet par l'orgueil. Ainsi, par exemple, c'était une coutume dans les synagogues, aux jours d'assemblées, de lire publiquement les noms de ceux qui avaient contribué aux aumônes que l'on distribuait au peuple; et les pharisiens avaient bien soin alors de faire mettre leurs noms en tête de la liste des bienfaiteurs publics, avec tous leurs prénoms et tous leurs titres. Bien plus, lorsqu'ils abandonnaient aux pauvres la moisson du plus petit coin de terre, ils le faisaient annoncer dans les rues au son de la trompette. Il paraît même que lorsqu'ils jeûnaient ils se blanchissaient le visage avec de la farine, afin de laisser croire qu'un jeûne rigoureux les rendait pâles et défaits; de sorte qu'ils justifiaient à la lettre les reproches que leur faisait Notre-Seigneur et le nom qu'il leur donnait de *sépulcres blanchis*. A ce mélange d'orgueil et de vanité Jésus-Christ oppose l'idéal du vrai pénitent, de l'homme de prière, idéal que doivent représenter dans leur conduite tous ses disciples.

CHAPITRE XXV

Conclusion.

« Jésus parcourut toute la Galilée, enseignant dans le « synagogues, prêchant l'Évangile du royaume céleste, « guérissant parmi le peuple toutes les maladies et toutes « les infirmités. Et sa renommée s'étendit dans toute la « Syrie : aussi on lui apportait tous ceux qui se trouvaient « mal, les malades et les infirmes de toute sorte, et il les « guérissait. » Ces paroles de l'évangéliste saint Matthieu (IV, 23) expriment la fin du premier acte du grand drame de la vie de Jésus-Christ. Ce drame, dont la jeunesse du divin Sauveur forme comme le prélude, se divise aussi, comme ceux que représentait l'antiquité, en cinq actes, dont la scène est le monde entier, et qui ont pour spectateurs les hommes de tous les temps et de tous les lieux. La divine intrigue de ce drame sublime commence avec l'histoire de l'humanité; elle se développe dans le cours des siècles avec un ordre et une régularité qui ne se démentent jamais. A mesure qu'il approche de son terme, l'intérêt croît; l'attention des spectateurs est plus vive, jusqu'à ce qu'enfin la mort de Jésus-Christ dénoue le nœud compliqué de tous les événements qui ont précédé, et sauve le genre humain. Ce sont là les premières actions et les premiers discours de Jésus-Christ après son baptême, tels qu'ils nous ont été transmis par fragments dans les Écritures. Cette première partie de la vie de Notre-Seigneur nous conduit jusqu'à l'hiver de l'année 778 à 779, ou de l'an 25 à 26 de notre ère. Pendant ce temps Notre-

Seigneur demeura à Capharnaüm, où il revenait toujours après ses excursions. Il va maintenant entrer, pour ainsi dire, dans une nouvelle phase de sa carrière, et visiter Jérusalem, pour y célébrer, comme Messie, la Pâque qui approchait.

TROISIÈME SECTION

PREMIÈRE FÊTE DE PAQUES. ÉPOQUE DU 21 AU 23 AVRIL 779 OU 26 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER

Voyage à Jérusalem pour la fête de Pâques.

« La fête de Pâques approchant, Jésus monta vers Jérusalem. » (Saint Jean, II, 13.) Trois chemins conduisaient de la Galilée dans la Judée. L'un passait par Scythopolis, l'ancienne Nysa, l'une des villes mythiques consacrées à Dionysus, où il avait, disait-on, enseveli sa nourrice Nysa, dans le voyage solennel qu'il fit autour de la terre. Les Grecs l'appelaient Scythopolis, parce que les Scythes avaient pénétré jusque-là, ou peut-être encore plus loin, à l'époque où ils furent maîtres, pendant 28 ans, de la haute Asie. Les Juifs l'appelaient Bethsan, *ville de repos*. De cette ville le chemin traversait Salim, Aënon, puis descendait la vallée du Jourdain jusqu'à Jéricho. Un autre chemin parallèle à celui-ci conduisait au même but sur le rivage opposé du fleuve. La grande route à l'ouest passait par Césarée et Lydda, le long de la Méditerranée. C'était par ce chemin que la sainte famille était revenue d'Égypte. Mais le chemin ordinaire et le plus court, celui

que prenaient les caravanes et les Galiléens et celui que prit aussi Jésus, traversait le pays de Samarie. Mais dans ces pèlerinages il survenait souvent des querelles au sujet de la religion entre les Galiléens et les Samaritains; et ces querelles allaient quelquefois jusqu'à des rixes violentes où le sang coulait de part et d'autre. L'historien Josèphe nous en cite lui-même un exemple frappant.

CHAPITRE II

De l'Imitation de Jésus-Christ.

« Jésus parcourait donc les villes et les villages en en- « seignant le peuple, et il monta à Jérusalem. » Il était accompagné de ses disciples. « Or, pendant qu'ils mar- « chaient ainsi, ils s'écartèrent un peu de la grande route « pour prendre un sentier qui la côtoyait. Alors un de ses « disciples lui dit : Seigneur, est-il vrai qu'il y en aura « peu qui seront sauvés? » Car ils étaient encore novices dans les voies du salut, et croyaient avec le reste des Juifs que le peuple d'Israël tout entier était prédestiné pour le ciel, et que tous les païens en masse seraient perdus. Mais Jésus leur dit : « Pourquoi m'appelez-vous « maitre, et n'agissez-vous pas comme si je l'étais? Tous « ceux qui me disent : Maître, maître, n'entreront pas « pour cela dans le royaume du ciel : mais celui-là seule- « ment qui fait la volonté de mon Père céleste. »

Revenant à la question qui lui avait été faite, il leur dit : « Large est la voie qui conduit à la perdition, et beau-

« coup la prennent : étroit est le sentier qui mène à la « vie, et il en est peu qui le trouvent. Mais, je vous le « dis, ils viendront de l'orient, du couchant et du midi, « et s'assiéront au festin du royaume de Dieu. » Il leur parlait ainsi dans le langage figuré de l'Ancien Testament. Au reste, cette vérité si terrible, que le sentier de la vie est étroit, les peuples païens eux-mêmes l'ont reconnue; et leurs mythologies l'ont exprimée plus d'une fois dans un langage symbolique et énergique à la fois. Ainsi, chez les Perses, le Zendavesta nous parle du pont de Tschinevad, que les justes doivent passer après leur mort, qui est plus étroit que le tranchant d'un rasoir, aussi petit qu'un cheveu; et encore ceux qui doivent le passer rencontrent au milieu un taureau qui cherche à les renverser violemment avec ses cornes. Et ceux qui se présentent chargés du fardeau de leurs péchés sont inévitablement précipités dans l'abîme de feu situé au-dessous du pont, pour y être consumés. Quant au festin qui réjouit les élus dans le royaume de Dieu, les Juifs, prenant à la lettre les paroles du livre de Job aux chapitres XL et XLI, croyaient qu'il y aurait dans le ciel un grand festin où les élus mangeraient la chair de Léviathan, le dragon de l'abîme, de Behemoth, ce taureau qui se tient sur mille montagnes, dont il dévore l'herbe chaque jour, et de l'oiseau Barjuchne, qui, du fond de la mer où il repose, touche de la tête le firmament, et obscurcit le soleil quand il étend ses ailes. De plus, les élus devaient, dans ce festin, boire à longs traits d'un vin fourni par des raisins d'un tel volume, qu'un seul grain suffirait pour donner trente seaux de moût. Nous trouvons toutes ces rêveries dans le Talmud et en d'autres ouvrages des rabbins.

Notre-Seigneur, dans ses paraboles, faisait allusion à cette attente d'un festin céleste au royaume des cieux, et il présentait à ses disciples le royaume de Dieu sous la figure d'un repas nuptial, ou d'une table devant laquelle les élus seraient couchés. Pour élever l'esprit de ses disciples et des Juifs vers lesquels il avait été envoyé, et pour les amener à comprendre la doctrine sublime qu'il devait leur annoncer, il s'abaissait en quelque sorte par une condescendance admirable jusqu'à leur point de vue, quelque bas et étroit qu'il fût; et il trouvait dans sa sagesse le moyen de rattacher à leurs préjugés grossiers les hautes vérités qu'il voulait leur apprendre.

« Comme il était accompagné dans la route d'une « grande foule de peuple qui s'en allait à Jérusalem pour « la fête de Pâques, il se tourna vers eux et leur dit : « Quiconque ne hait pas son père, sa mère, sa femme « et ses enfants, ses frères et ses sœurs et même sa propre « vie ne peut être mon disciple. Si quelqu'un veut venir « après moi, qu'il se renonce soi-même, prenne sa croix « et me suive. » Tacite raconte que quiconque passait au judaïsme devait mépriser et quitter non-seulement les dieux, mais encore sa patrie, ses parents, ses enfants, ses frères et ses sœurs. Il avait bien compris la formule que Notre-Seigneur Jésus-Christ employait si fréquemment avec ses disciples; de sorte que ces expressions n'avaient rien de choquant pour ceux qui les entendaient. C'est au milieu de ces discours et de ces leçons qu'ils arrivèrent à Jérusalem.

CHAPITRE III

Judas Iscarioth.

Parmi ceux qui se réunirent à Jésus pendant son voyage à Jérusalem était Judas Iscarioth. Non loin de l'ancienne Gomorrhe, au rivage occidental de la mer Morte, dans la tribu de Juda, était une petite ville nommée Cariot ou Kerioth, dont parlent le livre de Josué (xv, 25) et Josèphe dans ses Antiquités juives. Une autre petite ville du même nom se trouvait dans le pays de Moab, sur la rive orientale de l'étang du Dragon. (Jérémie, XLVIII, 24, 41.—Amos, II, 2.) C'est dans la première de ces villes qu'était né Judas, fils de Simon; et c'est pour cela qu'il s'appelait Iscarioth, c'est-à-dire l'homme de Kerioth. Mais ce nom renfermait en même temps un présage funeste pour celui qui le portait; car il peut signifier aussi *l'homme de l'usure, du mensonge, le traître, l'homme de la ceinture de cuir*, c'est-à-dire celui qui porte la bourse. D'après saint Jérôme, il signifie : *c'est là sa récompense*. Il peut même signifier *le pendu*, comme nous le verrons plus tard. Toutes ces significations, renfermées dans un même mot, sont certainement caractéristiques. Il y a dans ce nom quelque chose de mystique et de prophétique qui se reproduit au reste dans toutes les circonstances de la vie de Jésus-Christ. La version syriaque de Philoxène, codex 69 et 124, au chapitre VI de saint Jean, vers. 72, indique à la marge la signification principale et propre de ce mot, c'est-à-dire l'homme de Carioth. C'est ainsi que Josèphe appelle Jephté *Ischtobos*, c'est-à-dire l'homme de

Tobes. Peut-être ce genre de qualification avait-il quelque chose d'outrageant. Madeleine aussi tirait son nom du lieu de sa naissance, et nous trouvons dans le Talmud le nom de *Ischsocho*, c'est-à-dire *l'homme de Socho* donné à Antigone.

Il est très-probable que Judas s'attacha à Jésus pendant ce voyage qu'il fit à Jérusalem, et que c'est alors que fut complété le nombre de douze dans le collége apostolique. C'est l'opinion d'Origène que Judas ne passa pas trois années entières avec Notre-Seigneur. Il lui confia la bourse, et le chargea du soin de veiller aux besoins de la petite communauté, et de distribuer les aumônes aux pauvres. Les rabbins, s'appuyant sur un passage de Néhémie (x, 32), croyaient que chaque Israélite était obligé en conscience de distribuer chaque année aux pauvres au moins la troisième partie d'un sicle, ce qui équivaut à peu près à un franc cinquante de notre monnaie, et qu'il devait, particulièrement à l'époque des fêtes, se montrer miséricordieux et bienfaisant, afin que ceux qui étaient dans le besoin pussent aussi se réjouir en ces jours. Ce qui prouve que Notre-Seigneur a voulu accomplir cette prescription, autant que ses facultés le lui permettaient, c'est que parmi ses apôtres il en choisit un pour distribuer les aumônes. Cette fonction était du reste une épreuve continuelle pour celui qui en était chargé, et cette épreuve devint funeste à Judas; car d'avare qu'il était il devint voleur. Il volait les pauvres, et ne donnait à Jésus et aux apôtres que le moins qu'il pouvait.

CHAPITRE IV

Purification du Temple.

« Jésus, étant arrivé à Jérusalem avec ses disciples, « entra dans le temple. Il vit qu'on y vendait des bœufs, « des brebis et des colombes, et que les changeurs y « avaient établi leurs bureaux. » Sous le règne d'Hérode, pour qui la religion n'était qu'une affaire de police et un moyen de gouverner plus facilement le peuple, bien des abus s'étaient introduits. Le Talmud de Jérusalem nous raconte, entre autres choses, que Bava ben Bota, qui jouissait auprès du roi d'une grande faveur, avait entrepris d'établir dans les portiques mêmes du temple un marché, où il faisait vendre des bœufs et tous les autres animaux servant aux sacrifices. Dès le commencement, il avait fait vendre trois mille brebis de Cédar; de sorte que les bêlements et les mugissements de tous ces animaux retentissaient jusque dans le sanctuaire. Il en fut bientôt de même des synagogues répandues dans le pays. Par un abus qu'explique facilement le caractère vénal et cupide du peuple juif, pour qui le trafic fut toujours un objet de prédilection, ces maisons destinées à la prière devinrent bientôt des lieux de commerce. Les talmudistes accusent particulièrement, sous ce rapport, la synagogue d'Alexandrie, où un rabbin nommé Éliézer ben Sadoc avait établi son comptoir. Cet abus dura tant que la construction du temple ne fut pas achevée, personne n'ayant le courage de s'y opposer. On ne se contenta pas de vendre des bœufs et des agneaux, mais on y ajouta encore des colombes et

toutes les espèces d'oiseaux qui pouvaient servir aux sacrifices.

Aux deux côtés de la porte orientale nommée Suzan, il y avait depuis très-longtemps déjà des échoppes et des bureaux, qui allaient jusqu'aux portiques de Salomon. Mais comme l'abus se mêle facilement à l'usage, ces boutiques furent bientôt continuées jusque dans l'intérieur du temple, qui devint ainsi comme un marché perpétuel pour toutes les nations, et où l'on vendait toutes sortes de marchandises. Les changeurs avaient établi leurs bureaux en face des portes du vestibule des Juifs. On reconnait ici déjà l'influence de la domination romaine et des mœurs étrangères. Chez les Romains, en effet, les orfévres et vendeurs d'argent s'établissaient près des statues des dieux, aux pieds de Janus, dans les sanctuaires les plus sacrés, dans les portiques des basiliques, près des chapelles et des temples, *Pone ædem Castoris;* et Horace lui-même s'écrie : *O cives, cives, quærenda pecunia primum est : virtus post nummos !*

Vingt jours avant la pâque, on commençait régulièrement dans le temple à recueillir l'impôt sacré d'un demi-sicle, que chaque Israélite devait payer annuellement à la maison de Dieu. Les plus pauvres eux-mêmes n'étaient pas exempts de cet impôt, et devaient pour le payer vendre, s'il le fallait, leur tunique. Les changeurs se tenaient donc depuis le 25 du mois d'Adar dans le vestibule des païens, devant les portes intérieures du temple, et y établissaient leurs bureaux. Ils retiraient un *agio* des Juifs qui arrivaient de tous les pays, et qui avaient besoin de changer les monnaies romaines, grecques et autres pour se procurer le demi-sicle exigé par la loi. Pour

changer seulement un sicle entier contre deux demi-sicles, ils étaient obligés de donner un agio de cinq pour cent; autrement ils recevaient la moitié de la somme en monnaie de cuivre ou d'airain.

Aussi les changeurs étaient-ils décriés partout, et incapables de porter témoignage. Il en était de même des publicains ou collecteurs d'impôts. Ainsi, à la profanation du temple s'étaient joints encore le vol et l'usure; et l'on voyait l'entier accomplissement de ce que les Juifs avaient prédit de l'époque du Messie, à savoir que les synagogues profanées deviendraient des maisons de prostitution, et que les hommes dégénérés deviendraient des bêtes.

« Jésus, voyant l'abomination de la désolation dans le « sanctuaire, fit un fouet avec des cordes, et chassa du « temple les vendeurs et les acheteurs avec les brebis « et les bœufs, renversa les tables et l'argent des chan- « geurs, et les siéges des vendeurs de colombes, en « criant : Ma maison doit être une maison de prière pour « tous les peuples, et vous en avez fait une caverne de « voleurs. Il dit aussi aux marchands de colombes : Sortez « d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une « halle de commerce. Il ne permit pas non plus que l'on « traversât le temple en portant des fardeaux ou des « vases. » Tous, convaincus de leur culpabilité, prirent « la fuite, ne sachant ce qui leur était arrivé. Pour ses « disciples, ils se rappelèrent ces paroles de l'Écriture : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » Quelques-uns de ces Juifs reprirent cependant courage, et, s'avançant vers lui, ils lui dirent : « De quel droit agissez-vous ainsi, « et à quel signe vous faites-vous reconnaître? Jésus leur « répondit : Renversez ce temple, et je le rebâtirai en

« trois jours. Mais les Juifs dirent en branlant la tête : On « a travaillé 46 ans pour bâtir ce temple, et il veut le relever en trois jours. Mais lui parlait du temple de son corps. « Lors donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses « disciples se rappelèrent ce qu'il avait dit alors, et crurent à l'Écriture et au discours qu'il avait tenu. »

De même que nous disons que l'Église se construit avec les fidèles qui entrent en son sein, ainsi les Juifs considéraient le Messie comme le temple vivant de Dieu; et même la croyance s'établit parmi eux que le Messie était né le même jour où le temple de Jérusalem avait été détruit. Bien plus, un rabbin, d'une époque plus rapprochée de la nôtre, dit que le Messie est le sanctuaire des sanctuaires. Mais les pharisiens s'attachèrent à la lettre grossière de ces paroles, pour en faire plus tard un sujet de plainte contre Jésus, et l'accuser d'avoir menacé de détruire réellement le temple de Jérusalem. Ainsi les Juifs montrent dès l'abord leur caractère distinctif, la cupidité et la perfidie; et la première action du Messie dans la ville sainte fut la purification du temple. « Renversez ce temple, dit-il, au lieu de le profaner, et en « peu de temps j'en rebâtirai un nouveau pour tous les « peuples. Et pour preuve de ce que j'avance, faites-« moi mourir et je ressusciterai. » Cet événement si important dans la vie publique de Jésus-Christ arriva à la fête de l'an 779, ou 26 de notre ère. C'était, comme nous l'apprend saint Marc, le 10 du mois de nisan, ou le 16 avril, c'est-à-dire le jour où, d'après l'Exode (XII, 3), chacun devait choisir et acheter pour sa famille l'agneau pascal. Au reste, à partir du jour où Jésus chassa ainsi les vendeurs du temple, l'abus auquel il avait voulu remédier

cessa tout à fait. Peut-être le sanhédrin, honteux de sa négligence, se montra-t-il plus sévère à l'avenir. Par une concordance vraiment admirable, Jésus-Christ prononça ces mémorables paroles le jour même où, trois ans plus tard, il ressuscita d'entre les morts.

CHAPITRE V

Nicodème.

« Pendant qu'il était à Jérusalem pour la fête de Pâques, « plusieurs crurent en son nom à la vue des miracles qu'il « faisait. Mais Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il les « connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui « découvrît le cœur de chacun : il savait lui-même ce « qui s'y passait. » (Jean, II, 23.) Il connaissait les pensées les plus secrètes; et c'était pour les Juifs un des caractères du vrai Messie, caractère qui manqua plus tard à Barcocheba. « Or il y avait parmi les pharisiens un « homme qui s'appelait Nicodème. C'était un des princes « des Juifs, c'est-à-dire un des membres du grand con- « seil. Il vint la nuit trouver Jésus et lui dit : Maître, « nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu; « car personne ne fait des miracles comme vous si Dieu « n'est avec lui. »

Jésus lui parla de la nécessité de renaître spirituellement. Les Juifs croyaient que le royaume des cieux leur était assuré en vertu des anciennes promesses; et que les gentils devaient recevoir la circoncision, renoncer à

leurs parents et à toutes leurs anciennes relations, pour redevenir enfants. Jésus cherche à les guérir de ce préjugé en leur disant : « En vérité, en vérité je vous le dis, si « vous ne naissez de nouveau, vous n'entrerez point « dans le royaume de Dieu. » Les pharisiens, préoccupés des idées grossières de leur nation, ne pouvaient se persuader qu'eux aussi devaient naître de nouveau, et qu'ils n'avaient sous ce rapport aucun privilége sur les païens. C'est contre ce préjugé que Jésus-Christ et avant lui son précurseur combattirent pendant toute leur vie. Nicodème répondit à Jésus : « Comment un homme déjà « vieux peut-il renaître? Peut-il retourner dans le sein de « sa mère pour venir une fois de plus au monde? » C'est alors que Jésus l'introduit dans les profondeurs de l'Écriture et de l'histoire, et lui en découvre les merveilleux secrets. Il répondit à Nicodème : « En vérité, je te le dis, « si quelqu'un n'est de nouveau né de l'eau et du Saint-« Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Jusque-là les prosélytes qui revenaient du paganisme devaient se soumettre au baptême de l'eau et à celui du sang, c'est-à-dire à la circoncision : mais les prosélytes venant du judaïsme devaient désormais recevoir le baptême de l'eau et de l'esprit, et entrer ainsi dans le sein maternel de l'Église chrétienne.

« Ce qui est né de la chair, » c'est-à-dire de la circoncision, » est chair; et ce qui est né de l'esprit est esprit. « Ne t'étonne donc point si je t'ai dit qu'il faut naître de « nouveau. Car le vent souffle où il veut. Tu entends le « bruit qu'il fait, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. « Il en est ainsi de quiconque est né de l'esprit. » Ainsi au baptême de Jésus, et lors de son entrée à Jérusalem,

le souffle et la voix d'en haut ne furent entendus que par ceux qui étaient nés de l'esprit. « Nicodème répondit à Jésus : « Comment cela peut-il se faire? Et Jésus lui ré-« pondit : Comment, tu es un docteur en Israël, et tu ne « sais pas cela? En vérité, en vérité, je te le dis, nous ne « disons que ce que nous savons, et nous rendons témoi-« gnage de ce que nous avons vu; et cependant vous « n'acceptez pas notre témoignage. » Il parlait en son nom et au nom de son précurseur. « Si vous ne me croyez pas « quand je parle de choses terrestres, comment me croi-« rez-vous quand je vous parle de choses célestes? car « personne n'est monté au ciel, si ce n'est le Fils de « l'homme, qui est descendu du ciel sans cesser d'y être « pour cela. » Dans ces paroles, le Messie révélait tout le mystère du Verbe, sa nature divine et sa nature humaine, et le miracle des abaissements de la divinité, venant chercher sur la terre l'âme du docteur pharisien, pour l'aider à trouver la vérité.

« De même que Moïse éleva le serpent dans le désert, « ainsi le Fils de l'homme doit être élevé, afin que qui-« conque croit en lui ne s'en aille pas à sa perte, mais « qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde « qu'il lui a envoyé son Fils unique, afin que tous ceux « qui croient en lui ne soient pas perdus, mais qu'ils « aient la vie éternelle, Dieu n'a pas envoyé son Fils dans « le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le « monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est « pas jugé; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, « parce qu'il ne croit pas au nom du Fils de Dieu. Or la « cause du jugement, c'est que les hommes, quoique la « lumière soit venue dans le monde, ont mieux aimé les

« ténèbres que la lumière, et que leurs œuvres étaient « mauvaises. Car celui qui fait mal hait la lumière, et ne « vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne « lui soient reprochées. Mais celui qui agit selon la vérité « vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifes- « tées; car elles sont faites en Dieu. »

La tradition juive nous a conservé plusieurs traits et plusieurs circonstances de la vie de Jésus, et sans la ruine de Jérusalem elle nous en aurait conservé un bien plus grand nombre encore. Elle nous a toutefois transmis quelques détails sur Nicodème, disciple de Jésus. Si nous en croyons son témoignage, il s'appelait en hébreu Bonai ben Gorion. Il était prêtre et d'une grande opulence. Il paraît même qu'il était chargé de la surveillence des eaux du temple; et peut-être trouvons-nous la confirmation de ce dernier trait dans l'Évangile de saint Luc, chapitre XXII, vers. 10.

Les rabbins racontent, selon leur habitude, des choses incroyables de son opulence. Ainsi, entre autres choses, lorsqu'il allait à la synagogue, il faisait étendre devant lui des tapis qu'il laissait ensuite aux pauvres. Aussi plusieurs ont cru qu'il était ici question de Joseph d'Arimathie, dont saint Matthieu parle comme d'un homme riche (XXVII, 57). La famille des Gorion était originaire de Jéricho, et formait dans cette ville une des races les plus anciennes et les plus illustres. C'est dans leur maison, dans la salle nommée Bethgadia, que Hillel avait tenu d'abord son académie et établi son école devenue si fameuse. Aussi Nicodème nous est représenté comme un confident du rabbin Jean, fils de Zachée, disciple du célèbre Hillel, le plus considéré alors de tous les enfants d'Israël.

Quoi qu'il en soit de la vérité de ces documents, il est certain que le Nicodème dont parle l'Évangile siégeait dans le grand conseil en même temps que le prêtre Jean dont parlent les Actes des apôtres (IV, 6).

CHAPITRE VI

Festin à Jérusalem.

Pendant que Jésus était à Jérusalem pour la fête de Pâques, il fut invité à un festin par un des principaux pharisiens, peut-être Joseph d'Arimathie, qui fut plus tard disciple de Jésus-Christ. « Jésus, étant entré dans la maison, et « ayant remarqué comment les invités recherchaient les « premières places, leur proposa une parabole et leur « dit : Si tu es invité à un festin, prends la dernière « place : autrement, un autre plus considéré que toi pour- « rait être invité aussi. Et alors celui qui vous aurait invi- « tés tous les deux viendrait peut-être te dire : Fais place « à celui-ci ; et tu serais obligé dès lors de prendre en « rougissant la dernière place. Mais si tu es invité, va et « prends la dernière place ; de sorte que celui qui t'a « invité puisse te dire lorsqu'il viendra : Ami, monte plus « haut. Et alors tu n'en seras que plus considéré par les « autres invités. Car quiconque s'élève est humilié, et « quiconque s'humilie est élevé. »

Jésus s'était trouvé le dernier à table, et toutes les premières places étaient prises depuis longtemps, quoiqu'il fût incontestablement le plus digne de tous. Au reste, les

rabbins nous citent eux-mêmes plusieurs exemples frappants de l'orgueil des docteurs juifs, qui ne se donnaient pas seulement le titre de philosophes, comme ceux des Grecs et des Romains, mais qui s'appelaient flambeaux d'Israël. Ainsi l'on raconte que, le roi Jannée étant à table avec plusieurs satrapes perses, Siméon ben Shetah, ayant été demandé, s'assit entre le roi et la reine. Interrogé pourquoi, il répondit qu'il est écrit dans le livre de ben Sirah : « Exalte la sagesse, et elle t'exaltera, et te fera asseoir entre les princes. » (*Proverbes*, IV, 8.)

Jésus, continuant de parler, dit encore : « Personne « n'allume une lumière pour la mettre dans un coin éloi- « gné, ou pour la couvrir d'un vase, et la placer sous un « banc; mais on la met sur un chandelier, afin que ceux « qui entrent voient la lumière. La lumière de ton corps, « c'est ton œil. Si ton œil est pur, tout ton corps sera « clair; mais s'il est endommagé, ton corps sera obscur. « Veille donc pour que la lumière en toi ne devienne « pas ténèbres. Car si la lumière en toi est obscure, com- « bien grandes doivent être alors les ténèbres? Mais si ton « corps est tout lumineux et n'a rien d'obscur en lui, tout « alors sera lumière pour toi, et t'éclairera de ses rayons « comme une lampe. »

Il dit encore à celui qui l'avait invité : « Quand tu donnes « un festin, n'invite ni tes amis, ni tes frères, ni tes alliés, « ni tes voisins, s'ils sont riches, afin que t'invitant « à leur tour ils te rendent ce que tu leur as donné. Mais « quand tu donnes un festin, invite plutôt les pauvres, « les boiteux et les aveugles : et tu seras heureux, parce « qu'ils n'ont pas de quoi te rendre ton invitation. « Mais elle te sera rendue lors de la réssurrection des

« justes. » C'était une ancienne coutume d'avoir dans tous les festins une table pour les pauvres, afin de leur procurer ainsi quelques moments de joie. C'est à cet usage que Jésus fait allusion dans ces paroles.

CHAPITRE VII

Parabole du festin céleste.

« Un des hôtes, entendant ces choses, dit à Jésus : « Bienheureux celui qui s'assied au festin du royaume de « Dieu. Mais Jésus, recommençant à parler en paraboles, « dit : Le royaume du ciel est semblable à un roi qui, « ayant préparé pour les noces de son fils un grand fes- « tin, y invita beaucoup de monde. L'heure du festin « étant venue, il envoya son serviteur dire aux invités : « Venez, car tout est prêt. Mais ils ne voulurent pas « venir. Il envoya encore une fois d'autres serviteurs, en « les chargeant de dire aux invités : Venez, j'ai préparé « mon festin ; mes bœufs et mes autres animaux sont tués, « et tout est prêt : venez donc au festin. Tous alors com- « mencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté « une terre, et je suis forcé d'y aller pour la visiter ; « excusez-moi donc, je vous prie. Un autre dit : J'ai « acheté cinq paires de bœufs, et je vais pour les voir ; je « vous prie donc de m'excuser. Un troisième dit enfin : « J'ai pris une femme, et je ne puis venir à cause de cela. « Et ils n'y pensèrent plus, et ils suivirent chacun sa « route, l'un allant dans ses champs et l'autre à son « commerce.

« Le serviteur revint et rapporta tout à son maître. Le « père de famille entra en colère et dit à ses serviteurs : « Le festin nuptial est prêt; mais les invités n'étaient pas « dignes de s'y asseoir. Allez donc promptement par les « rues de la ville et par les carrefours; amenez les pau- « vres, les estropiés, les boiteux et les aveugles, et invitez « au festin tous ceux que vous trouverez. Le serviteur « vint lui dire : Maître, j'ai fait ce que vous avez dit; « mais il y a encore de la place. Le maître dit alors à son « serviteur : Va donc hors de la ville, dans les chemins « et le long des haies; et ceux que tu rencontreras, « force-les à venir, afin que ma maison soit pleine. Car, « je vous le dis, aucun des invités ne goûtera de mon « festin. Les serviteurs allèrent donc par les chemins, et « amenèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mau- « vais, et la table était pleine. Le roi, étant entré pour « voir les hôtes, en aperçut un qui n'avait point la robe « nuptiale. Il lui dit : Ami, pourquoi es-tu venu sans « robe nuptiale? Mais lui devint muet. Alors le roi dit à « ses serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le « dans les ténèbres extérieures; c'est là qu'il y aura des « hurlements et des grincements de dents; car beaucoup « sont appelés, mais peu sont élus. »

Les rabbins se sont approprié cette parabole, comme ils ont fait à peu près pour toutes les autres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici en effet ce que nous lisons dans le Sohar, 3, fol. 40 : « Il en est de même de ce roi « qui prépara un festin magnifique, et dit à ses servi- « teurs : Vous avez été tous les jours dans vos maisons. « Chacun de vous a exercé sa profession. L'un est allé à « son commerce, l'autre est allé dans ses champs. Mais

« en ce jour où vous devez tous prendre part à ma joie, « et vous asseoir au festin splendide que j'ai préparé, je « ne veux pas que vous vous occupiez de vos travaux, « de votre commerce et de vos champs ; mais vous devez « être tous préparés, parce que c'est ici mon jour. »

Il est fait si souvent mention des ténèbres extérieures dans les discours de Jésus, que cette expression doit avoir été familière aux Juifs. L'apôtre saint Paul voulait exprimer sans doute la même idée dans ce passage de ses Épîtres où il dit que « tout genou fléchira au ciel, sur la « terre et sous la terre. » On reconnaissait généralement à cette époque trois mondes, le monde supérieur, le monde inférieur ou celui des ténèbres, et le monde intermédiaire. Nous aurons plus loin occasion de parler de la Jérusalem céleste, qui, dans les idées des Juifs, devait s'élever avec son temple et son sanhédrin au-dessus de la Jérusalem terrestre. Mais la tradition des habitants de Jérusalem faisait et fait encore aujourd'hui mention d'une Jérusalem souterraine : et c'est à celle-là que font allusion les paroles figurées de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La ville sainte était dès la plus haute antiquité traversée par de larges grottes, dont on trouve encore aujourd'hui les traces. D'après la légende du pays, il y avait dans ces grottes souterraines, et particulièrement sous la montagne du temple, des voûtes gigantesques, soutenues par des milliers de colonnes, et des réservoirs d'eau creusés sous terre, qui communiquaient avec les réservoirs supérieurs, et fournissaient la ville d'eaux pures et vives. Plusieurs écrivains de l'antiquité parlent de cette Jérusalem inférieure, dont le point central se trouvait sous la montagne du temple, mais dont les rues et les sentiers s'étendaient

sous la ville dans toutes les directions et jusqu'au delà des murs. On peut lire à ce sujet Flavius Josèphe (de Bello, 8, 5, — 7, 2), Strabon (16, 2, 40), Dion Cassius (66, 4), Raumer (Palæstina, 240 et 336), Schubert (Reise in das Morgenland, 2,574). Les Juifs, dans le dernier siége de Jérusalem, avaient plus d'une fois surpris les assiégeants, lorsqu'ils venaient puiser de l'eau à Siloé, en tombant sur eux à l'improviste du fond de ces excavations souterraines, qui étaient à la fois et des catacombes et des labyrinthes, et dont les matériaux servaient chez les peuples de l'antiquité à la construction de leurs villes, comme nous le voyons à Rome, à Naples et à Paris. C'est là que s'étaient retirés et qu'avaient enfoui leurs trésors les assiégés dans les derniers jours de Jérusalem.

C'étaient là ces réservoirs creusés sous terre, cette source d'eau toujours vive dont parle Tacite. Une partie de ces cavités, en effet, servait à recevoir les eaux que le roi Ézéchias y avait amenées par des conduits souterrains jusque sous le mont Moria; et le nombre des réservoirs qu'il avait fait construire était si grand que, d'après le témoignage d'Aristée, ils se touchaient, pour ainsi dire, dans une étendue de cinq stades. Par des ouvertures qui n'étaient connues que des prêtres sacrificateurs, l'eau arrivait dans le temple pour les besoins du culte; et c'était Nicodème qui était à cette époque chargé de l'inspection et de l'entretien de ces eaux. Ces constructions souterraines furent connues des siècles suivants, quoiqu'une grande partie d'entre elles eût été détruite et fût ensevelie sous les débris. Et si l'on pouvait encore aujourd'hui suivre les traces de la source de Siloé, on fini-

rait probablement par découvrir ces anciens réservoirs sous le mont Moria, et de là on pourrait pénétrer plus avant jusqu'au lit rocailleux du Gibon, sur la route de Bethléem.

C'étaient là sans doute ces ténèbres extérieures et ces abîmes dont le Sauveur parle souvent en langage figuré, pour désigner l'enfer, où doivent être précipités les réprouvés. C'est là que devait, d'après la parabole, être jeté celui qui avait osé se présenter au festin sans avoir la robe nuptiale. Jésus-Christ, dans cette parabole, veut nous représenter les funestes effets de notre indifférence pour le royaume de Dieu. Ce qui dans l'ancienne alliance excluait du paradis, à savoir la concupiscence des yeux, celle de la chair et l'orgueil de la vie, en exclut encore aujourd'hui; et c'est ce que nous indique cette parabole. L'un a acheté une maison de campagne : il est pressé d'en jouir; le plaisir l'appelle : il y va, et refuse pour cela l'invitation qui lui a été faite. Un autre est absorbé par l'industrie; aucune pensée d'un ordre plus élevé ne peut arriver à son âme. Le troisième, enfin, est tellement emporté par les plaisirs des sens que l'amour de ce monde lui fait négliger les inspirations de la grâce, qui le porte à aimer Dieu. Ainsi Jésus-Christ, bien loin de souffrir que ses coopérateurs dans le royaume de Dieu s'engagent dans les liens du mariage, nous montre assez dans cette parabole que ces liens sont incompatibles avec les fonctions sublimes qu'il leur impose, et qu'ils seraient pour eux un danger continuel. Notre-Seigneur avait, dans ce voyage de Jérusalem, gagné les premiers prosélytes au royaume de Dieu, qu'il venait fonder : il les avait pris et dans les rangs les plus élevés et parmi les plus infimes :

et c'est ainsi que s'étaient écoulés les jours de la Pâque, qu'il était venu fêter à Jérusalem.

CHAPITRE VIII

Marthe et Marie.

« Jésus alla ensuite avec ses disciples dans la Judée, il « y séjourna avec eux et y baptisa. (*Év. saint Jean*, III, 22.) « Et comme ils parcouraient le pays, il entra dans un « village; et une femme nommée Marthe l'accueillit dans « sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie : celle-ci « se tenait aux pieds de Jésus, écoutant ses paroles. « Mais Marthe, qui se donnait beaucoup de mouvement « pour le servir aussi bien qu'elle le pouvait, s'approcha « de lui et lui dit : Maître, trouvez-vous bien que ma « sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle « m'aide. Mais le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, « tu te crées bien des occupations et des soucis. Cependant « une seule chose est nécessaire : Marie a choisi la meil- « leure part, qui ne lui sera point enlevée. » (*Luc*, X, 38.)

Marthe et Marie étaient sœurs de Lazare, que Jésus ressuscita plus tard. Les rabbins parlent d'un certain R. Lazare, faisant beaucoup d'aumônes, célèbre par son hospitalité, et qui offre beaucoup de traits de ressemblance avec saint François d'Assise. Mais il est douteux que ce Lazare soit le même que celui de Béthanie, dont il est parlé dans l'Évangile. Nous lisons dans le *Pea de Jérusalem*, fol. 21. 2, que le R. Lazare étant entré un jour dans sa maison, et ayant demandé ce qu'il y avait

de nouveau, on lui répondit : Plusieurs personnes sont venues ici, et, après avoir bu et mangé, elles ont prié pour vous. Ce n'est pas là, dit-il, une bonne récompense. D'autres vinrent une autre fois; et après qu'on leur eut servi à boire et à manger, ils répondirent par des injures à ce témoignage de bienveillance. Lazare dit alors : Voilà ce que j'appelle une bonne récompense.

Le nom de Marthe se trouve fréquemment dans les ouvrages des rabbins. Le Sauveur, voyant Marthe occupée à lui choisir les meilleurs mets, en prit occasion de dire que Marie avait choisi la meilleure part. Les deux sœurs, priant et servant comme les anges devant le trône de Dieu, appliquées, l'une à la vie contemplative, l'autre à la vie active, sont à la fois et le modèle et l'image de toutes les âmes qui devaient plus tard se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Ainsi, dès les commencements, ce sont des femmes qui s'attachent les premières au service de Notre-Seigneur, et qui forment comme les prémices de son Église. Cet honneur insigne accordé au sexe féminin se renouvellera bien des fois dans la suite des siècles. Combien de peuples, en effet, ont reçu le flambeau de la foi par l'entremise d'une fille ou d'une femme de roi, convertissant sa famille d'abord, et puis la nation tout entière, par l'influence de ses prières et de ses vertus! Cet épisode si touchant de la vie de Notre-Seigneur eut lieu à la fin de la semaine de Pâques, lorsque Jésus-Christ, retournant de Jérusalem ,passait par Béthanie, située près de la grande route, au milieu de collines ravissantes et entourées d'une ceinture d'arbres et de jardins. C'était probablement le 23 nisan ou l'avant-dernier jour du mois d'avril de l'an 29 après Jésus-Christ.

CHAPITRE IX

Jean-Baptiste à Aënon.

Jésus parcourut donc la Judée, baptisant les populations par les mains de ses disciples. D'après les nombreux récits des Juifs, il doit avoir été aussi à Lydda et à Nobe, villes sacerdotales situées toutes les deux à l'ouest de Jérusalem. « Mais Jean baptisait encore à Aënon dans le « voisinage de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup « d'eau. » Cette remarque de l'évangéliste est très-naturelle; car Aënon signifie en hébreu *œil* ou *source*. Au reste, Jean ne pouvait baptiser que dans les lieux où il y avait beaucoup d'eau, parce qu'il baptisait par immersion. Et l'on peut conclure de ces paroles de l'évangéliste que Jésus, ou plutôt ses apôtres baptisaient d'une autre manière, c'est-à-dire comme nous baptisons encore aujourd'hui, et qu'ils pouvaient à cause de cela baptiser partout indistinctement.

Aënon est un lieu peu connu, à huit milles romains au sud de Scythopolis, près de la grande route, dans la vallée du Jourdain, que les Arabes appellent maintenant Gor, c'est-à-dire plaine profonde, et près de la ville de Salim, connue dès la plus haute antiquité. C'est à Salem ou Salim, en effet, que le patriarche Jacob avait demeuré, et construit un autel au Seigneur, lorsqu'il revenait d'Haran en Mésopotamie. C'est là que Saül, cherchant les ânes de son père, avait été sacré par Samuel premier roi d'Israël. Au reste, Salim a la même signification que Aënon. Mais l'évangéliste indique que ce lieu est près de

Salim, pour le distinguer des autres qui portent le même nom.

CHAPITRE X

Division entre les disciples de Jésus-Christ et ceux de saint Jean.

Pendant que Jésus baptisait ainsi dans la Judée, « il « s'éleva une dispute entre les disciples de Jean et les « Juifs au sujet de la purification. Ils vinrent vers Jean, « et lui dirent : « Maître, celui qui était avec vous au « delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, « voici qu'il baptise, et tout le monde court à lui. Jean « leur répondit : Personne ne peut s'arroger ce pouvoir, « s'il ne l'a reçu du ciel. Vous êtes témoins vous-mêmes « que je vous ai dit : Je ne suis pas le Christ. Celui-là est « le fiancé qui a la fiancée; mais l'ami de l'époux se tient « debout et l'écoute, et se réjouit hautement de la voix « de l'époux. » Admirons ici de nouveau la grandeur d'âme du Précurseur. Il s'était acquis par sa vie merveilleuse une telle considération qu'il pouvait par son nom seul mettre en mouvement toute la Judée, comme nous l'apprend l'historien Josèphe. Et sa renommée était telle encore après sa mort que le peuple croyait qu'il était ressuscité dans la personne du Christ. Et cependant il se déclare le serviteur du Messie, et indigne de délier les cordons de sa chaussure. Dans son humilité, il ne veut pas même se regarder comme le paranymphe, qui doit conduire à Jésus sa fiancée, c'est-à-dire l'Église mosaïque; et cependant ce fut là sa fonction; mais il

s'appelle seulement l'ami de l'époux, qui marche devant lui au milieu du chœur de ses compagnons, qui entend de loin sa voix, et reçoit avec joie ses ordres.

Il continua en ces termes : « Ma joie est remplie main-« tenant : il faut qu'il croisse, et que je diminue. Celui « qui vient du ciel est au-dessus de tous; mais celui qui « est de la terre reste de la terre, et parle des choses de « la terre. Il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, « et son témoignage n'est reçu de personne. Mais celui « qui reçoit son témoignage confirme par là la véracité « de Dieu. Car celui que Dien a envoyé parle la parole « de Dieu : or Dieu ne donne pas son esprit d'après « certaines mesures.

« Jésus, de son côté, se mit à parler de Jean au « peuple, en disant : Qu'êtes-vous allés voir dans le « désert? Un roseau agité du vent? un homme vêtu mol-« lement? Ceux qui ont de riches habits et qui vivent « voluptueusement sont dans les palais des rois. » C'était une censure d'Hérode, tétrarque de Galilée, et de sa vie licencieuse, et le tyran sut bien s'en venger plus tard. « Ou êtes-vous allés voir un prophète? Oui, je vous le « dis, et plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit : « J'envoie mon messager devant ta face, afin qu'il te « prépare les voies. Car je vous le dis : Entre tous ceux « qui sont nés de la femme, il ne s'est point élevé de « prophète plus grand que Jean-Baptiste. La loi et les « prophètes vont jusqu'à Jean; mais à partir de lui l'é-« vangile du royaume de Dieu est annoncé. » Les pro-« phètes et la loi montrent Jean du doigt, et si vous « pouviez entendre leur langage, vous verriez que c'est « Élie, celui qui doit venir. « Que celui-là entende qui a

« des oreilles pour entendre. Et tout le peuple qui l'écou-
« tait, même les publicains qui avaient reçu le baptême
« de Jean, rendaient gloire à Dieu. Les pharisiens seule-
« ment et les docteurs de la loi rendirent inutiles les
« décrets de Dieu sur eux; eux seuls aussi n'avaient pas
« voulu se faire baptiser par Jean. » Le Sauveur ne descendit pas lui-même à Aënon, et depuis son retour du désert il ne se retrouva plus avec Jean-Baptiste.

CHAPITRE XI

Jésus et la Samaritaine.

« Jésus ayant appris que les pharisiens avaient entendu
« dire qu'il baptisait plus et faisait plus de disciples que
« Jean, quoique Jésus ne baptisât pas lui-même, mais
« que ce fussent ses disciples, il quitta la Judée et re-
« tourna en Galilée. Or il dut passer par la Samarie, et
« vint à une ville de Samarie nommée Sichar, près du
« domaine que Jacob avait donné à son fils Joseph. » Sichar est le nom symbolique de la ville de Sichem, et signifie sépulture. C'est là en effet que reposaient les os du patriarche Joseph. (*Josué*, XXIV, 32.) Et, d'après la tradition, confirmée par les Actes mêmes des Apôtres, VII, 16, c'est là aussi qu'avaient été ensevelis les corps des douze patriarches du peuple d'Israël, dans le lieu que Jacob avait acheté pour sa sépulture, des enfants d'Hemor, père de Sichem. C'est encore là, d'après l'opinion des nouveaux Samaritains, que reposaient les cendres des soixante-dix anciens d'Israël, tels que Jethro, Josué,

Caleb, Eldad et Medad, et tous les prophètes qu'ils ont honorés, entre autres Éléazar, Élisée, Abdias et Jean-Baptiste lui-même. Sichem ou Flavia Neapolis (Nauplus), comme s'appelle la ville depuis Vespasien, était située à moitié chemin à peu près de Jérusalem à Nazareth. C'était là ordinairement que passaient la première nuit les Galiléens qui retournaient dans leur pays après les fêtes.

Là aussi était le puits de Jacob. Les rabbins font mention de cette source de Sichar dans la vallée du même nom, près du bois des Térébinthes. Aujourd'hui, nous rencontrons en Orient plus de tombeaux et de ruines encore, puis, à côté de ces tombeaux, quelques sources d'eau vive avec de frais palmiers, dont le chameau recherche l'ombrage. C'est ici, près de cette source, qu'avait été élevé le patriarche Joseph : aussi Jacob, dans ses bénédictions, s'écrie : « Voici Joseph, mon fils, qui a grandi près de « la source. » (*Genèse*, XLIX, 22.) Ce pays était échu en partage aux descendants de Joseph.

On était alors dans les grandes chaleurs de l'été, et Jésus, fatigué du voyage, s'assit près du puits. Ses disciples allèrent dans la ville pour acheter de quoi manger. Judas, qui portait la bourse, se trouvait déjà alors parmi eux. C'était vers la sixième heure du jour, c'est-à-dire vers midi, au moment où le soleil est le plus ardent, comme le remarque l'évangéliste saint Jean. Une femme vint de Samarie pour puiser de l'eau. Comme Sichem était peu éloignée de l'ancienne ville de Samarie, dont elle n'était en quelque sorte qu'un faubourg, l'évangéliste lui donne le nom de Samarie. « Or Jésus lui dit : Donne-« moi à boire. Et la Samaritaine lui répondit : Quoi! « vous êtes Juif, et vous me demandez à boire, à moi

« qui suis une Samaritaine! car les Juifs n'ont aucune « société avec les Samaritains. » C'était en effet une loi chez les Juifs que personne ne devait avoir pour ami un Samaritain, ni manger ou boire avec lui; autrement il méritait l'exil. Une seule bouchée mangée avec un Samaritain rendait aussi coupable que si l'on eût mangé de la chair de porc. On ne pouvait pas même recevoir de lui gratuitement un verre d'eau. Tout service, de quelque nature qu'il fût, reçu d'un Chutéen était un crime pour les Juifs. Mais ils lui prêtaient sans scrupule à gros intérêts; car ils ne le regardaient pas comme un frère envers qui ils dussent accomplir le précepte du Deutéronome (XXIII, 20); ce qui contraste singulièrement avec l'exemple du bon Samaritain, dont il est parlé dans la parabole.

Tous les Samaritains étaient frappés d'excommunication, depuis qu'ils s'étaient construit un temple sur le mont Garizim, et ils sont encore aujourd'hui anathématisés par les Juifs. Ceux-ci pouvaient, il est vrai, passer la nuit dans le pays des Samaritains et entrer en relations commerciales avec eux; cependant aucune relation légale ne pouvait exister entre les deux peuples. Aucun Samaritain ne pouvait hériter en Judée : son témoignage était sans valeur; les Juifs ne pouvaient pas même l'admettre chez eux, bien moins encore le recevoir comme prosélyte. Quant à un mariage, il n'en pouvait être question. Cependant Hérode Antipas, qui régnait alors, était le fils d'une Samaritaine, nommée Malthace. Les Juifs pouvaient encore à la rigueur circoncire un Samaritain ; mais ils ne pouvaient jamais être circoncis par lui, parce qu'il avait été circoncis lui - même au nom du temple de Garizim. On ne recevait dans le temple de Jérusalem aucune

offrande des Samaritains, quoiqu'on y accueillît les présents des païens eux-mêmes, et l'on ne pouvait recevoir le didrachme des premiers.

Les Samaritains savaient bien se venger du mépris où les tenaient les Juifs, et ils faisaient à ceux-ci toute sorte d'avanies. Les Juifs, pour annoncer à leurs frères le commencement de la nouvelle lune pascale, indiqué par le haut sanhédrin de Jérusalem, allumaient des feux sur les hauteurs, depuis celle des Oliviers jusqu'à l'Euphrate, et ils en secouaient la flamme. On peut reconnaître ici la plus ancienne ligne télégraphique du monde. Mais les Samaritains, par un esprit de haine et de vengeance contre les Juifs, allumaient les feux de la nouvelle lune quelques jours plus tôt, afin de tromper par là leurs voisins en Syrie et à Babylone. Aussi les Juifs furent-ils obligés à la fin de faire annoncer la pâque par des courriers. Et même, peu de temps auparavant, une année environ après le voyage que Jésus fit à Jérusalem à l'âge de douze ans, quelques Samaritains avaient de bon matin souillé les portiques du temple pendant la pâque, en y jetant en secret des os de cadavres humains; de sorte que tous les prêtres juifs avaient dû s'abstenir d'entrer dans le temple ce jour-là. (Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 2. 2). Les Juifs transportèrent dans la suite aux chrétiens le nom de *Chutéens*, qui était celui des Samaritains.

Jésus, ayant soif, demanda à boire à la Samaritaine, qui fut bien étonnée de cette demande. « Si tu avais de « Dieu le don de savoir quel est celui qui te dit : Donne-« moi à boire, tu lui aurais demandé, et il t'aurait donné « de l'eau vive. Maître, répondit la Samaritaine, vous « n'avez rien pour puiser, et le puits est profond. » En

effet, il a une profondeur de cent cinq pieds, quoiqu'il n'y ait bien souvent que cinq pieds d'eau. « D'où prendriez-vous ainsi de l'eau vive? continua-t-elle. Êtes-vous « plus que notre père Jacob, qui a creusé ce puits, où il « s'est désaltéré, ainsi que ses enfants et son bétail? » Notre-Seigneur, selon sa coutume, rattachait à l'objet qui était présent sous ses yeux des questions d'un ordre plus élevé. D'après cette méthode d'enseignement, que pratiquait aussi Socrate, et qui a pris de lui son nom, Jésus, passant comme par hasard à un autre ordre d'idées, qui semblait être amené cependant par les choses dont on avait parlé jusqu'ici, trouva le moyen de déclarer à la Samaritaine qu'il était le Messie, et que celui-ci ne sortirait point de la tribu d'Ephraïm, comme le croyaient les Samaritains.

Et Jésus lui répondit : « Celui qui boit ici de cette eau « a soif de nouveau. Mais quiconque boit de l'eau que je « lui donne n'aura plus jamais soif : mais l'eau que je lui « donnerai deviendra en lui une source qui jaillit jusque « dans la vie éternelle. » Ces paroles se rapportent à une tradition du pays. Les habitants croyaient en effet que trois cent soixante-cinq sources sortaient de la sainte montagne de Garizim, et formaient par leur réunion un ruisseau qui se rendait dans le lit du Jourdain, près de la ville, et dont les eaux vives et limpides étaient pendant toute l'année une bénédiction pour la contrée. Un grand nombre de sources coulent encore aujourd'hui au pied du Garizim, comme au pied du mont Hébal. Jésus, élevant plus haut les pensées de la Samaritaine, lui promettait une source dont les bénédictions ne devaient pas durer seulement un jour, mais devaient s'étendre jusque dans la vie éternelle.

Cette femme, voyant alors qu'il parlait sérieusement, lui dit : « Maître, donnez-moi de cette eau, afin que je « n'aie plus soif et que je ne sois plus obligée d'en venir « chercher ici. » C'était en effet une grande fatigue pour elle ; car la source était à un quart d'heure des portes de la ville. Jésus lui répondit : « Va appeler ton « mari, et reviens ici. La femme lui répondit à son tour : « Je n'ai point de mari. » Jésus alors, plongeant d'un regard dans son cœur, lui dit en lui reprochant sa vie légère : « Tu as bien raison de dire : Je n'ai point de « mari, car tu en as cinq. » Ils étaient probablement vivants tous les cinq. « Et l'homme avec qui tu vis n'est pas ton « mari. » Le mariage chez les Samaritains était dissous très-facilement, et l'on formait avec la même facilité d'autres liens. Il en était d'eux sous ce rapport comme il en est aujourd'hui de ces sectes chrétiennes qui, à côté du temple de Moria, d'où vient le salut, se sont construit une chapelle sur le Garizim, et qui croient cependant avoir rendu au mariage sa dignité primitive. L'historien Josèphe nous apprend que, parmi les Juifs eux-mêmes, au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la polygamie était assez fréquente chez les riches et les grands. Ainsi, le roi Hérode, à cette époque, n'avait pas moins de neuf femmes ; et l'on cherchait à s'excuser sur l'exemple des patriarches. (*Antiq.*, XVII, 1, 3.) Saint Justin nous dit aussi que les Juifs même des classes inférieures s'arrogeaient de son temps le privilége d'avoir quatre ou cinq femmes. (*Dialogue contre Triphon*, p. 363.) Et les Juifs de la Barbarie, semblables en cela aux mahométans, suivent encore en cela la même coutume.

La Samaritaine fut effrayée, le prenant pour un pro-

phète ou même pour quelque chose de plus encore. En effet, un des caractères du Messie qu'on attendait était de deviner les pensées les plus secrètes. Elle chercha donc à donner un autre tour à la conversation, en l'amenant sur les questions qui divisaient les Samaritains et les Juifs. « Maître, dit-elle, je vois que vous êtes un prophète. « Nos pères ont prié sur cette montagne. Vous dites « cependant que le lieu de la prière est à Jérusalem. » C'est pour cela que les Juifs et les Samaritains se renvoyaient le reproche d'apostasie. La Samaritaine faisait allusion dans ces paroles au mont Garizim, sommet le plus élevé des montagnes d'Ephraïm. Car Sichem est située au milieu d'une vallée, entre le mont Garizim au sud et le mont Hebal au nord. Elle ne dit pas : « Nos pères ont prié dans ce temple ; » car le temple de Garizim, après avoir existé deux cents ans, avait été détruit depuis longtemps déjà par Hircan, roi des Juifs, et n'avait pas été rebâti. Les Samaritains cependant continuaient de prier, et de faire leurs offrandes au même lieu en plein air. Le mont Garizim était sacré pour eux ; et leur schisme religieux se rattachait à cette montagne. A partir de ce moment, leur histoire n'est plus qu'un servilisme honteux envers la puissance séculière, ce signe flétrissant que toutes les sectes portent comme Caïn sur leur front, et auquel on peut les reconnaître. Ils avaient fondé leur secte en trahissant l'Église à laquelle ils appartenaient : mais ils devaient bientôt trahir les princes à leur tour. Heureusement Josèphe nous a conservé les détails de cet événement, comme une leçon pleine d'enseignements pour les siècles à venir. (*Antiq.*, 11, 8; 12, 5; 13, 3, 4, 9; *de Bello Jud.*, 3, 7, 32.)

Alexandre le Grand s'étant mis en route pour renverser le puissant royaume des Perses, les Samaritains vinrent d'eux-mêmes à sa rencontre avec huit mille hommes de troupes auxiliaires, et cherchèrent par leurs témoignages de soumission à l'exciter contre les Juifs, qui tenaient ferme. Mais le grand prêtre étant venu le trouver devant Jérusalem dans tout l'éclat de sa dignité, le conquérant reconnut en lui le saint personnage qui lui était apparu en songe à Dios, en Macédoine, et, saisi tout à coup d'un respect profond pour la religion des Juifs, il les dispensa de l'impôt tous les sept ans. Dès lors les Samaritains désirèrent de redevenir Juifs. Mais Antiochus Épiphane, s'étant emparé de la Judée, et voulant forcer les habitants à embrasser la religion des Grecs, les Samaritains se déclarèrent alors d'origine sidonienne, et s'offrirent à embrasser l'idolâtrie grecque. Ils dédièrent aussitôt leur temple à Jupiter Hospitalier, parce qu'ils se regardaient comme étrangers dans le pays, pendant que celui de Jérusalem était destiné à Jupiter Olympien. Un prêtre grec nommé Athénius en fit la dédicace, et offrit sur le mont Garizim des sacrifices païens. Ils adoptèrent aussi alors l'ère des Séleucides, qu'ils ont conservée jusqu'à aujourd'hui.

Mais pendant que les Juifs, groupés autour de leur grand prêtre, arrachaient victorieux des mains du roi de Syrie leur temple profané, et, opposant une courageuse résistance à sa fureur, sortaient enfin triomphants du combat, Samarie continua d'être le camp des armées de Syrie marchant contre les Juifs, leurs frères. Plus tard, ils prirent pour arbitre de leurs dissensions religieuses avec ces derniers Ptolémée Philométor, roi d'Égypte,

sous lequel Onias construisit un temple magnifique à Héliopolis. Les deux partis envoyèrent à ce prince leurs députés, avec la condition que les représentants du parti vaincu dans la lutte seraient condamnés à mourir sans autre forme de procès, ce qui arriva effectivement aux deux avocats des Samaritains. Mais la lutte ne fut point terminée par là : elle ne cessa que lorsque le roi Jean Hircan, après un long siége et une défense énergique des habitants, détruisit de fond en comble Samarie, Sichem et le temple de Garizim, et soumit aux Juifs les Cuthéens.

Le roi Hérode bâtit de nouveau Samarie, et la nomma Sébaste ou Augusta, en l'honneur de l'empereur Auguste; et Sichem se relia à la ville, et en forma comme le nouveau faubourg. Dans la guerre des Juifs, les Samaritains se retranchèrent sur les hauteurs de Garizim pour défendre leur neutralité. Mais le général romain Céréalis les attaqua, leur tua onze mille six cents hommes, et vendit comme esclaves tous les autres, avec les femmes et les enfants. Telle fut la récompense de leur double trahison envers l'Église et l'État. Ce déplorable juste milieu, cette indifférence religieuse, qui leur fit sacrifier les droits de Dieu aux caprices du pouvoir temporel, leur valut le mépris de tous leurs voisins. L'empereur Antonin le Pieux les méprisait autant qu'il estimait les Juifs.

Samarie était donc elle-même une prostituée. Elle avait brisé l'alliance qui l'unissait au vrai Dieu, et s'était unie successivement par une alliance adultère avec les Perses, les Macédoniens, les Syriens, les Égyptiens, les Romains et avec leurs idoles. Elle avait donc déjà quitté son cinquième mari; et elle ne savait plus elle-même à qui elle appartenait. Mais Jésus dit à cette femme : « Vous autres.

« vous ne savez pas ce que vous priez; mais nous, nous « le savons, car le salut vient des Juifs. Mais, crois-moi, « le temps vient, et il est déjà venu, où les vrais adora- « teurs n'adoreront plus ni sur cette montagne ni à « Jérusalem, mais adoreront le Père en esprit et en « vérité. Et c'est de tels adorateurs qu'il faut au Père; « car Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent « l'adorer en esprit et en vérité. La femme lui répondit « alors : Je sais que le Messie, qui s'appelle Christ, vient; « et lorsqu'il viendra il nous révèlera toutes choses. Et « Jésus lui dit : Le Messie, c'est moi, qui te parle. »

Que le vrai Dieu dût être adoré ailleurs que sur les monts Garizim et Moria, c'était une pensée qui n'était jamais entrée dans l'esprit des Samaritains, pas plus que Nicodème n'avait pensé à la nécessité d'une renaissance universelle. Encore aujourd'hui les derniers restes du peuple samaritain, réduits à peu près à cent cinquante têtes, adorent Dieu sur les hauteurs de Napluse, le visage tourné vers la sainte montagne, quoiqu'ils ne célèbrent plus aucun service divin. Craignant que leur vieille souche ne disparaisse entièrement, ils interrogent douloureusement le pèlerin solitaire, pour apprendre de lui quel est le lieu sur la terre où habitent leurs frères, et leur faire dire de revenir en hâte, afin de garder à leur place les tombeaux de leurs pères, et de ne pas laisser la sainte montagne sans adorateurs.

« Cependant les disciples de Jésus revinrent, et s'éton- « naient qu'il parlât avec une femme. » Chez les Juifs, en effet, on regardait comme peu convenable de s'entretenir publiquement avec une femme, même avec la sienne. C'était un principe chez eux, qu'on ne devait pas

même saluer une femme. C'en était un autre non moins universellement admis, que c'est une folie pour un père d'instruire sa fille dans la loi (*Sota*, fol. 20); car, parmi le peuple, plusieurs croyaient que l'âme des femmes était d'une autre nature que celle des hommes, comme les mahométans le croient encore aujourd'hui.

« Cependant personne ne dit à Jésus : Que demandez-« vous à cette femme? ou que lui dites-vous? Mais celle-« ci, laissant sa cruche, courut dans la ville, et dit à « ceux qu'elle rencontra : Venez voir un homme qui m'a « dit tout ce que j'ai fait : Ne serait-ce point le Messie? « Ceux-ci, là-dessus, sortirent de la ville et vinrent « trouver Jésus. Cependant ses disciples le prièrent, et « lui dirent : Maître, mangez donc. Mais il leur dit : J'ai « à manger un aliment que vous ne connaissez pas. Ses « disciples se dirent entre eux : Quelqu'un lui a-t-il ap-« porté à manger? Jésus leur répondit : Ma nourriture « est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'ac-« complir son œuvre. Ne dites-vous pas vous-mêmes : « Encore quatre mois, et le temps de la moisson arrive. « Mais moi je vous dis : » et en leur parlant il leur montrait les Sichémites qui arrivaient. « Levez les yeux, et « voyez ces champs, car ils sont déjà blancs pour la « récolte. Celui qui travaille à la ramasser reçoit sa ré-« compense, et recueille des fruits pour la vie éternelle; « de sorte que le semeur et le moissonneur se réjouissent « ensemble. Mais ici s'applique le proverbe : L'un sème, « et l'autre récolte; car je vous ai envoyés pour mois-« sonner des champs que vous n'avez point travaillés.

« Il y a encore quatre mois, puis vient la récolte. » Ces paroles de Notre-Seigneur ont trompé la plupart des

interprètes, qui ont voulu à tort y trouver l'intention de marquer une époque précise. En Palestine, on sème et l'on récolte deux fois dans l'année. Les premières semailles se font, particulièrement pour l'orge et le froment, dans le mois de novembre, après les premières pluies; et les secondes se font dans le mois de mars, à l'époque des dernières pluies. D'après les récits des voyageurs, dans la plaine de Jéricho, contrée la plus fertile de toute la Palestine, l'orge mûrit ordinairement dans les premiers jours d'avril. Et c'est alors que commençaient, avec le mois de nisan, l'année ecclésiastique et le cours des fêtes qui la divisaient, lorsque la moisson était assez avancée pour qu'on pût espérer d'avoir des épis mûrs aux fêtes de Pâques; car au second jour de cette solennité, c'est-à-dire le 16 *nisan*, on devait offrir au Seigneur, comme prémices, les premiers épis d'orge qui étaient mûrs; et c'est pour cela que ce mois s'appelait le mois des épis. Si l'année lunaire finissait avant le temps de la maturité, ce qui arrivait tous les trois ou quatre ans, on intercalait un treizième mois, après lequel venaient le mois de nisan et le commencement de la nouvelle année.

Le froment mûrissait un grand mois plus tard, sept semaines après Pâques, et c'était sept semaines après Pâques, à la fête de la Pentecôte, qu'on offrait au Seigneur les deux pains faits avec du froment nouveau. Puis la moisson continuait jusqu'à la fin de mai dans les contrées du nord, situées au pied du mont Liban. On coupait vers l'automne la seconde récolte; de sorte que la moisson venait en général quatre mois après les semailles. Puisque Notre-Seigneur, disent les interprètes, s'est servi de cette expression, il doit avoir passé l'année entière en Judée,

et n'avoir traversé Samarie, pour se rendre dans son pays, qu'à la fin de l'automne, pendant le temps des semailles; de sorte que tous les événements qui suivent ne pourraient plus trouver place dans le cadre de cette année, et devraient être rejetés à l'année suivante. Tous les interprètes jusqu'ici ont considéré ce passage comme une indication chronologique, ce qui a rendu inutiles ou imparfaits tous les essais qu'on a tentés pour faire concorder les Évangiles.

Mais lorsque l'on considère de plus près les paroles dont s'est servi Notre-Seigneur, on voit qu'il n'a fait que citer un proverbe familier parmi les Juifs, et qui voulait dire simplement : « Attendez, la moisson mûrira. Encore « un peu de temps, et le résultat sera obtenu : l'issue ne « se laissera plus attendre longtemps. » Et c'est bien dans ce sens que Notre-Seigneur dit : « Ne dites-vous pas? « c'est-à-dire n'avez-vous pas ce proverbe : Dans quatre « mois vient la moisson. Mais moi je vous dis : Voyez, « les champs sont déjà mûrs. » Et immédiatement après, il se sert de deux autres proverbes, quand il dit : « 1° « l'ouvrier reçoit sa récompense, » et plus bas : « C'est « ici qu'il faut appliquer le proverbe : L'un sème, l'autre « récolte. » (*Ev. selon saint Jean*, XXXVI.) Jésus employa donc ces expressions bien plutôt en vue de la moisson qui approchait. Et en effet, Jésus n'était pas resté plus d'un mois en Judée; et l'époque de son entretien avec la Samaritaine tombe dans l'été, c'est-à-dire dans le mois de mai ou de juin 779. C'est ce qui explique comment, épuisé par les ardeurs du soleil, il s'assit à l'ombre d'un arbre et demanda à boire à la Samaritaine.

Là, dans les champs de Sichem, où croissent aujour-

d'hui les plus beaux mûriers, là s'élevait autrefois ce vieux térébinthe au pied duquel Jacob enfouit les idoles étrangères. Là était le chêne au pied duquel Abimélec fut choisi pour roi, et sous lequel Josué plaça la pierre qui devait rappeler le serment solennel par lequel les enfants d'Israël avaient juré de garder l'alliance du Seigneur, dans la grande assemblée du peuple à Sichem. (*Genèse*, xxxv, 4; *Josué*, xxiv, 26; *les Juges*, ix, 6.) L'empereur Justinien fit transporter plus tard cette pierre à Constantinople.

« Cependant les Sichemites vinrent le trouver, et le « prièrent de rester parmi eux; car beaucoup croyaient « en lui à cause du témoignage de cette femme, lors- « qu'elle leur avait dit : Il m'a dit tout ce que j'ai fait. Et « il resta là deux jours. Et un plus grand nombre encore « crurent en lui, à cause de sa parole. Et ils disaient à « cette femme : Maintenant ce n'est plus seulement à « cause de ce que vous nous avez dit que nous croyons « en lui : mais nous l'avons entendu nous-mêmes, et « nous savons qu'il est vraiment le Christ, le Sauveur « du monde. » Ainsi, les Samaritains eux-mêmes conviennent que le Messie devait être aussi le bienfaiteur des païens; et ils ont conservé jusqu'à nos jours cette foi consolante.

Ici encore apparaît clairement le désir des Samaritains, comme ils l'avaient déjà au temps d'Esdras, de se rattacher aux Juifs, si ces derniers ne leur avaient opiniâtrément fermé les bras, afin de conserver la pureté de leur sang, sur laquelle reposaient les promesses qui leur avaient été faites. Mais l'objet de ces promesses était enfin venu, et tout motif de division entre les deux peuples cessait dès

lors. Ainsi Notre-Seigneur avait jeté la semence du royaume de Dieu d'abord en Galilée, puis en Judée et dans la Samarie, le pays du milieu, suivant dans ses courses apostoliques l'ordre qui lui était en quelque sorte indiqué par la dignité respective des diverses tribus. Après avoir recueilli les premières gerbes, il laissait à la grâce divine le soin de faire mûrir les moissons futures. C'est à Sichem ou Néapolis, devenue colonie grecque, que naquit saint Justin, philosophe et martyr et le premier grand apologiste du christianisme.

CHAPITRE XII

L'Officier de Capharnaüm.

« Deux jours après, Jésus quitta ce lieu et retourna en « Galilée. » Il n'alla point cependant à Nazareth ; « car « il disait lui-même qu'aucun prophète n'est honoré « dans son pays. Or lorsqu'il vint en Galilée, les Gali- « léens l'accueillirent avec joie, parce qu'ils avaient été « témoins de ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la « fête ; car ils avaient assisté aussi à la fête. Mais il revint « à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Il y « avait là un officier de la cour dont le fils, » ou, selon la désignation plus exacte des autres évangélistes, « Il y « avait un officier de Capharnaüm dont le serviteur, très- « cher à son maître, était retenu au lit par la maladie. « Ayant appris que Jésus retournait de Judée en Galilée, « il était venu à sa rencontre. » Nous avons vu en effet

que les pèlerins qui allaient à Jérusalem, ou en revenaient, passaient ordinairement par Capharnaüm, Cana, Naïm, Sichem et la Judée.

« Il le pria donc de descendre chez lui et de guérir « son fils, car il était près de la mort. Maître, venez, « dit-il, avant que mon fils meure. Jésus lui répondit : « Si vous ne voyez des signes et des miracles, vous ne « croyez point; j'irai donc et le guérirai. Il parlait ainsi « pour mettre sa foi à l'épreuve. Mais le capitaine répon- « dit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez « sous mon toit; je ne me suis pas même cru digne de « paraître en votre présence; mais dites seulement un « mot, et mon fils sera guéri. Car, moi aussi, je suis « soumis à une puissance plus élevée, et j'ai, d'un autre « côté, des soldats sous mon commandement. Et il me « suffit de dire à l'un : Va, et il y va; et à l'autre : Viens, « et il vient; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. »

C'était un officier de la garnison de Capharnaüm, et il parle en effet à la manière des officiers, car ces mots, *va*, *viens*, étaient probablement des commandements militaires usités chez les Romains, comme chez nous, *en avant*, *marche*. En sa qualité d'officier, il avait aussi un fourrier à son service, et c'est de lui qu'il parle ici. De là la comparaison singulière qu'il fait entre son pouvoir et celui de Jésus-Christ, auquel les démons et les maladies obéissaient comme des militaires à leur chef. Il était païen d'origine, et, se croyant indigne de parler directement à Jésus-Christ, il s'était fait accompagner de plusieurs prêtres ou chefs de la synagogue.

« Or les anciens des Juifs priaient Jésus instamment « et lui disaient : Il mérite bien que vous lui rendiez ce

« service, car il aime notre peuple, et nous a bâti une « synagogue. Jésus, entendant ces choses, s'étonna et « dit à la foule qui l'entourait : En vérité, je vous le dis, « je n'ai point trouvé, même en Israël, une telle foi. « Mais je vous l'assure, beaucoup viendront de l'Orient « et de l'Occident, et s'assiéront à la table du royaume « céleste avec Abraham, Isaac et Jacob. Mais les enfants « du royaume seront précipités dans les ténèbres exté- « rieures, où il y aura des hurlements et des grince- « ments de dents. Voici que les premiers seront les der- « niers, et beaucoup d'entre les derniers seront les « premiers. »

Il s'agit ici des Juifs et des païens. Les Juifs, comme encore aujourd'hui les Chinois, étaient persuadés que le monde avait été créé pour eux, et que c'était pour eux que Dieu le conservait, qu'eux seuls étaient appelés à la béatitude, et que le principal caractère de l'époque du Messie, ce serait la défaite et la conquête des Gentils. Notre-Seigneur contredit ici ces préjugés. Il les avait déjà combattus en présence de ses disciples, dans son voyage à Jéruslem. Pour eux aussi, le monde païen était le royaume des ténèbres extérieures. Pour la première fois Jésus-Christ annonçait ouvertement au peuple de Dieu qu'il avait perdu ses priviléges, que les païens auraient désormais le pas sur eux, et qu'eux seraient précipités dans les ténèbres extérieures, pour habiter dispersés parmi les Gentils, comme les Gentils étaient disséminés encore alors dans le royaume lumineux d'Israël. Dans ces paroles, Notre-Seigneur prophétisait la dispersion des Juifs parmi tous les peuples de la terre.

« Il dit à l'officier : Va; ton fils vit : qu'il t'arrive

« comme tu as cru. Et l'officier, plein de confiance en « la parole que Jésus lui disait, s'en alla, et au même « instant son fils était guéri. Et comme il était en che- « min pour s'en retourner, ses serviteurs vinrent à sa « rencontre, et lui dirent : Votre fils est vivant. Il s'in- « forma de l'heure où il s'était trouvé mieux. Et ils lui « dirent : La fièvre l'a quitté hier vers la septième heure « (une heure après midi). Le père remarqua que c'était « précisément l'heure où Jésus lui avait dit : Votre fils est « vivant. Or ceux qui étaient venus, étant rentrés à la mai- « son, trouvèrent en effet que le fils était guéri. Jésus se « rendit lui-même chez l'officier; mais, comme il était « près de la maison, celui-ci lui envoya ses amis, et lui « fit dire : Maitre, ne vous donnez pas la peine de « venir plus loin. » Car ils lui apportaient l'heureuse nouvelle de la guérison du malade, et leurs remercîments pour le miracle qu'il avait fait en sa faveur. « Et l'officier « crut avec toute sa famille. Ceci fut un autre miracle « nouveau que Jésus fit à Cana, pendant qu'il retournait « de Judée en Galilée. » (*Évang. saint Jean*, IV, 43. — *Matth.*, VIII, 5. — *Luc*, VII, 1.)

Les rabbins racontent l'histoire de cette guérison dans le Talmud à peu près comme elle est dans l'Évangile, avec cette seule différence qu'ils l'appliquent au fils de Gamaliel. Voici le récit qu'en fait le livre intitulé Baracoth (fol. XXXIV, 2) : « Un jour que le fils de R. Gamaliel était malade, il envoya deux hommes zélés à R. Chanina ben Dosa, afin qu'il priât Dieu pour lui. Celui-ci, les ayant vus, monta dans sa chambre et pria pour le malade. Et lorsqu'il fut descendu, il leur dit : Allez, la fièvre l'a quitté. Ils lui repondirent : Êtes-vous prophète ? Il repartit : Je ne



suis ni prophète ni fils de prophète, mais je sais seulement que je suis exaucé lorsque je puis réciter mes prières avec ferveur ; autrement elles sont inutiles. Ils marquèrent et écrivirent l'heure où il leur parlait; et, lorsqu'ils furent arrivés près de Gamaliel, il leur dit : Vous vous êtes parfaitement acquittés de votre ministère, car la fièvre a quitté mon fils à telle heure, et il a demandé de l'eau pour boire. »

Le récit de ce miracle se conserva dans la bouche du peuple, et y subit quelques variantes. Or comme le mot de *fils*, dans la langue que parlait alors le peuple, signifiait également *serviteur*, saint Luc (VII, 2) a choisi ce dernier sens, tandis que l'évangile de saint Matthieu a conservé le premier, de même que l'évangéliste saint Jean, sous les yeux de qui le fait s'était passé. Mais plusieurs interprètes ont conclu, de ce verset de saint Luc, qu'il y avait eu deux guérisons de ce genre, l'une opérée dans la personne d'un serviteur, et l'autre sur un fils de l'officier de Capharnaüm, tandis qu'il ne s'agit évidemment que d'un seul fait. Nous pouvons conclure du récit des évangélistes que l'officier de Capharnaüm n'était point Juif d'origine, mais Gentil prosélyte. D'autres documents nous portent à croire qu'il était d'une ancienne famille iduméenne, comme Hérode. Venu d'Idumée, il avait fait sa fortune sous ce prince, avait obtenu le grade de centurion, et était enfin devenu capitaine ou commandant de place dans la ville. Notre-Seigneur, pendant le temps qu'il y demeura, après avoir été renvoyé de Nazareth, put trouver en lui un protecteur puissant, et annoncer ainsi avec sécurité l'Évangile aux habitants de la ville et des environs.

Le nom de cet officier, si nous pouvons nous en rapporter à certaines indications, était Chusa. C'était un nom iduméen provenant d'une divinité adorée par les anciens Cananéens sous le nom de Chusch, et que les Iduméens avaient adoptée. Il nous est heureusement resté un ancien registre de famille iduméen, où nous trouvons ce même nom de Chusa à côté de celui d'Hérode, et qui semble indiquer que ce Chusa, capitaine à Capharnaüm, descendait d'Aman, le même qui, semblable à Ésaü, souche de sa race, avait voulu perdre tous les enfants d'Israël, de sorte que, d'après les lois qui rendent solidaires les membres d'une même famille, Chusa réparait dans la personne du Sauveur le mal que son ancêtre Aman avait voulu faire au peuple de Dieu, et acquittait ainsi la dette qu'il lui avait laissée. A partir de ce moment, nous voyons sa femme, Jeanne Chusa, marcher comme une fidèle compagne à la suite de Jésus. Ainsi, Jésus revint de Jérusalem à Capharnaüm, et y prêcha dans la synagogue.

CHAPITRE XIII

Parabole des vignerons.

C'est vers ce temps que Jésus dit au peuple cette belle parabole où il nous représente les ouvriers évangéliques appelés à divers intervalles pour travailler dans le royaume de Dieu, et recevant malgré cela une récompense égale. Il avait sans doute en vue, dans cette parabole, la conversion de l'officier de Capharnaüm et les faits qui s'étaient

passés dans les derniers jours. Il dit donc aux siens et au peuple assemblé : « Le royaume du Ciel ressemble à un « père de famille qui sortit de très-bonne heure, afin de « louer des ouvriers pour sa vigne. Il convint avec ceux-« ci de leur donner un denier par jour, et il les envoya « dans sa vigne. Il sortit encore vers la troisième heure, « et en vit d'autres qui étaient inoccupés sur la place. Il « leur dit : Allez aussi à ma vigne, et je vous donnerai « un juste salaire. Et ils y allèrent. Il sortit de nouveau « vers la sixième et vers la neuvième heure, et il fit la « même chose. Et comme il était sorti vers la onzième « heure, il en trouva encore quelques-uns qui étaient « sur la place, et il leur dit : Pourquoi restez-vous ici « tout le jour inoccupés? Ils lui répondirent : Parce « que personne ne nous a donné de travail. Il leur dit « donc : Allez aussi dans ma vigne, vous aurez un juste « salaire. »

« Or, lorsque ce fut au soir, le maître de la vigne dit « à son homme d'affaires : Faites venir les ouvriers et « donnez-leur leur salaire, en commençant par les der-« niers, pour finir par les premiers. Ceux qui étaient « venus vers la onzième heure approchèrent donc, et « chacun reçut un denier. Lorsque ce fut le tour des « premiers, ils espéraient recevoir davantage; mais cha-« cun ne reçut aussi qu'un denier. Ils le prirent, mais « en murmurant contre l'homme d'affaires, et en disant : « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les « avez mis sur la même ligne que nous, qui avons porté « le poids et la chaleur du jour entier. Il répondit à l'un « d'eux : Ami, je ne te fais aucun tort. N'es-tu pas con-« venu avec moi d'un denier? Prends ce qui t'appartient,

« et t'en va. Je veux donner à ce dernier autant qu'à « toi. Ne m'est-il donc pas permis de faire de ce qui est « à moi l'emploi que je veux? Si je suis bon, pourquoi « le vois-tu d'un mauvais œil? Ainsi, les premiers seront « les derniers, et les derniers seront les premiers; « car, beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » (*Matth.*, xx, 1.)

C'est ainsi que Notre-Seigneur aimait à parler en paraboles du royaume de Dieu, et excitait l'admiration du peuple, qui se trouvait saisi dans ce qu'il avait de plus vif et de plus profond. Les Juifs ont emprunté beaucoup de choses à l'Évangile et aux paraboles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils ne se sont pas contentés d'en prendre le plan et le dessein, mais ils en ont copié souvent jusqu'aux paroles. Ne pouvant rejeter comme des mythes les discours et les actes de Notre-Seigneur, ils cherchaient du moins à en atténuer la valeur aux yeux des chrétiens en appliquant à leurs docteurs un grand nombre des choses qui lui étaient attribuées. Voulant se faire de leur Talmud une arme et un bouclier contre le christianisme, ils ont été forcés d'y admettre une foule d'idées chrétiennes, comme Tertullien le reprochait aux païens pour leurs livres.

Pouvaient-ils rendre à Notre-Seigneur plus de gloire et mieux le reconnaître qu'en admettant dans leurs livres sacrés ses sublimes doctrines? Et lorsque, étudiant ces livres, nous mettons de côté ce qui appartient en propre aux docteurs Juifs, nous sommes saisis d'un profond étonnement en considérant jusqu'à quel point le peuple choisi de Dieu était descendu dans la connaissance des choses divines; et nous nous demandons involontai-

rement ce qui serait advenu de la sagesse du monde et du bon sens humain sans Jésus-Christ. Nous retrouvons donc dans le Talmud cette demande faite à Notre-Seigneur : « Quel est l'abrégé de la loi? » Avec cette différence que la réponse est attribuée au R. Hillel. Nous y retrouvons mot à mot l'histoire de l'officier de Capharnaüm, la parabole de la brebis perdue, avec cette différence encore que dans celle du Talmud il s'agit d'un âne; la parabole du festin royal, de l'homme qui entre sans avoir la robe nuptiale, et des serviteurs vigilants. Nous y retrouvons la copie fidèle de la parabole des vierges sages et des vierges folles, de celle des cinq talents ou des dix livres; nous y retrouvons, et l'homme d'affaires de l'Évangile rendant compte à son maître de son administration, et le pauvre Lazare et le mauvais riche, et enfin les vignerons infidèles. Mais nous y retrouvons en particulier la pensée fondamentale de la parabole des vignerons, que nous avons rapportée au commencement de ce chapitre.

Elle se trouve dans le Talmud de Jérusalem, et principalement dans le livre du R. Tanchuma. Dans cette parabole, empruntée à l'Évangile, et qu'ils attribuent à Salomon lui-même, le maître du parc appelle à divers intervalles les ouvriers qu'il y a envoyés. L'auteur veut désigner par là ceux qui, appelés de bonne heure hors de cette vie, n'ont pu étudier et pratiquer la loi que peu de temps, et qui, néanmoins, recevront dans la béatitude une récompense égale à ceux qui auront travaillé davantage, de même que Samuel a reçu une récompense égale à celle de Moïse. En effet, ceux qui sont morts plus jeunes ressemblent à un ouvrier que son maître con-

gédie plus tôt que les autres, et qui n'a pu travailler qu'une couple d'heures, ou planter qu'un seul arbre. Cette parabole, le même auteur la retourne encore dans un autre sens, pour lui faire signifier l'inégalité des récompenses, après un travail égal, du moins quant à l'extérieur. Dans le jardin du Seigneur, de même que dans la science, il y a un grand nombre d'arbres, dont chacun demande à être cultivé, quoique tous ne paient pas également la peine que coûte leur culture.

Le royaume du ciel est donc semblable à un roi qui loue des ouvriers pour travailler à son jardin. Mais, le moment de régler les comptes étant venu, le roi dit à l'un : Sous quel arbre as-tu travaillé? Sous un poirier, répond celui-ci. — Bien, il t'est dû pour cela un florin d'or. — Passant à un autre, il lui dit : Et toi, sous quel arbre as-tu travaillé? Sous un câprier. — Il t'est dû un demi-florin. — Il demande à un troisième : Et toi, où as-tu bêché la terre? Celui-ci montre un arbre, c'était un figuier dont la culture rapporte à l'ouvrier deux cents *susins*. Les ouvriers vinrent donc trouver le roi, et lui dirent : N'auriez-vous pas pu nous avertir sous quel arbre il y avait plus à gagner? Mais le roi leur répondit : Comment aurais-je pu planter et faire croître dans mon jardin des arbustes de toute sorte, si j'avais fait ce que vous me dites? Car beaucoup sont appelés, et peu sont élus. La même parabole est encore employée par le même auteur pour exprimer l'emploi fidèle et énergique des dons accordés par le Seigneur dans un degré différent, mais récompensés également par lui.

CHAPITRE XIV

Le Jeune Homme de Naïm.

« Il arriva dans la suite que Jésus entra dans une ville « qui s'appelait Naïm; et il était accompagné de ses dis- « ciples et d'une grande multitude. » Le nom de Naïm a la même racine que ceux de Noema et Naïm, et signifie littéralement *la belle*. La ville de Naïm devait ce nom à sa position ravissante entre le Thabor et le petit Hermon. Là, des montagnes de Galilée, d'où l'œil embrasse un horizon immense, on descend dans la vallée d'Esdrelon, théâtre de tant de combats, ou dans la grande plaine de Samarie. Naïm, ou Naïs, comme l'appelle Josèphe, était une petite ville de la tribu d'Issachar, dont il est dit, dans la bénédiction de Jacob mourant : « Issachar est un âne « vigoureux qui se repose entre les montagnes. » La ville était située dans le voisinage d'Endor, près des sources du Kison, qui coule ici du pied du mont Thabor, et serpente à travers la plaine jusqu'à Acon ou Ptolémaïs. Le Sauveur traversa cette rivière en entrant à Naïm. Aujourd'hui elle semble épuisée, et Naïm n'est plus qu'un pauvre village composé de huit à neuf cabanes.

« Comme Jésus approchait des portes de la ville, on « emportait un mort. C'était le fils unique d'une veuve; « et le peuple de la ville accompagnait le cadavre. » Les cimetières chez les Juifs devaient être éloignés des villes par un espace égal à celui que l'on pouvait parcourir un jour de sabbat, afin que les habitants ne fussent pas continuellement exposés à contracter quelque impureté légale.

De plus, sur les tombeaux et les pierres sépulcrales on dessinait des os de mort; et ces peintures, lorsqu'elles avaient été effacées par la pluie, étaient renouvelées tous les ans avec des couleurs blanches, de sorte que, vues de loin, elles produisaient une impression terrible. Ce sont là les sépulcres blanchis auxquels Jésus-Christ compare les pharisiens. L'époque de ce renouvellement annuel tombait le 15 adar, c'est-à-dire dans le mois qui précédait la Pâque. C'était aussi le temps où l'on réparait les ponts détruits ou endommagés par les pluies torrentielles des derniers mois, où l'on travaillait aux chemins, où l'on restaurait les sources et les pavés des routes.

« Le Seigneur, ayant vu la mère, fut touché de com-
« passion à son sujet, et lui dit : Ne pleurez point. Puis il
« s'approcha de la bière et la toucha. Les porteurs s'arrê-
« tèrent. » Les cadavres étaient ensevelis, ou du moins portés découverts, chez les Juifs. « Et Jésus dit : Jeune
« homme, lève-toi, je te l'ordonne. Alors le mort se leva
« et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère. Tous
« furent saisis d'effroi; puis ils rendirent gloire à Dieu, en
« disant : Un grand prophète a paru parmi nous; et Dieu
« a jeté un regard de grâce sur son peuple. Et le bruit de
« ce miracle se répandit dans toute la Judée et dans tous
« les environs. »

Si Jésus-Christ, disent les incrédules, a ressuscité ici un jeune homme, là une jeune fille de douze ans, ceux qu'il a rappelés ainsi du tombeau doivent avoir vécu plus ou moins longtemps encore parmi leurs contemporains, comme des témoins irréfragables de sa divine puissance, et comme tels ils doivent avoir singulièrement attiré l'attention de ceux au milieu desquels ils vivaient. Comment

se fait-il donc qu'il ne nous soit resté sur eux aucun document. Ce silence de l'histoire sur ce point ne nous paraîtra point inexpliquable si l'on se rappelle la ruine de Jérusalem, qui a suivi tous ces faits, et qui en a comme effacé la trace dans la mémoire des peuples. Il nous est resté toutefois encore quelques documents historiques, qui témoignent de l'impression profonde que tirent, par le seul fait de leur existence, tous ces hommes que Jésus avait guéris ou ressuscités. Ainsi on a découvert, au XVII[e] siècle, dans un cloître grec, le fragment manuscrit d'une apologie du christianisme qu'adressa à l'empereur Adrien un évangéliste, c'est-à-dire un messager de la foi, nommé Quadratus et contemporain des apôtres. C'est à cette apologie qu'Eusèbe, cet historien si exact, se rapporte par trois fois différentes, à propos des miracles de Jésus. Voici ses paroles : « Les actions de notre divin « Sauveur frappaient les yeux, parce qu'elles étaient « réelles; car ceux qu'il avait guéris et ressuscités étaient « visibles non-seulement au moment de leur guérison « ou de leur résurrection, mais encore pendant tout le « temps de leur vie; non-seulement pendant la vie ter- « restre de Notre-Seigneur, mais encore longtemps après « son ascension; de sorte que plusieurs d'entre eux sont « restés vivants jusqu'à nos jours. » (*Hist.*, III, 37, — V, 17.) Saint Jérôme, dans son *Catalogus scriptorum*, cap. 19, fait aussi mention de ce document.

Quadratus était disciple immédiat des apôtres, comme l'assure Eusèbe à diverses reprises dans sa Chronique, à la dixième année de l'empereur Adrien. Comme Agab, Judas et Silas, Ammias de Philadelphie et les prophétesses filles de Philippe, il était doué du don de prophétie. Bien plus,

d'après le témoignage de notre historien, il portait, comme le diacre Philippe, le titre d'évangéliste, parce qu'il n'était attaché à aucune Église; mais il parcourait le monde en prêchant l'Évangile. Ce prophète vivait encore sous Adrien, après la ruine de Jérusalem. De son temps il était de notoriété publique qu'il existait encore plusieurs de ceux que Notre-Seigneur avait guéris ou ressuscités; ou, s'il en a connu lui-même plusieurs personnellement, ceux-ci devaient avoir alors atteint l'âge de 80 ou 90 ans. Nous avons encore un autre témoignage; c'est celui du grand apôtre saint Paul, qui, dans sa première Épître aux Corinthiens, déclare qu'à l'époque où il écrivait, c'est-à-dire 25 ans après l'Ascension de Notre-Seigneur, il existait encore un grand nombre des 500 fidèles auxquels Jésus était apparu sur cette montagne de Galilée. Saint Luc (I, 2), au moment où il écrivait son évangile, connaissait un grand nombre de ces témoins oculaires des miracles de Jésus : or il écrivait après la ruine de Jérusalem.

CHAPITRE XV

Voyage à Tyr et à Sidon.

« Jésus partit de là, et se mit en route avec ses disciples « pour Tyr et Sidon. » Notre-Seigneur voulait échapper au bruit qu'avait fait dans le pays la résurrection du jeune homme de Naïm. Car un miracle de cette sorte ne pouvait rester caché, et Notre-Seigneur n'avait pas, en cette circonstance, la ressource dont il usa tant de fois, en recommandant le silence à ceux qu'il avait guéris. Et ce-

pendant, malgré toutes ses précautions, il trouva, à son retour de Phénicie, cinq mille hommes se pressant autour de lui. Il fut obligé de s'éloigner de nouveau, et passa sur le rivage opposé. De même que Moïse, le grand législateur de l'ancienne alliance, avait frayé le chemin à Notre-Seigneur Jésus-Christ en Égypte, ainsi le grand prophète Élie avait préparé les voies à son Sauveur en Phénicie lorsqu'il passa, dans le temps de cette fameuse sécheresse, deux années à Sarepta des Sidoniens, qui est située à moitié chemin entre Tyr et Sidon, et que Notre-Seigneur bénit alors de sa divine présence. Partant de Naïm, il dut traverser la vallée d'Esdrelon ou d'Harmageddon, le champ de la destruction, dont les hyacinthes et les roses semblaient comme empourprées du sang des innombrables victimes qui avaient succombé dans ces lieux. Là, en effet, se sont données à diverses époques des batailles sanglantes et mémorables. Les armées de tous les peuples de l'antiquité et des temps modernes semblent s'être donné rendez-vous dans ces plaines : les armées des Juifs, des Cananéens, des Romains, des Égyptiens, des Perses et des Arabes, des croisés, des Turcs, des Druses et des Français. Le nom même de ce vallon était comme une prophétie des terribles événements dont il devait être témoin. Et quand le prophète Zacharie (XII, 11) veut peindre une immense désolation, il nous donne pour exemple celle d'Hadadremmon dans les champs de Maggeddon. Et, d'après les sombres images de l'Apocalypse (XVI, 16), c'est là encore, vis-à-vis de la vallée de la résurrection ou de Josaphat, que doit se livrer le dernier combat contre l'Antechrist.

Un profond mystère repose sur cette excursion du Sau-

veur en Phénicie; et les évangélistes ne lèvent point le voile qui la couvre. Il avait sans doute connu à Capharnaüm beaucoup de Phéniciens, de marchands de Tyr, de Sidon et des autres villes. Allait-il dans ces contrées voisines de la mer pour y chercher un refuge contre les persécutions et les tempêtes dont le bruit grondait déjà à ses oreilles. Assurément non. Y allait-il pour éprouver les âmes des habitants de ce pays, et sonder leurs dispositions à l'égard de l'évangile qu'il venait de prêcher? Il n'avait encore entrepris jusque-là aucune mission parmi les Gentils; car l'heure n'était pas encore venue pour eux. Il avait même défendu à ses apôtres et à ses disciples d'aller chez les Gentils, c'est-à-dire chez les Phéniciens et les Syriens, comme ils pouvaient en être tentés, et leur avait recommandé de chercher plutôt les brebis égarées d'Israël. Mais il doit, en tout cas, avoir trouvé chez ces peuples des dispositions bien favorables à recevoir la bonne nouvelle du salut, puisqu'il dit après son retour : « Malheur à toi, Chorazim! Malheur à toi, « Bethsaïda! Si Tyr et Sidon avaient vu les merveilles « dont vous avez été témoins, il y a longtemps qu'ils « auraient fait pénitence dans le sac et la cendre. » (*Saint Matth.*, IX, 21.)

La Syrie était aux yeux des Juifs une terre sainte comme la Judée, parce qu'on y payait la dîme et qu'on y fêtait l'année sabbatique. Aussi pouvait-on y aller en tout temps sans se souiller. Il en était de même de certains districts de la Phénicie. Salomon, ayant besoin d'or, de bois de cèdre et de sapins pour le temple qu'il voulait bâtir au Seigneur, avait cédé aux Phéniciens, pour obtenir ces produits. 20 ou 22 villages situés au nord de la Galilée,

dans un pays nommé Chabul, qui veut dire stérile. Et Lightfoote croit reconnaître dans cette contrée sauvage la lisière de Tyr, où alla notre divin Sauveur dans cette excursion dont parle l'Évangile. Mais cette hypothèse du savant Anglais ne semble pas s'accorder avec le départ de Naïm; car le miracle frappant que venait d'y faire Notre-Seigneur était certainement le motif de son voyage. D'après certaines traditions des Grecs, Jésus serait allé aussi à Chypre et au mont Athos en Europe, de sorte qu'il aurait sanctifié par sa présence les trois parties du monde. Dans ce cas, il se serait embarqué dans l'une de ces villes maritimes, et aurait achevé ce voyage en très-peu de temps. Car on pouvait aller dans une soirée de Tyr à Sidon, et ainsi de suite, d'autant plus qu'il fit cette excursion dans le mois de juillet, c'est-à-dire dans un temps où la mer est moins exposée aux tempêtes. Mais, comme nous l'avons déjà dit, ce voyage de Notre-Seigneur dans le pays de Canaan est enveloppé d'une obscurité profonde.

CHAPITRE XVI

La Cananéenne.

Dans cette excursion de Naïm au Carmel, et sur la route de Tyr, Jésus, se trouvant un jour poursuivi par les instantes prières d'une femme, entra dans une maison, ne voulant être vu de personne. De même qu'il s'était éloigné de Naïm, comme il s'éloigna plus tard de l'étang de Bethesda, pour se soustraire aux acclamations du peuple, provoquées par ses miracles, ainsi voulait-il en cette

circonstance se soustraire à la foule qui lui demandait des miracles. « Mais il ne pouvait rester caché; car voici « qu'une femme cananéenne, qui était de cette contrée, « c'est-à-dire de Syrophénicie, ayant entendu parler de « lui, se mit à crier après lui, en lui adressant ces pa- « roles, » que l'Église lui adresse encore tous les jours par la bouche des fidèles : « Seigneur, fils de David, ayez « pitié de moi; ma fille est tourmentée lamentablement « par un mauvais esprit. » Comment une femme de Canaan pouvait-elle savoir quelque chose du fils de David et du nom de Jésus? Telle est l'objection qu'élèvent ici les incrédules modernes. Mais ce fait confirme bien plutôt, au contraire, celui de la possession de cette jeune fille. Car le démon qui habitait en elle sentait l'approche de Celui qu'il redoutait, et il le révélait comme malgré lui par la bouche de cette pauvre malade. Et c'est pour cela que sa mère courait après Notre-Seigneur.

« Cependant Jésus ne lui répondait pas un seul mot. « Ses disciples, s'approchant donc de lui, intercédèrent « pour elle, en disant : Accordez-lui donc ce qu'elle vous « demande; car elle ne cesse de crier après nous. Mais « Jésus leur répondit : Je n'ai été envoyé que pour les « brebis égarées de la maison d'Israël. Cette femme, ap- « prochant davantage, entra dans la maison, se jeta à ses « pieds, et lui dit : Seigneur, secourez-moi. Il lui répon- « dit : Il faut d'abord que les enfants soient rassasiés; car « il n'est pas juste de prendre le pain aux enfants, et de « le jeter aux chiens. » En Orient, les chiens courent souvent sans maîtres dans les villes, particulièrement à Constantinople, et suivent le premier venu, qui doit alors se débarrasser d'eux comme il peut. Ce que dit ici Notre-

Seigneur fait allusion à cet usage. Les chiens étaient regardés par les païens eux-mêmes comme des animaux moins purs que les autres, parce qu'ils sont moins chastes; et aucun chien ne pouvait entrer dans l'île sainte de Délos. Or, aux yeux des Juifs, toute idolâtrie était considérée comme une impureté et une fornication; et c'est pour cela qu'ils appelaient chiens tous les Gentils, et qu'ils ont ensuite transporté ce nom aux chrétiens. Ils se considéraient eux-mêmes comme des brebis continuellement poursuivies par ces chiens; mais Jésus se sert ici de ce mot si dur pour éprouver la pauvre Cananéenne.

« Mais elle le supplia de chasser le démon de sa fille, « et lui dit : Voyez, Seigneur, les petits chiens aussi man- « gent sous la table des miettes des enfants qui tombent « des tables de leur maître. Jésus lui répondit : O femme! « ta foi est grande. A cause de ce que tu viens de dire, « va, et qu'il t'arrive comme tu désires. Le démon a quitté « ta fille. Et à ce moment même sa fille fut guérie. Car, « lorsqu'elle revint à la maison, elle la trouva délivrée du « diable et couchée tranquillement sur son lit. » Devant la porte orientale de Sidon, on éleva dans la suite une chapelle à l'endroit où l'on croyait qu'avait eu lieu ce miracle. Mais il a dû plutôt avoir lieu devant les portes de Tyr, conformément aux paroles qui suivent dans l'Évangile le récit de ce fait, telles que les a traduites la Vulgate. Nous trouvons plus tard, dans les Clémentines, la Cananéenne désignée sous le nom de Justa; et on lui donne la ville de Sarepta pour demeure.

CHAPITRE XVII

Le Sermon sur la montagne.

« Jésus quitta de nouveau le pays de Tyr, et vint par « Sidon vers la mer de Galilée dans le district de la Déca- « pole. » Ainsi il revint par la lisière des Gentils, ou la Galilée supérieure, en traversant le mont Liban. Et après avoir touché dans sa route la grande Cana des Sidoniens, puis Hébron et Cadesch des Tyriens, il descendit dans la campagne de Béthulie. Mais la renommée marchait devant lui. Une grande foule de peuple le suivait, et une multitude non moins considérable attendait là son retour. « Jé- « sus, partant de là, alla plus loin, et monta sur une « montagne pour prier. Ayant passé la nuit en prières, « dès qu'il fit jour, il réunit autour de lui ses apôtres, et « il y avait là une grande foule de peuple de Galilée et de « toute la Judée, de Jérusalem et des côtes maritimes, « de Tyr et de Sidon; et ils le suivaient, parce qu'ils « avaient entendu parler de ses actions. Ils étaient venus « pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. » (*Marc*, III, 7; — VII, 31. — *Matth.*, IV, 25; — XV, 29. — *Luc*, VI, 12.)

« Jésus s'assit, ses disciples approchèrent de lui. Et lui, « ouvrant la bouche et levant les yeux sur ses disciples, « les enseignait en disant : Heureux les pauvres en esprit; « car à eux est le royaume des cieux! Heureux les doux, « parce qu'ils possèderont la terre! Heureux les désolés, « parce qu'ils seront consolés! Heureux ceux qui ont faim « et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés! Heu-

« reux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront « Dieu! Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appe-« lés fils de Dieu! Heureux ceux qui souffrent persécution « pour la justice, parce qu'à eux est le royaume des « cieux! Vous êtes heureux lorsque les hommes vous « calomnient et vous persécutent, vous haïssent et vous « chassent, méprisent votre nom et inventent toute sorte « de mal contre vous à cause de moi, le Fils de l'homme : « réjouissez-vous, et soyez dans l'allégresse; car grande « est votre récompense au ciel. Vos pères ont agi de même « à l'égard des prophètes qui étaient avant vous, et les ont « poursuivis.

« Mais malheur à vous, riches; car vous avez reçu « votre récompense! Malheur à vous qui êtes rassasiés; « car vous aurez faim! Malheur à vous qui riez; car vous « pleurerez et serez dans la tristesse! Malheur à vous « quand les hommes vous louent; car ainsi ont fait vos « pères avec les faux prophètes! » H. Grotius, sur le chapitre VI de saint Luc, verset 26, raconte de Phocion chez les Grecs que, lorsqu'il était applaudi par le peuple dans un discours, il avait coutume de demander à ses amis quelle faute il avait faite. Notre-Seigneur continue en ces termes : « Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la « loi et les prophètes; je suis venu au contraire pour les « accomplir. Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Tu « ne tueras point, et quiconque tue encourt un juge-« ment. Mais moi, je vous dis : Quiconque se met en « colère contre son frère encourt par là le jugement de « Dieu. Celui qui dit à son frère : Raca, sera traduit « devant le grand conseil; mais celui qui l'appelle fou se « rend digne du feu de l'enfer. » Raca signifie littérale-

ment *vide*. Ce mot, employé comme injure, voulait dire *tête vide*, *sans cervelle*, *sans intelligence*. C'était donc un terme de mépris. L'autre mot, celui de fou, va plus loin encore, et passe du mépris à l'injure.

« Vous avez entendu qu'il a été dit à vos pères : Tu ne « commettras point d'adultère. Mais moi, je vous dis : « Quiconque regarde une femme avec passion a déjà « commis l'adultère avec elle en son cœur. On vous a « dit que celui qui renvoie sa femme lui donne une « cédule de séparation. Mais moi, je vous dis : Quiconque « se sépare de sa femme hors le cas d'adultère la rend « adultère; et celui qui épouse une femme séparée de « son mari est adultère lui-même. Vous savez de plus « qu'il a été dit à vos pères : Tu ne te parjureras point, « mais tu tiendras au Seigneur les serments que tu as « faits. Mais moi, je vous dis : Ne jurez pas du tout, ni « par la terre, car elle est le marchepied du Seigneur, « ni par Jérusalem, car elle est la ville du grand roi. Tu « ne jureras point non plus par ta propre tête, car tu ne « peux y rendre un seul cheveu blanc ou noir. Mais « contentez-vous de dire oui, oui; non, non. Ce qui va « au delà vient du mal. » C'était une malédiction usitée à cette époque de dire : Que je devienne blanc comme de la glace, si telle ou telle chose n'arrive pas. Lorsque Notre-Seigneur défend de jurer par sa propre tête, il fait allusion à l'état moral et à la coutume du peuple qui l'écoutait.

« Vous savez qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour « dent. Moi, je vous dis : Ne résistez point au méchant; « mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-« lui la joue gauche. Et si quelqu'un veut te faire un

« procès et te prendre ta tunique, abandonne-lui même « ton manteau. Si quelqu'un te force à marcher l'espace « d'un mille avec lui, marche deux milles. Donne à « qui te demande, et ne te détourne point de celui « qui veut emprunter de toi. Si quelqu'un te prend « ce qui est à toi, ne le lui redemande pas. Vous savez « qu'il a été dit : Tu dois aimer ton prochain, et tu « peux haïr ton ennemi. Mais moi, je vous dis : Aimez « vos ennemis; bénissez ceux qui vous maudissent. « Faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez « pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, « afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, « qui fait lever son soleil sur les bons et sur les mé« chants, et qui fait tomber la pluie sur les injustes « comme sur les justes. Car si vous n'aimez que ceux qui « vous aiment, et si vous ne faites de bien qu'à ceux qui « vous en font, que sera votre récompense? Les mé« chants ne font-ils pas la même chose? Et si vous ne « prêtez qu'à ceux qui peuvent vous rendre, quelle ré« compense en aurez-vous? Les publicains n'en font-ils « pas autant? Les pécheurs prêtent bien aussi aux pé« cheurs, à la condition qu'ils leur rendront ce qu'ils « leur ont prêté. Et si vous ne saluez que vos frères, que « faites-vous là de particulier? Les païens ne font-ils pas « la même chose?

« Aimez plutôt vos ennemis; faites du bien et prêtez « sans en rien espérer; c'est ainsi que votre récompense « sera grande, et que vous deviendrez les enfants du « Très-Haut; car lui aussi est bon pour ceux qui sont « injustes et méchants. Soyez miséricordieux comme votre « Père est miséricordieux, et soyez parfaits comme votre

« Père céleste est parfait. Quiconque venant à moi écoute « mes paroles et les accomplit est semblable à un homme « sage qui, voulant bâtir une maison, en a fait les fondements profonds et les a assis sur le rocher. La pluie est « venue, et les flots sont accourus en mugissant, et les « vents ont soufflé avec violence contre la maison, et « l'inondation est survenue, et le fleuve a battu la maison « de ses flots; mais il n'a pu la renverser, et elle n'est « point tombée, car elle était bâtie sur le rocher. Mais « celui qui écoute mes paroles, et ne les accomplit pas, « ressemble à un fou qui bâtit sa maison sur le sable et « sur la surface de la terre, sans poser un fondement « solide; et la pluie est tombée, et les flots sont entrés; « les vents ont soufflé avec violence contre la maison, le « fleuve l'a battue de ses flots, et elle est tombée, et la « ruine de cette maison a été grande. »

CHAPITRE XVIII

Suite du même sujet.

Lorsque les enfants d'Israël, ayant passé le Jourdain, furent entrés dans la terre promise, ils campèrent dans la plaine de Sichar, au milieu de Canaan. Sur le sommet du mont Hébal était un autel de pierre, qu'on y avait élevé comme monument de la loi, et d'où s'élevait vers le Seigneur la fumée des holocaustes des victimes pacifiques. Six tribus se tenaient sur le penchant du mont Hébal pour maudire le peuple, et six autres au penchant

du mont Garizim pour le bénir. Au milieu de la vallée était l'arche d'alliance; autour de l'arche les prêtres, autour des prêtres les lévites, autour des lévites les anciens et les juges, et autour de ces derniers se tenait le peuple tout entier. C'était comme une image du dernier jugement. Alors les lévites, tournés à gauche du côté du mont Hébal, se mirent à crier à haute voix à tous les hommes d'Israël : « Maudit celui qui taille ou qui fond une image, « objet d'abomination pour le Seigneur, et qui l'expose « en secret! Maudit celui qui n'honore pas son père et sa « mère! Maudit celui qui recule les bornes de son voisin! « Maudit celui qui égare un aveugle dans sa route! « Maudit celui qui viole le droit de l'étranger, de la veuve « et de l'orphelin! Maudit celui qui souille le lit de son « père! Maudit celui qui se souille avec un animal! Maudit « celui qui déshonore sa sœur! Maudit celui qui dés- « honore sa bru! Maudit celui qui tue en secret son « prochain! Maudit celui qui accepte des présents pour « verser le sang innocent! Maudit celui qui ne de- « meure pas dans les paroles de la loi et ne les accom- « plit pas par ses œuvres! Et tout le peuple, placé en « amphithéâtre sur le coteau, répétait après chaque ma- « lédiction : *Amen*. »

Puis les lévites se tournant vers le mont Garizim, prononcèrent sur le peuple les paroles de la bénédiction en disant : « Sois béni si tu observes et gardes tous les com- « mandements que je te donne aujourd'hui; le Seigneur « t'élèvera au-dessus de tous les peuples de la terre. Tu « seras béni dans tes villes, et béni dans tes champs; « béni sera le fruit de ton corps et le fruit de ta terre, le « fruit de ton bétail, de tes étables et de tes troupeaux.

« Tes greniers et tes granges seront bénis; tu seras béni « en entrant et en sortant. Bénis seront tes selliers et « toutes tes affaires! Le Seigneur renversera devant toi « tous tes ennemis; il fera de toi son peuple, et te com- « blera de toutes sortes de biens, comme il l'a promis. « Tous les peuples de la terre verront que le nom du « Seigneur a été invoqué sur toi, et ils trembleront devant « toi. » Et les tribus placées à droite sur la pente du Garizim, répétaient après chaque bénédiction : *Amen.* (*Deuteron.*, XI, 26. 27; XII. — *Josué*, VIII, 30.)

Ainsi l'avait commandé le Seigneur sur le Sinaï, lorsqu'il avait donné la loi de l'ancienne alliance; et son commandement fut accompli à la lettre. Car jusqu'à aujourd'hui le mont Hébal, cette montagne de malédiction, est resté désert et stérile; le Garizim, au contraire, fécondé par les bénédictions de Dieu, porte sur ses coteaux verdoyants une multitude innombrable d'oliviers, de légumes et d'herbages. Mais près de là, à côté de Saphet, probablement l'ancienne Béthulie, où Judith tua le prince des armées d'Assyrie, dans la patrie de Tobie, au côté occidental de la mer de Galilée, entre Szaffad et le Tabor, à deux lieues et demie de Tibériade, s'élève une montagne nommée la Montagne des béatitudes, et d'où la vue embrasse Saphet, le grand Hermon et les vallées spacieuses de Gennésareth. C'est là la montagne de la loi pour la nouvelle alliance. Les Turcs l'appellent les cornes de Hittin, parce qu'elle a la forme d'un trône. Et elle fut réellement en ce jour le trône de la majesté du Verbe, qui a fait de la terre son marchepied. D'après le Talmud, Saphet elle-même est encore aujourd'hui une des quatre villes les plus saintes de la terre promise, vers

lesquelles, selon les prophéties, le Messie devait venir. C'est la ville sur la montagne, avec ses maisons bâties sur le rocher, dont Notre-Seigneur parle en saint Matthieu (v, 44; — vii, 24) lorsqu'il compare avec elle ses disciples et les fidèles qui persévèrent dans l'accomplissement de sa loi. Cette ville, ou plutôt la montagne sur laquelle elle s'élevait, fut alors en effet comme le chandelier de la lumière éternelle. La plaine située au pied de la montagne était souvent, pendant l'hiver, obstruée et ravagée par les amas de sable que les ruisseaux y amenaient. Encore aujourd'hui les Juifs croient qu'une prière doit être deux fois la semaine adressée au Seigneur dans les quatre villes de Jérusalem, d'Hébron, de Tibériade et de Saphet, non-seulement pour le salut de leur propre peuple, mais encore pour celui du monde entier; et que sans cela tous les peuples seraient aussitôt précipités dans la ruine. Ainsi, d'après la foi même des Juifs, la bénédiction et la malédiction des peuples sont attachées à ce lieu sacré, comme autrefois la bénédiction et la malédiction d'Israël étaient liées aux montagnes d'Hébal et de Garizim.

C'est au milieu du tonnerre et des éclairs que fut promulguée sur le Sinaï la loi de la justice et de la colère divine. Mais ici, sur la Montagne des béatitudes, la loi de l'amour coule doucement des lèvres du Sauveur. L'ancienne alliance avait commencé par la malédiction, et la malédiction y avait gardé la première place; les bénédictions n'étaient venues qu'après, et beaucoup moins nombreuses : c'est la remarque que fait le Talmud lui-même. On lit en effet dans le livre intitulé *Tanchuma* (fols 80, 1) : « Les malédictions du Deutéronome prennent 29 versets, tandis que les bénédictions n'en

« prennent que 13. » Fidèles à l'esprit de l'ancienne loi, presque tous les prophètes avaient commencé par la malédiction et les menaces, ne faisant apparaître aux yeux l'espérance et l'accomplissement des promesses que dans un lointain avenir. Mais dans la plénitude des temps il n'en devait plus être ainsi. C'est par la bénédiction que commence la nouvelle alliance. Dans la balance divine, l'amour du Fils unique de Dieu s'immolant pour le monde l'emporte sur la colère : et le Sauveur annonçant sa loi aux hommes commence par ces mots : Bienheureux les pauvres ! Si l'ancienne loi contenait principalement des prohibitions, la nouvelle commence par des commandements. L'ancienne n'avait défendu que la transgression extérieure du précepte ; la nouvelle insiste bien plus sur la pureté des intentions, la sanctification de la volonté et du cœur, comme étant l'objet positif et principal du précepte, et sans lesquelles l'observation purement extérieure et les cérémonies d'un culte que dément la volonté sont déclarées des choses de nulle valeur.

« Mais après que Jésus eut achevé ces discours le peuple « fit éclater son admiration sur sa doctrine; car il les « enseignait comme un homme ayant autorité, et non « comme leurs pharisiens et leurs docteurs. »

CHAPITRE XIX

Voyage à Dalmanutha et à Magdala.

« Jésus étant descendu de la montagne dans la plaine, « et se dirigeant vers la mer avec ses disciples, toute la

« multitude du peuple le suivit. Et il les accueillit, par-
« lant avec eux du royaume de Dieu, et rendant la santé
« à ceux qui étaient malades. » C'était dans les plaines spacieuses de Hottein, où dans la suite se donna une bataille sanglante entre les Croisés et Saladin. Ces plaines sont, particulièrement pendant l'hiver, inondées par les torrents qui descendent des montagnes, et dont les eaux s'amassent dans les vallées, d'où elles courent se précipiter dans la mer de Galilée. C'est pour cela qu'ici, comme en beaucoup d'autres endroits de la Palestine, les maisons sont bâties sur les rochers qui forment le flanc des montagnes; et c'est là ce qui donna occasion à Notre-Seigneur de parler à la fin de son discours de la maison bâtie sur le rocher, comme aussi plus tard à propos de Pierre, son apôtre, de parler du rocher sur lequel il voulait bâtir son Église.

« Puis il ordonna à ses disciples de lui tenir prête une
« barque, à cause de la foule qui se pressait autour de
« lui, car il guérissait beaucoup de malades; de sorte
« que tous ceux qui souffraient de quelque mal s'effor-
« çaient de pénétrer jusqu'à lui. Et il venait à lui des
« masses de peuple, amenant des muets, des aveugles,
« des boiteux, des estropiés et d'autres infirmes, et les
« mettant à ses pieds. Et le peuple était dans l'étonne-
« ment en voyant les muets parler, les estropiés marcher
« et les aveugles voir. Et il louait le Dieu d'Israël. Il y
« avait aussi beaucoup de gentils parmi eux. Il y en avait
« aussi quelques-uns qui étaient tourmentés par des
« esprits impurs : et dès qu'ils le voyaient ils tombaient
« à ses pieds, criant et disant : Vous êtes le Fils de Dieu.
« Mais il leur défendait sévèrement de le découvrir ainsi.

« Or tout le peuple désirait de le toucher, car il sortait « de lui une puissance qui guérissait tous les malades. « Jésus, se voyant entouré de toute cette multitude, « monta dans une barque avec ses disciples, et commanda « d'aller au delà de la mer : et il arriva dans le pays de « *Dalmanutha.* » (*Évang. saint Matthieu*, VIII, 1 ; XV, 30 ; XIV. — *Marc*, III, 7 ; VIII, 10. — *Luc*, VI, 17 ; IX, 11.)

Jésus, étant descendu à Dalmanutha avec ses disciples, monta de là à Magdala. Magdala était, comme l'indique son nom, un château-fort. Les thalmudistes l'appellent Migdol Gadar, c'est-à-dire tour des Gadarénens, parce qu'elle était dans le cercle de Gadara, pour la distinguer d'une autre Magdala où est née la grande pénitente Madeleine, et qui était dans le district de Tibériade. La ville était située à l'endroit où le Jourdain sort de la mer, et à une petite distance seulement de Chammath ou des bains chauds de Gadara. Jésus, s'éloignant du peuple avec ses disciples et s'embarquant sur la côte septentrionale de la mer de Galilée, avait donc traversé celle-ci dans toute sa longueur, qui est environ de six à sept lieues, sur deux lieues et demie à peu près de largeur, et il avait pris terre du côté opposé sur la pointe méridionale. Après avoir séjourné à Magdala, il remonta la mer et débarqua à Hippos (en phénicien la ville de l'Écrevisse). C'est là que Jephté avait autrefois cherché un refuge. La ville n'était qu'à trente stades de Tibériade, et elle faisait partie de la Décapole. De là Jésus monta vers Gamala, la ville des Chameaux, avec un château-fort du même nom. Elle est ainsi appelée parce qu'elle était bâtie sur plusieurs crêtes de collines, qui lui donnaient la forme d'un chameau assis. Gamala ou Gaulon, vis-à-vis de Tibériade, était le

lieu principal de la province du même nom; elle était située en face de Tarichée. Au reste, d'après l'Évangile, les habitants de ces deux villes s'attachèrent à Jésus, le suivant en foule à pied pour entendre ses leçons.

CHAPITRE XX

L'Aveugle de Bethsaïda.

« Ils vinrent à Bethsaïda. » C'était la patrie de trois des disciples de Jésus. Elle était située à l'est sur le rivage de la mer, près de l'embouchure du Jourdain, comme on peut le conclure du chapitre IX, vers. 10, de saint Luc, en comparant celui-ci avec saint Jean, chapitre VI, vers. 1. On dispute encore sur la position de cette ville. Mais Pline et Josèphe surtout (*Antiq.* XVIII, 2, 1) disent expressément qu'elle était située au delà de la mer. Philippe, nous dit ce dernier, aussitôt qu'il fut devenu tétrarque, agrandit Bethsaïda, qui n'était auparavant qu'un lieu de peu d'importance, l'embellit par des constructions magnifiques, y amena de nouveaux habitants, en fit une ville comme il avait fait déjà pour Panéas, et lui donna le nom de Julie, en l'honneur de la fille d'Auguste. Mais pourquoi ne trouvons-nous point ce nom dans les Évangiles? La raison en est bien simple : c'est que déjà, du vivant de Notre-Seigneur, le nom de Julie était devenu un nom ignominieux, et que l'empereur, ayant été obligé de bannir sa fille, désirait, au rapport de Suétone, que le monde oubliât qu'il était son père. Ce ne fut qu'après la mort de l'empereur Tibère, époux de cette malheureuse prin-

cesse, que ce nom reparut; et nous le trouvons en effet chez Pline, dans le catalogue des villes juives. Bethsaïda signifie *maison où l'on sue*, ou bien, selon l'interprétation de saint Jérôme, *maison des fruits*, ou bien encore *maison des chasseurs*. C'est à Bethsaïda que, sept ans après cette excursion de Notre-Seigneur, mourut sans enfants le tétrarque Philippe, qui gouvernait ce pays. Son corps fut déposé dans un tombeau qu'il s'était fait construire pendant qu'il vivait encore.

« Jésus étant entré dans une maison, on lui amena « un aveugle, en le priant de le toucher. Jésus lui « demande : Crois-tu que je puisse te guérir? — Oui, « Seigneur, répondit l'aveugle. Là-dessus Jésus lui dit : « Qu'il te soit donc fait selon ta foi. Puis il prit l'aveugle « par la main, le mena dehors sur la place, lui cracha « sur les yeux, lui imposa les mains et lui demanda s'il « voyait quelque chose. Celui-ci regarda, et dit : Je vois « les hommes marcher comme les arbres. Jésus lui mit « une seconde fois la main sur les yeux, et lui dit de « regarder de nouveau. Dès lors il fut guéri et voyait « distinctement les objets. »

Les anciens croyaient que l'on pouvait en crachant dissiper les mauvais enchantements; et nous trouvons un témoignage de cette croyance dans la langue même d'un grand nombre de peuples qui expriment par le même mot l'action de cracher et l'idée d'enchantement. Il est remarquable que Tacite (*Hist.*, IV, 81), Suétone (*Vespas.*, VII) et Dion Cassius (LXVI, 8) racontent de l'empereur Vespasien, comme un fait très-certain, qu'il guérit une fois un aveugle rien qu'en lui crachant sur les yeux, et qu'une autre fois il guérit de la même manière

un homme estropié de la main. C'est un fait aussi que les rois de France, jusqu'à Louis XVI, et les rois d'Angleterre, jusqu'à Élisabeth, guérissaient sympathiquement, à certains jours de l'année, les scrofules par le simple attouchement. Si Notre-Seigneur cracha sur l'aveugle pour le guérir, c'était et pour éprouver la foi de celui-ci et pour échapper aussi à l'admiration du peuple en donnant au miracle qu'il voulait opérer l'apparence d'un événement naturel.

Au reste, dans les climats chauds, où le soleil est plus ardent, comme en Palestine, en Égypte et dans le voisinage des déserts, les maux d'yeux sont bien plus fréquents que chez nous. Ainsi il y a présentement au Caire 4000 aveugles. Dans la capitale de l'Égypte les aveugles sont si nombreux qu'ils y forment une confrérie particulière avec une école. Il y a même certaines fonctions qui leur sont exclusivement confiées, comme par exemple celle des muezzins et des fakires. Les premiers appellent à la prière, et ceux-ci conduisent les morts à leur dernière demeure. Bien plus, dans les émeutes populaires, les aveugles sont très-redoutables comme chefs de parti. Plusieurs causes contribuent à répandre cette infirmité, comme, par exemple, le contraste des ardeurs du sable fin et délié de ces contrées avec l'air pénétrant des côtes de la mer, et les rosées froides de la nuit auxquelles les habitants s'exposent en dormant sous le ciel ou sur les toits plats de leur maison.

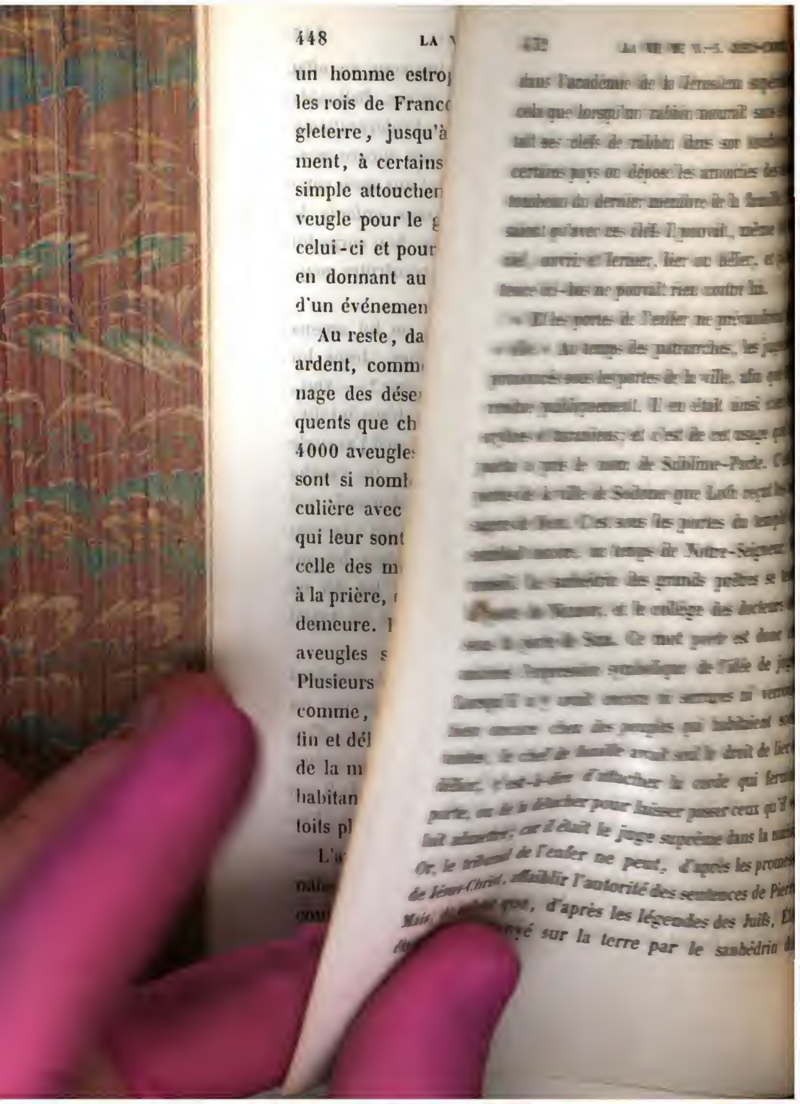
L'aveugle que guérit Notre-Seigneur ne l'était pas de naissance, car il avait déjà vu des arbres, puisqu'il leur comparait les hommes qu'il voyait. Les fièvres, la lèpre, les maladies d'yeux, la jaunisse et la phthisie, les ulcères,

les inflammations, les angines étaient les maladies les plus communes parmi les Juifs, comme nous le voyons par les livres de Moïse (*Lévitiq.*, XXVI, 16.) C'étaient là les maladies que notre divin Sauveur avait le plus souvent occasion de soulager. « Jésus, après avoir guéri l'aveugle, le renvoya chez lui et lui dit : Va-t'en chez toi, mais « quand tu y seras rendu, ne dis à personne ce qui t'est « arrivé; ou, d'après le texte grec, « ne va pas dans « ton village, et garde-toi de le dire à qui que ce soit. « Mais celui-ci s'en alla, et publia le fait dans toute la « contrée. » Notre-Seigneur, cependant, ne trouva point à Bethsaïda l'accueil qu'il devait y attendre : aussi, plus tard, il appela sur cette ville la colère du Ciel, pour la punir d'avoir été insensible aux miracles qui s'étaient accomplis dans son sein. (*Saint Matthieu*, XI, 21.)

CHAPITRE XXI

La Confession de Pierre.

Jésus partit de là avec ses disciples, et, passant par Sogane dans la Gaulonie supérieure, et par Séleucie sur le lac de Samochonite ou des Poissons, il arriva dans les bourgs de Césarée de Philippe, ou Panéas, capitale de l'Iturée et de la tétrarchie de Philippe, au pied de la montagne des Neiges. Elle portait ce nom de son fondateur Hérode Philippe, qui l'avait bâtie près de la grotte de Pan (Paneion), d'où sort le Jourdain, après avoir coulé sous terre, comme l'Eurotas et le Timave, l'espace de 120 stades. Hérode voulut s'assurer du fait en jetant des



un homme estro
les rois de Franc
gleterre, jusqu'à
ment, à certains
simple attouchen
veugle pour le
celui-ci et pour
en donnant au
d'un événemen

Au reste, da
ardent, comm
nage des dése
quents que ch
4000 aveugle
sont si nomb
culière avec
qui leur sont
celle des m
à la prière,
demeure.
aveugles
Plusieurs
comme,
fin et dé
de la m
habitan
toits p

L'a

chercher la décision d'un illustre rab-
sions de Pierre ont force de loi, même

, dans les paroles qu'il adresse à Pierre,
idées et aux usages en vigueur chez le
duquel il vivait. Ces paroles, avec celles
institua le sacrement de l'Eucharistie,
claires et les plus faciles à saisir qu'il
noncées pendant sa vie. Dans les clefs
l'autorité législative du chef suprême de
supposent ou plutôt elles lui donnent le
par des commandements tous les fidèles sur
de les en délier. Elles expriment et signi-
pouvoir de commander et de dispenser; et
sens que les écoles de Hillel et de Schammée
les mots *lier* et *délier*, et les ont opposés l'un
tous les contemporains de Notre-Seigneur,
nt ces paroles, ne pouvaient les prendre autre-
dans le sens le plus étendu. Les clefs expriment
qu'a le chef suprême de recevoir qui que ce
le temple de l'Église, ou d'exclure de la com-
ceux qu'il ne veut plus y laisser; le pouvoir
communion comme celui de l'excommunication
interdit. Ce sont les clefs de la maison de David
nfèrent le droit de juger et de gouverner l'É-

rois fois Notre-Seigneur a parlé de cette manière à
rre. Et d'abord en le choisissant, il en avait fait l'ancre
la pierre fondamentale de son Église. Puis il change
n nom pour récompenser sa fidélité à espérer dans le
Messie. Maintenant il lui donne la juridiction suprême

pailles dans le fleuve avant qu'il se perdît sous la terre. Les Juifs croyaient que, lorsque le Messie viendrait, l'eau de cette caverne se changerait en sang. Les bourgs dont il est parlé plus haut avaient leurs seigneurs, et nous connaisson même par Josèphe celui des villages de Gamala que parcourut alors Jésus-Christ. Il s'appelait Jacimus.

« Pendant la route, Jésus demanda à ses disciples : « Pour qui prend-on le Fils de l'Homme? Ils répondirent : Quelques-uns disent que vous êtes Jean-Baptiste; d'autres, que vous êtes Élie; d'autres encore, « que vous êtes Jérémie, ou bien que quelque ancien « prophète s'est montré de nouveau en votre personne. Il « leur dit alors : Et vous, qui croyez-vous que je suis? « Simon-Pierre prit la parole et dit : Vous êtes le Christ, « le Fils du Dieu vivant. Mais Jésus répondit : Tu es heureux, fils de Jonas : car ce n'est ni la chair ni le sang « qui t'ont révélé cela, mais bien mon Père qui est au « ciel. Et moi je te dis : Tu es pierre, et sur ce rocher je « bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donne les clefs du royaume « des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié « dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera « aussi délié dans le ciel. Puis il ordonna à ses disciples « avec instance de ne dire devant qui que ce fût qu'il « était le Christ, l'oint du Seigneur. Car, dit-il, le Fils de « l'homme doit encore souffrir beaucoup, être rejeté des « anciens, des grands prêtres et des docteurs, et être « mis à mort; mais il ressuscitera au troisième jour. » (*Marc*, VIII, 27. — *Matthieu*, XVI, 13; — XVIII, 18. — *Luc*, IX, 18.)

Pour bien apprécier les paroles de Notre-Seigneur à Pierre, nous devons nous rappeler les idées qu'avaient les rabbins du temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Malheureusement, la ruine et la destruction de Jérusalem ne nous ont laissé que quelques fragments de leurs ouvrages; mais ceux-ci suffisent encore pour nous faire apprécier jusqu'à un certain point leurs croyances, leurs opinions et leurs usages à cette époque. Quiconque chez les Juifs était revêtu de la dignité de rabbin recevait comme symbole de ses nouvelles fonctions une clef que Notre-Seigneur appelle la clef de la connaissance, et qui est appelée par Isaïe et par saint Jean dans l'Apocalypse, la clef de la maison de David. Car ainsi parle le Seigneur des armées par la bouche du prophète de l'ancienne alliance : « J'appellerai Éliacim, le fils d'Helcias, et le ferai « chef du temple. Je lui donnerai la tunique, et le ceindrai de ta ceinture. Je mettrai ta puissance en sa main, « afin qu'il soit un père pour les habitants de Jérusalem « et pour la maison de Juda. Je mettrai sur ses épaules « la clef de la maison de David, pour qu'il ouvre, et « qu'après lui personne ne ferme ce qu'il aura ouvert; « pour qu'il ferme, et que personne après lui n'ouvre ce « qu'il aura fermé. »

Il s'agit ici des clefs de la maison de Dieu à Jérusalem, qui doivent passer en d'autres mains. Mais les Juifs, qui se représentaient une Jérusalem céleste avec son temple, croyaient y trouver aussi une école ou un sanhédrin céleste, correspondant au sanhédrin de la Jérusalem terrestre; et ils étaient persuadés que bien souvent les paroles et les sentences prononcées ici-bas par les rabbins les plus célèbres étaient accueillies avec faveur et applaudies

dans l'académie de la Jérusalem supérieure. C'est pour cela que lorsqu'un rabbin mourait sans enfants, on mettait ses clefs de rabbin dans son tombeau, comme en certains pays on dépose les armoiries des ancêtres dans le tombeau du dernier membre de la famille. Les Juifs pensaient qu'avec ces clefs il pouvait, même là-haut dans le ciel, ouvrir et fermer, lier ou délier, et qu'aucune sentence ici-bas ne pouvait rien contre lui.

« Et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre « elle. » Au temps des patriarches, les jugements étaient prononcés sous les portes de la ville, afin que la justice fût rendue publiquement. Il en était ainsi chez les peuples scythes et turaniens; et c'est de cet usage que la cour du pacha a pris le nom de Sublime-Porte. C'est sous les portes de la ville de Sodome que Loth reçut les trois messagers de Dieu. C'est sous les portes du temple que s'assemblait encore, au temps de Notre-Seigneur, le grand conseil. Le sanhédrin des grands prêtres se tenait sous la porte de Nicanor, et le collége des docteurs de la loi sous la porte de Suza. Ce mot *porte* est donc chez les anciens l'expression symbolique de l'idée de jugement. Lorsqu'il n'y avait encore ni serrures ni verrous, ou bien encore chez des peuples qui habitaient sous des tentes, le chef de famille avait seul le droit de lier et de délier, c'est-à-dire d'attacher la corde qui fermait la porte, ou de la détacher pour laisser passer ceux qu'il voulait admettre; car il était le juge suprême dans la maison. Or, le tribunal de l'enfer ne peut, d'après les promesses de Jésus-Christ, affaiblir l'autorité des sentences de Pierre. Mais, de même que, d'après les légendes des Juifs, Élie était souvent envoyé sur la terre par le sanhédrin du

ciel pour y venir chercher la décision d'un illustre rabbin, ainsi les décisions de Pierre ont force de loi, même aux yeux de Dieu.

Notre-Seigneur, dans les paroles qu'il adresse à Pierre, fait allusion aux idées et aux usages en vigueur chez le peuple au milieu duquel il vivait. Ces paroles, avec celles par lesquelles il institua le sacrement de l'Eucharistie, sont les plus claires et les plus faciles à saisir qu'il ait jamais prononcées pendant sa vie. Dans les clefs consiste toute l'autorité législative du chef suprême de l'Église. Elles supposent ou plutôt elles lui donnent le droit de lier par des commandements tous les fidèles sur la terre, ou de les en délier. Elles expriment et signifient le plein pouvoir de commander et de dispenser; et c'est en ce sens que les écoles de Hillel et de Schammée ont entendu les mots *lier* et *délier*, et les ont opposés l'un à l'autre. Et tous les contemporains de Notre-Seigneur, en entendant ces paroles, ne pouvaient les prendre autrement que dans le sens le plus étendu. Les clefs expriment le pouvoir qu'a le chef suprême de recevoir qui que ce soit dans le temple de l'Église, ou d'exclure de la communauté ceux qu'il ne veut plus y laisser; le pouvoir de la communion comme celui de l'excommunication et de l'interdit. Ce sont les clefs de la maison de David qui confèrent le droit de juger et de gouverner l'Église.

Trois fois Notre-Seigneur a parlé de cette manière à Pierre. Et d'abord en le choisissant, il en avait fait l'ancre et la pierre fondamentale de son Église. Puis il change son nom pour récompenser sa fidélité à espérer dans le Messie. Maintenant il lui donne la juridiction suprême

sur tous les croyants, pour récompenser sa foi. C'est de la foi de Pierre que s'informe le Fils de Dieu; c'est à lui qu'il demande si on le regarde comme un prophète et un docteur. Les autres confessions ne lui suffisent pas. Puis, lorsqu'il est près de quitter la terre, il s'enquiert jusqu'à trois fois de l'amour de Pierre à son égard, et le charge de paître ses brebis et ses agneaux, et de les conduire à travers les pâturages du royaume céleste à la jouissance des sacrements qui sanctifient l'homme. Mais quant au pouvoir de retenir les péchés dans le tribunal de la pénitence, qui n'est que la puissance de lier et de délier portée à son plus haut point, Notre-Seigneur ne l'a donnée à ses apôtres qu'après avoir porté lui-même sur la croix tous les péchés du monde.

C'est pendant qu'ils approchaient de Césarée de Philippe, capitale de l'Iturée, que Notre-Seigneur nomma Pierre chef spirituel de son Église. Or, en ce moment, d'après la remarque de saint Luc (IX, 18), « Jésus était seul avec ses disciples, et il priait; » en d'autres termes, Jésus, avant d'accomplir cet acte si important, voulut prier son Père, et faire descendre sa grâce sur l'apôtre qu'il établissait son vicaire. Toutes les fois qu'il entreprenait quelque chose d'important pour la fondation du royaume de Dieu sur la terre, il s'adressait auparavant dans la prière à son Père céleste. Il prie dans un lieu solitaire avant de commencer sa première mission dans la Galilée. Il prie avant de distribuer aux hommes dans le sermon de la montagne la plénitude de la doctrine céleste. Il prie avant d'être glorifié sur le Thabor. Il prie avant d'envoyer pour la première fois ses disciples prêcher. Il se retire à l'écart pour prier avant la multiplication miraculeuse des pains. Il

prie de même ici avant de choisir Pierre pour son successeur et pour chef futur de son Église. Les paroles de Notre-Seigneur ne sont pas des mots seulement. Chacune est un fait, une vérité, une réalité; car, pour lui, parler c'est agir. D'après le Digeste (tit. *de Legatis*), le père en mourant donne à sa fille aînée l'anneau qui sert de sceau, ou les clefs de famille, comme signe de l'héritage qu'il lui transfère. D'après une ancienne coutume, au contraire, le mari qui se séparait de sa femme lui ôtait les clefs de la maison. Le Christ était l'époux de l'Église mosaïque : celle-ci devint adultère, et par suite stérile. C'est pour cela que Jésus-Christ se sépare d'elle et la répudie. Il lui ôte les clefs de sa maison, et les donne au représentant et au chef de son Église; et c'est ainsi qu'il célèbre ses fiançailles avec sa nouvelle épouse. Mais il n'en sera point de cette alliance comme de la première, et les puissances de l'enfer ne pourront jamais la rompre.

CHAPITRE XXII

Jésus passe par Chorozaïm.

Jésus revint ensuite sur ses pas avec ses disciples; et après avoir parcouru toute la Gaulonite, la moitié du domaine de l'ancienne tribu de Manassès, et le centre du tétrarchat de Philippe, il passa sur l'autre rive, descendit le Jourdain, et vint dans le district de Chorozaïm. Ce n'était point une ville, mais un district ou un pays : c'est du moins l'opinion de plusieurs interprètes qui, séparant



ce mot en deux, lisent Chôra Zin, c'est-à-dire *la contrée de Zin*. Peut-être serait-il mieux de lire, d'après l'hébreu, *contrée des montagnes*. Ce pays était situé au nord et à l'est de la mer de Galilée. Il se composait de forêts et de prairies appartenant à la tribu de Nepthali, dont le patriarche Jacob dit dans les bénédictions qu'il prononça sur son lit de mort : « Nephtali est un cerf qui court « librement, il n'ignore point les belles paroles. » C'est de là que Sisara, commandant des armées de Jabin, partit pour combattre Israël. Mais, vaincu par Barac, le héros de la tribu de Nephtali, il périt enfin de la main d'une femme.

Sur les rives du lac de Samochonite ou Mérom, presque sec pendant l'été et couvert de roseaux au milieu desquels se cachent les sangliers et les serpents, mais dont les eaux, à l'époque de la récolte, lorsque fondent les neiges du mont Liban, atteignent la moitié de la hauteur du lac de Gennésareth; là, sur les rives du lac et dans toute la contrée au nord de la mer de Galilée, retentit la voix du Sauveur, et il opéra beaucoup de miracles dans les villes et les villages du pays, à Dan ou Laïs, comme elle s'appelait avant sa conquête par les Danites; à Chazor, la ville de Yabin, au-dessus du lac de Mérom; à Thisbe, patrie d'Élie et de Tobie, à droite de la ville de Cadeseh; à Beth-Maron et à Gusch-Chaleb ou Gischala, située dans les montagnes et qui renfermait les tombeaux de Shemaia et d'Abtalion, ces célèbres devanciers de Hillel et de Gamaliel. D'après une tradition que saint Jérôme nous a conservée dans son Commentaire sur l'Épître à Philémon, les ancêtres de l'apôtre saint Paul y demeurèrent avant de se retirer à Tarse, en Cilicie; de

sorte que cet apôtre serait aussi Galiléen d'origine. Toutes ces villes appartenaient au district de Chorazim ou au pays de Nephtali. Ainsi fut accomplie la parole du prophète Isaïe : « La Galilée des Gentils, le peuple qui habite « les rives de la mer, comme au delà du Jourdain, a vu « une grande lumière. » Mais les discours et les miracles de Notre-Seigneur ne convertirent point les habitants de ce pays : aussi il appela sur eux les jugements de Dieu, et les quitta. (*Saint Matth.*, IV, 15 ; — XI, 21.— *Luc*, X, 13.) Nous pouvons appeler cette année l'année des voyages ou des missions de Jésus-Christ. Après une longue absence, il revint enfin à Capharnaüm.

CHAPITRE XXIII

Madeleine.

« Un pharisien nommé Simon invita Jésus à table ; et « Jésus entra chez lui et se mit à table. Or voici qu'une « femme de la ville qui était une pécheresse publique, « ayant appris qu'il était à table dans la maison du pha- « risien, vint avec un vase d'albâtre plein de parfums, « s'assit aux pieds de Jésus, fondant en larmes ; et versant « ses parfums sur ses pieds, elle les baisait et les essuyait « avec les cheveux de sa tête. » Elle voulait par là témoigner à Jésus qu'elle lui était entièrement soumise, et qu'elle se consacrait à son service. Car c'était chez les anciens un signe de servitude et l'occupation des esclaves de laver les pieds de leurs maîtres, et de les essuyer avec leurs cheveux, qu'ils portaient très-longs à cause de cela.

C'était cependant un grand opprobre pour les femmes juives de se découvrir la tête, et de se laisser tomber les cheveux en public, excepté dans un grand deuil. Et le prêtre déliait la ceinture qui attachait les cheveux des femmes lorsque celles-ci étaient soupçonnées d'avoir violé la chasteté, et qu'elles devaient, à cause de cela, boire de l'eau amère. Mais Madeleine, abîmée dans la douleur, ne savait plus trop ce qu'elle faisait. Accablée par le souvenir et le repentir de ses fautes, elle se jette comme une pécheresse publique aux pieds de Jésus, et détachant elle-même le lien qui attache les tresses de ses cheveux, elle s'en sert pour essuyer les larmes qu'elle répand, après s'en être servie pour séduire et captiver les cœurs. Oubliant la vanité, et s'oubliant elle-même, elle veut goûter en quelque sorte la honte et l'opprobre dans les objets mêmes où elle a goûté les faux charmes du péché.

« Et elle brisa le vase aux parfums. » C'était une coutume chez les Juifs, comme nous l'avons vu plus haut, que le fiancé envoyât à sa fiancée, le matin du jour de son mariage, des parures et des ornements de toutes sortes, des fruits, du vin et des vases de parfums ou d'essences. Ces parfums étaient ordinairement renfermés dans des vases d'albâtre, parce qu'ils s'y conservaient mieux; et ils venaient le plus souvent de Tyr, où il s'en faisait un grand commerce. Or la pécheresse avait rompu la foi qu'elle avait jurée à son mari; et comme aveu symbolique de sa faute, elle brise devant Jésus ces vases qu'elle avait reçus de son fiancé au jour de ses noces, et qu'elle aurait dû conserver toujours intacts comme signe de sa fidélité conjugale. Elle avait prodigué le carmin qu'elle avait

reçu le même jour, et s'en était servie pour attirer à elle les hommes étrangers, selon l'usage des femmes coquettes chez les Juifs. C'est pour cela qu'elle répand ses parfums aux pieds de Jésus. C'était encore un usage dans les festins de noces d'oindre la tête du rabbin qui y présidait, et de briser un vase précieux comme avertissement de ne pas s'abandonner à une joie immodérée. Madeleine prenait pour époux son Sauveur, et célébrait son union mystique avec lui.

« Le pharisien, voyant cela, disait au fond de son « cœur : S'il était prophète, il saurait bien quelle est « cette femme qui le touche; car elle est une pécheresse. « Mais Jésus, pénétrant sa pensée, lui dit : Simon, j'ai « quelque chose à te dire. — Maître, parlez, lui répondit « Simon. — Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui « devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante seule- « ment; et comme ils ne pouvaient le payer ni l'un ni « l'autre, il leur remit à tous deux leur dette. Dis-moi « maintenant lequel des deux l'aimera maintenant davan- « tage? — Simon lui répondit : Ce sera sans doute celui « à qui il a le plus remis. Puis se tournant vers la femme, « il dit à Simon : Vois-tu cette femme? Je suis venu « chez toi : tu ne m'as pas donné d'eau pour me laver « les pieds; celle-ci, au contraire, les a mouillés de ses « larmes et essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point « donné le baiser, mais celle-ci n'a cessé de me baiser « les pieds depuis qu'elle est entrée. Tu n'as point oint « ma tête avec de l'huile, et celle-ci a oint mes pieds « avec des parfums. Aussi, je te le dis, il lui a été remis « beaucoup de péchés, parce qu'elle a beaucoup aimé. « Celui-là aime moins à qui il est moins donné. Et il dit

« à la femme : Tes péchés te sont remis. Alors ceux qui « étaient à table avec Jésus commencèrent à se dire : « Qu'est-il donc, pour remettre ainsi les péchés? Mais il « dit à la femme : Ta foi t'a sauvée; va en paix. » (*Luc*, VII, 36; XI, 37. — *Marc*, XLI, 3; XVI, 9. — *Matth.*, XXVI, 6. — *Jean*, XI, 2.)

L'orgueil du pharisien opulent offre un contraste remarquable avec l'amour repentant de Madeleine. Il invite Jésus seul à sa table, et laisse de côté ses apôtres. Il ne lui présente pas d'eau pour se laver les pieds, il n'oint point sa tête avec de l'huile, comme on avait coutume de le faire à l'égard des personnes de distinction. Il ne lui donne point le baiser de bienvenue, comme le faisaient les anciens, et particulièrement les Romains, lorsqu'ils recevaient un ami. Judas nous offrira plus tard une nouvelle preuve de cette coutume. Mais Notre-Seigneur sut bien rabattre son orgueil en lui opposant la conduite d'une pécheresse publique, méprisée dans tout le pays, et en donnant à celle-ci la préférence sur lui.

Cette pécheresse était Marie, appelée Madeleine du nom de Magdala, sa patrie. Elle était connue dans la ville par sa vie criminelle. Le lieu qu'elle habitait devait donc être voisin de Capharnaüm, que les évangélistes appellent simplement *la ville*. En effet, aujourd'hui encore, lorsqu'on monte de Tibériade vers les ruines de l'ancienne Capharnaüm, on traverse, près de la capitale de la Galilée, un village composé de quelques misérables huttes, et que les Arabes appellent El-Medschel. C'est l'ancienne Magdala, le pays des tourterelles; et c'est pour cela que la forteresse qui le domine s'appelle *Château des tourterelles*; de même que la vallée porte le nom de Wadi-Hamam,

ou *Vallée des tourterelles*. Il y avait là encore du temps des croisades un fort très-important. Une multitude de sources chaudes coulent dans la contrée, et se réunissent dans la rivière nommée Hittin, que l'on passait alors sur un pont. C'est là aussi qu'était la fameuse source nommée Mirjam, où, d'après une légende des rabbins, la sœur de Moïse fut guérie de la lèpre en s'y lavant, et qui avait conservé depuis une puissance merveilleuse.

Magdala, en syriaque Mugdala, était à une petite distance de Chammath ou des bains chauds de Tibériade, puisqu'on pouvait y aller un jour de sabbat. Ces deux endroits étaient fameux par leurs écoles et par les rabbins qui y avaient demeuré. Aussi nous trouvons dans les livres du Talmud plusieurs rabbins portant le nom de Magdala. Ce lieu n'était qu'un faubourg de Tibériade. C'est là qu'habitait Madeleine. Elle était connue pour une pécheresse; mais le Seigneur l'avait délivrée de la puissance des esprits ténébreux en chassant d'elle sept démons. C'étaient les démons de ses passions; car les Juifs attribuaient au diable toutes les mauvaises inclinations et toutes les maladies, et regardaient les maux qui accablent l'humanité comme une suite de la première chute qu'avait amenée la tentation du démon. A partir de ce moment, Madeleine ne fut plus la même; elle abandonna sa patrie, théâtre de ses péchés; son cœur tout entier était à son Sauveur; elle le chercha, le trouva dans la maison du pharisien, et ne le quitta plus depuis.

Les rabbins nous ont laissé une description détaillée de la vie de cette Madeleine. Ils l'appellent Magdila Neschaia, c'est-à-dire *qui fait des tresses de cheveux*. C'est la signification talmudique de son surnom. Ils prétendent qu'elle



était occupée à tresser des cheveux de femme en rond comme les portaient alors les Juives. Nous voyons plus tard les deux grands apôtres Pierre et Paul s'élever avec force contre ce genre de parure. (Saint Pierre, *Ire Épît.*, III. — Saint Paul, *Ire Épît. aux Corinth.*) Madeleine était la femme d'un certain Paphus, fils de Judas; mais elle lui était devenue infidèle, parce qu'il la traitait trop sévèrement, et qu'il la renfermait par jalousie. Son séducteur s'appelait Pandera ou Pandira : son nom se trouve une douzaine de fois dans le Talmud; les plus anciens Pères de l'Église en font mention, et il est devenu tellement historique qu'il est impossible de douter un seul instant de son existence. Il avait embrassé la profession militaire, et appartenait probablement à la garnison du château de Magdala. D'après une tradition, il aurait été le paranymphe de Madeleine, ou son conducteur le jour de ses noces, ce qui lui donnait, d'après les mœurs du pays, un facile accès dans la maison. Mais, lorsque la conduite de sa femme fut connue, Paphus, qui, à ce qu'il paraît, était aussi docteur de la loi, rompit son mariage avec elle pour échapper au déshonneur. Il ne faut donc pas s'étonner de voir plus tard Madeleine à la suite de Jésus.

Les Juifs appellent encore Madeleine Satda ou Stada, c'est-à-dire l'apostate, soit parce qu'elle avait été répudiée par son mari, soit peut-être aussi parce qu'elle avait quitté le judaïsme. Ils la placent au plus profond de l'enfer, dont elle a été, disent-ils, tirée quelquefois, comme l'esprit de Samuel, par des enchantements. Mais qui croirait que la similitude des noms a fait confondre Marie de Nazareth avec Marie de Magdala, et fait rejaillir jusque

sur la Mère immaculée de Dieu l'accusation qu'avait trop bien méritée, hélas! Marie-Madeleine! Et déjà les premiers Pères de l'Église, Origène, saint Épiphane, et plus tard saint Jean Damascène se virent obligés de réfuter ces calomnies; et les deux derniers crurent ne pouvoir le faire qu'en accueillant le nom de Pandera lui-même dans la généalogie de Jésus-Christ. Cette calomnie, ou plutôt ce blasphème, insinué d'abord par l'historien Josèphe, et dans l'Évangile de Nicodème, répété par Celse, vomi un nombre infini de fois dans le Talmud et les autres écrits des rabbins, a été l'objet spécial d'un livre intitulé *Toledoth Jeschu* ou *Livre de la génération de Jésus*. Maimonides, et de nos jours Salvador, n'ont pas rougi de le répéter. Nous avons dû en faire ici mention, parce que son origine est restée pour tous jusqu'ici une énigme qui semble inexplicable. Mais cette énigme, grâce aux progrès de la critique, se dénoue d'elle-même aujourd'hui, quand on a soin de bien saisir l'ensemble des faits, et de tenir ferme dans la main le fil qui les tient enchaînés. Nous pouvons au reste convaincre de mensonge et de blasphème le fanatisme et l'impiété des Juifs. Dans l'ancienne alliance, en effet, les enfants qui provenaient d'une union illégitime étaient exclus du sacerdoce et des fonctions de rabbin jusqu'à la dixième génération. Or jamais, du temps de Jésus, les Juifs ne lui ont fait un tel reproche, quoiqu'ils lui aient donné souvent les noms de possédé, de fou, etc.

Toutes ces circonstances, et le nom lui-même de Magdala ajouté au nom de Marie, ce qui était très-rare pour les femmes, nous porte à conclure que Madeleine occupait un rang élevé dans le pays. Nous pouvons le conjec-

turer encore d'après l'éclat que firent et sa chute et sa conversion. D'après le Talmud, Magdala, de même que Sichin, patrie des Zébédées, payait l'impôt à la ville de Jérusalem. Ce lieu était très-décrié pour les mœurs de ses habitants. Lighfoote, sur le chapitre VIII de saint Luc, est porté à croire que Magdala est un autre nom de Béthanie. S'il en était ainsi, Marie de Béthanie et Marie de Magdala, c'est-à-dire Marie la contemplative et Marie la pénitente seraient une seule et même personne. Mais l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, telle que nous l'avons exposée jusqu'ici, prouve incontestablement que ce sont deux femmes différentes. Toute l'histoire de Marie-Madeleine, telle que la racontent les rabbins, est parfaitement authentique. La patrie de cette illustre pénitente est bien certainement Magdala, près de la mer de Tibériade, où le Seigneur l'avait trouvée et accueillie avec tant de bienveillance. Dans cette circonstance, comme en toutes celles du même genre, Jésus profita de l'occasion qui lui était offerte pour proposer à ceux qui l'entouraient quelques paraboles.

CHAPITRE XXIV

Parabole des Dix Vierges et des Dix Talents.

« Le royaume du ciel est semblable à dix vierges qui « prirent leurs lampes et allèrent au-devant de l'époux et « de l'épouse. Cinq d'entre elles étaient folles, cinq autres « étaient sages. Les cinq folles prirent bien leurs lampes, « il est vrai, mais sans prendre d'huile avec elles. Mais les

« sages prirent avec les lampes de l'huile dans leurs vases. « Or, comme l'époux tardait, elles eurent toutes besoin « de sommeil, et s'endormirent. Mais un grand bruit se fit « entendre au milieu de la nuit : Voici l'époux qui vient; « allez à sa rencontre. Aussitôt toutes ces vierges se le- « vèrent et ornèrent leurs lampes. Mais les folles dirent « aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes « s'éteignent. Mais les sages leur répondirent : Nous n'au- « rions peut-être pas assez d'huile pour nous et pour « vous; allez plutôt en acheter chez les marchands. Or, « pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva, et « celles qui étaient prêtes entrèrent dans la salle du festin « avec lui, et la porte fut fermée. Enfin les autres vierges « vinrent aussi, et dirent : Maître, maître, ouvrez-nous; « mais il leur répondit : En vérité, je vous le dis, je ne « vous connais point. Veillez donc, car vous ne savez ni « le jour ni l'heure.

« Il en sera comme d'un homme qui, voulant voyager, « assembla ses serviteurs, et leur confia ses biens. A l'un « il donna cinq talents, à un autre deux, à un troisième un « seulement; à chacun selon ses dispositions; puis il partit « aussitôt après. Or, celui qui avait reçu cinq talents partit, « et sut si bien les faire valoir, qu'il en gagna cinq autres. « De même celui qui en avait reçu deux en gagna deux « autres. Mais celui qui n'en avait eu qu'un alla creuser « une fosse dans la terre, et y enfouit l'argent de son « maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs « revint et leur demanda leurs comptes. Alors celui qui « avait reçu cinq talents approcha, et, présentant cinq « autres talents, il dit : Maître, vous m'avez confié cinq « talents; avec eux j'en ai gagné cinq autres. Le maître

« lui dit alors : C'est bien, bon et fidèle serviteur; puis-
« que tu as été fidèle en peu de choses, je t'en confierai
« beaucoup : entre dans la joie de ton maître. Puis vint
« celui qui avait reçu deux talents, et il dit : Maître,
« vous m'avez confié deux talents, et j'en ai gagné deux
« autres encore. Son maître lui dit : C'est bien, bon et
« fidèle serviteur; puisque tu as été fidèle en peu de
« choses, je t'en confierai beaucoup : entre dans la joie
« de ton maître. Celui qui n'avait reçu qu'un talent vint
« à son tour, et dit : Maître, je savais que vous êtes un
« homme dur; que vous moissonnez où vous n'avez point
« semé, et recueillez où vous n'avez point jeté de grain.
« Craignant donc, je suis allé cacher votre talent dans la
« terre; voici ce qui vous appartient. Son maître lui ré-
« pondit : Serviteur méchant et paresseux, tu savais donc
« que je moisonne où je n'ai point semé, et que je re-
« cueille où je n'ai point semé de grain? Tu aurais dû
« alors porter mon argent aux banquiers, et à mon retour
« j'aurais trouvé le capital avec les intérêts. Prenez-lui
« donc son talent, et donnez-le à celui qui en a dix, car
« à celui qui a on donnera encore, pour qu'il ait en abon-
« dance : mais à celui qui n'a pas, on lui prendra encore
« ce qu'il paraît avoir. Pour le mauvais serviteur, jetez-le
« dans les ténèbres extérieures, là il trouvera des pleurs
« et des grincements de dents.

Il s'agit dans ces paraboles des divers degrés auxquels la grâce nous est donnée et de la récompense qui répond à chacun d'eux. La première a principalement pour objet de nous prémunir contre la négligence et la paresse à nous préparer au royaume de Dieu. Quoique le sens de ces paraboles soit universel, et puisse s'appliquer à tous

les hommes, à tous les temps et à tous les lieux; quoique chacun de nous en particulier puisse y trouver un fonds inépuisable de réflexions et d'enseignements, elles ont néanmoins un rapport spécial et immédiat à certaines circonstances de la vie de Notre-Seigneur. C'est lui qui nous est représenté par l'époux dans la première parabole, et par le maître dans la seconde. Après avoir prêché l'Évangile dans le pays où il se trouvait alors, il l'avait quitté pour aller faire d'autres missions. Avant de se séparer des habitants de cette contrée, il les avait comblés de grâces, afin qu'ils en fissent leur profit. Ces paraboles nous montrent qu'il ne trouva pas sous ce rapport tout ce qu'il avait droit d'attendre. Un petit nombre seulement avait gardé la lumière de la foi. Les autres avaient, comme Simon le pharisien, enfoui le talent qu'ils avaient reçu, et laissé s'éteindre l'espérance du Messie dans le mouvement des affaires qui agitent la vie de l'homme ici-bas.

Chez les Juifs, de même que chez les Grecs (Xenoph., *Ephes.*, 1re partie, 10. — Statius, *Theb.*, 8, 234), les Romains, les Perses et chez plusieurs autres peuples encore, c'était l'usage de conduire l'épouse dans la maison de l'époux au milieu d'un chœur de vierges portant à la main des lumières. Les lampes allumées sont le symbole de l'éclat que répand autour de soi l'innocence et la pureté du cœur. Éteindre les lampes, c'était, au contraire, un symbole auquel on attachait un mauvais sens. On ne les éteignait en effet que lorsque la ceinture de l'épouse était déliée. De là la colère de l'époux dans la parabole. C'était dans un festin, après avoir choisi Matthieu pour apôtre, qu'il avait, au commencement de

l'année, prononcé ses premières paraboles, celles de l'Enfant prodigue et du Père de famille qui invite aux noces de son fils. C'est encore pendant un festin, après avoir appelé la femme égarée, que Jésus prononça la parabole des cinq talents et celle des cinq vierges sages et des cinq vierges folles. Pour Madeleine, elle avait reçu de grands dons, mais elle en retira de gros intérêts; car elle les mit aux pieds de son Sauveur, consacrant à son service tout ce qu'elle possédait, afin de recevoir de lui dans l'autre vie la récompense de son dévouement, et de s'asseoir avec lui au céleste festin.

Pendant que saint Matthieu (xxv) nous raconte ces paraboles du Sauveur, saint Luc (xix) nous en rapporte une autre semblable, dans laquelle il s'agit de dix livres qu'un noble distribue à ses dix serviteurs avant de partir pour un voyage. On voit que Notre-Seigneur veut exprimer ici une égale distribution de grâces, diversement employées et donnant un produit inégal, tandis que dans la parabole des talents il veut nous représenter des hommes qui ont reçu la grâce à des degrés divers, et qui reçoivent aussi des récompenses différentes.

Nous trouvons dans les livres des rabbins ces mêmes paraboles exprimées à peu près dans les mêmes termes, soit que Notre-Seigneur Jésus-Christ les ait trouvées déjà en circulation de son temps parmi le peuple, à peu près comme Salomon, qui, en publiant ses trois mille proverbes, n'avait fait que puiser dans un fonds commun à toute la nation juive; soit que ces docteurs aient copié et imité les récits des Évangiles, pour avoir à opposer aux chrétiens quelque chose qui pût contre-balancer les enseignements du Sauveur; et cette hypothèse est de beau-

coup la plus probable. Quoi qu'il en soit, le Talmud de Babylone, qui date du VIe siècle, nous raconte ces mêmes paraboles dans le même ordre qu'elles sont racontées dans l'Évangile. Elles sont attribuées au rabbin Jochanan, fils de Zachée. « Un roi, lisons-nous dans la « première, fit inviter ses serviteurs à un festin sans les « prévenir toutefois du temps de son arrivée. Or les uns, « qui étaient prudents, prirent leurs habits de fête, ornè-« rent leurs cheveux, et attendirent le roi à la porte de « son palais, dans la crainte de le manquer. Mais les « autres, insensés qu'ils étaient, continuèrent à vaquer « à leurs affaires, espérant arriver à temps. Or voilà que « le roi parut tout à coup. Ceux qu'il trouva prêts réjoui-« rent son cœur, et il les admit à son festin, et les autres « n'y furent point admis. » Nous lisons dans une autre parabole : « Un roi partagea ses habits entre ses servi-« teurs. Ceux qui étaient prudents les plièrent et les gar-« dèrent dans leurs armoires. Les autres, au contraire, « s'en revêtirent et les souillèrent en les portant pendant « le travail. Le roi, au bout de quelque temps, ayant « redemandé ses habits, fut très-content de ceux qui les « avaient gardés, et les introduisit dans sa maison ; mais « il entra dans une grande colère contre les derniers, « et les fit jeter dans un cachot. »

Il est possible que les rabbins, dans ces deux paraboles, aient eu plutôt en vue celle des serviteurs vigilants que raconte saint Matthieu (XXIV), et celle de l'homme qui n'avait pas la robe nuptiale; mais il est impossible de méconnaître celle des cinq talents ou des dix livres dans la parabole suivante, que nous raconte le Sohar : « Un « roi partagea ses trésors entre ses trois serviteurs. Le

« premier augmenta la part qu'il avait reçue; le second « la dissipa; le troisième la remit à un autre pour qu'il « la gardât. Quelque temps après, le roi revint et rede- « manda ses trésors. Le premier fut récompensé, car il « lui donna l'intendance de son palais. Il punit très-sévè- « rement le second, et défendit que l'on gardât rien de « ce qui pouvait rappeler son souvenir. Il fit mettre en « prison le troisième, jusqu'à ce que l'on sût ce qui était « advenu de la part qu'il avait confiée à la garde d'un « autre, afin de pouvoir plus tard, ou le mettre en « liberté, ou le châtier comme il le méritait. »

Notre-Seigneur, dans ces paraboles des dix vierges et des talents, embrassait de son regard l'avenir et l'histoire de son Église. Les Juifs avaient enfoui ou mal employé le trésor qui leur avait été confié, c'est-à-dire les précieuses lumières de la révélation divine. Aussi Jésus-Christ, irrité contre eux, allait les quitter, et passer chez les païens, pour y trouver un meilleur emploi des dons qu'il était venu apporter aux hommes. Madeleine était le symbole des païens, et Simon le pharisien le représentant du peuple juif. Les Juifs, dans leur orgueil, se regardaient comme les seuls qui dussent être admis au festin du royaume céleste; mais ils se mettaient peu en peine de rendre à Dieu le culte qu'ils lui devaient; ou, pour nous servir des paroles mêmes de Notre-Seigneur, ils ne lui donnèrent point le baiser de bienvenue; ils n'oignirent point sa tête avec de l'huile parfumée, etc. C'est ce qu'avait prédit Isaïe lorsqu'il avait dit (ch. LXV) : « Ceux « qui jusqu'ici ne s'étaient point mis en peine de moi « m'ont cherché, et ceux qui ne m'avaient point cherché » jusqu'ici m'ont trouvé; » voulant désigner par là les

païens; « et je les placerai à ma table comme mes servi-« teurs, afin qu'ils mangent pendant que vous aurez « faim, et pour qu'ils boivent pendant que vous aurez « soif, et pour qu'ils se réjouissent dans leur cœur pen-« dant que vous hurlerez de désespoir. » Notre-Seigneur fait évidemment allusion à ce passage du prophète dans la parabole des dix vierges. Jusque-là le monde païen avait été esclave de la plus honteuse idolâtrie. Mais l'heure de la réflexion et du repentir avait sonné pour lui; et, semblable à Madeleine, il va se prosterner aux pieds du Sauveur, jetant vers lui un regard suppliant. Il va s'asseoir à sa table, et allumer à son autel la lampe de la religion du vrai Dieu. Et pendant ce temps, au contraire, les Juifs, auxquels avait été confiée jusqu'ici la garde du feu sacré et du tabernacle où résidait la Divinité, vont laisser s'éteindre dans le temple la lumière de la vérité et la flamme de la charité divine.

Les dix vierges signifient les dix villes de la Décapole que Jésus vient de parcourir. Plusieurs d'entre elles avaient rejeté la lumière de l'Évangile : c'est pour cela qu'elles sont exclues du royaume de Dieu; et bientôt Notre-Seigneur va prononcer sur les villes de Capharnaüm, de Bethsaïda, de Chorazin, etc., la malédiction qui les condamne à périr, comme périt autrefois cette pentapole maudite située sur la mer Morte. Ces villes périront pour s'être montrées plus indignes que Ninive, Tyr et Sidon, que Notre-Seigneur avait sanctifiées de sa bienheureuse présence, et qu'il avait trouvées bien disposées à recevoir l'Évangile. Cette parabole est une de celles qui se réalisèrent pendant la vie même de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXV

La Pièce de Monnaie dans la bouche d'un poisson.

« Lorsqu'ils furent de retour à Capharnaüm, les col-
« lecteurs du didrachme vinrent trouver Pierre, et lui
« demandèrent : Votre maître ne paie-t-il pas aussi les
« deux drachmes? » Jésus, comme nous l'avons vu plus haut, demeurait chez Simon Pierre. « Oui, répondit celui-
« ci; et dès qu'il fut entré dans la maison, Jésus vint à sa
« rencontre et lui dit : Simon, de qui les rois de la terre
« reçoivent-ils les impôts? Pierre répondit : Des étran-
« gers. — Les enfants sont donc libres, répondit Jésus.
« Cependant, dans la crainte de les scandaliser : Va sur
« le bord de la mer; jette l'hameçon, prends le pre-
« mier poisson qui y mordra; ouvre-lui la bouche, tu y
« trouveras un *stater*. Prends-le, et donne-le pour moi
« et pour toi. » (*Saint Matthieu*, XVII, 23.)

Celui qui demeurait douze mois dans une ville était considéré chez les Juifs comme appartenant à la cité; il en avait tous les droits, mais aussi il en partageait tous les devoirs avec ceux qui y étaient nés. Or, il y avait plus d'un an que Jésus-Christ avait pris Capharnaüm pour sa résidence; mais il avait été longtemps absent, et c'est pour cela que les collecteurs doutaient s'il devait payer l'impôt.

C'était à partir du premier septembre que l'impôt commençait à courir chez les Romains, et il était payé en trois termes, au premier janvier, au premier mai et à la

fin du mois d'août. Mais ce n'est point de cet impôt qu'il est ici question : c'est de l'impôt du temple, que tout Israélite âgé de vingt ans, même celui qui demeurait à l'étranger, devait payer chaque année pour l'entretien de la maison du Seigneur. Le sicle sacré représentait à peu près 3 fr. 60 de notre monnaie. Le sicle ordinaire pesait moitié moins. Un seul sicle suffisait pour Notre-Seigneur et pour Pierre. C'est un poisson qui fournit miraculeusement cette pièce de monnaie au Fils de l'homme. Nous voyons donc encore reparaître ici cet animal mystérieux, qui joue un si grand rôle comme symbole dans toute l'histoire de la Rédemption. Après la ruine de Jérusalem, l'empereur Vespasien exigea que tous les Juifs payassent au temple de Jupiter Capitolin, à Rome, l'impôt qu'ils avaient payé jusqu'alors au temple de Jérusalem.

Notre-Seigneur Jésus-Christ dit : « Les rois de la terre « imposent les étrangers, mais non leurs enfants. » Il était le Fils du Roi du ciel et de la terre, et on exigeait de lui l'impôt qui devait servir à l'entretien du temple et des sacrifices qu'on lui offrait à lui-même en les offrant à son Père céleste. Dans ces paroles, il veut faire remarquer sans doute à ses apôtres cette particularité.

Cherchons maintenant à quelle époque environ dut se passer cet événement. Le premier jour du mois d'adar, qui était le dernier mois de l'année juive, on annonçait publiquement que chacun eût à se tenir prêt à payer l'impôt du temple. Car personne n'en était exempt, pas même les plus pauvres, qui, pour acquitter cette dette sacrée, étaient obligés, s'il le fallait, d'aller mendier aux portes, ou même de vendre leur dernière tunique. Le 15 du

même mois, vingt jours avant la Pâque, la perception de l'impôt commençait dans les villes. Les collecteurs ou banquiers avaient deux caisses; l'une pour le tribut qui était dû de l'année précédente, et l'autre pour celui de l'année courante. Cependant on ne forçait encore personne à payer. Le 25 du mois la collecte commençait dans le temple de Jérusalem. A partir de ce moment jusqu'à la Pâque, le tribut était rigoureusement exigé; on employait même la saisie et les autres formes judiciaires, et l'on allait jusqu'à ôter sa chemise à celui qui n'avait pas de quoi payer. Il n'y avait point cette année-là de treizième mois, par conséquent point de mois de veadar. C'est donc probablement vers le 25 adar que l'on demanda à Notre-Seigneur le tribut du temple, c'est-à-dire le 25 mars de l'an 27 de notre ère; car la Pâque ou le 15 nisan de cette année 780 coïncidait avec le 13 avril, et le mois d'adar n'avait que 29 jours.

« Nous n'avons point d'argent, » disait l'apôtre en guérissant le boiteux à la porte du temple. Notre-Seigneur aussi était tellement pauvre qu'il dut cette fois avoir recours à un miracle pour payer le tribut annuel du temple. C'était la treizième fois qu'il le payait depuis l'an 758, où il avait atteint sa vingtième année. Il vivait médiocrement à la table de ses apôtres, et des aumônes de quelques femmes dévouées. Ce n'était pas là sans doute le Messie qu'attendaient les Juifs, ce Messie qui devait leur distribuer toutes les richesses du monde, depuis les trésors de Pharaon jusqu'à l'or, l'argent, les perles et les pierres précieuses que la mer tient enfouis dans ses abîmes, et qu'elle devait apporter aux pieds du Messie près de Joppé, forcée par ses évocations.

L'année 779 s'était ainsi passée en voyages et en missions, où Notre-Seigneur n'avait cessé de prêcher l'Évangile, et pendant toute cette année il n'avait pu séjourner que deux fois à Capharnüm, et encore très-peu de temps à chaque fois. La nouvelle année, et avec elle le printemps, commençait; la Pâque approchait, et Jésus, suivant la route accoutumée, monta vers Jérusalem avec ses disciples pour y célébrer cette fête.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ANNÉE DE LA NAISSANCE ET DE LA MORT DU MESSIE. DE L'ÈRE ET DE LA CHRONOLOGIE CHRÉTIENNE.

SECONDE PARTIE

HARMONIE DES ÉVANGILES

SECTION PREMIÈRE

HISTOIRE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE DE JÉSUS-CHRIST.

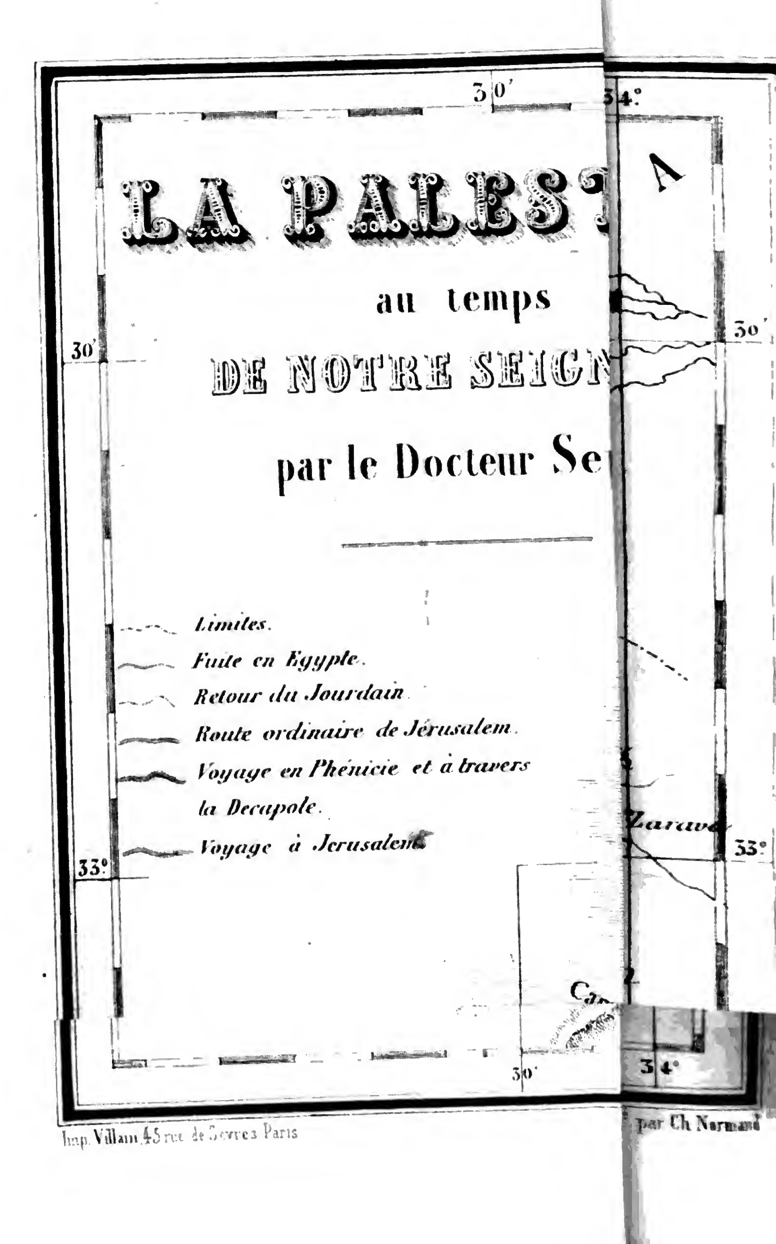
SECONDE SECTION

COMMENCEMENT DE LA CARRIÈRE PUBLIQUE DE JÉSUS.

TROISIÈME SECTION

PREMIÈRE FÊTE DE PAQUES. ÉPOQUE DU 21 AU 23 AVRIL 779, OU 26 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Tours. — Impr. Mame.


LA PALEST
au temps
DE NOTRE SEIGN
par le Docteur Se
Limites.
Fuite en Egypte.
Retour du Jourdain.
Route ordinaire de Jérusalem.
Voyage en Phénicie et à travers
la Decapole.
Voyage à Jerusalem.
30'
34°
30'
30'
33°
33°
30'
34°
par Ch Normand
Imp. Villain 45 rue de Sevres Paris

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

TOME II

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR

LE DOCTEUR SEPP

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR M. CHARLES SAINTE-FOI

TOME II

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1861

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

QUATRIÈME SECTION

DEUXIÈME FÊTE DE PAQUES, DU 13 AU 20 AVRIL 780, OU 27 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER

Deuxième Voyage à Jérusalem pour la Pâque. — Les dix lépreux.

« Jésus, allant à Jérusalem, passa par Samarie et la « Galilée. » L'évangéliste veut nous faire remarquer ici que Notre-Seigneur prit la grande route, qu'il avait coutume de prendre toutes les fois qu'il allait à Jérusalem pour la Pâque. Elle partait de Galilée, traversait la Samarie tout entière et débouchait dans la Judée. De Capharnaüm à Cana il y avait à peu près seize milles; et cette dernière ville était à deux lieues au nord de Nazareth, de même que Naïm au sud-est. Après avoir traversé Naïm et Sion, située au pied du petit Hermon et sur la limite de l'ancienne tribu d'Issachar, on laissait de côté Sulim, patrie de la Sulamite, puis Hadadremmon, qui prit plus tard le

nom de Maximilianopolis, et l'on arrivait à Jezraël ou Esdrelon. Cette ville appartenait encore à la tribu d'Issachar : elle était située au milieu de la vallée du même nom, ou de la grande plaine de Samarie, au pied du mont Gelboë. C'était dans son voisinage qu'était la vigne de Nabot, et l'on y voyait encore à cette époque les ruines de l'ancien palais d'où fut précipitée Jézabel. On trouvait aussi près de là, du côté de Scythopolis, la source de Charod, où Gédéon avait bu avec son armée lorsque le Seigneur donna à ces trois cents héros la victoire sur Madian. On passait près d'un endroit nommé aujourd'hui Ain el Todschar, c'est-à-dire *la source du marchand*, où les caravanes passent encore maintenant, et s'arrêtent pour faire boire leurs chameaux. C'était là que se trouvait la citerne d'où les fils de Jacob avaient tiré Joseph, leur frère, pour le vendre à des marchands madianites qui venaient de Galaad. Puis on montait à Samarie, après une route de douze milles environ, en passant par Ginée, située à cinq lieues de Nazareth et formant la limite entre la Samarie et la Galilée.

« Jésus étant entré dans un bourg, dix lépreux qui se « tenaient de loin vinrent à sa rencontre. Ils élevèrent « la voix et crièrent : Jésus, maître, ayez pitié de nous. » Ils avaient entendu parler du lépreux qu'il avait guéri l'année précédente dans une des villes de Galilée : c'est pour cela qu'ils s'adressaient à lui et qu'ils l'attendaient à son passage. « Il les vit, et leur dit : Allez, et montrez-« vous aux prêtres. Or, pendant qu'ils y allaient, ils se « trouvèrent guéris. L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, « retourna sur ses pas, loua Dieu à haute voix, se pro-« sterna aux pieds de Jésus en lui rendant grâces. Or c'é-

« tait un Samaritain. Jésus lui dit : N'y en a-t-il pas eu « dix de guéris? Où sont les neuf autres? Il ne s'est donc « trouvé que cet étranger qui soit revenu pour rendre « grâces à Dieu? Puis il lui dit : Lève-toi, et t'en va, ta « foi t'a sauvé. » (*Luc.*, XVII, 11.) Parmi les douze apôtres de Notre-Seigneur, il n'y avait qu'un Juif au contraire, et ce Juif le trahit.

La Pâque approchait. Mais les personnes impures étaient exclues de la fête, et ne pouvaient assister aux assemblées religieuses, de sorte que, d'après le Chelim, I, 8, ceux qui s'étaient souillés pour un jour seulement étaient exclus du portique des Israélites et des femmes. Ceux qui avaient touché un cadavre devaient se tenir en dehors des portiques extérieurs, et par conséquent de l'enceinte des murs du temple. Enfin, les femmes en couches, celles qui souffraient d'un flux de sang, etc., ne pouvaient pas même fouler le sol de la montagne où s'élevait le temple. Les lépreux étaient admis dans les synagogues, mais à des places particulières. Aussi, les prêtres et les lévites exerçaient une surveillance très-exacte pour qu'aucune personne impure soit parmi les païens, soit parmi les Juifs, ne dépassât la limite qui lui était prescrite. Celui qui s'était souillé avant la Pâque devait ou arriver à Jérusalem quelques jours plus tôt, pour s'y purifier légalement, comme firent les Juifs dont parle saint Jean, XI, 55, ou fêter quatre semaines plus tard la seconde Pâque, appelée aussi la petite Pâque. Ceux qui avaient été guéris de la lèpre devaient, d'après les prescriptions de Moïse, se présenter au prêtre, pour qu'il pût constater leur guérison, et les déclarer purs. Ils donnaient comme offrande deux oiseaux, dont l'un était immolé et mis en terre,

tandis qu'on donnait à l'autre la liberté, après l'avoir toutefois baigné dans le sang du premier. Touchant symbole qui représentait en petit le même mystère et la même idée que le bouc émissaire à la fête des Expiations. Huit jours après ils pouvaient, s'il en était temps encore, prendre part aux fêtes de Pâque. (*Lévit.*, XIV.) Cette guérison miraculeuse des dix lépreux arriva, d'après la tradition, à Ginée, ville frontière dont il ne reste plus qu'un village en ruine, connu sous le nom de Genin ou Dschinin, à deux lieues de Samarie.

De là, après avoir traversé un lieu nommé Arus ou Atharus, on arrivait à l'ancienne capitale de la Samarie, qui n'en était éloignée que de cinq milles. On y voyait encore alors le palais du roi Achab, avec d'autres monuments de l'ancienne grandeur de cette ville. Après avoir été conquise sous Salmanasar, roi d'Assyrie, puis détruite de fond en comble plus tard sous le roi Jean Hyrcan, elle commença à se relever de ses ruines sous Pompée, qui avait entrepris de la rebâtir. Et le gouverneur de Syrie, Gabinius, qui avait commandé les armées romaines dans la guerre entre les deux frères Hyrcan et Aristobule, en avait achevé la reconstruction et augmenté la population. Mais Hérode, étant monté sur le trône, fit entourer Samarie de nouveaux murs et de forts, dans une enceinte de plus d'une lieue; puis il fit venir une colonie de 6,000 vétérans, et la nomma Sébaste, en l'honneur d'Auguste, à qui il fit aussi élever, au milieu de la ville, un temple qui rivalisait de magnificence avec les temples et les palais de Rome. A la place de cette cité, si belle et si riche autrefois, on n'aperçoit plus aujourd'hui, au milieu des ruines, qu'un pauvre village connu sous le nom de Subusta

ou Subusti, monument de la fragilité des gloires de ce monde.

Tel était l'état de Samarie lorsque Notre-Seigneur traversa ses rues. Déjà cependant elle n'occupait que le second rang, et était dépassée par la nouvelle ville située au sud, et connue sous le nom de Sichem, qui compte encore aujourd'hui environ un millier d'habitants. Sichem possédait l'ancienne citadelle de Mello, et sous le second temple elle était devenue la véritable métropole du pays; de sorte que l'apôtre saint Jean lui donne le nom de Samarie. (Év., IV, 7.) Elle devait cet avantage à sa proximité du mont Garizim, et aux tombeaux des prophètes qu'elle possédait. Mais les Juifs, par haine et par jalousie, l'appelaient l'*ivre*. C'était le nom que le prophète Isaïe avait donné déjà ironiquement à l'ancienne capitale d'Israël (XXVIII, 1), et il est caractéristique pour cette époque. Quelques centaines de pas plus loin, au pied du Garizim, était le bourg de Tirathaba, où Simon le Magicien réunit plus tard ses partisans. Puis on rencontrait au sud-est, à quatre lieues de Sichem et sur la grande route, Lebona, aujourd'hui Canleban ou Bethleban, située au milieu des montagnes dans une charmante contrée, et célèbre par la qualité de ses vins. De là on arrivait, à travers les montagnes, au bourg de Schilo, où s'était arrêtée autrefois l'arche d'alliance, à dix ou douze milles de Sichem, dans le pays d'Acrabatène. Aujourd'hui les ruines seules de Seilûn rappellent son souvenir.

CHAPITRE II

Hostilités des Samaritains. — Les Enfants du tonnerre.

« Jésus envoya quelques personnes devant lui pour lui « retenir un logement. Ceux-ci étant partis vinrent dans « une ville des Samaritains; mais ceux de ce lieu ne « voulurent point les recevoir, parce qu'il paraissait qu'il « allait à Jérusalem. Ce que voyant ses disciples Jacques « et Jean, ils dirent : Maître, voulez-vous que nous « appelions le feu du ciel pour qu'il les dévore. Mais, se « tournant vers eux, il les réprimanda et leur dit : Vous « ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme « n'est point venu pour perdre les hommes, mais pour « les sauver. Et ils s'en allèrent dans un autre bourg. » Saint Luc, il est vrai, place ce fait à l'époque où Notre-Seigneur était sur le point de quitter ce monde. Mais comme saint Matthieu (xix, 1) nous dit expressément et que les autres évangélistes nous insinuent que Jésus, dans le dernier voyage qu'il avait fait à Jérusalem, lors de la fête des Tabernacles, était parti du pays situé au delà du Jourdain, et comme d'un autre côté il ne célébra aucune autre fête dans l'intervalle, nous ne pouvons placer plus tard cet épisode sans abandonner tout à fait le récit de saint Matthieu.

C'était dans cette contrée qu'Élie avait appelé le feu du ciel sur les gens d'armes du roi Ochozias, lorsque celui-ci envoya des députés consulter les oracles des dieux à Accaron, dans la terre des Philistins. Et c'est pour cela que la pensée vint aux apôtres de le faire tomber de nouveau

sur ceux qui refusaient de recevoir leur maître. C'est à partir de ce moment que Notre-Seigneur Jésus-Christ donna à Jacques et à Jean le nom de *Benireges*, ou, d'après la prononciation galiléenne, *Boanerges*, c'est-à-dire *fils du tonnerre*. C'était eux qu'il avait envoyés devant lui pour annoncer son arrivée. Il n'y avait point d'hôtellerie dans ce lieu; mais Notre-Seigneur voulait seulement demander un gîte. Saint Luc (II, 7) distingue très-bien les maisons particulières, *cataluma*, des hôtelleries où l'on recevait les étrangers, comme il y en avait dans le désert de Jéricho, sur la route de Jérusalem. Les voyageurs en Orient portent ordinairement avec eux de quoi manger, et des tentes de cuir pour s'établir en plein air lorsqu'ils ne peuvent trouver de logement. Telle était l'ancienne coutume, au rapport de Denis d'Halicarnasse (VIII, 3), et c'est encore ce que l'on fait aujourd'hui. Mais Notre-Seigneur ne portait pas même une valise avec lui.

CHAPITRE III

Des villes que parcourut Notre-Seigneur dans son voyage. — Tombeaux des prophètes.

De Schilo le chemin conduisait, vers l'ouest, à un bourg nommé Geba ou Gebena, à cinq milles plus loin à Ophni, ou, d'après Josèphe, Gophna, *le verger*, situé à quinze lieues au nord de Jérusalem. Puis la route prenait à gauche, et traversait Béthel, ville des montagnes, laissant de côté les villes de Hai, de Bethaven, celle de Gal-

gala, où s'était reposée autrefois l'arche d'alliance, et enfin, un peu plus à l'est encore, celle d'Éphrem. Notre-Seigneur néanmoins, dans ses différents voyages à Jérusalem, visita aussi ces lieux, et entre autres Éphrem, comme nous le verrons plus tard. Béthel, la maison de Dieu, où Jacob vit une échelle s'élevant de la terre au ciel, était située dans une contrée où les montagnes, descendant depuis le sommet jusque dans la vallée, par des terrasses en forme de degrés, semblaient former déjà comme une échelle céleste. Elle était dans le district de Benjamin, quoiqu'elle fît partie des possessions d'Éphraïm, et, à cette époque, de la Samarie. Dans le XIIIe siècle on montrait encore là le tombeau de Débora, nourrice de Rébecca : on n'y voit plus aujourd'hui que des ruines. Sur le chemin de Béthel à Rama, au milieu des montagnes d'Éphraïm, était le palmier de Débora, sous lequel la prophétesse avait rendu la justice. Au pied de la montagne était située Beera ou Beeroth, aujourd'hui Bir ou Elbir, où avaient logé Joseph et Marie en revenant de Jérusalem, lorsqu'ils perdirent Jésus, âgé de douze ans. Aussi, depuis ce temps, les pèlerins se font un devoir de s'arrêter en ce lieu et d'y loger.

Un mille plus loin, à neuf milles environ de Jérusalem, était le bourg de Michmas, dont on vantait alors les pains, de même que ceux d'Éphraïm et de Zanoa. Il était situé près du ravin creusé dans le rocher au bas de Jéricho, et que Saül avait occupé et défendu contre les Philistins. A partir de là, le chemin montait de nouveau, traversant Rama ou Ramathon, nommée encore Ramathaïm-Zophin, située à six milles de Jérusalem sur une montagne boisée, où l'on voyait encore les anciens bâtiments de l'école des

prophètes. C'est là que Samuel était né, et qu'il avait été enseveli. Maintenant, à la place de son tombeau s'élève une mosquée, pendant que le tombeau de Josué s'est conservé jusqu'au temps d'Eusèbe sur la même montagne à Timnathsera. Les pharisiens avaient élevé ici, et en beaucoup d'autres endroits, des tombeaux aux prophètes, et orné avec un soin particulier les monuments des justes que leurs pères avaient fait mourir. Jésus parcourut tous ces lieux, il vit tous ces tombeaux; et sous l'impression encore de ces souvenirs il comparait les pharisiens à des sépulcres blanchis. Non loin de Rama, à moitié chemin à peu près de cette ville à Jérusalem, on trouvait vers le nord et sur la route la ville de Maspha, célèbre autrefois par le séjour qu'y avait fait Samuel, et plus encore parce qu'elle avait été la ville sainte, la ville de la prière pour le peuple d'Israël tout entier avant la construction du temple. Puis le chemin conduisait à Gabath Saül, près de l'ancienne Gabaa, où s'était reposée l'arche d'alliance. C'était la patrie de Saül; c'était là aussi que Salomon avait demandé la sagesse au Seigneur.

Un peu plus loin on atteignait Anathot, nommée aussi la tour de Jérémie. C'était là qu'était né ce prophète, et il n'y avait plus pour aller à Jérusalem que trois milles de chemin. On arrivait enfin à Zophim ou Sapha, en grec Scopos, c'est-à-dire *vue*, et de là on apercevait le faîte des édifices de Jérusalem. Un peu plus loin, après avoir traversé le vallon de Savé, on trouvait les tombeaux des rois, et le lieu où Melchisédech offrit pour Abraham le pain et le vin au Seigneur et où Absalon s'était fait construire un monument, et l'on était aux portes de la capitale. Ainsi, le Sauveur dans ses voyages parcourait les che-

mins où avaient marché avant lui les prophètes ses précurseurs.

CHAPITRE IV

Choix de soixante-dix disciples.

« Or il arriva que, pendant qu'ils étaient en chemin, « un docteur de la loi approcha, et dit : Maître, je veux « vous suivre partout où vous irez. Mais Jésus lui répon- « dit : Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs « nids sous le ciel; le Fils de l'homme seul n'a point où « reposer sa tête. » Nous voyons que le Sauveur trouva, dans ce second voyage, plus de sympathie que dans le premier. Mais les savants, en général, aiment assez leurs aises; et, de plus, perdus et absorbés dans leurs livres et dans leurs spéculations, ils sont peu propres aux choses de la vie pratique, et sont, en général, des ouvriers peu actifs dans la vigne du Seigneur. Aussi le premier savant qui s'offre à Notre-Seigneur est déclaré incapable et rejeté. « Il dit « à un autre : Suis-moi; mais celui-ci lui répondit : « Maître, permettez-moi d'abord d'aller ensevelir mon « père. Jésus lui répondit : Laisse les morts ensevelir « leurs morts; mais pour toi, va, et annonce le royaume « de Dieu. » Ce que Notre-Seigneur reproche à cet homme, ce n'est pas de vouloir rendre à son père les devoirs qu'impose l'amour filial, mais c'est de vouloir attendre la mort de son père pour se consacrer ensuite à la prédication de l'Évangile. Son père n'était pas mort encore; autrement le fils n'aurait pu s'éloigner de la maison,

puisque quiconque avait touché seulement un mort, ou s'était approché de lui, était regardé comme impur. Ni le grand prêtre, ni aucun Nazaréen ne pouvait pleurer un mort, ni s'occuper de la sépulture de ses parents ou de ses alliés.

« Un autre lui dit encore : Maître, je veux vous suivre ;
« laissez-moi seulement d'abord prendre congé des
« miens. Mais Jésus lui dit : Celui qui met la main à la
« charrue et regarde en arrière n'est pas propre au
« royaume de Dieu. » Elisée, le fils de Saphat, choisi par Élie pour prophète au moment où il tenait la charrue, avait pu dire à celui-ci : « Laissez-moi aller baiser mon père
« et ma mère et prendre congé d'eux. » Mais après que l'Homme-Dieu était descendu visiblement sur la terre, aucune affaire temporelle ne pouvait plus retarder l'obligation de le suivre pour ceux qu'il daignait appeler. Que l'on se rappelle ici l'exemple à jamais mémorable de saint François-Xavier, qui, allant aux Indes et ne se trouvant qu'à quelques lieues de sa patrie, où vivait encore sa mère, eut le courage de passer outre sans aller lui donner un dernier baiser. Il est probable que les deux hommes dont il est ici question en firent autant, et qu'ils s'attachèrent aussitôt à Notre-Seigneur pour le suivre. Jésus entra donc à Jérusalem pour y célébrer la fête.

CHAPITRE V

Le Paralytique à l'étang de Bethsaïda.

« Or il y avait à Jérusalem, près la porte des Brebis,
« un étang nommé en hébreu Bethsaïda, autour duquel

« étaient cinq portiques couverts. Il y avait là une grande
« multitude de malades, d'aveugles, de boiteux et de
« paralytiques qui attendaient le bouillonnement de l'eau;
« car à certains temps l'ange du Seigneur descendait, agi-
« tait l'eau, et celui qui descendait le premier dans l'étang
« était guéri, de quelque maladie qu'il souffrît. Or parmi
« ceux-ci se trouvait un homme paralytique depuis trente-
« huit ans. Jésus voyant cet homme qui était couché, et
« sachant qu'il était malade depuis si longtemps, lui dit:
« Veux-tu être guéri? Il répondit : Maître, je n'ai per-
« sonne pour me descendre dans l'étang lorsque l'eau est
« agitée; et avant que j'y arrive il y a longtemps déjà
« qu'un autre a pu descendre le premier. Jésus lui dit
« alors : Va, prends ton lit, et marche. Or ceci se passait
« un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à cet homme
« qui avait été guéri : C'est aujourd'hui le sabbat, il ne
« t'est pas permis de porter ton lit. » En effet, celui qui
portait quelque chose le jour de sabbat était lapidé. « Il
« leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton
« lit, et marche. Ils lui demandèrent donc : Quel est celui
« qui t'a dit : Prends ton lit et marche? Mais il ne savait
« qui c'était; car Jésus s'était retiré, parce qu'il y avait
« une grande foule avec lui. Mais Jésus l'ayant trouvé plus
« tard dans le temple, » rendant grâces sans doute à Dieu
pour sa guérison, « il lui dit: Te voilà guéri; ne pèche
« plus, de peur qu'il ne t'arrive pis encore. L'homme
« s'en alla, et annonça ouvertement parmi les Juifs que
« c'était Jésus qui l'avait guéri. »

Nous voyons ici l'accomplissement de ces paroles du prophète Zacharie (XIII, 1) : « En ce jour s'ouvrira une
« source pour la maison de David et les habitants de Jéru-

« salem, pour la purification de leurs péchés et de toutes « leurs souillures. » La porte des Brebis était une des douze portes de Jérusalem au temps de Notre-Seigneur. Elle était située à l'est de la ville, et était ainsi appelée parce que c'était par là que l'on conduisait au temple les brebis et les agneaux des sacrifices. La source jaillissait au sud-ouest et au pied de la montagne du temple, et ses eaux étaient recueillies aussitôt dans un réservoir. Nous pouvons conclure de ce fait et de celui de la guérison de l'aveugle-né, dans la piscine de Siloé, que Jésus montait ordinairement au temple, et en descendait du côté du midi et de la porte nommée Hulda, parce que la pente était plus douce et plus facile de ce côté, tandis que du côté du nord elle était très-escarpée. D'après une ancienne tradition juive, Dieu devait, dans les jours du Messie, faire jaillir de Jérusalem des eaux vives pour la guérison de tous les malades.

L'Orient a toujours été le pays des merveilles, et surtout la Palestine à cette époque. Dans les pays chauds, toutes les bénédictions semblent se rattacher à l'eau. Aussi l'histoire nous parle de rivières et de sources merveilleuses existant au temps où vivait Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Josèphe et Pline font eux-mêmes mention d'un ruisseau dans le nord de la Palestine, qui pendant six jours de la semaine était plein d'eau, et qui devenait sec le septième. Josèphe raconte même que Titus passa près de cette source merveilleuse, après avoir accompli sur Jérusalem et la Syrie la sentence terrible portée contre ce malheureux pays. Mais cet historien, confondant l'ordre dans lequel se manifestait ce double phénomène, prétend que la source coulait le jour du sabbat, et se desséchait les autres jours. Ce fait peut, il est vrai, trouver sa raison

dans quelque loi physique; mais il est plus difficile d'en expliquer la régularité.

La tradition nous parle encore de la source de Mirjam, près du lac de Tibériade, qui tirait son nom de celui de la sœur de Moïse et d'Aaron, et qui rendait la santé aux malades lorsqu'ils se lavaient dans ses eaux. Il en est de même de la source d'Élysée, près de Jéricho, qui jaillit au pied du mont de la Quarantaine, et s'appelle aujourd'hui chez les Arabes Ain-el-Sultan, ou source du roi. Elle avait été autrefois pour cette contrée une source de stérilité et de désolation. Mais le prophète, pour récompenser la ville de l'hospitalité qu'il y avait reçue, en avait fait par ses prières une source de fécondité pour les femmes et de bénédiction pour tout le pays, tant que les habitants pratiquèrent la vertu. Abondante pour celui qui savait se contenter de peu, elle était avare pour celui qui était avide, comme nous le raconte en détail Josèphe lui-même.

« La fécondité du sol de Chanaan ne dépend point de « la nature, mais de la bénédiction ou de la malédiction « que le Tout-Puissant répand sur elle, selon qu'elle « mérite l'une ou l'autre. » C'était un proverbe qui s'applique parfaitement à la source de Bethsaïda. Le mot lui-même signifie *source salutaire;* mais on ne le retrouve point ailleurs dans la Bible. Josèphe, toutefois, nous représente la source de Siloé, qui était tout près, comme non moins merveilleuse et non moins salutaire. Presque toute la ville de Jérusalem se servait de ses eaux. Les ablutions prescrites par la loi de Moïse se faisaient ordinairement à la fontaine de Siloé. Aussi y avait-il toujours foule en ce lieu. Les prêtres aussi puisaient là de l'eau pour le

temple, et en buvaient lorsqu'ils avaient trop mangé des viandes des sacrifices, afin de faciliter la digestion; car elle avait une vertu dissolvante et purgative. Il y avait près de l'étang de Bethsaïda, au temps de Notre-Seigneur, un édifice composé de cinq portiques ou colonnades, et qui portait aussi le nom de Bethsaïda, c'est-à-dire *maison de salut*, ou *de grâces*, ou *de bienfaisance*.

C'était là que se tenaient les malades et les infirmes, afin de puiser de l'eau pour se guérir. Ceux qui souffraient de quelque mal assiégeaient la fontaine, et dès qu'elle bouillonnait ils descendaient aussitôt dans l'eau, à laquelle le mouvement et l'agitation donnaient une nouvelle énergie. Ce mouvement, produit sans doute par le dégagement souterrain du calorique, et que l'on remarque à certains temps déterminés dans un grand nombre de sources minérales, était attribué par le peuple à l'opération d'un ange; et l'apôtre saint Jean confirme cette croyance dans le récit qu'il nous fait. Beaucoup de maladies, et entre autres la goutte, les rhumatismes, la paralysie et la consomption, trouvaient dans cette source leur guérison, pourvu que les malades pussent y descendre et y plonger avant que la saturation minérale se fût dissipée, et que l'eau eût perdu sa chaleur bienfaisante.

C'est là aussi que se tenait depuis plus ou moins longtemps notre paralytique, malade depuis trente-huit ans déjà; mais l'évangéliste ne dit point qu'il était là depuis trente-huit ans. Nous trouvons dans les écrits des rabbins quelques reflets des guérisons vraiment extraordinaires qui s'opéraient à cette source et de la tradition qui s'y rattachait. Ils nous parlent en effet, tout en altérant singulièrement la légende primitive, d'une eau qui guérissait

autrefois toutes sortes de maladies, et dont ils attribuent la vertu à l'opération d'un ange. Peu de temps après la guérison de ce paralytique, la tour de l'étang de Siloé, qui se trouvait près de là, s'affaissa et fut renversée, ce qui coûta la vie à un grand nombre d'hommes. Cependant, dix ans environ après la mort du Messie, et sous le roi Agrippa, on voulut élargir l'ouverture de la source, afin d'y puiser en plus grande abondance, et l'on essaya d'en conduire les eaux dans un plus grand nombre de canaux et de réservoirs. Mais la source disparut tout à fait, comme pour montrer qu'elle devait à Dieu seul, et non à la main des hommes, son influence et sa vertu. Puis après qu'on l'eut rétablie dans son état primitif, elle se remit à couler de nouveau.

Mais lorsque la colère divine fondit sur Jérusalem, l'on vit cesser en même temps les bénédictions des sources de Bethsaïda et de Siloé. Et lorsque Flavius Josèphe, sur les ordres de Titus, s'avança devant les murs de la ville pour la sommer de se rendre, et qu'il voulut représenter aux habitants les malheurs irréparables qu'ils allaient attirer sur leurs têtes s'ils persistaient à se défendre, parmi les signes de la malédiction divine à leur égard il leur cita comme un des plus frappants le tarissement de la source de Siloé. A cette époque, en effet, comme autrefois au temps de Nabuchodonosor et de la première destruction de Sion, cette source merveilleuse s'était arrêtée pendant tout le temps qu'elle avait été au pouvoir des Juifs; de sorte que l'on était obligé d'en acheter l'eau par petites mesures, tandis qu'elle coulait en abondance pour les ennemis. Et ce phénomène était d'autant plus remarquable que Jérusalem n'avait encore jamais manqué d'eau, tan-

dis que ses ennemis, au contraire, souffraient ordinairement, autour de son enceinte, des ardeurs de la soif.

Un phénomène tout opposé s'était manifesté lors du siége de Jérusalem sous Sanhérib ou Sennachérib, comme nous l'apprend une tradition rapportée par saint Épiphane. A cette époque, l'eau de la source ne coula que pour les Juifs. Aussi la légende des rabbins lui donne une origine merveilleuse, et rapporte qu'elle jaillit à la prière d'Isaïe, pour apaiser sa soif au milieu des souffrances qu'il endurait lorsqu'il fut scié sur l'ordre de l'impie Manassès. Tacite lui-même avait entendu parler de cette source intarissable. (*Hist.*, v, 12.) Dans le sac de Jérusalem, sous Titus, les portiques de la fontaine de Bethsaïda furent détruits comme tout le reste; car les Romains brûlèrent la ville jusqu'à Siloé, comme le raconte Josèphe (*de Bello*, VI, 7, 2). Eusèbe rapporte, dans son *Onomasticon*, que de son temps on montrait encore deux réservoirs, dont l'un avait un fond rougeâtre ou jaune qui venait probablement du soufre contenu dans la source, combiné avec l'alun, le natron et d'autres minéraux. Le peuple attribuait ce phénomène au sang des victimes qui coulait du temple dans la source, ou encore aux agneaux qu'on y lavait autrefois avant de les immoler aux fêtes de Pâques. Mais le sang des victimes était reçu dans le ruisseau de Cédron, et y arrivait par la source nommée Étam.

Au reste, nous ne devons pas nous étonner que la fontaine de Bethsaïda ait perdu son efficacité merveilleuse depuis la mort du Fils de l'homme. En effet, la terre promise tout entière n'a-t-elle pas changé de face depuis cette époque, et n'a-t-elle pas présenté chaque jour un nouveau signe de cette malédiction divine qui avait autre-

fois frappé Sodome et Gomorrhe? Tertullien appelle déjà de son temps l'attention des Juifs sur ce point. Plus d'une fois, depuis cette époque, le voyageur, passant près du Jourdain, où Notre-Seigneur a été baptisé, a vu sortir du lit de ce fleuve des monstres menaçants. Et l'on sait qu'un médecin français qui accompagnait Salignac dans son voyage en Palestine, fut dévoré en cet endroit par une bête de cette espèce. Ce désert de sable, qui part des rives de l'Euphrate, approche tous les jours davantage de la terre sainte, et menace déjà de dépasser le Jourdain. Le pays n'est plus aujourd'hui qu'une ombre de ce qu'il était autrefois. Au lieu de ces sources qui y entretenaient l'abondance, et y rendaient la santé aux malades, les habitants de ces contrées n'ont plus que la solitude des déserts et les horreurs de la peste.

Les harpes des filles de Sion sont suspendues aux saules pleureurs. Les toits des maisons de la Judée sont renversés, ses vignobles sont devenus des forêts sauvages, où le sanglier trouve une retraite assurée. Le puits de Jacob est tari, le Kison et le lit du Cédron sont desséchés. Une seule barque de pêcheur vogue aujourd'hui sur cette mer de Galilée où se sont données autrefois des batailles sanglantes. Le voyageur trouve à peine dans toute la contrée une dizaine de sources dont le cours s'étende au delà de cent pas; et l'on n'aperçoit pas un seul village dans la grande plaine de Samarie, depuis Scytopolis jusqu'à Ginée. Jéricho, cette ancienne place de guerre, n'est plus qu'un petit village nommé Richa, composé de quelques huttes, et entouré d'une plaine immense et inculte, large de quatre lieues. Voilà tout ce qui reste de cette riche cité, célèbre par ses palmiers et par ses jardins embaumés. Là

où plusieurs millions d'hommes vivaient en paix, végètent tristement aujourd'hui quelques centaines de milliers d'habitants. Le chacal erre au milieu de ces landes désertes, et les loups pénètrent jusque dans la demeure des hommes. Le berger a peine à se défendre sur le Carmel, pendant la nuit, contre la panthère et le léopard. On ne voit plus sur le mont Liban que quelques cèdres épars çà et là. Le tigre a choisi sa tanière sur le mont Thabor, et, caché dans l'herbe avec le serpent, il épie les pas du voyageur. Les hommes eux-mêmes qui ont conquis ce pays sont comme des bêtes sauvages; et c'est ainsi que s'accomplit encore aujourd'hui sous nos yeux la malédiction annoncée autrefois à la terre promise par Moïse au nom du Seigneur. « Les peuples de la terre regarderont et diront : « Pourquoi le Seigneur en a-t-il « agi ainsi avec ce pays? Quelle est donc la cause de cette « colère et de cette fureur? » (*Deuter.*, XXIX, 21.)

L'ancien étang de Bethsaïda n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de caverne murée et presque vide d'eau, située derrière la montagne du temple, près de la porte de Saint-Étienne. Ce changement de la Palestine depuis la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ est avoué par les Juifs eux-mêmes, qui semblent exagérer encore les avantages et les bénédictions dont ce pays jouissait autrefois. Lorsque le Sauveur parut sur la terre, la terre sainte regorgeait de biens et nageait dans l'abondance. Mais déjà, dans les jours du rabbin Jochanan, qui avait vécu du temps de Notre-Seigneur, la terre avait pris une autre forme : ce sont les expressions du Talmud de Jérusalem. (*Sota*, cap. XII.)

CHAPITRE VI

Discours prononcés dans le temple. — Question sur le royaume de Dieu.

Ces deux miracles, opérés coup sur coup par Notre-Seigneur, avaient augmenté singulièrement sa considération aux yeux du peuple de Jérusalem. Les neuf lépreux qu'il avait guéris étaient venus se montrer aux prêtres, et leur annoncer leur guérison miraculeuse. Puis ces derniers l'avaient vu guérir sous leurs yeux un incurable qui pendant trente-huit ans avait essayé vainement tous les remèdes naturels. Tout cela devait attirer leur attention, et il était juste qu'ils se demandassent : « Quel est « donc celui qui peut opérer de telles choses? et au nom « de qui est-il venu? » S'il s'était donné pour un des anciens prophètes venus sur la terre, ils s'en seraient moins préoccupés; mais il s'était déclaré le Fils de Dieu, et c'est là ce qui les troublait. La violation apparente du sabbat devait déjà soulever contre lui leur fanatisme. Ils poursuivaient donc Jésus, et cherchaient à se débarrasser de lui, parce qu'il avait opéré cette guérison le jour du sabbat. Mais Jésus leur répondit : « Mon Père agit jus- « qu'aujourd'hui, et moi j'opère aussi. »

« Les Juifs cherchèrent donc encore davantage à le « faire mourir, parce que, non content d'avoir violé le « sabbat, il avait nommé Dieu son père, et s'était fait « égal à lui. Jésus leur répondit par ces paroles : En « vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien « faire de lui-même, si ce n'est ce qu'il voit faire au

« Père; mais ce que le Père fait, le Fils le fait en même
« temps avec lui. Le Père aime le Fils, et lui suggère
« tout ce qu'il fait. Il lui suggèrera même des œuvres
« bien plus grandes encore que ne le sont celles-ci, et
« qui vous rempliront d'admiration : car, de même que
« le Père éveille les morts et leur donne la vie, ainsi le Fils
« donne la vie à qui il veut. Le Père aussi ne juge personne,
« mais il a abandonné tout jugement au Fils, afin que tous
« honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Celui donc
« qui n'honore pas le Fils n'honore pas non plus le Père
« qui l'a envoyé. En vérité, en vérité je vous le dis,
« quiconque écoute ma parole, et croit à celui qui m'a
« envoyé, a la vie éternelle; il n'encourt point le juge-
« ment, mais il a passé de la mort à la vie.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient,
« et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix
« du Fils de Dieu; et ceux qui l'auront entendue vivront :
« car, de même que le Père a la vie en soi, ainsi il a
« donné aussi au Fils d'avoir la vie en soi; et il lui a
« donné aussi le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils
« de l'homme. Que cela ne vous étonne point, car
« l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux
« entendront la voix du Fils de Dieu. Et ceux qui auront
« fait le bien se lèveront pour la résurrection de la vie,
« et ceux qui auront fait le mal pour ressusciter à leur
« condamnation. Je ne puis rien faire de moi-même; je
« juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste,
« parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la vo-
« lonté de celui qui m'a envoyé. Si je me rendais témoi-
« gnage à moi-même, mon témoignage ne serait pas
« véritable. Mais il en est un autre qui rend témoignage

« de moi, et je sais que le témoignage qu'il en rend est « véritable. Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu « témoignage à la vérité.

« Pour moi, ce n'est pas des hommes que je reçois le « témoignage, mais je dis ceci pour que vous soyez « sauvés. Jean était une lampe ardente et brillante, et « vous avez voulu vous réjouir un peu de temps seule- « ment à sa lumière. Pour moi, j'ai un témoignage plus « grand que celui de Jean : car les œuvres que mon Père « m'a données à faire, ces œuvres que je fais rendent « témoignage pour moi que c'est mon Père qui m'a en- « voyé. Et le Père qui m'a envoyé a rendu lui-même « témoignage de moi; mais vous n'avez jamais ni en- « tendu sa voix, » qui a retenti au Jourdain, « ni vu sa « forme. Vous n'avez point non plus sa parole au dedans « de vous-mêmes, parce que vous ne croyez point à « celui qu'il a envoyé. Scrutez l'Écriture, puisque vous « croyez y trouver la vie éternelle, et n'avoir plus besoin « de moi; c'est elle cependant qui rend témoignage de « moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la « vie. Je ne cherche pas la gloire aux yeux des hommes; « mais je vous connais, et je sais que vous n'avez point « en vous l'amour de Dieu, et que vous faites tout pour « la gloire des hommes. Je suis venu au nom de mon « Père, et vous ne me recevez pas. Si un autre venait en « son propre nom, vous l'accueilleriez. Comment pour- « riez-vous croire, recherchant comme vous le faites la « gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et ne « cherchant pas la gloire qui ne vient que de Dieu? Ne « croyez pas que je vous accuserai devant le Père; il « en est un déjà qui vous accuse, c'est Moïse, en qui

« vous espérez. Car si vous croyiez à Moïse, vous croiriez « aussi à moi : car c'est de moi qu'il a écrit. Mais ne « croyant pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes « paroles? »

Pour la première fois donc les princes du peuple pensèrent à se débarrasser de Jésus par un crime, sous prétexte qu'il se disait semblable à Jéhova. Notre-Seigneur ne chercha point à leur prouver qu'ils avaient mal compris ses paroles; car il était vraiment le Fils de Dieu. Il se contenta d'exprimer son étonnement sur l'aveuglement de ces hommes qui scrutaient l'Écriture, et attachaient plus d'importance à la lettre et à des interprétations humaines qu'au témoignage manifeste de Dieu lui-même; de ces hommes qui, après avoir envoyé consulter Jean et admiré sa réponse, fermaient opiniâtrément les yeux à la lumière. Ces caractères qui distinguaient les Juifs à cette époque, nous les retrouvons, hélas! chez les hommes de tous les temps et jusqu'à nos jours. Mais « qui- « conque juge d'après la lettre sera aussi jugé d'après la « lettre. »

Notre-Seigneur, dans ses discours, condamne ceux qui se séparent du corps vivant de l'Église, croyant trouver le salut et le bonheur éternel dans l'interprétation seule de la Bible. Celle-ci ne fait que rendre témoignage à celui qui est toujours présent et vivant dans son Église. Mais de même que les Juifs d'alors invoquaient la lettre morte et entendue à leur façon, pendant qu'ils songeaient à faire mourir le Christ, qui vivait au milieu d'eux, ainsi aujourd'hui encore tous les hérétiques cherchent à se débarrasser du Christ, qui s'est rendu vivant dans son Église, et qui manifeste incessamment en elle et par elle les

secrets de la Divinité ; et ils s'imaginent le servir en s'attachant comme des esclaves à la lettre extérieure des livres saints.

« Or, les pharisiens lui ayant demandé quand viendrait « le royaume de Dieu, il leur répondit : Le royaume de « Dieu ne vient point d'une manière visible : on ne vous « dira point : Il est ici, ou, Il est là ; mais le royaume de « Dieu est au dedans de vous-mêmes. » (*Saint Jean*, v ; — *Saint Luc*, xvii.) Saint Luc rattache cette provocation des pharisiens à la guérison des dix lépreux. Ce miracle et les autres qu'avait faits Notre-Seigneur devaient naturellement leur suggérer cette question ; mais ils croyaient que le Messie, quand il viendrait, descendrait au milieu des nuages du ciel, pour établir visiblement sur la terre son règne de mille ans. C'est pour combattre ce préjugé que Notre-Seigneur leur fit cette réponse, et leur dit que, s'ils ne changeaient pas leur vie, ils ne verraient point le règne de Dieu, et que la venue du Fils de l'homme ne leur serait d'aucun secours. Au reste, cette provocation des pharisiens n'est que le commencement d'une longue suite de piéges et de machinations par lesquelles ces hommes perfides et opiniâtres cherchèrent à compromettre Notre-Seigneur jusqu'à sa mort.

CHAPITRE VII

Jésus passe par un champ de blé.

« Au premier sabbat après le second jour de la fête de « Pâques. » C'est ainsi que comptaient les Juifs lorsque

le second jour de Pâques tombait un jour de sabbat, parce que dans ce cas la fête de la Pentecôte arrivait sept sabbats après. La pâque ayant donc été mangée cette année-là le jeudi soir 14 du mois de nisan, le vendredi se trouvait le premier jour de la fête; et c'est le jour suivant, c'est-à-dire le samedi 16 du mois de nisan, que Jésus avait guéri miraculeusement le paralytique à la fontaine de Bethsaïda. Huit jours après, ou, comme s'exprime l'Écriture, le second sabbat après, le premier jour de la Pâque, Jésus passait par un champ de blé. « Or ses « disciples, ayant faim, se mirent à détacher des épis, « et, les froissant dans leurs mains, ils les mangeaient. » Ils s'en retournaient de Jérusalem après les fêtes, et passaient alors par la vallée de Cédron ou par la plaine de Jéricho, qui était la contrée la plus chaude de la Palestine, et où le blé mûrissait plus tôt qu'ailleurs. En effet, nous voyons, par ce passage de l'Évangile, que les épis étaient déjà mûrs dans les champs après la semaine de la Pâque, ou au 23 nisan, c'est-à-dire le 21 avril de l'an 27 de notre ère. Mais les épis qu'ils froissèrent dans leurs mains étaient des épis d'orge; car le froment ne mûrissait qu'un mois plus tard, et il paraît qu'on ne cultivait point d'autres grains dans le pays. La température est toujours chaude dans le bassin de Jéricho, écrit l'historien Josèphe, lors même qu'il neige dans les autres contrées et sur les montagnes. Cependant, comme il n'était pas permis de faire plus de 2,000 coudées de chemin le jour du sabbat, il est plus probable qu'ils étaient dans la vallée de Cédron, où la moisson commençait précisément dans cette semaine. Détacher des épis avec la main était permis d'après la loi (*Deuteron.*, XXIII, 25); mais c'était

un crime de les arracher le jour du sabbat; et celui qui l'avait fait avec l'intention de transgresser la loi, et sans être pressé par le besoin, était lapidé. L'hypocrisie pharisaïque des Juifs posait à ce propos une grave question, à savoir, si ce n'était pas faire subir aux épis une sorte de cuisson que de les rompre et les frotter dans la main lorsqu'ils étaient en pleine maturité. Aussi, « lorsque les pha-
« risiens virent ceci, ils lui dirent : Voyez, vos disciples
« font ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat.
« Mais il répondit : N'avez-vous pas lu (c'est-à-dire n'avez-
« vous pas entendu lire dans les synagogues) ce que fit
« David lorsque lui et ses compagnons eurent faim? Com-
« ment, au temps du grand prêtre Abiathar (Achimélech),
« il entra dans la maison de Dieu, prit et mangea les
« pains de proposition, et en distribua à ses compagnons,
« quoique ni ces derniers ni lui ne pussent en manger,
« mais seulement les prêtres? Ou n'avez-vous pas lu dans
« la loi que les prêtres, au jour du sabbat, dans le temple,
« violent le sabbat sans se rendre coupables? Mais je vous
« le dis, il en est un ici qui est plus grand que le temple.
« Si vous saviez ce que signifie cette parole : Je ne veux
« point de victimes, mais la miséricorde, vous n'auriez
« pas condamné des innocents; mais, je vous le dis, le
« Fils de l'homme est maître du sabbat même. »

Ordinairement on plaçait des gardiens dans les champs avant la récolte, pour les préserver contre les oiseaux, les autres bêtes et les voleurs. Mais on avait déjà passé le sabbat d'avant la fête, où l'on présensait au Seigneur l'offrande qui consacrait la récolte : autrement les pharisiens auraient eu un second prétexte bien plus fondé encore en apparence que le dernier pour blâmer les disciples de

Jésus. Les Juifs avaient coutume de ne prendre aucune nourriture avant la prière du matin, et même souvent avant la prière du soir. Mais le sabbat formait une exception sous ce rapport. C'était le jour de fête de la semaine : et c'était à la fois un mérite et un devoir pour tous les Juifs de le célébrer en faisant trois repas copieux pendant la journée.

Nous pouvons juger ici, comme en plusieurs autres circonstances que nous ont racontées les Évangélistes, jusqu'à quel point Notre-Seigneur et ses disciples étaient pauvres et dénués de tout, puisque, pour apaiser leur faim, ils étaient obligés de cueillir des épis dans un champ, même le jour du sabbat, et que Notre-Seigneur, pour disculper ses apôtres de la transgression qu'on leur reproche, invoque la nécessité et la compassion de ceux qui les accusent. Cette pauvreté ressort de toute la vie de notre divin Sauveur, comme par exemple, lorsqu'il demande à la Samaritaine un verre d'eau; lorsque, pour payer l'impôt du temple, il est obligé d'avoir recours à un miracle, et d'envoyer Pierre chercher dans la bouche d'un poisson la pièce de monnaie qu'on lui demande; lorsqu'il s'approche d'un figuier qu'il trouve sur la route pour y chercher probablement quelques fruits, ou lorsque enfin il n'a plus avec ses disciples qu'un seul pain à manger.

Les maîtres et les sages chez les Juifs, de même que chez les Grecs et les Romains, étaient entretenus par leurs disciples. Mais il n'en était pas de ceux de Notre-Seigneur comme des disciples des autres maîtres; ce n'étaient pas eux qui l'avaient choisi, c'était plutôt lui qui les avait appelés, comme il le dit en saint Jean (xv, 16).

Ils ne pouvaient lui offrir que ce qu'ils avaient eux-mêmes, c'est-à-dire du pain, des poissons et ce qu'un pêcheur peut gagner dans sa profession : car ils ne l'avaient point quittée; mais seulement, au lieu de l'exercer eux-mêmes, ils avaient des serviteurs qu'ils payaient et qui faisaient la pêche à leur compte. En effet, à partir du moment où ils furent appelés par Notre-Seigneur, ils ne se séparèrent plus de lui. Ils ne furent choisis qu'une fois, et non pas deux ou trois fois, comme quelques-uns l'ont cru, d'après une fausse interprétation des Évangiles. Et si les trois premiers Évangélistes racontent à plusieurs reprises le choix que Notre-Seigneur fit de ses apôtres, c'est uniquement pour faire ressortir davantage leur nombre et leur vocation.

CHAPITRE VIII

Guérison de l'homme à la main desséchée.

« Il arriva à un autre sabbat que Jésus, étant entré « dans une synagogue, y enseigna. Or il y avait là un « homme dont la main droite était desséchée. » Si nous en croyons une ancienne tradition, rapportée par l'évangile des Nazaréens et des Ébionites, et qui pourrait bien être fondée, l'homme dont il est ici question était tailleur de pierres ou maçon. Saint Jérôme voit ici une image du judaïsme, qui, ayant perdu toute sa séve et sa vertu, était devenu inutile et incapable de coopérer à l'édification du temple de Dieu. « Or les docteurs de la loi et les

« pharisiens l'observaient, pour voir s'il le guérirait le « jour du sabbat, afin d'avoir sujet de l'accuser. Ils lui « posèrent donc une question, et lui dirent : Est-il per- « mis de guérir le jour du sabbat ? » Dans leur impatience de le trouver en faute, ils ne purent attendre ce qu'il allait faire, et se hâtèrent de l'interroger, afin de trouver dans sa réponse un sujet de plainte contre lui, conformément au désir de leurs chefs.

Les écoles de Hillel et de Schammée étaient divisées même sur cette question : Est-il permis de consoler les malades le jour du sabbat ? Ils pouvaient donc bien, à plus forte raison, le consulter pour apprendre de lui s'il était permis de les guérir. « Mais, connaissant leurs « pensées, il dit à cet homme, qui avait la main dessé- « chée : Lève-toi, et tiens-toi là au milieu. Et se levant, « il se tint debout. Puis Jésus leur dit : Je vous demande « s'il est permis de faire du bien ou du mal, de sauver « la vie ou de l'ôter le jour du sabbat. Et les ayant tous « regardés, il dit à cet homme : Étends la main. Il l'é- « tendit, et elle devint saine comme l'autre. Ils ne « lui répondirent rien. Mais Jésus leur dit : Quel est « parmi vous l'homme qui, ayant une seule brebis, et la « voyant tomber dans un fossé le jour du sabbat, ne « court après et ne la retire ? Or de combien un homme « l'emporte-t-il sur une brebis ? Il est donc aussi permis « de faire du bien le jour du sabbat. Les pharisiens de- « vinrent furieux ; et, étant sortis, ils parlèrent en- « semble, et tinrent conseil contre lui avec les hérodiens « sur les moyens à prendre pour le perdre. Mais Jésus « se servit à leur égard de cette comparaison, et dit : « Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent des

« aveugles; or lorsqu'un aveugle montre à un autre le « chemin, ils tombent tous les deux dans le fossé. » La question que pose ici Notre-Seigneur, à savoir ce qu'il faut faire lorsqu'un animal tombe le jour du sabbat dans un fossé ou dans un puits, nous la retrouvons proposée et éclaircie dans les ouvrages des rabbins. Ce fait nous prouve une fois de plus encore que toutes les paroles de Notre-Seigneur étaient puisées dans la réalité même et dans la vie du peuple au milieu duquel il vivait.

CHAPITRE IX

La femme perclue.

« Jésus enseignait une autre fois le jour du sabbat dans « une synagogue, et il y vint une femme qui était déjà « depuis dix-huit ans possédée par le démon d'une mala- « die. Car elle était toute courbée, et ne pouvait aucu- « nement se redresser. Jésus, la voyant, l'appela à lui, « et lui dit : Femme, sois délivrée de ta maladie; et il lui « imposa les mains; et au même instant elle fut redres- « sée et rendit gloire à Dieu. Mais le chef de la syna- « gogue, indigné que Jésus l'eût guérie le jour du sab- « bat, se mit à dire au peuple : Il y a six jours où l'on « peut travailler; venez en ces jours-là pour être « guéris, et non le jour du sabbat. » Il parlait d'une manière conforme aux préjugés alors en vigueur parmi les Juifs. Ceux-ci croyaient en effet qu'il était défendu de guérir les malades au jour du sabbat, lorsque la mala-

die permettait d'attendre le lendemain, et ils n'admettaient d'exception que dans les cas où il y avait un danger évident. Si même quelqu'un tombant dans un fossé était enseveli sous un éboulement, on ne devait, d'après les prescriptions du Talmud, creuser la fosse qu'autant qu'il était nécessaire pour qu'il n'étouffât point.

« Le Seigneur lui répondit : Hypocrite, y a-t-il quel-
« qu'un parmi vous qui ne délie son bœuf ou son âne
« le jour du sabbat, et ne le tire de l'étable pour le
« mener boire? Et il n'aurait pas fallu délivrer de ses
« liens cette fille d'Abraham que Satan tenait ainsi liée
« depuis dix-huit ans? Et il leur dit encore : Le sabbat
« est établi pour l'homme, et non pas l'homme pour le
« sabbat. A ces paroles, tous ses adversaires furent con-
« fondus; mais tout le peuple était ravi des actions glo-
« rieuses qu'il faisait. » Pendant ce trimestre de l'année, on lisait le jour du sabbat dans les synagogues le troisième livre de Moïse, qui parle souvent de la fête du sabbat. C'était donc une occasion de plus pour Notre-Seigneur d'expliquer avec son autorité divine la loi sur la sanctification de ce jour. Le peuple et les malades surtout venaient à lui principalement les jours de fête, où le service divin les appelait à la synagogue, et où ils étaient sûrs de le trouver prêchant et enseignant; et c'est pour cela que la pauvre femme dont il est parlé ici s'était traînée jusqu'à la synagogue. C'est donc particulièrement le jour du sabbat que Notre-Seigneur trouvait l'occasion d'exercer les fonctions que lui avait confiées son Père. Aussi les Évangélistes se bornent le plus souvent dans leurs récits aux faits qui se sont passés le jour du sabbat.

CHAPITRE X

Guérison d'un hydropique.

« Jésus étant entré dans la maison d'un des principaux « pharisiens, pour prendre chez lui le repas du sabbat, « ceux qui étaient là l'observaient. Or il y avait là présent « un homme qui était hydropique. Jésus, s'adressant « aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est- « il permis de guérir le jour du sabbat ? Ils se turent. « Mais Jésus, prenant cet homme par la main, le guérit « et lui dit de s'en aller. Puis, s'adressant à eux de nou- « veau, il leur dit : Quel est celui de vous qui, voyant son « âne ou son bœuf tomber dans un puits, ne l'en retire « aussitôt, même le jour du sabbat ? Et ils ne pouvaient « rien répondre à cela. » Nous avons déjà vu plus d'une fois, soit à Jérusalem, soit à Capharnaüm, le Seigneur invité à manger chez les pharisiens, qui se faisaient un honneur d'avoir à leur table cet illustre docteur de Galilée, ou qui cherchaient à l'épier et à le surprendre dans ses discours, comme c'était ici le cas. C'était dans ce dessein qu'on lui avait amené un homme estropié, et qu'on lui présentait en ce moment un autre malade, pour avoir une preuve de plus du crime qu'on lui imputait en l'accusant de violer le sabbat. Mais, en cette circonstance, Jésus prévint leurs questions, et guérit le malade, à leur grande confusion. Il n'y avait d'ailleurs aucun mot à répondre aux arguments tout populaires dont il se servait pour justifier sa conduite, leur opposant des faits pris dans la vie ordinaire, les exemples

du roi David et les actions des prêtres eux-mêmes le jour du sabbat.

Il avait en tout passé à peine quatre-vingt-dix jours dans la Judée depuis qu'il avait commencé sa carrière publique; et déjà les princes et les sages du judaïsme, les interprètes de la loi, les gardiens des saintes traditions tremblaient pour leur autorité, et méditaient les moyens de se débarrasser de lui, de quelque manière que ce fût, même par la violence, s'il le fallait. Mais ces loups cachés sous la peau d'une brebis comprirent que le moyen le plus sûr de réussir dans leurs perfides desseins était de faire de cette cause une affaire politique. Ils cherchèrent donc à s'abriter, comme l'Évangéliste l'indique, derrière le parti de la cour, c'est-à-dire les hérodiens. Ils s'unirent à eux; et, faisant taire pour quelque temps leurs vains scrupules, ils fermèrent les yeux sur les opinions libérales et téméraires de ces esprits forts, contents s'ils pouvaient s'assurer leur appui, et les avoir pour complices dans leurs projets contre ce Jésus qui menaçait leur influence et démasquait leur fausse sainteté.

« Mais Jésus, connaissant ces choses, s'éloigna de là,
« et il fut suivi par de grandes multitudes; et il guérissait
« tous les malades qui s'y trouvaient, leur ordonnant
« toutefois de le découvrir. Ainsi s'accomplit ce qui avait
« été prédit par le prophète Isaïe: Voici mon serviteur
« que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui mon âme a ses
« complaisances. Je mettrai sur lui mon esprit, et il
« annoncera au peuple le jugement. Il ne disputera
« et ne criera point; personne n'entendra sa voix dans
« la rue. Il n'écrasera point tout à fait le roseau déjà

« brisé, et n'éteindra point la mèche qui fume encore,
« jusqu'à ce qu'il ait rendu le jugement victorieux; et
« les nations espèreront en son nom. »

CHAPITRE XI

Compagnons de Jésus dans ses voyages. — Des femmes qui l'accompagnaient.

« Jésus traversait les villes et les villages, enseignait « dans les synagogues, et prêchait l'Évangile du royaume « de Dieu; et les douze étaient avec lui, comme aussi « quelques femmes, et parmi elles Marie de Magdala, « Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, Susanne « et quelques autres, qui l'assistaient de leurs biens. » Elles étaient ses diaconesses et le servaient, de même que plus tard saint Pierre était accompagné d'une sœur dans ses missions évangéliques.

Les sages et les docteurs juifs ne marchaient guère sans être accompagnés de leurs disciples, afin de pouvoir s'entretenir toujours avec eux sur la loi; et souvent ces maîtres errants étaient suivis de femmes qui les servaient comme des sœurs. Il en était ainsi de notre divin maître. Couvert de la tunique brune de Galilée, les pieds chaussés de sandales de bois, ou de jonc, ou d'écorce de palmier, retenues et attachées avec des cordons de cuir, il parcourait humblement les routes de sa patrie terrestre, accompagné de ses disciples, qui devaient plus tard convertir l'univers. Ceux-ci n'avaient comme lui qu'une seule tunique, point de souliers, ni de bâton, point de sac pour le

voyage, ni or ni argent, ni même de monnaie de cuivre dans leur ceinture, à l'exception de Judas. Ils portaient seulement autour de l'épaule une bouteille d'huile, selon l'usage des voyageurs et des pèlerins en Orient, pour oindre et fortifier leurs membres épuisés par l'excès de la chaleur. Lorsque Jacob voyagea en Mésopotamie, un bâton à la main, il portait de l'huile avec lui, et en oignit la pierre où il se reposa, près de Béthel, quand il vit l'échelle céleste, consacrant ainsi cette pierre comme un autel au Seigneur. Des rabbins disent, il est vrai, que les anges lui apportèrent du ciel une fiole d'huile. Le bon Samaritain portait aussi de l'huile avec lui, et il en oignit le pauvre blessé qu'il rencontra sur sa route, avant de le transporter dans une hôtellerie. Il y a donc tout lieu de croire qu'il en était ainsi de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses compagnons. Il est certain du moins que plus tard les apôtres, dans leurs missions, portaient de l'huile avec eux pour l'onction des malades.

Enveloppées dans un long voile, partie essentielle du costume des femmes juives, les compagnes de Jésus marchaient après lui. C'était, outre celles qui ont été nommées plus haut, Marie, la mère de Jésus; Salomé, mère des Zébédées; Marie Cléophas, mère de trois autres apôtres fils d'Alphée et frères de Jésus, et sans doute aussi les Nazaréennes sœurs de Notre-Seigneur, Esther et Thamar, dont la tradition ne nous a conservé que les noms. Elles formaient, avec Marthe, Marie de Béthanie et Marie Marc de Jérusalem, le nombre douze, correspondant aux douze apôtres.

CHAPITRE XII

Jean-Baptiste est fait prisonnier.

Pendant tout ce temps, le grand prédicateur de la pénitence avait continué son œuvre. Prévoyant la tempête qui le menaçait, il s'était retiré sur un terrain neutre, à Enon. Mais les choses ne changèrent point pour cela; et l'affluence du peuple qui accourait pour l'entendre était telle qu'un signe de sa part aurait suffi pour exciter une révolte contre Hérode Antipas. Au reste, l'accusation de déchainer le peuple contre ce prince n'était qu'une invention perfide de la part des courtisans, comme il est arrivé tant de fois à d'autres époques, pour avoir un prétexte apparent de traîner en prison le courageux prédicateur. Cet Élie de la nouvelle alliance avait trouvé dans Hérode et sa femme un nouvel Achab et une autre Jésabel; et la voix du Précurseur retentit jusqu'à la cour du tyran, avec ces paroles terribles pour les pécheurs endurcis : « Il ne t'est pas permis. » Hérodiade, semblable en ce point à Jésabel, avait mille fois juré à Jean-Baptiste, en lui disant comme celle-ci : « Que Dieu me punisse si « demain à cette heure je ne t'ai pas fait passer dans « l'autre vie. » Mais de même aussi qu'Achab n'échappait aux menaces du prophète qu'en s'abaissant humblement devant lui, ainsi le tétrarque espérait gagner Jean par ses humiliations, et le décider à approuver son mariage avec Hérodiade. Il fallait à celle-ci la sanction du Précurseur pour n'être plus regardée par le peuple comme une courtisane et une adultère. Hérode lui-même vint le trouver

sur les rives du Jourdain, probablement pendant qu'il marchait contre les Arabes. Il écouta ses prédications, accepta avec une humilité hypocrite tous ses reproches, et s'avoua coupable, comme le font ces hommes sans dignité qui confessent de bouche leurs fautes, mais qui n'ont ni la force ni la volonté de se corriger. Jean resta sourd à ses prières et constant dans la résolution qu'il avait prise de rompre tout rapport avec lui jusqu'à ce qu'il eût levé le scandale qu'il donnait, en éloignant Hérodiade. Mais Hérode était trop faible pour cela, et sa faiblesse fut la cause du drame sanglant que nous raconte l'Évangile.

Le baptême de Jean n'était qu'une préparation à celui de Jésus-Christ, et, sous ce rapport, il appartenait encore à l'ancienne alliance. Aussi les disciples de Jean, qui passaient du côté de Jésus, devaient être baptisés de nouveau. Mais maintenant que le Nouveau Testament était ouvert, celui qui était venu pour sceller l'Ancien devait disparaître, et il tomba par l'envie et la haine d'une femme. Soit que Jean fût retourné dans la terre de Pérée, soit qu'il eût été pris sur le sol étranger, à Énon, près du Jourdain, ou plutôt qu'il eût été, comme semble l'indiquer l'Évangile, livré par Pilate, bref, il fut conduit dans une forteresse nommée Machère, pour y mourir.

« Hérode avait donc envoyé des hommes pour s'em-
« parer de Jean et le mettre en prison, à cause d'Héro-
« diade, femme de son frère Philippe, qu'il avait épousée.
« Car Jean avait dit à Hérode : Il ne vous est pas permis
« d'avoir la femme de votre frère. A cause de cela, Héro-
« diade cherchait l'occasion de le faire mourir; mais elle
« ne pouvait en venir à bout; car Hérode, sachant qu'il

« était un homme juste et saint, le craignait et le respec-
« tait beaucoup. Il le prenait sous sa protection, suivait
« ses avis en beaucoup de choses, et l'écoutait volontiers.
« Et quand même il aurait consenti à sa mort, il craignait
« le peuple, qui le regardait comme un prophète. » Ainsi, le Précurseur attendait dans un cachot que son sort fût décidé, et n'avait pour se consoler que la visite de quelques disciples, auxquels le tétrarque permettait l'entrée de sa prison à cause du respect qu'il avait pour lui. Ainsi s'accomplit en lui la parole du Seigneur : « Jean était une
« lampe ardente et brillante; mais vous n'avez voulu vous
« réjouir qu'un peu de temps à sa lumière. » Ceci arriva dans le mois de mai de l'an de Rome 780 ou 27 de l'ère chrétienne.

CHAPITRE XIII

Retour du Messie en Galilée. — Dispute publique avec les pharisiens et les docteurs de la loi sur la loi et le Talmud.

« Jésus, ayant appris que Jean avait été livré, retourna en
« Galilée, après avoir passé environ 40 jours en Judée. Or,
« comme ils retournaient chez eux, c'est-à-dire à Caphar-
« naüm, ils furent entourés d'une si grande multitude
« qu'ils ne pouvaient pas même manger. Des pharisiens
« et quelques docteurs de la loi qui revenaient de Jéru-
« salem, s'assemblèrent aussi autour de lui. Et comme ils
« virent quelques-uns de ses disciples manger sans s'être
« lavé les mains, ils les blâmèrent. Car les pharisiens et
« tous les Juifs sont très-attachés aux traditions orales

« des anciens. Ils ne mangent point sans s'être lavé sou-
« vent les mains. Et lorsqu'ils reviennent du marché à la
« maison ils ne mangent point avant de s'être lavés. Et il
« y a encore beaucoup d'autres choses qu'ils observent
« avec soin, comme de purifier les coupes dont on se sert
« pour boire, les vases de terre ou d'airain et les lits. Les
« pharisiens et les docteurs de la loi le questionnèrent donc
« et lui dirent : Pourquoi vos disciples transgressent-ils la
« tradition des anciens, et mangent-ils le pain avant de
« s'être lavé les mains ? »

Les disciples des pharisiens, de concert avec ceux de Jean, avaient autrefois reproché à Jésus et aux siens de ne pas faire beaucoup de jeûnes. Ce qu'ils leur reprochent maintenant c'est de manger sans s'être lavé les mains. Les Juifs avaient et ont encore coutume aujourd'hui de se mouiller le bout des doigts avant et après le repas. Cet usage leur était commun avec les anciens Grecs ; et on le retrouve encore de nos jours chez les Orientaux. Notre-Seigneur en négligeant cette pratique ne prétendait point la blâmer en elle-même ; mais il voulait seulement condamner le sens superstitieux que les Juifs y attachaient. En effet, c'était pour ces hommes extérieurs et charnels un principe inviolable que tout Israélite, ne voulût-il manger qu'un morceau de pain, devait se laver les mains en les tenant en haut si c'était avant le repas, et en les tenant en bas si c'était après, sans aller jamais au delà du poignet. Mais dans les repas des sacrifices on devait, au contraire, plonger les mains. Il n'était jamais permis d'omettre cette pratique, fallût-il faire quatre milles de chemin pour trouver de l'eau. Bien plus, le traité intitulé Schylchan-Aruc, d'une époque plus rapprochée de nous, ne contient pas moins de

vingt-six prescriptions qui concernent la manière de se laver les mains le matin.

Que l'on se représente ce cérémonial absurde, pratiqué par tout un peuple façonné dès l'enfance à ces usages, et l'on comprendra jusqu'à quel point les Juifs contemporains de Notre-Seigneur, perdus dans un formalisme vide et étroit, étaient inaccessibles à toute idée un peu élevée. Celui qui omettait ces ablutions, prescrites par la coutume, et qui mangeait un seul morceau avant de s'être lavé, était aux yeux des Juifs semblable à un adultère; et celui qui ne se lavait pas les mains après le repas était, disaient-ils, aussi coupable qu'un meurtrier, et méritait d'être enlevé de dessus cette terre. Mais celui qui observait avec soin ces prescriptions pouvait, croyaient-ils, se regarder comme assuré du salut éternel et d'une place au banquet du royaume de Dieu. Les pharisiens s'étaient même attribué depuis quelque temps le nom de *séparatistes*, parce qu'ils s'éloignaient du commerce des autres hommes, dans la crainte de contracter quelque souillure corporelle. Ainsi, le préjugé que Jésus voulait combattre ici était tel, qu'il avait fourni le nom d'une secte particulière. Ces règles toutefois sur les ablutions religieuses n'étaient en vigueur que depuis Hillel et Schammée.

Les rabbins aggravaient encore ces exigences par cette proposition impie, à laquelle Jésus fait allusion plus haut, et que nous lisons encore dans le Talmud : « Les paroles « des savants dans l'Écriture l'emportent sur celles de la « loi et sur celles des prophètes. Celui qui s'occupe de « l'Écriture, lit-on dans le traité Bava-Metzia, fait quel- « que chose d'indifférent. Celui qui s'occupe avec la Mis-

« chna mérite récompense; mais celui qui se livre à « l'étude de la Gemara fait l'action la plus méritoire. » Schibta, démon qui tourmentait les enfants, était un épouvantail dont on menaçait celui qui négligeait les ablutions prescrites. Mais les pharisiens attribuaient ici à Notre-Seigneur un démon bien pire encore, Beelzebub, le démon de l'impureté; et, d'après le Talmud, il aurait dû être plongé en enfer, dans de la boue bouillante. Car tel était le châtiment dont les pharisiens menaçaient ceux qui violaient leurs prescriptions. Ainsi, les gardiens de ces traditions puériles, les pharisiens et les docteurs de la loi, étaient venus ensemble de Jérusalem en Galilée pour y épier les actions de Notre-Seigneur, et entraver, s'il était possible, son ministère et son influence, qui faisait tous les jours de nouveaux progrès. Ils espéraient y parvenir, soit en le réduisant au silence, avec leurs formules talmudiques, dans des disputes qu'ils se ménageraient à propos, soit en le dépréciant aux yeux du peuple par la calomnie, d'autant mieux que Jean-Baptiste n'était plus là pour lui prêter l'autorité de son nom.

« Et ils commencèrent à le presser vivement, et à « l'accabler d'un grand nombre de questions; car ils lui « tendaient des piéges, et cherchaient à le surprendre « dans ses paroles, pour pouvoir l'accuser ensuite. Mais « Jésus leur répondit en disant : Pourquoi violez-vous le « commandement de Dieu à cause de votre tradition? car « Dieu a dit expressément : Honore père et mère; et : « Quiconque maudit père et mère mourra. Mais vous « vous dites : Si quelqu'un dit à son père ou à sa mère : « J'en fais le serment, ce que tu me demandes, j'aime « mieux le léguer au temple, il n'a plus besoin d'honorer

« davantage son père ou sa mère. » Pour bien comprendre ce passage, il faut savoir que, dans l'opinion des Juifs, celui qui promettait ou léguait quelque don au temple acquérait par là un nouveau degré dans le ciel, lors même que, par suite de ce don, son père et sa mère auraient été réduits à la misère et à la faim. Notre-Seigneur déclare ici, au contraire, que l'obligation de secourir son père et sa mère l'emporte sur celle d'acquitter les legs qu'on a promis à l'Église. De plus, lorsqu'un Juif déclarait *corban* la dette de son débiteur, celui-ci devait payer aussitôt. Notre-Seigneur blâme encore cette règle. La Vulgate donne, avec quelques variantes dans la ponctuation et l'ordre des mots, la leçon que saint Jérôme semble avoir adoptée dans sa version; et le texte porte : *Munus est quodcumque ex me tibi proderit*. Ce que l'on peut traduire ainsi : « Ce « que je te donne pour te rendre service est un présent, « et non une dette. » La traduction française : « Tout don « que je fais à Dieu vous est utile, » ne présente aucun sens en cet endroit.

« Ainsi, vous détruisez avec votre tradition le com- « mandement de Dieu. Et vous faites encore beaucoup « d'autres choses semblables. Hypocrites! Isaïe a bien « prophétisé de vous quand il dit : Ce peuple m'honore « seulement avec les lèvres, mais son cœur est loin de « moi. Leur culte est vain, car leurs doctrines ne sont « que des maximes et des ordonnances humaines. Puis, « ayant appelé le peuple, il leur dit : Écoutez-moi tous, « et comprenez bien ceci. Ce n'est pas ce qui entre dans « la bouche, mais ce qui en sort qui souille l'homme. « Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et l'interro- « gèrent à ce sujet. Mais il répondit : Toute plante que

« mon Père céleste n'aura point plantée sera déracinée.
« Or Pierre, prenant la parole, lui dit : Expliquez-nous
« cette parabole. Jésus leur dit : Êtes-vous donc aussi
« sans intelligence? Ne voyez-vous pas que tout ce qui
« vient du dehors dans l'homme ne peut pas le souiller;
« car il ne descend pas dans son cœur mais dans son
« estomac, et prend son cours naturel au dehors. Mais,
« ajouta-t-il, ce qui sort de la bouche vient du cœur,
« et c'est là ce qui souille l'homme. Car c'est du dedans,
« c'est du cœur de l'homme que viennent les mauvaises
« pensées, les adultères, la fornication, les meurtres, les
« larcins, les faux témoignages, la malice, la tromperie,
« l'impudence, l'œil envieux, les blasphèmes, l'orgueil
« et la folie. Tout ce mal vient du dedans, et souille
« l'homme; mais de manger sans s'être lavé les mains,
« cela ne rend pas un homme impur. »

L'œil envieux, ou le mauvais œil, l'œil louche, l'œil gauche joue un grand rôle dans la croyance populaire des Orientaux. Aujourd'hui encore, en Grèce et en Égypte, personne n'ose regarder un enfant d'un regard d'affection, ni même vanter sa beauté. Et lorsque quelqu'un le fait par inattention ou autrement, on a soin de cracher devant l'enfant ou de le gronder, par la crainte superstitieuse d'attirer sur lui l'attention et l'envie du démon, qui pourrait dans ce cas le défigurer ou l'enlever à ses parents par une mort précoce. Aussi Notre-Seigneur en cet endroit emploie l'expression de *mauvais œil* ou d'*œil envieux*, qui était universellement répandue dans le peuple pour signifier l'envie ou la jalousie.

« Après cela, Jésus dit au peuple et à ses disciples :
« Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur le

« siége de Moïse; observez donc et faites tout ce qu'ils « vous disent, mais ne vous réglez point d'après leurs « œuvres; car ils disent bien ce qu'il faut faire, mais ne « le font pas eux-mêmes, ou ils le font pour être vus des « hommes. Ne croyez pas que je sois venu abolir la loi ou « les prophètes; je ne suis pas venu les détruire, mais les « accomplir : car, je vous le dis en vérité, le ciel et la « terre ne passeront point que toute la loi ne soit accom- « plie jusqu'au dernier iota ou au dernier point. Tout « doit être accompli. Celui qui observe toute la loi, et ne « pèche que dans un point, se rend coupable contre la « loi tout entière. Quiconque détruira un seul des pré- « ceptes les plus petits, et enseignera aux hommes à en « faire autant, sera le plus petit dans le royaume du ciel. « Mais celui qui les accomplit et les fait pratiquer aux « autres sera grand dans le royaume du ciel. Mais, je vous « le dis, si votre justice n'est plus grande que celle des « docteurs et des pharisiens, vous n'entrerez point dans « le royaume du ciel. »

Quels sont ces moindres préceptes dont parle Notre-Seigneur? Dans un des traités du Talmud intitulé Maccoth, nous lisons une sentence du R. Simlai conçue en ces termes : « 613 préceptes furent donnés à Moïse sur le « mont Sinaï, à savoir 365 prohibitions d'après le nombre « des jours de l'année, et 248 commandements d'après « le nombre des membres du corps humain, et ce nombre « est aussi exprimé dans le mot *torah*, qui veut dire loi. » Notre-Seigneur a ici en vue non-seulement le passé du judaïsme, mais encore l'avenir de son Église, à laquelle il a donné le pouvoir de lier et de délier. Il ne voulait pas abolir tout d'un coup ni avec violence les institutions mo-

saïques, afin d'éviter le relâchement qui a coutume de suivre les entreprises de ce genre. Il voulut même, par un sentiment de délicatesse, porter encore le fardeau si pesant de la loi de Moïse, dont il était venu délivrer les autres, afin d'apprendre l'obéissance à ses disciples. La violence peut, en s'attaquant aux abus, détruire les meilleures choses; et elle réussit souvent mieux dans ce triste labeur qu'à fonder le bien qu'elle se propose. Mais ce que Dieu avait établi ne devait tomber que par un jugement de Dieu; et celui qui vient commander aux autres doit savoir auparavant ce que c'est que servir. « Car si vous faites « ainsi, et si vous n'accomplissez pas mes prescriptions, « seriez-vous près de moi mes amis les plus intimes, je « vous repousserais, et vous dirais : Loin de moi, crimi- « nels, d'où êtes-vous, je ne vous connais pas. Soyons « donc hostiles, et opposons-nous de toutes nos forces à « tout ce qui est mal et déréglé. » Ces paroles de Notre-Seigneur nous ont été conservées par saint Clément dans sa lettre *aux Corinthiens*, § 4, et par saint Barnabé dans son *Épitre catholique*, § 4.

CHAPITRE XIV

Les dix malédictions contre les docteurs et les pharisiens.

« Ses disciples s'approchèrent de lui, et lui dirent : « Savez-vous que les pharisiens se sont scandalisés en en- « tendant ces paroles? Or, comme tout le peuple écou- « tait, Jésus se mit à dire à ses disciples : Malheur à « vous, docteurs et pharisiens hypocrites, qui purifiez

« le dehors de la coupe et du plat, tandis que votre inté-
« rieur est plein de rapines et de meurtres. Pharisien
« aveugle, purifie d'abord l'intérieur de la coupe et du
« plat, afin que le dehors soit pur aussi. Insensés! celui
« qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans?
« Donnez plutôt l'aumône de ce qui est au dedans, et tout
« pour vous sera pur. Malheur à vous! docteurs et pha-
« risiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de
« la rue, de l'anis, du cumin et des plus petites herbes;
« mais qui négligez ce qu'il y a de plus important dans
« la loi, à savoir la justice et l'amour de Dieu, la misé-
« ricorde et la foi. Vous deviez faire ceci, sans omettre
« pourtant les autres choses; guides aveugles que vous
« êtes, qui filtrez les mouches, et dévorez un chameau.
« Malheur à vous! docteurs et pharisiens hypocrites, qui
« dissipez les maisons des veuves, et récitez de longues
« prières pour qu'on vous voie. Vous n'en serez jugés
« que plus sévèrement un jour.

« Malheur à vous! guides aveugles, qui dites : Si quel-
« qu'un jure par le temple, ce n'est rien; mais celui qui
« jure par l'or du temple est tenu à son serment. Aveu-
« gles! insensés! lequel est plus, de l'or ou du temple
« qui sanctifie l'or? Vous dites encore : Si quelqu'un
« jure par l'autel, c'est sans importance; mais si quel-
« qu'un jure par l'offrande qui est sur l'autel, il est tenu
« à son serment. Insensés et aveugles! lequel est plus, ou
« du don ou de l'autel qui sanctifie le don? Celui qui jure
« par l'autel jure et par l'autel et par tout ce qui est des-
« sus. Et celui qui jure par le temple jure et par le temple
« et par celui qui y habite. Et celui qui jure par le ciel
« jure par le trône de Dieu et par Celui qui y est assis,

« Malheur à vous ! docteurs et pharisiens hypocrites, qui « aimez à marcher avec de longs vêtements, qui portez « de larges bandelettes couvertes de sentences, et de « longues franges à vos habits, qui aimez qu'on s'incline « profondément devant vous sur les places publiques, et « qu'on vous donne la présidence dans les synagogues ; « qui cherchez les premières places aux festins, et vous « faites appeler par le peuple : Maître, maître. Malheur à « vous ! docteurs et pharisiens hypocrites, qui vous êtes « emparés de la clef de la science, et fermez le royaume « du ciel aux yeux des autres ; vous n'y entrez pas vous- « mêmes, et n'y laissez pas entrer ceux qui le veulent. « Malheur à vous ! docteurs et pharisiens hypocrites, qui « voyagez et par terre et par eau pour gagner un prosélyte « à votre foi : et quand il l'est devenu vous en faites un « fils de l'enfer, une fois aussi méchant que vous-mêmes.

« Malheur à vous ! docteurs et pharisiens hypocrites, « qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et ressemblez « vous-mêmes à des sépulcres blanchis, qui paraissent « beaux au dehors, mais qui au dedans sont remplis d'os- « sements de morts et de toute sorte de pourriture. De « même aussi, vous paraissez au dehors justes devant les « hommes ; mais intérieurement vous êtes pleins d'hypo- « crisie et d'injustice. Malheur à vous ! qui ressemblez à « des tombeaux cachés, sur lesquels on marche et on se « souille sans le savoir. Alors un des docteurs de la loi « prit la parole, et lui dit : Maître, en parlant ainsi, vous « nous déshonorez aussi nous-mêmes. » Il paraît que les pharisiens seuls s'étaient d'abord trouvés offensés du discours de Notre-Seigneur. « Mais il répondit : Oui, mal- « heur aussi à vous, docteurs de la loi, qui imposez aux

« hommes des fardeaux qu'ils ne peuvent porter, et qui « ne les touchez pas vous-mêmes du doigt. Race de ser- « pents et de vipères, comment voulez-vous échapper au « jugement de l'enfer ? »

C'est ainsi que Notre-Seigneur maudit dix fois en ce jour les chefs des pharisiens et les docteurs de la loi. La première malédiction atteignait principalement les disciples de Hillel. Car Schammée maudissait tous les prosélytes; et les anciens Juifs les appelaient la lèpre et la gale d'Israël, les accusant de ne se faire prosélytes que pour épouser des Juives dont ils étaient épris. Au reste, nous pouvons comprendre par ce que nous dit l'historien Josèphe jusqu'à quel point le prosélytisme des docteurs de la loi méritait les reproches sévères que leur adressait Notre-Seigneur. (*Antiq.*, XVIII, 3, 5.) Précisément vers cette époque, un juif de Rome, aidé de trois compères, avait converti au judaïsme une dame de la noblesse, nommée Fulvia, et lui avait persuadé de léguer au temple de Jérusalem l'or et la pourpre qu'elle possédait. Puis il s'en était emparé lui-même, et avait partagé son larcin avec ceux qui l'avaient aidé à le commettre. La découverte de cette friponnerie avait eu pour effet l'expulsion de tous les Juifs hors de Rome sous l'empereur Tibère. C'est à ce fait et à d'autres de ce genre que le Christ fait allusion ici.

CHAPITRE XV

Le sourd-muet. — Le Christ et Beelzebul.

« On lui amena un sourd-muet qui était possédé, et « on le pria de lui imposer les mains. Et il le prit à part, « en le tirant de la foule, lui mit les doigts dans les « oreilles, toucha sa langue avec de la salive, leva les « yeux vers le ciel, soupira et lui dit : Ephphata, c'est- « dire ouvre-toi. Et ses oreilles s'ouvrirent aussitôt; sa « langue fut déliée, et il parla distinctement. Ceux qui « étaient présents étaient dans la stupeur, et toute la foule « du peuple était dans l'étonnement que le diable eût été « chassé de cet homme, et ils disaient : N'est-ce pas là le « fils de David (c'est-à-dire le Messie)? On n'a encore « rien vu de tel en Israël. Il leur défendit, il est vrai, de « le dire à personne : mais plus il le leur défendait, plus « ils le divulguaient. Et ils étaient dans une grande admi- « ration, et disaient : Il a bien fait toutes choses : il a fait « entendre les sourds et parler les muets. » Bientôt aussi, ceux dont l'oreille n'avait jamais encore entendu la loi de Dieu, dont la bouche n'avait jamais annoncé vraiment ses louanges, devaient voir tomber leurs liens. Bientôt ils allaient entendre la parole de l'Évangile ; leur langue allait parler et l'esprit malin allait les quitter.

« Les pharisiens et les docteurs de la loi qui étaient « venus de Jérusalem, témoins de cette jubilation du « peuple, disaient : Il a Beelzebul, et il chasse les démons « par le prince des démons. Mais Jésus, qui savait leurs « pensées, les appela, et leur dit en parabole : Comment

« un démon peut-il en chasser un autre ? Tout royaume « divisé en soi-même est détruit ; et toute maison divisée « contre elle-même ne peut subsister, mais s'écroule. Si « donc un démon en chasse un autre, il n'est plus d'ac- « cord avec soi-même ; il est divisé par la sédition, et « par conséquent c'en est fait de lui ; car comment son « royaume pourrait-il subsister? Et pourtant vous dites « que je chasse les démons par Beelzebul. Mais si je chasse « les démons par Beelzebul, par qui vos disciples les « chassent-ils donc ? » Le mot grec employé par les évangélistes saint Matthieu et saint Luc signifie également *enfant* et *disciple*. « Ceux-ci seront donc vos juges. Mais « si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, le royaume « de Dieu est donc parvenu jusqu'à vous. »

Notre-Seigneur veut nous faire comprendre par ces paroles que le démon n'est pas assez maladroit pour se méprendre sur ses véritables intérêts jusqu'au point de travailler contre soi-même. C'était là un argument sans réplique : mais les pharisiens s'inquiétaient peu de se mettre en contradiction avec eux-mêmes, pourvu qu'ils pussent affaiblir la confiance que le peuple avait en Jésus-Christ. Notre-Seigneur, dans les paroles qui suivent, expose admirablement la nature du pouvoir qu'il exerce, lui et ses disciples, sur les puissances infernales, et les effets qui en résultent.

« Lorsqu'un homme fort et armé garde sa maison, ce « qu'il a est en sûreté. Or comment quelqu'un peut-il « entrer dans la maison d'un homme fort, et lui prendre « son mobilier, s'il ne le lie auparavant? Ce n'est qu'après « cela qu'il peut piller sa maison. Mais s'il en vient un « autre plus fort que lui, qui remporte sur lui la victoire,

« ce dernier lui prend toutes ses armes, où il mettait sa
« confiance, et distribue ses dépouilles. Lorsque l'esprit
« impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux
« arides, et cherche le repos. Ne le trouvant point, il
« dit : Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti.
« Il y vient donc, et, la trouvant nettoyée et ornée, il
« s'en va prendre sept autres esprits plus méchants que
« lui; et entrant chez lui, ils y établissent leur demeure.
« Et le dernier état de cet homme devient pire que le
« premier. Il en sera ainsi de cette race mauvaise. »

Le Fils de Dieu était descendu du ciel pour renverser de son trône le prince de ce monde. Il l'avait vaincu dans le désert, et nous avait ainsi tirés des sombres abîmes de l'enfer. Mais lorsque l'ennemi chasse de nouveau l'esprit de Dieu de l'âme régénérée, et l'entraîne dans les voies de la perdition, les liens par lesquels l'enfer la tient enchaînée deviennent sept fois plus étroits, et le salut lui est par là même plus difficile. Il en avait été ainsi de Madeleine. Après être revenue de ses égarements, elle était retombée dans le péché. En punition de son ingratitude, elle avait été possédée par sept esprits mauvais, jusqu'à ce que le Seigneur, par une grâce toute spéciale, la retira de nouveau de ses égarements.

L'apôtre des Gentils, dans son Épître aux Hébreux (VI, 4; X, 26), nous fournit un commentaire terrible, mais, hélas! trop vrai, de ces paroles de Notre-Seigneur quand il dit : « Il est impossible que ceux qui ont été une
« fois éclairés, qui ont goûté la grâce céleste et sont de-
« venus participants du Saint-Esprit, qui de plus ont
« ressenti la douceur de la parole de Dieu et la vertu du
« monde futur, et qui après cela sont tombés, se ré-

« veillent en passant à d'autres sentiments, parce qu'ils « crucifient de nouveau et tournent en dérision le Fils de « Dieu. Car si nous péchons volontairement après avoir « reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus désor- « mais d'hostie pour les péchés; mais un jugement ter- « rible nous attend, et l'ardeur du feu qui doit dévorer « les contradicteurs. » Mais lorsque ces hommes, non contents de courir à leur perte, veulent encore entraîner avec eux les autres, oh ! alors, au lieu d'un seul démon qu'ils prétendaient chasser, ils tombent au pouvoir de sept autres, et les désordres d'une telle réforme sont pires que ceux auxquels elle voulait remédier. Luther lui-même confirme et développe cette pensée quand il dit, dans son second sermon du premier dimanche de l'Avent: « Les hommes sont aujourd'hui possédés de sept diables, « tandis qu'auparavant ils n'en avaient qu'un seul. Le « diable entre maintenant chez eux par troupes; de sorte « que, au milieu de la claire lumière de l'Évangile, ils « sont plus avares, plus perfides, plus dures, plus impu- « diques, plus violents, plus audacieux et plus méchants « qu'ils n'étaient auparavant sous le papisme. (*Iena*, 1565.)

La Judée elle-même était à cette époque comme possédée de l'esprit malin; car le peuple juif avait forcé Dieu de s'éloigner de lui. Jésus, il est vrai, avait chassé Satan dans le désert; mais les Juifs ne voulurent point de la rédemption que l'Homme-Dieu leur apportait. A peine le rideau du temple se déchira-t-il après sa mort que sept démons plus mauvais encore s'emparèrent du peuple déicide. L'obsession devint une véritable possession. Dès lors le monde païen fut lâché contre lui : un plus fort que lui le vainquit, lui prit ses armes en qui il mettait sa

confiance, et partagea ses dépouilles. Toute la Judée fut bouleversée et le peuple infidèle dispersé par toute la terre; car ainsi l'avait mérité cette race perfide. Toutes les paroles de Notre-Seigneur, nous le voyons, sont des prophéties; elles renferment en elles le présent, le passé et l'avenir.

D'après la croyance des Juifs, trois démons, chefs de tous les autres, répondaient aux trois princes de la hiérarchie céleste, Raphaël, Michel et Gabriel : ces trois démons étaient Sammaël, l'ange de la mort, Beelzebul et Asmodée. Sammaël avait séduit les anges dans le ciel et nos premiers ancêtres au paradis terrestre; Asmodée était occupé continuellement à perdre les hommes. Pour Beelzebul, le fort de l'abîme, c'était lui qui fermait les portes de l'enfer. Son nom seul le désignait déjà comme le maître de la maison, ou bien encore comme le démon de l'impureté, c'est-à-dire, dans la pensée des Juifs, du paganisme. Ainsi, lorsqu'ils accusaient Jésus d'être possédé par Beelzebul, ils voulaient le faire passer pour un pythonicien, et le confondre avec ces jongleurs de bas étage et ces magiciens qui devaient à l'influence des puissances infernales l'art perfide qu'ils exerçaient pour séduire les hommes. Les contemporains de l'Homme-Dieu, ne pouvant se refuser à l'évidence des miracles qu'il opérait sous leurs yeux, se voyaient contraints, par suite de leur aveuglement et de leur méchanceté, à les attribuer aux influences du démon; car on n'avait pas encore appris à les expliquer par le magnétisme. Cette triste ressource était réservée à notre époque. Les pharisiens cherchaient à persuader au peuple que Jésus avait appris la magie pendant son séjour en Égypte, et qu'il l'en avait rapportée par le moyen

d'une incision faite dans sa chair, comme on le lit en plusieurs endroits du Talmud.

Notre-Seigneur tourne cette accusation contre les disciples de ces pharisiens qui étaient en opposition directe avec les anciennes écoles de prophètes fondées par Élie. Flavius Josèphe nous raconte effectivement (*Antiq.*, VIII, II, V) qu'il y avait de son temps des magiciens juifs, et que l'un d'eux, nommé Éléazar, qu'il avait connu lui-même, donna des preuves remarquables de son art mystérieux en présence de l'empereur Vespasien, de ses fils et de toute l'armée romaine, à peu près comme l'avaient fait autrefois les mages d'Égypte sous les yeux de Pharaon et de Moïse. Il tenait, par exemple, sous le nez des pythoniciens qu'il avait à son service un anneau renfermant une racine enchantée; et au même instant ces hommes s'affaissaient et tombaient. Mais le démon, sur son commandement, passait du corps de ces possédés dans un vase d'eau qui était là tout près, le renversait et faisait mille autres tours de cette sorte.

C'est contre ces hommes que Jésus-Christ dirige ses paroles, leur reprochant d'être eux-mêmes les esclaves des puissances aveugles de la nature, et, en conjurant un démon d'en faire venir sept autres, d'empirer ainsi les choses au lieu de les améliorer. Il est remarquable, au reste, que, d'après l'aveu de l'historien juif lui-même, quoiqu'ils fissent leurs conjurations au nom de Salomon, qui, disaient-ils, avait appris de Dieu cette science, leurs formules n'avaient plus la même vertu que celle de ce grand roi. Les païens aussi avaient leurs conjurations, et les rabbins nous apprennent eux-mêmes la manière dont ils faisaient leurs exorcismes. Nous lisons, en effet, dans

le traité intitulé : *Bammidbar Rabba*, sect. 19, fol. 238, et dans le traité intitulé : *Tanchuma*, fol. 70, 1 : « R. Jo- « chanan, fils de Sachée, dit à un prosélyte : As-tu été « quelquefois obsédé du mauvais esprit? Il le nia. Le « docteur lui dit alors : As-tu vu quelquefois un possédé? « Sur son affirmation, le rabbin lui dit : Que faites-vous « à un possédé? Le Gentil lui répondit : Nous employons « des herbes, et nous excitons la fumée sous lui; puis « nous l'aspergeons d'eau, et le démon s'enfuit. » Dans les Actes des Apôtres (xix, 14) nous voyons que les sept fils du grand prêtre Scevas cherchaient à conjurer les démons au nom de Jésus, en disant sur le possédé ces paroles : « Je te conjure au nom de Jésus, que prêche « Paul. » Mais le démon leur répondait : « Je connais « Jésus, et Paul aussi; mais vous, qui êtes-vous? »

Jésus continua et dit : « Qui n'est point pour moi est « contre moi, et qui n'amasse point avec moi dissipe. En « vérité, je vous le dis, tout péché et tout blasphème que « les hommes commettront contre les enfants des hommes « leur sera remis. Si même quelqu'un parle contre le « Fils de l'homme, son péché peut lui être pardonné : « mais celui qui blasphème le Saint-Esprit n'obtiendra « rémission ni en cette vie ni en l'autre, mais encourt la « peine éternelle. Race de vipères, comment pouvez- « vous dire de bonnes choses, puisque vous êtes mé- « chants? Car c'est de la plénitude du cœur que la bouche « parle. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on « le raisin sur des épines, ou les figues sur des ronces? « Une source salée peut-elle donner une eau douce? Le « figuier peut-il donner des raisins, ou le cep des figues? « Puise-t-on de l'eau douce et de l'eau amère d'une même

« source? Non; on ne cueille point de figues sur un « buisson d'épines, ni de raisins sur une haie; mais on « distingue l'arbre aux fruits. Ainsi l'homme qui est bon « tire le bien du bon trésor de son cœur, tandis que « celui qui est méchant tire le mal du mauvais trésor de « son cœur. Mais, je vous le dis, les hommes au jour du « jugement rendront compte de toute parole mauvaise; « car tu seras justifié par tes paroles, et tu seras con- « damné par tes paroles. »

S'il n'y a point aux yeux de Dieu de juste-milieu, et si tous ceux qui ne sont pas pour le Christ sont contre lui, combien plus sévère devait être le jugement de ces hommes qui, méconnaissant l'esprit de Dieu, principe de tant de miracles d'amour, les attribuaient à l'esprit de l'abîme, traitant de possédé celui qui avait reçu d'en haut le pouvoir de délivrer les démoniaques? Aussi le Christ prononce sur eux la sentence de réprobation; et c'est aux objets qui s'offraient à sa vue qu'il emprunte les images sous lesquelles il exprime sa malédiction. Le pays de Gennésareth, en effet, était planté de figuiers et de vignes; et près de Magdala et de Chammath en particulier il y avait une multitude de sources chaudes et salées, qui n'ont disparu que depuis quelques années par un tremblement de terre. C'était là aussi que coulait la source de Mirjam, si célèbre chez les rabbins. La vallée de Gennésareth porte sur son sol, composé en partie de basalte, les traces d'anciennes révolutions volcaniques. Encore aujourd'hui plusieurs volcans éteints, placés à quelque distance les uns des autres, forment comme une longue ligne qui s'étend au delà du Jourdain, du côté de la mer Morte, et qui, à travers le désert, continue jusqu'en

Égypte, indiquant ainsi le chemin que les tremblements de terre ont coutume de prendre en partant de la Syrie. C'est pour cela que l'on trouve en ce pays beaucoup de sources chaudes ou autres; et ce sont elles qui ont fourni à Notre-Seigneur une partie des images qu'il a employées en cette circonstance en parlant aux Juifs.

« Et il arriva que, pendant qu'il parlait ainsi, une « femme éleva la voix du milieu du peuple, et lui cria : « Heureux le corps qui vous a porté, et le sein qui vous « a nourri. Et lui répondit : Oh! bien plus heureux ceux « qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent. »

CHAPITRE XVI

Le Christ en extase. — Sa mère et ses frères.

Cette femme avait parlé ainsi parce qu'elle avait aperçu la mère de Jésus qui approchait. En effet, « les siens en« tendant ces choses, » c'est-à-dire les blasphèmes des pharisiens contre lui, « vinrent pour l'arrêter; car ils disaient : Il est hors de lui. » (*Marc*, III, 21.) Le Christ hors de lui! Et ce sont les siens qui parlent ainsi! Comment faut-il donc entendre leurs paroles? Il s'agit ici certainement d'un état d'extase, où l'âme, arrachée à la vie des sens, est transportée dans une sphère plus élevée. Mais, de même que l'âme est le lien qui unit la partie inférieure et la partie supérieure, l'esprit et le corps, ainsi il existe un double rapport entre cette région intermédiaire et le ciel ou le bien, d'un côté, et l'enfer ou le mal, de l'autre. Il y a une extase naturelle ou tellurique.

C'est ce sommeil magnétique qui s'emparait de la pythie à Delphes sur son trépied, lorsque, enivrée par la fumée qui montait des profondeurs de la grotte, elle était soustraite en quelque sorte aux conditions de la matière, de l'espace et du temps, et apercevait, comme dans le centre des choses, les objets les plus éloignés aussi bien que les plus proches. C'est cette excitation dangereuse de l'esprit de la terre, qui, dans son développement, peut aller jusqu'à la possession satanique, que les pharisiens désignaient sous cette expression : *Avoir Beelzebul*. Aussi le paganisme était dans son fond le plus intime l'œuvre du démon. Et les apôtres et tous les prédicateurs de la foi l'ont toujours considéré et combattu comme la religion de Satan, ou le pacte avec le Dieu de ce monde.

Mais il y a aussi une possession céleste et divine; et celle-ci existait hypostatiquement dans la personne du Sauveur. En lui, en effet, l'humanité était personnellement unie avec le Verbe. Est-il donc étonnant que chez lui, de temps en temps, la nature humaine, dominée et absorbée, pour ainsi dire, par la nature divine, fût transportée par un saint ravissement jusqu'au trône de la majesté divine, là où le Père parle avec la sagesse éternelle des mystères inaccessibles à tout esprit créé, et dans lesquels, selon l'expression du Psalmiste, « les anges eux- « mêmes désirent en vain plonger le regard? » Est-il étonnant que nous rencontrions parfois l'extase dans la vie de Celui en qui la nature humaine était, par l'incarnation, unie dans une extase continuelle à la nature divine? de Celui qui est notre médiateur éternel, le principe et le centre de toute extase chrétienne. L'extase était en lui comme naturelle; et la manifestation de cet état

nous apparaît dans sa vie comme une nécessité et une condition de ses deux natures et du lien qui les unissait. C'est dans une extase céleste que Marie avait reçu le message de l'ange, et conçu le Verbe éternel. C'est dans une extase qu'elle l'avait enfanté. C'est dans une extase que Jésus avait reçu le baptême : mais l'extase qu'il eut sur le Thabor est l'apogée et le dernier degré de toutes les extases. Lorsque, après avoir nourri miraculeusement cinq mille hommes et prié sur la montagne, il nous apparaît tout à coup marchant sur la mer, et que, reçu dans une barque, il monte tout d'un coup sur le rivage; ou bien lorsque sur la pointe des rochers de Nazareth, de même que plus tard dans les parvis du temple, il disparaît subitement et échappe aux mains de ses persécuteurs; ou bien lorsqu'une autre fois il passe au milieu de ceux qui l'entouraient sans en être aperçu, il était dans un état d'extase; et la nature humaine, ravie et transportée par la Divinité qui habitait en elle, était affranchie des conditions de la matière, et se portait où elle voulait, à la manière des esprits.

« Comme il parlait encore au peuple, sa mère et ses « frères vinrent. Mais comme ils ne pouvaient, à cause « de la foule, pénétrer jusqu'à lui, ils se tinrent dehors, « et l'envoyèrent appeler, demandant à lui parler. Il en « fut averti, et un de ceux qui étaient assis autour de lui, « lui dit : Votre mère et vos frères sont là dehors qui « vous cherchent, ils veulent vous voir et vous parler. « Mais, regardant ceux qui étaient autour de lui, il ré- « pondit à celui qui lui avait dit cela : Quelle est ma « mère? et quels sont mes frères? Puis il étendit ses « mains sur ses disciples et dit : Voici ma mère et mes

« frères ; car celui qui écoute toujours la parole de Dieu « et fait la volonté de mon Père, qui est au ciel, celui-là « est mon frère, ma sœur et ma mère. » (*Marc*, III, 31. — *Matthieu*, XII, 46. — *Luc*, VIII, 19.)

De même que le baptême des prosélytes séparait les parents des enfants, comme s'exprimaient les Juifs, et formait de nouveaux liens de famille, ainsi tous les hommes ne devaient plus faire qu'une seule et même famille en entrant dans la nouvelle alliance. Les Évangélistes ne nous disent point si Marie et les autres membres de la sainte Famille demeuraient à Capharnaüm avec Jésus, ou s'ils étaient restés à Nazareth. Il semble néanmoins qu'ils n'étaient point allés avec lui cette fois à la fête, et que c'était pour cela qu'après son retour ils avaient un si grand désir de le revoir. Les dernières paroles de Notre-Seigneur semblent aussi indiquer que ses cousines ou ses sœurs, Esther et Thamar, étaient au nombre de ceux qui le cherchaient et le demandaient à la porte. Jésus ne renvoya point ses parents, mais ce qu'il leur dit en cette circonstance avait pour but d'instruire le peuple, et de donner à tous les chrétiens un profond enseignement. Au reste, il parlait ici, selon sa coutume, à la foule dans la maison de Pierre, à Capharnaüm, et du balcon de la salle à manger.

CHAPITRE XVII

Notre-Seigneur est prié de partager un héritage. — Parabole de l'homme riche et de l'intendant prudent.

« Quelqu'un de la foule lui dit : Maître, dites donc à « mon frère qu'il partage avec moi son héritage. » Les rabbins étaient choisis souvent comme exécuteurs testamentaires, ou comme arbitres et juges dans les affaires d'héritage. Souvent même on leur léguait par testament quelque chose pour s'en faire des avocats et des intercesseurs auprès de Dieu. Nous lisons, par exemple, dans le Talmud de Babylone, qu'un père, à peu près à cette époque, déshérita ses fils pour léguer tous ses biens au R. Jonathan ben Uzziel, célèbre targumiste; mais que le vieux Schammée en fit un reproche à celui-ci, et le décida à partager avec l'héritier naturel les biens qu'il avait reçus. C'est pour cela que Notre-Seigneur reprochait aux pharisiens, peu de jours auparavant, de déclarer *corban*, ou biens du temple, le plus de choses qu'ils pouvaient, de dissiper les biens des veuves, et de fermer le ciel à ceux qui ne voulaient pas se prêter à leurs caprices.

D'après la loi des Juifs, l'aîné de la famille héritait toujours le double de ses frères. Le frère cadet d'une famille vint donc trouver Notre-Seigneur : il avait appris tout dernièrement qu'à ses yeux mère, frères et sœurs étaient égaux. Il voulait probablement profiter de cette égalité, si nouvelle aux yeux des Juifs, et presser Jésus-Christ de décider son frère aîné à partager également son

héritage avec lui. Il appartenait, autant que nous pouvons en juger par le contexte, à une de ces riches familles qui possédaient de grandes terres à blé, des jardins plantés d'oliviers et d'immenses magasins pleins de ces divers produits, le tout administré par un intendant qui demeurait à Capharnaüm. Son père était mort depuis peu de temps, de sorte que sa succession était ouverte. Mais Jésus lui répondit : « Homme, qui m'a établi juge sur vous ou « arbitre de vos héritages? et il leur dit : Faites attention, « et gardez-vous de toute avarice; car c'est la racine de « tout mal. En quelque abondance que soit un homme, « sa vie ne dépend point de ses biens. Puis il leur proposa « cette parabole : Le champ d'un homme riche avait « rapporté beaucoup de fruits; il réfléchit donc en soi-« même, et dit : Que ferai-je? car je n'ai point d'espace « pour serrer mes fruits; et il dit : Voici ce que je ferai : « j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et « j'y amasserai toute ma récolte et tout ce que je possède; « puis je dirai à mon âme : Maintenant, mon âme, tu as « beaucoup de provisions pour plusieurs années, repose-« toi donc, mange et bois, et prends tes aises. Mais Dieu « lui dit : Insensé! cette nuit même on va te redemander « ton âme; et pour qui sera ce que tu as amassé? C'est « ce qui arrive à celui qui amasse des trésors et qui n'est « point riche devant Dieu.

« C'est pourquoi, dit-il à ses disciples, ne vous mettez « point en peine pour votre vie de ce que vous mangerez « et boirez, ni pour votre corps comment vous vous « vêtirez. La vie n'est-elle donc pour rien autre chose « que pour manger; et le corps n'est-il que pour le « vêtement? Considérez les oiseaux sous le ciel, les cor-

« beaux : ils ne sèment ni ne moissonnent; ils n'amas-
« sent point dans des magasins, ils n'ont ni celliers ni
« greniers, et cependant votre Père céleste les nourrit.
« Combien êtes-vous au-dessus d'eux? Qui de vous peut
« avec tous ses soins ajouter à sa taille une coudée? Si
« donc les moindres choses sont au-dessus de votre pou-
« voir, pourquoi vous inquiéter du reste? Pourquoi vous
« inquiéter du vêtement? Considérez les lis dans la cam-
« pagne, comme ils croissent! ils ne travaillent point
« et ne filent point; et cependant, je vous le dis, Salo-
« mon, dans toute sa magnificence, n'a jamais eu de
« vêtement aussi beau que l'un d'eux. Si donc Dieu donne
« une aussi belle parure à l'herbe qui est aujourd'hui
« dans les champs, et qui demain sera jetée dans le four,
« combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir vous-
« mêmes, ô hommes de peu de foi. Ne vous mettez donc
« point en peine, et ne demandez point : Que mange-
« rons-nous? que boirons-nous? ou, de quoi nous vêti-
« rons-nous? Ce sont les gens du monde qui s'occupent
« de ces choses, et votre Père céleste sait bien que vous
« en avez besoin. Ne vous tourmentez point du lende-
« main : le lendemain aura soin de lui-même; à chaque
« jour suffit son mal. Cherchez plutôt le royaume de Dieu
« et sa justice, et tout cela vous sera donné par sur-
« croît. »

Salomon sert ici de sujet de comparaison à Notre-Seigneur; car la magnificence de ce prince et de sa cour était proverbiale, de même que le soin qu'il avait pris de tout ce qui concernait la vie temporelle, comme on peut le voir au troisième livre des Rois, chap. IV et X. Mais tous ces soins sont vains et inutiles, nous dit l'auteur de

l'Imitation. Ainsi pouvait parler la Providence divine, Celui qui s'était fait comme l'intendant de la table et l'administrateur du peuple qu'il s'était choisi, qui l'avait accompagné et nourri miraculeusement dans le désert. Dieu pouvait parler ainsi aux Juifs, lui qui leur avait ordonné de célébrer chaque septième année, et de n'y point cultiver leurs champs, et qui pendant ce temps les nourrissait de ce qui était resté sur le sol ou de ce que le sol produisait de lui-même. Dieu pouvait parler ainsi, lui qui avait ordonné à tous les hommes de son peuple de paraître trois fois l'année en sa présence, et qui ne manqua jamais de protéger contre les excursions des ennemis extérieurs le pays laissé sans défense par ces absences périodiques.

Il dit encore à ses disciples : « Un homme riche avait « un économe qui fut accusé devant lui de dissiper son « bien. Il le fit donc venir, et lui dit : Qu'entends-je dire « de toi? Rends compte de ton administration, car tu ne « peux rester plus longtemps mon intendant. L'économe « dit alors en lui-même : Que faire? Je ne puis bêcher « la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais bien ce que « je ferai, afin que, lorsqu'on m'aura ôté ma charge, « je trouve des gens qui me reçoivent chez eux. Il fit « donc venir chacun des débiteurs de son maître, et dit « au premier : Combien dois-tu à mon maître? Il répon- « dit : Cent tonnes d'huile. Il lui dit : Prends ton obli- « gation; assieds-toi tout de suite, et écris cinquante. « Il dit ensuite à un autre : Et toi, combien dois-tu? « Celui-ci répondit : Cent mesures de froment; et il lui « dit : Prends ton obligation, et écris quatre-vingts. Et « le maître loua l'économe infidèle à cause de son habi-

« leté ; car les enfants de ce siècle sont plus habiles dans « leurs affaires que les enfants de la lumière. Je vous « dis de même : Faites-vous des amis avec l'argent d'ini- « quité, afin que, lorsque vous partirez, ils vous reçoi- « vent dans les demeures éternelles. Ne vous faites point « de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les « rongent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent ; « mais vendez ce que vous possédez, et faites-en des « aumônes. Faites-vous des bourses qui ne vieillissent « point, et faites-vous un trésor impérissable pour le « ciel, que ni la rouille ni les vers ne dévorent, et qu'au- « cun voleur ne puisse déterrer ni dérober. » Cette expression fait allusion à une opinion des Juifs, qui croyaient que les anges de Dieu recueillaient dans une boîte, pour les garder jusqu'au jugement dernier, les aumônes de chacun, et que dans ce jour suprême ils devaient les représenter avec toutes les œuvres bonnes ou mauvaises qu'il avait fait ici-bas. L'administrateur infidèle espère, en récompense des avantages qu'il a procurés à ses amis, être accueilli par eux sur ses vieux jours dans quelque établissement public comme il y en avait plusieurs à cette époque chez les Juifs. Saint Luc (II, 37) semble même indiquer qu'il y avait quelques institutions de ce genre annexées au temple ; et c'est d'elles que Notre-Seigneur aura pris occasion de parler des demeures éternelles, où nous devons nous acquérir une place par nos aumônes.

« Jésus continua en ces termes : Celui qui est fidèle « dans les plus petites choses l'est aussi dans les grandes, « et celui qui est injuste dans les petites l'est aussi dans « les grandes. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans

« les richesses injustes, qui voudra vous confier les véri-
« tables? Et si vous n'avez pas été fidèles dans un bien
« étranger, qui vous donnera le vôtre propre? Nul servi-
« teur ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un,
« et aimera l'autre; ou il s'attachera à l'un, et méprisera
« l'autre. Vous ne pouvez donc pas servir à la fois
« Dieu et Mammon: mais où est votre trésor, là est aussi
« votre cœur. Que servirait à l'homme de gagner tout
« l'univers en se perdant soi-même et en souffrant dom-
« mage en son âme? ou que peut donner l'homme
« comme prix de rachat pour son âme? Les phari-
« siens, qui étaient avares, lui entendant dire ces choses,
« se moquaient de lui. Mais il leur dit : Vous savez
« bien vous donner devant les hommes les apparences
« de la piété, mais Dieu connaît vos cœurs, et ce qui est
« grand devant les hommes est une abomination devant
« le Seigneur. »

CHAPITRE XVIII

Du devoir de se réconcilier. Parabole du débiteur impitoyable.

Nous avons vu dans le chapitre précédent deux frères désunis au sujet d'un héritage; nous avons entendu Notre-Seigneur recommander à l'un d'eux de se bâtir une maison dans le ciel plutôt que de se préoccuper des soins de ce monde en s'abandonnant à l'avarice. Il continua d'enseigner aux siens la céleste doctrine qu'il avait apportée du ciel, et leur dit : « Si ton frère t'offense, va
« le trouver, et lui en fais un reproche seul à seul avec lui.

« S'il ne t'écoute pas, prends encore avec toi deux ou trois « témoins, afin que toute l'affaire repose sur le témoignage « de deux ou trois témoins. Que s'il ne les l'écoute « pas non plus, dis-le à l'Église ; mais s'il n'écoute pas « l'Église, qu'il soit pour toi comme un païen et un « publicain. »

Lorsque chez les Juifs on avait à se reprocher quelque chose à l'égard d'un autre, on devait aller lui demander pardon, ou seul à seul avec lui, ou en présence de témoins. Et si celui qu'on avait offensé était mort avant qu'on eût fait cette démarche, on devait aller lui faire ses excuses à son tombeau. Mais lorsqu'un homme persistait dans sa vie criminelle ou dans une entreprise injuste après avoir reçu les avertissements prescrits ; si, par exemple, il retenait criminellement l'héritage de ses pupilles, il était dénoncé publiquement dans la synagogue, et du haut de la chaire, comme un homme scandaleux.

Jésus continua en ces termes : « Lorsque tu portes ton « offrande à l'autel, si, au moment où tu es là debout et « priant, tu te souviens que ton frère a quelque chose « contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va « te réconcilier d'abord avec ton frère, puis reviens offrir « ton présent. Mais si ton frère pèche contre toi, par- « donne-lui : et même s'il t'offensait sept fois le jour, « et que sept fois le jour il vînt à toi, et te dît : Je me « repens? pardonne-lui. Pierre, s'adressant alors à lui, « lui dit : Sept fois, Seigneur? — Oui, répondit Jésus, « et même 70 fois 7 fois; et vous n'avez d'autre sujet « de joie que lorsque vous voyez vos frères marcher « dans la charité. » Ces dernières paroles sont tirées

de l'Évangile des Hébreux, qui les donne comme ayant été prononcées par Notre-Seigneur, et elles sont rapportées par saint Jérôme dans son livre contre Pélage (III, 1) et dans son Commentaire sur l'Épître aux Éphésiens (cap. V). C'est dans l'Évangile des Nazaréens que nous trouvons ce récit, et tout porte à croire qu'il est exact. Pierre, en effet, n'aurait pas eu de lui-même l'idée qu'il fallait pardonner sept fois dans un jour, puisque, au contraire, il exprime son étonnement à ce sujet. Cette pensée avait donc dû lui être suggérée par ce que Jésus-Christ avait dit. Les Juifs croyaient, et nous lisons encore dans le Talmud, qu'on peut bien à la vérité pardonner trois fois à son prochain, mais qu'on ne le doit pas faire plus souvent. (Babyl. *Yoma*, fol. LXXXVI, 2.) Il en devait être autrement dans le christianisme. S'il avait été dit dans l'ancienne loi : Caïn doit être vengé 7 fois, et Lamech 70 fois, le pardon et la réconciliation devaient dans la nouvelle alliance remplacer la vengeance. Aussi Dieu promet-il aux hommes de leur pardonner toutes les fois qu'ils reviendront à lui. N'avait-il pas déjà donné à l'égard du peuple juif une figure et une preuve à la fois de son immense miséricorde en l'attendant à la pénitence 7 fois 70 ans après le châtiment, si terrible déjà, de la captivité de Babylone. Il ne faut pas oublier, au reste, que le nombre 7 chez les Juifs exprimait le superlatif en général, de même que chez nous le nombre mille ; ce qui donne à cette expression un sens bien plus étendu.

« Le royaume du ciel est semblable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Comme il « commençait cette entreprise, on lui en amena un qui

« lui devait dix mille talents. Mais comme il ne pouvait
« le payer, le maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa
« femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait pour
« se payer ainsi. Alors le serviteur tomba à ses pieds,
« et le supplia en disant : Maître, ayez patience avec
« moi, je vous paierai tout. Et le maître, ayant pitié
« de ce serviteur, le relâcha et lui remit toute sa dette.
« Mais le serviteur étant sorti trouva un de ses com-
« pagnons qui lui devait cent deniers; et le saisis-
« sant, il l'étranglait et lui disait : Paie-moi ce que tu
« me dois. Son compagnon, tombant à ses pieds, le
« conjurait en lui disant : Aie patience avec moi, je te
« paierai tout. Mais lui ne le voulut pas, et s'en allant,
« il le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il eût payé sa
« dette. Or les autres serviteurs, voyant ce qui était
« arrivé, s'indignèrent, et allèrent raconter à leur maître
« tout ce qui s'était passé. Celui-ci le fit appeler, et lui
« dit : Méchant serviteur ! sur ta demande je t'ai remis
« toute ta dette; ne devais-tu donc pas aussi, toi, avoir
« pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi !
« Et son maître, irrité, le livra à ses agents jusqu'à ce
« qu'il eût payé toute sa dette. Ainsi agira mon Père
« céleste à votre égard si chacun de vous ne pardonne
« pas du fond de son cœur à son frère. Car si vous avez
« quelque chose contre quelqu'un, et si vous pardonnez
« aux hommes leurs fautes, votre Père qui est au ciel
« vous pardonnera aussi vos péchés; mais si vous ne
« pardonnez pas aux hommes, votre Père céleste ne vous
« pardonnera pas non plus vos péchés. »

Quel est ce roi qui veut régler ses comptes ? Et quel est le serviteur qui doit à son maître la somme énorme de

dix mille talents? Nous avons vu jusqu'ici que les paraboles dont se servait Notre-Seigueur n'étaient pas seulement un jeu de l'imagination, mais qu'elles avaient toutes un fondement ou dans les objets matériels qu'il avait sous les yeux, ou dans les faits, les usages et les institutions au milieu desquels il vivait. Une dette aussi considérable à l'égard d'un supérieur, et d'un autre côté tant de dureté et de rigueur à l'égard des inférieurs, pour les contraindre à payer ce qu'ils doivent, ne peuvent s'expliquer que par le système de fermage en vigueur à cette époque. Ainsi nous savons que, déjà au temps de Ptolémée Évergète, un certain Joseph, neveu du grand prêtre Onias, tenait à ferme du roi d'Égypte les tributs de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine pour la somme de 16 mille talents, le double de celle qu'avait donnée son prédécesseur, et que malgré cela il fit un profit considérable. Il est vrai qu'il se présentait escorté de deux mille soldats, et qu'à Ascalon, la première ville importante qu'il rencontra, et qui lui refusa le tribut, il fit exécuter vingt magistrats et confisquer leurs biens jusqu'à concurrence de mille talents. Puis il plaça dans la banque d'Alexandrie les sommes qu'il avait ainsi extorquées; car les banques et les chambres de commerce existaient déjà à cette époque, et nous voyons que, dans la parabole du serviteur négligent, le maître reproche à celui-ci de n'avoir pas placé dans une banque le talent qu'il avait reçu, plutôt que de l'enfouir et de le rendre inutile. Sylla frappa la province d'Asie d'une contribution de 20 mille talents, que les chevaliers romains se chargèrent de lui fournir; mais cette opération leur rapporta plus de 120 mille talents.

Il semblerait que le chevalier romain Pilate, semblable à Verrès, son collègue, devenu fameux dans l'histoire par ses concussions, se serait aussi servi de la prison et de la torture dans ses exactions. Philon, du moins, écrit qu'il fut accusé auprès de l'empereur et déposé de sa charge à cause de sa dureté envers ses subordonnés, et parce qu'il vendait la justice. Il ne paraît pas cependant que cette parabole lui soit applicable. Le maître désigné ici est probablement l'empereur Auguste lui-même. Le débiteur est un certain Xénodore, qui avait obtenu en ferme, de Cléopâtre d'abord, et puis d'Octave, la tétrarchie de Lysanias, Abila, Blatha et Panéas avec ses environs. Cet homme avait organisé un système régulier de pillage et de concussion, afin que son marché lui fût profitable. Il prenait à son service des Trachonitiens pour piller les Damascéniens, pendant que d'un autre côté il sous-affermait aux Arabes l'Auranite. Auguste, dans son voyage de Syrie, lui aurait peut-être pardonné ses exactions si les voisins, désignés ici dans l'Évangile comme ses compagnons, ne l'avaient accusé auprès de l'empereur à cause de ses violences; sur quoi il fut déposé de sa charge, et alla mourir misérablement à Antioche. Notre-Seigneur continua en ces termes :

« Réconcilie-toi à temps avec ton adversaire : mais si « tu vas avec lui chez le juge, tâche de te débarrasser de « lui pendant que tu es encore avec lui en chemin, afin « que ton adversaire ne te livre point au juge, et que le « juge ne te livre point aux archers, et que l'archer ne « te jette point en prison. En vérité, je te le dis, tu n'en « sortiras point que tu n'aies payé la dernière obole. « Si quelqu'un te prends ta tunique, abandonne-lui

« encore ton manteau plutôt que d'aller avec lui devant « le juge; car quelle justice peux-tu attendre du juge « temporel? » Cette parabole nous apprend de quelle manière se rendait alors la justice. Le maître dont elle parle pouvait, d'après le droit des Romains, des Grecs et des Juifs, se saisir de son débiteur insolvable avec tous les siens, et les garder comme esclaves. (*Nombre*, xxv, 39. — *Second livre des Rois*, iv, 1.) Il aime mieux lui remettre sa dette, conformément à cet esprit de douceur et de miséricorde qui caractérisait les Juifs des anciens temps. Mais ce débiteur agit bien autrement à l'égard de ceux qui lui doivent.

La parabole fait ici clairement allusion à la loi romaine alors en vigueur, d'après laquelle le débiteur en retard était adjugé sans formes de procès à son créancier, qui s'en emparait aussitôt, *in nervum ducebat*, le gardait dans sa maison comme prisonnier, et le traitait selon son bon plaisir. Cette loi avait été, il est vrai, adoucie par la loi *Pœtelia;* mais celle-ci n'avait duré que peu de temps. Lorsque Notre-Seigneur recommande à ses disciples de se réconcilier promptement avec leurs adversaires plutôt que de paraître devant le juge, le conseil qu'il leur donne est tout à fait en rapport avec la loi romaine *de injuriis*, d'après laquelle le plaignant traînait lui-même de ses propres mains devant le juge celui dont il avait à se plaindre, sans avoir besoin d'aucune autorisation, *in jus rapit*. Celui-ci, néanmoins, pouvait encore, pendant le trajet, s'accommoder avec son accusateur; sinon, dans le cas où il était reconnu coupable, il était puni d'une amende ou retenu en prison jusqu'à ce qu'il l'eût payée. Notre-Seigneur blâme donc ici d'une manière implicite

la dureté de la législation païenne des Romains, à l'encontre de laquelle la loi mosaïque, malgré toute sa sévérité, paraisssait douce et bienveillante. Mais il blâme en même temps la dureté et l'envie des Juifs à l'égard des païens. Ils croyaient, en effet, que toutes leurs souffrances ici-bas leur tiendraient lieu d'expiation pour leurs fautes; mais que Dieu donnait, au contraire, le succès et la prospérité aux Gentils afin de pouvoir, après cette vie, les damner éternellement. Ils croyaient qu'au jugement dernier Jéhovah pardonnerait aux siens tous leurs égarements, mais qu'il plongerait les païens dans les prisons de l'enfer, sans aucun espoir de rédemption. (*Avoda Sara*, fol. 4.)

CHAPITRE XIX

Sermon sur le lac. — Les sept paraboles du royaume des cieux.

« En ces jours, Jésus sortit de la maison et s'assit au « bord de la mer. Et il s'assembla autour de lui une grande « foule de peuple qui était venue de toutes les villes, de « sorte qu'il monta dans une barque, où il s'assit sur le « lac, et tout le peuple resta sur le rivage. Il leur ensei- « gna beaucoup de choses en paraboles, et leur dit : « Écoutez : Un semeur sortit un jour pour semer, et « pendant qu'il semait une partie de la semence tomba « sur le chemin. Les oiseaux du ciel étant venus la man- « gèrent. Une partie tomba sur un sol pierreux où il « n'y avait pas beaucoup de terre. Elle leva aussitôt, « parce qu'elle n'était pas très-avant dans la terre; mais

« le soleil s'étant levé, elle fut brûlée par la chaleur et se « dessécha, parce qu'elle n'avait ni racine ni séve. Une « autre tomba parmi des épines, et les épines croissant « l'étouffèrent; de sorte qu'elle ne donna point de fruits. « Une autre enfin tomba dans une bonne terre : elle « leva, se développa et porta du fruit, rendant ici trente « pour un, là soixante, et ailleurs cent. »

Il leur proposa encore une autre parabole, et leur dit : « Le royaume du ciel est semblable à un homme qui avait « semé du bon grain dans son champ. Mais, pendant que « ses gens dormaient, son ennemi vint : il sema de l'ivraie « parmi le blé, et s'en alla. La semence ayant levé et « étant montée en épis, l'ivraie commença aussi à pa- « raître. Les serviteurs du père de famille vinrent alors « le trouver et lui dirent : Maître, n'avez-vous pas « semé de bon grain dans votre champ? d'où vient qu'il « y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est l'œuvre d'un « homme qui est mon ennemi. Les serviteurs lui dirent « alors : Voulez-vous que nous allions l'arracher? « Non, leur répondit-il; car vous pourriez, en cueil- « lant l'ivraie, arracher en même temps le blé. Lais- « sez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson; et au « temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : « Cueillez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la « brûler; mais amassez le blé dans mon grenier. »

Il leur proposa encore une autre parabole en leur disant : « A quoi comparerons-nous le royaume de « Dieu? sous quelle image le représenterons-nous? Le « royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé « qu'un homme prend et sème dans son jardin. C'est, il « est vrai, la plus petite de toutes les semences; mais

« lorsqu'elle a été semée la plante croît et devient plus
« grande que tous les autres légumes du jardin ; elle de-
« vient un arbre ; de sorte que les oiseaux du ciel vien-
« nent faire leur nid sur ses branches, et demeurer sous
« son ombre. »

« Il leur dit encore : A quoi comparerai-je le royaume
« de Dieu ? Le royaume du ciel est semblable au levain
« qu'une femme prend et pétrit avec trois mesures de
« farine, jusqu'à ce que le tout soit levé. De plus, le
« royaume du ciel ressemble à un trésor caché dans un
« champ. Si quelqu'un le trouve, il le cache de nouveau ;
« et, plein de joie, il s'en va vendre tout ce qu'il a et
« achète ce champ. Le royaume du ciel est semblable
« encore à un marchand qui cherche de bonnes perles.
« Quand il a trouvé une perle précieuse, il vend tout son
« bien pour l'acheter. Enfin, il en est du royaume du
« ciel comme d'un filet jeté dans la mer, avec lequel on
« prend des poissons de toutes sortes. Quand il est plein,
« on le tire à terre, on s'assied, on ramasse les bons
« poissons dans des vaisseaux, et l'on jette ceux qui ne
« valent rien. Il en sera ainsi à la fin du monde ; les
« anges viendront, ils sépareront les bons des méchants,
« et les jetteront dans la fournaise, où il y aura des
« pleurs et des grincements de dents. Après avoir dit ces
« choses, il s'écria : Entende celui qui a des oreilles pour
« entendre.

« Jésus parlait ainsi toujours au peuple en paraboles,
« et il ne lui parlait jamais autrement qu'en paraboles,
« afin que cette parole du prophète fût accomplie : J'ou-
« vrirai ma bouche pour proposer des paraboles, et j'an-
« noncerai ce qui était caché depuis la fondation du

« monde. Jésus congédia ensuite le peuple et se rendit à « la maison. Et lorsqu'il fut seul de nouveau, les douze « qui demeuraient avec lui vinrent le trouver et lui de- « mandèrent : Pourquoi parlez-vous avec eux en para- « boles? Il leur répondit, et dit, tourné vers ses disciples : « Il vous a été donné à vous de connaître les mystères du « royaume de Dieu ; mais pour ceux qui sont dehors, ils « n'ont pas reçu la même faveur, et c'est pour cela qu'on « ne leur propose que des paraboles. C'est pourquoi je « leur parle en figures, parce qu'ils ne voient point les « yeux ouverts, et n'entendent point les oreilles ouvertes, « de manière à se convertir et à obtenir le pardon de « leurs péchés. Et ainsi s'accomplit en eux la prophétie « du prophète Isaïe quand il dit : Vous entendrez avec les « oreilles, et ne comprendrez point. Vous regarderez avec « les yeux, et ne verrez point ; car le cœur de ce peuple « est endurci, et leurs oreilles entendent difficilement. « Ils se sont fermés les yeux afin de ne point voir avec les « yeux, de ne point entendre avec leurs oreilles, de ne « point comprendre avec leur cœur, dans la crainte de « se convertir, et de peur que je ne les guérisse. Faites « donc bien attention comment vous prenez ceci ; car on « donne à celui qui a, pour qu'il ait en abondance ; « mais à celui qui n'a pas, on lui ôte encore ce qu'il « croit avoir. Heureux sont les yeux qui voient ce que vous « voyez, et les oreilles qui entendent ce que vous enten- « dez ; car vraiment, je vous le dis, beaucoup de pro- « phètes, de rois et de justes ont souhaité de voir ce que « vous voyez, et ne l'on point vu, et d'entendre ce que « vous entendez, et ne l'on point entendu.

« Or, lorsqu'il eut quitté le peuple et fut entré dans la

« maison, ses disciples lui demandèrent l'explication de « cette parabole; mais il leur répondit : Si vous ne com- « prenez pas déjà cette parabole, comment comprendrez- « vous toutes les autres? Écoutez donc la parabole du « semeur; voici comme il faut l'entendre : le grain de « blé, c'est la parole de Dieu, et le semeur celui qui « sème la parole. La semence qui est tombée sur le che- « min signifie ceux qui écoutent la parole du royaume, « mais qui ne la gardent point avec attention. Le malin « vient aussitôt, enlève la parole qui était semée dans leur « cœur ; de sorte qu'ils ne croient point et ne sont point « sauvés. Celle qui a été semée sur la pierre ou sur un sol « pierreux, ce sont ceux qui, quand ils entendent la « parole, la reçoivent aussitôt avec joie. Mais comme ils « n'ont aucune racine en soi, ils ne persévèrent que peu « de temps dans la foi; et s'il s'élève ensuite des troubles et « des persécutions à cause de la parole, ils se scandalisent « aussitôt, et tombent au moment de la tentation. L'autre, « qui a été semée parmi les épines, représente ceux qui « écoutent la parole, mais qui, après l'avoir écoutée, « s'en vont; et les sollicitudes du monde, l'illusion des « richesses, les aises de cette vie et le désir des autres « choses se glissent en leur cœur, et y étouffent la « parole, de sorte qu'elle reste sans fruit. Celle enfin qui « est tombée sur la bonne terre signifie ceux qui écoutent « la parole, la reçoivent, la comprennent, la gardent « dans un cœur pur et bon, et portent des fruits dans la « patience, les uns trente pour un, les autres soixante, « les autres cent.

« Il dit encore : Il en est du royaume de Dieu comme « d'un homme qui jette la semence sur la terre. Il dort

« chaque nuit, et se lève chaque jour; et la semence « germe et lève sans qu'il le sache lui-même; car la « terre produit d'elle-même le fruit, la tige d'abord, « puis l'épi, et enfin les grains plein l'épi; et aussitôt que « le fruit est mûr, il y met la faux, car la récolte est « prête. Ses disciples, s'adressant à lui, lui dirent : Expli-« quez-nous aussi la parabole de l'ivraie dans le champ. « Il répondit et leur dit : Celui qui sème le bon grain, « c'est le Fils de l'homme; le champ, c'est le monde; le « bon grain, ce sont les enfants du royaume; et l'ivraie, « ce sont les enfants du mal. L'ennemi qui l'a semée, « c'est le démon; la moisson, c'est la fin du monde; les « moissonneurs enfin, ce sont les anges. De même qu'à « la moisson on cueille l'ivraie pour la jeter au feu, ainsi « en sera-t-il à la fin du monde. Le Fils de l'homme « enverra ses anges, et ils retireront tous les scandales et « tous les malfaiteurs, et jetteront ceux-ci dans la four-« naise, où il y aura des hurlements et des grincements « de dents. Puis les justes resplendiront dans le royaume « de leur Père comme le soleil. Que celui-là entende qui « a des oreilles pour entendre. »

Le sénevé, qui chez nous ne s'élève guère au delà de deux pieds, atteint réellement en Orient la hauteur d'un petit arbre. Il n'est pas étonnant du reste que le Sauveur nous représente les oiseaux du ciel bâtissant leur nid sur ses branches; car nous trouvons dans les écrits des rabbins des récits hyperboliques au sujet de cet arbuste, à cause de son excessive élévation, tandis qu'ils mettent en regard l'immensité de l'univers avec l'extrême petitesse d'un grain de sénevé. « Jésus leur dit ensuite : Avez-vous « compris tout cela? Ils lui répondirent : Oui, maître.

« Mais il leur dit : Tout docteur dans l'Écriture qui est « bien instruit du royaume du ciel ressemble à un père « de famille qui tire de son trésor du vieux et du nouveau. « C'est avec ces paraboles qu'il leur parlait, selon qu'ils « le pouvaient comprendre; et il ne leur parlait point « autrement qu'en paraboles; mais il expliquait tout spé« cialement à ses disciples. » Tel est le sermon sur le lac, que Jésus prêcha la seconde année de sa vie publique, comme il avait prêché la première année le sermon sur la montagne. Il termine ses deux discours par une comparaison semblable sur la docilité à suivre ses paroles. Mais ce sermon n'était-il que pour ses apôtres? Et la foule qui était rassemblée autour de lui ne comprenait-elle rien au sens profond de ces paraboles? Non, sans doute. Celles-ci s'adressaient au peuple, à ceux du moins dont la volonté était bien disposée, et elles ne pouvaient manquer leur but, quoiqu'ils fussent incapables de rendre compte d'une manière rationnelle aux autres de leurs impressions. Tous les événements, tous les détails de la vie en rappelaient le véritable sens à leur esprit; et si l'on avait essayé de les leur expliquer dans un sens contraire, ils auraient assurément rejeté cette interprétation. Il y a des hommes qui savent écrire et parler, et qui pourtant au fond ne savent rien, parce que tout ce qu'ils ont est sur leur langue, et que la semence de la parole n'a jamais pris racine en leur cœur. Il y en a d'autres, au contraire, qui ne savent ni parler ni écrire, mais qui gardent humblement dans leur âme les germes précieux qu'on y a déposés. Ceux qui ont le sens dialectique et didactique peuvent saisir et comprendre parfaitement les choses, et pénétrer dans les profondeurs de sa sagesse divine; ils peuvent ainsi acquérir

des connaissances surabondantes. Mais s'ils se laissent aveugler par l'orgueil scientifique, et s'ils veulent éplucher la parole de Dieu, et la mesurer à leur petite mesure, ils sont bientôt punis de leur présomption : ils tombent dans une étrange confusion d'idées; ils perdent le sens commun et la rectitude de l'esprit, comme nous pouvons le voir, hélas! de nos propres yeux par le triste et douloureux exemple que nous offrent en ce moment les théologiens protestants. C'est pour cela que Notre-Seigneur dit : « Faites attention comment vous prenez ces choses; « car celui qui a l'esprit droit, on lui donnera jusqu'au « comble; mais à celui qui ne l'a pas, on lui prendra « encore ce qu'il croit avoir. »

CHAPITRE XX

La tempête sur le lac. — Le possédé et les porcs des habitants de Gadara.

« Et il arriva un soir, comme ses disciples avaient « congédié le peuple, qu'il leur dit : Passons de l'autre « côté de l'eau. Et ils l'emmenèrent avec eux dans la « barque où il était; et il y avait encore d'autres barques « qui le suivirent; et lorsqu'ils furent partis il s'endormit. « Alors un grand tourbillon s'éleva sur le lac; les flots « frappaient contre la barque, qui fut bientôt pleine d'eau. « Les vagues les inondaient, et ils étaient dans un grand « danger : mais lui était sur la poupe, dormant sur un « coussin. Ses disciples vinrent alors à lui, et le réveil« lèrent en criant : Seigneur, sauvez-nous, nous allons

« être submergés! Maître, vous importe-t-il donc peu « que nous périssions? Mais Jésus leur dit : Hommes de « peu de foi, pourquoi êtes-vous si timides? Puis il se « leva, et dit au vent : Tais-toi; et à la mer : Calme-toi. « Alors le vent cessa, et il se fit un grand calme. Ils « furent saisis d'une grande crainte. Il leur dit alors : « Pourquoi êtes-vous si timides? où est votre foi? Mais « ceux qui étaient dans les autres barques étaient dans la « stupéfaction, et se disaient les uns aux autres : Quel « est-il donc, pour que les vents et la mer obéissent à ses « ordres? »

« Or ils traversèrent le lac et vinrent sur l'autre rive « dans la contrée des Gadaréens, située en face de la « Galilée. » Ceux-ci avaient en cet endroit des pâturages qui leur étaient communs avec les Géraséniens, leurs voisins. Gadara était située au nord, sur les limites de la Pérée ou de la seconde Palestine, et sur le bord de la rivière nommée Hiéromar ou Jarmuc, à huit milles romains de Tibériade, et à l'est du lac de Gennésareth. La route de Scythopolis à Damas passait par Gadara. Josèphe raconte, dans son livre de la Guerre des Juifs, que cette ville était habitée par un grand nombre de familles opulentes, qui pouvaient ainsi posséder de nombreux troupeaux. La ville de Magdala, située près de Dalmanutha, appartenait aussi aux Gadaréens. Un peu plus haut, au sud, était Gerasa. Ces deux villes faisaient partie de la décapole, et étaient, d'après Josèphe, peuplées en grande partie de païens. Gadara, fondée dans les temps anciens par les Chananéens ou les Phéniciens, et dont le nom signifie *château-fort*, avait trouvé dernièrement un restaurateur en Pompée, qui, pour faire plaisir à Démétrius de

Gadara, son affranchi, l'avait relevée de ses ruines après qu'elle eut été détruite par les Juifs. Elle était la patrie de plusieurs philosophes connus dans l'histoire, tels que Œnomaüs le cynique, Apsinès, Philodème l'épicurien, Méléagre, Ménippe et Théodore le rhéteur, qui avait été précepteur d'Auguste, l'empereur régnant alors. Cette ville était célèbre encore par ses bains chauds, nommés Chammath. « Trois sources chaudes, nous dit le Talmud « de Babylone, sont restées des eaux du déluge : la source « de Biram, les thermes de Tibériade et le tourbillon de « Gadara. » (*Sanhédrin*, fol. 108, 1.) Schammath ou Emmaüs était peu éloigné de Magdala et de Gadara. Encore aujourd'hui dix sources chaudes jaillissent près de la ville. Strabon nous raconte (livre XVI) que les animaux, après avoir bu de cette eau, perdaient leurs poils, leurs cornes et leurs griffes, et les porcs leurs soies. C'est pour cela qu'on menait paître les troupeaux un peu plus à l'est. Gerasa était, d'après son étymologie, la Lutèce, ou *la ville de boue* de la Palestine. Son nom venait de son sol bourbeux et des grasses prairies au milieu desquelles elle était située.

« Comme Jésus descendait de la barque où il était, un « homme, sortant du milieu des tombeaux, accourut « aussitôt à lui. Il était depuis longtemps possédé d'un « esprit impur, et ne pouvait ni être lié par des chaînes « ni garder aucun vêtement sur son corps; car souvent « déjà on avait essayé de l'enchaîner, et de le lier; mais « toujours il avait brisé ses liens et rompu ses chaînes; et « personne ne pouvait s'emparer de lui. Il n'habitait point « sous un toit, mais, poussé par le démon dans la soli- « tude, il se tenait jour et nuit dans les cavernes sépul-

« crales et sur la montagne, poussant des cris et se frap-
« pant avec des pierres; et il était si furieux que personne
« n'osait passer par ce chemin. Dès qu'il vit Jésus de loin,
« il courut sur lui, se prosterna à ses pieds en criant à
« haute voix : Jésus, Fils du Très-Haut, nous vous conju-
« rons par Dieu; êtes-vous venu pour nous tourmenter
« avant qu'il soit temps? Nous n'avons point affaire à
« vous. Jésus lui demanda alors : Comment t'appelles-tu?
« Et il obtint pour réponse : Légion est mon nom, car
« nous sommes plusieurs. Cet homme était possédé d'un
« grand nombre de démons. Les démons prièrent instam-
« ment Jésus de ne pas les chasser du pays, et de ne pas
« leur commander de retourner dans l'abîme. Or il y
« avait près de là un grand troupeau de porcs qui paissait
« sur la montagne. Les esprits le prièrent donc, s'il vou-
« lait les bannir, de les laisser passer dans ces porcs. Et
« il leur ordonna sur-le-champ, en disant : Esprit impur,
« sors de cet homme. Aussitôt les esprits impurs passèrent
« de cet homme dans les porcs, et tout le troupeau, com-
« posé de près de deux mille porcs, se précipita furieux
« de la montagne dans la mer, et se noya dans les flots. »

Nous ne devons pas nous étonner de rencontrer si souvent dans la vie de Jésus les esprits de l'enfer. Leur action n'a jamais cessé de se produire jusqu'à nos jours. Au reste, les démons, toutes les fois qu'ils ont eu affaire au Fils de Dieu pendant sa vie mortelle, n'ont fait que manifester contre leur gré la divinité qui habitait en lui; car, ne pouvant se retenir en sa présence, ni se cacher, ni défendre leurs droits, ils se sentaient poussés par une force irrésistible à tomber à ses pieds, quoique leur premier mouvement fût de se jeter sur lui, comme nous le voyons

dans cette dernière histoire. Il est même remarquable que, pendant toute la vie de l'Homme-Dieu sur la terre, depuis qu'il eut triomphé du démon dans le désert, chaque péché qu'il rencontra se produisit devant lui dans sa forme la plus hideuse, avec ses propriétés sataniques, et dans cet état où, parvenu, pour ainsi dire, à son apogée, il devient une véritable possession.

Si Notre-Seigneur permit aux démons d'entrer dans les corps de ces animaux immondes, c'est parce que nulle part la nature animale ne paraît plus dégradée. C'était aussi pour punir les possesseurs de ces troupeaux. Les porcs, en effet, étaient déclarés impurs dans la loi de Moïse, et ils étaient interdits aux Juifs. Au reste, les Égyptiens, les Éthiopiens, les Phéniciens, les Arabes et même, selon quelques-uns, les Indiens partageaient l'horreur des Juifs à l'égard de ces animaux. Les Juifs, cependant, entraînés par l'amour du gain, qui fut toujours leur côté faible, nourrissaient des troupeaux entiers de porcs, qu'ils faisaient garder par des serviteurs païens, et qu'ils vendaient ensuite aux Romains. La chose même alla si loin, que, dans les villes habitées en partie par les païens, ils faisaient sans scrupule la cuisine avec de la viande de porc, qu'ils vendaient par petites portions, et à des prix très-médiocres. C'est cet abus que Notre-Seigneur voulut punir ici. De plus, à cette époque de fausse civilisation, les hérodiens, comme les rabbins l'avouent eux-mêmes, avaient mis en circulation parmi le peuple une multitude de petits livres où l'on annonçait que Dieu allait permettre aux enfants d'Israël de manger et de vendre de la chair de porc. C'est pour cela que le Talmud renouvelle souvent la défense de se nourrir de ces animaux. Quelquefois aussi

les païens entretenaient des troupeaux de porcs pour se moquer des Juifs; et ces animosités entre ceux-ci et les premiers furent la cause principale pour laquelle les villes de Gadara et d'Hippo furent quelque temps après détruites par les Juifs des environs. Le fait que nous rapporte ici l'Évangile se passa devant le cimetière des Gadaréens.

« Mais les gardiens du troupeau s'enfuirent, accoururent à la ville, et y racontèrent, ainsi que dans tout le « pays, ce qui venait de se passer. Et voici que toute la « ville sortit à la rencontre de Jésus, pour voir ce qui « était arrivé. Et lorsqu'ils furent venus ils trouvèrent « l'homme qui avait été tourmenté du démon vêtu, assis « et en son bon sens; et ceux qui avaient été présents « leur racontèrent ce qui s'était passé avec le possédé et « les porcs, et comment il avait été délivré de la légion « qui le possédait. Alors les Gadaréens et tous les habitants de la contrée entrèrent dans une grande frayeur, « et le prièrent de sortir de leur pays. Et comme il s'embarquait de nouveau, celui qui avait été délivré du « démon le pria de lui permettre de rester avec lui. Jésus « ne le lui permit pas, et le renvoya en lui disant : Retourne chez toi, et annonce aux tiens les grandes choses « que Dieu a faites en toi, et comment il a eu pitié de « toi. Cet homme s'en alla donc, et se mit à publier dans « toute la Décapole les grandes choses que Jésus avait « faites en lui; et tout le monde était dans l'admiration. « Mais Jésus, étant remonté dans la barque, passa de « l'autre côté et vint dans sa ville. »

CHAPITRE XXI

La fille de Jaïre et la femme au flux de sang.

« Jésus étant revenu à l'autre bord du lac, le peuple « qui était réuni sur le rivage l'accueillit avec joie; car « tous l'attendaient. Et voici qu'un homme nommé Jaïre, « un des chefs de la synagogue, vint le trouver. Dès « qu'il vit Jésus, il tomba à ses pieds, et le pria de venir « chez lui, car il avait une fille unique âgée bientôt de « douze ans, et qui était sur le point de mourir. » En Palestine, l'âge de la puberté était à douze ans pour les femmes, et à treize pour les hommes. C'était par conséquent un âge critique. Jusque-là on n'était encore qu'un enfant, ou, comme disaient les Juifs, un homme nouveau. Mais à partir de cette époque on était considéré comme adulte. Ceci nous explique ces paroles de Jésus-Christ et de ses apôtres : « Dépouiller le vieil homme et « revêtir l'homme nouveau; » ou bien encore ces autres: « Nous devons redevenir enfants. » A douze ans l'homme était responsable de ses actes, et les garçons aussi bien que les filles étaient tenus alors à l'observation de la loi. C'est à cet âge, disent les rabbins, que notre bon ange commence à se tenir à notre droite, et le mauvais ange à notre gauche, et que nous commençons à profaner le sabbat.

« Jésus s'en alla avec lui accompagné de ses disciples, « et une grande foule de peuple le suivait, et se pressait « autour de lui. Et voici qu'une femme affligée depuis « douze ans d'un flux de sang, qui avait dépensé tout son

« avoir avec les médecins, et qu'ils avaient fait souffrir
« beaucoup sans améliorer son sort, mais qui, au con-
« traire, était devenue tous les jours plus mal, se glissa
« par derrière dans la foule, et toucha le bord de son
« manteau. Car, se disait-elle à part soi, si je touche seu-
« lement son manteau, je serai soulagée. Et aussitôt son
« indisposition cessa, et elle sentit qu'elle était guérie.
« Jésus demanda alors : Qui m'a touché ? Et comme per-
« sonne ne voulait avouer qui l'avait fait, Pierre répon-
« dit, ainsi que ceux qui étaient près de lui : Maître, le
« peuple vous presse et vous pousse, et vous demandez
« encore qui m'a touché ? Mais lui, se tournant, dit :
« Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti une vertu s'échap-
« per de moi. Et comme il regardait autour de lui, la
« femme, voyant bien qu'elle ne pouvait rester cachée,
« vint craintive et tremblante se prosterner devant lui, et
« lui découvrit la vérité devant tout le peuple. Mais il lui
« dit : Console-toi, ma fille, ta foi t'a sauvée. »

Une tradition très-ancienne dans l'Église raconte que cette femme était une païenne, qu'elle habitait la ville de Césarée de Philippe, et que, comme souvenir de sa guérison miraculeuse, elle avait fait placer devant sa maison un monument qui la représentait à genoux devant le Sauveur, et le remerciant de la faveur qu'elle en avait reçue. Qu'il en soit ainsi, ou que ce monument ait été primitivement élevé à quelque divinité, comme Esculape, par exemple, ce que semblerait indiquer une herbe médicinale que l'on voyait au pied de la statue, toujours est-il que la tradition populaire attribuait l'érection de ce monument à la femme dont il est parlé ici. Et l'empereur Julien trouva cette légende assez importante pour se croire obligé,

par ses préjugés antichrétiens, à le faire enlever et à le remplacer par sa propre statue, qui fut quelque temps après brisée par la foudre. Pour ce qui est de la guérison de ce genre de maladie, nous avons de cette époque une douzaine de recettes qui nous donnent une idée de l'ignorance des médecins juifs ou des rabbins de ce temps-là. En voyant toutes les substances dont ils se servaient pour guérir cette maladie, et à quelle forte dose ils les employaient, on comprend sans peine les plaintes de cette pauvre femme, et l'on n'est plus étonné qu'elle ait dépensé inutilement une partie de sa fortune pour se faire traiter.

« Pendant qu'il parlait encore, il vint des gens du chef « de la synagogue qui lui dirent : Votre fille vient de « mourir; ne donnez pas au maître la peine d'aller plus « loin... Mais Jésus, ayant entendu cette parole, dit au « père de la jeune fille : Ne t'inquiète pas, crois seule- « ment. Étant arrivé à la maison de ce chef de syna- « gogue, il y vit des gens qui faisaient un grand bruit; « des joueurs de flûte et une troupe confuse qui pleurait, « gémissait et jetait de grands cris. » Chez les Juifs, la plus pauvre femme avait encore après sa mort au moins deux joueurs de flûte et une pleureuse. Mais ici le convoi était déjà beaucoup plus considérable. Les morts étaient emportés aussitôt hors de la maison; on voulait éviter par là de multiplier les souillures légales. Jésus dit alors : « Retirez-vous, car la jeune fille n'est pas morte; elle « dort seulement. » Un imposteur aurait dit : Elle ne dort pas, elle est réellement morte, afin de donner plus de poids et de consistance à son imposture; mais le vrai thaumaturge agit autrement. « Là-dessus ils se moquèrent

« de lui, car ils savaient bien qu'elle était morte. Mais lui « congédia la foule, et ne laissa entrer personne avec lui « dans l'endroit où était la jeune fille, excepté Pierre, « Jacques et Jean, et le père et la mère de la défunte. Et « prenant celle-ci par la main, il lui dit : *Talitha Cumi*, « c'est-à-dire, Fille, lève-toi. Au même instant son âme « revint, et elle se leva aussitôt, se mit à marcher ; et il « ordonna de lui donner à manger. Ses parents furent « plongés dans un grand étonnement ; mais il leur défen- « dit de dire à personne ce qui s'était passé. Cependant le « bruit s'en répandit bientôt dans tout le pays. »

CHAPITRE XXII

Jean dans sa prison. — Il envoie vers Jésus deux de ses disciples.

« Les disciples de Jean lui rendirent compte de tout « cela. » Jean était en prison depuis le temps où Jésus était revenu de Judée en Galilée après la dernière fête de Pâques : car « Hérode l'avait fait prendre, lier et jeter en « prison à cause d'Hérodiade, femme de son demi-frère « Philippe, parce que Jean lui avait dit : Il ne vous est pas « permis de l'avoir pour femme du vivant de votre frère. » L'évangéliste raconte ici deux faits en même temps. D'après le récit de l'historien Josèphe, qui nous donne plus de détails à ce sujet, Hérodiade était femme d'Hérode, fils d'Hérode l'ancien, qui l'avait eu de Marianne, fille elle-même de Simon, simple bourgeois de la Judée. Sa fille Salomé, la danseuse, épousa ensuite Philippe, dont elle n'eut point d'enfants ; puis elle se maria avec Aristobule,

fils d'Hérode, le frère d'Agrippa, et en eut trois fils. Antipas, en effet, laissant sa légitime épouse, la fille d'Aretas, roi des Arabes, avait connu pour la première fois Hérodiade, sa nièce, fille d'Aristobule, chez Hérode. Il en était devenu épris, l'avait enlevée à son frère, et l'avait prise pour femme.

La fille du roi des Arabes, sa légitime épouse, irritée de ce procédé, s'était enfuie chez son père. De là était survenue une guerre; et Hérode Antipas, marchant contre le roi des Arabes, se trouvait alors avec son armée sur la pointe méridionale de la Pérée. Poussé par sa femme et furieux des justes reproches de Jean-Baptiste, inquiet outre cela du mécontentement du peuple, qu'avaient irrité et cette union adultère et la guerre injuste qui s'en était suivie, ce malheureux prince ne put se contenir plus longtemps. Attribuant au précurseur les troubles et les murmures du peuple, au lieu de s'en prendre à lui-même, il avait tenté un coup violent; et se faisant livrer par Pilate le prédicateur courageux, il l'avait enfermé dans la forteresse de Machère, située sur l'extrême limite de ses États. Les rabbins la nommaient *Fort-Noir* ou encore *Fournaise*, à cause de la terre noire d'asphalte et des sources chaudes qui se trouvaient en cette contrée. Elle était située au delà de la mer Morte, dans le voisinage du mont Nebo. C'était le lieu le mieux fortifié après Jérusalem. Le roi Hérode l'avait fait bâtir pour en faire une place d'armes contre les Arabes. Ceux-ci s'en étaient emparés plus tard, mais elle avait été probablement reconquise dans la guerre actuelle. La nature l'avait munie de fossés profonds de cent coudées; à ses pieds était bâtie la ville basse, mais elle étalait en haut ses

rochers avançant en saillies au-dessus de l'abîme et entourés de murs. Aux angles étaient placées des tours hautes de soixante coudées; et c'est dans l'une de ces tours que Jean-Baptiste était enfermé. Sur la place, au milieu de la citadelle, s'élevait un magnifique château : c'est là que le tétrarque se tenait avec son état-major pendant que la guerre le forçait à rester dans ces contrées. Dans ce palais était une vieille tige de rue d'une telle hauteur que Josèphe a cru devoir en faire mention. Au fond du vallon croissait une racine magique nommée Baaras, dont on racontait des effets merveilleux. Telle était cette forteresse de Machère, qui s'élevait elle-même comme un donjon de l'enfer dans cette vallée, longue de soixante stades, et d'où l'on apercevait la mer Morte à une distance de trois lieues et demie. Cependant Jean-Baptiste, du fond de son cachot, entendit encore parler des actions merveilleuses de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Alors Jean fit venir deux de ses disciples, les envoya « à Jésus pour lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir, « ou devons-nous en attendre un autre? Ces envoyés « arrivèrent au moment où Jésus guérissait beaucoup « de maladies et d'infirmités; et il leur dit : Allez annon-« cer à Jean : Les aveugles voient, les boiteux marchent, « les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts « ressuscitent, et l'Évangile est annoncé aux pauvres; « et heureux est celui qui ne se scandalise point de moi.» Jean en avait appelé à Isaïe lorsqu'il avait répondu aux envoyés du grand conseil : « Je suis la voix de celui qui « crie dans le désert : Préparez la voix du Seigneur. » (xxxi, 3.) Il en avait appelé au même prophète (LIII) lorsqu'il avait appelé Jésus l'agneau de Dieu qui porte les péchés

du monde. Aujourd'hui le Sauveur à son tour le renvoie à Isaïe disant (xxxv, 5) : « Alors s'ouvriront les yeux « des aveugles et les oreilles des sourds; la langue des « muets se déliera, etc. » Et au chapitre XLII : « Voici « comment vous reconnaîtrez mon bien-aimé en qui « j'ai mis ma complaisance. Je lui ai donné mon es- « prit, non pour qu'il suscite des troubles, mais pour « qu'il guérisse les aveugles, et les mène dans le droit « chemin, qu'ils ne connaissaient pas auparavant, et qu'il « tire de leur prison ceux qui sont assis dans l'ombre de « la mort. » Notre-Seigneur fait par là comprendre à Jean qu'en lui s'étaient accomplies toutes ces choses. Il voulait aussi lui donner à entendre qu'il était venu pour délivrer les pécheurs des liens du péché, mais non tirer de leur prison ceux qui souffraient pour la justice, et que lui-même, du fond de son cachot, pouvait lire sa destinée dans les oracles des prophètes. Toutefois, ces paroles de Notre-Seigneur étaient moins encore un reproche pour Jean-Baptiste qu'une reconnaissance honorable de sa haute mission et un encouragement à ne pas se laisser abattre par l'adversité. Elles étaient en effet pour lui un témoignage qu'il n'avait pas travaillé en vain en préparant les voies à Jésus-Christ, dont la mission produisait de tels fruits.

« Comme les envoyés de Jean s'en allaient, Jésus dit « au peuple : En vérité, je vous le dis, entre tous ceux « qui sont nés d'une femme, il ne s'est encore montré « personne plus grand que Jean-Baptiste; et cependant le « plus petit dans le royaume du ciel est encore plus grand « que lui. Mais depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à « ceux-ci le royaume de Dieu souffre violence, et les vio- « lents seuls le ravissent. » Si Notre-Seigneur Jésus-Christ,

pendant sa vie mortelle, avait été une pierre d'achoppement pour tous ceux qui vivaient avec lui, même pour ses disciples, ses apôtres et ses frères, pouvons-nous nous étonner que Jean, à qui avait été confiée la plus haute mission que jamais ait remplie un mortel, celle de servir de précurseur au Très-Haut, que Jean ait été aussi, lui, sur le point de se scandaliser au sujet de Jésus, quoique la fermeté de son caractère le rendît inaccessible au doute. Jean était un prophète puissant; et malgré cela il avait de la peine à défendre son esprit contre les idées que les Juifs se faisaient généralement alors de la personne du Messie et du royaume qu'il venait fonder. Il avait consacré généreusement sa vie à préparer ce règne glorieux. Et maintenant, au moment où il pouvait espérer de le voir paraître, il se voyait plongé dans un cachot, et exposé à perdre à chaque instant la vie. C'est pour cela qu'il envoyait encore une fois un message à Jésus. Si vous êtes le Messie, semble-t-il lui faire dire, pourquoi ne paraissez-vous pas publiquement en cette qualité? Pourquoi ne venez-vous pas me tirer de ma prison? Mais Jésus lui répond: « Heureux qui ne se scandalise pas de moi. « Le plus petit dans le ciel est plus grand que Jean sur la « terre. » Jusqu'à présent les interprètes ont pensé généralement que le Précurseur, en envoyant du fond de sa prison ce message à Notre-Seigneur, avait voulu seulement, sur la fin de sa carrière, engager ses disciples à s'attacher à Jésus-Christ; et que la question qui semble mettre en doute la mission divine du Sauveur ne venait point de Jean lui-même, mais des deux députés qu'il avait envoyés. Mais cette interprétation semble contredire l'ensemble du texte évangélique.

CHAPITRE XXIII

La Transfiguration sur le Thabor.

« Six ou huit jours après ce disconrs, Jésus prit avec « lui Pierre, Jacques et Jean, frère de celui-ci, et les « conduisit à part sur une haute montagne pour y prier. « et comme il priait il fut transfiguré sous leurs yeux : « son visage brilla comme le soleil, et ses vêtements « devinrent blancs comme la neige, d'une blancheur « qu'aucun foulon ne peut donner sur la terre. » C'est l'apôtre saint Pierre lui-même qui le raconta depuis. « Et « voici que Moïse et Élie parurent dans la gloire. » L'un était le plus grand législateur, et l'autre le plus grand des prophètes. L'un était le fondateur, et l'autre le réformateur de l'ancienne théocratie ; de même que Jésus était le consommateur du royaume de Dieu sur la terre, et celui en qui s'accomplissaient la loi et les prophètes. « Et ils s'entretenaient de la fin que devait avoir Jésus à Jérusalem. Cependant le sommeil s'était emparé de Pierre et de ceux « qui étaient avec lui : et se réveillant, ils virent sa gloire « comme celle du Fils unique du Père, et ils virent aussi « les deux hommes qui étaient avec lui. Et comme ceux-« ci se séparaient de lui, Pierre prit la parole et dit à Jésus : « Maître, nous sommes bien ici ; faisons-y trois tentes, « une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. Mais « il ne savait ce qu'il disait, tant ils étaient effrayés. « Il parlait encore lorsqu'un nuage léger les enveloppa, » comme il était arrivé déjà une fois lorsque Notre-Seigneur fut baptisé dans le Jourdain. « Et pendant que ces

« deux personnages entraient dans la nue, il en sortit
« une voix qui disait : Voici mon Fils bien-aimé en qui
« j'ai mis ma complaisance; écoutez-le.

« Ses disciples ayant entendu ces paroles, tombèrent la
« face contre terre, et furent saisis d'une grande crainte.
« Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-
« vous, ne craignez point. Et aussitôt, levant les yeux et
« regardant de tous côtés, ils ne virent plus personne, que
« Jésus seul avec eux. Mais ils gardèrent le silence. Comme
« ils descendaient de la montagne, Jésus leur commanda
« de ne parler à personne de cette vision, jusqu'à ce que
« le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. Et
« ils tinrent la chose secrète, et s'entre-demandaient ce
« que voulaient dire ces paroles : Jusqu'à ce que le Fils de
« l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » C'était
la première fois qu'il parlait avec eux de sa mort. « Mais
« ils gardèrent le silence, et ne dirent alors rien à per-
« sonne de ce qu'ils avaient vu. » (*Marc.*, IX, 1. —
Matth., XVII, 1. — *Luc*, IX, 28. — *Jean*, I, 14.)

C'est là la transfiguration qui se fit sur le mont Thabor, et qui forme le point culminant de la vie du Messie. Nous trouvons ici trois témoins d'en-haut qui lui rendent témoignage : Le Père et les deux grands prophètes de l'ancienne alliance; et trois témoins vivant encore sur la terre, à savoir les trois disciples que Notre-Seigneur avait pris avec lui. Tous forment ensemble le nombre sept, nombre mystérieux et sacré. Trois fois dans sa vie la voix du Ciel s'est fait entendre : la première au Jourdain, la seconde au Thabor, et la troisième au Golgotha, à la fin de sa car-carrière, quelques instants avant sa mort. Jusqu'ici Jésus avait enseigné; il va maintenant commencer à souffrir et

se préparer à mourir. L'époque de sa transfiguration coïncide précisément avec le milieu de sa carrière publique; car elle eut lieu vingt et un mois après son baptême, le 6 du mois d'août de l'an 780, ou 27 de l'ère chrétienne : il avait alors trente-deux ans sept mois et douze jours.

Le Thabor, c'est-à-dire, d'après l'hébreu, le *sommet de la montagne*, ou bien encore *sommet de l'élection*, servait au nord de limite à la tribu d'Issachar : il était à une demi-journée de marche au sud-ouest de Capharnaüm. Il s'élève de la plaine sous la forme d'un cône coupé, jusqu'à une hauteur de 1760 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que du côté du nord il est inaccessible, tant il est escarpé. Ses flancs sont couverts de chênes, de pistachiers et de fourrés épais pleins d'oiseaux et de gibier, tandis que sa crête forme une plaine fertile d'un circuit de 20 stades, que l'historien Josèphe fit entourer d'un mur pendant la guerre des Juifs. Il y fortifia ensuite la citadelle d'Itabyrion à l'endroit où était autrefois, du temps de Josué, le fort d'Asenoth-Thabor. C'était là que Barac avait campé avec ses dix mille lorsqu'il marcha contre Sisara. C'est là que plus tard les Sarrasins, au moyen âge, élevèrent une forteresse contre les Croisés. Aujourd'hui tout cela n'est que des ruines; mais la montagne elle-même est toujours là comme la montagne de Dieu, dominant toutes les autres, placée au milieu de la contrée, et offrant au spectateur un magnifique horizon, d'où il embrasse la mer Méditerranée, les hauteurs du Carmel, la mer de Galilée, le fleuve sacré du Jourdain, les montagnes d'Hauran, le mont Liban au nord avec son sommet couvert de neige, et au midi les montagnes de la Samarie. A ses pieds sont Capharnaüm, et plus loin la montagne

des béatitudes; ici Cana, Nazareth; et deux lieues plus loin, à l'ouest, Séphoris, capitale célèbre, située au milieu de la Galilée; là, Naïm, Endor, Jezrael, Dothaïm et la grande plaine de Samarie, qui s'étend jusqu'au delà de Tibériade. Cette enceinte nous offre le théâtre tout entier de la vie de Jésus dans la première moitié de sa carrière publique. C'est, comme l'a dit ingénieusement un pèlerin moderne, un véritable Évangile écrit dans la nature même. Le Thabor était pour la Galilée la sainte Montagne, comme le mont Garizim pour la Samarie, comme le Moria pour la Judée; et c'est pour cela que saint Pierre, dans sa seconde Épître, l'appelle la montagne sainte. Ainsi toute la contrée put être témoin de la merveille qui s'y opéra : tous purent voir le nuage léger qui enveloppa le sommet du Thabor, et la gloire de Dieu descendre sur le mont Horeb, non au milieu de la tempête et de la foudre, mais dans un éclat doux et tempéré.

CHAPITRE XXIV

Jean est décapité.

Pendant que Jésus était transfiguré sur le Thabor, Jean mourait dans sa prison après trois mois de captivité. Après avoir préparé les voies au Messie, il acheva glorieusement sa carrière par le martyre, et reçut lui-même le baptême de sang. Hérodiade cherchait depuis longtemps l'occasion de le faire mourir : elle la trouva enfin. Hérode célébrait le jour anniversaire de sa naissance, et avait invité à sa table tous les grands de sa cour, les chefs de son armée

et les principaux personnages de la Galilée. Les Juifs regardaient comme un signe d'idolâtrie de célébrer l'anniversaire de la naissance et du jour où les princes avaient commencé de régner. Salomé, fille d'Hérodiade, parut donc devant Hérode, jouant du luth et dansant pour embellir la fête.

Au temps d'Auguste, la coutume, depuis longtemps en usage chez les Grecs, de terminer les festins d'apparat par des danses mimiques et par des scènes tirées des poëtes dramatiques s'était introduite à la cour des grands dans tout l'empire romain. Deux personnages fameux en ce genre, Pylade et Bathille, avaient contribué à mettre cette coutume en vogue. Mnestor était un danseur distingué dans la tragédie, et Lauréole dans la comédie. L'historien Josèphe (*Antiq.*, XII, 4, 4) nous parle d'une célèbre danseuse qui, déjà du temps de Ptolémée Évergète, avait paru dans la salle pendant un festin que donnait ce prince, et avait séduit tous les convives par la manière dont elle exerçait son art. Josèphe lui-même, dans un voyage qu'il fit à Rome, rencontra un comédien juif nommé Aliture, qui jouissait d'une telle faveur auprès de l'impératrice Poppée, qu'il en obtenait tout ce qu'il voulait; et Néron, peu de temps après, concourait pour remporter le prix en représentant dans une danse Turnus, personnage de l'Énéide. Cet usage, d'origine grecque, avait passé, avec celui du théâtre, dans les cours des princes juifs, et Hérode l'Ancien avait, au grand scandale du peuple, fait construire un magnifique théâtre dans son palais, et fait venir les acteurs et les danseurs les plus célèbres connus sous le nom *Thymelici*, comme il avait fait venir aussi les athlètes les plus vigoureux pour

son amphithéâtre de Jérusalem. (Jos., *Antiq.*, xv, 8, 1; xix, 7, 3.—Cicero, *pro Murena*, c. vi.—Velleius Paterc., ii, 83.) Aussi Josèphe reproche-t-il à Hérode Agrippa, qui régna plus tard, d'être plus Grec que Juif.

Salomé parut donc devant toute la cour d'Hérode comme reine de la fête et comme danseuse à la fois. L'éducation des filles à cette époque, dans tout l'empire romain, avait pour but, comme nous l'apprend Horace, de les former de bonne heure à la danse et à l'art de la coquetterie. Mais dans cette occasion ce jeu eut une fin bien tragique; car il plut tellement à Hérode, qu'il jura par sa tête, selon la coutume des Juifs, excité probablement par les fumées du vin, d'accorder à Salomé la faveur qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. « Donner la moitié d'un royaume, » c'était une formule dont on se servait très-souvent dans l'antiquité pour affirmer quelque chose.

« Mais elle sortit, et dit à sa mère : Que dois-je de-« mander? Celle-ci lui répondit : La tête de Jean-Baptiste. « Elle rentra aussitôt pour aller trouver le roi. » Saint Matthieu et saint Marc donnent à Hérode en cet endroit le titre de roi, quoiqu'il ne fût que tétrarque, nous indiquant par là comment les grands de sa cour le flattaient alors de l'espoir d'arriver à la royauté. C'était, d'ailleurs, l'unique désir de l'ambitieuse Hérodiade, et ce désir fut la cause de sa perte et de celle d'Hérode. L'évangéliste semble nous insinuer qu'il nourrissait depuis longtemps la pensée de prendre le titre de *Basileus*, comme son frère Archélaüs, quoiqu'il n'eût tenté que douze ans plus tard d'exécuter ce dessein. Et c'est ce que nous confirme Josèphe lorsque dans son ouvrage de la Guerre des Juifs,

au commencement du second livre, il nous raconte qu'Antipas, aussitôt après la mort de son père, se sépara de son frère Archélaüs et lui disputa la dignité royale.

Hérode laissa donc échapper la fatale promesse. Il est probable que son frère, le tétrarque Philippe, assistait à cette fête, et que Salomé l'avait déjà séduit. Il y était du moins représenté par des envoyés chargés de demander sa main; car nous le trouvons déjà marié peu de temps après avec elle. La promesse que lui fit Hérode semblait donc avoir rapport à la dot de Salomé. Celle-ci avait reçu son nom en souvenir et en honneur de la sœur d'Hérode l'Ancien, qui, dans le testament de ce roi, avait reçu un domaine considérable. La noblesse de Galilée, les chefs de l'armée et les officiers de la cour avaient entendu le fatal serment. « Le roi en fut très-fâché; néanmoins, à « cause du serment qu'il avait fait et de ses hôtes, il ne « voulut pas la refuser; mais il envoya un de ses gardes « avec ordre d'apporter la tête de Jean. » C'était la coutume dans l'antiquité que les rois eussent toujours avec eux un archer ou un bourreau, comme signe de leur pouvoir judiciaire et souverain. « Celui-ci, étant allé « couper la tête à Jean dans la prison, l'apporta sur un « bassin, et la donna à la princesse; mais celle-ci la « porta à sa mère. »

La nouvelle Jézabel avait enfin obtenu ce qu'elle demandait depuis si longtemps à son mari. Nous lisons dans l'histoire que Marc-Antoine se faisait aussi apporter pendant le repas les têtes des proscrits, et que Fulvia, sa femme, prit sur ses genoux la tête de Cicéron, et perça sa langue avec des aiguilles. Dion Cassius (XLVII, 9; LX, 33) nous raconte la même chose d'Agrippine, après qu'elle

eut fait périr Paulina Lollia. Ce genre de cruauté était, du reste, tout à fait dans les mœurs de l'époque; et en se faisant présenter la tête de ceux qu'on voulait frapper on s'assurait par là de l'exécution des ordres qu'on avait donnés. Nous ne devons donc pas nous étonner si la tradition historique, après saint Jérôme et Nicéphore, raconte qu'Hérodiade perça la langue du Précurseur avec des aiguilles, comme si elle eût craint encore ses reproches; qu'elle enterra dans un lieu secret sa tête enveloppée dans des chiffons, et fit jeter le tronc sans se donner la peine de l'ensevelir.

« Mais Jean, au moment où il achevait sa course, « disait encore : Je ne suis point celui que vous croyez : « je suis seulement le précurseur de Celui dont je ne « suis pas digne de délier les souliers. » Ainsi, le généreux Précurseur, au seuil même de l'autre vie, confessa encore d'une manière éclatante le Messie et le royaume qu'il venait fonder. « Ses disciples, à cette nouvelle, « vinrent, emportèrent son corps et l'ensevelirent : puis « ils allèrent trouver Jésus, pour lui annoncer ce qui « s'était passé. » Ses disciples ne l'abandonnèrent pas tous après sa mort; mais beaucoup se répandirent dans l'Asie Mineure, où ils frayèrent la route aux apôtres. Parmi eux se distinguait déjà Apollo d'Alexandrie, qui fut plus tard le coopérateur de saint Paul. On trouve encore aujourd'hui des Zabiens ou Baptistes, appelés aussi dans le langage du pays *chrétiens de Jean;* mais peut-être doivent-ils leur origine à quelque secte venue plus tard. Ces chrétiens, si on peut leur donner ce nom, sont restés sous le portique du temple sans vouloir entrer dans le sanctuaire.

Ce fut le 10 du mois appelé chez les Juifs Ab ou Lous, que Jean fut mis à mort. C'était un jour de malheur pour ce peuple. C'était en ce jour, en effet, que Dieu, irrité contre les enfants d'Israël, leur avait annoncé qu'aucun de ceux qui étaient sortis d'Égypte n'entrerait dans la terre promise. C'était en ce jour que le premier temple avait été détruit par Nabuchodonosor; et c'est en ce jour encore que, plus tard, le second temple fut détruit par Titus. C'était en ce jour qu'avait été anéantie la ville de Bethara, foyer de la révolte sous Barcochebas; et c'est en ce jour que le vainqueur promena la charrue sur le lieu où avait été Jérusalem.

« Le jour suivant, pendant que Jésus descendait de la « montagne, il apprit aux siens la mort du Précurseur. « Ses disciples lui demandèrent en effet : Pourquoi les « pharisiens et les scribes disent-ils qu'Élie doit venir « auparavant et rétablir toutes choses? Mais il leur ré- « pondit : Élie doit venir en effet, et rétablir toutes « choses, comme il est écrit aussi du Fils de l'homme, « qu'il doit souffrir beaucoup et être rejeté avec mépris. « Toutefois, je vous le dis : Élie est déjà venu, mais ils « ne l'ont point reconnu : ils l'ont traité comme il leur « a plu, selon ce qui avait été prophétisé de lui. Le Fils « de l'homme aura également à souffrir de leur part. « Plus tard ses disciples remarquèrent que c'était de Jean- « Baptiste qu'il avait voulu leur parler. » Ainsi, au moment même où Jésus était transfiguré sur le Thabor; s'accomplissaient ces paroles prophétiques du Précurseur. « Il faut qu'il croisse, et que je décroisse; il faut qu'il soit « élevé, et que je sois abaissé. »

CHAPITRE XXV

Guérison d'un épileptique.

« Lorsqu'il fut venu trouver ses autres disciples, il vit « autour d'eux une grande foule et des scribes qui par- « laient avec eux; car ils voulaient guérir un lunatique, » ou, comme disaient les Juifs, chasser un esprit muet, parce que le malade n'écoutait personne, et que, dans ses accès, il ne prononçait que des mots inarticulés. Or ils ne pouvaient réussir. « Aussitôt que le peuple eut « aperçu Jésus, ils furent saisis d'étonnement et de « frayeur; et, étant accourus à lui, ils le saluèrent. » C'était, d'après la légende du pays, des habitants d'un village voisin nommé Debora, et qui s'appelle aujourd'hui Dabereth. Il est situé à l'est de la montagne du Thabor, à l'endroit même où Debora, avec Barac, défit Jabin, général du roi des Chananéens, et devint ainsi la libératrice de son peuple. « Jésus leur demanda : De quoi disputez- « vous ensemble? Et un homme d'entre le peuple, s'a- « vançant, s'agenouilla devant lui, et lui cria : Seigneur « et maître, je vous en prie, ayez pitié de moi, et inté- « ressez-vous à mon fils; car il est mon unique enfant. « Je vous l'ai amené, parce qu'il est possédé d'un esprit « muet. Hélas! toutes les fois que l'esprit le saisit, il se « met à crier. L'esprit le jette contre terre, de sorte « qu'il écume, grince des dents, et il est tout desséché. « Il le quitte avec peine après l'avoir ainsi déchiré, et il « souffre cruellement. J'avais prié vos disciples de le « chasser; mais ils ne l'ont pu. Jésus leur répondit alors :

« O race incrédule et dépravée, combien de temps me « faudra-t-il encore rester avec vous et vous supporter? « Amène-moi ici ton fils. On l'amena. Mais dès que « celui-ci le vit, le démon l'agita violemment, de sorte « qu'il tomba par terre, se roulant et écumant. Jésus « demanda à son père : Combien il y a-t-il qu'il souffre « de ce mal? Celui-ci répondit : Depuis son enfance; « l'esprit l'a souvent déjà jeté dans le feu ou dans l'eau « pour le tuer. Si vous pouvez quelque chose, secourez-« nous et ayez pitié de nous. Mais Jésus lui dit : Si tu peux « croire, tout est possible à celui qui croit. Et aussitôt le « père s'écria en pleurant : Seigneur, je crois, aidez mon « incrédulité. Jésus, voyant que le peuple accourait en « foule, menaça l'esprit impur, et lui dit : Esprit sourd « et muet, sors de cet enfant, et n'y rentre plus. Le « démon, ayant jeté un grand cri et l'ayant agité de « violentes convulsions, sortit; mais l'enfant était comme « mort, de sorte que beaucoup disaient : Il est mort. Mais « Jésus l'ayant pris par la main et le soulevant, il se tint « debout. L'enfant fut guéri sur-le-champ, et Jésus le « rendit à son père. Et tous étaient étonnés de la grande « puissance de Dieu. Or, Jésus étant entré dans la maison, « ses disciples vinrent à lui en particulier, et lui dirent : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon? Jésus « leur répondit : A cause de votre incrédulité; car vrai-« ment je vous le dis : Si vous ne doutiez pas dans votre « cœur, et si vous aviez gros de foi comme un grain de « sénevé, et que vous crussiez que tout ce que vous dites « arrivera, il en serait ainsi en effet. Vous n'auriez qu'à « dire à cette montagne : Lève-toi d'ici, et jette-toi dans la « mer, et elle le ferait, et rien ne vous serait impossible. »

Transporter les montagnes, c'était au temps de Notre-Seigneur un proverbe commun chez tous les Juifs pour exprimer une force et une puissance considérables. Ainsi, la légende rapportait que le grand Og avait lancé une montagne contre les enfants d'Israël, et que Samson avait arraché de la terre les collines de Zora et d'Esthaol, et les avait roulées l'une par-dessus l'autre. Mais comme dans la vie de Jésus tout est plastique et réel, en prononçant ces paroles il montrait sans doute à ses disciples le Thabor et la mer de Galilée. Le Thabor, en effet, est de 200 pieds plus haut que les montagnes environnantes. Il s'élève à 1,300 pieds au-dessus de la vallée, à 1,748 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, et à 2,300 pieds au-dessus du lac de Gennésareth; de sorte que l'image dont il se sert en cette circonstance, quand il dit que la montagne se jetterait dans la mer, n'avait rien que de très-naturel. — Mais Jésus, continuant, dit à ses disciples : « Ce genre de démons n'est chassé que par la prière et le « jeûne. » C'est ainsi que nous lisons dans la Vie de saint Antoine le Solitaire qu'un démon qui lui avait résisté ne peut être chassé que par saint Paul l'Ermite, à cause de la merveilleuse humilité de celui-ci. « Jean, prenant la « parole, lui dit : Maître, nous avons vu un homme qui « chassait les démons en votre nom, et nous l'en avons « empêché, parce qu'il ne vient pas avec nous. Mais « Jésus lui dit : Ne l'en empêchez point; car il est impos- « sible que celui qui fait des miracles en mon nom me « blasphème aussitôt. Qui n'est pas contre vous est pour « vous. »

Cet homme était sans doute un disciple de ces pharisiens qui, comme nous l'apprenons de la bouche de Notre-

Seigneur lui-même, s'occupaient à chasser les démons. Pour mieux réussir dans cette entreprise, ils s'étaient mis à les conjurer au nom de Jésus, comme nous le verrons plus tard dans les Actes des Apôtres. Il se faisait alors, en effet, tant de choses merveilleuses au nom de Jésus que le Talmud lui-même en raconte des exemples. (*Hieros. Schabbat*, fol. XIV, 4. — *Avoda Sara*, fol. XL, 4.)

CHAPITRE XXVI

Jésus prédit pour la première fois sa mort. — Ses disciples se disputent sur le rang qu'ils doivent occuper. — Message qui annonce la mort de Jean.

« Au sortir de ce lieu, ils traversèrent la Galilée par « des sentiers détournés, car il ne voulait pas que per« sonne le sût. » On appelait sentiers en Palestine les chemins qui n'avaient pas plus de quatre coudées de large, tandis que les routes ordinaires avaient huit coudées de large, et les grandes routes seize coudées. C'est à cette différence de chemin que faisait allusion Notre-Seigneur quand il parlait du chemin étroit qui conduit au ciel, et de la voie large qui mène à la perdition. Ils traversèrent donc ainsi cette contrée plantée de chênes, d'oliviers et particulièrement de mûriers et de figuiers. Ces arbres ont souvent encore aujourd'hui trente pieds de tour. La Galilée supérieure se distinguait de la Galilée inférieure en ce que la première, qui commençait à Cana, ne produisait point de sycomores. « Cependant Jésus instruisait ses disciples, « et leur disait : Le Fils de l'homme sera livré entre les

« mains des pécheurs, et ils le feront mourir. Mais il res-
« suscitera le troisième jour après sa mort. Ce discours
« les troubla étrangement : ils n'y comprenaient rien, et
« n'osaient l'interroger.

« Pendant la route, ses disciples se disputaient pour « savoir quel était le plus grand parmi eux. » Leur attention avait été appelée comme naturellement sur ce sujet par les choses qui venaient de se passer. En effet, Notre-Seigneur, lorsqu'il avait ressuscité la fille de Jaïre et lorsqu'il était monté sur le Thabor, n'avait pris avec lui que trois de ses apôtres, et les avait ainsi distingués des autres. Cette circonstance seule nous fait comprendre la liaison qui existe entre ces deux faits et la discusion des apôtres. Les frères de Jésus devaient se croire plus intéressés encore dans cette affaire, eux qui, après avoir abandonné Nazareth, leur patrie, se voyaient préférer Pierre, chez qui Notre-Seigneur avait depuis ce temps accepté l'hospitalité. « Ils vinrent donc à Capharnaüm, et lorsqu'ils « furent à la maison, Jésus leur demanda : De quoi dis- « putiez-vous ensemble pendant le chemin ? » Car il n'avait pris aucune part à leur entretien, mais avait marché devant eux dans une méditation profonde, comme saint Marc le remarque plus tard. « Mais ils se turent. « Alors Jésus s'étant assis et ayant appelé les douze, il prit « un petit enfant qu'il plaça au milieu d'eux; et l'ayant « embrassé, il leur dit : En vérité, je vous le dis, si vous « ne vous convertissez, et ne devenez comme cet enfant, « vous ne pouvez entrer dans le royaume du ciel. Mais « celui qui s'humilie comme cet enfant, celui-là est le « plus grand dans le royaume du ciel. »

Les Juifs disaient que leurs pères, lorsqu'ils avaient

reçu la loi au pied du Sinaï, étaient devenus comme des enfants. Notre-Seigneur devait exiger cette même condition de la part de ceux qui voulaient recevoir la loi de la nouvelle alliance, et plus spécialement encore de la part de ses apôtres. L'heureux enfant que Jésus prit sur ses genoux, qu'il embrassa et présenta comme modèle à ses disciples, est devenu plus tard une des plus éclatantes lumières de l'Église. L'antiquité chrétienne et les Grecs surtout ont reconnu en lui l'illustre martyr et évêque d'Antioche, saint Ignace, quoique celui-ci se contente de dire qu'il a vu Notre-Seigneur après sa résurrection. (*Epist. ad Smyrnenses*, ch. 3. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, 3, 30. — Nicephor., 2, 3.) « Les disciples de Jean vinrent « trouver Jésus, et lui annoncèrent le sort de leur « maître. » (*Matth.*, XIV.)

CHAPITRE XXVII

Envoi des apôtres.

« En ces jours Jésus monta sur la montagne pour prier, « et il y passa la nuit à prier Dieu. » La montagne dont il est ici question est probablement celle qui s'élève au nord de Capharnaüm. C'était là, en effet, qu'il avait coutume de se retirer seul la nuit pour prier; comme il faisait sur le mont des Oliviers lorsqu'il se trouvait à Jérusalem. C'était là aussi qu'il avait appris à ses disciples l'Oraison dominicale. « Mais dès qu'il fit jour il appela à lui parmi « ses disciples ceux que lui-même voulut, et ils vinrent « à lui; et il en choisit parmi eux douze qu'il nomma

« apôtres, et qu'il voulut avoir avec lui pour les envoyer « prêcher. » Jusqu'ici, quoique Notre-Seigneur les eût distingués entre ses autres disciples, il ne leur avait point encore donné le nom d'apôtres. C'est aujourd'hui seulement qu'il en fait ses missionnaires. « Or voici les noms « des douze apôtres : le premier est Simon, qu'il avait « nommé Pierre; puis viennent André, son frère; « Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques, « qu'il nomma tous les deux Boanerges, c'est-à-dire « enfants du tonnerre; Philippe et Barthélemy, Thomas « et Matthieu le publicain; Jacques, fils d'Alphée; et « Simon, nommé le Cananéen ou le Zélé; Judas, frère « de Jacques, nommé Lebbée ou Thadée; et Judas Isca- « riote, celui qui le trahit. Il envoya ces douze, deux par « deux, pour prêcher le royaume de Dieu, et leur donna « la puissance et la vertu de guérir les malades, et de « chasser tous les esprits impurs.

« Et il leur donna ce commandement : N'allez point « chez les païens ni dans les villes des Samaritains; mais « allez plutôt chercher les brebis perdues du royaume « d'Israël. Allez, prêchez, et dites : Le royaume du ciel « est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, « purifiez les lépreux et chassez les démons. Vous avez « reçu ces dons gratuitement, dispensez-les gratuite- « ment. Il leur enseigna aussi cette doctrine : Ne prenez « rien avec vous en voyage, ni sac de voyage, ni deux « tuniques, ni souliers, mais seulement des sandales et « un bâton. Ne prenez ni or ni argent, ni monnaie de « cuivre dans vos ceintures, ni pain. Ne vous inquiétez « point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour « votre corps comment vous le vêtirez. Dieu, qui nourrit

« les oiseaux sous le ciel et donne aux lis de la campagne « leurs vêtements, ne vous oubliera point. Mais lorsque « vous entrez dans une ville ou dans un village, infor- « mez-vous s'il y a quelqu'un chez qui vous puissiez « loger; et lorsque vous entrez dans la maison, saluez en « disant : Que la paix soit avec cette maison. Si la maison « en est digne, et s'il y demeure quelque enfant de la « paix, votre paix reposera sur elle. Mais si elle n'en est « pas digne, votre paix vous reviendra. Mais une fois que « vous avez pris quartier dans une maison, restez-y, et « n'en sortez point jusqu'à ce que vous alliez plus loin. « Si l'on vous reçoit, mangez et buvez ce qu'on a et ce « qu'on vous présente, car l'ouvrier mérite bien qu'on « le nourrisse. Mais n'allez point d'une maison dans « l'autre : » c'est-à-dire n'acceptez aucune invitation au dehors.

Schalum! La paix avec toi. C'était là le salut d'usage chez les Juifs, et comme le signe auquel ils se reconnaissaient. Ils ne saluaient ainsi ni les Samaritains ni les païens. Mais depuis que les anges avaient adressé ce salut à tous les hommes de bonne volonté, lors de la naissance du Sauveur, les apôtres pouvaient l'employer, même à l'égard des païens, en leur prêchant l'Évangile, puisque depuis ce moment tous les hommes ne formaient plus qu'une seule famille. Ils devaient marcher sans armes, comme on allait au temple, et donner gratuitement ce qu'ils avaient reçu, comme des avocats incorruptibles du Seigneur.

« Jésus leur dit encore : Mais lorsque vous venez dans « une ville, si personne ne veut vous y recevoir, ni en- « tendre vos discours, sortez de la maison où vous vous

« serez présentés, ou quittez la ville, et secouez la pous-
« sière de vos pieds, comme témoignage contre eux, en
« disant : Nous secouons sur vous jusqu'à la poussière de
« votre ville qui est attachée à nous ; mais sachez que le
« royaume de Dieu est proche. Je vous le dis en vérité,
« Sodome et Gomorhe seront traitées moins sévèrement
« que cette ville au jour du jugement. Et si l'on vous per-
« sécute en cette ville, fuyez dans une autre. En vérité,
« je vous le dis, vous n'aurez pas fini avec les villes d'Israël
« avant que vienne le Fils de l'homme. Il leur dit encore :
« Ne livrez point aux chiens les choses saintes, et ne jetez
« point vos perles devant les porcs ; car ceux-ci pour-
« raient les fouler aux pieds, se tourner contre vous et
« vous dévorer. Allez : je vous envoie comme des agneaux
« au milieu des loups. Pierre prit alors la parole, et dit :
« Mais si les loups déchirent les agneaux ? Et Jésus dit à
« Pierre : Eh bien ! les agneaux, quand ils sont morts,
« n'ont plus rien à craindre des loups. » Saint Clément, dans sa seconde épître *aux Corinthiens*, § 5, cite ces paroles comme ayant été prononcées réellement par saint Pierre et par Notre-Seigneur. « Gardez le corps pur et le
« sceau intact, afin que vous obteniez par là la vie éter-
« nelle. » Ces paroles sont encore attribuées à Notre-Seigneur par le même Père, § 4 de la même épître. « Soyez
« prudents comme les serpents et simples comme les
« colombes. » Les Juifs nommaient alors tous les Gentils, sans distinction, serpents, chiens ou porcs, et ils s'appelaient eux-mêmes colombes. Ainsi Notre-Seigneur exprime par ces paroles ce que saint Paul exprimait plus tard lorsqu'il disait : « Je suis devenu Juif avec les Juifs et
« païen avec les païens. » Il avait exprimé déjà la même

idée dans une autre circonstance lorsqu'il avait dit, au rapport d'Origène, qui nous a conservé ces paroles dans son commentaire sur saint Matthieu : « J'ai été faible à « cause des faibles; j'ai eu faim à cause de ceux qui ont « faim, et j'ai souffert la soif à cause de ceux qui sont « altérés. »

Il continua de leur dire : « Gardez-vous des hommes, « car ils vous traduiront devant les tribunaux, et vous « flagelleront dans leurs synagogues. Vous serez conduits, « à cause de moi, devant les gouverneurs et les rois, pour « rendre témoignage devant eux et devant les païens. Si « l'on vous mène et livre à eux, ne vous inquiétez point « de ce que vous direz; car ce que vous devez dire vous « sera inspiré à l'heure même. Ce n'est pas vous qui « parlerez là, mais c'est l'esprit de votre Père qui parlera « en vous. Prenez donc bien garde de ne point réfléchir « auparavant comment vous devez répondre, car je don- « nerai à votre parole une sagesse à laquelle tous vos « contracdicteurs ne pourront résister. Vous serez haïs « de tous à cause de mon nom; mais aucun cheveu de « votre tête ne sera perdu. Vous conserverez vos âmes « par la patience; et quiconque persévère jusqu'à la fin « sera bienheureux. Ne craignez point, petit troupeau, « car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. « Ne craignez point ceux qui ne tuent que le corps, et « ne peuvent rien sur l'âme; mais craignez davantage « Celui qui peut jeter l'âme et le corps en enfer. Oui, « je vous le dis, mes amis, c'est Celui-là qu'il faut « craindre.

« Ne vend-on pas cinq moineaux pour deux as? Et ce- « pendant il n'est pas un seul de ces oiseaux que Dieu

« oublie, et il n'en tombe pas un sur la terre sans la per-
« mission de votre Père. Les cheveux même de votre tête
« sont tous comptés. Soyez sans crainte ! vous valez
« bien plus que beaucoup de moineaux ensemble. Le
« disciple n'est point au-dessus du maître, ni le serviteur
« au-dessus de son seigneur. C'est assez pour le disciple
« d'être comme son maître, et pour le serviteur d'être
« comme son seigneur. Si donc on a appelé le père de
« famille Beelzebul, combien plus le fera-t-on pour ceux
« qui vivent avec lui. Qui de vous, ayant un serviteur
« pour labourer ou garder son bétail, lui dira, quand il
« revient des champs : Va vite te mettre à table? Ne lui
« dira-t-il pas plutôt : Prépare-moi à souper, ceins-toi,
« et me sers jusqu'à ce que j'aie bu et mangé, et après
« cela, mange et bois toi-même. Remerciera-t-il ensuite
« ce serviteur d'avoir fait ce qu'il lui a ordonné? Je pense
« que non. Et vous aussi, après avoir fait tout ce qui vous
« a été ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inu-
« tiles, et nous n'avons fait que notre devoir. Celui qui
« me confesse devant les hommes, le Fils de l'homme le
« confessera aussi devant son Père dans le ciel. Mais celui
« qui me renie devant les hommes, je le renierai aussi
« devant mon Père et ses anges au ciel.

« Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi
« n'est pas digne de moi; et qui aime son fils ou sa
« fille plus que moi n'est pas digne de moi; et quiconque
« ne prend pas sur soi sa croix pour me suivre n'est pas
« digne de moi. Celui qui désire garder sa vie la perdra,
« et celui qui perd sa vie à cause de moi et de l'Évangile
« la trouvera. Qui vous écoute m'écoute, qui vous mé-
« prise me méprise, et qui me méprise méprise Celui qui

« m'a envoyé. Qui vous reçoit me reçoit, et qui me reçoit « reçoit Celui qui m'envoie. Et celui qui reçoit un pro- « phète parce qu'il est prophète recevra la récompense « d'un prophète ; et celui qui reçoit un juste parce qu'il « est juste recevra la récompense d'un juste. Et celui qui « donne en mon nom ne fût-ce qu'un verre d'eau au « moindre d'entre vous, parce qu'il est mon disciple, et « parce que vous appartenez au Christ, en vérité je vous « le dis, il ne perdra point sa récompense. Vous êtes « le sel de la terre. C'est une bonne chose que le sel ; mais « quand il est devenu insipide et qu'il a perdu sa vertu, « comment pouvez-vous la lui rendre ? Il n'est plus bon « ni pour la terre ni pour l'engrais : il n'y a plus qu'à « le jeter dehors pour qu'il soit foulé sous les pieds. Ayez « en vous du sel, et gardez la paix les uns avec les autres. » Ces paroles de Notre-Seigneur prouvent qu'on engraissait déjà en Judée avec du sel les prairies dont le sol était tendre et friable, afin de détruire la mousse, les champignons et les autres plantes parasites qui empêchent l'herbe de croître, comme cela se pratique encore en certaines contrées de l'Allemagne. Et Notre-Seigneur fait allusion à cet usage dans la comparaison qu'il fait ici.

« Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur « une montagne ne peut rester cachée. On n'allume pas « une lumière pour la mettre sous un boisseau ; mais on « la met sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous « ceux qui sont dans la maison. Faites donc luire aussi « votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient « vos bonnes œuvres, et glorifient votre Père au ciel.

« Et il les envoya deux par deux devant lui dans toutes « les villes et dans les lieux où il avait l'intention d'aller

« lui-même. Ils y allaient passant d'un lieu à l'autre, prê-
« chant l'Évangile et l'obligation de faire pénitence. Ils
« chassaient aussi beaucoup de démons, ou oignaient
« d'huile un grand nombre de malades, et guérissaient
« partout. » L'époque de cette mission apostolique comprend l'automne et l'hiver de l'an 27 à l'an 28 de notre ère. Les apôtres trouvèrent partout la récolte mûre et la vigne du Seigneur attendant la vendange. Ils partirent par couples, et dans l'ordre d'après lequel ils se plaçaient à table autour de leur maître. En les envoyant ainsi deux à deux, Notre-Seigneur se conformait à ce principe du droit chez les Juifs, qu'on doit accepter comme vraie la parole de deux témoins. Lorsque la conjonction du mois de Nisan commençait, et que la nouvelle lune était visible au ciel, deux témoins oculaires devaient se présenter devant le sanhédrin pour certifier que la nouvelle lune avait paru; et c'est alors seulement que l'année commençait. De même ici les apôtres devaient certifier devant les princes et devant les peuples que le Fils de l'homme avait paru, et que le règne de Dieu était arrivé. Jean lui-même se conformait aussi à ce principe, et il envoyait ses disciples deux à deux, comme Jésus faisait pour les siens. Deux fois, en effet, il envoya ses disciples vers Jésus, et à chaque fois ils étaient au nombre de deux. Jésus envoie devant lui deux disciples, Jean et Jacques son frère, pour lui préparer un logement dans le pays de Samarie. Une autre fois il envoie Pierre et Jean pour lui préparer la dernière cène. Les soixante-dix disciples sont envoyés aussi par deux; et nous retrouvons cette association de deux disciples à la fois dans toute l'histoire des apôtres. Deux disciples voyagent sur la route d'Emmaüs; Pierre est avec

Jean à la belle porte du temple, agissant et faisant des miracles. Paul voyage d'abord avec Barnabé, puis avec Silas. Barnabé voyage avec Marc, pour aller convertir les peuples.

Jésus donna rendez-vous à ses disciples à Tibériade, pour l'époque qui devait précéder immédiatement la prochaine fête de Pâques.

« Or, après que Jésus eut accompli toutes ces prescrip-
« tions à l'égard de ses douze disciples, il partit de là pour
« aller enseigner et prêcher dans leurs villes. Et dès que
« les habitants d'un lieu l'avaient reconnu, ils couraient
« et envoyaient dans toute la contrée, et lui apportaient
« les malades sur leurs lits partout où ils entendaient dire
« qu'il était. Et dans quelque bourg, ville ou village qu'il
« entrât, on mettait les malades sur les places publiques,
« et on le priait de permettre qu'ils pussent seulement
« toucher le bord de son vêtement : et tous ceux qui le
« touchaient étaient guéris. Et une grande foule de peuple
« le suivit, voyant les miracles qu'il opérait sur les ma-
« lades. »

En Orient, où la science de la médecine s'apprend non d'une manière scientifique, mais par la pratique seulement, c'est encore aujourd'hui l'usage de placer les malades sous des tentes devant les portes des maisons, et de demander aux passants qui ont quelque expérience dans le traitement des malades ce qu'ils pensent de la maladie et des moyens à employer pour la guérir. Hérodote (I, 197) vante la coutume des Babyloniens de faire porter les malades dans les rues. Strabon nous raconte la même chose des Égyptiens. Si un Franc arrive dans une ville, car dans ce pays tous les Francs passent pour des

médecins, le peuple est en émoi, et chacun vient lui demander des conseils et des remèdes. Quel devait donc être le concours des populations autour du Christ et des apôtres, en qui agissait la force de Dieu lui-même? D'après Suétone (*Tiber.*, ch. XI), la visite des malades faite par une personne de distinction était considérée comme le plus haut degré de la condescendance et de la bonté et comme le moyen le plus sûr d'obtenir la popularité.

Nous pouvons appeler cette année l'année de la transfiguration, ou bien encore l'année des voyages apostoliques.

CHAPITRE XXVIII

Embûches d'Hérode le tétrarque.

Cependant Hérode Antipas avait essuyé une sanglante défaite sur les frontières méridionales de la Pérée, en combattant contre Arétas, prince de l'Arabie Pétrée, vers le commencement de l'an 28 de Jésus-Christ. Trahi par quelques transfuges du pays de son frère Philippe, il avait vu toute son armée anéantie. Le peuple, comme nous l'avons déjà vu, avait attribué cette défaite à l'attentat commis contre Jean-Baptiste, d'autant plus que la bataille s'était donnée au lieu même où était tombée la tête de ce grand prophète. Humilié et découragé, le tétrarque alla cacher sa honte et son dépit dans la ville qu'il avait nouvellement fondée, et où il s'était fait bâtir sur le bord du lac de Gennésareth un magnifique palais. Il avait pourvu sa nouvelle résidence d'un amphithéâtre à la manière des

Romains. Il avait compris l'ancienne Raccath dans l'enceinte des murs, de sorte que la ville n'était ouverte que du côté de la mer. C'était la ville la plus considérable de la Galilée après Séphoris. Elle devait porter le nom de Tibériade, en mémoire de l'avénement de Tibère au trône. Plusieurs familles nobles s'y étaient déjà élevées, telles que les Capella, les Miari, les Compso et les Pisti, dont Josèphe fait mention, et dont les descendants jouèrent un rôle dans la guerre de Juifs. Avant cette époque, il n'y avait guère en Galilée que des paysans et des bourgeois; et ce n'est que depuis Hérode que les choses commencèrent à changer de face, et que les habitudes des grandes villes s'établirent dans le pays.

Pendant le voyage qu'avait fait Antipas à Rome, Notre-Seigneur, obligé de fuir les embûches de ses ennemis du sanhédrin, et pour éviter d'être livré par Pilate et d'être mis en prison comme Jean-Baptiste, avait dû plusieurs fois sortir de Jérusalem et de la Judée; et il avait trouvé en Galilée un lieu de refuge assuré où il avait pu exercer paisiblement son divin ministère. Une seule fois seulement il était allé en Phénicie, peut-être afin d'échapper aux piéges de ses ennemis. Mais les choses changèrent de face lorsque Hérode, après sa défaite, revint dans son nouveau palais, et qu'il entendit parler pour la première fois des merveilles que faisait le Sauveur. S'il jetait les yeux autour de lui, il trouvait dans sa propre maison des partisans zélés de la nouvelle doctrine. C'était Chuza, son intendant et commandant de Capharnaüm; c'était Jeanne, femme de celui-ci, qui faisait même partie de la suite de Jésus. Bien plus, son frère de lait lui-même, son ami d'enfance, qui avait été élevé avec lui dans le palais de son père, était

passé aussi dans le parti déjà populaire du Sauveur. Ménahem, c'était son nom, ou Manahem, dont il est fait mention comme prophète aux Actes des apôtres, à côté de Barnabé et de Saul, était le fils d'un essénien. (*Act.*, XIII, 1; Josèphe, *Antiq.*, XV, 10; IV, 5.) Son père Manahem avait prédit autrefois au vieil Hérode, lorsqu'il était encore enfant et qu'il allait à l'école, qu'il serait roi un jour, ce qui lui avait mérité les faveurs de ce prince. Nommé président du sanhédrin avant Hillel, il partagea, plus tard, pendant quelque temps avec celui-ci le souverain pontificat. Mais c'était un naturel inquiet et mobile; c'était en quelque sorte le Voltaire de son temps. Aussi il ne tarda pas à se retirer du grand conseil et des loges de la secte des esséniens, pour passer entièrement dans le parti du roi. Il alla même jusqu'à se marier, ce qui irrita tellement contre lui les anciens Juifs que le Talmud dit de lui qu'il s'est précipité dans un abîme de perversité. Mais il jouissait d'un crédit considérable auprès d'Hérode l'Ancien, à cause de ses grandes qualités et des partisans qu'il lui avait faits; de sorte que le roi, reconnaissant de ses services, fit élever son fils avec ses propres enfants. En effet, c'était la coutume dans l'antiquité, comme nous le voyons en particulier par l'histoire de Sésostris et de Cyrus, que les fils des familles nobles fussent élevés avec ceux des rois. Ainsi le jeune Ménahem avait suivi la cour d'Hérode Antipas en Galilée, et s'était attaché intimement à lui comme à son compagnon d'enfance.

A partir de la mort de Jean, Ménahem fit partie des soixante-dix disciples qui suivirent Jésus-Christ. « En ce « temps-là, la renommée de Jésus vint aux oreilles du « tétrarque Hérode; car son nom était connu partout. Or

« il était dans un grand embarras; car quelques-uns di-
« saient : Jean est ressuscité, et d'autres : Élie a paru.
« D'autres encore croyaient qu'il était un prophète, ou
« qu'un des anciens prophètes était ressuscité en lui. Il
« dit donc à ses serviteurs : J'ai fait décapiter Jean : quel
« est cet homme en qui opèrent de si merveilleuses puis-
« sances ? Et il désira le voir. » Ce désir fut satisfait plus tard, quoique d'une manière imparfaite, le jour de la mort de Jésus, lorsque Pilate lui envoya celui-ci. Mais ce n'était pas seulement la curiosité qui poussait Hérode ; il était encore poursuivi par son crime comme par un spectre effroyable. Il voyait Jean partout ; et, quoiqu'il eût peut-être des doutes sur l'existence d'une vie future, il ne pouvait cependant étouffer cette voix intérieure qui lui reprochait son crime, et il se disait : « Ce Jean que j'ai fait
« décapiter, c'est celui qui fait toutes ces merveilles ; il
« est ressuscité d'entre les morts. » La cruauté suit toujours la volupté, et est suivie à son tour de la mélancolie, qui cherche à se dissiper dans de nouveaux meurtres, jusqu'à ce que cette manie furieuse ait atteint son terme, et que le criminel ait trouvé sa condamnation.

« Le même jour quelques pharisiens vinrent à Jésus, et
« lui dirent : Éloignez-vous et sortez d'ici; car Hérode
« veut vous tuer. Mais Jésus leur répondit : Allez dire au
« renard que je chasse les démons et guéris aujourd'hui
« et demain, et le troisième jour je serai mis à mort. Je
« dois donc marcher encore aujourd'hui, et demain, et
« le jour suivant ; il ne convient pas d'ailleurs qu'un pro-
« phète meure hors de Jérusalem. » Il fallait trois jours pour aller de Galilée à Jérusalem. Notre-Seigneur prend ici ce terme de comparaison pour désigner le temps que

devait durer sa vie publique jusqu'à ce qu'il mourût à Jérusalem. Ses jours sont pris ici pour des années, et par conséquent il réduit le temps de sa mission évangélique à trois ans et demi. Il prédit en même temps l'époque et le lieu de son martyre, qui devait avoir lieu bientôt après son troisième voyage à Jérusalem pour la fête de la Pâque. C'est dans la vallée du jugement et de la résurrection que le Sauveur veut accomplir son sacrifice. Il appelle Antipas un *renard*, parce que c'est lui qui le premier ravagea la vigne du Seigneur. Quelques-uns croient qu'en cette circonstance les pharisiens étaient d'accord avec Hérode, et qu'en rapportant à Notre-Seigneur les menaces de celui-ci ils voulaient l'effrayer, et le décider à quitter volontairement le pays.

« Lorsque Jésus entendit ces choses, et que les apôtres, « de retour auprès de lui, lui eurent raconté tout ce « qu'ils avaient fait et enseigné, il prit à part ses dis« ciples, monta avec eux dans une barque, passa près « de Tibériade, en traversant le lac de Galilée, et s'enfuit « dans le pays du tétrarque Philippe, » que l'historien Josèphe nous représente comme le meilleur de tous les enfants d'Hérode l'Ancien. « Il se retira avec eux dans le dé« sert de Bethsaïda, » patrie de trois de ses disciples, afin d'échapper pendant quelque temps à l'attention de ses persécuteurs. C'était la première fois qu'il fuyait dans le désert. Il devait fuir deux fois encore, la première à Éphrem, et la seconde au delà du Jourdain.

CINQUIÈME SECTION

TROISIÈME FÊTE DE PAQUES, DU 28 MARS AU 4 AVRIL 781, OU 28 APRÈS JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

Passage par la Décapole.

« Or la Pâque, fête des Juifs, approchait. Cette fois « cependant Jésus ne monta point vers Jérusalem, où les « Juifs l'auraient sans doute fait mourir sur-le-champ; « car son heure n'était pas encore arrivée. Mais comme « un grand nombre de ceux qui les avaient vus quitter le « pays le reconnurent, et que le bruit s'en répandit parmi « le peuple, ils le suivirent. On accourait à pied de toutes « les villes pour venir à sa rencontre. On venait à lui par « troupes de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem « aussi, de la Judée et de la Pérée ou du pays au delà « du Jourdain. Une grande multitude était accourue « même de l'Idumée, et de Tyr, et de Sidon, parce qu'ils « avaient vu les merveilles qu'il avait opérées sur les « malades, et qu'ils avaient entendu parler de ses ac- « tions. »

La Décapole, qui, d'après le récit de l'Évangile, fut à plusieurs reprises le théâtre des merveilles de notre divin

Sauveur, et dont les habitants s'assemblèrent particulièrement en ces jours autour de lui, comprenait dix villes, parmi lesquelles Pline compte aussi Damas. Ces villes, au fond, n'étaient point rentrées dans la possession des Juifs depuis leur retour de la captivité, et, quoiqu'elles fussent situées dans la Palestine, elles étaient restées aux païens. Elles avaient une constitution municipale particulière, et étaient unies entre elles par des liens politiques. Aussi les Juifs les voyaient d'un mauvais œil. L'historien Josèphe nous apprend leurs noms lorsqu'il raconte comment, dès que la guerre des Juifs commença d'éclater, ceux-ci se jetèrent avec fureur sur les villes païennes de la Syrie, et y mirent tout à feu et à sang. C'était Philadelphie, Sébonis, Gérasa, Pella, Scythopolis, Gadara, Hippos et Gamala. C'est à Pella que les chrétiens cherchèrent un asile avant la ruine de Jérusalem. Les rabbins ajoutent à ces villes Capharzémach, sur les frontières de la Cœlésyrie; Bethgubrin ou Gabara, à 40 stades de Jotapata, près de Zipporis et de Tibériade, l'une des principales villes de la Galilée; Caphar Carnaïm dans le pays de Basan. Cette ville était vraiment païenne, elle portait aussi le nom d'Astaroth Carnaïm, à cause d'un temple célèbre de la déesse phénicienne. Elle s'appelle aussi Carnion Atargation dans les livres des Machabées, à cause du culte qu'on y rendait à la déesse Dercéto. Il est certain que la Décapole comprenait plus de 10 villes, comme l'on le voit déjà chez Pline. Abila, entre autres, était considérée comme en faisant partie.

La Décapole, que Notre-Seigneur favorisa de sa divine présence, était située en face de l'ancienne Pentacole, que Dieu avait détruite dans sa colère. Les populations de

ces villes et de leurs environs, ayant appris que la vie de Notre-Seigneur était en danger, accouraient en foule vers lui. Il y avait parmi eux et des païens et des enfants d'Israël. Ils venaient non-seulement pour l'entendre, mais bien plus encore pour le protéger contre les embûches dont ils le savaient entouré. C'était ce même peuple à qui Hérode avait enlevé son prophète Jean-Baptiste, et dont il craignait, à cause de cela, la révolte. Ils voulaient défendre le Sauveur, et le préserver du sort auquel avait succombé Jean-Baptiste, ou bien encore venger la mort de celui-ci. Et en effet la vie de Jésus était menacée, et c'est pour cela qu'il avait pris des chemins détournés; c'est pour cela qu'il s'était séparé de ses disciples, et qu'il les avait envoyés ailleurs, afin de mieux rester caché. Depuis qu'il était descendu du Thabor, la souffrance avait commencé pour lui. Il n'y était monté que pour être fortifié par son Père céleste, et accomplir ensuite la seconde moitié de sa vie publique.

CHAPITRE II

Jésus nourrit miraculeusement cinq mille hommes.

« Jésus, étant arrivé dans le pays, alla sur une mon-« tagne solitaire, afin d'y être seul. Il s'assit avec ses dis-« ciples, s'entretint avec eux du royaume de Dieu, et se « mit à leur enseigner beaucoup de choses. » Le peuple cependant ne cessa point de le chercher et de s'enquérir du lieu où il était; et ils le cherchèrent pendant trois jours. « Lorsqu'enfin il se montra, et qu'il vit la grande

« multitude de peuple qui était venue vers lui, il en eut « une tendre compassion : car ils étaient épuisés et dis- « persés comme des brebis sans pasteur; et il guérit leurs « malades. Ensuite il dit à ses disciples : La moisson est « abondante; mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le « maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa « vigne. Et voyant qu'ils n'avaient point d'aliments, il « dit : Voilà déjà trois jours qu'ils m'attendent, et ils n'ont « rien à manger. » Ils avaient, pendant ces trois jours, épuisé leurs provisions. L'histoire des Juifs nous offre de remarquables exemples de cette persévérance. Nous avons déjà vu plus haut qu'ils étaient restés une fois cinq à six jours sans boire ni manger devant le tribunal de Pilate à Césarée, le suppliant de faire disparaître de Jérusalem les enseignes des légions, qui étaient pour eux un objet de scandale.

« Mais comme le jour commençait à décliner, les douze « vinrent aussi à lui et lui dirent : Congédiez le peuple, « pour qu'ils aillent dans les bourgs et villages des envi- « rons trouver un gîte et des aliments; car le lieu ici est « désert, et il est déjà tard. Mais Jésus dit : Si je les ren- « voie avant qu'ils aient mangé, ils tomberont en défail- « lance sur la route; car plusieurs d'entre eux sont venus « de loin. Et, se tournant vers Philippe de Bethsaïda, « qui était du pays, il lui dit : Où acheter du pain pour « qu'ils aient de quoi manger? C'était seulement pour « l'éprouver qu'il parlait ainsi ; car il savait bien ce qu'il « voulait faire. Philippe lui répondit : Deux cent deniers « ne suffisent pas pour acheter du pain de quoi les nour- « rir, même en n'en donnant que peu à chacun. Mais les « autres disciples dirent : Où pourra-t-on, dans ce lieu

« désert, trouver du pain de quoi nourrir une si grande « multitude? Il leur demanda : Combien avez-vous de « pains! Allez voir. Et lorsqu'ils l'eurent fait, André, « un de ses disciples et frère de Simon-Pierre, lui dit: « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et « deux petits poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant « de monde? Jésus leur répondit : Il n'est pas nécessaire « qu'ils s'en aillent; donnez-leur à manger. Et il dit: « Apportez-moi les cinq pains et quelques poissons, et « faites asseoir ces gens par rangs; car il y avait beau- « coup d'herbe en ce lieu. Ils firent donc asseoir la foule « comme il le leur avait dit. Ils s'assirent tous sur l'herbe » par tribus ou communes, ou comme cela se rencontrait, « par division de cent et de cinquante, et il se trouva « de quatre à cinq mille personnes. » C'était du moins l'estimation qu'avait faite dès le commencement Philippe. En effet, en supposant que chacun eût reçu pour un as de pain, la somme serait montée à 200 deniers ou à 90 fr. environ de notre monnaie.

« Jésus prit les pains, leva les yeux vers le ciel, rendit « grâces, les bénit, les rompit et les donna à ses dis- « ciples pour qu'ils les servissent à la foule. Ses disciples « les partagèrent au peuple. Il en fit de même des pois- « sons, les bénit et les fit distribuer. Or, après qu'ils « eurent mangé et se furent rassasiés, il dit à ses dis- « ciples : Recueillez les morceaux qui sont restés; et on « en recueillit tant qu'on en remplit douze corbeilles. » Chaque apôtre, allant à la ronde, remplit sa corbeille. C'étaient des corbeilles de voyage comme les Juifs avaient coutume d'en apporter avec eux lorsqu'ils allaient aux fêtes. Aussi Juvénal, parlant des Hébreux pauvres, dit que

tout leur mobilier consistait en une corbeille et du foin : *Quorum cophinus fenumque supellex.* Cette corbeille, qu'ils remplissaient aussi de foin pour s'en servir comme d'oreiller la nuit, était en effet tout leur mobilier. Et nous savons d'ailleurs combien pauvre était la vie d'un Juif. Des poissons fumés et salés étaient son aliment ordinaire. Aussi le Talmud prescrit-il de prononcer d'abord la bénédiction sur le salé, déclarant qu'il est valable pour le pain lui-même. C'était aussi la coutume alors de réserver quelque chose de son repas pour celui qui servait ; et c'aurait été manquer aux convenances que de manger tout ce qui était sur la table. Ces portions laissées dans le repas avaient même un nom particulier chez les Juifs. Elles s'appelaient Peah, et elles ont fourni à l'un des traités du Talmud et son titre et sa matière.

Le Seigneur du ciel prit du pain de la terre et en rassasia tout le peuple, renouvelant sur une plus grande échelle le miracle qu'avait fait le prophète Élisée (2e *livre des Rois*, chap. IV). Ce miracle était aussi comme un prélude de celui qui s'opère continuellement sous nos yeux dans l'Eucharistie. Il se donnait en effet, pour ainsi dire, soi-même en figure à la multitude : car le prix des pains nécessaires pour la nourrir était précisément celui pour lequel il fut vendu par l'un de ses apôtres.

CHAPITRE III

Le peuple veut faire Jésus roi.

« La foule, voyant quel miracle avait fait Jésus, disait :
« C'est là vraiment le prophète qui doit venir au monde.

« Et ils se levèrent pour le faire roi. » Ces hommes appartenaient à ce même peuple qui peu de temps auparavant s'était laissé entraîner par Judas, fondateur de la secte des Zélateurs ; ce même peuple qui, sous la conduite de ce chef, s'était révolté contre la domination romaine à l'occasion du recensement que Quirinius avait été chargé de faire. C'étaient des hommes partisans de la liberté, parmi lesquels se trouvait alors Simon le Zélateur, qui fut plus tard disciple de Jésus. C'était ce même peuple qui, moins de vingt ans après la mort du Christ, se révolta plusieurs fois sous Theudas le Magicien et d'autres faux messies. Dans ses idées de grandeur mondaine, il voulait encore aujourd'hui faire de son Messie un roi temporel et le chef d'une puissante armée, afin de conquérir par lui cette prospérité terrestre qu'il rêvait toujours. Mais le Christ avait bien d'autres pensées et un autre but. Il avait souvent autour de lui jusqu'à dix mille personnes; et la multitude qu'il avait nourrie miraculeusement pouvait bien monter à ce nombre, en comptant les femmes et les enfants. Un signe de sa part eût suffi pour soulever toute la Galilée et la Judée, où régnait une fermentation générale. Mais il avait déjà repoussé dans le désert la tentation de fonder un royaume temporel.

CHAPITRE IV

Jésus marche sur la mer.

« Jésus, remarquant qu'ils venaient dans le dessein de « le prendre, et de le forcer à se déclarer leur roi, con-

« traignit ses disciples à monter dans une barque et à
« passer sur l'autre rive, pendant que lui resterait pour
« congédier le peuple. Et il se retira seul sur la mon-
« tagne pour y prier. Il y était seul encore, lorsque le
« soir arriva. Les disciples descendirent donc vers la
« mer, montèrent dans une barque et allèrent de Beth-
« saïda vers Capharnaüm. Il se faisait déjà tard, et le Sei-
« gneur était encore seul et ne les avait pas rejoints. Or
« la mer était furieuse, et la barque était violemment
« agitée par les flots sur le lac, parce qu'un grand vent
« s'était élevé. Et il les voyait faire de grands efforts pour
« ramer. Mais vers la quatrième heure de la nuit, c'est-
« à-dire après le premier chant du coq, il vint à eux; et
« après qu'ils avaient déjà ramé l'espace de 25 à 30 stades,
« ils virent Jésus marcher sur la mer et approcher de la
« barque comme s'il voulait venir à eux. Ils le prirent
« pour un fantôme, furent effrayés, et dans leur effroi
« poussèrent un grand cri. Mais lui, leur adressant aussi-
« tôt la parole, leur dit : Prenez courage, c'est moi, ne
« craignez point. Alors Simon-Pierre lui dit : Si c'est
« vous, Seigneur, ordonnez-moi d'aller à vous sur l'eau.
« Viens donc, lui dit Jésus. Pierre descendit alors de la
« barque, et marcha sur les flots. Mais quand il vit le
« vent si violent, il eut peur; et alors, commençant à
« enfoncer dans l'eau, il cria et dit : Seigneur, sauvez-
« moi. Jésus lui tendit aussitôt la main, le prit et lui dit :
« Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Et pen-
« dant qu'ils le prenaient dans leur barque, le vent
« s'apaisa, et dans un instant ils abordèrent au rivage
« qu'ils voulaient atteindre. Ce miracle les plongea dans
« l'étonnement et l'admiration; et ceux qui étaient dans

« la barque vinrent à lui, tombèrent à ses pieds, et lui « dirent : Vraiment, vous êtes le Fils de Dieu. Et lorsqu'ils « eurent abordé, ils se trouvèrent dans la contrée de Gen- « nésareth, et c'est là qu'ils descendirent. »

Quel est celui qui marche sur les flots, apaise les vents et les vagues? C'est l'Éternel, c'est le Christ, le Fils du Père céleste. Quiconque met en lui sa confiance ne succombe point aux tempêtes de cette vie, mais il marche d'un pas ferme sur les flots irrités. Ceci a pour nous une vérité idéale; mais dans la vie du Christ l'idée et la réalité marchent toujours ensemble.

CHAPITRE V

Les pharisiens demandent à Jésus un signe au ciel.

« Dès qu'ils eurent abordé et qu'ils furent descendus de « la barque sur l'autre rive, les habitants de ce lieu le « reconnurent. Ils coururent et envoyèrent dans tous les « environs, lui apportèrent tous leurs malades, le priant « de leur permettre de toucher seulement le bout de son « vêtement. Il les guérit et les congédia. » Ils le reconnurent d'une manière confuse encore, il est vrai ; mais pourtant ils ne pouvaient s'empêcher de voir en lui le grand prophète qui leur avait été promis. Ils savaient que le temps de sa venue était arrivé, et ils étaient attentifs aux moindres choses qui pouvaient le leur découvrir. La contrée où il se trouvait alors était celle de Magdala, patrie de Marie, la grande pénitente. A une demi-lieue à peu près de Magdala s'élève une forteresse nommée autrefois

Mesilloth, et qui s'appelle aujourd'hui Calaat Hamam, ou le Château des Tourterelles. Elle est située tout près des ruines d'Irbid ou de l'ancienne Arbela, la ville de Dieu. Cette ville, imprenable par sa position, richement pourvue à l'intérieur de puits et de citernes, compte une histoire de plus de 26 siècles. Osée, en effet, parle déjà de Beth Arbeel avant que Rome existât. Les Syriens avaient réussi à s'y établir (*Machabées*, Ier livre, ch. IX, vers. 2), et le roi Hérode avait repris par la ruse le château, qui était devenu une retraite de voleurs. Josèphe en fortifia de nouveau les cavernes dans la guerre des Juifs, et elles jouèrent aussi plus tard un rôle considérable dans les croisades.

En face et au bas de cette ville de Dieu sont situées les sources chaudes de Chammath et de Magdala. C'est là, d'après une tradition rapportée par le *Livre d'Énoch*, ch. Ier, et par Celse, que soixante-dix des enfants de Dieu descendirent vers les filles des hommes, et que de leur union naquit la race impie des Titans, qui, à cause de leurs péchés, furent enchaînés sous la terre, de sorte que de leurs larmes brûlantes sortirent les sources chaudes qui coulent en cet endroit. Les populations qui habitaient ces contrées au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ se distinguaient entre toutes les autres par leur impiété et leur libertinage; et, semblables à ceux qui les avaient précédés du temps de Noé et de Loth, ils méritaient d'être précipités dans les ténèbres extérieures, ou jetés dans la mer, une meule au cou.

« Les pharisiens vinrent le trouver, et commencèrent « à disputer avec lui. D'accord avec quelques docteurs de « la loi et quelques sadducéens, ils cherchèrent à le ten-

« ter, et lui demandèrent un signe au ciel, en disant : « Maître, nous voudrions bien voir un signe de vous au « ciel. » On lit dans le *Schabbat*, fol. 139, que les disciples de José, fils de Kisma, lui ayant demandé quand viendrait le fils de David, il répondit : Je crains beaucoup que vous ne me demandiez un signe. Les pharisiens avaient appris par les disciples de Jésus le miracle qu'il venait de faire, et ils avaient été témoins des guérisons remarquables qu'il avait opérées. Ils ne pouvaient contester les prodiges qu'il avait faits sur la terre; il leur en fallait d'autres au ciel. Ce qu'il avait fait jusqu'ici ne leur suffisait pas, il fallait encore que, comme Moïse, il fît tomber le pain du ciel; que, comme Josué, il fît éclater des signes au soleil et dans la lune; que, comme Samuel, il fît gronder le tonnerre et pleuvoir la grêle; et que, comme Élie enfin, il appelât sur la terre la pluie et le feu du ciel. Ce qu'ils cherchaient dans les miracles, ce n'était pas une preuve de la divinité de Jésus-Christ, mais une occasion de disputer avec lui. Ils demandaient ce qui était en apparence impossible; mais, lors même qu'ils l'auraient obtenu, ils n'en auraient pas été plus convaincus pour cela, à cause de leur mauvaise volonté. Et c'est là ce qui arrive encore tous les jours sous nos yeux pour les incrédules : plus on leur donne de preuves, plus, à la manière des Juifs, ils en demandent. Ce n'est pas assez pour les convaincre que nous leur montrions des signes qui ont paru, soit sur la terre, soit au ciel; ce n'était pas assez pour les pharisiens que l'étoile du Messie eût paru dans le firmament, et annoncé le terme de l'attente et des espérances du genre humain. Pour leurs cœurs endurcis, il fallait d'autres signes et d'autres merveilles. Ils vinrent,

ces signes, lorsque, quelques années plus tard, une comète apparut au ciel sur Jérusalem, pendant une année entière, sous la forme d'un glaive enflammé; lorsqu'on vit dans l'air courir les uns contre les autres, à travers les nuages, des chariots de guerre et des troupes de soldats armés, lorsque des feux rouges et légers, voltigeant dans le temple avec le bruit du tonnerre, annoncèrent à la ville sainte sa ruine prochaine.

« Mais Jésus leur répondit, et dit au peuple : Le soir « vous dites : Il fera beau demain, car le ciel est pur. Et « le matin vous dites : Il fera mauvais aujourd'hui, car « le ciel est sombre et couleur de feu. Quand vous voyez « un nuage monter de l'occident, vous dites aussitôt : La « pluie vient; et elle vient en effet. Lorsqu'au contraire « le vent souffle du midi, vous dites : Il fera chaud; et « c'est ce qui arrive aussi. Hypocrites, vous savez inter- « préter et juger l'aspect du ciel et de la terre, et vous « ne pouvez reconnaître les signes des temps ! Pourquoi « ne pouvez-vous donc interpréter ces signes ? Et pourquoi « ne vous jugez-vous pas vous-mêmes tels que vous êtes. »

Le vent de l'ouest apportait aux Juifs des nuages pluvieux de la mer Méditerranée, comme il nous les apporte à nous de la mer Atlantique. Le vent du sud est le simoun du désert, et apporte avec lui une chaleur brûlante et une poussière qui aveugle. Le vent nord-ouest règne en Palestine depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au mois de novembre. De novembre à février, ce sont des vents d'ouest et de sud-ouest que les Arabes appellent pères de la pluie. Après cela viennent, jusqu'au mois de juin, les vents d'est et de sud-est, accompagnés de fréquentes tempêtes et de grandes sécheresses; puis enfin le vent du nord.

« Cependant, comme une grande multitude de peuple, « composée de plusieurs milliers de personnes, s'était « assemblée, et que la foule croissait toujours sans inter- « ruption, il soupira au fond de son cœur, et se mit à « dire à ses disciples : Cette race est une race mauvaise « et adultère. Elle demande à voir un signe au ciel. En « vérité, je vous le dis, il ne lui en sera plus donné d'autre « désormais que le signe du prophète Jonas qui fut donné « aux Ninivites. Car, de même que Jonas a été trois jours « et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de « l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la « terre. Les hommes de Ninive se lèveront au jugement « contre cette race, et la condamneront; car ils ont fait « pénitence à la prédication de Jonas; et cependant il y « a plus que Jonas ici. La reine du midi se lèvera au juge- « ment contre les hommes de cette race, et les condam- « nera; car elle est venue des extrêmes confins de la terre « pour entendre la sagesse de Salomon. Or ici il y a plus « que Salomon. »

Salomon et Jonas n'avaient point fait de miracles, et cependant la reine de Saba avait été attirée par la sagesse du premier, et Ninive avait fait pénitence dès le premier jour de la prédication de Jonas. Or Jésus-Christ était la source de toute sagesse. Il y avait trois ans déjà qu'il prêchait aux Juifs la pénitence, et faisait des miracles sous leurs yeux, et ils ne l'écoutaient point. Un signe allait donc leur être donné du fond de la terre : celui de sa propre résurrection. De même, en effet, que le prophète, après avoir été enseveli pendant trois jours dans la mer, avait reparu parmi les vivants, ainsi le Messie devait être miraculeusement délivré des liens de la mort. Dans

les deux cas, trois jours signifient un nombre de jours indéterminé. Les Juifs croyaient que trois jours après la mort l'âme se sépare pour toujours du corps qu'elle a abandonné. C'est pour cela qu'Osée, chap. VI, dit : « Il « nous appelera après deux jours à la vie; le troisième « jour il nous réveillera de nouveau, et nous vivrons « devant sa face. » Mais dans la vérité Jésus ne demeura dans le sein de la terre qu'un jour et demi ou un jour et deux nuits, et ressuscita ensuite, donnant aux Juifs le signe qu'il leur avait annoncé. Notre-Seigneur leur donne ici ce temps si court comme l'extrême limite que Dieu leur accorde pour faire pénitence. Si, après ces trois jours, ils ne se convertissent pas, comme les Ninivites, Jérusalem aura le sort dont Ninive était menacée.

CHAPITRE VI

Du levain des pharisiens.

« Il les laissa; et, s'éloignant, il monta de nouveau « dans une barque, et alla plus loin. Or ses disciples « avaient oublié de prendre du pain, et n'avaient plus « qu'un seul pain avec eux dans la barque. Jésus les ayant « avertis en disant : Faites attention, et gardez-vous du « levain des pharisiens et des sadducéens, et du levain « d'Hérode, c'est-à-dire de leur hypocrisie, ils pen- « sèrent, et se dirent les uns aux autres : C'est que nous « n'avons point pris de pain avec nous. Car les pains qu'il « avait multipliés n'avaient pas ouvert leur intelligence,

« parce que leur cœur était entièrement aveuglé. Mais « Jésus, l'ayant remarqué, leur dit : Hommes de peu « d'intelligence! pourquoi vous inquiétez-vous parce que « vous n'avez point apporté de pain? Comprenez-vous « donc si peu encore? Avez-vous toujours le cœur aussi « aveuglé? Vous avez donc des yeux, et vous ne voyez « point? Vous avez des oreilles, et vous n'entendez point? « Ne vous souvenez-vous donc plus des cinq pains qui « ont nourri cinq mille hommes, ou des sept pains qui « en ont nourri quatre mille? Avez-vous oublié combien « de corbeilles vous avez remplies du reste de ces pains? « Ils répondirent : Douze. Il leur dit alors : Ne voyez-« vous pas encore que je ne pensais point au pain lorsque « je vous ai dit : Gardez-vous du levain des pharisiens « et des sadducéens? Ils commencèrent dès lors à s'aper-« cevoir qu'il ne leur avait pas dit de se garder du levain « du pain, mais de la doctrine des pharisiens et des sad-« ducéens. »

Au soir du quatorze nizan, il ne devait plus y avoir de levain dans les maisons des Juifs, qui pendant les huit jours suivants ne mangeaient que du pain non fermenté. Cette époque approchait au moment où Jésus adressait ces paroles à ses disciples; et c'est pour cela que ceux-ci crurent devoir les prendre à la lettre. Ils regrettaient de n'avoir pas pris avec eux quelques-uns des pains qui étaient restés lorsqu'il avait nourri miraculeusement la multitude, parce qu'ils ne venaient point de ce levain impur des pharisiens dont ils croyaient qu'il voulait parler. Leur esprit ne pouvait s'élever jusqu'à comprendre le sens élevé du miracle qu'il avait fait et de l'image dont il se servait en leur parlant, quoique dans l'une des sept

paraboles du royaume des cieux il eût comparé la parole de Dieu à un levain, et que les rabbins eux-mêmes employassent souvent ce mot dans un sens figuré pour signifier le levain du mal et des mauvaises passions. Notre-Seigneur ne pouvait d'ailleurs mieux désigner les docteurs d'Israël, puisqu'ils cherchaient précisément à exciter dans le peuple une fermentation sourde contre lui. Hérode lui-même, avec ses partisans, avait passé, depuis sa fameuse bataille contre les Arabes, du côté des pharisiens et des sadducéens. C'est pour cela que Notre-Seigneur ajoute : « Gardez-vous du levain d'Hérode » ou des Hérodiens. L'homme ne meurt pas seulement lorsqu'il manque de pain, mais encore lorsqu'il manque d'une doctrine bonne et solide, ou lorsqu'il est exposé à la contagion d'une doctrine mauvaise. Les sept pains avec lesquels Jésus nourrit la multitude représentaient les sept sacrements de l'Église, et particulièrement celui de l'Eucharistie. Nous avons déjà vu que les poissons sont comme les hiéroglyphes de la rédemption.

CHAPITRE VII

Jésus annonce l'institution de l'eucharistie. — Plusieurs de ses disciples le quittent.

« Cependant le peuple, qui se tenait encore au delà de « la mer, l'attendit jusqu'au lendemain. Car ils s'étaient « aperçus qu'il n'y avait là qu'une seule barque, et que « Jésus n'était point entré dans la barque avec ses disciples, « mais que ses disciples seuls étaient partis. Il était arrivé

« néanmoins pendant ce temps d'autres barques de Tibé-
« riade, près du lieu où ils avaient mangé le pain que le
« Seigneur avait béni. Le peuple, voyant que ni Jésus ni ses
« disciples n'étaient plus là, monta aussi en foule dans des
« barques, et vint à Capharnaüm pour voir Jésus.» C'étaient des barques à quatre rames, comme il y en avait quatre cents sur le lac de Gennésareth au temps de Josèphe. On peut conclure de là qu'il y avait en ce lieu un grand nombre de bateliers et de pêcheurs. Ce nombre était si grand que la ville de Tarichée, voisine de Tibériade au sud, comme Capharnaüm l'était au nord, osa, dans la guerre des Juifs, défier avec sa flotte l'empereur Vespasien sur le lac de Tibériade. Mais elle ne put résister aux trirèmes à haut bord des Romains, et plus de six mille de ses habitants périrent, soit dans la bataille, soit dans la ville elle-même. La multitude qui attendait Jésus put donc trouver facilement un nombre de barques suffisant pour passer de l'autre côté du lac.

« L'ayant trouvé au delà de la mer, ils lui dirent :
« Maître, quand avez-vous passé de ce côté? Jésus leur
« répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis : ce n'est
« point parce que vous avez vu des miracles que vous
« me cherchez, mais parce que je vous ai donné du pain,
« et que vous avez été rassasiés. Ne vous inquiétez point
« de la nourriture qui passe, mais de celle qui dure
« jusque dans la vie éternelle, et que vous donnera le
« Fils de l'homme : car c'est Dieu le Père lui-même qui
« l'a accrédité. Ils lui demandèrent alors : Que devons-
« nous faire pour opérer les œuvres de Dieu? Jésus leur
« répondit : Vous devez croire; mais c'est l'œuvre de
« Dieu que de croire en celui qu'il a envoyé. Ils lui

« dirent alors : Quel miracle faites-vous pour qu'en le
« voyant nous croyons en vous? Que faites-vous? Nos
« pères ont aussi mangé la manne dans le désert, comme
« il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel.
« Mais Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le
« dis : ce n'est pas Moïse qui vous a distribué le pain du
« ciel, mais c'est mon Père qui vous a donné le vrai
« pain du ciel. Car le pain de Dieu est ce qui descend
« du ciel et donne la vie au monde. Ils lui dirent : Maître,
« donnez-nous donc toujours de ce pain. Mais il leur
« dit : Je suis le pain de vie. Quiconque vient à moi
« n'aura pas faim; et quiconque croit en moi n'aura
« plus jamais soif. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous m'a-
« vez vu, et malgré cela vous ne croyez pas. Tout ce que
« mon Père me donne vient à moi, et celui qui vient à
« moi, je ne le repousserai pas. Car je suis descendu du
« ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de
« Celui qui m'a envoyé. Or la volonté de Celui qui
« m'envoie, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il
« m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier
« jour.

« Les Juifs murmurèrent de ce qu'il avait dit : Je suis
« le pain vivant qui est venu du ciel. Et ils disaient :
« N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous con-
« naissons le père et la mère? Comment dit-il donc : Je
« suis venu du ciel? Mais Jésus, répondant, leur dit : Ne
« murmurez pas entre vous : personne ne peut venir à
« moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire; et je le
« ressusciterai au dernier jour. Il est donc écrit dans les
« prophètes : Tous seront enseignés par Dieu. Celui donc
« qui entend parler du Père vient à moi; non que quel-

« qu'un ait vu le Père, si ce n'est Celui qui vient de
« Dieu; Celui-là seulement a vu le Père. En vérité, en
« vérité, je vous le dis : qui croit en moi a la vie éter-
« nelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la
« manne dans le désert, et ils sont morts. Mais voici le
« pain qui est descendu du ciel, afin qu'aucun de ceux
« qui en mangent ne meure. Je suis le pain vivant qui est
« descendu du ciel. Quiconque mange de ce pain vivra
« dans l'éternité. Et le pain que je donnerai est ma chair
« pour la vie du monde. »

Ce discours de notre divin Sauveur est comme le complément de l'entretien qu'il eut avec la Samaritaine. Là il était question d'une eau vivante; ici il est question d'un pain vivant. Mais les Samaritains, mieux disposés que les Juifs, furent inclinés à croire, tandis que ceux-ci restèrent opiniâtres dans leur incrédulité. Ils croyaient faire à Notre-Seigneur un grand honneur que de croire en lui. C'est pour cela qu'il leur dit que la grâce de la foi et des bonnes œuvres vient d'en haut. Il exprime clairement dans ces paroles sa divinité, qui est descendue sur la terre pour enseigner les hommes. Mais ce n'est pas seulement le pain de la doctrine qu'il leur présente. Les Juifs avaient déjà plus d'une fois entendu leurs docteurs se servir de cette image. Il leur offre encore le pain de la vie; et ce pain, c'était lui-même. Il leur promet la jouissance de son corps et de son sang, dont la Pâque légale n'était que la figure. Et quoique cette expression eût scandalisé les Juifs, il ne voulut ni la rétracter, ni en adoucir la force, pas même pour empêcher les siens de se séparer de lui. Il en a été ainsi à peu près de toutes les hérésies. Pour elles, le christianisme n'est ordinairement qu'une doc-

trine, et non un fait ou quelque chose de vivant. L'on vit bien alors l'esprit qui animait la plupart des contemporains de Jésus-Christ. Ils couraient volontiers après lui à cause de ses miracles. Mais dès qu'il fallait croire à sa mission divine, ils demandaient un miracle particulier, un miracle tel qu'il n'y en avait point eu encore au monde. De cette manière, il n'y avait aucun moyen de les amener au but; car la discussion toute seule ne conduit jamais à la foi, ni à l'accomplissement des œuvres de Dieu. C'était là cet endurcissement du cœur sur lequel Jésus appela la colère du ciel.

« Les Juifs disputaient entre eux, et disaient : Com-
« ment peut-il nous donner sa chair à manger? Mais
« Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : si
« vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne
« buvez son sang, vous n'avez pas en vous la vie. Qui
« mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; et
« je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est
« vraiment un aliment, et mon sang est vraiment un
« breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang de-
« meure en moi, et moi en lui. Comme le Père de la vie
« m'a envoyé, et comme je vis par le Père, ainsi celui
« qui me mange vivra par moi. Voici le pain qui est des-
« cendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne qu'ont
« mangée vos pères, qui sont morts ensuite; car quiconque
« mange ce pain vivra dans l'éternité. »

Nous nous assimilons la nature, tant que nous sommes plus forts qu'elle, en introduisant ses produits dans notre corps. Mais dès qu'elle devient plus puissante que nous, c'est nous qui sommes assimilés par elle, et c'est en cela que consiste la mort. Ici c'est une nourriture céleste qui

nous est offerte; et comme la grâce est au-dessus de la nature, l'aliment céleste est plus puissant que la nourriture de la terre. La vie terrestre cède à la vie céleste. Mais c'est en mourant à ce monde d'ici-bas que l'homme nait pour le royaume du ciel; et c'est pour opérer ce procédé merveilleux que Jésus-Christ est descendu sur la terre et s'est offert à nous comme aliment. Or, de même qu'il a pris la nature humaine comme support de la nature divine; de même qu'il a pris la parole humaine comme support du Verbe divin, ainsi a-t-il fait du pain matériel comme le support de la vie divine. Le Sauveur avait rassasié miraculeusement la multitude; mais ce n'était pas là le but de sa vie sur la terre. « Celui qui remporte la « victoire, » dit le Fils de l'homme dans *l'Apocalypse*, « je lui donnerai à manger de la manne cachée. » Qu'est-ce que cette manne cachée? La manne était cachée dans l'arche d'alliance entre les chérubins dans le saint des saints. Il n'y avait plus, il est vrai, ni l'arche d'alliance, ni la manne dans le second temple. Mais l'on racontait que, dans les derniers temps du temple de Salomon, le roi Josias, aux jours du danger, avait caché sous la montagne du temple le tabernacle avec les objets sacrés qu'il contenait, et que plus tard Jérémie les avait cachés de nouveau avec les autres vases sacrés en un lieu inconnu et inaccessible à tous sur le mont Nebo. On croyait cependant que Dieu, aux jours du Messie, rendrait à son peuple l'arche d'alliance avec la manne, la verge d'Aaron, les tables de la loi et l'huile sainte; et que la majesté divine reparaîtrait sur son trône depuis longtemps abandonné, et habiterait parmi les hommes dans le tabernacle. Ce temps était arrivé; mais les hommes, au lieu d'ac-

cueillir la bonne nouvelle, y trouvaient une occasion de scandale. C'est pour cela qu'il est dit : « Celui qui remporte « la victoire, je lui donnerai à manger de la manne « cachée. »

Jésus dit ces choses pendant qu'il enseignait dans la synagogue. Le peuple alors se retira de lui, mais ses disciples continuèrent la discussion. « Plusieurs de ses disci- « ples, entendant cela, dirent : C'est là une parole bien « dure; qui peut l'entendre? » Cette formule était très-familière aux rabbins, et se retrouve mille fois dans le Talmud et le Sohar. « Mais Jésus, remarquant que ses « disciples murmuraient, leur dit : Ceci vous scanda- « lise-t-il? Que sera-ce donc lorsque vous verrez le Fils « de l'homme monter là où il était auparavant? C'est « l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles « que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il y en a « parmi vous qui ne croient point. Car Jésus savait, dès « le commencement, ceux qui ne croiraient point et « celui qui le trahirait. C'est pour cela, continua-t-il, « que je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi, s'il « ne lui est donné de la part de mon Père. A partir de ce « moment, beaucoup de ses disciples se retirèrent et « n'allèrent plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : « Voulez-vous aussi vous en aller? Alors Simon-Pierre « lui répondit : Maître, à qui irions-nous? Vous avez les « paroles de la vie éternelle. Nous avons cru et reconnu « que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus « lui répondit : Ne vous ai-je pas choisis tous les douze? « Et cependant l'un de vous est un démon. Il voulait « parler de Judas-Iscariot, car c'est celui qui le trahit « plus tard, quoiqu'il fût l'un des douze. »

Si Jésus revint dans la Galilée si peu de temps après sa fuite dans la terre de Philippe, c'est qu'Hérode était parti pour Jérusalem, afin d'assister à la fête. Les caravanes qui avaient suivi le Seigneur pouvaient encore arriver à temps dans une couple de jours. C'est quelques jours avant la fête de la Pâque qu'il multiplia les pains dans le désert. La Pâque tombait cette année le 28 mars. C'est donc à peu près vers le 25 mars que ce miracle dut avoir lieu. Il est remarquable que Notre-Seigueur glorifia toujours par quelque miracle important le jour anniversaire de son incarnation, le 25 mars. C'est en ce jour qu'il avait, l'année précédente, envoyé à Pierre le poisson qui portait dans sa bouche la pièce d'argent dont il avait besoin. Et c'est en ce même jour qu'après avoir rassasié cinq mille hommes avec cinq pains et quelques poissons il annonça le mystère de l'Eucharistie, où il s'incarne pour ainsi dire de nouveau dans chacun de nous. Notre-Seigneur avait donc profité de l'éloignement de son persécuteur pour revenir en Galilée. Mais Philippe ne lui laissa bientôt plus à lui ni à ses disciples aucun lieu de refuge; car c'est à cette époque que ce prince épousa Salomé, la fille d'Hérodiade. Cette femme devait renouer entre les deux frères les liens d'amitié qui s'étaient relâchés, depuis la malheureuse bataille que les transfuges de la Décapole avaient fait perdre en passant du côté des Arabes. Ainsi les choses en étaient venues au point qu'il ne restait plus au Sauveur, humainement parlant, d'autre alternative que de mourir de la main des Juifs, ou de s'enfuir chez les païens. Et nous verrons plus tard qu'il rejeta ce dernier parti quelques jours encore avant sa mort.

CHAPITRE VIII

Mission des soixante-dix disciples.

Après que les rangs de ses disciples se furent ainsi éclaircis, il réunit autour de lui ceux qui lui étaient restés fidèles, au nombre de soixante-dix, d'après le nombre des peuples et des langues, tels que les comptent la Genèse et l'antiquité tout entière, d'après le nombre aussi des familles du peuple d'Israël, et des chefs du grand conseil. C'était l'image et le prélude des soixante-dix cardinaux de l'Église qu'il allait bientôt fonder. De même que Moïse, figure de Jésus-Christ, choisit d'abord douze chefs des tribus d'Israël, puis soixante-dix anciens des diverses familles du peuple, ainsi Jésus-Christ, après avoir choisi douze apôtres, appela soixante-dix autres disciples autour de sa personne. La ville de David, au temps de Jésus, avait douze portes. Ainsi, les apôtres se tiennent, pour ainsi dire, aux douze portes de la céleste Jérusalem. Ils sont comme les douze colonnes, les douze portes du temple de Dieu, dont le Christ est la pierre angulaire; et les soixante-dix disciples sont comme les gonds (*cardines*) de ces portes sacrées.

« Après cela, le Seigneur choisit encore soixante-dix « autres disciples, et les envoya par couples devant lui « dans les villes et les lieux où il voulait aller. Et il leur « dit : La vigne est grande, mais il y a peu d'ouvriers. « Priez le maître de la vigne qu'il envoie des ouvriers « pour la vendange. » Il leur prescrivit au reste les mêmes choses qu'à ses apôtres, les mêmes choses que Jean-Bap-

tiste avait recommandées à ses disciples ; comme, par exemple, de n'avoir ni poche, ni bourse, ni souliers, et de n'avoir qu'un vêtement. Ce vêtement était celui que portaient les religieux ou ascètes, et les prêtres chez les Juifs, et qu'ils appelaient *chiton*. C'était un vêtement très-léger qu'ils portaient toute l'année, l'hiver comme l'été ; ce qui, joint à l'obligation de marcher nu-pieds, produisait souvent des maladies d'entrailles, et causait même quelquefois la mort chez ceux qui ne savaient pas assez modérer leur zèle. Le chiton chez les prêtres, de même que chez les disciples et les apôtres, était blanc ; et c'est pour cela que ces derniers s'appellent encore chez les Arabes *havarjona* ou les hommes blancs.

« Ne saluez personne dans le chemin, » continua le Sauveur. C'était encore une règle des religieux juifs. Ils devaient aussi secouer la poussière de leurs pieds et de leur vêtement dans les villes où ils ne trouvaient aucun accueil, pour montrer qu'ils en considéraient les habitants comme des païens ; car la poussière des pays où régnait le paganisme passait pour impure. De ces soixante-dix, ou, d'après la Vulgate, de ces soixante-douze disciples, il en est peu dont les noms nous soient connus. Il y avait parmi eux Mathias, qui fut apôtre plus tard, et Joseph Barsabas, surnommé le Juste, et qui était probablement cousin de Notre-Seigneur. Il y avait encore Cléophas ou Cléopâtre, avec qui le Seigneur alla plus tard à Emmaüs, et Ananie, qui, trois ans après la mort de Jésus, instruisit l'apôtre saint Paul, et lui apprit tant de choses sur la vie du Sauveur. Aristion et Jean, qui fut plus tard prêtre à Éphèse, étaient aussi du nombre, d'après le témoignage formel de Papias, qui vécut quelque temps avec eux. On

comptait encore Menahem, célèbre par ses austérités, Étienne, le premier martyr, et probablement Procor et Nicanor, Timon et Parmenas; Agabe le prophète, et Hermas, sous le nom duquel on publia un livre apocryphe; Judas Barsabas, et Silvain ou Silas, qui accompagna plus tard Pierre et Paul. Ces deux derniers étaient prophètes et les plus considérables parmi les frères. Les anciens comptent aussi parmi les soixante-dix Thaddée, apôtre de la Mésopotamie. Mais ni Barnabé le Syrien, ni Jean-Marc, son neveu, ni Philippe le diacre, ni Luc d'Antioche ne faisaient partie de cette réunion; car rien n'indique qu'ils aient été témoins oculaires des faits qu'ils racontent. « Parmi ces disciples, il y en avait qui avaient été près « de Jésus pendant tout le temps qu'il voyagea avec ses « apôtres, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où « il fut enlevé du milieu d'eux. » (*Actes*, I, 21; — XV, 22.) Dans ce sens, il faut donc aussi compter parmi les soixante-dix Lazare, le jeune homme de Naïm, etc.; car il n'est pas nécessaire d'admettre qu'ils furent tous choisis ensemble et envoyés à la même époque. Ceci arriva quelque temps après la Pâque, probablement dans le mois d'avril de l'an 28. Les disciples se séparèrent par couples, comme le Seigneur le leur avait ordonné, allant d'une ville à l'autre, et annonçant la venue du royaume de Dieu. Mathias partit avec Joseph Barsabas, Cléophas avec le disciple inconnu d'Emmaüs, Aristion avec Jean, Menahem avec Étienne, etc. Ils devaient se retrouver à Nazareth. Nous pouvons considérer cette année comme celle des voyages des disciples du Christ.

CHAPITRE IX

Symétrie merveilleuse de la vie du Christ.

Nous remarquons dans la vie de Notre-Seigneur une harmonie et comme un rhythme admirable. Le nombre trois y apparaît comme l'accord le plus frappant. L'an de Rome 779, qui est la première année de la vie publique du Sauveur, il parcourt lui-même le pays pour y répandre la semence du salut. L'année suivante, il envoie ses apôtres prêcher le royaume de Dieu; et la troisième année enfin il envoie ses soixante-dix disciples pour continuer l'œuvre commencée. Trois fois la voix du Père retentit du ciel, et confirme la divine mission de son Fils bien-aimé : la première fois au moment de son baptême, la seconde sur le Thabor, et la troisième à la fin de sa carrière, lors de sa dernière entrée à Jérusalem. Il ressuscita trois morts pendant sa vie, à savoir : le jeune homme de Naïm, la fille de Jaïre, et Lazare. Nous rencontrons aussi dans sa vie trois femmes adultères, la Samaritaine, Madeleine de Galilée, et enfin la femme qui lui fut présentée dans le temple. L'adultère, dans le langage de l'Ancien Testament, désigne aussi l'infidélité à l'égard de Dieu. Cette symétrie perce jusque dans les moindres détails. Il rend la vue à trois aveugles : à l'aveugle de Bethsaïda, à celui de l'étang de Siloé, et à celui de Jéricho.

Trois fois il nous recommande de redevenir enfants : la première fois en parlant à Nicodème; la seconde en revenant du Thabor, lorsque, voyant ses disciples se disputer, il leur présenta comme modèle un enfant; et la troisième

avant sa dernière entrée à Jérusalem, lorsqu'à Béthanie, au delà du Jourdain, il montra la tendresse particulière qu'il avait pour les enfants. Trois fois il donna aux siens une pêche miraculeuse : la première fois après qu'il eut choisi ses apôtres; la seconde lorsque saint Pierre prit un poisson dans la bouche duquel était une pièce de monnaie; et la troisième après sa résurrection, lors de sa dernière entrevue avec ses disciples au lac de Gennésareth. La première année de sa vie publique il change l'eau en vin à Cana; et ce vin miraculeux est la figure du vin qui doit être changé en son sang jusqu'à la fin des siècles. Plus tard, dans la multiplication miraculeuse des pains, il nous donne une image du pain de vie dont il doit nourrir ceux qui croient en lui. Enfin, au terme de sa carrière, il change le pain et le vin en son corps et en son sang, et accomplit ainsi les figures précédentes. Trois fois il accorde à Pierre la prééminence sur les autres apôtres : la première fois lorsque, l'appelant près de lui, il change son nom et l'établit comme un roc, et comme le fondement spirituel de son Église; la seconde fois près de Césarée de Philippe, lorsqu'il éprouve sa foi et qu'il l'institue juge suprême de tous les fidèles; la troisième fois enfin lorsque, peu de temps avant de monter au ciel, il lui confère la fonction de paître les agneaux et les brebis de son troupeau.

CHAPITRE

Symétrie merveilleuse de la

Nous remarquons dans la vie
harmonie et comme un rhythme
trois y apparaît comme l'accord
Rome 779, qui est la première
du Sauveur, il parcourt lui-mêm
la semence du salut. L'année sui
prêcher le royaume de Dieu; e
il envoie ses soixante-dix discip
commencée. Trois fois la voix
confirme la divine mission de
mière fois au moment de son
Thabor, et la troisième à la
dernière entrée à Jérusalem.
dant sa vie, à savoir : le jeu
de Jaïre, et Lazare. Nous re
trois femmes adultères, la S
lilée, et enfin la femme qui l
L'adul[illegible] dans le lang
sign[illegible] l'infidélit
p[illegible]

avant sa dern[illegible] Déjà au temps d'Origène il ne
au delà du J[illegible] de Dalmanutha et de Béthanie
qu'il avait p[illegible] est plus qu'un monceau de ruines,
une pêche mi[illegible] Cana que quelques pierres avec de
choisi ses ap[illegible] n'a plus un seul pied de vigne.
poisson da[illegible] e Gennésareth est habitée aujour-
naie; et la [illegible] du désert, qui vivent à demi nus
nière entr[illegible] mier, ce signe de la victoire, a dis-
La premi[illegible] Dieu a livré comme une proie à tous
vin à Ca[illegible]; et il ne reste plus qu'un seul pal-
doit êtr[illegible] re qui s'élevait près de Jéricho. Une
Plus ta[illegible] Sarrasins ou les croisés et quelques
nous d[illegible] nt d'une manière douteuse l'endroit
ceux [illegible] ville, fameuse par son amphithéâtre
il ch[illegible] aperçoit plus çà et là que des cyprès
acc[illegible] tombeaux d'un peuple étranger. Les
co[illegible] ont remplacé l'arbuste qui fournissait
p[illegible]

s[illegible] l'ancienne alliance, ont été frappées
n[illegible] du Seigneur : Ninive, Sodome et Go-
[illegible] lon. Cinq a toujours été chez les Orien-
[illegible] audit, de même que sept est un nombre
[illegible] ls considèrent comme une malédiction
[illegible] elqu'un les cinq doigts. Cinq villes aussi
[illegible] jour du Messie; mais la malédiction
[illegible] s est mille fois plus terrible encore que
[illegible] é les cinq premières. La prédication de
[illegible] pour convertir Ninive. La mort du Messie
[illegible] Jérusalem à des sentiments meilleurs.
[illegible] célestes étaient entrés à Sodome au temps
[illegible] liance. Nazareth, comme un autr[illegible]

CHAPITRE X

Jésus quitte Capharnaüm, et maudit les villes qui n'avaient pas reçu sa parole.

« Jésus se mit à faire des reproches aux villes où il « avait fait la plus grande partie de ses miracles, parce « qu'elles n'avaient point fait pénitence. Il s'écrie : Mal- « heur à toi, Chorozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïda ! Si « Tyr et Sidon avaient vu les miracles dont vous avez été « témoins, elles auraient depuis longtemps fait pénitence « dans le sac et la cendre. Mais, je vous l'assure, le sort « de Tyr et de Sidon, au jour du jugement, sera plus « supportable que le vôtre. Et toi, Capharnaüm, qui as « été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'à l'enfer ; « car si Sodome avait vu les miracles dont tu as été té- « moin, elle serait peut-être encore debout aujourd'hui. « Mais, je te le dis, le pays de Sodome sera mieux traité « que toi au jour du jugement. » Telles furent les dernières paroles que Jésus adressa à ces villes ingrates, qui n'avaient pas profité des bienfaits de sa divine présence. L'heure arrivait où il allait quitter la Galilée. Capharnaüm, où il habita pendant trois ans, n'existe plus ; deux palmiers seulement qui croissent au milieu des ruines et l'emplacement du port sont tout ce qui reste de cette ville, qu'il appelait sa seconde patrie. Chorozaïn et Bethsaïda ont entièrement disparu, et on ne sait même plus de quel côté du lac elles étaient situées. Ce n'est qu'au péril de sa vie que l'on peut trouver, à travers des sentiers déserts, les ruines de Gadara et de Gérasa, qui ont chassé le Sei-

gneur de leur enceinte. Déjà au temps d'Origène il ne restait plus aucune trace de Dalmanutha et de Béthanie sur le Jourdain. Naïm n'est plus qu'un monceau de ruines, et l'on ne voit plus de Cana que quelques pierres avec de pauvres cabanes. Sarepta n'a plus un seul pied de vigne. La délicieuse contrée de Gennésareth est habitée aujourd'hui par les Arabes du désert, qui vivent à demi nus sous des tentes. Le palmier, ce signe de la victoire, a disparu de ce pays, que Dieu a livré comme une proie à tous les peuples de la terre ; et il ne reste plus qu'un seul palmier de la forêt célèbre qui s'élevait près de Jéricho. Une tour construite par les Sarrasins ou les croisés et quelques huttes arabes indiquent d'une manière douteuse l'endroit où était située cette ville, fameuse par son amphithéâtre et ses palais. On n'aperçoit plus çà et là que des cyprès qui ombragent les tombeaux d'un peuple étranger. Les ronces et les épines ont remplacé l'arbuste qui fournissait le baume.

Cinq villes, dans l'ancienne alliance, ont été frappées de la malédiction du Seigneur : Ninive, Sodome et Gomorrhe, Tyr et Sidon. Cinq a toujours été chez les Orientaux un nombre maudit, de même que sept est un nombre de bénédiction. Ils considèrent comme une malédiction de présenter à quelqu'un les cinq doigts. Cinq villes aussi sont maudites au jour du Messie ; mais la malédiction qui pèse sur elles est mille fois plus terrible encore que celle qui a frappé les cinq premières. La prédication de Jonas avait suffi pour convertir Ninive. La mort du Messie n'a pu ramener Jérusalem à des sentiments meilleurs. Trois messagers célestes étaient entrés à Sodome au temps de l'ancienne alliance. Nazareth, comme un autre So-

dome, avait vu dans ses murs le Fils de Dieu; et ses habitants s'étaient montrés si ingrats à son égard, que pour échapper vivant d'entre leurs mains il avait dû les frapper de cécité. Encore aujourd'hui ce proverbe : Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? se vérifie de la manière la plus complète et la plus effrayante. Capharnaüm s'est conduite comme Gomorrhe : le doux rayon de la grâce divine est tombé sur cette ville ingrate sans l'échauffer; c'est pour cela qu'elle a disparu de la terre sans laisser de trace après elle. Bethsaïda ou Beth Sidon et Chorozaïn avaient imité Sidon et Tyr. Toutes ces villes de la Décapole, situées sur le lac béni de Gennésareth, ont été plus coupables que celles de la Pentapole, situées sur la mer Morte; car elles ont outragé non-seulement les messagers de Dieu, mais Dieu lui-même. C'est pourquoi le Fils de l'homme, secouant la poussière de ses souliers sur ces villes, appela sur elles la justice du Ciel, et abandonna le pays de Gennésareth. Et cette contrée, qui était autrefois un Éden délicieux où le Fils de Dieu conversait délicieusement avec les enfants des hommes, comme il avait fait avec nos premiers parents dans le paradis terrestre, est devenu un désert qui porte visiblement les traces de la malédiction divine.

CHAPITRE XI

Retour à Nazareth.

Jésus quitta les villes qu'il venait de maudire, et retourna à Nazareth, après un exil de près de trois ans.

Cette ville, où s'était écoulée sa jeunesse, fut aussi sa dernière retraite. « Il partit de là, et vint en son pays, où « ses disciples le suivirent. Et comme il vint dans la syna- « gue pour enseigner, plusieurs de ceux qui l'écoutaient « disaient, étonnés de sa doctrine : Quelle sagesse lui a « été donnée, et quelle puissance merveilleuse est en « ses mains! D'où lui vient tout cela? D'autres disaient : « N'est-il pas le charpentier, le fils de Joseph le char- « pentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses « frères Jacques, Joseph, Jude et Simon? Ses sœurs ne « sont-elles pas parmi nous? Ils se scandalisaient donc à « son sujet, et lui opposaient le proverbe : Médecin, gué- « ris-toi toi-même. Les miracles que vous avez faits à Ca- « pharnaüm, comme nous l'avons appris, faites-les aussi « dans votre pays. Mais lui leur répondit : Un prophète « n'est honoré nulle part moins que dans son pays, dans « sa maison et dans sa famille. Il confirma ce qu'il avait « annoncé précédemment, et dit : En vérité, je vous le « dis, il y avait beaucoup de veuves en Israël au temps « d'Élie, lorsque le ciel resta fermé pendant trois ans et « six mois, et qu'une grande disette affligea la contrée; et « cependant Élie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais « bien vers une veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon. « Il y avait aussi beaucoup de lépreux en Israël au temps « du prophète Élisée; et aucun d'eux ne fut guéri, mais « bien Naaman le Syrien. Il ne put donc faire là beau- « coup de miracles à cause de leur incrédulité. Il guérit « seulement quelques malades en leur imposant les « mains. Il s'étonna plutôt de leur incrédulité, et par- « courut les villages des alentours, pour y enseigner sa « doctrine. »

Nulle part peut-être la liberté humaine n'a été aussi clairement exprimée que dans ces paroles de l'Évangile. Elle est telle, cette liberté, que l'homme peut, en abusant d'elle, empêcher Dieu de faire des miracles.

CHAPITRE XII

Massacre des Galiléens. — De la tour de Siloë.

« En ce temps-là, quelques-uns vinrent dire à Jésus ce « qui s'était passé touchant les Galiléens, dont Pilate avait « mêlé le sang avec celui des victimes immolées. Jésus « leur dit : Pensez-vous, parce que ces Galiléens ont été « traités ainsi, qu'ils fussent plus grands pécheurs que les « autres habitants de la Galilée? Croyez-vous aussi que « ces dix-huit hommes que la tour de Siloé a écrasés en « tombant sur eux, fussent plus redevables à la justice « divine que tous les autres habitants de Jérusalem? Non, « je vous le dis, mais, si vous ne faites pénitence, vous « périrez tous de la même manière. »

Les habitants du pays, revenant de la fête, rapportèrent à Jésus que Pilate avait fait massacrer leurs compatriotes, probablement pendant les sacrifices qu'ils offraient au premier jour de la Pâque, de même que le tétrarque Archélaüs, trente et un ans auparavant, pendant que le Sauveur revenait d'Égypte, avait fait périr dans le même jour trois mille Juifs, au moment où ils offraient leurs sacrifices. Nous voyons par là quels dangers le Sauveur aurait courus s'il était allé cette fois à Jérusalem. Au reste, il semble indiquer ici un fait antérieur et ayant un rap-

port historique avec celui dont on venait de l'entretenir. Nous avons vu plus haut que Pilate, devenu gouverneur de la Judée, conduisit son armée à Jérusalem, et bravant la loi mosaïque, qui défendait comme une idolâtrie toute image et toute apothéose, planta au dedans des murs de la ville sainte les étendards des légions avec les images de l'empereur. Les citoyens de Jérusalem ayant enfin obtenu de lui qu'il fît enlever ces enseignes, il vint lui-même à Jérusalem, et, voulant faire payer aux Juifs la faveur qu'il leur avait accordée, il annonça le projet de faire construire avec l'argent du temple un aqueduc de trois cents stades. Le peuple, à cette nouvelle, se souleva, et chercha par ses cris tumultueux à détourner les Romains de cette entreprise sacrilége. Pilate, irrité, fit habiller en bourgeois ses soldats, qui, portant sous leurs vêtements des massues, se mêlèrent au peuple, et assommèrent les séditieux, dont un grand nombre périrent ou furent blessés. Puis, profitant des bonnes dispositions d'Hérode, dont il s'était gagné l'amitié en lui livrant Jean-Baptiste, il lui demanda des architectes, des ouvriers pour conduire l'aqueduc au dedans de la ville sur la gorge creusée entre le mont Sion et le mont Moria, et où s'amasse l'eau de Siloé. Mais les architectes, d'après les conseils du perfide Hérode, construisirent l'aqueduc de manière qu'il ne pût résister longtemps. Et en effet les arcades s'affaissèrent bientôt, et le château d'eau de Siloé s'abîma, et ensevelit sous ses ruines dix-huit pauvres ouvriers des faubourgs de Jérusalem ; et c'est d'eux que veut parler ici Notre-Seigneur. Le Sauveur avait probablement en vue ces constructions et l'accident qui en fut la suite, lorsqu'au chapitre XIV de saint Luc il dit : « Qui d'entre vous, voulant bâtir une

« tour, ne s'assied pas d'abord pour calculer les frais né-
« cessaires, et voir s'il a de quoi exécuter l'entreprise,
« afin de ne pas être obligé de la laisser là après avoir
« mis les fondements, et qu'on ne se moque pas de lui
« en disant : Voyez-vous cet homme qui a commencé à
« bâtir, et qui n'a pas pu achever. »

Pilate, courroucé de la perfidie d'Hérode, cherchait le moyen de se venger ; et c'est pour cela que cette année même il fit attaquer et massacrer les Galiléens au moment où ils offraient leurs sacrifices à Dieu, comme on vint le raconter au Sauveur, qui n'avait pas assisté à la fête. Après ces violences et d'autres semblables de Pilate, une émeute éclata enfin dans la ville de Jérusalem. Déjà, du temps d'Hérode, toute la Palestine était pleine de mécontents : et c'est là ce qui explique la tradition qui raconte que Joseph, fuyant en Égypte avec le Sauveur, fut arrêté par des brigands. Les choses en étaient au point qu'on ne pouvait voyager en sûreté sur la grande route qui conduisait de Jérusalem à Jéricho, comme on le voit par la parabole du bon Samaritain ; et que, d'après le témoignage de l'historien Josèphe, les esséniens eux-mêmes portaient des armes pour se défendre des brigands. Bien plus, les Galiléens allaient armés à Jérusalem pour les fêtes. Aussi voyons-nous Pierre tirer deux épées à la fois. C'était une ancienne tradition parmi le peuple, que le Messie viendrait quand il n'y aurait plus de probité parmi les hommes, quand tous les appuis manqueraient, et que le pays serait plein de brigands et de voleurs. Ceux-ci se joignaient aux autres mécontents. Mais ce ne fut, à proprement parler, que sous Pilate que se prépara le grand incendie qui embrasa plus tard Jérusalem.

CHAPITRE XIII

Retour des soixante-dix disciples.

« Après cela Jésus ne voyagea plus qu'en Galilée, car « il ne voulait pas voyager en Judée, parce que les Juifs « en voulaient à sa vie. » Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi Jésus-Christ défendit si souvent aux malades qu'il guérissait de le découvrir. Les événements qui venaient de se passer le contraignirent à s'éloigner des grandes routes et des villes où il avait envoyé peu de temps auparavant ses disciples pour les préparer à le recevoir, « Les soixante-dix revinrent avec joie, et dirent : Sei« gneur, les démons nous sont soumis en votre nom. « Mais lui leur dit : J'ai vu Satan tomber du ciel comme « un éclair. » Satan, qui dans le livre de Job se présente avec les anges devant le trône de Dieu pour accuser les hommes, apparaît aujourd'hui vaincu et renversé, et le temps arrive où les hommes vont le juger Le Sauveur continua en ces termes : « Voici que je vous ai donné le « pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, « et de vaincre toute la puissance de l'ennemi; et rien ne « pourra vous nuire. Cependant ce qui doit vous réjouir, « ce n'est pas que les démons vous soient soumis, mais « bien plutôt parce que vos noms sont écrits dans le ciel. « A la même heure, Jésus tressaillit dans son esprit, et « dit : Je vous rends grâces, Père, Seigneur du ciel et « de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux « habiles, et de les avoir révélées aux petits. Oui, Père, il « vous a plu ainsi. Tout m'a été donné par mon Père;

« et personne ne connaît le Fils que le Père, et personne « ne sait qui est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui « le Fils le révèlera. »

CHAPITRE XIV

Le Messie quitte la Galilée.

« La fête des Tabernacles approchait pour les Juifs. » Cette fête avait été instituée en mémoire des quarante années que les enfants d'Israël avaient passées dans le désert et pendant lesquelles ils avaient demeuré sous des tentes. C'était, d'après le calendrier juif, le septième mois, qui correspond avec le mois d'octobre de l'an 780 ou 28 après Jésus-Christ. Le temps était arrivé où Jésus allait quitter pour toujours la Galilée. Trois temps s'étaient écoulés; il lui restait encore un demi-temps pour achever sa carrière. « Ses frères lui dirent alors : Sortez d'ici, et « allez en Judée, afin que vos partisans y voient les « œuvres que vous faites. Personne n'agit en secret lors- « qu'il veut être connu. Si donc vous voulez vous mani- « fester, montrez-vous au monde. » En effet, ses frères même ne croyaient pas en lui, c'est-à-dire en sa divinité. Croire en Jésus comme à un envoyé de Dieu, comme à un maître sublime, sans rendre hommage à sa divinité, c'est ce que l'évangéliste appelle ici ne pas avoir la foi. Ses frères croyaient bien qu'il était le Christ : comment auraient-ils pu sans cela devenir ses apôtres? Mais ils désiraient ardemment de le voir aller à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, d'autant plus qu'il n'y était pas

allé pour la Pâque. Ils le pressaient de fonder son royaume, et avaient la confiance qu'il saurait échapper aux dangers qui l'attendaient dans la ville sainte.

« Jésus leur répondit : Mon temps n'est pas encore « arrivé. Le temps est toujours favorable pour vous; le « monde ne peut vous haïr; mais il me hait moi, car je « rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises. « Montez à la fête; pour moi, je ne monte pas à cette « fête, car mon temps n'est pas encore accompli. Et « après leur avoir dit cela, il resta encore en Galilée. « Mais après que ses frères furent montés, il monta aussi « lui pour la fête, non publiquement, mais en secret. » Il vint trop tard, en effet, pour assister à toute la fête : s'il était arrivé plus tôt, il se serait livré à ses ennemis avant que son heure fût arrivée. Mais les expressions dont il se sert ne désignent pas seulement l'intention de rester encore quelque temps pour aller ensuite à la fête. Toutes les fois que Jésus-Christ dit que son heure n'est pas encore arrivée, il exprime par là qu'il ne suit jamais ses propres inspirations en tant qu'homme, mais qu'il attend toujours les ordres d'en haut. Il ne voulait pas aller à Jérusalem, et il lui en coûta pour entreprendre ce dernier voyage. C'est là un des passages de l'Évangile où la double volonté de Jésus-Christ se trouve le plus manifestement exprimée. L'évangéliste saint Jean dit des disciples de Jésus-Christ qu'ils montèrent. C'était là le terme dont on se servait toujours quand on parlait d'aller à Jérusalem. Encore aujourd'hui, dans tout le district de Jaffa, on se sert de ce mot pour dire qu'on va à Jérusalem. Il y a même une vallée située de ce côté qui s'appelle le Vallon de la montée (Wady Ali). C'est que

Jérusalem, en effet, s'élève au-dessus de toutes les villes de la Judée, et c'est une des villes les plus hautes de l'univers, tandis que la vallée de Nazareth n'est élevée que de huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, Jérusalem est élevée de dix-sept cents pieds plus haut encore.

CHAPITRE XV

Troisième voyage au delà du Jourdain.

« Après que Jésus eut achevé ces discours, et comme « les jours de sa glorification approchaient, il quitta la « Galilée et alla dans la terre de Judée au delà du Jour- « dain. » C'était la première fois qu'il prenait une autre route pour aller à la fête. Il le fit d'autant plus volontiers que dans son dernier voyage à Jérusalem il avait eu à souffrir de la part des Chutéens. Il quitta donc Nazareth comme il avait quitté auparavant Capharnaüm; et, prenant à l'est, il traversa Sarone, ou les vignobles renommés situés entre le Thabor et le lac de Tibériade. Devant lui, au sud du lac, était Tarichée, à deux lieues environ de la capitale de la Galilée. C'est de cette ville que, quelque temps auparavant, Cassius, général romain, après avoir échappé à la défaite de Crassus, avait emmené trente mille prisonniers. Mais plus tard, dans la guerre des Juifs, Tarichée, ayant perdu une bataille navale contre les Romains, fut entièrement ruinée, et il n'existe plus d'elle aujourd'hui que quelques débris de ses fortifications et quelques restes d'un pont sur le Jourdain, près

du bourg de Kérak. Il en est de même de Génabris, qui était située juste à moitié chemin entre Tibériade et Scythopolis.

C'était à Tarichée, ou près de Scythopolis, l'ancienne Nissa, que le patriarche Jacob, revenant de Mésopotamie, avait passé le fleuve. C'était là aussi que les pèlerins de Galilée le passaient lorsqu'ils voulaient échapper aux Samaritains. Notre-Seigneur fit de même. Au delà du fleuve, à quatre lieues de Tibériade, il trouva Sukkoth, la ville des Tentes. Là il descendit dans la vallée du Jourdain, plantée de peupliers, de tamarins, d'acacias, de sycomores ou de figuiers sauvages. Il rencontra ensuite Amathus, Bethnimra, la maison des Léopards, Abel Schittim, la ville des Acacias, et Betharan, dont Hérode avait changé le nom en celui de Livie, pour honorer la femme de l'empereur Auguste. Puis il passa de nouveau le fleuve de Bethabara, ou un peu plus bas à Béthanie, vis-à-vis de Jéricho. Jéricho n'était, d'après Josèphe, qu'à sept milles du Jourdain. Quelquefois, néanmoins, on ne compte que six milles; et saint Jérôme même ne compte que cinq milles. Ces différences de cacul viennent de ce qu'on pouvait passer le fleuve en deux endroits. A deux milles du Jourdain, près d'une source, était Bethagla, puis Gilgal, où les enfants d'Israël avaient campé pour la première fois après avoir passé le fleuve, et où ils avaient dressé, en mémoire de leur passage, douze pierres prises dans le lit du Jourdain. Dix stades plus loin on atteignait Jéricho, d'où l'on montait à Jérusalem par une route qu'avaient construite les Romains. Ce fut là le dernier voyage que le Sauveur fit de Galilée à Jérusalem; et la Palestine tout entière eut ainsi le bonheur de jouir de la présence du Sauveur du monde.

CHAPITRE XVI

La fête des Tabernacles à Jérusalem.

« Or les Juifs le cherchaient à la fête, et disaient : Où « est-il donc? Il était beaucoup question de lui parmi le « peuple. Les uns disaient : Il est bon ; d'autres répon- « daient : Non, c'est un séducteur de peuple. Personne « cependant ne parlait ainsi de lui en public, par crainte « des Juifs. Vers le milieu de la fête, Jésus monta au « temple, et se mit à enseigner. Les Juifs, étonnés, « disaient : Comment comprend-il l'Écriture, n'étant « pas docteur? Mais Jésus dit : Ma doctrine n'est pas de « ce monde; elle est de Celui qui m'a envoyé. Qui- « conque fait sa volonté apprendra si cette doctrine est « de Dieu, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle « de soi-même cherche sa propre gloire; mais quiconque « cherche la gloire de Celui qui m'a envoyé est véridique ; « et il n'y a point d'injustice en lui. Moïse ne vous a-t-il « pas donné la loi? Et cependant aucun de vous n'ob- « serve la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mou- « rir? Le peuple répondait et disait : Vous êtes possédé « du démon; qui cherche à vous faire mourir? C'est « pourquoi Jésus, répondant, leur dit : Je n'ai fait « qu'une œuvre, et c'est pour cela que vous êtes si « acharnés contre moi. Moïse vous a donné la circon- « cision; et pourtant vous la pratiquez le jour du sabbat. « Si donc on peut circoncire un homme pendant le sab- « bat sans violer la loi de Moïse, pourquoi êtes-vous si « furieux contre moi de ce que je guéris tout l'homme

« au jour du sabbat? Ne jugez pas d'après l'apparence,
« mais jugez sainement. Or quelques-uns de Jérusalem
« disaient : N'est-ce pas là celui dont on cherche à se
« défaire? et voilà qu'il parle en liberté sans qu'on lui
« dise rien. Nos chefs ont-ils vraiment reconnu qu'il
« est le Christ? Nous savons pourtant bien d'où il est.
« Or, quand le Christ viendra, personne ne saura d'où
« il est. »

Beaucoup de Juifs croyaient en effet que le Messie, de même que Melchisédech, Élie, Aggée et Malachie, serait sans père, ni mère, ni généalogie. Aussi les habitants de Nazareth et ceux de Capharnaüm avaient déjà objecté à Notre-Seigneur qu'ils connaissaient son père et sa mère, et sa famille.

« Alors Jésus cria dans le temple, enseignant et disant :
« Vous me connaissez donc, et savez d'où je suis? Je ne
« suis pas venu de moi-même, mais c'est Celui qui est
« vrai qui m'a envoyé, et vous ne le connaissez pas;
« mais moi je le connais, car je suis de lui, et c'est lui
« qui m'a envoyé. Ils cherchèrent alors à s'emparer de
« lui : mais personne cependant ne mit la main sur lui,
« car son heure n'était pas encore venue. Mais beaucoup
« parmi le peuple crurent en lui, et disaient : Si le
« Christ venait, pourrait-il faire plus que celui-ci? Les
« pharisiens, apprenant que le peuple parlait ainsi de lui
« en secret, envoyèrent, de même que les grands prêtres,
« leurs serviteurs pour s'assurer de lui. Mais Jésus leur
« dit : Je n'ai plus qu'un peu de temps à être avec vous,
« puis je vais à Celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez
« alors, mais vous ne me trouverez point; car vous ne
« pouvez venir où je suis. Les Juifs se disaient donc entre

« eux : Où ira-t-il donc, pour que nous ne le trouvions « pas? Ira-t-il parmi les païens, et prêchera-t-il aux « Grecs? Que veut-il dire par ces paroles : Vous me cher- « cherez, mais ne me trouverez point; et vous ne pourrez « aller où je suis? Au huitième ou dernier jour de la fête, « qui était le plus solennel, Jésus parut, et s'écria : Que « celui qui a soif vienne à moi, et boive! Celui qui croit « en moi, il sortira de son corps, comme dit l'Écriture, « des ruisseaux d'eau vive. Or il voulait parler de l'esprit « que devaient recevoir ceux qui croient en lui; car l'es- « prit n'avait pas encore été communiqué, parce que « Jésus n'avait pas encore été glorifié. »

Il n'y avait point de source d'eau vive dans le temple; mais il fallait aller puiser à Siloé l'eau dont on avait besoin pour les purifications. Le Christ se déclare ici comme le temple de la nouvelle alliance, d'où des ruisseaux d'eau vive doivent couler dans le cœur de chaque fidèle pour apaiser sa soif. Cette expression et cette image étaient éveillées en lui par la vue du peuple qui, au grand jour de la fête des Tabernacles, s'amusait à puiser de l'eau dans la cour du temple; car Notre-Seigneur rattachait volontiers le fil de ses discours aux objets qu'il avait sous les yeux, pour s'élever de là jusqu'aux vérités les plus sublimes. Pendant les sept jours de la fête, aussi longtemps que le peuple demeurait sous les tentes, on chantait le grand *Alleluia*, afin de remercier Dieu d'avoir délivré le peuple d'Israël. Le premier jour on immolait treize veaux, douze le second, et ainsi de suite en nombre décroissant : ce qui faisait en tout soixante-dix veaux. De plus, on immolait chaque jour quatorze agneaux. Ces sacrifices avaient pour but d'expier les péchés des soixante-dix nations de

la terre. Le huitième jour on immolait un taureau et sept agneaux. Le prêtre qui faisait la cérémonie était choisi par le sort. Pendant toute la semaine le peuple allait chaque jour en procession autour de l'autel, chantant des psaumes, portant à la main des branches de palmier, de myrte, avec le fruit d'une sorte de figuier qu'on appelait pomme de paradis, en souvenir de la première chute. Les petits enfants eux-mêmes faisaient partie de la procession. Lorsqu'on chantait l'Alleluia, tous élevaient en l'air ces branches et les agitaient avec bruit. Le huitième jour était une fête toute spéciale, et réservée seulement au peuple juif, qui se rendait en foule au temple. Aussi ce jour est-il appelé dans le Lévitique la fête de l'Assemblée, le jour saint et glorieux. Les talmudistes l'appellent le dernier grand jour, le dernier jour bon et joyeux, le grand hosanna. Cet usage a passé chez nous au dimanche des Rameaux; et de même que nous conservons toute l'année les palmes qui ont été bénies en ce jour, ainsi les Juifs gardaient les lulabim ou branches d'arbre de la fête des Tabernacles. Ils les attachaient avec des fils d'or ou d'argent, et les prenaient avec eux quand ils visitaient les malades ou quand ils allaient au temple.

Pendant les huit jours, un prêtre choisi pour cela allait chaque jour, après le sacrifice du matin, à la source de Siloé puiser dans un vase d'or trois mesures d'eau; puis, partant de là en grande cérémonie, il passait par la porte d'eau, par laquelle Jésus-Christ fit aussi son entrée triomphale. Là il était reçu au son des trompettes, et retournait au temple. Il montait à l'autel, et versait l'eau de la coupe d'or dans un vaisseau d'argent qui était à l'est, tandis qu'à l'ouest était une coupe d'argent où il

y avait du vin. Il versait de l'eau dans le vin et du vin dans l'eau, et offrait ainsi des libations au Seigneur. Pendant ce temps-là le peuple assemblé chantait ces paroles du prophète Isaïe : « Vous puiserez avec joie de l'eau des sources du salut. » Cette cérémonie devait rappeler aux Juifs l'eau miraculeuse que Dieu leur avait donnée dans le désert et les bénédictions de la pluie du ciel, mais surtout, comme le déclare le Talmud, l'effusion du Saint-Esprit qui devait avoir lieu au temps du Messie. Les libations de vin se rapportaient à la vendange qui venait de se terminer. Ces usages frappèrent même les païens, qui, trompés par une certaine analogie, crurent y reconnaître les fêtes de leur Bacchus. On peut consulter à ce sujet Plutarque dans son *Symposion*, livre IV, 5. C'est probablement en voyant arriver la procession du prêtre avec l'eau sainte que le Sauveur dit au peuple : « Que celui qui « a soif vienne à moi, » se déclarant ainsi la source du salut dont Isaïe avait parlé.

« Or beaucoup parmi le peuple, entendant ses discours, « disaient : C'est vraiment le prophète. D'autres disaient : « C'est le Christ. Quelques-uns disaient, au contraire : Le « Christ viendra-t-il donc de Galilée? Quelques-uns d'entre « eux avaient envie de le prendre; cependant personne « ne mit la main sur lui. Les archers retournèrent donc « vers les princes des prêtres et les pharisiens; et ceux-ci « leur ayant dit : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? les « archers répondirent : Jamais homme n'a parlé comme « cet homme-là. Les pharisiens leur dirent : Êtes-vous « séduits aussi, vous? Il n'y a parmi les sénateurs et les « pharisiens pas un seul homme qui croie en lui. Quant « au peuple, qui ne comprend rien à la loi, il est incor-

« rigible. » Ils cherchaient ainsi à prendre ces hommes par leur côté faible, en flattant leur vanité, et en essayant de leur persuader qu'étant élevés au-dessus de la populace, ils devaient aussi se mettre au-dessus de ses préjugés. « Sur cela Nicodème, l'un d'entre eux, le même qui « était venu la nuit trouver Jésus, leur dit : Notre loi « condamne-t-elle qui que ce soit avant qu'on l'ait en- « tendu, et qu'on ait recherché ce qu'il a fait? Ils lui ré- « pondirent : Vous êtes donc aussi, vous, un Galiléen? « Étudiez les Écritures, et vous verrez qu'il ne sort point « de prophète de Galilée. »

Nicodème parvint ainsi cette fois, par la considération dont il jouissait, à empêcher l'exécution des desseins criminels qu'avaient formés les pharisiens contre le Sauveur. Par cette démarche éclatante, il se proclamait publiquement le disciple de Jésus, dont il n'avait été jusque-là le partisan qu'en secret. « Chacun retourna donc chez soi ; » car avec ce jour finissait la fête des Tabernacles. « Mais « Jésus se retira sur la montagne des Oliviers. » Comme pendant cette fête, qui attirait à Jérusalem un nombre considérable d'étrangers, personne ne pouvait entrer dans sa maison, beaucoup sans doute avaient dressé leurs tentes hors des murs de la ville, ou sur la montagne des Oliviers. La première nuit de la fête seulement, tous devaient rester dans l'enceinte de la ville, mais l'on ne pouvait rentrer dans sa maison que le huitième jour, après le sacrifice du soir. Il n'y avait que le Sauveur qui n'eût point d'abri au milieu des dangers dont il était menacé, et il passait toutes ses nuits en plein air. Le mont des Oliviers s'élevait à une demi-lieue de Jérusalem, au milieu de la plaine de Cédron, avec ses bois de citronniers, de

grenadiers, de figuiers et de palmiers. De son sommet on voyait Jérusalem, Hébron et tout le pays au sud et au nord. Au temps du second temple, entre le mont des Oliviers et le ruisseau de Cédron, était un petit bois d'oliviers nommé Gethsémani et le village de Betphagé. Là, sur la montagne, le Sauveur passait les nuits à genoux en prières ; car, pour lui, il vivait toujours sous des tentes, n'ayant point où reposer sa tête.

CHAPITRE XVII

La Femme adultère.

« Dès l'approche du jour, Jésus retourna au temple, et « tout le peuple vint à lui. S'étant assis, il se mit à ensei-« gner. Alors les scribes et les pharisiens lui amenèrent « une femme qu'ils avaient surprise en adultère ; et la « plaçant au milieu du peuple, ils lui dirent : Maître, « cette femme vient d'être surprise en adultère. Or « Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider les adul-« tères : quel est votre avis là-dessus ? Ils disaient ceci « pour le tenter, et pouvoir l'accuser ensuite. » C'était à peu près une règle canonique chez les Juifs de consulter dans les cas difficiles quelques rabbins distingués : c'est sous ce prétexte que les pharisiens s'adressaient à Notre-Seigneur. Il fréquente les pécheurs, se disaient-ils ; il souffre près de lui Madeleine. Il absoudra sans doute aussi cette femme, lui qui, d'ailleurs, bouleverse l'ordre de choses existant, abaisse les grands et élève les petits. Ce jour était précisément le 23 thisri ou 29 septembre, que

l'on appelait le jour de la joie de la loi, ou la fête de la loi : c'était donc pour les pharisiens une occasion de montrer leur zèle pour la loi. D'après celle-ci, toute fiancée surprise en adultère devait être lapidée. Si c'était la fille d'un prêtre, elle était brûlée; et si c'était une femme mariée, elle était pendue. Il est donc probable que la femme dont il est question ici était seulement fiancée. « Mais « Jésus se baissant écrivait avec son doigt sur la terre. « Comme ils le pressaient de répondre, il se releva et « leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui « jette la première pierre. Puis, se baissant de nouveau, « il continua d'écrire sur la terre. A ces paroles ils se re-« tirèrent l'un après l'autre, à commencer par les vieil-« lards jusqu'aux plus jeunes, et ils laissèrent Jésus seul « avec la femme qui était au milieu. Jésus, se relevant et « ne voyant personne que la femme seule, il lui dit : « Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous « a-t-il condamnée? Elle lui répondit : Non, Seigneur. « Alors Jésus lui dit : Je ne vous condamnerai pas non « plus : allez-vous-en, et ne péchez plus. »

Cette femme était une image de l'état moral du peuple d'Israël. Trois femmes adultères nous apparaissent dans la vie du Christ : une Galiléenne, une Samaritaine et une Juive; et chacune d'elles représente le pays qu'elle habite. La première fut amenée aux pieds du Sauveur par le repentir. C'est lui qui fit les premières avances à la Samaritaine, et qui la fit rentrer en elle-même, en lui touchant le cœur. Quant à la troisième, dont il est ici question, et que lui amenèrent les pharisiens, il exerça sur elle d'une manière symbolique le jugement de Dieu. On sait en effet que, lorsqu'une femme était accusée d'adultère, on

la menait devant le prêtre. Celui-ci prenait dans le portique des femmes de la poussière du pavé du temple; puis, après avoir écrit dans un livre les malédictions sur son péché, il lui donnait de l'eau maudite mêlée avec cette poussière, et répétait une fois encore la malédiction. Si l'accusée était vraiment coupable, ses lèvres, après qu'elle avait bu ce breuvage, pâlissaient, ses yeux enflaient, et ses flancs tombaient en putréfaction. Bien plus, à ce moment même, son complice mourait comme elle, quelque éloigné qu'il fût. Cependant, lorsque son mari s'était rendu lui-même coupable d'adultère, ne fût-ce qu'une seule fois, ce breuvage perdait son efficacité. Aussi, le Seigneur reproche aux pharisiens de demander la mort de cette femme, et d'attendre l'effet du jugement de Dieu, lorsqu'ils savent bien dans leur conscience qu'ils sont coupables du même crime. Et c'est pour cela qu'il les appelle une race adultère.

Au reste, le libertinage des docteurs de la loi était un des caractères qui devaient marquer l'époque du Messie; et il y avait parmi les Juifs une sorte de prophétie qui annonçait que, lorsque l'école se livrerait aux voluptés de la chair, le Messie paraîtrait bientôt. Cette femme n'avait pas été surprise tout à fait en flagrant délit, sans quoi Jésus n'aurait pu agir ainsi avec elle; car l'épreuve de l'eau amère n'avait lieu que lorsqu'il y avait doute. Les pharisiens, en lui demandant son avis, espéraient qu'il se mettrait en contradiction avec la lettre de la loi s'il donnait un avis favorable à l'accusée, ou qu'il se compromettrait dans l'esprit du peuple s'il jugeait d'après toute la rigueur de la loi. Mais sa réponse les confondit; et ils se retirèrent sans attendre qu'il leur en dît davantage. Les adul-

tères étaient devenus tellement fréquents à cette époque que les prescriptions de la loi relativement à l'emploi de l'eau amère étaient tombées en désuétude. Elles furent même abolies peu de temps après le fait dont il vient d'être parlé, par le rabbin Jochanan, fils de Zachée. Le Talmud raconte des choses vraiment étonnantes sur le déréglement de mœurs qui régnait alors dans l'ancienne synagogue. Les choses en étaient venues au point qu'une révolution était devenue nécessaire, soit pour régénérer, soit pour détruire cette race criminelle. La régénération fut accomplie dans le domaine religieux par Jésus-Christ, et les Romains se chargèrent de la destruction.

La femme adultère s'étant éloignée, le Sauveur prit occasion de ce qui venait de se passer pour prêcher le peuple assemblé dans le temple. Il leur dit donc : « Ne « jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Ne « condamnez point, et vous ne serez point condamnés. « Pardonnez, et l'on vous pardonnera. Remarquez bien « ce que vous entendez : vous serez jugés comme vous « aurez jugé les autres; et l'on vous mesurera avec la « même mesure dont vous aurez mesuré les autres. « Pourquoi vois-tu une paille dans l'œil de ton frère, toi « qui ne vois pas une poutre dans ton œil? Ou comment « peux-tu dire à ton frère : Arrête-toi, mon frère, je « vais tirer une paille de ton œil, toi qui ne vois pas la « poutre que tu as dans le tien? Hypocrite! ôte d'abord « la poutre de ton œil, et tu pourras tirer ensuite la paille « de l'œil de ton frère. »

CHAPITRE XVIII

Le Christ lumière du monde.

« Une autre fois, c'est-à-dire le jour suivant, le « 24 thisri, Jésus dit au peuple : Je suis la lumière du « monde : celui qui me suit ne marche point dans l'obscu- « rité ; mais il aura la lumière de la vie. Les pharisiens « lui répondirent : Vous vous rendez témoignage à vous- « même, votre témoignage est donc sans valeur. Jésus « leur répondit : Quoique je me rende témoignage, mon « témoignage est vrai ; car je sais d'où je suis venu et où « je vais ; et vous ne savez ni l'un ni l'autre. Vous jugez « selon la chair, et je ne juge personne ; et si je juge « quelqu'un, mon jugement est véritable ; car je ne suis « pas seul ; mais avec moi il y a encore le Père qui m'a « envoyé. Il est écrit dans votre loi que le témoignage « de deux hommes est véritable. Or je me rends témoi- « gnage à moi-même, et le Père qui m'a envoyé me « rend aussi témoignage. Ils lui dirent : Où est votre « Père ? Jésus leur répondit : Vous ne connaissez ni moi « ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez « aussi mon Père. Jésus dit ces choses, enseignant dans le « temple au lieu où était le trésor ; et personne ne se « saisit de lui, car son heure n'était pas encore venue. »

C'était au grand sanhédrin de Jérusalem qu'était confiée la garde de la foi et des traditions orales. Les Juifs, avant d'accueillir une doctrine, examinaient toujours au nom de qui elle était proposée : c'est pour cela que toutes les sentences du Talmud sont placées sous l'autorité d'un nom. Les docteurs qui enseignaient le peuple n'étaient

que les échos des grands maîtres de la synagogue. Aussi les rabbins déclarent qu'une parole sans autorité, c'est-à-dire qui n'est pas venue par la tradition, empoisonne le monde, descend au fond de l'abîme, y forme une fumée et un voile épais, et est cause que mille peuples s'y précipitent. Mais le Christ avait pour lui une autorité plus haute; il était bien plus encore que les prophètes qui l'avaient précédé. Il était l'envoyé immédiat du Père céleste; et il était en même temps Celui qui envoie. Le peuple, en général, ne savait pas que Jésus fût né à Bethléem, comme nous l'avons vu plus haut; et cependant Notre-Seigneur ne cherche point à corriger leur erreur sur ce point : c'est qu'il voulait maintenant lui révéler sa génération divine. Il est remarquable, en effet, que dans la première moitié de sa vie publique il défendait soigneusement à ceux qui l'approchaient de publier sa divinité, tandis que, dans la seconde moitié, tous ses discours vont à prouver qu'il est venu de Dieu, et qu'il y retourne. Continuellement il distingue sa nature humaine et sa nature divine. Lorsqu'il invoque ici le témoignage de son Père céleste, il fait évidemment allusion à cette voix qui s'est fait entendre au Jourdain lors de son baptême, et que plusieurs devaient avoir entendue.

Le Sauveur se présente à la Samaritaine près d'un puits comme la source véritable qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Après la multiplication des pains, il se donne comme le vrai pain du ciel; il parle de sa chair comme d'un aliment, et de son sang comme d'un breuvage sans lesquels l'homme ne peut avoir la vie en soi. Hier il annonçait au peuple qu'il était le fleuve de vie, qui seul peut étancher la soif de tous les mortels; car c'était le jour des libations. Aujourd'hui il déclare qu'il est la lumière du

monde. Quelle chose avait pu lui fournir cette image? Le huitième jour de la fête des Tabernacles se terminait par une illumination dans le temple, dont le reflet éclairait les cours et le devant des maisons de la partie occidentale de la ville, où étaient dressées les tentes, ce qui ajoutait à la solennité. Au chant des hymnes et des psaumes, au son des flûtes et des instruments, des lévites placés sur les quinze degrés du grand escalier d'où l'on descendait du portique des Juifs dans le vestibule des femmes, exécutaient le *grand chant* avec des cythares, des harpes, des cymbales et des trompettes. Les hommes les plus considérables, portant à la main des flambeaux, dansaient une sorte de danse savante et sacrée, où les vieillards eux-mêmes et les religieux aimaient à prendre part. On examinait avec curiosité la direction que prenait la fumée de leurs flambeaux, et l'on croyait y voir une indication relativement aux pluies qui devaient tomber l'année suivante. Les pharisiens se croyaient plus savants que les autres dans l'interprétation de ces sortes de présages, comme nous pouvons le juger par les reproches que Jésus leur adresse à ce sujet en saint Matthieu chap. XVI. La fête était passée lorsque Jésus parla au peuple; mais dans le vestibule des femmes, où Jésus enseignait le peuple cette fois, on voyait encore les cinquante candélabres dorés, hauts de cinquante coudées, qui avaient servi à l'illumination, et qui en rappelaient l'éclat à tous les assistants. Ils donnèrent occasion à Notre-Seigneur de se proposer au peuple comme la vraie lumière du monde. Les Juifs, au reste, pouvaient facilement comprendre ce langage; car leurs docteurs eux-mêmes leur avaient appris que le vrai nom du Messie serait *lumière*.

CHAPITRE XIX

Le Christ Verbe de Dieu et Dieu de toute éternité.

« Une autre fois, Jésus leur dit : Je m'en vais; vous me
« chercherez, et vous mourrez dans vos péchés. Vous ne
« pouvez venir où je vais. Les Juifs disaient : Est-ce qu'il
« veut se tuer ? Que veut-il dire par ces paroles : Vous ne
« pouvez venir où je vais? Il leur dit : Vous êtes d'en bas,
« mais moi je suis d'en haut; vous êtes de ce monde, mais
« moi je ne suis pas de ce monde. Je vous ai déjà dit que
« vous mourrez dans vos péchés; car si vous ne me croyez
« pas ce que je suis, vous périrez dans vos péchés. Qui
« êtes-vous donc, lui dirent-ils? Jésus leur répondit : Je
« suis ce que je vous ai dit dès le commencement. J'ai
« beaucoup à dire de vous, et à condamner en vous; mais
« Celui qui m'a envoyé est véridique, et ce que j'ai en-
« tendu de lui je le dis devant le monde. Mais ils ne com-
« prenaient pas qu'il appelait Dieu son Père. Jésus leur
« dit donc : Quand vous aurez élevé en l'air le Fils de
« l'homme, vous reconnaîtrez alors qui je suis, et que je
« ne fais rien de moi-même, mais que je parle comme
« le Père m'a enseigné. Celui qui m'a envoyé est avec
« moi : le Père ne me laisse pas seul, car je fais toujours
« ce qui lui plaît. Pendant qu'il disait ces choses, beau-
« coup crurent en lui. Jésus dit donc aux Juifs qui croyaient
« en lui : Si vous restez attachés à mes paroles, vous êtes
« mes vrais disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vé-
« rité vous délivrera. Ils lui répondirent : Nous sommes
« les descendants d'Abraham, et n'avons jamais été
« les esclaves de personne. Comment dites-vous donc :

« Vous serez libres ? Jésus leur répondit : En vérité, en « vérité, je vous le dis : Quiconque pèche est esclave du « péché ; l'esclave ne reste pas toujours à la maison, mais « le Fils y demeure éternellement ; si donc le Fils vous « délivre, alors vous serez vraiment libres. »

Si Notre-Seigneur parle ainsi aux Juifs d'esclavage et de liberté, c'est que l'occasion lui en était fournie par la fête de la dédicace du temple, que l'on allait bientôt célébrer, et qui rappelait aux Juifs leur délivrance du joug des Syriens. Il continua en ces termes : « Je sais bien que vous « êtes descendants d'Abraham ; cependant vous cherchez « à me faire mourir, parce que ma parole ne prend point « en vous. Je dis ce que j'ai vu chez mon Père, et vous, « vous faites ce que vous avez vu chez le vôtre. Ils lui ré- « pondirent : Abraham est notre père. Si vous étiez les « enfants d'Abraham, leur répliqua Jésus, vous feriez « aussi les œuvres d'Abraham. Mais vous cherchez main- « tenant à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité « que j'ai apprise de Dieu. Abraham n'a pas fait ainsi. « Vous imitez les œuvres de votre père. » Le peuple juif croyait, et les docteurs de la loi eux-mêmes, dans leur science cabalistique, enseignaient que Bélial s'était approché d'Ève dans une union monstrueuse et adultère, et qu'elle avait eue de lui Caïn, de qui descendaient tous les partisans du démon, les Samaritains, les Gentils, etc. ; tandis que les Juifs se considéraient comme les seuls vrais descendants d'Adam, de Seth et d'Abraham. C'est dans ce sens que, jusque dans leurs derniers écrits, ils nomment encore Jésus race de Caïn, ou fils de Satan, et que saint Luc, au contraire, appelle Adam fils de Dieu.

« Ils lui dirent donc : Nous ne sommes pas nés d'une

« manière illégitime, mais nous avons un père, qui est
« Dieu. Jésus leur répondit : Si Dieu était votre Père, vous
« m'aimeriez, car je suis sorti et venu de Dieu. Je ne suis
« pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé.
« Pourquoi ne connaissez-vous pas mon langage, si ce
« n'est parce que vous êtes endurcis contre ma parole?
« Vous êtes du diable; c'est lui qui est votre père, et vous
« voulez agir d'après le bon plaisir de votre père. Celui-ci
« a été dès le commencement un meurtier, et il n'est pas
« resté dans la vérité, car il n'y a aucune vérité en lui.
« Quand il dit des mensonges, il parle de son propre fonds,
« car c'est un menteur; c'est même le père du mensonge,
« et vous croyez à lui ! Mais moi, lorsque je vous dis la
« vérité, vous ne me croyez pas. Et cependant qui de vous
« peut me convaincre de péché? Si donc je vous dis la
« vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Quiconque
« est de Dieu écoute les paroles de Dieu; vous ne les
« écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. »

Dans le langage des Orientaux, tout rapport spirituel, toute relation de cause à effet s'appelle par figure génération. Celui qui suit la doctrine ou les inspirations d'un autre le fait par là même son père, et devient son fils. C'est ainsi qu'on nous parle des enfants des prophètes, et des fils, c'est-à-dire des disciples des pharisiens. Depuis la chute de Lucifer, il y a donc une double filiation : c'est pour cela que déjà le livre de la Genèse nous parle des fils de Dieu ou des enfants du royaume, et des fils des hommes, c'est-à-dire des enfants de Satan, comme parle ici même le Sauveur. Or le Christ, Fils de Dieu, a réconcilié à son Père tous les hommes et la nature elle-même, que le péché avait séparés de lui;

et il nous a rétablis enfants de Dieu comme à l'origine.

« Cependant les Juifs lui répondirent : N'avons-nous « pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et pos- « sédé du démon? Jésus leur répondit : Je ne suis pas « possédé du démon, mais j'honore mon Père; et vous, « vous m'outragez. Je ne cherche pourtant pas ma gloire; « il y en a un qui la cherche et qui juge. En vérité, en « vérité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, « il ne verra jamais la mort. Les Juifs lui dirent alors : « Nous savons maintenant que vous êtes possédé du « démon. Abraham est mort, les prophètes sont morts; « et vous dites : Celui qui garde ma parole ne goûtera « jamais la mort. Êtes-vous plus que notre père Abra- « ham, qui est mort pourtant? plus que les prophètes, « qui sont morts aussi? Qui prétendez-vous donc être? « Jésus répondit : Si je me glorifiais moi-même, ma « gloire serait vaine. Mais c'est mon Père qui me glorifie, « celui que vous dites être votre Dieu. Tout m'a été donné « par mon Père, et personne autre que le Père ne connaît « le Fils; personne aussi ne connaît le Père, excepté le « Fils et celui auquel le Fils le révèlera. Qui croit au Fils « a la vie éternelle et le témoignage de Dieu en soi. Mais « quiconque ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, et la « colère de Dieu demeure sur lui. Il fait de Dieu un men- « teur, en ne croyant pas au témoignage qu'il a donné de « son Fils. Vous ne le connaissez pas; mais moi je le « connais : et si je disais que je ne le connais pas, je « serais un menteur comme vous. Mais je le connais, et « je garde sa parole. Abraham, votre père, se réjouissait « de voir mon jour; il l'a vu, et s'est réjoui. Les Juifs lui « dirent : Quoi! vous n'avez pas encore cinquante ans,

« et vous prétendez avoir vu Abraham? Jésus leur ré-
« pondit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Avant
« qu'Abraham fût, je suis. »

Ce passage a donné lieu dans les premiers temps du christianisme à quelques interprétations singulières. Clément d'Alexandrie en concluait que Notre-Seigneur avait dû être de forme et de figure peu agréables, puisqu'à l'âge de trente ans on le comparait déjà à un homme de cinquante. Saint Irénée en concluait de son côté que Jésus-Christ a vécu cinquante ans, et qu'il était entre sa quarantième et sa cinquantième année lorsque les Juifs lui parlaient ainsi. Cinquante ans étaient l'âge d'un homme parfait. Lorsqu'un homme mourait avant cinquante ans, les Juifs croyaient qu'il devait s'être abrégé la vie de quelque manière. Le Talmud demande quarante ans à celui qui prétend enseigner les autres. Les Juifs voulaient donc dire à Notre-Seigneur : Vous n'avez pas encore atteint l'âge d'un homme parfait, et vous voulez nous persuader que vous avez vu Abraham? Jésus ne dit pas : « J'étais « avant qu'Abraham fût; mais je suis. » C'est que, pour Dieu, il n'y a ni passé ni futur; son nom est : JE SUIS CELUI QUI SUIS. « Ils prirent des pierres et voulaient le lapider. « Mais Jésus échappa à leurs regards, et, passant au « milieu d'eux, sortit du temple. » Comment les Juifs purent-ils trouver des pierres dans le temple? Le temple, à cette époque, n'était pas encore achevé, et il y avait des pierres entassées dans les cours. Nous trouvons encore dans l'Évangile d'autres passages qui indiquent que, pendant toute la vie de Jésus-Christ, on travailla à la construction du temple, comme, par exemple, lorsqu'on y lit ces paroles : « On a déjà travaillé à ce temple quarante-six ans. »

CHAPITRE XX

L'Aveugle-né.

« Comme Jésus passait, il vit un homme qui était « aveugle de naissance. Ses disciples lui demandèrent : « Maître, quel est celui dont les péchés sont la cause que « cet homme est né aveugle ? Est-ce lui, ou ses parents ? » Cette question des disciples du Sauveur indique clairement l'opinion qu'un grand nombre de Juifs avaient alors sur l'état des âmes. L'historien Josèphe dit au livre II *de la Guerre des Juifs*, ch. 8, que les pharisiens de son temps admettaient la métempsycose à la manière des Pythagoriciens. Il y avait chez les Juifs deux opinions relativement aux âmes. D'après l'une, elles avaient été produites dans les six jours de la création; mais, en attendant qu'elles vinssent animer des corps sur la terre, elles étaient placées sous le trône de la gloire céleste, du moins celles des Juifs, lesquels se regardaient comme des émanations de l'être divin. Les âmes des Gentils, au contraire, habitaient les sept planètes. Dans l'autre opinion, Dieu avait enfermé dans l'âme d'Adam six cent mille âmes, équivalant au nombre du peuple d'Israël. Quant aux Gentils, ils étaient regardés comme les fils du démon Bélial ou Sammaël, père de Caïn. Pour expliquer les maux temporels qui affligent l'humanité et la solidarité qui lie entre elles les diverses générations, beaucoup de Juifs admettaient la métempsycose, surtout pour les bons. C'est ainsi qu'ils s'imaginaient que l'âme de David, de Joseph, de Jonas, etc., habiterait corporellement dans le futur Messie.

Encore aujourd'hui, les théologiens cabalistes disent de Jésus-Christ qu'il avait l'âme de Sammaël, de Caïn, d'Ésaü, d'Aman, etc. Les Juifs croyaient encore au temps de Jésus qu'un enfant pouvait déjà pécher dans le sein de sa mère; et c'est pour cela que ses disciples lui demandent : Cet homme a-t-il péché, ou dans une vie antérieure, ou dans le sein maternel? Ou bien, porte-t-il la responsabilité de quelque faute commise par ses ancêtres.

« Jésus leur répondit : Ni lui ni ses parents n'ont attiré « ce mal par leur péché; mais ceci est arrivé afin que les « œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Je dois faire « les œuvres de Celui qui m'a envoyé pendant qu'il est « jour; bientôt viendra la nuit, où personne ne peut « plus rien faire. Tant que je suis dans le monde, je « suis la lumière du monde. Après avoir dit cela, il « cracha par terre, fit un peu de boue avec sa salive, « en frotta les yeux de l'aveugle en lui disant : Va te « laver dans l'étang de Siloé. » La source de Siloé est située au sud de la montagne du temple; elle a une sorte de flux et de reflux; car, au dire des Arabes, elle coule pendant trois heures, puis se dessèche, et coule de nouveau. C'est probablement à cause de cela que les Juifs croyaient qu'elle communiquait avec la mer, comme on le croyait aussi pour la source d'Aréthuse en Sicile, et pour plusieurs autres sources remarquables. C'était dans l'eau de Siloé que se lavaient généralement ceux qui avaient contracté quelque souillure légale. « L'a- « veugle alla se laver, et revint voyant clair. » Les anciens attribuaient à la salive de l'homme, surtout quand il était à jeun, une vertu médicinale, particulièrement pour les

yeux. Le Talmud défend de frotter même un seul œil, le jour du sabbat, avec la salive d'un homme à jeun, excepté en danger de mort. Une symbolique merveilleuse ressort de chaque page de l'Évangile. Ici, par exemple, les Juifs sont aveugles; ils ne voient plus la lumière du monde, mais voudraient l'éteindre, au contraire, tandis qu'au même moment l'aveugle recouvre la vue, et devient croyant.

CHAPITRE XXI

Interdit contre les partisans du Christ.

Nous allons assister maintenant à une scène d'autant plus curieuse qu'elle semble avoir servi de modèle à tous les incrédules qui ont voulu depuis se mêler des choses de la religion, et les traiter à leur point de vue. Si Dieu daigne, en effet, intervenir d'une manière visible dans les événements de ce monde, ils méconnaissent son action; et, appelant au secours de leur haine et de leurs préjugés la police et la médecine à la fois, ils se donnent toutes les peines imaginables pour expliquer d'une manière naturelle ce qui porte évidemment l'empreinte du doigt de Dieu.

« Les voisins donc, et ceux qui avaient connu l'aveugle « auparavant comme mendiant, disaient : N'est-ce pas « là celui qui était assis ici, et qui mendiait? Quelques-« uns disaient : Oui, c'est lui-même. D'autres, au con-« traire : Non, c'est un homme qui lui ressemble. Mais « il dit lui-même : C'est bien moi. Ils lui demandèrent

« alors : Comment tes yeux se sont-ils ouverts? Il répon-
« dit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait un peu de
« boue, m'en a frotté les yeux, et m'a dit ensuite : Va te
« laver dans l'étang de Siloé. J'y suis allé, je me suis
« lavé, et je vois maintenant. Ils lui dirent alors : Où est
« cet homme? Il répondit : Je n'en sais rien. Ils condui-
« sirent donc l'aveugle guéri aux pharisiens; car c'était
« un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue avec
« sa salive, et lui avait ouvert les yeux. Les pharisiens lui
« demandèrent de nouveau comment il avait recouvré la
« vue. Il leur répondit : Il m'a mis un peu de boue sur
« les yeux, et je me suis lavé; et maintenant je vois. Là-
« dessus quelques pharisiens dirent : Cet homme n'est pas
« de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. Mais d'autres
« répliquaient : Comment un homme qui est pécheur
« peut-il faire de tels miracles? Et il s'éleva une division
« parmi eux. Ils s'adressèrent donc à l'aveugle guéri.
« Que penses-tu, lui dirent-ils, de celui qui t'a ouvert
« les yeux? Il répondit : C'est un prophète. Les Juifs
« refusèrent de croire qu'il eût été aveugle et qu'il eût
« recouvré la vue jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses
« parents.

« Ils demandèrent à ceux-ci : Est-ce là votre fils, que
« vous dites être né aveugle? Comment a-t-il tout à coup
« recouvré la vue? Ses parents leur répondirent : Tout
« ce que nous savons, c'est que c'est notre fils, et qu'il
« est venu au monde aveugle; mais nous ne savons com-
« ment il a recouvré la vue, ni qui lui a ouvert les yeux.
« Interrogez-le; il est assez âgé pour répondre lui-même.
« Ils firent donc subir un second interrogatoire à l'aveugle
« guéri, et lui dirent : Rends gloire à Dieu. Nous savons

« que cet homme est un pécheur. Il leur répondit : Si « c'est un pécheur, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est « que j'étais aveugle, et que je vois maintenant. Ils lui « dirent : Que t'a-t-il donc fait? Comment t'a-t-il ouvert « les yeux? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, ne « l'avez-vous pas entendu? Pourquoi voulez-vous me le « faire répéter? Voulez-vous donc devenir ses disciples? « Ils le maudirent alors, et lui dirent : C'est toi qui es « son disciple. Pour nous, nous sommes les disciples de « Moïse, car nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais, « pour cet homme, nous ne savons d'où il est. L'homme « leur répondit : Il est pourtant bien étonnant que vous « ne sachiez pas d'où il est, puisqu'il m'a ouvert les « yeux. Nous savons d'une manière certaine que Dieu « n'exauce pas les pécheurs, mais seulement celui qui « l'honore et fait sa volonté. Depuis que le monde existe, « il est inouï que quelqu'un ait ouvert les yeux à un « aveugle de naissance. Si cet homme n'était pas de Dieu, « il ne pourrait faire de telles choses. Il lui répondirent : « Tu es né tout à fait dans les péchés, et tu veux nous « donner des leçons? Et ils le poussèrent dehors. » Les Juifs, en effet, avaient déjà publié une loi d'après laquelle on devait chasser de la synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Messie. C'est pour cela que les parents de l'aveugle, craignant les Juifs, se contentèrent de dire : « Il est assez âgé, interrogez-le vous-mêmes. »

Ils avaient publié ce manifeste avant la dernière fête de Pâques, espérant empêcher par là Notre-Seigneur de paraître en Judée, et s'épargner ainsi des mesures plus sévères encore contre lui. Jésus n'était pas venu, en effet, à Jérusalem à la dernière Pâque, ce qui semblait justifier

leurs espérances. Ils n'osaient pas encore cependant l'excommunier lui-même avant d'avoir quelque déclaration de sa part qui pût leur servir d'excuse devant le peuple. Lors donc qu'il se montra à la fête des Tabernacles, plusieurs d'entre la populace songèrent à s'emparer de lui, afin de s'attirer par là les bonnes grâces des grands et des princes du peuple; mais ils ne purent ou n'osèrent exécuter leur dessein. Les princes du peuple voulurent donc frapper un grand coup, et donner un exemple dans la personne de l'aveugle guéri, en l'excommuniant et le chassant de la synagogue. Il eut ainsi l'honneur d'être le premier confesseur de la foi. Lazare fut le second; et, d'après les documents véridiques renfermés dans l'évangile apocryphe de Nicodème, le troisième fut Joseph d'Arimathie, qui déposa le corps du Sauveur dans son propre tombeau. « Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé; et « l'ayant trouvé, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu? Il « répondit : Maître, quel est-il pour que je croie en lui? « Jésus lui dit : Tu l'as vu; c'est celui-là même qui « te parle. Maître, je crois, répondit celui-ci; puis il « tomba à ses pieds, et l'adora. Jésus dit alors : Je suis « venu dans le monde pour le jugement, de sorte que « les aveugles voient, et que ceux qui voient deviennent « aveugles. Quelques pharisiens qui étaient près de lui, « entendant ces paroles, lui demandèrent : Sommes-« nous aussi aveugles? Jésus leur répondit : Si vous étiez « aveugles, vous ne seriez pas coupables; mais c'est parce « que vous dites : Nous voyons, que le péché demeure sur « vous. »

CHAPITRE XXII

Le Christ bon Pasteur.

Une autre fois, Jésus étant dans le temple, et voyant qu'on amenait dans les cours, par les portes du temple, des brebis et des agneaux, non plus pour les vendre, comme auparavant, mais pour en faire des sacrifices, il prit la parole, et dit : « En vérité, en vérité, je vous le « dis : Quiconque n'entre pas par la porte dans la ber- « gerie, mais y monte par ailleurs, est un voleur et un « meurtrier; mais celui-là est le pasteur des brebis qui « entre par la porte. Le portier lui ouvre; les brebis « entendent sa voix; il appelle ses brebis par leur nom, « et les conduit aux pâturages. Et quand il a fait sortir « ses brebis, il marche devant elles, et ses brebis le « suivent, car elles entendent sa voix; mais elles ne sui- « vent point l'étranger; elles fuient plutôt devant lui; car « elles ne connaissent point la voix de l'étranger. Jésus « leur proposa cette image; mais ils ne comprirent point « ce qu'il voulait leur dire. Jésus continua donc en ces « termes : En vérité, en vérité, je vous le dis : Je suis la « porte pour les brebis; tous ceux qui sont venus avant « moi sont des voleurs et des meurtriers; aussi les brebis « ne les ont point écoutés. Je suis la porte : si quelqu'un « entre par moi, il sera bien heureux. Il entrera et sor- « tira, et trouvera les pâturages. Le voleur vient seule- « ment pour voler, pour étrangler et pour nuire; mais « moi, je suis venu pour qu'ils obtiennent la vie, et « l'abondance de la vie. Je suis le bon pasteur. Le bon pas-

« teur donne sa vie pour ses brebis; mais le mercenaire,
« qui n'est point le berger, et à qui les brebis n'appar-
« tiennent point, abandonne les brebis et prend la fuite
« quand il voit venir le loup, et le loup enlève et disperse
« les brebis. Le mercenaire fuit, parce qu'il est merce-
« naire, et qu'il s'inquiète peu des brebis. Je suis le bon
« pasteur; et je connais les miens, et les miens me con-
« naissent, comme mon Père me connaît et comme je
« connais le Père. Le Père aime le Fils, et lui a tout
« remis entre les mains; et je donne ma vie pour mes
« brebis. Mais j'ai encore d'autres brebis qui ne sont
« point de ce bercail : il faut aussi que je les amène :
« elles entendront ma voix; et il y aura un seul troupeau
« et un seul pasteur. Mon Père m'aime, parce que je
« donne ma vie, pour la reprendre ensuite. Personne ne
« peut me l'ôter; c'est moi qui la donne de moi-même.
« J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir aussi de
« la reprendre. J'ai reçu cet ordre de mon Père. »

Telle est la touchante allégorie du bon pasteur. Elle porte, comme tout le reste de l'Évangile, l'empreinte et le reflet des rapports qui existaient dans le pays à cette époque. En Orient, et encore aujourd'hui au mont Carmel, où les bêtes fauves, la panthère et le chacal guettent les troupeaux, et assiégent pendant la nuit les haies ou les autres remparts qu'on oppose à leur voracité, les bergers, là même où les étables sont en pierre, peuvent à peine, au risque de leur vie et avec le secours de leurs serviteurs, repousser ces bêtes féroces. De là l'image où le Sauveur prédit à son Église les combats qui l'attendent dans la suite des siècles. Les mercenaires sont ces ministres de l'Église qui, se tenant à la lettre de la loi, sans en

prendre l'esprit, semblent avoir peur de faire trop, et. dans les circonstances les plus pressantes, restent insensibles au cri d'alarme qui retentit autour d'eux. Les étrangers sont ceux qui, n'étant pas appelés, n'entrent pas par la porte, mais viennent comme des voleurs et des meurtriers sous le prétexte de réformer l'Église, et dispersent le troupeau de Jésus-Christ au lieu de le défendre.

La maladie principale des brebis est la gale. C'est sous ce nom que les Juifs désignaient les prosélytes ou les étrangers. Ils se nommaient eux-mêmes les brebis choisies, et partageaient en trois classes ces étrangers qu'ils appelaient la gale d'Israël. Les uns étaient les prosélytes de justice. Ils recevaient la circoncision, et devenaient tout à fait Israélites. Les autres étaient les étrangers de la porte. Ils avaient le droit de demeurer en Israël; mais ils restaient incirconcis, et n'étaient tenus qu'aux sept commandements de Noé. Enfin, le nom de mercenaires était donné à ceux qui servaient en Israël pour une récompense, et c'étaient les moins estimés. Au reste, beaucoup de Juifs croyaient que ce qu'il y avait de mieux c'était d'exclure de l'alliance tous les païens qui n'étaient pas du sang d'Abraham, et tous les apostats, afin de conserver ainsi le troupeau d'Israël. Mais de même que le grand nombre d'aveugles qui existaient à cette époque représentait d'une manière symbolique l'aveuglement spirituel dont le peuple juif était frappé, ainsi les lépreux, si nombreux alors, étaient comme le symbole de la corruption qui infectait l'Église et l'État. C'est pour cela que Notre-Seigneur reproche aux membres du grand conseil d'être des loups, des voleurs, des meurtriers, des étrangers et des mercenaires en même temps, au lieu d'être des ber-

gers fidèles pour le peuple d'Israël. Ces autres brebis dont il parle, et qu'il doit amener au bercail, ce sont les païens, qui jusque-là avaient erré dans le désert. Une ancienne peinture, unissant l'idée chrétienne avec les images de la mythologie, représente le Christ vêtu en berger, ayant sept brebis à ses pieds, sept étoiles au-dessus de sa tête, et portant une brebis sur ses épaules. A côté de lui est l'arche, symbole de l'Église, où les âmes échappent à la perdition, et au-dessus la colombe du déluge, symbole de l'Esprit-Saint, qui reposait sur les eaux; puis Jonas, au moment où le poisson le dépose sur le rivage, et où le prophète trouve le repos à l'ombre d'une plante; enfin la lune, représentée sous les traits de Perséphone, enveloppée dans un voile, et Hélios, ou le soleil, avec une couronne de rayons sur la tête.

« Sur ces paroles de Jésus, il s'éleva de nouveau une « dissension parmi les Juifs. Beaucoup d'entre eux di- « saient : Il est fou, et possédé du démon. D'autres, au « contraire : Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé. « Le diable peut-il ouvrir les yeux des aveugles? »

CHAPITRE XXIII

Du Joug de l'Évangile.

Parmi les enseignements que Jésus donna au peuple en ces jours, il faut compter les paroles suivantes : « Venez à « moi, vous tous qui êtes affligés et chargés, et je vous « soulagerai. Prenez sur vous mon joug, et apprenez de « moi que je suis doux et humble de cœur; vous trou-

« verez ainsi le repos de vos âmes : car mon joug est « doux, et mon fardeau est léger. » Cette expression : *Joug de la loi* était familière aux Juifs. C'est ainsi que le sohar parle des bénédictions dont est comblé celui qui prend sur soi le joug du royaume du ciel. Les Juifs considéraient les *thephilim* ou bandelettes qu'ils s'attachaient autour de la tête et des bras comme les liens de ce joug par où Dieu voulait s'unir le peuple d'Israël, comme on peut le voir dans une infinité d'endroits de leurs livres. C'est ainsi, par exemple, qu'on lit dans le *Targum schir* : « Qu'il est beau ce peuple à qui ont été données les « paroles de la loi. Ces paroles sont comme un frein sur « leur cou, qui les empêche de sortir de la bonne voie, « comme le frein que mord le cheval le retient dans la « bonne route. Qu'il est beau leur cou pour porter le joug « de mes commandements! Ce joug doit être pour eux « comme le joug sur le cou du bœuf qui traîne la charrue, « et vit en faisant vivre son maître. » Encore aujourd'hui, le Juif porte ses bandelettes au front et au cou, pendant que le chrétien fait sur soi le signe de la croix, en souvenir du joug que le Sauveur a pris sur lui. Lorsque Notre-Seigneur prononça ces paroles, il était probablement encore dans le portique du temple, regardant ce que faisait la foule. Peut-être aperçut-il en ce moment des ouvriers traînant une nouvelle pierre pour la construction du temple, ou quelques serviteurs du temple portant du bois dans les portiques intérieurs pour le service de l'autel, et prit-il de là occasion d'adresser au peuple les paroles que nous venons de citer, afin d'en rendre la signification plus sensible encore par ce qui se passait en ce moment.

CHAPITRE XXIV

La Fête de la Dédicace

« La fête de la dédicace du temple de Jérusalem arriva, « et c'était l'hiver. » Judas Machabée avait placé la fête de la Dédicace au 25 du neuvième mois appelé *Cisleu*, parce que c'était en ce jour qu'après une victoire signalée sur les Syriens il avait consacré de nouveau au culte du Seigneur le temple qu'Antiochus avait profané pendant six ans et demi. Les Juifs partageaient l'année en six saisons : la moisson (avril et mai); l'été, les grandes chaleurs; le temps des semailles; l'hiver ou le temps des pluies, et le froid. L'hiver comprenait le temps qui s'écoulait depuis le 15 *cisleu* jusqu'à la moitié du mois de shebat. On comptait donc, au moment où l'évangéliste fait cette remarque, déjà dix jours d'hiver. Cette fête durait, comme celle de Pâques et des Tabernacles, huit jours entiers. C'était une fête joyeuse et mémorable, à cause de la Purification du temple et du rétablissement du véritable culte. Elle était aussi appelée *Fête des lumières*, parce qu'on avait rallumé pour la première fois en ce jour le grand chandelier d'or et les autres lampes du temple.

D'après une tradition rapportée par l'historien Josèphe, on trouva alors dans le temple assez d'huile du temps qui avait précédé la profanation pour entretenir les lampes pendant un jour. Mais, par un miracle de la bonté divine, cette huile brûla pendant huit jours; et c'est en souvenir de ce miracle que pendant les huit nuits de la fête, dans

chaque maison à Jérusalem, on allumait au-dessus de la porte au moins une lumière, et quelquefois jusqu'à huit, d'après le nombre et les facultés des habitants, en augmentant toutefois le nombre chaque jour, ce qui répandait une belle clarté dans toute la ville de Sion. Le père de famille disait en allumant ces lampes : « Béni soit le « Seigneur, qui nous a sanctifiés par ses commande- « ments, et qui nous a commandé d'allumer des flam- « beaux à la fête du temple. Gloire à lui, qui du temps « de nos pères jusqu'aujourd'hui a fait des merveilles, et « nous a conservés jusqu'à cette heure. » La fête de la Dédicace avait lieu pour le premier temple à la fête des Tabernacles : c'est de là que venaient l'illumination et les cérémonies joyeuses qui la terminaient. Encore aujourd'hui, on lit au huitième jour de la fête des Tabernacles les chapitres du premier livre des Rois, où est racontée la consécration du temple par Salomon. Mais au temps de Notre-Seigneur on pouvait célébrer partout cette fête, et il n'était pas nécessaire, comme pour celle de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, d'aller à Jérusalem : c'est pour cela que l'évangéliste remarque que le Sauveur était encore en cette ville.

CHAPITRE XXV

On cherche de nouveau à lapider Jésus. — Il fuit au delà du Jourdain.

« Comme Jésus marchait dans le temple, dans le por- « tique de Salomon, les Juifs l'entourèrent et lui dirent :

« Pourquoi nous tenez-vous si longtemps dans l'incerti-
« tude ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous franchement.
« Jésus leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, mais vous ne
« le croyez pas : les œuvres que je fais au nom de mon
« Père me rendent témoignage. Vous ne croyez pas en
« moi, car vous n'êtes pas mes brebis, comme je vous
« l'ai dit déjà. Mes brebis entendent ma voix; je les con-
« nais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle,
« et elles ne seront pas perdues dans l'éternité. Personne
« ne peut les arracher de mes mains. Le Père, qui me les
« a données, est plus grand que tout, et personne ne peut
« les arracher des mains de mon Père. Moi et le Père nous
« sommes une seule chose. Les Juifs prirent alors des
« pierres pour le lapider. »

Le portique où était Notre-Seigneur n'était pas encore entièrement construit : les Juifs purent donc facilement y trouver des pierres. Il est vrai qu'une partie des cours, des portiques et des arcades avait été achevée par Hérode l'Ancien, comme nous l'apprenons par Josèphe. Mais l'année même de sa mort, pendant qu'Archélaüs était à Rome, les Romains y firent mettre le feu, et détruisirent une partie des constructions. Il est remarquable que les rabbins parlent à peine des magnifiques constructions qui furent faites dans le temple sous Hérode, tandis qu'ils relèvent avec une sorte de fierté celles que le grand prêtre Simon le Juste fit faire au sanctuaire avant le temps d'Alexandre le Grand. Il semble qu'ils ne pouvaient pardonner au tyran iduméen d'avoir osé bâtir un temple au Seigneur, après avoir répandu tant de sang, non-seulement dans les guerres, mais encore dans les combats de gladiateurs, et dans les nombreuses exécutions qu'il commanda

jusque dans le sein de sa famille. En effet, l'honneur de bâtir un temple au vrai Dieu avait été enlevé à David pour un crime incomparablement moins grand. Mais Hérode avait voulu, malgré les prêtres, rebâtir le temple de Jéhovah, pour montrer au monde qu'il se considérait comme le restaurateur du royaume de David, et comme le véritable successeur de ce grand roi. L'Évangile rapporte ici que les Juifs essayèrent seulement de lapider le Sauveur; mais le Talmud raconte qu'il fut lapidé en effet. Et ceci prouve combien peu exacts étaient les documents des docteurs Juifs relativement aux circonstances de la vie de Notre-Seigneur.

« Jésus leur dit alors : J'ai fait devant vous beaucoup « de bonnes œuvres au nom de mon Père ; pourquoi « voulez-vous donc me lapider? Les Juifs lui répondirent: « Ce n'est pour aucune bonne œuvre que nous voulons « vous lapider, mais parce que vous avez blasphémé « contre Dieu en vous faisant Dieu, quoique vous ne « soyez qu'un homme. Jésus leur répondit : N'est-il pas « écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux. Si « donc l'Écriture appelle dieux ceux qui ont reçu seule- « ment le parole de Dieu, comment pouvez-vous dire « à celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : « Vous blasphémez Dieu, parce que j'ai dit : Je suis le « Fils de Dieu ? Si je ne fais pas les œuvres de mon « Père, ne croyez pas à moi; si je les fais, croyez à « mes œuvres. Si vous ne voulez pas croire à moi, re- « connaissez et croyez que le Père est en moi et que je « suis dans le Père. Ils cherchèrent de nouveau à s'em- « parer de lui; mais il leur échappa, et se retira de nou- « veau au delà du Jourdain, au lieu où Jean avait baptisé

« d'abord, aux limites de la Judée, et il y resta. » C'était au commencement de l'an 782, ou 29 de l'ère nouvelle. Jésus trouva un asile chez les pauvres pêcheurs de Béthanie, au delà du Jourdain, dans cette contrée où nos rossignols vont passer l'hiver, et préparer de nouveaux chants pour le printemps prochain.

CHAPITRE XXVI

Question des pharisiens sur le divorce. De la dignité du célibat.

« Il se rassembla de nouveau autour de lui beaucoup « de peuple qui l'avait suivi; et il les enseignait selon sa « coutume, et les guérissait en ce lieu. Les pharisiens re« vinrent alors vers lui, et le tentèrent avec cette ques« tion : Est-il permis à un homme de congédier sa femme « pour quoi que ce soit? » Par cette question insidieuse, les pharisiens espéraient le surprendre, et trouver occasion de l'accuser auprès d'Hérode Antipas, qui avait renvoyé sa femme injustement. Au reste, ce désordre était devenu si commun que l'historien Josèphe raconte de lui-même que sa première femme le quitta, puis qu'il renvoya la seconde parce qu'elle lui déplaisait, pour en épouser une troisième, quoiqu'elle lui eût donné trois fils. Si le mal était si grand chez les Juifs, que devait-ce donc être chez les païens? Nous le savons en partie par ce que les historiens profanes nous racontent des mœurs de la Grèce et de Rome, et de la dissolution dont les femmes et les filles des empereurs eux-mêmes n'étaient pas exemptes. Il suffit de se rappeler ici les noms d'Agrippine, de Poppée, de Julie, fille

d'Auguste, de Messaline, de Faustine, etc., et ce que dit Senèque, à savoir, que les femmes ne comptaient plus leurs années par les consuls, mais par le nombre des hommes qu'elles avaient eus. Le mariage, qui est le fondement de la société civile, était tombé par là dans un tel mépris, qu'à Rome personne ne voulait plus se marier, et que l'on fut obligé d'établir un impôt sur les célibataires. Le monde se trouvait donc alors à peu près dans le même état qu'avant le déluge, lorsque, selon l'expression des livres saints, les fils de Dieu s'unirent aux filles des hommes, et qu'il sortit de cette union une race mauvaise et corrompue. Nous ne pouvons lire sans étonnement la peinture que saint Paul nous fait des mœurs de son temps dans le premier chapitre de son Épître aux Romains. Strabon (XII, 5, 8) ne nous raconte-t-il pas que, dans la ville de Comane en Cappadoce, six mille femmes se prostituaient pour honorer Vénus. Il fallait, pour sauver l'humanité, que Dieu descendît sur la terre, et nous laissât sa vie comme modèle et son sang comme remède.

Notre-Seigneur, quoiqu'il vît bien où les pharisiens voulaient en venir avec leur question, leur répondit franchement : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, au com« mencement, créa l'homme et la femme. A cause de « cela, l'homme quittera son père et sa mère, et s'atta« chera à sa femme, et ils seront deux dans une seule « chair. Ainsi, ils ne sont plus deux, mais une seule « chair. Or l'homme ne doit pas séparer ce que Dieu a « uni. Ils lui dirent alors : Pourquoi donc Moïse a-t-il or« donné de lui donner une lettre de congé et de la ren« voyer? » On voit que les pharisiens étaient disposés à « prendre l'exception pour la règle, et une simple per-

mission pour un commandement. Notre-Seigneur revint donc à ce qu'il avait dit déjà dans le sermon de la montagne. « Il leur répondit : A cause de votre dureté de « cœur, Moïse vous a permis de congédier vos femmes ; « mais il n'en était pas de même à l'origine. Pour moi, « je vous le dis : Quiconque renvoie sa femme, si ce « n'est pour adultère, et en épouse une autre, commet « un adultère. Et quiconque épouse une femme séparée « de son mari commet aussi un adultère.

« Ses disciples le questionnèrent de nouveau sur ce « sujet à la maison, et lui dirent : S'il en est ainsi des « rapports de l'homme avec sa femme, il n'est pas avan- « tageux de se marier. Il leur dit : Tous ne comprennent « pas cette parole, mais ceux-là seulement à qui il a été « donné de la comprendre. Car il y a des eunuques « qui le sont de naissance ; il y en d'autres qui le sont « devenus par la main des hommes ; et enfin il y en a « qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume « du ciel. Que celui qui peut comprendre comprenne. » Ainsi parla le Sauveur, en cette circonstance, à ses apôtres ; et comme chez lui la parole et l'action se confondent, on peut dire qu'en prononçant ces paroles il fonda le célibat dans son Église. Les Juifs n'avaient aucune idée de la dignité du célibat ; car, jusqu'à ce que le Messie fût né, toutes les bénédictions étaient attachées à la génération corporelle. Aussi regardaient-ils déjà comme un crime pour un homme de ne pas se marier. « Jusqu'à la « vingtième année de l'homme, dit le Talmud, Dieu re- « garde s'il prend une femme ou non ; mais après ce « temps il le maudit. Celui qui se marie avant cet âge a « un grand avantage ; car il donne ainsi, en quelque sorte,

« un coup de poing sur la figure du satan des désirs. » Le Sohar enseigne que Dieu ne descend que sur deux personnes ensemble, et qu'à cause de cela il est absolument nécessaire que tout homme, le grand pontife lui-même, soit marié. Bien plus, celui qui ne se marie pas retarde la venue du Messie : car, d'après la doctrine des cabalistes, l'âme d'Adam, souillée par le péché, est purifiée par la propagation du genre humain. La tache originelle perd de son intensité en se communiquant; et à mesure qu'un plus grand nombre d'hommes prennent part à la lutte contre le mal, et à la réconciliation de l'humanité avec Dieu, l'apparition du Messie est hâtée. C'est pour cela aussi que le sacrifice d'un homme qui n'est pas marié, ou qui n'a pas d'enfants, n'est pas agréable au Seigneur. Cette règle, d'après la doctrine des cabalistes encore, ne souffre qu'une exception : c'est en faveur de ceux qui veulent se livrer à l'étude de la loi et à la considération des choses divines. « Ainsi parle l'Éter-« nel à propos des eunuques, qui observent le sabbat, « gardent mon alliance et cherchent à faire ce qui me « plaît. Je leur ferai un monument dans ma maison et « dans mes demeures, et leur donnerai un nom qui « vaudra mieux que des fils et des filles, un nom ineffa-« çable et éternel. »

Au reste, l'idée de la chasteté et de la continence n'était pas étrangère au peuple d'Israël. Ne dut-il pas vivre dans la continence pendant les trois jours qui précédèrent celui où la loi lui fut donnée sur le Sinaï? Les prêtres qui étaient de service dans le temple ne pouvaient paraître comme médiateurs entre Dieu et l'homme, ni manger des victimes, s'ils ne s'y étaient préparés par la continence

et par un bain. Le grand prêtre ne pouvait entrer dans le Saint des saints, à la fête des expiations, s'il n'avait dompté pendant quelque temps la concupiscence de la chair, à laquelle la foi de tous les peuples rattachait tous les maux qui affligent l'humanité. D'après une ancienne tradition conservée dans le traité intitulé *Joma*, il devait garder la chasteté pendant sept jours; et pour s'assurer qu'il accomplissait ce devoir on l'enfermait dans une des chambres du temple. La continence était imposée chez les païens aux prêtres de Cérès à Éleusis, de Cybèle en Phrygie, d'Isis en Égypte, etc.

Les protestants, en abolissant le célibat, ont montré clairement qu'ils ne comprenaient rien à l'esprit de la religion chrétienne; et du même coup ils ont aboli le sacerdoce. Le protestantisme, sous prétexte de réformer l'Église, n'a fait, on peut le dire, que séparer la science de la foi, livrer l'Église à l'État et l'esprit à la chair. On a été jusqu'à prétendre que le célibat est contraire à la nature et aux commandements formels de Dieu. Il est bien vrai que Dieu, après avoir créé l'homme et la femme, les bénit et leur dit : *Croissez, multipliez et remplissez la terre*. Mais lorsque le monde fut peuplé, on vit bien que la génération corporelle n'était pas le but principal de la création, et qu'elle n'a qu'une place secondaire dans les plans de la Providence. En effet, Dieu, ne trouvant plus sur la terre un seul lieu où il fût vraiment honoré, anéantit le genre humain tout entier, à l'exception d'une seule famille qui avait échappé à la corruption universelle. Le déluge une fois passé, Dieu bénit encore Noé et ses enfants, en leur disant : *Croissez, multipliez-vous, et remplissez la terre*. Ce commandement, si toutefois c'en était

un, était parfaitement accompli : la terre entière regorgeait d'habitants, et était soumise à une seule puissance lorsque le maître du ciel descendit parmi nous. Un autre commandement allait prendre la place du premier. Dans les temps primitifs, les patriarches, ou les pères des différents peuples, avaient engendré trois fils. Cette triple génération était comme un reflet des trois personnes divines. Adam avait engendré Seth, Caïn et Abel; Noé, Sem, Cham et Japhet; Abraham, Isaac, Ismaël et les fils de Cethura. Chez les Perses, Feridun avait engendré Iradsch, Thur et Selm. Chez les Grecs, Hélène avait engendré Éole, Dorus et Xuthus. Chez les Allemands, Tuisko ou Mann avait engendré Ingve, Istve et Irmin. Chez les Scythes, Targitaüs avait engendré Leiporaïs, Arporaïs et Coloraïs. Le héros des Lithuaniens avait engendré aussi Bork, Kunas et Spera, etc. Mais, depuis la venue de Jésus-Christ, ce commandement donné aux premiers hommes reçoit une signification spirituelle. Une génération spirituelle succède à la génération corporelle; et les patriarches du genre humain renouvelé reçoivent la bénédiction suivante : « Allez dans tout le monde; enseignez tous les peu-« ples, et baptisez-les au nom du Père, du Fils, et du « Saint-Esprit. » Le Christ est le fiancé de l'humanité rajeunie et purifiée; l'Église est sa fiancée. Les fils du royaume sont engendrés pour le ciel, et le temple du Seigneur se construit avec les membres vivants du corps mystique de Jésus-Christ. Si le commandement fait aux premiers hommes devait être pris à la lettre encore aujourd'hui, la terre ne pourrait nourrir tous ses habitants, à moins que la peste, la guerre, la famine ou de grandes mortalités ne vinssent éclaircir les rangs, et remplacer le célibat.

CHAPITRE XXVII

Jésus ami des enfants. Du scandale.

« On amena des enfants à Jésus pour qu'il les touchât, « leur imposât les mains et priât sur eux. Cependant ses « disciples, voyant cela, témoignèrent leur mauvaise « humeur à l'égard de ceux qui amenaient ces enfants, « et ils les repoussaient. Jésus le remarqua. Ceci lui déplut. « Il les appela donc, et leur dit : Laissez les petits venir « à moi, et ne les empêchez pas; car c'est à eux qu'est « le royaume du ciel. En vérité, je vous le dis : quiconque « ne reçoit pas le royaume de Dieu comme un enfant, n'y « entrera point. Quiconque reçoit un de ces enfants en mon « nom me reçoit ; or quiconque me reçoit ne me reçoit pas « seulement, mais reçoit encore Celui qui m'a envoyé. Qui- « conque scandalise un de ces petits qui croient en moi, il « serait mieux pour lui qu'on lui attachât une pierre de « moulin au cou, et qu'on le plongeât ainsi au fond de la « mer. Malheur au monde à cause des scandales. Il est im- « possible sans doute qu'il n'arrive point de scandales; « mais malheur à l'homme par qui un scandale arrive. Gar- « dez-vous donc de mépriser aucun de ces petits; car je « vous le dis : leurs anges voient continuellement la face « de mon Père qui est au ciel. Puis il les embrassa, leur « imposa les mains, les bénit et s'en alla. »

Lorsque ces choses se passèrent, Jésus se trouvait avec ses disciples à Béthanie, au delà du Jourdain, tout près et en face du lac de feu ou de sel. C'est ce que nous pouvons induire de ce que Notre-Seigneur dit un peu plus tard en

saint Luc, chapitre XVII, lorsqu'il parle de la statue de sel, qui, encore au temps de Tertullien et même beaucoup plus tard, passait pour la statue de la femme de Lot. Nous le pouvons conclure encore de ce qu'il dit un peu plus loin quand il parle de sel et de feu. Non-seulement il existe au nord de la mer Morte trois sources salées, qui forment comme un étang fangeux; non-seulement la contrée tout entière et les arbres eux-mêmes sont couverts jusqu'à une très-grande distance d'une croûte de sel formée par les exhalaisons du lac; mais la mer de Sodome elle-même contient quarante-deux pour cent de sel. Le naphte et l'asphalte qu'elle renferme la rendent tellement pesante qu'un corps solide a beaucoup de peine à aller au fond. Mais au sud, près du rivage, elle se partage en deux, de sorte qu'en deux endroits on peut la traverser à gué, parce que l'eau y est peu profonde, puisqu'en été elle vient à peine au-dessus des genoux. C'est pour cela que Notre-Seigneur, parlant de celui qui scandalise un enfant, dit qu'il vaudrait mieux qu'il fût jeté avec une pierre de moulin au cou dans la mer, là où elle est la plus profonde. Au reste, ce genre de mort se retrouve chez plusieurs autres peuples de l'antiquité. C'est de cette manière que chez les Germains on plongeait dans un étang les femmes adultères. Et c'est ainsi que Tarquin le Superbe fit périr Hérennius d'Éricie, sous prétexte de trahison. L'empereur Auguste lui-même fit périr ainsi le précepteur et les serviteurs de son fils.

« Ceux qui entouraient Jésus lui dirent: Jean, il est « vrai, n'a point fait de miracles, mais tout ce qu'il a « dit de cet homme est vrai; et beaucoup crurent en lui « dans la contrée. » Ces paroles sont remarquables. Le peuple, en effet, avait pour Jean un tel respect, qu'il

attribuait à sa mort l'anéantissement de l'armée juive par les Arabes, et que les pharisiens, par crainte du peuple, ne se permirent jamais un seul mot contre lui. Et cependant la tradition ne lui attribue aucun miracle; et les Juifs eux-mêmes, comme nous le voyons ici, convenaient qu'il n'en avait point fait. Si donc Notre-Seigneur n'en avait point fait non plus, il n'aurait point passé parmi le peuple pour un thaumaturge : car le peuple, avec son bon sens naturel, sait mieux, bien souvent, que les savants orgueilleux distinguer en ce genre la vérité.

CHAPITRE XXVIII

Le Jeune homme riche.

« Pendant que Jésus marchait sur la grande route, un « homme riche accourut, se prosterna devant lui, » c'est-à-dire embrassa ses genoux comme on le faisait pour honorer les principaux d'entre les rabbins, « et lui fit cette « question : Bon maître, que dois-je faire pour obtenir la « vie éternelle ? » Les Juifs, quand ils parlaient à Jésus ou à leurs docteurs, ne les appelaient jamais par leur nom, mais seulement par celui de seigneur ou de maître. « Jésus lui dit : Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a que « Dieu qui soit bon. Veux-tu entrer dans la vie, garde « les commandements. Quels commandements? lui de- « manda celui-ci. Jésus lui répondit : Tu sais les comman- « dements, à savoir : Tu ne commettras point d'adultère ; « Tu ne tueras point ; Tu ne voleras point; Tu ne porteras « point faux témoignage ; Tu ne tromperas point : Tu hono-

« reras ton père et ta mère; et Tu aimeras ton prochain « comme toi-même. Le jeune homme lui répondit : « Maître, j'ai observé tout cela dès ma jeunesse; que me « manque-t-il encore? » La bonne volonté de ce jeune homme et son zèle pour son propre salut doivent d'autant plus nous étonner et nous toucher que le peuple au milieu duquel il vivait avait une bien faible idée de la perfection morale, et, négligeant les choses essentielles, semblait n'attacher d'importance qu'à des pratiques extérieures et minutieuses. « Jésus, entendant ceci, le regarda, se prit « d'affection pour lui, et lui dit : Une seule chose te « manque encore. Veux-tu devenir parfait, va, vends « tout ce que tu as et donne-le aux pauvres; tu auras « ainsi un trésor dans le ciel; puis viens, et suis-moi. Le « jeune homme, entendant ces paroles, fut consterné et « s'en alla triste; car il était riche, et possédait de grands « biens. Mais Jésus, voyant son étonnement, regarda « autour de lui, et dit : Comment ! tu aimes ton prochain « comme toi-même, et voilà que beaucoup d'enfants d'A- « braham, tes frères, sont sur le fumier et meurent de « faim pendant que ta maison est pleine de richesses, et « qu'il n'en sort rien pour eux? Puis il se tourna vers « Simon Barjona, et dit à ses disciples : Combien pour- « tant il est difficile à ceux qui ont beaucoup d'argent « d'entrer dans le royaume de Dieu. ! » C'est dans l'évangile apocryphe des Hébreux que nous trouvons rapportées en entier les paroles que Notre-Seigneur prononça en cette occasion. Il est probable que l'auteur les a puisées à une source authentique.

« Ses disciples s'étonnèrent de ces paroles. Mais Jésus « recommença, et leur dit : Mes petits enfants, qu'il est

« donc difficile que ceux qui ont beaucoup d'argent entrent « dans le royaume de Dieu ! Oui, je vous le dis encore une « fois : il est plus facile à un chameau de passer par le « chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le « royaume du ciel. » Le dieu de l'argent, Plutus, était en même temps pour les anciens, Pluton, l'esprit des ténèbres. Faire passer un éléphant par le trou d'une aiguille était, chez les Juifs, une expression proverbiale, pour exprimer une chose impossible. Mais cette image devait d'ailleurs se présenter d'autant plus facilement ici, que Jésus et ses disciples se trouvaient sur la grande route, que prenaient les caravanes pour aller en Arabie, et que traversaient continuellement des chameaux chargés de marchandises. Les disciples cependant étaient presque scandalisés de cette assertion de leur maître, répétée par trois fois, qu'il n'y a point de salut pour les riches. Ils ne comprenaient pas que, dans le langage de l'Ancien comme du Nouveau Testament, riche et impie signifient la même chose, comme on peut le voir au Psaume LII, au chapitre LIII d'Isaïe, v. 9; au chapitre VI d'Amos, v. 1; au chapitre VI de saint Luc, v. 24; au chapitre VI de la première Épître à Timothée, v. 17; au chapitre I de saint Jacques, v. 10. Le Christ avait pourtant déjà crié malheur sur les riches dans le sermon de la montagne. Ils ne comprenaient pas que le Sauveur avait voulu dire qu'un chameau entrerait plus facilement avec sa charge par le chas d'une aiguille qu'un riche avec ses richesses par la porte du ciel, lorsque ses richesses sont pour lui une occasion de scandale. *Bienheureux celui qui jeûne, afin de pouvoir nourrir un pauvre*, c'est-à-dire celui qui renonce à son superflu, et se borne au strict nécessaire. Cette

sentence de Notre-Seigneur nous est venue par une tradition apostolique, et nous a été conservée par Origène dans ses sermons latins sur le troisième livre de Moïse; et elle est bien propre à ébranler la conscience des riches et des grands du siècle, qui consument dans de folles dépenses le fruit des sueurs du pauvre et de l'artisan. Les paroles de Notre-Seigneur renferment encore un autre sens plus large et plus profond, qui nous est indiqué aussi par la tradition. Nous lisons, en effet, dans les livres des rabbins : « Ouvrez-moi, dit Dieu le Sei-« gneur, ouvez-moi la porte du repentir pas plus large « seulement que le trou d'une aiguille, et je vous ouvrirai « les portes de la miséricorde si larges que vous pourrez « y entrer sur un char attelé de quatre chevaux. » (*Midrasch schir haschirim*, in c. v cantic.) Mais les siens ne l'ont point reçu, et les enfants des hommes n'ont point fait pénitence; c'est pour cela que la porte du ciel est devenue étroite comme le chas d'une aiguille.

« Ses disciples s'étonnèrent encore davantage lorsqu'ils « entendirent ceci, et ils dirent : Qui peut donc encore « être sauvé? Mais Jésus, les regardant, répondit : Pour « les hommes, c'est impossible, mais tout est possible « pour Dieu. Efforcez-vous donc d'entrer par la porte « étroite : car étroite est la porte qui va au ciel, mais « large est la porte qui mène à l'abîme. Et je vous le dis : « beaucoup essaieront d'entrer, et ne le pourront pas. « Personne ne peut donc être mon disciple s'il ne renonce « à tout ce qu'il possède. » Puis il continua : « Si ton œil « droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi; « car il vaut mieux pour toi entrer dans la vie avec un « seul œil que d'avoir deux yeux et de tomber dans l'en-

« fer, dans le feu inextinguible, où leur ver ne meurt « point, où leur feu ne s'éteint point. Et si ta main droite « te scandalise, coupe-la, et jette-la loin de toi; car il « vaut mieux pour toi perdre un de tes membres et en- « trer estropié dans la vie éternelle que d'avoir les deux « mains pour être jeté dans le feu éternel, où leur ver ne « meurt point, où leur feu ne s'éteint point. De même, « si ton pied droit te scandalise, coupe-le et le jette; car « il vaut mieux pour toi entrer dans la vie éternelle boi- « teux ou estropié que d'être jeté avec tout ton corps dans « l'enfer, où leur ver ne meurt point, où leur feu ne « s'éteint point; car chacun doit être salé avec le feu, « de même que chaque victime doit être salée avec le « feu. »

Parmi les commandements que le Sauveur rappelle au jeune homme riche, il cite en premier lieu : Tu ne commettras point d'adultère. C'est qu'il venait de répondre aux pharisiens qui l'avaient interrogé sur le divorce et l'adultère. Il est remarquable aussi qu'il appelle pour la première fois ses disciples *mes petits enfants*. C'est qu'il venait encore de caresser les petits enfants qu'on lui avait amenés, et de déclarer que c'était pour eux que le royaume du ciel était ouvert. C'est ainsi que tout s'accorde et se suit dans le récit évangélique. Comment peut-on ne voir là qu'un mythe?

« Pierre, interrompant Jésus, se mit à lui dire : Voici « que nous avons tout quitté pour vous suivre; quelle « sera notre récompense? Jésus lui répondit : En vérité, « je vous le dis : lors de la rénovation des choses, quand « le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, « vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze

« tribus d'Israël. Car quiconque est persécuté et quitte, à « cause de moi ou de mon nom, à cause de l'Évangile ou « du royaume de Dieu, sa maison, ses frères ou ses sœurs, « son père ou sa mère, sa femme et ses enfants, ou ses « champs, recevra maintenant, en ce temps même, cent « fois autant, maisons, frères, sœurs, mères et fils, et « dans le siècle futur la vie éternelle : car des premiers, « beaucoup seront les derniers, et des derniers beaucoup « les premiers. Quiconque, au contraire, aime plus que « moi son père ou sa mère n'est pas digne de moi ; et qui- « conque aime plus que moi son fils ou ses sœurs n'est « pas digne de moi. Et quiconque ne prend pas sur soi « sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi, et ne « peut être mon disciple. Celui qui me confesse devant les « hommes, je le confesserai aussi devant mon Père au « ciel. Mais celui qui me renie devant les hommes, je le « renierai aussi devant mon Père au ciel. Et celui qui rou- « git de moi et de mes paroles devant cette race adultère « et corrompue, le Fils de l'homme rougira aussi de lui « lorsqu'il viendra dans sa gloire et dans la gloire de son « Père avec les saints anges. »

CHAPITRE XXIX

Jalousie des fils de Zébédée. Salomé.

« La mère de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, vint « à Jésus avec ses fils, se prosterna devant lui, et lui « demanda une grâce. Nous voudrions, dit-elle, que, « quoi que ce soit que nous vous demanderons, vous le

« fassiez pour nous. Il leur dit : Que voulez-vous que je « fasse pour vous? Elle répondit : Accordez-nous et « ordonnez que mes deux fils soient assis un jour dans « votre gloire, l'un à votre droite, et l'autre à votre « gauche. Mais Jésus leur dit : Vous ne savez pas ce que « vous me demandez. Pouvez-vous boire le calice que « je boirai, et recevoir le baptême dont je serai baptisé? « Ils répondirent : Nous le pouvons. Jésus leur dit : Le « calice que je bois, vous le boirez en effet; et vous serez « baptisés du baptême dont je suis baptisé moi-même. « Mais pour être assis à ma droite ou à ma gauche, je « ne puis le donner qu'à ceux pour qui c'est préparé. « Les dix autres, entendant ceci, s'indignèrent contre « Jacques et Jean, les deux frères. Mais Jésus, les appe- « lant vers lui, leur dit : Vous le savez, ceux qui se « croient princes et rois règnent sur les peuples; et les « grands qui ont la puissance sont nommés gracieux « seigneurs. Mais il n'en doit pas être ainsi parmi vous : « vous ne devez pas vous laisser appeler maîtres; car « vous n'avez qu'un maître : le Christ. Pour vous, vous « êtes tous frères. Vous ne devez non plus appeler per- « sonne sur la terre votre père; car vous n'avez qu'un « Père, qui est au ciel. Vous ne devez pas non plus vous « laisser appeler docteurs; car vous n'avez qu'un doc- « teur : c'est le Christ. Celui qui veut être le plus grand « et le premier parmi vous, qu'il soit comme le plus « petit et comme votre serviteur; et celui qui veut être « le premier parmi vous, qu'il soit le dernier de tous, « et le serviteur des serviteurs. Car le Fils de l'homme « lui-même n'est pas venu pour se faire servir, mais « pour servir, et donner sa vie comme rançon pour

« beaucoup. Vous, au contraire, vous aimez mieux « vous agrandir dans les petites choses, et avoir d'autant « moins des grandes. » Cette dernière phrase se trouve dans un vieux manuscrit grec. Ce que dit Notre-Seigneur au chapitre VIII de saint Marc, v. 33, offre un sens analogue.

« C'est vous pourtant qui êtes toujours restés près de « moi dans mes épreuves; aussi je vous garantis le « royaume, comme mon Père me l'a garanti, afin que « vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, « et que vous siégiez sur des trônes pour juger les douze « tribus d'Israël. » Les fils de Zébédée et Salomé, leur mère, étaient jaloux des promesses que Jésus avait faites à Pierre. Dans le grand conseil de Jérusalem, les deux principaux membres après le nasi ou prince du sanhédrin s'appelaient l'un *le père* ou *l'ancien*, et l'autre *le sage*. C'étaient ces deux places que Salomé voulait procurer à ses fils à côté du Christ, dans le royaume qu'il allait bientôt fonder, ou dans le sanhédrin céleste. Le titre de père était très-recherché par les rabbins : c'est pour cela que Notre-Seigneur dit à ses disciples qu'ils ne doivent appeler personne leur père, ni se faire appeler eux-mêmes maître et docteur.

CHAPITRE XXX

Résurrection de Lazare. Cérémonies des funérailles chez les Juifs.

« Un certain Lazare, de Béthanie, village où demeu- « raient Marie et Marthe, sa sœur, était malade. Ses

« sœurs envoyèrent donc à Jésus, et lui firent dire : Sei-« gneur, celui que vous aimez est malade. » Depuis son dernier voyage à Jérusalem pour la fête de Pâques, Notre-Seigneur avait toujours logé dans la maison de Lazare et de ses sœurs ; et il paraît que, pendant son dernier séjour, il y avait souvent trouvé le soir un refuge. « A cette nouvelle il « dit à ses disciples : Cette maladie n'est pas pour la mort, « mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu « soit glorifié par là. Quoique Jésus aimât Marthe et sa « sœur Marie et Lazare, il resta néanmoins deux jours « encore dans le lieu où il se trouvait après avoir appris « la maladie de celui-ci. » De même que tout le reste, ce que rapporte ici l'Évangéliste a un fondement, et trouve sa justification dans l'histoire. En effet, c'était un usage en Israël, comme nous le lisons dans le Talmud (*Hieros. Pea*, cap. 3, fol. XVII, 3), que les amis ou les parents plus éloignés ne vinssent visiter leurs parents malades qu'après trois jours, lorsque la maladie n'était pas jugée dangereuse. « Puis il dit à ses disciples : Allons maintenant en « Judée. » Car ils étaient dans la terre de Pérée ou dans la Palestine, au delà du Jourdain. « Ils lui répondirent : « Comment, en Judée ? » Telle est la version que donne Ammonius d'Alexandrie dans son *Harmonie des Évangiles*, d'après des manuscrits authentiques qu'il avait à sa disposition. Ammonius écrivait à peu près cent ans après la mort de saint Jean. « Maître, les Juifs voulaient tout der-« nièrement vous lapider, et vous voulez y retourner ? « Mais Jésus dit : Le jour n'a-t-il pas douze heures ? Celui « qui marche pendant le jour ne se heurte pas ; car il « voit la lumière du monde ; mais celui qui marche dans « la nuit se heurte, parce que la lumière n'est point en

« lui. » C'est comme s'il voulait dire : De même que personne ne peut rien ajouter ni retrancher aux heures du jour, ainsi personne ne peut abréger la durée de ma carrière publique, qui doit être de douze heures, c'est-à-dire un demi-jour, ou une demi-semaine d'années. Pour vous qui marchez avec moi, la lumière du monde, soyez sans inquiétude. Voir le jour du Messie s'appelait, chez les Juifs, voir la lumière du monde.

« Après qu'il eut dit cela, il ajouta : Lazare, notre « ami, dort ; mais je vais pour l'éveiller. Ses disciples lui « dirent : Maître, s'il dort, il est donc mieux ? Mais Jésus « avait dit cela de sa mort, tandis qu'ils croyaient qu'il « parlait d'un sommeil ordinaire. Jésus leur dit donc « ouvertement : Lazare est mort ; et je me réjouis à cause « de vous, de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez : « allons donc vers lui. Thomas, surnommé Dydime, dit « alors : Allons aussi, pour mourir avec lui. Lorsque « Jésus arriva, il trouva qu'il était déjà depuis quatre « jours dans le tombeau. » Lazare était mort pendant que les messagers étaient venus annoncer à Jésus sa maladie ; et Notre-Seigneur, après être resté deux jours, avait encore plus d'un jour de voyage pour aller le trouver. « Or Béthanie était près de Jérusalem, seulement à quinze « stades environ de cette ville. » L'évangéliste se sert du passé : « Béthanie était. » C'est qu'en effet cette ville fut détruite dans une émeute, vingt ans à peu près avant que saint Jean écrivît son Évangile et avant la ruine totale de la Judée. « Il était donc venu beaucoup de Juifs chez « Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur « frère. »

Voici quelles étaient les cérémonies des funérailles chez

le peuple juif. Celui qui devait ensevelir un mort ne pouvait, avant la sépulture, ni manger de chair, ni boire de vin, ni prendre quoi que ce fût, seul ou avec d'autres, dans la maison où était le cadavre. Il restait ainsi complétement à jeun tout le premier jour; mais il était aussi pendant tout ce temps dispensé des prières que les Juifs devaient réciter chaque jour. Dès que le corps était porté hors de la maison pour être enterré, ce qui arrivait ordinairement trois heures après la mort, on enlevait tous les siéges et les lits, car pendant sept jours on s'asseyait par terre. On louait des joueurs de flûte et des pleureuses qui accompagnaient le corps en poussant des cris et des lamentations. Puis venaient la famille, les voisins, les amis et les connaissances. Les femmes marchaient les premières, parce que, disaient les rabbins, c'était par elles que le péché était entré dans le monde. Le Sohar conseille même aux hommes de détourner d'elles la vue et de s'en aller sans les regarder, parce que l'ange de la mort se tient caché derrière elles. Lorsqu'on était rendu au cimetière ou à la maison de l'éternité, comme l'appelaient les Juifs, on chantait le Psaume xc; puis on faisait sept fois le tour du corps : et après qu'on avait descendu le cercueil dans le tombeau on roulait dessus une pierre. Le deuil s'arrêtait sept fois en allant au cimetière et en en revenant; et à chaque fois on adressait à la famille des paroles de consolation comme celles-ci : « Asseyez-vous, très-chers, asseyez-vous; relevez-vous, chères âmes, relevez-vous. » Les pleureuses, de leur côté, disaient aux assistants : « Venez à moi, vous tous dont le cœur est dans la langueur et l'amertume, afin de pleurer sur votre prochain. »

Lorsqu'on était de retour à la maison, les membres de la famille, la tête voilée et les pieds déchaussés, s'asseyaient à terre, puis les voisins et les pleureuses, qui étaient au moins au nombre de dix, formaient un cercle autour d'eux, et c'est alors que commençaient proprement les lamentations. Aussitôt que les parents ou les amis ouvraient la bouche, on répondait à leurs plaintes par des paroles de consolation. Beaucoup cependant ne voulaient point se laisser consoler, et terminaient ainsi la cérémonie. Toutes ces solennités n'avaient point lieu pour les serviteurs ou les servantes, ni pour les prisonniers, ni pour les pauvres, ni pour les enfants. Le temps des lamentations durait trente jours, dont les trois premiers étaient consacrés aux larmes, les sept suivants aux gémissements, et les vingt autres à la douleur. Pendant tout ce temps on ne pouvait ni se raser, ni se peigner les cheveux ou la barbe, ni se laver les mains ou la tête, ni changer de vêtements. Les hommes déchiraient leurs habits, qui ne pouvaient plus être recousus pendant les trente jours. Pendant les sept premiers jours on ne saluait personne. Ni les hommes ni les animaux ne travaillaient dans la maison; et si le défunt était un grand personnage, ou jouissant d'une grande considération, le lieu tout entier portait le deuil et gardait le repos. Pendant les trois premiers jours on allait au tombeau pour voir le mort; car les Juifs croyaient que pendant trois jours l'âme voltigeait autour de sa dépouille mortelle, afin d'y rentrer; mais qu'ensuite elle l'abandonnait, dès qu'elle voyait son visage se décomposer. Aujourd'hui encore c'est une coutume à Jérusalem que le curé du Saint-Sépulcre visite pendant trois jours, hors de la ville, les tombeaux

des défunts. Le tombeau tenait lieu chez les Juifs de chambre mortuaire, parce que l'enterrement se faisait de très-bonne heure, et c'est pour cela qu'on visitait le corps pendant trois jours, après avoir ôté la pierre, que l'on remplaçait ensuite. C'est après ces trois jours que la mort était parfaitement constatée; aussi le troisième jour était le plus triste, celui où les lamentations étaient les plus déchirantes. Après cela, c'était la coutume chez les Juifs, comme chez tous les autres peuples, de boire en l'honneur du défunt pour se consoler.

Les trois jours des pleurs étaient déjà passés pour Lazare. Déjà on avait pour la troisième fois inspecté son corps, et l'on s'était assuré de sa mort : on était déjà au quatrième jour. Mais ses deux sœurs étaient encore assises à terre, la tête penchée, dans la douleur et les larmes; les Juifs de Jérusalem étaient encore autour d'elles pour les plaindre et les consoler, jusqu'à ce que la semaine du grand deuil fût écoulée; car Lazare était considéré non-seulement dans son quartier, mais dans toute la ville et même dans toute la Judée. Quelqu'un vint annoncer à Marthe que le Sauveur approchait. « Marthe ayant appris « que Jésus venait, elle alla vite à sa rencontre, tandis « que Marie resta assise à la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait « pas mort; mais je sais aussi que Dieu vous accordera « tout ce que vous lui demanderez. Jésus lui dit : Ton « frère ressuscitera. Marthe lui répondit : Je sais bien « qu'il ressuscitera lors de la résurrection du dernier « jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie : qui « croit en moi vivra, quoiqu'il soit mort; et celui qui, « vivant encore, croit en moi ne mourra point. Crois-tu

« cela? Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que vous « êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui est venu dans « le monde. Après avoir dit ces paroles, elle courut « appeler Marie, sa sœur, et lui dit à l'oreille : Le Sei- « gneur est là, et il te demande. Aussitôt Marie se leva « et vint à lui, car Jésus n'était pas allé plus loin dans « le village; mais il était encore à la place où Marthe « l'avait rencontré. Cet endroit était un lavoir situé hors de la ville, selon la coutume de l'Orient, et que l'on montre encore aujourd'hui. C'était de ce côté, et tout près de là, qu'était le tombeau; et c'est pour cela que Notre-Seigneur n'était pas allé plus loin.

« Les Juifs qui étaient avec Marie à la maison et qui la « consolaient, voyant qu'elle se levait à la hâte et qu'elle « sortait, la suivaient, disant : Elle va au tombeau pour « y pleurer. » Ils la suivirent à quelque distance; car aucun Juif ne pouvait accompagner une femme, bien moins encore lui parler en public, lors même que cette femme était de sa famille. Un mari ne pouvait pas même paraître sur une place publique avec sa femme. La coutume avait probablement adouci ces prescriptions, introduites par les pharisiens. « Marie étant venue où Jésus « était, et l'ayant vu, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas « mort. Jésus, la voyant dans les larmes ainsi que les « Juifs qui la suivaient, fut profondément touché, et dit « tout ému dans son âme : Où l'avez-vous mis? Elles lui « dirent : Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura. Les « Juifs dirent alors : Voyez donc comme il l'aimait! Mais « d'autres disaient : Celui qui a rendu la vue à l'aveugle « ne pouvait-il empêcher celui-ci de mourir? Jésus se

« troubla lui-même une seconde fois, et vint au tom-« beau. » Les cimetières, chez les Juifs, devaient être situés à une distance de trois mille coudées de l'enceinte de la ville, et de deux mille coudées des faubourgs. « C'était une grotte, et il y avait devant une pierre. Jésus « dit donc : Enlevez la pierre. Mais Marthe lui répondit : « Seigneur, il sent déjà, car il est là depuis quatre jours. « Jésus lui répondit : Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu « verras la gloire de Dieu? Ils ôtèrent donc la pierre. « Jésus leva les yeux et dit : Père, je vous remercie, de « m'avoir exaucé; je sais bien que vous m'exaucez tou-« jours; mais je le dis pour le peuple qui m'entoure afin « qu'ils croient que vous m'avez envoyé. Et lorsqu'il eut « dit ceci il cria à haute voix : Lazare, sors! Le mort « sortit aussitôt, les mains et les pieds enveloppés de « linges et le visage couvert d'un suaire. Et Jésus leur « dit : Déliez-le, afin qu'il puisse marcher. » Tacite, au livre v de ses *Histoires*, dit que les Juifs avaient coutume d'ensevelir leurs morts à la manière des Égyptiens. Il fait évidemment allusion aux linges et aux bandelettes qu'on roulait autour de leurs mains et de leurs pieds. Jésus fit ce miracle quarante jours environ avant sa Passion, ou le 6 mars de l'an 29, qui était cette année un dimanche. Il avait passé trois mois au delà du Jourdain.

CHAPITRE XXXI

Excommunication et manifeste contre le Christ.

« Beaucoup de Juifs qui étaient venus trouver Marie et « Marthe, et avaient été témoins du miracle de Jésus, cru-

« rent désormais en lui. Quelques-uns d'entre eux allèrent « trouver les pharisiens, et leur dirent ce que Jésus avait « fait. Les princes des prêtres et les pharisiens réunirent « le grand conseil, et dirent : Que faire? Cet homme fait « beaucoup de miracles. Si nous le laissons continuer, « nous finirons par croire tous en lui, et alors les Ro-« mains viendront, et prendront le pays et ses habitants. » Quelle leçon dans ces paroles de l'Évangile! Les membres du grand conseil eux-mêmes commencent à soupçonner que Jésus est le Messie. Ils ne peuvent contester la vérité de ses miracles. Mais, au lieu de se rendre à l'évidence que ces miracles devaient porter dans leur âme, ils résistent à la vérité, et semblent craindre que de nouveaux prodiges ne les fassent croire enfin comme les autres à cet homme, qui n'a d'autre puissance que celle de sa parole, et qui dédaigne la force extérieure. Car c'est là un trait caractéristique de la lâcheté de la nature humaine et de sa servitude depuis le péché, qu'elle ne puisse, en quelque sorte, supporter une obéissance volontaire ni se soumettre librement à une puissance morale, mais qu'elle n'obéisse qu'à la force matérielle. Il faut le fouet à la bête dans l'homme, parce qu'il a perdu l'art de se dominer soi-même. C'est pour cela que les Juifs, pendant qu'ils étaient gouvernés par des juges et des prophètes, demandaient des rois. C'est pour cela qu'ils n'eurent de repos que lorsqu'ils furent tombés sous le joug des Romains. C'est aussi pour cela que les hérétiques et les schismatiques ont mieux aimé de tout temps souffrir le joug de fer d'un pape césar que de se soumettre volontairement à une loi supérieure sous le sceptre d'un pasteur spirituel. Les Juifs ne pouvaient concevoir l'idée d'un Messie n'ayant de pouvoir

que sur les âmes. Ils ne voulaient point d'un tel Messie; et ils auraient mieux aimé s'en passer que de se soumettre à lui. En effet, nous lisons dans les livres des rabbins ces paroles vraiment étonnantes, qu'Israël n'a pas besoin d'un Messie, puisque celui-ci ne doit venir que pour secourir les païens. (*Bereschith rabba*, fol. 110.) Et c'est là ce qui rendit le peuple juif si coupable, que Dieu, pour punir son crime, sembla oublier pour un instant sa miséricorde, et, n'écoutant que sa justice, enveloppa toute la nation dans une ruine commune. Ce qui donne à l'histoire du peuple d'Israël un intérêt si tragique, c'est que, placé par la Providence pour représenter et propager l'idée la plus haute et la plus sainte, et attendant le Messie comme le terme et le but de son développement historique, il périt après avoir fait mourir ce même Messie, qu'il avait espéré si longtemps.

« L'un d'eux, nommé Caïphe, qui était grand prêtre « cette année, leur dit donc : Vous n'y entendez rien, « vous ne savez donc pas qu'il vaut mieux pour nous « qu'un homme meure pour le peuple plutôt que tout « le peuple soit perdu. Or il ne disait pas cela de lui-« même; mais, comme il était grand prêtre cette année-« là, il prophétisa que Jésus mourrait pour le peuple, « non-seulement pour le peuple, mais aussi afin de « réunir les enfants dispersés du Seigneur. Et, à partir « de ce jour, ils résolurent de le faire mourir. » En d'autres termes, ils l'excommunièrent. L'Évangéliste remarque que Caïphe était grand prêtre l'année de la mort du Christ. C'est que le souverain pontificat n'était plus donné à vie, comme autrefois, et que plusieurs possédaient en même temps cette dignité, quoiqu'il n'y en eût qu'un seul à en

exercer les fonctions. Une tradition des rabbins, consignée dans le Talmud, rapporte que le Christ a été excommunié avec quatre cents trompettes, c'est-à-dire par quatre cents prêtres, et qu'il a été dénoncé publiquement quarante jours avant sa mort; qu'il a été condamné à mort comme magicien et séducteur du peuple. Or nous savons, par le témoignage de Josèphe, qu'il y avait alors dans le royaume de Juda vingt mille prêtres et trente mille lévites. Mais, outre le temple, ils avaient encore à Jérusalem de 460 à 480 synagogues ou églises nationales pour les Juifs qui affluaient chaque année dans cette ville de toutes les contrées de la terre. Les prêtres publiaient toujours au son des trompettes l'excommunication à tous ses degrés. Ainsi, le Fils de Dieu fut excommunié et dénoncé comme tel au peuple par le clergé tout entier de Jérusalem, qui représentait tout le peuple juif.

L'Église judaïque avait trois sortes de censures : l'exclusion ou l'excommunication mineure. Ceux qu'elle frappait étaient interdits pour trente jours, pendant lesquels ils ne pouvaient approcher ni de leurs femmes ni de leurs enfants moins de quatre coudées de distance, et ne pouvaient prendre part au service divin que couchés vers la terre. La seconde censure était la malédiction ou l'expulsion de la synagogue et de toute société humaine. La troisième était l'anéantissement. Celui qui l'avait encourue était exclu à jamais de la synagogue, maudit éternellement devant Dieu et les hommes, et son âme était livrée à Satan. D'autres, néanmoins, regardent cette troisième censure comme identique avec la seconde. C'est de cette excommunication majeure que Notre-Seigneur fut frappé, et ceci arriva précisément le jour où les Juifs

célébraient la mort de Moïse. Il y avait, au reste, vingt-quatre causes d'excommunication, parmi lesquelles plusieurs pouvaient être appliquées au Sauveur par la mauvaise foi de ses ennemis, comme, par exemple, le mépris des traditions, la profanation du sabbat, etc. L'excommunication n'était pas une institution particulière aux Juifs; mais on la retrouve chez tous les peuples et dans toutes les religions. César la trouva chez les druides. Le premier excommunié fut Caïn; et c'était à ce meurtrier de son frère que l'on égalait le Sauveur du monde! Saint Paul, dans sa première Épître aux Corinthiens, ch. XII, constate aussi que Jésus fut frappé d'anathème par les Juifs. Les prêtres ne se contentèrent pas de l'excommunier dans le secret du temple; mais, comme saint Jean le témoigne à plusieurs reprises dans son Évangile, ch. XI, ils l'excommunièrent publiquement, et le dénoncèrent au peuple, de sorte que chacun pouvait le prendre et le tuer. Et le même apôtre nous apprend au chapitre XII que beaucoup des principaux d'entre les Juifs n'osèrent se déclarer publiquement en sa faveur dans la crainte d'encourir l'excommunication.

« A cause de cela, continue l'évangéliste, Jésus ne « parut plus en public parmi les Juifs; mais il s'éloigna « dans une contrée près du désert, dans une ville qui « s'appelait Éphraïm, et il y séjourna avec ses disciples. » Éphrem ou Éphraïm, que le Sauveur choisit pour sa dernière retraite après son excommunication, était une petite ville de l'ancien royaume d'Israël, non loin de Bethel, et à huit lieues environ au nord de Jérusalem. Elle était située sur la lisière du désert pierreux et montagneux qui s'étend, au nord, de Bethhaven à Scythopolis, et au sud

jusqu'à la mer du désert. Il parcourut ainsi les voies où l'avaient précédé les prophètes, et il chercha son dernier asile dans ce même désert où Élie, fuyant la persécution d'Achab et de Jézabel, avait été nourri miraculeusement par des corbeaux, et près de ce même ruisseau, nommé Crith, où Jean, le second Élie, avait baptisé. Quoiqu'il ne reste plus aucune trace depuis longtemps de la ville d'Éphraïm, on sait néanmoins d'une manière certaine qu'elle existait au lieu où est aujourd'hui le bourg arabe el-Taiyibeh. Comme elle était peu éloignée de la grande route de Galilée, Notre-Seigneur y avait probablement séjourné plusieurs fois. Peut-être aussi ses apôtres, dans leur mission, y avaient trouvé un accueil favorable; de sorte qu'il put y jouir avec ses disciples de la sécurité qu'il cherchait. Il n'y resta que quatre semaines environ, après lesquelles les jours du Fils de l'homme furent remplis, et sa dernière heure arriva. Ainsi fut accomplie, en quelque manière, cette ancienne prédiction, que le Messie, le fils de Joseph, viendrait d'Éphraïm, et entrerait dans sa gloire par beaucoup de souffrances.

SIXIÈME SECTION

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PAQUE DU SAUVEUR, DU 16 AU 20 AVRIL DE L'AN DE ROME 782, OU 29 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

Dernier pèlerinage de Jésus-Christ à Jérusalem.

« Or la fête de la Pâque des Juifs approchait, et beau-
« coup montaient à Jérusalem avant les jours de la fête
« pour se purifier. » Aucun Israélite ne pouvait célébrer la fête avec quelque souillure légale; mais il devait d'abord se purifier. Aussi, chaque année une multitude de Juifs se rendaient à cette époque à l'étang de Siloé, ou à la source de Bethsaïda. Celui, par exemple, qui avait fait un vœu, ou qui s'était consacré à Dieu comme Nazaréen pour trente jours, se coupait alors pour la première fois les cheveux et la barbe. Celui qui s'était souillé en touchant un mort devait se faire asperger pendant sept jours avec l'eau de la purification, mêlée avec les cendres d'une vache rouge. Celui qui sortait de prison, ou qui portait à ses souliers de la poussière des pays habités par les païens; celui encore qui venait d'être absous de l'excommunication, devaient subir une purification particulière. Chaque Juif devait aussi se couper les cheveux et laver ses ha-

bits, pour célébrer plus décemment la fête; et ceux qui négligeaient de le faire avant les sept jours saints devaient réparer leur omission le premier jour de la fête. C'est de tous ceux-là que l'évangéliste parle en cet endroit.

« Ils cherchaient Jésus, et se disaient dans le temple « les uns aux autres : Que pensez-vous de ce qu'il ne « vient point à la fête? Car les princes des prêtres et les « pharisiens avaient donné ordre que, si quelqu'un savait « où il était, il le découvrît, afin qu'ils le fissent prendre. « Or comme le temps auquel il devait être enlevé de ce « monde approchait, Jésus prit avec lui les douze, et « ils montèrent à Jérusalem. Il marchait devant eux, car « ils avaient peur, et ils ne marchaient après lui qu'avec « crainte. Et il se mit à leur dire ce qui allait leur arriver : « Voici que nous montons à Jérusalem; et tout ce que les « prophètes ont écrit du Fils de l'homme va s'accomplir. « Il sera livré aux grands prêtres, aux docteurs de la « loi et aux anciens; ils le rejetteront, le condamneront « à mort et le livreront aux païens. Il aura beaucoup « à souffrir de ceux-ci; ils le tourneront en dérision, « le conspueront, le flagelleront, et le feront mourir en« suite; mais il ressuscitera le troisième jour. Et il leur « parlait ouvertement de ces choses. Pierre alors le prit « à part, et le reprenant lui dit : Maître, qu'il n'en soit « pas ainsi; vous ne devez pas souffrir ces choses. Mais « Jésus, se tournant vers lui, lui dit : Loin de moi, « Satan, tu m'es un scandale, car tu ne comprends pas « les choses de Dieu, mais seulement les choses des « hommes. Ils ne le comprenaient pas en effet; ces pa« roles étaient pour eux tous une énigme, et ils ne sa« vaient pas ce qu'il voulait dire. »

CHAPITRE II

L'aveugle mendiant. Jésus-Christ vient à Jéricho.

Pendant qu'ils descendaient la vallée d'Achor ou de l'Affliction, ils furent rejoints par les caravanes qui arrivaient des bourgs, des villes et des montagnes de la Galilée pour aller à la fête. Beaucoup ayant reconnu Jésus se réunirent à lui, et lui formèrent ainsi une nombreuse escorte. « Et comme il approchait de Jéricho avec ses dis-
« ciples, il se trouva qu'il y avait là sur le chemin un
« aveugle nommé Bartimée, qui mendiait. Entendant
« passer la foule du peuple, il demanda ce que cela si-
« gnifiait, et on lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui
« passait. Il se mit à crier bien haut : Seigneur, fils de
« David, ayez pitié de moi. Et comme ceux qui passaient
« voulaient lui imposer silence, il se mit à crier encore
« plus haut : Ayez pitié de moi. Jésus alors s'arrêta, et
« ordonna de le lui amener. On annonça cette nouvelle
« à l'aveugle en lui disant : Ayez bon espoir, et levez-
« vous ; il vous demande. Il jeta son manteau, sauta et
« vint à lui. Jésus lui dit : Que veux-tu que je te fasse ? Il
« dit : Maître, que mes yeux soient ouverts. Jésus eut
« pitié de lui, toucha ses yeux, et lui dit : Vois ; ta foi t'a
« sauvé ; et aussitôt il vit, loua Dieu, et le suivit dans
« le chemin. Et tout le peuple qui vit cela rendit grâces
« à Dieu, plein de joie. »

« Jésus vint à Jéricho, où la route le conduisait. » Jéricho, la ville des parfums, était, après Jérusalem, le lieu le plus considérable de la Judée. C'était la capitale de

la tribu de Benjamin; et elle avait vingt stades de circonférence. Elle avait été autrefois la place d'armes des Chananéens, et elle était encore entourée de fortifications. Pompée, il est vrai, avait détruit dernièrement les deux forts de Thrax et de Taurus, comme les appelle Strabon, qui étaient à l'entrée de la ville; mais elle avait encore l'ancienne citadelle nommée Dagon, construite par Simon Machabée, qui y avait été tué avec ses deux fils, et le nouveau fort de Cypros, que le roi Hérode venait de faire bâtir. Puis au-dessus de ces forts s'élevaient les montagnes, qui formaient un vaste amphithéâtre autour de la vallée délicieuse au milieu de laquelle était Jéricho. Nulle part on ne respirait un air plus pur. Des sources abondantes, dont les eaux, distribuées avec art par des canaux infinis, portaient partout la fécondité et la vie, faisaient de ce lieu le paradis de la Judée. C'est là aussi qu'Archélaüs avait fait planter ce bois de palmiers célèbre dans le monde entier. Là croissaient le figuier et l'arbuste qui fournit le baume; le palmier qui donne le miel, et presque toutes les autres productions des climats les plus chauds; la canne à sucre, l'indigo, etc. C'est que la plaine du Jourdain, près de Jéricho, avec le lac Asphaltite, était, par un phénomène singulier de la nature, située à six cents pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée, ce qui donnait au pays le même climat que celui de la basse Égypte. C'est dans le bassin de Jéricho que croissait le produit le plus précieux de la Judée et la source principale de son commerce, le baume. Les anciens auteurs, Théophraste, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, etc., en vantent la perfection. Les Égyptiens et les Arabes eux-mêmes avaient, au rapport de Strabon et de Tacite, des comptoirs

à Jéricho. C'était donc dans cette ville que se payaient les droits énormes qui avaient fait monter si haut le prix de cette substance, devenue pour les Juifs riches une chose presque nécessaire. Aussi y avait-il à Jéricho une multitude d'employés chargés de percevoir cet impôt. Ces hommes étaient, en général, méprisés et haïs du peuple, qui souffrait beaucoup de leurs vexations. Se lier avec eux n'était guère le moyen par conséquent de s'attirer la faveur de la multitude. Mais Jésus n'était point un chef de parti : il cherchait la gloire de son Père, et non la faveur des hommes; et ce qu'il voulait principalement c'était d'attirer à lui, pour les convertir, les pécheurs même les plus méprisés.

CHAPITRE III

Zachée.

Comme Jésus entrait à Jéricho, entouré par la foule du peuple qui le pressait, « il y avait là un homme nommé « Zachée, chef de publicains et fort riche, qui cherchait « à voir Jésus, et qui ne le pouvait à cause de la foule, « parce qu'il était petit de taille. C'est pourquoi il courut « devant et monta sur un figuier près duquel il devait « passer. Jésus, étant arrivé à cet endroit, leva les yeux, « l'aperçut, et lui dit : Zachée, hâte-toi de descendre, « car aujourd'hui même je veux loger chez toi. Celui-ci « descendit aussitôt, et le reçut avec joie. Cependant « Zachée, se présentant devant Jésus, lui dit : Seigneur, « je vais donner la moitié de mon bien aux pauvres,

« et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui en rendrai quatre « fois autant. » C'était sous un figuier que le Christ, trois ans et demi auparavant, avait appelé Philippe dans cette même contrée; et c'est sur un figuier qu'il appelle aujourd'hui le publicain. Zachée était, comme on le voit, un homme honorable, quoique sa profession fût méprisée. Les Juifs étaient obligés de donner aux pauvres la cinquième partie de leurs revenus; mais personne n'était tenu de donner davantage. Quant à lui, il s'offre de son plein gré à donner la moitié de ses biens, et se déclare prêt à restituer le quadruple à ceux à qui il a fait tort. C'était au reste une prescription de la loi mosaïque et de la loi romaine *de Furto*, parfaitement d'accord avec les rapports qui existaient à cette époque.

« Jésus lui dit : Cette maison a reçu aujourd'hui le « salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham ; « car le Fils de l'homme est venu pour chercher et sau- « ver ce qui était perdu. » Les écrits des rabbins nous parlent aussi d'un certain Zachée qui vivait à Jéricho à cette époque, dont le fils Jochanan fonda plus tard, avec la permission de l'empereur Titus, le sanhédrin de Jafna, et qui mourut ensuite dans un âge fort avancé. Le Zachée de l'Évangile était probablement de cette illustre famille : c'est ce que semblent indiquer les paroles du Sauveur : « Celui-ci est aussi un enfant d'Abraham. » Lorsqu'un pharisien devenait publicain, il était exclu de la société des autres pharisiens, comme un homme sans honneur. Au reste, les Zachée formaient une famille très-nombreuse, puisque déjà, au retour de la captivité de Babylone, sous Zorobabel, Esdras et Néhémie portent à sept cent soixante les membres de cette maison. Zachée avait

voulu seulement voir Jésus, et ce simple désir lui valut l'insigne honneur de le recevoir chez lui. Ceci arriva le 6 nisan ou 7 avril de l'an 29, qui était cette année un jeudi.

CHAPITRE IV

Parabole du Fils du roi et des dix livres.

« Le lendemain matin il sortit de Jéricho pour monter « à Jérusalem. » On découvre encore près de Jéricho les traces de l'ancienne voie romaine que parcourut en ce jour le Sauveur. Après avoir traversé un pays triste et désolé, il passa près de la ville d'Adommim, puis il trouva une hôtellerie dont il est parlé dans la parabole du Bon Samaritain. Elle s'appelait Bachurim. C'était là que David, fuyant devant Absalon, s'était reposé. C'était là que Semei lui avait jeté des pierres. C'était là encore qu'Achimas et Jonathas, ses fidèles serviteurs, s'étaient cachés dans un puits. Il existe encore aujourd'hui un caravansérail qui s'appelle le Kan du Samaritain : il est à deux lieues environ de Jérusalem.

« Comme ils approchaient de Jérusalem, et que plu-« sieurs s'imaginaient que le règne de Dieu devait pa-« raître bientôt, Jésus leur proposa cette parabole : Un « homme de grande naissance, s'en allant dans un pays « fort éloigné pour y prendre possession d'un royaume, « et s'en revenir ensuite, appela dix de ses serviteurs, « leur donna dix livres d'argent, et leur dit : Négociez « cet argent jusqu'à ce que je revienne. Mais comme

« ses sujets le haïssaient, ils lui envoyèrent une ambas-
« sade, et lui firent dire : Nous ne voulons point que
« celui-ci règne sur nous. Étant donc revenu, après avoir
« pris possession de son royaume, il fit appeler ses servi-
« teurs auxquels il avait donné son argent, pour savoir
« combien chacun avait gagné en le négociant. Le pre-
« mier, étant venu, lui dit : Seigneur, votre livre en a
« produit dix autres. Il lui dit : C'est bien, bon serviteur ;
« puisque tu as été fidèle en peu de choses, tu comman-
« deras sur dix villes. Le second, étant venu, lui dit :
« Seigneur, votre livre en a rapporté cinq autres. Son maître
« lui dit : Tu seras préposé sur cinq villes. Il en vint un
« troisième, qui lui dit : Seigneur, voici votre livre, que
« j'ai gardée dans mon mouchoir, car je vous craignais,
« sachant que vous êtes un homme sévère, qui redeman-
« dez ce que vous n'avez point donné, et voulez recueil-
« lir où vous n'avez point semé. Son maître lui répondit :
« Méchant serviteur, je te condamne par ta propre bouche.
« Puisque tu savais que je suis un homme dur, que je
« redemande ce que je n'ai point donné, et que je veux
« recueillir où je n'ai point semé, pourquoi n'as-tu donc
« pas placé mon argent dans une banque, afin qu'à mon
« retour je pusse le retirer avec les intérêts ? Il dit alors
« à ceux qui étaient présents : Otez-lui sa livre, et don-
« nez-la à celui qui en a dix. Seigneur, lui dirent-ils, il
« en a déjà dix. Il leur répondit : Je vous déclare qu'on
« donnera à celui qui a déjà, pour qu'il ait en abon-
« dance ; mais celui qui n'a rien, on lui ôtera encore ce
« qu'il a. Quant à mes ennemis, qui n'ont pas voulu
« m'avoir pour roi, qu'on me les amène ici, et qu'on
« les tue en ma présence. »

Un prince part pour prendre possession de son royaume, et ses sujets envoient après lui pour lui déclarer qu'ils ne veulent point de lui pour roi. N'est-ce pas là une parabole tout à fait invraisemblable, et qui donne beau jeu aux rationalistes ! La chose leur avait paru telle jusqu'ici ; mais il est temps de confondre leur fausse sagesse. Origène recommande à ceux qui étudient les saintes Écritures d'accepter comme littéralement vrai tout ce qui est écrit du Sauveur. Ce conseil trouve surtout son application dans cette parabole, qui, comme beaucoup d'autres, n'est que le reflet de l'histoire de cette époque. Le prince dont il est ici question, c'est Archélaüs, fils d'Hérode l'Ancien. Il était allé à Rome pour y obtenir de l'empereur l'héritage du royaume de son père, et pour revenir ensuite en prendre possession. Il avait confié, pendant son absence, ses terres, ses biens mobiliers et les trésors de son père à quelques amis et serviteurs fidèles, parmi lesquels l'historien Josèphe nomme un certain Philippe, qui, pendant le voyage de son maître, défendit courageusement les sommes qui lui avaient été remises contre la rapacité de Sabinus, gouverneur de Syrie. Mais une députation de cinquante Juifs avait suivi Archélaüs à Rome, et huit mille autres Juifs se joignirent à eux dans cette ville. Ils se présentèrent à l'empereur Auguste dans le sanctuaire d'Apollon, en présence des patriciens qui y étaient assemblés, et le prièrent de les délivrer des Iduméens, de leur permettre de vivre d'après les lois de leurs pères, et de réunir la Judée à la province de Syrie. Cependant Archélaüs obtint, grâce à l'appui du courtisan Nicolas de Damas, le titre de roi, qu'il convoitait, et revint dans son héritage, afin de récompenser ses partisans en leur confiant

l'administration des villes de son royaume, et de se venger de ceux qui s'étaient opposés à ses desseins. Ce rapport est encore plus frappant, si nous prenons la sentence du Sauveur qui termine la parabole telle qu'Origène la rapporte d'après la tradition : « Tu as été fidèle, » aurait dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, « dans une petite ville; va « donc dans une grande. » Au reste, les Juifs citaient volontiers les exemples de Moïse et de David, qui, parce qu'ils avaient été fidèles en des choses de peu d'importance, en gardant leurs troupeaux de la gueule des bêtes féroces, avaient mérité d'être choisis de Dieu comme pasteurs de son peuple.

C'est ici qu'il faut placer cette parole de Notre-Seigneur à ses disciples que nous trouvons consignée, d'après une tradition authentique, dans les *Constitutions apostoliques*, II, 36, et qui est rapportée par un grand nombre de Pères de l'Église, tels qu'Origène, Clément d'Alexandrie, etc., à savoir : « Soyez de bons banquiers. » Mais cette parabole trouvait encore son application dans la personne du Sauveur lui-même. Lui aussi allait à Jérusalem pour fonder son royaume; mais les Juifs, au lieu de l'accueillir, allaient se déclarer ouvertement contre lui. Cette parabole, rapportée par saint Luc, se rattache ici à une autre dont saint Matthieu nous a conservé quelques fragments : « Un roi avait un fils qu'il envoya dans son royaume pour « y gouverner à sa place; mais ses sujets le prirent, le « maltraitèrent et le tuèrent. Le roi, l'ayant appris, entra « dans une grande colère, envoya ses troupes, fit périr « les assassins et incendier leur ville. » L'explication de cette parabole est facile. Le roi est le Père céleste; son fils est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Celui-ci voulut établir

son royaume à Sion; mais les Juifs, le voyant arriver sans armes et sans l'appareil de la puissance extérieure, le trahirent et demandèrent son sang. Les armées du roi, ce sont les Romains, auxquels Dieu a remis la vengeance du crime commis contre son fils. Les meurtriers exécutés par ordre du roi, ce sont les 1,500,000 Juifs qui périrent dans la guerre contre les Romains; et la ville incendiée, c'est Jérusalem. C'est ainsi que le Fils de Dieu avait en quelques paroles prophétisé sa mort prochaine, la destruction de la ville sainte et la ruine de son peuple de prédilection.

« Après qu'il eut dit ceci, il continua son chemin vers « Jérusalem. » Ces paraboles ne nous offrent pas seulement un reflet des événements contemporains, mais elles portent encore, pour ainsi dire, l'empreinte des lieux où était Notre-Seigneur quand il les prononça. Il y parle, en effet, d'embûches et de meurtres. Or, d'après les récits des voyageurs, il n'y a pas dans toute la Palestine de vallée d'un aspect plus terrible que celle de Jéricho. Quelques troncs de palmiers rabougris, des ronces et des épines, tels sont les seuls objets qui frappent les regards. A droite s'élève la montagne de la Tentation, et à gauche on aperçoit la mer du désert. Le vautour est à peu près le seul hôte de ces lieux. Des grottes creusées dans la pierre calcaire favorisent les desseins criminels des voleurs et des brigands. C'est là que dans la parabole du Samaritain le voyageur est pillé et assommé. Cette route était si dangereuse que longtemps après la destruction de Jérusalem, lorsque la ville d'Aelia avait été bâtie à sa place, une cohorte stationnait entre Aelia et Jéricho pour secourir les voyageurs : c'est ce que nous apprenons par la notice de

l'empire d'Orient. Cette cohorte résidait probablement à Adommim, dont le nom signifie Mont rouge, et qui était appelé ainsi, disait-on, à cause du sang qui s'y était répandu. Encore aujourd'hui la gorge étroite et profonde que le voyageur rencontre entre Jéricho et Jérusalem porte le nom de Vallée du meurtre. Par l'effet d'une configuration extraordinaire du sol, les deux villes de Jérusalem et de Jéricho, quoique éloignées seulement de six lieues l'une de l'autre, sont situées, la première à 2,500 pieds au-dessus, et la seconde à 600 pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée, phénomène qui ne se retrouve peut-être nulle part ailleurs que dans cette terre des merveilles.

CHAPITRE V

Le Festin de Béthanie, 7 nisan ou 8 avril.

« Six jours avant la fête de Pâques (c'est-à-dire le « vendredi), Jésus vint à Béthanie, où Lazare était mort « et avait été ressuscité par lui. » Il y resta ce soir-là et le jour suivant, car c'était le sabbat. Or on ne pouvait, le jour du sabbat, faire plus de deux mille pas hors de la ville où l'on était, quoiqu'on pût, dans l'enceinte de la ville, fût-elle aussi grande que Ninive, marcher aussi longtemps qu'on le voulait. Notre-Seigneur n'aurait donc pu venir le jour du sabbat de Jéricho à Béthanie, puisqu'il y avait entre ces deux villes 18,000 pas de distance. Il n'y vint pas non plus le dimanche, puisque c'est dans ce jour qu'il fit son entrée à Jérusalem. Quant au peuple

qui l'accompagnait depuis Jéricho, il continua sa route, et dut arriver le vendredi même à Jérusalem. « A Béthanie « on lui prépara un souper. » C'était le repas du sabbat qui avait lieu le vendredi soir, et qui était toujours plus copieux que les autres. « Marthe servait; Lazare était « parmi les convives. Mais Marie prit une livre d'onguent « d'huile de nard précieuse, la versa sur la tête de Jésus « et en oignit ses pieds, qu'elle essuyait ensuite avec ses « cheveux; et l'odeur du parfum se répandit dans toute la « maison. Ce que ses disciples voyant, ils s'en fâchèrent « et dirent : A quoi bon cette perte? Et l'un d'eux, Judas « Iscariote, qui le trahit ensuite, dit : N'aurait-on pas dû « plutôt vendre ce parfum plus de trois cents deniers, et « en donner l'argent aux pauvres? Il parlait ainsi, non « parce que les pauvres lui tenaient au cœur, mais parce « que c'était un voleur, qui avait la bourse et portait avec « lui ce qui y avait été mis. »

C'est ainsi qu'ont parlé dans tous les temps, et de nos jours encore, tous ceux qui ont mis la main sur les biens de l'Église et sur les trésors du temple. Eux aussi savaient bien porter la bourse. Pourquoi ces dépenses, ce luxe dans les églises? Pourquoi de l'or, de l'encens, de la cire, des lampes qui brûlent toujours devant l'autel? Ne vaudrait-il pas mieux donner aux pauvres l'argent que l'on consume inutilement en ces sortes de choses? Ces hommes sont les dignes disciples du traître Judas. « Mais Jésus dit : « Pourquoi la tourmentez-vous? Laissez-la faire. Ce « qu'elle vient de faire à mon égard est une bonne œuvre; « elle a fait ce qu'elle a pu. En répandant ce parfum sur « mon corps, elle l'a fait pour le jour de ma sépulture; « ou encore : elle a embaumé d'avance mon corps pour

« la sépulture. » Ces paroles expriment clairement que Marie de Béthanie, Marie la Contemplative, ne prit aucune part à l'embaumement et à la sépulture de Notre-Seigneur après sa mort, mais qu'elle embauma en quelque sorte ici son corps par une anticipation prophétique. C'est pour cela que saint Jean, racontant l'histoire de la résurrection de Lazare, dit : « C'était là cette Marie qui oignit de par- « fums le Seigneur, et essuya ses pieds avec ses cheveux, » pour la distinguer par là de Marie-Madeleine. La sœur de Lazare était une âme si adonnée à la contemplation, que, lorsque le Sauveur arriva à Béthanie pour ressusciter son frère, elle ne sortit de la maison que lorsqu'il l'eut formellement demandée. Et plus tard, comme nous l'apprenons encore par l'Évangile, elle ne vit rien à Jérusalem de ses souffrances ni de sa sépulture. On peut voir par là combien est peu fondée l'opinion de ceux qui confondent Marie-Madeleine et Marie de Béthanie. Dans cette hypothèse, en effet, cette femme, qui était assise tranquillement aux pieds de Jésus, se serait, après cette première visite du Sauveur, livrée à une vie criminelle; elle aurait quitté Béthanie, et aurait vécu sur ses terres à Magdala; puis, poussée par le repentir, elle serait venue se jeter aux pieds du Sauveur, pour laver ses péchés dans les larmes. Or de tout cela l'évangéliste saint Jean ne dit pas un mot.

Jésus continua : « Vous avez toujours des pauvres parmi « vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous « voulez; mais pour moi, vous ne m'avez pas toujours. » Puis, jetant un regard lointain dans l'avenir de son Église, et considérant le culte dont elle devait honorer les saints, il dit : « En vérité, je vous le dis, partout où l'on annon-

« cera l'Évangile, dans tout l'univers, on racontera à sa « louange ce qu'elle vient de faire. Beaucoup de Juifs, « ayant appris que Jésus était à Béthanie, vinrent non-« seulement à cause de lui, mais aussi pour voir Lazare, « qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Les princes des « prêtres prirent donc dès lors la résolution de tuer aussi « Lazare, parce que beaucoup allaient à cause de lui, et « croyaient en Jésus. » Les Juifs racontent qu'au cinquième jour, c'est-à-dire le jour d'après l'arrivée de Jésus à Béthanie, le bruit s'en étant répandu à Jérusalem, le grand conseil envoya vers lui deux de ses membres, Ananie et Azarie, dans le but de lui tendre des piéges; que ces deux députés vinrent jusqu'à Nob, ville sacerdotale, située au couchant et tout près de Béthanie, et où l'arche d'alliance était restée pendant quelque temps. Or il est remarquable que ce même lieu porte encore aujourd'hui chez les Arabes le nom de Ville de Jésus, sans qu'on trouve rien dans l'Évangile qui puisse nous éclairer sur l'origine de ce nom.

CHAPITRE VI

L'Anon de Bethphagé.

« Le jour suivant (c'est-à-dire le dimanche), comme « ils approchaient de Jérusalem, et qu'ils étaient arrivés « à Bethphagé, près du mont des Oliviers, Jésus envoya « deux de ses disciples, en leur disant : Allez au village « qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant « un ânon lié, le petit d'une ânesse, qu'aucun homme

« n'a encore monté; déliez-le, et me l'amenez. Et si l'on « vous dit quelque chose, dites : Le maître en a besoin, « et on vous le laissera sans difficulté. Or tout ceci s'est « fait afin que cette parole du prophète fût accomplie : « Dites à la fille de Sion : Voici votre roi, qui vient à « vous plein de douceur, assis sur une ânesse, sur le « petit d'une ânesse. Les deux disciples, étant allés, « trouvèrent l'ânon lié à la porte, et firent comme le « Seigneur leur avait commandé. Pendant qu'ils déliaient « l'ânon, quelques personnes qui étaient là, les proprié- « taires, leur dirent : Pourquoi déliez-vous cet âne? Ils « répondirent comme le Seigneur leur avait commandé, « et dirent : Le maître en a besoin; et ils leur laissèrent « l'âne. Ils l'emmenèrent donc à Jésus, mirent leurs « habits sur son dos, et Jésus s'assit dessus. »

D'après saint Matthieu, les disciples prirent avec l'ânon l'ânesse sa mère, peut-être parce que, n'ayant pas encore été monté, il n'aurait pas marché sans elle. Saint Justin voit dans l'ânesse l'image du judaïsme vieilli, et dans l'ânon celle des païens que le joug du Seigneur n'avait pas encore disciplinés. Les ânes, qui étaient une partie de la richesse des patriarches, ont en Palestine une couleur rouge claire, et ne sont point paresseux comme chez nous. Ce sont, au contraire, des animaux vifs, adroits et persévérants. A la cour du roi, il y avait un officier chargé spécialement du soin des ânes. Quoiqu'il n'y eût rien d'humiliant à monter un âne, ce fut cependant par humilité que le Sauveur choisit de préférence cet animal; et c'est ainsi que les Juifs eux-mêmes l'avaient entendu. Il y avait en effet chez eux une tradition populaire qui disait que : Si Israël persevère dans le bien, le Messie

viendra vers lui dans les nuages du ciel; mais qu'autrement il viendra modestement sur un âne. Le roi Sapor, ayant à cause de cela proposé un jour aux Juifs de leur envoyer pour leur Messie un cheval, comme étant un animal plus noble, un Juif lui répondit fièrement : Aucun de vos chevaux ne vaut l'âne du Messie; car celui-ci a cent couleurs. Les rabbins ont toute la généalogie de cet âne, qui devait servir au Roi de la promesse. Ils le font descendre, par exemple, de l'âne qu'avait Abraham lorsqu'il voulut immoler son fils Isaac, et de celui qui portait Moïse lorsqu'il allait en Égypte. Le Sauveur était donc arrivé dans le faubourg de Jérusalem, qui allait jusqu'au mont des Oliviers, et comprenait le village Bethphagé. De là on allait, en traversant le ruisseau de Cédron, jusqu'à la montagne du temple, par un chemin pavé à la manière des voies romaines.

CHAPITRE VII

Entrée de Jésus à Jérusalem, 9 nisan ou 10 avril.

« La multitude du peuple, qui était venue pour la fête, « ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, ils prirent « des branches de palmiers, sortirent à sa rencontre; et, « comme il approchait de la descente du mont des Oli- « viers, toute la foule se mit à pousser des cris de joie, en « disant : Hosanna au fils de David; béni celui qui vient « au nom du Seigneur, le roi d'Israël! La plupart éten- « daient leurs habits sur la route; d'autres coupaient des « branches d'arbres, et les jetaient devant lui sur le

« chemin; et tous ensemble, tant ceux qui allaient de-« vant lui que ceux qui le suivaient, criaient et répé-« taient : Hosanna au haut des cieux! Béni Celui qui vient « au nom du Seigneur! Béni le royaume de David, notre « père, qui nous arrive maintenant. » Telle fut la procession solennelle qui descendit avec le Sauveur le mont des Oliviers, et dont les processions qui se font dans nos églises ne sont que le souvenir et l'image. Il y avait près du ruisseau de Cédron beaucoup de saules. Il est donc probable que ce furent des branches de saule et d'olivier que le peuple coupa pour faire cortége au Sauveur.

« Mais ses disciples ne pensaient point à ce qui avait « été écrit de lui, à savoir : Ne crains point, fille de « Sion; voici que ton roi vient assis sur un ânon. Ce ne « fut qu'après qu'il eut été glorifié qu'ils comprirent « qu'ils avaient accompli en lui cette parole. » On lit dans les auteurs juifs que, lorsque Moïse revint de chez Pharaon vers son peuple, il fut reçu au milieu des chants et des fanfares, et que les Hébreux jetaient leurs habits devant lui sur la route, en criant : Vive notre roi! C'était ainsi, au reste, que l'on recevait en général les rois en Orient. Hérodote raconte que Xerxès fut reçu de cette manière lorsqu'il traversa l'Hellespont et qu'il entra en Europe. Lorsque Simon Machabée eut conquis la citadelle de Jérusalem, il fit son entrée au milieu du chant des hymnes, du son des cymbales, et précédé de la foule, qui portait des branches de palmiers. La même chose eut lieu lorsque Judas Machabée vint consacrer de nouveau le temple, qui avait été profané. Cette coutume s'est conservée jusqu'à nos jours; et encore en 1834 le consul anglais de Damas, M. Farran, passant par Bethléhem, vit

arriver à sa rencontre des centaines d'hommes et de femmes, qui tout à coup, comme par une inspiration subite, étendirent leurs habits par terre devant son cheval, le suppliant d'intercéder pour eux auprès du vice-roi d'Égypte, dont ils avaient encouru la colère en se révoltant contre lui.

De tout temps et chez tous les peuples, les branches de palmier ont été considérées comme un signe de triomphe. Elles étaient la récompense des vainqueurs aux jeux olympiques. Les Juifs les liaient en faisceaux lors de la fête des Tabernacles, et quelquefois aussi à celle de la Pâque, et on les appelait alors *lulabin* ou *arcablin*, ou même *Hosanna*. *Hosanna au fils de David!* semble avoir été chez les anciens juifs une manière de se saluer, comme on se salue encore aujourd'hui dans beaucoup de pays par ces paroles : *Que Jésus-Christ soit loué*. Il est certain, du moins, que les Juifs se saluaient en se disant : *Béni celui qui vient*, à quoi l'autre répondait : *Au nom du Seigneur*.

L'*Hosanna*, d'ailleurs, ne se chantait qu'à la fête des Tabernacles, lorsque le peuple faisait le tour de l'autel en portant des palmes à la main. Le jour où Notre-Seigneur fit son entrée à Jérusalem était celui où, d'après la loi, on allait chercher l'agneau qui devait être immolé pour la Pâque. Cette année-là, il n'était pas nécessaire d'aller le chercher; car il se présentait de lui-même.

« Lorsqu'il fut plus près et qu'il aperçut la ville, il « pleura sur elle en disant : Jérusalem, Jérusalem, qui « tues les prophètes, et lapides ceux qui ont été envoyés « pour ton salut, combien de fois ai-je voulu rassembler « tes enfants, comme une poule ramasse ses petits sous

« ses ailes! Mais tu ne l'as pas voulu. Oh! si tu pouvais « reconnaître, et même encore en ce jour qui est à toi, « ce qui peut te donner la paix! Mais ceci est caché « maintenant à tes regards. Il viendra sur toi des jours où « tes ennemis élèveront un mur autour de toi, t'enfer- « meront et te tourmenteront de tous les côtés. Bien plus, « ils t'égaleront à la terre, te détruiront, toi et tes enfants « au milieu de toi, et ne laisseront pas pierre sur pierre, « parce que tu n'as point compris les jours de ta visite. » L'Homme-Dieu, qui, pendant toute sa vie, n'a pas ri une seule fois, comme on le lit dans la lettre de Lentulus, pleura sur la misère et l'opiniâtreté des hommes. Le don des larmes, ce sang de l'âme, comme les appelle saint Augustin, était bien plus commun dans l'antiquité, où l'âme était plus accessible aux impressions profondes, où la froide raison n'avait pas encore absorbé toutes les autres puissances de l'homme. Dans l'antiquité, comme au moyen âge, la poésie était riche en larmes. Non-seulement nous voyons pleurer les héros d'Homère, Achille à leur tête, mais encore Godefroi de Bouillon avec toute l'armée des croisés lorsqu'ils aperçurent pour la première fois Jérusalem. Richard Cœur de Lion pleura tout haut lorsqu'il vit qu'il ne pouvait délivrer la ville où était mort son Sauveur. Saint Louis et une multitude d'autres saints ont eu le don des larmes. « Il est plus grand, » dit saint Ambroise, « d'être accessible à la douleur que d'avoir « l'indifférence des stoïciens et d'être insensible aux souf- « frances des hommes ou à leur conversion.

« Lorsqu'il entra donc à Jérusalem, toute la ville se « mit en mouvement, et l'on disait : Quel est-il? Mais « le peuple disait : C'est Jésus, le prophète de Nazareth

« en Galilée; et l'on disait hautement qu'il avait appelé « du tombeau et ressuscité d'entre les morts Lazare; et « ils louaient Dieu de toutes les merveilles qu'ils avaient « vues. Le peuple alla donc à sa rencontre, parce qu'il « avait appris qu'il avait fait ce miracle. » La plupart espéraient, il est vrai, qu'il allait rassembler autour de lui à Jérusalem tous ses partisans, et y établir enfin son royaume. Porphyre, Philostrate et les autres adversaires païens du christianisme ont voulu faire de cette entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem un sujet d'accusation contre lui. Ils ont prétendu qu'il avait établi son camp sur le mont des Oliviers, et que de là il avait menacé d'assiéger Jérusalem, afin de s'y faire proclamer roi : mais que le coup avait manqué, et que Jésus avait été pris et condamné comme coupable de haute trahison. Un faux prophète venu d'Égypte, entouré de 30,000 sicaires, avait effectivement essayé de prendre Jérusalem de cette manière; et c'est peut-être un souvenir confus de ce fait qui a donné occasion à Porphyre et aux autres de le mettre sur le compte de Jésus-Christ. Mais l'Homme-Dieu n'était point venu fonder ici-bas un royaume temporel. Il entra à Jérusalem par la porte nommée plus tard la porte d'Or, et ce fut comme un indice de ce qui devait arriver dans l'avenir à cette ville infortunée. C'est par cette porte, en effet, qu'entrèrent dans la suite tous les conquérants, aussi bien ceux que Dieu avait choisis pour instrument de ses vengeances que ceux qu'il avait prédestinés pour être les ministres de sa miséricorde. C'est par cette porte qu'entrèrent les Arabes sous le calife Omar, et plus tard les croisés qui arrachèrent la ville sainte aux infidèles. C'est pour cela que cette porte fut murée dans la suite par

les Turcs; et elle l'est encore aujourd'hui; car ils ont une prophétie qui annonce qu'un jour les chrétiens entreront de nouveau victorieux par cette porte à Jérusalem.

CHAPITRE VIII

Les Enfants dans le temple.

Jésus descendit devant le mont Moria, « et monta dans « le temple de Dieu. » On montait dans le temple à droite, et on en descendait par le côté gauche. Jésus entra donc par la porte nommée Susa dans le portique des païens. « Et les enfants dans le temple criaient et disaient : Ho- « sanna au fils de David! Mais les princes des prêtres et « les docteurs de la loi, entendant ceci et voyant les mi- « racles qu'il faisait, furent indignés, et ils lui dirent : « Entendez-vous ce qu'ils crient? Défendez-le-leur donc, « Oui, sans doute, répondit Jésus. N'avez-vous pas lu : « Vous avez tiré vos louanges de la bouche des enfants et « de ceux qui sont à la mamelle? Si ces enfants se tai- « saient, les pierres devraient crier. »

Quels sont ces enfants qui étaient dans le temple? La réponse à cette question nous introduit dans la plus haute antiquité et dans le plus intime de la religion des peuples anciens. Toutes les nations croyaient qu'un Dieu fait homme devait sortir du sanctuaire. C'est pour cela que nous trouvons partout dans les temples des vierges consacrées, auxquelles se rattachaient les mythes de la venue d'un Dieu. C'est dans la personne de Marie que s'accom-

plit cette attente. Dès sa première enfance, poussée par l'inspiration du Saint-Esprit, elle s'était, comme le permettait la loi, consacrée par un vœu à Jéhovah dans son temple. Les veuves pouvaient aussi par exception émettre ce vœu, comme nous le voyons par l'exemple d'Anne la prophétesse. Mais lorsqu'une vierge s'était consacrée au Seigneur, elle ne pouvait plus se marier, d'après ce principe que personne ne peut servir deux maîtres, et qu'une femme mariée ne peut plus disposer d'elle, ni se considérer comme appartenant uniquement à Dieu. Le service de ces vierges consistait dans le jeûne et la prière; c'est ce qu'on peut conclure de la version d'Alexandrie, qui traduit le mot *servir*, employé par Moïse à propos de ces vierges, au chapitre XXXVIII de l'Exode, vers. VIII, par le mot *jeûner;* tandis qu'Onkelos le traduit par *prier*. Au reste, ce passage de l'Exode nous indique en peu de mots quelle était la condition de ces femmes. On y lit en effet : « Il fondit un bassin d'airain et son piédestal avec les « miroirs des femmes qui servaient sous la porte de la « tente de l'assemblée. » Ainsi, ces femmes livrèrent leurs miroirs, symbole de la vanité féminine, pour qu'on en fabriquât un bassin où les prêtres pussent se laver, afin de paraître purs devant Dieu. Nous pouvons conclure de là qu'elles menaient une vie ascétique, et qu'elles avaient renoncé aux ornements et aux parures de leur sexe. Aben-Esra dit à ce propos : « C'est une coutume des « femmes de se regarder chaque matin dans le miroir « pour arranger leurs cheveux. Mais il y avait en Israël « des femmes qui, consacrées au service du Seigneur, « avaient renoncé à ce passe-temps, et livré leurs miroirs « comme une offrande volontaire; car elles n'en avaient

« plus besoin; mais elles venaient chaque jour devant la « porte du tabernacle pour prier et entendre les paroles « de la loi. »

Jephté était l'une de ces vierges, qui renonçaient à tout en ce monde, pour se donner entièrement à Dieu. Son père l'avait consacrée au Seigneur sans attendre le consentement de sa volonté. C'est pour cela qu'il est dit au livre des Juges, ch. xi, qu'elle pleura pendant deux mois sur la montagne avec ses compagnes la virginité à laquelle son père l'avait obligée; mais qu'ensuite elle revint vers lui, consentit au vœu qu'il avait fait, et ne connut aucun homme. Dans le même temps à peu près que Jephté, nous voyons chez les Grecs Iphigénie immolée à Artemis de Tauride, c'est-à-dire consacrée à son service par Agamemnon, son père. Ce parallèle n'a pas échappé aux anciens; car nous lisons dans le livre 2 des *Hérésies* de saint Épiphane, que les Samaritains honoraient la fille de Jephté comme la déesse Iphigénie. Ne nous étonnons donc point si Hérodote nous parle d'un institut de saintes femmes chez les Égyptiens. Les oracles célèbres de Patare et de Dodone étaient servis aussi par des vierges, qui s'appelaient Pallades, à cause de leur virginité. A Babylone, de même qu'à Thèbes ou à Tauris, une vierge dormait toujours seule dans le temple de Bel, où un lit était dressé pour le Dieu qu'on attendait. C'est pour cela que cette vierge s'appelait aussi la fiancée divine. Dans les grandes Éleusinies, qui coïncidaient avec la fête des Tabernacles chez les Juifs, on dressait aussi le lit sacré de Proserpine, comme nous l'apprend Clément d'Alexandrie. A Rome même, dans les grands malheurs publics, on dressait les lits sacrés, comme pour proclamer qu'on attendait

maintenant avec ardeur la venue du Sauveur promis. C'est là le sens mystérieux de ce mythe qui nous représente une fille de roi enfermée dans une tour inaccessible; que cette fille s'appelle Perséphone ou Danaé, comme chez les Grecs, ou Velléda ou Brunhilde, comme chez les Germains.

Marie aussi, la véritable mère du Seigneur, était de race royale, et fut élevée dans le temple comme vierge consacrée à Dieu. Origène nous fournit un témoignage remarquable à ce sujet, lorsqu'il écrivit dans son commentaire sur le chapitre XXIII de saint Matthieu : « Une tradition « parvenue jusqu'à nous rapporte qu'il y avait dans le « temple un lieu qui servait de demeure aux vierges, et « où elles se livraient à la pratique de la prière. Marie, « après la naissance du Sauveur, ayant voulu entrer en « ce lieu pour y prier avec les autres vierges, on voulut « l'en empêcher, parce qu'on savait qu'elle avait eu un « fils. Mais Zacharie se leva, disant qu'elle était digne « d'y entrer, parce qu'elle n'avait encore connu aucun « homme. Cependant, comme il paraissait agir contre la « loi en admettant une femme mariée dans l'état des « vierges, les hommes de cette génération le tuèrent « entre le temple et l'autel. » Ce document prouve, du moins, l'antiquité de la tradition d'après laquelle la fille de David aurait passé sa jeunesse dans le temple au service du Seigneur. Cette tradition est aussi consignée dans l'Évangile apocryphe de saint Jacques et dans celui de la naissance de Marie. C'est à 12 ans, d'après le premier, ou à 14, d'après le second, qu'elle quitta le temple, après avoir tissé avec ses compagnes le grand rideau qui était devant le saint des saints. Le Coran lui-même

(Sure 3) s'étend longuement sur l'éducation de Marie dans le temple, sous la direction de Zacharie.

Mais ce n'est pas seulement de la bouche de ces vierges innocentes que Dieu voulut tirer sa louange en ce jour. Il y avait encore dans le temple de jeunes garçons qui étaient employés au service du Seigneur. La Mischna raconte que bien souvent des femmes juives, introduites par les prêtres dans les appartements souterrains du temple, y faisaient leurs couches, et que les enfants qui venaient au monde en ce lieu y étaient élevés dans la retraite jusqu'à l'âge de sept ans, ou de treize ans selon d'autres. Lorsqu'un homme qui avait contracté une impureté légale venait se purifier, l'un de ces enfants allait à l'étang de Siloé, monté sur un bœuf, pour y puiser de l'eau dans des vases de pierre; puis, revenant de la même manière, il aspergeait l'homme impur avec cette eau mêlée à la cendre d'une vache rouge. Il y avait chez les Juifs une tradition singulière relativement à l'origine de ces enfants du temple. Pendant la captivité des Israélites en Égypte, les femmes juives allaient accoucher dans le désert, afin de soustraire leurs enfants aux Égyptiens. Mais, ceux-ci s'en étant aperçus, les enfants qu'elles avaient mis au monde furent tout à coup cachés dans le sein de la terre, et reçus dans des demeures souterraines. Ils y passèrent les années de leur jeunesse, séparés du commerce des hommes, mangeant du miel des rochers et favorisés souvent de la visite d'un enfant merveilleux, qui les consolait et les fortifiait. Plus tard, lorsque réunis à leur famille ils passèrent avec elle la mer Rouge, ils reconnurent cet enfant céleste dans le Seigneur, qui les conduisait. C'est en souvenir de ce trait merveilleux de la bonté divine que l'on

élevait, disait-on, dans les souterrains du temple des enfants pour servir le Seigneur. Ces enfants portaient jusqu'à l'adolescence le nom de nourrissons. Ce sont eux qui, avec les vierges du temple, inspirés par l'Esprit-Saint, allèrent au-devant du fils de David en criant : *Hosanna !*
« Mais les pharisiens disaient entre eux : Vous voyez que « nous ne venons à bout de rien ; tout le peuple court « après lui. Et ils pensaient aux moyens de se défaire de « lui en secret; car ils avaient peur, parce que tout le « peuple était entraîné par sa doctrine ; mais lui les laissait « faire. Il lui vint alors des aveugles et des boiteux, et il « les guérit. »

CHAPITRE IX

L'Ambassadeur des Arméniens. — Une voix du ciel se fait entendre pour la troisième fois.

« Or il se trouva quelques Grecs (c'est-à-dire des « païens) parmi ceux qui étaient montés à Jérusalem pour « prier à la fête. Ceux-ci s'adressèrent à Philippe de « Bethsaïda de Galilée, et lui dirent : Maître, nous vou- « drions bien voir Jésus. Philippe alla le dire à André, et « André et Philippe allèrent l'annoncer à Jésus. » Que voulaient ces hommes qui venaient du pays des païens? L'évangéliste les appelle Hellènes, et non Hellénistes. Ce n'était donc pas des Juifs dispersés parmi les Gentils. Ce n'était non plus ni des prosélytes de justice, ni comme on le voit par la suite de l'entretien; des prosélytes de la porte qui observaient les sept commandements donnés

à Noé. Ils n'étaient donc pas venus à Jérusalem pour y prier dans le même sens et de la même manière que les prosélytes dont nous venons de parler. Ils apportaient probablement des présents au temple, et y présentèrent sans doute des victimes du genre de celles que l'on pouvait accepter de la part des païens, et qui étaient entièrement consumées par le feu, sans qu'il en résultât une communion entre les prêtres et ceux qui les offraient. Quant à l'objet de leur visite à Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Évangile ne nous rapporte que la réponse du Sauveur, sans rien nous dire de ce qui l'avait précédée. Mais l'histoire profane comble en partie cette lacune.

La présence corporelle du Fils de Dieu sur la terre ne pouvait rester longtemps un secret pour le monde. Le bruit de ses miracles s'était répandu depuis longtemps dans la Phénicie, la Syrie et l'Idumée ou l'Arabie, comme nous le racontent les évangélistes eux-mêmes (*Matth.*, IV, 24 ; — *Marc*, III, 8, etc.) Et le peuple de ces contrées venait en foule pour le voir et l'entendre. Son nom avait donc pénétré jusqu'au fond de l'Orient, où déjà longtemps auparavant le voyage des Mages avait produit une grande sensation. Pour ce qui concerne l'Occident, on connaît déjà le propos de l'empereur Auguste sur le massacre des Innocents ; et saint Paul, dans sa seconde Épître aux Corinthiens, est obligé de réprimander ceux qui s'en faisaient trop accroire, parce qu'ils avaient connu personnellement Jésus-Christ. C'est ainsi que la grande Arménie avait entendu parler de lui. Ce pays était alors gouverné par Agbar ou Abgar, fils d'Uchom le Noir, qui résidait à Édesse, capitale de la province syrienne d'Osroène. Ce prince désirait voir Jésus, et lui offrit un asile dans sa ville

d'Édesse. La tradition rapporte qu'il espérait aussi obtenir du Sauveur la guérison; car il était malade ou infirme. Les députés qu'il envoya vers le Christ le trouvèrent dans le portique des païens, précisément après son entrée triomphale à Jérusalem; et ils prièrent Philippe de les présenter au Sauveur. Ils lui remirent la lettre de leur roi, et lui offrirent en son nom un asile dans ses États. Le grand conseil n'aurait pas été fâché de le voir quitter la Judée, et s'en aller chez les païens, comme nous l'indique saint Jean au ch. VII, v. 35.

« Mais Jésus leur répondit : L'heure est venue où le « Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, je vous le « dis, si le grain de froment ne tombe en terre, et n'y « meurt, il reste seul; mais s'il meurt, il porte des fruits « abondants. Qui aime sa vie la perdra; et qui hait sa vie « en ce monde la gardera pour la vie éternelle. Que celui « qui veut me servir me suive; et où je suis, là doit être « aussi mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père « le glorifiera. » Nous comprenons maintenant le sens et toute la portée de ces paroles; car nous savons à quoi elles se rapportent. L'heure était venue où il ne devait plus se soustraire par la fuite à la fureur de ses ennemis, mais où il allait livrer sa vie pour le rachat du genre humain. Cependant son humanité, dans ce choix suprême entre la vie et la mort, éprouvait une certaine angoisse. C'est pourquoi il continua en ces termes : « Maintenant mon âme « est troublée. Que dirai-je? Père, secourez-moi à cette « heure! C'est pour cela néanmoins que je suis arrivé à « cette heure. Père, glorifiez votre nom. Il vint alors une « voix du ciel : Je l'ai glorifié, et le glorifierai encore. » « C'était pour la troisième fois que le Père confirmait

publiquement et authentiquement la mission de son divin Fils Jésus. Cette voix parut aux uns comme un tonnerre; mais à ceux qui croyaient elle parut la voix d'un ange.

« Le peuple qui était là autour, et qui entendit cette « voix, disait : c'est le tonnerre. » Les Juifs appelaient cette sorte de tonnerre la fille de la voix, c'est-à-dire l'écho de la bouche divine. « D'autres disaient : Un ange lui a « parlé. Mais Jésus répondit : Cette voix a retenti, non à « cause de moi, mais à cause de vous. Maintenant ce « monde va être jugé; maintenant le prince de ce monde « est chassé; mais lorsque je serai élevé de terre, j'atti- « rerai tout le monde à moi. Il disait ceci pour indiquer « de quelle mort il mourrait. Le peuple lui dit : Nous « avons appris par la loi que le Christ demeurera éternel- « lement; comment pouvez-vous donc dire que le Fils « de l'homme doit être élevé de terre? Quel est ce Fils « de l'homme? Jésus leur répondit : Vous n'avez plus que « pour un peu de temps la lumière avec vous. Marchez « pendant que vous avez encore la lumière, afin que les « ténèbres ne vous surprennent point; car celui qui « marche dans l'obscurité ne sait où il va. Croyez à la « lumière pendant que vous avez encore la lumière parmi « vous, afin que vous soyez des enfants de lumière. Puis « Jésus cria à haute voix : Celui qui croit en moi, ce « n'est pas en moi qu'il croit, mais en Celui qui m'a « envoyé; et quiconque me voit voit Celui qui m'a « envoyé. Je suis venu comme la lumière dans le monde, « afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les « ténèbres. Mais si quelqu'un entend mes paroles, et ne « les observe pas, je ne le juge point; car je ne suis pas « venu pour juger le monde, mais pour le rendre

« bienheureux. Celui qui me méprise et n'accueille
« point mes paroles a déjà quelqu'un qui le juge : c'est
« la parole que j'ai prononcée qui le jugera au der-
« nier jour. Car je n'ai pas parlé de moi-même; mais
« le Père qui m'a envoyé m'a prescrit ce que je dois dire
« et ce que je dois enseigner; et je sais que son comman-
« dement est la vie éternelle. Ce que j'ai dit, je le dis
« comme mon Père me l'a dit. »

Telle fut la réponse du Sauveur aux propositions du roi d'Édesse. Il n'est plus permis d'ignorer toute cette histoire, puisque l'Évangile lui-même confirme, par les réponses de Notre-Seigneur, ce que les auteurs profanes nous racontent du fait en lui-même et de la proposition qui amena cette réponse. Les Grecs ou, comme traduit la paraphrase syriaque (*Saint Jean*, XII, 20), les Araméens retournèrent en leur pays après s'être acquittés de leur commission. Le souvenir de cette ambassade se conserva à la cour d'Édesse; et l'on inscrivit dans les archives ce qui s'était passé. Mais le désir de posséder un écrit de la main du Sauveur donna bientôt naissance à la légende qui rapporte que Jésus écrivit lui-même à Abgar lorsqu'il refusa l'asile que ce prince lui offrait dans ses États. Et c'est ainsi que l'on trouva plus tard dans les archives d'Édesse deux lettres, l'une d'Abgar au Christ, et l'autre du Christ à Abgar. Mais au fond Notre-Seigneur n'a jamais rien écrit, si ce n'est les quelques mots qu'il traça sur la poussière du temple, et que les pieds des passants eurent bientôt effacés. L'historien Eusèbe est le premier qui ait trouvé dans les archives de son pays, et traduit du syriaque en grec, ces deux documents. Plus tard, au ve siècle, Moïse de Chorène, auteur d'une histoire arménienne, cite aussi ces lettres, et

raconte en détail tout ce qui s'est passé à leur occasion. Il dit, entre autres choses, que Notre-Seigneur reçut, dans la dernière année de sa persécution, c'est-à-dire à l'époque de son entrée à Jérusalem, l'offre du roi d'Édesse. Eusèbe et Moïse donnent, d'après les documents authentiques qu'ils avaient sous les yeux, comme date de cet événement l'an 340 de l'ère des Séleucides, qui coïncide avec l'an de Rome 782, où nous plaçons précisément la mort de Jésus. Et déjà cette circonstance suffirait seule pour nous garantir l'authenticité de cette histoire. Car, si c'était une pure invention, comment l'auteur de la légende aurait-il si bien deviné l'année précise de la mort du Christ, lorsque Eusèbe lui-même s'est trompé sur ce point de plusieurs années. Les dates sont, dans les cas de cette sorte, un criterium infaillible.

Mais d'autres circonstances encore viennent ajouter à l'authenticité de ce fait, qui ne peut plus être l'objet d'une controverse sérieuse parmi les savants. En effet, Hérode l'Ancien était déjà brouillé avec Abgar, qui, d'après le témoignage de Denis le Syrien, gouverna l'Arménie pendant trente-sept ans et un mois. Les Arabes et les Édessiens, gouvernés alors par Pacorus, avaient pris part à la guerre que les Parthes avaient entreprise pour établir en Judée Antigone, le dernier des Asmonéens : car il leur importait de soutenir les prétentions des Asmonéens contre Hérode, créature des Romains. Conformément à cette politique, ils favorisaient tout ce qui pouvait entretenir le trouble et la discorde dans l'intérieur de la Judée. Si déjà, du temps des Machabées, les Arabes étaient ennemis des Juifs, ce fut bien autre chose sous Hérode. Les fils de celui-ci héritèrent de la haine de leur père contre les

Arabes. C'est pour cela qu'Abgar fit alliance avec le roi des Arabes, Hareth ou Aretas, qui était en guerre alors avec Hérode le tétrarque. C'est ce que nous apprend un témoin irrécusable, Moïse de Chorène (II, 28). C'est là aussi ce qui explique l'erreur de Tacite quand il fait d'Abgar un roi des Arabes. Les deux princes étrangers se considéraient donc comme les protecteurs naturels du Messie et de son parti, poursuivi et opprimé par les princes de la maison d'Hérode. Le roi arabe, qui avait vu dans Jean-Baptiste le défenseur de l'honneur outragé de sa fille, avait déjà vengé la mort de ce prophète en anéantissant l'armée de son meurtrier; et Notre-Seigneur comptait parmi les sujets de ce prince beaucoup de partisans.

Abgar, le cinquième roi de ce nom, offrit donc au Messie persécuté et banni un asile dans ses États. Notre-Seigneur refusa son offre, parce que son heure était venue; et il fut confirmé dans sa résolution par une voix d'en haut. Nous ne devons pas être étonnés de ne point trouver d'indications plus précises à ce sujet dans l'Évangile de saint Jean. L'apôtre saint Paul, fuyant la haine des Juifs après sa conversion, passa trois ans en Arabie, à Pétra, sous la protection de ce prince, ami déclaré des chrétiens. Or ce fait, si considérable en soi, et auquel on semble jusqu'ici n'avoir fait aucune attention, saint Paul l'indique à peine au premier chapitre de son *Épître aux Galates* (V, 17). Bien plus, le lieutenant d'Arétas, troisième du nom à Damas, fit garder toutes les portes de la ville pour s'emparer de Paul, comme celui-ci l'écrit lui-même aux Corinthiens dans sa seconde Épître (XI, 32), parce qu'il voyait toujours en lui sans doute le persécuteur des chrétiens, que son maître l'avait chargé de

protéger. Il est remarquable, au reste, que ce que nous disent les anciens historiens ecclésiastiques de la mission de l'apôtre saint Thomas ou de saint Thadée, son disciple, en Arménie, chez le roi Abgar, se retrouve au moyen âge, à l'époque des croisades, presque avec les mêmes circonstances, dans les récits que nous font les auteurs de cette époque au sujet du voyage de l'apôtre saint Thomas dans le pays des trois rois mages. Si saint Thomas est appelé l'apôtre des Indes, on a voulu désigner par là, à l'origine, l'Arménie, qui en est voisine, ou la Colchide, qui est l'Inde caucasienne, et que les anciens, jusqu'au temps des apôtres, connaissaient sous le nom d'Indes. Ainsi Misraïm, le pays des Chamites, avait offert un asile au Sauveur. L'Arménie, ce berceau des fils de Japhet, lui ouvrait, sur la fin de sa carrière, une retraite assurée. Les descendants d'Ésaü eux-mêmes, les Édomites, ou les Arabes de l'Arabie Pétrée, étaient prêts à l'accueillir dans leur désert; mais le peuple de la maison d'Israël, cet aîné de la maison de Sem, ce peuple choisi de Dieu, cherchait à le faire mourir.

« Quoiqu'il eût fait de si grands miracles sous leurs « yeux, ils ne croyaient cependant point en lui, de sorte « que la sentence du prophète Isaïe fut accomplie lorsqu'il « dit : Seigneur, qui croit à notre prédication ? Pour qui « le bras du Seigneur est-il manifesté ? Mais ils ne pou- « vaient pas croire à cause de ce qu'Isaïe avait annoncé « autrefois : Il a aveuglé leurs yeux et obscurci leur « cœur ; de sorte qu'ils ne voient point avec les yeux, « ne comprennent point avec le cœur, et ne se conver- « tissent point, pour que je puisse les guérir. Voilà ce « que disait Isaïe lorsqu'il contemplait sa gloire et par-

« lait de lui. Quoiqu'il y en eût beaucoup parmi les grands « qui crussent en lui, ils ne l'avouaient point cependant, « à cause des pharisiens, dans la crainte d'être excom-« muniés ; car ils préféraient la gloire aux yeux des « hommes à la gloire devant Dieu. » Lorsque le soir fut venu, et qu'il se faisait déjà tard, Jésus se retira, se cacha des Juifs, et sortit avec ses disciples pour aller à Béthanie, où il passa la nuit.

CHAPITRE X

Le Figuier maudit. Parabole. 10 nisan ou 11 avril.

« Or le jour suivant (c'est-à-dire le lundi), étant parti « de Béthanie, le matin, pour aller à la ville, il eut « faim. Et comme il vit de loin sur la route un figuier qui « avait des feuilles, il s'avança pour voir s'il y trouverait « quelque chose. Mais lorsqu'il fut tout près, il n'y trouva « que des feuilles. Il lui dit alors : Que jamais personne « ne mange plus de tes fruits ! Et le figuier sécha aussitôt. « Or ses disciples entendirent cela. » Il y avait environ trois quarts de lieue de Béthanie à Jérusalem. Les Juifs ne mangeaient rien avant l'heure de la prière, ou le sacrifice du matin, et ils dînaient vers la quatrième heure, c'est-à-dire vers dix heures. Les religieux avaient coutume de jeûner le lundi et le jeudi, excepté dans le temps pascal. C'est dans le mois de nisan que les figuiers en Palestine poussent leurs premières fleurs et leurs feuilles, et cinq mois après la pâque se faisait ordinairement la récolte. Mais les voyageurs, d'accord en cela avec les tal-

mudistes, distinguent en Judée trois sortes de figues : les noires et les blanches, qui mûrissent au mois de juin; les figues d'été, qui mûrissent au mois d'août; et c'était alors que se faisait proprement la récolte. On faisait sécher les fruits, on les pressait, et ils devenaient en cet état un objet de commerce. Puis venaient les figues d'hiver, longues, de couleur violette, qui restaient quelquefois sur l'arbre tout l'hiver, et que l'on recueillait au printemps pour servir de dessert.

Dans la contrée de Gennésareth on cueillait des raisins et des figues dix mois l'année sans interruption. Bien plus, le figuier égyptien donnait quelquefois jusqu'à sept récoltes dans l'année. C'est pour cela que les rabbins comparent la sainte Écriture au figuier, parce qu'on y trouve toujours des fruits. Les grenades signifient à leurs yeux les âmes pieuses, parce que celles-ci sont en quelque sorte toutes pleines des graines de la loi. C'est pour cela aussi que le grand prêtre portait à son habit des grenades symboliques à côté des clochettes, qui étaient comme les langues de la loi. Le myrte, disaient-ils, signifient ceux qui, sans avoir reçu la loi, font pourtant de bonnes œuvres : les palmes, au contraire, représentent ceux qui ont la loi et ne l'observent point; tandis que le saule signifie ceux qui ne connaissent pas la loi, et ne font point de bonnes œuvres. Tous ces symboles, nous les avons vus hier dans la procession qui fit cortége au Sauveur lorsqu'il entra à Jérusalem; et ils représentent merveilleusement les dispositions intérieures de ceux qui l'accompagnaient. Le figuier était le symbole de la nation juive. Pendant trois ans, le Messie avait fait luire sur elle les rayons de sa grâce. Elle avait bien encore des

feuilles, c'est-à-dire les œuvres extérieures, stériles et mortes, que produisait l'arbre de l'ancienne loi; mais pendant ces trois ans elle n'avait produit aucun fruit. C'était en ce même jour en effet que, trois ans auparavant, le Sauveur avait chassé du temple les marchands, et qu'il avait commencé à cultiver la souche du peuple juif pour le jardin du Seigneur. Et c'est après trois ans de peines perdues qu'il maudissait le figuier sur le chemin de Béthanie, symbole de cette nation rebelle à sa voix. La route de Béthanie à Jérusalem devait abonder en figuiers; car le nom du village de Bethphagé, situé entre ces deux villes, signifie *village des figues*. Les grands et les riches avaient autour des murs de Jérusalem des jardins et des maisons de campagne, parmi lesquelles se distinguait le jardin des plantes de Jérusalem. C'était un parc, ou une allée de figuiers, dont les fruits étaient si délicieux qu'ils se vendaient jusqu'à trois ou quatre as la pièce. Ce fut Titus qui fit abattre toutes ces plantations.

Nous retrouvons déjà dans l'ancienne alliance le figuier comme symbole du peuple d'Israël. (*Osée*, ch. IX.) Mais cet arbre a une signification bien plus profonde encore; car il est le symbole de l'histoire du monde, et joue dans la vie de l'humanité tout entière, comme en celle du Sauveur, un rôle important. D'après la tradition des Orientaux, en effet, l'arbre de la science du bien et du mal était un figuier indien ou bananier, le plus puissant de tous les arbres, et d'une telle fécondité que ses branches, en retombant à terre, y poussent de nouvelles racines; de sorte que, venant à s'étendre de plus en plus, il peut contenir sous son feuillage une armée tout entière. Au milieu de leurs villages, à l'endroit où les routes se croi-

sent, les Indiens plantent ordinairement un arbre nommé *pipula*, qui n'est autre que le *ficus religiosa*, *gramadura*. Cet arbre, qu'ils tiennent pour sacré, leur sert fréquemment de rendez-vous pour leurs sacrifices ou pour le culte de leurs idoles; et les dévots se livrent à la méditation sous son ombrage. C'est au pied d'un figuier, qui resta pendant quatre siècles encore au pied du mont Palatin, comme un objet sacré pour les Romains, que fut poussé par les flots le berceau de Romulus et de Rémus. Ce qui porte à croire que l'arbre de la science était proprement un figuier, c'est que ce fut avec des feuilles de figuier que nos premiers parents couvrirent après la chute leur nudité. C'est à un figuier que les vestales suspendaient les tresses de leurs cheveux lorsqu'elles étaient reçues dans l'ordre, voulant signifier par là qu'elles renonçaient à la fécondité dont cet arbre était le symbole. Une légende raconte que l'ange du paradis coupa une branche de l'arbre de la science, qu'il la planta dans la vallée de Cédron; et la branche devint l'arbre où le Sauveur porta les péchés du monde.

Puis Jésus dit à ses disciples : « On reconnaît l'arbre au « fruit. Si l'arbre est bon, son fruit est bon aussi; et si « l'arbre est mauvais, son fruit ne vaut rien non plus. « Un bon arbre ne porte point de mauvais fruits, de « même qu'un mauvais arbre n'en porte point de bons. « Or tout arbre qui ne porte point de bons fruits est coupé « et jeté au feu. Ils arrivèrent à Jérusalem, et Jésus entra « dans le temple, et y enseignait, comme il faisait tous « les jours. Et il dit au peuple cette parabole : Quelqu'un « avait un figuier qui était planté dans sa vigne; et il vint « pour y chercher des fruits, mais il n'en trouva point.

« Il dit alors au vigneron : Voilà déjà trois ans que je « viens chercher des fruits sur ce figuier, et que je n'en « trouve point ; arrachez-le donc ; car pourquoi doit-il « occuper inutilement le sol? Mais le vigneron répondit : « Maître, laissez-le encore debout cette année, jusqu'à ce « que je creuse la terre autour et que j'y mette du fumier. « Peut-être qu'il peut encore porter du fruit ; sinon, vous « pourrez l'arracher entièrement. » Ces trois ans sont précisément le temps pendant lequel Notre-Seigneur avait cherché à rassembler les brebis d'Israël. Mais l'heure de la vengeance était arrivée, et l'arbre allait être bientôt déraciné. Ainsi, non-seulement cette parabole embrassait dans sa signification vaste et profonde l'histoire présente et celle qui devait se dérouler dans un avenir prochain ; mais elle est en même temps comme un hiéroglyphe pour l'histoire de l'humanité tout entière. L'antiquité aimait, en général, à déposer sa sagesse pratique dans des paraboles ; et toutes les langues des peuples reposent à l'origine sur des symboles. Ce n'est que plus tard que, leur signification s'étant perdue, les images ont été remplacées par des abstractions.

CHAPITRE XI

Le pauvre Lazare et le riche voluptueux.

Les Juifs avaient écouté avec indifférence la parabole où Notre-Seigneur avait tracé l'esquisse des événements que leur préparait la vengeance divine. Il voulut donc leur rendre plus sensible encore le sort qui les attendait

par une autre parabole, où il représente les chefs qui les gouvernaient alors comme jetés dans les feux de l'enfer et parlant du fond de ces abîmes. Il leur proposa donc cette parabole en présence des princes des prêtres, des docteurs de la loi et des anciens. « Il y avait un homme qui « s'habillait de pourpre et de lin précieux, et qui passait « tous ses jours dans l'abondance et l'éclat. Mais il y « avait en même temps un pauvre nommé Lazare, qui « était couché devant sa porte, tout plein d'ulcères, et « qui se serait volontiers rassasié des miettes qui tom- « baient de la table du riche; mais personne ne les lui « donnait. Seulement les chiens venaient et léchaient ses « ulcères. Or il arriva que le pauvre mourut, et fut porté « par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut « aussi, et fut enseveli en enfer. Lorsqu'il se trouva dans « les tourments et qu'il leva les yeux, il vit dans le loin- « tain Abraham, et Lazare dans son sein. Il cria alors : « Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi « Lazare, afin qu'il trempe le bout de ses doitgs dans « l'eau, et qu'il rafraîchisse ma bouche; car je souffre « horriblement dans cette flamme. Mais Abraham lui « dit : Mon fils, souviens-toi que tu as joui de ton bien « pendant ta vie, et que Lazare n'a eu dans la sienne « que des maux. Maintenant celui-ci est soulagé, tandis « que tu es dans les tourments. De plus il y a entre vous « et nous un si grand abîme que, quand même ils le vou- « draient, ni ceux d'ici ne pourraient passer vers vous, « ni ceux de votre côté ne pourraient venir à nous. Le « riche lui dit alors : Je vous supplie donc, père, de « l'envoyer dans la maison de mon père, où j'ai encore « cinq frères, afin qu'il les avertisse, et qu'ils ne vien-

« nent pas comme moi dans ce lieu de tourments. Abra-
« ham lui répondit : Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils
« les écoutent. Non, dit-il, père Abraham! mais si quel-
« qu'un d'entre les morts venait les trouver, ils feraient
« pénitence. Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse
« et les prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand
« même quelqu'un ressusciterait d'entre les morts. »

Les Juifs étaient persuadés qu'Abraham se tenait aux portes de l'abîme, et n'y laissait descendre aucun de ceux qui avaient participé à l'alliance de la circoncision, ou du moins qu'il arrachait promptement à ce lieu de supplice les pécheurs qui y tombaient. Lazare ou Éliézer était, d'après les rabbins, le nom de ce serviteur d'Abraham qui alla demander pour son fils Isaac la main de Rébecca. Ce personnage est le héros d'une multitude de légendes. Mais ce n'est pas seulement pour cela que le pauvre qui repose dans le sein d'Abraham est appelé Lazare. Le Sauveur a voulu dans cette parabole faire allusion à l'hôte de Béthanie. Quoiqu'il fût ressuscité d'entre les morts, on ne croyait point à son témoignage; et les riches pharisiens, au contraire, qui dans leur avarice opprimaient les veuves et les orphelins, cherchaient à le faire mourir, et l'avaient frappé d'excommunication. C'est pour cela que saint Cyrille, saint Ambroise et saint Chrysostome regardent comme une histoire véritable le récit de Notre-Seigneur touchant Lazare et le riche voluptueux. Au reste, cette parabole, de même que toutes les autres, a un fondement historique qu'il est impossible de méconnaître. Le riche dont il y est parlé, c'est Caïphe, qui avait acheté le souverain pontificat. Les cinq frères sont les cinq fils du vieil Anne, son beau-père : Éléazar,

Jonathan, Théophile, Mathias et Ananas. Caïphe, en prononçant contre Lazare l'excommunication, l'avait réduit à une condition déplorable. Notre-Seigneur voulait donc frapper dans cette parabole l'indigne pontife par la crainte des jugements de Dieu. La plupart des grands et des riches appartenaient à la secte des sadducéens, et ne croyaient point, par conséquent, à la résurrection. La résurrection de Lazare aurait dû les convaincre si leur esprit avait été moins aveuglé. Mais ils cherchaient, au contraire, à se défaire de cet homme, dont la seule présence pouvait troubler la fausse sécurité de leur conscience.

Nous trouvons la contre-partie de cette parabole dans le récit d'un fait arrivé du temps de Jésus ben Perachia, qui vivait 78 ans avant Jésus-Christ. Il arriva qu'un publicain méprisé et un rabbin qui jouissait d'une grande considération moururent en même temps. Le cercueil du publicain était suivi par quelques parents de la classe la plus pauvre, tandis que celui du pieux rabbin était accompagné des principaux habitants de toute la ville. Des ennemis survinrent et dissipèrent leur cortége; de sorte que, dans la confusion d'une fuite précipitée, le pauvre publicain fut déposé par erreur dans le magnifique tombeau qui avait été préparé pour le rabbin; au lieu que celui-ci fut enterré dans le tombeau plus que modeste du publicain. L'erreur avait été aperçue par un disciple du rabbin seulement. Celui-ci s'affligeait grandement de l'opprobre qu'avait subi son maître après sa mort. Mais le défunt lui apparut en songe la nuit suivante, et lui dit : Ne te trouble point, viens voir ma demeure au paradis et celle du publicain dans l'enfer. J'avais une fois, pendant ma vie, écouté, sans protester, les injures dont on flétrissait les

docteurs; et c'est pour cela que je suis puni dans ma sépulture. Ce publicain, au contraire, a fait un jour distribuer aux pauvres un festin qu'il avait préparé pour un personnage considérable qui ne s'était pas présenté; et c'est pour cela qu'il est récompensé en ce moment. Telles étaient les idées que les contemporains du Christ se faisaient de la justice divine dans l'autre vie. Le riche, après avoir été heureux ici-bas, l'était encore dans le ciel, tandis que l'enfer était réservé aux pauvres.

Notre-Seigneur termina son discours par ces paroles : « Quand le Fils de l'homme viendra, il rendra à chacun « selon ses œuvres. En vérité, je vous le dis, il y en a « ici qui ne goûteront point la mort jusqu'à ce qu'ils « voient paraître le Fils de l'homme dans son royaume. « Or les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les « chefs du peuple cherchaient à le faire mourir, parce « qu'ils le craignaient; mais ils ne savaient comment s'y « prendre, car tout le peuple était suspendu à sa bouche. « Or, dès que le soir fut venu, il sortit de la ville. Il avait « coutume d'enseigner le jour dans le temple; et la nuit « il sortait de la ville et se retirait sur le mont des Oliviers. « Mais, dès le matin, tout le peuple revenait à lui dans « le temple pour l'entendre. »

CHAPITRE XII

Question sur le baptême de Jean. Parabole du fils désobéissant et des vignerons infidèles. De la pierre angulaire. 11 nisan ou 12 avril.

« Comme ils passaient de nouveau le matin, mardi, « près du figuier, les disciples virent avec étonnement « qu'il était devenu sec depuis la racine. Pierre, se sou- « venant alors de ce qu'avait dit Jésus-Christ la veille, « lui dit : Maître, voyez comme le figuier que vous avez « maudit est devenu sec tout à coup. Le Seigneur leur « répondit : Si vous aviez la foi, vous ne feriez pas seu- « lement ce qui est arrivé à ce figuier, mais vous pourriez « dire à ce murier : Ote-toi d'ici avec ta racine et trans- « porte-toi là; et il vous obéirait. » Cette parabole de Notre-Seigneur s'est accomplie à la lettre dans la vie de sainte Élisabeth de Marbourg. Un jour qu'elle se promenait sur les bords de la Lahn, elle commença à douter si Dieu l'aimait. Mais le P. Rodinger lui dit : « Cet arbre qui est là-bas se transporterait plutôt de ce côté-ci de la rivière qu'il ne serait possible que Dieu se laissât vaincre en amour par une de ses créatures » : et à l'instant même l'arbre se transporta, comme le Père l'avait dit. Le Sauveur n'avait-il pas promis aux siens que celui qui croirait en lui ferait des miracles plus grands encore que les siens? Comment les protestants peuvent-ils prétendre qu'il n'y a plus de miracles aujourd'hui? Pourquoi ne s'en rapportent-ils pas aux paroles qui viennent d'être citées? Elles sont pourtant de l'Écriture sainte.

« Les apôtres lui dirent alors : Augmentez-nous la foi. « Ils revinrent donc à Jérusalem. Et comme Jésus, se « promenant dans le temple, enseignait le peuple et lui « annonçait l'Évangile, les princes des prêtres, les doc- « teurs de la loi et les anciens le vinrent trouver et lui « dirent : De quelle autorité faites-vous ceci, et qui « vous a permis d'agir ainsi? Jésus leur répondit : J'ai « aussi une demande à vous faire; et si vous me répondez, « je vous dirai par quelle autorité je fais ces choses. « Dites-moi, le baptême de Jean était-il du ciel, ou des « hommes? Répondez-moi. Or ils raisonnaient ainsi en « eux-mêmes : Si nous disons : Du ciel, il nous répon- « dra : Pourquoi donc ne l'avez-vous pas cru? Que si « nous disons : Des hommes, nous avons à craindre tout « le peuple, qui pourrait bien nous lapider; car tous « regardent Jean comme un vrai prophète. Ils répon- « dirent donc à Jésus : Nous ne savons d'où il est. Eh « bien! leur répondit Jésus; je ne vous dirai pas non « plus de quelle autorité je fais ceci. » La considération dont jouissait Jean-Baptiste même après sa mort était si grande, et ses partisans étaient si nombreux que les chefs du peuple eux-mêmes craignaient d'être lapidés s'ils disaient quelque chose contre lui. Au reste, l'historien Josèphe confirme parfaitement sur ce point le récit de l'évangéliste.

« Jésus commença à leur parler en paraboles, et il leur « dit : Que dites-vous à ceci? Un homme avait deux fils. « S'adressant au premier, il lui dit : Mon fils, va-t'en « travailler aujourd'hui dans ma vigne. Il répondit : Je « n'irai pas. Mais après, étant touché de repentir, il y « alla. Le père alla trouver son autre fils, et lui com-

« manda la même chose. Celui-ci répondit : Oui, Sei-
« gneur, j'y vais; mais il n'y alla point. Lequel des deux
« a fait la volonté de son père? Le premier, lui dirent-ils.
« Jésus leur répondit. En vérité, je vous le dis, les publi-
« cains et les courtisanes entreront dans le royaume de
« Dieu plutôt que vous. Car Jean est venu à vous dans la
« voie de la justice, et vous n'avez point cru à lui. Les
« publicains, au contraire, et les courtisanes ont cru à
« lui, tandis que vous, même après avoir vu ces choses,
« vous n'avez pas été portés à croire. Écoutez donc une
« autre parabole.

« Il y avait un père de famille qui, ayant planté une
« vigne, l'enferma d'une haie, y creusa un pressoir, y
« bâtit une tour, et la loua à des vignerons. Puis il s'en
« alla pour de longues années hors du pays. Or le temps
« de la vendange étant venu, il envoya un de ses servi-
« teurs aux vignerons pour recueillir les fruits de sa
« vigne. Les vignerons s'emparèrent de ce serviteur, le
« battirent et le renvoyèrent vite. Il leur envoya un autre
« serviteur. Ils le battirent aussi, l'outragèrent, le bles-
« sèrent à la tête avec des pierres, et le renvoyèrent avec
« dérision. Il leur en envoya encore un troisième; mais
« ils le battirent et le blessèrent aussi, et plusieurs autres
« encore, et les chassèrent ensuite. Or il avait un fils
« unique qu'il aimait tendrement. Il se dit : Que ferai-je?
« Je leur enverrai mon cher fils; peut-être que, quand
« ils le verront, ils auront quelque respect pour lui. Il
« leur envoya donc son fils. Mais lorsque les vignerons
« le virent, ils se dirent entre eux : Voici l'héritier!
« allons, tuons-le; de cette manière son héritage sera à
« nous, et nous en prendrons possession. » En effet, le

dernier héritier étant une fois mort, ils héritaient en qualité de fermiers des biens de son père. « Ils le prirent « donc, le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Main-« tenant que fera le maître de la vigne à ses vignerons, « quand il viendra? Ils lui dirent : Il fera périr miséra-« blement ces méchants, et louera sa vigne à d'autres « vignerons, qui lui en rendront les fruits en leur saison. « Il répondit : Il viendra lui-même, exterminera ses « vignerons et donnera sa vigne à d'autres. Ayant entendu « ceci, ils lui dirent : A Dieu ne plaise. Mais Jésus les « regardant leur dit : N'avez-vous pas entendu ou lu « dans l'Écriture ce passage où il est écrit : La pierre qui « a été rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la « pierre angulaire? C'est le Seigneur qui l'a fait, et la « merveille en est sous nos yeux. C'est pourquoi je vous « le dis : Le royaume de Dieu vous sera ôté, et donné à « un peuple qui en tirera des fruits. Et quiconque tombe « sur cette pierre sera brisé; et celui sur qui elle tombe « sera broyé. »

C'est ainsi que Notre-Seigneur traçait dans ses paraboles l'histoire du peuple de Dieu et tout son avenir. Israël avait gagné sur Édom le droit d'aînesse et reçu, pour ainsi dire, en ferme la vigne du Seigneur dans l'ancienne alliance; mais il n'avait point exécuté les conditions du pacte conclu entre Dieu et lui. Dieu lui avait envoyé à plusieurs reprises ses prophètes; mais ils n'avaient point trouvé de fruit dans la vigne, point de justice en Israël; et ce peuple infidèle, loin de les accueillir comme les envoyés de son maître, les avait chassés ou fait mourir. Le Père céleste lui envoya enfin son Fils unique; mais celui-ci ne fut pas mieux reçu que les autres. Déjà plus d'une fois on

avait menacé de le lapider ; on l'avait chassé et excommunié : et comme il reparaissait toujours, on finit par le tuer. La vigne du Seigneur va donc être donnée à un autre peuple; la tour de Sion tombera; les fortifications qui entourent le pays comme une haie seront rasées; et Dieu cessera de protéger Israël. Les nouveaux vignerons, ce sont les Romains, qui feront couler le sang de ce peuple ingrat comme on fait couler le vin dans le pressoir. Dans la sainte Écriture, les princes d'Israël sont appelés plusieurs fois pierre angulaire. Or le Christ était vraiment le roi des Juifs. Mais les Juifs avaient rejeté cette pierre, et bientôt ils allaient être écrasés par elle. Cette image était fournie sans doute à Notre-Seigneur par la pierre fondamentale de l'ancien temple, qui avait été jetée de côté dans une cour; car Hérode avait détruit le temple jusqu'aux fondements pour en élever un autre à la place, comme l'historien Josèphe le raconte à la fin du quinzième livre de ses *Antiquités judaïques;* et les constructions n'étaient pas encore achevées.

CHAPITRE XIII

Les Hérodiens et leur époque.

« Les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les « pharisiens cherchèrent alors à mettre la main sur lui : « car ils avaient bien remarqué que c'était pour eux qu'il « avait dit cette parabole; mais ils avaient peur du peuple, « qui le regardait comme un prophète. Ils le laissèrent « donc, ils se retirèrent et tinrent conseil comment ils

« pourraient le surprendre dans ses paroles. Ils l'épièrent « et lui envoyèrent leurs disciples, gens perfides qui « devaient affecter les dehors de la piété, pour le sur- « prendre dans ses discours, afin qu'ils pussent le livrer « au gouverneur du pays. » Le parti des hérodiens avait commencé à se former vingt ans à peu près avant la naissance de Jésus-Christ, lorsque Menahem, esprit fort dont nous avons déjà parlé, quitta la présidence du grand conseil, et passa dans le camp d'Hérode avec quatre-vingts, ou, selon d'autres, cent-soixante des principaux de la noblesse juive, qui étaient en même temps ses disciples. Cette coterie d'illuminés, qui étaient comme les francs-maçons de cette époque et dont les mœurs ressemblaient à celles des épicuriens, formait avec les autres courtisans une faction et comme une secte de cour, sous le titre d'hérodiens : c'était dans la nation le parti romain ou impérialiste. Ils occupaient presque toutes les charges. Hérode les avait initiés à sa politique astucieuse, et s'était servi d'eux pour bouleverser la constitution et les mœurs du peuple juif.

Il avait commencé par anéantir tout l'ancien sanhédrin, à l'exception de Menahem et de deux ou trois autres, et l'avait remplacé par un nouveau qui lui était tout dévoué. Soupçonnant que les tombeaux de David et de Salomon renfermaient des trésors, il avait eu l'audace de les faire ouvrir pour les piller : et deux des pillards sacriléges qu'il avait employés à cet ignoble service furent frappés de mort subite par un jugement manifeste de Dieu. Il détruisit la constitution de l'église mosaïque et soumit celle-ci à la puissance temporelle. Il fit placer à l'entrée du nouveau temple un aigle d'or comme signe de la suprématie

spirituelle du César; et les Juifs, irrités de cet affront fait au temple de Dieu, ayant renversé l'aigle impériale, trois mille d'entre eux payèrent de leur vie cet acte de résistance contre César. Hérode, voulant introduire dans le peuple Juif les mœurs et les habitudes romaines, fit bâtir un théâtre et une arène à Jérusalem et à Jéricho en souvenir de la bataille d'Actium : il établit des jeux quinquennaux et des combats de gladiateurs. Bien plus, il osa élever à Samarie un temple magnifique à l'empereur Auguste, et deux autres à Césarée, l'un en l'honneur de Rome, et l'autre en l'honneur de César. Le roi Agrippa fit même une fois combattre comme gladiateurs 1,400 criminels.

Pour effacer le souvenir et les traditions des anciennes familles, Hérode fit brûler tous les livres de généalogie qui étaient confiés à la garde des prêtres, imitant ainsi l'exemple de Nabonassar à Babylone, de l'empereur Tsin-chi-Hoang-ti, en Chine, exemple qui fut imité plus tard encore par le calife Omar et par le czar Pierre le Grand. Après avoir changé le système du gouvernement, il voulut changer aussi les titres et même les noms des villes; et, à l'étonnement du monde entier, l'on vit en Judée les villes d'Antipater, d'Hérodion, d'Archélaïs de Césarée, de Tibériade, etc. Les tours même de Jérusalem prirent les noms de Mariamne, de Phasaëlis, si bien qu'Adrien, plus tard, n'eut besoin que d'inscrire sur la ville en cendres le nom d'Élia-Capitolina. Les Romains, de leur côté, appliquèrent à la Judée une de ces mesures qui sont devenues depuis si familières aux gouvernements modernes. Malgré la tolérance du sénat pour toutes les religions, il ne voulut plus permettre aux Juifs d'envoyer à Jérusalem, conformément

à leur loi, l'impôt du temple. Flaccus, gouverneur en Asie, fut chargé de faire un décret à ce sujet, sous prétexte que cet impôt tirerait le numéraire du pays. C'est ce prétexte qu'on a mis bien des fois en avant depuis, pour empêcher le clergé ou les fidèles d'envoyer leurs dons à la capitale de la chrétienté. Flaccus, ayant été mis en accusation à cause de ce décret par Lælius, Cicéron, le grand avocat de l'époque, trouva moyen de le justifier, et s'écria dans son discours *Pro Flacco*, c. XXVIII : *Quam chara gens Judæorum Diis immortalibus esset docuit, quod est victa, quod elocata, quod servata.* Ce ne fut que treize ou quinze ans avant l'ère chrétienne que les Juifs eurent de nouveau la liberté de payer l'impôt du temple, et furent affranchis du service militaire à cause du sabbat, qu'ils ne pouvaient observer dans l'armée. Au reste, Suétone, dans sa Vie de Tibère, nous apprend que les soldats juifs avaient une formule de serment qui leur était particulière.

Mais après la destruction du temple, les Juifs de Rome et les chrétiens, que l'on confondait avec eux, furent obligés de payer au temple de Jupiter Capitolin l'impôt qu'ils payaient autrefois à celui de Jérusalem; et cet impôt était exigé avec d'autant plus de rigueur qu'on croyait par là les contraindre à embrasser l'idolâtrie. Quiconque voulait renier le judaïsme et se délivrer ainsi de cet impôt devait subir sur sa personne une visite humiliante, que l'empereur Domitien lui-même fit faire une fois en sa présence sur un vieillard, jusqu'à ce qu'enfin les Juifs inventèrent un instrument nommé *spasthéter*, afin de rattirer la peau du prépuce. Saint Paul fait allusion à cette pratique dans sa première Épître aux Corinthiens, ch. VII, v. 18. L'em-

pereur Nerva adoucit un peu le joug de l'impôt des Juifs; et l'on fit à cette occasion une médaille avec cette inscription : *Fisci judaici colomnia sublata.* Hérode lui-même avait, d'après l'historien Josèphe, osé quelque chose de bien plus grave encore, car il avait fait renfermer sous clef dans le fort Antonia les ornements sacrés que le grand prêtre portait à la fête des Expiations, afin de pouvoir ainsi tenir sous sa main le possesseur de ces insignes. Cette mesure politique fut confirmée par les Romains, et continuée jusqu'aux derniers temps de Tibère, où Vitellius, gouverneur de Syrie, la retira peu de temps avant la démission de Pilate, sur la demande des habitants de Jérusalem et avec la permission de l'empereur. Mais douze ans plus tard, l'empereur Claude la remit en vigueur; et ce ne fut que par la médiation d'Agrippa le Jeune qu'il la retira de nouveau. Après la malheureuse issue de la guerre des juifs, les Romains, voulant faire disparaître avec le peuple juif sa religion maudite, décrétèrent que quiconque ordonnerait un rabbin ou se ferait ordonner serait condamné à mort, et que la ville où l'ordination aurait été faite serait brûlée et tout son district ravagé. Plusieurs rabbins moururent en effet à cette occasion.

Afin de s'assurer le pouvoir, les hérodiens avaient introduit une police secrète et couvert d'espions la Judée. L'historien Josèphe nous apprend en effet que, pour se prémunir contre le mécontentement du peuple, qui voyait avec dépit les efforts que l'on faisait pour détruire la religion et les bonnes mœurs, Hérode ordonna que chacun s'occupât uniquement de son travail. Il défendit toute assemblée civile, et même toute réunion dans les promenades ou les auberges. Lorsque ses espions trouvaient quelqu'un en

contravention, il était transporté dans le fort Hyrcania, et on n'entendait plus jamais parler de lui. Le roi ne se contentait pas seulement de ces agents secrets que l'on rencontrait dans toutes les rues et sur tous les chemins, même hors de la ville; mais lui-même se déguisait la nuit, et se mêlait au peuple, afin d'entendre ce qu'on disait de lui et de son gouvernement. Ceux qu'il trouvait rebelles aux réformes qu'il voulait introduire étaient traités avec la plus grande sévérité. Il croyait retenir les autres dans l'obéissance en exigeant d'eux un serment religieux. La révolution descendait ainsi du trône, et, comme en ce genre un abîme appelle toujours un autre abîme, elle devait à la longue fomenter dans le peuple l'esprit révolutionnaire. C'est là ce qui explique ces émeutes et ces révoltes par lesquelles le peuple cherchait à secouer le joug odieux qui pesait sur lui; de sorte que le roi s'entoura d'une garde composée de Thraces et de Germains, et entretint une armée permanente.

Lorsque Judas Sariphei et Mathias Margalothi, les grands docteurs de la loi, eurent péri sur le bûcher pour avoir osé enlever l'aigle de la porte du temple, on vit s'élever un certain Judas fils d'Ézéchias, qui, pendant la dernière maladie d'Hérode, s'entourant à Séphoris, capitale de la Galilée, d'une poignée d'hommes désespérés, s'empara de l'arsenal, fournit des armes au peuple, et chercha à se faire reconnaître pour roi. Presque en même temps, et lorsqu'à peine le tyran avait fermé les yeux, Simon, un des serviteurs du palais, s'empara du diadème, promit au peuple le pillage, incendia le palais de Jéricho pendant qu'une autre bande mettait le feu au château royal d'Amathée, au delà du Jourdain; et il s'acquit une telle con-

sidération que Tacite lui-même le cite comme roi de Judée après la mort d'Hérode. Cependant après une résistance opiniâtre, il fut vaincu et décapité par le gouverneur Gratus. Mais déjà un autre prétendant s'était montré. C'était Athronges, qui, né dans une conditon infime, mais doué d'une grande force de corps, sut se maintenir assez longtemps au pouvoir. Il avait quatre frères, dont chacun commandait un corps d'armée. Un détachement d''infanterie romaine fut détruit par lui près d'Emmaüs, et le mouvement devint si général que les troupes romaines qui étaient dans le pays ne suffirent plus à l'arrêter. On dut faire venir de Syrie Quinctilius Varus avec deux légions et quatre escadrons de cavalerie. Celui-ci établit son quartier général à Ptolémaïs, obtint des secours des habitants de Bérythe et des Arabes, dont le roi Arétas était devenu ami des Romains par haine contre Hérode. Il prit et brûla Séphoris, traversa la Samarie, livra tout le pays au pillage, mit à feu et à sang les villes fortifiées de Sampho et d'Emmaüs, dont les habitants avaient pris la fuite. A Jérusalem, les révoltés, qui voulaient d'abord se défendre, s'enfuirent aussitôt à la vue des troupes considérables qui marchaient contre eux. Dix mille néanmoins furent pris et mis en croix : dix mille se livrèrent à discrétion ; on envoya leurs chefs à Rome, et l'on mit ainsi fin pour un moment à la sédition.

Mais à peine était-elle apaisée, à peine Archélaüs avait-il pris le gouvernement de la Judée, pendant la retraite du Fils de Dieu en Égypte, qu'un jeune Sidonien parut et se donna pour Alexandre, fils de Marianne, que son père avait fait égorger avec d'autres enfants à lui. Il lui ressemblait si bien en effet qu'il trompa les gens d'Hérode

lui-même. Le peuple salua donc en lui le dernier descendant de la famille des Asmonéens; de sorte qu'il partit pour Rome, où il se présenta à l'empereur, suivi par une foule de Juifs, afin de se faire confirmer par lui dans son royaume. Mais Auguste le devina sur-le-champ après avoir aperçu sur ses mains les marques d'un travail grossier et quotidien. Il lui demanda ce qu'était devenu son frère Aristobule, qui avait été égorgé en même temps que lui. Embarrassé par cette question, le faux prétendant avoua bientôt son imposture, et fut envoyé aux galères. Mais bientôt Judas de Gamala excita de nouveaux troubles à l'occasion d'un impôt qui venait d'être établi. C'était dans le temps où Notre-Seigneur, âgé de douze ans, commençait à se produire et à enseigner dans le temple. Et quoique Josèphe ait oublié de nous dire quel fut le sort de ce chef de révoltés, il nous apprend néanmoins que ses fils Jacques et Simon furent mis en croix par Tibère-Alexandre, gouverneur du pays, comme l'avaient été avant eux sous Cuspius Fadus, leurs compagnons d'infortune Annibas, Amaram, Éléazar et Ptolémée.

Les femmes elles-mêmes, ne voulant pas rester en arrière, avaient recours aux poisons; et l'art de les préparer, apporté d'Arabie, était en vogue à cette époque, comme il le fut depuis à la cour de France. Pheroras, frère d'Hérode, était mort empoisonné, et l'on avait attenté plus d'une fois, soit avec le glaive, soit avec le poison, à la vie du roi lui-même. De là des dénonciations, des tortures, etc.; et il fut enfin défendu, sous peine de mort, de préparer aucun poison. A la cour, les mœurs étaient tellement déréglées qu'Hérodiade, Bérénice et Drusille, ne le cédaient guère en libertinage à Cléopâtre ni aux femmes des em-

percurs romains. Un des esprits forts de cette époque, le rusé diplomate Nicolas Damascène, écrivit alors la Vie d'Hérode le Grand, dans un ouvrage qui n'avait pas moins de 125 livres, et dans lequel il s'attachait à justifier tous les crimes de son héros. Pour flatter sa vanité, il lui avait trouvé une généalogie, et le faisait descendre de l'une des familles juives les plus considérables qui étaient revenues de Babylone, tandis que Josèphe le nomme expressément Iduméen, et que le peuple prétendait qu'il était le fils d'un serviteur du temple, et qu'il avait été volé par des aventuriers. Il paraît même que ce prince avait écrit ses propres mémoires, pour recommander à la postérité son gouvernement. Après la mort d'Hérode, le parti des hérodiens se répandit en Galilée sous le faible Antipas; et, malgré l'exil d'Archélaüs, digne fils de son père, il sut garder à la cour et dans le gouvernement l'influence politique dont il avait joui jusque-là, et faire tourner à son profit les embarras du peuple et des gouverneurs de la Judée.

Ces hommes donc, bien plus habiles encore que les pharisiens, exercés dans l'art de la dissimulation et de la perfidie, vinrent trouver Jésus, afin de l'embarrasser et de le surprendre dans ses discours; ils lui adressèrent ces paroles hypocrites : « Maître, nous savons que vous êtes « véridique, et que vous ne regardez point aux personnes, « mais que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité; « dites-nous donc ce que vous pensez : est-il permis, oui « ou non, de payer l'impôt à l'empereur? » La loi contenue au chapitre XVII du Deutéronome, v. 15, défendait bien aux Juifs de reconnaître un gouvernement étranger. C'était sous Hérode l'Iduméen que ce cas s'était présenté

pour la première fois. Tout le sanhédrin, s'en tenant au texte précis de la loi, s'était opposé alors à la domination étrangère; et il avait payé de la vie cette protestation courageuse. Le sceptre avait passé depuis aux Romains; mais dès la première année, Juda de Gamala avait sommé les Juifs de leur refuser le tribut, et avait excité une émeute où il avait été versé beaucoup de sang. Les hérodiens ne pouvaient choisir une question plus embarrassante, et ils espéraient bien trouver dans la réponse de Notre-Seigneur une occasion de satisfaire leur haine contre lui. « Mais « Jésus, apercevant leur malice et leur perfidie, leur dit : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi « une pièce de monnaie. Ils lui présentèrent un denier. « Jésus leur demanda : De qui est cette image et cette « inscription ? De l'empereur, répondirent-ils. Il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce « qui est à Dieu. Ils ne purent l'accuser auprès du peuple « sur cette réponse; mais ils furent réduits au silence. Ils « s'en allèrent donc confondus, et le quittèrent. » Les rabbins enseignaient que le pays appartient à celui dont il a la monnaie. A l'origine, il n'y avait de monnaie en Judée que l'argent du temple, qui était sacré, et qui portait l'empreinte de Jéhovah. Mais les Juifs, lassés de la théocratie, envièrent aux autres nations leur gouvernement. Il fallut alors payer des impôts au roi, qui établit une monnaie frappée à son empreinte, comme un témoignage authentique de sa puissance. Il ne leur était arrivé que ce qu'ils avaient voulu. C'est là ce que leur dit Jésus en cette circonstance; et, loin de se laisser surprendre par les hérodiens, il les avait surpris eux-mêmes dans leurs paroles.

CHAPITRE XIV

Les Sadducéens et les vingt-quatre sectes des Juifs.
Question sur l'immortalité de l'âme.

« Les sadducéens, qui prétendent qu'il n'y a point de « résurrection, vinrent le trouver, et lui posèrent une « question. » Car, quoiqu'ils fussent opposés aux autres sectes, ils s'accordaient avec elles quand il s'agissait de combattre le Sauveur. Les sadducéens tiraient leur nom de Saduc, disciple d'Antigone de Socho, qui vivait sous Ptolémée Philadelphe, deux siècles et demi avant J.-C. Mais presque toujours les choses sont plus anciennes que les noms : il en fut ainsi de la doctrine des sadducéens. Déjà, sous Esdras, quelques-uns niaient la résurrection des corps. Ils récitaient encore, il est vrai, dans la synagogue, la formule : *Dans l'éternité*, qui terminait toutes les prières; mais ils entendaient par là le siècle présent, et rapportaient à cette vie toutes les promesses. C'est pour cela qu'Esdras introduisit la coutume de terminer toutes les prières par ces paroles : *Dans les siècles des siècles*, afin de mieux désigner par là la vie future. Antigone donc, successeur de Simon le Juste, qui, selon les rabbins, avait présidé le sanhédrin 40 ans après Esdras, avait enseigné qu'on doit faire le bien à cause du bien, sans attendre de récompense. Ses disciples, Saduc et Baithus, avaient transmis cette doctrine comme une tradition de leur maître, sans y ajouter aucun commentaire. Mais lorsque la secte des sadducéens se forma, sentant le besoin de s'appuyer sur un nom, elle invoqua comme ses

fondateurs Saduc et Baithus, et interpréta leurs paroles dans un sens favorable à leur opinion. Or il était impossible que ces hommes, dépositaires de la tradition mosaïque, eussent enseigné une doctrine aussi erronée. La secte prit donc alors le nom de sadducéens et de baithusiens. Il paraît que les derniers allaient plus loin encore que les premiers, et se rapprochaient beaucoup des Samaritains. Les sadducéens rejetaient, avec le Talmud, la plus grande partie de la Bible, et ne gardèrent que le Pentateuque, parce qu'il n'y est point question, disaient-ils, de la vie future. Ils furent au comble de la puissance lorsque le roi Jean Hyrcan passa de leur côté, et fit périr 6,000 pharisiens. Mais bientôt ceux-ci reprirent et gardèrent pendant un siècle la prépondérance dans le grand conseil; après quoi elle revint aux sadducéens.

La division qui se manifesta, dès l'origine, dans le peuple de Dieu, entre Jacob et Ésaü d'abord, puis entre Juda et Israël, entre Jérusalem et Samarie, éclata plus tard dans l'intérieur même de la Judée, entre les pharisiens et les sadducéens. Bien plus, on la retrouve jusque dans le sein du sanhédrin et de l'école après la mort de Simon le Juste et d'Antigone; car à partir de cette époque nous y trouvons toujours deux tendances opposées, représentées par deux hommes ou deux chefs, dont les plus remarquables sont Hillel et Schammée. Mais enfin un schisme véritable sépara pour jamais les deux écoles fondées par ces deux rabbins. L'esprit de secte était devenu si commun parmi les Juifs, que le Talmud compte jusqu'à vingt-quatre hérésies qui formaient sept groupes principaux, à savoir : les pharisiens ou piétistes et les esséens ou faux mystiques; les sadducéens, qui sont comme les pro-

testants du judaïsme, et les hérodiens, qui en sont comme les francs-maçons; les zélotes, puritains et radicaux en religion comme en politique. Les Samaritains, qui se subdivisaient dans la secte des dosithéens, niaient la résurrection, et étaient à peu près à l'Église judaïque ce que le schisme grec est à l'Église catholique. Aux yeux des Juifs proprement dits, les Galiléens formaient une secte à part, à cause de certains usages qui leur étaient propres. Puis il y avait encore une division profonde entre les judaïstes, ou Hébreux purs, et les hellénistes, ou les Juifs parlant grec. Ceux-ci vivaient, pour la plupart, parmi les gentils, avaient une Bible grecque, et, depuis le temps d'Onias, un temple et un culte national à Héliopolis. Plus tard ils eurent à Alexandrie leur grande synagogue, et formèrent un schisme considérable; de sorte que tout prêtre qui sacrifiait chez eux seulement une fois était excommunié par les autres.

Mais la secte la plus épouvantable était celle des biléamites ou nicolaïtes. Le Nouveau Testament ne fait que les nommer en passant; mais le Sohar parle souvent d'eux, et contient un grand nombre de traditions sur Biléam, leur chef. C'étaient, au sein de la Palestine, de vrais enfants du démon, dont le culte consistait dans des conjurations et des pratiques magiques, prises, disaient-ils, dans des livres que Salomon avait reçus du démon Asmodée. Ces sectaires finirent par s'abandonner à un libertinage effroyable, que les manichéens semblent avoir imité plus tard dans leurs impurs mystères. Tels étaient les partis qui divisaient alors l'Église mosaïque. Cependant, de même que le paganisme de cette époque ne formait, pour ainsi dire, que deux grandes écoles, les

stoïciens et les épicuriens; ainsi, dans le judaïsme, les pharisiens et les sadducéens représentaient les deux directions principales qui partageaient alors la nation. C'est pour cela qu'il n'est presque question que d'eux dans l'Évangile. Si les pharisiens, par un respect outré de la loi, en multipliaient outre mesure les pratiques, les sadducéens, au contraire, faisaient peu de cas des traditions, et même des vérités positives de la foi. Leur principe fondamental était que ce qui n'est pas dans la loi n'est pas vrai, et que ce qui n'est pas défendu est permis. Ils ne faisaient nulle attention aux impuretés légales, rejetaient, à cause de cela, le sacrifice de la vache rouge et beaucoup d'autres pratiques.

La cour, déjà du temps des asmonéens, penchait naturellement du côté des sadducéens, qui étaient les rationalistes et les absolutistes de leur temps. Jean Hyrcan et Alexandre Jannée furent même deux fois sur le point d'anéantir entièrement les pharisiens, comme le fit plus tard Hérode; mais ils se relevèrent sous la reine Alexandra. La guerre qui s'éleva plus tard entre les deux frères Hyrcan et Aristobule fut en même temps la lutte de ces deux sectes, et amena enfin la ruine de la famille des asmonéens. Le général romain Gabinius en prit occasion de dissoudre le grand conseil. Il établit cinq tribunaux supérieurs à sa place; mais César le rétablit ensuite. Dans le sanhédrin, les sadducéens savaient céder quand il le fallait à leurs adversaires, qui étaient bien plus considérés qu'eux parmi le peuple, et qui pouvaient même, à cause de cela, devenir redoutables à ceux qui avaient la puissance; tandis que les sadducéens comptaient surtout des partisans parmi les grands et les riches. Ces derniers

néanmoins prirent vers cette époque la haute main dans les affaires, comme nous le verrons bientôt lors de la condamnation du Sauveur. Il y avait, au reste, parmi les Juifs, une prophétie qui disait que le Messie viendrait lorsque tout serait plein de sadducéens ou de libres penseurs. Or ce temps était arrivé.

Ces philosophes athées, qui niaient la Providence, l'existence des esprits et la résurrection, qui méprisaient les œuvres de la loi et se prétendaient justes par eux-mêmes, viennent aussi, à leur tour, tenter Jésus-Christ par une question insidieuse : « Maître, dirent-ils, Moïse « a prescrit que, si quelqu'un meurt sans laisser de fils, « son frère doit épouser sa veuve, et susciter ainsi des « enfants à son frère défunt. Or il y avait parmi nous « sept frères, dont le premier, s'étant marié, mourut; « et comme il n'avait point d'enfants, il laissa sa femme « à son frère. Le second, l'ayant épousée, mourut aussi « sans postérité; la même chose arriva au troisième, et « tous les sept ont épousé la même femme et sont morts « sans avoir d'enfants. Enfin cette femme est morte aussi « après eux tous. Auquel d'entre eux appartiendra-t-elle « après la résurrection, puisque tous l'ont eue pour « femme? » Les Juifs s'imaginaient que Dieu créerait de nouveau le corps humain avec une côte lors de la résurrection, et que tous les hommes, dans la vie future, mangeraient, boiraient, se marieraient comme ici-bas. Le Talmud lui-même enseigne de la manière la plus formelle cette opinion superstitieuse. Aussi le Sohar, traitant la question proposée par les sadducéens à Notre-Seigneur, décide que la femme appartient là-haut à son premier mari. Le Talmud enseigne, au contraire, que les bons

seuls ressusciteront, et que ceux, entre autres, qui auront nié la divinité des Écritures et la vie éternelle ne participeront point à la résurrection du Messie. C'est par opposition aux pharisiens, et pour les embarrasser, que les sadducéens mettaient en avant l'histoire de cette femme et de ses sept maris. Au reste, l'obligation pour le frère d'un défunt d'épouser sa veuve était autrefois commune à presque tous les peuples. Nous la trouvons, en effet, dans les lois de Menu chez les Indiens, chez les Perses, et, d'après Diodore, chez les Italiotes. Cette règle existe encore aujourd'hui à Siam et au Pégu, chez les Afghans, les Tatares et les Tscherkesses, de même que chez les Gallas en Éthiopie, où elle existe sans interruption depuis la plus haute antiquité.

« Mais Jésus leur répondit : Vous êtes dans l'erreur, ne « comprenant ni l'Écriture ni la puissance de Dieu; car « les enfants de ce monde se marient; mais après la « résurrection on ne se marie plus. Ceux qui sont deve- « nus dignes de participer à cette vie et à la résurrection « des morts ne se marieront plus et n'épouseront plus « de femmes; ils ne mourront plus aussi; mais ils seront « comme les anges et les enfants de Dieu dans le ciel, « parce qu'ils sont les enfants de la résurrection. Moïse « prouve clairement que les morts ressuscitent, si vous « avez bien lu ce que Dieu lui dit près du buisson, à « savoir : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et « le Dieu de Jacob. Or Dieu n'est point le Dieu des morts, « mais des vivants. Vous êtes donc dans l'erreur, car « tous sont vivants devant lui. Le peuple, entendant ceci, « admirait sa doctrine. » Nous pouvons remarquer ici que Notre-Seigneur, répondant aux sadducéens, ne leur

cite que les livres de Moïse, parce que c'étaient les seuls qu'ils reconnaissaient comme divins, tandis qu'il agit tout autrement avec les pharisiens, qui admettaient les vingt-deux livres de l'Ancien Testament. Dans sa réponse il enseigne non-seulement l'immortalité de l'âme, mais encore le commerce des esprits avec nous, ou l'intercession des saints. Car les Juifs aussi s'adressaient souvent dans leurs prières à Abraham, leur père, et priaient Dieu au nom, c'est-à-dire par l'intercession des patriarches.

CHAPITRE XV

Question sur le plus grand commandement. Parabole du bon Samaritain.

« Les pharisiens qui avaient assisté à la discussion et « l'avaient écoutée remarquèrent comment il réduisait « les sadducéens au silence et avec quelle justesse il leur « répondait. Ils s'avancèrent donc ensemble à leur tour; « et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui dit pour le « tenter : Maître, quel est le plus grand commandement « de la loi? » Les rabbins racontent qu'un païen vint trouver Schammée, et lui dit : Je me ferai prosélyte, mais à la condition que tu m'apprendras tout le contenu de la loi pendant le temps que je pourrai me tenir sur un pied. Schammée, sans lui répondre, le mit à la porte. Il alla trouver Hillel, qui lui répondit avec sa douceur ordinaire par les paroles de Tobie à son fils, paroles dont l'empereur Alexandre-Sévère avait fait la règle de sa vie, à savoir : « Fais aux autres ce que tu veux que les autres te fassent. »

Les pharisiens firent à Jésus à peu près la même question, afin de pouvoir l'accuser, s'il y répondait de la même manière, de ne faire que répéter ce qu'avaient dit avant lui leurs docteurs, comme les Juifs prétendent encore aujourd'hui qu'il l'a fait en cette circonstance. Cependant Notre-Seigneur leur répondit autrement. « Il leur dit : Qu'y a-t-il « dans la loi? Qu'y lisez-vous? Tu aimeras le Seigneur « ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes « tes forces, et avec tout ton esprit. C'est là le plus grand « et le premier de tous les commandements. L'autre res- « semble à celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme « toi-même. Sur ces deux préceptes repose toute la loi et « les prophètes; et il n'y a point de plus grand comman- « dement que celui-ci : agissez d'après lui, et vous vivrez. « Cet homme, voulant faire paraître qu'il était juste, dit « à Jésus : Et qui est mon prochain? Jésus lui répondit : « Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba « entre les mains d'assassins qui le pillèrent, le couvrirent « de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi mort. Un « prêtre descendit par hasard par le même chemin, et « l'ayant aperçu couché par terre, il passa outre. Un « lévite, qui vint aussi au même lieu, l'ayant vu, conti- « nua sa route. Mais un Samaritain qui voyageait, étant « arrivé à cet endroit et l'ayant vu, fut touché de com- « passion, s'approcha de lui, versa de l'huile et du vin « dans ses plaies, les banda; et, l'ayant mis sur son che- « val, il l'amena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. Le « lendemain, comme il allait plus loin, il tira deux de- « niers, les donna à l'hôte et lui dit : Ayez soin de lui; et « tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le paierai « à mon retour. Lequel de ces trois vous semble avoir été

« le prochain de celui qui tomba entre les mains des as-
« sassins ? Le docteur lui répondit : Celui qui a exercé la
« miséricorde. Allez donc, dit Jésus, et faites de même. »

Cette parabole peut bien avoir pour fondement une histoire réelle. En effet, le Talmud nous apprend que douze mille prêtres, lévites et autres serviteurs du temple demeuraient à Jéricho, la seconde ville de la Judée. Douze autres mille demeuraient à Jérusalem et dans ses environs. Il y avait donc ordinairement sur la route de Jéricho beaucoup de prêtres et de lévites qui allaient à Jérusalem pour y servir à leur tour, ou qui en revenaient. La caverne des assassins est à peu près à moitié chemin entre les deux villes. C'est là que l'homme de la parabole est attaqué et laissé comme mort. Le prêtre et le lévite le voient et continuent leur route. Un Samaritain qui venait de Jéricho, touché de compassion, le transporte dans l'auberge de Bachurim, situé à une lieue environ de cet endroit et à deux lieues et demie de Jérusalem. Le prêtre venait de Jérusalem, après avoir fini son service dans le temple. Son cœur aurait dû être animé des sentiments les plus nobles et les plus saints; mais il ne connaît point l'amour du prochain. Il craint de se souiller avec le sang du moribond. Esclave de la lettre de la loi, il n'en possède point l'esprit, tandis que le Samaritain, qui voyageait pour ses affaires et dont la tête devait être préoccupée des intérêts de cette vie, est touché de compassion.

L'opposition qui existe entre la conduite de ces deux hommes paraît bien plus profonde encore lorsque l'on considère comment les Samaritains étaient traités par les Juifs. Ceux-ci regardaient les Israélites comme leurs frères, les prosélytes comme leur prochain, et tout le

reste des hommes comme leurs ennemis. Ils ne se seraient fait aucun scrupule de laisser mourir sans secours un Samaritain, de même qu'un étranger. S'il était tombé dans une fosse et qu'il leur eût demandé du secours, loin de l'aider, ils lui auraient plutôt enlevé l'échelle avec laquelle il eût pu échapper à la mort. Nous trouvons en effet cette doctrine exécrable dans leurs propres livres et même dans leur grand canoniste Maimonides. Celui qui avait tué un païen, ou, ce qui était la même chose, un Samaritain, n'était point condamné par le sanhédrin comme meurtrier, parce que la loi dit seulement : « Si quelqu'un tue « son prochain. » Or ils ne regardaient pas les Samaritains comme leur prochain. Bien plus, d'après le commentaire de Maimonides, c'était un mérite de tuer des hérétiques ou des apostats; et c'était, au contraire, un péché d'avoir pitié d'eux et de leur sauver la vie, parce que l'on faisait alliance de cette manière avec les impies. Il compte les sadducéens parmi ceux que l'on peut tuer sans attendre la sentence du juge. Il ajoute néanmoins : Ceux qui, étant nés de parents hérétiques, ont été élevés dans leurs principes, ainsi que leurs descendants, ne méritent pas de châtiment. Toutefois, aujourd'hui encore, lorsqu'un Juif se permet de louer un chrétien, on lui répond par cet ancien proverbe : « Tue le meilleur « des Goim, c'est-à-dire des étrangers. » Ce proverbe se retrouve dans le Sohar (III, p. 22), qui l'explique en disant que dans tout incirconcis il y a une infection diabolique, qui, lors même qu'il s'est soumis à la circoncision, ne disparaît qu'à la troisième ou quatrième génération, et le rend jusque-là digne de châtiment. Que l'on s'étonne après cela des accusations portées de temps en temps

contre les Juifs, et qui se sont renouvelées encore de nos jours, à l'occasion du meurtre du père franciscain de Damas.

Ces notions juives du prochain et de l'amour du prochain, qui ont survécu au droit des gens de l'antiquité, venaient de la haine profonde que le judaïsme a eue de tout temps contre ce qui est étranger. Ils avaient toujours devant les yeux l'exemple de Josué exterminant par l'ordre de Dieu les Chananéens, qui, par leurs sacrifices humains et leur culte atroce, avaient attiré sur leurs têtes la malédiction divine; et, prenant pour règle un fait exceptionnel et transitoire, ils s'étaient fait d'après lui une théorie générale du droit des gens, dont ils espéraient voir la réalisation au temps du Messie, s'il leur était impossible jusque-là de la mettre en pratique. C'est là ce qui doit relever tant à nos yeux la conduite du Samaritain, puisque, s'il se fût trouvé dans le même cas que le Juif qu'il secourait, il n'aurait eu à attendre de lui ni secours ni compassion.

Quelques docteurs de la loi qui étaient présents et qui avaient écouté cette parabole, voyant le triomphe de Notre-Seigneur et la confusion de ses ennemis, lui dirent : « C'est bien, maître; vous avez bien parlé. Et l'un d'eux « lui dit : Maître, vous avez raison; il n'y a qu'un Dieu, « et il n'y en a point d'autre que lui. L'aimer de tout son « cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes « ses forces, et aimer son prochain comme soi-même est « plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices. « Jésus, trouvant qu'il répondait si bien, lui dit : Il y a « longtemps que j'ai désiré d'entendre un tel discours, « et je n'avais encore trouvé personne qui parlât ainsi. »

Cette phrase est rapportée par saint Irénée comme ayant été prononcée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. (*Hæres.*, I, 17.) « Tu as bien répondu; fais cela, et tu vivras, et « tu n'es plus loin du royaume de Dieu. »

CHAPITRE XVI

Le Christ, fils de David.

« Or, comme Jésus enseignait ainsi dans le temple, il « alla vers les pharisiens assemblés, et leur adressa cette « question : Que pensez-vous du Christ? De qui est-il « fils? Ils répondirent : De David. Il leur dit alors : Com- « ment les docteurs de la loi disent-ils donc que le « Christ est fils de David? David dit pourtant dans le « Saint-Esprit : Le Seigneur dit à mon Seigneur : As- « seyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos « ennemis comme un escabeau sous vos pieds. Si David « l'appelle ici son Seigneur, comment est-il son fils? « Personne n'osait lui répondre un mot à ce sujet; et « à partir de ce jour personne n'osa plus l'interroger. » Le mot fils, comme nous l'avons vu plus haut, signifie aussi chez les Hébreux serviteur. Mais les Juifs comprenaient si peu le contraste de l'exaltation et de l'abaissement du Messie qu'ils en admettaient deux; l'un souffrant, fils de Joseph, et l'autre triomphant, fils de David. Or les rabbins appliquaient au premier le passage du psaume cité ici par Notre-Seigneur. Bien plus, le *Targum* le traduit par ces paroles : « Le Seigneur a dit à son Verbe. »

« Mais toute la foule du peuple l'entendait avec plaisir. » Ces dispositions favorables ne devaient pas durer longtemps; et c'est là un des exemples les plus frappants et les plus instructifs à la fois pour ceux qui seraient tentés de rechercher la faveur populaire. Ainsi, Notre-Seigneur avait en ce jour confondu la sagesse de la synagogue, la politique des hérodiens, l'athéisme des sadducéens et l'optimisme des docteurs Juifs et des pharisiens. Il avait vaincu de cette manière le judaïsme dans ses trois branches principales. Il y avait encore, il est vrai, les esséniens ou les dévots, dont nous n'avons point encore parlé, et que nous devons faire connaître au lecteur pour qu'il puisse embrasser d'un regard tout l'ensemble des rapports qui existaient dans la Judée pendant la vie de Notre-Seigneur.

Les esséniens, ou thérapeutes, comme les appelaient les Grecs, habitaient principalement à l'ouest de la mer Morte, aux environs d'Engaddi. Ils avaient de plus, çà et là dans les villes, des couvents d'hommes et de femmes. C'étaient eux qui avaient introduit dans la Palestine la doctrine des Perses sur la lumière, et préparé ainsi le germe du gnosticisme, qui devait être plus tard si dangereux pour l'Église. Ils appelaient les maisons où ils habitaient ensemble *monastères*, et la vie pénitente qu'ils y menaient ressemblait beaucoup à celle des bonzes indiens. Livrés à la prière, à la méditation et au travail, et liés ensemble par une entière communauté de biens, ils ne souffraient aucun esclave parmi eux, mais prêchaient au contraire l'abolition de l'esclavage. Au reste, ils étaient si modestes et si retirés que le Talmud et les rabbins, pas plus que la Bible, ne les nomment pas même une seule fois; et cependant c'est d'eux que sont parties les plus

grandes révolutions spirituelles qui ont remué la Judée. Ils ont disparu au milieu des bouleversements de ce malheureux pays.

Ils regardaient l'âme immortelle de l'homme comme l'éther le plus pur, comme une émanation de la lumière divine, qui, tombée dans la matière, a besoin d'être tirée de la prison du corps par l'accomplissement des vertus qui constituent la perfection morale. Ils niaient la résurrection de la chair, et la plus grande partie d'entre eux rejetaient le mariage. Ils adressaient leurs prières au soleil, à son lever et à son coucher. Semblables aux samanes et aux derviches, ils dansaient au milieu des repas des danses mystiques qui représentaient la marche des astres. Ils avaient dans leurs couvents le sceau cabalistique de Salomon, ou le symbole pythagoricien de la création, à savoir deux triangles entrelacés ensemble et entourés de rayons. Ils appelaient ce signe le bouclier de David, et les Juifs s'en servent encore çà et là comme d'un talisman. Ils ne se permettaient jamais aucun mensonge, observaient un silence rigoureux et ne prêtaient jamais serment. Ils étudiaient les vertus des plantes, prédisaient l'avenir, exerçaient la médecine à l'aide de racines et de pierres magiques. Ils s'enveloppaient le corps dans des habits blancs, ne mangeaient que du pain, du sel, des herbes et des fruits, ne buvaient que de l'eau, et jeûnaient avec une grande rigueur. Tous les cinquante jours ils se réunissaient dans un festin, et chantaient ainsi pendant toute la nuit des psaumes en deux chœurs, l'un d'hommes, et l'autre de femmes. Ils rejetaient les sacrifices et toutes les cérémonies extérieures : cependant ils célébraient le sabbat plus exactement encore que les autres Juifs. Ils envoyaient aussi

leurs dons au temple de Jérusalem, chantaient des psaumes, et lisaient assidûment les livres saints. Ils étaient partagés en quatre ordres, avaient un premier noviciat d'un an, et un autre de deux ans à peu près, comme les disciples de Pythagore. Ceux qui étaient parvenus à l'ordre le plus élevé s'appelaient Cathares ou purs; et ce nom, que l'on retrouve plus tard chez les gnostiques, a servi de racine au mot allemand *ketzer*, hérétique. Les esséniens juifs ressemblaient en beaucoup de choses aux Rechabites du désert, à cette tribu arabe qui, après avoir, sous la conduite de Jethro, suivi les enfants d'Israël dans leur émigration à travers le désert, continua sa vie nomade au sud de la Palestine, et fut toujours traitée avec ménagement par les Juifs, quoiqu'elle restât étrangère à la révélation mosaïque. Jérémie lui-même ne craignit pas de les citer plus tard comme modèle aux Juifs, à cause de leur fidélité et de leur obéissance aux préceptes de leur fondateur. (*Jérémie*, XXXV.)

CHAPITRE XVII

Jésus menace les Juifs du jugement de Dieu, à cause du sang de Zacharie qu'ils ont versé.

« Comme tout le peuple était assemblé, il dit, entre « autres choses, ceci à ses disciples : Gardez-vous des faux « prophètes, qui viennent à vous sous l'extérieur de bre- « bis, mais qui à l'intérieur sont des loups ravisseurs. « Malheur à vous! docteurs de la loi et pharisiens hypo- « crites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes qu'ont

« tués vos pères, qui ornez les monuments des justes, et
« qui dites : Si nous avions vécu du temps de nos pères,
« nous n'aurions pris aucune part au sang des prophètes
« qu'ils ont versé. Ainsi, vous vous rendez témoignage à
« vous-mêmes que vous êtes les enfants de ceux qui ont
« tué les prophètes. Certainement vous louez et approuvez
« ce qu'ont fait vos pères. Ils ont tué les prophètes, et
« vous leur élevez des monuments. Oui, vous comblez la
« mesure de vos pères. Serpents, race de vipères, com-
« ment pourrez-vous échapper au feu de l'enfer? C'est
« pourquoi la sagesse de Dieu dit : Je vous enverrai des
« prophètes et des apôtres, des sages et des prédicateurs
« de la loi ; mais vous tuerez et crucifierez les uns ; vous
« fouetterez dans vos synagogues et vous chasserez de
« ville en ville les autres, afin que tout le sang innocent
« qui a été repandu sur la terre depuis le commencement
« du monde, retombe sur vous et soit redemandé à cette
« race, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Za-
« charie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le
« temple et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout cela
« sera redemandé à cette race. »

Ces paroles renferment contre Jérusalem une prophétie terrible, dont les rabbins nous donnent le sens. Une légende juive raconte que, lorsque le grand prêtre Zacharie, fils de Joiada, fut lapidé sous le roi Joas, il cria en mourant : « Le Seigneur le verra, le Seigneur se vengera. » Son sang alors, de même que celui d'Abel, cria vengeance au ciel. On le vit s'enfler et bouillir sur le seuil du temple, où il resta jusqu'à la première destruction de Jérusalem, lorsque neuf cent quarante mille hommes furent immolés par Nabuzardan, général de Nabuchodonosor. Puis, à

partir de ce moment, il disparut; car il était vengé. Ce meurtre était encore proverbial chez les Juifs quand on voulait parler d'un jugement terrible de Dieu. Or c'est un châtiment semblable dont le Sauveur, qui se donne lui-même pour la sagesse divine, menace les Juifs à cause du meurtre qu'ils vont bientôt commettre, sur le Messie d'abord, et plus tard sur ses disciples. Il leur annonce donc que le sang de ces justes ne cessera point de crier vengeance au ciel, jusqu'à ce que Jérusalem soit détruite de nouveau, et que ses habitants soient anéantis. Prophétie effroyable, mais dont la vérité a été scellée par le sang de un million cent mille Juifs, qui trouvèrent la mort sous les ruines de Jérusalem. Au reste le rapprochement entre le massacre des Juifs sous Nabuzardan et celui qui eut lieu sous Titus est si frappant que les rabbins eux-mêmes l'ont remarqué, comme on peut le voir dans le Zemach David, fol. XXVII, 1. L'évangéliste saint Matthieu rend plus claire encore la prophétie du Sauveur en ajoutant au nom de Zacharie ces paroles : « Le fils de Barachie, que vous avez « tué entre le temple et l'autel. » Et nous y trouvons la preuve manifeste qu'il n'a écrit son Évangile que quarante ans au plus tôt après la mort du Sauveur. C'est alors, en effet, que Zacharie, fils de Barachie, accusé d'intelligence avec les Romains, et traduit comme traître devant le conseil des Soixante-dix, assemblé à la hâte, fut traîné hors du tribunal par deux hommes du parti des zélotes qui demandaient sa mort, et massacré entre le temple et l'autel. Après quoi commencèrent bientôt les horreurs du siége de Jérusalem et l'accomplissement de la prophétie du Sauveur.

Les tombeaux dont il parle ici étaient sans doute ceux

qu'il avait rencontrés sur sa route en venant à Jérusalem : ceux de Josué et de Samuël, par exemple. Sur la montagne de Sion était le tombeau de David, avec ceux des autres rois qui avaient été enterrés dans la ville de Jérusalem. Le tombeau de David avait été pillé, d'abord par le roi Hyrcan, et dernièrement encore par Hérode l'Ancien. Celui de Salomon, au rapport de Dion Cassius (79, 14), s'écroula peu de temps avant le dernier siége de Jérusalem, ce qui fut regardé par les partisans de Barcocheba comme un sinistre présage. Il y avait encore sur le mont du Scandale, et du côté de Bethlehem, le tombeau de Zorobabel, celui de Josaphat, dans la vallée du même nom, et les tombeaux des rois, au nord de la ville, que l'on peut y voir encore aujourd'hui. Près du tombeau de David était celui de la prophétesse Hulda, qui avait donné son nom à la porte méridionale du temple. Il y avait aussi le mausolée de la reine Hélène d'Adiabène, la célèbre néophyte. Le tombeau de Zacharie le prophète, bâti dans le style grec, et tel qu'il existe encore aujourd'hui, fut élevé dans la vallée de Josaphat, au temps même où Jésus fit cette terrible prophétie.

CHAPITRE XVIII

L'Offrande de la pauvre veuve. Des monnaies juives.

« Jésus étant assis vis-à-vis du tronc, il prenait garde de « quelle manière le peuple y jetait de l'argent. » Les troncs placés dans le temple pour y recevoir les offrandes s'appelaient trompettes, à cause de leur forme. Il y en avait

treize, d'après le nombre des rideaux, des portes du temple, des lieux consacrés à la prière et des tables du sanctuaire. Chacun avait sa destination particulière. Il y avait aussi treize cassettes, que portaient les collecteurs de l'impôt du temple. L'un de ces troncs était destiné à recevoir l'impôt de l'année courante ; le second était réservé pour les arrérages, et l'on jetait dans le troisième l'argent avec lequel on payait les colombes pour les sacrifices. C'étaient là les trois grandes boîtes que l'on ouvrait seulement aux trois grandes fêtes de l'année. Il y avait des troncs particuliers pour les autres oiseaux, pour le bois du temple, pour l'encens. Le septième était la cassette d'or, où l'on déposait les pièces d'or que l'on avait vouées à Dieu. Le huitième était consacré aux frais des sacrifices expiatoires, et le neuvième à la purification des souillures légales et involontaires. Le dixième était pour les femmes qui étaient en couches ou qui avaient un flux de sang. Puis il y avait la boîte des Nazaréens, celle des lépreux et celle des dons volontaires pour les holocaustes. Outre cela, chacun, selon l'inspiration de sa conscience, pouvait appliquer son aumône à quelque but particulier, et donner de l'argent pour acheter les victimes de chaque jour, pour les libations, le sel, les pains, les habits des prêtres, en un mot pour tout ce qui servait au culte. On pouvait même donner en nature l'encens et le bois pour les holocaustes. Une inscription indiquait la destination spéciale de chacune de ces boîtes ; chacune aussi portait son numéro, en grec et en hébreux. Les dix dernières étaient ouvertes tous les mois, de même que celle où l'on déposait les vases d'airain que l'on offrait au temple. On en tirait le *corban*, et on l'employait au service de la maison du Seigneur. Toutes ces

boîtes étaient dans le portique des femmes, où il y avait d'ailleurs, comme nous l'avons vu plus haut, des siéges pour ceux qui voulaient s'asseoir.

C'est là que Notre-Seigneur s'assit, vis-à-vis du trésor. « Or plusieurs riches jetèrent de grosses pièces d'argent « dans la cassette. Comme il regardait, il vit aussi une « pauvre veuve qui y mit seulement deux petites pièces, « c'est-à-dire un denier. Il appela ses disciples, et leur « dit : En vérité, je vous le dis, cette pauvre veuve a mis « plus que tous les autres avant elle; car ceux-ci ont con- « tribué dans leur abondance aux sacrifices offerts à Dieu; « mais elle, qui est dans le besoin, a donné tout ce qu'elle « avait. » Cette pauvre veuve avait mis dans la boîte deux *lepton*, et l'on ne pouvait mettre moins dans le tronc des offrandes. L'écu juif s'appelait *stater*, *seckel* ou *selaa*; il valait quatre drachmes ou deniers. Un denier était le prix ordinaire d'une journée de travail, et contenait six mea, douze pondion, vingt-quatre as, quarante-huit musmes, quatre-vingt-seize quadrants et cent quatre-vingt-douze pruta. Ces noms indiquent qu'il y avait en Palestine des monnaies juives, grecques et romaines, suivant le mélange des diverses populations.

Lorsque l'on considère les données éparses çà et là dans les Évangiles, on ne peut s'empêcher d'admirer l'exactitude minutieuse des évangélistes en tout ce qui concerne les monnaies : et c'est encore une preuve manifeste que ces livres divins ont été écrits lorsque le peuple juif jouissait encore de sa nationalité, mais était sur le point de la perdre, et qu'ils ont eu pour auteurs des hommes qui ont vécu au milieu de ces rapports et de ces circonstances. Les impôts les plus anciens, ceux qui existaient

avant la domination des Romains, sont évalués d'après la monnaie grecque, comme, par exemple, l'impôt du temple. C'était sur le pied de cette monnaie que l'on payait les offrandes. Mais dans le commerce journalier on comptait d'après la monnaie romaine, par as et deniers. Il en était de même pour les impôts les plus récents. Les rabbins racontent qu'une femme voulant une fois offrir au Seigneur une poignée de farine, le grand prêtre la repoussa en lui disant que son offrande n'avait aucune valeur. Mais Dieu lui apprit dans un songe qu'il ne devait pas refuser ce don, quelque petit qu'il fût, parce que cette femme, en le lui offrant, lui avait donné toute son âme. C'était aussi ce que Notre-Seigneur voulait faire comprendre à ses apôtres en cette circonstance. Celui qui donne un quadrant aux pauvres, disaient les Juifs, prolonge sa vie, et Dieu lui donne en retour la vie éternelle.

CHAPITRE XIX

Les Dons faits à la maison du Seigneur.

« Comme quelques-uns parlaient du temple, de ses « belles pierres et des dons qui l'ornaient, Jésus dit : Il « viendra des jours où, de tout ce que vous voyez ici, il « ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit détruite. « Voici que votre maison va être saccagée; car je vous le « dis : Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que « vienne le temps où vous crierez : Béni soit celui qui « vient au nom du Seigneur. » Les assistants, à l'occasion de l'offrande de la pauvre veuve, faisaient remar-

quer à Notre-Seigneur les dons précieux qui étaient exposés dans le trésor; car Jérusalem était sous ce rapport pour les Juifs ce que Delphes était pour les païens. C'était dans la salle des offrandes ou dans le sanctuaire que l'on conservait les armes des héros et les présents qui avaient été envoyés au temple des contrées les plus éloignées. Déjà, au temps du premier temple, on y avait suspendu les offrandes des douze tribus d'Israël, puis les armes de David et l'épée de Goliath, avec laquelle il avait coupé la tête de ce géant. Dans le second temple, construit par Esdras, étaient les dons précieux que le roi Ptolémée Philadelphe avait envoyés d'Égypte en retour des livres saints qu'on lui avait offerts. Ces dons consistaient en des vases de toutes sortes, ciselés avec un goût exquis, et dont l'historien Josèphe fait le dénombrement. On y voyait encore la couronne d'or que le général romain Sosius avait donnée tout dernièrement au temple, pour remercier Dieu de la prise de Jérusalem. Il y avait aussi suspendue à la porte du sanctuaire une vigne, donnée par Hérode le Grand, dont les branches et les feuilles étaient d'or, tandis que les grappes, longues d'une coudée, étaient de pierres précieuses. De nouvelles grappes et de nouvelles branches y avaient été ajoutées plus tard; de sorte qu'avec le cours du temps elle était devenue tellement pesante que, selon l'expression hyperbolique des rabbins, trois cents personnes auraient eu de la peine à la remuer.

Là étaient encore exposés les vases sacrés donnés par l'empereur Auguste lui-même; les présents apportés récemment par les députés du roi Abgar, ceux qu'envoyèrent plus tard le chambellan de la reine Candace et Hélène d'Adiabène. Là était aussi la chaîne d'or que le roi Agrippa

consacra au Seigneur après sa délivrance sous l'empereur Claude. Elle était aussi pesante que la chaîne de fer avec laquelle l'empereur Caligula l'avait tenu enchaîné à un légionnaire. C'est de toutes ces magnificences et de toutes ces richesses que le Sauveur annonce la ruine prochaine. « Là-dessus Jésus sortit du temple. Ses disciples vinrent à « lui pour lui montrer les bâtiments du temple. L'un d'eux « lui dit : Maître, regardez quelles pierres et quelle struc- « ture. Mais Jésus lui répondit : Vois-tu ces grands bâti- « ments? Eh bien! je vous le dis, il ne restera pas une « seule pierre qui ne soit détruite. » Celui qui n'a pas vu le temple d'Hérode, dit le Talmud, n'a jamais rien vu de magnifique. En effet, rien ne surpassait la beauté de cet édifice. Le sanctuaire élevait dans les airs ses masses colossales. Les murs étaient de marbre blanc, vert ou nuancé, et les pierres étaient si bien ajustées les unes aux autres, qu'elles ressemblaient aux vagues de la mer, ce que plus tard l'empereur Justinien imita dans la construction de l'église Sainte-Sophie. Déjà le premier temple présentait comme une surface de cristal; si bien que la reine de Saba, au rapport des rabbins, releva sa robe lorsqu'elle y entra pour la première fois, croyant que c'était de l'eau qu'il fallait passer à gué.

La description que l'historien Josèphe nous fait du temple d'Hérode justifie merveilleusement l'étonnement et l'admiration des apôtres. Il nous dit, en effet, que les pierres employées à sa construction avaient jusqu'à quarante-cinq coudées de long, cinq de haut et six d'épaisseur; de sorte qu'elles rappelaient les ouvrages cyclopéens de l'antiquité, tels qu'ils nous apparaissent encore dans les ruines de Persépolis et de Balbeck, ainsi que dans les

temples égyptiens de la dix-huitième dynastie et dans les temples grecs du temps de Périclès. L'édifice était revêtu de lames d'or; et lorsque le soleil frappait dessus on eût dit un incendie qui éblouissait les yeux. Hérode voulait encore couvrir d'or les murs intérieurs; mais les rabbins le prièrent de ne pas en cacher la magnificence sous un éclat emprunté. On ne pouvait comparer le nouveau temple qu'avec le premier. L'architecte qui l'avait construit s'appelait Bava, fils de Buta. Si la sculpture, la peinture et les autres arts ne prirent pas dans la Palestine un essor égal à celui de l'architecture, c'est que le législateur des Juifs, connaissant leur penchant pour l'idolâtrie, leur avait interdit toutes sortes d'images. Et ils poussaient si loin le scrupule sous ce rapport que Gamaliel les scandalisa lorsqu'il voulut faire graver une figure sur son cachet. Mais l'antiquité apercevait, comme nous l'indique le langage lui-même, une certaine affinité entre ces trois idées, *imago*, *magia* et *magnes*.

Jésus sortit donc du temple pour n'y plus rentrer. Et comme c'était déjà le soir, il se retira avec ses disciples sur le mont des Oliviers, pour y passer la nuit en prières. En maudissant le temple, et en prédisant sa ruine prochaine, il disait assez que la majesté divine ne voulait plus habiter dans cette maison. Le jour suivant, ou le mercredi, il ne vint point à Jérusalem; mais il resta à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, ou plutôt dans la léproserie de Simon. Là il n'avait point à craindre que les Juifs vinssent l'y chercher; car ils évitaient avec le plus grand soin les lieux où il y avait des lépreux, de peur de contracter quelque souillure légale. Il y avait autrefois partout des léproseries, mais surtout en Orient.

CHAPITRE XX

Prédiction de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde.

« Et comme il était assis sur le mont des Oliviers, vis-« à-vis du temple, ses disciples, à savoir : Pierre, Jac-« ques, Jean et André, lui demandèrent encore en « particulier : Maître, dites-nous donc quand ces choses « arriveront, et quel sera le signe qui annoncera leur « accomplissement? Quel sera le signe de votre arrivée « et de la fin du monde? » Jésus jeta les yeux alors du côté de Sion et du mont Moria, sur lequel était bâti le temple, dont la porte orientale était précisément en face de lui ; car du côté de l'orient les murs du temple étaient plus bas, parce que le prêtre qui offrait le sacrifice de la vache rouge immolait et brûlait celle-ci sur le sommet du mont des Oliviers, et devait pendant ce temps-là regarder la porte du temple et le sanctuaire, ce qui n'était pas sans une signification prophétique. D'après le témoignage de la Mischna et du rabbin Abraham Sachut, la cendre de la première vache dura depuis Moïse jusqu'à Esdras, qui brûla la seconde. Puis, le nombre des souillures légales venant à augmenter, Siméon le Juste en brûla déjà deux à lui seul, ainsi que Jean, père de Mathias. Élionée en brûla une, Hanamel aussi, et enfin Ismaël, qui venait d'être déposé du souverain pontificat et avec qui s'éteignit toute la splendeur du sacerdoce. La légende juive rapporte que la dixième vache sera brûlée aux jours du Messie; et ceci s'est accompli d'une manière spirituelle sur le mont des Oliviers dans la personne du

Sauveur, lorsqu'il s'offrit comme victime à la justice de Dieu, son Père.

Jésus était donc assis sur le sommet de cette montagne, comme un autre grand prêtre; et c'est là ce que veut nous faire entendre l'évangéliste saint Marc lorsqu'il nous dit qu'il était assis en face du temple. A côté de lui s'élevait le mont du Scandale, la pointe méridionale du mont des Oliviers, où Salomon après sa chute avait consacré des bosquets et des statues à l'Astarté des Sidoniens, au Chamos des Moabites et au Moloch des Ammonites. Au fond de l'horizon s'élevait la fumée de l'étang de Sodome. Devant lui était la vallée des Morts, et au couchant les trois collines sur lesquelles était bâtie Jérusalem, à savoir : Moria, la montagne sacerdotale, Sion, la montagne royale, avec les palais du roi et les tombeaux des princes depuis David jusqu'au temps des Machabées, et enfin Acre, la montagne du peuple. C'étaient ces collines qui, avec celles des Oliviers, de Bezetha, d'Ophel et de Golgotha, avaient donné à Jérusalem le nom de la ville aux sept collines. Mais en face de ces hauteurs s'élevaient sept autres montagnes, sur lesquelles les Chananéens avaient autrefois élevé des autels et sacrifié aux idoles. C'était le mont Casius au sud-ouest, puis le Carmel, l'Ebal, le Garizim, le Thabor, le Liban, l'Hermon, où, d'après la légende, les anges avaient été précipités après leur chute; puis au sud le Nebo, avec toute la chaîne des monts Abarim, où, d'après une autre légende, l'archange saint Michel lutta avec Satan au sujet du corps de Moïse. C'est sur cette même montagne probablement que le démon tenta le Sauveur, et lui montra la Palestine et les contrées voisines.

Au milieu de toutes ces hauteurs, profanées autrefois par le culte des idoles, s'élevait le mont Moria, où, d'après une tradition populaire, Caïn et Abel, et plus tard Noé avaient dressé des autels au Seigneur, et où Abraham avait été sur le point de lui immoler son fils. C'était le mont sacré des Hébreux, le lieu où le Très-Haut avait placé son trône, et dont il avait fait l'escabeau de ses pieds. Mais le temple où Dieu, pendant mille ans, avait daigné habiter visiblement dans le tabernacle, avait été profané par cette race adultère, qui s'était souillée du sang des prophètes. Aussi ce n'est point sur le mont Moria, mais sur le Golgotha, la plus petite de toutes les collines de Jérusalem, que Dieu plaça le siége du nouveau culte qu'il allait fonder. C'est sur le Golgotha que s'accomplit le sacrifice de la nouvelle alliance, et que fut élevé le temple du corps sacré de Jésus-Christ, qui, démoli par les Juifs, fut reconstruit trois jours après par l'Esprit-Saint. Quant au mont Moria, qui portait la maison du Seigneur, il devait être bientôt détruit de fond en comble, et livré aux païens. En effet, semblable au Capitole, il disparut dans la grande ruine de Jérusalem, et remplit la vallée de Tiropéon, pour servir enfin de temple aux musulmans. Le Sauveur, embrassant dans sa pensée et la gloire du passé, et les souffrances du présent, et les calamités que l'avenir réservait à Jérusalem, s'écria pénétré d'une douleur profonde : « Jérusalem, Jérusalem, « qui lapides ceux qui ont été envoyés pour ton salut! oh « si tu avais connu les jours de ta visite! Combien de « fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une « poule ramasse ses petits sous ses ailes! mais tu ne l'as « pas voulu. » Isaïe avait dit : « Le Seigneur des armées

« protégera Jérusalem comme les oiseaux font avec leurs « ailes : il la protégera, la délivrera; il l'entourera et la « gardera. » (Ch. xxxi, v. 5.) Notre-Seigneur, en appliquant ce texte à sa personne, se donnait par là comme Dieu lui-même.

Puis il dit à ses disciples : « Il viendra des jours où « vous désirerez ardemment de voir le Fils de l'homme, « ne fût-ce que pour un jour, et vous ne le verrez point. « Mais prenez garde que quelqu'un ne vous séduise; car « beaucoup de faux prophètes paraîtront en mon nom, et « diront : Je suis le Christ; le temps est accompli; et ils « séduiront la multitude. Ils feront de grands signes, et « des miraclees, de manière à séduire les élus eux-« mêmes, si cela était possible. Si donc ils vous disent : « Voici le Christ, ne le croyez point. Ou s'ils vous disent : « Le Christ est là dans le désert, ne sortez point, et ne « courez point après eux. Ou s'ils vous disent : Il reste « caché, tenez-vous sur vos gardes; car je vous ai pré-« dit toutes ces choses. Lorsque vous entendrez parler « de bruits de guerres et de révoltes, ne vous troublez « point; car il faut que ces choses arrivent; mais ce ne « sera pas encore la fin. On verra s'élever alors peuple « contre peuple, royaume contre royaume : il y aura çà « et là de violents tremblements de terre, des pestes, des « famines et des troubles, des épouvantes et de grands « signes au ciel; mais tout cela n'est encore que le com-« mencement des douleurs. Ne pensez pas que je sois « venu pour apporter la paix dans le monde. Non, je « vous le dis, mais plutôt la division et le glaive. Car « désormais, s'il y a cinq personnes dans une maison, il « y en aura trois contre deux, et deux contre trois. Il y

« en aura beaucoup alors qui se scandaliseront, se trahi-
« ront et se haïront mutuellement. Le père se lèvera
« contre son fils, et le fils contre son père; la mère contre
« la fille, et la fille contre sa mère; la belle-mère contre
« sa bru, et la bru contre sa belle-mère; et les ennemis
« de l'homme seront ceux-là même qui vivent dans sa
« propre maison. Le frère livrera son frère à la mort, et
« le père son fils. Les enfants s'élèveront contre leurs
« parents, et les mettront à mort.

« Je suis venu apporter le feu sur la terre : et combien
« je désirerais qu'il brûlât déjà! Mais j'ai encore un bap-
« tême dont je dois être baptisé; et combien il me tarde
« qu'il soit accompli! Le Fils de l'homme doit encore
« souffrir beaucoup auparavant, et être rejeté par cette
« génération. Or, lorsque vous verrez dans le lieu saint
« l'abomination et la désolation dont parlait le prophète
« Daniel, lorsque vous verrez Jérusalem entourée d'une
« armée, sachez alors que sa destruction est proche. Que
« celui qui est en Judée fuie alors sur les montagnes; que
« celui qui est au milieu de la ville se hâte d'en sortir. Que
« celui qui est dans la campagne ne rentre pas dans la
« ville; et que celui qui est sur le toit ne descende point
« dans sa maison, et n'y rentre plus pour y chercher
« quelque chose. Que celui qui sera aux champs ne re-
« tourne pas non plus pour prendre son vêtement. Pen-
« sez à la femme de Lot. Car ce sera alors les jours de la
« vengeance, où tout ce qui est écrit sera accompli. Mais
« malheur aux femmes enceintes et aux nourrices dans
« ces jours-là! Priez que votre fuite ne tombe point en
« hiver, ni au jour du sabbat. Car il y aura alors de
« telles tribulations, qu'il n'y en a point eu de pareilles

« depuis le commencement de la création du monde jus-
« que aujourd'hui, et qu'il n'y en aura plus dans la suite.
« Des calamités sans nom tomberont sur la terre, et un
« jugement terrible s'accomplira sur ce peuple. Les uns
« tomberont par le tranchant du glaive, les autres seront
« emmenés comme esclaves parmi tous les peuples, et
« Jérusalem sera foulée aux pieds par les païens, jusqu'à
« ce que le temps des païens soit aussi accompli. Soyez
« sur vos gardes, car, encore, avant tout cela, ils met-
« tront la main sur vous, et vous persécuteront. Pour
« vous tourmenter, on vous fera comparaître devant les
« tribunaux; on vous fouettera dans les synagogues, on
« vous jettera en prison, on vous traînera à cause de
« moi devant les gouverneurs et les rois pour que vous
« rendiez témoignage à mon nom. On vous tuera; et
« vous serez en haine à tous les peuples à cause de moi.
« Vous serez livrés par vos parents et vos frères, par vos
« alliés et vos amis, et beaucoup d'entre vous seront mis
« à mort. Et comme l'iniquité abondera partout, la charité
« se refroidira chez plusieurs : mais celui-là sera sauvé
« qui persévèrera jusqu'à la fin.

« Prenez donc garde, veillez et priez, afin que vous
« soyez jugés dignes d'échapper à tout ce qui arrivera,
« et de paraître en présence du Fils de l'homme; car
« vous ne savez pas quand ce temps viendra. Prenez du
« figuier une image, considérez-le, lui et tous les arbres.
« Quand ses branches commencent à devenir tendres, et
« que ses feuilles poussent, vous jugez que l'été est
« proche. Ainsi, lorsque vous voyez arriver toutes ces
« choses, sachez que le royaume de Dieu est à la porte.
« En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera

« pas jusqu'à ce que tout ceci arrive. Le ciel et la terre
« passeront, mais mes paroles ne passeront point. Ses dis-
« ciples l'interrogèrent alors, et lui dirent : Seigneur, où
« tout cela arrivera-t-il? Il leur répondit : Où est le cadavre,
« là se rassemblent les aigles. Lorsque tout ceci s'accom-
« plira, regardez et levez vos têtes; car votre délivrance
« est proche. Mais après la désolation de ces jours, l'évan-
« gile du royaume doit encore être annoncé comme témoi-
« gnage dans tout l'univers à tous les peuples; c'est seu-
« lement après cela que la fin viendra.

« Il y aura ensuite des signes au soleil, à la lune et
« aux étoiles. Le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera
« plus sa lumière. Les étoiles tomberont du ciel, et les
« vertus des cieux seront ébranlées. Tous les peuples de
« la terre se précipiteront d'effroi les uns sur les autres,
« en entendant le mugissement de la mer et des vagues.
« Les hommes sècheront d'effroi et d'angoisse dans l'at-
« tente des choses qui doivent fondre sur le monde entier;
« puis le signe du Fils de l'homme paraîtra au ciel; toutes
« les races de la terrre se lamenteront alors, et verront le
« Fils de l'homme venir sur les nuages du ciel dans une
« grande puissance et une grande majesté. Il enverra ses
« anges avec des trompettes et un grand bruit; et ils ras-
« sembleront ses élus des quatre vents, du bout de la
« terre jusqu'au bout du ciel. Mais personne ne sait ni ce
« jour ni cette heure; personne, ni les anges du ciel ni
« le Fils, mais le Père tout seul. Car de même que l'éclair
« qui brille illumine subitement tout ce qui est au ciel, et
« partant de l'orient resplendit jusqu'au couchant, ainsi
« en sera-t-il de la venue du Fils de l'homme.

« Lorsque le Fils de l'homme se manifestera, il arrivera

« en ce jour comme il arrivera aux jours de Noé avant le « déluge : on mangeait et buvait, on se mariait jusqu'au « jour où Noé est entré dans l'arche; alors le déluge est « venu et les a tous enlevés. Il arrivera comme il est « arrivé au temps de Lot : on mangeait et buvait, on « achetait et vendait, on plantait, on bâtissait jusqu'au « jour où Lot sortit de Sodome; alors le feu et le soufre « et le vent du ciel les anéantirent tous. Prenez garde « que vos cœurs ne soient appesantis par la gourmandise, « l'ivrognerie et les soins pour la nourriture, afin que ce « jour ne tombe pas sur vous à l'improviste; car il viendra « comme un piége sur tous ceux qui habitent l'univers en- « tier : et comme je vous trouverai, je vous dirigerai. » Ces dernières paroles ne se trouvent point dans les Évangiles, mais saint Justin, dans son Dialogue contre Tryphon, les rapporte comme étant de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elles expriment la même idée que ces autres paroles : « L'arbre reste où il tombe. » C'est dans le même sens que Dieu dit dans Ézéchiel (ch. VII, v. 3) : « Je te jugerai « selon tes voies. « » Je vous le dis, dans cette nuit, de « deux qui seront couchés dans le même lit, l'un sera « pris, et l'autre rejeté. De deux servantes qui broient le « blé avec le même moulin, l'une sera prise, et l'autre « repoussée. De deux qui seront ensemble aux champs, « l'un sera pris, et l'autre rejeté. Et si le Seigneur n'abré- « geait ces jours, aucun homme ne serait sauvé; mais ces « jours seront abrégés à cause des élus. »

Les Juifs, soit avant Jésus-Christ, soit depuis, ont toujours réuni dans la même idée le nom du Messie et le jugement du monde. Il n'est donc pas étonnant que les apôtres aient demandé à Notre-Seigneur si le dernier jour

était déjà proche. Ce pressentiment était juste au fond dans un certain sens; car un grand jour du monde, une année de Dieu venait de s'écouler; c'est pour cela que les hommes à cette époque ressentaient des angoisses semblables à celles que nous retrouvons à la fin de l'an 1000 parmi les nations de l'Europe. Lorsque sous Titus, qui avait détruit Jérusalem, une éruption épouvantable du Vésuve sembla menacer Rome du même sort qui avait frappé Babylone et Sion, Pline le Jeune donna à cette nuit terrible, où son oncle trouva la mort, le nom de *novissima nox*. « Un grand nombre, dit-il, levaient les mains « vers les dieux, d'autres prétendaient au contraire qu'il « n'y avait plus de dieux, et que c'était la dernière nuit « pour le monde. Plusieurs, saisis d'une véritable folie, « trompaient les autres et se trompaient eux-mêmes sur « leur propre malheur par des prophéties effroyables. « Pour moi, je puis dire que, daus ce grand danger, il « ne m'est pas échappé un seul soupir, un seul cri « indigne d'un homme; car je trouvais une triste, mais « grande consolation, dans cette pensée que je périssais avec le monde, et que le monde périssait avec « moi. »

Dion Cassius, dans sa Vie de Titus, confirme la prophétie de la fin prochaine du monde qui préoccupait tous les esprits, lorsque d'affreux tremblements de terre se firent sentir en diverses contrées, qu'une peste effroyable visita le genre humain, et que les villes d'Herculanum et de Pompéi éprouvèrent, au milieu du tonnerre et des éclairs, le sort de Sodome et de Gomorrhe. Et c'est encore aujourd'hui la coutume de désigner la fin des temps sous le nom du dernier jour. Mais le dernier jugement allait bien-

tôt s'accomplir dans la personne du Christ, représentant de l'humanité, et ensuite sur la ville de Jérusalem. La colère divine allait tomber sur cette ville infidèle, comme au temps de Noé et de Lot. De même qu'alors toute la terre fut submergée, et que plus tard le pays de Sodome et de Gomorrhe disparut dans un lac de feu, ainsi Jérusalem allait être bientôt comme submergée dans le sang de ses enfants et consumée par le feu de la colère divine. Déjà Daniel, contemplant la ruine de Jérusalem, avait décrit en même temps la ruine du monde. Aussi tous étaient pénétrés de cette idée que la ruine de Sion était le symbole de la fin des temps.

CHAPITRE XXI

Le Christ dans la maison de Simon à Béthanie. 12 nisan ou 13 avril.

Les deux jours suivants, mercredi et jeudi, Jésus ne retourna plus à Jérusalem, comme nous l'avons déjà dit plus haut, mais il resta caché avec ses disciples dans la léproserie de Simon à Béthanie, où personne ne soupçonnait sa présence. Les Juifs, d'ailleurs, évitaient avec soin les demeures des lépreux. Ces maisons avaient des signes particuliers qui servaient à les faire reconnaître. Elles étaient probablement peintes comme les pierres salpêtrées. Ainsi, le Sauveur était devenu pour nous comme un lépreux, selon la prophétie d'Isaïe, ch. LIII. Aussi, pendant tout le moyen âge, la lèpre était considérée comme une maladie sainte, et l'on appelait ceux qui en étaient frappés « les

« bonnes gens, les malades ou les chers pauvres du bon « Dieu. » On les regardait comme des victimes associées d'une manière toute spéciale aux souffrances du Sauveur pour les péchés des autres hommes.

Les habitants de Béthanie étaient restés fidèles à Jésus. Malgré l'ordre du grand conseil de dénoncer le lieu de sa demeure et de le livrer, ils ne craignirent pas, surtout depuis la résurrection de Lazare, de montrer leur attachement pour lui. C'est pour cela qu'il chercha chez eux un asile dans ses derniers jours. Mais peu de temps après, trois ans avant la ruine de Jérusalem, ils montrèrent d'une manière bien plus éclatante encore leur dévouement au Christ et à son Église. En effet, Béthanie, de même que Magdala et Capharsichin, la patrie des enfants du tonnerre, furent réduites en cendres par les Juifs, parce que, dit le Talmud, elles s'étaient élevées au-dessus de la loi et des paroles des docteurs. C'est alors que furent détruits et la maison de Lazare, et la léproserie de Simon, et tous les autres lieux consacrés par la présence du divin Sauveur; de sorte que saint Jean, au chap. XI de son Évangile, fait mention de Béthanie comme n'existant plus. C'est à peu près là tout ce que nous savons de ce village, où le Christ passa les derniers jours de sa vie. Ce lieu s'appelle aujourd'hui Lazara chez les musulmans. Ce n'est plus au reste qu'un misérable village en ruines, composé d'une vingtaine de maisons.

Cependant Jésus ne resta pas inactif dans cette demeure de la misère; et des enseignements pleins d'onction sortirent de ses lèvres divines. Il prit occasion du lieu où il était pour recommander à ses disciples les œuvres de miséricorde; et, rattachant ses leçons à la prophétie qu'il

leur avait faite la veille, il leur dit : « Lorsque le Fils « de l'homme viendra dans la gloire de son Père, et tous « les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa ma- « jesté, et rendra à chacun selon ses œuvres. Tous les « peuples seront assemblés devant lui, et il les séparera « les uns des autres comme un berger sépare les brebis « des boucs. Il placera les brebis à sa droite, les boucs à « sa gauche ; puis à ceux qui sont à sa droite le Roi dira : « Venez, les bénis de mon Père, et entrez en possession « du royaume qui vous est préparé depuis le commen- « cement du monde. Car j'avais faim, et vous m'avez « donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à « boire ; j'étais étranger, et vous m'avez logé ; j'étais nu, « et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez « visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. Ces « justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que, vous « voyant avoir faim, nous vous avons nourri, ou que, « vous voyant avoir soif, nous vous avons donné à boire? « Quand vous avons-nous vu comme étranger, et accueilli? « Quand est-ce que, vous voyant nu ou malade, ou en « prison, nous vous avons vêtu ou assisté? Là-dessus le « Roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, toutes « les fois que vous l'avait fait à l'un des plus petits « d'entre mes frères, vous me l'avez fait à moi. Alors à « ceux qui seront à sa gauche il dira : Retirez-vous de « moi, maudits, et allez au feu éternel préparé pour « le diable et ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne « m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne « m'avez point donné à boire ; j'étais étranger, et vous « ne m'avez point recueilli ; nu, et vous ne m'avez point « vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez point

« visité. Alors eux aussi lui diront : Seigneur, quand « est-ce que nous vous avons vu ayant faim, ou soif, ou « étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et que « nous ne vous avons point assisté? Mais il leur répondra : « En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez « point fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous « ne l'avez point fait. Et ceux-ci s'en iront à l'éternel sup- « plice, et les justes dans la vie éternelle. »

Dans ces jours où Jésus allait être victime de la plus insigne trahison, il recommande encore une fois à ses disciples la vigilance. « Tenez-vous sur vos gardes, leur « dit-il; veillez et priez; car vous ne savez pas quand le « temps est venu, et à quelle heure le maître paraît. Le « jour du Seigneur vient comme un voleur. Considérez « que, si le maître de la maison savait à quelle heure le « voleur doit venir, il veillerait, et ne le laisserait point « pénétrer dans sa maison. Soyez donc prêts aussi, vous; « car le Fils de l'homme vient à l'heure où vous ne le « pensez pas. Il en est comme d'un homme qui, voya- « geant et quittant sa maison, a confié l'administration « de ses biens à ses serviteurs, distribué à chacun son « office, et recommandé au portier de veiller. Quel est « le serviteur fidèle et habile que le maître a placé au- « dessus des autres pour leur donner la nourriture en « temps convenable? Heureux le serviteur que son maître, « quand il vient, trouve agissant ainsi. En vérité, je vous « le dis, il lui confiera tous ses biens. Mais si ce mauvais « serviteur dit en son cœur : Mon maître tarde à venir; « et s'il commence à frapper les autres serviteurs et « les servantes, et à manger et boire avec des buveurs « jusqu'à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra

« un jour où il ne l'attend pas, et à une heure où il ne « sait pas qu'il doit venir. Puis il le coupera par mor- « ceaux, et le placera avec les hypocrites et les hommes « infidèles là où il y a des hurlements et des grincements « de dents.

« Le serviteur qui sait la volonté de son maître, et ne « se tient pas prêt à l'accomplir, recevra un grand « nombre de coups comme châtiment. Mais celui qui, ne « la connaissant pas, fait des choses qui méritent d'être « punies, aura moins à souffrir. On demandera beaucoup « de celui à qui on a beaucoup donné; et l'on exigera « beaucoup de celui à qui l'on a confié beaucoup. Soyez « donc vigilants, car vous ne savez pas quand le maître « vient; si c'est le soir ou à minuit, ou au chant du coq, « ou le matin; afin que, s'il vient sans être attendu, il « ne vous trouve pas en déroute. Ceignez vos reins, et « tenez des lampes allumées dans vos mains. » Notre-Seigneur fait ici allusion à ce qui devait se faire le lendemain, où chaque père de famille se ceignait les reins, et, prenant une lampe, visitait avec soin pendant la nuit tous les coins de la maison, afin de n'y rien laisser qui eût subi la moindre fermentation. Il faisait encore allusion à une autre coutume qui se pratiquait dans le temple pendant la nuit. En effet, le capitaine du temple faisait sa ronde, parcourait toutes les salles et les portiques, précédé d'un homme qui portait un flambeau devant lui. Il saluait les gardiens en leur disant : « La paix soit avec toi. » Ou, s'il les trouvait endormis, il les frappait de son bâton pour les éveiller.

Notre-Seigneur continua en ces termes : « Soyez sem- « blables à des hommes qui attendent que leur maître

« revienne des noces, afin que, s'il vient et frappe à la « porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux les serviteurs « qu'il trouve veillant quand il arrive. En vérité, je vous « le dis, il mettra sa ceinture, les fera asseoir à table et « les servira. Et s'il vient à la seconde ou à la troisième « veille de la nuit, et les trouve ainsi, ces serviteurs sont « bien heureux. Mais si le maître de la maison, une fois « entré, ferme les portes, plusieurs alors resteront de- « hors, et frapperont à la porte en criant : Maître, ouvrez- « nous. Mais il leur répondra en disant : Je ne sais d'où « vous êtes. Ils lui diront alors en ce jour : N'avons-nous « pas mangé et bu en votre présence, et n'avez-vous pas « enseigné dans nos rues? N'avons-nous pas prophétisé « en votre nom, chassé les démons et fait beaucoup de « miracles en votre nom? Mais moi je leur dirai alors : « Je ne sais d'où vous êtes, et je ne vous ai jamais connus; « retirez-vous tous de moi, méchants que vous êtes. Il y « aura alors des hurlements et des grincements de dents, « quand ils verront Abraham, Isaac et Jacob et tous les « prophètes dans le royaume de Dieu, et qu'ils en seront « rejetés eux-mêmes. Oui, il en viendra de l'orient et de « l'occident, qui s'assiéront à table dans le royaume de « Dieu. C'est alors que les derniers seront les premiers, « et les premiers seront les derniers. »

« Pierre lui dit alors : Maître, dites-vous seulement « cette parabole pour nous, ou pour tous? Jésus lui répon- « dit : Ce que je vous dis, je le dis à tous : soyez sur vos « gardes. » Soyez vigilants, disait hier Notre-Seigneur à ses disciples sur le mont des Oliviers. Soyez vigilants, leur dit-il encore aujourd'hui, et leur répètera-t-il demain en montant pour la dernière fois sur cette montagne.

C'est là le dernier avertissement qu'il leur donna, et qu'il nous donne à tous en leur personne : tant il est vrai que la vigilance est le moyen principal de se préserver des piéges de l'ennemi. L'homme dont il est question dans la parabole, qui doit faire un long voyage et revenir ensuite, c'est Jésus-Christ lui-même ; les serviteurs auxquels il confie l'administration de sa maison, ce sont ses apôtres : Pierre est le portier. Le voleur qui menace de pénétrer pendant la nuit dans la maison, c'est Judas. Il est en même temps le serviteur impitoyable qui maltraite et disperse ses compagnons, et qui doit ensuite avoir sa place parmi les hypocrites et les hommes infidèles. Tels sont les enseignements et les prophéties que Notre-Seigneur prononça deux jours avant sa mort dans la maison de Simon de Béthanie.

CHAPITRE XXII

Troisième assemblée du grand conseil contre Jésus-Christ.
13 nisan, 14 avril.

« Après que Jésus eut achevé tous ces discours, pen-
« dant qu'il demeurait encore dans la maison de Simon
« de Béthanie, il dit à ses disciples : Vous savez que
« c'est après-demain la Pâque, et le Fils de l'homme va
« être livré pour être crucifié. Deux jours avant la Pâque,
« ou la fête des pains azymes, les princes des prêtres, les
« docteurs de la loi et les anciens du peuple se réunirent
« dans le palais du grand prêtre, nommé Caïphe, et dé-
« libérèrent comment ils pourraient se saisir de Jésus par

« ruse, et le faire mourir. Car ils disaient : Que ce ne « soit pas seulement le jour de la fête, de peur que peut- « être il ne s'élève quelque tumulte dans le peuple. » C'était la troisième réunion du grand conseil des Juifs contre le Christ. La première avait eu lieu lorsque, par suite de la guérison du paralytique et des autres miracles de Jésus, on avait lancé l'interdit contre les partisans du Messie, c'est-à-dire le 28 mars de l'an 781. Le sanhédrin s'était réuni pour la seconde fois le lendemain de la résurrection de Lazare, et avait excommunié alors Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. C'était le 7 mars 782. Il se réunit enfin pour la troisième fois deux jours avant la Pâque, c'est-à-dire le jeudi. C'était au reste le lundi et le jeudi qu'il avait coutume de s'assembler.

Le grand conseil ou le sanhédrin était composé de trois chambres, à peu près comme les cours de justice chez nous : celle des scribes ou docteurs de la loi; celle des prêtres, qui s'appelaient grands prêtres ou archiprêtres, et celle des anciens. Ces trois chambres étaient présidées par le Nasi, l'Ab Bethdin et le Chacam. Chaque chambre était ordinairement composée de vingt-trois membres : ce qui, avec le Nasi et le grand pontife, faisait en tout soixante-onze personnes, comme Dieu l'avait ordonné par Moïse. Mais de même que c'était Moïse, et non pas Aaron, qui était à la tête des juges, ainsi ce n'était pas le grand prêtre, mais le Nasi qui était président de tout le sanhédrin, et qui, en cette qualité, était en même temps et le chef de la tradition, et le président de la cour de justice, et le grand maître de l'école ou de l'académie des rabbins. A côté de lui siégeait le Chacam, qui était comme son secrétaire. Le collége des prêtres avait à sa tête le

grand pontife ou le père du sanhédrin, et le sagan, qui le remplaçait en son absence. Les autres places étaient occupées par des prêtres descendant d'Aaron, et choisis parmi les chefs des familles sacerdotales et les préposés du temple. Pour les distinguer du reste des prêtres, qui bien souvent étaient ignorants et n'étaient propres qu'à offrir les victimes, on leur donnait le titre d'archiprêtres ou de grands prêtres.

Après eux venait l'assemblée des scribes ou docteurs de la loi, lévites ou laïques, mais qui n'étaient pas de familles sacerdotales, et le sénat des anciens, composé d'Israélites versés dans la connaissance de la loi et choisis parmi les personnages les plus considérables de la nation. Comme le nombre de chacune de ces trois chambres en particulier n'était pas fixé d'une manière invariable, le collége des prêtres formait ordinairement la majorité du grand conseil, quoique cependant celui-ci pût, à la rigueur, être composé uniquement des anciens de la nation, comme le cas arriva deux fois en effet, la première sous Hyrcan, et la seconde sous Hérode. Mais aux deux fois cette anomalie fut l'effet des influences révolutionnaires de l'État. Ce grand conseil ainsi composé formait le tribunal suprême de la Judée, et l'aréopage spirituel pour tous les Juifs, même pour ceux qui étaient dispersés parmi les gentils. Outre qu'il était composé d'ecclésiastiques et de laïques, il était encore divisé en deux factions, celle des sadducéens et celle des pharisiens; et ceux-ci se subdivisaient de nouveau en deux partis, les disciples de Hillel et ceux de Schammée. Le sanhédrin pouvait condamner à mort ou infliger des amendes: il jugeait toutes les questions concernant la foi. Mais depuis que les Romains

étaient devenus maîtres de la Palestine, ils avaient transporté au tribunal du prêteur la connaissance et le jugement des crimes qui emportaient la peine capitale. Celui-ci du reste se souciait peu des affaires purement spirituelles; et dans les cas de ce genre il se bornait ordinairement au rôle de pouvoir exécutif. L'influence du grand prêtre devint par là prépondérante dans le sanhédrin; de sorte que, même en présence du Nasi, il prenait la première place parmi les Pères, convoquait de son chef le grand conseil, et se contentait quelquefois de la présence de vingt-trois membres, c'est-à-dire du tiers de l'assemblée, pour ouvrir la séance. C'est là ce qui explique comment, dans les diverses assemblées qui se tinrent pour juger et condamner Notre-Seigneur Jésus-Christ, les évangélistes ne font aucune mention du président du grand conseil; soit qu'il ait voulu se tenir à l'écart, craignant le fanatisme et la fureur du pontife et des prêtres contre le Nazaréen, soit que les princes des prêtres, au contraire, aient eu peur de lui et de ses collègues. La condamnation de Jésus fut le dernier acte judiciaire, proprement dit, exécuté par le sanhédrin. Et bientôt il tomba dans un tel abaissement, par l'indignité des membres dont il était composé, qu'il pouvait être convoqué par un officier romain, et qu'on ne distinguait plus le grand prêtre des autres membres.

CHAPITRE XXIII

Le Conseil des scribes ou docteurs de la loi.

Le conseil des docteurs de la loi était présidé par Gamaliel, de la race de David et petit-fils du célèbre Hillel. Il était pharisien, et comptait parmi ses disciples l'apôtre saint Paul. Nous le verrons plus tard se montrer favorable, dans le sanhédrin, au parti du Messie. Mais sa voix fut étouffée dans ces jours d'épouvante par les cris de fureur de cette race déicide. Il mourut dix-huit ans avant la ruine de Jérusalem. Après lui venait, comme vice-président, son fils Siméon, qui lui succéda plus tard sur le siége du grand juge d'Israël. C'était un ennemi acharné des Romains, si nous en jugeons par les discours que le Talmud nous a conservés de lui. Aussi paya-t-il de la vie son patriotisme lors de la destruction de Jérusalem et du temple. Mais les deux hommes les plus éminents du conseil des Juifs étaient Jonathan, fils d'Uzziel, et Onkelos, les célèbres rédacteurs des Targums. Ils étaient tous les deux disciples de Hillel, et la haute réputation qu'ils s'étaient acquise prouve qu'au temps de Jésus les savants ne manquaient pas en Judée. Jonathan, en traduisant les prophètes, avait omis Daniel, averti, selon le Talmud, par la voix d'un ange, parce que la manière dont ce prophète parle de la mort du Messie se rapportait trop évidemment à Jésus, comme l'avoue en termes couverts la Glose elle-même. C'est pour cela aussi que les rabbins, depuis le christianisme, refusent à Daniel le nom de prophète, que l'historien Josèphe lui donne encore. Quant

à Onkelos, le plus jeune des deux, il était ami de Gamaliel, pour la sépulture duquel il dépensa soixante-dix livres d'encens. Il était prosélyte, et c'est à cette époque qu'il a dû entrer dans le sanhédrin. On distinguait encore parmi les docteurs de la loi Samuel Caton ou le Petit, qui plus tard, avec l'approbation de Gamaliel, composa une prière contre les chrétiens, que les Juifs devaient réciter chaque jour, et qui forme la dix-neuvième du Bréviaire introduit par Esdras.

Samuel mourut sans enfants, avant la ruine du peuple juif. Le conseil des scribes comptait encore parmi ses membres Chanania, disciple de Hillel, qui essaya, mais en vain, de réconcilier les hillelistes avec les schamméens; Ismaël, fils d'Élischa; Sadoc, qui joua un rôle à la mort du Sauveur, et Abun ou Bon. Ces deux derniers survécurent aux désastres de leur pays, et tentèrent de former un nouveau sanhédrin à Jafna.

CHAPITRE XXIV

Collége des princes des prêtres.

Le collége des grands prêtres était présidé par Joseph, appelé Caïphe, qui, nommé pontife par le gouverneur Gratus, était monté sur le siége suprême sous le gouvernement de Pilate. Après lui venait, comme sagan du sacerdoce, le vieil Ananus ou Anne, qui déjà, vingt-deux ans auparavant, avait occupé pendant huit ans le siége d'Aaron, qu'il dut céder à Ismaël Fabi lors de l'arrivée de Gratus en Judée, comme Ismaël lui-même dut le céder à son tour à

Éléazar, fils d'Anne. Éléazar ne put le garder non plus qu'un an, et fut remplacé par Simon Camithi, jusqu'à ce qu'enfin, un an après, Caïphe, gendre d'Anne, le remplaça, et fut le soixante-huitième pontife depuis Aaron. Car la dignité de grand prêtre était avilie depuis quelque temps, et le lien, indissoluble autrefois, qui existait entre le peuple et le pontife suprême, représentant visible de Dieu, s'était relâché comme celui du mariage, qui bien souvent n'avait pas plus d'une année de durée. Aussi devons-nous considérer comme une ironie amère de l'évangéliste saint Jean ces paroles : que Caïphe était grand prêtre cette année-là. Le Talmud lui-même s'exprime avec amertume sur cette vénalité du souverain pontificat, et sur ces grands prêtres d'une année. Au lieu qu'autrefois on exigeait de ceux-ci les connaissances les plus étendues, on voyait monter depuis quelque temps déjà sur le siége d'Aaron les hommes les plus ignorants et les plus grossiers. Cette dignité était devenue, au rapport des rabbins eux-mêmes, l'objet d'un véritable trafic. Autrefois le grand prêtre était élu parmi les descendants d'Aaron et par le libre choix du grand conseil; et lors même que le roi s'en attribuait la nomination, il lui conférait cette charge pour la vie. Mais maintenant les préteurs qui se succédaient dans le gouvernement de la Palestine créaient et renversaient à leur gré les grands prêtres, comme les prétoriens faisaient pour les empereurs. Aussi les rabbins prétendent qu'il n'y avait eu que dix-huit grands prêtres sous le premier temple, tandis qu'on en vit quatre-vingt-quatre, ou même, selon d'autres, trois cents sous le second temple, quoique dès le commencement Siméon le Juste eût occupé cette charge pendant quarante ans.

Le peuple avait perdu tout respect pour ses grands prêtres, et les appelait des idoles d'or et d'argent. Gamaliel lui-même n'était pas bien vu du grand conseil, parce qu'il s'était permis quelques expressions peu respectueuses pour le grand prêtre. Anne, au contraire, était regardé comme très-heureux par ses contemporains, parce que non-seulement il avait occupé longtemps lui-même le souverain pontificat, mais il avait eu après lui dans la même dignité cinq de ses fils et son gendre, ce qui n'était encore arrivé à aucun pontife. Caïphe, son gendre, n'était qu'un instrument docile entre les mains de ce rusé diplomate, qui trouvait le moyen de mettre la main partout, et de diriger toutes les affaires par son influence. Lors de la condamnation de Jésus-Christ, il était, comme nous l'avons dit, sagan du sacerdoce; et en cette qualité il était, à l'égard de son gendre, ce qu'est dans l'Église catholique le coadjuteur à l'égard de l'évêque. Le sagan, en effet, succédait de droit autrefois au grand pontife, et s'appelait même le second grand prêtre. C'est pour cela que dans l'Évangile il est nommé avec Caïphe, et même avant lui, et que le Sauveur fut conduit d'abord chez lui. Le sagan avait à côté de lui dans le grand conseil deux *catholikin*, ou, mot à mot, vicaires généraux. Ce poste était occupé alors par Jean et Alexandre, dont nous trouvons les noms dans les Actes des apôtres (ch. IV, v. 6). Après eux venaient les cinq fils du vieil Anne, à savoir, Éléazar, Janathan, Théophile, Mathias et Ananus, qui tous avaient occupé déjà le souverain pontificat.

On comptait encore comme ex-pontifes dans le conseil Joazar et Éléazar, fils de Simon Boëthi, et leur frère Simon, nommé Canthéra, qui procura les honneurs du martyre à

Jacques, fils de Zébédée ; puis Ismaël Phabias, le plus bel homme de son temps, au rapport des rabbins; Simon Camithi, Ananias, fils Zébédée, qui plus tard persécuta saint Paul. Il avait été envoyé enchaîné à Rome; mais il avait su plus tard s'élever aux plus hautes dignités. C'était un sadducéen furieux, comme Anne et ses fils, auxquels il était allié, et il périt misérablement dans la guerre des Juifs. Nous comprenons maintenant pourquoi les évangélistes parlent toujours de l'assemblée des grands prêtres ou des princes des prêtres, quoiqu'il ne pût y avoir qu'un seul grand prêtre en fonction. Cette expression est exacte, parce que le conseil renfermait les chefs de toutes les familles sacerdotales descendant d'Aaron, et aussi parce que les ex-pontifes restaient dans le grand conseil d'Israël. Or il y en avait toujours à peu près une douzaine à cette époque. L'historien Josèphe nomme encore parmi les membres du collége de ce temps-là Sapphia, Helkias, le trésorier du temple. C'est de lui que Judas dut recevoir les trente deniers prix de sa trahison. Il fut plus tard envoyé en députation à Rome avec le pontife Ismaël et dix autres personnages considérables, et il y fut retenu en otage par Néron. Nous connaissons encore, par les Actes des apôtres (ch. XIX, v. 13), Skevas, dont les sept fils s'adonnèrent à la magie, et essayèrent de faire concurrence aux apôtres, en faisant des miracles au nom de Jésus.

Nous devons citer encore ici Nicodème, qui était déjà disciple de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXV

Du Sénat des Israélites.

De la chambre des Anciens du peuple, nous connaissons déjà par l'Évangile Joseph d'Arimathie, qui était un riche seigneur, et disciple en secret de Jésus-Christ. Nous connaissons encore les noms de deux autres qui habitaient Jérusalem, à savoir Simon et Doras. Le premier, très-versé dans la science de la loi, prit hautement parti contre le roi Agrippa lui-même pour sauvegarder l'honneur du temple, et ne craignait pas d'exciter dans ce but le peuple à la révolte. Le second, d'abord ami du grand prêtre Jonathan, fils d'Anne, le trahit plus tard, et conspira contre sa vie. Il y avait aussi dans le sénat Dortus, qui dans la suite se souleva contre les Romains, et paya de la vie son imprudence. Nous savons encore les noms de quatre personnages des plus considérables de Jérusalem, qui furent envoyés comme députés à l'empereur Claude sous Cuspius Fadus. Il est donc très-probable qu'eux ou leurs pères auront aussi siégé dans la chambre des Anciens. C'est Cornélius, fils de Céron; Triphon, fils de Theudion; Dorothée, fils de Nathanaël, et Jean, fils de Jochanan. Le Talmud fait un grand éloge de Zizith Haccaseth et de Calba Sabua de Jérusalem, et les désigne expressément comme membres du conseil à cette époque. Nous connaissons donc d'une manière certaine au moins la moitié des soixante et onze membres du grand conseil, et parmi ceux-ci presque tous les grands prêtres qui en faisaient partie.

Les séances se tenaient, d'après l'ancienne coutume, dans le conclave, nommé *Gazith*. Il était situé au sud-est du temple, et avait la forme d'une basilique ou d'une rotonde. Il donnait d'un côté dans le sanctuaire, et de l'autre côté dans la partie profane du temple. Les séances étaient présidées par le Nasi d'Israël, ayant à sa droite le père du sanhédrin, ou le grand prêtre; puis tous les autres membres étaient placés à ses deux côtés et en demi-cercle, le visage tourné vers le sanctuaire, afin de ne jamais oublier les règles de la justice. Une porte conduisait dans le portique extérieur, et une autre dans le sanctuaire. A droite et à gauche, et aux deux extrémités, étaient assis deux secrétaires chargés de recueillir les sentences des juges. Mais une philanthropie mal entendue avait déjà à cette époque pénétré dans le grand conseil, et aboli presque entièrement la peine de mort. L'orgueil national des Juifs, qui leur faisait considérer chaque Israélite, même le plus criminel, comme un fils privilégié de Dieu, y avait aussi contribué. Les membres du grand conseil aimaient mieux livrer le pays aux voleurs et aux brigands que de s'exposer, en condamnant ceux-ci, à faire périr un élu du Seigneur. Et comme les sentences de mort ne pouvaient être portées que dans la salle nommée *Gazith*, ils avaient transporté le lieu de leurs séances sous les portes du temple, dans le lieu nommé *Canioth* ou les Boutiques. Bien plus, ils quittèrent sous Gamaliel le mont Moria, et descendirent dans la ville. De là le sanhédrin et l'académie émigrèrent à Jafna, près de Joppé. Sous Gamaliel le Jeune, ils se retirèrent à Uscha, puis de nouveau à Jafna, sous son fils Siméon; enfin, après s'être établi successivement à Sépharama, à Bethscharaïm, à Séphoris, le sanhédrin se transporta à

Tibériade, où il finit pour toujours sous Hillel II, le dixième descendant du grand Hillel. Il est vrai cependant que du v[e] au x[e] siècle ce nom reparut à Babylone et à Sora. Il est vrai encore que le rabbin Chanania fonda une académie à Néhardée, et se fit même donner le titre de Sa Sainteté. Mais tous ces vains efforts ne firent que trahir l'impuissance du peuple d'Israël et constater sa ruine définitive. Il y a encore aujourd'hui en Pologne un Nasi, *in partibus*, dont personne ne cherche à connaître l'origine.

CHAPITRE XXVI

Des Jugements dans les causes spirituelles.

L'indulgence du grand conseil avait multiplié outre mesure le nombre des criminels. Lorsque les Romains se réservèrent le droit de porter les sentences capitales, comme ils le faisaient partout, ce fut une désolation générale en Israël, à peu près comme à l'arrivée d'Hérode, premier souverain étranger. Le peuple prit le cilice, fit pénitence, croyant que c'en était fait de la Judée. Ce n'était pourtant que l'accomplissement de cette ancienne prophétie, que le Messie ne viendrait que lorsque la domination serait enlevée de Juda, et que tous les juges auraient cessé en Israël. (*Genèse*, XLIX. vers. 10.) Le sanhédrin, il est vrai, au rapport des rabbins, reprenait encore quelquefois, particulièrement aux fêtes, ses anciens siéges dans la salle nommée *Gazith*, pour y exercer la justice dans les affaires spirituelles, dont les Romains s'occupaient peu. Ils y por-

tèrent même quelques sentences capitales. C'est ainsi qu'ils condamnèrent au feu la fille d'un prêtre qui avait péché avec une autre, comme ils avaient voulu le faire pour Susanne pendant la captivité de Babylone. Plus tard, ils condamnèrent saint Étienne à être lapidé; mais la mort de l'apôtre saint Jacques, condamné par le grand conseil, déplut déjà au gouverneur Albinus, qui y vit une violation des droits du préteur, parce que la sentence avait été exécutée en son absence et sans son consentement. Aussi déposa-t-il à l'instant le grand prêtre. Pilate leur livra Jésus, pour qu'ils le jugeassent d'après leur propre loi. Mais comme ils ne pouvaient exécuter la sentence que le lendemain du jugement, il leur aurait été impossible de crucifier Jésus-Christ avant la fête. Ils ne voulaient pas, d'ailleurs, prendre sur eux toute la responsabilité de sa mort; c'est pour cela qu'ils le dénoncèrent comme criminel politique, et qu'ils le livrèrent à la puissance des Romains. Il en devait être ainsi d'ailleurs, afin que les païens contribuassent aussi pour leur part à cet affreux déicide, qui devait avoir pour résultat notre rédemption à tous.

La justice, exercée auparavant par le grand conseil, était donc de cette manière passée dans les mains du gouverneur romain. Les Juifs cependant avaient obtenu de Pilate le privilége de délivrer tous les ans, à la fête de Pâque, un criminel du pays. L'Évangile nous indique clairement, en effet, que ce droit ne commença à s'établir que peu d'années avant la mort de Jésus-Christ. Mais à cette époque le sanhédrin avait déjà quitté le lieu de ses séances, sous les portes du temple, pour se retirer dans la ville. Et comme la considération des anciens du peuple diminuait de jour en jour, et que la fonction des docteurs

de la loi se bornait à peu près à l'enseignement, il se réunissait dans le palais du grand prêtre, dont l'influence était devenue prépondérante. Le sanhédrin se réunissait cependant quelquefois encore sous les portes du temple. Toutefois le grand conseil avait, lors de la condamnation du Sauveur, perdu tout son pouvoir. Il est vrai que chaque faux prophète avait le privilége de n'être jugé que par l'assemblée des soixante et onze. Mais tout devait être illégal dans l'odieux procès tenté contre le Messie. Le grand prêtre avait autour de lui le collége des prêtres, qui était, comme nous l'avons vu plus haut, la chambre ecclésiastique du grand conseil, et dont il prenait l'avis dans toutes les affaires spirituelles. Il se réunissait ordinairement dans la salle du concile, située près de celle qu'on appelait *Gazith*.

C'est ce collége des prêtres qui eut la principale part dans la condamnation du Messie. Mais aussi qu'étaient les membres dont il était composé? C'étaient pour la plupart des grands prêtres déposés, ou les fils de misérables intrus, qui étaient entrés dans la bergerie comme des mercenaires, des voleurs et des loups, selon les expressions énergiques de Notre-Seigneur lui-même. En effet, c'était une coutume déjà établie depuis quelque temps, que les membres les plus anciens de cette chambre y fissent entrer par toutes sortes de moyens leurs fils ou leurs alliés; de sorte qu'elle ne formait plus qu'une sorte de caste liée par des intérêts communs et inaccessibles à toute idée de progrès. La plupart de ses membres étaient des sudducéens corrompus, ne croyant ni à la résurrection, ni à l'immortalité de l'âme, ni à la Providence, contents de jouir ici-bas des biens de cette vie, pour mourir

ensuite comme des animaux. Que dut éprouver cette race adultère lorsqu'elle se vit réveillée tout à coup de son sommeil par un homme d'origine inconnue, qui se donnait pour le Messie, et qui voulait régénérer le peuple d'Israël et le genre humain tout entier? Ils se réunirent donc avant midi, avec quelques docteurs de la loi et quelques Anciens d'Israël, pour voir ce qu'il y avait à faire, et comment ils pourraient se débarrasser de Jésus.

CHAPITRE XXVII

Trahison de Judas. Les Trente deniers. 13 nisan, 14 avril.

Malgré l'impatience du vieil Anne, les princes des prêtres assemblés avaient déjà pris la résolution de ne point toucher à Jésus avant la fête, dans la crainte d'une sédition, et ils étaient sur le point de se séparer lorsqu'un événement imprévu vint changer leurs desseins. C'était le jeudi, et Jésus était encore dans la maison de Simon de Béthanie. « Il savait que l'heure était venue d'aller de ce « monde à son Père, parce qu'il aimait les siens, qu'il « avait en ce monde, et qu'il les aima jusqu'à la fin. « Satan inspira alors à Judas Iscariote, qui était un des « douze, la pensée de le trahir. Celui-ci alla donc trou- « ver les princes des prêtres pour leur livrer Jésus; et il « leur dit : Que voulez-vous me donner pour que je « vous le livre? Ils furent pleins de joie à cette nouvelle, « promirent de lui donner de l'argent, et lui offrirent « trente deniers d'argent. Lui s'engagea, de son côté, à

« profiter de la première occasion favorable pour le livrer « entre leurs mains sans causer d'émeute. »

Trente sicles d'argent, ou cent-vingt drachmes, étaient le prix d'un esclave ordinaire, soit qu'on voulût l'acheter, soit qu'on l'eût tué. Un homme libre valait soixante sicles. D'après la tradition des Juifs, le patriarche Joseph avait été vendu trente sicles aussi à Putiphar par les marchands ismaélites. C'était à peu près cent francs de notre monnaie. Le sicle sacré n'eut cours comme monnaie qu'à partir du temps des Machabées, c'est-à-dire cent quarante-trois ans avant Jésus-Christ. Il représentait, d'un côté, une branche d'olivier avec cette inscription : *Jérusalem la Sainte*, et de l'autre un encensoir avec ces paroles : *Sicle d'Israël*. Judas se contenta de trente deniers, persuadé qu'une fois qu'il aurait livré Jésus il recevrait une somme beaucoup plus considérable. Mais il fut trompé dans ses espérances; et lorsqu'il eut consommé son crime il vint jeter aux pieds des princes des prêtres et des Anciens l'argent qu'il avait reçu. Au reste, ce n'était pas sans un dessein particulier que cette somme de trente deniers avait été convenue entre Judas et le conseil des prêtres. Et d'abord la prophétie de Zacharie se trouvait accomplie par là, lorsqu'il dit : « Il a été estimé comme « un esclave, et son prix a été fixé à trente deniers. » Puis, plus tard, quarante-deux ans seulement après cet acte impie, quatre-vingt-dix-sept mille Juifs furent faits prisonniers par les Romains; et parmi eux tous ceux qui n'avaient que dix-sept ans, de même que toutes les femmes, furent mises en vente; et on les estimait si peu qu'on en donnait trente pour un denier. C'est ainsi que Dieu vengeait le sang du Juste, qu'ils avaient vendu trente

deniers. « Judas alla donc trouver les officiers de la garde « du temple pour s'entendre avec eux sur les moyens de « livrer Jésus entre leurs mains, et il épiait l'occasion « de le trahir. » Cette occasion s'offrait comme d'elle-même; car tous les soirs Notre-Seigneur allait au mont des Oliviers pour y passer la nuit dans la prière jusqu'au matin. « Or le traître connaissait bien ce lieu; car Jésus « s'y était souvent trouvé avec ses disciples. » Le capitaine de la garde du temple avec lequel Judas dut s'entendre à ce sujet, s'appelait Ananus. C'était un des édiles qui avaient à leur disposition des troupes pour veiller à la sûreté du temple, pour en inspecter les bâtiments, et faire en sorte que tout y fût dans un ordre parfait. Nous le verrons plus tard ennemi acharné des chrétiens. Les troupes préposées à la garde du temple étaient composées de lévites, prêts à faire en tout temps ce qu'ils avaient fait autrefois dans le désert contre les adorateurs du veau d'or, contre Coré, Dathan et Abiron, ou contre Phinées et ses partisans. Ananus fut impliqué plus tard dans une conjuration contre les Romains, et envoyé chargé de chaînes à Rome devant le tribunal de l'empereur Claude. Il est remarquable qu'un grand nombre de ceux qui prirent part à la mort du Sauveur furent emmenés à Rome, et traduits devant les tribunaux de cette ville, où Dieu avait placé la capitale de la nouvelle alliance.

CHAPITRE XXVIII

Du jour de la Préparation.

« Or la fête des pains azymes, qui s'appelle la fête de « Pâque, approchait. Jésus dit alors à ses disciples : Vous « savez que c'est la Pâque dans deux jours, et que le Fils « de l'homme y sera livré pour être crucifié. Les disciples « vinrent à lui, et lui demandèrent : Où voulez-vous « que nous allions prendre les dispositions nécessaires, « et préparer pour vous l'agneau pascal ? » Les trois premiers évangélistes désignent le jour de la cène comme le premier des pains azymes. Or la veille du 14 nisan au soir, chaque Juif, prenant une lanterne, parcourait sa maison afin de n'y rien laisser de fermenté. Le quatorzième jour, où l'on mangeait au soir l'agneau pascal, était donc le premier jour des azymes ; et du 14 au 21 inclusivement on ne pouvait manger de pain fermenté. Ce jour s'appelait *parascève* ou le jour de la préparation. Le Sauveur aurait donc de cette manière accompli son sacrifice le jour même de la Pâque, ou le 15 nisan. L'évangéliste saint Jean déclare, au contraire, à plusieurs reprises, que le Christ est mort le jour de la préparation où l'on égorgeait l'agneau pascal. De là vient cette grande question discutée jusque aujourd'hui parmi les théologiens : à savoir, si le Christ a mangé la pâque le 13 ou le 14 nisan, et, par conséquent, s'il est mort le 14 ou le 15. Saint Chrysostome prétend que Jésus seul mangea l'agneau pascal au jour fixé par la loi, et que les Juifs, au contraire, reculèrent la fête d'un jour, pour pouvoir auparavant

exécuter la sentence portée contre Notre-Seigneur. En d'autres termes, ils auraient compté le mois précédent comme un mois plein, c'est-à-dire de trente jours, et le Christ ne l'aurait compté que de 29 jours, de sorte qu'au fond et les Juifs et Notre-Seigneur auraient mangé la pâque le quatorzième jour.

Lightfoote pense, au contraire, que Jésus mangea la pâque avec les Juifs, selon la coutume, le 14 nisan; de sorte que le 15 nisan, ou le jour de la Pâque, serait tombé le vendredi, et qu'il faudrait admettre deux jours de préparation, l'un pour la fête elle-même, le jeudi, et l'autre pour le sabbat de la semaine, le vendredi. En effet, d'après la remarque de Samuel Bochard, chaque vendredi était considéré comme le jour préparatoire du sabbat, et portait en effet ce nom; et l'on ne pouvait en ce jour, depuis la neuvième heure, faire aucun travail, ni allumer aucune lampe. Mais cette hypothèse n'est pas plus admissible que la première; car aucun sabbat ou jour de fête ne pouvait servir de jour préparatoire pour un autre; bien moins encore le saint jour de Pâques pouvait-il servir de préparation au sabbat.

Si l'on admet que le Christ a été crucifié au grand sabbat de la fête, il faut supposer qu'il fut pris par les gardes et les princes des prêtres dans la nuit sainte de la Pâque, après avoir mangé l'agneau pascal, puis qu'il fut condamné à mort, et que, pendant le jour, on fit tous les préparatifs nécessaires pour l'exécution. Or ceci est contraire à la coutume des Juifs et au précepte formel de la loi, qui commandait le silence le plus absolu pendant le grand sabbat. C'est pour cela que le Talmud dit à propos des grands jours de fête qu'on n'y prononce point de juge-

ments. Ceci s'appliquait aussi à la veille des fêtes; mais surtout à la nuit de la Pâque, pendant laquelle on ne pouvait entendre aucun témoin. Les Juifs avaient même fait confirmer ce privilége par le sénat romain; et cependant il fallut bien entendre des témoins, et prononcer un jugement pour condamner Jésus-Christ. Comment Pilate, qui désirait tant acquitter Jésus-Christ, n'aurait-il pas fait remarquer aux Juifs qu'une exécution était illégale ce jour-là? Les princes des prêtres, que nous voyons si occupés sur le Calvaire, pendant que Jésus-Christ y était sur la croix, n'auraient-ils pas dû, au lieu d'être là, rester dans le temple, depuis le premier chant du coq, où les Israélites commençaient déjà à se rassembler dans le portique, afin de purifier l'autel des holocaustes, d'offrir le sacrifice du matin, et d'égorger les victimes sans nombre qui devaient être offertes.

Chaque fête, de même que chaque sabbat hebdomadaire, était le souvenir et l'image du septième jour de la création, où Dieu se reposa, et la figure de cette paix éternelle qui nous attend dans l'autre vie. C'est pour cela qu'on ne pouvait en ce jour ni travailler ni même porter des armes, comme la Mischna le défend expressément. Et cependant Pierre avait deux épées et coupa l'oreille à un des serviteurs du grand prêtre. Ce ne pouvait donc être la nuit sainte de la fête. De plus, si Jésus avait mangé la pâque le 14 au soir, d'après les prescriptions de Moïse, il n'aurait pas même pu aller avec ses disciples au mont des Oliviers; car il fallait passer la première nuit au dedans des murs de Jérusalem, parce que ce lieu était considéré comme saint d'une manière toute spéciale. On pouvait, il est vrai, les autres jours de la fête, à cause du grand

nombre des pèlerins, dresser des tentes hors de la ville; mais dans la nuit de la Pâque jusqu'au matin personne ne pouvait passer le seuil de sa porte, parce que l'ange exterminateur avait frappé dehors en Égypte pendant cette nuit tous les premiers-nés. Agir autrement, c'eût été violer la loi qui dit (*Exode*, ch. XII, v. 22) : « Qu'aucun « de vous ne passe la porte de sa maison jusqu'au matin.» Comment les apôtres, voyant Judas s'en aller après la cène, auraient-ils pu croire que Notre-Seigneur l'avait chargé de porter quelque chose aux pauvres, ou bien encore d'acheter quelque chose pour la fête (*Év. saint Jean*, ch. XIII, v. 29), puisque le temps d'acheter était passé, et que la Pâque au soir du 14 était précisément la principale partie de la fête? Et d'ailleurs ce soir-là aucune boutique n'était ouverte, et il était expressément défendu de vendre ou d'acheter. Bien plus, d'après la Mischna, une fois la fête commencée, on ne pouvait plus rien donner aux pauvres, ni rien en recevoir.

Ce porteur d'eau que les disciples du Sauveur rencontrent à la porte, avant le coucher du soleil, que faisait-il là, sinon de rapporter à la maison, dans une cruche couverte, l'eau nécessaire pour préparer les pains azymes? Car, d'après la coutume, le soir, dès que le 14 nisan commençait, chaque père de famille allait puiser de l'eau en disant : Ceci est l'eau pour le pain azyme. Puis la mère de famille boulangeait et faisait cuire la pâte dans la matinée. De plus, le jour suivant, Simon de Cyrène revient des champs à la maison, portant du bois pour le sabbat, comme le prouve le contexte. Comment aurait-il pu le faire le jour de la Pâque, puisqu'il était défendu de porter du bois en ce jour, ne fût-ce qu'autant qu'il en

fallait pour faire cuire un œuf? Il aurait été lapidé, comme cet homme dont il est parlé au livre des Nombres (ch. xv, v. 32). Nicodème aussi va chercher environ cent livres de myrrhe et d'aloès. Et cependant il était sévèrement interdit de porter des parfums, si peu que ce fût, pendant le sabbat. Car tout ce qui était défendu dans le sabbat ordinaire l'était aussi dans les jours de fête, et bien plus encore le jour de la Pâque. Les saintes femmes courent promptement acheter des aromates; puis elles se reposent à cause du sabbat qui commence. (*Saint Luc*, ch. xxiii, v. 56.) Et cependant les femmes violaient le sabbat non-seulement en achetant ou en vendant, mais encore en portant de l'argent avec elles. Elles auraient donc fait tout cela le premier jour de la Pâque, qui était le plus solennel, et se seraient reposées le second jour?

Saint Jean (ch. xix, v. 31) raconte que les Juifs se hâtèrent d'ôter Jésus de la croix, parce que le grand sabbat approchait. Or on n'appelait ainsi que le premier et le dernier jour dans les fêtes qui duraient une semaine, tandis que les autres jours n'étaient que des demi-fêtes et s'appelaient petite fête ou petit sabbat. Le jour où Notre-Seigneur est mort n'a donc pu être le grand jour de la Pâque; et la veille, où il a célébré la cène, n'a donc pu être non plus le 14 nisan ou le jour de la préparation. Enfin le Talmud, dans le *Traité des Juges*, fol. 43, 1, rapporte, d'après la tradition historique des Juifs, que Jésus-Christ fut crucifié la veille de Pâque, ou le 14 nisan, qui, comme nous le savons, était cette année-là un vendredi. Et, depuis ce temps, les Juifs ont disposé leur calendrier de telle sorte que le 15 nisan ne puisse tomber dans les

jours nommés Badu, c'est-à-dire le lundi, le mercredi et le vendredi. Le jour de la Pentecôte tombait un jour plus tard dans la semaine que le premier jour de Pâques. Or toute la tradition chrétienne nous enseigne que c'est un dimanche que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres : le 15 nisan a donc dû tomber le samedi ou le jour du sabbat cette année-là.

Ce que nous dit l'apôtre saint Paul dans sa première Épître aux Corinthiens (v, 7), à savoir que le Christ a été immolé pour nous, comme le véritable agneau pascal, me semble décider la question sans réplique. C'était en vue de la mort du Christ, véritable agneau de Dieu, que l'immolation de l'agneau pascal avait été fixée dans l'Ancien Testament au 14 nisan. C'est pour cela que Pierius regarde comme une ignorance impardonnable de croire que le Christ a mangé la pâque avec ses disciples le 14 du mois, et qu'il est mort au grand jour de la fête; car de cette manière la mort du Sauveur n'aurait pas accompli d'une manière aussi parfaite les figures qui l'avaient annoncée. Le quatorzième jour du mois est donc le grand jour du sacrifice où l'agneau de Dieu fut lié et livré à la mort, vers la neuvième heure. Aussi les trois premiers évangélistes, en contradiction apparente avec eux-mêmes, nomment-ils expressément le jour où Notre-Seigneur est mort le jour de la préparation, ou la veille du sabbat. Ce n'est pas assez : saint Marc nous dit que le grand conseil se rassembla deux jours avant la fête de Pâque. Or ceci arriva le jeudi : donc le sabbat de la semaine devait coïncider cette année-là avec le sabbat de la fête, ou le 15 nisan. Et puisque le Sauveur est mort le vendredi, il doit avoir mangé la pâque et avoir été pris par les Juifs la

veille au soir, après cette réunion du grand conseil.

Mais comment justifier cette supposition? Par les propres paroles de Notre-Seigneur, qui dit à ses disciples, en saint Matthieu, XXVI, 2 : « Vous savez que c'est la Pâque dans « deux jours, et que le Fils de l'homme va être livré « pour être crucifié. » Ces paroles nous indiquent comment le désir ardent qu'il avait de manger une fois encore avant sa mort l'agneau pascal avec ses disciples lui fit anticiper le jour du repas pascal, et l'engagea à manger l'agneau avant la fête. (*Saint Jean*, XIII, 1.) C'est pour cela que ses disciples lui demandent où il veut qu'on lui prépare le festin pascal. C'est pour cela aussi qu'il charge ses deux apôtres de l'excuser auprès du père de famille, et de lui dire : « Le maître vous fait prévenir que son temps « approche, etc. » (*Saint Matthieu*, XXVI, 18.) Il s'excuse en quelque sorte de faire la cène avant la fête de Pâque, comme saint Jean nous le fait entendre (XIII, 1), parce que l'heure était venue pour lui de quitter ce monde.

Notre-Seigneur transgressait-il la loi de Moïse en mangeant la pâque à l'entrée du jour de la préparation? Nous savons bien que les Samaritains célébraient souvent la Pâque un jour avant ou un jour après le temps fixé par la loi. On peut même prouver que les Chutéens, de même que les Caréens, interprétant d'une manière toute particulière la prescription de la loi (*Exode*, XII, 6, et *Deuteron.*, XVI, 6) qui ordonnait de garder l'agneau pascal jusqu'au soir du 14, et de l'égorger ensuite, entendaient cette expression du soir qui commençait, et non de celui qui finissait ce jour. Et comme chez les Hébreux le jour commençait avec le coucher du soleil, ils prenaient le soir du 13 nisan pour le soir du 14, et célébraient par

conséquent le repas pascal un jour plus tôt. Les Galiléens, de leur côté, qui observaient un grand nombre de fêtes, tenaient la veille de la Pâque pour aussi sainte que la fête elle-même. Aussi lisons-nous dans la Mischna : « En Ju-« dée, on travaille encore au jour préparatoire de la « Pâque, mais non en Galilée. » Mais pouvaient-ils aussi célébrer plus tôt le repas pascal? Le P. Hardouin croit que cette anticipation avait lieu quelquefois chez les Juifs eux-mêmes. Selon lui, l'immense multitude des agneaux qui devaient être immolés, et dont le nombre montait souvent jusqu'à deux cent cinquante mille, ne permettait pas de les égorger tous le même soir, pendant les quelques heures qui s'écoulaient depuis le sacrifice de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, comme la loi l'ordonnait, d'autant plus qu'ils devaient être immolés en présence de ceux à qui ils appartenaient, et dans le vestibule, les portes fermées. C'était pour faciliter cette opération que les pèlerins de toutes les nations qui accouraient à Jérusalem, se divisaient en groupes, dont chacun passait à son tour. On commençait donc, dit toujours le P. Hardouin, à égorger les agneaux dès le 13 nisan dans le vestibule; et beaucoup de Juifs faisaient rôtir dès le même soir l'agneau pascal et le mangeaient. Notre-Seigneur, en agissant ainsi, n'aurait donc fait que pratiquer ce que beaucoup d'autres faisaient.

Il est certain, en effet, que le temps laissé pour égorger et immoler les agneaux de la Pâque était bien court. Car nous lisons dans la Mischna : « La victime du soir, qui est « offerte chaque jour au Seigneur, est égorgée une demi-« heure après huit heures et offerte une demi-heure après « neuf heures (c'est-à-dire vers trois heures et demie). La

« veille de la Pâque, on l'égorge une demi-heure après « sept heures, et on l'offre une heure plus tard les jours « ouvriers aussi bien que le sabbat. Mais si la veille de la « Pâque tombe la veille du sabbat » (c'est-à-dire le vendredi, comme il arriva l'année de la mort du Christ), « on égorge les agneaux une demi-heure après six heures, « et on les offre au Seigneur une heure plus tard ; puis « on célèbre la Pâque. » Le sacrifice du soir durait tout au plus une demi-heure : par conséquent, le jour où Notre-Seigneur mourut, on commença à égorger les agneaux pour la Pâque vers deux heures après midi, et l'on continua jusqu'au crépuscule du soir où il fut déposé de la croix. Or c'était précisément les heures pendant lesquelles on égorgeait les agneaux qui s'appelaient dans le sens strict du mot *préparation*, *parascève*. Il en était de même des trois heures qui précédaient chaque sabbat, et pendant lesquelles on préparait et l'on faisait cuire les mets que l'on devait manger au sabbat. Il est vrai que chaque père de famille, pourvu qu'il n'eût aucune impureté légale, égorgeait lui-même en présence des prêtres l'agneau qu'il devait manger; que les lévites, de leur côté, présentaient le sang de la victime aux prêtres dans des tasses d'or et d'argent, et que les prêtres le répandaient sur l'autel, après quoi on suspendait l'agneau à un morceau de bois, on le dépouillait, on en ôtait la graisse, et on la brûlait pendant que les lévites chantaient l'Alleluia ; de sorte qu'une fois les prêtres purent mettre de côté les reins de deux cent cinquante-six mille agneaux, et se rendre ainsi compte du nombre des pèlerins. Au reste, quoiqu'il soit très-difficile de concevoir comment on pouvait en aussi peu de temps égorger un aussi grand

nombre de victimes, il est impossible de prouver d'une manière authentique qu'on commençait déjà à les égorger le soir du 13 nisan.

Hugues Grotius prétend que Notre-Seigneur ne célébra point la Pâque mosaïque, mais seulement un repas commémoratif de la délivrance d'Israël, de même que les Juifs qui habitaient hors de la Judée, ne pouvant satisfaire aux prescriptions de la loi, qui commandait d'aller chaque année à Jérusalem et d'égorger l'agneau dans le temple, se faisaient représenter par des députés qui portaient leurs offrandes pendant qu'eux-mêmes mangeaient la Pâque dans leur propre maison, s'unissant d'intention à leurs frères qui étaient dans la ville sainte. Autant il est certain que Jésus-Christ est mort le 14 nisan, à l'heure où l'on commençait à égorger l'agneau pascal, autant il est difficile d'expliquer comment il a pu célébrer la Pâque le jour précédent, pourquoi déjà le 13 au soir il a mangé le pain azyme et l'agneau pascal, afin de faire du sacrifice de l'ancienne alliance la base de la cène eucharistique. On pourrait croire que Jésus, sachant qu'il devait mourir le lendemain, fit égorger dans le temple, le matin du jour qui précédait celui de sa mort, un agneau comme victime pacifique, et qu'il le fit ensuite préparer par ses apôtres à la manière de l'agneau pascal. Mais il y a encore ici une autre difficulté grave : c'est qu'on ôtait toujours la poitrine et les épaules des victimes égorgées, tandis que pour l'agneau pascal aucun os ne pouvait être brisé.

Quoique je me croie plus en mesure de résoudre cette grave question que tous ceux qui m'ont précédé, je ne vois pas d'autre moyen de résoudre les difficultés qu'elle soulève qu'en admettant que les deux disciples envoyés

par le Sauveur, faisant les fonctions de père de famille, au lieu d'égorger ou de faire égorger l'agneau dans le vestibule, le préparèrent eux-mêmes dans le cénacle, en vertu des pleins pouvoirs qu'ils avaient reçus de Jésus-Christ. Cette hypothèse est d'autant plus probable qu'au jour de la Pâque, comme Philon, en particulier, le fait remarquer, chacun était considéré comme prêtre, et égorgeait à part l'agneau qu'il devait manger. Pourquoi Notre-Seigneur n'aurait-il pu manger l'agneau pascal un jour plus tôt ? Ne dit-il pas lui-même qu'il est maître du sabbat ? Comme législateur divin, n'était-il pas au-dessus de la loi ? Si l'année précédente il s'était dispensé de venir à Jérusalem pour y célébrer la Pâque, est-il étonnant que cette année-ci il la célébrât un jour plus tôt à cause de sa mort ? La Pâque de l'ancienne loi n'était-elle pas abrogée par l'effet même de l'institution du sacrifice de la nouvelle alliance ? Et puisque l'Église catholique, dans la célébration de la Pâque, s'est écartée de l'ordre observé par les Juifs, comment Jésus-Christ, son fondateur, n'aurait-il pu le faire lui-même ?

L'abrogation du sabbat, et la substitution du dimanche à sa place, est dans un rapport intime avec cette anticipation du festin pascal par Notre-Seigneur Jésus-Christ. En effet, le 6 du mois de sivan, ou le premier jour de la Pentecôte, n'a pu tomber le dimanche que parce que le jour de la préparation est tombé le vendredi, et que le sabbat de la fête de Pâques a coïncidé avec le sabbat de la semaine. Si les trois premiers évangélistes désignent déjà le 13 nisan comme le premier jour des pains azymes, ce ne peut être que par anticipation, et pour indiquer comment Notre-Seigneur célébra la fête un jour plus tôt.

Cette difficulté, d'ailleurs, disparaît lorsque l'on considère que les disciples ne reçurent du Seigneur l'ordre de préparer le festin pascal qu'à la fin du 13 nisan, et, par conséquent, au moment à peu près où commençait la sainte soirée, c'est-à-dire le quatorzième jour, qui était proprement le premier jour des azymes.

Au reste, pourquoi tant parler d'anticipation du jour de la fête lorsque nous savons que les Juifs, craignant de laisser passer le terme fixé par la loi pour les grandes fêtes de l'année, avaient coutume de célébrer solennellement pendant deux jours le commencement de la nouvelle année et des fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, à cause de l'incertitude où ils étaient sur le moment précis où commençait vraiment la nouvelle lune? Or les Galiléens étaient sous ce rapport plus scrupuleux encore que les autres Israélites. Cette seule considération doit suffire pour trancher définitivement aux yeux de tout esprit impartial une question qui a été si longtemps débattue, et qui a été même l'occasion d'un schisme dans l'Église. Les Ébionites sont les premiers qui aient prétendu que Jésus avait célébré la Pâque en même temps que les Juifs, tandis que déjà, dès la plus haute antiquité, Apollinaire d'Hiérapolis, ou l'auteur, quel qu'il soit, du traité sur la Pâque, qui, dans l'opinion de Tillemont, est antérieur à la Chronique d'Alexandrie, et après lui Tertullien, Clément d'Alexandrie, Hippolyte, Euthymius, pour prouver que Notre-Seigneur a mangé la pâque un jour plus tôt que les Juifs, invoquent le témoignage de saint Jean. Mais les Grecs, s'appuyant sur ce fait que le Christ mangea dès le 13 l'agneau pascal, consacrent encore aujourd'hui l'eucharistie avec du pain fermenté.

CHAPITRE XXIX

Notre-Seigneur mange la Pâque avec ses disciples.

C'était donc le jeudi 13 nisan ou 14 avril, jour de la réunion du grand conseil, que « Jésus envoya Pierre et « Jean, ses disciples, et leur dit : Allez, et lorsque vous « serez arrivés dans la ville, vous rencontrerez un homme « portant une cruche d'eau. Suivez-le ; et lorsqu'il sera « entré dites au maître de la maison : Le maître vous fait « dire : Mon temps approche : où est la salle à manger « pour que je puisse fêter la Pâque avec mes disciples? « Là-dessus, il vous montrera une grande salle à manger, « bien dressée; préparez-la pour nous. Les disciples par- « tirent, trouvèrent la chose comme il la leur avait dite, « et préparèrent l'agneau pascal. » Toutes les maisons de Jérusalem étaient communes pendant les temps de fête; et chacun pouvait se loger partout où il y avait de la place, sans être obligé de payer l'hospitalité qu'on lui donnait. Son hôte ne recevait en dédommagement que la peau de l'agneau pascal. Le cénacle était situé, d'après la tradition, dans la partie supérieure de la ville, ou sur le mont Sion, à la place où, du temps de David et de Salomon, l'arche d'alliance était restée pendant quarante ans. Les disciples égorgèrent donc l'agneau pascal que l'on avait choisi, le 10 du mois, le jour précisément où Jésus-Christ, sur la route de Béthanie, avait maudit le figuier, symbole du culte mosaïque. Et, après qu'ils l'eurent mis à rôtir, et qu'ils eurent fait tous les autres préparatifs nécessaires pour le repas pascal, ils attendirent leur maître.

« Lorsque le soir fut venu, Jésus vint avec les siens, et « lorsqu'il fut temps (c'est-à-dire lorsque les étoiles pa- « rurent) il se mit à table et les douze apôtres avec lui. » Il devait y avoir au moins dix personnes pour manger un agneau pascal. Il y en avait treize ici : Jean, le disciple bien-aimé, était assis à la droite du Sauveur, et Pierre à sa gauche. Ou plutôt, d'après l'expression orientale, Jean était couché près de la poitrine de Jésus, comme il le rapporte lui-même dans son Évangile, et Pierre à sa tête. Les anciens, en effet, dans leurs repas, n'étaient point assis sur des chaises, mais étendus sur des lits très-bas, avec le bras gauche appuyé sur un coussin, tandis que les pieds posaient par derrière sur le sol. Pierre et Jean étaient donc également près du Sauveur. Le premier toutefois avait la place d'honneur, comme toujours. Car en ce cas la première place chez les Hébreux était à gauche, c'est-à-dire à la tête de l'hôte qui occupait le milieu de la table. Jean toutefois était mieux placé pour parler avec Notre-Seigneur. Mais les peintres ont abusé de cette expression de l'apôtre saint Jean quand il dit qu'il reposait sur la poitrine de Jésus; car ils placent le disciple de l'amour sur le sein de Notre-Seigneur; de sorte que celui-ci n'aurait pu ni respirer ni se remuer, tandis qu'il est certain que le Christ et ses apôtres étaient tous couchés de la même manière, et que la main droite restait toujours libre.

Jésus était donc couché près de la poitrine de Pierre. A la tête de Pierre était André; puis, en descendant à gauche, Philippe, Barthélemy, Thomas, et Matthieu Lévi. A droite, était près de la poitrine de Jean son frère Jacques, puis Jacques le Mineur, Simon, Jude, Thadée, et au bout,

vis-à-vis de Matthieu, Judas Iscariote. Chacun occupait le rang que lui donnaient et son ancienneté dans l'apostolat et ses rapports plus ou moins intimes avec Notre-Seigneur. C'est pour cela que nous trouvons au milieu, et tout près de Jésus, le groupe sacerdotal des quatre pêcheurs. Ils furent en effet choisis les premiers comme apôtres, et sont comme les premiers-nés dans la maison du nouvel Israël. Parmi eux, Pierre, semblable à Juda, est l'homme sur qui repose la promesse. Israël, s'adressant à Juda, et dans sa personne à tous ses descendants, le bénit d'une bénédiction toute spéciale en lui disant : « Tes frères te « loueront; ta main sera sur le cou de tes ennemis; et les « enfants de ton père s'inclineront devant toi. » Ainsi Jésus s'adressant à Pierre lui dit : « J'ai prié pour toi afin « que ta foi ne chancelle point; mais toi, lorsque tu seras « converti, confirme tes frères. » De même qu'Israël promet à Juda que le sceptre ne lui sera point enlevé, et qu'il donnera des chefs à son peuple jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, ainsi le Christ promet à Pierre que le bâton pastoral avec lequel il doit paître les brebis et les agneaux dans l'Église ne lui sera point enlevé, et que les portes de l'enfer n'ébranleront point le siége sur lequel il est assis, jusqu'à ce que vienne Celui qui est l'attente des nations, afin de juger les vivants et les morts. C'est pour cela aussi que le lion, symbole de la domination et de la dignité royale, a passé de Juda à Pierre, et à son disciple saint Marc. Ces quatre premiers apôtres représentent aussi d'une manière sensible les quatre tempéraments ou caractères de l'homme, comme l'a si bien compris un célèbre peintre allemand. Ainsi nous trouvons dans l'apôtre saint Jean le tempérament sanguin; dans

Jacques, son frère, le tempérament mélancolique; dans Pierre, le bilieux, et le flegmatique dans André.

Les douze apôtres étaient ainsi rangés en demi-cercle autour du Christ. L'autre côté de la table, ou l'hémicycle, restait libre pour ceux qui servaient. Il y avait ordinairement à l'un des bouts un anneau pour tirer la table quand le repas était fini. C'était du moins le cas dans les tables oblongues, où la place d'honneur était en haut, et dont les deux côtés étaient occupés. La partie inférieure était seule vide, pour qu'on pût desservir et y placer les plats qu'on ôtait. Chacun avait son sofa ou son coussin particulier; quelquefois cependant les divans pouvaient tenir deux, trois ou quatre personnes. Cette coutume de se coucher pour manger n'était pas particlière aux Juifs; mais, d'après Casaubon, on la retrouve dès la plus haute antiquité chez les Assyriens et les Chaldéens, les Mèdes et les Perses, les Indiens et les Celtes, les Grecs, les Étrusques et les Romains. Les femmes seules, au témoignage de Varron, s'asseyaient par modestie, de même que les esclaves. Lors donc que saint Luc nous dit de Marie de Béthanie qu'elle s'assit aux pieds de Jésus, on doit l'entendre en ce sens; et nous trouvons souvent représentée sur les tombeaux romains une femme assise aux pieds de son mari couché devant la table. Il arrivait cependant quelquefois chez les Juifs qu'on s'asseyait pour manger; et dans ce cas chacun faisait à part la prière du repas, tandis que lorsqu'on était couché, le père de famille seul, ou le maître de la maison récitait la prière. Mais on devait être couché pour manger la pâque, parce que ce repas rappelait la délivrance du peuple d'Israël, et que se coucher pour manger était la coutume des rois et des grands.

CHAPITRE XXX

De l'Institution de la sainte Eucharistie. Des figures qui l'ont représentée.

De même que la Pâque des Juifs était à la fois et la commémoration de la délivrance du peuple d'Israël et la figure de la Pâque chrétienne qui devait rappeler aux hommes la délivrance du genre humain tout entier, ainsi l'immolation de l'agneau pascal est comme le point de jonction qui met en rapport le sacrifice de l'Ancien Testament avec celui de la nouvelle alliance. Lorsque les Juifs mangeaient la pâque, le maître de la maison se levait, prenait de la main droite une coupe pleine de vin, et prononçait la bénédiction en ces termes : « Ceci est le temps de « notre délivrance, et nous rappelle la sortie d'Égypte. « Béni soit le Seigneur, l'Éternel, qui a créé le fruit de la « vigne. » Puis il buvait du vin contenu dans la coupe, et la passait ensuite aux autres convives, qui en buvaient comme lui, chacun à son tour. Cette bénédiction du repas s'appelait *eulogie* chez les Juifs. L'agneau lui-même s'appelait sacrifice eucharistique ; et c'est de là que la scène chrétienne a pris le nom d'eucharistie.

Jésus dit aux siens : « J'ai ardemment désiré de man- « ger encore une fois avec vous cet agneau pascal avant « que je souffre ; car, je vous le dis, je ne mangerai plus « désormais jusqu'à ce que l'accomplissement du royaume « de Dieu arrive. Puis il prit le calice, rendit grâces et dit : « Prenez-le et partagez-le entre vous ; car, je vous le dis, « je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que le

« royaume de Dieu vienne. » C'est alors seulement que l'on approcha la table, et qu'on servit des laitues et d'autres herbes amères, telles que du raifort, de la chicorée, du persil, des radis, du cresson et d'autres plantes de cette espèce, en souvenir des mets amers que le peuple d'Israël avait mangés en Égypte. Il y avait aussi sur la table une tasse de vinaigre ou d'eau salée, qui rappelait aux assistants les larmes versées par leurs pères pendant la captivité, et un plat nommé *charoseth*. C'était une espèce de pudding, ou une bouillie de pommes et d'amandes cuites dans le vin avec des figues, des noix, des citrons et d'autres fruits, auxquels on ajoutait ensuite quelques épices. Ce mets rappelait par sa forme longue les tuiles de paille et le mortier dont les Juifs avaient construit dans leur exil les villes de Phitom et de Ramessès. On servait encore du pain azyme, auquel la mère de famille ajoutait souvent une multitude d'ingrédients, et qu'elle préparait à la manière des gâteaux; enfin on servait dans un plat l'agneau pascal rôti.

Le maître de la maison disait alors : « Béni soit le Sei- « gneur, qui a créé les fruits de la terre. » Puis, prenant des herbes amères, il les levait en l'air en disant : « Nous « mangeons ces herbes en souvenir de ce que les Égyp- « tiens ont rempli d'amertume la vie de nos pères dans la « terre d'Israël. » Puis il trempait ces herbes dans le vinaigre et en mangeait gros au moins comme une olive, en se tenant toujours debout. Les autres faisaient ensuite comme lui.

On desservait alors la table; et avant que le repas proprement dit commençât, le père de famille lisait quelques endroits de la loi, entre autres du *Deutéronome*, ch. XXVI,

qui avaient rapport à la circonstance. Puis il prenait pour la seconde fois la coupe, la remplissait de vin rouge, comme souvenir du sang des premiers-nés de l'Égypte, que l'ange exterminateur avait fait périr, pendant qu'il passait devant les portes des Hébreux sans leur faire aucun mal. On approchait alors la table, et l'on se couchait pour manger, car la cérémonie de prendre le repas pascal debout, un bâton à la main et une ceinture aux reins, comme aussi d'asperger du sang de la victime les portes de la maison, n'avait eu lieu que la première fois.

Le père de famille, prenant le pain, le levait en l'air, et disait : « Nous mangeons ce pain sans levain en souvenir « de ce que nos pères en Égypte ne trouvaient plus le « temps de faire fermenter la pâte jusqu'à ce que Dieu « les eût délivrés. Louons-le donc, glorifions et bénis- « sons-le de ce qu'il a fait de si grandes merveilles à « l'égard de nos pères et de nous-mêmes, et nous a fait « passer de la captivité à la délivrance, de la douleur à la « joie et des ténèbres à la lumière. Dites donc : Alleluia. « Serviteurs, louez le Seigneur. » Puis on récitait les psaumes CXIII et CXIV, après quoi l'on disait : « Soyez béni, « Seigneur, notre Dieu, Roi éternel, qui nous avez tirés, « nous et nos pères, de l'Égypte, et nous avez conservés « jusqu'à cette nuit, où nous mangeons le pain azyme et « les herbes amères. » Puis il prononçait de nouveau la bénédiction sur le vin, en buvait, se lavait les mains, ce que tous les autres faisaient après lui.

Il élevait alors un des deux pains, le bénissait en disant : « Béni soit le Seigneur, qui produit le pain de la terre. « C'est là le pain de la misère qu'ont mangé nos pères en « Égypte. Que celui qui a faim vienne et mange ; que

« celui qui a besoin vienne et fasse la Pâque. » Puis il rompait ce pain en plusieurs morceaux, pour signifier que c'était un pain de misère, et que le pauvre vit de morceaux et de miettes. On ne rompait point le pain avant que la bénédiction fût achevée et que l'*Amen* fût dit. Après cela, il prenait un morceau, l'enveloppait d'herbes, et le trempait dans la bouillie nommée *charoseth*, en disant : « Béni « soit le Seigneur, qui nous a sanctifiés par ses préceptes, « et nous a commandé de manger du pain azyme avec « des herbes amères. » En disant cela, il mangeait la bouchée qu'il tenait à la main.

Comme ils étaient à table et mangeaient, Jésus dit : « En vérité, je vous le dis, un de vous qui mange avec « moi me trahira. Ils devinrent tristes, et commencèrent « à se dire l'un à l'autre : Est-ce moi, Seigneur? Il ré« pondit : C'est un des douze, dont la main est avec moi « au plat. Le Fils de l'homme s'en va, il est vrai, comme « il a été prédit de lui; mais malheur à celui par qui il « est trahi. Il eût mieux valu qu'il ne fût jamais né. Je ne « dis pas cela de vous tous; car je connais ceux que j'ai « choisis. Mais l'Écriture doit être accomplie : Celui qui « mange avec moi lève le talon contre moi. Je vous le dis « maintenant, avant que la chose arrive, afin que, lors« qu'elle sera arrivée, vous sachiez que c'est moi. Ils « commencèrent à se demander les uns aux autres qui « parmi eux en serait capable. Mais Judas, qui le trahit, « dit en balbutiant : Est-ce moi, Seigneur? Oui, lui « répondit Jésus. »

D'après l'ancien cérémonial judaïque, le père de famille, avant de présenter l'agneau pascal, prenait le gâteau qui était sur la table, le partageait en autant de

morceaux qu'il y avait de convives, et donnait à chacun son morceau, avec les paroles que nous avons rapportées plus haut. Ce gâteau ressemblait un peu à nos pains d'église; il était peu cuit, rond la plupart du temps, et percé d'un grand nombre de petits points. Or tous ces usages symboliques passèrent cette nuit dans le mystère de la nouvelle alliance. « Car, pendant qu'ils mangeaient, « Jésus prit le pain, le bénit et le rompit, l'offrit à ses « disciples, et leur dit : Prenez et mangez, c'est mon « corps qui a été livré pour vous; faites ceci en mémoire « de moi. » On récitait alors l'action de grâces et la bénédiction sur la Pâque, ou, comme disaient les Juifs, sur le corps de l'agneau pascal, et sur les autres viandes, en disant : « Soyez béni, Seigneur notre Dieu, de ce que « vous nous avez sanctifiés par votre loi, et nous avez « ordonné de manger l'agneau pascal. Ceci est la Pâque « que nous mangeons en souvenir de ce que le Seigneur « a passé devant les maisons de nos pères en Égypte. » Puis le père de famille coupait par morceaux l'agneau pascal et les autres viandes, et les servait aux convives. Parmi les nombreux priviléges qui distinguaient Jérusalem de toutes les autres villes, était celui-ci, qu'on n'avait jamais trouvé aucune mouche dans le lieu où on égorgeait les animaux pour la Pâque; que les viandes consacrées ne sentaient jamais mauvais, et qu'il n'y avait au dedans des murs de la ville ni scorpion ni serpent nuisible.

On mangeait alors des autres viandes bénies. C'était ordinairement du chevreau ou du mouton rôti; et c'est ainsi que se terminait le repas proprement dit. Cependant on continuait encore à manger des plats qui étaient sur la table, jusqu'à ce que la coupe eût fait quatre fois le

tour des convives, comme c'est encore la coutume chez les Juifs. On voulait représenter par là les quatre monarchies après lesquelles Jésus-Christ devait venir. Enfin chacun mangeait encore gros comme une olive de l'agneau pascal, pour n'en rien laisser; autrement les restes, de même que les os, devaient être jetés dans le feu et brûlés, parce qu'ils étaient consacrés; mais après l'agneau pascal on ne mangeait plus pendant toute la nuit. En souvenir du festin pascal de l'ancienne alliance, que Notre-Seigneur célébra encore dans sa dernière cène, les catholiques, en Orient aussi bien qu'en Occident, font bénir, le jour de Pâques, des mets semblables à ceux de la Pâque mosaïque : du raifort sauvage, du sel et des œufs, de l'agneau rôti, des viandes fumées; puis le maître de la maison les distribue à sa famille et à ses amis.

Après le repas, le père de famille se lavait les mains, et présentait aux convives la troisième coupe de vin, qui s'appelait spécialement la coupe de la bénédiction ; car on récitait alors l'action de grâces pour le repas pascal que l'on venait de prendre, et l'on bénissait de nouveau le vin. C'est pour cela que les évangélistes continuent dans ces termes : « Après la cène, Jésus, sachant que son Père « lui avait tout remis entre les mains, qu'il était issu de « son Père, et qu'il devait retourner à Dieu, se leva de « table, quitta ses habits, prit un linge, dont il se ceignit, « puis versa de l'eau dans un bassin, et se disposa à « laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le « linge dont il était ceint. » Le repas figuratif était achevé; mais un festin bien plus élevé avait commencé et devait continuer jusqu'à la fin du monde. Le lavement des pieds eut donc lieu entre la communion sous les espèces du

pain et la consécration du calice. De plus, on se lavait les mains trois fois pendant le festin pascal. Le bassin qui servait à laver les pieds devait contenir, d'après la prescription du grand conseil, de deux à dix logs d'eau. Un log équivaut à peu près à six coques d'œufs pleines d'eau. C'étaient les serviteurs et les esclaves qui lavaient les pieds chez les Juifs, comme chez les Grecs et les Romains. Le Christ, en lavant ainsi les pieds de ses disciples, s'abaissait donc jusqu'à la condition d'esclave. Ce n'était pas sans raison que les Juifs disaient que, de temps immémorial, Dieu s'était montré envers eux comme leur serviteur, qu'il les avait vêtus comme Adam, le premier homme, qu'il les avait baignés, oints, conduits à travers le désert, en portant la lumière devant eux.

« Lorsque Jésus vint à Simon-Pierre (car c'était par « lui qu'il commençait), celui-ci lui dit : Quoi ! Sei-« gneur, vous voudriez me laver les pieds? Jésus lui « répondit : Tu ne comprends pas encore ce que je fais « ici; mais tu le comprendras dans la suite. Cependant « Pierre repartit : Jamais vous ne me laverez les pieds. « Jésus lui répondit alors : Si je ne te lave, tu ne partici-« peras point à moi. » Ces paroles de Notre-Seigneur démontrent bien que ce qu'il leur donnait dans la cène c'était la communion de son corps et de son sang. « Simon-Pierre lui dit alors : Seigneur, lavez-moi non-« seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. « Jésus lui répondit : Celui qui est lavé n'a plus besoin « que de se laver les pieds, car il est pur. Vous aussi « vous êtes purs, mais pas tous. Il connaissait bien celui « qui allait le trahir ; c'est pour cela qu'il dit : Vous n'êtes « pas tous purs. Et après qu'il leur eut lavé les pieds,

« et qu'il eut mis ses vêtements, il se mit de nou-
« veau à table, et il leur dit : Vous savez maintenant
« ce que je vous ai fait. Vous m'appelez Maître et Sei-
« gneur, et avec raison, car je le suis. Lequel est le plus
« grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert?
« N'est-ce pas celui qui est à table? Eh bien, je suis au
« milieu de vous comme un serviteur. Si donc, moi qui
« suis Maître et Seigneur, je vous ai lavé les pieds, vous
« devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car
« je vous ai donné l'exemple, pour que vous fassiez
« comme j'ai fait. En vérité, en vérité, je vous le dis, le
« serviteur n'est pas plus grand que son maître, et le
« député n'est pas plus grand que celui qui l'envoie.
« Puisque vous savez ceci, vous êtes bien heureux si vous
« le faites. Il prit donc aussi également après le repas la
« coupe, rendit grâces, la présenta à ses disciples, en
« disant : Prenez et buvez, car ce calice est la nouvelle
« alliance en mon sang, ou : Ceci est mon sang, le sang
« de la nouvelle alliance, qui est versé pour vous et pour
« beaucoup, pour la rémission des péchés. Faites ceci,
« toutes les fois que vous buvez, en mémoire de moi. »

Puis il continua à leur parler de la signification réelle de son corps et de son sang, et des effets que la sainte eucharistie doit produire en tous ceux qui la reçoivent dignement. « Je suis la vraie vigne, leur dit-il, et mon
« Père est le vigneron. Il coupera chaque branche en
« moi qui ne porte point de fruit ; mais il purifiera celle
« qui porte du fruit, afin qu'elle en porte encore davan-
« tage. Vous êtes purs maintenant à cause de la parole
« que je vous ai dite. Demeurez en moi, et je demeu-
« rerai en vous. De même qu'une branche ne porte point

« de fruits d'elle-même si elle ne reste sur le cep, ainsi « en est-il de vous si vous ne demeurez en moi. Celui « qui demeure en moi et en qui je demeure porte beau- « coup de fruits; car sans moi vous ne pouvez rien faire. « Mais celui qui ne demeure pas en moi est rejeté comme « une branche et se dessèche. On le ramasse, et on le « jette au feu, pour qu'il brûle. »

Les apôtres ne pouvaient, au reste, se méprendre sur la véritable signification des paroles par lesquelles Notre-Seigneur institua la sainte Eucharistie en leur donnant son corps à manger et son sang à boire; car c'était une croyance commune parmi les Israélites que, lorsque le Messie viendrait, tous les sacrifices cesseraient, mais que le sacrifice du pain et du vin, d'après l'ordre de Melchisédech, durerait éternellement, comme on peut le voir dans les livres des rabbins. (*Bammidbar rabba in numeros*, ch. XXVIII.) Toutes les interprétations par lesquelles les hérétiques ont essayé d'altérer le véritable sens des paroles du Sauveur, et de prouver qu'il fallait les prendre dans un sens figuré, tombent devant cette simple considération, que ce soir-là il ne parla plus à ses disciples en images et en figures; mais, comme ses disciples le remarquent eux-mêmes en saint Jean, XVI, 29, clairement et sans voiles. Bien plus, il leur promet d'entrer en eux et d'établir en eux sa demeure. (S. *Jean*, XIV, 23.)

Avec la manne, Dieu avait offert aux Israélites une figure bien significative de la nourriture merveilleuse qu'il devait donner au genre humain aux jours du Messie. C'est pour cela qu'on lit dans le traité intitulé *Midrach Coheleth* (fol 90, 2) : « De même que le premier libérateur a ap- « porté la manne du ciel, selon ces paroles : Voici que je

« fais pleuvoir le pain du ciel; ainsi le dernier libérateur « apportera la manne; car il est écrit : Il y aura sur la « terre une poignée de blé. » Nous lisons encore dans le traité intitulé *Schemoth rabba* (sect. 50, fol. 142) : « Au « temps du Messie, Dieu préparera aux Israélites une table « et une nourriture telle que quiconque en mangera « n'aura plus besoin ni de table ni d'une nourriture plus « élevée. » D'après la tradition consignée d'ailleurs au chapitre XVI du livre de la Sagesse, la manne se transformait d'après l'intention de celui qui la mangeait, et prenait le goût qu'il voulait lui donner. Les rabbins s'étendent longuement à décrire la douceur de ce *pain changé*. Il est question de cette transformation non-seulement dans le *Schemoth rabba* (sect. 25) et dans le *Talmud Joma* (ch. 8, fol. 75), mais encore dans le plus ancien commentaire, intitulé : *Pesikta*, où on lit ces paroles : « De même que le « nourrisson goûte au sein de sa mère toutes sortes de « douceurs, ainsi Israël à la manne du Seigneur. Et de « même que le sein maternel est le seul aliment du nour- « risson, parce qu'il renferme ce qu'il y a d'essentiel dans « tous les autres aliments, ainsi la manne avait l'essence « de tout, et tout le reste n'était qu'accidentel. De même « encore que le lait de la mère, quoiqu'il soit d'une es- « pèce particulière, a une multitude de goûts divers, « ainsi la manne se changeait pour les Israélites en tout « ce qu'ils voulaient. De même enfin que le nourrisson « pleure et se désole quand on l'ôte du sein maternel, « ainsi Israël quand on lui ôtait la manne. »

Mais si, dans l'ancienne alliance, l'opération surnaturelle de la manne était déterminée par le désir et la foi de celui qui la recevait, et se produisait comme *opus ope-*

rantis, la manne qui nous est donnée dans la nouvelle alliance a une action bien plus puissante; car elle agit *ex opere operato*, selon le langage de l'école. Il est dit de la manne (*Exode*, XVI, 18) que celui qui en recueillait plus n'en avait pas d'avantage, et que celui qui en prenait moins en trouvait autant. Il en est ainsi dans un sens plus élevé de la sainte Eucharistie; car la substance du corps et du sang de Jésus-Christ n'y est point diminuée par la division des espèces, et la privation du calice n'apporte aucun dommage à celui qui reçoit les espèces du pain; la plus petite particule de ces espèces sacrées nous communique toute la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, de même que le soleil reflète parfaitement sa lumière dans la plus petite goutte de rosée. De même encore que la manne était conservée dans le tabernacle, ainsi la manne céleste de la nouvelle alliance est toujours présente sur nos autels.

Les sages du judaïsme avaient bien compris tout ce que signifiait la manne donnée au peuple d'Israël dans le désert; et nous trouvons chez les rabbins cette pensée clairement exprimée, à savoir que le tabernacle, les vases sacrés et le temple lui-même n'étaient que le symbole des choses divines, et que tout ce qui est visible sur la terre n'est que l'ombre d'un corps que nous ne voyons pas et le reflet de substances que nous verrons un jour au ciel dans leur réalité. Déjà les pains de proposition, que l'on plaçait chaque sabbat devant Jéhovah, représentaient les pains consacrés que le Sauveur donne aujourd'hui à ses apôtres. Il n'y a pas un sens moins profond dans le gâteau nommé *eruf*, que l'on préparait comme offrande du sabbat, avec de la pâte fournie par les Juifs de toute une ville, et que l'on

conservait dans la synagogue, ou dont chacun mangeait ensuite un morceau, de sorte que ce pain était le symoble de leur union. C'est à cet usage que saint Paul fait allusion dans sa première Épître aux Corinthiens, x, 17.

Les rabbins attribuaient une telle importance à la manne, qu'on lit dans le vieux commentaire Baal Harthurim que la loi n'a été donnée qu'à ceux qui mangent la manne. On lit encore dans le Sohar (*Exod.*, fol. 26, col. 102) que la manne est un aliment céleste et précieux pour la nourriture de l'esprit et de l'âme, un pain descendu des plus profonds espaces du ciel, le repas des sages donné par la sagesse suprême à ceux qui se consacrent à la loi. Le rabbin Éliézer s'exprime d'une manière plus précise encore (fol. 28, 3) à propos de la supériorité de la manne du Messie sur la manne mosaïque : « Les justes, « dit-il, sont destinés à manger de cette manne dans l'é« poque qui arrive. Et si tu demandes : Sera-ce de la « même manière que la manne du désert? La réponse « est : Non, mais d'une manière plus élevée; si bien qu'il « n'y a jamais rien eu de comparable. » Cette signification de la manne, d'après la tradition hébraïque, explique pourquoi les rabbins attachaient une si grande importance au verset 16 du psaume LXX : « Il y aura une poignée de « froment sur la terre. » Le Targum chaldaïque traduit ainsi ce passage : « Il y aura un sacrifice de froment sur « le pays sur les hauteurs des montagnes de l'Église. »

Le rabbin Raschi, si opposé d'ailleurs à toute interprétation favorable au christianisme, dit à propos de ce verset : « Nos rabbins enseignent qu'aux jours du Messie il y aura « un gâteau d'une espèce particulière, et ils appliquent en « général le psaume tout entier au Messie. » Mais le rab-

bin Kimchi, interprétant le prophète Osée, XIV, 8, s'élève presque jusqu'à l'interprétation chrétienne quand il dit : « Quelques-uns entendent par ces paroles, *Ils vivront de « froment*, que dans l'avenir, quand le Sauveur paraîtra, « il y aura un changement, une transsubstantiation dans « la nature du froment. » Enfin le R. Mosée, fils de Nachman, écrit ces mots : « La manne est engendrée de la « lumière divine, qui a pris un corps d'après la volonté « de son créateur. » Ne nous étonnons donc plus de ces paroles de Hillel, que le Talmud nous rapporte et qu'il lui reproche comme un rêve de fou. « Le Messie ne viendra « plus vers les Israélites, car ils l'ont déjà reçu comme « nourriture aux jours d'Ézéchias. »

En général, si nous avions encore en nos mains les ouvrages des rabbins composés avant Jésus-Christ, et qui ont péri en grande partie lors de l'incendie de Jérusalem, nous serions étonnés de l'accord admirable que la dogmatique de l'ancien judaïsme présente avec celle du christianisme et de la différence qui existe sous cé rapport entre les Juifs d'aujourd'hui et leurs devanciers. Plusieurs manuscrits, précieux sous ce rapport existaient encore du temps de Pic de la Mirandole, mais se sont perdus depuis; d'autant plus qu'il y eut un temps où les Juifs cherchaient par tous les moyens à se les procurer, ou à les raturer dans les bibliothèques, afin de détruire ainsi les témoignages favorables au christianisme. Le juif Philon fait déjà remarquer l'opposition entre les deux autels du temple de Salomon : l'autel extérieur, qui était dans la cour en plein air, où coulait le sang d'un nombre infini de victimes, où déjà, dans la première quinzaine de la consécration du temple par Salomon, vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille

brebis furent immolés, où tous les ans, la veille de Pâque, plus de deux cent cinquante mille agneaux étaient égorgés, sans parler des autres fêtes et des sacrifices publics et particuliers qui s'offraient chaque jour; Philon, dis-je, fait remarquer l'opposition entre l'autel extérieur et l'autel intérieur, où ne montait vers le ciel que la fumée du plus pur encens, près duquel était la table avec les pains de proposition, symbole du sacrifice qui devait remplacer plus tard toutes les victimes. L'autel extérieur représente l'ancienne alliance avec ses sacrifices sanglants, aussi bien chez les païens que chez les Juifs. L'autel intérieur, au contraire, placé derrière le rideau, signifie la nouvelle alliance et son sacrifice parfait et non sanglant.

Ces sacrifices épouvantables où l'on immolait des enfants à Dieu, où des pères allaient quelquefois jusqu'à sacrifier leur premier-né; cette coutume abominable de manger de la chair des enfants immolés, coutume que nous retrouvons chez les Massagètes scythes, les Issedons, les Tauriens, et même en Arcadie, jusqu'au temps de Porphyre; tout cela n'est que l'expression d'une vérité profondément sentie, à savoir que le Fils de Dieu, le premier-né du Père, devait un jour répandre son sang pour nous, et se donner aux hommes comme victime et nourriture dans le sacrifice de l'autel. Mais déjà les païens, prévoyant l'abolition future de ces horribles sacrifices, avaient trouvé une substitution ou un moyen de les remplacer. C'est pour cela que dans les mystères de Dionysus et de Cérès on offrait le pain et le vin comme les seules offrandes agréables à Dieu. Et chez les Romains, au lieu des sacrifices humains usités chez les Pélages, on précipitait dans le Tibre tous les

ans, à une certaine époque, des figures de cire; ou l'on faisait des gâteaux imitant les animaux qui devaient servir de victimes, et on les mangeait ensuite. Déjà les anciens païens, comme Épictète nous l'apprend dans Arrien, criaient : Seigneur, ayez pitié de nous, Kyrie, eleison : prière touchante, que les soldats chrétiens des armées romaines chantèrent les premiers en allant au combat, et que l'Église a introduite dans sa liturgie.

Les païens communiaient donc aussi à leurs victimes, afin d'entrer ainsi en union avec les dieux; et cette analogie n'a point échappé à l'apôtre saint Paul (*I Cor.*, x, 16). Les initiés au culte de Mithra et les Perses, à la fête de Daruns, mangeaient des gâteaux faits de pâte non fermentée et qu'ils avaient offerts aux dieux. Cette communion que l'on retrouve dans le culte de Mithra, ainsi que dans quelques sacrifices du Nord, de la Chine et de l'Amérique, présente une telle ressemblance extérieure avec la nôtre, que déjà saint Justin, le plus ancien Père de l'Église, dans son *Apologie*, page 98, croyait y voir une imitation et une altération à la fois du sacrement de l'Eucharistie. Dans l'antiquité, lorsqu'on voulait faire un traité d'alliance, on célébrait auparavant un festin solennel; ou, en d'autres termes, ceux qui voulaient s'unir par des liens plus étroits prenaient en commun le pain et le vin. C'est ainsi qu'avant de confirmer et de sceller de son sang la nouvelle alliance, qu'il voulait contracter avec nous, le Fils de Dieu célébra la cène, et ouvrit ainsi l'ère nouvelle qui devait réaliser toutes les anciennes figures.

Déjà, à la première révélation qu'il fit de cet adorable mystère, le lendemain de la multiplication des pains, il trouva des incrédules. Mais ce devait être bien autre chose

encore après son ascension, et dans la suite des siècles. Aussi, prévoyant ces défections et ces apostasies qui devaient affliger son Église, à l'occasion même du mystère de son amour, il dit à ceux qui se séparaient de lui à cause des choses merveilleuses qu'il venait de leur dire : « Ceci « vous scandalise? Que sera-ce donc lorsque le Fils de « l'homme sera monté là où il était auparavant ? » (*Saint Jean*, VI, 61.) Ainsi les disciples faibles dans la foi qui abandonnèrent le Sauveur en cette circonstance, et Judas, l'apôtre apostat, sont à la fois et les devanciers, et les modèles, et la figure des hérétiques, qui, lors de la prétendue réforme, nièrent la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; et les paroles du Sauveur, rapportées par saint Jean, sont comme une triste et douloureuse prophétie de la défection d'un si grand nombre de nos frères à cette époque.

CHAPITRE XXXI

Découverte de la trahison de Judas.

Après que Jésus eut institué de cette manière le sacrifice de la nouvelle alliance, « il fut troublé dans son es- « prit ; il dit et il affirma : En vérité, en vérité, je vous « le dis, un de vous me trahira. Les disciples se regar- « dèrent les uns les autres, inquiets de qui il parlait. Mais « l'un d'eux, celui que Jésus aimait, était couché près de « la poitrine de Jésus. Simon-Pierre lui fit signe de voir « quel était celui dont il parlait. » Car, dans la position où était Pierre, il n'aurait pu parler en secret à Notre-

Seigneur sans se mettre sur son visage. C'est Pierre qui cherche le premier à découvrir celui qui doit trahir son maître; et ce soin, il l'a transmis à tous ses successeurs; car c'est lui qui, comme administrateur de la maison de Dieu, porte les clefs et gouverne l'Église. « Là-dessus, « celui-ci s'approcha plus près encore de la poitrine de « Jésus, et lui demanda : Seigneur, qui est-ce ? Jésus ré- « pondit : C'est celui à qui je trempe et donne cette bou- « chée. Il trempa la bouchée et la donna à Judas Isca- « riote, fils de Simon. » Il ne s'agit point ici du pain consacré, mais probablement de ce second gâteau dont nous avons parlé plus haut, ou de cette bouchée que le maître de la maison trempait dans le *charoseth*. Or les anciens, comme encore aujourd'hui les Orientaux, n'avaient, on le sait, point de fourchettes, et ne se servaient que de leurs doigts. « Et après cette bouchée, Satan entra en lui; « après quoi Jésus lui dit : Ce que tu veux faire, fais-le « bientôt. » C'est qu'en effet un crime commis à la hâte est jugé moins sévèrement que celui qui a été longtemps médité. « Cependant aucun de ceux qui étaient à table « avec lui ne savaient pourquoi il disait cela. Car quel- « ques-uns pensaient que, Judas ayant la bourse, Jésus « avait voulu lui dire : Achète ce qui nous est nécessaire « pour la fête, ou bien qu'il avait quelque chose à don- « ner aux pauvres. »

Comment les apôtres pouvaient-ils avoir cette pensée? Ne venaient-ils pas de manger l'agneau pascal? Nous avons vu plus haut que ce repas qu'ils venaient de prendre n'était point au fond le repas de la Pâque, mais qu'il en était seulement une anticipation. Les apôtres pouvaient donc hésiter à le regarder comme le festin pascal propre-

ment dit. C'était précisément la veille du 14 nisan. Le 14, les Galiléens, observateurs plus exacts des fêtes, ne travaillaient point, tandis que les Juifs pouvaient jusqu'à midi achever les travaux qu'ils avaient déjà commencés, quoiqu'ils ne pussent en commencer de nouveaux. Les Galiléens se hâtaient donc de faire tous les préparatifs nécessaires pour la fête, et les pèlerins étrangers profitaient des heures de la nuit, pendant lesquelles les boutiques restaient probablement ouvertes et éclairées, pour acheter tout ce dont ils avaient besoin. Quant aux pauvres, ils demandaient aux étrangers compatissants quelque aumône, afin de subvenir aux frais qu'entraînait pour eux la Pâque.

CHAPITRE XXXII

Jésus prend congé de ses apôtres.

« Lorsque Judas fut parti, Jésus dit : Maintenant le Fils « de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. « Mais si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi « en lui-même. Oui, il le glorifira bientôt. Mes petits « enfants, je n'ai plus qu'un peu de temps à être avec « vous; vous me chercherez, et ce que j'ai dit aux Juifs, « je vous le dis à vous maintenant : Vous ne pouvez venir « où je vais. Simon-Pierre lui dit alors : Où allez-vous « donc, Seigneur? Jésus répondit : Tu ne peux me suivre « maintenant où je vais; mais tu me suivras plus tard. » Dans ces paroles Jésus annonçait d'avance à Pierre qu'il mourrait de la même mort que lui, et que comme lui

il irait à la croix. Pierre lui répondit alors : « Seigneur, « pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant ? Je don- « nerais ma vie pour vous. Jésus lui répondit : Simon, « voici que Satan a désiré de vous cribler comme le « froment : mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne « défaille point ; cependant, une fois converti, confirme « tes frères. Je vous le dis : vous serez tous scandalisés « cette nuit même à mon sujet ; car il est écrit : Je frap- « perai le berger, et les brebis seront dispersées. L'heure « vient, ou plutôt elle est déjà venue, où vous vous dis- « perserez chacun de son côté, et me laisserez seul ; mais « je ne suis pas seul, car le Père est avec moi. Lorsque je « serai ressuscité, je vous précèderai en Galilée. Pierre « l'interrompit alors, et lui dit : Lors même que tous se « scandaliseraient à votre sujet, jamais, moi, je ne me « scandaliserai. Seigneur, je suis prêt à aller avec vous, « même en prison, même à la mort. Jésus lui répondit : « Tu veux donner ta vie pour moi ? En vérité, en vé- « rité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq « chante, tu me renieras trois fois, comme si tu ne me « connaissais point. » Les Juifs distinguaient en effet un triple chant du coq. « Mais Pierre affirma derechef, et « dit : Quand même il faudrait mourir avec vous, je ne « vous renierai point. Et tous les autres disciples dirent « la même chose.

« Là-dessus, Jésus leur dit : Quand je vous ai envoyés « sans bourse, ni poches, ni souliers, avez-vous manqué « de quelque chose ? Ils répondirent : Non. Il continua : « Mais maintenant que celui qui a une bourse la prenne, « et ainsi pour la poche ; et que celui qui n'a point « d'épée vende son habit pour s'en acheter une. Car,

« je vous le dis, il faut que s'accomplisse en moi cette
« parole de l'Écriture : Il a été compté parmi les mal-
« faiteurs. Maintenant va s'accomplir en moi tout ce qui
« me regarde. Ils lui dirent alors : Maître, voyez : il y a
« ici deux épées. Il répondit : C'est bien, et il continua
« en ces termes : Que votre cœur ne se trouble point à
« cause de cela et ne chancelle point. Vous croyez en
« Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon
« Père il y a aussi plusieurs demeures ; s'il n'en était pas
« ainsi, je ne vous l'aurais pas dit. Je vais vous préparer
« une place ; et lorsque je m'en serai allé, et vous aurai
« préparé une place, je reviendrai, et vous prendrai avec
« moi, afin que là où je suis vous soyez aussi. Vous savez
« où je vais, et vous connaissez aussi le chemin, Thomas
« lui dit alors : Seigneur, nous, nous ne savons pas où
« vous allez, comment pourrions-nous connaître le che-
« min ? Jésus leur dit : Je suis la voie, la vérité, la vie ;
« nul ne vient au Père que par moi. Si vous me connais-
« sez, vous connaissez aussi mon Père ; et désormais vous
« le connaîtrez, et vous le voyez. Philippe lui dit : Sei-
« gneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus
« lui dit : Je suis avec vous depuis si longtemps, et tu ne
« me connais pas encore, Philippe ? Qui me voit voit le
« Père. Comment peux-tu donc dire : Montrez-nous le
« Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que
« le Père est en moi ?

« Ce que je vous dis, je ne le dis pas de moi-même ;
« et le Père qui est en moi opère aussi en moi. Si vous
« ne me croyez pas quand je vous dis que je suis dans le
« Père et que le Père est en moi, croyez du moins à
« cause de mes œuvres. En vérité, en vérité, je vous le

« dis, qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera
« aussi, et il en fera de plus grandes; car je vais au Père,
« afin qu'il vous accorde tout ce que vous lui demanderez
« en mon nom. Il ne vous le refusera pas; et je le ferai
« afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Jusqu'ici vous
« n'avez rien demandé en mon nom : demandez, et vous
« recevrez, afin que votre joie soit parfaite. Si vous de-
« meurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous,
« vous pouvez demander ce que vous voulez, et il vous
« sera accordé. Encore un peu de temps, et le monde ne
« me verra plus; mais vous me verrez, vous; car je vis,
« et vous vivrez aussi. Vous reconnaîtrez en ce jour que
« je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous.

« Judas, mais non Iscariote, dit alors à Jésus : Sei-
« gneur, pourquoi vous manifesterez-vous seulement à
« nous, et non encore au monde? Jésus lui répondit :
« Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais,
« mais je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous
« réjouiriez que j'aille au Père; car le Père est plus grand
« que moi. Mais je prierai le Père, et il vous enverra un
« autre Paraclet, pour qu'il demeure toujours avec vous,
« l'esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce
« qu'il ne le voit point et ne le connaît point. Mais vous,
« vous le connaîtrez, car il demeurera au milieu de vous
« et sera en vous. Le Paraclet, le Saint-Esprit, que le
« Père enverra en mon nom, vous découvrira tout, et
« vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous
« ai dit cela afin que ma joie demeure en vous, et que
« votre joie soit parfaite. Je ne vous laisserai point orphe-
« lins, je viendrai à vous; je vous laisse la paix, je vous
« donne ma paix; non comme le monde la donne. Je

« vous donne un nouveau commandement, c'est que vous
« vous aimiez les uns les autres. Comme je vous ai aimés,
« vous devez aussi vous aimer les uns les autres. Le signe
« auquel on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est
« que vous vous aimiez les uns les autres. Comme mon
« Père m'aime, je vous aime; demeurez donc aussi dans
« mon amour. Mon Père est glorifié, si vous portez beau-
« coup de fruits et restez mes disciples. Si vous m'aimez,
« gardez mes commandements; celui qui a mes com-
« mandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or
« celui qui m'aime sera aimé aussi de mon Père; je l'ai-
« merai aussi moi, et me révèlerai à lui. Celui qui m'aime
« gardera ma parole, et mon Père l'aimera; nous vien-
« drons à lui, et nous demeurerons en lui. Qui ne m'aime
« point ne garde point ma parole; or la parole que vous
« avez entendue n'est point de moi, mais du Père qui
« m'a envoyé.

« Je vous dis ceci pendant que je suis encore avec
« vous. Si vous gardez mes commandements, vous de-
« meurez dans mon amour; de même que moi aussi je
« garde les commandements de mon Père et demeure en
« son amour. Mon commandement, c'est que vous vous
« aimiez les uns les autres comme je vous aime. Personne
« ne peut aimer plus qu'en donnant sa vie pour ses amis.
« Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous com-
« mande; je ne vous appellerai plus serviteurs, car le ser-
« viteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous
« appelle mes amis, parce que je vous ai communiqué
« tout ce que j'ai entendu de mon Père. Ce n'est pas vous
« qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis,
« et vous ai établis pour que vous alliez, et rapportiez du

« fruit, et que votre fruit demeure. Ce que je vous com-
« mande, c'est de vous aimer les uns les autres. Si le
« monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si
« vous étiez du monde, le monde vous aimerait comme
« sa propriété; mais parce que vous n'êtes point du
« monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde,
« à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de
« la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus
« grand que son maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous
« persécuteront aussi; mais s'ils ont gardé ma parole, ils
« garderont aussi la vôtre. Ils vous feront tout cela à cause
« de mon nom, car ils ne connaissent point Celui qui m'a
« envoyé.

« Si je n'étais pas venu, et ne leur avais point parlé, et si
« je n'avais point fait parmi eux des œuvres comme nul
« autre n'en a fait, ils ne seraient pas coupables. Mais
« après les avoir vues, ils me haïssent encore, moi et
« mon Père; car qui me hait hait aussi mon Père : aussi
« leur péché est-il sans excuse. Ainsi doit être accomplie
« la parole qui est écrite dans leur loi : Ils me haïssent
« sans cause. Je vous ai dit ceci afin que vous ne vous
« scandalisiez point. Ils vous banniront. Bien plus, l'heure
« approche où celui qui vous tuera croira rendre par là
« service à Dieu. Et ils agiront ainsi envers vous parce
« qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi. Mais je vous ai
« dit ces choses afin que, quand viendra l'heure, vous vous
« souveniez de ma parole. Je vous ai dit ces choses afin
« que vous ayez la paix en moi; car dans le monde vous
« aurez des angoisses : mais consolez-vous, j'ai vaincu
« le monde. Je vous dis la vérité : il est bon pour vous
« que je m'en aille; car, si je ne m'en allais pas, le

« Paraclet ne viendrait point à vous : mais si je m'en « vais, je vous l'enverrai. Lorsque le Paraclet, que je « vous enverrai du Père, viendra, l'Esprit de vérité, qui « procède du Père, il rendra témoignage de moi. Et « vous aussi vous rendrez témoignage de moi, parce « que vous étiez avec moi dès le commencement. Et « lorsqu'il viendra, il convaincra le monde en ce qui « touche le péché, et la justice et le jugement : le péché, « parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; la justice, parce « que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ; « le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà « jugé.

« J'ai beaucoup encore à vous dire, mais vous ne le « pouvez porter maintenant. Lorsque viendra cet Esprit « de vérité, il vous introduira dans toute vérité ; car il ne « parlera point de lui-même, mais ce qu'il entendra, il « le dira, et vous annoncera ce qui devra arriver. Il me « glorifiera, car il recevra de ce qui est à moi, et vous « l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi. C'est pour- « quoi je vous ai dit : Il recevra de ce qui est à moi, et « vous l'annoncera. Dans un peu de temps vous ne me « verrez plus ; puis vous me reverrez seulement pour un « peu de temps encore ; car je vais au Père. Les disciples « se dirent l'un à l'autre : Que nous dit-il ? Dans peu de « temps vous ne me verrez plus ; puis vous me reverrez « seulement pour un peu de temps encore, parce que je « vais au Père ? Qu'est-ce qu'il dit : Encore un peu de « temps ? Nous ne savons pas ce qu'il veut dire. Jésus, « remarquant qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous « vous demandez l'un à l'autre pourquoi j'ai dit : Encore « un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et vous

« me reverrez pour un peu de temps encore? En vérité, « en vérité, je vous le dis, vous pleurerez, vous gémirez; « mais le monde se réjouira : vous serez tristes, mais « votre tristesse sera changée en joie. Une femme, lors- « qu'elle enfante, souffre, parce que son heure est venue; « mais à peine a-t-elle enfanté un fils qu'elle ne pense « plus à ses douleurs, à cause de la joie qu'elle a de ce « qu'un homme est venu au monde.

« Vous aussi, vous êtes tristes maintenant; mais je vous « reverrai, et alors votre cœur se réjouira, et nul ne vous « ravira cette joie. En ce jour-là vous ne m'interrogerez « plus. Jusqu'à présent je vous ai parlé en paraboles: « l'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles; « mais je vous parlerai du Père ouvertement. En ce jour- « là, vous prierez en mon nom, et je ne dis point que je « prierai pour vous le Père; car le Père lui-même vous « aime, parce que vous m'aimez, et que vous croyez que « je suis issu de Dieu. Je suis issu du Père, et je suis venu « en ce monde : maintenant je quitte ce monde, et vais « au Père. Les disciples lui dirent : Voilà que vous nous « parlez ouvertement, et non plus en paraboles. A présent « nous savons que vous connaissez toutes choses, et qu'il « n'est pas besoin que l'on vous interroge; c'est pour cela « que nous croyons que vous êtes issus de Dieu. Jésus leur « répondit : Vous croyez donc maintenant? Je vous le dis « à présent avant que la chose arrive, afin que lorsqu'elle « arrivera vous croyiez. Je ne vous ai point confié ces « choses au commencement, parce que j'étais encore « avec vous : mais maintenant je vais à Celui qui m'a « envoyé, et personne de vous ne me demande plus : Où « allez-vous? Mais parce que je vous ai dit cela, la tris-

« tesse remplit votre cœur. Je ne parlerai plus beaucoup
« avec vous maintenant, car le prince de ce monde arrive;
« mais il ne peut rien contre moi. Afin que le monde
« sache que j'aime le Père, et que je fais ce qu'il m'a com-
« mandé, levez-vous et partons d'ici. »

CHAPITRE XXXIII

Prière de Notre-Seigneur pour les fidèles de son Église.

« Après que Jésus eut dit ces choses, il leva les yeux
« vers le ciel et dit : Père, l'heure est venue; glorifiez
« votre Fils, afin que votre Fils aussi vous glorifie; comme
« vous lui avez donné puissance sur toute chair, pour
« qu'il donne la vie éternelle à ceux que vous lui avez
« remis. Or la vie éternelle pour eux, c'est de vous con-
« naître, vous le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ, que vous
« avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai accom-
« pli l'œuvre que vous m'aviez donné à faire. Et main-
« tenant, ô Père! glorifiez-moi aussi en vous-même de
« cette gloire que j'avais en vous avant que le monde fût.
« J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez
« donnés dans le monde. Ils étaient à vous, et vous me
« les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils savent
« maintenant que tout ce que vous m'avez donné est de
« vous; car les paroles que vous m'avez données, je
« les leur ai communiquées. Ils les ont reçues, et ont
« vraiment reconnu que je suis issu de vous; et ils ont cru
« que vous m'avez envoyé. Je prie pour eux; non pour
« le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés;

« car ils sont à vous. Tout ce qui est à moi est à vous, « et tout ce qui est à vous est à moi; et je suis glorifié « en eux.

« Je ne suis plus pour longtemps dans le monde; mais « ils sont encore dans le monde; et je viens à vous. Père « saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez « donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Pendant que « j'étais avec eux dans le monde, je les ai gardés en votre « nom. Ce que vous m'avez donné, je l'ai gardé; et aucun « d'eux ne s'est perdu, si ce n'est le fils de la perdition, « afin que l'Écriture fût accomplie. Mais maintenant je « viens à vous, et je dis ceci dans le monde, afin qu'ils « aient ma joie parfaite en eux. Je leur ai donné votre « parole, et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas du « monde, comme aussi moi je ne suis pas du monde. Je « ne demande pas que vous les ôtiez du monde, mais que « vous les préserviez du mal. Ils ne sont pas de ce monde, « comme aussi moi je ne suis pas de ce monde. Sanctifiez-« les en votre vérité; votre parole est vérité. Comme vous « m'avez envoyé dans le monde, je les envoie aussi dans « le monde. Je me sanctifie pour eux, afin qu'eux aussi « soient sanctifiés dans la vérité. Je ne prie pas pour ceux-« ci seulement, mais encore pour ceux qui croiront en « moi par leurs paroles, afin que tous soient un, comme « vous êtes en moi, ô Père, et comme je suis en vous; « afin qu'ils soient un en nous, et que le monde croie « que vous m'avez envoyé. La gloire que vous m'avez « donnée, je la leur ai donnée aussi; afin qu'ils soient un, « comme nous sommes un, moi en eux et vous en moi; « afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde con-« naisse que vous m'avez envoyé et que vous les aimez

« comme vous m'avez aimé. Père, je veux que là où je « suis soient aussi avec moi ceux que vous m'avez remis, « afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée déjà « avant que le monde fût fondé. Père juste, le monde ne « vous connaît pas; mais moi je vous connais, et ceux-ci « connaissent que vous m'avez envoyé. Et je leur ai an« noncé votre nom, et je l'annoncerai encore, afin que « l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je « sois en eux. »

Le moment solennel approchait où le Fils de Dieu allait accomplir son sacrifice. Jésus donc, après avoir achevé cette divine prière, entonna le chant de louanges. C'était le grand Alleluia de la délivrance, que l'on chantait au festin pascal; car en cette mémorable journée tout est prophétique, typique et mystérieux : aussi les évangélistes nous en donnent le détail minute par minute. Ce cantique de louanges se chantait à toutes les grandes fêtes, comme à la Pentecôte, et particulièrement à celle des Tabernacles; et il comprenait les six psaumes joyeux dont le premier commencait par ces paroles du psaume CXIV : « Non à nous, « Seigneur, non à nous, mais à votre nom donnez la « gloire; afin que les peuples ne disent pas : Où est leur « Dieu? » et dont le dernier finissait par ces paroles du psaume : « Béni soit celui qui vient; » et après quoi l'assemblée répondait : « Au nom du Seigneur. » Les deux premiers psaumes se chantaient avant que l'on bût le vin de la bénédiction, c'est-à-dire entre la seconde et la troisième coupe du festin pascal. Lorsque les Juifs récitaient ces psaumes, le plus ancien prononçait chaque verset; après lequel tous les autres répondaient : Alleluia; de sorte que nous trouvons en quelque sorte dans cet usage l'origine des

litanies chrétiennes, et même jusqu'à un certain point du rosaire. Les Juifs attribuaient une grande valeur à cette parole : Amen, qui terminait leurs prières. Ils croyaient qu'elle l'emportait sur toutes les autres, et que celui qui disait avec dévotion : « Loué soit le saint nom, » échappait à la damnation, eût-il été le plus grand pécheur, et trouvait les portes du paradis ouvertes; et que, lorsque l'Église elle-même disait cette prière, les âmes qui languissent dans les limbes obtenaient le pardon et le repos éternel.

CHAPITRE XXXIV

Jésus va au mont des Oliviers

« Après que Jésus eut achevé ces paroles, et récité le « chant de louange, il sortit, selon sa coutume, pour aller « au mont des Oliviers, et ses disciples le suivirent. Et il « traversa le ruisseau de Cédron, où il y avait un jardin, « dans lequel il entra avec ses disciples. » Cédron signifie *fleuve noir*. Peut-être ce ruisseau devait-il son nom au sang des victimes qu'il recevait dans son lit. C'est là qu'avait été jetée, sous les pieux rois de Juda, la cendre des bosquets consacrés aux dieux et la poussière des idoles et des autels de Baal et de Priape; et c'est pour cela que le ravin de Cédron s'appelait aussi la vallée des Cendres. Ce ravin formait l'entrée de la vallée spacieuse qui s'étendait autour de Jérusalem depuis le midi jusqu'au couchant. Nommée d'abord Tophet, ou Ben-Hinnon, et plus tard Josaphat, elle servait de limite aux deux tribus de Juda et

de Benjamin. Elle avait été témoin autrefois des horribles sacrifices offerts à Moloch, puis plus tard du martyre du prophète Isaïe, scié par le milieu du corps d'après l'ordre du roi Manassès. Et elle gardait sous un chêne les restes de cet ami de Dieu, dans un endroit où s'élève aujourd'hui un mûrier qui indique encore aux pèlerins le lieu de sa sépulture.

C'est ici, dans ce cimetière de Jérusalem, que nous trouvons concentrées toutes les légendes de l'antiquité sur le jugement dernier et la résurrection; et il semble que chaque peuple ait emporté dans sa patrie l'image de cette contrée sauvage. L'aspect de la vallée tout entière porte encore aujourd'hui comme les traces de la désolation et de la mort. C'était là, au milieu de deux palmiers, entre lesquels montait sans cesse une épaisse fumée, c'était là, d'après la tradition, que s'ouvraient les portes de l'enfer. Le Cédron lui-même était comme le Styx de la Palestine, tandis que le Jourdain en était comme l'Achéron. Vers l'ouest, le ravin au fond duquel est Haceldama, s'étend et s'ouvre dans les vallées de Gihon et de Rephaïm, c'est-à-dire dans la vallée de l'Enfer et dans celle des Géants, où autrefois 180,000 hommes de l'armée de Sennachérib périrent par la main du Seigneur. C'est ici que, d'après la tradition, les géants avaient été vaincus et précipités dans les sombres demeures. Cette gorge profonde semblait tellement horrible qu'on avait peine à croire qu'elle fût l'ouvrage de la nature; et le peuple croyait que c'étaient les géants, avec leurs rois Og et Sihon, qui l'avaient creusée. Une autre légende rapportait que c'était Satan lui-même.

C'est au-dessus du ravin de cette vallée, à l'est, que la

vache rouge passait pour aller de la montagne du temple à celle des Oliviers. On dressait à cet effet un chemin de planches, long de cinq stades, pour qu'elle ne pût être souillée pendant la route par la poussière de cette vallée des tombeaux. C'était de là aussi que chaque année on lançait le bouc émissaire, qui devait, en se précipitant des roches de Zuk, à douze milles de Jérusalem, expier les péchés du peuple, comme on jetait chez les Romains du haut de la roche Tarpéienne les malfaiteurs, ou bien encore comme chez les Indiens les fakirs se jettent dans un précipice par esprit de pénitence. Ce genre de sacrifice était généralement en usage à une certaine époque de l'antiquité. Ainsi, à Hiérapolis on jetait des propylées du temple de Saturne, des enfants, dont le corps se brisait contre les rochers du précipice situé à ses pieds : et l'on immolait à l'Artémise de Tauride les malheureux naufragés, en les précipitant du haut des écueils sur lesquels était bâti son temple. A Athènes même, à la fête des Tauropoles, on conduisait en procession hors de la ville un homme et une femme, après les avoir nourris aux frais de l'État, et on les jetait du haut d'un rocher. La ville de Marseille, dans les temps de peste, nourrissait pendant un an un homme pauvre, que l'on précipitait ensuite du haut d'un rocher, orné de couronnes et d'habits de fête, et chargé des malédictions du peuple. Nous trouvons chez les Juifs eux-mêmes cette coutume barbare, comme lorsque, par exemple, le roi Amasias fit précipiter un jour 10,000 prisonniers de Seir dans la vallée du Sel. Nous avons vu plus haut que les Nazaréens avaient voulu faire périr le Sauveur de cette manière, en le précipitant du haut de leur montagne. Mais comme il était

le véritable agneau pascal, aucun de ses os ne pouvait être brisé, et il devait mourir d'une autre manière et expier nos péchés sur une croix.

Le Fils de Dieu s'en allait donc silencieux, pendant la nuit, vers le mont des Oliviers. Il allait bientôt accomplir en sa personne sacrée tous les symboles des temps anciens, celui de la vache rouge comme celui du bouc émissaire. Il pouvait sortir sans obstacle de la ville, quoique toutes ses démarches fussent épiées; car chez les Juifs, de même que chez les autres peuples de l'antiquité, les portes des villes restaient ouvertes la nuit en temps de paix. La lune brillait au firmament, les ombres s'étendaient dans la vallée. Mais Judas le traître attendait, avec la troupe qui lui avait été donnée, le moment où il pourrait exécuter son crime.

CHAPITRE XXXV

Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Ils arrivèrent donc à la métairie de Gethsémani. » Huit gros oliviers désignent encore aujourd'hui la place du jardin où s'arrêta Notre-Seigneur. C'était une propriété particulière, peut-être la villa de quelque disciple de Jésus. « Là il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici, pendant « que je vais prier là-haut un peu plus loin. Mais il prit « avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et « Jean. » Deux mille cent ans auparavant, Abraham laissait à peu près à la même place ses compagnons, pour monter seul avec son fils, qu'il allait immoler. Ceux-là

seulement qui avaient été témoins de la glorification du Sauveur sur le Thabor devaient être témoins de ses angoisses et de son agonie au mont des Oliviers. « Il com-
« mença à devenir triste et à trembler; et lorsqu'il fut
« venu à ce lieu, il leur dit : Mon âme est troublée jus-
« qu'à la mort; restez ici et veillez avec moi. Mais lui alla
« plus loin, à peu près à la distance d'un jet de pierre; il
« s'agenouilla, tomba la face contre terre, et pria en
« disant : Père, si c'est possible, éloignez de moi ce
« calice; cependant que votre volonté se fasse, et non la
« mienne. Puis il revint à ses disciples, les trouva en-
« dormis, et dit à Pierre : Tu dors, Simon? Ainsi vous
« n'avez pu veiller une heure avec moi. » Son agonie avait donc duré une heure de temps. « Veillez et priez,
« afin de ne point tomber en tentation : l'esprit est vif,
« mais la chair est faible. Il s'éloigna une seconde fois,
« et pria en disant : Mon Père, s'il n'est pas possible que ce
« calice s'éloigne de moi, que votre volonté s'accomplisse.
« Il revint, et les trouva encore endormis; car leurs yeux
« étaient appesantis, et ils ne savaient que lui répondre.
« Il les laissa de nouveau, s'éloigna, et pria une troisième
« fois avec les mêmes paroles. Une angoisse mortelle
« s'empara de lui : il priait avec plus de ferveur encore,
« et sa sueur devint comme des gouttes de sang, qui
« tombèrent sur la terre. Un ange du ciel lui apparut
« alors et le fortifia. »

Le Messie, au commencement de sa carrière, avait été assailli par une triple tentation : il devait être tenté trois fois encore avant de l'achever. Il avait vaincu la triple concupiscence, à laquelle les hommes succombent ordinairement dans les trois régions de leur être terrestre.

Exempt de tout péché personnel, il pouvait combattre le péché comme quelque chose d'extérieur, et prendre sur lui par une véritable substitution toutes les iniquités du monde. Maintenant, arrivé au terme de sa carrière, il est accablé et comme inondé par les péchés du genre humain tout entier; et son corps, succombant sous ce poids humiliant, laisse couler sur la terre une sueur de sang. Au reste, la possibilité de ce phénomène ne peut plus être contestée, depuis que des exemples récents et nombreux l'ont mis hors de doute. Mais de même qu'après avoir vaincu le démon dans le désert Jésus fut servi par les anges du Seigneur, ainsi, après qu'il eut lutté trois fois contre la mort, un ange descendit vers lui pour le fortifier. « Il se leva de sa prière, vint une troisième fois « trouver ses disciples, et les trouva dormant à cause de « l'affliction où ils étaient. Jésus leur dit donc : Vous « dormez, et vous reposez encore? Maintenant c'est assez; « *ou plutôt* : Maintenant le temps de dormir est passé; car « l'heure est venue où le Fils de l'homme est livré entre « les mains des pécheurs; levez-vous et marchons : voici « que celui qui me trahit approche. »

CHAPITRE XXXVI

Jésus est livré par Judas.

« Cependant Judas avait pris avec lui une grande troupe « de soldats, » c'est-à-dire un détachement de la cohorte romaine, composée de cinq cent cinquante-cinq hommes, qui stationnait dans le fort Antonia, « et les serviteurs des

« grands prêtres et des pharisiens, avec des lanternes, « des flambeaux et des armes. Et comme Jésus parlait « encore, toute cette troupe vint avec des épées et des « bâtons, envoyée par les grands prêtres, les docteurs de « la loi et les anciens du peuple. Mais celui qui le trahis- « sait était convenu d'un signe avec eux, et leur avait « dit : Ce sera celui à qui je donnerai un baiser; prenez- « le et mettez-le sous bonne garde. Et comme il venait, « il marcha devant eux, s'avança aussitôt vers Jésus, en « disant : Salut, Maître, et il le baisa. Mais Jésus lui dit : « Ami, que veux-tu? Judas, tu livres le Fils de l'homme « par un baiser. » La troupe était restée dehors, et les gardes entouraient le jardin. « Mais Jésus, sachant tout « ce qui devait lui arriver, sortit et leur dit : Qui cher- « chez-vous? Ils répondirent : Jésus de Nazareth. Et il « dit : C'est moi. Judas qui le trahit était aussi là. Comme « Jésus disait : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent à « terre, » renversés par la puissance invisible de la majesté divine qui habitait en lui.

« Il leur demanda donc une seconde fois : Qui « cherchez-vous? Ils dirent : Jésus de Nazareth. Et « il leur dit : Je vous ai déjà dit que c'est moi : si « c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-ci s'en aller. « Ainsi devait s'accomplir ce qu'il avait dit : Je n'ai « perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. Ils s'a- « vancèrent, mirent la main sur lui et le prirent. Ceux « qui étaient autour de lui voyant où l'on en voulait venir, « l'un d'eux lui dit : Maître, ne mettrons-nous pas la « main à l'épée? et s'armant d'un sabre qu'il avait avec « lui, il en donna un coup avec le tranchant, frappa le « serviteur du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite.

« Or ce serviteur s'appelait Malchus. Jésus dit : Assez, « n'allez pas plus loin. Et il dit à Simon-Pierre : Mets ton « épée en son lieu, car tous ceux qui prennent le glaive « périront par le glaive. » S'il n'était pas historiquement certain que Pierre est mort sur la croix, comme son divin Maître, la légende n'aurait pas manqué de le faire mourir par l'épée, en s'appuyant de ces paroles du Sauveur.

« Jésus continua en ces termes : Ne faut-il pas que je « boive le calice que mon Père me donne, ou crois-tu « que si je priais mon Père, il ne m'enverrait pas aussitôt « plus de douze légions d'anges? Mais comment alors « serait accomplie l'Écriture, qui a prédit qu'il en doit « être ainsi? » Si Notre-Seigneur parle ici de douze légions, c'est-à-dire de soixante douze mille anges, c'est qu'il n'avait choisi parmi les hommes que douze apôtres et soixante-douze disciples. « Puis il toucha l'oreille de « celui qui avait été frappé, et le guérit. Mais la troupe, « avec son commandant, et les serviteurs des Juifs s'em- « parèrent de Jésus et le lièrent. En ce moment le « Seigneur dit à la troupe et aux grands prêtres, aux « officiers du temple et aux anciens qui étaient accourus : « Vous êtes venus avec des épées et des lances pour me « prendre comme si j'étais un meurtrier. N'ai-je pas été « assis tous les jours parmi vous enseignant dans le « temple? Et vous n'avez pas levé la main contre moi. « Mais c'est ici votre heure, où la puissance a été donnée « aux ténèbres : il fallait que les écrits des prophètes fus- « sent accomplis. Ses disciples l'abandonnèrent tous et « prirent la fuite. »

Cependant « un jeune homme » qui, éveillé peut-être

par le passage de cette troupe, avait sauté hors du lit, jetant à la hâte sur « son corps le vêtement qui le couvrait pendant son sommeil, » et avait suivi la foule, « fut pris « aussi par les soldats. Mais laissant entre leurs mains son « vêtement, il s'enfuit tout nu, » et paya ainsi sa curiosité. Les anciens se mettaient nus au lit, et se couvraient avec un vêtement de nuit que les Arabes appellent encore aujourd'hui *heik*. Comme saint Marc est le seul évangéliste qui raconte cette circonstance, plusieurs Pères de l'Église en ont conclu que c'est lui-même dont il est ici question. Marie, en effet, mère de Marc, avait à Jérusalem une maison, où elle demeurait avec son fils, et où les apôtres et les disciples s'assemblèrent après la mort de Jésus. Elle était aussi avec les saintes femmes au Calvaire.

CHAPITRE XXXVII

Le Christ chez Anne.

« Or ceux qui avaient pris Jésus l'amenèrent d'abord « chez Anne, beau-père de Caïphe, qui était grand « prêtre cette année-là. Pierre suivait de loin. » Le palais d'Anne était situé sur la pente du mont Sion. Jésus, pour y venir, en partant du ruisseau de Cédron, avait dû traverser le faubourg d'Ophel, situé à l'est de la ville, et entrer par la porte du fumier. Ils l'amenèrent chez Anne; car ce prince des prêtres, versé depuis longtemps dans toutes les ruses de la politique, avait eu la principale part au coup de main qu'on venait d'exécuter; et il avait su faire prévaloir son opinion dans le conseil contre l'avis

de ceux qui ne voulaient pas qu'on s'emparât de Jésus pendant la fête dans la crainte d'exciter une sédition parmi le peuple. C'était lui qui menait tout le collége des prêtres; et, après avoir été dépouillé du souverain pontificat, il avait su pousser Caïphe, son gendre, afin de pouvoir derrière lui tout diriger et tout conduire, et assurer ainsi son influence dans toutes les affaires. Caïphe était, à ce qu'il paraît, un homme ordinaire, peu versé dans la science de la loi et du droit mosaïque, ce qui, du reste, était assez commun à une époque où l'argent et l'ambition, bien plus que le mérite, créaient les grands prêtres. Il n'était donc qu'un instrument docile que faisait mouvoir à son gré le sagan, qui lisait et interprétait pour lui les livres saints, comme le Talmud le prescrit dans des cas semblables; et c'est pour cela que les évangélistes nomment toujours Anne à côté de Caïphe. Quoiqu'il ne fût plus grand prêtre, et qu'il n'eût par conséquent aucune autorité sur Jésus, on le lui amena, pour donner le temps au conseil de se réunir au palais de Caïphe. Lorsqu'il fut assemblé, « Anne envoya Jésus lié au grand prêtre « Caïphe. » Le prisonnier est traduit d'abord devant les juges de son pays, et le collége des prêtres s'assemble à la hâte vers minuit.

CHAPITRE XXXVIII

Interrogatoire et condamnation de Jésus dans le conseil des grands prêtres en présence de Caïphe.

Le palais de Caïphe était aussi situé en haut dans la ville de David, où, après le retour des Juifs sous Néhémie, le

grand prêtre Eliasib avait fait bâtir la maison des souverains pontifes. Ainsi Notre-Seigneur fut amené de la partie basse de la ville à la partie supérieure, et conduit ainsi au lieu où se réunissaient les princes des prêtres. Nous ne trouvons, il est vrai, pendant toute l'histoire de la passion, rien qui nous indique que Notre-Seigneur ait descendu ou remonté le mont Sion; et cependant le prétoire ou le palais de Pilate était situé sur la pente du mont Moria, et celui d'Hérode, au contraire, du côté opposé, sur le mont Sion. Mais déjà, du temps de David, un pont, traversant la vallée de Tyropéon, unissait les deux montagnes. C'est sur ce pont que le Sauveur passa, et il ne descendit du tribunal dans la ville basse que pour aller au Calvaire. Au reste, la position respective des juges devant lesquels comparut Notre-Seigneur nous dit assez que la puissance spirituelle, perdant son caractère, était devenue mondaine, et que le pouvoir temporel était mis à sa place.

On ne pouvait juger pendant la nuit aucun crime capital. Toutes les fois aussi qu'un procès criminel devait se terminer par la condamnation de l'accusé, il ne pouvait être achevé en un jour, bien moins encore la sentence pouvait-elle être prononcée un jour de fête. C'était encore une maxime chez les Juifs, qu'il fallait viser plutôt à l'absolution de l'accusé qu'à sa condamnation. Aussi, lors même que tous les témoins s'accordaient pour le charger, il pouvait être encore défendu, s'il trouvait un avocat. Chacun pouvait se présenter comme défenseur, non comme accusateur. Mais dans ce procès, où il s'agissait de juger l'innocence et la sainteté même, toutes les règles de la justice et de la légalité devaient être foulées aux pieds.

Lorsque Jésus fut introduit dans la salle du tribunal, les prêtres étaient déjà assis sur leurs siéges, revêtus de leurs vêtements sacerdotaux, qu'ils allaient bientôt souiller par la plus inique de toutes les sentences. Au milieu d'eux siégeait sur son trône le souverain pontife, ayant à sa droite Anne, son beau-père. « Il interrogea Jésus sur « ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai « enseigné publiquement devant tout le monde; j'ai en- « seigné en tout temps dans les synagogues et dans le « temple où se rassemblent tous les Juifs; je n'ai rien dit « en secret. Que me demandez-vous donc? Interrogez « ceux qui ont entendu ce que j'ai dit; ils savent ce que « j'ai dit. Là-dessus un des serviteurs qui était à côté de « lui lui donna un coup de poing sur le visage et lui dit : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre. » Cette brutalité inouïe d'un valet juif, en présence du collége des prêtres, n'est pas la seule dont il soit question à cette époque de barbarie et de bouleversement. Saint Paul aussi éprouva le même traitement, sous le vain prétexte qu'il avait manqué d'égards envers un prêtre indigne. Un coup de poing sur le corps était puni chez les Juifs d'une amende d'un sicle. Celui qui donnait un soufflet payait deux cents deniers, et quatre cents si c'était avec le revers de la main. Tirer les oreilles, arracher les cheveux, déchirer les habits, etc., toutes ces offenses étaient punies d'une amende aussi forte, ou même plus considérable encore, selon la dignité de la personne offensée. Mais à l'égard de Jésus tout était permis, et chacun pouvait avec lui donner un libre cours à ses caprices. Si, comme la tradition le rapporte, Malchus était le serviteur qui le frappa, il rendit au maître ce que Pierre, son disciple, lui avait fait.

« Mais Jésus répondit : Si j'ai mal parlé, prouvez-le, « et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? Les « princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un « témoignage contre lui pour le condamner à mort; mais « ils n'en trouvaient aucun, quoique plusieurs faux té- « moins eussent déposé contre lui; car les témoignages « ne s'accordaient pas entre eux. Il se présenta enfin deux « faux témoins » que les princes des prêtres suscitèrent en secret, comme le Talmud le raconte sans détour. « Ils « déposèrent contre lui en disant : Nous l'avons entendu « dire : Je détruirai ce temple de Dieu, fabriqué par la « main des hommes, et j'en bâtirai un autre qui ne sera « point fait de mains d'hommes. Mais ici même leurs « témoignages ne s'accordaient pas. » Nous voyons par là combien les ennemis du Sauveur s'efforçaient d'altérer ses paroles pour le rendre suspect. Jésus, en effet, n'avait pas dit : Je détruirai ce temple; mais : Détruisez ce temple. Ces paroles doivent avoir fait une profonde impression sur les Juifs; car nous les voyons plus tard fournir un sujet d'accusation contre saint Étienne.

D'après le second livre des Rois, ch. VII, le roi David avait eu le premier la pensée d'élever un temple au Seigneur. Mais Dieu le lui défendit, parce que ses mains avaient été souillées par le sang dans les nombreuses guerres qu'il avait entreprises. Il lui promit néanmoins qu'un de ses descendants bâtirait un temple en son honneur. « J'affermirai pour toujours le trône de son règne, « lui dit-il, je serai son père, et il sera mon fils. » Les Juifs entendaient ce passage du Messie, qui devait selon eux élever à Jéhovah un temple bien supérieur en magnificence à celui de Salomon. Et nous retrouvons, long-

temps encore après la ruine de Jérusalem, cette attente chez les Juifs. « Les deux temples avaient été construits « à cause du Fils de Dieu : tous les deux, le premier « aussi bien que le second, ont été entretenus par lui. « Mais lorsqu'il fut enlevé, l'écoulement des grâces tarit « en même temps. Il frappa le lieu où s'élevait le « temple; il détruisit celui-ci; et le trône sacré tomba. » Nous lisons ces paroles remarquables dans le Sohar (I, p. 21).

Les deux faux témoins qui déposèrent contre Jésus s'appelaient Ananias et Achazias; et la tradition des rabbins fait mention d'eux déjà avant l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem. Le grand conseil les avait envoyés comme espions, en les chargeant d'observer toutes ses démarches. Cet axiome, que deux témoins confirment la vérité d'un fait, était appliqué chez les Juifs d'une manière rigoureuse et souvent excessive.

« Le grand prêtre se leva, et, s'avançant au milieu de « l'assemblée, il dit à Jésus : Ne répondez-vous rien à ce « que ceux-ci témoignent contre vous? Mais Jésus garda « le silence. Le grand prêtre continua et dit : Je vous « adjure au nom du Dieu vivant de me dire si vous êtes « le Christ, le Fils du Dieu béni. Jésus répondit : Vous « l'avez dit. Mais je vous le dis, vous verrez le Fils de « l'homme, assis à la droite de la vertu de Dieu, venir « sur les nuages du ciel. Le grand prêtre alors déchira ses « vêtements. Vous avez entendu le blasphème, dit-il; « qu'avons-nous encore besoin de témoins? Donnez vos « voix. Or ils le condamnèrent tous en disant : Il mérite « la mort. » Ceux qui entendaient un blasphème, juges ou témoins, étaient obligés de déchirer leurs habits, qui

ne pouvaient plus être recousus ensuite, pour indiquer que ce péché, étant contre le Saint-Esprit, ne méritait aucun pardon. Le grand prêtre déchirait son vêtement de bas en haut, tandis que les autres prêtres le déchiraient de haut en bas. Cependant les ornements sacerdotaux que le pontife suprême portait à la fête des Expiations ne devaient jamais être déchirés. Lorsque plus tard saint Étienne, premier martyr, rempli du Saint-Esprit, annonça qu'il voyait le Christ à la droite de Dieu, tous se mirent à crier, en se bouchant les oreilles, pour ne point entendre ce prétendu blasphème, et ne point être obligés de déchirer leurs vêtements.

CHAPITRE XXXIX

Reniement de Pierre.

Cependant un autre interrogatoire avait eu lieu dans la cour du palais. « Simon-Pierre et un autre disciple en-« core avaient suivi Jésus. Ce disciple (c'était saint Jean), « étant connu chez le grand prêtre, était entré avec Jésus « dans le portique du grand prêtre : mais Pierre était « resté dehors devant la porte. Cet autre disciple, étant « sorti dehors, parla avec la portière et introduisit Pierre. » C'étaient presque toujours des femmes qui gardaient la porte chez les anciens, comme nous le voyons dans les *Troades* d'Euripide, v. 193 et 491, dans Plaute (*Cucurlio*, act. I, 1, v. 75), dans Pline (15, 30, etc.). « Alors la « servante qui était portière dit à Pierre : N'êtes-vous pas « l'un des disciples de cet homme? Non, répondit-il. Or

« on alluma un feu de charbon au milieu de la cour ; « et les serviteurs et les valets s'assirent autour pour se « chauffer, parce qu'il faisait froid. » Les maisons des grands formaient ordinairement un carré. La cour intérieure et le portique étaient entourés d'arcades couvertes. Or en Orient les nuits à cette époque de l'année, c'est-à-dire au milieu d'avril, sont froides et humides, à cause de la rosée, qui est très-abondante, ce qui dispose au typhus et à des fièvres pernicieuses. « Pierre se joignit à « eux pour se chauffer. » La servante le suivit ; et « le « voyant assis au milieu d'eux devant le feu, elle le re- « garda attentivement et dit : Vous étiez aussi avec Jésus « le Galiléen. Mais Pierre le nia en présence de tous, et « dit : Je ne sais ce que vous voulez dire ; je ne connais « point cet homme. » Il appelle Jésus *cet homme ;* et cette expression, qui annonce le mépris, est encore aujourd'hui celle dont les Juifs se servent pour nommer Jésus. Après ce second reniement, Pierre se retira dans le portique extérieur. Mais, comme il sortait, il fut aperçu par une autre servante. Car la portière avait fait part aussitôt à sa voisine de sa découverte. « Celle-ci dit à ceux qui étaient « autour du feu : Cet homme est aussi des leurs. Et le coq « se mit à chanter. »

D'où venait ce chant du coq ? Il n'y avait pas un seul coq, une seule poule dans toute la ville de Jérusalem. Du moins une ancienne loi bannissait de cette ville tous les coqs, parce que, cherchant leur nourriture sur les fumiers, ils en font sortir, en les grattant, toutes sortes de bêtes impures, et qu'ils pouvaient ainsi souiller les offrandes et les autres choses consacrées. Cette loi s'appliquait aux paons, et bien plus encore aux porcs et aux sangliers. Pour

résoudre cette objection, on pourrait répondre d'abord que, le palais de Caïphe étant situé sur une éminence, on pouvait y entendre de très-loin pendant la nuit le chant du coq. Ne l'entend-on pas à Constantinople de la côte asiastique, et, à Messine, de la Calabre? Il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'admettre qu'il n'y ait eu qu'un seul coq à chanter. Arundel, ainsi que plusieurs autres voyageurs, rapportent qu'en Orient les coqs marquent par leurs cris certaines heures de la nuit avec la ponctualité d'une horloge. A Smyrne, tous les coqs chantent pour la première fois entre onze heures et minuit, et pour la seconde fois entre une heure et deux heures; et cela avec une telle précision qu'ils ne sont jamais en retard ni en avance les uns sur les autres de plus d'une minute. D'ailleurs les troupes romaines, qui occupaient le fort Antonia, faisaient peu d'attention aux prescriptions de la loi des Juifs. Et ce qui prouve que ceux-ci même n'observaient pas très-strictement la loi qui bannissait tous les coqs de Jérusalem, c'est que nous lisons dans les écrits des rabbins qu'un coq fut une fois lapidé dans cette ville par sentence du sanhédrin, parce qu'il avait arraché les yeux à un enfant, qui était mort à la suite de ses blessures. C'était aussi une coutume alors d'amener devant les jeunes mariés, le jour de leurs noces, un coq et une poule, comme symbole de la bénédiction que Dieu avait donnée à ses créatures, en leur disant : Croissez et multipliez-vous. Enfin ce qui tranche la question et fait disparaître tous les doutes, c'est que, d'après les mêmes livres, la nuit était mesurée à Jérusalem par le chant du coq. Car la troisième veille de la nuit s'appelait le cri du coq. Bien plus, le Talmud parle d'un coq sacré à Jérusalem, dont

le chant, de même que le bruit des portes du temple quand on les ouvrait, se faisait entendre jusqu'à Jéricho.

« Après un intervalle d'environ une heure, » pendant lequel avait duré l'interrogatoire de Notre-Seigneur, Simon-Pierre, inquiet du sort de son Maître, rentra et s'approcha de nouveau des soldats qui se chauffaient devant le feu en bas de la cour. Il venait là non pour se chauffer comme eux, mais pour avoir des nouvelles de Jésus. Jean, selon toute apparence, était dans les appartements supérieurs; car la salle du tribunal était au premier étage. « Comme il était là, un des assistants dit de nouveau : Par « ma foi, celui-là était aussi avec lui. Puis, se tournant « vers lui, il lui dit : N'êtes-vous pas aussi l'un de ses « disciples? Pierre le nia, et dit : Je ne le suis pas. Ceux « qui étaient là s'approchèrent alors plus près de lui, et « lui dirent : Certainement vous êtes l'un d'entre eux : « d'ailleurs votre prononciation vous trahit, et montre « que vous êtes un Galiléen. » Ils ne savaient pas qu'ils avaient devant eux un apôtre, et même le chef de tous les disciples du Christ; mais ils regardaient tous les Galiléens en général comme partisans du Nazaréen. « Là-des- « sus, il se mit à affirmer et à jurer, en disant : Je ne « connais point l'homme dont vous me parlez. Or un des « serviteurs du grand prêtre, cousin de celui à qui Pierre « avait coupé l'oreille, s'adressant à lui, lui dit : Ne vous « ai-je pas vu dans le jardin avec lui? Pierre le nia de « nouveau; et pendant qu'il parlait encore le coq chanta.»

En ce moment l'attention de ces hommes fut détournée d'un autre côté, heureusement pour Pierre, qui sans cela aurait probablement été pris et mis sous bonne garde. L'interrogatoire de Notre-Seigneur était achevé, et l'on

descendait le prisonnier. C'est alors que, se « tournant, « il regarda Pierre; et celui-ci se souvint de la parole que « le Seigneur lui avait dite : Avant que le coq chante « deux fois, tu me renieras trois fois. Et Pierre sortit, « cacha sa tête et pleura amèrement. » L'obscurité de la nuit ne lui suffit pas pour cacher sa honte; il enveloppe sa tête dans son manteau, comme avaient coutume de faire dans l'antiquité ceux qui étaient frappés de quelque grande affliction. Ainsi avait succombé à la voix d'une servante cet apôtre, qui peu d'instants auparavant était prêt à donner sa vie pour son Maître, et avait seul tiré l'épée pour le défendre. Il ne pensait pas assurément à renier Jésus; et au moment où il le faisait il aurait renouvelé ses protestations de dévouement, s'il s'était donné le temps de réfléchir. Ne voulant pas garder le silence devant les interrogations importunes de cette servante, il avait cherché à satisfaire promptement sa curiosité, dans la crainte que sans cela elle ne l'empêchât d'aller trouver son cher Maître. Et il le renia ainsi, sans le vouloir, pour ainsi dire, afin de pouvoir courir vite à son secours. Lorsqu'il lui avait protesté que jamais il ne le renierait, il avait pensé qu'il s'agissait d'un interrogatoire solennel; et interrogé de cette manière, il aurait été sans doute fidèle à sa parole. Mais la tentation vint à lui d'une manière presque insensible, et sa chute n'en fut que plus prompte: tant il est facile, à moins d'une extrême vigilance, d'être sourd à la voix de la conscience. Pierre commence par un simple mensonge; puis il passe à une affirmation positive, et finit par un parjure : exemple terrible, qui prouve que celui qui néglige les petites fautes peut devenir facilement coupable des plus grandes. Ce fut le second chant

du coq qui éveilla le repentir dans le cœur de Pierre.

Les Juifs partageaient alors la nuit en quatre veilles, à savoir : le crépuscule du soir, minuit, le chant du coq, et le crépuscule du matin. Ces quatre veilles représentaient les quatre grands empires de l'antiquité qui devaient précéder la venue du Messie, Soleil de justice avec lequel se levait l'aurore de l'ère nouvelle. Minuit était pour eux l'heure des larmes. C'était à cette heure que les Babyloniens avaient détruit Jérusalem, et emmené en captivité le peuple juif, parce qu'il avait renié son Dieu. Ce fut donc vers la troisième veille de la nuit, ou vers trois heures du matin, que Jésus fut conduit hors de la salle du tribunal, et que le conseil des grands prêtres se sépara pour se réunir de nouveau à l'aube du jour. C'était l'heure où le coq chantait, où le cor des gardes de nuit retentissait sur la montagne de Sion, où le préfet du temple faisait sa ronde.

CHAPITRE XL

Première Dérision du Sauveur. Il est mis en prison.

Cependant le Fils de l'homme fut livré aux soldats juifs pour qu'ils le gardassent. Ceux-ci s'abandonnèrent à tous leurs caprices à son égard, comme fait toujours la populace quand on lui livre un grand homme. « Or les « hommes qui gardaient Jésus commencèrent à le tour- « ner en dérision ; ils lui crachèrent au visage et le frap- « pèrent ; puis ils lui voilèrent la face et lui donnèrent « des coups de poing sur les oreilles. Les autres lui don-

« naient des soufflets ou des coups de verges, et disaient « en riant : Christ, prophétise-nous quel est celui qui t'a « frappé. Les serviteurs aussi lui donnaient des coups, et « le frappaient avec des bâtons. Et ils vomirent contre lui « beaucoup d'autres malédictions. » Enfin, lorsqu'ils eurent déchargé sur lui toute leur fureur, ils le jetèrent en prison, pendant que le serviteur du conseil se hâtait de convoquer pour le matin toute la synagogue. Les grands prêtres auraient bien voulu le conduire pendant la nuit chez Pilate, afin de pouvoir le faire mourir plus tôt ; mais, d'après la loi romaine, aucun juge ne pouvait porter une sentence avant le lever de l'aurore.

CHAPITRE XLI

Le Christ devant le grand conseil.

« Dès le matin, quand il fit jour, les grands prêtres se « réunirent avec les docteurs de la loi et les anciens du « peuple de tout le sanhédrin, et tinrent conseil sur « Jésus et sur les moyens de le faire mourir. » L'assemblée qui s'était tenue vers minuit dans la maison de Caïphe n'était composée que du collége des prêtres, c'est-à-dire du conseil des vingt-trois. Mais maintenant le grand conseil des soixante et onze, composé des trois états en Israël, se réunit chez Caïphe, afin de juger le Fils de Dieu. « Un des « anciens néanmoins, Joseph, d'Arimathie en Judée, « homme juste et irréprochable, qui attendait aussi le « royaume de Dieu, ne consentait point à leurs délibéra- « tions ni à leur conduite. Ils firent donc comparaître Jé-

« sus devant leur assemblée, et lui dirent : Si vous êtes « le Fils de Dieu, dites-le-nous. Il répondit : Si je vous « le dis, vous ne me croyez pas; et si je vous interroge, « vous ne pouvez me répondre, et vous ne me relâcherez « point. Dorénavant le Fils de l'homme sera assis à la « droite de la vertu de Dieu. Tous dirent alors : Vous êtes « donc le Fils de Dieu ? Il répondit : Oui, comme vous le « dites, je le suis. Là-dessus ils crièrent tous ensemble : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Nous avons « le témoignage de sa propre bouche. » On pourrait croire, d'après ces paroles, que les docteurs juifs avaient déjà, relativement au Fils de Dieu, des idées aussi claires que les nôtres. Il n'en est rien cependant. Fils de Dieu, Fils de l'homme, c'étaient là quelques-unes des expressions dont ils se servaient pour désigner le Messie, qu'ils appelaient même quelquefois Jéhovah, le Logos ou le Verbe de Dieu, la lumière, le premier, le Fils unique, ou la droite du Seigneur.

Quand le sanhédrin condamnait un homme à mort, les conseillers devaient être à jeun, et ne pouvaient rien manger pendant tout le jour. Mais Jésus n'avait rien pris non plus depuis la veille au soir, où il avait fait la cène avec ses apôtres, et il ne prit rien jusqu'à son crucifiement; de sorte que nous ne pouvons comprendre comment, au milieu des souffrances de toute sorte qui accablèrent et son corps et son âme, il ne mourut pas avant de monter sur la croix, ou pendant qu'on le crucifiait.

Ainsi le grand conseil, poussé par des prêtres fanatiques, avait confirmé la sentence portée pendant la nuit. Cependant ce n'était pas encore une sentence de mort proprement dite; car il fallait pour cela que l'assemblée se tînt

dans la chambre nommée gazith, et que le gouverneur du pays y donnât son assentiment. Ils se hâtèrent donc de le livrer aux Romains, afin de pouvoir l'exécuter avant que leur indigne conduite eût été connue du peuple, dont ils craignaient les dispositions favorables à son égard. C'est pour cela qu'ils se réunirent dès la première aube du jour, quoique ce fût contre la coutume. En effet, dans toute autre circonstance, chaque vrai pharisien n'aurait pas manqué de réciter ses phylactères depuis l'aurore jusqu'à la troisième heure; et le sanhédrin ne se serait assemblé qu'après le sacrifice du matin, vers huit ou neuf heures, pour se séparer ensuite après le sacrifice de l'après-midi, vers trois heures. Ils auraient bien pu, usant d'un droit que leur avaient laissé les Romains, leurs maîtres, faire donner au Sauveur trente-neuf coups de verges; mais ils ne voulaient pas prévenir le jugement du préteur, dans la crainte de le mécontenter.

Les trois états de la nation, les prêtres, les docteurs de la loi et les anciens, concourent également à ce jugement inique. Les prêtres attendaient un Messie qui remettrait en honneur le culte et le sacerdoce mosaïque, et foulerait aux pieds tous leurs ennemis; un Messie sous la conduite duquel ils parcourraient l'univers en vainqueurs, détruiraient tous les temples païens, anéantiraient tous les prêtres des idoles, et lèveraient ensuite la dîme sur tous les peuples du monde. Au lieu de ce Messie, ils avaient devant eux un homme qui donnait publiquement aux Samaritains la préférence sur eux; qui leur ôtait la considération dont ils jouissaient; qui rejetait les prescriptions qu'ils avaient inventées et qu'ils mettaient au-dessus même de la loi de Moïse; qui voulait abolir une partie des dîmes

dont ils s'enrichissaient; qui avait parlé de renverser le temple, et qui profanait continuellement le sabbat. C'était bien plus qu'il n'en fallait pour le rendre à leurs yeux coupable et digne de mort.

Les docteurs de la loi, esclaves de la lettre, attendaient un Messie qui déciderait en leur faveur les subtilités de l'école, comme un autre Salomon, et expliquerait tous les mystères de la nature; un Messie à l'aide duquel ils formeraient une académie savante qui verrait accourir à elle tous les rois de la terre, comme autrefois Salomon fut visité par la reine de Saba. Mais, au lieu de ce Messie, ils avaient devant eux un homme dont les disciples étaient pour la plupart de pauvres artisans, qui ne savaient pas même écrire, et qui ne comprenaient ni le Talmud ni les autres sciences. La doctrine qu'il enseignait était si simple, si peu savante, qu'elle ne paraissait bonne que pour le peuple; aussi prononcèrent-ils sans hésiter contre lui la peine de mort.

Les anciens d'Israël, qui formaient la noblesse et la magistrature du peuple juif, attendaient un Messie politique, qui mettrait en ordre leurs généalogies; un Messie conquérant, dont ils seraient les généraux, et avec lequel ils se vengeraient des peuples ennemis de la nation juive; un Messie qui entrerait triomphant à Jérusalem, traînant derrière son char les rois païens vaincus et humiliés; qui, de la montagne de Sion, dicterait avec eux des lois à la superbe Rome. Mais, au lieu de ce Messie, ils avaient devant eux un homme pauvre, qui n'attachait aucune importance à sa généalogie, qui jamais ne parlait de son origine royale, qui recommandait de payer l'impôt à César; un homme, en un mot, qui semblait mépriser tout ce

qu'ils estimaient le plus. Il leur parut donc aussi digne de mort. Mais les Romains s'étaient réservé le droit de décerner cette peine, et n'avaient laissé à la municipalité que la faculté de prendre les malfaiteurs, de les interroger et de les garder. Pour ces maîtres du monde, les jugements prononcés par des étrangers n'avaient aucune valeur, et le gouverneur de la province pouvait appeler la cause à son tribunal. C'est ainsi que l'officier romain Claudius Lysias, qui commandait le fort Antonia, après avoir fait comparaître devant le grand conseil l'apôtre saint Paul, accusé par les Juifs de prêcher une foi nouvelle, l'envoya sous escorte au gouverneur romain, pour qu'il revît le procès et portât une sentence définitive. Il en fut de même ici à l'égard de Jésus.

Le gouverneur de la Palestine avait sa résidence ordinaire à Césarée, à deux journées de marche de Jérusalem. Les membres du grand conseil lui auraient volontiers envoyé Jésus dans cette ville, pour le soustraire ainsi aux yeux du peuple, qui lui était favorable. Mais, malheureusement pour eux, le préteur, à l'époque des fêtes, venait presque toujours à Jérusalem avec un renfort de troupes, et dressait son tribunal dans le palais au pied de la forteresse. Le tétrarque Hérode y venait aussi ordinairement de Galilée. Et même plus tard, l'an 799, il y vint accompagné de Vitellius, gouverneur de Syrie et qui fut ensuite empereur. Ce même Vitellius se rendit encore à Jérusalem pour la fête de Pâques quatre ans après la mort du Christ, et ce fut alors qu'il déposa Caïphe. Au reste, beaucoup de personnages considérables se rendaient dans cette ville pour les fêtes, et particulièrement pour celles de la Pâque. Nous citerons entre autres Sentius Saturninus, Quinctilius

Varus, Vespasien, Titus, Cumanus, Quadratus, Sestius Gallus, les deux derniers préfets de Syrie. Mais cette année le préfet de Syrie n'était point à Jérusalem : autrement il aurait sans doute pris part au procès intenté à Notre-Seigneur, et n'aurait pas permis qu'il fût exécuté.

Maintenant va commencer un nouveau jugement contre le Sauveur. Le grand conseil a prononcé la sentence de mort. Cependant, pour qu'elle ait son effet, il faut qu'elle soit confirmée par le gouverneur. Le rôle des Juifs est terminé. Prêtres, nobles, docteurs de la loi, tous accourent comme accusateurs devant le tribunal de Pilate. Rome, la reine du monde, va maintenant prendre part à la grande iniquité qui doit être consommée sur le Calvaire; et la postérité saura ce que c'était que cette justice romaine tant vantée.

CHAPITRE XLII

Le Christ devant Pilate.

« Tous ces hommes se levèrent donc en foule, et ils « lièrent Jésus, le conduisirent de très-bon matin de chez « Caïphe au tribunal, et le livrèrent au gouverneur « Ponce-Pilate. Mais, pour eux, ils n'entrèrent point dans « le prétoire, de peur de se souiller, et de ne pouvoir « manger l'agneau pascal. » C'était un spectacle inaccoutumé que de voir si matin le grand conseil tout entier assemblé devant le palais du gouverneur, et demandant avec instance la condamnation d'un prisonnier. Jusqu'ici ils ne s'étaient guère adressés à la justice du préteur que pour

demander la délivrance d'un criminel. Caïphe semble avoir été dans de très-bons termes avec Pilate, puisqu'il garda le souverain pontificat pendant tout le temps que celui-ci fut gouverneur de Judée, au lieu que son prédécesseur, Valérius Gratus, avait à lui seul déposé quatre pontifes. Pilate avait probablement été instruit la veille qu'on lui amènerait un prisonnier de distinction, et avait permis au grand prêtre de prendre un détachement de la cohorte romaine qui gardait le château.

« Jésus parut donc devant le gouverneur. Pilate, s'a-« dressant à eux, leur dit : Quelle plainte apportez-vous « contre cet homme? Ils se mirent alors à l'accuser en « disant : Nous avons des preuves que cet homme séduit « notre peuple, et l'empêche de payer l'impôt à César en « se donnant pour roi et pour le Christ. Si ce n'était pas « un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. Et les « princes des prêtres portaient contre lui beaucoup de « plaintes de cette sorte. » Soit qu'il ne voulût point se mêler de cette affaire, la jugeant plutôt religieuse que politique; soit qu'il fût blessé de ce qu'on avait condamné cet homme sans qu'il eût pris connaissance des crimes qu'on lui imputait, « Pilate répondit : Eh bien! prenez-le « et jugez-le d'après votre loi. Les Juifs lui dirent alors : « Il ne nous est pas permis de faire mourir qui que ce « soit. » C'était donc bien la peine de mort qu'ils demandaient contre Jésus.

Le grand conseil pouvait encore, il est vrai, prononcer cette peine dans les affaires purement ecclésiastiques; et Pilate leur reconnaît ici ce droit, qu'ils exercèrent longtemps encore. Titus lui-même leur accorda celui de condamner à mort non-seulement les Juifs, mais encore les

incirconcis, fussent-ils Romains, qui dépassaient dans le temple les limites fixées par la loi, ou qui avaient commis quelque crime public contre leur religion. Mais en cette circonstance les Juifs ne voulaient pas prendre sur eux seuls la condamnation de Jésus-Christ, d'autant plus qu'ils n'ignoraient pas qu'il leur serait impossible de l'exécuter à cause du peuple, qui était favorable à Notre-Seigneur. D'ailleurs, l'octave de la Pâque était commencée, et les victimes devaient être immolées vers la neuvième heure du jour. Or, d'après la loi, aucune exécution ne pouvait avoir lieu avant le soir; et d'un autre côté ils savaient bien que le moindre retard pouvait mettre obstacle à leur criminel dessein. Ils l'accusèrent donc du crime de lèse-majesté, parce que la connaissance de ces sortes d'affaires appartenait au tribunal romain. « Pilate rentra dans le « tribunal, appela Jésus, et lui demanda : Êtes-vous le « roi des Juifs? Jésus répondit : Dites-vous cela de vous-« même, ou l'avez-vous appris par d'autres? Pilate re-« partit : Est-ce que je suis Juif? Votre peuple et les « princes des prêtres vous ont livré à moi : qu'avez-vous « fait? Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce « monde. Si mon royaume était de ce monde, mes ser-« viteurs combattraient pour empêcher que je fusse livré « aux Juifs. Mais maintenant mon royaume n'est pas « d'ici-bas. »

Pilate prit sans doute ces paroles pour une réponse évasive, croyant que Jésus avait voulu dire par là qu'il ne prétendait pas régner sur le monde entier, comme les Romains, mais seulement sur les Juifs; ou bien encore, qu'il se donnait pour un roi consacré par l'onction royale plutôt que comme un roi investi d'un pouvoir réel. « Il

« lui dit donc : Ainsi vous êtes roi? Jésus répondit : Oui, « je suis roi. Cependant c'est pour rendre témoignage à la « vérité que je suis né et venu dans le monde, et qui- « conque est de la vérité entend ma voix. » Ces paroles devaient sonner d'une manière bien singulière aux oreilles de ce Romain, qui, élevé dès sa jeunesse dans les écoles des sophistes, avait appris de ses maîtres que la vérité n'existe pas, mais que chaque opinion a pour elle et contre elle des raisons qui se balancent. Aussi répondit-il à Jésus en levant les épaules : « La vérité? qu'est-ce que « la vérité? » On a remarqué que les paroles latines : *Quid est veritas?* renferment l'anagramme suivant : *Est vir qui adest.* Qu'est-ce que la vérité? Cette question nous révèle l'état du rationalisme théologique de cette époque aussi bien que de celle où nous vivons. Le protestantisme en est encore aujourd'hui à cette question; et, dans l'extrême division des sectes qu'il a produites, il ne sait plus comment y répondre. Cette question, nous l'entendons faire encore tous les jours par ceux qui ne veulent pas reconnaître qu'il n'y a qu'une seule Église, hors de laquelle il n'y a point de salut. Car ils confessent par là qu'il n'y a point de vérité universelle ou catholique, par conséquent point de certitude; mais que les diverses confessions se partagent en quelque sorte les fragments de la révélation, et doivent à cause de cela être également tolérées. Or qui ne voit que cette opinion renverse par la base l'idée même de religion, comme rapport nécessaire avec Dieu.

« Et lorsqu'il eut dit cela, il sortit de nouveau pour « aller trouver les Juifs, et leur dit : Je ne trouve en lui « rien de répréhensible. » Aussitôt toute la fureur des

accusateurs de Jésus se tourna contre Pilate. « Ils persis-
« tèrent à crier : Il déchaîne le peuple par ses doctrines « dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. » Avec quelle astuce ces hommes cherchent à surprendre le jugement du gouverneur romain! ils commencent par accuser Jésus de tendances radicales en général. Maintenant ils l'accusent d'avoir été l'auteur de la sédition qui avait éclaté l'année précédente parmi les Galiléens, et qui avait eu pour suite le massacre d'un grand nombre d'entre eux à Jérusalem. Les habitants de la Galilée, depuis les événements qui s'étaient passés sous Judas de Gamala, étaient regardés comme un peuple mobile et séditieux. « Or pen-
« dant que les grands prêtres et les anciens l'accusaient, « il ne répondit rien. Pilate l'interrogea une autre fois, « et lui dit : N'avez-vous rien à répondre? N'entendez-
« vous pas tout ce dont ils vous accusent, et combien de « plaintes ils portent contre vous? Mais lui ne répondit « pas un seul mot, de sorte que le gouverneur était dans « un grand étonnement. »

CHAPITRE XLIII

Le Christ devant Hérode.

« Pilate, entendant parler de la Galilée, demanda si « cet homme était un Galiléen : et ayant appris qu'il était « du domaine d'Hérode, il l'envoya à celui-ci, qui était « alors à Jérusalem. » Le peuple avait coutume de compter comme faisant partie de la Galilée le domaine soumis à Philippe. Pilate saisit avec empressement le prétexte qui

lui est offert de se débarrasser d'une affaire où il ne se mêlait qu'à regret et dans laquelle il craignait de condamner à mort un innocent. Il trouvait là, d'ailleurs, une occasion de se rendre agréable à Hérode. Vingt ans plus tard à peu près, le préteur Festus envoyait l'apôtre saint Paul à Agrippa le Jeune, successeur d'Hérode, en lui déclarant qu'il n'entendait rien aux discussions religieuses soulevées parmi les Juifs. Bien plus, quarante ans plus tard encore, Vespasien, siégeant comme juge à Tarichée, après la conquête de la Galilée, renvoie par-devant le roi Agrippa les accusés originaires de ce pays, tandis qu'il condamne sans plus d'informations tous les autres à mort.

Maintenant une autre scène et d'autres personnages vont se produire dans le drame sinistre que nous racontons ici. Ce n'est plus le prétoire du gouverneur romain; c'est la cour d'un roi et ses courtisans. Dans le grand conseil, Jésus avait été condamné par les sadducéens et les pharisiens, qui en composaient la majorité; c'est maintenant le tour des hérodiens. Les principes de la religion et de la morale ont peu de valeur et d'influence à la cour; et il semble que les hommes y fassent consister leur puissance à s'affranchir du joug de la religion. Mais chez eux l'indifférence religieuse, par une anomalie singulière, se trouve jointe bien souvent à une superstition curieuse et inquiète, qui leur fait rechercher avec avidité l'occasion de connaître et de voir les hommes qui passent pour faire des miracles, ou qui du moins se sont acquis sur le peuple une grande autorité par leur doctrine ou par leur vie.

Le palais d'Hérode était situé dans la partie supérieure

de la ville, sur le mont Sion, où était autrefois la forteresse de David, et où l'on voit encore son tombeau. C'est là que son père, peu de temps auparavant, avait fait construire un nouveau palais sur la place Xystus, où se tenaient les assemblées populaires et où s'élevait déjà l'antique château des asmonéens. Si nous en croyons l'historien Josèphe, rien ne surpassait la magnificence de ce palais, qui pouvait être comparé au Bruchion d'Alexandrie. Tout ce que la Judée et les pays voisins renfermaient de pierres rares et de bois précieux avait été employé pour la construction de cet édifice, bâti sur le modèle des chefs-d'œuvre de l'architecture grecque. Un mur haut de trente coudées, flanqué de tours gracieuses, en formait l'enceinte. Des bosquets délicieux, des jets d'eau et mille autres agréments de cette sorte rappelaient au milieu du tumulte de la ville l'image et les charmes de la belle nature. Des colonnes innombrables formaient autour du palais de magnifiques péristyles, et des portiques majestueux conduisaient à l'intérieur. Ici des niches artistement travaillées renfermaient des statues sans nombre, et une longue suite d'appartements décorés avec un luxe éblouissant réunissait tout ce qui peut flatter les sens. Mais c'était surtout la salle des Empereurs et la salle d'Agrippa que l'on admirait dans ce palais merveilleux. Là l'œil était comme ébloui par l'or, les marbres des nuances les plus variées, et les mosaïques, qui formaient comme un pavé de pierres précieuses, pendant qu'une galerie de colonnes soutenait les plafonds de ces riches appartements. Ce château, célèbre dans tout l'univers, fut habité par les hérodiens jusqu'à la ruine de Jérusalem; et le dernier d'entre eux, le roi Agrippa, y avait même

ajouté quelques constructions; de sorte que de la terrasse supérieure on apercevait, dans un magnifique panorama, non-seulement la ville tout entière, mais encore le temple jusque dans ses portiques intérieurs. Aussi les prêtres firent-ils construire un mur pour fermer la vue du côté du château.

Jésus, cet homme dont Hérode avait tant entendu parler, approchait donc, conduit par les pharisiens et les scribes. « Or Hérode se réjouissait beaucoup de voir « Jésus. Car il le désirait depuis longtemps déjà, parce « qu'il avait entendu beaucoup parler de lui, et il espérait « le voir faire quelques miracles. Il lui fit donc plusieurs « questions. Mais il ne lui répondit pas une seule syllabe. « Cependant les princes des prêtres et les scribes se pré- « sentèrent aussi, et l'accusèrent avec violence. »

CHAPITRE XLIV

Seconde Dérision du Sauveur.

Hérode et ses courtisans s'imaginèrent sans doute que, si Jésus avait gardé le silence, c'est qu'il avait été intimidé, confondu ou ébloui par la pompe et l'éclat de la cour. Peut-être aussi attribuèrent-ils ce silence à un défaut d'intelligence ou de caractère. Bref, ils conçurent pour lui le plus profond mépris. « Hérode et sa cour le « méprisèrent : et l'ayant par moquerie revêtu d'une « robe blanche, il le renvoya en cet état à Pilate. » Les fous à cette époque étaient habillés de blanc. Un vêtement de fou au lieu d'un manteau royal, tel fut l'affront

qu'Hérode fit à Notre-Seigneur, pour le punir par là de ce que ses propres sujets avaient voulu l'année précédente le proclamer roi, après qu'il eut multiplié miraculeusement les pains. Quant aux courtisans, ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir dit que c'est dans les cours des rois que sont les hommes délicatement vêtus.

Le manteau blanc était un des insignes de la royauté chez les Perses, les Égyptiens, et même chez les Romains. On en revêtait aussi les images des dieux. Les grands personnages aux jours de fête, les généraux au jour de la bataille portaient une chlamide blanche. Tous ceux qui briguaient quelque dignité étaient vêtus de blanc; et c'est même de là que vient le nom de *candidat*. Notre-Seigneur apparaissait donc sous ce vêtement comme un prétendant à la royauté. La robe du grand prêtre était blanche aussi, de même que la tunique des prêtres ordinaires. Le tétrarque, en donnant à Jésus un manteau blanc, voulait le déguiser par dérision en grand prêtre, pour se venger de ce qu'il avait repris sa vie licencieuse et les autres vices du temps avec plus de sévérité que le pontife lui-même. Enfin, d'après le témoignage de Josèphe et des rabbins, c'était la coutume chez les Juifs que les accusés se présentassent devant le tribunal vêtus de noir jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé leur innocence; et alors ils étaient vêtus de blanc, comme les enfants après le baptême. Hérode, en renvoyant à Pilate le Sauveur couvert d'un manteau blanc, semblait vouloir le présenter par dérision comme un homme d'un esprit trop faible pour qu'on pût lui imputer aucune mauvaise action.

Quoique les évangélistes ne le disent pas d'une manière expresse, Hérode avait probablement aussi donné au Sau-

veur le sceptre de roseau dont les soldats romains le frappèrent un peu plus tard dans le prétoire. Il avait voulu sans doute se venger par là de l'insulte qu'il croyait avoir reçue de lui lorsqu'il avait dit au peuple : « Qu'êtes-vous « allés voir? Un roseau agité par le vent. » Mais cette indigne dérision retomba sur lui et sur ses courtisans. Dix ans plus tard, en effet, Hérode fut dépouillé de son manteau royal et de toutes ses richesses, et renvoyé honteusement à Lyon, en France, avec Hérodiade, sa femme; et, après y avoir vécu quelque temps dans la misère, il alla mourir en Espagne. « En ce jour, Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant. » Ainsi Notre-Seigneur, dans son extrême abaissement, servait encore de médiateur entre ses ennemis. Hérode ne veut point faire usage de sa juridiction sur le territoire étranger. Il renvoie le prisonnier au *forum apprehensionis*. Le peuple se rassemble de nouveau devant le prétoire et demande justice à Pilate.

CHAPITRE XLV

Barabbas.

« Pilate, appelant plus près de lui les grands prêtres et « les anciens du peuple, leur dit : Vous m'avez amené « cet homme sous prétexte qu'il soulève le peuple; mais « je l'ai interrogé en votre présence, et je ne l'ai point « trouvé coupable de ce dont vous l'accusez. Hérode a été « comme moi; car je vous ai renvoyés à lui; il n'y a « en lui aucun fait pour lequel il mérite la mort. La

« coutume est que je vous délivre un criminel le jour de « Pâques, celui que vous désirez. Je le ferai donc châtier « d'abord, et puis je vous délivrerai votre roi. » Le 14 du mois de nisan, Israël avait été délivré du joug des Égyptiens : c'est en ce jour aussi qu'il espérait être délivré par le Messie. En souvenir de cette première délivrance, et comme figure de celle qu'ils attendaient, on avait coutume de mettre en liberté en ce saint temps une partie des prisonniers. Quant aux grands criminels, on les amenait de toutes les parties de la Judée, et on les exécutait en présence de tout le peuple assemblé pour la fête, afin d'effrayer les autres par leur exemple. C'est pour ce dernier motif qu'on avait voulu faire mourir Notre-Seigneur à la fête de la Dédicace du temple, et que plus tard l'apôtre saint Jacques fut exécuté à la fête de Pâques. Ces criminels, dont une partie était relâchée, tandis que l'autre donnait son sang, étaient à la fête de Pâques ce qu'étaient à la fête des Expiations les deux boucs émissaires.

Mais à cette ancienne coutume s'était ajouté dans les derniers temps un privilége particulier du peuple, dont il est fait mention dans le Talmud aussi bien que dans les Évangiles. En effet, depuis que les pères du grand conseil, en partie par un ménagement mal entendu pour les malfaiteurs, en partie à cause du nombre toujours croissant des criminels, en partie aussi par suite du pouvoir exorbitant des gouverneurs romains, avaient perdu le droit de juger les procès criminels, en cessant de tenir leurs séances dans la salle nommée Gazith, ce qui arriva 40 ans environ après la ruine de Jérusalem, ils avaient obtenu du gouverneur la faculté de délivrer à la fête de

Pâques l'un des malfaiteurs condamnés à mort. Ils obtinrent d'autant plus facilement ce privilége que les Romains eux-mêmes, dès les temps les plus anciens, dans leurs bacchanales et dans certaines autres fêtes, délivraient les malfaiteurs, ouvraient les prisons, suspendaient ou arrêtaient les procès commencés, en souvenir de ce que les dieux étaient autrefois descendus parmi les hommes, les avaient délivrés de la barbarie, et avaient institué ces fêtes joyeuses. Cet usage existait aussi chez les Grecs et chez les Égyptiens à la fête d'Amun, chez les Tyriens à celle d'Hercule Melcarthe, chez les Italiotes à la fête de Saturne, au mois de décembre. Pour rappeler cette indulgence, prophétique et typique à la fois, qui existait chez les Juifs à la fête de Pâques, les empereurs Valentinien, Théodose et Arcade avaient coutume d'accorder le premier jour de la fête une amnistie générale pour tous ceux qui avaient commis quelque délit peu considérable. Et vraiment ce serait un beau spectacle si quelque prince chrétien avait la sainte pensée de délivrer chaque année, le vendredi saint ou le jour de Pâques, un criminel repentant, en souvenir de ce que l'Homme-Dieu a délivré en ce même jour du péché et de l'enfer le genre humain tout entier.

« Or le peuple, étant monté, commença à demander « ce qu'il leur accordait toujours. Il y avait alors en « prison, avec d'autres séditieux, un insigne voleur, « nommé Barabbas, qui avait commis un meurtre dans « une émeute qu'il avait excitée dans la ville. Pilate cria « donc à ceux qui étaient assemblés, et leur dit : Qui « voulez-vous que je vous délivre? Barabbas, ou Jésus « appelé Christ? » Du temps d'Origène, on lisait dans plusieurs plus anciens manuscrits, dont quelques-uns

existent encore aujourd'hui : « Qui voulez-vous délivrer? « Jésus Barabbas, ou Jésus appelé Christ? » Ainsi, par une disposition singulière de la Providence, le meurtrier qui fut mis en comparaison avec le Sauveur s'appelait aussi Jésus ou Josué. Plus tard, néanmoins, on trouva la chose inconvenante, et l'on effaça le premier nom du texte. Mais il y a vraiment comme une ironie du destin dans cette coïncidence, qui fit que Jésus fils d'Abbas, voleur et meurtrier, fut délivré, tandis que Jésus Fils du Père éternel, fut condamné. Les deux autres malfaiteurs compagnons de Barabbas étaient déjà condamnés, à ce qu'il paraît, et leur exécution avait seulement été différée jusqu'à la fête.

CHAPITRE XLVI

Songe de la femme de Pilate.

« Pendant que Pilate siégeait sur son tribunal, sa « femme lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce qui « concerne ce juste ; car j'ai été aujourd'hui étrangement « tourmentée en songe à cause de lui. » D'après le témoignage de la tradition, la femme de Pilate s'appelait Claudia Procula. Il est probable qu'elle était affranchie de la famille Claudia, d'où l'empereur Tibère était issu, et que c'est à cette circonstance qu'elle devait son premier nom. C'est peut-être elle aussi qui, par son alliance avec cette puissante famille, avait poussé son mari, et lui avait obtenu la place importante de préteur, de même que plus tard Félix fut nommé gouverneur parce qu'il était affranchi de l'empereur Claude. La famille des Pontius avait pris

peut-être le nom de Pilatus de l'arme romaine nommée *pila*, javelot. Ce qu'il y a de certain c'est que Virgile et Martial emploient ce mot comme adjectif. Claudia eut un songe. Le paganisme tout entier vivait comme dans un monde de songes et d'illusions, et les païens se laissaient diriger, dans leurs actions les plus importantes, par des présages et des visions de cette sorte. Dans le sommeil, les deux mondes, celui de la réalité et le monde des illusions, se réflètent l'un dans l'autre. Mais ici, dans cette nuit mémorable de la Passion du Sauveur, l'événement qui allait s'accomplir se présente dans son affreuse réalité à l'imagination de la femme de Pilate. Et de même que Calpurnia, avertie par un pressentiment mystérieux, voulut empêcher Jules César de se rendre au sénat le jour où il devait y être assassiné, ainsi Procula veut épargner à son mari une démarche inconsidérée.

L'Évangile de Nicodème (chap. II) rapporte que Procula était prosélyte de la porte; ce qui était à cette époque si fréquent parmi les dames romaines, que le sénat romain crut devoir employer des mesures de rigueur pour l'empêcher. Mais comment avait-elle pu accompagner son mari en Palestine? L'empereur Auguste avait confirmé l'ancienne loi *Oppia*, qui défendait à tous les hommes d'État, de même qu'aux ambassadeurs, d'emmener leurs femmes avec eux dans les provinces qui leur étaient confiées, permettant seulement à celles-ci d'y faire un voyage de peu de durée pendant les mois d'hiver. Cependant, lorsque, sous Tibère, le sénateur Sévérus Cécinna voulut faire renouveler cette loi, il trouva une opposition violente, si bien que sa proposition fut rejetée. Il fut convenu seulement que, par un sénatus-consulte, les gouverneurs

seraient rendus responsables de toutes les intrigues de leurs femmes, parce que celles-ci commençaient déjà à prendre de l'influence et à faire valoir leur protection. Le sénat s'en inquiétait d'autant plus, que bien souvent les femmes des préteurs obtenaient de leur mari qu'ils traitassent avec plus de ménagement les provinces qu'ils venaient gouverner. Ainsi, par exemple, lorsqu'au temps de la persécution des Juifs, sous Gamaliel le Jeune, deux frères, Julien et Pappus, furent mis à mort par les Romains pour avoir refusé, à l'exemple des Machabées, de violer la loi, le rabbin Josué, fils de Schemua, se rendit à Césarée à la tête d'une députation, et s'adressa à une dame considérable de la ville pour réclamer sa protection. « O Ciel! lui dit-il, ne sommes-nous donc pas les enfants « d'un même père et d'une même mère? Pourquoi « devons-nous donc être traités plus mal que les autres « peuples, et gémir sous le joug de lois si terribles? » Ces paroles produisirent leur effet; et, sur la recommandation de cette Romaine, l'édit de persécution lancé par Trajan fut révoqué. Pilate amena donc avec lui sa femme en Judée, comme Germanicus avait amené Agrippine en Allemagne, et comme le gouverneur Pison avait amené la sienne en Syrie. Et Procula intercéda aussi pour le Sauveur.

CHAPITRE XLVII

La Flagellation.

« Cependant les princes des prêtres et les anciens cor- « rompirent le peuple, et lui persuadèrent de demander

« la délivrance de Barabbas et la mort de Jésus. La foule « tout entière cria donc : Faites mourir celui-ci, et « délivrez-nous Barabbas. Pilate leur parla de nouveau, « car il désirait beaucoup renvoyer Jésus, et leur répon- « dit : Que ferai-je de celui-ci, que vous appelez roi « des Juifs? Mais ils redoublèrent leurs clameurs, criant « tous : Crucifiez-le! crucifiez-le! » On n'entendit point cependant dans ce tumulte les voix de Galiléens qui avaient accompagné Jésus dans son entrée triomphale à Jérusalem. La populace romaine cria aussi pendant plusieurs siècles avec la même rage : Les chrétiens aux lions! les chrétiens aux lions! Et la voix de l'innocence ne fut point entendue. « Pilate, prenant une troisième fois « la parole, leur dit : Qu'a-t-il donc fait de mal? Je ne « trouve rien en lui qui mérite la mort. Je le châtierai « donc, et le renverrai. » Il croyait le déshonorer par cette peine infamante, lui enlever par là toute influence sur le peuple, et lui ôter ainsi à jamais la pensée de monter sur le trône.

« Pilate prit donc Jésus, et le fit fouetter. Les soldats « le conduisirent dans la cour du tribunal, appelèrent « toute la foule autour de lui, et le dépouillèrent de ses « vêtements. » D'après la coutume romaine, quiconque devait subir la mort était d'abord fouetté, à moins qu'il ne fût citoyen romain. Tite-Live fait mention de cette circonstance à propos des exécutions nombreuses qui eurent lieu dans la guerre des esclaves. Curtius raconte le même fait d'Alexandre le Grand; Philon et Josèphe à propos de la guerre des Juifs, où une multitude de Juifs furent crucifiés à Jérusalem et à Alexandrie. Mais la flagellation qui fut infligée à Notre-Seigneur eut un caractère particulier

de cruauté : car, d'un côté, Pilate voulait, par l'atrocité même du traitemennt qu'il lui faisait subir, exciter la compassion du peuple, pour pouvoir ensuite le relâcher; tandis que, d'un autre côté, les soldats romains, prenant cette flagellation pour une véritable question, cherchaient à arracher au Sauveur à force de coups l'aveu de son crime, d'autant plus que l'enquête leur semblait avoir duré déjà assez longtemps. Les rabbins nous font une description épouvantable de la manière dont la flagellation avait lieu autrefois chez les Juifs. Le condamné était attaché par les deux mains à une colonne. On plaçait derrière lui une pierre carrée, sur laquelle montait le bourreau, afin que les coups portassent mieux, étant frappés d'en haut. Le valet du bourreau déchirait alors les vêtements du coupable depuis les pieds jusqu'à la poitrine, et l'exécution sanglante commençait. Armé d'une discipline à quatre cordes, ou d'un fouet auquel étaient attachées quatre lanières de cuir, le bourreau frappait de toutes ses forces treize coups sur la poitrine nue du patient, et treize sur chaque épaule. L'apôtre saint Paul avait souffert cinq fois ce supplice de la part de la synagogue, comme il l'écrit lui-même dans sa seconde Épître aux Corinthiens. Lorsque le délinquant mourait entre les mains du bourreau, celui-ci n'était pas responsable de sa mort, pourvu qu'il n'eût pas augmenté le nombre des lanières d'une manière excessive.

Telle était la flagellation chez les Juifs. Mais c'était bien autre chose encore chez les Romains. C'est ici que l'on pouvait appliquer cette parole du roi Roboam que, si les Juifs fouettent avec des verges, les Romains frappent avec des scorpions. En effet, pour aggraver le supplice, ils se

servaient de cordes au bout desquelles ils attachaient de petits morceaux d'os carrés ou de petites boules de métal. C'est ainsi que les habitants de Smyrne, racontant les tourments de leurs martyrs, parlent d'une flagellation qui leur avait mis à nu les tendons et les veines, de sorte qu'on pouvait étudier sur eux toute l'anatomie du corps humain. C'est dans ces exécutions que se révélaient la cruauté et la brutalité des soldats romains, dont les peuples de l'antiquité eurent tant à souffrir pendant toute l'histoire de Rome. La formule avec laquelle on livrait le délinquant au bourreau était déjà terrible. « Licteur, lui disait-on, prends, dépouille, frappe, agis, et fais attention. »

Depuis que le christianisme a adouci les mœurs, on n'a plus aucune idée de la barbarie de ces temps-là. Combien devait être cruel ce peuple qui, après les massacres des guerres, s'amusait encore à voir couler le sang des gladiateurs dans les amphithéâtres ! Cette soif de sang, ils la portaient jusque dans la vie domestique. Toute famille qui avait un troupeau nombreux d'esclaves avait aussi pour les frapper un bourreau particulier, qui s'appelait *lorarius*, et dont la fonction était de fouetter ces pauvres serviteurs avec une discipline composée de cordes et de fils de métal tressés ensemble. Les dames romaines elles-mêmes avaient souvent recours aux bourreaux publics, et leur payaient une rente annuelle pour punir les femmes qui les servaient, et cela pour la moindre négligence. Ces misérables, dépouillées de leurs vêtements, et attachées par les cheveux à une colonne ou au jambage d'une porte, étaient fouettées jusqu'au sang, jusqu'à ce qu'il plût à leur maîtresse de dire : C'est assez. Puis on leur mettait aux

pieds les fers qu'elles étaient obligées de traîner et le jour et la nuit. C'était pour elles un châtiment léger lorsqu'une grande dame romaine, mécontente de leurs services, leur enfonçait dans la poitrine les aiguilles qu'elle portait aux cheveux, ou les mordait et les égratignait, leur donnait des coups de pied ou des coups de poing. L'onyx, qui a la couleur de la chair, tirait son nom des ongles, qui font venir le sang aux joues. L'empereur Adrien, dans un accès de colère, arracha l'œil avec son stylet à un de ses esclaves favoris. Les soldats romains, dans les batailles qui précédèrent et suivirent l'empire, avaient été lancés, comme des chiens altérés de sang, sur tous les peuples du monde. Et comme il n'y avait point de nation sur la terre qu'ils méprisassent et haïssent autant que les Juifs, on peut se figurer ce que dut être la flagellation de notre divin Maître.

Celui qui devait être flagellé chez les Romains était d'abord mis tout nu, puis déchiré et écorché par quatre soldats, qui le frappaient en même temps sans compter les coups. D'après la loi, le fouet devait être donné par les licteurs. Quoique le gouvernement de la Palestine fût soumis au préfet de Syrie, il est probable néanmoins qu'ayant droit de vie et de mort, il avait aussi ses faisceaux. Cependant la flagellation était souvent administrée par des soldats légionnaires.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES

QUATRIÈME SECTION

DEUXIÈME FÊTE DE PAQUES, DU 13 AU 20 AVRIL 780, OU 27 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

CINQUIÈME SECTION

TROISIÈME FÊTE DE PAQUES, DU 28 MARS AU 4 AVRIL 781, OU 28 APRÈS JÉSUS-CHRIST.

SIXIÈME SECTION

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PAQUE DU SAUVEUR, DU 16 AU 20 AVRIL DE L'AN DE ROME 782, OU 29 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Tours. — Impr. Mame.

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

TOME III

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR

LE DOCTEUR SEPP

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR M. CHARLES SAINTE-FOI

TOME III

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1861

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE XLVIII

Couronnement d'épines.

« Les soldats tressèrent alors une couronne d'épines, « et la mirent sur la tête de Jésus. » Le Fils de l'homme prenait ainsi sur soi d'une manière symbolique la malédiction de la terre; car les ronces et les épines sont les fruits de la malédiction qui fut prononcée sur tout le monde après que l'homme eut quitté le paradis. Israël en particulier, la vigne du Seigneur, était couvert de ronces et d'épines, et ne produisait plus de raisin, comme le dit Isaïe (chap. XXVII); et c'est en arrachant ces épines que le Sauveur fut blessé et ensanglanté. Il était lui-même, en cet état, la parole de Dieu tombée entre les épines. C'est alors que l'Agneau de l'alliance tomba et s'embarrassa dans les épines, comme celui qu'Abraham immola sur le mont Moria. Clément d'Alexandrie fait à ce propos un parallèle ingénieux entre le Christ et Moïse, et aperçoit un mystère profond dans ce qui arriva lorsque Dieu apparut à celui-ci dans un buisson d'épines.

La couronne qui ornait le front des rois, avec sa forme

dentelée, de même que l'auréole des dieux, était l'image des rayons du soleil. Car, aux yeux de l'antiquité, le roi était le représentant de l'astre du jour, autour de qui les autres hommes se meuvent comme des planètes ou des satellites. C'est autour d'une couronne que s'agitent presque toutes les luttes de ce monde; et le laurier qui ceint le front des conquérants est toujours teint du sang de quelque ennemi. Les rois et les puissants de la terre peuvent venir apprendre ici de Jésus-Christ à renoncer à leurs projets ambitieux. C'est ici que trouve son application cette parabole d'Abimélech, au *Livre des Juges*, chap. IX, où le buisson d'épines prend la domination sur tous les autres arbres, après que l'olivier, le figuier et la vigne l'ont refusée.

L'évangéliste ne nous dit point de quelle espèce étaient les épines dont on couronna le Sauveur. Il y avait au nord de Jérusalem une vallée des Épines; il y en avait une autre de l'autre côté du Jourdain, à l'endroit où les enfants d'Israël célébrèrent les funérailles du patriarche Jacob. Ce lieu s'appelait *Area Atad*. Atad est le nom hébraïque de l'épine nommée par Linnée *Rhamnus paliurus*, qui au-dessus de sa racine pousse un grand nombre de branches semées de pointes. Elle produit des baies noires, et croît en abondance en Syrie et en Égypte, mais surtout sur le rivage du Jourdain, près du pont de Jacob et à Jérusalem. C'est à ce genre d'épines qu'appartiennent l'épine des Juifs, appelée chez les Mores épine d'Abraham; l'épine de la croix, et enfin l'épine du Christ. Celle-ci atteint souvent une hauteur de quinze à vingt pieds, produit des feuilles semblables à celles de l'olivier, et sert à faire des haies. C'est de cette dernière espèce d'épines, ou

bien de celle nommée *Lycium spinosum*, que fut tressée, d'après la tradition, la couronne que porta Notre-Seigneur.

CHAPITRE XLIX

Troisième Dérision du Sauveur.

« Ils lui mirent ensuite un manteau de pourpre, et lui « placèrent dans la main droite un roseau ; puis, s'avan- « çant vers lui, ils se mettaient à genoux en disant : Sa- « lut, roi des Juifs. Ils le conspuaient, lui prenaient le « roseau, et lui en donnaient des coups sur la tête ; puis « ils le frappaient sur les joues. » Ce fut là la troisième dérision dont Notre-Seigneur fut l'objet. Les Romains voulaient ainsi décharger sur Notre-Seigneur la haine et le mépris qu'ils avaient pour les Juifs et pour leurs institutions. Au lieu du baiser par lequel les anciens rendaient hommage aux nouveaux rois, on donne à Jésus des soufflets. Au lieu des soins empressés et des flatteries que les courtisans prodiguent à leurs maîtres, Jésus ne reçoit de cette soldatesque impie que des outrages et d'amères ironies.

Le roseau que l'on mit à la main du Sauveur n'était point un de ces roseaux légers que le premier coup met en morceaux : cette sorte de roseau ne croît point en Palestine ; mais c'était un de ces roseaux qui croissent dans l'eau, dont la tige ferme et pesante sert de bâton ou de toise pour mesurer. C'était ce que nous appelons aujourd'hui un roseau espagnol, *baculus arundineus*, ou

arundo donax, qui atteint quelquefois une hauteur de huit pieds, et qui est plus gros que le pouce. Les soldats romains voulurent imiter par dérision les cérémonies avec lesquelles on couronnait les rois en Orient, et qui nous sont racontées par Abulfeda à propos du couronnement du calife Motawakkel. On lui mit, nous dit-il, le manteau royal sur les épaules et la couronne sur la tête ; puis le consécrateur, le baisant sur le front, lui dit : Salut, prince des croyants. Chez les Babyloniens et les Perses il y avait chaque année une fête qui durait cinq jours, et dans laquelle on tirait de prison un malfaiteur condamné à mort, que l'on plaçait sur un trône, et que l'on revêtait par dérision des insignes de la royauté. Puis, après l'avoir traité pendant tout le jour comme un roi, on le traînait hors de la ville, on le fouettait et on le brûlait. C'est ainsi à peu près que l'on traita la Fils de Dieu.

Au reste, ces outrages dont il fut l'objet caractérisent bien cette époque; et ici encore nous trouvons dans les Évangiles une peinture exacte des mœurs de ce temps. Philon, philosophe d'Alexandrie, nous rapporte, entre autres, un scandale de ce genre qui eut lieu lors du passage d'Agrippa, qui venait d'être nommé par Caligula roi de Judée. Voici comme il raconte le fait dans une lettre à Flaccus : « Il y avait ici un certain idiot nommé Cara- « bas, qui errait jour et nuit dans les carrefours, sans « être arrêté ni par la chaleur, ni par le froid, ni par les « moqueries des enfants et des jeunes gens. On prit ce « misérable et on l'amena sur la place où se font les « courses. Là on le plaça sur un lieu élevé, afin qu'il « pût être vu de tous; puis on lui mit sur la tête une « couronne de papier, et sur les épaules une nappe de

« paille en guise de manteau; et on lui donna pour
« sceptre un roseau que l'on ramassa par terre. Après
« l'avoir ainsi revêtu des insignes de la royauté, des
« jeunes gens se rangèrent autour de lui, armés de bâtons
« comme ses gardes du corps. Quelques-uns s'appro-
« chaient de lui et le saluaient avec un profond respect.
« D'autres lui proposaient des procès à décider; d'autres
« le consultaient sur le bien de la république. Puis tous
« les assistants poussèrent des acclamations et crièrent :
« *Maris !* ce qui signifie seigneur en syriaque; car ils sa-
« vaient qu'Agrippa est d'origine syrienne, et qu'il gou-
« verne une grande partie de ce pays. »

CHAPITRE I.

Ecce homo.

« Or, après qu'ils l'eurent tourné en dérision, Pilate
« sortit encore une fois et dit : Je vais vous l'amener pour
« que vous le voyiez; encore une fois, je ne trouve rien
« de répréhensible en lui. Jésus parut donc, portant
« la couronne d'épines et un manteau d'écarlate; et
« Pilate leur dit : Voici l'homme. Les princes des prêtres
« et les sergents, le voyant, crièrent : Crucifiez-le, cru-
« cifiez-le. Pilate répondit : Prenez-le, vous, et crucifiez-
« le, car je ne trouve en lui aucun crime. Les Juifs
« répondirent alors : Nous avons une loi, et d'après elle
« il doit mourir, car il s'est donné pour le Fils de Dieu.
« A ces paroles, Pilate se trouva dans un plus grand em-
« barras encore. Il rentra donc dans le tribunal, et dit

« à Jésus : D'où êtes-vous? Mais Jésus ne lui donna au-
« cune réponse. Pilate lui dit alors : Vous ne me répondez
« pas? ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous cru-
« cifier et celui de vous relâcher? Jésus répondit : Vous
« n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été
« donné d'en haut. C'est pour cela que celui qui m'a livré
« à vous est plus coupable que vous. A partir de ce mo-
« ment, Pilate fut décidé à le relâcher; mais les Juifs
« crièrent : Si vous le relâchez, vous n'êtes pas l'ami
« de César; car celui qui se donne pour roi se révolte
« contre César. »

La Syrie, et avec elle la Palestine, était une province impériale: c'est-à-dire qu'étant moins sûre, elle était soumise immédiatement à l'empereur, qui y envoyait de son propre chef ses légats pour l'administrer en son nom. *Ami de César* était le titre honorifique des légats impériaux, des préfets et des gouverneurs, ainsi que des princes alliés de l'empire romain. Auguste voulut même une fois ôter ce titre au roi Hérode, dont il était mécontent. Par ces paroles : « Si vous le relâchez, vous n'êtes plus l'ami « de César, » les Juifs faisaient entrevoir à Pilate la triste perspective d'une destitution. Ce ne sont plus maintenant les princes des prêtres, les scribes et les anciens seulement qui demandent la mort de Jésus; le peuple lui-même s'est mis de la partie : le peuple, qui tout à l'heure était pour lui et dont le grand conseil redoutait les dispositions favorables; le peuple, qui n'avait reçu de lui que des bienfaits et dont il avait plaidé la cause en toute occasion. Mais, hélas! le peuple est toujours le même, dans tous les temps et dans tous les lieux : toujours mobile, inconstant et capricieux dans ses goûts, il n'applaudit que le bonheur et la for-

tune, et brise les idoles qu'il a adorées dès qu'elles sont tombées du piédestal qui les soutenait. Ce peuple, ordinairement si mutin à l'égard de Rome, se montre aujourd'hui, dans sa bassesse, plus servile que le gouverneur romain lui-même dès qu'il s'agit de faire condamner Jésus.

CHAPITRE LI

Le Tribunal de Gabbatha.

« Pilate, entendant ces discours, conduisit Jésus de-
« hors, et s'assit sur son tribunal, sur la place qui s'ap-
« pelait en grec Lithostroton, et en hébreu (c'est-à-dire
« en syriaque) Gabbatha; et il dit aux Juifs : Voici votre
« roi. » Il y avait dans ces paroles de Pilate de l'ironie, et en même temps de l'indignation contre la mauvaise foi des Juifs, qui voulaient présenter comme un concurrent dangereux pour l'empereur un homme aussi misérable et aussi abandonné que celui qu'ils avaient sous les yeux. Mais il savait, d'un autre côté, jusqu'à quel point Tibère était soupçonneux quand il s'agissait de ses droits, et qu'être accusé devant lui du crime de lèse-majesté c'était être condamné. Il savait que cet empereur n'entendait pas raison sur ce point, et qu'il avait partout des espions du plus bas étage, chargés de lui faire connaître tous les attentats contre sa dignité. Si, comme le dit Tacite, le crime de lèse-majesté était le complément de toutes les accusations, on peut voir combien les Juifs avaient raison de compter sur leurs menaces pour amener Pilate à con-

damner Jésus. Pilate, de son côté, connaissait trop bien les Juifs, leur haine contre Jésus, leur constance et leur opiniâtreté, pour mépriser leurs cris et leur demande; d'autant plus qu'ils étaient venus de toutes les parties de la Judée pour les fêtes de Pâques, et que c'était là précisément l'époque où, de tout temps, les mécontents avaient soulevé le peuple. La position devenait pour le gouverneur délicate et difficile.

Il leur amène donc une autre fois encore le Christ; car il fallait que ce jugement fût public, et se fît en plein air devant tout le peuple, afin que chaque passant pût voir s'il y eut jamais une injustice plus grande que celle-ci. Or il y avait à Jérusalem, sur la place nommée plus haut, un tribunal en plein air, construit de pierres taillées, sur lequel, d'après un ancien usage, on prononçait haut et publiquement la peine capitale. Les préteurs avaient aussi élevé un tribunal de ce genre dans l'hippodrome à Césarée, leur résidence ordinaire. Celui de Jérusalem s'appelait chez les Juifs *Gabbatha*, ou la Haute Place. C'était comme les rostres de Jérusalem; car la loi romaine voulait, d'après Suétone (Cæs., c. XLVI), que dans les procès criminels la sentence fût toujours portée d'un lieu élevé. On voit par tout cela que, si nous avions noté minute par minute toutes les circonstances de cette journée mémorable, nous n'en connaîtrions pas le détail plus exactement que par le récit des évangélistes.

CHAPITRE LII

Sentence de mort et lavement des mains.

« Mais les Juifs continuaient leurs clameurs, et de-
« mandaient à grands cris qu'il fût crucifié; et leurs
« voix et celles des grands prêtres devenaient toujours
« plus fortes : Prenez-le, prenez-le, crucifiez-le. Pilate
« répondit : Crucifierai-je votre roi? Les grands prêtres
« répondirent : Nous n'avons de roi que César. Pilate,
« voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, et craignant une
« émeute, confirma le jugement, et les autorisa à faire
« ce qu'ils demandaient; mais il prit de l'eau, se lava les
« mains en présence du peuple, et dit : Je suis innocent
« du sang de ce juste, c'est votre affaire. Et tout le peuple
« répondit en criant : Que son sang retombe sur nous et
« sur nos enfants. » Le peuple, en prononçant ces terribles paroles, n'en comprenait pas la signification. Dans cette journée mémorable, où l'homme semblait s'effacer et n'être que l'instrument de Dieu ou du démon, l'esprit de prophétie s'était pour ainsi dire emparé de la nation tout entière. Déjà Caïphe avait prophétisé, et voici que tout le peuple prophétise aussi à son tour; et sa prophétie devait bientôt recevoir son accomplissement. Le sang du Christ, criant vengeance vers le ciel avec bien plus de force encore que celui d'Abel et de Zacharie, allait être bientôt redemandé aux mains qui l'avaient versé. Pour venger la mort de Zacharie il avait fallu le sang d'un million de Juifs, lors de la première dévastation de Jérusalem; mais pour venger le sang de son Fils unique Dieu

réservait à cette nation déicide des calamités bien plus affreuses encore. De même que Caïn, le premier meurtrier, agité par les remords de sa conscience, erra par toute la terre, ainsi les Juifs, dispersés par tout l'univers, montrent à tous les hommes l'accomplissement terrible de la prophétie et du souhait qu'ils ont exprimé au jour de la mort du Sauveur. Ce souhait, Dieu ne l'a que trop bien entendu.

Au rapport de Maimonides, quand un blasphémateur était condamné, les témoins et les juges mettaient les mains sur sa tête en disant : « Que ton sang soit sur ta « tête; car la cause de ta mort vient tout entière de toi. » Le peuple juif s'était aussi en quelque sorte déclaré coupable de blasphème, et avait assumé sur sa tête le jugement qui devait le frapper. Le Talmud dit donc, avec bien plus de raison que ne le pensaient ses auteurs, que Dieu lui-même s'est lavé les mains sur la destruction de son sanctuaire, afin de montrer au monde qu'il n'y est pour rien. Ce n'est pas lui, en effet, mais la nation juive elle-même qui a prononcé l'affreuse sentence. Dans l'antiquité, où l'on parlait volontiers par des symboles, on se lavait les mains afin de déclarer qu'on ne prenait aucune part à ce qui se faisait. Nous trouvons cet usage dans l'*Énéide* de Virgile (II, 720) et dans le scoliaste de Sophocle sur la tragédie d'Ajax. De même qu'aujourd'hui, en plusieurs pays, le bourreau, avant d'exécuter un condamné, lui demande pardon, protestant ainsi qu'il ne fait que son devoir, ainsi c'était une coutume chez les anciens que les magistrats se lavassent les mains après avoir condamné un accusé, afin de montrer qu'ils étaient innocents de sa mort, et qu'ils ne faisaient qu'obéir à la

loi. Encore aujourd'hui, dans les sépultures des Juifs, les parents du défunt se lavent les mains, pour montrer qu'ils ne sont coupables de sa mort ni par défaut de soin ni autrement. Pilate, au reste, par cette cérémonie, déclare assez manifestement que la sentence qu'il prononce est illégale, et qu'elle lui est arrachée par la peur et la politique : triste exemple de la position fausse et difficile où sont placés la plupart des courtisans lorsqu'ils n'ont pas encore étouffé tout à fait les cris de leur conscience.

« Il leur délivra donc Barabbas, qui était en prison à « cause d'une sédition et d'un meurtre, afin de plaire au « peuple; et il leur abandonna Jésus, pour qu'ils en « fissent ce qu'ils voulaient. » Barabbas est ici le représentant de l'humanité tout entière. Elle aussi s'était révoltée contre le Tout-Puissant; elle aussi se rendait coupable d'un meurtre à l'égard du Fils de Dieu. Mais de même qu'aujourd'hui l'immolation du Juste ouvre les portes de la prison de Barabbas, ainsi la mort du Christ, par une véritable substitution, tire l'humanité tout entière de la prison ténébreuse où elle languissait depuis de longs siècles, et l'introduit dans la liberté des enfants de Dieu. Ce jour est le grand jour des expiations, le jour déterminé dès l'éternité dans les conseils de Dieu. C'est le plus grand jour de toute l'histoire, le plus fécond en résultats et pour le passé et pour l'avenir.

CHAPITRE LIII

Du Prétoire et du Lithostroton.

La scène que nous venons de raconter se passait sur la place nommée *Gabbatha* chez les Juifs, et chez les Grecs *Lithostroton* ou *Xystum*, c'est-à-dire pavé de pierres. Cette place était située au nord-ouest de la citadelle et du temple; devant l'ancien palais du roi Hérode, dont Pilate avait fait sa demeure. Ce palais était au pied du rocher sur lequel était bâti le fort Antonia. On en voit encore aujourd'hui les restes, et le palais est changé en caserne. Tout près de là, sous le portique situé à l'ouest, et qui avait vue sur le mont Calvaire, était la garde romaine, qui était ordinairement établie au rez-de-chaussée du prétoire, où l'on renfermait les prisonniers. Mais, par une disposition merveilleuse de la Providence, de même que le Sauveur était né parmi les ruines de la tour ou du palais de David à Bethlehem, ainsi devait-il être tourné en dérision par Hérode Antipas dans l'ancien palais des Asmonéens, les derniers rois d'origine juive, et condamné à mort par Pilate dans le palais des princes de la maison d'Hérode. La demeure du gouverneur était en même temps le palais de justice. Ici la place située devant le palais était pavée en mosaïque, d'après le luxe de ce temps-là: luxe tellement repandu alors, que César, jusque dans les camps, faisait paver en mosaïque le lieu où il plaçait son tribunal.

Nous avons vu plus haut que chez les Juifs une sentence de mort ne pouvait être portée que dans la chambre

nommée Gazith, et par l'assemblée des grands prêtres, des scribes et des anciens. Mais, par l'effet de cette conduite particulière de la Providence que nous remarquons dans toute la suite de la vie de Jésus, le *Gazith* païen, sur le forum extérieur, remplace le *Gazith* juif de l'intérieur du sanctuaire. Il devenait manifeste par là qu'à la venue du Messie le pouvoir avait passé des Juifs aux Édomites et aux Romains. Le juif Philon, contemporain de Notre-Seigneur et de l'apôtre saint Paul, mais qui, de même que Plutarque, ne parle jamais de Notre-Seigneur, s'étend longuement sur la vénalité, les pillages, les meurtres fréquents et la cruauté de Pilate. Il ajoute qu'il tomba dans de grandes angoisses, parce que les Juifs l'avaient menacé de dénoncer à l'empereur ses méfaits et ses violences. Il semble que Philon ait eu ici en vue la condamnation de Notre-Seigneur, tout en évitant de le nommer. « Ainsi fut accomplie la parole que Jésus avait « dite pour indiquer de quel genre de mort il mourrait, « à savoir : de même que Moïse a élevé le serpent dans le « désert, ainsi doit être élevé le Fils de l'homme. »

Ceci se passait au jour préparatoire de la Pâque, vers la sixième heure environ. Les jours d'été en Palestine sont aux jours d'hiver comme 14 est à 10, pendant que chez nous, qui sommes plus éloignés de l'équateur, le rapport est de 16 à 8. Il était donc environ onze heures lorsque Jésus fut condamné à mort. Il fut crucifié une heure après. Le péché qui avait été commis au commencement, à l'occasion de l'arbre de la science du bien et du mal, devait être expié sur le bois de la croix. Chez presque tous les peuples de l'antiquité, on attachait à une croix les malfaiteurs, tels que les assassins, les voleurs et

les faux monnayeurs, pourvu qu'ils fussent esclaves ou prisonniers de guerre. Ainsi le Sauveur devait descendre à ce degré d'abaissement, d'être confondu avec les criminels de la plus vile espèce. Le supplice de la croix existait chez les anciens Hébreux; mais, si nous en croyons la tradition des rabbins, on ne crucifiait les condamnés qu'après qu'ils étaient morts, lorsqu'ils avaient été lapidés, par exemple; et, d'après le Talmud, ce châtiment était réservé aux idolâtres et aux blasphémateurs. Or c'était précisément de ces crimes qu'était accusé Notre-Seigneur.

CHAPITRE LIV

Jésus est emmené pour être crucifié. Simon le Cyrénéen.
Les saintes femmes.

« Après que Pilate leur eut livré Jésus pour qu'il fût « crucifié, ils lui ôtèrent son manteau d'écarlate, et lui « remirent ses vêtements. Puis ils le prirent, et le con- « duisirent hors de la ville pour être crucifié. Il portait « lui-même sa croix, et il sortit pour aller au lieu qui « s'appelle en hébreu Golgotha, qui est le lieu du Cal- « vaire. On emmena aussi deux malfaiteurs qui devaient « être crucifiés avec lui. » Ils durent, d'après la coutume romaine, traîner eux-mêmes leur croix, ou marcher du moins sous elle. C'est pour cela que Plutarque écrit que, de même que chaque malfaiteur condamné à mort doit porter sa croix, ainsi chaque vice est l'instrument de sa propre peine. L'exécution des criminels était présidée par un centurion à la tête de sa cohorte, et accomplie par les

soldats. Il y avait de plus un détachement de l'acropole, dans la crainte d'une émeute. L'officier qui commandait la troupe est appelé dans l'Évangile centurion. Le kiliarque, qui avait mille soldats sous ses ordres, était resté pour garder la citadelle.

Dans les exécutions, chez les Juifs, un crieur public ouvrait la marche, annonçant au peuple le nom et l'origine des malfaiteurs, et le crime pour lequel ils étaient punis. Les Romains n'avaint point de crieurs; mais ils faisaient porter devant le condamné, ou lui attachaient sur la poitrine une tablette de bois sur laquelle était inscrit son méfait. Deux condamnés ne pouvaient jamais être exécutés le même jour chez les Juifs, bien moins encore trois, excepté lorsque le crime pour lequel ils mouraient leur était commun. L'exécution ne devait point avoir lieu non plus avant le coucher du soleil. C'était d'ailleurs, chez tous les peuples civilisés, une coutume de laisser au moins un jour entre le prononcé de la sentence et son exécution. Et même l'empereur Tibère avait prolongé ce temps jusqu'à dix jours, lorsque le sénat avait jugé la cause. Mais à la mort de l'Homme-Dieu aucune loi, aucune coutume ne devait être observée; et à peine avait-il été condamné que déjà les Juifs criaient avec fureur : Prenez-le, prenez-le, crucifiez-le.

Le convoi descendit donc la colline du temple, et, traversant la vallée de Tyropeon, se dirigea vers le Calvaire; car chez les Romains on crucifiait toujours hors de la ville. Les deux larrons marchaient les premiers. Puis venait Jésus, entouré des bourreaux, des grands prêtres et des anciens, suivi d'un détachement de soldats et d'une foule innombrable de peuple. Épuisé par les tourments qu'il avait endurés,

il ployait sous le fardeau de sa croix, dans cette route de douleur qui avait un demi-mille romain de long. Le chemin de la croix que parcourut Notre-Seigneur s'appelle en arabe le chemin sacré. Il avait autant de pas qu'il y a eu d'années depuis le commencement de Rome jusqu'à Jésus-Christ, ou autant de pieds qu'il y a d'années depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Aux fatigues, à l'épuisement du Sauveur venaient se joindre encore les mauvais traitements des soldats et des bourreaux qui l'entouraient; et c'est pour cela qu'il tomba plusieurs fois dans le chemin, d'autant plus que les rues de Jérusalem étaient étroites et inégales.

« Comme ils sortaient, ils rencontrèrent un homme « de Cyrène, nommé Simon, père d'Alexandre et de « Rufus, qui revenait des champs et passait par là. Ils le « prirent, lui mirent la croix sur les épaules et le for« cèrent de la porter après Jésus. » Le Sauveur marchait donc seul devant Simon, ne pouvant plus traîner sa croix. Les peintres qui font porter à Simon seulement le bout de la croix ne considèrent pas que, loin de soulager Jésus, il lui aurait, au contraire, rendu de cette manière son fardeau plus pesant. Simon, que les soldats mirent en réquisition sans plus de façon, était de Cyrène, dans la Libye africaine, et le père de deux hommes illustres dans l'histoire des apôtres; car il y avait beaucoup de Juifs dans la Cyrénaïque. Ptolémée Lagus, lorsqu'il avait reçu la Palestine sous son commandement, avait transporté cent mille Juifs dans ce pays. Ils avaient même une synagogue à Jérusalem, et se propagèrent tellement dans leur nouvelle patrie qu'ils tentèrent plus tard contre Rome une émeute assez importante, comme Dion Cassius le raconte dans la

Vie de Trajan. Ou peut-être Simon était-il cet Africain, noir de couleur et prosélyte, que nous retrouvons dans les Actes des apôtres sous le nom de Simon le Noir, à côté de Lucius de Cyrène. Car les trois parties du monde, les trois grandes races du genre humain devaient être représentées dans ce grand sacrifice qui réconcilia le ciel avec la terre.

Il ne faut pas s'étonner que les soldats romains aient mis si peu de façon à requérir ce pauvre plébéien qui revenait des champs. Arrien (IV, 1) nous donne une idée de l'audace de ces gens lorsqu'il écrit : « Si un soldat t'impose « une corvée, ne résiste pas, ni ne murmure; sinon tu « recevras des coups, et perdras encore ton âne par« dessus le marché. » Quelques-uns confondent ce Simon avec le lépreux que Jésus avait guéri, et croient qu'il avait quitté sa patrie, et était venu s'établir à Jérusalem pour y mourir, comme le font encore beaucoup de Juifs aujourd'hui. Les soldats le prirent sans doute pour un homme de rien, avec lequel il n'y avait point à se gêner; car il revenait des champs portant du bois pour la fête qui était proche. Il devait encore être jeune à cette époque, puisque sa femme et Rufus, son fils, vivaient encore lorsque saint Paul écrivit son Épître aux Romains, c'est-à-dire vingt-six ans après la mort du Sauveur. Au reste, ce que les Juifs et les soldats romains regardaient comme un opprobre fut pour lui, au contraire, dans les desseins de la Providence, un insigne honneur et le chemin de sa conversion. Il est devenu de cette manière le premier modèle de l'imitation de Jésus-Christ; car tout dans la vie et surtout dans la Passion du Sauveur est à la fois réel et symbolique, et fécond en enseignements, non-

seulement pour la vie de chacun de nous en particulier, mais encore pour toute l'histoire.

Jésus marchait donc devant lui ou à côté de lui, comme pour montrer à tous que ce n'était pas son crime qu'il allait expier, mais ceux des autres. « Or une grande foule « de peuple le suivait, entre autres des femmes qui le « plaignaient et pleuraient. » L'une d'elles, nommée Bérénice ou Véronique, comme le rapporte une tradition très-ancienne, s'avança vers lui d'un air compatissant, et lui essuya avec son mouchoir le visage, ruisselant de sueur, de sorte que l'empreinte de sa face adorable y resta imprimée en traits sanglants. D'après une prescription du Talmud, pas une larme de compassion ne devait être donnée au condamné qui marchait au supplice. Mais ces femmes courageuses ne se laissent arrêter ni par cette défense ni par la coutume, et elles forment, au milieu de cette foule impie et furieuse, le seul cortége qui prenne part aux douleurs de l'Homme-Dieu. « Jésus alors se tourna « vers elles, et leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez « pas sur moi, mais pleurez sur vous et vos enfants. Car « voici qu'il va venir des jours où l'on criera : Heureuses les « femmes stériles, et celles qui n'ont point enfanté ! heu- « reux le sein qui n'a point allaité ! Ils crieront alors aux « montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Écra- « sez-nous. Car si l'on fait ceci au bois vert, que sera-ce « du bois sec ? »

Dans cette marche douloureuse, Jésus, oubliant ses propres souffrances, ne pense qu'à la ruine de sa patrie. Jérusalem était située sur plusieurs collines dont les enfoncements souterrains servirent de refuge aux habitants dans les derniers temps du siége. Les montagnes sont tombées

sur eux, et les collines les couvrent encore; car la ville fut rasée, et ses débris remplirent les vallées, lorsqu'il ne resta plus d'elle pierre sur pierre, et que les vainqueurs promenèrent la charrue sur ses ruines. Les paroles de Notre-Seigneur, dans son trajet au Calvaire, ont donc été accomplies à la lettre. Près de mourir, il se retourne encore pour jeter un dernier regard sur la ville et le pays. De larmes il n'en avait plus, car il les avait toutes pleurées dans l'excès de sa douleur. Mais sa dernière parole est à la fois une prophétie et une plainte sur le sort qui attendait Jérusalem. C'est cette même malédiction que plus tard, avant la ruine de la ville et du temple, un autre Jésus prononça sans interruption, pendant sept ans et cinq mois, sur Jérusalem et sur le temple, jusqu'à ce qu'enfin il en fût lui-même victime. Marie, mère de Jésus, suivait aussi de loin son fils, avec Jean, son disciple fidèle, et ses autres parents, afin de consoler du moins le Sauveur sur la croix par leur présence.

CHAPITRE LV

Le Vin de myrrhe.

« Or ils arrivèrent au lieu appelé Golgotha ou Cal-« vaire. » C'était une colline avancée et nue du mont Gihon; et elle s'appelait Calvaire non-seulement à cause de son aspect, mais aussi parce que les exécutions par le tranchant du glaive s'y faisaient aussi. Les Juifs néanmoins ne laissaient point les crânes ni les os sur le lieu du supplice. Les anciens faisaient toujours leurs exécutions

sur des collines ou dans les routes les plus fréquentées, afin de donner à la foule une plus grande horreur pour le crime par le spectacle du châtiment qu'il attire. « Ils lui « présentèrent à boire du vin de myrrhe, qui avait le goût « de vinaigre et de fiel. Il en goûta, mais le refusa. » Ce n'était donc ni par curiosité ni même par une stérile compassion que ces femmes généreuses marchaient à la suite du Sauveur. Elles portaient avec elles un breuvage amer, il est vrai, mais qui devait, en assoupissant les sens du Sauveur, adoucir ses dernières souffrances. C'était une ancienne coutume du sanhédrin de faire donner au pauvre pécheur qui allait être lapidé ou crucifié, après toutefois qu'il avait fait sa confession, une potion narcotique, qui, en liant les sens, diminuait la souffrance. Cette potion était composée d'un vin généreux et de plusieurs ingrédients qui agissaient sur le cerveau à la manière de l'opium. Le sanhédrin prescrivait ordinairement dans ce but un grain d'encens avec un verre de vin. Mais le médecin Dioscoride, tout en attribuant à ce breuvage un effet très-marqué, propose aussi d'y ajouter de la myrrhe. Et nous voyons dans Apulée qu'on s'en servait souvent pour cet usage. Cette mixture, qu'on employait aussi comme remède, s'appelait chez les Romains *sopor*. Les dames de la noblesse se chargeaient ordinairement, par un sentiment très-louable, de la préparer; c'était même en quelque sorte un privilége qu'elles s'étaient réservé. Cependant, lorsqu'il s'agissait d'exécuter quelque grand criminel indigne de toute compassion, ce breuvage n'était point administré par elles, mais fourni par la ville elle-même.

Ce n'était donc pas sans une signification profonde que les mages apportèrent à Jésus, dans la crèche, de la

myrrhe comme offrande. Nous lisons dans les Actes des martyrs que bien souvent, avant d'aller au supplice, ils recevaient de leurs frères un breuvage de cette sorte, comme un antidote contre la souffrance. Les vierges Maxime et Donatille, entre autres, qui moururent dans la persécution de Valérien, burent avant d'aller au supplice un breuvage composé de fiel et de vinaigre, comme celui qu'on présenta au Sauveur. Au moyen âge, lorsqu'un malfaiteur allait au supplice, on dressait sur le chemin qu'il devait parcourir de petites chapelles où on lui donnait à boire. Parmi les femmes qui accompagnaient Jésus se trouvait la mère de saint Marc. Aussi est-ce lui qui nous raconte comment on lui donna à boire du vin de myrrhe.

Mais saint Matthieu dit qu'on lui offrit à boire du vinaigre mêlé avec du fiel. N'y a-t-il pas là une contradiction flagrante entre lui et saint Marc? Il n'y en a aucune. De même, en effet, que les paraphrases chaldaïque, syriaque, arabe et éthiopienne et les Septante traduisent par *fiel* le mot hébreu qui désigne la coloquinte, et en général les plantes ombellifères, parce qu'elles ont un goût très-amer, ainsi l'évangéliste pouvait désigner sous ce nom ce breuvage narcotique et amer, ou même l'appeler myrrhe. Il est vrai que c'est du vin de myrrhe que l'on présentait aux condamnés, et les deux larrons durent en recevoir aussi. Mais les anciens avaient une espèce de vin très-mauvais, qui ne différait pas beaucoup du vinaigre, que les Grecs appelaient *oxines*, et les Romains *vappa*. Peut-être les soldats, après avoir bu le vin généreux qui faisait le fond de ce breuvage, mirent-ils dans du vinaigre la myrrhe et les racines amères qui restaient,

et lui présentèrent-ils à boire ce mélange, qui avait le goût du fiel. Mais Jésus le refusa; il ne voulut point chercher à calmer ses dernières souffrances par un moyen artificiel; il voulut, au contraire, boire le calice jusqu'à la dernière goutte. Il était l'homme de douleurs, et l'agneau de Dieu descendu du ciel pour expier tous les péchés du genre humain. Il ne fit que toucher des lèvres le breuvage qu'on lui donna, comme il ne fit que goûter, pour ainsi dire, la mort, puisqu'il ressuscita le troisième jour.

CHAPITRE LVI

Le Crucifiement.

Ils lui ôtèrent ses vêtements; et il souffrit patiemment cette ignominie. Lui, qui avait couvert la honte d'Adam dans le paradis terrestre, voulut bien souffrir pour nous la nudité. « Ils le clouèrent donc à la croix. Puis ils cru-
« cifièrent aussi les deux larrons, l'un à droite, l'autre à
« gauche, et Jésus au milieu. Ainsi fut accomplie l'Écri-
« ture, qui dit : Il a été compté parmi les séditieux ou
« les malfaiteurs. » Notre-Seigneur prit donc ainsi la place d'honneur sur la croix, comme étant le plus criminel des trois; et ce n'est pas sans fondement que plusieurs pensent que sa croix était plus haute que les deux autres. Cette manière de distinguer les malfaiteurs les plus pervers était au reste en usage, comme le prouve une satire de l'ancien poëte Ennius Lucilius, où l'envieux est jaloux jusque sur la croix, en voyant son voisin sur une croix plus haute que la sienne.

Chez les Juifs, au rapport du Talmud, on suspendait le criminel à la croix, les mains liées, ce qui suppose que cet instrument de supplice avait la forme d'un *gamma* grec ou d'un *tau*. Mais chez les Romains, où les soldats faisaient l'office de bourreaux, lorsque la croix était fixe, comme il y en avait souvent de dressées sur les grandes routes, il y avait au milieu un morceau de bois qui avançait, et sur lequel les malfaiteurs devaient se poser pour être ensuite attachés. Et comme ce morceau de bois leur servait d'appui, la mort était plus lente, et le crucifié ne mourait bien souvent qu'après plusieurs jours de souffrances, et son cadavre servait de pâture aux corbeaux. C'est à ce genre de croix que s'appliquent les expressions suivantes : *Crucem inscendere, insilire, in crucem tolli*. Cette croix était inconnue en Judée, où les exécutions étaient beaucoup plus promptes, et où l'on ne laissait jamais un condamné passer la nuit sur la potence. Ainsi Jésus fut d'abord étendu sur le bois de la croix, les bras et les pieds liés avec des cordes; puis on lui enfonça deux gros clous de fer dans les mains, et deux autres dans les pieds; de sorte que toutes les artères furent brisées. Et c'est alors seulement qu'il fut élevé sur la croix, pour y mourir bientôt de ses blessures. Car la politique romaine avait permis aux Juifs de suivre ici les prescriptions de leur loi, et de détacher les corps des suppliciés le soir même du jour où ils étaient exécutés. On représente souvent Notre-Seigneur sur la croix ayant les deux pieds l'un sur l'autre, et percés par le même clou. Les plus anciens Pères, comme saint Justin et Tertullien, qui avaient vu crucifier plus d'une fois sous leurs yeux, ne parlent point de ce genre de crucifiement. Il est d'ailleurs impossible

qu'un même clou traverse et attache à une croix deux pieds placés l'un sur l'autre.

Le supplice de la croix était à la fois le plus terrible et le plus honteux, comme l'avoue Cicéron lui-même; et c'est celui-là que Notre-Seigneur devait subir. Que ne dut-il pas souffrir, en effet, lorsque la croix élevée en l'air retomba de tout son poids dans l'ouverture creusée pour la recevoir. Les deux larrons furent aussi cloués sur la croix. Il n'y avait qu'en Égypte qu'on attachât les suppliciés à la croix par les mains et les pieds avec des cordes, ce qui rendait la mort très-lente. « Il était environ la « sixième heure lorsqu'ils le crucifièrent, » après l'avoir tourmenté depuis la troisième heure, ou depuis le sacrifice du matin.

Les Juifs ne comptaient pas toujours les heures de la même manière. Comme ils partageaient le jour en douze heures, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, celles-ci étaient beaucoup plus longues pendant l'été que pendant l'hiver, tandis que c'était le contraire pour les heures de la nuit. C'est pour cela qu'il est très-difficile d'établir un rapport exact entre leurs heures et les nôtres. Dans le cours ordinaire de la vie, on comptait le temps de trois heures en trois heures, en se réglant d'après le lever du soleil; de sorte cependant que l'heure de midi formât une limite fixe. Les habitants de Jérusalem se réglaient aussi d'après le signal donné par le son des trompettes, qui se faisaient entendre d'abord dès le matin, lorsqu'on ouvrait la porte de Nicanor, puis quatre fois dans le jour, pour indiquer l'heure des divers sacrifices; et ces trompettes étaient pour eux ce que sont pour nous les cloches. L'évangéliste saint Marc dit que le Christ

fut crucifié vers la troisième heure. Saint Jean, de son côté, raconte que Pilate s'assit sur son tribunal vers la sixième heure. Pour expliquer cette divergence apparente, quelques-uns ont prétendu que saint Jean compte les heures d'après la manière romaine, c'est-à-dire en faisant commencer le jour comme nous à minuit, de sorte que la sixième heure coïncidait avec six heures du matin; tandis que saint Marc comptait à la manière des Juifs ou des Babyloniens, qui font commencer le jour avec l'aurore, de sorte que la troisième heure, où, selon saint Marc, Jésus fut crucifié, coïnciderait avec neuf heures du matin.

Nous trouvons en effet dans l'historien Josèphe ces deux manières de compter. Mais il semble impossible d'admettre qu'après les nombreux interrogatoires et les visites chez Caïphe, chez Pilate et chez Hérode, le préteur ait pu déjà, dès le lever du soleil, prononcer son jugement. Et d'ailleurs, comment les Juifs, pressés comme ils l'étaient d'en finir avec Jésus-Christ, auraient-ils attendu trois heures avant de le crucifier? Saint Marc aura donc voulu dire simplement qu'il n'était pas encore tout à fait midi, où la sixième heure du jour; et la sixième heure ou le second quart du jour n'étant pas encore commencé, le premier quart, ou la troisième heure, était censé durer encore. Au reste saint Marc est d'accord avec les autres évangélistes sur la durée de l'éclipse qui eut lieu pendant le crucifiement; et il dit comme eux qu'elle dura depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième. Ainsi les quatre veilles de la nuit précédente, de même que les quatre parties de ce dernier jour de la vie mortelle du Sauveur, sont remplies par des événements d'une im-

portance souveraine pour le monde. La première veille de la nuit est marquée par l'institution de la sainte Eucharistie; la seconde par l'agonie de Jésus au jardin des Oliviers; la troisième par son interrogatoire devant les princes des prêtres, et la quatrième enfin par son emprisonnement dans un cachot. Le premier quart du jour est marqué par sa condamnation devant le grand conseil et par son premier interrogatoire devant Pilate et Hérode; le second par sa condamnation définitive et son crucifiement. Pendant le troisième, il est suspendu à la croix, et les ténèbres se répandent sur la terre; puis, à la fin du quatrième, il est déposé de la croix et mis dans le tombeau.

Maintenant Jésus est arrivé vis-à-vis de ce lieu où Isaac autrefois avait été lié sur l'autel pour y être immolé, comme figure du grand sacrifice qui devait réconcilier le monde avec Dieu. Ce sacrifice va s'accomplir à présent. Ces paroles du prophète, que Dieu s'est choisi lui-même l'agneau qui devait être immolé, vont se réaliser. 2558 ans se sont écoulés depuis que Noé a offert à Dieu sur le mont Ararat la première offrande du monde renouvelé, et contracté avec Dieu une nouvelle alliance. Maintenant qu'une autre alliance doit être scellée, une autre victime est attachée sur un autre autel.

CHAPITRE LVII

L'Inscription de la croix.

« Pilate écrivit une inscription et la fit mettre au haut « de la croix. Elle fut attachée en haut, au-dessus de

« sa tête, avec l'indication de son crime. Il était écrit « dessus : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Beaucoup de « Juifs lurent cette inscription ; car le lieu où Jésus était « crucifié était devant la porte près de la ville ; et elle « était écrite en hébreu, en grec et en latin. Les grands « prêtres des Juifs dirent donc à Pilate : N'écrivez point : « Roi des Juifs ; mais : Il a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate « répondit : Ce que j'ai écrit est écrit. » Ce que l'Évangile raconte ici des trois langues de l'inscription de la croix n'est point un fait extraordinaire pour l'époque. Nous savons par l'historien Josèphe que sur les colonnes du temple qui séparaient le portique des Juifs de celui des païens il y avait une inscription en grec et en latin, que tous les incirconcis pouvaient lire, et qui portait : Que personne ne passe ces limites. Jules Capitolin raconte (XXIV) que les soldats romains érigèrent un tombeau à l'empereur Gordien sur les confins de la Perse, et y placèrent une inscription en langues latine, perse, juive et égyptienne. De même aussi les décrets des empereurs romains adressés aux villes de Phénicie étaient en latin et en grec. Il y a trois langues, disent les Juifs : l'hébreu pour la prière, le latin pour la guerre, et le grec pour l'éloquence et la conversation. Or c'était dans ces trois langues que le monde entier pouvait lire la sentence portée contre l'Homme-Dieu. Quel que fût le motif qui décida Pilate à ne rien changer à l'inscription qu'il avait fait placer, on peut dire qu'il fut en cette circonstance, sans le savoir et sans le vouloir, prophète, comme l'avait été Caïphe quelques instants auparavant. Car Jésus a vécu et est mort roi des Juifs, et ils n'auront jamais plus d'autre roi ni d'autre messie.

Dans les exécutions de cette sorte, on inscrivait toujours sur une planche le nom du criminel et le crime qu'il avait commis. D'après Suétone (Aug., XXXIII), les assesseurs du tribunal avaient coutume de porter deux tablettes, l'une pour inscrire l'absolution, l'autre pour la condamnation. Ces tablettes s'appelaient *titre*, ou bien *tabula dealbata*, parce que les sentences de condamnation, de même que les lois, étaient inscrites sur une tablette blanche. Les deux larrons avaient aussi leur inscription, quoiqu'elle ne fût pas comme celle du Christ en trois langues. Ils avaient été aussi flagellés comme le Sauveur, et avaient porté comme lui la croix sur leurs épaules jusqu'au Calvaire; car la loi le voulait ainsi. C'est pour cela qu'on donnait aux condamnés le nom de *cruciferi* ou *furciferi*. L'inscription de Notre-Seigneur renfermait encore une ironie particulière : car Nazaréen était le nom d'une colonie de brigands en Syrie; de sorte que le Sauveur fut vraiment, et sous tous les rapports, compté parmi les malfaiteurs.

CHAPITRE LVIII

Les vêtements du Sauveur sont partagés.

« Les soldats, après l'avoir crucifié, prirent ses vête-
« ments, et en firent quatre parts, à chaque soldat une
« part. Ils prirent aussi sa tunique. C'était une tunique
« sans couture, d'un seul tissu d'en haut jusqu'en bas.
« Ils se dirent entre eux : Ne la partageons point; mais
« tirons au sort à qui elle sera. Ainsi devait s'accomplir

« ce que dit l'Écriture : Ils se sont partagé mes vête-
« ments, et ils ont tiré ma robe au sort. Et après avoir « fait cela, ils s'assirent pour le garder, » d'après la coutume romaine, pour empêcher qu'on ne vînt prendre le corps trop tôt sans autorisation. Un piquet de garde chez les Romains était composé, d'après Polybe, de quatre hommes. Quatre de ces piquets formaient une garde de nuit, comme nous le voyons lors de l'emprisonnement de saint Pierre, parce que les Romains partageaient leurs nuits en quatre veilles. Quatre soldats avaient donc cloué Notre-Seigneur à la croix, et à ce nombre répond le nombre des clous. Ces quatre soldats gardaient aussi la croix. Chaque condamné était dépouillé de ses vêtements avant le supplice, chez les Romains aussi bien que chez les Juifs. Mais, d'après la loi romaine, les habits des suppliciés appartenaient de droit comme dépouille aux bourreaux. Les parents pouvaient néanmoins les racheter. L'empereur Adrien défendit le premier aux exécuteurs de s'approprier les vêtements des suppliciés. Les soldats qui gardaient Jésus se partagèrent donc entre eux son manteau, ou son vêtement de dessus, et en firent quatre parts; mais ils laissèrent sa robe intacte. Le manteau juif était fait avec quatre lés, comme nous le voyons au Deutéronome (XXII, 12), de sorte qu'on pouvait le partager en quatre sans le déchirer.

A quatre pas du trou de la croix, ils lui avaient arraché ses habits et lui avaient présenté le vin de myrrhe. (*Sanhed.*, cap. VI, 3.) Il est difficile de décider si Notre-Seigneur fut attaché nu sur la croix. On lit bien à la vérité dans le même traité ces paroles : « Virum tegunt a parte priori (sc. pudendis), feminamque et a priori et a posteriori ;

hæc sunt verba R. Judæ. » Mais on y lit ensuite ces autres paroles : « At sapientes dicunt : Vir lapidatur nudus, at femina non nuda. » De plus, on lit dans Arrien (*Epict.*, IV, 26) : « Ut in balneo vestibus exutus, et te ipsum extendens, ut solent crucifixi. » Après s'être acquitté de leur besogne, les soldats se lavèrent les mains avec une éponge; puis, piquant leurs lances, ils se couchèrent à terre, vêtus de leur tunique courte et couleur d'écarlate, et finirent leur repas; après quoi, pour passer le temps, ils se mirent, selon l'usage, à jouer aux dés. C'était un jeu propre aux soldats, et que Palamède, disait-on, avait inventé pendant la guerre de Troie. Le casque servait d'urne au besoin.

CHAPITRE LIX

Les sept Paroles de Notre-Seigneur.

« Le peuple se tenait à distance et regardait. Mais les « passants le maudissaient, branlant la tête et disant : Eh « bien ! toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis « en trois jours, sauve-toi donc toi-même ! Si tu es le « Fils de Dieu, descends de la croix. Les grands prêtres « en faisaient autant; la noblesse et les anciens le rail- « laient également, et disaient : Il a sauvé les autres, et « il ne peut se sauver lui-même. S'il est le Messie, le « roi d'Israël, l'élu de Dieu, qu'il descende de la croix, « et dès que nous l'aurons vu nous croirons en lui. Et « les docteurs de la loi se disaient les uns aux autres : Il « se confie en Dieu; qu'il le délivre donc maintenant,

« s'il l'aime. N'a-t-il pas dit : Je suis le Fils de Dieu. » C'est ainsi que tous, les uns après les autres, viennent blasphémer le Fils de Dieu mourant. Pendant que cette procession criminelle défile au pied de la croix, sous les yeux du Sauveur, il s'écrie : « Père, pardonnez-leur, car « ils ne savent ce qu'ils font. » Quel homme, en effet, même le plus méchant, sait tout ce qu'il fait quand il pèche ? Il y a de l'ignorance jusque dans les péchés délibérés. « Les soldats aussi le raillaient, et même un des « malfaiteurs, des meurtriers qui étaient crucifiés avec « lui, le blasphémait et l'outrageait, lui disant : Si tu es « le Christ, sauve-toi, et sauve-nous avec toi. Mais l'autre « le reprenait, disant : Ne crains-tu pas Dieu, toi non « plus, qui subis la même condamnation ? Pour nous, « c'est justice ; car nous recevons la récompense de nos « actions ; mais celui-ci n'a rien fait de mal. Puis il dit à « Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous « viendrez en votre royaume. Et Jésus lui répondit : En « vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec « moi dans le paradis. »

Joseph, figure de Jésus-Christ, pendant qu'il était en prison prophétisa à l'un de ceux qui étaient prisonniers avec lui sa délivrance et son exaltation, et à l'autre sa mort. Il en fut de même ici du Sauveur à l'égard des deux larrons crucifiés avec lui. L'un des deux fut pris sur la croix même, et l'autre réprouvé. D'après la tradition, la croix du Christ était un pas en avant sur les autres ; de sorte que les deux larrons pouvaient le voir sans qu'il pût les voir lui-même. Souvent on mettait un cadenas à la bouche des malfaiteurs pour les empêcher de blasphémer contre le roi et les puissances. Mais cette coutume barbare

ne fut point appliquée en cette circonstance; et c'est à cela que nous devons les dernières paroles du Sauveur mourant. « Souviens-toi de moi dans ton âme, » c'était là le dernier adieu des mourants chez les Juifs. Au reste, le bon larron, en adressant ces paroles à Notre-Seigneur, partait de l'idée qu'avaient les Juifs de son temps, à savoir que ceux qui assistaient à la mort d'un juste s'assuraient l'entrée du paradis en se recommandant à ses prières. Aujourd'hui encore, l'Israélite sur son lit de mort adresse à Dieu ces paroles : « Quand je mourrai, pensez à moi dans « la vie éternelle, afin que j'aie part au jardin d'Éden, « que vous avez réservé aux justes. » Les noms des deux larrons ne nous ont point été conservés par l'histoire : aussi le mythe n'a-t-il pas tardé à s'en emparer. L'évangile apocryphe de l'enfance de Jésus-Christ, qui ne mérite, il est vrai, aucune considération, les appelle Titus et Dumachus; celui de Nicodème, Genas et Gestas. Ils sont appelés ailleurs Vicinius et Justinus, et dans Bède, Matha et Joca. Les noms de Desmas et Gismas, ou Dismas et Gesmas sont restés jusqu'ici les plus répandus dans la légende populaire.

Les Juifs distinguaient deux paradis, l'un supérieur, où habitait la majesté divine, et l'autre inférieur, ou l'Éden, image du premier. C'est dans celui-ci qu'Énoch et Élie avaient été transportés sur un char de feu. C'est à la porte de ce paradis que se tenait Abraham pour recevoir les âmes des justes d'Israël, et pour empêcher qu'aucun de ceux qui étaient entrés comme lui dans l'alliance de la circoncision ne fût précipité dans les flammes dont l'ange du Seigneur avait ceint le jardin du repos éternel après en avoir chassé nos premiers parents. Ces deux paradis

étaient situés, croyait-on, vis-à-vis des sept portes de l'enfer : ils étaient partagés aussi en sept demeures, destinées, l'une aux saints d'Israël, l'autre aux patriarches ou aux prophètes, etc., selon les degrés de perfection de chacun. Dans la cinquième demeure, le Messie, le premier-né de toute créature, reposait dans le sein d'Élie, qui devait le réveiller lorsque l'heure de la rédemption serait arrivée. Chaque jour de sabbat ou de fête, les âmes des justes devaient s'élever du lieu de la purification au palais de l'Éternel, afin d'y contempler de loin pendant la fête l'éclat de la majesté divine. Ce paradis, que Notre-Seigneur promet au bon larron, c'est ce que nous appelons les limbes, qui étaient comme le vestibule du ciel, et où il devait descendre après sa mort, afin d'annoncer leur prochaine délivrance aux âmes qui y attendaient depuis tant de siècles son arrivée.

Mais si d'un côté la perversité humaine était représentée d'une manière si ignoble sur la croix, la vertu y avait aussi ses représentants. En effet, « debout près de la croix « étaient plusieurs femmes qui l'avaient suivi de Galilée, « comme diaconesses. Parmi celles-ci se trouvaient aussi « sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléo- « phas, la mère de Jacques le Mineur et de Joseph, « Salomé, la mère des fils de Zébédée, Marie-Madeleine, « et plusieurs autres encore qui étaient venues à Jérusalem « avec lui. Jésus ayant vu sa mère, et debout près d'elle « le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère : Femme, voici « votre fils. Puis au disciple : Voici votre mère. Et depuis « cette heure le disciple la prit chez lui. » Attaché à la croix, et près de rendre le dernier soupir, Notre-Seigneur fait son testament, et recommande sa mère à son disciple

chéri. Il laisse à celui qu'il aime le plus la meilleure part de son héritage. Chez les Hébreux, les enfants et les héritiers devaient donner un douaire à la veuve du défunt, et subvenir à ses besoins. C'était ce qu'avait fait Jésus depuis la mort de Joseph, son père nourricier. Mais obligé de se séparer de sa mère, il choisit saint Jean pour le remplacer et pour lui tenir lieu de fils. C'était aussi le dernier adieu qu'il adressait à sa mère, dont le cœur en ce moment était transpercé par ce glaive de douleur que lui avait annoncé au jour de sa purification le saint vieillard Siméon. Noémi, une des aïeules du Christ, retournant dans son pays, après avoir perdu son mari et ses fils, disait aux femmes de Bethlehem : « Ne m'appelez plus « Noëmi, c'est-à-dire *la belle*, mais appelez-moi Mara, « c'est-à-dire *amère*, parce que le Tout-Puissant m'inonde « d'angoisses. » Marie pouvait bien dire aussi au pied de la croix : Ne m'appelez plus maîtresse ni mère du Seigneur, mais appelez-moi mère des douleurs. La sainte Vierge avait alors quarante-neuf ans, puisque, d'après la tradition générale, elle avait conçu le Sauveur dans sa quatorzième année, tandis que Jean, d'après la lettre prétendue d'Évode, était alors âgé de vingt-quatre ans. Et, d'après une tradition reposant sur le témoignage de ce même Évode, disciple de Pierre, Marie vécut encore onze ans près de Jean, et mourut à l'âge de soixante ans, la même année que Pilate. Saint Jean, son fils adoptif, l'ensevelit au pied du mont des Oliviers; puis, après la mort de Jacques, son frère, et la dispersion des apôtres, il se retira à Éphèse. Cette tradition est consignée dans l'histoire ecclésiastique de Nicéphore Calliste (II, 3), qui l'avait tirée lui-même de la bibliothèque de Sainte-Sophie.

« Jésus sachant que tout était accompli, afin qu'une « parole de l'Écriture s'accomplît encore, il dit : J'ai « soif ! » La plus grande souffrance de ceux qui mouraient sur la croix était une soif dévorante ; et la mort était ordinairement l'effet de cette soif inextinguible et des convulsions qu'elle produisait. Et cependant on a vu des hommes vivre ainsi plus de trois jours sur la croix. Mais la soif, résultat ordinaire de ce genre de supplice, était encore augmentée chez Notre-Seigneur par tout le sang qu'il avait perdu et par toutes les souffrances qu'il avait endurées. « Or il y avait là une bouteille pleine de « vinaigre. Un d'eux courut aussitôt, prit une éponge, « la remplit de vinaigre, la fixa à une tige d'hysope et la « présenta à sa bouche. » Les soldats romains avaient pour boisson une espèce de vinaigre mêlé d'eau qu'ils appelaient *posca*. Les moissonneurs s'en servaient aussi pendant la moisson, en y ajoutant un peu d'huile pour y tremper leur pain. Les gardes qui étaient au pied de la croix avaient avec eux une bouteille de ce vinaigre ; et l'un d'eux en donna à boire au Sauveur, ce qui ordinairement hâtait la mort du patient. Saint Matthieu et saint Marc nous donnent à entendre que, lorsqu'on présenta le vinaigre à Notre-Seigneur, il avait déjà prononcé la dernière parole. C'est pour cela que quelques-uns pensent que ce ne fut point un soldat qui lui rendit ce service, mais un des Juifs présents à sa mort, qui voulut par là rappeler ses esprits près de défaillir, ou lui laver ses blessures, et étancher le sang avec une éponge, jusqu'à ce qu'Élie fût arrivé. Les évangélistes ne nous disent point si les soldats donnèrent aussi du vinaigre aux deux larrons, afin de hâter leur mort, et d'être ainsi débarrassés plus

vite de leur service. Il est vrai qu'ils obtinrent ce résultat en leur brisant les jambes. Les soldats légionnaires avaient avec eux une éponge, afin d'essuyer le sang de leurs bras et de leurs genoux, après avoir achevé le crucifiement.

L'hysope croît sur le mont des Oliviers, aussi bien que sur le mont du Scandale, de l'autre côté de la ville, et elle atteint souvent en Orient plusieurs coudées de haut. Les rabbins distinguent l'hysope médicinale, qui avait un goût amer, et l'hysope qui servait de combustible, et qu'on employait aussi pour faire les tentes à la fête des Tabernacles. C'est de cette dernière espèce qu'il est ici question. Cependant la traduction éthiopienne parle de feuilles d'hysope qu'on attacha avec l'éponge autour d'un bâton, afin de rendre le vinaigre plus amer encore. Les Pères, en effet, entre autres Lactance, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Cyrille, croient, d'après les vers sibyllins, que l'hysope qui fut présentée à Notre-Seigneur était une substance appelée *rosch*, dont le goût était amer et très-désagréable. D'autres croient qu'au lieu du mot grec *ussopos*, il faut lire *ussos* ou *ussôtos*, qui signifie trait, javelot; de sorte que le soldat romain aurait simplement piqué l'éponge à la pointe de la lance qu'il tenait à la main. Au reste, la croix n'était pas très-haute, et, selon la coutume, ne s'élevait guère au-dessus de la hauteur d'un homme; de sorte qu'on pouvait très-bien atteindre la bouche du patient avec une tige d'hysope. En ce même jour, lors de la première sortie d'Égypte, les Juifs avaient aspergé avec un bouquet d'hysope le seuil de leurs portes du sang de l'agneau pascal. Aujourd'hui le Christ était devenu notre agneau pascal; et l'hysope reprenait sa place et sa signification. Ainsi

le figuier et l'hysope, le buisson d'épines, l'éponge et le roseau représentaient le règne végétal dans ce grand sacrifice qui devait tout pacifier au ciel et sur la terre.

« Mais à partir de la sixième heure, les ténèbres se « répandirent sur toute la terre, et le soleil s'obscurcit, « jusqu'à la neuvième heure. Et vers la neuvième heure, « Jésus cria à haute voix : Éloï, Éloï, lamma sabach- « thani? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi « m'avez-vous abandonné? » Ce n'était pas assez que le Christ fût abandonné des hommes, il fallait encore que Dieu le livrât à toutes les angoisses d'une affreuse agonie. Tous les péchés du monde pesaient sur lui, et se présentaient à son esprit dans toute leur laideur, comme des fantômes hideux qui remplissaient son âme d'épouvante et d'horreur. L'enfer, voyant que l'humanité, devenue sa proie par le péché, allait lui échapper, décharge toute sa fureur sur Celui qui, par une véritable substitution, se fait caution du genre humain. Mais pendant qu'il darde son aiguillon contre lui, le trait reste dans sa chair adorable; et à partir de ce moment le péché, la mort et l'enfer ont perdu leur aiguillon. Depuis la sixième jusqu'à la neuvième heure, la victime consomme son sacrifice; et à mesure que les ombres de la mort enveloppent son âme, les ténèbres couvrent aussi la nature extérieure. Le soleil perd son éclat; les étoiles brillent au firmament comme en pleine nuit, et je ne sais quelle angoisse agite la création tout entière. Les ténèbres qui couvrirent la terre en ce jour étaient tellement épaisses, qu'au rapport de Phlégon, auteur païen, il ne s'en vit jamais de pareilles; ce qui suppose qu'il ne s'agit point ici d'une éclipse périodique, mais d'une obscurité extraordinaire et miraculeuse. Il y

avait 1500 ans que, sur l'ordre de Moïse, parlant au nom de Dieu, d'épaisses ténèbres avaient couvert pendant trois jours toute l'Égypte, n'épargnant que la terre de Gessen, où demeuraient les enfants d'Israël : présage de ruine pour les premiers et de délivrance pour les derniers. C'était le contraire aujourd'hui. L'étoile d'Israël baissait, et le soleil se levait pour le monde païen, enveloppé jusqu'ici dans les ombres de la mort. Jésus était né au milieu de la nuit, et avait éclairé le monde de sa lumière céleste; c'est pour cela que le monde le crucifia en plein midi; et le soleil en pâlit d'épouvante.

L'angoisse de l'Homme-Dieu est montée à son comble, et de sa poitrine oppressée sort ce cri lamentable : « Mon « Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » C'est le commencement du psaume XXI, soit que le divin Sauveur l'ait récité tout entier sur la croix avant de mourir, soit que son âme ait seulement été frappée des sentiments qu'elle exprime. Ce psaume, en effet, exprime tout ce qui arrive en ce moment, tout ce qui, dans la suite des siècles, a été l'objet de la vision des prophètes. « Quelques-uns « des assistants, l'entendant crier ainsi, dirent : Voici « qu'il appelle Élie. Mais les autres disaient : Attendons « pour voir si Élie vient le secourir. » Le mot *eli* n'appartient point proprement à la langue syriaque, quoique le mot suivant : *sabachthani*, appartienne au dialecte que l'on parlait alors en Palestine. Au lieu de ces mots *eli*, *eli*, le syrien disait *mari*, *mari*. C'est pour cela qu'on l'avait mal compris, et qu'on avait cru qu'il appelait le prophète Élie. Cette erreur était d'autant plus facile qu'Élie était considéré comme le patron et le protecteur des Israélites dans leurs nécessités extrêmes. Aussi lisons-nous souvent

que ce prophète, invoqué par tel ou tel rabbin, lui apparut sous une forme visible et le tira de prison. Les Juifs le regardaient aussi comme le cocher du ciel, qui transportait les âmes dans le paradis, où il était entré lui-même sur un char de feu. De plus, dans les idées de ce peuple, le sort d'Élie était intimement lié avec celui du Messie souffrant et ensuite glorifié. Ils l'appelaient l'ange de l'alliance. Tous les ans, dans la nuit de Pâques, les Juifs attendent encore la venue d'Élie, qui doit délivrer son peuple du joug des païens. Et lorsque, parmi les psaumes prophétiques qu'ils récitent en ce jour, ils sont arrivés à ces paroles : « Répandez votre colère sur les « peuples qui n'invoquent point votre nom, » ils ont coutume d'ouvrir la porte de derrière, afin que le prophète puisse entrer pour juger le monde.

Le moment suprême approche : le regard du Sauveur mourant s'obscurcit. Le soleil s'obscurcit aussi toujours davantage, et Jésus crie à haute voix : « Père, je remets « mon esprit en vos mains. » Ce sont les paroles du psaume trentième. Puis il prononce la septième et dernière parole : « Tout est consommé; après quoi il pencha « sa tête, et, poussant un grand cri, il expira. »

CHAPITRE LX

Du nombre des témoins de la mort de Jésus-Christ.

Le Fils de Dieu était suspendu à la croix à la face du monde entier, pour qui il mourait. En ce moment s'accomplissait cette parole du Psalmiste : « Dieu a opéré

« notre salut à Jérusalem, au milieu de la terre; » car de tout temps Jérusalem fut considérée comme le centre du monde. Le drame qui se passe ici sur le Calvaire embrasse toute l'histoire, et va féconder de sa divine influence tous les domaines de l'esprit humain : l'art, la religion et la science. Jésus est crucifié, le visage tourné vers l'occident. Il tourne le dos à l'orient, où avait été jusqu'ici le temple de sa gloire; et c'est sur l'Europe que tombent ses regards compatissants. Les anciens donnaient à leurs temples, et, par suite, à leurs camps et à leurs villes, la forme carrée, d'après les quatre points cardinaux, comme l'antique *roma quadrata*. Le nord, avec le cortége de ses étoiles fixes, était considéré comme le siége des dieux. L'orient était à gauche, et c'est pour cela que la gauche était le côté favorable. En face était le sud, et à droite le mauvais côté, la région du couchant et des ombres. Conformément à ce plan, les villes anciennes avaient aussi trois portes consacrées : au nord, à l'est et au sud, et autant de sanctuaires avec leurs divinités protectrices. C'est ainsi que le temple du Capitole renfermait les niches de Jupiter, de Junon et de Minerve. Il n'y avait point de porte sainte à l'ouest, mais la *porta decumana*, par laquelle on emmenait les malfaiteurs et les cadavres des morts; car ce côté était considéré comme la région obscure du monde ou la demenre des mânes. Il en était ainsi à Jérusalem, et c'est pour cela que le Calvaire était au couchant. Mais la miséricorde regarda en ce jour le bon larron, qui était à droite, et le regard de Jésus mourant bénit l'occident.

Sous le roi David, le royaume des Juifs comptait cinq millions d'habitants, c'est-à-dire dix mille pour un mille

carré, sans compter naturellement les Juifs dispersés parmi les autres peuples. Tous étaient obligés de venir à Jérusalem pour la Pâque : il n'y avait d'exception que pour les enfants au-dessous de douze ans, les vieillards, les femmes qui avaient quelque incommodité propre à leur sexe, les malades, les faibles, les sourds et les fous. Les tuteurs immolaient l'agneau pascal pour les mineurs et les orphelins dont ils étaient chargés. Lorsque le gouverneur de Syrie Cestius Gallus, peu d'années avant la ruine de Jérusalem, afin de donner à l'empereur Néron une idée du nombre des hommes capables de porter les armes à Jérusalem, s'adressa aux prêtres, précisément au temps de la Pâque, on compta deux cent cinquante-six mille cinq cents agneaux immolés. Or il ne pouvait y avoir moins de dix-huit personnes à manger un agneau pascal; et bien souvent il y en avait vingt et même quarante ou cinquante pour un seul agneau, et il suffisait alors que chacun des convives en mangeât gros comme une olive; de sorte que le nombre des Juifs qui venaient de toutes les parties du monde à Jérusalem pour la Pâque l'emportait peut-être sur celui des Grecs qui s'assemblaient pour les jeux olympiques. Josèphe porte à trois millions le peuple qui entoura Cestius Gallus, pendant sa présence à la fête, pour se plaindre à lui du gouverneur Florus.

La ville d'Alexandrie, en y comprenant ses environs, comptait, d'après le témoignage de Philon, plus d'un million de Juifs, qui se faisaient représenter à la fête par des caravanes considérables, et qui avaient à Jérusalem leurs propres synagogues. Au reste, on ne comptait point les étrangers qui venaient à la fête ou par piété, ou par curiosité, ou par quelque autre motif. Il est à croire que

les maisons de Jérusalem, quoique l'enceinte de la ville comprît plus d'un mille, ne suffisaient pas pour loger cette immense multitude, et que beaucoup étaient obligés d'habiter sous des tentes, comme le font encore aujourd'hui les pèlerins mahométans. Il ne faut donc pas s'étonner si les rabbins, exagérant de sept fois environ le nombre des pèlerins, nous racontent que l'on compta une fois un million deux cent mille victimes, ce qui aurait porté le nombre des pèlerins et des habitants de la ville à près de vingt millions. Ils regardent comme un privilége miraculeux, accordé par Dieu à la ville sainte, que, malgré cette innombrable multitude, les vivres ne manquaient jamais à Jérusalem. Le Talmud se plaint néanmoins du concours immense de peuple dans les grandes fêtes, et entre autres à celle de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles, qu'il appelle la peste de l'année, parce qu'il était impossible alors de séparer rigoureusement les sexes, même pendant le service divin, et qu'il résultait de là plusieurs abus. La foule était si grande en effet dans le temple que plus d'une personne fut étouffée dans la presse.

A cette même place où Notre-Seigneur mourait pour le salut des hommes, de même qu'au mont des Oliviers, les Romains, quarante ans plus tard, établirent leur camp, et Titus, instrument des vengeances divines, y fit crucifier les Juifs par milliers; de sorte qu'au rapport de Josèphe on ne pouvait se procurer assez de bois pour les pendre tous. C'était précisément pendant cette même fête de Pâques, où tout le peuple était assemblé de nouveau, comme au temps de la mort du Messie, non plus pour le juger et le faire périr, mais pour subir à leur tour le

jugement qu'ils s'étaient attiré par leur déicide, ou plutôt qu'ils avaient prononcé eux-mêmes quand ils avaient dit : « Que son sang tombe sur nous et sur nos enfants. » Dans cette même ville périt presque la moitié de la nation; puisque plus d'un million cent mille hommes moururent, soit par le fer, soit par la faim, et que quatre-vingt dix-sept mille furent emmenés en captivité. C'est alors que s'applaudirent les femmes stériles qui n'avaient point enfanté, comme le Sauveur du monde l'avait prédit en montant au Calvaire. C'est alors qu'eut lieu une ruine, une désolation telle, qu'il n'y en eut jamais et qu'il n'y en aura jamais de pareille, telle que le Christ lui-même nous la donne comme l'image de la ruine du monde au dernier jour.

CHAPITRE LXI

Mystère de la Croix dans l'ancienne alliance.

L'Apollon de Milet, interrogé s'il était Dieu ou homme, répondit par cette prédiction : « Le sage puissant en pro-« diges est mortel dans sa chair; mais, vaincu par les « armes des chevaliers chaldéens, il meurt sur la croix « d'une mort amère et terrible. » Le rôle que l'oracle attribue ici aux Chaldéens trahit l'incertitude du regard des démons dans l'avenir, dont les profondeurs sont impénétrables aux anges eux-mêmes. La nouvelle alliance fut donc scellée du sceau de la croix. Or il est remarquable que la figure de la croix était déjà, chez les païens, un signe typique longtemps avant qu'ils eussent

pu recevoir l'influence des idées chrétiennes, comme l'ont prouvé en partie les savants bénédictins. Il suffit, pour s'en convaincre, de passer en revue les diverses nations païennes. Bien plus, la croix était honorée d'un culte religieux et mystique. Chez les Chinois, elle représentait le nombre dix, et était le symbole de la perfection. Les Romains exprimaient le même nombre par la croix de saint André ✕. Nous trouvons la même chose chez les anciens Mexicains et au front des idoles de l'Inde. Parmi les temples indiens antérieurs au christianisme, plusieurs sont construits en forme de croix, comme nos églises chrétiennes; et l'un des plus remarquables sous ce rapport est celui dont on voit encore les magnifiques ruines à Chandisevu, dans l'île de Java.

D'après le témoignage de Tertullien, Mithras marquait au front ses partisans d'un signe qui fait croire à ce Père de l'Église que Satan l'avait pris aux chrétiens. Les anciens Hébreux marquaient leurs troupeaux d'une croix pour les reconnaître, comme le faisaient les chrétiens aux IIIe et IVe siècles pour les préserver de la contagion. Encore aujourd'hui les Bédouins font une croix sur le cou et sur le corps de leurs chameaux avec le sang d'une chèvre qu'ils ont immolée, pour les préserver de tout accident. Les monnaies juives portaient cette inscription (+ ✕ ÷). Ils imprimaient ce même signe sur les pains et les gâteaux de Pâque. C'était aussi là, d'après Origène, la forme primitive du *tau* chez les Samaritains et les Grecs, et, d'après Vossius, chez les Éthiopiens et les Égyptiens. C'est par le signe de la croix, peint avec le sang de l'agneau sur les portes de leur maison, que les Israélites furent délivrés lorsque l'ange exterminateur fit mourir tous les premiers-

nés en Égypte. A tous ceux qui ne portent pas ce signe sur le front Ézéchiel annonce la mort par l'épée lors de la visite que le Seigneur doit faire à Jérusalem. Et d'après l'Apocalypse de la nouvelle alliance, ceux-là seulement, à la fin des jours, seront sauvés, d'entre le peuple élu de Dieu, qui porteront ce signe. C'est sur une croix que fut élevé dans le désert le serpent dont la vue guérissait tous ceux qui le regardaient. C'est sur une croix aussi que fut attaché dans l'Inde Salivahana, le prince et le dompteur des serpents. Nous voyons dans le livre de Job (XXI, 35) que c'est avec une croix que signait celui qui ne savait pas écrire. Plus tard, chez les Grecs on signait les contrats en présence des notaires avec le *labarum ;* et c'est pour cela que ceux qui violaient un contrat s'appelaient *stauropatai.*

Ainsi, déjà chez les anciens une croix tracée au bas d'une convention était comme chez nous la figure de la grande alliance qui fut scellée du sang d'un Dieu sur le Calvaire. Les légions romaines suivaient l'étendard de la croix dans les batailles, et l'historien Socrate raconte des Égyptiens qu'un temple de Sérapis ayant été détruit un jour à Alexandrie, entre beaucoup d'autres figures hiéroglyphiques, on trouva aussi celle de la croix, et que les païens, aussi bien que les chrétiens, rapportèrent ce signe à leur religion. Les premiers prétendaient qu'il désignait la vie future, ce que les derniers admirent avec empressement, afin de procurer par là de nouveaux partisans au christianisme; c'était le symbole d'Osiris, qui ressuscite les morts. Nous voyons aussi la croix sur la tête d'Artémise, qui représente la maîtresse de la vie et de la mort; car la croix signifie l'intersection de l'écliptique avec

l'équateur dans les équinoxes. Et dans la doctrine des partisans de la métempsycose ce point désigne en même temps le passage d'un monde dans l'autre.

Dernièrement encore, parmi les monuments égyptiens échappés à la fureur des conquérants, on en a découvert un qui appartient à la période de la seizième dynastie, antérieure au temps d'Abraham. Sur ce monument se trouve un roi sur la tête duquel le soleil darde ses rayons. Or chaque faisceau de ces rayons se termine, tout près du roi, par un cercle surmonté d'une croix. Ainsi le cercle partagé en carrés par deux diamètres était chez les Égyptiens l'hiéroglyphe du monde. Dès les temps les plus anciens, la croix se formait en traçant cette figure dans un cercle représentant le monde, afin de désigner les quatre points cardinaux et les quatre éléments. Les augures partageaient en croix le temple, c'est-à-dire le champ de leurs observations dans le ciel, par le *cardo* et le *decumanus*, et de ce point central ils tiraient leurs augures.

Pour ce qui concerne en particulier le peuple juif, Raphaël Aquilino, juif converti, qui vivait vers 1571, nous a laissé, dans son traité *de Mysterio ligni*, des choses extrêmement remarquables sur la signification de la figure de la croix dans l'Ancien Testament. C'est avec la croix du Christ que Noé bénit ses fils Sem et Japhet, que Jacob marquait ses troupeaux, que Moïse opéra ses miracles en Égypte, qu'il changea l'eau en sang, etc. C'est avec le signe de la croix qu'il se fraya un chemin à travers la mer Rouge, et qu'il fit jaillir de l'eau d'un rocher dans le désert. Moïse tenait ses mains élevées en croix sur la montagne lorsqu'il demandait à Dieu la victoire contre Amalec. C'est devant le signe de la croix que se retira la peste qui

avait éclaté dans le camp à cause du péché de Phinées. Le bâton sur lequel fut apporté par Josué et Caleb cet énorme raisin de la terre promise avait la forme d'une croix, d'après une tradition que nous a conservée aussi le R. Jéhuda de Saragosse. Saint Justin, dans son dialogue avec Tryphon, rapporte que l'agneau pascal était percé en long et en travers par une broche de bois, et qu'il était ainsi rôti comme sur une croix. Or ce saint martyr pouvait bien le savoir, lui qui était fils d'un Samaritain. C'est devant le signe de la croix, continue Aquilino, que le Jourdain se partagea pour laisser passer l'Arche d'alliance, et que tombèrent les murs de Jéricho. C'est par ce signe que les prophètes ressuscitaient les morts et chassaient les démons; que la hache s'éleva sur l'eau en présence d'Élisée. C'est avec le signe de la croix qu'Esdras bénit le peuple au retour de la captivité; et c'est avec ce signe que les prêtres congédiaient les lépreux qui avaient été guéris. L'onction qui consacrait le grand prêtre était faite en forme de croix, et plusieurs savants prétendent que l'autel lui-même avait cette forme. Tels sont les mystères que nous trouvons dans l'ancienne alliance relativement au signe de la croix. La croix apparaît pour la première fois comme signe chrétien vers l'an 170 sur les monnaies d'Abgar bar Manus, prince d'Arménie. De là est venu le mot allemand *kreutzer*, qui signifie une pièce de monnaie. Le premier temple chrétien bâti en forme de croix fut probablement celui que l'impératrice Hélène éleva sur le puits de Jacob près de Sichem, et dont on aperçoit encore les débris imposants.

CHAPITRE LXII

Des Prodiges qui s'accomplirent au jour de la mort du Sauveur.

« Et voici que le rideau du temple se déchira en deux « par le milieu, depuis le haut jusqu'en bas; la terre « trembla, les rochers se fendirent, et les tombeaux « s'ouvrirent. » C'est le rocher qui forme le fond du sol de Jérusalem. Les rochers, moins durs que les hommes en cette circonstance, se fendirent, émus en quelque sorte de compassion pour le Fils de Dieu. L'œuvre de la rédemption est accomplie : les ombres de la mort enveloppent la victime; mais la mort elle-même a perdu sa puissance; car les tombeaux s'entr'ouvrent. Le péché est expié; les prophéties sont accomplies; l'ancienne alliance a pris fin, la nouvelle commence; et c'est pour cela que se déchire le rideau qui séparait le Saint des saints du sanctuaire. Dieu ne se cachera plus désormais derrière ce temple; car il est désormais le Dieu de tous les peuples, et tous doivent se convertir à lui. Chaque année, à la fête des Expiations, lorsque la victime était immolée, le grand prêtre ouvrait le rideau et entrait dans le sanctuaire. Mais aujourd'hui que l'expiation du péché est accomplie, non plus seulement d'une manière figurative, mais dans la réalité par le sacrifice de l'Homme-Dieu, le grand rideau se déchire; car le Pontife éternel entre dans le sanctuaire pour y être toujours présent, pour y recevoir nos prières, et même pour nous y introduire avec lui, puisque, selon la belle interprétation de l'apôtre saint Paul, le Christ nous a ouvert un chemin vivant dans le sanctuaire, à tra-

vers le rideau, c'est-à-dire son propre corps. Notre corps lui-même n'est au fond que le voile et le rideau de l'âme, qu'il empêche de contempler la face de Dieu.

Dans le premier temple bâti par Salomon, il n'y avait qu'un rideau sur le mur qui séparait le sanctuaire du Saint des saints. Mais lorsque, après la captivité de Babylone, on rebâtit le temple sous Esdras, comme on ne savait plus si le rideau était suspendu autrefois en dedans ou en dehors du mur, et si ce mur lui-même était posé sur le sol du sanctuaire, ou du Saint des saints, on plaça deux rideaux, en laissant vide l'espace entre chacun d'eux. De sorte que le prêtre qui entrait dans le sanctuaire pour l'encensement et le sacrifice du soir, précisément au moment où Notre-Seigneur expirait sur la croix, dut voir les deux rideaux se partager du haut en bas, et le Saint des saints s'ouvrir; ce qui dans le premier temple n'aurait pu arriver sans que le mur tombât. L'évangéliste saint Marc désigne le rideau qui se déchira sous le nom grec de *catapetasma*. Or c'est là précisément le nom du rideau du Saint des saints, tandis que celui qui était devant le sanctuaire s'appelait *calumma*, et les dix autres qui pendaient devant les portes extérieures autour du temple s'appelaient simplement *aulaia*. Ce double rideau intérieur était attaché à quatre colonnes dorées : il était long de quarante coudées et large de vingt, et se trouvait ainsi en rapport avec le Saint des saints, qui avait vingt coudées de large. Tissu d'or et de pourpre et orné de bordures et de franges couleur d'hyacinthe, il était partagé en soixante-douze champs ou quartiers; il avait l'épaisseur de la main, et se composait en tout de quatre-vingt-deux myriades de fils : vingt mille vierges y avaient travaillé pendant une

année, et il fallait trois cents prêtres pour le laver. Telle est la tradition que nous a laissée le rabbin Siméon, fils de Gamaliel.

C'était dans le sanctuaire qu'avait commencé, trente-cinq ans auparavant, l'œuvre préparatoire de la rédemption, lorsque l'ange du Seigneur avait annoncé à Zacharie, pendant le sacrifice du matin, la naissance d'un fils, qui devait être le précurseur du Très-Haut. La foule qui attendait la bénédiction dans le portique s'inquiétait de le voir rester si longtemps dans le sanctuaire, jusqu'à ce qu'enfin il en sortit pâle et muet. Ainsi, à la fin du grand acte de la rédemption, un autre prêtre entrait dans le temple pour le sacrifice du soir; et tandis qu'il se préparait à faire l'encensement et à allumer la lampe, c'est alors que l'ange du Seigneur déchira sous ses yeux le double rideau du Saint des saints, et lui découvrit le tabernacle. Lorsque Jacob apprit la mort de son fils Joseph, il déchira de douleur son manteau. Lorsque Israël subissait une défaite, tout le peuple déchirait ses vêtements. Maintenant le meurtre le plus épouvantable est consommé. C'est pour cela que Jéhovah lui-même déchire le double voile sous lequel il se cachait dans le Saint des saints. La nature tout entière est émue, l'homme seul est insensible.

Les évangélistes ne nous ont appris que peu de choses des prodiges qui s'accomplirent en ce jour. Les rabbins nous en ont conservé quelques-uns, copiés évidemment dans les Évangiles. Quarante ans avant la destruction du sanctuaire, raconte le Talmud de Jérusalem, la lumière du chandelier d'or qui était dans le sanctuaire, près de la table des pains de proposition, s'éteignit tout à coup.

Le sort qui, chaque année, à la fête des Expiations, était jeté sur les deux boucs émissaires, et qui décidait lequel des deux devait être chassé dans le désert, tomba toujours, à partir de ce moment, sur le bouc qui était à la gauche du grand prêtre, tandis qu'auparavant, et surtout pendant le pontificat de Simon le Juste, qui dura quarante ans, le sort était toujours tombé sur le bouc qui était à droite. A partir de ce moment aussi, on ne vit plus blanchir le ruban d'écarlate que l'on attachait, tantôt aux cornes du bouc, tantôt à la porte du temple, tandis qu'auparavant sa couleur rouge devenait tout à coup blanche comme de la neige aux yeux de tous. C'était un signe que les péchés du peuple ne lui étaient plus ôtés, et que Dieu ne lui était plus propice. Car la couleur rouge est le symbole du péché chez tous les peuples de l'antiquité. C'est pour cela qu'Ésaü dans l'Ancien Testament, Typhon et Mars dans la mythologie païenne sont appelés rouges. C'est pour cela aussi qu'une vache rouge devait être brûlée pour la purification d'Israël. En vain le grand prêtre confesse ses péchés et ceux du peuple sur le bouc qui doit être immolé; sa confession n'est point acceptée, le ruban rouge ne blanchit plus depuis que le peuple lui-même a demandé que le sang du juste tombât sur lui et sur ses enfants.

Le lendemain de l'exécution, on trouva toute grande ouverte la porte de Nicanor, devant laquelle Jésus dans son enfance avait été présenté au temple, sans que personne cependant l'eût ouverte; ce qui parut à tous un présage certain des calamités qui étaient réservées à la ville et au temple. L'historien Josèphe fait aussi mention de cet événement, sans toutefois, et probablement avec

intention, en indiquer la date précise, comme le fait le Talmud, plus sincère que lui en cette circonstance, et qui raconte que la porte qui s'ouvrit alors était la porte orientale du sanctuaire intérieur, qui était toute d'airain, et pesait tellement qu'il fallait vingt hommes pour la fermer et l'ouvrir, ce qui rend le fait bien plus extraordinaire encore. L'Évangile des Hébreux précise davantage encore cet événement en disant que le seuil supérieur du temple, dont les dimensions étaient énormes, se brisa, ce que saint Jérôme rappelait déjà à ses contemporains. Alors, continue le Talmud, le R. Jean, fils de Zachée, le Jean des Actes des apôtres, à la vue de ce prodige effrayant, s'écria : « O temple, ô temple, pourquoi t'é-« branles-tu ainsi? Hélas! le sort qui t'est réservé ne « nous est que trop connu. Zacharie, fils de Joiadas, l'a « prédit dans ces paroles : Liban, ouvre tes portes, afin « que le feu consume tes cèdres. » Toutes ces choses, en effet, étaient un présage certain qu'à partir de ce moment le judaïsme n'existait plus. Car, par suite des événements qui se passaient, de cette réprobation du temple où avait habité jusqu'ici la gloire de Dieu, le sanhédrin, comme le remarquent les talmudistes, quitta pour toujours la salle nommée Gazith; et, à partir de ce moment, l'honneur de la loi fut anéanti, puisque les juges en Israël perdirent à tout jamais le droit de juger d'après leurs propres lois.

A cette annonce solennelle de la fin de leur juridiction, de même que quarante ans plus tard, lorsque les sacrifices mosaïques cessèrent tout à coup, le peuple fut saisi d'épouvante. Tous, se couvrant d'un sac et de cendre, s'arrachaient les cheveux en criant : Malheur à nous! car

le sceptre a été ôté à Israël, et pourtant le Messie n'est pas encore venu! Toutes ces choses nous sont rapportées par les Juifs eux-mêmes. Le R. Zadoc, lorsqu'on lui annonça que les portes du temple s'étaient ouvertes d'elles-mêmes, et que l'abomination de la désolation était entrée dans le sanctuaire, se mit à jeûner et à faire pénitence, afin de conjurer les calamités qui menaçaient sa nation. Il vécut ainsi quarante ans, si bien qu'il était devenu comme un squelette vivant, et que le peuple ne l'appelait plus que l'infirme. Mais lorsque enfin les malheurs qu'il avait prévus fondirent sur Jérusalem, et qu'il vit que ses pénitences n'avaient servi de rien, il se résigna au sort de sa patrie, et se fit guérir des suites de ses jeûnes excessifs par les médecins de Titus, auprès duquel son extrême faiblesse lui fit trouver grâce. Toutes ces choses sont racontées dans le traité du Talmud intitulé *Taanith*. Les rabbins racontent que Titus entra dans le temple pendant l'incendie qui le consumait, et qu'il déchira le rideau du Saint des saints en disant : « Si tu es le vrai Dieu, viens et combats contre moi. » Ce n'est probablement qu'une calomnie contre cet empereur. Mais au reste, de même que, d'après la tradition, les portes du sanctuaire s'ouvrirent d'elles-mêmes sous le roi Salomon, lors de l'entrée de l'arche de Dieu, ainsi la Divinité, lors de la mort du Sauveur, abandonna son temple en criant : « Sortons d'ici, sortons d'ici. » Dieu fait assez entendre qu'il ne veut plus être adoré sous des symboles, et que son culte ne doit plus être célébré derrière un rideau, comme cela se fait néanmoins dans l'Église grecque.

Les rabbins comparent la Palestine à un œil. La mer dont elle est environnée en est le blanc, la tribu de Juda

en est le noir, Jérusalem la pupille, et dans celle-ci l'image, c'est le temple avec l'arche d'alliance sur laquelle reposait la Divinité. Mais cet œil était désormais obscurci : l'image de Dieu ne se réflétait plus en lui; et le peuple d'Israël était condamné à un aveuglement lamentable. Tels sont les prodiges qui eurent lieu à la mort du Sauveur; le soleil s'obscurcit en plein jour, la terre trembla et les tombeaux s'ouvrirent; le voile du temple se déchira; la lumière qui devait brûler sans cesse devant l'autel s'éteignit, comme signe que Dieu réprouvait désormais les sacrifices du peuple Juif; les portes du temple s'ouvrirent d'elles-mêmes, et le seuil se brisa, parce que le sanctuaire était voué à une ruine inévitable. Enfin le ruban écarlate du bouc émissaire cessa de blanchir, indiquant par là que la nation juive, marquée comme Caïn d'un signe indestructible, était condamnée comme lui à errer dans le monde entier.

CHAPITRE LXIII

Le Centurion confesse Jésus-Christ. Le Christ considéré comme médiateur.

« Le centurion qui était là vis-à-vis et ceux qui gar-
« daient Jésus avec lui, voyant qu'il était mort en pous-
« sant un grand cri, et considérant le tremblement de
« terre et toutes les autres choses qui arrivèrent encore,
« furent saisis d'épouvante et dirent : Vraiment cet homme
« était innocent. Mais le centurion rendit gloire à Dieu
« et dit : Vraiment celui-ci est le Fils de Dieu. » Cet aveu

du centurion, cette confession qu'il fait de la divinité de Jésus-Christ est le premier résultat du sacrifice et de la mort de l'Homme-Dieu. Ce païen avait bien entendu parler avant sa conversion des dieux et des fils de dieux. Mais ce n'était pas dans ce sens qu'il proclamait Jésus-Christ Fils de Dieu. Les figures étaient passées; le temps des types et des mythes n'était plus. Tous ces personnages que l'antiquité avait honorés comme dieux n'étaient qu'un reflet grossier, et impur bien souvent, de Celui dont il reconnaissait aujourd'hui la divinité. La réconciliation du genre humain avec Dieu était consommée. Les Juifs eux-mêmes, quoique leurs espérances à l'égard du Messie ne répondissent guère à ce qu'il devait être réellement, n'étaient pas toutefois complétement étrangers à l'idée d'un médiateur. On peut déjà le conjecturer par cela seul qu'ils donnaient au Messie le nom de *goël*.

On appelait proprement chez les Juifs *goël* ou rédempteur le plus proche parent qui, après la mort d'un père de famille, devait veiller à la conservation des biens qu'il laissait, racheter ses enfants s'ils étaient esclaves, recouvrer le bien qu'il avait dissipé, comme le portait expressément la loi au Lévitique, ch. xxv, venger le sang de son frère, etc. Or le Christ a bien voulu devenir notre frère pour racheter l'humanité, qui, par sa faute, était tombée sous l'esclavage du démon, et donner son propre sang pour nous racheter. De même donc que le goël était tenu d'épouser la veuve de son frère, pour lui susciter des enfants, ainsi le Christ a bien voulu contracter avec l'humanité déchue une nouvelle alliance, afin de susciter au Père céleste des enfants pour son royaume. Pour l'antiquité, il n'y avait point d'expiation sans sacrifice. Cette

idée, nous la retrouvons chez tous les peuples. Ce qui fait le fond de toutes les religions, c'est le sentiment que l'humanité a besoin d'être rachetée, et qu'elle ne peut l'être que par un homme innocent, comme l'indique déjà le rapport qui existe dans la langue latine entre ces deux mots *pius* et *piare*. Le paganisme tout entier vivait de cette foi. C'est ainsi que Sophocle fait dire à Œdipe ces paroles remarquables : « Une âme pure est en état de « satisfaire pour mille, par son sacrifice volontaire. » C'est pour cela que tant d'hommes se sont immolés volontairement pour expier une grande faute, ou pour sauver leur patrie. Il suffit de citer ici Codrus, Curtius, Decius Mus, etc. De là aussi ce sacrifice qu'Aristodème fait de son propre fils, sur l'ordre de l'oracle, et tant d'autres exemples de ce genre, jusqu'à ce qu'enfin le monde s'accorde à croire qu'un Dieu seul devenu homme peut accomplir la grande expiation.

Les Juifs eux-mêmes, comme nous le disions tout à l'heure, attachaient parfois à leur messie l'idée de médiateur. Ainsi, nous lisons dans le Sohar (3, fol. 100) : « La mort du juste expie les péchés du monde. » Et dans un autre passage du même livre (fol. 85, col. 346) : « Lorsque Israël demeurait encore dans la terre sainte, « l'immolation des victimes dans le temple éloignait des « hommes toute souffrance. Mais maintenant c'est le « Messie qui détourne ces maux des enfants des hommes. » Déjà le Talmud déclarait dans un sens tout chrétien que le Messie serait couvert de plaies, parce que c'est lui qu'Isaïe avait en vue dans ces paroles : « Il a porté lui-« même notre maladie, et chargé sur lui nos douleurs. » (*Sanhéd.*, fol. 98.) » Nous lisons encore dans le Jalkut

Rubeni, fol. xxx, 4 : « Le Messie porte les péchés d'Is-« raël. » Bien plus, nous lisons dans quelques écrits des rabbins d'une époque plus rapprochée de nous : « Le « Messie, fils de Joseph, s'offrira lui-même et livrera « son âme à la mort; et son sang réconciliera le peuple « de Dieu. » Nous lisons enfin dans le Neveh Schalom du R. Abraham ben Isak (I, 9, c. V) : « La purification « accomplie par le Christ effacera toutes les fautes, tous « les méfaits, et arrêtera le péché dont le genre humain « est l'esclave. Car, de même que c'est le premier homme « qui a péché, ainsi le Messie, comme un homme nou-« veau, détruira complétement le péché. »

Il est remarquable que le livre indien intitulé Barthas-hast annonce qu'un jour il viendra au monde à Scam-belam un brahme nommé Vischnu Jésus ou Jaschudu, qui rétablira la vérité et la vertu, et instituera un sacri-fice universel. De même que Philon appelle le Verbe divin : Roi, grand prêtre, archange, envoyé de Dieu, son Fils unique, un autre Dieu, ainsi les païens dési-gnaient par des expressions analogues le Sauveur qu'ils attendaient du ciel, et l'appelaient rédempteur, Fils de Dieu, etc. Ainsi les yeux du centurion, ouverts par la grâce, lui avaient fait reconnaître en Jésus le Fils de Dieu.

« Or tout le peuple qui était présent à ces scènes, et qui « fut témoin de ce qui arrivait, s'en retourna en se frap-« pant la poitrine. » Jésus avait donné son sang pour réconcilier le monde; et déjà il avait servi de médiateur entre le gouvernement et le peuple, entre Pilate et Hé-rode. Il avait délivré Barabbas, et converti l'un des deux larrons sur la croix. Bien plus, en mourant de la mort la plus cruelle, il préparait l'abolition de cette peine bar-

bare, et l'adoucissement de l'atroce pénalité de ces temps-là. En effet, dès que l'empereur Constantin fut sur le trône, il abolit pour toujours le supplice de la croix et la flagellation, afin d'honorer la mort cruelle du Rédempteur; et le monde romain tout entier lui en fut reconnaissant.

CHAPITRE LXIV

Importance et signification du jour où Notre-Seigneur est mort.

Le Fils de Dieu est mort sur la croix le jour de la préparation de la Pâque, le 14 nisan ou 15 avril de la quinzième année du règne de Tibère, l'an de Rome 782, ou 29 de l'ère chrétienne, un vendredi, puisque le sabbat de la fête coïncidait avec le sabbat de la semaine; vers la neuvième heure, ou vers trois heures après midi, au moment même où les prêtres, dans le portique du temple, immolaient par milliers les victimes pascales. Cette année était en même temps une année sabbatique; car on lit que l'année où Jérusalem fut détruite, et qui était la quarante-deuxième après la mort de Notre-Seigneur, était également une année sabbatique. Peut-être même cette circonstance était-elle la cause de l'horrible famine qui décima les Juifs à cette époque, tandis que les chrétiens émigrèrent à Pella, parce qu'on avait semé du blé dans les pays situés au delà du Jourdain. Le déicide une fois consommé, la foule du peuple, les docteurs de la loi et les anciens se retirèrent, afin de préparer le festin pascal. Les voyants parmi les Juifs avaient pressenti

que la rédemption d'Israël s'accomplirait en ce jour. Et ce n'est pas sans étonnement que nous avons trouvé dans le Talmud et dans les autres livres soit anciens soit modernes des rabbins les passages que nous allons citer.

Nous lisons dans le traité du Talmud intitulé *Rosch Haschana*, f. 11, 2 : « La rédemption future sera égale à « la première. » C'est pour cela que nos sages de bienheureuse mémoire ont dit : « Israël fut délivré autrefois « au mois de nisan; Israël sera délivré de nouveau au « mois de nisan. » C'est pour cela que les Juifs adressent à Dieu dans une de leurs prières les paroles suivantes : « Délivrez-nous de la chrétienté (mot à mot des volup- « tueux) au premier mois de l'année, c'est-à-dire au « mois de nisan, où votre communauté doit être déli- « vrée. » Et dans le commentaire qui accompagne cette pièce on lit : « Délivrez les Israélites du peuple impie au « premier mois de l'année, c'est-à-dire au mois de nisan, « où ils doivent être rachetés. » Nous lisons de plus dans un livre du R. Nephthali intitulé *Emeck Hammelek* (ch. XXXII, f. 141, 2) : « Nous avons une tradition pré- « cise qui nous enseigne que la rédemption aura lieu à « l'entrée du sabbat, c'est-à-dire la veille de la Pâque. » Or c'est le jour où Notre-Seigneur a été crucifié.

Aussi ce jour est-il chez les Juifs comme un mémorial et un abrégé de toute leur histoire. Il a un caractère mythique en ce sens que l'histoire et les prophéties convergent en lui d'une manière merveilleuse. C'est en ce jour, en effet, que les premiers-nés de la femme offrirent à Jéhovah leurs premiers sacrifices, et qu'Abel fut tué par Caïn. C'est en ce jour que Dieu fit alliance avec Abraham et lui ordonna la circoncision. C'est en ce

jour que Sara lui fut rendue par Pharaon et Abimélech, et qu'eut lieu la première plaie d'Égypte. C'est en ce jour que les trois anges du Seigneur lui promirent un fils; c'est en ce jour encore qu'un an plus tard Isaac naquit; et c'est en ce même jour que son père se disposa à l'immoler à Dieu. C'est en ce jour qu'Abraham vainquit les rois ses ennemis, que Sodome fut détruite, que Lot fut délivré, et que Melchisédech présenta l'offrande du pain et du vin. C'est en ce jour qu'Ésaü vendit à Jacob son droit d'aînesse, et qu'Isaac bénit Jacob. C'est en ce jour que Ruth vint à Bethlehem avec Néhémie; que Gédéon défit les Madianites, et que l'armée de Sennachérib fut anéantie par l'ange du Seigneur. C'est en ce jour qu'Esther trouva grâce aux yeux de son maître, et détourna du peuple d'Israël les calamités dont il était menacé. C'est en ce jour qu'Ananie, Misaël et Azarie furent délivrés de la fournaise, et Daniel de la fosse aux lions. Il convenait d'ailleurs au plan de la Providence que le jour où l'homme avait été créé fût en même temps celui de sa rédemption. Or c'est le sixième jour de la semaine qu'Adam vit la lumière du jour; et, d'après une ancienne tradition de l'Orient, c'est aussi le sixième jour de la semaine qu'il mourut. C'est pour cela que les mahométans célèbrent leur sabbat le vendredi; et ils croient que c'est aussi un vendredi qu'auront lieu la résurrection des morts et le dernier jugement. Par une coïncidence remarquable, c'est un vendredi encore, le 25 décembre 747, que Notre-Seigneur est né à Bethlehem.

CHAPITRE LXV

Mystère de la plaie sacrée du côté.

« Comme c'était précisément le jour de la préparation, « et que le grand sabbat allait commencer, les Juifs « prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes, et de « les faire ôter de la croix, afin que leurs cadavres ne « restassent point sur la croix pendant le sabbat. Les sol- « dats vinrent donc, et rompirent les jambes au premier, « puis au second qui était crucifié avec lui. Mais lorsqu'ils « vinrent à Jésus, et qu'ils virent qu'il était déjà mort, ils « ne lui rompirent point les jambes, mais un des soldats « lui ouvrit le côté avec sa lance, et aussitôt il en coula « du sang et de l'eau. Il y avait là aussi, loin de la croix, « ses parents et les femmes qui l'avaient suivi de Galilée; « et parmi elles Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques « le Mineur, et Salomé, mère des fils de Zébédée : et elles « virent tout cela. » Les anciens croyaient que la force de l'homme consiste dans ses genoux; et c'est pour cela qu'on rompait ordinairement les jambes aux crucifiés pour amener aussitôt la mort. Souvent on donnait à ceux qui étaient près de rendre le dernier soupir un coup de massue sur la poitrine, et c'était ce qu'on appelait le coup de grâce. Mais Jésus étant le véritable agneau pascal, aucun de ses os ne fut rompu. Ainsi devaient être accomplies ces paroles de l'Écriture : « Ils ne lui ont brisé aucun os: » et ces autres : « Ils verront Celui qu'ils ont transpercé. » Ce passage du prophète Zacharie est appliqué dans le Talmud, et par les rabbins Aben Esra et Kimchi, au messie

fils de Joseph, qui devait, croyait-on, venir et être tué avant le messie fils de David. Les Juifs n'ont commencé à interpréter dans un autre sens ce passage du prophète que depuis qu'ils ont senti combien il leur était défavorable. Mais les plus anciens rabbins, à qui la controverse avec les chrétiens n'avait point encore imposé ces sortes de précautions, commentaient cet endroit dans le sens que nous lui attribuons nous-mêmes. C'est Jéhovah qui parle là, disaient-ils, c'est Jévovah qu'ils ont transpercé.

Lorsque la mort arrive par le système musculaire, comme dans le crucifiement, ce qui reste encore de vie se manifeste jusque dans les derniers moments par des convulsions et des crampes. Mais le corps du Sauveur était dans un calme et un repos parfaits. Il avait gardé jusqu'au dernier moment l'usage de ses sens, et il était mort en poussant un grand cri. Pour s'assurer qu'il était mort, un des soldats lui donna le coup de grâce en lui perçant le côté gauche avec sa lance; et il en coula du sang et de l'eau. On peut entendre par là du sang aqueux, c'est-à-dire la partie séreuse du sang; car le sang s'était déjà décomposé, et la partie nommée *cruor* était coagulée : signe infaillible que la mort avait eu lieu, et que le corps commençait déjà à se refroidir; ou bien, si l'on entend par ces expressions qu'il coula du sang et de l'eau du péricarde, soit en même temps, soit successivement, c'est que le coup, dans ce cas, aura transpercé le cœur. Par conséquent le coup n'a pu être porté du côté droit, d'autant mieux qu'il était plus commode et plus naturel pour celui qui le donnait de frapper à gauche, puisque dans un coup régulier c'est le bras droit qui donne l'impulsion.

Mais il y avait ici un profond mystère. Deux fois, disent

les Juifs, Moïse frappa le rocher dans le désert; la première fois il coula du sang, et la seconde fois de l'eau. Or le rocher spirituel, dont l'autre n'était que la figure, c'était le Christ, selon l'expression du grand Apôtre. C'est par le sang et l'eau que l'ancienne alliance avait été fondée, car c'était avec du sang et de l'eau qu'on aspergeait le peuple qui devait être purifié. C'est dans le sang et l'eau que cette alliance est confirmée, et que la nouvelle alliance est scellée. « Le Christ, nous dit saint Jean, est venu par « l'eau et le sang; non par l'eau seulement, mais par l'eau « et le sang. Il y a trois choses qui rendent témoignage sur « la terre : l'esprit, l'eau et le sang; et ces trois sont une « seule chose. » L'esprit vital avait quitté le corps sacré du Sauveur; l'eau et le sang, qui sont comme le véhicule de la vie, devaient aussi couler de son côté ouvert. Avant ce jour il n'y avait sur la terre qu'un lieu parfaitement pur où Dieu fût adoré comme il voulait l'être : ce lieu c'était le temple de Jérusalem. Mais depuis que le sang du Fils de Dieu a coulé de la croix sur la terre, celle-ci est désormais purifiée; et il n'est point de lieu où l'on ne puisse adorer Dieu en esprit et en vérité. De même que, pendant le sommeil d'Adam, Ève, la mère des vivants, fut tirée de son côté, et lui fut donnée comme épouse, ainsi aujourd'hui, pendant que le Fils de Dieu est enveloppé dans les ombres de la mort, le sang et la vie de l'Église découlent de son côté ouvert, et c'est pour cela qu'elle est vraiment à lui, et qu'elle est la chair de sa chair, l'esprit de son esprit. La vie de l'Église lui vient des plaies de Jésus; et le progrès de ses enfants a pour principe leur union intime avec lui. L'évangéliste saint Jean, pour confirmer les faits qu'il vient de raconter, ajoute que celui qui

écrit ces choses était présent; et il répète cette affirmation dans le dernier chapitre de son Évangile, afin que personne ne puisse sans crime nier les faits qu'il rapporte. Il voulait aussi confondre par là les hérétiques nommés Docètes, qui, n'attribuant au Christ qu'un corps céleste et sans réalité, prétendaient ainsi qu'il n'avait souffert et n'était mort qu'en apparence.

CHAPITRE LXVI

Jésus est déposé de la croix.

« Or voici qu'un homme nommé Joseph, d'Arimathie, « ville de Judée, membre du conseil, personnage considérable, qui était disciple de Jésus, mais en secret par « crainte des Juifs, homme riche, juste et irréprochable, « qui attendait aussi le royaume de Dieu, vint hardiment « trouver Pilate et lui demanda le corps de Jésus. » Un homme nommé Joseph avait enveloppé le Sauveur dans ses langes à sa naissance; un autre Joseph devait l'envelopper dans son linceul et l'ensevelir. Arimathie, dont il est ici question, est la ville de Haramathaïm. Ce lieu s'appelle aujourd'hui Soba ou Sophim. Il est situé à quelques lieues à l'ouest de Jérusalem, et il ne faut pas le confondre, comme l'a fait saint Jérôme et comme le fait encore la tradition du pays, avec Ramla, près de Joppé, l'ancienne Rama Dan, ni avec Rama de la tribu de Benjamin. « Pilate, s'étonnant qu'il fût mort sitôt, fit venir le cen-« turion, et lui demanda s'il était déjà mort depuis long-« temps. Après avoir reçu le rapport du centurion, il fit

« présent du corps à Joseph, et ordonna qu'on le lui « remît. » Il y a ici dans le rapport de l'évangéliste une figure que l'on rencontre d'autres fois encore, et qui consiste dans une transposition de mots. Pilate demanda : « Est-il déjà mort ? » Et l'officier répondit : « Oui, déjà « depuis longtemps. » L'évangéliste, réunissant la demande et la réponse, dit simplement que Pilate demanda s'il était mort déjà depuis longtemps.

Les Romains, par prudence, comme le dit Philon, laissaient les Juifs ôter, suivant leur coutume, les cadavres de la croix avant le coucher du soleil, ou ils le permettaient du moins aux parents et aux amis de ceux qui avaient été crucifiés à Jérusalem. Le préteur est toutefois étonné que le Nazaréen soit mort si vite : la mort avait donc été violente et hâtée par les tourments atroces que Jésus avait soufferts. Ceci prouve clairement qu'il n'avait point sous ses pieds, pendant son supplice, d'appui où il pût se soutenir. Cet appui consistait dans une sorte d'escabeau appelé en latin *suppedaneum*. Bien moins encore y avait-il au milieu de la croix un siége comme on en mettait souvent dans les exécutions de ce genre, au rapport de saint Justin, de Tertullien et d'Irénée. Ce siége consistait dans une espèce de selle à deux cornes, ou de chevalet, que les Romains appelaient *arrectarius stipes*. Ce chevalet ne se mettait toutefois que lorsque les cadavres devaient rester sur la croix en proie aux oiseaux. Cette mort si prompte de Notre-Seigneur ne démontre pas moins évidemment que ce n'était pas avec des cordes, mais avec des clous qu'il avait été attaché. Les suppliciés, chez les Juifs, n'étaient point déposés dans un tombeau de famille ; mais le sanhédrin avait fixé deux endroits parti-

culiers pour leur sépulture : l'un pour ceux qui avaient été décapités, ou pendus, ou crucifiés; l'autre pour ceux qui avaient été lapidés et brûlés. Les os d'un criminel n'étaient réunis à ceux de ses pères qu'après l'entière putréfaction des chairs. Il fallait donc une permission et une faveur spéciales pour que Notre-Seigneur pût être enseveli dans un tombeau particulier. Cette permission, il est vrai, d'après le droit romain, s'accordait ordinairement sans difficulté, à moins qu'il ne s'agît d'un crime de lèse-majesté, comme celui pour lequel Jésus-Christ avait été condamné. Saint Marc remarque que Pilate fit présent à Joseph d'Arimathie du corps de Jésus. C'est qu'ordinairement cette faveur s'achetait, comme Cicéron le reproche à Verrès.

Pilate, en apprenant la nouvelle de la mort de Jésus, semble déjà comme poursuivi par le remords. Sa condamnation lui avait en effet été arrachée par la crainte de perdre sa place. Mais il ne jouit pas longtemps des honneurs et des profits de ce poste, à la conservation duquel il avait sacrifié le sang du juste. Bientôt, en effet, dénoncé à l'empereur, à cause de ses méfaits, par les Juifs et les Samaritains, il fut banni dans les Gaules, où, selon quelques-uns, il se perça de son épée dans un accès de folie.

Joseph enleva donc de la croix le corps de Jésus, soit en abaissant la croix elle-même, soit en y plaçant des échelles. C'était un usage chez les Juifs que les instruments qui avaient servi au supplice des criminels fussent enfouis à côté d'eux dans la terre en certains lieux déterminés. Cet usage avait lieu non-seulement pour la croix, mais encore pour les pierres, la corde ou l'épée, selon que

les criminels avaient été lapidés, ou pendus, ou décapités. On jetait même la plume avec laquelle on avait écrit la sentence, comme cela se fait encore en certains pays de l'Allemagne, parce que tous ces instruments de mort étaient aux yeux du peuple chargés de malédiction. Nous avons, relativement à cette coutume, le témoignage exprès du Talmud (*Sanhéd.*, f. XXXIV, 2); et elle répond à ceux qui prétendent que la découverte des croix par sainte Hélène est une pieuse supercherie. « Joseph s'en alla donc, muni « de cette autorisation, acheta de la toile et emporta le « corps de Jésus. Nicodème, qui était venu dès le com« mencement à Jésus, arriva aussi, apportant un mélange « de myrrhe et d'aloès d'environ cent livres. » Cette quantité de parfums paraît excessive pour embaumer un seul corps. Peut-être n'est-ce pas le poids, mais le prix qui est désigné ici. Et en effet le mot grec dont se sert l'Évangile est encore employé aujourd'hui par les Juifs comme monnaie dans leurs lettres de mariage, lorsqu'il s'agit de déterminer la dot. Au reste, nous ne devons pas trop nous étonner de cette profusion, car elle n'était pas sans exemple chez les Juifs. Ainsi nous lisons qu'Onkelos le targumiste brûla soixante-douze livres d'encens au convoi funèbre de Gamaliel. Nous lisons aussi au second livre des Rois qu'après la mort d'Asa, roi de Juda, on le mit sur un lit tout plein de parfums précieux qui étaient préparés avec un art admirable. Et Josèphe nous raconte qu'à la sépulture d'Hérode son corps était suivi de 500 esclaves et affranchis qui portaient des parfums.

CHAPITRE LXVII

Jésus est mis au tombeau.

« Ils prirent donc le corps et l'enveloppèrent avec des « parfums dans des linges blancs, comme les Juifs avaient « coutume d'ensevelir leurs morts. » Les Égyptiens aussi se servaient pour embaumer leurs morts de myrrhe, de casse et d'autres parfums, à l'exception d'encens toutefois; puis ils séchaient le corps dans du salpêtre, et l'enveloppaient tout entier de byssus. La piété envers les morts donne en général la mesure du sentiment religieux des différents peuples de l'antiquité, et même encore aujourd'hui elle peut servir à classer les confessions chrétiennes. Au reste, l'embaumement chez les Juifs ne différait de celui des Égyptiens qu'en un seul point : c'est qu'ils n'ouvraient point la cavité du vendre dans les cadavres, mais qu'ils enveloppaient ceux-ci dans des draps avec des parfums, dont il leur fallait pour cela une grande quantité lorsqu'ils voulaient faire les choses grandement. Pour ensevelir les corps des suppliciés, ils ne se servaient que des toiles usées avec lesquelles on avait enveloppé les rouleaux de la loi. C'est pour cela que l'évangéliste remarque expressément que Joseph et Nicodème ensevelirent à la hâte le corps du Christ dans des linges neufs, avec des aromates. Le fin lin ou le byssus était, au reste, l'étoffe la plus précieuse dont on pût se servir en ces circonstances; car il n'était pas permis d'ensevelir qui que ce fût dans la soie.

« Or il se trouvait un jardin dans le lieu où Jésus avait

« été crucifié, et dans ce jardin était un nouveau sépulcre « taillé dans le roc, où personne n'avait encore été placé. « C'est là qu'ils mirent Jésus en attendant, parce que « c'était le jour de la préparation pour les Juifs, et que le « sépulcre se trouvait tout près. Ils roulèrent une grosse « pierre devant la porte du tombeau, et s'éloignèrent, « car le sabbat était sur le point de commencer. » Les membres du grand conseil avaient en général leurs tombeaux à trois quarts de lieue environ de Jérusalem, du côté du nord, où l'on en voit encore aujourd'hui les restes. Mais Joseph plaça par honneur le corps de Jésus dans le tombeau de famille qu'il avait fait construire pour lui-même sur son propre bien. La pierre sépulcrale qu'ils roulèrent devant la porte s'appelait chez les Juifs *golal*. Nous l'avons déjà retrouvée au tombeau de Lazare. Le soleil baissait, le crépuscule du soir approchait, et l'on allait allumer les flambeaux du sabbat pour manger ensuite la pâque, qui venait de perdre son sens figuratif. Joseph et Nicodème furent donc obligés d'ensevelir à la hâte Jésus-Christ avant que les étoiles parussent au firmament. Toutefois ces personnages, quoiqu'ils eussent touché un mort, ne se crurent point souillés pour cela et incapables de manger l'agneau pascal; car ils reconnaissaient la divinité de Celui que les Juifs avaient crucifié, et le temps était venu pour eux de se déclarer ouvertement ses disciples.

« Les femmes qui étaient venues de Galilée avec Jésus, « Marie de Magdala et l'autre Marie, la mère de Jacques, « vinrent aussi. Elles regardèrent le tombeau, s'assirent « vis-à-vis pour voir où avait été mis son corps et com- « ment il avait été enseveli. De retour à la maison, elles

« préparèrent encore des aromates et des parfums; mais « elles se reposèrent pendant le sabbat conformément à « la loi. » On annonça alors du haut des créneaux du temple le double sabbat au son des trompettes. On se contenta donc de faire pour le corps du Seigneur ce qu'il était permis de faire, même le jour du sabbat, lorsque le mort était encore dans sa maison. On le lava, on l'enveloppa dans des linges avec des aromates, et l'on couvrit sa tête d'un suaire jusqu'à ce qu'on pût, le lendemain du sabbat, envelopper chaque membre en particulier, comme c'était la coutume, et achever l'embaumement.

CHAPITRE LXVIII

Mort de Judas.

Le ciel venait d'être réconcilié avec la terre par la mort du Fils de Dieu. Mais l'enfer emporta aussi en ce jour sa victime. En effet, « Judas le traître, voyant que « Jésus avait été condamné, se repentit, et rapporta les « trente deniers aux grands prêtres et aux anciens en « disant : J'ai péché en livrant le sang innocent. » Pendant que le grand conseil, représenté par les membres les plus furieux de ses trois colléges, traînait Jésus du prétoire chez Hérode, et de chez Hérode au prétoire, Judas, dans son désespoir, était allé trouver les princes des prêtres, qui, à cause du jour de la préparation, devaient être rassemblés dans le temple depuis le temps du sacrifice du matin jusqu'au soir. « Mais ceux-ci répondirent : « Que nous importe! C'est ton affaire. Alors il jeta les

« deniers dans le temple, s'enfuit, alla se pendre, tomba « par terre, creva par le milieu du corps, et toutes ses « entrailles sortirent, à la connaissance de tous les habi- « tants de Jérusalem. » Soit que le corps de Judas fût tombé aussitôt après sa mort du lieu où il s'était pendu, soit que sa chute n'arrivât que quelques jours après, les terribles jugements de Dieu sur lui furent évidents pour tous. Les Juifs croient que l'homme, après sa mort, doit subir sept jugements. Le premier a lieu lorsque l'âme sort du corps; le second, quand ses œuvres passent devant lui et crient contre lui; le troisième, quand le corps est déposé dans le tombeau; le quatrième, quand les os se détachent; le cinquième est le jugement des vers : car trois jours après la sépulture le ventre s'ouvre, les entrailles sortent, et on les lui frappe contre la figure en lui disant : « Prends ce que tu as donné à tes entrailles, ce que tu as mangé et bu tous les jours de ta vie, ce que tu n'as pas partagé avec les pauvres nécessiteux. » Depuis le troisième jour jusqu'au trentième, l'homme souffre dans ses yeux, dans ses mains, dans ses pieds, en un mot, dans son corps et dans son âme. Le sixième jugement est celui de l'enfer, et le septième consiste en ce que l'âme erre dans le monde entier, cherchant partout un lieu de repos, sans pouvoir le trouver, jusqu'à ce que le temps de sa peine soit fini.

« Or les grands prêtres prirent les deniers et dirent : « Il ne nous est pas permis de les remettre dans le trésor « du temple, car c'est l'argent du sang. Ayant donc déli- « béré, ils achetèrent de cet argent le champ d'un potier « pour y enterrer les étrangers. C'est pour cela que ce « champ s'appelle encore dans leur langue (en syriaque)

« Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang. » Ce champ, que l'on montre encore aujourd'hui, était situé dans la vallée des morts, au sud de Jérusalem et du côté de Bethléhem. Nous savons par Jérémie (xix) que Bethlehem était anciennement habitée en grande partie par des Potiers, et qu'elle avait pris de là le nom de Ville des potiers. Le sol de ce pays était donc argileux, et un tombeau n'y pouvait coûter bien cher. C'est là ce qui explique comment le prix pour lequel avait été vendu Notre-Seigneur put suffire à acheter un champ. Ainsi Jésus-Christ, après sa mort, exerçait encore la miséricorde envers les étrangers et les pèlerins qui n'avaient point de synagogue particulière à Jérusalem. Mais Judas aussi s'acquit un lieu pour sa sépulture avec le prix de son crime, comme saint Pierre le dit aux Actes (I, 18) : car il fut le premier à y être enseveli. Le nom d'Iscariote, que portait Judas, signifie : le Pendu ; il est donc probable que ce nom lui fut donné à cause du genre de mort dont il avait péri. « Ici encore « fut accomplie la parole du prophète : Ils ont reçu « trente deniers d'argent, prix de Celui qu'ils ont mis à « prix, selon l'appréciation des enfants d'Israël, et ils les « ont donnés pour le champ d'un potier, comme l'a « ordonné le Seigneur. »

L'évangéliste ne cite pas ici mot à mot les paroles de la prophétie ; mais il se contente d'en donner le sens, comme avaient coutume de le faire les Juifs en pareille circonstance. Mais saint Matthieu nomme ici Jérémie, tandis que ces paroles sont réellement de Zacharie. Au premier abord, on pourrait croire qu'il y a ici ou une erreur ou un manque de mémoire, tandis qu'un œil plus exercé y découvre la manifestation d'une loi historique que Light-

foot a découverte le premier. Les Juifs partageaient toute la Bible en trois parties, à savoir : la loi, les prophètes, les psaumes et les hagiographes. Mais parmi les prophètes, dit le Talmud, Jérémie occupe la première place, quoique Isaïe soit le plus ancien. Car, de même que le Livre des Rois finit avec la captivité, ainsi les Discours de Jérémie ne sont, pour ainsi dire, qu'une plainte continuelle sur la ruine de la nation. Et, de même qu'Ézéchiel commence par la captivité, et finit par la promesse d'un avenir consolant, ainsi Isaïe tout entier annonce la consolation. C'est pour cela qu'on a classé les prophètes de manière à unir ensemble, d'un côté ceux qui prédisent les malheurs, et de l'autre ceux qui annoncent la consolation. Et comme Jérémie se trouvait ainsi avoir la première place dans le canon des prophètes, saint Matthieu a nommé d'après lui le livre des prophètes tout entier.

« Le lendemain, qui était le jour d'après la préparation « du sabbat, » par conséquent le jour de la Pâque ou du grand sabbat, « les grands prêtres et les pharisiens vinrent « trouver Pilate ensemble, et lui dirent : Seigneur, nous « nous sommes rappelés que ce séducteur, lorsqu'il vivait « encore, a dit : Après trois jours je ressusciterai. Com- « mandez donc qu'on garde le sépulcre jusqu'au troisième « jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober le « corps, et ne fassent accroire au peuple qu'il est ressus- « cité d'entre les morts; car cette seconde erreur serait « pire que la première. Pilate leur dit : Vous avez des « gardes; allez donc, et gardez-le comme vous l'enten- « drez. Ils s'en allèrent donc, placèrent des gardes dans « le sépulcre, et scellèrent la pierre qui fermait la « tombe. » Ils se souvenaient, disaient-ils, de l'avoir

entendu dire qu'il ressusciterait trois jours après sa mort. Il est évident qu'ils faisaient allusion à cette parole du Sauveur, dont ils avaient fait contre lui leur principal sujet d'accusation : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai dans trois jours. » Pourquoi n'avaient-ils donc pas voulu comprendre dès le commencement le sens de ces paroles? C'est qu'alors ils avaient besoin d'un prétexte pour le faire condamner. L'aveu qu'ils font en ce moment à Pilate est un témoignage de l'infidélité des membres du sanhédrin. Leur demande met Pilate de mauvaise humeur, comme le prouve la réponse qu'il leur fait. Ils font donc occuper le sépulcre du Sauveur par des soldats pris de la garde du temple, de cette même garde qui s'était emparée de Jésus et l'avait fait prisonnier.

CHAPITRE LXIX

Le grand Jour de la fête.

Dès le matin du premier jour de la Pâque, qui s'appelait par excellence la fête, tout le peuple se rassembla dans le temple pour offrir le sacrifice pacifique de la *chagiga*, qui consistait en brebis et en bœufs, que l'on mangeait le soir dans des festins joyeux. Ce jour était en même temps, cette année-là, le jour du sabbat; mais la *chagiga*, de même que tous les sacrifices dont l'époque était déterminée par la loi, l'emportait sur le sabbat. Le soir on apporta de la vallée de Cédron les prémices de la récolte de l'orge. Une députation du sanhédrin se rendit dans la vallée, où s'étaient réunis également, de toutes

les villes voisines, des députations des divers corps de métiers. La première gerbe d'orge fut coupée avec beaucoup de cérémonies par celui qui était chargé de cet office, et mise dans une corbeille. Puis une procession nombreuse se mit en marche pour retourner à Jérusalem. A la tête de la procession marchait la victime pacifique. C'était un bœuf aux cornes dorées, et qui avait été soigneusement nettoyé avec un faisceau de branches d'olivier. Puis venaient, au milieu des chants et du son des flûtes, les prêtres de semaine, les membres du grand conseil, les députations des villes, et enfin le peuple. Les personnages les plus considérables et les grands dignitaires de la capitale, les inspecteurs et les trésoriers du temple vinrent à leur rencontre jusqu'aux portes de la ville. Ils étaient suivis des confréries de métiers, qui venaient saluer leurs confrères des villes voisines. La procession continua ainsi jusqu'à la montagne du temple. Là un des personnages les plus considérables prit la corbeille avec la gerbe qu'elle renfermait, et la porta sur ses épaules jusqu'au temple. Les lévites se tenaient sous les portes du vestibule, et entonnèrent, à l'arrivée de la procession, le choral commençant par ces paroles du psaume XXIX : « Louange au Seigneur, parce qu'il m'a exalté, et n'a pas permis que mes ennemis triomphassent sur moi. » Puis la procession chanta les répons tirés du Deutéronome, chap. VI. Le prêtre prit ensuite la corbeille, et la plaça sur l'autel devant le Seigneur. La moisson était ainsi ouverte légalement pour cette année. Elle durait sept semaines, et finissait à la Pentecôte. Au reste, l'offrande des gerbes était un usage commun à tous les peuples, et le résultat d'un commandement de Dieu fait à l'homme

dès l'origine. Nous le retrouvons chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Romains, et même chez les peuples du Nord. Mais le Père céleste avait une bien autre moisson à recueillir. Encore quelques jours seulement, et il allait ramasser dans ses greniers les prémices de tous les peuples. Pendant toute la semaine de la fête, on immola encore chaque jour en holocauste deux taureaux, un bélier et sept agneaux d'un an, et un bouc comme victime expiatoire pour le peuple, pendant que le véritable agneau pascal, et la seule victime vraiment expiatoire, venait de répandre son sang pour le monde.

CHAPITRE LXX

Des Actes de Pilate.

Ainsi les Juifs passèrent le premier jour de la fête dans l'allégresse, après s'être débarrassés du Messie, dont ils redoutaient l'influence sur le peuple. Ils annoncèrent alors, soit par lettres, soit par des messagers, la nouvelle de la mort du prétendant nazaréen aux synagogues étrangères, comme c'était la coutume en Israël. Pilate, de son côté, fit sur cet événement son rapport à Rome; car les gouverneurs et les procureurs étaient obligés d'instruire l'empereur leur maître de tous les événements importants qui se passaient dans leur province, comme nous le voyons à propos de saint Paul dans les Actes des apôtres. Que Pilate ait instruit réellement l'empereur Tibère de la mort du Christ et des événements merveilleux qui l'accompagnèrent, nous avons à ce sujet le témoignage una-

nime de la tradition. Cette nouvelle extraordinaire arrivée de la Judée, l'éclipse de soleil, le bruit qu'avait fait à Rome parmi le peuple et jusque dans le palais de l'empereur ce cri prodigieux poussé dans l'île de Paros : Le grand Pan est mort! tout cela, joint à l'édit par lequel l'empereur chassa tous les Juifs de Rome en ce même temps, contribua à répandre parmi les chrétiens cette tradition que Tibère avait proposé en plein sénat de placer le Christ au nombre des dieux, comme aussi qu'Alexandre Sévère et Philippe l'Arabe avaient penché vers le christianisme. Les Juifs rapportent aussi, pour des raisons analogues, de l'empereur Antonin, que, par suite de l'amitié intime qu'il avait contractée avec Juda, fils et successeur du nasi Simon ben Gamaliel II, il s'était fait circoncire, et professait en secret la religion juive. Au lieu d'Antonin, c'est d'Héliogabale qu'ils voulaient parler; car Dion raconte qu'il se fit circoncire et s'abstint de la viande de porc, deux pratiques que l'on retrouve dans beaucoup de cultes païens.

Tibère n'a jamais pensé à une apothéose du Christ. Il est bien vrai qu'il chassa cette même année, ou l'année suivante, les Juifs de Rome, et qu'il les enrôla dans les armées de l'empire; mais ce fait n'a aucun rapport avec la mort de Notre-Seigneur. Toutefois, c'est une vérité historique, et les talmudistes eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de la reconnaître avec douleur, que les Juifs, après cet événement, quarante ans avant la ruine de leur nation, c'est-à-dire un an juste après la mort de Jésus-Christ, perdirent pour toujours le droit de vie et de mort, même dans les choses spirituelles. Or cet événement doit avoir eu pour cause le tumulte excité dans le peuple par

le sanhédrin, afin d'arracher à Pilate la condamnation de Jésus-Christ. Car, quoique plus tard encore il se soit fait une ou deux exécutions, celles-ci n'eurent lieu que dans une sorte d'émeute, et eurent pour suite immédiate la déposition du pontife par le gouverneur. Les savants allemands, je le sais, ont toujours peur d'attribuer une trop grande importance à la vie du Christ, et dans les circonstances de ce genre ils aiment mieux sauter à pieds joints sur un fait décisif en faveur du christianisme que d'être forcés, en l'avouant, d'en tirer les conséquences qu'il renferme; et ils le font d'autant plus facilement que jusqu'ici on n'a presque rien su de la vie de Jésus-Christ dans ses rapports avec l'histoire profane. Mais, pour l'incrédule le plus déterminé, comment un homme qui a changé complétement la face de l'ancien monde, dont la religion remplit depuis dix-huit siècles l'univers, peut-il avoir passé inaperçu de ses contemporains, sans laisser aucune trace de sa vie? Est-il possible qu'il soit ce que les rationalistes et les mythiques en ont voulu faire? Le christianisme est son œuvre; car le fondateur d'une religion n'est pas le produit des fidèles qui l'ont embrassée, pas plus que l'effet ne peut produire sa cause. Cette pensée suffit à elle seule pour dissiper tous les rêves des sceptiques. Ainsi, un an après la mort de notre divin Sauveur, le sanhédrin perdit sa juridiction, dont il venait de faire un si déplorable abus. Les princes et les pères du grand conseil quittèrent alors pour toujours la salle de Gazith, où ils avaient jusqu'ici jugé près de l'autel, conformément à leurs propres lois, et gouverné spirituellement Israël.

CHAPITRE LXXI

Le Christ aux limbes.

« Le Christ a souffert pour nos péchés, le Juste pour « les injustes, afin de nous conduire à Dieu. Il était mort « dans la chair, mais son âme vivait; et avec cette âme « il vint aussi porter le message aux esprits captifs, afin « que, jugés selon la chair parmi les hommes, ils vivent « pour Dieu selon l'esprit; à ces esprits qui avaient été « incrédules autrefois, lorsque les attendait la patience « de Dieu, aux jours de Noé, quand on bâtissait l'arche « dans laquelle peu, c'est-à-dire huit personnes seule- « ment, furent sauvées du déluge. » (1re Épître de saint Pierre, III, 18.) Les Juifs reconnaissaient deux limbes ou *scheol*, correspondant au double paradis dont nous avons parlé plus haut. Le plus profond de ces limbes avait sept abîmes, gouvernés chacun par un mauvais ange. C'est là que devaient être précipités les gentils, ou les soixante et dix peuples de la terre, pour y être enveloppés dans une nuit éternelle, et y être brûlés par un feu inextinguible. Ce lieu était aussi destiné aux Israélites impies qui avaient négligé les prescriptions mosaïques. Mais, avant d'y descendre, les traces de la circoncision devaient disparaître chez eux, parce que, dans les desseins de Dieu, aucun circoncis ne pouvait tomber en enfer. Dans le scheol, ou l'enfer supérieur, devaient être bannis tous les Israélites coupables de quelque péché, et quelques justes gentils, mais en petit nombre, jusqu'à ce qu'ils se fussent purifiés de toutes leurs souillures dans le fleuve de feu

appelé *dinur*. C'est alors seulement qu'ils pouvaient entrer dans le paradis inférieur, qui n'était séparé de l'enfer supérieur que par un mur très-mince. Là, délivrés de toute souffrance, ils attendaient avec d'ardents désirs la venue du royaume de Dieu. C'est là que le Christ promit au bon larron qu'il le retrouverait après sa mort, comme l'enseignent les plus anciens Pères de l'Église.

On croyait toutefois que ceux qui étaient encore dans le purgatoire ou dans l'enfer supérieur recevaient quelques soulagements les jours de sabbat, comme aussi aux jours où la lune se renouvelait, dans l'année jubilaire, et enfin trois fois par jour pendant la prière, qui se faisait le matin, à midi et le soir. De plus, chacun rachetait ses parents défunts en priant sur leur tombe, et pouvait secourir les autres membres de sa famille par une prière nommée *zadik hadin*, dont on vantait beaucoup l'efficacité. C'est pour cela que Barsilaï dit : « Je veux mourir « dans ma ville, parce qu'il est avantageux aux défunts « que leurs amis viennent visiter leur tombe, afin d'im- « plorer pour leur âme la miséricorde divine. » Outre cela, avant la ruine de Jérusalem, on priait aussi pour les étrangers défunts chaque jour de sabbat. Les Juifs étaient persuadés que les âmes des morts goûtent quelque joie du paradis pendant le temps pascal, à l'époque de la nouvelle année et à la fête des Expiations, parce que les fidèles à ces époques observent mieux les préceptes divins. Mais ce sont surtout les âmes purifiées par le feu du purgatoire dont les prières et l'intercession sont utiles aux défunts qui souffrent encore, et même aux vivants. C'est pour cela que Dieu, exhalant sa colère contre Jérusalem par la bouche de Jérémie (ch. xv, vers. 1), dit :

« Quand même Moïse et Samuel se présenteraient devant « moi, mon cœur n'est plus pour ce peuple. » C'est pour cela encore que, dans la parabole du mauvais riche, celui-ci s'adresse à Abraham du fond de l'enfer, et lui crie : « Père, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, « pour qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt et « rafraîchisse ma langue; car je souffre cruellement dans « cette flamme. » Mais les Juifs croyaient que les petits enfants étaient, aussi bien que les incirconcis, exclus du nombre des héritiers du salut à qui la prière peut être utile. Le Talmud est formel sur ce point. Les docteurs se demandaient quand un enfant commence à avoir des droits à la béatitude. Sur ce point les avis étaient partagés. Les uns disaient : dès qu'il est né; les autres : dès qu'il commence à bégayer; d'autres : du moment où il est conçu; d'autres encore : dès qu'il est circoncis; quelques-uns enfin : dès qu'il peut dire *amen*.

Ces différences viennent en partie de l'opinion qu'on avait adoptée sur la formation de l'âme humaine. Cette opinion des Juifs a quelque rapport, on le voit, avec la doctrine catholique, qui exclut du ciel où l'on jouit de la vue de Dieu, les enfants qui meurent sans baptême, et leur assigne pour demeure un lieu particulier qu'elle appelle les limbes des enfants.

Il est remarquable, au reste, que les païens eux-mêmes croyaient que les âmes des enfants habitaient un lieu particulier aux portes de l'enfer, comme on peut le voir au livre VI de l'*Énéide*, vers. 425. Et l'on peut dire même que la foi des peuples païens sous ce rapport se rapproche beaucoup de celle des Juifs, surtout si nous prenons pour mesure les œuvres morales de Plutarque, chez qui, il est

vrai, la spéculation atteint une telle hauteur qu'on pourrait parfois le prendre pour un chrétien. C'est pour cela que Plutarque est de tous les auteurs classiques celui qui mérite le plus d'être recommandé dans les écoles. Ainsi nous lisons dans son livre sur le *Délai de la vengeance divine*, XVII : « Crois-tu qu'Apollon, s'il savait que les « âmes des mourants se dissipent comme un nuage ou « une fumée dès qu'elles ont quitté leur corps, prescri« rait tant de sacrifices pour les défunts, tant de marques « d'honneur envers les morts, et qu'il se jouerait ainsi « de la crédulité des hommes. Pour moi, je ne cesserai « de croire à l'immortalité de l'âme que lorsqu'un autre « Hercule aura enlevé le trépied de la Pythie et détruit « cet oracle. La foi à la divine Providence et celle à l'im« mortalité de l'âme humaine reposent sur le même prin« cipe; et celui qui nie l'une de ces vérités doit renoncer « à l'autre. Si donc l'âme dure après la mort, il est « encore plus probable qu'elle recevra alors sa récom« pense ou son châtiment. Elle doit combattre en cette « vie comme un vaillant guerrier; et, après la lutte, elle « sera récompensée comme elle l'aura mérité. »

C'est pour cela que les païens appelaient les défunts : les pauvres et les misérables, à cause de l'incertitude de leur état. Mais leurs idées sur le séjour de ces pauvres âmes étaient obscures et confuses, comme le comporte d'ailleurs la nature de cet objet. Ils leur attribuaient ordinairement pour demeure l'air, ou plus souvent encore l'intérieur de la terre, et ils appuyaient cette opinion sur les évocations de morts qui avaient lieu souvent à cette époque. Il y avait alors en effet plusieurs oracles où les âmes des défunts étaient évoquées du monde inférieur, et inter-

rogées sur l'avenir. Un de ces oracles était à Héraclée en Bythinie, où Pausanias conjura un jour par des sacrifices une jeune fille de Byzance qu'il avait tuée, et qui lui annonça sa mort prochaine. Il y avait un autre oracle de ce genre dans la grotte de Trophonius, en Béotie. On rapporte aussi que Callondes alla à Tanérum, où les Grecs plaçaient l'entrée de l'*orchus*, afin de se réconcilier avec l'âme du poëte Archiloque, qu'il avait tué dans un combat, tandis que les Spartiates firent venir même d'Italie des hommes habiles à évoquer les âmes, pour qu'ils pussent, par le moyen de certains sacrifices, conjurer l'ombre de Pausanias.

Sous le langage symbolique ou mythologique de l'antiquité païenne, relativement à l'état des âmes après la mort, il est facile à un œil exercé de reconnaître qu'elle admettait après cette vie deux demeures où les hommes étaient punis pour leurs mauvaises actions. Dans l'une de ces demeures l'âme expiait ses fautes par des peines temporaires, qui lui rendaient sa pureté primitive; et dans l'autre elle était vouée à des supplices éternels. Et même on peut dire que le paganisme n'était en quelque sorte qu'un état habituel de vision, et dans lequel l'homme, mis continuellement en rapport avec le monde inférieur par le moyen des oracles, était devenu, pour ainsi dire, familier dans ces sombres domaines, jusqu'à ce qu'enfin la lumière éternelle fût venue aussi éclairer l'autre monde, et détruire l'autorité des oracles. Mais il fallait pour cela que le Christ descendît dans le monde inférieur. Ces idées sur l'état des âmes après la mort, nous les retrouvons particulièrement dans la philosophie de Platon, qui, entre le Tartare et les Champs-Élysées, c'est-à-dire entre l'en-

fer et le paradis, admet aussi un état intermédiaire ou un purgatoire, qu'il nomme *hadès*, où les âmes qui n'ont pas été entièrement purifiées sur cette terre sont délivrées et nettoyées de toutes les convoitises sensibles et de toute souillure, reçoivent le pardon de ceux qu'ils ont offensés sur la terre, et se préparent ainsi à la gloire des esprits bienheureux. Virgile a exprimé ces idées avec le charme qui lui est propre, dans un passage remarquable de son *Énéide*, l. VI, v. 743, que saint Augustin invoque lui-même dans la *Cité de Dieu*, 71, 13.

C'est à propos de ce lieu intermédiaire que les rabbins juifs enseignent que l'âme est purifiée dans le feu après qu'elle en sort avec le secours de Michel, le grand prêtre d'en haut, qui présente à Dieu les âmes des justes. Et comme l'enfer entoure le paradis de ses flammes, tous, même les justes, doivent passer par elles. Il n'est pas jusqu'à Moïse que Satan n'ait disputé à l'archange saint Michel, quoique Dieu lui ait arraché l'âme de ce grand prophète. Ce que Maimonides dit à ce sujet est digne de remarque. « Tous les hommes, dit-il, se partagent en « trois classes : ceux qui sont parfaitement bons, et ceux « qui sont entièrement mauvais, et enfin ceux qui sont « entre les deux. Cette loi gouverne l'univers tout entier. » Ainsi nous retrouvons dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament la foi constante au ciel, à l'enfer et au purgatoire. C'est dans le purgatoire qu'étaient les patriarches qui attendaient depuis de longs siècles la venue du Messie. Ils y étaient exempts de souffrances, et c'est pour cela que le lieu de leur demeure était aussi appelé le paradis inférieur ; ou plutôt leur seule souffrance était l'ardeur et l'impatience avec laquelle ils désiraient le

royaume de Dieu. C'est ce que nous trouvons très-bien exprimé dans le livre *Colbo*, fol. 136, 4 : « Tous les « deux jours, » est-il dit, « à chaque jour de sabbat et de « fête, les patriarches et les dix tribus, Moïse, Aaron, « David et Salomon, avec tous les rois d'Israël et de la « maison de David, se présentent devant le Messie, et « pleurent avec lui en lui disant : Gardez le silence, « et appuyez-vous sur votre Créateur, car la fin est proche. « Coré vient aussi à lui avec Dathan et Abiron, et ils lui « disent : Quand viendra la fin des merveilles? Quand « nous réveillerez-vous, et nous tirerez-vous des abîmes « de l'enfer ? Mais il leur répond : Allez trouver vos « pères, et interrogez-les. Ils se sentent comme foudroyés « par ces paroles, et n'interrogent point leurs pères. Mais « le rabbin Josua ben Levi, qui était contemporain du « Christ, étant venu aussi après sa mort vers le Messie, « celui-ci lui demanda : Que font les hommes dans le « monde d'où tu viens? Et il lui répondit : Ils vous at- « tendent tous les jours. Il se mit alors à pleurer tout « haut. »

Ceci nous ramène au passage de saint Pierre cité plus haut, où l'apôtre insiste sur ces paroles, que le Christ s'est manifesté dans le monde inférieur à ceux qui avaient expié leur incrédulité dans les eaux du déluge. Pour bien comprendre ce passage, il faut savoir que les Juifs excluaient du bienfait de la rédemption et de la béatitude ceux qui avaient péri par le déluge; ceux qui avaient vécu au temps de la dispersion des peuples; les habitants de Sodome; les Israélites qui avaient péri dans le désert; Coré et ses partisans, enfin les dix tribus d'Israël. Le déluge a été regardé dès le commencement par l'Église

comme un baptême préfiguratif. D'un autre côté, le monde ancien a toujours cru que celui qui se repent de ses péchés, et souffre avec patience les châtiments que Dieu lui envoie, peut espérer d'être délivré de la mort éternelle. Saint Pierre combat donc dans son Épître ce particularisme étroit et orgueilleux des Juifs et des judaïsants, qui voulaient rétrécir le bienfait de la rédemption, et ne lui reconnaissaient point ce caractère universel qui fait que le Christ a réconcilié à Dieu et purifié par son sang, comme dit saint Paul, ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre, le monde supérieur et le monde inférieur, les hommes qui étaient déjà morts et ceux qui devaient naître, le peuple juif et tous les peuples païens. De même que le Christ a voulu se soumettre au baptême et à la mort, ainsi devait-il se soumettre encore à la dernière condition de l'humanité déchue par le péché, et descendre, comme tous les autres hommes, dans le monde inférieur, afin que la substitution dont il s'était chargé pour nous fût parfaite ; et c'est sur cette dernière victoire contre la mort que repose la certitude de notre résurrection. Pour honorer la descente du Sauveur dans les enfers, une pieuse coutume s'était introduite en Allemagne, et il n'y a pas bien longtemps encore qu'elle a disparu. Tous les ans, pendant les trois derniers jours de la semaine sainte, la noblesse visitait les hospices des malades, des incurables, des lépreux et des orphelins. Elle allait frapper à la demeure du pauvre, afin de soulager la misère de ceux qui souffraient en cette vie et de les faire participer en quelque manière au bienfait de la rédemption.

CHAPITRE LXXII

La Résurrection. 16 nisan ou 17 avril.

Les disciples du Crucifié, devenus orphelins par sa mort, avaient passé dans le deuil et les larmes le premier jour de la Pâque. Les apôtres, à l'exception de Pierre et de Jean, avaient, dans un premier moment d'effroi, pris la fuite; et même Thomas Didyme, craignant la persécution des Juifs, s'était, à ce qu'il paraît, caché bien loin; et ce ne fut qu'après plusieurs jours que, revenu de sa terreur, il osa retourner à Jérusalem. Mais bientôt le plus grand nombre, se rappelant et leur vocation et leur devoir, s'étaient retrouvés çà et là dans la ville, sans qu'aucun d'eux sût d'abord ce que les autres étaient devenus, ni qu'on avait placé des gardes au tombeau du Sauveur. « Or voici qu'il se fit un grand tremblement de terre; car l'ange du Seigneur descendit du « ciel; et, approchant, il roula la pierre et s'assit dessus. « Son visage était comme l'éclair, et son vêtement comme « la neige. Et voici que les tombeaux s'ouvrirent, et que « beaucoup de corps de saints qui étaient endormis se « levèrent, et sortirent de leurs sépulcres après sa résurrection, et vinrent dans la ville sainte, où ils apparurent à plusieurs. » On pourrait, dit un voyageur de notre temps, en considérant la vallée de Josaphat, les collines nues qui l'entourent, les tombeaux renversés, brisés et à demi ouverts que l'on y trouve épars çà et là, on pourrait croire que la trompette du jugement a déjà

retenti dans ce lieu, et que la vallée de Josaphat va rendre les morts qu'elle renferme en son sein.

Les incrédules ont prétendu qu'il fallait voir un simple mythe dans cette prétendue résurrection d'un grand nombre de saints, racontée dans l'Évangile, parce que, disent-ils, d'après saint Paul, le Christ est les prémices de la résurrection. Ils n'ont pas remarqué que saint Matthieu dit expressément que ces corps sont sortis de leur tombeau après la résurrection du Sauveur. Le Christ est le commencement de la résurrection, le premier-né d'entre les morts. Sous Josué, chef d'Israël, le soleil s'était arrêté au firmament pendant trente-six heures. Pendant trente-six heures, Jonas avait demeuré dans le ventre de la baleine ; pendant trente-six heures aussi, l'âme du Sauveur demeura dans les enfers. C'est pour cela que, dans la primitive Église, on observait un jeûne rigoureux de quarante heures, du vendredi saint au jour de Pâques, d'autant plus que, d'après une ancienne tradition, les apôtres n'avaient rien pris pendant tout ce temps. Les heures de la douleur et du deuil sont passées; car déjà les élus du Seigneur, sortant de leurs demeures, participent à la gloire de sa résurrection et apparaissent aux hommes. Le fait de ces apparitions est tellement certain, que bientôt Hyménée et Philète en Asie enseignèrent que la résurrection avait déjà eu lieu, et qu'il n'y en avait plus d'autre à attendre. Et saint Paul combat cette erreur dans sa seconde Épître à Timothée (II, 18).

CHAPITRE LXXIII

Apparitions du Christ.

Notre-Seigneur ressuscita au moment où l'aurore commençait à poindre. « Les gardes tremblèrent de frayeur, « et devinrent comme morts. Le jour de la fête étant « donc fini, comme le sabbat était passé, et que le pre-« mier jour de la semaine commençait, Marie-Made-« leine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent « des aromates pour aller l'embaumer. » C'est le samedi soir, après la fin du sabbat, qu'elles se procurèrent chez les marchands de Jérusalem les parfums dont elles avaient besoin. Elles en avaient déjà acheté une partie le soir même de la mort de Jésus, immédiatement avant le commencement de la fête, comme le rapporte saint Luc (XXIII, 56); car elles ne pouvaient rien faire pendant le grand sabbat de la fête. Il ne leur était pas même permis de sortir; c'est pour cela qu'elles ne savaient rien encore de la garde qu'on avait mise au tombeau de Jésus. Leur généreuse conduite en cette circonstance prouva que bien souvent les femmes ont plus de cœur et de courage dans le malheur que leur sexe ne semble le comporter. « Le « premier jour de la semaine, de très-bonne heure, lors-« qu'il ne faisait pas encore jour, Marie-Madeleine vint « au tombeau, et vit que la pierre avait été ôtée du sé-« pulcre. Elle courut donc vite, et ayant trouvé Simon-« Pierre et l'autre disciple que Jésus aimait, elle leur dit : « Ils ont enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne « savons où ils l'ont mis. Pierre et l'autre disciple se hâ-

« tèrent donc d'aller au tombeau. Tous deux coururent
« ensemble ; mais l'autre disciple courut plus vite que
« Pierre, et arriva le premier. Il se pencha pour regarder,
« vit les linges étendus, mais ne descendit point. Simon-
« Pierre vint après lui ; il descendit dans le caveau, vit
« les linges étendus, et le suaire dont on avait couvert la
« tête de Jésus. Le suaire toutefois n'était pas avec les
« linges, mais dans un autre endroit, et plié. L'autre
« disciple, qui était venu le premier au tombeau, descen-
« dit aussi, vit la même chose, et fut de la même opi-
« nion ; car ils n'avaient pas encore compris l'Écriture
« lorsqu'elle dit qu'il devait ressusciter d'entre les morts.
« Les disciples retournèrent ensuite chez eux, tout éton-
« nés de ce qui venait d'arriver. »

Les tombeaux des grands en Judée étaient taillés dans le roc, et se trouvaient ordinairement sur leurs propriétés. La cour du sépulcre était une place libre surmontée d'une coupole : au milieu était une grille qui entourait l'ouverture par laquelle on descendait le cercueil dans le caveau. C'est là que Jean se pencha pour regarder, et qu'il vit les linges au fond du caveau, pendant que Pierre, descendant l'escalier qui était à côté, entrait le premier dans la crypte. Celle-ci avait ordinairement sept coudées de profondeur, de quatre à six coudées de long sur six ou huit de large. On comptait d'habitude huit tombeaux pour un caveau de famille, trois d'un côté, trois de l'autre, et deux en face de l'entrée : ou bien encore treize tombeaux, quatre à droite, quatre à gauche, trois devant et un de chaque côté de l'entrée. Il y avait au milieu un espace libre pour les porteurs qui descendaient le cercueil. Le père de famille était toujours placé vis-à-vis de l'entrée du caveau, dans

la partie postérieure de la crypte. Quant à la tombe elle-même, où était déposé le corps, elle avait six pieds de profondeur, six pieds et demi de long et trois pieds de large. C'est là qu'on déposait le corps, puis on fermait l'ouverture avec la pierre sépulcrale. Une lampe funéraire était suspendue à la voûte du caveau. Tel était le tombeau de Lazare, où Jésus descendit; tel était aussi le sépulcre de notre divin Sauveur.

« Or Marie se tenait en dehors devant le tombeau, et « pleurait. Comme elle se penchait en pleurant pour « regarder dans le caveau, elle aperçut deux anges vêtus « de blanc, qui étaient assis à l'endroit où avait été mis « le corps de Jésus, l'un à la tête, et l'autre aux pieds, » c'est-à-dire dans la même position où étaient les chérubins de l'arche d'alliance pendant que la Divinité y habitait. Le tombeau proprement dit où fut mis le corps du Seigneur avait lui-même la grandeur de l'arche d'alliance. « Et ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle « leur répondit : Ils ont enlevé mon maître, et je ne sais « où ils l'ont mis. Et comme, après avoir dit ces mots, « elle se retournait, elle vit Jésus debout devant elle, sans « savoir toutefois que c'était lui. Jésus lui dit : Femme, « pourquoi pleures-tu, et qui cherches-tu? Elle, persua- « dée que c'était le jardinier, lui dit : Maître, si vous « l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, afin que « j'aille le chercher, » pour l'embaumer sans doute. « Mais Jésus lui dit : Marie! Elle se tourna alors vers lui, « en disant : Rabboni, c'est-à-dire : mon Maître. » Puis elle tomba à ses pieds pour lui baiser les genoux, comme c'était la coutume chez les Orientaux et les Grecs lorsqu'on voulait témoigner à quelqu'un une profonde vénération.

« Mais Jésus lui dit : Ne me touche pas, car je ne suis « pas encore monté vers mon Père; mais va trouver mes « frères, et dis-leur que je vais à mon Père et votre Père, « à mon Dieu et votre Dieu. Marie-Madeleine s'en alla « donc annoncer ce qu'elle avait vu aux disciples et à « ceux qui avaient été avec lui, et qui maintenant étaient « dans le deuil, et leur dit : J'ai vu le Seigneur, et voici « ce qu'il m'a dit. Mais eux, entendant dire qu'il vivait et « qu'il avait été vu par elle, ne voulurent point le croire. « Or, comme le soleil se levait, Jeanne, femme de Chusa, « Marie mère de Jacques, et Salomé vinrent au tombeau; « et elles se disaient l'une à l'autre : Qui nous ôtera la « pierre de la porte du sépulcre? car elle était très-« grosse. Cependant, comme elles regardaient, elles trou-« vèrent que la pierre avait été ôtée. Elles entrèrent donc « dans le sépulcre; mais elles n'y trouvèrent plus le corps « du Seigneur Jésus. Et comme elles en étaient grande-« ment consternées, elles aperçurent à droite un jeune « homme vêtu de blanc, et elles eurent peur. Mais l'ange « leur dit : Ne vous effrayez pas; je sais que vous cher-« chez Jésus de Nazareth le crucifié. Pourquoi cherchez-« vous parmi les morts celui qui est vivant? Il est res-« suscité, et n'est plus ici. Venez voir la place où Notre-« Seigneur a été mis. Rappelez-vous ce qu'il vous disait « lorsqu'il était encore en Galilée : Le Fils de l'homme doit « être livré entre les mains des pécheurs et crucifié, mais « pour ressusciter le troisième jour. Allez donc prompte-« ment dire à ses disciples, et surtout à Pierre, qu'il est « ressuscité. Il vous précèdera en Galilée; c'est là que « vous le verrez. Voici ce que j'avais à vous dire. »

Les trois premiers évangélistes joignent la visite de

Madeleine au tombeau à celle des autres femmes, quoiqu'elle y fût allée seule. Mais il leur arrive souvent de raconter ainsi à la fois deux choses distinctes, afin d'abréger le récit. C'est aussi par anticipation que l'ange dit aux saintes femmes qu'elles verraient Jésus en Galilée ; car avant de le voir là elles devaient le voir plusieurs fois ailleurs. « Se souvenant alors de ses paroles, elles s'enfuirent « du sépulcre ; car elles étaient saisies d'épouvante et d'ef- « froi. Elles ne se dirent rien non plus les unes aux « autres, tant elles avaient eu peur, et elles coururent « vite annoncer la chose à ses disciples. Comme elles « étaient en chemin, voici qu'elles rencontrèrent Jésus, « qui leur dit : Salut. Tout aussitôt elles s'avancèrent vers « lui, embrassèrent ses genoux et se prosternèrent devant « lui. Mais Jésus leur dit : Ne craignez point, allez annon- « cer la chose à mes frères ; qu'ils aillent en Galilée ; ils me « verront là. Elles coururent saisies de crainte et de joie, « et revinrent annoncer la chose aux apôtres et à tous les « autres. Mais ceux-ci, prenant ce qu'elles leur disaient « pour une fable, ne voulaient pas les croire. Plusieurs « cependant sortirent pour aller au tombeau, et revinrent « annonçant la même chose que les deux apôtres Pierre et « Jean. Pendant qu'ils étaient sortis, quelques-uns des « gardes vinrent à la ville raconter au grand prêtre tout ce « qui s'était passé. » C'est ce jour-là que la gerbe d'orge, qui avait été apportée la veille au soir, fut battue, moulue avec une meule à la main. Puis la farine fut passée treize fois au tamis, et on en fit une offrande après en avoir mêlé une partie avec de l'huile et de l'encens ; après quoi on en brûla une poignée sur l'autel, tandis que le reste fut donné au prêtre, comme à la Pentecôte.

« Les grands prêtres se réunirent avec les anciens, et « après avoir délibéré ils donnèrent aux soldats une grande « somme d'argent, en leur disant : Dites seulement : Ses « disciples sont venus la nuit, et l'ont enlevé pendant que « nous dormions. » L'aveuglement où les avait jetés la passion ne leur permettait pas de voir que le témoignage de ces soldats se contredisait, puisque, s'ils étaient endormis, ils n'avaient pu être témoins de l'enlèvement du Sauveur. « Et si le gouverneur venait à savoir la chose, « nous nous chargeons de lui parler, et de vous mettre « en sûreté. Ceux-ci prirent donc l'argent, et firent « comme on leur avait dit, et ce bruit se répandit parmi « les Juifs jusqu'à aujourd'hui. » Il était impossible que les soldats juifs résistassent aux propositions que leur faisait le sanhédrin, dont ils dépendaient.

Nous savons par le dialogue de saint Justin avec Tryphon que le grand conseil, pour empêcher la propagation du christianisme, envoya aussitôt des hommes considérables dans toutes les communes juives, soit en Palestine, soit dans les pays voisins, afin de répandre partout cette calomnie. Ces envoyés disaient donc qu'il s'était élevé une secte inégale et athée, qui avait pour fondateur un imposteur de Galilée nommé Jésus; qu'après qu'on l'avait crucifié ses disciples étaient venus la nuit, et l'avaient enlevé de son tombeau; et que maintenant ils cherchaient à faire croire qu'il était ressuscité. Tertullien, et Eusèbe dans son histoire ecclésiastique, font mention de ce bruit répandu parmi les Juifs. Ce mensonge s'est perpétué parmi eux jusqu'à nos jours. Nous lisons en effet dans le Toldos Jeschu que Judas, homme pieux et sage, ayant appris de Jésus le nom sacré par le moyen duquel celui-ci faisait

ses miracles, l'avait livré à ses ennemis à la fête de Pâques, pendant qu'il était dans le temple pour immoler la victime pascale, par suite de quoi il fut lapidé et crucifié; que ce même Judas enleva du tombeau le corps de son maître, et l'ensevelit dans son jardin sous un ruisseau, dont il avait eu soin auparavant de détourner le cours; puis qu'il rendit à ce ruisseau son cours naturel; de sorte qu'on ne pût retrouver le corps de Jésus le magicien.

CHAPITRE LXXIV

Suite du même sujet.

« En ce même jour, deux des disciples se rendirent en « un lieu éloigné de Jérusalem d'environ 60 stades, et « appelé Emmaüs. Et ils parlaient ensemble de tout ce « qui venait de se passer. » Ce n'était qu'au second jour de la fête que l'on pouvait commencer à sortir de la ville. Lorsque deux disciples de quelque sage marchaient dans la campagne, ils devaient s'entretenir de la loi; autrement ils étaient répréhensibles. Ceux-ci parlaient donc de l'espérance du Messie. « Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, « Jésus s'approchant se mit à marcher avec eux; mais « leurs yeux étaient liés, de sorte qu'ils ne le connurent « point. Il leur dit : De quoi vous entretenez-vous pen« dant la route; et pourquoi êtes-vous si tristes? Un « d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : Êtes-vous le « seul étranger à Jérusalem qui ignore ce qui vient de « s'y passer. » Ils le prenaient pour un étranger, pour un

helléniste; car ils parlaient grec ensemble. Cléophas était un nom grec, abrégé de Cléopatros. Nous trouvons ce genre de construction dans plusieurs autres noms bibliques, comme Demas, formé de Démétrius, Theudas, de Théodore, Apellas, d'Apollodore. « Qu'y a-t-il donc? leur « demanda-t-il. Et ils répondirent: Ce qui vient de se « passer à l'égard de Jésus de Nazareth, qui était un pro- « phète puissant en paroles et en actions aux yeux de « Dieu et de tout le peuple. Vous ne savez donc pas que « nos chefs et nos grands prêtres l'ont livré au bourreau, « et l'ont ensuite crucifié? Nous attendions de lui le salut « éternel; mais voilà déjà le troisième jour que ceci s'est « passé. Quelques femmes des nôtres qui sont allées au « tombeau avant l'aube du jour nous ont raconté des « choses extraordinaires. Elles n'ont point trouvé son « corps, et sont revenues dire que les anges leur ont « apparu et leur ont dit qu'il vit. Quelques-uns des nôtres « sont donc allés au tombeau, et ont trouvé la chose « comme ces femmes l'avaient dite; mais quant à lui, ils « ne l'ont point vu. Jésus leur dit: Hommes de peu d'in- « telligence! comment votre cœur refuse-t-il si longtemps « de croire tout ce qu'ont dit les prophètes? Ne fallait-il « pas que le Christ souffrît tout cela pour entrer ainsi « dans sa gloire? Et il se mit alors à leur parler de Moïse « et de tous les prophètes, et leur interpréter tous les « passages qui parlaient de lui. Pendant ce temps-là ils « approchaient du lieu où ils allaient. »

Plusieurs Pères prennent la ville d'Emmaüs, dont il est ici question, pour la ville fortifiée, et portant le même nom, qui était à 176 stades de Jérusalem, et qui s'appelle aujourd'hui Amwas. Mais la ville dont parlent ici les évan-

gélistes était un village situé seulement à 60 stades, ou trois lieues environ de Jérusalem, comme le rapporte Josèphe, d'accord ici avec saint Luc. Emmaüs, autrefois Chammath, devait son nom aux bains d'eau chaude qui s'y trouvaient anciennement, à moins qu'il ne le tire du mot Amma, qui signifie canal. Il y avait encore près de Gadara et de Tibériade deux autres lieux nommés Emmaüs, dont Josèphe lui-même traduit le nom par celui de source chaude. A part l'apparition miraculeuse du Christ, nous ne savons rien autre chose de ce lieu, si ce n'est que l'empereur y établit, après la guerre des Juifs, une colonie de huit cents vétérans. Cette notice néanmoins nous suffit pour nous aider à retrouver un lieu si important dans l'histoire évangélique. Il est possible que, sans avoir complétement disparu, il ait seulement changé de nom, comme c'est arrivé pour tant de villes et de villages, depuis que le pays a été occupé par des étrangers. Et puisqu'une colonie de vétérans s'y est établie, il est probable que c'est à cette circonstance qu'il aura dû son nouveau nom. Or tous les pèlerins connaissent le village de Culonieh, situé à deux lieues environ à l'ouest de Jérusalem, et où l'on aperçoit encore les traces d'anciennes murailles. C'est donc là très-probablement la petite ville d'Emmaüs dont il est ici question. Peut-être parviendra-t-on à y découvrir les vestiges de quelques sources d'eau chaude comblées par le sable, et qui auraient autrefois donné son nom à ce lieu.

« Quand ils furent près du lieu où ils dirigeaient leur « route, il fit comme s'il eût voulu aller plns loin; mais « ils le contraignirent à rester, en lui disant : Restez avec « nous; car le soir va venir, et le jour penche déjà vers sa

« fin. Il entra donc avec eux. Et s'étant mis avec eux à « table, il prit le pain, le bénit et le rompit, et le leur « présenta. » Dans les repas ordinaires, c'était le père de famille qui récitait la prière. Mais lorsqu'un docteur de la loi était présent, c'était lui qui disait le *Benedicamus*, ou le *Benedicite*, quand il y avait plus de trois personnes à table; et les autres répondaient : Amen. Celui qui avait béni la table rompait aussi le pain, et le présentait aux convives. Ceux-ci ne commençaient à manger qu'après qu'il avait goûté aux mets. Jésus commença donc la prière accoutumée : Bénissez le Seigneur, qui nous a donné le pain de la terre; et les deux disciples répondirent : Amen. Il rompit alors le pain ; c'était encore du pain non fermenté, et il le leur offrit. Mais ce pain était devenu entre ses mains son propre corps; de sorte que Notre-Seigneur est le premier qui ait donné l'eucharistie sous une seule espèce. « Leurs yeux s'ouvrirent alors, et ils le reconnurent. Mais il disparut du milieu d'eux. Et ils se dirent « mutuellement : Notre cœur n'était-il pas enflammé « pendant qu'il parlait avec nous dans le chemin, et qu'il « nous découvrait les Écritures? »

La nourriture céleste que le Christ, ce nouvel arbre de vie, nous donne dans la sainte eucharistie, est comme l'antidote du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, que nos parents mangèrent, et qui leur procura, à eux et à leurs descendants, la mort de l'âme et du corps. Aujourd'hui, un procédé tout contraire a lieu pour le salut de l'humanité rachetée. Car de même qu'il est dit d'Adam et d'Ève qu'après qu'ils eurent mangé leurs yeux furent ouverts, et ils reconnurent leur nudité, ainsi les yeux des deux disciples d'Emmaüs sont ouverts, mais dans

un sens opposé; car ils reconnaissent qu'ils avaient présent devant eux ce même Jésus qui était mort pour eux sur la croix, et qu'ils avaient pris pour un autre. Les peuples païens avaient aussi, comme nous l'avons vu plus haut, des mystères et une communion, figures du mystère de l'eucharistie. Mais, chez la plupart d'entre eux, ces mystères étaient tellement défigurés qu'il n'était presque plus possible d'y reconnaître l'idée qu'ils signifiaient et qui leur avait servi de fondement. Et cette altération était devenue tellement monstrueuse chez plusieurs peuples qu'on est obligé de l'attribuer en grande partie à l'influence des démons, qui, comme on le sait, avaient une si grande part dans les mystères du paganisme.

Il semble que la pauvre humanité, poursuivie, sans en avoir parfaitement la conscience, par le besoin de se nourrir de la chair et du sang d'un Dieu, afin d'y puiser la force qui lui manquait, et ne trouvant rien qui pût la satisfaire complétement sous ce rapport, cherchait à s'approprier par anticipation ce mystère, réservé à des temps plus heureux, et croyait réaliser d'autant mieux cette idée qu'elle l'exagérait davantage. Ce n'était pas seulement en Orient ni en Grèce qu'avaient lieu ces horribles sacrifices et ces communions épouvantables, connues sous le nom d'*homophagies*, où l'on vit plus d'une fois un père manger la chair de son fils. Tite-Live, XXXIX, 8-19, raconte qu'à une époque assez reculée déjà, un prêtre grec inconnu, devin et sacrificateur à la fois, vint en Étrurie, et y introduisit des mystères secrets et nocturnes, qui se répandirent bientôt à Rome et dans toute l'Italie; de sorte qu'au lieu de trois ans, au bout desquels ces fêtes et ces assemblées avaient lieu d'abord, elles revinrent bientôt jusqu'à cinq

fois par mois. Personne ne pouvait plus y être initié après vingt ans. Chaque adepte était livré comme une victime au prêtre, qui l'emportait aussitôt dans un lieu où les oreilles étaient assourdies par les vociférations, les chants, le son des timbales, afin que ce tumulte empêchât d'entendre les cris de ceux qu'on égorgeait ou que l'on déshonorait. Quiconque refusait de prêter le serment qu'on lui demandait, ou de se prêter aux abominations qu'on exigeait de lui, était immolé comme victime, ou précipité par des trappes secrètes dans des caveaux souterrains, et l'on disait alors que les dieux l'avaient enlevé. Mais ces orgies nocturnes, qui se tenaient dans le bosquet de Simula à Rome, furent découvertes par un jeune homme dont le tuteur avait voulu se débarrasser de cette manière, mais qui avait été sauvé par une esclave. C'était l'an de Rome 566 ou cent quatre-vingt-six ans avant Jésus-Christ. Il fut prouvé alors que déjà plusieurs milliers d'hommes et de femmes de toutes les conditions, même les plus élevées, avaient été entraînés dans ces abîmes de corruption. C'est pourquoi Posthumius, consul vigilant, fit détruire à Rome et dans toute la péninsule tous les lieux consacrés à Bacchus et où l'on pratiquait ces horribles mystères. Le monde entier fut frappé de stupeur en apprenant qu'il renfermait dans son sein comme un enfer anticipé. Les païens, on le sait, n'ont cessé d'accuser les chrétiens de renouveler dans leurs assemblées nocturnes ces pratiques affreuses, et de manger des enfants dans leurs agapes. Or il est très-probable que ces accusations, injustes et fausses en tant qu'elles s'adressaient à l'Église, avaient été provoquées par certaines sectes gnostiques et manichéennes, qui voulaient amalgamer le paganisme avec le christianisme, et dont nous

retrouvons encore les traces dans les mystères de la sorcellerie du moyen âge.

Dans la religion des Perses, plus pure et plus spirituelle, les mystères figuratifs de la sainte Eucharistie sont aussi plus convenables et moins altérés. Là le prophète des temps primitifs dit à Zoroastre, son successeur. « Je « suis Hom le pur; c'est moi qui donne la vie à l'immor- « talité. Quiconque me parle, me mange, m'invoque « avec ardeur, et m'offre une humble prière, celui-là « chasse les dieux du monde. » Aussi saint Justin le martyr n'hésite-t-il pas à reconnaître dans les mystères de Mithras une contrefaçon de ceux du christianisme, inspirée par les démons. « Car, dit-il, dans les cérémonies « de l'initiation on donne à l'adepte du pain et un calice « pour boire, et l'on prononce en même temps certaines « formules. » Tertullien parle également du pain consacré qu'on leur donnait comme symbole de la résurrection. Ce pain, c'est le pain de Darun, qui pour la forme et la grandeur ressemble à nos hosties, et que l'on distribuait en mémoire et en honneur de Hom, fondateur de la religion d'Ormuzd. Le calice, c'est le calice sacré (Havan) où l'on boit la liqueur de Hom, comme si c'était le sang du prophète. Plus tard cette liqueur fut remplacée par le haschisch, boisson enivrante et narcotique, que buvaient les assassins du vieux de la montagne pour s'exciter au meurtre, renouvelant ainsi les mystères des bacchantes.

Le sacrifice forme le centre du culte dans toutes les religions. Ainsi, chez les Égyptiens, on immolait chaque année un taureau, que l'on partageait ensuite et que l'on mangeait. C'était un symbole de la mort du Dieu de la lumière, mort qui se renouvelle chaque année. Dans les

sacrifices non sanglants, le pain remplace la chair de l'animal qu'on égorgeait, et le vin rouge remplace son sang. Mais tous les symboles du paganisme ne sont rien en comparaison de ceux que nous trouvons chez les Juifs dans les pains de proposition. Ces pains, cuits sans levain, étaient mangés par les prêtres dans le lieu saint, chaque jour de sabbat, et remplacés par d'autres. Ils s'appelaient le pain de la face, c'est-à-dire de la face divine; car on les considérait comme le pain par lequel on voit Dieu, dont la réception et la jouissance mène à la contemplation de Dieu. Ces pains n'étaient donc pas proprement une nourriture corporelle; mais ils désignaient un aliment spirituel, capable de développer dans l'homme cette vie supérieure qui consiste à voir Dieu face à face. La table des pains de proposition était dans le Saint des saints, figure du ciel. Ils étaient donc là comme des pains célestes; et les prêtres qui en mangeaient jouissaient d'une manière symbolique de la vie céleste, où contempler et se rassasier sont une seule et même chose. (Ps. XVII, 15.) Or saint Paul dans sa seconde Épître aux Corinthiens, IV, 4, appelle le Christ l'image de Dieu, la face du Père. Le pain de la face est donc la même chose que le pain du Christ. Aussi le Christ lui-même nous dit-il en saint Jean, VI, 40 : « Qui voit le Fils a la vie éternelle; et qui « se nourrit de lui, pain vivant qui est descendu du ciel, « vivra dans l'éternité. » Mais ce qui n'est que symbole dans la loi de Moïse est vérité dans la nouvelle alliance. Et c'est ainsi que le Christ, ce vrai pain du ciel, est né pour nous à Bethlehem, maison du pain. Or il est remarquable que le nom donné par les Arabes à cette ville signifie maison de la chair.

« Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jéru-
« salem. Ils trouvèrent les onze assemblés avec les autres,
« qui leur dirent : Le Seigneur est vraiment ressuscité;
« et il a apparu à Simon. Mais eux racontèrent ce qui leur
« était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu
« dans la fraction du pain. Et malgré cela les autres ne
« voulaient pas le croire. »

CHAPITRE LXXV

Suite du même sujet.

« Sur le soir du même jour, le jour d'après le sabbat,
« les portes du lieu où les disciples étaient rassemblés
« étant fermées de peur des Juifs, Jésus vint; et, debout
« au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous.
« C'est moi, ne craignez point. Ils tremblaient cependant
« et étaient effrayés, croyant voir un esprit. Mais il leur
« dit : Pourquoi vous troublez-vous ainsi, et pourquoi ces
« pensées montent-elles en vos cœurs? Et après qu'il leur
« eut dit ces paroles, il leur montra ses mains, ses pieds
« et son côté, et leur dit : Voyez mes mains et mes pieds;
« c'est bien moi : touchez et voyez; un esprit n'a ni chair
« ni os comme vous voyez que j'ai. Mais comme ils ne
« croyaient point encore, hors d'eux d'étonnement et de
« joie, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à man-
« ger? Et ils lui offrirent un morceau de poisson grillé
« et un rayon de miel. Et lorsqu'il eut mangé devant
« eux, il leur distribua ce qui restait. » Nous voyons clai-
rement ici que Notre-Seigneur avait eu aussi les pieds

cloués à la croix, et non attachés seulement avec des cordes, comme plusieurs ennemis de l'Église l'ont prétendu; car il leur montra ses plaies, pour bien les convaincre de la réalité de sa présence. Comme en ces jours on ne mangeait que des pains sans levain, ils lui présentèrent une espèce de gâteau fait de farine, de miel, d'amandes et d'épices, et que les Juifs mangeaient pendant la semaine de Pâque, pour relever un peu le goût de la pâte non fermentée. Une tradition très-ancienne et très-autorisée dans l'Église raconte que Notre-Seigneur offrit à manger à ses apôtres et mangea lui-même en leur présence, parce qu'ils n'avaient rien pris depuis sa mort. Et même l'un d'entre eux avait juré de ne rien prendre jusqu'à ce qu'il fût ressuscité. Ce n'est point par besoin qu'il mangea, puisque, depuis sa résurrection, son corps était affranchi de toutes les nécessités corporelles; mais il voulait prouver aux siens qu'il était réellement présent au milieu d'eux.

« Et comme ils étaient à table, il leur reprocha leur « incrédulité et leur dureté de cœur de ce qu'ils n'avaient « point cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. » Saint Jérôme ajoute à ces paroles la phrase suivante, qui se trouvait dans quelques exemplaires grecs à la fin de l'Évangile selon saint Marc : « Mais ils s'excusèrent en disant : Le monde « est aujourd'hui plein de malice et d'incrédulité; et « l'esprit impur qui le possède ne permet point de saisir « la vraie vertu de Dieu. Manifestez donc dès maintenant « votre justice. Il leur dit : C'est là ce que je vous ai dit « lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que tout « ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse et dans les « prophètes s'accomplit. Il leur ouvrit alors l'esprit, pour

« qu'ils comprissent les Écritures, et il leur dit : Il est « ainsi écrit, et ainsi fallait-il que le Christ souffrît, et « qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour; et « que la pénitence et la rémission des péchés fussent prê- « chées en son nom à toutes les nations en commençant « par Jérusalem. Les disciples se réjouirent en voyant le « Seigneur. Il leur dit de nouveau : La paix soit avec « vous. Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie. Et « en disant cela il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le « Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettez les péchés, ils « leur sont remis; et ceux à qui vous les retenez, ils leur « sont retenus. »

Le Seigneur en ces jours salue ses disciples par ces paroles : La paix soit avec vous; car depuis sa mort le ciel était réconcilié avec la terre, et la véritable paix était rétablie dans le monde. C'était d'ailleurs une formule usitée chez les Juifs. L'esprit des différents peuples se révèle d'une manière frappante dans la forme de leurs salutations. Le Grec, gai, vif, mais en même temps frivole et léger, fait pour la vie sociale, pour le négoce et pour la conversation, salue en disant : *Chairete, réjouissez-vous.* Le Romain, au contraire, dit : *Salve, salut, porte-toi bien !* C'est l'élément héroïque qui se manifeste ici. La force et la santé corporelle étaient une des principales qualités de ce peuple dur et énergique, dont la mission était de briser tous les autres, pour les réduire à l'unité. Le Germain exprime la même idée quand il dit : *Gott grusse dich*, ce qui signifie : *Gott mache dich gross*, c'est-à-dire que Dieu te fasse grand. C'est la répétition de la bénédiction que le patriarche Noé donna à Japhet et à ses fils. Les peuples de l'Orient, descendants de Sem, saluent en di-

sant : *La paix soit avec toi ! Schalum.* Salem, la ville de la paix, est la capitale de cette race. C'est là que demeurait déjà, dès les temps anciens, Melchisédech, le premier prêtre dans la terre des Hébreux. Aussi ces paroles : La paix soit avec vous, retentissent chaque jour dans l'église à nos oreilles. Car, selon les rabbins, Dieu ne connaissait point de plus grande bénédiction pour son peuple que la paix.

Maintenant que la rédemption est accomplie, le Christ annonce au genre humain la rémission des péchés, et promulgue le sacrement de pénitence et la nécessité de la confession. Comment, en effet, aurait-il pu donner à ses apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de retenir les péchés s'il n'avait imposé aux fidèles l'obligation de les confesser? Comment, sans la confession, le prêtre pourrait-il savoir quels péchés il peut remettre et quels péchés il doit retenir? Nous avons déjà vu plus haut que la confession existait chez les Juifs, et particulièrement dans le baptême de Jean. Les livres des Juifs sont pleins de témoignages qui prouvent l'existence de cette pratique. Ainsi nous lisons dans le Talmud, *Hier. Sanhéd.*, cap. vi, ces paroles remarquables : « Celui qui confesse ses péchés participe à « la vie éternelle. L'expérience en a été faite dans la per- « sonne d'Achan, à qui Josué dit, vii, 19 : Mon fils, « rends gloire à Dieu, Seigneur d'Israël, et fais-lui ta « confession; découvre-moi ce que tu as fait, et ne me « cache rien. Et Achan répondit à Jesué : J'ai vraiment « péché contre le Seigneur Dieu d'Israël, et j'ai manqué « en ceci et en cela. Mais comment savons-nous que « son péché lui a été remis? Parce que Josué lui dit : « Comme tu nous as affligés, que Dieu t'afflige aujour-

« d'hui. Tu souffres en ce jour ; mais aussi tu ne souf-
« friras plus dans le siècle futur. » Dans un autre traité, intitulé *Joma*, fol. 85, 2, nous lisons : « Voici ce que dit
« le R. Huna : Quiconque commet une faute doit confes-
« ser son péché en détail, comme il est écrit dans *l'Exode*, xxxii. » Bien plus, les rabbins distinguent la contrition, la confession et la satisfaction, et ils trouvent cette distinction dans le *Deutéronome*, xxx, 14. Ainsi nous lisons dans le traité de morale intitulé *Reschith Chocma* :
« Il est écrit : La chose est près de toi, dans ta bouche et
« dans ton cœur, pour que tu la fasses. Ces paroles :
« Dans ta bouche, signifient l'aveu de tout ce qu'un pé-
« nitent doit confesser. Ces autres : Dans ton cœur, si-
« gnifient la pénitence du cœur et le propos de ne plus
« pécher. Ces autres enfin : Pour que tu la fasses, signi-
« gnifient que le pénitent, par exemple, qui a détourné
« quelque chose doit le rendre. »

Personne ne pouvait être reçu dans l'ordre des esséniens qu'après s'être confessé. Personne non plus ne pouvait être initié aux mystères des cabires à Samothrace, ni obtenir des dieux aucun oracle, s'il n'avait auparavant confessé les péchés de sa vie, comme on le voit par l'exemple de Lysandre. Le meurtre fait de propos délibéré était le seul crime qui ne fût jamais pardonné. Le prêtre qui recevait la confession portait le nom de prophète. Nous avons vu plus haut que la confession faite devant le prêtre, et en détail, existait dans le culte de Mithras et chez les disciples de Buddha. Ainsi nous trouvons déjà chez presque tous les peuples, avant même le christianisme, cette institution, qui a ses racines dans les besoins les plus profonds du cœur humain.

Notre-Seigneur, avant d'envoyer à ses apôtres le Saint-Esprit par une effusion générale, comme il le fit au jour de la Pentecôte, voulut le leur donner d'une manière spéciale, en quelque sorte, par une certaine anticipation de la grâce, à peu près comme il leur avait donné son corps et son sang dans l'Eucharistie avant de le livrer pour eux sur la croix. Dieu versa dans le premier homme l'âme raisonnable avec le souffle de sa bouche : c'est pour cela que le souffle, *divinus afflatus*, a toujours été considéré comme le symbole de la communication de l'esprit divin. Le Christ donne par son souffle à ses apôtres le Saint-Esprit, qui procède de lui et du Père. Ce passage de l'Évangile suffirait déjà à lui seul pour convaincre d'erreur les grecs schismatiques, qui nient que le Saint-Esprit procède du Fils. Mais les Orientaux, privés depuis des siècles de toute vie ecclésiastique, parce qu'ils sont séparés de l'unité, n'ont plus parmi eux aucun théologien capable de traiter ce sujet sous le rapport historique ou philosophique.

« Thomas cependant, un des douze, nommé aussi Di-« dyme, n'était point avec eux lorsque Jésus vint. Les « autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Sei-« gneur. Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains « l'empreinte des clous, et ne mets mon doigt là où « étaient les clous, et ma main dans son côté, je ne croi-« rai point. » Or huit jours après, c'est-à-dire après la fin des fêtes, le dimanche 23 nisan ou 24 avril, « les dis-« ciples étant encore rassemblés, et Thomas avec eux, « Jésus vint les portes fermées; et, paraissant au milieu « d'eux, leur dit : La paix soit avec vous. Puis il dit à « Thomas : Mets ton doigt là, et vois mes mains; ap-

« proche ta main, et mets-la dans mon côté, et ne sois « plus incrédule, mais fidèle. Thomas, répondant, lui « dit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Parce « que tu as vu, Thomas, tu as cru ; heureux ceux qui « n'ont point vu et qui croient cependant. » Les Juifs eux-mêmes ne faisaient pas difficulté d'attribuer au Messie le nom de Dieu. Ainsi nous lisons dans le *Midrasch Tillim*, sur le psaume XXI : « Dieu donne au Messie son propre « nom, et son nom est Jéhovah. » Jérémie (XXIII, 6) dit en parlant du Messie : « Voici quel sera son nom : « On « l'appellera Jéhovah notre justice. » Et dans le *Sohar* (1, f. 63, col. 249) : « C'est le roi Messie qui porte aussi « le nom du Dieu saint et béni. »

CHAPITRE LXXVI

Dernière réunion en Galilée. Primatie de Pierre.

« Les onze disciples allèrent donc en Galilée, comme « Jésus le leur avait ordonné. Là Jésus apparut de nou-« veau près de la mer de Tibériade. Or il leur apparut « ainsi. Simon-Pierre et Thomas, appelé Didyme ; Na-« thanaël, de Cana en Galilée ; les fils de Zébédée, et « deux autres encore de ses disciples étant ensemble, Si-« mon-Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : « nous allons aussi avec vous. » C'était la dernière fois que, se souvenant de leur ancienne profession, ils allaient jeter le filet ; car ils ne devaient plus pêcher désormais que des hommes. « Ils sortirent aussitôt, et mon-

« tèrent dans une barque ; mais cette nuit-là ils ne prirent « rien. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage ; mais « ses disciples ne le reconnurent point. Jésus leur cria : « Mes enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répon- « dirent : Non. » Les habitants de la contrée étaient accoutumés à s'adresser aux apôtres dans leurs besoins, et ceux-ci ne les refusaient jamais tant qu'ils avaient quelque chose à leur donner. La question de Notre-Seigneur n'étonna donc point les disciples.

« Jésus leur dit : Jetez le filet à droite de la barque, et « vous prendrez quelque chose. Le disciple que Jésus « aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Ils jetèrent donc « le filet, et ils ne le pouvaient plus tirer à cause de la « multitude des poissons. Lorsque Simon-Pierre eut en- « tendu que c'était le Seigneur, il ceignit sa tunique, car « il n'était pas vêtu, » c'est-à-dire qu'il n'avait sur le corps qu'une chemise de pêcheur, « et il se jeta dans la « mer. Mais les autres disciples vinrent dans la barque ; « car ils n'étaient pas loin de la terre, à peu près à deux « cents coudées, et ils tiraient le filet avec les poissons. « Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent des char- « bons allumés, et un poisson mis dessus, et du pain. « Jésus leur dit : Apportez des poissons que vous venez « de prendre. Simon-Pierre monta aussitôt dans la barque, « et il tira à terre le filet. Il était plein, et avait cent cin- « quante-trois grands poissons ; et, quoiqu'il y en eût « tant, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit : Ve- « nez manger. Mais aucun des disciples n'osait lui de- « mander : Qui êtes-vous ? sachant que c'était le Seigneur. « Jésus s'approcha, prit du pain et le leur donna, et de « même pour les poissons. Or ce fut la troisième fois

« que Jésus apparut à ses disciples réunis depuis qu'il « était ressuscité d'entre les morts.

« Lorsqu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Il « lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous « aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. » Pierre, dès qu'il avait su que le Seigneur était là sur le rivage, s'était jeté à la mer pour être plus tôt près de lui, comme il avait une autre fois déjà, sur l'invitation de son maître, essayé de marcher sur les flots. C'était là une preuve bien sensible de son amour pour Jésus. « Il lui dit de nouveau : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Il répondit : Oui, « Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. Il lui dit une troisième fois : Simon, « fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre fut contristé qu'il lui « eût demandé une troisième fois : M'aimes-tu ? et il lui « dit : Seigneur, vous savez toutes choses ; vous savez « aussi que je vous aime. Et Jésus lui dit : Pais mes bre- « bis. » Notre-Seigneur, choisissant le fils de Jonas pour le pasteur suprême de l'Église, lui adressa la parole d'une manière solennelle, comme il l'avait fait lorsqu'il l'appela à l'honneur de l'apostolat. Pierre, en donnant trois fois à son maître l'assurance qu'il l'aimait, devait réparer la faute qu'il avait commise en le reniant trois fois. C'est alors qu'il est jugé digne de paître les agneaux et les brebis, les petits et les grands, les fidèles et les pasteurs ; car dans la bergerie du Christ les pasteurs eux-mêmes ne sont que des brebis pour Pierre et ses successeurs. C'était la troisième fois que Jésus apparaissait à ses disciples réunis.

C'était la troisième fois aussi qu'il établissait Pierre chef

de son Église; la première fois lorsqu'il l'avait choisi près du Jourdain, et qu'il lui avait donné un nouveau nom, afin de couronner sa ferme espérance dans le Messie; la seconde fois à Césarée, pour récompenser sa foi et l'ardeur avec laquelle il avait confessé sa divinité. Aujourd'hui, c'est l'amour qui forme le lien entre Pierre et le Christ; et c'est après s'être assuré par trois fois de son amour pour lui que le Christ lui confie le soin de paitre son troupeau. Jésus continua en ces termes : « En vérité, « en vérité, je te le dis, lorsque tu étais jeune, tu te « ceignais toi-même, et tu marchais où tu voulais. Mais « lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un « autre te ceindra et te mènera où tu ne veux pas. Il « disait cela pour signifier par quel genre de mort il le « glorifierait. » C'était déjà la troisième fois que le Sauveur lui prédisait qu'il mourrait à sa suite, et saint Jean a vu de ses yeux l'accomplissement de cette prophétie. Car, comme il le remarque lui-même dans son Évangile (II, 22; VII, 39; XII, 16), ils ne comprenaient ordinairement les prophéties du Christ qu'après leur accomplissement. « Puis « les disciples allèrent sur la montagne où Jésus leur « avait donné rendez-vous. Là il apparut à plus de « cinq cents frères à la fois, dont la plupart vivaient « encore du temps de saint Paul et dont quelques-uns « étaient morts. »

Arnobe dit qu'il apparut à un nombre considérable de frères. Saint Luc avait connu quelques-uns de ces disciples auxquels apparut le Sauveur, et avait appris de leur bouche plusieurs détails de la vie de Jésus-Christ, comme il le dit lui-même dans son Évangile (I, 2). Il en est de même de ce Quadratus qui, à cause de son zèle à répandre

l'Évangile, reçut des premiers fidèles le nom d'évangéliste. « Et lorsqu'ils le virent, ils tombèrent à ses pieds; « mais quelques-uns doutaient encore. » Ou, d'après une leçon plus exacte, « aucun ne doutait plus. » La montagne sur laquelle eut lieu cette grande assemblée de l'Église tout entière sous son divin chef est certainement le Thabor. D'après la tradition, l'église de Cabula, détruite depuis bien longtemps, avait été bâtie sur le lieu même où s'était tenue cette assemblée. Là même où les trois apôtres privilégiés l'avaient vu glorifier le jour de sa transfiguration, il voulut manifester à tous ses disciples la gloire de sa résurrection. Puis il leur enseigna la manière de conduire les fidèles confiés à leurs soins, de répandre et de gouverner le royaume de Dieu sur la terre.

C'est ici probablement qu'il faut placer une partie des discours de Notre-Seigneur que les évangélistes rattachent soit à la première vocation des apôtres, soit à la prophétie qu'il fit relativement à la destruction de Jérusalem et au dernier jugement, entre autres ces paroles : « Allez, je « vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. « Vous serez traînés à cause de moi devant les gouver- « neurs et les rois, afin de rendre témoignage et pour eux « et pour les peuples. Et si l'on vous conduit dans les « synagogues, devant les magistrats et les grands, ne vous « inquiétez point de ce que vous aurez à répondre ni de « ce que vous devrez dire; car ce que vous devez dire vous « sera inspiré à l'heure même. Ce n'est pas vous qui par- « lerez alors, mais ce sera l'esprit de votre Père qui parlera « en vous. Je donnerai à votre bouche une sagesse à « laquelle vos adversaires ne pourront s'opposer ni résis- « ter. Vous serez trahis par vos parents et vos frères, par

« vos alliés et vos amis, et ils en feront périr plusieurs « d'entre vous. Vous serez haïs de tous à cause de mon « nom, et je serai crucifié de nouveau. » Cette dernière phrase est attribuée à Notre-Seigneur par Origène. « Mais « vous possèderez vos âmes par la patience. Si l'on vous « persécute dans une ville, fuyez dans une autre. En vérité « je vous le dis, vous n'aurez pas fini avec les villes « d'Israël jusqu'à ce que vienne le Fils de l'homme. Ainsi « ceux qui me voient et veulent prendre part à mon « royaume doivent me recevoir parmi les angoisses et « les souffrances. » Cette sentence est tirée de l'Épître « catholique de saint Barnabé. « Mais celui qui me con- « fesse devant les hommes, je le confesserai devant mon « Père au ciel; et celui qui me renie devant les hommes, « je le renierai devant mon Père céleste. Celui qui cherche « à garder sa vie la perdra, et celui qui perd sa vie pour « moi la trouvera.

« Et après qu'il eut parlé ainsi, il dit à Simon-Pierre : « Suis-moi. Pierre, se tournant alors, vit le disciple que « Jésus aimait, et qui avait reposé sur sa poitrine pendant « la Cène, et lui avait demandé : Maître, quel est celui « qui va vous trahir? Pierre, voyant donc celui-ci, dit « à Jésus : Seigneur, et celui-ci, que deviendra-t-il? » De même que Moïse au mont Horeb, lorsqu'il fut choisi de Dieu comme conducteur de son peuple, se mit à trembler, parce que sa langue était pesante et embarrassée, ainsi Pierre, en ce moment où Dieu le choisit comme un nouveau Moïse pour conduire le nouveau peuple qu'il s'était acquis par son sang, s'effraie de la mission qui lui est confiée, et cherche un compagnon qui puisse l'aider. Mais ce n'était point Jean qui devait être le nouvel

Aaron de ce nouveau Moïse, c'était Paul que la Providence destinait pour cette auguste fonction.

Où Pierre va-t-il fixer le siége terrestre de son gouvernement? Le christianisme étant une religion universelle, le souverain pasteur de l'Église doit s'établir aussi dans une grande capitale, dans une ville universelle en quelque sorte. Or l'antiquité ne connaissait que trois villes de ce genre bâties sur sept collines, dont chacune était entourée d'une enceinte particulière, et représentant ainsi le monde avec ses sept cercles planétaires. Ces trois villes étaient Babylone, Jérusalem et Rome. C'est à ces trois villes, en effet, que se rattachent l'histoire et les destinées de l'humanité tout entière. A l'orient était située Babylone; c'était là que les descendants de Noé s'étaient établis après avoir quitté l'arche; c'était de là qu'étaient parties toutes les nations de la terre. Le chef de l'Église du Christ ne devait-il pas se sentir porté à placer son siége dans cette ancienne capitale du monde, ou les soixante-douze souches du genre humain s'étaient séparées après la confusion des langues, afin d'établir le centre de l'unité là même où avaient commencé la division et le désordre? N'est-ce pas à Babylone qu'il a commencé, pour ainsi dire, à agir comme premier pasteur de l'Église, en envoyant de là sa première Épître? Mais Jérusalem semblait pouvoir élever des prétentions plus fondées encore sous ce rapport. C'est là qu'avaient vécu Abraham, tous les patriarches, les prêtres et les rois du peuple élu. C'est là qu'avait subsisté pendant mille ans le peuple de Dieu, et que s'étaient accomplies les prophéphies et les promesses sur lesquelles le genre humain avait fondé pendant si longtemps ses espérances. Les prophètes n'avaient-ils pas annoncé que Jérusalem serait à jamais

la ville sainte et la capitale du peuple de Dieu? Ne semblait-il pas conforme à la raison, à la lettre et à l'esprit des saintes Écritures que le nouveau chef du peuple de Dieu plaçât son trône dans la ville de Sion, que le nouveau Melchisédech offrît sur le mont Moria, la sainte montagne, ou sur le Calvaire, le sacrifice perpétuel du corps et du sang de Jésus-Christ. Rome, enfin, cette maîtresse du monde, réclamait aussi de son côté l'insigne honneur de posséder le centre de l'unité catholique. S'appuyant sur le droit de la force, Rome avait absorbé dans son unité tous les empires qui l'avaient précédée; elle réunissait en ce moment sous son sceptre tous les peuples de la terre. Sa langue était parlée dans le monde entier, et pouvait devenir ainsi l'instrument et le signe de cette unité qui devait être le caractère distinctif de l'Église.

Mais Pierre ne pouvait fixer son siége dans l'ancienne Babel, la ville de la confusion, la capitale du paganisme, qui avait enivré tous les peuples de la terre du calice de ses prostitutions; la capitale des Chamites, chargés des malédictions du Seigneur, et destinés à être esclaves des fils de Sem et de Japhet. Par suite de cette malédiction, elle était déjà ruinée depuis longtemps, et de ses débris s'étaient construites les deux villes voisines : Ctésiphon et Séleucie. Ce qui portait encore à cette époque le nom de Babylone n'était plus qu'une ville insignifiante, qui bientôt tomba tout à fait; si bien que de nos jours son emplacement est à peine désigné par un énorme amas de ruines près de la ville d'Hella, et que les bêtes fauves ont établi leurs tanières là même où était autrefois le berceau des peuples. De plus, à l'est de Babylone s'étend encore aujourd'hui dans un espace immense le paganisme, représenté par

les deux religions de Brahma et de Buddha, qui comptent plus d'adeptes que tous les peuples chrétiens pris ensemble.

Jérusalem pouvait-elle devenir la capitale de la nouvelle alliance, elle la ville déicide que le Fils de Dieu a maudite, et dont il a voué à une ruine éternelle le temple et la population tout entière ; sur laquelle il a pleuré par trois fois : la première au mont des Oliviers, en annonçant le sort qui lui était réservé ; la seconde lors de son entrée triomphale à Jérusalem ; et la troisième pendant qu'il marchait au Calvaire. Le peuple élu, en mettant à mort le Messie et en chassant ses apôtres, avait perdu tous ses droits. Israël devait tomber plus tard au pouvoir d'Ismaël, d'Édom et des fils de Céthura ; et aujourd'hui encore s'élève sur le mont Moria le grand temple de l'islamisme, de cette religion qui lie les peuples de la moitié de l'Asie et de l'Afrique dans la croyance à un Dieu abstrait sans rédempteur. La Providence avait depuis longtemps déjà détourné ses regards de l'Orient, et le sceptre de l'histoire passait ainsi à l'Occident, où vivaient les peuples que n'avaient point encore amollis les délices d'une civilisation raffinée, des peuples capables de servir d'instruments à la Providence, pour accomplir ses desseins sur le genre humain.

Pierre, averti déjà à Joppé de vaincre ses répugnances à l'égard des Gentils, devait donc porter le siége suprême du nouveau royaume de Dieu à Rome, cette Ninive de l'Occident, et aller prêcher la pénitence dans cette ville de 3,000,000 d'habitants, sous les yeux de l'empereur qui commandait à toute la terre. La parole de Noé à son plus jeune fils allait recevoir son accomplissement. Japhet

allait demeurer dans les tentes de Sem, et Chanaan allait être son esclave. Bientôt le Capitole, cette citadelle des peuples, allait voir tomber en ruines le temple de son Jupiter dans l'incendie qui dévora la ville tout entière; de sorte que les druides gaulois dirent alors qu'autrefois la ville du Tibre, après avoir été consumée par les flammes, s'était relevée de ses ruines, parce que son temple était resté intact; mais qu'aujourd'hui, son temple étant détruit, c'en était fait d'elle à jamais. Rome païenne s'affaissa bien plus encore lorsque les statues de ses dieux, emportées par Genséric le Vandale, et chargées sur ses vaisseaux, furent englouties par la tempête au fond de la mer. Mais lorsque le temps de cette capitale du paganisme fut accompli, et que ses douze siècles furent écoulés, elle sortit de ses cendres, toute glorifiée par la lumière du christianisme. Elle devint la ville sacerdotale de la nouvelle alliance. Et afin que l'indépendance du pontife suprême ne fût point exposée par le voisinage de l'empereur, quoique converti, celui-ci alla transporter son trône aux portes de l'Asie; et maintenant le vicaire de Jésus-Christ gouverne l'Église tout entière du milieu de cette ville, qui pendant si longtemps s'est abreuvée du sang des martyrs.

Les paroles par lesquelles Jésus établit Pierre son vicaire, pasteur de ses agneaux et de ses brebis, sont si claires et si précises, que Pierre s'en étonne lui-même, et que, tout effrayé de cette élévation sublime et de cette préférence de son maître, à l'exclusion du disciple bien-aimé, il demande ce qu'il en sera de celui-ci. Mais Jésus lui répondit : « Si je veux qu'il reste jusqu'à ce que je « vienne, que t'importe? Pour toi, suis-moi. » Dans ces

paroles Notre-Seigneur annonçait à Jean qu'il ne mourrait point avant le jour où il viendrait juger Jérusalem, dans ce jugement si terrible, qu'il le donne lui-même comme l'image du jugement dernier. « C'est de là que le « bruit se répandit parmi les frères que ce disciple ne « mourrait point. Mais Jésus n'avait pas qu'il ne mour- « rait point; il avait dit seulement : Si je veux qu'il reste « jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? C'est ce même « disciple qui assure et a écrit ceci, et nous jurons que « son témoignage est vrai. » Quant à ce que Notre-Seigneur a fait ou dit encore après sa résurrection, l'évangéliste l'enveloppe dans cette assertion générale : « Jésus « a encore, il est vrai, fait devant ses disciples beaucoup « d'autres signes qui ne sont point écrits dans ce livre. « Mais ceux-ci sont écrits afin que vous croyiez que Jésus « est le Messie, le Fils de Dieu, et que c'est par la foi en « son nom qu'on obtient la vie éternelle. » Ces paroles sont la condamnation manifeste de ceux qui veulent tout trouver dans l'Écriture; elles prouvent évidemment qu'en dehors d'elle il y a encore pour les vérités révélées une source beaucoup plus riche et plus abondante.

Telle est la grande assemblée de tous les fidèles sur la sainte montagne en Galilée, où le Sauveur avait donné plusieurs fois rendez-vous à ses disciples avec une insistance qui prouve combien cette réunion était importante à ses yeux. « Après ce temps-là le Christ apparut encore à « Jacques. » C'est le fils de Zébédée dont il est ici question, le premier de tous les apôtres qui ait souffert le martyre pour son maître, et non, comme plusieurs l'ont cru jusqu'ici, le fils d'Alphée, qui fut le premier évêque de Jérusalem. Ce que les Évangiles nous disent de Jacques le

Majeur ne nous éclaire guère sur les motifs pour lesquels Notre-Seigneur le distingua avec Pierre et Jean parmi ses autres apôtres. Mais cette obscurité qui enveloppe les actions de sa vie vient de ce qu'il mourut de bonne heure, et qu'il n'eut aucun évangéliste parmi ses disciples, comme Pierre et Paul en avaient eu. Il n'écrivit point non plus lui-même d'évangile, comme le fit son frère le plus jeune. Mais les causes de cette préférence nous sont indiquées par le Talmud, qui nous parle des effets merveilleux de son zèle à Jérusalem; et c'est précisément pour cela qu'il fut mis à mort par les Juifs. D'après un document cité par saint Jérôme (*de Vir. ill.*, ch. II), cette apparition de Notre-Seigneur à Jacques aurait eu lieu le jour même de la résurrection. Ce Père raconte en effet que Jacques avait juré de ne prendre aucune nourriture depuis le jour où il avait bu le calice du Seigneur jusqu'à ce qu'il l'eût vu ressuscité, et qu'à cause de cela Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Apportez du pain sur la table; « puis il prit le pain, le bénit et le rompit, et le donna à « Jacques en disant : Mange ce pain, mon frère, car le « Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts. » Nous aurions ainsi dix apparitions du Sauveur après sa résurrection, nombre qui a une importance particulière aux yeux des Juifs dans l'économie divine du salut des hommes; car Dieu, disaient-ils, avait prononcé dix paroles lorsqu'il avait créé le monde matériel, et dix aussi lorsqu'il avait créé le monde spirituel au mont Sinaï. Il avait soumis Abraham à dix épreuves et les Égyptiens à dix plaies; enfin dix signes devaient annoncer la venue du Messie.

CHAPITRE LXXVII

L'Ascension.

Lorsque les jours de sa glorification furent arrivés, « il « parut une dernière fois encore à ses apôtres, auxquels « il avait déjà donné tant de preuves de sa résurrection, « s'étant manifesté à eux pendant quarante jours, et les « entretenant du royaume de Dieu. » La fête de la Pentecôte approchait, et les apôtres étaient obligés par la loi de revenir à Jérusalem. C'est ici que le Seigneur leur apparut pour la dernière fois. « Lorsqu'il les eut donc « réunis, il leur ordonna de ne point sortir de Jérusalem, « mais d'y attendre la promesse du Père, que vous avez, « dit-il, entendue de ma bouche. Vous en êtes témoins « maintenant; et voici que je vais vous envoyer d'en haut « la promesse de mon Père. Restez donc dans la ville « jusqu'à ce que vous soyez remplis de la vertu d'en « haut. Car Jean a baptisé dans l'eau; mais vous serez « baptisés dans peu de jours avec le Saint-Esprit. Ceux « qui étaient assemblés lui demandèrent : Seigneur, allez-« vous rétablir maintenant le royaume d'Israël? » Ils croyaient qu'il allait ramener les dix tribus, et rétablir ainsi le trône de David. « Mais il leur répondit : Ce n'est « point à vous de savoir le temps ni l'heure que le Père a « déterminés dans sa puissance. Vous recevrez la vertu « du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous serez « mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, et la « Samarie, et jusqu'aux confins de la terre. Si quel-« qu'un d'Israël se convertit et croit en Dieu dans mon

« nom, ses péchés lui seront pardonnés. Pour vous, dans « douze ans d'ici, allez dans tout l'univers, afin que « personne ne dise : Nous n'avons rien entendu de ces « choses. » Ces dernières paroles sont citées par Clément d'Alexandrie comme fragment d'un discours de Notre-Seigneur, conservé par saint Pierre; et Eusèbe confirme sous ce rapport le témoignage de Clément.

« Après qu'il eut dit cela, et qu'il leur eut donné ses « ordres relativement au Saint-Esprit, il les emmena du « côté de Béthanie sur le mont des Oliviers. » Il les conduisit à moitié côte, là ou passe le chemin de Béthanie. De là, comme Moïse du haut du mont Nébo, il jeta un dernier regard sur la terre promise. Sa pensée embrassa en ce moment l'Europe et les autres pays de la terre où il allait envoyer ses apôtres pour prêcher sa doctrine. La tradition rapporte que ceci se passait en plein midi. « Il « éleva ses mains et les bénit en disant : Toute puissance « m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc par « tout le monde annoncer à toute créature la joyeuse « nouvelle : enseignez tous les peuples, et baptisez-les au « nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et apprenez-« leur à observer tout ce que je vous ai commandé. Celui « qui croit et est baptisé, celui-là sera bienheureux; mais « celui qui ne croit pas sera condamné. Pour ceux qui « croient, voici les signes qui suivront : Ils chasseront les « démons en mon nom : ils parleront des langues étran-« gères; ils prendront des serpents, et, s'ils boivent quel-« que poison, il ne leur nuira point. Ils imposeront les « mains aux malades, et ceux-ci seront guéris. Et voici « que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. Après ces « paroles, le Seigneur Jésus fut enlevé au ciel; car pen-

« dant qu'il les bénissait, il les quitta et fut enlevé du mi-
« lieu d'eux. Un nuage le cacha à leurs regards, et il est
« maintenant assis à la droite de Dieu. Ainsi s'accomplit
« ce qu'il leur avait dit autrefois : qu'ils verraient le Fils
« de l'homme monter où il était auparavant. Ils l'ado-
« rèrent ; mais comme ils avaient les yeux levés vers le
« ciel, où il montait, deux hommes vêtus de blanc leur
« apparurent et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi
« restez-vous là à regarder le ciel? Ce Jésus qui est monté
« en haut devant vous reviendra un jour comme vous
« l'avez vu monter au ciel. Là-dessus ils partirent du mont
« des Oliviers, qui est tout près de Jérusalem, de sorte
« que la distance ne comprend que le chemin qu'on peut
« faire un jour de sabbat, et ils retournèrent tout joyeux
« à Jérusalem. »

Tout autour de la ville sainte, et aux quatre points cardinaux, sur les routes de Béthel, de Béthoron et de Jéricho, à une distance d'environ un graud quart de lieue, était plantée la colonne de la banlieue, pour séparer le chemin sacré du profane; et personne ne pouvait, les jours de repos, sortir de la ville en voiture, de peur de dépasser la limite du sabbat. Or le chemin de séparation, du côté de Bethphagé, était précisément au mont des Oliviers, où le Christ était monté sur un âne pour entrer à Jérusalem. Tout près de là, sur le sommet du mont des Oliviers, était aussi la place d'où il monta au ciel. « Et lorsqu'ils furent
« revenus à la maison, ils montèrent dans une chambre
« haute, où ils s'établirent, persévérant unanimement
« dans la prière, les apôtres, les femmes, Marie, mère
« de Jésus, et ses frères. Ils passaient tout le reste du temps
« dans le temple, louant et bénissant Dieu. » Jésus enfant

avait été présenté à Dieu dans le temple quarante jours après sa naissance; quarante jours s'écoulèrent aussi depuis son baptême jusqu'au commencement de sa vie publique, après la tentation; et quarante jours de nouveau, depuis sa résurrection jusqu'à son ascension. Et c'est ainsi que nous voyons tous les noms symboliques et astronomiques concentrés dans la vie de Notre-Seigneur.

CHAPITRE LXXVIII

Jésus-Christ envoie le Saint-Esprit à ses apôtres. Nouvelle création par la vertu des sept sacrements.

Cent vingt personnes, et parmi elles dix hommes de loi, étaient regardées comme nécessaires pour former une communauté ecclésiastique ; car cent vingt hommes composèrent la grande synagogue sous Esdras, lorsqu'il rétablit l'État et le culte chez les Juifs. C'était aussi le nombre des fidèles qui étaient réunis chez les apôtres lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux. Sur la proposition de Pierre, leur chef, ils procédèrent à l'élection d'un nouvel apôtre qui devait remplacer Judas. Le sort fut jeté sur Joseph Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias de Bethlehem. Tous deux étaient du nombre des soixante-dix disciples qui étaient restés auprès de Jésus pendant tout le temps qu'il avait vécu avec ses apôtres, depuis le baptême de Jean jusqu'à son ascension. Ils consultèrent Celui qui sonde les cœurs, et le sort tomba sur Matthias.

La fête de la Pentecôte, cette année-là, tombait un dimanche, et le 6 sivan ou le 5 juin de l'an 29 de notre

ère. Or le premier jour de la fête de la Pentecôte, vers la troisième heure du jour, c'est-à-dire vers le temps où l'on offrait le sacrifice du matin, « comme ils étaient tous « assis ensemble dans la même salle, la maison fut tout « à coup ébranlée; et au milieu d'un grand bruit qui « venait du ciel, semblable au mugissement d'une grande « tempête, l'Esprit descendit d'en haut et se reposa sur « eux sous la forme de langues de feu. » Une autre version porte : « Leurs langues devinrent comme des flammes « de feu. Tous furent pleins du Saint-Esprit, et commen- « cèrent à parler dans des langues étrangères, selon que « le Saint-Esprit les leur mettait dans la bouche. Or il y « avait à Jérusalem des Juifs, des hommes craignant Dieu, « de tous les peuples sous le ciel. Aussitôt la foule s'assem- « bla, plongée dans l'étonnement, car chacun entendait « leurs discours dans sa propre langue. Surpris et épou- « vantés à la fois, ils se disaient les uns aux autres : Ces « hommes qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? « Comment pouvons-nous les entendre chacun dans « notre langue maternelle? Que veut dire ceci? D'autres, « au contraire, se moquaient en disant : Ils ont bu trop « de vin doux. »

La foule sortait du temple, où elle venait d'assister au sacrifice du matin, lorsqu'elle entendit le bruit de voix célestes, vit la maison trembler, des hommes en sortir tout inspirés et leur parler d'une manière miraculeuse. Une flamme sur la tête d'un homme était aux yeux de la plus haute antiquité le signe d'une vocation divine. C'était la première fois que ce phénomène se produisait chez les disciples du Christ; mais il s'est renouvelé plus d'une fois depuis dans l'Église, et particulièrement dans la personne

de saint François de Sales pendant qu'il prêchait. La majesté divine, qui annonçait autrefois par des flammes visibles sa présence au-dessus du Tabernacle, quitta le Saint des saints quelque temps avant la ruine de Jérusalem avec un bruit qui ressemblait à celui de la tempête, comme le rapporte Josèphe. C'est avec l'impétuosité et le bruit de la tempête aussi qu'elle entre aujourd'hui dans la maison des fidèles de la nouvelle alliance. L'ancienne loi avait été donnée ce même jour aux Juifs sur le Sinaï, 1,500 ans auparavant. Le mont Horeb alors avait été ébranlé jusque dans ses fondements et enveloppé de nuages. Pendant que de son sommet sortaient des torrents de flamme et de fumée, Moïse descendit, le visage enflammé, pour proclamer, en présence du peuple d'Israël, les commandements du Décalogue. Aujourd'hui le mont Sion remplace le Sinaï. Aujourd'hui parmi les mêmes signes est fondée l'Église de la nouvelle alliance. Un nouveau Moïse annonce aux Juifs étonnés la fin de l'ancienne loi, l'accomplissement de toutes les prophéties et la résurrection des corps accomplie dans la personne du Christ, prémices des ressuscités. Le miracle des langues avait eu lieu aussi, d'après la croyance des Juifs, lors de la fondation de l'ancienne alliance. Car les rabbins, s'appuyant sur ces paroles de l'Écriture : « Et tout le peuple « entendit les voix, » croyaient que, lors de la promulgation de la loi, la parole s'était partagée en soixante-douze langues, de sorte qu'elle pouvait être entendue par toutes les nations de la terre. Mais ce qui n'était chez les Juifs qu'une tradition sans fondement se produisit au commencement de la nouvelle alliance comme une réalité incontestable.

A la Pentecôte, on présentait à Dieu dans son temple les premiers pains de la nouvelle récolte de blé. Aujourd'hui 3,000 hommes, prémices de tous les peuples de la terre, furent moissonnés pour le Seigneur à la prédication de Pierre, et ramassés dans les greniers du royaume de Dieu. De même que chez les Grecs la fête des jeux olympiques était établie afin d'entretenir le sentiment national parmi les diverses branches de la grande famille des Hellènes, ainsi en était-il chez les Hébreux de leurs trois grandes fêtes, qui se célébraient aux trois époques principales de l'année : celle de Pâques immédiatement avant, celle de la Pentecôte immédiatement après la moisson, et celle des Tabernacles après la vendange. Aujourd'hui tous les peuples qui sont sous le ciel, et qui s'étaient séparés autrefois à Babel, se retrouvent ensemble dans leurs représentants, et ne forment plus qu'une seule et même société. Il y avait en effet à Jérusalem en ce moment des hommes appartenant aux trois branches de l'humanité et aux trois langues mères parlées sur la terre. Parmi les enfants de Sem il y avait des Élamites, des Mésopotamiens, des Lydiens, des Arabes et des Juifs. Les descendants de Cham étaient représentés par des Égyptiens, des Lydiens ou des Cyrénéens, des Indiens du Caucase ou habitants de la Colchide, des Cananéens ou Phéniciens. Les fils de Japhet, enfin, étaient représentés par des Romains, des Grecs, des Parthes, des Mèdes, des Crétois, des Pamphyliens, des Cappadociens, des Phrygiens, etc.

Et tous ces peuples, quoique parlant différentes langues, comprenaient les discours des apôtres et les paroles enflammées de Pierre, leur chef. Car il se faisait en ce jour le

contraire de ce qui s'était passé à Babel. Là l'esprit de Dieu était descendu pour confondre le langage des hommes, et les forcer ainsi à se séparer. Ici il descend encore ; et les langues, qui s'étaient divisées alors, se retrouvent dans un même langage, compréhensible pour tous. Une nouvelle idée est entrée dans le monde, pour ne faire de tous les peuples qu'une seule famille ; et ils se reconnaissent aujourd'hui devant les représentants de Dieu comme les enfants d'un même Père. La parole qui leur est annoncée est la parole catholique et universelle ; et c'est pour cela que toutes les tribus de la terre se retrouvent aujourd'hui formant une seule société spirituelle et visible à la fois, par le lien de cette religion qui unissait à l'origine les peuples et les langues. Aussi les Pères de l'Église ne craignent pas d'appeler les faits qui se passent aujourd'hui la contre-partie de Babel. C'est du moins ce que l'évangéliste saint Matthieu dit au chambellan de la reine d'Éthiopie dans l'histoire apocryphe des apôtres, composée par Abdias.

Par le péché l'homme s'était détourné de Dieu, et, se tournant vers la nature, il y avait mis en quelque sorte toutes ses pensées et toutes ses affections. C'est pour cela que dans l'ancienne alliance Dieu se manifeste au genre humain, soit aux Juifs, soit aux païens, comme Père irrité. Mais l'incarnation du Verbe mit de nouveau en rapport l'humanité avec les trois personnes divines. Ce rapport, devenu sensible pour la première fois au baptême de Notre-Seigneur, se produit aujourd'hui d'une manière éclatante dans l'effusion du Saint-Esprit. C'est pour cela que la Pentecôte est l'accomplissement et la fin de toutes les anciennes révélations et le jour où fut fondée sur la

terre l'Église de la nouvelle alliance. Le Saint-Esprit est le principe de la vie surnaturelle. Or la vie de l'Église consiste dans les sept sacrements, qui forment pour elle les sources de la grâce et du salut. Ils étaient représentés dans l'ancienne alliance par les sept lampes du chandelier d'or, et dans l'Apocalypse par les sept yeux de l'agneau, qui signifient les sept manifestations de l'Esprit divin. C'est dans ces fêtes de la Pentecôte que les sacrements ont été pour la première fois donnés aux fidèles comme un présent du ciel. Et dans ces sept jours des fêtes de la Pentecôte, avec la création spirituelle qui s'y accomplit, se reflète cette grande semaine de la création matérielle dont nous parle la Genèse.

La rédemption opérée par le Christ a versé ses divins reflets jusque sur le monde des corps. La terre, reléguée autrefois au fond des espaces et considérée comme un corps à part et indépendant du soleil, a été replacée dans ses vrais rapports par une science plus exacte et plus attentive. Le système de Pythagore, qui regardait la terre comme immobile et faisait tourner le soleil autour d'elle, était généralement admis dans le paganisme, dont toutes les théogonies reposaient sur la même base. C'était la terre qui était la mère souveraine des dieux. C'est d'elle qu'ils étaient montés au ciel; et jusque dans l'Olympe ils participaient encore aux faiblesses terrestres. C'est la science chrétienne qui, partant d'un point de vue plus élevé et s'appuyant sur des observations plus exactes, proclama l'existence d'un centre plus haut autour duquel se meut l'univers.

Il est vrai que plusieurs parmi les anciens entrevirent cette idée. Déjà Aristote écrivait, dans son livre du *Ciel*,

II, 13, que, d'après les pythagoriciens, le feu était au milieu du monde, et que c'était en tournant autour de lui, comme une étoile, que la terre engendrait l'année, et ils appelaient ce centre foyer et unité. Mais Diogène-Laërce, Aristarque de Samos et Séleucus enseignèrent très-positivement la rotation annuelle de notre planète autour de l'axe du monde, et proclamèrent que cet univers n'est qu'un point en comparaison des étoiles fixes. Il paraît même que Cléanthe fut accusé devant l'aréopage pour avoir soutenu cette doctrine. Il n'est donc pas étonnant que nous la retrouvions parmi les contemporains du Christ.

Nous avons un témoignage remarquable à ce sujet dans le *Sohar*, ce livre qui contient, pour ainsi dire, toute la métaphysique et la théosophie des temps antérieurs au christianisme, les plus anciennes traditions des Juifs, les spéculations des rabbins, ce livre inexploré et presque inconnu jusqu'ici, qui, mieux étudié un jour, donnera peut-être naissance à quelque nouvelle secte dans l'Église, mais qui donnera aussi le coup de mort à cette interprétation aride et rationaliste des Écritures que le protestantisme a mise en vogue. Voici donc ce que nous lisons dans le *Sohar*, qui cite lui-même ce passage comme étant tiré d'un ouvrage plus ancien. « Dans le livre du R. Ha-« menuna, il est dit que toute la terre tourne en cercle « comme une boule; de sorte que, parmi ses habitants, « les uns sont en bas, et les autres en haut. Toutes les « créatures sont différentes selon la diversité du climat, « conformément au lieu qu'habite chacune d'elles. Il « arrive aussi sur la terre que, lorsque le jour luit pour « les uns, les autres ont la nuit; et lorsque ceux-ci ont

« le jour, il fait nuit chez les premiers. Il y a même un « lieu où le jour dure toujours, et où la nuit n'a qu'une « petite heure. » Ce qui est dit ici de la rotation de la terre, des antipodes et des cercles polaires se trouve déjà indiqué par l'astronome indien Brahmagupta. Et le grand cardinal Nicolas de Cuse a pressenti, par une sorte d'instinct supérieur, et soutenu cette opinion.

Lorsque le système de Copernic s'est établi dans le monde savant, bien loin d'être en contradiction avec la Bible et le christianisme, il faisait pénétrer au contraire la pensée chrétienne dans la physique, restée païenne jusque-là, en plaçant dans une sphère supérieure le centre de la terre, en tirant pour ainsi dire celle-ci de l'isolement où l'on avait cru qu'elle était, et en la rattachant au système entier des mondes qui roulent dans l'espace. Car, pendant qu'elle accomplit chaque année sa rotation autour du soleil, celui-ci accomplit la sienne, dans une période de temps qui nous est inconnue, autour d'un centre plus élevé encore, lequel se rattache lui-même à un système plus vaste et plus haut. Et ainsi, l'armée tout entière des lunes, des terres, des soleils, des comètes et des étoiles fixes se meut avec une harmonie merveilleuse autour de la Divinité, soleil suprême des intelligences et des corps. Dans ce système, la racine ou le principe n'est plus en bas; il est en haut. C'est le ciel qui donne la loi et imprime le mouvement, et c'est la terre qui reçoit l'un et l'autre. La terre, simple planète, ne peut plus se faire passer pour un soleil, ni garder la position centrale que lui avait donnée une science inexacte. Aussi, par une certaine analogie mystérieuse, le dimanche, qui, dans la langue de plusieurs peuples, s'appelle le jour du soleil,

est devenu le jour de fête et de repos de l'ère nouvelle. Il commence la semaine, au lieu de la terminer comme autrefois. Car la promesse de ce qui devait arriver au dernier jour de la grande semaine de l'Ancien Testament est accompli ; la fin est devenue le commencement, et le commencement la fin. Le premier jour de la création est devenu le jour de repos de la rédemption, et la clef de voûte de l'ancienne Église est devenue la pierre fondamentale de la nouvelle Église de Dieu. Le Christ nous apparaît comme le soleil des esprits au milieu des douze apôtres, qui sont comme les douze signes de ce zodiaque surnaturel, tandis que les évangélistes en sont comme les quatre points cardinaux. La réconciliation du Père par son Fils est confirmée et scellée par l'envoi du Saint-Esprit. C'est à partir de ce moment que la paix et le salut, que Jésus-Christ avait acquis par sa vie et sa mort, pour tous les peuples et pour tous les temps, purent être annoncés au monde tout entier, et que tous les hommes purent être baptisés au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

SEPTIÈME SECTION

LES ACTES DES APÔTRES.

CHAPITRE PREMIER

Des bases d'une nouvelle chronologie de l'histoire des apôtres, et des écrits du Nouveau Testament.

Les soixante et dix semaines de la prophétie courent à leur fin. Le Messie a été tué au milieu de la dernière semaine; mais la fin doit en être remplie par l'établissement de l'Église chrétienne au milieu du peuple juif. Cette nation, choisie depuis plus de deux mille ans par la miséricorde divine, de préférence à tous les peuples, qui avait été tirée, plus de quinze siècles auparavant, de l'esclavage de l'Égypte, et délivrée de la captivité de Babylone déjà depuis plus de sept fois soixante-dix ans, a obtenu par le Messie sa troisième et dernière délivrance, celle du joug de la loi, et la prophétie de Daniel s'est ainsi trouvée accomplie. L'entrée des Juifs, héritiers naturels du Messie, dans le sein de l'Église fondée par Jésus-Christ, l'établissement de la première communauté chrétienne au sein du judaïsme, remplit encore la seconde moitié de la dernière semaine, qui court de la mort du Sauveur jusque l'élection de l'apôtre des Gentils, lequel

était destiné par la Providence à être l'instrument principal de la conversion des peuples païens, et à transporter des Juifs chez eux le flambeau de l'Évangile. Ce fait une fois accompli, le peuple élu avait rempli sa mission historique. La meilleure partie des enfants d'Abraham, celle qui était comme le noyau de ce fruit tant aimé de Dieu, étant une fois entrée dans l'Église, les gousses devaient être rejetées, et c'est là la signification profonde et terrible de la ruine de Jérusalem et de la dispersion des Juifs dans tout l'univers.

La vocation du grand apôtre eut lieu sur le chemin de Damas, trois ans après la mort du Christ, comme le témoigne saint Chrysostome dans son homélie sur les princes des apôtres, lorsqu'il dit que Paul a servi Jésus-Christ pendant trente-cinq ans depuis sa conversion. Or saint Jérôme, dans son *Catalogue*, tiré de la Chronique d'Eusèbe, assure que Pierre et Paul ont souffert le martyre trente-sept ans après la mort du Sauveur, la quatorzième année du règne de Néron, c'est-à-dire l'an de Rome 820 ou 67 de notre ère, puisque Néron est monté sur le trône le 13 octobre 807 ou cinquante-quatre ans après Jésus-Christ. C'est le 29 juin, d'après la tradition de l'Église, qu'ils ont souffert le martyre. Si nous retranchons les trente-cinq ans de l'apostolat de saint Paul, il résulte qu'il a reçu de Dieu sa mission l'an 785, ou le 25 janvier 786, dans la dix-neuvième année du règne de Tibère, l'an 33 de notre ère, et trois ans et demi après la mort du Christ. Si notre chronologie était exacte, et si le Christ était réellement mort l'an 33 de notre ère, Paul aurait commencé à persécuter les saints avant la mort de Jésus-Christ.

Ce défaut dans notre chronologie ressort également de la primatie de Pierre. C'est une tradition constante de la primitive Église que le prince des apôtres a siégé vingt-cinq ans à Rome. Et puisqu'il est mort l'an 820, il a dû établir son siége en cette ville l'an 795 ou 42 de notre ère, c'est-à-dire treize ans après la mort du Sauveur; ce qui du reste est en accord parfait avec la tradition telle que nous la trouvons exprimée dans Clément d'Alexandrie (*Strom.*, VI, 5), dans Eusèbe (*Hist.*, V. 17). Cette tradition avait déjà été consignée auparavant par Apollonius, qui vivait au IIe siècle, et qui dit que Notre-Seigneur Jésus-Christ, avant de monter au ciel, donna l'ordre à ses apôtres de rester encore douze ans à Jérusalem avec les Juifs après son ascension, et de ne passer qu'après ce temps chez les Gentils. Les apôtres en effet sont restés à Jérusalem jusqu'à la mort de la sainte Vierge, qui, d'après la tradition la plus ancienne, mourut à soixante ans, peu de temps avant l'époque où Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode l'ancien, obtint le royaume de Judée par la faveur de l'empereur Claude, la seconde année du règne du celui-ci, l'an 795 ou 42 après Jésus-Christ. A peine ce prince fut-il monté sur le trône qu'il fit mourir l'apôtre saint Jacques, fils de Zébédée. Après quoi tous les autres disciples prirent la fuite et se répandirent parmi les Gentils. Pierre fut aussi mis alors en prison, pour subir le même sort que l'apôtre saint Jacques. Mais l'ange du Seigneur le délivra de ses liens, et ses gardes furent exécutés. Pour lui, quittant la Judée, il vint à Rome, où il établit le centre de l'Église de Jésus-Christ, tandis que jusque-là c'est de Jérusalem, comme de leur centre commun, que les apôtres avaient entrepris leurs missions.

Nous pouvons comprendre maintenant comment on n'a pu jusqu'ici trouver les vingt-cinq ans pendant lesquels Pierre a, selon la tradition, gouverné l'Église de Rome. Ces vingt-cinq ans une fois pris, il ne restait plus que sept ans pour le séjour de Pierre et des apôtres parmi les Juifs, à partir de l'année 33, où l'on prétend qu'est mort Notre-Seigneur Jésus-Christ, jusqu'à l'an 42. Or ce temps est déjà pris par le séjour de sept ans que fit l'apôtre saint Pierre à Antioche. Nous sommes donc obligés encore une fois, sous peine de contredire la tradition, d'accorder que Notre-Seigneur est mort une olympiade plus tôt qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Il est donc certain que la chronologie de l'histoire de l'Église, depuis la mort de Jésus jusqu'à celle des apôtres Pierre et Paul, est en retard de quatre ans. Ce défaut dans la chronologie a eu pour effet de déranger plus ou moins la date des événements les plus importants de l'histoire de l'Église pendant la vie des apôtres, et par suite de tromper la postérité sur la véritable date des écrits apostoliques. Nous chercherons donc à rétablir la chronologie véritable des actes et des écrits canoniques des apôtres ; et ces faits étant mis ainsi dans leur vrai rapport avec les événements de l'histoire profane, nous tirerons peut-être de ceux-ci quelques lumières sur les causes pour lesquelles les apôtres ont écrit leurs épîtres.

CHAPITRE II

Saint Mathias est choisi pour remplacer Judas.

Pendant toute l'antiquité, Dieu avait veillé sur son peuple, et confié ses destinées à sept bons pasteurs, comme s'expriment les sages d'Israël. Ces pasteurs étaient Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Aaron, David et Salomon. Mais ce peuple se montrant indocile, il l'avait laissé s'égarer dans ses voies et tomber dans la nuit de l'exil. Il lui avait donné dès lors pour le gouverner trois pasteurs cruels, comme le dit Zacharie (ch. XI). Ces pasteurs étaient les rois des trois grands empires de Babylone, des Perses et des Grecs, qui se succédèrent dans les trois veilles de cette nuit terrible de l'exil, jusqu'à ce que parût l'aurore des temps nouveaux.

Lors donc qu'eut sonné l'heure de la vengeance pour ces trois royaumes, le Seigneur brisa le sceptre qu'il leur avait donné, et dispersa d'un coup les trois pasteurs. Puis il envoya dans son royaume un roi doux et pacifique, pour délivrer son troupeau chéri et le recueillir sous sa houlette. Mais lorsque l'oint du Seigneur voulut demander sa récompense, on le vendit trente pièces d'argent, le prix d'un esclave. C'est pour cela que le Seigneur dit : « C'est « un beau prix que celui auquel ils m'ont estimé; jette-le « au potier. » Le sens de ces paroles ressort d'un autre passage des livres saints. En effet, avant la première ruine de Jérusalem, Dieu avait ordonné à Jérémie d'acheter une cruche de terre, et de la briser en morceaux devant la porte des Potiers, dans la vallée de Tophet, pour faire

comprendre à son peuple que la vengeance divine allait bientôt éclater sur lui, et de lui dire : « De même que « cette cruche est brisée en morceaux, de sorte qu'on ne « peut plus la rétablir dans son entier, ainsi je briserai ce « peuple et cette ville. Elle sera impure comme Tophet, « et ses habitants y seront ensevelis. »

Or les Juifs avaient rejeté le bon pasteur qui leur avait été promis. Ils l'avaient tué, comme Caïn avait tué Abel, le premier pasteur; de sorte que son sang criait vengeance vers le ciel. Le Seigneur leur envoya donc un quatrième pasteur, qui devait non visiter les brebis abandonnées, courir après les égarées, guérir les malades et nourrir celles qui étaient saines, mais manger la chair de celles qui étaient grasses, et briser les cornes de leurs pieds. (*Zach.*, XI, 16.) Ce pasteur méchant et cruel, c'étaient les Romains, au quatrième âge du monde; les Romains, qui, pour punir les Juifs d'avoir tué leur vrai pasteur, devaient les emmener de la Palestine comme un troupeau de brebis, les disperser dans tout l'univers et livrer aux flammes la bergerie. Judas Iscariote est le représentant du peuple juif endurci et exilé. Il a vendu son maître pour le prix d'un esclave, et il a jeté l'argent prix de son crime dans le temple devant les prêtres, qui le déclarèrent eux-mêmes un argent souillé par le sang. C'est pourquoi ils en achetèrent le champ d'un potier, pour y ensevelir les étrangers. Une sépulture pour les étrangers, voilà tout l'héritage que Judas avait acquis au nom du peuple juif. Ainsi, comme le dit saint Pierre dans son premier discours aux Juifs, après avoir reçu l'Esprit-Saint, ainsi fut accomplie la parole du Psalmiste : « Sa demeure est déserte maintenant, et personne n'y habite plus. Son office est passé

« à un autre. » Cet autre était, dans le collége apostolique, saint Mathias ; mais, dans l'ensemble de l'histoire, c'étaient les prosélytes de tous les peuples, qui devaient entrer dans le bercail de l'Église à la place des enfants d'Israël.

CHAPITRE III

La première communauté chrétienne.

Le nombre des partisans déclarés du Messie, qui lors de sa mort s'élevait à peine au delà de cinq cents, était monté à trois mille après l'effusion du Saint-Esprit et par suite du discours de Pierre. Ces nouveaux prosélytes avaient probablement reçu le baptême dans les eaux de l'étang de Siloé. Mais à peine la première communauté chrétienne commençait à se former que déjà s'élevait contre elle la première persécution. Un boiteux avait été guéri à la porte du temple appelée la Belle. C'était probablement la grande porte faite d'airain de Corinthe, qui s'était ouverte d'elle-même à la mort du Christ, ou la porte de Nicanor, dont Josèphe vante la magnificence. Le fait s'était passé vers la neuvième heure, c'est-à-dire avant le sacrifice du soir, vers trois heures, peu de temps après la fête de la Pentecôte, qui cette année dura du 5 au 12 juin. Car, quoiqu'elle ne portât qu'un jour dans la loi de Moïse, elle durait cependant huit jours entiers, comme les fêtes de Pâques, des Tabernacles et de la Dédicace du temple.

Lors donc que ce boiteux, âgé de plus de quarante ans

et infirme depuis sa première enfance, eut été guéri par Pierre, et que tout le peuple, rempli d'étonnement, se fut attroupé dans le portique de Salomon autour des apôtres, Pierre, élevant la voix, prêcha pour la première fois dans le temple. Mais bientôt arrivèrent et les grands prêtres et le capitaine du temple, celui qui avait pris Jésus, et les sadducéens; et s'emparant du Prince des apôtres, et de Jean le disciple bien-aimé, ils les conduisirent le lendemain devant l'assemblée du grand conseil, présidée par Anne et Caïphe, Jean, fils de Zachée, et Alexandre. Mais ils furent relâchés après une forte réprimande et des menaces. Par suite de cette guérison miraculeuse et de ce second discours de Pierre, le nombre des fidèles augmenta considérablement; de sorte que la petite communauté chrétienne comptait déjà, deux ans après la mort du Sauveur, cinq mille hommes, c'est-à-dire de douze à quinze mille âmes. Tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et ils vivaient dans une entière communauté de biens. C'est sur cette union intime que reposaient les espérances de la nouvelle société pour l'avenir. C'est pour cela que la première infidélité fut punie de mort subite par un terrible jugement de Dieu, dans la personne d'Ananie et de Saphire. Un des partisans les plus considérables que l'Église acquit dans ces derniers temps fut Joseph Barnabé. C'était un lévite de Chypre, qui, après avoir vendu son bien, en apporta le prix aux apôtres.

Cependant Pierre continuait de prêcher et de faire des miracles; de sorte qu'on apportait les malades dans les rues sur son passage, pour que son ombre les guérît. La tradition juive elle-même, ne pouvant contester ces miracles de Pierre, les attribue, comme ceux de Jésus,

à la magie, et prétend qu'il voulait par là se faire passer pour un homme divin. C'est là ce que nous lisons dans le *Chissuk emuna*, p. 452. Tous les apôtres furent pris et jetés dans les prisons de la ville. Mais, délivrés par un messager céleste, ils continuèrent à prêcher l'Évangile, jusqu'à ce que, traduits de nouveau devant le grand conseil et destinés à la mort par les princes des prêtres, ils furent défendus par Gamaliel et renvoyés, après avoir été seulement frappés de verges. On lit dans les apocryphes et dans une épître de Lucien, auteur païen, que Gamaliel prit soin aussi de Nicodème, poursuivi par les Juifs; et nous n'avons aucun motif de révoquer en doute ce fait.

CHAPITRE IV

Ancienne liturgie de l'Église.

Dans ces premiers temps de l'Église, les fidèles s'assemblaient, pour célébrer le sacrifice de la nouvelle alliance, chez les apôtres, dans le cénacle où ils avaient reçu l'Esprit-Saint. C'était ce qu'on appelait la fraction du pain. Elle n'avait lieu ordinairement que le dimanche, et elle était toujours précédée d'une exhortation. Il en était ainsi partout où l'on pouvait établir une maison de prières. Et même, dans les commencements, lorsqu'une assemblée publique aurait pu éveiller les soupçons des Juifs, les apôtres allaient chaque jour dans les maisons rompre çà et là le pain sacré; et « ils prenaient cette « nourriture avec joie dans la simplicité de leur cœur. »

(*Actes*, II, 46.) Car à l'origine tous les assistants, ou du moins une partie d'entre eux, communiaient au saint sacrifice, après s'y être préparés par le jeûne et par la prière. Mais lorsque le nombre des fidèles eut augmenté, le service religieux fut soumis à certaines règles. Et d'abord les catéchumènes, qui se préparaient à recevoir le baptême, étaient congédiés après le sermon et la liturgie, qui consistait dans le chant des psaumes et en d'autres prières; de sorte qu'ils n'assistaient ni à la consécration ni à la communion. On les renvoyait avec la bénédiction ou la prière finale, appelée *dimissio*, en leur disant ces paroles : *Ite, missa est*, d'où est venu au saint sacrifice le nom de messe. Encore aujourd'hui, dans le rit arménien, trois fois un des ministres qui servent à l'autel répète ces paroles : « Sortez, sortez, profanes; » la première fois au commencement de la messe, la seconde après l'évangile, et la troisième avant la communion. Elles étaient destinées d'abord à congédier les païens; puis on les employa pour les catéchumènes, et enfin pour les pénitents.

C'est ainsi que s'est établie la forme du sacrifice de la nouvelle alliance. Quant aux prières qui y sont encore usitées aujourd'hui, on sait que le canon de la messe, par exemple, n'a été arrangé que peu à peu tel qu'il est maintenant. Il y avait longtemps déjà que les hommes invoquaient la Divinité par ces paroles : *Kyrie, eleison*, comme nous l'apprend Épictète, en ces termes : « Cum Deum invocamus, precamur *Kurie eleëson*. » Cette prière se récitait très-probablement au commencement de la messe; car on la trouve déjà dans les liturgies de saint Jacques et de Saint Marc; et saint Basile le Grand en parle

dans son épître 178. Le pape Silvestre Ier l'introduisit dans l'Occident. On l'employa aussi de très-bonne heure comme litanie dans les grandes nécessités. On attribue au pape Célestin Ier, vers l'an 423, l'Introït avec le psaume *Judica me, Deus* : mais on le trouve déjà du temps de saint Ambroise et de saint Grégoire de Nazianze. Saint Célestin ne fit donc que sanctionner pour l'Église universelle un usage déjà existant. Pendant que le prêtre s'avançait vers l'autel, tout le chœur commençait ce chant d'allégresse : *Veni, veni, Domine, et noli tardare!* Et ce psaume ou du moins les versets qu'on chantait portaient à l'origine le nom d'Introït ou d'entrée. Le pape Damase Ier, ou selon d'autres le pape Pontien, ajouta le *Confiteor*, et saint Grégoire le Grand les prières *Misereatur* et *Indulgentiam* : le même pape ordonna de réciter neuf fois le *Kyrie*, et de le chanter sur le ton des psaumes. Au reste, nous trouvons déjà dans le livre de la *Hiérarchie ecclésiastique* de l'Aréopagite, ch. III, que, lorsque le prêtre, après avoir allumé l'encens, encensait tout le temple, il entonnait une hymne ou un psaume, que le peuple tout entier chantait après lui. Et saint Augustin dans ses *Confessions*, IX, 6, rapporte, comme une coutume déjà très-ancienne de l'Église de Milan, que toute l'assemblée, pendant le saint sacrifice, chantait en alternant des hymnes et des psaumes.

Les antiennes appelées tropes, comme par exemple celle-ci : *Puer natus est nobis*, etc., sont aussi anciennes que les fêtes qu'elles rappellent, et on les chantait pendant la messe, comme les autres antiennes aux jours de grandes fêtes. C'est le pape Télesphore qui, dans la première moitié du IIe siècle, introduisit dans la messe,

pour le temps de Noël, le *Gloria*. Au lieu du *Gloria*, les églises des Gaules chantaient le cantique *Benedictus*. Le pape saint Gélase Ier composa, ou plutôt rassembla et inséra dans le corps de la messe, les prières appelées Collectes; car Origène écrivait déjà, dans sa seconde homélie sur Jérémie, que c'était une coutume de son temps de réciter la prière : « Dieu éternel et tout-puissant, » qui était comme l'abrégé de toutes les prières. C'est au pape Gélase Ier que l'on doit l'introduction de l'Épître, et à saint Grégoire le Grand celle du Graduel, quoique Sigebert attribue celui-ci au pape Célestin Ier, de qui nous tenons aussi les traits que l'on chante depuis la septuagésime jusqu'à Pâques. On commença au IIIe siècle à chanter aux grandes fêtes des proses après le Graduel.

C'est le pape Anastase qui ordonna de réciter à la messe des leçons du saint Évangile, d'après un usage observé déjà depuis longtemps dans la synagogue des Juifs, où on lisait toutes les Écritures dans l'espace de trois ans et demi, en faisant chaque fois une paraphrase sur le chapitre qui avaït été lu. Notre-Seigneur lui-même, dès sa première jeunesse, avait participé, comme nous l'avons vu plus haut, au privilége qu'avaient les fils des femmes les plus honorables du pays de lire devant l'assemblée la loi et les prophètes. Les Juifs voulaient par là se conformer à cette parole du Psalmiste : « Vous avez tiré vos « louanges de la bouche des enfants. » Lorsqu'il eut atteint l'âge mûr, le Sauveur avait aussi coutume de prêcher dans la synagogue de Nazareth (*Luc*, IV, 16.) L'Épître remplace dans la nouvelle alliance les leçons qui se faisaient autrefois dans la synagogue; et, comme elle est

tirée souvent de l'Ancien Testament, elle précède l'Évangile, qui nous annonce l'accomplissement de toutes les prophéties. Pendant qu'on lisait l'Évangile, on allumait deux flambeaux, pour représenter la lumière des deux Testaments; et non-seulement le peuple, mais encore l'évêque et tout son clergé, se levaient par respect, comme le rapportent déjà les *Constitutions apostoliques*, II, 61 : et le pape Anastase rappela cette coutume aux évêques d'Allemagne. Personne ne pouvait rester armé pendant l'Évangile, parce que le christianisme est un message de paix. Le peuple devait même mettre de côté les bâtons et les béquilles : il ne lui était pas permis non plus de s'asseoir pendant la messe. Après l'Évangile un sous-diacre portait à baiser, même aux laïques, le livre des saintes Écritures fermé; le célébrant le baisait après la lecture de l'Évangile.

On invoquait l'Esprit-Saint avant le sermon; et déjà au IIIe siècle, d'après le témoignagne d'Eusèbe, *Hist.* VII, 26, c'était une coutume, empruntée également à la synagogue, qu'un clerc, ou plus tard le diacre, lût le texte de la Bible, sur lequel un autre prêchait ensuite. A l'origine, et particulièrement en Afrique, jusqu'au temps de saint Augustin, l'évêque seul, assis dans sa chaire, prêchait de l'autel; mais en Orient les prêtres, et même les laïques, prêchaient aussi en présence de l'évêque. D'après saint Basile, sur le psaume XIV, le sermon durait ordinairement une heure; le pape Léon le Grand, au contraire, ne prêchait ordinairement qu'une demi-heure. Le sermon consistait dans une exposition simple sur le passage de l'Écriture qu'on venait de lire. Cependant, vers la fin du IVe siècle, par un

usage bien déplacé, le peuple témoignait son approbation au prédicateur, à la fin de son sermon, par des acclamations bruyantes; et saint Chrysostome s'élève contre cette coutume dans sa trentième homélie. Lorsque l'Église eut à sa disposition l'ensemble des homélies des Pères, Charlemagne en fit faire par le diacre Paul des extraits qu'on ajouta au livre des Évangiles, sous le nom d'Apostilles.

CHAPITRE V

Suite du même sujet.

Après le sermon commençait la messe proprement dite. Les catéchumènes étaient congédiés avec la bénédiction de l'évêque, et l'on récitait une prière pour les pénitents et les possédés, pendant qu'ils sortaient; après quoi l'on fermait les portes de l'église. Le diacre commandait le silence, et l'on récitait à voix haute une prière pour l'Église, les évêques, le clergé et tous les fidèles. Tous récitaient ensuite le symbole des apôtres; et cette coutume est déjà indiquée dans l'Aréopagite et la liturgie de saint Pierre. Théodote ayant au IIe siècle nié la divinité de Jésus-Christ, l'usage s'établit de chanter des cantiques de louange pour l'honorer. L'Église d'Antioche récitait encore le symbole des apôtres au Ve siècle. Cependant le pape saint Marc, de même que Timothée de Constantinople, introduisirent le symbole de Nicée; et le dernier le fit pour protester contre l'hérésie de

Macédonius, qui niait la divinité du Saint-Esprit. C'est vers l'an 519 que le symbole de Constantinople, avec l'addition *Filioque*, fut admis dans la liturgie, pour être lu après l'évangile aux jours de grandes fêtes. A l'offertoire, pendant lequel le chœur chantait des psaumes qui portaient le même nom, les fidèles qui étaient dans l'aisance offraient chaque fois le pain et le vin pour la consécration. Une partie cependant de ce pain était simplement bénite, et partagée à la fin de la messe, comme c'est encore l'usage chez les Grecs les jours de dimanche et de fêtes. Les chantres, qui étaient comme les lévites de l'Ancien Testament, présentaient l'eau pour le saint sacrifice. L'argent qu'on offrait n'était jamais mis sur l'autel, mais on le donnait immédiatement au diacre, qui lisait aussitôt le nom du donateur, et ramassait ensuite l'offrande.

Avant le sacrifice on se donnait le baiser de paix. On offrait ordinairement le saint sacrifice pour celui qui avait présenté le pain et le vin à la consécration, ou bien pour un pénitent qui voulait se présenter à la table du Seigneur, ou bien encore pour les fidèles défunts. Quant aux hommes querelleurs et amis des procès, qui avaient troublé la paix et détruit l'union parmi les fidèles, on n'acceptait jamais d'eux aucune offrande, pas plus que des catéchumènes. On attribue la préface à saint Cyrille de Jérusalem, ou bien encore au pape Gélase I[er]. Saint Augustin et saint Chrysostome font mention déjà du *Sursum corda* que le prêtre dit à l'autel, et auquel les fidèles répondent : *Habemus ad Dominum*. C'est le pape saint Sixte qui prescrivit le premier de réciter le trisagion à la fin de la préface, tandis qu'il précédait le

Kyrie dans la liturgie gallicane et mozarabique, de même que, chez les Grecs, le *Gloria* était placé après la consécration. C'est néanmoins une ancienne tradition, que saint Ignace d'Antioche, étant un jour ravi en esprit, entendit les anges chanter en deux chœurs : « Saint, « saint, saint, le Seigneur Dieu des armées, » et qu'il fut si frappé de cette merveille qu'il introduisit aussitôt dans la messe cette prière et le chant qu'il avait entendu. L'auteur des Questions attribuées par quelques-uns à saint Justin martyr rapporte que de son temps, c'est-à-dire au milieu du IIe siècle, on n'admettait dans le service divin aucun instrument, mais seulement des voix, quoique, d'après saint Augustin, sur le psaume XXXII, dans l'Église d'Afrique, on accompagnât avec la harpe le chant des psaumes aux vigiles qui se chantaient la nuit. C'est le pape Vitalien qui introduisit, vers l'an 660, les orgues, afin de soutenir le chant du chœur.

Le commencement du canon est attribué au pape Gélase Ier. Le *Memento* des vivants est tout aussi ancien. On y lisait sur des tables appelées diptyques les noms des personnes recommandées aux prières de la communauté. On pouvait aussi renfermer dans cette prière, sans les désigner nominalement toutefois, les hérétiques et les païens qui vivaient encore, ou les magistrats temporels qui étaient encore païens, comme le témoignent Tertullien, *Apol.* 39, et saint Augustin, Ep. 107. On encensait avant la consécration. C'est au pape Sirice Ier que l'on doit l'insertion de la prière *Communicantes*. Léon Ier inséra dans le canon la prière : *Hanc igitur*, jusqu'à ces paroles : *Ut placatus accipias*, tandis que les paroles suivantes, *Diesque nostros*, etc., sont de saint Grégoire,

fondateur du chant ecclésiastique. Le pape Alexandre Ier est l'auteur du verset qui commence par : *Qui pridie*. La prière *Unde et memores*, où il est fait mention du sacrifice d'Abel, d'Abraham et de Melchisedech, a été insérée dans le *Sacramentaire* par saint Gélase. L'élévation représentait la mort du Christ sur la croix ; et le peuple, imitant en cela la foule qui assistait sur le Calvaire au sacrifice de Jésus-Christ, se frappait humblement la poitrine, ou bien, comme cela se pratique encore en Italie ou dans quelques autres lieux, s'inclinait seulement par respect. C'est le pape Honorius Ier qui prescrivit de se mettre à genoux pour adorer la sainte hostie; et c'est le pape Alexandre Ier qui, vers l'an 107, ordonna de se servir de pain azyme, tandis que les Grecs continuent, d'après leur ancienne coutume, de consacrer avec du pain fermenté. Cette différence dans les usages vient de ce que, dans la primitive Église, on n'était pas certain si le Sauveur avait célébré la Pâque la veille ou bien le premier jour des pains azymes.

Saint Épiphane fait déjà mention de la forme ronde des hosties. Mais comme, depuis le VIIe siècle, les pains qui servaient au saint sacrifice étaient faits par des clercs, les laïques offrirent de l'argent au lieu de pain. Les Grecs mêlent au vin dans le calice un peu d'eau chaude, afin de rappeler que la nouvelle alliance fut fondée par l'eau et le sang qui sortirent chauds du côté de Jésus-Christ. La prière *Sanctum sacrificium*, etc., vient du pape Léon Ier. Ce qui prouve l'antiquité du *Memento* pour les défunts, c'est que l'arien Aërius inventa une hérésie à ce sujet. C'est le pape Pélage Ier qui lui a donné la place qu'il occupe aujourd'hui. Le *Pater* est aussi ancien dans la

messe que le christianisme lui-même. C'est le pape Sergius I[er] qui inséra l'*Agnus Dei* dans la liturgie romaine, l'an 687. Immédiatement avant la communion, le diacre chantait le *Sancta sanctis*, pour avertir les fidèles de se préparer à recevoir le Saint des saints. A ce moment on tire en Orient le rideau, qui avait caché jusque-là les saints mystères. Les hommes et les femmes étaient séparés dans l'église, comme ils l'étaient déjà dans le temple de Jérusalem; et ils allaient ainsi à part à la table du Seigneur. En Italie et en Afrique, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre, se donnaient le baiser de paix, en se disant: « Paix à vous, mon frère ou ma sœur. » C'était afin de se conformer au précepte du Sauveur, qui ordonne de se réconcilier avec son frère avant d'aller à l'autel. C'est pour cela que les apôtres Pierre et Paul terminent souvent leurs Épîtres par ces paroles: « Saluez-vous par un saint baiser. » Cette coutume cependant fut restreinte aux clercs dans la suite, à cause des calomnies des païens, dont Tertullien se plaint déjà dans son *Apologétique*, 9.

L'évêque communiait d'abord, et présentait ensuite le corps du Seigneur aux clercs, aux ascètes, aux diaconesses, aux vierges et aux veuves, puis aux hommes en disant: « Voici le corps du Seigneur; » et le communiant, debout, la tête inclinée, témoignait sa foi à la présence réelle en disant: *Amen*. Nous apprenons par saint Cyrille, Cath. 5, et par saint Augustin, Serm. 152, que les hommes recevaient l'Eucharistie dans leurs mains, et les femmes sur un linge, et qu'après avoir adoré l'hostie, ils la portaient eux-mêmes à leur bouche: puis le diacre distribuait le calice. C'était une coutume de se faire le signe de la croix sur le front et les yeux avec le sang qui avait touché les

lèvres. Le pape saint Jules abolit la coutume qui s'était introduite de tremper simplement l'hostie dans le précieux sang, au lieu de donner le calice à part; et saint Gélase après lui frappa les délinquants d'excommunication. L'usage d'aller tous les jours sans distinction à la table du Seigneur, attesté par saint Jérôme, suppose qu'on célébrait alors la messe tous les jours. Les évêques s'envoyaient mutuellement la sainte Eucharistie en signe de communion; mais plus tard l'Eucharistie fut remplacée par des pains simplement bénits qu'on appelait eulogies. C'est l'évêque de Paris Odon qui, dans le cours du XIIe siècle, ordonna qu'on portât le saint Sacrement aux malades avec des flambeaux et en chantant des psaumes, et que tous les passants se missent à genoux. Dans les temps de persécution, les premiers chrétiens emportaient souvent chez eux l'Eucharistie, pour se communier eux-mêmes en cas de besoin. On gardait dans les églises le saint Sacrement dans un tabernacle, et plus anciennement encore dans un vase qui avait la forme d'une colombe et qui était suspendu devant l'autel. On plaçait même la sainte hostie dans le tombeau des morts; mais cet abus fut aboli par plusieurs conciles.

Nous trouvons déjà avant saint Gélase dans le sacramentaire la prière *Quod ore sumpsimus*. Une prière d'actions de grâces termine la messe dans toutes les liturgies, après quoi l'évêque salue et bénit le peuple en disant : « La paix soit avec vous. » Puis le diacre dit à haute voix : « Allez en paix, » ou, depuis le pape saint Léon, *Ite, missa est*. On lisait déjà du temps de saint Augustin l'évangile selon saint Jean; mais ce ne fut que plus tard qu'il fut mis à la fin de la messe. Le pape Sergius III, d'après saint Bona-

venture, ou saint Grégoire le Grand, d'après Bellarmin. mit la dernière main au missel. De ce que l'ordre de la messe s'est ainsi formé peu à peu, et avec certaines différences dans les diverses liturgies, il serait aussi injuste de conclure que le saint sacrifice n'existait point au temps des apôtres qu'il le serait de prétendre qu'on n'invoquait point dans les premiers siècles la sainte Vierge parce que ce n'est que dans l'année 1230 que le pape Grégoire IX, voulant s'assurer sa protection dans la lutte qu'il avait entreprise contre Frédéric II, introduisit la coutume de réciter le *Salve, regina* dans les églises, au son de la cloche. Ce fut Jean XXII qui fit sonner deux fois par jour, afin d'avertir les fidèles de réciter l'*Ave, Maria;* et enfin Calixte III fit sonner aussi à midi pour implorer le secours de Dieu contre les Turcs. C'est saint Paulin de Nole qui le premier plaça des cloches dans une tour, tandis qu'auparavant on se servait d'instruments de bois, comme on fait encore aujourd'hui le vendredi saint.

C'est le cardinal Guido qui, dans le cours du XIII[e] siècle, introduisit l'usage des sonnettes dans l'église. Le bénitier était placé d'abord dans le vestibule de l'église. Au reste, l'aspersion avec l'eau consacrée existait déjà chez les païens. Les Juifs se lavaient toujours en sortant de la synagogue ou en y entrant. Les Romains avaient aussi de grands vases placés devant leurs temples, afin de pouvoir s'y laver les mains avant d'entrer. L'Église n'a point dédaigné d'emprunter, soit aux Juifs, soit même aux païens, une partie des usages qui composent son cérémonial; le rameau franc ne devait-il pas être enté sur l'olivier sauvage? La bénédiction *Dominus vobiscum*, par laquelle les premiers chrétiens se saluaient, se trouve

déjà dans la bouche du prophète Azarie; et c'est avec elle que Booz salue les siens au livre de Ruth, II, 4. Et cette autre : *Pax vobis*, dont les évêques et les patriarches se servaient, n'est que la traduction du *Schalum* de la race sémitique, que nous retrouvons encore chez les musulmans et même chez les brahmanes. Quant à la terminaison de toutes les prières de l'Église, on peut dire que c'est le Sauveur lui-même qui l'a prescrite en recommandant à ses disciples de prier toujours en son nom. Ces mots : *Dans les siècles des siècles*, ont été, selon la tradition, introduits par Esdras. L'*Amen* et l'*Alleluia* sont des mots hébreux. L'Église, en les adoptant dans sa liturgie, de même que le *Kyrie, eleison*, a voulu consacrer à la gloire de Dieu et réunir dans sa prière les langues qui ont été dans les desseins de Dieu l'instrument principal de ses miséricordes.

Voici comme saint Justin le martyr nous raconte la célébration du saint sacrifice de la messe telle qu'elle avait lieu de son temps. « Chaque dimanche, tous les « fidèles, soit qu'ils demeurent à la ville ou à la cam- « pagne, se rassemblent pour la lecture des écrits des « apôtres et des livres des prophètes. Après la lecture, « celui qui préside à l'église tient un discours, pour « exhorter les fidèles à imiter les vertus dont il vient d'être « parlé. Après le sermon, nous nous tenons tous debout « pour prier; puis le pain et le vin mêlé d'eau sont offerts ; « après quoi le prêtre prie de nouveau et récite l'action « de grâces, à laquelle le peuple répond : *Amen*. On dis- « tribue ensuite à chacun des dons consacrés, que les « diacres portent aux absents. Ceux d'entre nous qui sont « riches font alors leur offrande, et chacun donne ce qu'il

« veut. Cette collecte est déposée chez le président de « l'église, pour secourir les veuves, les orphelins, les « malades et les prisonniers, les étrangers et les autres « nécessiteux. »

CHAPITRE VI

Première Persécution. Mort de saint Étienne.

C'était surtout parmi les pauvres que l'Église de Jésus-Christ en ces premiers jours s'était recrutée. Mais les fidèles qui avaient embrassé le christianisme se trouvaient par là même privés des aumônes qu'ils recevaient de la synagogue; et comme les rivalités qui existaient entre les Juifs Grecs d'origine et les Hébreux dans le sein du mosaïsme continuèrent même après leur conversion, les apôtres, pour prévenir toutes les réclamations auxquelles donnerait lieu la distribution des aumônes, choisirent sept diacres, tirés pour la plupart sans doute des soixante-dix disciples du Sauveur, et les chargèrent de cette fonction.

Le nombre des disciples allait toujours croissant : un grand nombre de prêtres surtout se convertit à la foi. Il s'éleva donc une persécution, qui fut suscitée par les Libertiniens, les Cyrénéens, les Alexandrins, les Ciliciens et les Asiatiques. C'étaient autant d'associations juives; car, comme nous l'avons déjà vu, il y avait à Jérusalem environ quatre cent quatre-vingts synagogues ou chapelles pour les Juifs des différentes contrées de la terre, à peu près comme aujourd'hui encore à Rome, à côté de la

métropole de la chrétienté, chaque nation a son église ou sa chapelle particulière. Les affranchis étaient des Juifs romains dont les ancêtres, emmenés comme esclaves en Italie sous Pompée, avaient été ensuite affranchis par leurs maîtres, et s'étaient établis en grande partie à Rome, où ils obtinrent droit de cité des empereurs Auguste et Tibère. Leur nombre s'était tellement accru que plus de huit mille d'entre eux purent se joindre aux députés qui étaient venus de Judée après la mort d'Hérode l'Ancien, pour demander qu'Archélaüs fût exclu du trône de Judée. Les Cyrénéens étaient, comme nous l'avons vu déjà, les descendants des Juifs qui avaient été transportés en Égypte et en Libye par le premier des Ptolémée. Un certain nombre de Juifs s'étaient établis dès l'origine à Alexandrie, et ils avaient su gagner la faveur d'Alexandre le Grand, et obtenir des rois d'Égypte de grands avantages. Quant aux Juifs de la province d'Asie et de la Cilicie, ils étaient dans une position semblable. Partout les synagogues juives devaient être comme des avant-postes pour les messagers du Christ.

Ces diverses associations se soulevèrent donc unanimement contre le diacre Étienne, jeune homme plein de science et de zèle, renommé dans le peuple par ses miracles, qui eut le courage de mettre publiquement le Christ au-dessus de Moïse, et de déclarer ainsi que le christianisme n'était pas seulement le reflet du mosaïsme, mais une institution d'un ordre plus élevé. Bien plus, dans son zèle, il osa répéter la prophétie du Seigneur sur la ruine de Jérusalem et la fin du culte mosaïque. Irrités par ces paroles, les Juifs le traînèrent devant le grand conseil, qu'effrayaient déjà les progrès du christianisme.

Mais Étienne, le visage enflammé, se mit à parcourir toute leur histoire, leur mettant sous les yeux les merveilleuses conduites de Dieu depuis Abraham jusqu'au Christ, et leur indocilité. Puis il termina par ces mots : « Vous avez reçu la loi par la médiation des anges, et « vous ne l'avez point observée. » Comme ils le regardaient avec des yeux pleins de colère, son visage s'illumina tout à coup comme celui d'un ange ; et, ravi en extase à la vue de la palme du martyre qu'il allait bientôt cueillir, il s'écria plein du Saint-Esprit : « Je vois le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. »

Ce discours du jeune diacre en présence de la mort, la manière vive et pénétrante dont il avait exposé le vrai sens de la loi et du temple et la valeur purement symbolique et temporaire de l'ancienne alliance, furent dans les desseins de la Providence les premières lueurs qui éclairèrent l'esprit de Saul, et lui inspirèrent des réflexions salutaires. Et il est remarquable que presque toutes les lettres du grand Apôtre se distinguent précisément en ce qu'il ne cesse de relever la distinction qui existe entre la loi et l'Évangile, comme Étienne l'avait fait dans son discours. Les juges grinçaient des dents et se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre ce qu'ils regardaient comme un blasphème. Ils se mirent à crier de toutes leurs forces, comme les Juifs font encore aujourd'hui quand on les serre de trop près en interprétant la Bible d'après la manière de leurs pères ; puis, se jetant tous ensemble sur Étienne, ils le poussèrent dehors, pour le conduire à la mort, comme coupable d'avoir blasphémé et porté le peuple à l'apostasie. Ce fut une des dernières condamnations capitales que le sanhédrin prononça dans

la chambre nommée *canioth*, qui était située au-dessus des boutiques du temple, et où se tinrent la plupart des séances contre les apôtres.

La place où on lapidait les criminels était à peu près à deux mille coudées du temple ; c'est là qu'ils le traînèrent. Le sanhédrin pouvait infliger quatre peines capitales : le glaive, le feu, la lapidation et la croix. On brûlait les pécheresses publiques et les femmes adultères. On lapidait les hommes adultères, les apostats, les idolâtres, les blasphémateurs, les magiciens et ceux qui essayaient d'entraîner les autres à l'apostasie. Celui qui avait été lapidé était encore pendu après sa mort ; et il est probable qu'il en aura été ainsi pour saint Étienne, quoique les Actes ne nous en disent rien. Lorsque le jugement était régulier, et non, comme en cette circonstance, tumultueux et désordonné, les juges restaient assemblés dans le tribunal, pendant qu'on emmenait le condamné au lieu du supplice. Un homme se tenait au seuil de la salle, ayant à la main un mouchoir. Un cavalier se tenait à quelque distance de lui, de sorte néanmoins qu'il pût en être vu. S'il se présentait un homme qui eût quelque chose à dire encore pour la défense de l'accusé, celui qui était à la porte du tribunal donnait un signe au cavalier, et l'on ramenait le condamné devant les juges. Celui-ci pouvait également, même pendant qu'on le conduisait au supplice, demander un nouvel interrogatoire, et arrêter ainsi les juges quatre ou cinq fois. Mais s'il ne se présentait plus de témoins en sa faveur, il s'en allait pour la dernière fois. Cependant, pour satisfaire jusqu'au bout au droit de la justice, un crieur public précédait la marche en criant : « Voici son nom et son crime ; que celui qui

veut le défendre se présente. » A dix pas du lieu de l'exécution, on recevait la confession du pauvre pécheur, afin d'assurer le salut de son âme; car, d'après le Talmud, celui qui, avant de mourir, confesse ses péchés avec repentance participe à la vie éternelle.

Lorsqu'il était arrivé à quatre pas du lieu du supplice, on lui ôtait ses vêtements jusqu'à la ceinture, et on lui donnait à boire le breuvage des suppliciés. Puis, après lui avoir lié les mains et les pieds avec des cordes, on le portait sur un échafaud qui avait à peu près la hauteur de deux hommes, et l'un des témoins qui avaient déposé contre lui, lui donnant un coup, le précipitait en bas sur le pavé. S'il était mort, on s'arrêtait là; sinon, l'autre témoin, ou deux témoins à la fois, étaient chargés de l'achever, en lui lançant contre la poitrine une grosse pierre. On ne pouvait cependant jamais lui blesser la tête. Les témoins étaient donc les exécuteurs. Peut-être la loi voulait-elle, en leur confiant cette fonction, leur ménager le plaisir de se venger eux-mêmes, ou, mieux encore, prévenir par là toute accusation légère et sans fondement. Si cette grosse pierre ne suffisait pas pour tuer le condamné, tous les Israélites présents pouvaient le lapider. C'est pour cela que nous lisons dans les Actes : « Les témoins déposèrent « leurs habits aux pieds d'un jeune homme qui s'appe- « lait Saul, et entreprirent de lapider Étienne. »

CHAPITRE VII

Saul un des juges d'Étienne.

Ainsi mourut le premier martyr, et, fidèles aux préceptes du Seigneur, à l'exemple qu'il nous avait donné sur la croix, il demanda pardon en mourant pour ses ennemis en criant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit, et ne « leur imputez point ce péché. Or Saul consentit à son « exécution. » C'est ainsi que s'expriment les Actes dans le chapitre où ils nous racontent les persécutions de ce même Saul contre l'Église. Déjà saint Jérôme avait considéré ces paroles sous un autre jour que celui qu'on leur donne ordinairement ; et c'est pour cela que, dans sa version, il place cette phrase à la fin du chapitre précédent. Ces paroles : « Saul consentit à son exécution, » signifient donc qu'il avait voté pour la condamnation de saint Étienne, et qu'il assista à son supplice, comme commissaire du sanhédrin. Aussi s'accuse-t-il plus tard lui-même de complicité dans ce meurtre, xxii, 20. C'est pour cela que les témoins qui lapidèrent Étienne déposèrent leurs vêtements à ses pieds. C'était une manière symbolique d'exprimer que c'était de lui, comme représentant du sanhédrin, qu'ils tenaient le droit de le lapider en effet. Il ne garda donc point les habits des témoins, comme on le croit ordinairement ; et pourquoi d'ailleurs les aurait-il gardés ? Était-ce pour empêcher qu'on ne les dérobât ? L'exécution se faisait en public, et personne d'ailleurs ne pouvait être bien tenté de voler les habits d'un bourreau. Ce rôle d'ailleurs serait peu digne d'un disciple des sages.

Il est vrai que Saul est appelé dans les Actes un jeune homme ou même un adolescent. Si ce mot *adolescent* avait eu chez les Juifs la même signification qu'il a chez nous, on ne concevrait guère en effet comment Saul aurait pu siéger parmi les juges de saint Étienne ; mais chez les anciens, on était considéré comme adolescent ou jeune homme jusqu'à trente ans. Ainsi, par exemple, Tite-Live nomme les Tarquins adolescents, quoiqu'ils fussent mariés. Il fait parler Annibal de l'adolescence de Scipion, quoique celui-ci commandât les armées romaines et eût déjà plus de vingt-neuf ans. Bien plus, Manutius remarque, à propos des lettres de Cicéron, que des hommes âgés de plus de trente ans étaient appelés souvent encore en latin *adolescentes*, ou, en grec, *néaniai*. Saul pouvait donc à plus forte raison être appelé adolescent, lui qui n'était pas marié, qui n'était encore que disciple de Gamaliel, et qui siégeait parmi les jeunes assesseurs du grand conseil. Le jeune homme dont il est parlé dans l'Évangile n'était-il pas déjà archonte ou président de la ville qu'il habitait ? Et n'avoue-t-il pas lui-même qu'il avait observé la loi dès sa jeunesse, c'est-à-dire jusqu'à l'âge mur ?

Saul pouvait donc être considéré comme un adolescent, et c'est pour cela qu'il passa encore trois ans en Arabie pour se préparer à ses sublimes fonctions, ne voulant pas, à l'exemple du Sauveur et de tous les maîtres en Israël, commencer sa mission apostolique avant l'âge de trente ans. Au reste, ce qui prouve qu'il avait vraiment à cette époque l'âge que la tradition lui donne, c'est que trente-cinq ans plus tard, dans sa lettre à Philémon, il s'appelle vieux, et qu'au rapport des anciens il servit le

Seigneur dans l'apostolat trente-cinq ans, et fut par conséquent décapité à l'âge de soixante-douze ans. Eusèbe, qui eut à son service la bibliothèque de cet évêque Alexandre d'Élia Capitolina, auquel se rattache la tradition sur la véritable année de la naissance de Jésus-Christ, dit dans sa Chronique, à la 203e olympiade et la 19e année de l'empereur Tibère : « Étienne est lapidé, et Saul con-« verti au Christ. » Ce passage, il est vrai, ne se trouve plus dans le texte arménien ; mais il est cité par le diacre Euthalius, qui vivait au IVe ou Ve siècle ; et la mort du premier martyr devait certainement avoir laissé assez de souvenirs dans le pays pour qu'on ne l'oubliât pas. La mort d'Étienne eut donc lieu, d'après la tradition de l'Église, le 26 décembre de l'an 32, et la conversion de Saul le 25 janvier de l'an 33 après Jésus-Christ. La prière du saint martyr ne tarda pas, comme on le voit, à produire son effet, et son sang eut bientôt suscité l'homme qui devait le remplacer. Comme les Juifs avaient coutume d'exécuter les criminels aux jours de grande fête, c'est à la fête de la Dédicace du temple que saint Étienne aura été lapidé. Il fut enseveli par des hommes craignant Dieu, qui célébrèrent ses funérailles avec un grand deuil, tandis qu'ordinairement, comme on l'a vu plus haut, les suppliciés étaient enterrés, avec les instruments de leur supplice, dans un lieu particulier, désigné par le sanhédrin.

CHAPITRE VIII

Dispersion des messagers de la foi.

« Mais en ces jours il s'éleva encore une grande persé-
« cution contre l'Église de Jérusalem; et tous, à l'excep-
« tion des apôtres, furent dispersés dans toutes les régions
« de la Judée et de Samarie; quelques-uns même allèrent
« jusqu'en Phénicie, à Cypre et à Antioche, annonçant
« partout la bonne nouvelle du salut; » de sorte que cette épreuve ne servit qu'à répandre l'Évangile. Cependant les Galiléens restèrent fidèles aux disciples du Christ, comme on peut le conjecturer par certains passages des rabbins, qui accusent les hérétiques, c'est-à-dire les chrétiens, d'avoir ensorcelé le R. Chanina. Les anciens Juifs reprochent aussi aux habitants de Capharnaüm et de Magdala leur adultère, ce qui, dans leur langage, signifie l'apostasie de la loi mosaïque. Mais lorsque les Juifs, après la ruine de Jérusalem, se furent retirés en Galilée, les chrétiens durent céder devant leur nombre et leur acharnement. Il leur fut défendu, sous peine de mort, de rester dans aucune des villes qui leur étaient devenues saintes par le séjour et les miracles de Jésus; et ce ne fut que sous l'empereur Constantin que les saints lieux leur furent rendus. Ce fut, au rapport de saint Épiphane, un certain Joseph qui obtint le premier la permission de bâtir une église à Capharnaüm, à Tibériade, à Diocésarée ou Séphoris. Le reste fut fait par sainte Hélène.

CHAPITRE IX

Simon le Magicien dans la Samarie. Développement du gnosticisme.

Pendant ce temps-là, le diacre Philippe prêcha l'Évangile dans une ville de Samarie, à Sichem, où Notre-Seigneur avait déjà commencé à annoncer le royaume de Dieu, et où vivait à cette époque Bacchius, père de Priscus, et grand-père de saint Justin le martyr. C'est évidemment le diacre Philippe, et non le disciple de Bethsaïda, dont il est ici question, puisque les Actes disent expressément que les apôtres restèrent à Jérusalem malgré la persécution. Plusieurs cependant parmi les anciens, et Eusèbe entre autres, ont confondu ces deux personnages. Les apôtres ayant appris à Jérusalem le progrès de l'Évangile dans la Samarie, Pierre et Jean y allèrent, imposèrent les mains aux premiers chrétiens, et leur donnèrent le Saint-Esprit. Mais voici qu'un Antechrist s'éleva contre eux. Les Samaritains, interprétant en leur faveur la prophétie de Jacob relativement au Messie, espéraient que celui-ci naîtrait parmi eux, et qu'il descendrait de Joseph, de la tribu d'Éphraïm. Le patriarche Jacob avait dit que le sceptre ne sortirait point de Juda jusqu'à ce que vienne le *Schilo*. Les Samaritains traduisaient : Jusqu'à ce qu'il vienne à Schilo, et prétendaient que cette ville était le centre primitif du culte, et le lieu où l'arche d'alliance se manifesta pour la première fois.

Or, parmi eux vivait un homme nommé Simon, du village de Gitta. Il avait été baptisé par Philippe ; mais

lorsqu'il vit ensuite les effets merveilleux qui se produisaient en ceux qui avaient reçu le Saint-Esprit, il conçut le désir d'acquérir à prix d'argent des apôtres le moyen de produire ces merveilles. Trompé dans ses espérances, et rejeté avec indignation par saint Pierre, il conçut le projet de faire tourner à son profit l'attente de ses compatriotes, et de se donner à eux comme le Messie. Et en effet, le peuple de Sichem, ville fameuse par les tombeaux des douze patriarches et des prophètes, se laissant aller aux artifices de cet apostat, le regarda comme la grande vertu de Dieu. L'historien Josèphe raconte dans ses *Antiquités judaïques*, XVIII, qu'un imposteur s'éleva parmi les Samaritains, et leur promit de retrouver les vases de Moïse sur la sainte montagne, dont le sommet, croyait-on, était le seul endroit de la terre qui n'eût pas été couvert des eaux du déluge. Ces vases étaient peut-être les idoles et les amulettes que le patriarche Jacob avait enlevés à ses femmes, et enfouis au pied du mont Garizim, sous le chêne des enchantements. Il paraît que les Samaritains avaient transporté à leur montagne sainte l'histoire qui est racontée au second livre des Machabées, où il est dit qu'à l'époque où Jérémie fut emmené à Babylone on cacha les vases sacrés sur le mont Nébo. Mais Pilate, prenant la chose au sérieux, envoya ses Romains, qui massacrèrent aussitôt sans pitié les partisans du nouveau prophète à Tirathaba, où ils s'étaient réunis. Ceci arriva l'an 789 ou 36 après Jésus-Christ. Ce fut aussi le dernier acte du gouverneur de la Judée, et ce qui détermina enfin sa destitution, méritée depuis longtemps, et son exil à Vienne dans les Gaules.

Cet imposteur était Simon le Magicien ; il avait su

échapper au massacre de ses partisans, et nous le voyons reparaître plus tard sur la scène, lorsque l'empereur Claude envoya Félix comme gouverneur de la Samarie. C'est lui en effet qui procura à celui-ci Drusille, sœur du feu roi Hérode Agrippa et femme d'Azizus, dynaste d'Émèse, et l'encouragea dans son adultère. Josèphe donne Simon le Magicien comme étant de sa tribu et de Cypre. Il paraît en effet qu'il appartenait à la même secte de magiciens que Bar Jésus Élymas, qui de son côté résista à saint Paul. Quelque pure que fût au commencement la doctrine des mages de Perse, quoique, sous le rapport spirituel, physique et moral, elle établit une opposition profonde entre la lumière et les ténèbres, la vertu et le vice, et qu'elle présentât comme idéal de la moralité la pureté dans les pensées, les paroles et les actes, elle n'échappa point cependant à la corruption générale de cette malheureuse époque. Le culte des mages se partagea aussi en deux directions contraires, l'une pure et bonne, l'autre mauvaise et ténébreuse. La première est représentée par les mages de l'Orient qui vinrent honorer le berceau du Sauveur, et l'autre par cette école de magiciens et de faux prophètes à la tête desquels était Simon.

Il menait avec lui une clairvoyante qu'il appelait Hélène, Selène ou Diane, déesse de la lune, et la première divinité féminine dans la mythologie de tous les peuples. Il prétendait qu'elle était l'âme du monde, qu'elle était tombée de la divinité dans la matière, et qu'il était venu au monde pour la racheter et la délivrer. Elle était, disait-il, la brebis perdue de l'Évangile, ou bien encore cette Hélène qui avait été cause de la guerre de Troie. Saint Jean, le prophète de l'Apocalypse, retrouve cette

Hélène à Thyatire, et la nomme Jézabel, parce que, comme l'ancienne reine de Samarie, elle était de Tyr, et que, comme elle, elle entraînait le peuple dans une fausse religion. La tradition rapporte qu'à Rome Simon, voulant donner un défi au Christ, essaya de voler en l'air en présence des deux apôtres Pierre et Paul; mais que, ceux-ci s'étant mis en prière, il tomba à terre, et que Satan lui rompit le cou. Saint Justin raconte dans son *Apologie* (c. xxvi) que les Romains lui avaient érigé une colonne comme à un dieu. Suétone raconte dans sa *Vie de Néron*, qu'un homme s'étant enlevé en l'air, en présence de cet empereur, tomba par terre et arrosa le sol de son sang. Un autre auteur païen du même temps, Dion Chrysostome, qui était en grande considération à la cour de Trajan, écrit aussi que Néron entretint longtemps un homme qui prétendait pouvoir, à l'aide d'un art mystérieux, voler en l'air. Or on trouva à Rome une colonne avec cette inscription : *Semoni Sanco Deo Fidio*. Cette colonne était consacrée à l'Hercule samnite ou au dieu des traités, auquel les Étrusques attribuaient la douzième région du ciel. En 1574 on déterra une autre statue semblable. La légende, s'emparant de ces deux faits, crut qu'il fallait lire : *Simoni Sancto Dei Filio*. Et c'est ainsi que s'est établie la croyance que Simon le Magicien avait volé en l'air à Rome, quoique probablement il ne soit jamais venu dans cette ville. Mais sa secte, la plus ancienne des hérésies depuis le christianisme, se maintint sous ce nom quelque temps encore. Nous trouvons dans les livres des rabbins que ces hérétiques vinrent trouver un rabbin en le priant de leur donner un chef. C'est que leur doctrine, en effet, avait au fond beaucoup de rap-

port avec la cabale juive, et elle passa dans le gnosticisme, qui, s'emparant de la doctrine du système des émanations, chercha à réunir le paganisme avec le christianisme.

CHAPITRE X

Le diacre Philippe.

Le diacre Philippe partit de Samarie, et l'ange du Seigneur le conduisit sur la route qui mène, au midi, de Jérusalem à Gaza. On voyait en cette ville l'accomplissement de la prophétie qui annonçait qu'elle serait dévastée. En effet, après avoir été pillée sous Nabuchodonosor, elle fut prise de nouveau et détruite quatre-vingt-quatorze ans avant Jésus-Christ par Alexandre Jannée, après un siége d'un an. Rebâtie et fortifiée par le général romain Gabinius et par le roi Hérode, elle fut réduite de nouveau en cendres par les Juifs, l'an 65 après Jésus-Christ. Si donc saint Luc écrit en cette occasion que la ville était déserte, c'est un indice que les Actes des apôtres n'ont été rédigés qu'après la guerre des Juifs, à moins que l'on applique ces paroles non à la ville elle-même, mais au chemin qui y mène. Et en effet, entre les trois ou quatre routes qui conduisent de Jérusalem à Gaza, il en est une qui traverse le désert. La tradition du pays désigne les environs de Bethzur, à vingt milles de Jérusalem, comme le lieu où le diacre Philippe rencontra le chambellan de la reine Candace. Cette route déserte est encore aujourd'hui ce qu'elle était alors, car entre Beitgibrin et Gaza on n'aper-

çoit ni villages ni habitations fixes, mais seulement des tentes où demeurent des Arabes nomades.

Il existe encore sur la route de Gaza, dans la vallée de Térébinthe, une source qui, d'après la légende, est sortie de la mâchoire de l'âne de Samson. C'est là que le diacre rencontra un seigneur d'Éthiopie, chambellan et trésorier de la reine Candace, qui était venu à Jérusalem comme prosélyte pour adorer le Seigneur, et qui s'en retournait sur son char. Il lisait haut un chapitre du prophète Isaïe, qu'il avait peine à comprendre. Il était rendu précisément au verset 7 du chap. LIII, qui a rapport aux souffrances du Messie. C'est alors que, par une disposition merveilleuse de la Providence, Philippe le rencontra, le convertit et le baptisa sur-le-champ. C'est d'Éthiopie ou de Méroë que, selon la tradition, la reine de Saba était venue trouver Salomon. Méroë, en effet, était gouvernée par des femmes, et Hendaque ou Candace était, d'après Pline, le nom dont on les appelait. La reine de Saba est appelée Makueda par les Abyssiniens, et leurs princes prétendent encore aujourd'hui descendre de Menilebek, qu'elle eut, dit-on, du roi Salomon ; comme aussi ils font remonter leur conversion au diacre Philippe et à l'eunuque de la reine Candace, qu'il baptisa. Ces populations sont aujourd'hui infectées de l'hérésie d'Eutychès. L'esprit du Seigneur enleva Philippe, et, disparaissant aux yeux du chambellan, qu'il venait de baptiser, il fut retrouvé à Asdod, et prêcha l'Évangile dans toutes les villes du pays des Philistins jusqu'à Césarée. C'est là que saint Luc le rencontra l'an 55 après Jésus-Christ; et nous aurons occasion plus tard de connaître cet homme humble et simple, qui devint évangéliste.

CHAPITRE XI

Conversion de Saul.

Saul cependant respirait la haine et le meurtre contre les disciples du Seigneur, qui commençaient à se répandre parmi les Gentils. Il était Juif de la tribu de Benjamin, mais né en Cilicie, à Tarse, la ville de Persée et de Bellérophon. Tarse était, dès les temps les plus anciens, célèbre par sa civilisation et par les mythes qui se rattachaient à elle. Elle passait pour avoir été fondée par Triptolème lorsqu'il allait d'Argos chercher Io. D'autres lui donnaient pour fondateur Sardanapale, l'Hercule assyrien. D'autres encore Persée, qui y était honoré comme dieu. C'était à Tarse que, d'après la mythologie, le Pégase de Bellérophon s'était brisé le pied. On y honorait d'un culte particulier le soleil, la lune et Cérès; et, d'après le témoignage de Strabon, la science, la philosophie et les beaux-arts y étaient cultivés à cette époque plus encore qu'à Athènes, à Alexandrie ou dans toute autre ville du monde. C'est pour cela que le réformateur du paganisme, Apollonius de Tyane, y établit son école. C'est là que Saul avait pris des leçons de philosophie et d'éloquence; de sorte que Longin, auteur païen, put le comparer à Démosthène, à Lysias, à Isocrate, à Xénophon, aux plus grands orateurs de l'antiquité. Nous trouvons dans ses épîtres et dans ses discours des citations d'Épiménide, d'Aratus son compatriote, et de Ménandre; et ils trahissent de temps en temps des reflets de Philon, son contemporain, qui font penser involontairement à cette parole : *Aut Plato philonisat, aut Philo platonisat.*

Peu de temps après la mort de Jésus-Christ, il était venu à Jérusalem pour assister comme pharisien aux leçons de Gamaliel dans la grande académie des rabbins, qui réunissait à cette époque mille jeunes gens, dont la moitié étaient instruits dans la loi et dans les ouvrages des Grecs. Élevé ainsi dès sa jeunesse dans la science des païens et des Juifs, il se crut appelé par son talent à combattre la doctrine du Messie et à soutenir l'honneur du mosaïsme avec toute la puissance dont il pouvait disposer. Il avait la nature impétueuse de Benjamin, son ancêtre ; il entrait dans les maisons, jetait en prison les hommes et les femmes, les faisait châtier, à quelque synagogue qu'ils appartinssent ; car il avait reçu pour cela les pleins pouvoirs des grands prêtres, et il les forçait à maudire le Christ, comme il l'avoue lui-même. (*Act.*, XVI, 10) Il n'avait point connu personnellement Jésus-Christ, ni étudié sa doctrine. Son zèle n'était donc qu'une fureur aveugle, par laquelle il espérait peut-être se ménager une haute position parmi ses compatriotes ; d'autant plus qu'il était sans contredit le disciple le plus distingué de Gamaliel. Dans son zèle il alla jusqu'à persécuter les chrétiens dans les villes étrangères. Il avait même obtenu du grand conseil des pleins pouvoirs et des lettres pour les synagogues de Damas. Mais Dieu avait d'autres desseins sur lui. C'est précisément dans ce voyage à Damas, le 25 janvier de l'an 33, en plein midi, que Saul, frappé tout à coup par un rayon de la grâce, fut renversé par terre et se releva chrétien. Le Sauveur lui avait apparu ; et cette manifestation surnaturelle du Christ avait tout à la fois frappé de cécité son œil extérieur, et allumé dans son intérieur une lumière céleste, par suite de laquelle il put

se glorifier d'avoir reçu son Évangile de Jésus-Christ lui-même. Il n'eut plus besoin d'un enseignement ultérieur. Mais comme le christianisme répond à l'idéal de la raison humaine, il vit clair tout à coup dans les mystères les plus profonds, et il comprit que l'accomplissement des prophéties et des promesses de l'ancienne alliance avait eu lieu en la personne de Jésus-Christ.

CHAPITRE XII

Du rôle de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean dans l'Église.

Ce fut Pierre, qui, le premier, confessa la divinité de Jésus-Christ, et reconnut en lui le fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le libérateur et la personnification d'Israël. Paul, de son côté, le considéra comme le second Adam, le rédempteur du genre humain tout entier, des païens aussi bien que des Juifs; et c'est pour cela que son disciple, l'évangéliste saint Luc, commence par Adam la généalogie du Sauveur. Jean, plongeant son regard dans les profondeurs de la Divinité, voit en Jésus l'Adam céleste et typique, le Verbe éternel engendré de Dieu, principe de la création tout entière. C'est pour cela que, dès le commencement de son Évangile, il s'élance dans son vol d'aigle jusqu'au trône de Dieu, pour contempler et adorer en Jésus-Christ le rédempteur de tous les mondes, des anges, des hommes et de toute créature. Dans ce triumvirat apostolique, Paul représente l'élément doctrinal; Pierre, l'élément hiérarchique; et Jean, l'élément mystique et ascétique à la fois. Et le moyen âge considérait

Pierre comme représentant la foi, Paul la science, et Jean la charité.

Déjà l'abbé Joachim, de l'ordre des Cisterciens, avait, au XIIe siècle, dans son *Évangile éternel*, partagé l'histoire du monde entier en trois périodes, dont l'une était particulièrement attribuée au Père, la seconde au Fils, et la troisième au Saint-Esprit; et il avait en même temps prétendu que, pour ce qui regarde les temps chrétiens, Jean ne pourrait montrer sa puissance tant que Pierre règnerait, et qu'avant saint Jean saint Paul devait encore exercer son pouvoir. Cette pensée, comme on le voit, n'est pas nouvelle. Elle fut, à l'époque où elle parut, accueillie avec empressement par quelques moines exaltés, et mise en avant dans la lutte des empereurs d'Allemagne contre le saint-siége. De nos jours, Fichte, Schelling et Steffens l'ont remise en vogue, et ont enseigné que l'époque de Pierre, ou du pouvoir de la papauté, avait duré depuis Jésus-Christ jusqu'à la réforme; qu'à partir de ce moment l'âge de Paul avait commencé avec Luther, qu'ils ont voulu faire passer pour un autre Paul, attaquant et rejetant comme le premier les œuvres de la loi. Dans ce second âge du christianisme, disent-ils, la connaissance et la science succèdent à la foi; et enfin l'aurore du troisième âge, de celui de Jean, a commencé à poindre de nos jours, et permet d'espérer que l'esprit humain, en sondant jusque dans les dernières profondeurs de la religion, pourra produire une philosophie chrétienne positive et universelle, et réconciliera les différentes sectes qui déchirent aujourd'hui l'Église de Dieu, en les ramenant toutes au point de vue le plus élevé du vrai christianisme.

Au reste, cette manière d'envisager les choses, d'attribuer, par exemple, au Père l'œuvre de la création, la rédemption au Fils, et la perfection de celle-ci, ou la création spirituelle d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, au Saint-Esprit; comme aussi de considérer les trois principaux apôtres comme les types et les représentants du développement historique de l'Église, cette manière d'envisager les choses, disons-nous, renfermée en de certaines limites, n'est pas complétement dénuée de fondement. Il est certain que ces trois directions, attribuées aux trois apôtres, sont distinctes dans l'Église, et qu'elles répondent à trois éléments de la nature humaine. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'elles ne sont jamais séparées dans l'Église, qu'elles se développent dans un ordre non successif, mais parallèle, quoique l'une d'elles puisse prédominer à certaines époques. C'est là la signification des trois principales basiliques de la capitale du monde chrétien, de celles de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean de Latran, qui porte pour inscription: « Mère et tête de toutes les églises de la ville et du monde. » C'est la philosophie de nos jours qui a voulu séparer ces trois éléments, essayant de faire passer ainsi pour un nouveau Paul dans l'Église celui qui en avait plutôt été le Saul. Les apôtres ne firent que développer le fonds qu'ils avaient reçu de leur divin Maître. Que personne donc ne tente de disjoindre ce qui doit se développer dans un accord harmonieux. Le grand Apôtre lui-même, dans sa première Épître aux Corinthiens, s'élève contre cette division de l'Église universelle du Christ en une Église de Céphas, une autre de Paul, une autre de Jacques ou d'Apollon. Un savant moderne a prétendu voir dans les sept Églises de l'Asie

Mineure, dont parle l'Apocalypse, les modèles et les figures des diverses sectes qui devaient plus tard se produire, voulant par là trouver place dans le christianisme pour les sectes les plus opposées. Mais cette prétention est un signe caractéristique du protestantisme de nos jours, qui essaie de se dissimuler sa propre misère en transportant dans l'Église primitive du Christ la division qui le déchire, et en mettant ses dissensions dans la foi sous le patronage des deux apôtres Pierre et Paul.

Paul resta aveugle pendant trois jours à Damas, chez un certain Judas qui demeurait au Corso ou dans la grande rue qui porte encore aujourd'hui ce nom. Un disciple nommé Ananie lui fut envoyé par l'Esprit du Seigneur. Il lui imposa les mains, lui rendit la vue et le baptisa. Presque toutes les femmes à Damas professaient déjà le judaïsme, et pouvaient ainsi préparer les esprits à recevoir la religion du Christ. Le Sauveur, par une suite de cette divine ironie qui semble se jouer dans l'histoire tout entière, venait de faire de son plus cruel ennemi l'instrument le plus actif de ses desseins miséricordieux, et avait choisi pour cultiver sa vigne celui qui tout à l'heure n'était occupé qu'à la ravager.

CHAPITRE XIII

Les Arabes à Damas.

Les habitants de Damas avaient depuis longtemps rompu avec Lysanias, fils de Ptolémée Mennée, et appelé à leur secours les Nabatéens, qui s'étaient emparés de la ville

après une bataille décisive à Cana. Pompée s'en était ensuite rendu maître par ses généraux; mais les Arabes l'avaient de nouveau conquise après la victoire qu'ils avaient remportée sur Hérode Antipas en 781, et en avaient fait leur place d'armes. Ils étaient donc les maîtres à cette époque en Cœlésyrie, et leur prince avait à Damas un gouverneur qui le représentait. Ils étaient alors gouvernés par Arétas, qui s'était allié avec Agbar, prince d'Édesse, contre la famille d'Hérode, afin de protéger, par des motifs politiques, Jean-Baptiste et le Christ, ainsi que leurs partisans. Dès que le vice-roi de Damas apprit qu'un grand persécuteur des Nazaréens était arrivé dans la ville, il fit garder jour et nuit toutes les portes, afin de s'en emparer, voyant toujours en lui l'envoyé et le représentant de la noblesse juive. Les Juifs, de leur côté, auxquels Saul avait déjà prêché Jésus dans les synagogues, le firent épier, et cherchèrent à se défaire de lui. Mais les chrétiens découvrirent leur plan, et descendirent Saul, pendant la nuit, par une fenêtre, dans une corbeille, le long d'un mur. Il s'enfuit alors en Arabie, où il trouva probablement à la cour d'Aretas, dans sa ville cyclopéenne de Pétra, au pied du mont Hor, une retraite assurée. Il y demeura trois ans dans une solitude parfaite, comme il l'écrit lui-même aux Galates. Les pythagoriciens passaient aussi trois ans à se préparer et à étudier les mystères de la sagesse humaine. Nous lisons de Simon, auteur du *Sohar*, qu'il passa trois ans à méditer dans une grotte pendant la persécution.

Paul resta ainsi trois ans dans la retraite, afin de regagner en quelque sorte les années pendant lesquelles les apôtres avaient vécu sous la conduite de leur maître et de

se préparer à annoncer l'Évangile dès qu'il aurait atteint sa trentième année. Mais, de même que Simon avait reçu du Seigneur, après son élection, le nom de Pierre; de même encore que Jean et Jacques, préférés comme lui entre tous les autres apôtres par le Sauveur, avaient reçu le nom d'Enfants du tonnerre, ainsi le nouvel apôtre, qui devait après la mort de Jacques remplacer, pour ainsi dire, celui-ci dans le triumvirat apostolique, changea son nom juif de Saul contre le nom grec de Paul, voulant ainsi manifester à tous le changement profond qui s'était opéré dans tout son être.

CHAPITRE XIV

Visite pastorale de saint Pierre.

Cependant la communauté des fidèles jouissait de la paix dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie; et elle croissait dans la crainte du Seigneur, au milieu des consolations du Saint-Esprit. Pierre profita de cette paix pour aller visiter, en sa qualité de prince des apôtres et de chef de tous les croyants, les Églises voisines, afin de les fortifier dans la foi. Il vint donc d'abord à Lydda ou Diospolis, la ville de Jupiter, à trente-deux milles romains à l'ouest de Jérusalem. Il y guérit un certain Énée, qui était depuis huit ans paralytique, après quoi un grand nombre se convertirent à Lydda et dans la plaine de Sarone. De là Pierre fut appelé à Joppé, ville située sur le bord de la mer, à douze milles de Lydda. Joppé la belle, qui, d'après la légende, avait été fondée par Japhet et

possédait le corps de Noé, était alors si peuplée et si puissante par son commerce, qu'au rapport de Strabon, qui exagère évidemment ici, elle pouvait mettre sur pied avec Jabnée et le pays environnant quarante mille soldats. Une jeune fille nommée Tabitha y était morte. Sa vie avait été remplie de bonnes œuvres, et elle faisait beaucoup d'aumônes. Dans le Talmud, Tabitha apparaît comme servante dans la maison de Gamaliel, docteur de la loi et président du grand conseil. Bien plus, il y est dit que toutes ses servantes portaient ce nom. Il est donc probable que cette servante de Dieu appartenait aussi à la maison de Gamaliel. Elle fut la première qui, au temps des apôtres, fut ressuscitée d'entre les morts. Pierre, s'agenouillant, se mit en prières, puis il se tourna vers le cadavre en criant : « Tabitha, levez-vous. » Et elle se leva aussitôt, comme autrefois la fille de Jaïre sur la parole du Seigneur.

CHAPITRE XV

Vision de Pierre à Joppé.

Ce miracle fut bientôt connu dans toute la ville de Joppé, et beaucoup crurent au Seigneur. Pierre, à cause de cela, y séjourna plus longtemps, et demeura chez Simon, corroyeur, du côté de la mer, où existaient encore au temps de Pocock des fosses de corroyeurs. Cette profession était très-commune à Joppé de même qu'à Sidon et dans les autres villes maritimes de Phénicie, où elle avait été inventée. Les souliers de Lydda étaient re-

nommés. Mais il est remarquable que tous les métiers qui s'occupaient de la toilette des femmes, ou bien encore ceux de corroyeur ou de fondeur en airain, étaient considérés chez les Juifs comme peu honorables. C'était probablement parce que les fondeurs étaient exposés à fabriquer des idoles, et les corroyeurs à travailler des peaux d'animaux qui avaient servi aux sacrifices païens. Cette profession donnait à la femme le droit de demander le divorce, si elle avait ignoré que ce fût celle de son mari lorsqu'elle l'avait épousé. Aussi, lorsque nous voyons le Sauveur manger avec les banquiers et les pécheurs, et entrer dans la maison de Zachée, ou bien encore si Pierre demeure ici chez Simon le corroyeur, l'un et l'autre avaient pour but de combattre les préjugés des Juifs.

Nous apercevons déjà ici un certain rapport intime entre le séjour de Pierre chez Simon et la vision des animaux purs et des animaux impurs qui lui furent présentés. C'était à midi ou vers la sixième heure. Pierre, ayant faim, demanda à manger. Pendant qu'on lui préparait son repas, il monta sur la terrasse de la maison pour prier. Mais, ravi en extase, il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qui descendait du ciel sur la terre. Là étaient toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux du ciel; et une voix lui dit par trois fois : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. Pierre répondit : Non, Seigneur; car je n'ai jamais rien mangé d'impur ou de souillé. La voix dit : N'appelle point impur ce que Dieu a purifié. » Tandis que Pierre hésitait sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que trois hommes, envoyés par Corneille de Césarée, centurion d'une cohorte de la légion appelée Italique, homme

craignant Dieu, faisant beaucoup d'aumônes au peuple et priant sans cesse, se présentèrent à la porte de Simon. Pierre ne croyait pas que le temps fût encore venu d'aller annoncer le royaume de Dieu aux Gentils. Ceux-ci lui paraissaient encore, d'après la manière de voir des Juifs, comme des peuples impurs en comparaison du peuple d'Israël. Mais cette vision fit cesser ses scrupules et ses hésitations, et il partit sans différer pour Césarée.

CHAPITRE XVI

Baptême du centurion Corneille.

Le père des croyants comprit alors par cette vision qu'il ne devait plus tarder à introduire les païens dans le royaume de Dieu. Il fit entrer les trois envoyés de Corneille, et les reçut chez Simon, son hôte. Puis il partit avec eux le lendemain de Joppé, accompagné de six frères, et arriva, après deux jours de marche, dans la ville de Césarée, située à quarante-quatre milles de Joppé. Celui donc à qui le Seigneur avait confié les clefs du royaume des cieux en ouvrit le premier les portes aux païens; et le centurion de Césarée, de l'ancienne famille italienne des Cornélius, fut le premier qui reçut cette faveur. On a objecté que le diacre Philippe avait déjà baptisé, sans aucun avertissement particulier d'en haut, le trésorier de la reine Candace. Mais celui-ci n'était plus païen; il était prosélyte de justice, comme l'officier de Capharnaüm. C'est pour cela que l'Écriture appelle Corneille un homme craignant Dieu (φοβούμενος), ce qui signifie tout au plus un

prosélyte de la porte, c'est-à-dire un païen vivant parmi les Juifs et croyant comme eux en un seul Dieu, tandis que σεβούμενος désigne un homme pieux, c'est-à-dire converti tout à fait. Quant aux chrétiens, l'Écriture les appelle ἅγιοι, les saints, ce qui exprime un degré de plus encore. Alors se renouvela d'une autre manière, dans la maison de Corneille, la grande merveille de la Pentecôte; car, pendant que Pierre leur prêchait Jésus-Christ, ils reçurent aussitôt le baptême du Saint-Esprit, avant même d'avoir reçu celui de l'eau; et au grand étonnement de tous ils se mirent à parler en langues étrangères. Ce phénomène se produisit plus tard encore à Éphèse et dans l'église de Corinthe, comme le Seigneur l'avait prédit avant son ascension. Alors s'accomplit ce que, d'après la tradition orale des Juifs, Dieu avait dit à Moïse, lorsque celui-ci imposa les mains à Josué, à savoir que dans l'ancienne alliance il n'y avait que quelques croyants et prophètes, mais que dans la nouvelle tous prophétiseraient. C'est, selon toute apparence, l'an 35 que Pierre admit les païens dans l'Église de Jésus-Christ. Il resta encore quelques jours dans la patrie du diacre Philippe, et retourna à Jérusalem, où sa première affaire fut de se justifier devant les autres frères à propos du baptême qu'il venait d'administrer aux païens. Quelques-uns regardent Corneille comme l'officier qui assista au crucifiement de Notre-Seigneur; car on faisait toujours venir à Jérusalem, aux grandes fêtes, des troupes de Césarée, où résidait le gouverneur.

CHAPITRE XVII

Fondation du siége d'Antioche. Paul et Barnabé.

Vers ce temps-là, Paul, après un séjour de trois ans dans l'Arabie Pétrée, vint à Jérusalem pour la première fois depuis sa conversion, afin d'y voir Pierre, le chef de l'Église, et de conférer avec les apôtres, dont il ne trouva cependant qu'un seul, Jacques, frère du Seigneur. Il y resta quinze jours sans réussir entièrement dans les projets qui l'y avaient amené. Car tous les frères, comme il nous le dit lui-même, le craignaient, quoiqu'il trouvât cependant un appui dans Barnabé. C'est lui qui l'introduisit auprès des fidèles, et qui lui procura l'hospitalité chez sa sœur, la mère de Marc. Il prêcha néanmoins courageusement le Christ, et il eut une discussion avec les Grecs juifs, ses anciens compagnons de foi et de synagogue; de sorte que, le considérant comme un apostat, ils cherchèrent par vengeance à se défaire de lui. Mais comme un jour il priait dans le temple, il fut ravi en esprit, et le Seigneur lui commanda de sortir de Jérusalem, parce que les Juifs n'accepteraient point son témoignage. Il lui dit qu'il voulait l'envoyer au loin vers les païens. Il se rendit donc dans sa patrie, en passant par Césarée, muni d'un sauf-conduit que les frères lui avaient donné pour cette ville; et il rapporta à Tarse, sa ville natale, plus de science et de sagesse que n'en avaient appris tous les philosophes.

Cependant l'Église faisait toujours de nouveaux progrès parmi les Gentils. Celle d'Antioche se distinguait particu-

lièrement sous ce rapport; car un grand nombre s'y étaient convertis au Seigneur. Des Cypriotes et des Cyrénéens chassés par la persécution y avaient fondé la première communauté chrétienne. Il y avait entre autres, parmi les fidèles, Alexandre et Rufus, fils de Simon le Cyrénéen, avec leur mère, chez laquelle saint Paul reçut l'hospitalité pendant le séjour de plusieurs années qu'il fit en cette ville. Sous l'administration douce et tolérante de Vitellius, gouverneur de Syrie et résidant à Antioche, le christianisme pouvait se répandre de ce côté sans obstacles. Un fait entre autres nous montre combien ce gouverneur était tolérant. Lorsque, après la destitution de Pilate, marchant avec son armée contre les Arabes, il voulut passer par la Judée, les Juifs le prièrent de ne point souiller la terre sainte en y portant des étendards païens. Cette simple demande suffit pour le décider à faire prendre un autre chemin à ses troupes. Les frères de Jérusalem, apprenant les progrès que faisait l'Église à Antioche, y envoyèrent Barnabé le Cypriote, qui était en correspondance avec ses compatriotes établis dans cette ville, et qui pouvait à cause de cela donner aux apôtres des nouvelles plus certaines sur la conversion du célèbre disciple de Gamaliel. C'est ainsi que fut fondé le premier évêché après celui de Jérusalem, et le siége patriarchal de l'Asie.

L'antiquité chrétienne attribue unanimement cette fondation à saint Pierre, et le considère comme ayant été le premier évêque d'Antioche, même avant qu'il y fût venu. Car, en sa qualité de chef de l'Église, il avait, comme le font encore aujourd'hui ses successeurs, fondé de Jérusalem ce siége illustre; et de la ville de Sion il

gouvernait l'Église d'Antioche. C'est ainsi que l'on voit apparaître, dès les premières années de l'Église, la primatie de Pierre. Quand même donc le prince des apôtres ne fût jamais allé à Rome, il n'en aurait pas moins pu pour cela y établir le saint-siége, et gouverner cette Église. Eusèbe rapporte dans sa Chronique que Pierre fonda le siége d'Antioche la dernière année de Tibère, qui mourut le 15 mars 37. Et non-seulement lui, mais encore saint Ignace, second successeur de Pierre dans le patriarcat d'Antioche; Origène, saint Jérôme, et saint Chrysostome, qui était prêtre à Antioche, affirment qu'il gouverna cette Église sept ans, c'est-à-dire jusqu'à ce que, persécuté par Hérode Agrippa, il allât fonder le saint-siége à Rome. Or la chrétienté célèbre le 22 février la fondation de l'Église d'Antioche, et le 18 janvier de l'an 42 l'établissement de la chaire de Pierre à Rome. De l'an 37 à l'an 42 inclusivement, il y a six années. Si donc nous voulons suivre la tradition, nous devons placer la fondation du siége d'Antioche dans l'année 36, et faire aller jusqu'à l'an 42 les sept ans pendant lesquels saint Pierre gouverna cette Église.

Barnabé alla d'Antioche à Tarse pour y ramener avec lui Paul, comme coopérateur à l'œuvre de la prédication de l'Évangile. Ils demeurèrent d'abord une année entière à Antioche, puis, avec quelques interruptions, huit autres années, pendant lesquelles ils convertirent un si grand nombre d'hommes, que c'est là que les partisans du nouveau culte reçurent le nom général de chrétiens. Les progrès du christianisme y furent dus probablement en grande partie au zèle de Paul, qui put y manifester sa tendance grecque et catholique à la fois, à l'encontre des

fidèles qui étaient venus du judaïsme. Jusqu'ici ces derniers avaient porté le nom de Nazaréens, nom qu'ils portent encore chez les Arabes, mais qui ne tarda pas à devenir un nom de secte. Saint Épiphane nous apprend qu'ils avaient été d'abord appelés pendant quelque temps Yesséens. Peut-être ce nom leur venait-il d'une certaine combinaison du christianisme avec la doctrine des Esséens. Il vint aussi dans ces jours à Antioche des prophètes de Jérusalem, où résidait encore avec Pierre la primatie de toute l'Église; et l'un deux, nommé Agab, prédit une grande famine qui devait affliger toute la terre, ce qui arriva en effet sous l'empereur Claude.

CHAPITRE XVIII

Jacques, fils de Zébédée, est décapité.

Le temps était venu où la troisième persécution allait éclater contre l'Église de Jérusalem, et contraindre les apôtres et les disciples à se disperser pour aller porter partout l'Évangile. Cette persécution eut pour auteur Hérode Aggripa, digne petit-fils du grand Hérode. Il avait été retenu en prison à Rome sous Tibère; mais il en avait été tiré par Caligula, et avait obtenu, avec le titre de roi, la tétrarchie de Philippe et de Lysanias. Puis, après l'exil d'Hérode Antipas, son oncle, et d'Hérodiade, il avait hérité de leurs biens. Enfin l'empereur Claude, pour récompenser les services qu'il avait rendus à l'empire, ajouta à ses autres possessions la Judée, la Samarie, Abila et la contrée près du Liban; de sorte qu'il réunit sous son

sceptre à peu près toute la monarchie telle que l'avait possédée Hérode l'Ancien. Il revint donc à Jérusalem, en passant par Alexandrie, l'an 42, apportant avec lui le rescrit de l'empereur Claude qui annonçait au monde romain son élévation au trône. Dès le commencement de son règne, afin de plaire aux Juifs, il fit périr par l'épée l'apôtre Jacques, fils de Zébédée. Josèphe prétend qu'il fut lapidé avec quelques autres encore; mais il veut parler probablement du meurtre de saint Étienne, qui avait eu lieu précédemment; ou bien quelques chrétiens auront été lapidés en même temps qu'il fut décapité, et les Actes des apôtres auront passé leur mort sous silence.

Saint Jacques avait répandu l'Évangile dans la Galilée, sa patrie. Le Talmud raconte qu'il fut rencontré une fois sur la place du marché de Zipporis par le célèbre rabbin Akiba, et qu'il eut avec lui une controverse religieuse. Les rabbins l'appellent, de même que tous les autres apôtres, l'*Hérétique;* ils le nomment encore Jacques de Capharnaüm, et parlent des guérisons miraculeuses qu'il opéra au nom de Jésus, le terrible, le grand inconnu; et ils racontent à ce propos l'histoire suivante : Le R. Éliézer, fils de Damas, était mortellement malade par suite de la morsure d'un serpent. Jacques vint à lui, et lui dit : Je vais prononcer sur toi le nom de Jésus, et tu seras guéri. Mais le R. Ismaël, oncle d'Éliézer, ne le permit pas. Celui-ci le pria en lui disant : O mon père! laissez-le me guérir, et je vous prouverai par la loi qu'il n'est point défendu de se faire guérir de cette manière. Mais à peine avait-il prononcé ces mots qu'il expira. Ismaël pria sur son cadavre, et dit : Tu es bien heureux, fils de Damas, que ton corps soit mort en paix, et que ton âme

ait quitté ce monde avec sa pureté. Car tu n'as point franchi les limites de la loi, mais tu as observé ce qui est écrit : Celui qui arrache la haie sera mordu par le serpent. Les rabbins racontent encore qu'un chrétien vint un jour trouver le neveu du R. Josué, fils de Lévi, qui était près d'étouffer, et qu'il le guérit par le nom de Jésus. Lorsque le chrétien fut parti, le rabbin demanda à son neveu ce qu'il lui avait soufflé dans l'oreille. Il répondit : Le nom de cet inconnu. Le rabbin s'écria alors : Que n'es-tu mort avant d'avoir entendu ce nom ! Ainsi, de l'aveu même des plus grands ennemis du christianisme, non-seulement les apôtres, mais encore les simples fidèles avaient le don des miracles. Les magiciens juifs essayèrent plus tard, mais sans résultat, de produire les mêmes effets avec le nom sacré de Jésus. (*Act.*, XIX, 13.) Au reste, ces sortes de rencontres pouvaient avoir lieu facilement en Galilée, parce que les rabbins juifs y avaient beaucoup de relations. Ils transportèrent même pour quelque temps à Zipporis le siége du grand prêtre.

C'est ainsi que l'apôtre saint Jacques s'était attiré par ses miracles la haine des scribes d'Israël, et le roi Agrippa, qui cherchait avant tout la faveur populaire, le sacrifia à leur fureur. Voyant qu'il s'attirait par là la considération des Juifs, il alla plus loin encore, et il fit prendre Pierre pour le faire mourir de la même manière, après la fête de Pâques. Il fit attacher le saint apôtre à deux soldats par une double chaîne, ce qui prouve que la *custodia militaris*, à laquelle saint Paul fut soumis à Rome, était alors en usage dans tout l'empire romain. Et celui qui traitait ainsi saint Jacques était ce même Agrippa qui, sous Tibère,

avait été enchaîné pendant six mois à un soldat, à cause d'une parole malveillante, et qui n'avait dû sa délivrance qu'à la mort de cet empereur et à la bienveillance de son successeur. Mais l'ange du Seigneur délivra Pierre de ses liens, et le conduisit hors de sa prison, au milieu de seize soldats qui le gardaient. Il vint chez Marie, sœur de Barnabé et mère de saint Marc. Marie, comme nous l'avons vu, avait, après la mort du Sauveur, offert sa maison aux disciples, et c'est chez elle qu'ils s'assemblaient et célébraient le saint sacrifice.

Pierre frappa donc à la porte de la cour, qui était fermée. La servante, nommée Rhode, alla tout doucement pour écouter qui était dehors, et revint annoncer aux disciples que c'était Pierre qui était à la porte. Dans leur étonnement, ils ne pensaient pas même à lui ouvrir ; de sorte qu'il fut obligé de frapper plusieurs fois. Mais enfin ils coururent tous ensemble pour lui ouvrir la porte ; il leur fit signe de se taire, et leur dit seulement : Allez prévenir Jacques et les frères. Car Jacques, frère du Seigneur et évêque de Jérusalem, était resté seul en cette ville. Pierre se retira dans un autre lieu plus sûr. Saint Luc, qui raconte cette histoire, l'aura apprise sans doute de la bouche de Marc lui-même. L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, a placé au 1er août la fête des Chaînes de saint Pierre, afin d'abolir la fête païenne par laquelle les habitants d'Alexandrie célébraient chaque année dans ce même jour la victoire remportée par Auguste sur Antoine sous les murs de cette ville. L'Église n'a rien changé depuis dans l'institution de cette fête. Et comme il y avait eu peu de distance entre la mort de Jacques et la captivité de Pierre, on plaça la fête du

1er au 25 juillet, quoiqu'il soit historiquement vrai que ces deux événements se soient passés dans la seconde moitié du mois de mars.

CHAPITRE XIX

Vision de Paul à Antioche.

Des trois apôtres privilégiés du Seigneur, l'un, Jacques le Majeur, était allé déjà recevoir au ciel sa récompense. Sa place dans ce triumvirat sacré devait donc être occupée par un autre. Or saint Paul, dans sa seconde Épître aux Corinthiens (xii, 2), qu'il écrivit au commencement de l'année 55, nous indique assez clairement que c'est lui qui fut choisi de Dieu pour remplacer saint Jacques. « Je « connais un homme dans le Christ, nous dit-il, qui, « il y a 14 ans, fut ravi jusqu'au troisième ciel, et là « entendit des paroles ineffables, et reçut des révélations « sublimes qu'il ne peut dire à personne. » Cette élection toute spéciale du grand Apôtre avait commencé aussi pour lui par une triple tentation : car l'ange de Satan lui avait été donné pour le souffleter; et ce n'est qu'après avoir prié trois fois qu'il entendit cette parole du Seigneur : Ma grâce te suffit. Or ces quatorze ans nous ramènent précisément à l'époque où saint Jacques fut décapité à Jérusalem; de sorte que le ravissement de saint Paul coïncide avec la mort de cet apôtre. Et l'on reconnait ici ce synchronisme divin qui domine toute l'histoire, et en vertu duquel la Providence sait merveilleusement compenser dans l'Église toutes les pertes qu'elle subit ailleurs.

CHAPITRE XX

Dispersion des apôtres. Fondation du siége de Rome et d'Alexandrie.

Douze ans après l'ascension de son divin Fils, Marie quitta cette terre, et fut ensevelie par les disciples au pied du mont des Oliviers. Elle avait conçu et enfanté le Sauveur du monde dans une extase céleste, sa mort fut aussi un ravissement sublime dans lequel son âme, mûre depuis longtemps pour le ciel, se détacha comme d'elle-même du corps qui lui servait d'enveloppe. Son corps, comme celui d'Énoch et d'Élie, ne connut point la corruption, et fut emporté au ciel aussitôt après sa mort par les anges, car, d'après une tradition qui remonte aux temps les plus anciens, on ne le trouva point dans son tombeau à Gethsémani. Le calendrier éthiopien célèbre la mort de la sainte Vierge le 24 janvier. Aussitôt après sa mort commença la dernière dispersion des apôtres parmi tous les peuples; car le Sauveur semble avoir voulu, par une divine attention pour sa bienheureuse mère, laisser les apôtres à Jérusalem tant qu'elle y vécut. L'Église célèbre le 15 juillet la dispersion des apôtres, sans qu'elle paraisse toutefois avoir choisi ce jour par une raison particulière. Pierre prit Évode pour son successeur dans le patriarcat de Syrie, et partit pour aller porter la lumière de l'Évangile chez les païens, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu du Sauveur à Joppé. Avec lui le siége suprême de l'Église quitta la capitale des descendants de Sem, qui avait été destinée d'abord pour être le centre de la chrétienté, mais qui, comme Babylone, métropole

des fils de Cham, s'était rendue indigne de l'honneur que Dieu lui réservait, et fut remplacée par Rome, la capitale des fils de Japhet.

Après Jérusalem, Rome possédait avec Alexandrie et Antioche la plus ancienne communauté chrétienne; car déjà parmi les trois cents personnes que Pierre convertit à Jérusalem le jour de la Pentecôte, il y avait des Romains, et entre autres Andronic et Junias, que saint Paul, dans son Épître aux Romains, XVI, 7, appelle même « des apôtres distingués, qui avaient été chrétiens avant « lui. » Il y avait aussi d'ailleurs des Juifs romains parmi ceux qui avaient pris part à l'exécution de saint Étienne. Comme dans ce jour solennel où l'Église fut fondée par la descente du Saint-Esprit et le premier discours de Pierre, il y avait parmi ceux qu'il convertit des représentants de tous les pays et de tous les peuples, il résulta de là qu'aucune communauté chrétienne sur la terre ne pouvait se dire plus ancienne que les autres, mais que l'Église du Christ en général se trouva, dès son origine, catholique dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire même quant à son extension. Ce fut donc là, dans la capitale du paganisme, au milieu de la nouvelle Babylone, sous les éclairs de Jupiter Capitolin et sous les yeux du dominateur de l'univers, que Pierre, le pauvre pêcheur de Galilée, plaça le siége suprême de l'Église chrétienne, vers la fin de l'an de Rome 795 et 42 de notre ère, treize ans après l'ascension du Sauveur. C'est encore là un trait nouveau de cette divine ironie dont nous parlions plus haut, que le pêcheur de Galilée ait choisi de préférence, pour y placer le centre de la religion, cette ville là même qui avait été le centre du paganisme et de la persécution contre les chrétiens,

et dont le sol devait être arrosé par le sang de tant de martyrs.

Il n'est plus permis aujourd'hui de nier ce fait, que la critique a mis au-dessus de tous les doutes. L'historien païen Ammien Marcellin ne nomme-t-il pas lui-même l'évêque de Rome le chef de la religion chrétienne? La prééminence du siége de Rome était donc déjà un fait certain, même pour les païens. Le titre de pontife, que prit désormais le père des croyants, est originairement une traduction du nom que portaient les prêtres des Géphyréens. C'était une ancienne tribu qui demeurait aux environs de l'Érétrie, et qui honorait une idole que Cadmus avait apportée en Béotie sur une barque. C'est pour cela que ce peuple, d'après une ancienne coutume, célébrait sur l'eau les fêtes de cette divinité. Les prêtres romains jetaient les victimes du haut du pont Sublicius, après qu'Hercule leur eut appris à consacrer aux dieux des images de cire pour remplacer les sacrifices humains. Pierre, d'après le témoignage unanime de l'antiquité chrétienne, exerça pendant vingt-cinq ans le souverain pontificat; et c'est à ce fait que se rattache la légende qui s'est conservée jusqu'à nos jours, à savoir qu'aucun des successeurs de Pierre, si ce n'est le dernier, qui doit porter aussi son nom, n'occupera le saint-siége aussi longtemps que lui; ce qui est arrivé en effet jusqu'à présent.

De Rome on allait en Orient en passant par Alexandrie, comme nous le voyons par l'histoire d'Hérode Agrippa. Or la Chronique d'Eusèbe rapporte, à la date de la troisième année de l'empereur Claude, que Simon Pierre fonda dans cette ville le troisième patriarcat, et y plaça

comme évêque Marc, son disciple. Ainsi Alexandrie devint pour l'Afrique, ou les pays habités par les Chamites, ce qu'Antioche était pour l'Asie, et ce que Rome devait être en Europe pour l'humanité tout entière.

CHAPITRE XXI

Famine générale. Mort d'Hérode Agrippa. Le faux prophète Teudas.

Une grande famine affligea sous l'empereur Claude la terre tout entière, comme l'avait prédit le prophète Agab. Ce fut la seconde année du règne de ce prince qu'au rapport de Dion Cassius éclata cette famine, qui fut si terrible que tous les efforts de l'empereur pour l'adoucir furent inutiles. C'est à cette époque qu'il fit réparer le port d'Ostie, afin de faciliter les arrivages de grains. Or il y avait de temps immémorial, et même avant Didon, si nous en croyons Servius, entre les Phéniciens et les Juifs un traité de commerce relativement à l'exportation des grains. Le roi Hiram l'avait renouvelé avec Salomon, et Ézéchiel en fait mention. Mais comme la famine se faisait sentir chez les Phéniciens aussi bien que chez les autres peuples, et que malgré cela les Tyriens et les Sidoniens insistaient pour qu'on leur envoyât des blés, il y eut à ce propos des débats très-animés entre les peuples voisins; et le roi Agrippa fut très-irrité contre les marchands phéniciens jusqu'à ce que, comme nous l'apprend saint Luc, ceux-ci réussirent à gagner à leur cause, par de l'argent, Blastus, chambellan et favori du roi. Pour célébrer l'heureuse issue de cette affaire, et pour dis-

traire aussi le peuple, que la famine avait réduit presque au désespoir, Hérode ordonna des jeux sur la place de Césarée, au milieu de l'amphithéâtre.

Ce persécuteur des chrétiens parut en un certain jour sur son trône revêtu de la pourpre royale, et tint un discours emphatique au peuple, qui, à la manière des païens, le salua du nom de dieu, ce dont sa vanité se trouva très-flattée : ceci se passait au commencement de l'an 44. Mais l'heure de ce tyran avait sonné. Voici qu'aux yeux de tout le peuple apparut un hibou, le même oiseau dont l'apparition lui avait présagé à Rome, peu d'années auparavant, au rapport d'un Germain, son compagnon de captivité, l'élévation au trône de Judée. Il se sentit subitement frappé par la main du Seigneur, et il mourut cinq jours après son apothéose, âgé de cinquante-quatre ans, au milieu de tourments atroces, car son corps, de même que celui de son aïeul, rongé par la gangrène, fut dévoré vivant par les vers, comme nous le rapportent l'évangéliste saint Luc, l'historien Josèphe et le rabbin Abraham Sachut. La Judée fut déclarée de nouveau province romaine, et Cuspius Fadus y fut envoyé comme gouverneur. C'est sous lui que parut Teudas, qui, se donnant pour le Messie, promit au peuple, comme un autre Moïse, de le conduire dans le désert, et de lui faire traverser à pied sec le Jourdain. Mais le préteur, nouveau Pharaon, se mettant avec ses troupes à la poursuite des émigrants, les tailla en pièces, et fit couper la tête à leur chef. Les Actes des apôtres parlent aussi de ce fait, en ajoutant cette circonstance, que Teudas eut quatre cents adeptes, qui eurent le même sort que lui. Saint Luc fait venir Teudas après Judas le Galiléen, quoique celui ci

ait paru quarante ans avant lui; et même il fait parler Gamaliel de cette révolte du faux Messie déjà dans l'année 784. Or, comme il n'est point question dans l'histoire d'un autre Teudas, il en est de cette interversion dans le temps comme de cette autre dans l'espace, d'après laquelle le même apôtre, dans son Évangile, XVII, 11; — XIX, 29, place la Samarie avant la Galilée, et Bethphagé avant Béthanie. Mais ceux qui sont familiers avec les Écritures savent que les évangélistes, tenant peu de compte de l'ordre des faits, se bornent très-souvent à en rapporter la substance, et racontent quelquefois ce qui s'est passé plus tard avant d'autres faits antérieurs, comme par exemple saint Luc, IX, 51, et saint Marc, XI, 1.

CHAPITRE XXII

Famine à Jérusalem.

Mais bientôt éclata à Jérusalem une seconde famine, qui dura depuis la quatrième jusqu'à la cinquième année du règne de Claude, comme le rapportent Josèphe, Eusèbe et Orose. Les fidèles d'Antioche résolurent donc d'aller au secours de leurs frères de Jérusalem, et ils envoyèrent Paul et Barnabé pour y porter leurs offrandes; car depuis la mort d'Hérode les chrétiens pouvaient vivre en sûreté dans la Judée. Pendant le séjour qu'ils firent dans cette ville, ils n'y trouvèrent aucun des apôtres; car la persécution les avait tous chassés, et contraints à se disperser parmi les Gentils pour leur prêcher le royaume de Dieu; et Pierre était allé pendant ce temps-là jusqu'à Rome. En

même temps, Hélène, roi d'Adiabène, fille du roi Abgar d'Arménie, si l'on en croit Moïse de Chorène, d'une critique assez peu exacte, il est vrai, envoya de l'argent et du blé à Jérusalem pour secourir les Juifs qui étaient dans le besoin; car elle leur était très-dévouée; et même peu de temps après elle se fit prosélyte avec son fils Ised. Cette même année mourut Abgar, prince d'Édesse. La neuvième, la dixième et la onzième année de Claude furent encore affligées par une affreuse disette; de sorte que la misère se répandit par toute la terre, comme le racontent Tacite, Eusèbe et Orose.

CHAPITRE XXIII

Première mission de Paul et de Barnabé chez les païens.

Paul et Barnabé, après s'être acquittés de leur commission, retournèrent à Antioche, où le nombre des fidèles s'était accru considérablement, grâce au zèle qu'ils y avaient déployé pendant un séjour de neuf ans. Ils furent donc choisis par le Saint-Esprit pour une mission plus considérable encore chez les païens; car la Syrie, comme nous l'avons déjà vu, ne passait point chez les Juifs pour un pays païen. Après avoir jeûné et prié, Simon le Noir, Lucius de Cyrène et Menahem leur imposèrent les mains à tous les deux et les congédièrent. La cérémonie qui conférait chez les Juifs la dignité de docteur ne pouvait se faire qu'en présence de trois rabbins. On imposait les mains à l'ordinand; on prononçait sur lui le nom de rabbin et on lui confiait les clefs de la connaissance et du jugement. De

même aussi le baptême des prosélytes devait être conféré en présence de trois témoins. Nous trouvons ce triumvirat dans le baptême de Jean au Jourdain. La consécration épiscopale ne se fait non plus dans notre Église que par trois évêques : trois rendent témoignage sur la terre comme représentants invisibles des trois qui rendent témoignage dans le ciel.

C'est ici qu'il est question pour la première fois d'une liturgie ecclésiastique ayant rapport au saint sacrifice. On appelait ordinairement liturgie les contributions publiques des bourgeois d'Athènes pour payer les frais des fêtes appelées thesmophories, que les dames athéniennes au service de Cérès célébraient par des sacrifices expiatoires et des processions, en mémoire de l'institution du mariage et des lois civiles. Comme dans le mystère de la nouvelle alliance, on offrait aussi le pain et le vin, on transporta par analogie le nom païen de liturgie au sacrifice institué par Jésus-Christ. Ainsi, ce fut après un jeûne et l'oblation du saint sacrifice que Paul et Barnabé reçurent la consécration épiscopale. Ils partirent donc d'Antioche avec Marc, et, descendant à Séleucie le long de l'Oronte, ils s'embarquèrent de là pour l'île de Chypre, où le christianisme avait déjà pris racine. Barnabé et Marc, son neveu, étaient même nés dans cette île. Ils abordèrent et prêchèrent à Salamine, puis ils parcoururent l'île jusqu'à l'autre bout, et arrivèrent à Paphos, où le proconsul Sergius Paulus avait fixé son séjour.

Nous pourrions trouver étonnant qu'il soit ici question d'un proconsul, et non d'un propréteur. Car, d'après la division de l'empire romain établie par Auguste en 726, l'île de Chypre était comprise dans la part de l'empereur.

et ne pouvait par conséquent être administrée par un proconsul. Mais la numismatique a vengé glorieusement saint Luc du reproche d'erreur que les savants s'étaient trop hâtés de lui infliger. Nous trouvons en effet dans Morelli quelques monnaies de l'île de Chypre portant l'image et l'inscription de l'empereur Claude, et qui au revers portent le nom de Cominius Proclus, prédécesseur ou successeur immédiat de Sergius Paulus, qu'elles désignent également comme proconsul de Chypre. Une autre inscription, citée par Gruter, désigne aussi P. Aquius Scaura comme proconsul de Chypre sous Caligula. Au reste, la question est tranchée par Dion Cassius, qui rapporte dans la vie d'Auguste que cet empereur rendit au peuple romain, en retour de la Dalmatie, l'île de Chypre et la Gaule narbonnaise, et qu'à partir de cette époque il donna à ces parties de l'empire des gouverneurs sous le nom de proconsuls, que ceux-ci eussent été auparavant consuls ou simplement préteurs, comme l'a très-bien démontré le cardinal Noris.

Ils rencontrèrent là, dans cette île consacrée à Vénus, un de ces faux prophètes que le Seigneur avait prédits avant son ascension. Il s'appelait fils de Jésus, mais le peuple le connaissait sous le nom d'Élymas ou le Magicien : ce nom semble indiquer qu'il était Arabe. Il est remarquable que, sans l'apparition du christianisme, le judaïsme et le sabéisme étaient près de soumettre le monde entier, et de substituer le rigorisme des pharisiens et les pratiques de la magie au culte du paganisme, qui partout tombait en dissolution. Les mages de Perse avaient même dans les Esséniens leurs représentants au milieu du peuple juif. Le gouverneur se fit amener les deux apôtres afin de les entendre. Mais Élymas les contredit en sa présence jusqu'à

ce que Paul, rempli du Saint-Esprit, appelât sur lui la main du Seigneur et le frappât de cécité; après quoi Sergius Paulus se convertit au christianisme. C'est ici que les Actes donnent pour la première fois au grand apôtre le nom de Paul, d'où Origène et saint Jérôme concluent qu'il prit ce nom dans la joie où il était d'avoir acquis à l'Évangile un adepte si puissant, et pour faire plaisir au proconsul, à peu près comme Josèphe prit de Vespasien le nom de Flavius.

Paul partit de Paphos avec ses compagnons pour aller à Perge en Pamphylie. Cette ville avait un ancien temple très-renommé, consacré à Artémis, avec droit d'asile, des fêtes religieuses qui se célébraient chaque année, et des priviléges semblables à ceux que possédait le temple d'Éphèse. L'Artémis de Perge avait, comme la Diane d'Éphèse, le sphynx pour attribut; et les Pergéens, fiers de la protection de leur divinité, se faisaient un honneur de servir dans son temple. En un mot, cette ville était une des capitales du paganisme. C'est de là que Marc, découragé, partit pour Jérusalem; mais Paul, étant inviolable en sa qualité de citoyen romain, ce qui favorisait singulièrement son zèle pour la foi, continua sa route pour aller à Antioche en Pisidie, où il prêcha dans la synagogue le jour du sabbat. On y lisait ce jour-là le chapitre premier du Deutéronome, v., 31, et le chapitre premier d'Isaïe, v., 2 — 26, comme nous le voyons par l'exhortation de l'apôtre, et ces deux morceaux se lisent encore aujourd'hui dans le même jour. C'était alors la coutume qu'on envoyât chaque année de Jérusalem, dans les diverses contrées habitées par les Gentils, des rabbins chargés de visiter les synagogues, de leur enseigner les usages et les pratiques

le la loi, et de veiller sur la pureté de la doctrine. Ces nspecteurs étaient reçus partout avec respect, et on écou-ait avec avidité leur parole. On accueillit donc avec le même empressement les deux apôtres dès qu'on sut qu'ils venaient de la ville sainte. Paul parla à l'assemblée avec une telle force et de tels applaudissements qu'on les pria de revenir le lundi et le jeudi suivants.

A peine huit jours s'étaient-ils écoulés que presque toute la ville était réunie autour d'eux pour les entendre. Les païens surtout étaient joyeux d'apprendre que le salut leur était aussi préparé, et la parole du Seigneur se répandit rapidement dans le pays. Mais les Juifs, inquiets des progrès que faisait la nouvelle doctrine, mirent en avant quelques dames considérables qui étaient pharisiennes, et obtinrent, par leur influence, des chefs de la ville le renvoi des deux apôtres. Ceux-ci traversèrent donc la Lycaonie et vinrent à Icone, qui en était la capitale. Cette ville devait son nom à une pierre tombée du ciel, comme celle de Diane à Éphèse, qu'on honorait comme une divinité. Ils y demeurèrent quelque temps, et c'est là que, d'après la tradition, Paul convertit entre autres Thècle, qui, à en juger par son nom, devait être née dans le judaïsme. Mais une émeute que les Juifs suscitèrent parmi les païens les contraignit à partir. Ils allèrent à Lystra. Paul y ayant guéri un boiteux, le peuple les crut des dieux descendus du ciel; et prenant Barnabé pour Jupiter, et Paul pour Mercure, parce qu'il était petit de taille et d'un extérieur moins imposant, ils voulurent immoler en leur honneur des taureaux ornés de couronnes.

Jupiter était pour les païens la puissance divine personnifiée, tandis qu'Hermès, Mercure, avec le caducée, repré-

sentait l'intelligence divine et la sagesse incarnée. Paul portait la parole; aussi le prenaient-ils pour le héraut du père des dieux. La tradition nous parle aussi de sa mince apparence. Malalas et Eusèbe sont d'accord sur ce point. Lucien le satirique le désigne dans sa *Philopâtre*, ch. XII, comme un Galiléen ayant la tête chauve, quoique cependant à cette époque il n'eût pas plus de quarante ans. Nicéphore, II, 37, prétend même qu'il était estropié. Mais ce n'est probablement qu'une conjecture qui lui aura été suggérée par ce que saint Paul dit de lui-même dans sa seconde Épître aux Corinthiens, X, 10. Mais ce qui nous touche de plus près ici, c'est la question soulevée par Alting ou Wetstein, à savoir : Si Paul n'est pas ce Samuel Caton ou le Petit, célèbre disciple de Gamaliel, qui, d'après le Talmud, se distingua par son zèle contre les chrétiens; si ce nom de Paul, *paulus* ou *paululus* contracté de *parvulus* ou *pauculus*, n'est pas précisément la traduction latine du mot hébreu *Caton*. Ces deux savants décident affirmativement cette question. Pour nous, nous ne nous croyons point en mesure de la résoudre.

Malgré cet accueil si flatteur des deux messagers de la foi, la populace, qui passe toujours si facilement d'un extrême à l'autre, soulevée par les Juifs, demanda leur mort; et Paul fut emmené hors de la ville pour être lapidé. Mais le Seigneur veillait sur son apôtre. Laissé pour mort devant la porte, il se releva, revint dans la ville, partit le lendemain pour Derbes, et alla de là affermir dans la foi les nouvelles communautés chrétiennes dans les villes qu'il avait déjà parcourues jusqu'à Perge, d'où il s'embarqua pour Antioche. Telle fut la première mission que Paul et Barnabé entreprirent chez les païens, de l'an 44

à l'an 48, et qui produisit les plus heureux fruits. Pendant ce temps-là était tombée, l'an 47, la huitième fête séculaire de la fondation de Rome, que l'empereur Claude fit célébrer avec une grande magnificence.

CHAPITRE XXIV

Premier concile de Jérusalem.

Bientôt après leur retour s'éleva dans l'Église de Syrie une dispute très-animée sur la nécessité de la circoncision, par le zèle outré de quelques judaïsants qui étaient venus de Jérusalem. Paul et Barnabé, accompagnés de quelques autres disciples, parmi lesquels était Tite, vinrent donc à ce sujet trouver les apôtres à Jérusalem, en traversant la Phénicie et la Samarie, où ils racontèrent partout les merveilles de la bonté divine à l'égard des païens; et c'est ainsi qu'eut lieu le premier concile, qui fut en même temps le modèle de tous les autres. C'était vraiment un concile général, puisqu'il était présidé par Pierre, le chef des croyants, qui avait été chassé de Rome, où les progrès de la foi avaient allumé la persécution. A ce synode assistaient aussi Marc et Jean les évangélistes, Judas Barsabé, Silas et Jacques, frère du Seigneur, évêque de Jérusalem. Il y avait aussi dans l'assemblée d'anciens pharisiens, prêtres ou anciens, qui s'étaient convertis au christianisme, et qui regardaient la loi de Moïse comme étant encore obligatoire. Paul se leva le premier et rendit compte devant Pierre, Jacques et Jean, qui étaient considérés comme les colonnes de l'Église, de l'évangile qu'il

avait prêché aux païens. Puis le pêcheur de Galilée ouvrit comme primat l'assemblée par un discours où il rappela que Dieu l'avait depuis longtemps choisi pour que les païens entendissent par sa bouche et crussent la parole de l'Évangile. Puis il exposa leurs besoins, et la grâce du salut qu'ils avaient obtenue par la foi en Jésus-Christ : de sorte que les œuvres de la loi, mais non les bonnes œuvres en général, leur étaient inutiles. Jacques confirma le discours de Pierre, et répéta qu'il avait plu à Dieu de se choisir parmi les païens un peuple pour son nom.

Ces paroles seraient, contre la coutume ordinaire de l'Écriture, évidemment exagérées, si Pierre, outre la maison de Corneille, n'avait pas converti un grand nombre de païens, s'il n'avait pas, comme parle la tradition, prêché l'Évangile chez le peuple des païens par excellence, c'est-à-dire chez les Romains. On semble s'accorder sur ce point, que Pierre voulait prêcher l'Évangile principalement aux Juifs, et Paul aux païens. Mais cette distinction entre les deux apôtres serait ici sans application, puisque Pierre avait déjà été à Rome plusieurs années auparavant, après son départ de la Judée. Paul lui-même, dans son Épître aux Galates, insiste à prouver, non qu'il ait reçu seul la mission de prêcher les païens, puisque Pierre l'avait déjà reçue d'en haut avant lui à Joppé ; mais qu'il avait promis de ne prêcher que hors de la Palestine, parce que les autres apôtres le regardaient d'un œil un peu défiant, à cause de ce qu'il avait reçu l'Évangile de Jésus-Christ immédiatement, et non par leurs enseignements.

Après qu'on eut consulté l'Écriture, et qu'on eut entendu les parties, on déclara que la circoncision, de

même que les autres pratiques du mosaïsme, qui avaient eu pour but de séparer le peuple juif du reste du monde, avaient rempli leur but, et avaient été abrogées par la nouvelle alliance. Cette sentence faisait tomber le mur de séparation entre les Juifs et les païens, et dégageait complétement l'Église des liens du judaïsme. C'est en ce jour aussi que fut composé le Symbole des apôtres, que la religion du Christ fut proclamée comme la religion universelle, et que l'Église fut constituée pour la première fois comme catholique et dans les paroles et dans les actes. Les païens ne furent donc plus obligés, pour entrer dans l'Église, de se faire d'abord prosélytes de justice, et de passer par le mosaïsme, en se soumettant à la circoncision et aux prescriptions disciplinaires de la loi; mais ils devaient seulement, comme les prosélytes de la porte, remplir les sept commandements appelés préceptes de Noé, et qui avaient été donnés non au patriarche des Hébreux, mais à ceux du genre humain tout entier. Or la religion des descendants de Noé consistait, d'après les Juifs, dans l'observation des sept préceptes naturels, c'est-à-dire à garder la justice, à s'abstenir de l'idolâtrie, du blasphème, de l'inceste, du meurtre, du vol et de manger des animaux encore vivants. D'après le R. Manassé, ces commandements étaient les suivants : éviter l'idolâtrie, l'inceste, l'homicide, le vol; ne point manger la chair des animaux encore vivants, ne point se mutiler soi-même, et ne point mêler les plantes ou les animaux de diverses espèces. Dieu, croyait-on, avait donné six de ces préceptes à Adam; et après le déluge il avait ajouté la défense de se nourrir d'animaux vivants. Cette coutume horrible, qui s'est conservée chez les Cophtes jusqu'à nos jours,

était pratiquée, comme nous l'avons vu, dans les mystères de Bacchus.

Les apôtres défendirent aussi dans ce concile aux païens venus du paganisme de participer aux sacrifices des idoles, de manger du sang ou de la chair d'animaux étouffés, comme aussi de pratiquer la fornication, c'est-à-dire le mariage à des degrés défendus; car la défense de la fornication proprement dite s'entendait de soi-même pour les chrétiens. Saint Paul, dans son Épître aux Galates, II, 1, nous apprend l'époque de ce premier concile œcuménique. C'était quatorze ans après sa première entrevue avec les apôtres à Jérusalem, comme le comprend aussi saint Jérôme, c'est-à-dire dix-sept ans après sa conversion, ou l'an 49 après Jésus-Christ. Cette époque se trouve d'ailleurs confirmée par la persécution qui chassa de Rome immédiatement auparavant Pierre et la communauté des fidèles. Les chronologistes chrétiens ont coutume de placer ce premier synode l'an 51 après Jésus-Christ. Mais cette erreur vient de ce qu'ils placent la mort du Sauveur l'an de Rome 786. Les décisions du concile furent consignées dans un écrit adressé aux frères à Antioche en Syrie et en Cilicie. Pierre vint lui-même à Antioche, siége de son premier épiscopat. Mais comme, dans la crainte de scandaliser les Juifs, il évitait de fréquenter les païens, Paul lui résista en face, trouvant qu'il semblait par là reconnaître encore à la loi mosaïque une valeur obligatoire qu'elle ne possédait plus.

CHAPITRE XXV

Pierre passe en Asie Mineure, et Paul en Europe.

Les apôtres, après s'être ainsi entendus sur les points qui divisaient l'Église de Jérusalem, partirent tous pour aller convertir les peuples. D'Antioche Pierre porta le flambeau de l'Évangile dans les contrées situées sur la mer Noire jusqu'à la mer Égée, et prêcha la bonne nouvelle aux Juifs de Cappadoce, de Galatie, de Bithynie, de Lydie, d'Ionie, et fonda dans ces divers pays, pendant quatre ans que dura sa mission, de nombreuses communautés, auxquelles il adressa plus tard ses deux Épîtres. Ces missions du prince des apôtres durèrent depuis l'an 49 jusqu'à l'an 53. Malheureusement saint Marc, son disciple, ne nous a point laissé le récit des actes de Pierre, comme saint Luc l'a fait pour l'apôtre des Gentils : c'est pour cela que le premier disparaît presque entièrement à nos regards, à partir de ce moment, dans les documents bibliques. Barnabé de son côté, qui s'était séparé de Paul, à cause de Marc, parce que celui-ci les avait abandonnés dans la mission précédente qu'ils avaient entreprise, s'embarqua de nouveau à Antioche avec son cousin pour aller à Chypre, leur commune patrie, tandis que Paul, accompagné de Silas et de Luc, peintre et médecin, commença sa seconde prédication. Il parcourut la Syrie et la Cilicie, revint à Derbes et à Lystre en Lycaonie. C'est dans cette dernière ville que, pour ne point scandaliser les Juifs, il fit circoncire son nouveau disciple Timothée, condescendance qu'il avait reprochée dernièrement à Pierre, et à

laquelle il fut obligé plus tard encore de se soumettre par prudence, afin d'être Juif pour les Juifs, Grec pour les Grecs, faible pour les faibles, et de gagner tout le monde à Jésus-Christ.

Il emmena avec lui Timothée, et annonça partout les décisions du concile, fortifia les fidèles dans la foi, et en augmenta le nombre. Ils parcoururent ensuite la Galatie et la Phrygie, sans s'y arrêter longtemps, voulant aller en Asie ou en Lydie; mais le Saint-Esprit les en empêcha. Ils tournèrent donc du côté de la Mysie, afin de pénétrer en Bithynie; mais le Seigneur leur en ferma encore le chemin; car ces deux pays étaient réservés à Pierre. Les quatre messagers de la foi vinrent dans la terre des Troyens. C'est là qu'apparut à saint Paul dans une vision, pendant la nuit, un homme vêtu comme les Macédoniens, qui lui dit d'un ton suppliant : Passez en Macédoine, et venez à notre secours. Ils firent donc voile directement de Troade à Samothrace, île célèbre par ses anciens oracles et par les mystères des Cabires; et le jour suivant, abordant à Naples, ils mirent pour la première fois le pied en Europe. Ils demeurèrent quelques jours dans cette capitale de l'une des deux Macédoines, qu'Octave avait colonisée dernièrement, et qu'il avait peuplée avec des soldats du parti d'Antoine. Puis, le jour du sabbat, ils allèrent à la synagogue pour y prêcher.

A cette époque, la langue grecque, par un dessein merveilleux de la Providence, était devenue la langue universelle, afin de servir d'instrument à la propagation de l'Évangile parmi les païens. Et d'un autre côté, Dieu avait permis aussi que les Juifs se répandissent dans les contrées méridionales de l'Europe, pour préparer les voies

aux messagers de la bonne nouvelle. Leurs synagogues en effet étaient, dans toutes les villes de l'empire romain, et jusqu'en Asie, comme les avant-postes du christianisme. Les Juifs continuèrent donc d'être en Europe, comme dans les deux autres parties du monde, les enfants privilégiés de Dieu, puisque c'est chez eux que l'Évangile poussa ses premières racines, et que la meilleure partie d'entre eux se convertit à la foi. Aussi la disparition presque complète de ce peuple parmi les nations de la terre date de cette époque, et non pas seulement de la ruine de Jérusalem. Depuis ce temps, il est vrai, les Juifs ont reparu dans le monde plus nombreux et plus puissants; mais ceux qui sont restés ne sont que les malheureux descendants de ces enfants d'Abraham dégénérés de leur vocation primitive, et qui, dans leur dégradation, en sont venus à ce point que l'idée du Messie pour eux se borne à l'attente de je ne sais quelle émancipation, dont ils ne se rendent pas compte eux-mêmes; de sorte que, sous ce rapport encore, ils ont cessé d'être Juifs. Les synagogues étaient alors ordinairement situées près des rivières, à cause des nombreuses ablutions auxquelles étaient soumis les Juifs. Ainsi l'historien Josèphe cite un édit de la ville d'Halicarnasse où l'on accorde aux Juifs la faculté de bâtir une synagogue sur le rivage de la mer pour y célébrer le service divin.

A Naples il y avait une synagogue près de la rivière nommée Netad. Paul s'y rendit; et dès sa première prédication il convertit une prosélyte nommée Lydie. Elle faisait le commerce de la pourpre, et était de Thyatire, ville de Lydie dans l'Asie Mineure. Elle se fit baptiser avec toute sa maison. La Lydie était, dès la plus haute antiquité, célèbre par ses teintures de pourpre. On a encore trouvé

sous les ruines de Thyatire un monument que la compagnie des teinturiers avait élevé à l'un de ses présidents, ce qui montre que cette profession y était très-considérée. Lydie est la première chrétienne dont nous connaissions le nom en Europe. Cependant, bientôt après, Paul ayant délivré de l'esprit qui la possédait une esclave qui, comme devineresse, rapportait beaucoup d'argent à son maître, les païens le fouettèrent avec Silas, son compagnon, sur la place du marché, puis les jetèrent dans un cachot les fers aux pieds. Mais un tremblement de terre enleva de leurs gonds pendant la nuit les portes de la prison; et déjà le geôlier, croyant que les prisonniers s'étaient enfuis, voulait se donner la mort, parce que, d'après le droit romain, lorsqu'un geôlier avait laissé échapper un coupable, il devait subir la peine qui lui était réservée. Mais, Paul l'ayant appelé à haute voix, il vit à la lumière, une fois revenu de son premier effroi, que leurs chaînes étaient tombées d'elles-mêmes, et il se convertit aussitôt avec toute sa famille. Dès qu'il fit jour, les juges de la ville vinrent eux-mêmes, sur la demande de Paul, s'excuser auprès des deux messagers de la foi de les avoir fouettés, ne sachant pas qu'ils étaient citoyens romains, et ils les firent sortir aussitôt de prison. Car, d'après la loi *Valeria*, *Porcia* et *Sempronia*, les citoyens romains étaient exempts de la verge et du fouet; et ce mot : « Je suis citoyen romain, » était, jusqu'aux extrémités de la terre, comme une formule magique, dont Paul se servit à cause de cela plus d'une fois.

Dans les colonies romaines, les magistrats des villes portaient le nom de stratéges, et ils étaient assistés des licteurs ou huissiers; il en était de même ici. Nous trouvons

également dans les *Actes*, XVII, 5, les ἀγοραῖοι, ou la populace qui courait au forum, pour assister aux jugements, comme il arrivait dans toutes les villes grecques ou romaines, où la justice se rendait publiquement. Saint Paul, en cette circonstance, reçut des coups sans nombre, comme le Christ dans le prétoire. Il dit dans une de ses épîtres que cinq fois il a reçu dans les synagogues trois fois treize coups de verges; c'est que chez les Juifs, lorsque quelqu'un était flagellé plusieurs fois pour la même faute, on augmentait à chaque fois le nombre de coups. (*Sanhéd.* fol IX, 5.) Les deux apôtres étant partis passèrent par Amphipolis, Apollonie et Mélissurgis, et arrivèrent à Thessalonique, capitale de la seconde Macédoine, où les Juifs avaient une synagogue. Paul y rencontra un nommé Jason, son compatriote et son parent, que l'Église honore comme premier évêque de Tarse. Il demeura dans sa maison, où il trouva une hospitalité pleine de bienveillance. Il prêcha dans cette ville trois jours de sabbat, et convertit une grande quantité d'Israélites et de païens qui étaient passés au judaïsme, et surtout beaucoup de femmes de la noblesse. Cependant les Juifs endurcis, ayant soulevé la populace, traînèrent devant les magistrats Jason et les autres fidèles, comme rebelles à l'empereur, et les apôtres durent s'éloigner. Cette accusation de démagogie trouvait facilement accès auprès des juges dans l'empire romain, sous des empereurs défiants et jaloux de leurs droits. Les Juifs le savaient bien : il est même probable qu'en cette circonstance ils avaient reçu le mot d'ordre de Jérusalem; car leur accusation est presque conçue dans les mêmes termes que celles des Juifs contre Jésus devant le tribunal de Pilate. Ils violent les lois de l'empereur, disaient-ils

prétendant que c'est un autre, c'est-à-dire Jésus, qui est roi.

CHAPITRE XXVI

Paul à Athènes. Les Éleusinies.

Beroë accueillit volontiers l'Évangile; mais les Thessaloniciens chassèrent l'apôtre saint Paul. Laissant derrière lui Silas et Timothée, il fit voile vers Athènes, où dominait l'ancienne tribu sacerdotale des Kériques. Là, dans cette ville célèbre des philosophes, il disputa aussitôt avec les épicuriens et les stoïciens, deux écoles opposées, semblables aux sadducéens et aux pharisiens chez les Juifs. Ils le conduisirent à l'aréopage, où l'on traitait toute sorte de sujets à cette époque, dans des exercices publics où chacun cherchait à faire briller son éloquence et son talent. C'est là, au pied de la colline de Mars, que saint Paul, ayant devant soi l'acropole avec ses chefs-d'œuvre de l'art grec, à gauche le magnifique temple de Thésée, et tout autour les autres temples et les autels de la ville, dont les Athéniens étaient si fiers, c'est là que Paul leur dit : « Dieu, « qui a fait le monde avec tout ce qu'il renferme, étant le « maître du ciel et de la terre, n'habite point dans des « temples bâtis de main d'homme. » Là, sur l'Acropole étaient les trois célèbres statues de Minerve, l'une de bois d'olivier, l'autre d'or et d'ivoire, le chef-d'œuvre de Phidias, qui était dans le Parthénon ; la troisième enfin était une statue colossale placée en plein air, dont la lance

dépassait le Parthénon, et servait de phare aux vaisseaux qui venaient au Pirée lorsqu'elle brillait au soleil. Mais Paul, insensible à toutes ces magnificences, ne craignit pas de leur dire : « La Divinité n'est point comme les « œuvres d'art faites d'or, d'argent ou de pierre, et inven- « tion des hommes. Cependant, comme je marchais « dans la ville, et que je considérais l'image de vos dieux, « j'ai trouvé un autel avec cette inscription : Au Dieu « inconnu. » Et il prêcha aux Athéniens assemblés le dieu inconnu. Denys, membre de l'aréopage, Damaris, dame savante de la ville, et à sa suite plusieurs autres encore s'attachèrent à l'apôtre du Christ, et Denys fut établi premier évêque d'Athènes.

Paul partit pour Corinthe, en passant par Éleusis, siége antique des mystères et berceau de la civilisation européenne. C'est là qu'était le temple de Cérès, chef-d'œuvre d'architecture, qui avait plus de 350 pieds de long et 300 pieds de large. La contrée tout entière lui appartenait avec ses sources de sel. C'est là, dans les champs de Rharos, que le divin Triptolème avait cultivé pour la première fois en Europe l'orge, la plus ancienne espèce de grains, et qu'il avait laissé les principes et les règles de l'agriculture, de la morale et de la religion. C'était de l'Asie Mineure et même par la Cilicie que l'agriculture avait été apportée dans l'Attique. Aujourd'hui venait du même pays un autre semeur dans la personne du grand Apôtre. La semence pour germer doit être déposée dans le sein de la terre ; et l'homme, continuellement en lutte avec la nature et avec les saisons, est obligé d'arracher, pour ainsi dire, chaque jour au sol ses dons. Cette lutte matérielle était représentée dans les jeux guerriers d'Éleusis, dont parle

Homère. Déjà, dans les Éleusinies, les prêtres enseignaient que la raison doit lutter continuellement avec les sens, l'esprit avec la matière ou avec la chair et le sang, la partie céleste de notre être avec sa partie terrestre, jusqu'à ce que l'esprit soit mûr pour une meilleure vie. Pour arriver à la gloire éternelle qui lui est réservée, et recevoir la récompense de ses vertus, il doit d'abord se dépouiller ici-bas du corps qu'il a pris de la terre : puis, après cette vie, il faut encore que dans la sphère de la lune il se dépouille après de longs efforts de l'âme et du principe de la vie, pour retourner ainsi par une ascension continue jusqu'au lieu de son origine. Telle était la tradition enseignée dans ce sanctuaire ; et Plutarque, ce grand moraliste du paganisme, la développe dans son traité : *De la figure qu'on aperçoit dans l'orbe de la lune.* Il ne faut donc pas s'étonner que le sanctuaire d'Éleusis ait duré dix-huit siècles, c'est-à-dire depuis l'an 1400 avant Jésus-Christ jusqu'au 20 décembre 482 de l'ère chrétienne, où il fut fermé par un édit de l'empereur Théodose.

Aujourd'hui paraissait un homme qui n'avait point été initié aux mystères d'Éleusis, et qui par conséquent n'avait point à garder le secret sur la doctrine qu'on y enseignait. Mais il avait reçu une consécration d'un ordre bien plus élevé, et pouvait pénétrer bien plus avant dans ces mystères qui ont de tout temps occupé l'esprit humain. Il se présentait aux Athéniens, presque tous initiés plus ou moins aux mystères, comme nous l'apprennent les anciens, quoique leur vie fût peu en rapport avec la doctrine sublime qu'ils renfermaient ; il se présentait à eux comme un prophète et comme un prêtre bien plus grand que ceux d'Éleusis. Il leur enseigna d'où l'homme tire son origine,

comment par le péché il est devenu esclave de la nature, comment par l'incarnation du Verbe il a été réconcilié à Dieu, de sorte qu'il peut désormais obtenir la purification dont il a besoin, non plus seulement d'une manière figurée dans les deux degrés d'initiation aux mystères, mais d'une manière véritable et réelle, par le moyen des sept sacrements. Ces mystères n'étaient qu'une école préparatoire pour un petit nombre d'hommes d'élite parmi les païens, comme le mosaïsme pour les enfants d'Israël. C'est pour cela que le pontife d'Éleusis portait le nom de mystagogue, et exerçait, de l'aveu des anciens philosophes païens, les fonctions d'un pédagogue, nom que saint Paul ne craint pas de donner à Moïse. Car le mosaïsme lui-même n'était non plus qu'une école préparatoire, et la loi était dans la main du législateur comme une verge dont il devait châtier le peuple confié à ses soins. Mais aujourd'hui tous, Juifs et païens, pouvaient reconnaître dans le Christ le type et l'idéal de l'homme parfait et leur véritable vocation. Ils pouvaient cultiver à son service toutes les puissances de leur âme, et recevoir de lui, par le moyen des sacrements, le germe de la vie éternelle.

Déjà les Perses voyaient dans le pain semé par le laboureur et dans ses transformations l'image non-seulement de la genèse du monde, mais encore de la paningénésie des âmes et de notre résurrection; et ils se servaient de cette image dans les enseignements qu'ils donnaient aux parfaits, comme nous le voyons dans le *Zend-Avesta*, II, p. 422. L'Apôtre paraissait donc au milieu d'un peuple et d'une époque qui, à leur plus haut degré de développement, n'avaient pu s'élever au delà du système panthéiste des émanations divines. Il apportait de Tarse une doctrine bien

plus sublime, une semence bien plus pure. Aussi les anciens Pères de l'Église, plus initiés aux mystères du paganisme, ne font nulle difficulté de l'appeler un nouveau Triptolème. Saint Isidore de Péluse, entre autres, écrit dans sa troisième Épître que Paul parcourut toute la terre, semblable au laboureur sur son char ailé, et qu'il répandit la bonne nouvelle parmi les ignorants. Et ce n'est pas sans raison que l'Apôtre inspiré de Dieu prêcha tout d'abord aux Athéniens le Dieu inconnu. Car le grand secret qui est au fond de tous les mystères, c'est que l'homme est ici-bas dans un temps d'épreuve; mais qu'il arrivera un jour où le voile tombera, où un Dieu descendant du ciel révèlera le sens des mystères les plus obscurs. C'était là le Dieu de l'avenir, le Dieu inconnu. Mais, comme nul ne pouvait révéler ce secret sous peine de mort, il n'était connu que d'un petit nombre d'adeptes, et ne troublait point dans sa foi la multitude, esclave partout du culte national qu'elle trouvait établi.

CHAPITRE XXVII

Les chrétiens juifs sont chassés de Rome. Troisième famine.
Paul à Corinthe.

Paul étant allé d'Éleusis à Corinthe, y trouva Aquilas et sa femme Prisca, chrétiens d'origine juive, qui étaient arrivés dernièrement d'Italie, parce que l'empereur Claude avait chassé de Rome tous les Juifs. Or on comprenait aussi sous ce nom les chrétiens, que l'on regardait comme

une secte juive. L'historien Josèphe ne dit rien, il est vrai, de cette première persécution des chrétiens, quoique les Juifs ses compatriotes, établis en grand nombre sur la rive gauche du Tibre, y fussent impliqués. Mais Suétone, qui avait entendu parler vaguement du Christ, nous en dit un mot quand il rapporte que les Juifs furent chassés de Rome sous Claude, parce qu'ils ne cessaient de remuer, d'après l'instigation d'un certain Chrestus. Partout les Juifs s'étaient opposés de toutes leurs forces à l'établissement des premières communautés chrétiennes. Leur opposition dut être bien plus violente encore à Rome, après que saint Pierre y eut fixé son siége. Les progrès de l'Église romaine dans la foi, progrès qui rendirent bientôt son nom célèbre dans le monde entier, comme nous l'apprend saint Paul, avaient décidé le prince des apôtres à aller à Rome, comme il était allé à Antioche. Mais les dissensions religieuses, jointes aux dénonciations politiques, dont l'Église n'a jamais été exempte, enfin la haine des Romains contre tous les Juifs, avaient eu pour résultat le bannissement des chrétiens et des Juifs. Pierre, chassé de Rome, avait à son retour passé par Corinthe, et y avait prêché l'Évangile, comme nous le voyons par la première Épître aux Corinthiens, I, 12. Au reste, les paroles de Suétone citées plus haut nous montrent quelle idée les Grecs et les Romains avaient du Christ et des chrétiens, puisqu'ils traduisaient ces deux noms par deux mots qui dans leur langue signifient *bon*, *juste*, *honnête*. Phocion portait aussi le nom de *chrestos*.

La communauté des chrétiens à Rome était déjà nombreuse sous l'épiscopat de saint Pierre, surtout parmi les classes pauvres, comme nous l'indique une pierre funé-

raire du temps de l'empereur Claude, trouvée dans les catacombes, et qui porte l'inscription suivante :

D. M.
M. T. DRUSI PATERES.
PRIMICINIO QUI VIXIT
ANN. XXXXII DIES VII
FAUSTUS ANTONIÆ DRUSI
JUS EMIT JUCUNDUS
CHRESTIANI OLL.

C'est-à-dire Faustus, affranchi d'Antonia, femme de Néron Claudius Drusus, a acheté le *jus ollarum*, ou le droit de placer dans un lieu déterminé des urnes de famille, d'un nommé Jucundus, qui, comme chrétien, ne voulait plus s'en servir, parce que les fidèles cherchaient à se séparer des païens non-seulement pendant la vie, mais encore dans leurs cimetières après la mort. L'acheteur, Faustus, et son fils aîné défunt (*patris primigenii*) Drusus sont encore païens, comme l'indique l'inscription : *Dis manibus*. Nous pouvons donc ajouter le nom de Jucundus à celui des premiers fidèles de Rome que saint Paul cite dans son Épître aux Romains. Orose VII, 6, rapporte que cette persécution des chrétiens eut lieu la neuvième année de l'empereur Claude, c'est-à-dire l'an 49.

Paul, après la fin du synode, avait parcouru l'Asie Mineure, et était venu à Corinthe dans l'hiver de 49 à 50. Il y resta un an et demi : et comme Aquilas tissait des tentes, et que Paul connaissait aussi ce métier, qui était très-lucratif à cette époque, parce qu'on

se servait de tentes non-seulement dans les camps, mais encore dans les pèlerinages, et même en guise d'auberge, lorsqu'on n'en trouvait point sur sa route, il travailla chez lui pendant sept ans pour gagner sa vie. Car la pénurie où se trouvaient les communautés chrétiennes lors de leur première organisation, ne lui permettait pas de vivre de l'autel, c'est-à-dire des contributions des fidèles, et de vaquer uniquement aux fonctions de son ministère. Cependant il prêchait tous les jours de sabbat dans la synagogue. Ce furent les Philippiens qui pourvurent à sa subsistance jusqu'à Thessalonique : ils l'aidèrent même encore pendant son séjour à Corinthe, comme il le dit dans sa seconde Épître aux Corinthiens, XI, 10. Et même, plus tard, lorsqu'il était en prison à Rome, ils lui envoyèrent leurs aumônes, ce dont il les remercie d'une manière si touchante dans son Épître. Mais bien souvent aussi les moyens leur manquaient; et il nous avoue lui-même que plus d'une fois il souffrit la faim et la pauvreté. Les Corinthiens, d'ailleurs, n'étaient pas les chrétiens les plus édifiants à cette époque, comme la suite ne tarda pas à le prouver; de sorte qu'ils laissaient le grand Apôtre dans le dénûment.

Une grande famine désola de nouveau toutes les contrées dans les années 49 et 50, comme nous l'apprennent Tacite et Orose; et c'est pour cela sans doute que saint Paul était obligé de gagner sa vie en travaillant des mains. Eusèbe nous annonce dans sa Chronique, à la neuvième année de Claude, que la disette fut extrême en Grèce; ce qui n'est pas étonnant, puisque c'était déjà la troisième sous le règne de cet empereur. La première avait duré deux ans, et celle-ci dura plus longtemps encore.

CHAPITRE XXVIII

Première et seconde Épître aux Thessaloniciens. Paul devant le tribunal du proconsul Gallien.

Paul écrivit de Corinthe, l'an 50, sa première Épître aux Thessaloniciens. C'est le document le plus ancien dans le canon du Nouveau Testament. Silas et Timothée étaient déjà venus de Béroé le trouver à Corinthe. Un passage de son Épître aux Romains (xv, 19) semble indiquer qu'il alla prêcher l'Évangile jusqu'en Illyrie, et qu'il revint ensuite à Corinthe. Pendant que Gallion, frère du philosophe Sénèque, avec qui, d'après la tradition, Pierre et Paul eurent plus tard quelques relations à Rome, était gouverneur d'Achaïe, les Juifs, irrités contre Paul, le traînèrent devant son tribunal. Gallion est appelé ici proconsul d'Achaïe, de même que Sergius Paulus dans l'île de Chypre. Il n'y avait de proconsuls que dans les provinces sénatoriales. L'Achaïe, c'est-à-dire l'Hellade et le Péloponnèse, était encore sous Auguste une province de ce genre. Mais sous Tibère elle devint province impériale, et fut gouvernée par des procureurs, comme nous le lisons dans les Annales de Tacite (I, 76). Claude néanmoins, d'après Suétone, rendit cette province au sénat romain l'an de Rome 797, ou 44 après Jésus-Christ. Cet état de choses ne dura qu'environ dix ans; car l'empereur Néron déclara l'Achaïe libre, et le sénat romain perdit ainsi de nouveau cette province jusqu'au temps de Vespasien. C'est donc avec raison que Gallion est nommé ici proconsul.

Sénèque, dans sa 104e Épître, parle de ce séjour de son frère en Achaïe, et dans la préface du quatrième livre de ses *Questions* il vante sa modération et sa modestie. Stace en parle de la même manière, ainsi que Tacite, ce modèle d'impartialité historique. Or tous ces témoignages confirment le récit de saint Luc. Le proconsul donc, ayant à juger comme un novateur en religion l'apôtre saint Paul, le plus grand orateur de son temps, crut qu'il ne lui appartenait point de se mêler à des débats théologiques, mais qu'il valait mieux laisser l'Église arranger elle-même ses propres affaires. Il renvoya donc, avec une sentence rendue dans ce sens, les accusateurs du grand Apôtre. Cependant un grand nombre avaient embrassé la foi à Corinthe, entre autres Crispus et Sosthène, tous deux chefs de synagogue; Titus Justus, païen, craignant Dieu, dont la maison touchait une des synagogues de Corinthe; Éraste, la famille Stephanas, et Caïus, qui tenait une auberge. Une année plus tard, c'est-à-dire l'an 51, saint Paul écrivit, conjointement avec Silas et Timothée, sa seconde Épître aux Thessaloniciens; car il avait appris qu'on faisait circuler sous son nom à Thessalonique une lettre dont il n'était pas l'auteur.

CHAPITRE XXIX

Épître de saint Paul à Tite.

Paul était arrivé à Corinthe l'an 49; il en partit dix-huit mois après, et s'embarqua au mois de mars 51, à

Cenchrée, pour la Syrie. La traversée fut orageuse et l'une de celles probablement où il fit naufrage. Ayant abordé dans l'île de Crète, il y laissa comme évêque Tite, son compagnon, et se rendit à Éphèse, où il écrivit sa lettre à Tite, qu'il lui envoya par Zénas, docteur de la loi, et Apollon, disciple de Jean. C'était un habitant d'Alexandrie nouvellement converti, très-savant dans les saintes Écritures, et qui de l'île de Crète se rendit à Corinthe. Dans cette lettre, il donnait rendez-vous à son disciple chéri pour l'hiver prochain à Nicopolis, petite ville située entre Antioche et Tarse, près de Mopsueste, sur le champ de bataille d'Issus, et c'est de cette circonstance qu'elle tirait son nom. Paul s'embarqua de nouveau pour Césarée, et se rendit à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, qui étaient cette année-là du 18 au 25 avril. C'était la quatrième fois qu'il y allait depuis sa conversion. Il revint après à Antioche, parcourut toutes les villes de la Galatie et de la Phrygie, passa l'hiver de 51 à 52 à Nicopolis, comme il se l'était proposé; puis deux ans et trois mois à Éphèse, jusqu'au mois d'avril de l'année 54. Au milieu des débris de cette ville, autrefois si célèbre, le souvenir du séjour qu'y fit saint Paul s'est conservé jusque aujourd'hui dans le nom du petit village d'Aya-Soluk.

CHAPITRE XXX

Épître aux Galates.

C'est d'Éphèse que saint Paul écrivit, vers l'an 52, son épître aux Galates, où il proclame, contre les judaïsants,

qui cherchaient partout à semer la division, que la loi mosaïque et la circoncision sont abrogées par la loi nouvelle, et n'ont plus aucune valeur. Il s'y plaint aussi de l'inconstance des Galates et du changement subit qui s'était opéré dans leurs sentiments, si peu de temps après qu'il leur avait prêché le véritable Évangile. Dans cette Épître, saint Paul explique le rapport des diverses religions sous l'image des deux mariages d'Abraham. La première alliance de Dieu avec l'Église, sa fiancée, fut conclue au mont Sinaï. Cette alliance est figurée par le mariage d'Abraham avec Agar, qui représente l'Ancien Testament. Agar est une servante égyptienne, que son maître épousa morganatiquement, parce que la véritable épouse, la mère à laquelle étaient attachées les promesses, était encore stérile. Il la tira de sa condition basse et obscure, et daigna jeter les yeux sur elle, sans l'élever toutefois à la dignité d'épouse reconnue et de maîtresse de la maison; mais il la garda toujours comme servante sous la discipline sévère de la loi. Les Juifs, fruits de cette union, ne sont donc point les héritiers naturels du salut; ils ne sont que les beaux-fils, et ils ne peuvent obtenir qu'avec le temps la faveur d'être adoptés par le père et de participer à son testament. Mais, parce qu'ils se sont mal conduits envers la véritable mère, ils ont été chassés comme Ismaël de la maison paternelle, c'est-à-dire du sol de la Palestine. Agar, la servante, avait voulu faire la maîtresse, et même s'élever au-dessus de l'épouse légitime. La nation choisie de Dieu avait rompu la foi qu'elle lui avait promise; elle avait dissous le mariage qu'elle avait contracté avec lui, en se prostituant aux idoles de tous les peuples voisins; de sorte que le Seigneur, fatigué

de ses infidélités, s'est séparé d'elle, et l'a laissée veuve. C'est pour cela que nous trouvons pendant la vie de Notre-Seigneur la Judée, avec ses trois divisions, c'est-à-dire la Judée proprement dite, la Samarie et la Galilée représentée sous le symbole vivant des trois femmes adultères; et ce n'est pas sans raison que le Sauveur appelle les Juifs une race adultère.

Mais Sara, l'épouse légitime, la maîtresse de la maison, est devenue féconde à son tour. Après le message de l'ange, elle a enfanté Isaac, en qui devaient être bénis tous les peuples de la terre. Elle représente Marie, la Mère du Fils unique de Dieu, qui, au moment où elle allait le concevoir dans son chaste sein, se déclara la servante du Seigneur. Isaac représente les enfants de la promesse dans la nouvelle alliance, les enfants issus du mariage véritable, par lequel Dieu, dans la plénitude des temps, s'est uni l'Église. Sara, c'est le nouveau Testament, dans lequel tous les hommes sont appelés à devenir enfants de Dieu et héritiers du royaume. Mais les fils du mariage secret, c'est-à-dire les Juifs, se sont exclus volontairement du testament de leur père. Ils ont négligé de se faire émanciper; ils ont par là perdu tous leurs droits à l'héritage paternel, et ont été chassés dans le désert à cause du crime dont ils se sont rendus coupables envers le Fils unique de Dieu. L'ancienne alliance est aux yeux de saint Paul l'image de la Jérusalem terrestre, tandis que la nouvelle est le symbole de la Jérusalem céleste. Les chrétiens sont les fils de la femme libre; les Juifs sont les enfants de la servante, qui n'ont point voulu recevoir la liberté qu'on leur offrait, et qui ont ainsi perdu le droit d'être considérés comme enfants

d'Abraham. Telles sont les idées de saint Paul sur les deux religions ou les deux alliances de Dieu avec le monde.

Il se sert ailleurs de l'image des deux fils de Rébecca. Mais nous pouvons, en suivant cette même idée, aller plus loin encore. Abraham, en effet, avait trois femmes. La troisième était Cétura l'Éthiopienne, dont il eut aussi des enfants; elle représente l'islamisme, qui a pris la place de l'ancien paganisme, qu'il a comme absorbé en soi, en l'élevant jusqu'à la connaissance d'un seul Dieu. L'apôtre des Gentils, n'ayant point connu l'islamisme, ne connaissait pas les rapports qui devaient résulter de ce troisième mariage d'Abraham. Mais on peut dire qu'il les a entrevus d'une manière prophétique, par cela même qu'il s'est servi de cette image. Les musulmans sont donc les enfants du mariage illégitime, les bâtards dans la maison du père de famille; car ils ne sont pas nés comme les Juifs avant l'héritier légitime, mais après que celui-ci était déjà entré dans ses droits. Tel est le symbole des trois alliances ou des trois anneaux, qu'on voulut expliquer dans un sens bien opposé du temps de l'empereur Frédéric II, au XIII[e] siècle, comme on peut le voir dans les *Cento Novelle antiche* (LXXIII). Plus tard, Boccace adopta ce symbole dans son Décaméron, et de nos jours Lessing a cherché à l'expliquer d'une manière tout aussi déraisonnable.

Lequel de ces trois mariages est le véritable? Ou ne sont-ils tous les trois que des unions temporaires et symboliques? Et l'anneau, le sceau de la véritable alliance est-il perdu? Saint Paul déclare que c'est le second mariage qui est le vrai, et que les autres par conséquent ne sont

que symboliques. La religion véritable et universelle pour tous les hommes et pour tous les temps, ce n'est ni le judaïsme, qui n'était qu'une religion préfigurative, ni l'islamisme, qui est une religion postfigurative; mais c'est le christianisme, qui a paru au milieu des temps, entre le premier, qui n'était que sa figure, et le second, qui n'est que sa copie défigurée. L'anneau, signe de cette alliance de Dieu avec l'humanité, avait été perdu par le péché; mais l'Église l'a retrouvé. C'est l'anneau du pêcheur, que porte au doigt le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ. Aussi l'histoire évangélique commence par le récit des noces de Cana, symbole des noces de l'Agneau. La même idée nous est encore exprimée par les clefs que Jésus-Christ confia à saint Pierre; car la présentation des clefs signifiait chez les Romains la communauté des biens résultant du mariage. Déjà, du temps du paganisme, dans les mystères de Dionysus et d'Orphée, le mariage mystique de Liber avec Libera, du dieu de la nouvelle époque avec la terre, était le prototype de l'union des initiés, d'où devaient sortir les héritiers du royaume de la lumière. Chez les Athéniens, les jeunes gens étaient incorporés à la communauté ecclésiastique ou spirituelle en se faisant inscrire dans l'une des *phratries*, à la fête des Apaturies.

L'allégorie céleste d'Éros et de Psyché, qui se retrouve et dans le Cantique des cantiques de Salomon, et chez les poëtes persans, et chez les philosophes indiens, particulièrement dans le poëme grandiose de Gitagovinda, où Chrischna et Radha remplacent Éros et Psyché, cette allégorie qu'exprime-t-elle autre chose que les égarements de l'âme, qui, par une curiosité coupable a perdu le don de la contemplation divine, et qui, se regardant dans le

miroir trompeur des illusions de cette terre, s'est égarée dans le monde des sens, jusqu'à ce que, après des détours infinis à la recherche de son fiancé, elle est enfin tirée de la nuit des ombres par le conducteur des âmes, pour célébrer éternellement dans le paradis, qu'elle a retrouvé, son alliance avec son divin fiancé.

Cette image et cette comparaison ont passé avec la langue, de la théologie de l'antiquité et du culte des mystères, dans l'Église chrétienne. Le directeur des âmes est ici le prêtre πάροχος; et ce nom, en effet, vient de l'ancienne synagogue. On appelait ainsi à l'origine le nymphagogue qui allait chercher la fiancée pour la conduire dans la maison de son époux. C'était ordinairement le rabbin du lieu; et la synagogue où se rendaient les époux et où avait lieu le mariage était la *paroisse* des nouveaux époux. Une paroisse comprenait autant de membres qu'il y avait de familles qui s'y étaient mariées. Le Christ appelle Jean-Baptiste l'ami de l'époux ou le conducteur de la fiancée, parce qu'il lui avait amené l'Église d'Israël comme son épouse. Le curé qui marie les fidèles les fait entrer en même temps dans l'alliance avec Dieu, puis à la table du Seigneur il les nourrit du pain de la vie éternelle, qui doit nous rendre participants du festin que les élus célèbrent dans le ciel aux noces de l'Agneau. La couronne que porte la fiancée sur sa tête est le symbole de l'immortalité.

CHAPITRE XXXI

Mort de Gamaliel.

C'est cette année ou l'année suivante que mourut, à l'âge de quatre-vingts ans, Gamaliel, maître de saint Paul. Il était le trente-cinquième dans la succession des Pères de la loi et des gardiens de la tradition ou du Talmud et de la Cabale. Mais avec lui périt l'honneur de la loi; car son plus illustre disciple s'était fait chrétien, et presque tous les autres furent enveloppés dans la ruine de leur patrie. Onkelos lui fit de magnifiques funérailles. C'était un docteur indulgent et célèbre par ses connaissances astronomiques. Moins étroit dans son pharisaïsme que beaucoup d'autres, il fit un jour, raconte le Traité *Derech Ezer*, une visite à un philosophe païen, et le nomma son collègue. C'est lui aussi qui le premier permit aux Juifs d'écrire la sainte Écriture en langue grecque. Mais lorsque le grand conseil à Jérusalem, effrayé de la propagation rapide du christianisme, reconnut combien les circonstances étaient graves, il parut sous le nom de Gamaliel, quoiqu'elle fût de son disciple Samuel Caton ou le Petit, une prière contre les hérétiques, c'est-à-dire contre les chrétiens, que les Juifs devaient réciter chaque jour. Avec ce Caton s'éteignit la secte des pharisiens. C'est pour cela que l'on enterra avec lui dans son tombeau les clefs de la science; car il était le dernier de sa tribu et de sa profession. Trois siècles plus tard, la conversion du second Hillel, le dernier nasi d'Israël, qui sur son lit de mort embrassa le christianisme à Tibériade, entraîna la

ruine du sanhédrin. Un prince juif nommé Joseph, et très-considéré parmi ses compatriotes, se convertit aussi au christianisme dans une mission donnée aux synagogues répandues parmi les Gentils; et il fonda ensuite les premières églises chrétiennes dans la Galilée.

CHAPITRE XXXII

Faux mysticisme à Corinthe. Première lettre de saint Paul aux Corinthiens.

Paul envoya d'Éphèse, l'an 53, sa première lettre aux Corinthiens. Mais ses adversaires trouvèrent le moyen de la supprimer; de sorte qu'elle est perdue pour la chrétienté. Il y avait en effet à Corinthe des judaïsants du parti des sadducéens qui niaient la résurrection de la chair, et qui avaient formé dans la ville des partis très-acharnés les uns contre les autres. Ils distinguaient le christianisme de Pierre, celui de Paul, d'Apollon, de Jacques et du Christ, à peu près comme le font aujourd'hui les protestants. Ils voulaient par là faire croire, malgré saint Paul, que le mosaïsme était encore obligatoire. Ils prenaient avec cela trop à la lettre les paroles du Christ sur la douceur du joug de l'Évangile; et leur relâchement, les idées fausses qu'ils avaient de la liberté évangélique étaient tels, qu'ils voulaient transporter dans le christianisme le culte de Vénus, à l'égard duquel Corinthe rivalisait avec toutes les autres villes de l'antiquité. De plus, beaucoup de Juifs passaient au christianisme afin de pouvoir se séparer de leur femme, supposé qu'elle ne se convertît pas. L'un

d'eux osa même épouser sa propre belle-mère. D'autres, par une piété mal entendue, refusaient le devoir du mariage. C'est probablement à Corinthe que Paul apprit à connaître les vices et la vie criminelle des païens, comme il les dépeint si énergiquement au premier chapitre de son Épître aux Romains.

Ainsi, la lumière et les ténèbres étaient en présence, et dans toute la force de leur contraste. D'après ce principe, que l'esprit de Dieu se manifeste comme il veut, chacun prétendait suivre ses propres inspirations. Il résultait de là une confusion déplorable, et chez quelques-uns une exaltation et un mysticisme qui rendaient très-communs les phénomènes de clairvoyance et les extases prophétiques. Cet état s'annonçait ordinairement par des sons et des mots inintelligibles; et comme ce phénomène était encore nouveau à cette époque, on croyait que ceux chez qui il se manifestait parlaient des langues étrangères, ou prophétisaient. Et comme, d'un autre côté, c'était presque toujours dans l'église que se produisaient ces choses extraordinaires, les cérémonies du culte étaient continuellement troublées et interrompues. L'Église de Corinthe donnait donc à peu près le spectacle de ces égarements qu'on a reprochés de nos jours aux méthodistes. C'était encore le mauvais esprit du judaïsme qui avait semé cette zizanie. Ces désordres, en effet, avaient commencé à propos d'une question capitale chez les Juifs, c'est-à-dire du mariage entre les chrétiens juifs et les chrétiens venus du paganisme.

Nous trouvons presque jusqu'à notre époque les ramifications et les racines de l'erreur contre laquelle saint Paul s'éleva avec tant d'énergie. Ainsi nous lisons dans le

canon Lebusch Hilcoth Gerim, *prescriptions pour les prosélytes*, de Mardochée Japhe, qui mourut en 1611, les paroles suivantes, pour expression de la tradition des rabbins : « Nos maîtres, bénie soit leur mémoire ! ont enseigné qu'un prosélyte qui a pris sur lui le joug de la loi « est animé d'un nouvel esprit. Il reçoit une nouvelle « âme, il est devenu un autre homme, et semblable à un « nouveau-né. Le temps qu'il a vécu auparavant n'est « donc plus rien pour lui. Les parents qu'il avait lorsqu'il « était encore infidèle ne sont plus ses parents, et il n'y a « plus pour lui de degrés de parenté défendus dans le mariage ; car il n'a plus au monde ni parents ni amis ; mais « il est seul comme le premier homme. Sa mère et ses « sœurs ne sont donc plus pour lui ce qu'elles étaient auparavant. Si elles restent dans le paganisme, et qu'il se « marie avec l'une d'elles, c'est comme s'il épousait une « étrangère. Que si elles sont devenues prosélytes comme « lui, la loi lui permet, à bien plus forte raison encore, de « se marier avec elles. Car remarquez-le bien, elles aussi « sont comme des enfants nouveau-nés, et n'ont avec lui « aucun rapport de parenté. »

Les pharisiens, animés de cet esprit, cherchaient partout des prosélytes, et en faisaient ainsi, selon la parole du Sauveur, des enfants de Bélial. Ce désordre en était venu à un tel point que le Talmud crut devoir en arrêter les progrès, afin, dit-il, « qu'il ne semble pas que les nouveaux « croyants ont passé d'une loi sainte à une autre loi qui « l'est moins. » Si le prosélyte, pendant qu'il était païen, avait épousé sa mère ou sa sœur charnelle, il devait se séparer d'elle. Mais si, après sa conversion, il avait épousé sa mère et sa fille, ou ses deux sœurs charnelles, et que

celles-ci se fussent converties comme lui, il devait en congédier une. Il pouvait, d'ailleurs, épouser la mère ou la fille de sa femme lorsque celle-ci était morte. Il pouvait aussi épouser sa nièce ou sa grand'mère du côté maternel si elles étaient converties. Quant à la parenté du côté du père, il n'y avait point pour lui de degré prohibé, pourvu que l'autre partie se convertît comme lui.

Tels étaient les priviléges que le mosaïsme accordait aux prosélytes. De plus, tous les enfants qui naissaient d'un Juif et d'une païenne appartenaient de droit à l'alliance de la circoncision. Aussi les Juifs se plaignaient-ils dans le *Jalkut Schimoni*, f. LXIV, 1, qu'il y a trois sortes de convertis, mais qu'une partie seulement embrasse la foi par amour de Dieu, les autres le faisant ou pour avoir de quoi vivre, ou pour se marier selon leurs caprices. L'incestueux de Corinthe avait donc contracté un de ces mariages autorisés par le judaïsme, croyant que les prosélytes du christianisme avaient hérité des priviléges que la loi accordait aux Juifs convertis. Cet exemple pouvait avoir les suites les plus funestes, surtout à une époque et dans une ville où les esprits étaient tellement surexcités. Les Corinthiens envoyèrent donc à Corinthe, au grand Apôtre, une députation, à la tête de laquelle étaient Sosthène et Apollon. Saint Paul avait besoin, en cette circonstance, d'une grande prudence et d'une grande sévérité en même temps. C'est la première fois qu'il fit usage de l'excommunication. Quant aux faveurs spirituelles dont plusieurs se vantaient à Corinthe, comme le don prétendu de prophétiser ou de parler de nouvelles langues, etc., il crut devoir garder plus de ménagements. C'est donc dans ce sens qu'il écrivit, au commencement de l'an 54, sa seconde

Épître aux Corinthiens, qui se trouve la première dans le canon des Écritures, et qui devait arriver pour la Pâque prochaine. Il donna pour compagnons à ceux qui la portaient Tite et Timothée, qui se trouvaient avec lui. Ils partirent d'Éphèse vers l'équinoxe du printemps. Paul pensait alors à rester jusqu'à la Pentecôte, pour aller ensuite en Macédoine.

CHAPITRE XXXIII

Caractère du paganisme à cette époque. Apollonius de Thyane. Paul quitte Éphèse.

Ce long séjour de l'Apôtre à Éphèse avait été probablement déterminé par le mal que faisait alors en cette ville Apollonius de Thyane. Contemporain du Christ et pythagoricien, il avait fait ses études à Tarse avec saint Paul, et il parcourait en ce moment l'Asie avec ses disciples, exerçant partout la théurgie et la magie, et se donnant pour le réformateur du paganisme. Mais Dieu veillait sur son Église; car en même temps l'Évangile était prêché dans ces mêmes contrées aux païens comme aux Juifs, et Dieu faisait des miracles éclatants par la main de saint Paul. Les Romains n'avaient pas fait faire un pas à la mythologie; mais ils avaient gardé le culte de leurs dieux tel qu'ils l'avaient reçu. L'Orient, cette patrie de la magie et des mystères, avait donc inondé l'Asie de ses doctrines panthéistes; et depuis Auguste il essayait de les faire pénétrer aussi en Europe. Des fanatiques adonnés à la théurgie et à la géomancie parcouraient le monde, et for-

maient ainsi la principale caste sacerdotale. Ils étaient connus chez les Romains sous le nom de Chaldéens et de mages. Ils enseignaient que les puissances et les esprits du monde, émanés de la Divinité et perdus dans la matière, étaient ramenés peu à peu, par la médiation du démiurge, jusqu'au *pleroma* supérieur, pour se retrouver là dans le sein de la Divinité; que l'homme qui se livrait à ces puissances obscures, c'est-à-dire le mage, avait pouvoir sur les démons, et pouvait les forcer à le servir; qu'il pouvait même, par une alliance avec les vertus secrètes de la nature, produire des effets surnaturels. Ils avaient la prétention de faire des miracles, d'évoquer les esprits, de faire, à l'aide de leurs formules mystérieuses, toutes sortes de conjurations, de changer le temps, de lire dans l'avenir au moyen d'anneaux magiques, de posséder des talismans pour attirer les autres ou pour se rendre invulnérables. Aussi avait-on bien soin de les consulter dans les sacrifices et les mariages. Ils avaient des initiations et des pratiques ascétiques pour attirer les inspirations des démons.

Leur imposture était pour eux une source de gain, et ils étaient considérés jusque dans le palais des empereurs. Le sombre Tibère avait pris d'eux des leçons de magie, et Néron fit venir d'Asie une si grande quantité de ces mages qu'ils devinrent une véritable plaie pour tout le pays. Leur influence s'étendait sur toute la vie. Les hommes, délaissés par leurs dieux, n'avaient point d'autres ressources, dans l'isolement où ils se trouvaient, que d'aller consulter ces imposteurs, et de se faire initier par eux au culte du Pan infernal. Partout on élevait des autels à Mithras. Ceux qui échappaient à leurs piéges embras-

saient le judaïsme; et c'est là ce qui explique le grand nombre de prosélytes à cette époque. On s'assurait jusque après la mort du secours de ces puissances ténébreuses par le moyen d'enchantements ou de certaines formules gravées sur les tombes. Nous possédons encore un monument de cette espèce trouvé à Milet. Éphèse se distinguait entre toutes les autres villes sous ce rapport; car, d'après Ménandre et Philémon, les formules magiques et les herbes sacrées d'Éphèse étaient célèbres dans l'antiquité. On les portait dans de petits sachets de cuir, pour se rendre les démons favorables. Ainsi l'humanité, trompée dans ses élans vers le vrai et le bien, était en proie à la plus horrible superstition; et ces nuages étaient sur le point de faire du monde entier un pandémonium. De là tant de possédés à cette époque, lorsque enfin Jésus-Christ parut, triompha de Satan et de ses artifices, chassa les démons, et força les pythonisses à avouer quel esprit les possédait.

Ces mages s'opposèrent donc de tout leur pouvoir aux apôtres. Tel était Simon de Samarie, qui s'appelait Vertu du grand dieu, et qui fut confondu par saint Pierre, comme Barjesu le fut par saint Paul dans l'île de Chypre. Les Juifs eux-mêmes employaient déjà les exorcismes contre les possédés. « Si c'est par Beelzébub que je chasse « Satan, par qui donc le chassent vos disciples? » leur disait Notre-Seigneur. Cependant, comme la puissance de Jésus se montrait plus efficace, les disciples des pharisiens, déjà pendant sa vie et bien plus encore après son ascension, conjuraient les démons en son nom; et les apôtres s'en plaignent à leur maître en saint Marc (IX, 37). C'est ainsi que sept fils d'un grand prêtre juif nommé

Sceva vinrent à Éphèse pour commander au démon au nom de Jésus, que Paul annonçait. Mais le mauvais esprit leur répondit, comme il a répondu souvent depuis à ceux qui ont essayé de les exorciser sans en avoir reçu le pouvoir de l'évêque : « Je connais Jésus, et Paul aussi ; mais « vous, qui êtes-vous ? » Puis il les blessa et les mit en fuite. Les démons proclamaient ainsi eux-mêmes leur défaite. Cet événement fut bientôt connu à Éphèse des païens et des Juifs ; et beaucoup, convertis par là, vinrent trouver Paul pour lui confesser leurs péchés. Il est évident qu'il est ici question de la confession telle qu'elle a toujours été pratiquée dans l'Église. Le christianisme exerçait une telle puissance sur les esprits que les mages et les augures vinrent en foule trouver l'Apôtre, lui apportant leurs formulaires magiques, leurs livres secrets, leurs formules et leurs traités avec le diable, et les brûlèrent publiquement dans la ville d'Éphèse. Ces livres étaient si nombreux qu'on estimait à environ 45,000 fr. de notre monnaie le parchemin qui fut brûlé en cette circonstance.

Dans ce premier auto-da-fé, qui détruisit une masse d'ouvrages païens, il n'y avait pas seulement des livres, mais encore des images peintes ou sculptées, et particulièrement celles qu'on appelait tablettes de Diane. La Diane d'Éphèse, qui était en même temps l'Hécate des régions souterraines, était représentée sous la forme d'une femme, avec un nombre considérable de mamelles, une couronne en forme de tour sur la tête, les pieds enveloppés dans des bandelettes, le corps et les bras couverts de figures d'animaux bizarres. On voulait par là honorer en elle la mère et la nourrice de tous les êtres et la divinité collective de la nature.

On trouvait aussi des idoles de ce genre et d'autres objets consacrés dans tous les lieux de pèlerinage un peu célèbres, entre autres à Paphos et à Hiérapolis. On les vendait à très-bas prix aux pèlerins du menu peuple, et on en envoyait au loin une grande quantité. On les portait au cou, ou, comme les femmes du patriarche Jacob, aux oreilles; ou bien encore comme anneaux aux doigts, et l'on croyait pouvoir se garantir ainsi, par leur influence salutaire, contre tout accident fâcheux. Les Éphésiens, de leur côté, pour honorer leur déesse et se recommander à sa protection, prenaient volontiers le nom de Démétrius, tandis que les prêtres, tous ennuques, s'appelaient *mégabuzoi*. La déesse était aussi servie par des hiérodules, sous le nom d'amazones. Mais les descendants d'Androclès, qui, entre autres priviléges, avaient aussi celui d'inspecter les sanctuaires de Cérès d'Éleusis, portaient héréditairement le nom de rois.

Asiatiques, Hellènes et Juifs, tous rivalisaient de zèle pour leur propre intérêt dans le débit de ces objets pieux à Éphèse, que les anciens appelaient la métropole des religions et du commerce de la haute Asie. Saint Paul avait paru, avec quelques-uns des siens, au milieu de cette ville livrée à l'idolâtrie et à la superstition. Il y avait à peine deux ans qu'il y demeurait, et déjà presque toutes les professions qui vivaient du culte des idoles se trouvaient sans travail et sans pain, tant sa prédication avait été efficace. Il eut naturellement contre lui tous ceux dont les intérêts se trouvaient ainsi lésés. Un orfèvre, entre autres, nommé Démétrius, ameuta contre lui tous les membres de la même corporation, qui fabriquaient auparavant des tablettes de Diane, ou des figures repré-

sentant cette divinité tombée du ciel, et son temple fameux dans l'univers entier. Ce ne fut bientôt qu'un cri dans toute la ville : Vive la Diane des Éphésiens! Ils s'emparent de Gaïus et d'Aristarque, qui étaient venus de la Macédoine avec saint Paul, et qui leur étaient tombés sous la main; puis ils courent au théâtre pour les livrer aux bêtes. L'Apôtre lui-même n'échappa qu'avec peine à ce supplice, et se vit contraint de quitter Éphèse plus tôt qu'il ne le voulait. Les Asiarques, c'est-à-dire les chefs du collége sacerdotal de la contrée, qui étaient au nombre de dix et dont chacun présidait à son tour aux jeux célébrés en l'honneur des dieux, l'engagèrent à s'éloigner; car, quoique païens, ils estimaient en lui le sage et le philosophe. Après donc que le chef de la ville eut, avec bien de la peine, apaisé l'émeute, saint Paul laissa Timothée, qui était venu le trouver de Corinthe, et le chargea d'arranger promptement les affaires les plus importantes que son prompt départ l'empêchait de terminer; puis il se mit en route par la Troade vers la Macédoine, où il rencontra Tite, auquel il avait recommandé d'attendre à Corinthe l'effet de sa lettre et la quête qu'on devait faire pour les besoins des fidèles.

CHAPITRE XXXIV

Première Épître à Timothée, et seconde Épître aux Corinthiens.

Saint Paul demeura cinq à six mois en Macédoine, c'est-à-dire à Philippe, à Thessalonique et à Béroé. Immédiatement après son arrivée, c'est-à-dire au commen-

cement de juin 54, il écrivit sa première lettre à Timothée, qu'il charge de plusieurs choses utiles au bien de l'Église d'Éphèse. Il l'avertit de prendre garde à ces généalogies païennes dont il parle aussi dans sa lettre à Tite. Il fait évidemment allusion ici au système païen sur les émanations et sur les diverses dynasties des esprits qui en étaient le résultat. Il prescrit aussi aux évêques et aux diacres qui étaient déjà mariés avant d'être chrétiens de n'épouser qu'une seule femme, c'est-à-dire de ne point contracter un second mariage, l'union du prêtre avec son Église étant elle-même un mariage spirituel qui exclut toute union charnelle. C'est ainsi que l'Église catholique a entendu de tout temps ce passage de l'Apôtre. Mais les grecs et les protestants, l'interprétant à leur avantage, au lieu d'y voir une défense, ont voulu y trouver un précepte d'après lequel chaque évêque serait obligé d'avoir une femme. Or il est absurde de supposer à Paul cette intention, lui qui se glorifie d'être libre, et qui désire que tous soient comme lui. Timothée étant venu le trouver, il écrivit sa seconde épître aux Corinthiens. De même que Socrate, dans le *Phédon*, répète sans cesse que le corps est une enveloppe grossière, qui nous attire en bas et nous empêche de nous élever à la connaissance de la vérité, ainsi l'Apôtre, dans cette Épître, exprime le désir d'être dépouillé de cette enveloppe mortelle, pour être avec Dieu.

CHAPITRE XXXV

Épitre de saint Paul aux Romains.

Paul revint plus tard dans l'Achaïe, comme il l'avait promis plusieurs fois, et il y resta l'hiver de 54 à 55. Puis, sur le point de partir pour Corinthe, où sa présence était nécessaire, il écrivit dans les premiers mois de l'an 55 sa lettre aux Romains, et l'envoya par Phèbe, diaconesse de Cenchrée, à l'Église de Rome, qui s'était reformée de nouveau après la mort de l'empereur Claude, au commencement du règne de Néron. Pendant la proscription des Juifs et des chrétiens Juifs d'origine, sous le règne de Claude, les fidèles convertis du paganisme étaient seuls restés à Rome. Aussi saint Paul insiste dans sa lettre sur cette pensée, que les Juifs et les païens sont une même chose devant Dieu, c'est-à-dire que les deux religions sont une préparation au christianisme. Entre les chrétiens convertis du judaïsme se trouvait à Rome, en ce temps-là, Rufus, fils de Simon le Cyrénéen, qui, après un premier voyage en Italie avec saint Pierre, y était revenu avec sa mère, puis Aquilas et Priscille, qui devaient bientôt en partir pour aller fixer leur séjour à Éphèse. Paul, qui était sur le point de partir pour Jérusalem, afin d'y porter aux pauvres de cette ville les aumônes qu'il avait recueillies en Achaïe et en Macédoine, exprime aux Romains dans sa lettre l'espoir de les voir bientôt en allant en Espagne, et il leur dit que, s'il a tardé jusqu'ici d'aller les visiter, c'est qu'ils avaient déjà reçu l'Évangile, et il salue un grand nombre de fidèles par leurs noms.

Tout cela suppose que la foi avait été prêchée à Rome auparavant par un apôtre qui y avait posé la première pierre de cette Église, pierre sur laquelle saint Paul ne voulait pas continuer à bâtir, se sentant appelé à travailler partout pour son propre compte, comme il le déclare lui-même (xv, 20). Or cet autre était, d'après le témoignage de toute l'histoire ecclésiastique, l'apôtre saint Pierre. Parmi les fidèles que Paul salue dans son Épître se trouve la famille de Narcisse. C'est l'affranchi, bien connu dans l'histoire, et le secrétaire intime de l'empereur Claude. Il avait une grande influence à la cour. Mais, dès le commencement du règne de Néron, il fut jeté en prison et martyrisé à l'instigation d'Agrippine, contre laquelle il s'était permis quelques paroles imprudentes. On a douté si ce salut de saint Paul s'adresse à sa famille, puisqu'il était déjà mort l'an 55, et que l'Épître aux Romains, d'après la chronologie ordinaire, n'aurait été écrite que l'an 58. Mais, d'après la chronologie telle que nous l'avons rectifiée, la lettre de saint Paul dut arriver à Rome dans le temps même de la mort de Narcisse. Plus tard, pendant sa captivité à Rome, Paul convertit à la fois plusieurs personnages de la cour de l'empereur.

CHAPITRE XXXVI

Les deux grands apôtres Pierre et Paul partagent leur zèle entre Rome et Jérusalem.

Bientôt après que saint Paul eut écrit sa lettre aux Romains, et déjà sous le règne de Néron, Pierre revint à

Rome de son grand voyage en Asie. D'après les *Récognitions* de saint Clément, il était venu à Antioche par Césarée; puis il s'était embarqué pour Rome à Antarade. Lactance nous indique l'époque précise de l'arrivée de saint Pierre dans la ville éternelle; puis il ajoute que les apôtres avaient déjà annoncé l'Évangile pendant vingt-cinq ans lorsque Néron commença à régner, c'est-à-dire le 13 octobre 807. Or c'est ici une nouvelle preuve que le Christ est mort l'an 782, ou 29 d'après notre chronologie, et non pas, comme nous comptons ordinairement, l'an 33 ou 786.

Cependant Paul avait recueilli en Macédoine et en Achaïe les aumônes qu'il voulait porter à Jérusalem. C'était déjà une coutume chez les Juifs de faire une collecte pour les rabbins indigents parmi les Juifs de la gentilité. Encore aujourd'hui, on quête dans toutes les synagogues pour l'entretien des Juifs de Jérusalem. Saint Paul recueillit donc aussi les aumônes des fidèles pour les chrétiens indigents de cette ville, en ayant bien soin d'avertir, comme il le fait dans sa lettre aux Corinthiens, que nous devons subvenir avec nos biens spirituels et temporels aux besoins de ceux à qui nous devons nos biens spirituels; et c'est cette même pensée qui a servi de nos jours de base à l'établissement des aumônes de prières pour l'Angleterre et l'Irlande. L'Apôtre lui-même ordonna qu'au premier jour de la semaine, qui déjà à cette époque était fêté par tous les chrétiens, chaque fidèle mît de côté quelque chose pour les frères souffrants de Jérusalem, à peu près comme cela se pratique aujourd'hui pour la propagation de la foi. Mais, pour échapper à la calomnie, il s'était associé volontairement quelques personnes chargées de contrôler

les recettes et les dons, ce qui indique que les sommes qu'il avait recueillies étaient considérables.

Paul voulait aller de Corinthe en Syrie. Mais comme les Juifs lui tendaient des piéges, il retourna par terre en Macédoine, passa les fêtes de Pâques à Philippe, du 30 mars au 6 avril 55, puis fit en cinq jours la traversée entre Philippe et Troade. Le voyage fut pénible; car les vents étaient contraires, et l'Apôtre souffrit une seconde fois les incommodités d'une mer orageuse. Il était accompagné de saint Luc, et trouva à Troade ses autres compagnons de voyage, qui l'y avaient précédé. Il y resta sept jours; et comme ils étaient tous réunis le dimanche pour la fraction du pain, il leur parla jusqu'à minuit, c'est-à-dire jusqu'au commencement du jour, afin de prendre à jeun l'eucharistie. Un jeune homme nommé Hutychus, qui, n'étant point accoutumé à veiller longtemps, s'était endormi assis sur l'appui d'une fenêtre, tomba dans la rue, du troisième étage de la maison d'un nommé Carpus, chez qui se tenait l'assemblée. On le releva mort; mais saint Paul le ressuscita aussitôt.

Le lendemain, c'est-à-dire le lundi, il partit de Troade, laissant son sac de voyage avec ses papiers et ses livres, avec l'intention de revenir bientôt de Jérusalem; mais Dieu en avait disposé autrement. Il alla à pied jusqu'à Asson : là ses compagnons le prirent sur leur vaisseau, firent voile pour Mitylène, dans l'île de Lesbos, jetèrent l'ancre le lendemain devant l'île de Chios, abordèrent le troisième jour à Samos, passèrent la nuit à Trogyllium, et arrivèrent le jeudi à Milet. Il y avait là, de temps immémorial, une famille sacerdotale chez qui le sacerdoce était héréditaire : c'étaient les Bronchides. Ils étaient char-

gés d'interpréter les oracles d'Apollon Didyme; et, chose remarquable, on les appelait prophètes et même évangélistes. C'est là qu'il convoqua les chefs et les docteurs de l'Eglise d'Éphèse, afin de les fortifier dans leurs devoirs. Puis il prit congé d'eux avec un douloureux pressentiment qu'il ne les verrait plus. Saint Paul et ses compagnons firent voile directement pour l'île de Cos, et le lendemain pour Rhodes. De là ils abordèrent sur le continent et allèrent à Patare, où se trouvait un temple d'Apollon dont l'oracle était regardé comme le plus célèbre de toute l'Asie avec celui de Delphes. On croyait que la meilleure époque pour consulter l'oracle de Delphes était l'été, et l'hiver pour consulter celui de Patare. Aussi il y avait là dans cette saison de l'année une multitude immense de peuple. Ils y rencontrèrent un navire phénicien, et firent voile pour Tyr, laissant à gauche l'île de Chypre. Ils y trouvèrent une communauté déjà nombreuse, et y restèrent sept jours. Le Sauveur lui-même, lors de son sermon sur la montagne, avait eu parmi ses auditeurs des Tyriens et des Sidoniens. Et lorsque, après avoir maudit Capharnaüm et Bethsaïda, il avait donné la préférence à Tyr et à Sidon, la Cananéenne témoigna alors le désir de pouvoir manger au moins les miettes qui tombaient de la table du Seigneur; car elle voyait que les Juifs ne savaient point assez apprécier la multiplication miraculeuse des sept pains, image des sept sacrements, que le Seigneur venait de faire en faveur des païens.

Paul alla par mer de Tyr à Ptolémaïs; et, après y être resté quelques jours, il se rendit par terre à Césarée. Là ils descendirent chez l'évangéliste Philippe, et demeurèrent plusieurs jours dans sa famille. Un témoin oculaire

seul a pu tracer aussi clairement et aussi exactement cet itinéraire. L'auteur de ce récit en effet est saint Luc, qui voyageait avec Paul, et qui se mêle sans cesse à la narration en disant *nous*, afin de bien indiquer que les choses qu'il raconte, il les a vues de ses propres yeux. Si donc le compagnon de saint Paul se donne personnellement comme l'auteur des Actes des apôtres et de l'Évangile qui porte son nom, si Jean, de son côté, le disciple bien-aimé, se reconnaît l'auteur du quatrième Évangile; si saint Luc, dans son Évangile, ne fait, pour ainsi dire, que suivre saint Marc et saint Matthieu; et si nous n'avons aucune raison d'accuser de mensonge ces auteurs, dont le caractère, humainement parlant, porte tous les indices de la plus stricte probité, que faut-il penser de ceux qui prétendent que les Évangiles n'ont été écrits que longtemps après la mort des apôtres; qu'ils ne sont qu'un recueil de mystères et de fables réunis ensemble par des mains inconnues, et qu'ils n'ont rien, par conséquent, qui les distingue des apocryphes?

CHAPITRE XXXVII

Paul est mis en prison à Jérusalem. Faux Messie.

Adag, prophète de malheur, comme l'indique déjà son nom d'après saint Jérôme, partit de Judée; et, se présentant à saint Paul, il prit la ceinture de cet apôtre, et se l'attacha autour des mains et des pieds en lui disant : « C'est ainsi que les Juifs vous enchaîneront à Jérusalem, « et vous livreront aux Gentils. » Mais le martyr de la foi

ne se laissa point arrêter par cette prophétie, et arriva à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte, qui durait du 19 au 26 mai cette année 55. C'était son cinquième voyage en cette ville. Il s'était voué à Dieu comme Nazaréen pour un temps déterminé. Ce temps était expiré. Il se rendit donc au temple pour s'y purifier avec quatre autres, et y offrir les trois victimes d'usage en cette circonstance, à savoir un agneau mâle et sans tache, comme holocauste; un agneau femelle comme victime expiatoire, et un bélier, comme sacrifice d'actions de grâces. Puis il offrit, selon la coutume, des gâteaux de pâte non fermentée, pétrie dans l'huile. Après tout cela, il devait encore se raser la tête, et jeter ses cheveux sur l'autel, dans le feu du sacrifice d'actions de grâces, pour pouvoir ensuite reprendre l'usage des boissons fermentées.

Le lendemain de son arrivée, Paul alla voir avec ses compagnons Jacques, le frère du Seigneur, premier évêque de Jérusalem, chez qui étaient assemblés tous les anciens. Il les salua et leur raconta les merveilles que Dieu opérait parmi les Gentils. Eux, de leur côté, lui racontèrent la conversion d'un grand nombre de Juifs à Jérusalem, mais qui tous étaient restés encore très-attachés à la loi. Paul se rendit au temple; et, comme les sept jours de la fête finissaient, des Juifs d'Asie le reconnurent, et soulevèrent tout le peuple contre lui. La ville entière fut en mouvement en apprenant que Paul voulait abolir la loi de Moïse. Il est probable que parmi ses adversaires il y avait beaucoup de chrétiens venus du judaïsme. Ils l'entraînèrent donc hors du temple, en fermèrent aussitôt les portes, afin que son sang ne souillât point le lieu saint, et voulaient le tuer sur-le-champ. Une grande partie du

peuple croyait peut-être qu'il s'agissait ici d'un païen qui avait dépassé les limites fixées aux Gentils dans le temple; et ce cas, comme l'on sait, était puni de mort. Mais bientôt on sut qui il était; et lui-même se fit connaître à la multitude comme Juif né à Tarse. Heureusement l'officier romain Claudius Lysias vint avec ses soldats; et arrachant Paul à la multitude furieuse, il le fit conduire dans la citadelle, garrotté avec deux chaînes. Là Paul adressa d'en haut en langue hébraïque un discours au peuple afin de le calmer. Saint Luc dit qu'il parla au peuple du haut des degrés, en grec *anabathmôn*. On appelait ainsi le portique qui était à l'entrée de la citadelle.

Arrivé à la forteresse, l'officier dit à saint Paul, dont il n'avait point compris le discours : « Savez-vous le grec? « N'êtes-vous pas cet Égyptien qui, il y a peu de temps, « excita une émeute et emmena quatre mille sicaires dans « le désert? » Cet événement était arrivé l'an 55, et n'était encore qu'un prélude de la révolte des assassins connus sous le nom de zélotes. Josèphe fait aussi mention de ces imposteurs, qui avaient emmené le peuple dans le désert, où Dieu, disaient-ils, leur ferait voir des choses merveilleuses. Le gouverneur Félix leur fit trancher la tête. Le même historien raconte ensuite l'histoire d'un Juif d'Égypte qui se donna comme prophète. Les faux messies qui l'avaient précédé avaient promis au peuple de le conduire au désert, en lui faisant passer à pied sec le Jourdain. Mais cet inconnu, ayant séduit par ses artifices trente mille personnes de la multitude, leur persuada de le suivre du désert au mont des Oliviers, où ils verraient tomber les murs de Jérusalem comme étaient tombés autrefois ceux de Jéricho. Les faux prophètes, afin de

mieux jouer leur rôle, se mirent à imiter le Christ, et à prophétiser du haut du mont des Oliviers, comme il l'avait fait lui-même. Ils annonçaient la fin de l'oppression, disant que le moment était venu de chasser les Romains.

C'est vers cette époque que parut le nom de sicaire. Les zélotes, voyant que les émeutes ne menaient à rien, commencèrent à se mêler à la foule armés de poignards; puis, quand ils avaient frappé leurs adversaires, ils se mettaient à crier et à soulever le peuple; de sorte qu'on ne pouvait découvrir les coupables. Un mot adressé à ces bandes meurtrières suffisait pour les enflammer; et bientôt un chef habile et décidé réunissait autour de lui plusieurs milliers de mécontents. Mais le gouverneur Félix vint à temps avec ses Romains pour disperser ces fanatiques. Il en tailla en pièces quatre cents; deux cents furent faits prisonniers, et le reste se dispersa de soi-même. Quant au faux prophète que l'officier romain croyait trouver dans la personne de Paul, il avait disparu au commencement de la mêlée, à laquelle les bourgeois de Jérusalem avaient pris part contre les séditieux. Cependant Félix ayant été bientôt après remplacé par Festus, un nouveau messie apparut en Judée, et renouvela une fois de plus encore la scène du passage à travers le désert, dont l'issue fut tout aussi malheureuse. Ainsi le peuple d'Israël, après avoir rejeté le vrai messie, était condamné à se laisser tromper par le premier imposteur venu, et à payer chaque fois de son sang l'erreur à laquelle il s'était laissé entraîner, jusqu'à ce qu'enfin la nation tout entière payât dans la ruine suprême de Jérusalem la dette qu'elle avait contractée envers la justice de Dieu.

CHAPITRE XXXVIII

Paul comparaît devant le grand conseil. Conjuration contre lui.

Dans cette décadence du peuple juif, le grand conseil était tombé si bas qu'un officier païen lui commandait sans façon de s'assembler. Et c'est ce qui arriva dans la circonstance présente. Paul, se trouvant en présence des Pères réunis, parla sans crainte. Mais le grand prêtre Ananie lui fit, dès la première parole, donner des coups sur la bouche, comme cela était arrivé au Sauveur devant les mêmes juges, vingt-six ans auparavant. Cet Ananie, fils de Nébédée, est celui que les Talmudistes citent avec éloge comme sagan ou suppléant du grand prêtre. Il fut lui-même le soixante-quinzième grand prêtre des Juifs. Il monta sur le siége suprême la huitième année de l'empereur Claude, dans le même temps que Cumanus remplaça comme gouverneur Tib. Alexandre. Mais les Samaritains ayant attaqué les Galiléens pendant qu'ils traversaient leur pays pour aller à Jérusalem, à l'une des fêtes de l'année, et ayant tué plusieurs pèlerins, le nouveau préteur fut exilé et remplacé par Félix, pour avoir traité trop cruellement les coupables. Ananie, son fils Ananus, Jonathan, fils d'Anne, et Ananus, capitaine du temple, furent emmenés avec beaucoup d'anciens comme prisonniers à Rome. Mais Ananie, étant revenu à Jérusalem, obtint par ses intrigues le souverain pontificat; et c'est ainsi qu'il fut chargé de juger le grand Apôtre.

Le grand prêtre ayant donc fait frapper saint Paul sur la bouche, celui-ci lui dit: « Dieu te frappera, muraille

« blanchie. » C'était une parole prophétique, comme il s'en dit tant en ce lieu. Or onze ans après seulement, à la même époque de l'année, peu de jours après la Pentecôte, Ananie, Ismaël, Siméon, fils de Gamaliel, qui était alors président du sanhédrin, furent tués dans le même jour. Les assistants dirent à Paul : « Comment ! tu insultes « le grand prêtre de Dieu ? Mais lui répondit : Je ne savais « pas qu'il fût le grand prêtre de Dieu : c'est-à-dire Je « ne connais plus de grand prêtre de Jéhovah, » déclarant ainsi le pontificat juif abrogé. Au reste, les grands prêtres se succédaient si promptement alors que saint Paul pouvait bien ne pas connaître le grand prêtre actuel parmi les autres membres du conseil. L'Apôtre eut l'heureuse pensée de soulever la question relative à l'immortalité de l'âme, et de diviser ainsi l'assemblée. Aussitôt, en effet, les anciennes rivalités entre les pharisiens et les sadducéens se firent jour. Les premiers le déclarèrent innocent, pendant qu'il courait risque d'être mis en pièces par les seconds, si bien que l'officier fut obligé de l'arracher du milieu d'eux, et de le faire reconduire sous escorte à la citadelle. Là il voulut lui faire subir la peine de la torture ; mais l'Apôtre y échappa en déclarant qu'il était citoyen romain. Le Seigneur lui apparut pendant la nuit et le fortifia. C'est en effet une histoire héroïque que celle du grand Apôtre; et la lutte qu'il eut à soutenir pendant toute sa vie n'a point d'égale au monde.

Dès qu'il fit jour, quarante hommes environ d'entre les Juifs formèrent une alliance secrète, et s'engagèrent à ne rien prendre jusqu'à ce qu'ils eussent poignardé Paul. Et le grand conseil était tellement vil, tellement vendu au crime, que ces scélérats purent aller découvir leur secret

au grand prêtre et aux anciens, et les engager à traduire de nouveau l'Apôtre devant leur tribunal, pour qu'ils pussent le tuer pendant le trajet. Philon, dans son livre de la *Monarchie*, p. 1, 818, pose effrontément ce principe, que c'est un devoir et un mérite pour tous ceux qui ont le zèle de la vertu de châtier sans délai et de leur propre main les malheureux qui abandonnent le vrai Dieu, sans les traduire devant les juges, et être bien convaincus qu'ils sont en ce moment conseillers, juges, magistrats, prédicateurs, accusateurs et témoins, peuple et lois tout ensemble. C'est ainsi que quelque temps auparavant dix hommes, parmi lesquels était un aveugle, s'étaient engagés sous les plus terribles serments à tuer le roi Hérode pendant qu'il assistait aux jeux à Jéricho.

Le neveu de Paul, ayant eu connaissance de la trame ourdie contre son oncle, alla le trouver à la citadelle et l'en avertit. Le commandant ordonna donc à deux officiers de se tenir prêts à partir vers la troisième heure de la nuit, c'est-à-dire à onze heures, avec deux cents légionnaires, auxquels il ajouta cinquante cavaliers et deux cents lanciers, afin de conduire Paul en sûreté à Césarée devant le gouverneur Félix. Il leur donna en même temps par écrit un rapport sur toute l'affaire. Lysias, commandant de la citadelle, se conduisit ici comme un brave officier. Peut-être se rappela-t-il en ce moment que son prédécesseur Céler avait été destitué peu de temps auparavant, et appelé à Rome avec le préteur Cumanus, pour avoir dépassé la limite de son droit dans la querelle entre les Samaritains et les Juifs. Ils arrivèrent encore dans la nuit à Antipatre, en passant par le défilé de Betchoron. Là les fantassins retournèrent à Jérusalem, et les cavaliers escor-

tèrent seuls l'Apôtre jusqu'à Césarée, où il fut mis sous bonne garde.

CHAPITRE XXXIX

Paul paraît devant le gouverneur Félix.

Cinq jours après, c'est-à-dire vers le 30 mai, le grand prêtre Ananie vint à Césarée avec quelques anciens et le rhéteur Tertullus, pour porter plainte contre Paul et la secte des Nazaréens. Les Juifs prennent ici, conformément à la coutume usitée chez les Grecs et les Romains, un avocat pour plaider leur cause. Et celui-ci, fidèle à la pratique des gens de sa profession, commença par un exorde pompeux, où il cherchait à gagner la bienveillance du préteur. L'accusation ne pouvait porter que sur un point, à savoir que Paul avait annoncé des dieux nouveaux et non reconnus dans l'empire, ce qui, d'après Cicéron, était sévèrement interdit. Paul se borna dans sa défense à déclarer qu'il servait le Dieu de ses pères, qu'il croyait à la loi, et qu'il voulait prêcher aux païens eux-mêmes l'espérance de la résurrection. Félix remit l'affaire jusqu'à l'arrivée de Lysias, et confia l'Apôtre à la garde du centurion. Quelques jours après il vint trouver Paul dans sa prison, accompagné de sa femme Drusille, la même que Simon le Magicien lui avait procurée. Mais quand ils l'entendirent parler de chasteté et du jugement dernier, Félix fut effrayé, et ne voulut pas l'écouter davantage pour cette fois. Il espérait que Paul lui offrirait de l'argent pour se racheter. C'est à ce degré d'avilissement qu'étaient

descendus à cette époque les juges de l'empire romain, quoique la loi *Julia, de repetundis*, XLVIII, défendît expressément ces sortes de marchés. Mais l'Apôtre n'avait point d'argent à lui offrir, et il voulait moins encore se prêter à un tel trafic. Tacite, parlant de cet Antonius Félix dans ses *Histoires*, V, 9, dit qu'il réunissait la cruauté et l'ambition d'un roi à la bassesse d'un esclave.

Et cependant cet homme était le mari de trois reines, comme les appelle Suétone (*Claude*, XXVIII). Drusille, dont il est ici question, était fille d'Hérode Agrippa et de Crypha, et sœur d'Agrippa II, alors roi titulaire de Jérusalem. Mariée d'abord à Antiochus Épiphane, prince de Comagène, puis à Azizus, prince d'Émèse, elle avait quitté celui-ci pour se livrer à Félix, à qui elle donna un fils, Agrippa III. La mère et le fils périrent lors de l'éruption du Vésuve. Paul avait donc bien des raisons de reprocher à Félix et à Drusille leur conduite scandaleuse. Félix avait, outre cela, épousé, d'après le témoignage de Suétone et de Tacite, une autre Drusille, petite-fille de Cléopâtre et d'Antoine; de sorte qu'il se trouvait par là beau-frère de l'empereur Claude, qui lui donna à gouverner la province impériale de la Palestine. Sa troisième femme nous est inconnue. Il était esclave d'origine, et avait été affranchi, comme saint Narcisse, par l'empereur Claude. L'historien Josèphe nous apprend que ses extorsions et son avarice furent la cause de sa chute, qui ne se fit pas attendre longtemps. Saint Luc semble nous dire indirectement que des Juifs moins délicats que saint Paul et ses partisans obtinrent à prix d'argent du gouverneur qu'il gardât Paul en prison. Félix, en effet, avait à cette époque, peu de temps avant de quitter la province, et afin de laisser parmi les

Juifs un bon souvenir de son administration, ouvert les prisons, et donné la liberté à un grand nombre de prisonniers. L'injuste exception qu'il fit pour Paul semble indiquer qu'elle lui avait été achetée par les ennemis de cet Apôtre.

CHAPITRE XL

Paul devant le préteur Festus et le roi Agrippa.

Félix, après avoir gouverné la Judée pendant deux ans, fut remplacé par Porcius Festus. Lorsque Paul, parlant à Félix, lui dit : Je vous remets ma cause avec d'autant plus d'assurance qu'il y a déjà longtemps que vous êtes juge de ce peuple, il faut regarder ces paroles comme une figure de rhétorique. Il n'y avait en effet que deux ans que Félix gouvernait la Judée; et la supposition qu'il avait été peut-être auparavant gouverneur de la Samarie n'a aucun fondement dans l'histoire. Les deux années étaient alors écoulées. C'est donc une erreur d'entendre le verset 27 du chapitre XXIV des Actes des apôtres dans ce sens que saint Paul serait resté deux ans en prison à Césarée. Combien d'épîtres n'aurait-il pas écrites de là pendant ces deux ans, lui qui en a tant écrit de Rome, où cependant il était beaucoup moins libre qu'à Césarée! Le fait est qu'il resta à peine un mois en prison sous Félix. Le commandant Lysias ne pouvait tarder beaucoup à venir, d'après l'ordre qu'il en avait reçu du gouverneur; et Paul, si on l'avait laissé si longtemps en prison, n'aurait pas

manqué d'en appeler au tribunal de l'empereur. En même temps que Félix, Ananie fut déposé du souverain pontificat par le roi Agrippa, et remplacé par Ismaël Phabi, comme nous le lisons dans l'historien Josèphe. Mais les Actes des apôtres ne nous disent rien de ce fait; et Ananie semble malgré cela avoir poursuivi l'accusation contre saint Paul devant le tribunal du nouveau gouverneur.

Festus débarqua à Césarée; et se rendit trois jours après à Jérusalem. Là les grands prêtres et les principaux d'entre les Juifs le prièrent de faire ramener Paul à Jérusalem, pensant à le faire assassiner pendant la route. Mais, après un séjour de huit à dix jours, le nouveau gouverneur retourna dans sa résidence. Désirant gagner la bienveillance des Juifs dès le commencement de son administration, il appela le lendemain même de son arrivée la cause de Paul à son tribunal. Mais Paul en appela à l'empereur. Quelques jours après le roi Agrippa vint à Césarée avec sa sœur Bérénice pour saluer Festus et lui présenter ses félicitations. Agrippa, fils du roi défunt Agrippa, et, depuis la mort de son oncle Hérode, prince de Calcis, avait, dans la douzième année de l'empereur Claude, obtenu de celui-ci, au lieu de Calcis, le tétrarchat de Philippe, l'ancienne principauté de Lysanias, c'est-à-dire Abylène et l'Ithurée ou le domaine de Varus près du Liban. De plus Néron venait de lui donner les villes d'Abyla et de Julia dans la Pérée et dans la Galilée, celles de Tarichée et de Tibériade avec leurs districts. Comme roi titulaire de Jérusalem, il avait l'inspection du temple, et le droit de choisir le grand prêtre. Mais comme beau-frère du préteur Félix, il avait exercé bien plus d'influence encore. C'était un homme habile et prudent, connaissant parfaitement la loi: c'est du

moins l'éloge que lui donnent les rabbins, et que saint Paul répète en sa présence.

Le nouveau préteur eut la pensée de présenter au roi l'illustre prisonnier confié à sa garde. Josèphe nous peint Festus comme un homme juste et loyal, et c'est ainsi qu'il nous apparaît dans les Actes des apôtres. En Orient, les prisonniers ne sont point tenus renfermés comme chez nous; mais ils peuvent recevoir librement leurs parents et leurs amis, comme nous en voyons un exemple dans Jérémie, xxxii, 8. — xxxvi, 5, dans Socrate et Jean-Baptiste; et c'est pour cela que Notre-Seigneur place la visite des prisonniers parmi les œuvres de miséricorde. C'est ainsi que saint Paul fut traité à Césarée. Lorsqu'un préteur voulait honorer par une distinction particulière quelque grand personnage, il l'invitait à s'asseoir à côté de lui sur son tribunal. C'est ce que fit Festus à l'égard d'Agrippa. « Je ne comprends rien à cette querelle, » dit-il à ses hôtes, » si ce n'est que les uns disent qu'un certain « Jésus est mort, et que Paul, au contraire, prétend « qu'il vit encore. » Ces paroles étaient probablement un jeu de mots dans la bouche du gouverneur esprit fort; car *chrêstos* ou *christus* signifiait chez les anciens un juste défunt. Le lendemain donc, Agrippa et Bérénice parurent dans le tribunal avec un grand apparat, entourés des officiers de l'armée et des magnats de la ville.

Paul était petit de taille; il avait le nez aquilin, le front chauve, les yeux noirs, d'après le type de sa nation, et le visage radieux comme un ange; c'est le portrait que nous en font les anciens. Il parut dans la salle, et parla avec une telle chaleur, qu'Agrippa, profondément ému, se sentit presque disposé à embrasser le christianisme. Pour Festus,

il crut que les livres lui avaient troublé les idées. Agrippa était retenu dans l'erreur par des liens bien difficiles à rompre, car il était soupçonné précisément à cette époque d'avoir un commerce criminel avec sa sœur Bérénice, qui était veuve d'Hérode de Calcis, oncle du roi. Mais cette liaison, assez semblable à celle qui avait existé trente ans auparavant entre Hérode Antipas et Hérodiade, étant devenue publique, Bérénice épousa Polémon, autrefois roi de Silicie; mais elle le quitta bientôt; car le libertinage semble être le caractère distinctif de toute la race d'Hérode; et elle finit par être la favorite des empereurs Vespasien et Titus. Le diamant qu'elle portait au doigt comme gage de son union incestueuse, obtint plus tard, d'après Juvénal, VI, 155, comme héritage de famille, une renommée presque fabuleuse. Le Talmud fait mourir Agrippa au dernier siége de Jérusalem. Mais ce récit est inexact: car Josèphe lui soumit, ainsi qu'à Titus, son histoire de la guerre des Juifs; et d'après Photius il mourut à Rome à peu près dans le même temps que saint Jean l'évangéliste, la troisième année du règne de Trajan, ou, selon d'autres, de Vespasien.

Les hôtes de Festus quittèrent la salle convaincus de l'innocence du prisonnier; et Paul aurait été mis en liberté sur-le-champ s'il n'en eût appelé auparavant à l'empereur. Mais dès qu'il y avait appel, la cour romaine, d'après Ulpien, devait prendre connaissance de l'affaire, et on lui en adressait aussitôt un rapport. Suétone rapporte dans la vie d'Auguste que cet empereur établit à Rome un certain nombre de consulaires pour recevoir et examiner les recours qui arrivaient des provinces, et que, pour hâter l'expédition des affaires, chacun de ces con-

sulaires avait son district, dont les procès lui étaient envoyés. Nous savons aussi de Pline le Jeune que, comme il était légat en Bithynie, pendant la persécution des chrétiens, il envoyait à Rome, pour y être jugés, ceux qui étaient citoyens romains. L'histoire des Juifs nous offre en outre une multitude d'exemples de grands prêtres ou de chefs de rebelles qui furent envoyés à Rome dans le même but. C'est de cette manière qu'on agit avec Paul.

CHAPITRE XLI

Paul part pour Rome, et fait naufrage.

Comme il y avait dans le port, prêt à faire voile, un vaisseau d'Adrumète, ville de la Mysie, Paul s'y embarqua, accompagné de Luc l'évangéliste et d'Aristarque, chrétien de Thessalonique, sous la surveillance d'un officier romain nommé Julius, et avec plusieurs autres prisonniers. On ne sait point quels étaient ceux-ci. Peut-être étaient-ce quelques-uns des accusateurs de l'Apôtre. Du moins Josèphe écrit dans sa biographie qu'étant âgé de vingt-six ans il fit un voyage à Rome pour délivrer quelques prêtres juifs que le préteur Félix y avait envoyés comme coupables de mauvais traitements. Depuis le mois de juin jusqu'au milieu de septembre, la mer était navigable; mais elle cessait de l'être depuis le mois d'octobre jusqu'à celui de janvier. Telle était l'ancienne règle des Phéniciens, fruit de longues expériences. Paul avait été conduit à Césarée après la Pentecôte; il s'embarqua vers

la fin d'août pour côtoyer les villes maritimes de l'Asie, et arriva dès le lendemain à Sidon, où il put visiter la communauté des fidèles, grâce au bon traitement de l'officier chargé de le garder. De Sidon ils louvoyèrent avec les vents contraires entre l'île de Chypre et l'Asie, traversèrent la mer de Cilicie et de Pamphylie, et abordèrent à Lystre en Lycie. Le capitaine ayant trouvé là un vaisseau d'Alexandrie qui partait pour l'Italie, ils s'y embarquèrent; et après une longue et pénible traversée ils arrivèrent à Cnide, puis furent poussés vers l'île de Crète, et descendirent à Bonport, près de la ville de Thalasse. Comme on avait déjà passé le mois d'octobre, saint Paul engagea le capitaine à rester là l'hiver, s'il voulait éviter un naufrage. Mais celui-ci aimant mieux s'en rapporter au patron du navire et au pilote qu'à l'Apôtre, ils partirent malgré l'avertissement de ce dernier, au nombre de deux cent soixante-seize passagers. Bientôt assaillis par les tempêtes de l'équinoxe d'automne, ils passèrent quatorze jours sans voiles ni gouvernail, menacés à chaque instant d'être engloutis dans les flots, ou d'échouer contre le rocher de Syrte en Afrique, lorsque enfin ils firent naufrage dans la mer Adriatique. C'était le quatrième qu'éprouvait saint Paul.

Saint Luc rapporte une circonstance assez singulière. Il parle de plusieurs gouvernails sur un seul vaisseau, ce qui est contraire aux règles admises aujourd'hui pour la construction des navires. Cependant une étude plus approfondie de l'histoire a fait connaître que les anciens employaient quelquefois en effet pour les grands vaisseaux un double gouvernail, afin de mieux tenir la direction, et de se servir de l'un ou de l'autre, d'après le vent.

Ovide, Pétrone, Élien, Hygin et d'autres encore parmi les anciens parlent de cet usage. Il y avait ordinairement sur ce double gouvernail une étoile placée au-dessus de la poupe. C'est pour cela qu'Hippolyte compare l'Église à un vaisseau, dont la croix est le mât et dont les deux Testaments sont le double gouvernail. Mais malgré ce double gouvernail, le vaisseau égyptien fut perdu. Tous les passagers néanmoins se sauvèrent, soit à la nage, soit sur des planches, comme Paul le leur avait prédit, et atteignirent heureusement la terre : c'était l'île de Malte.

Paul ayant été mordu par une vipère sans qu'il en résultât aucun accident, les Maltais le prirent pour un Dieu. Le troisième jour après leur délivrance, il guérit de la fièvre le père de Publius, qui commandait l'île, et qui les avait reçus dans sa villa, sur la hauteur où est maintenant Civita-Vecchia; et bientôt beaucoup d'autres malades s'adressèrent à lui. Après avoir passé dans l'île les mois de novembre, de décembre et janvier, ils partirent pour la Sicile sur un vaisseau d'Alexandrie consacré à Castor et Pollux; et après être restés trois jours à Syracuse, ils firent voile pour Reggio, y passèrent un jour, et arrivèrent le lendemain à Pouzzoles. En effet, d'après le témoignage des anciens, tous les navires d'Alexandrie s'arrêtaient à Pouzzoles, près de Naples, pour y déposer leur cargaison. Là ils furent accueillis et bien traités par les chrétiens une semaine entière. Cependant les fidèles de Rome, apprenant l'arrivée du grand Apôtre, vinrent à sa rencontre jusqu'aux Trois Loges, à dix milles de Rome, et à l'entrée des Marais-Pontins. D'autres allèrent même jusqu'au forum d'Appius, où il devait arriver en barque, par le canal que César avait fait creuser à travers les

Marais-Pontins. Il arriva donc enfin heureusement à Rome, après des périls innombrables, au printemps de l'an 56. Au reste les dates indiquées par saint Luc dans les Actes des apôtres sont confirmées par le témoignage d'Eusèbe dans sa Chronique et de saint Jérôme dans son livre des *Hommes illustres*. Seize ans auparavant, le philosophe juif Philon était venu aussi à Rome, afin de demander grâce à Caligula, après une révolte des Juifs d'Alexandrie. Les écrits de Philon portent des traces incontestables de certains passages des Épîtres de saint Paul, qui prouvent, ou qu'il a connu cet apôtre, ou qu'il a eu ses lettres entre les mains. Eusèbe prétend que Philon s'est trouvé à Rome avec saint Pierre sous le règne de Claude, et plus tard avec les deux apôtres : mais, quoi qu'il en soit de leur entrevue, elle ne peut avoir eu lieu à Rome.

CHAPITRE XLII

Paul parmi les prétoriens.

Dès que le brave officier qui avait été chargé d'amener Paul fut arrivé à Rome avec ses prisonniers, il remit l'Apôtre au stratopédarque ou préfet du prétoire. C'était alors le noble Burrhus Afranius. On était à cette époque du règne de Néron où le tigre ne s'était pas encore réveillé en lui. Ce temps dura cinq ans, de 807 à 812. Plus tard saint Paul n'aurait point été traité avec les ménagements qu'on eut pour lui, et n'aurait point fini par être délivré. On lui donna la *custodia militaris*, la garde militaire;

c'est-à-dire qu'au lieu d'être jeté dans un cachot il fut attaché à un soldat qui l'accompagnait partout; et il convertit à la foi plusieurs de ceux qu'on lui donna ainsi pour gardiens. Sénèque fait mention de cette coutume d'attacher à des légionnaires les prisonniers, même lorsqu'ils étaient citoyens romains, comme saint Paul. L'Apôtre eut cependant ce qu'on appelait *lenior custodia*, la garde la plus douce; car il y en avait une autre bien plus sévère, qui consistait à attacher le prisonnier au milieu de deux soldats, non dans sa propre demeure, mais dans une prison. Deux ans se passèrent avant que son affaire fût décidée par l'empereur Néron. Il profita de ce temps pour annoncer l'Évangile dans tout le prétoire. Le prétoire n'est pas ici le palais de l'empereur, quoique Paul fût le prisonnier de celui-ci, et que de son propre aveu il ait converti plusieurs personnes de la maison de César; mais c'est le quartier ou la caserne de la garde impériale des prétoriens, que Tibère venait de bâtir; de sorte que Paul demeurait au milieu de gens de toutes les nations, et que son zèle trouva un large champ jusqu'à l'an 59, où il fut mis en liberté.

Le christianisme était, comme il l'écrit lui-même à Timothée (II, IV, 17), devenu par son triomphe une véritable puissance dans la ville qui s'appelait elle-même la ville du monde. Tacite fait mention d'une grande dame romaine, Pomponia Græcina, qui embrassa à cette époque une superstition étrangère. Cette superstition ne peut être que le christianisme ou le mosaïsme, dont le culte se propagea tellement alors parmi les païens, et surtout parmi les dames romaines, qu'il n'est presque aucun écrivain de ce temps-là ni aucune inscription où il ne soit fait

mention des σεβόμενοι, ou des *metuentes Judaicæ religionis*, c'est-à-dire de ceux qui croient en un seul Dieu et observent le sabbat. On peut s'en convaincre en lisant Ovide, Juvénal, Tacite et Appien. L'état de décadence où était tombé le paganisme avait inspiré aux hommes le désir et l'attrait d'une religion plus pure, et le monothéisme juif pouvait en partie satisfaire ce besoin. C'est là aussi ce qui explique la propagation rapide du culte de Mithras dans l'empire romain. Dieu voulait par là préparer les voies à l'introduction du christianisme, qui aurait trouvé peut-être plus d'obstacles encore si le polythéisme n'avait été ébranlé déjà par la connaissance d'une théologie moins grossière.

Paul jouissait à Rome d'une demi-liberté; car il put se loger dans une hôtellerie avec le soldat qui lui servait de gardien et qui répondait de lui sur sa vie. Il pouvait aussi recevoir les visites des siens, faveur qui n'était accordée qu'à des personnages considérables, et qu'il doit probablement en grande partie au centurion qui l'avait accompagné pendant la traversée, et qui, dans le naufrage du vaisseau, défendit la vie de Paul et des autres prisonniers contre les légionnaires romains.

CHAPITRE XLIII

Épître aux Éphésiens. Seconde Épître à Timothée.

Paul, réduit pendant le temps de sa captivité à une inaction qui pesait à son zèle, écrivit un grand nombre de lettres, qu'il envoya dans les diverses contrées de la

chrétienté. La première fut celle aux Éphésiens ou aux Laodicéens, ainsi appelée parce qu'elle devait circuler parmi tous les fidèles d'Asie. Tychique était chargé de la porter. Bientôt après, il écrivit la seconde Épitre à Timothée. Il était accusé d'avoir violé le sanctuaire, ce qui entrainait la peine capitale. Il se plaint dans cette Épitre d'avoir été délaissé par ses amis dès son premier interrogatoire : il dit que Damas est parti pour Thessalonique, Crescence pour la Galatie, Tite pour la Dalmatie, Tychique pour Éphèse, et qu'il n'a maintenant que Luc près de lui; qu'Éraste est resté à Corinthe, et que les députés envoyés par les villes d'Asie pour le consoler et l'assister avaient dû laisser malade à Milet Trophime, qui avait donné occasion à sa captivité et qui devait jouer le principal rôle dans son procès.

Il dit encore qu'Alexandre le poursuit avec acharnement devant ses juges; que sa condamnation approche peut-être; et il appelle près de lui, pour l'hiver suivant, son fidèle disciple Timothée et Marc, avec qui il s'était réconcilié. Il donne à Timothée des instructions sur la manière dont il doit gouverner son troupeau. Il lui recommande surtout d'avoir les yeux sur la doctrine erronée d'Hyménée et de Philet, qui, se plaçant déjà, par une anticipation singulière, au point de vue des mythiques modernes, niaient la résurrection et la béatitude futures, prétendant que l'une et l'autre consistaient à bien saisir et à réaliser ici-bas l'idéal de la vie présente. Ils avaient déjà infecté de leur erreur les Corinthiens. Cette lettre était aussi destinée aux Éphésiens, ou du moins Timothée devait aller à Éphèse. Paul écrivit ces deux épîtres dans la dernière moitié de la première année de sa captivité, l'an 56.

CHAPITRE XLIV

Épître à Philémon, aux Colossiens, et aux Philippiens.

Plus tard, lorsque Tychique, porteur de la lettre aux Éphésiens, fut de retour à Rome, et que Timothée eut rejoint saint Paul, celui-ci écrivit sa lettre aux Colossiens en Phrygie, où il n'avait jamais été lui-même. Mais il l'avait jugée nécessaire sur le rapport d'un esclave nommé Onésime, qui s'était échappé de chez son maître et qu'il avait converti à Rome. Il la remit à Tychique avec une lettre de recommandation pour Onésime, adressée à Philémon, son maître; et Tychique, qui avait déjà fait le voyage d'Asie, repartit, accompagné cette fois de l'esclave converti. Dans les Épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens, de même que dans les deux lettres à Timothée, l'Apôtre cherche à prévenir les fidèles contre les erreurs des gnostiques, qu'il appelle démologie, culte des anges et philosophie, parce qu'elles tiraient leur source des systèmes chaldéens ou des doctrines du Zendavesta sur les esprits. C'est de là qu'elles cherchaient à pénétrer par les gnostiques dans le sein du christianisme, de même qu'elles avaient trouvé accès dans le mosaïsme par la cabale, et dans le paganisme par le néoplatonisme. Ces deux épîtres furent écrites au milieu de l'an 57. L'Apôtre écrivit presque en même temps celle aux Philippiens, qui fut portée par Épaphrodite, et dans laquelle, après les avoir remerciés des secours qu'ils lui avaient envoyés, il exprime l'espoir d'être bientôt délivré, et de pouvoir retourner chez eux. Il avait déjà, dans cette espérance, retenu son loge-

ment chez Philémon, à Colosse, dans la lettre qu'il lui avait écrite. Il pense à leur envoyer bientôt Timothée, pour aller ensuite lui-même à Philippe.

CHAPITRE XLV

Épître aux Hébreux.

Paul, une fois certain d'être absous, écrivit sa lettre aux Hébreux, qu'il adressa aux chrétiens juifs de la Palestine, où il voulait venir encore une fois, en passant par Philippe de Macédoine et l'Asie Mineure, par la Phrygie, où était Colosse, sans toucher Éphèse ni Milet. Dans cette épître, il parcourt l'histoire du peuple de Dieu, et explique aux Hébreux ce que signifiait le grand prêtre, afin de les amener à croire en Jésus-Christ. Il cherche à les prémunir contre l'apostasie, contre le crime de ceux qui passaient du christianisme au judaïsme, comme les Ébionites et les Nazaréens. Il parle aussi de la création des Eons par le Verbe (I, 2; — XI, 3). Cette épître est pour les Juifs ce qu'était pour les païens l'Épître aux Romains. Toutes les deux forment la partie proprement dogmatique, et par conséquent la partie la plus importante des épitres des apôtres, parce qu'elles embrassent tout un ensemble de doctrines, sans toucher presque aux points accessoires. De même que dans l'Épître aux Romains saint Paul cherche à élever les païens par la foi jusqu'au royaume de Dieu, ainsi dans celle aux Hébreux il explique aux Juifs le rapport de l'ancienne alliance et de ses figures au Christ, grand prêtre céleste, et à son Testament. Il s'étend sur le

sens du christianisme, sur la vocation sublime de son fondateur, objet de la foi et des espérances de tous les patriarches et des prophètes, qui sont morts en contemplant sa venue future. Il explique comment l'accomplissement de ces espérances donne aux disciples du Christ une position bien plus élevée que n'avait fait jusqu'ici la profession du mosaïsme, et comment le sang du Christ, Fils unique du Père, est bien au-dessus du sang des victimes. Cette Épître aux Hébreux, écrite au commencement de l'an 58, est le dernier document biblique que nous possédions relativement à saint Paul. Avec sa délivrance, après deux ans de captivité à Rome, finit le récit des Actes des apôtres. Le but final, en effet, des missions entreprises par les deux princes des apôtres était la conversion de cette capitale du monde. Il fallait que le centre de l'Église et de toute l'histoire fût transporté dans la métropole de l'Occident, et que Pierre pût de là gouverner toute l'Église comme primat, et adresser au monde ses deux brefs apostoliques. Ce résultat une fois obtenu, le christianisme avait trouvé le centre d'où il pouvait se répandre et s'affermir au loin. Aussi saint Luc termine les Actes des apôtres avec la première arrivée de son maître à Rome.

CHAPITRE XLVI

Épître de saint Jacques.

Saint Jacques écrivit son épître l'an 59 aux douze tribus d'Israël répandues parmi les Gentils. Car, comme évêque de Jérusalem, il était regardé par les Hébreux comme le

chef de tous les chrétiens convertis du judaïsme. Il se propose dans cette épître de réfuter ceux qui, comprenant mal les lettres de saint Paul, et particulièrement celles aux Hébreux et aux Romains, où l'Apôtre enseigne que les œuvres de la loi mosaïque ne suffisent pas pour la justification, concluaient, comme l'ont fait plus tard les protestants, que les bonnes œuvres en général sont inutiles. Il est probable que saint Jacques, avant d'envoyer cette lettre, avait eu une conférence à ce sujet avec Paul, qui était venu à Jérusalem pour la dernière fois. Hégésippe, cité par Eusèbe, rapporte que Jacques garda toute sa vie le vœu des Nazaréens; que jamais il ne mangea de chair ni ne but aucune boisson fermentée; que jamais le rasoir ne toucha sa tête. Jamais non plus il ne se baigna ni ne s'oignit d'huile; car l'huile était le symbole d'une sainte vie, et lui voulait passer pour un pécheur. Saint Épiphane, dans son livre des Hérésies (XIII) rapporte aussi qu'il ne portait qu'un simple vêtement de lin, et qu'il garda la virginité toute sa vie. Dans sa lettre il reproche aux Juifs leur disposition à se révolter; car les temps devenaient toujours plus critiques pour eux. Il cherche aussi à les prémunir contre leur manie d'émigration, qu'avait éveillée en eux l'oppression des Romains. Un grand nombre de Juifs, en effet, émigrèrent sous le gouverneur Albinus, et plus encore sous Florus.

CHAPITRE XLVII

Martyre de Jacques, fils d'Alphée.

Il est probable que l'Épître que saint Jacques avait adressée aux Juifs chrétiens, et dans laquelle il confessait publiquement Jésus-Christ, excita contre lui la fureur des Juifs, et fut la cause de son martyre. D'après saint Jérôme et Eusèbe, saint Jacques mourut la septième année du règne de Néron, après avoir occupé pendant trente ans le siége de Jérusalem. Mais comme leur chronologie est en retard de deux ans, au lieu de trente ans c'est trente-deux ans qu'a duré son épiscopat. L'historien Josèphe, dans ses *Antiquités juives* (XX, IX, 1), nous donne sur la mort de cet apôtre des détails plus circonstanciés. « Anne le Jeune, dit-il, « qui était alors grand prêtre, était un homme d'un caractère fier, dur et inexorable; et de plus il appartenait « à la secte des sadducéens, qui, comme Juifs, se distinguaient entre tous les autres par leur rigueur impitoyable. Le préteur Festus étant mort, et son successeur « étant en route pour venir le remplacer, Anne crut le « moment favorable pour dénoncer devant le sanhédrin, « comme violateur de la loi, Jacques, frère de Jésus, qu'on « appelle le Christ, et plusieurs autres avec lui : par suite « de quoi ils furent tous lapidés. Tous les citoyens honnêtes et même les plus zélés pour la loi blâmèrent cet « excès de sévérité. On envoya donc en secret au roi « Agrippa quelques personnes sûres pour le prier d'écrire au grand prêtre de ne plus se permettre à l'avenir de tels actes. Quelques-uns d'entre eux allèrent

« à la rencontre du nouveau préteur Albinus, qui venait « d'Alexandrie, et lui firent remarquer qu'Anne avait « dans cette circonstance dépassé la limite de son pouvoir « en convoquant l'assemblée des juges sans avoir attendu « son consentement. Albinus, prévenu par ces paroles, « écrivit au pontife des lettres pleines de colère, où il « le menaçait de lui faire payer cher l'abus de pouvoir « dont il s'était rendu coupable. Mais le roi Agrippa « le déposa, à cause de ce fait, du souverain pontificat, « qu'il n'avait exercé que trois mois, et en investit Jésus, « fils de Damnée. »

Anne appartenait, comme on le voit, au parti rationaliste et toujours plus influent des sadducéens, qui s'élevaient au-dessus du vain formalisme des pharisiens, sans toutefois mener la vie épicurienne des hérodiens. Ils affectaient, au contraire, une grande régularité de mœurs: mais, étroits d'esprit et de cœur, à peu près comme les calvinistes de nos jours, ils avaient ce fanatisme froid et dur qui s'acharne à poursuivre ses adversaires, et pousse souvent la persécution jusqu'à la cruauté. Le grand conseil avait déjà dépassé ses pouvoirs en faisant exécuter saint Étienne. C'est ce même Anne qui, dix ans plus tard, fut étranglé par les zélotes. Eusèbe raconte que saint Jacques fut précipité d'en haut, et que, comme il n'était pas tout à fait mort, mais qu'il priait encore, un foulon ou un teinturier l'acheva avec son bâton. Nous voyons par le récit de Josèphe que l'Apôtre ne souffrit pas seul dans cette persécution: mais que d'autres disciples encore périrent avec lui; à moins peut-être qu'il ne place ici les exécutions qui avaient eu lieu auparavant.

Ceux qui devaient être lapidés étaient jetés d'une plate-

forme en bas, comme nous l'avons vu plus haut : et lorsque la première pierre, jetée par le témoin, ne causait pas la mort, chaque Israélite pouvait se mêler à l'exécution. Ainsi mourut, dans sa quatre-vingt-dixième année, dit-on, l'homme le plus rigide dans sa vie de tous les disciples de Notre-Seigneur. Le peuple, au rapport d'Eusèbe, l'appelait le Juste ou plutôt l'Admirable. Mais, de même que Mathias avait remplacé Judas Iscariote, et Saul saint Jacques le Majeur, ainsi Jacques, fils d'Alphée, fut remplacé d'une certaine manière dans l'apostolat par Joseph, surnommé Barnabé ou le Fils de la consolation ; et c'est pour cela qu'il s'appelle d'une manière spéciale : Envoyé du Christ. Aucun disciple après lui n'obtint la dignité d'apôtre. Jacques eut pour successeur sur le siége de Jérusalem Siméon ou Simon, fils de Cléophas, frère de Jacques le Mineur et cousin de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme, dans les points difficiles, et particulièrement dans les questions chronologiques, Eusèbe est ordinairement très-exact, nous n'avons aucune raison de révoquer en doute ici son récit.

CHAPITRE XLVIII

Épitre de saint Jude, surnommé Thaddée.

C'est après la mort de Jacques, son frère, que saint Jude écrivit sa lettre aux chrétiens de l'Asie Mineure. Il se distingua des autres apôtres dans cette épître en prenant le titre de Frère du Seigneur. Il cherche à prémunir les fidèles

contre les erreurs pestilentielles des faux prophètes qui parcouraient l'Asie Mineure, niant la divinité du Christ et le jugement dernier, prêchant que la terre serait éternelle et que les élus y vivraient dans les délices. Ils enseignaient aussi que par le christianisme l'homme était affranchi de tous les liens, et jouissait d'une liberté sans bornes. Ils rejetaient l'Ancien Testament, maudissaient le peuple juif, et s'appelaient nicolaïtes : c'était ainsi qu'ils traduisaient en grec le nom de Balaam, qui était comme leur patron. Quelques-uns font dériver ce nom de Nicolas, diacre et prosélyte d'Antioche, qui, d'après saint Épiphane, se laissa prendre par cette fausse sainteté, laquelle, prenant ses racines dans l'orgueil et l'entêtement du cœur humain, enfanta toutes les hérésies, et qui finit par tomber dans tous les excès des gnostiques. Mais nous ne trouvons rien dans l'histoire qui justifie cette accusation. Peut-être la secte mit-elle en avant ce nom de Nicolas pour attirer les simples, à peu près comme les sadducéens faisaient dériver à tort leur doctrine de Saduc. Saint Jude écrivit cette lettre l'an 63, et saint Pierre après lui combattit les hérétiques contre lesquels son épître était dirigée.

CHAPITRE XLIX

Saint Paul en Espagne.

La tradition rapporte que Pierre parcourut l'Illyrie, c'est-à-dire tous les pays que les anciens comprenaient

sous ce nom, et qu'il prêcha l'Évangile jusqu'en Styrie : c'est pour cela que nous trouvons des évêchés très-anciens dans ces contrées. Paul, à son retour d'Asie, l'an 60, rencontra Pierre à Corinthe, et tous deux allèrent ensemble à Rome, comme l'écrit Denis l'Aéropagite dans sa lettre aux Romains citée par Eusèbe, *Hist.*, II, 24. De Rome, Paul entreprit enfin le voyage d'Espagne, qu'il se proposait de faire depuis si longtemps, afin de porter jusqu'aux dernières limites de l'Occident en Europe la lumière de l'Évangile; car il y avait aussi en Espagne beaucoup de Juifs, qui s'y étaient établis déjà avant la conquête des Romains, avec les négociants carthaginois. Notre-Seigneur lui-même avait recommandé à ses apôtres de mettre la main à la charrue, sans regarder par derrière le chemin qu'ils avaient fait, mais d'aller toujours en avant. C'est là ce que saint Paul particulièrement s'était proposé. C'est saint Clément de Rome, son contemporain et son collaborateur dans la vigne du Seigneur, qui nous apprend que le grand Apôtre porta l'Évangile jusqu'au fond de l'Occident, c'est-à-dire l'Ibérie. Il resta en Espagne de l'an 60 à l'an 66. Denys, premier évêque de Corinthe, fait déjà mention dans sa lettre aux Romains de cette épître de saint Clément; et son témoignage mérite une entière croyance, puisqu'il ajoute qu'elle a toujours été lue dans l'Église de Corinthe depuis le commencement, c'est-à-dire depuis le IIe siècle. Bien plus, Eusèbe, *ibid.*, IV, 22, rapporte aussi qu'on la lisait encore de son temps dans beaucoup d'autres Églises. Nous ne pouvons donc désirer une preuve plus certaine de son authenticité. L'effet de la prédication de l'Évangile dans ces contrées nous est encore attesté par une inscription du temps de

Néron, trouvée dans les ruines de Marquesia en Lusitanie. Elle porte :

NERONI. CL. CAIS.
AUG. PONT. MAX.
OB. PROVINC. LATRONIB.
ET. HIS. QUI. NOVAM.
GENERI. HUM. SUPER
STITION. INCULCAB.
PURGATAM.

La nouvelle superstition qui était près d'inonder le monde entier, et dont les messagers furent persécutés par Néron, est évidemment le christianisme, que les Romains appelaient communément du nom de superstition. Mais cette inscription prouve encore d'une manière irréfragable que non-seulement la religion chrétienne avait déjà pris alors racine en Ibérie, mais encore que la persécution de Néron contre les chrétiens s'était étendue au delà des murs de Rome. Les nouveaux historiens de l'Église, il est vrai, s'attachent avec une sorte de complaisance à adoucir la cruauté de ce tigre, et à le faire passer pour moins méchant qu'on ne le croit. Mais sa fureur contre les chrétiens fut telle, que Pierre, dans sa lettre circulaire aux chrétiens d'Asie, les avertit de se tenir prêts à être dévorés par la gueule du lion; et les chrétiens, longtemps après la mort de Néron, le croyaient encore vivant, et craignaient qu'il ne reparût comme Antechrist. Les Juifs avaient eu les mêmes craintes autrefois relativement à Nabuchodonosor.

CHAPITRE L

Persécution des chrétiens par Néron. Épître de saint Pierre. Nom mystérieux de Rome.

Le 20 juillet de l'an 64, Néron, par un caprice de son orgueil, incendia la ville de Rome. Pour détourner de lui la fureur du peuple, excitée par ce terrible événement, il l'attribua aux chrétiens, et ordonna la première persécution sanglante contre les fidèles. Plusieurs des saints que Paul nomme dans son Épître aux Romains cueillirent sans doute alors la palme du martyre. La tempête ayant éclaté, et menaçant l'empire romain tout entier et même les contrées les plus lointaines de l'Orient, Pierre écrivit sa première lettre aux Églises d'Asie, dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, la Lydie et la Bythynie, auxquelles il avait prêché l'Évangile. Son Épître est datée de l'Église choisie à Babylone. Que veut dire ici ce nom de Babylone? Une tradition qui ne repose, il est vrai, que sur cette épître rapporte que Pierre prêcha d'abord le Christ aux dix tribus qui étaient restées à Babylone dans la captivité. D'après cette tradition, la Babylone des peuples, d'où saint Pierre écrivit aux chrétiens de l'Asie Mineure, serait donc la ville qui portait ce nom sur les bords de l'Euphrate. Mais déjà du temps de Caligula les Juifs résidant à Babylone avaient été chassés par les Babyloniens, avec le secours des Parthes; et six ans plus tard une peste terrible contraignit à partir ceux à qui on avait permis de rester. Ils émigrèrent tous à Séleucie, qu'Étienne de Byzance appelle aussi Babylone. C'est pour cela que

Wetstein conjecture que Pierre vint du Pont à Séleucie, et que c'est de là qu'il écrivit ses deux lettres pastorales. Mais les Juifs qui s'y étaient retirés furent assaillis de nouveau par les Grecs et les Syriens, et il en périt cinquante mille. Ceux qui échappèrent au carnage cherchèrent un refuge à Ctésiphon ; et ne s'y trouvant point en sûreté non plus, ils s'enfuirent à Néhardée et à Nisibe. Telle fut à cette époque, au rapport de Josèphe, *Ant.*, XVIII, 9 ; VIII, 9, le sort des Juifs à Babylone. Ce n'est donc point de cette ville que Pierre a écrit ses deux épîtres.

Il y a encore en Égypte une Babylone, bâtie, rapporte la légende, par Bélus de Chaldée, ou, selon d'autres, par Nabuchodonosor, à la place de l'antique Memphis et près d'Héliopolis. (Diodor., I, 28.) Mais cette Babylone égyptienne n'était à cette époque, au rapport de Strabon, XVII, 1, qu'un bourg insignifiant, occupé par un détachement de troupes romaines. Nous devons donc chercher ailleurs la ville dont il est ici question, et le nom que saint Pierre lui donne est évidemment un nom mystérieux. Or cette ville ne peut être que celle de Rome.

Rome, à l'origine, avait reçu de son fondateur trois noms : l'un, mystérieux, qui n'était connu que des dieux et des hommes amis des dieux; l'autre, sacerdotal, qui n'était connu que des prêtres; le troisième enfin, civil et politique, qui était connu du peuple et du monde entier. Les deux premiers noms étaient enveloppés dans un profond mystère, de peur qu'un autre peuple, venant à le connaître, n'apprît en même temps le secret de la puissance extraordinaire de cette ville, et que, conjurant ses dieux, il ne parvînt à s'en rendre maître. Cependant, lorsque Rome pencha vers sa ruine, ses noms secrets

furent divulgués, et nous les connaissons maintenant par le témoignage de Lydus. Le plus mystérieux des trois était l'anagramme de Rome, c'est-à-dire *Amor*, qui indiquait que tous les Romains étaient liés par l'amour divin. Le nom sacerdotal était *Flora* ou *Anthusa*, la florissante : il présageait son immortalité. Mais, comme elle devait être à jamais invincible, le peuple l'appelait *Valentia* ou *Roma*, c'est-à-dire la forte. L'antique *Roma quadrata* s'appelait aussi à l'origine, même avant Romulus, Saturnia, ou la ville de Saturne; et ce nom semblait indiquer son éternité.

Mais les Juifs voyaient dans la ville de Rome, depuis qu'elle était devenue la ville du paganisme, une continuation de cette autre ville aux sept collines où avait eu lieu la séparation des peuples et le commencement de l'idolâtrie. Il leur importait peu que les gentils changeassent le siége de leur puissance, et que le paganisme passât avec eux d'une capitale à l'autre. C'était toujours le même esprit et les mêmes erreurs, la même haine du peuple de Dieu; c'était toujours, en un mot, Babylone. Il n'est donc pas étonnant que les rabbins aient comparé Rome à Édom et à Babylone. Nous en trouvons un exemple dans le *Solar*, III, f. 412, où on lit : « Babylone et Rome sont les « deux nuages qui ont voilé les deux prunelles; le pre- « mier le temple de Salomon, et le second le temple « de Zorobabel. » Bien plus, le R. Lévi, dans son commentaire sur le cantique de Salomon, dit que Rome était appelée emphatiquement par les Juifs du nom de Babylone, parce que, dit-il, « lorsqu'on commença à bâtir « la ville, les murs tombaient à mesure qu'on les élevait; « et ses fondements ne devinrent solides que lorsqu'on

« eut apporté de l'Euphrate de la terre glaise. » C'est pour cela aussi que saint Jean, dans l'Apocalypse, XVIII, prend Babylone comme hiéroglyphe de Rome, et la représente sous la figure d'une courtisane assise sur sept collines. Cette métonymie, surtout dans les temps de persécution, devait être facile à saisir pour les Églises, même les plus éloignées, et particulièrement pour celles qui étaient composées de Juifs convertis.

Ce fut donc l'année 64 que Pierre écrivit sa première Épître aux Asiatiques. Il avait présentes à l'esprit, en l'écrivant, les Épîtres de saint Paul aux Églises voisines, et surtout celles à Timothée, aux Éphésiens et aux Colossiens. Son but était de les expliquer; car il avoue lui-même qu'elles renferment plusieurs passages difficiles à comprendre, et que les hommes peu instruits et légers peuvent interpréter pour leur propre ruine. Déjà, cinq ans auparavant, saint Jacques avait voulu dans son épître prévenir ces fausses interprétations. C'est pour cela que saint Pierre dans la sienne semble suivre celle de cet apôtre, dont il cite presque mot à mot plusieurs passages : et c'est là une preuve éclatante de la canonicité de cette dernière. On voit par là ce qu'il faut penser de la science critique de Luther, qui appelle cette Épître de saint Jacques une lettre de paille. Dans sa première épître, saint Pierre avertit les fidèles de se préparer aux dures épreuves qui les attendent; car la persécution qui avait éclaté à Rome devait bientôt s'étendre à toutes les provinces de l'empire. Il les fortifie en sa qualité de témoin des souffrances de Jésus-Christ, et les conjure de souffrir avec patience et d'obéir aux puissances temporelles. Sa vigilance et ses prescriptions s'étendent jusqu'aux esclaves, qui, en ces

jours de calamité, dénonçaient souvent leurs maîtres. Il exhorte tous les chrétiens à mener une sainte vie, pour éviter les calomnies des païens, qui déjà leur faisaient un crime du nom de chrétiens, et les considéraient comme des malfaiteurs. Le nom de chrétien n'avait commencé à être décrié que sous Néron, après qu'il leur eut imputé l'incendie de Rome, comme nous l'apprend Tacite, qui les déclare toutefois innocents de ce crime.

Il est remarquable que l'image de la pierre angulaire dont Notre-Seigneur s'était servi d'abord n'a été employée après lui que par saint Pierre; la première fois aux *Actes des apôtres*, IV, 11, et la seconde fois dans cette épître, II, 4. C'est qu'il avait sans doute profondément empreinte dans l'esprit cette pensée, que le Seigneur l'avait choisi comme le rocher ou la pierre qui devait servir de fondement à son Église, mais en même temps comme une pierre d'achoppement et de scandale; objet de contradiction pour un grand nombre, appui solide aussi pour ceux qui bâtissent sur elle. Il y a, au reste, une correspondance frappante et pour le style, et pour la marche des idées, entre les Épîtres des apôtres Pierre et Paul et leurs discours, tels qu'ils sont rapportés dans les *Actes des apôtres*. Cette première lettre de saint Pierre fut écrite sous sa dictée par Sylvain, qui en fut aussi probablement le porteur. On y reconnaît l'œil parternel et vigilant du chef de la chrétienté tout entière.

Sa seconde épître aux mêmes Églises a beaucoup de rapport pour le cours des idées avec l'Épître de saint Jude. Elle est dirigée comme celle-ci, mais avec plus de développement, contre les erreurs des gnostiques. Il suit de là non-seulement que la lettre de saint Jude est authentique

et plus ancienne, mais encore qu'elle était adressée aux mêmes Églises que les deux épîtres de saint Pierre. Autrement, les allusions évidentes que cet apôtre fait dans sa seconde épître à celle de saint Jude n'auraient pas été comprises des fidèles. Il s'élève contre ceux qui se livraient aux actions les plus honteuses, et qui, comprenant mal la liberté chrétienne, refusaient d'obéir aux puissances, et blasphémaient la majesté. Il menace les apostats des vengeances du Seigneur. Puis, prévoyant d'un regard prophétique sa mort prochaine, il prend de nouveau Dieu à témoin que lui et les autres apôtres n'ont point suivi des fables ou des mythes fabriqués avec habileté, mais qu'ils ont été témoins de la gloire du Sauveur Jésus, lorsqu'ils sont montés avec lui sur la sainte montagne. Le grand apôtre semblait prévoir ici l'abus que devaient faire de nos jours de la sainte Écriture les ennemis du christianisme. Cette seconde lettre démontre qu'à cette époque beaucoup de païens initiés aux mystères avaient embrassé la foi; c'est pour cela que Pierre se nomme lui-même un épopte ou initié, vis-à-vis de ceux qui n'ont eu jusqu'ici que des figures des choses futures, et qui, ignorant le mystère de la foi, suivent toujours les mythes païens. Ainsi les mystères, respectables à leur origine, qui pendant dix-huit ans avaient attiré ce qu'il y avait de mieux dans le monde païen, n'avaient pu échapper à la décadence à laquelle sont soumises toutes les choses terrestres. Ils opposaient à cette époque l'obstacle le plus puissant à la propagation du christianisme. Et cependant ils avaient été destinés au fond à montrer du doigt, pour ainsi dire, Celui qui devait venir, et à lui préparer les cœurs.

CHAPITRE LI

Martyre de saint Pierre et de saint Paul.

Dans cette année 65 l'Italie fut visitée par une grande peste et d'autres calamités encore. Lorsque cependant la persécution se fut apaisée à Rome, Pierre y revint avec ce pressentiment de sa mort qu'il avait exprimé dans sa dernière lettre. Paul revint aussi d'Espagne. Les deux apôtres revoyaient la ville éternelle, celui-ci pour la troisième, et celui-là pour la quatrième fois. D'après le témoignage de saint Irénée, *Hær.*, III, 1, les deux apôtres étaient ensemble à Rome, et Tertullien assure que Pierre baptisa dans le Tibre. Phlégon de Talles, dans ses *Annales*, qui malheureusement n'existent plus aujourd'hui, parlait des miracles que le prince des apôtres fit à Rome pendant son séjour. Néron, ce persécuteur des chrétiens, était parti pendant ce temps-là pour l'Achaïe, avec la pensée singulière de percer l'isthme de Corinthe, et aussi pour rendre les Grecs témoins de son talent musical. Mais il avait laissé pour commander dans la ville Tigellin et Nymphidius Sabinus, comme préfets du prétoire. Or le bruit se répandit tout à coup que la Palestine était en pleine révolte, et que les Juifs avaient taillé en pièces, dans le mois de mai de l'an 66, les troupes romaines. Tout aussitôt la fureur et la haine contre le peuple juif, longtemps contenues, éclatèrent dans tout l'empire. Les Juifs furent partout chassés de ville en ville, ou tués par milliers par les habitants courroucés. Il en fut de même à Rome, où les Juifs habitaient la rive gauche du Tibre; et c'est ainsi que furent

traînés en prison les deux apôtres Pierre et Paul, que l'on regardait comme les deux chefs les plus éminents de cette nation. La propagation rapide du christianisme était contre eux un grief plus puissant encore que la révolte des Juifs. Saint Chrysostome rapporte qu'ils avaient converti à la fois le grand échanson et l'une des maîtresses de l'empereur.

D'après la tradition, ils furent enchaînés pendant neuf mois dans la prison Mamertine, au pied du Capitole. Puis, au rapport de saint Clément, leur disciple et leur collaborateur et qui fut plus tard successeur de Pierre, ils subirent le martyre sous les deux magistrats qui gouvernèrent jusqu'à la mort de Néron et l'arrivée de Galba. Ils moururent le 29 juin de l'an de Rome 820, et 67 après Jésus-Christ, trois ans avant la ruine de Jérusalem. Pierre fut crucifié la tête en bas, dans le faubourg des Juifs, au delà du Tibre. Paul, qui pour la septième fois portait les chaînes pour le nom de Jésus-Christ, eut la tête tranchée, comme citoyen romain, à trois milles de Rome, sur le chemin d'Ostie. Il est remarquable que, d'après une inscription grecque citée par Gruter, p. 27, qui fut trouvée à la troisième pierre milliaire de la voie Apienne, sur deux colonnes, le terrain sur lequel saint Paul souffrit le martyre s'appelait le champ d'Hérode, *Herodo agroi*. Tous deux tombèrent victimes de la fureur du peuple romain, qui avait juré la mort de tous les Juifs, et de la cruauté des deux préfets du prétoire, dont le caractère, tel qu'il nous est dépeint par Tacite, répondait parfaitement à celui de Néron. Ils en voulaient sans doute à Paul de ce qu'il avait opéré un grand nombre de conversions parmi les prétoriens pendant sa captivité. Eusèbe dans sa Chro-

nique; saint Jérôme, dans son Catalogue; Cassiodore et d'autres rapportent qu'ils moururent 37 ans après la mort du Sauveur, dans la 14e année du règne de Néron. Saint Jérôme, précisant davantage encore cette date, dit qu'ils souffrirent le martyre deux ans après la mort de Sénèque. Mais celui-ci mourut sous le consulat de P. Silius Nerva et de Jul. Atticus Sestinus, la douzième année de Néron.

Ainsi finit Pierre, qui devait avoir bien près de quatre-vingt ans, après avoir gouverné l'Église de Rome pendant vingt-cinq ans, et porté la charge de chef de la chrétienté pendant trente-huit ans, depuis la mort de notre divin Sauveur. L'histoire nous a conservé les dernières paroles du saint apôtre adressées à Clément, son troisième successeur sur le siége de Rome : « Ne crains point, lui dit-il, à « cause de tes propres péchés, de prendre le gouvernail de « l'Église. Pense plutôt que tu pècherais bien davantage « si tu laissais le peuple de Dieu s'abîmer au milieu des « flots, lorsque tu peux le sauver par tes travaux. Tu sau- « veras ton âme en gagnant le ciel pour les autres. *Ou bien,* « si tu veilles au salut de tous, tu seras récompensé pour « le salut de tous. » Il adressa encore quelques paroles avant de mourir à un certain Nicétas, à la femme d'Albinus et aux frères. Paul, près de mourir, dit aussi à une dame romaine : « Adieu, Plantille, plante de la vie éter- « nelle; reconnais ta noblesse. Vois, tu deviendras plus « blanche que la neige, si, marchant à la suite des com- « battants de Jésus-Christ, tu participes à l'héritage cé- « leste. » On peut remarquer ici combien ces paroles diffèrent des discours apocryphes. Toute l'histoire de la hiérarchie ecclésiastique est contenue d'une manière prophétique, en quelque sorte, dans les adieux de Pierre. Le

pape lutte pour une idée; il est lui-même une idée. Malgré ses faiblesses, il est toujours fort par la foi, et invincible par l'idée qu'il représente.

Les corps des saints apôtres furent enterrés par les chrétiens dans les catacombes. Saint Jérôme raconte que dans sa jeunesse il allait le dimanche visiter avec ses condisciples les tombeaux des apôtres et des martyrs, et qu'il est descendu souvent dans les souterrains, qui étaient creusés profondément dans la terre, et aux deux côtés desquels étaient des tombeaux. Ces souterrains étaient ordinairement obscurs, à part quelques endroits d'où la lumière venait d'en haut. Saint Cyrille, dans ses livres contre Julien, dit que l'empereur Julien reproche, entre autres choses, aux chrétiens que, déjà du temps de saint Jean l'évangéliste, les tombeaux des deux apôtres étaient pour eux un objet de vénération. Le prêtre romain Caius vit, au IIIe siècle, leurs trophées sur le mont Vatican et sur le chemin d'Ostie. Eusèbe, qui rapporte ces paroles (*Hist.*, II, 24), devient par là un témoin de leur vérité. Pallade raconte d'un saint moine, Philorome, ami de saint Basile le Grand, qu'il était allé à Rome pour prier *in martyrio SS. Petri et Pauli*. Saint Athanase déposa une offrande sur le tombeau des apôtres. Optat de Milève, dans son livre du schisme des Donatistes, parle des monuments des deux apôtres à Rome. Le poëte Prudence enfin décrit leur position sur les deux rives du Tibre, l'un situé près du jardin de Néron, sur la voie Aurélienne, dans la basilique vaticane, et l'autre dans la basilique de Saint-Paul hors des murs. Ce même Prudence ainsi qu'Arator Cédrénus, etc., place un an d'intervalle entre la mort de Pierre et celle de Paul, tandis que les apocryphes admet-

tent un intervalle de deux ans, et saint Justin, ainsi que saint Irénée, une distance de cinq ans. S'il faut en croire Siméon Métaphraste, qui a recueilli les légendes des saints, il y avait autrefois, dans le portique de l'ancienne église du Vatican, des peintures, détruites aujourd'hui malheureusement, qui représentaient la déposition des deux apôtres dans les catacombes, et l'exaltation du corps de saint Pierre par le pape Silvestre, lorsqu'on le plaça dans la basilique Vaticane. L'autel où reposent les reliques du saint apôtre, et qui est connu sous le nom de Confession de saint Pierre, est dans la crypte du Vatican. Quant aux ossements, il y a longtemps qu'ils sont réduits en poussière. Mais au-dessus de cette confession, et sous la coupole de Saint-Pierre, s'élève l'autel majeur de l'Église catholique. Ainsi s'accomplit encore, sous ce rapport, la parole du Seigneur, que sur ce rocher il bâtirait son Église. Borgia, dans sa *Confessio Vaticana S. Petri*, a recueilli les témoignages de la tradition qui prouvent que saint Pierre a été à Rome. Ceux que nous avons cités suffisent pour montrer à tout esprit impartial ce qu'il faut penser de la science ou de la bonne foi des théologiens protestants, qui ont prétendu que saint Pierre n'a jamais été dans cette ville, et que, par conséquent, il n'a pu y établir le saint-siége. Si le martyre de Pierre et de Paul à Rome est un mythe, qu'on nous dise donc où ils ont été martyrisés. Dira-t-on que la prophétie dans laquelle Notre-Seigneur avait annoncé à Pierre qu'il mourrait de la même mort que lui n'a point reçu son accomplissement? Comment expliquer alors ce qu'ajoute l'évangéliste saint Jean (XXI, 19): « Jésus « dit ceci afin de montrer de quel genre de mort il mour« rait? » Le mythe s'attache seulement aux généralités, et

ne va point dans le détail des choses. Le mythe se serait contenté de représenter Pierre comme victime de la persécution de Néron, mais il n'aurait point ajouté qu'il fut mis à mort, pendant l'absence de cet empereur, par les deux officiers du prétoire chargés de le remplacer. Le mythe aurait fait mourir Pierre par le glaive, et non par le supplice de la croix; car il se serait naturellement appuyé sur ces paroles de Notre-Seigneur à saint Pierre : « Mets « ton épée dans le fourreau : celui qui tire l'épée périra « par l'épée. » Il n'est aucun fait dans toute l'antiquité chrétienne qui soit appuyé, dès l'origine, sur des documents plus incontestables que le martyre des deux apôtres à Rome; et si l'on voulait révoquer en doute ce fait, et contester la valeur des témoignages qui le démontrent, il n'y aurait plus rien de certain dans l'histoire. Celui qui le premier a regardé comme un mythe la présence de saint Pierre à Rome a par la même, et sans le savoir, posé la base du système des savants de nos jours, qui prétendent que l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est qu'un mythe. Celui qui admet la première hypothèse doit, s'il est conséquent, accepter la seconde.

CHAPITRE LII

Idée des Évangiles.

Déjà, avant la mort de Pierre, les premiers évangiles avaient paru à Rome sous ses auspices. C'est donc ici le lieu de dire un mot sur l'idée de la notion des quatre évangiles. Quatre évangiles annoncent la vie de l'Homme-

Dieu sur la terre. Pourquoi quatre plutôt que trois ou cinq? Quatre est le nombre divin de la révélation ; il apparaît, dans toute l'histoire de l'Ancien Testament, comme le symbole de la manifestation du nom ou de l'être de Dieu relativement au peuple d'Israël. Il est remarquable que le nom de Dieu, qui, d'après les Cabalistes, peut recevoir soixante-douze transformations, s'écrit avec quatre lettres dans toutes les langues, en hébreu, en grec, en latin, en allemand, etc., comme l'a prouvé le savant P. Kircher dans son Œdipe. Dieu, qui est trine en soi-même et dans sa personnalité, dès qu'il entre en rapport avec la créature apparait sous la forme du nombre quatre. C'est pour cela aussi qu'il y a quatre évangiles qui nous épellent, en quelque sorte, son nom, ou qui nous parlent de son apparition sur la terre. Les Védas des Indiens, qui sont peut-être les livres religieux les plus anciens du monde, se divisent, comme on le sait, en quatre parties. Il en est ainsi des livres de Moïse ; car le Deutéronome n'est considéré par les rabbins que comme une répétition et un abrégé des quatre premiers livres.

Ce nombre quatre des évangiles fournit aux Pères de l'Église une multitude d'inductions et de comparaisons mystiques très-ingénieuses. Nous dirons donc avec saint Irénée (*Hær.*, III, 11) que les quatre évangélistes sont les quatre vents que souffle l'esprit de Dieu vers les quatre points cardinaux. Nous pouvons ajouter qu'ils sont comme les quatre voix de l'hymne que la chrétienté tout entière chante à la louange du Verbe éternel, et qui retentit de l'orient au couchant, du nord au midi. C'est pour cela qu'à la procession triomphale de la Fête-Dieu les quatre évangiles sont lus aux quatre points cardinaux. Nous dirons avec saint Au-

gustin (*de Cons. evang.*, 1, 7) qu'ils sont autour du Soleil éternel de la grâce comme les quatre points cardinaux du firmament spirituel. De même que les conducteurs de chars dans les jeux du cirque, avec leurs chars attelés de quatre chevaux, et leurs quatre couleurs différentes, verte, rouge, bleue, et blanche, figuraient le cours du soleil à travers les quatre saisons de l'année, ainsi les évangélistes, avec leurs quatre emblèmes, sont comme les représentants du cirque céleste ou des quatre saisons, pour parler avec Sédulius. Maxime et Théophane comparent les évangélistes aux quatre éléments dont se composent toutes les choses terrestres, et qui étaient représentés aussi par les quatre couleurs des rideaux du tabernacle. Saint Jérôme (*Proleg. in Marc.*) voit dans les évangiles les quatre anneaux de l'arche d'alliance. Et, de même que l'arche de Noé renfermait au dedans de ses quatre murs toute la vie terrestre, ainsi toute la vie céleste est contenue dans les quatre évangiles.

Clément d'Alexandrie et Méthodius les comparent aux quatre testaments que Dieu a donnés à l'humanité par Adam, Noé, Moïse et le Christ. Nicolas de Lyre compare les évangélistes aux quatre grands patriarches qui étaient ensevelis à Ébron ; et Arnobe voit dans les quatre évangiles l'image des quatre lois données au monde par la Divinité : la loi de nature, celle de la circoncision, celle de Moïse et la loi de Jésus-Christ. Les évangiles renferment quatre choses, remarque Théophylacte : des doctrines, des prescriptions, des menaces et des promesses, de même que, d'après Nicétas, ils prêchent les quatre vertus cardinales : la prudence, la tempérance, la force et la justice. Ils représentent, nous dit Philastre (*Hær.*, 144), les quatre modes d'ensei-

gnement dont l'esprit de Dieu se sert à l'égard de son Église, à laquelle il parle par les patriarches, les prophètes, les prêtres et les apôtres; ou, selon saint Paul, par les apôtres, les évangélistes, les docteurs et les prédicateurs. Les évangiles sont la bouche des quatre patriarches de la primitive Église; à savoir, ceux de Jérusalem, d'Alexandrie, d'Antioche et de Rome. Marc, qui commence son évangile par la prédication de Jean, est l'évangéliste par excellence; Matthieu est le pasteur et le docteur dans les nombreuses paraboles qu'il raconte; Luc, en qui se reflète le caractère de Paul, son maître, est le prédicateur et le prophète; et Jean est l'apôtre. Un ancien compare l'onction que nous recevons par la lecture des saints évangiles au miel dans saint Matthieu, au lait dans saint Marc, à l'huile dans saint Luc, et au vin dans saint Jean. Les quatre évangiles sont comme les quatre fleuves du paradis, dont les eaux arrosent et fécondent le jardin de l'Église, et versent dans nos âmes l'eau vive de la grâce.

TROISIÈME PARTIE

DE L'AGE DU MONDE, DE L'ANNÉE DE DIEU ET DE LA SAINTE PÉRIODE JUBILAIRE DE LA RÉDEMPTION.

CHAPITRE PREMIER

Des sept Époques de la création et de l'histoire du monde.

De même que le monde est sorti en six jours de la main du Créateur, et que la création fut terminée le septième jour par le repos du sabbat, ainsi devait-il durer six jours; et le septième jour devait être celui du jugement universel et de la consommation de toutes choses. Telle a été la pensée de tous les peuples d'origine sémitique dans l'antiquité. Les jours de la création ne sont pas des jours tels que ceux de notre planète, comme l'ont reconnu déjà saint Augustin (*de Genesi*), Scot Érigène et saint Thomas d'Aquin. En effet, ce n'est qu'après le débrouillement du chaos dans les trois premiers jours de la création, c'est seulement lorsque la terre eut pris sa forme, au moment de l'apparition des autres corps célestes, le quatrième jour, qu'elle put commencer à tourner autour du soleil, et à donner ainsi une mesure du temps par années et par jours, comme la Genèse elle-

même le remarque (1, 14). Les jours dont parle Moïse sont des époques plus considérables; ce sont des jours, non d'un monde particulier, comme le nôtre par exemple, mais de l'univers entier; des jours comme les entendaient les anciens Perses, qui partageaient la création du monde en six époques de mille ans chacune, comme les entendaient encore les Étrusques, d'après Suidas. En effet, d'après la cosmogonie de ces derniers, de même qu'en celle de Bérose, le ciel et la terre furent créés le premier jour; le firmament au second jour, la mer et les fleuves au troisième; le soleil et la lune au quatrième; au cinquième, tous les animaux qui peuplent l'air, la terre et l'eau; et l'homme enfin au sixième. Et la durée de la terre doit être aussi partagée en sept grandes périodes, formant une semaine de l'univers; ou, d'après la cosmogonie des Indiens, des Perses et des Étrusques, en six époques de mille ans, dans le cours desquelles doit s'accomplir la rédemption. « Car devant Dieu mille ans sont comme « le jour d'hier, » dit le prophète. Ou, pour parler comme les brahmes : « Un jour de Brahma fait dix mille « grandes années, et une de ses nuits en fait autant. »

En souvenir de ces six époques de la création se répétant dans la durée du monde, Dschemschid avait institué six fêtes dans l'année, connues sous le nom de Gahanbars. Et les Indiens, les Chinois, les Chaldéens et les Hébreux partageaient, d'après le même principe, l'année en six périodes. Les anciens Germains, comme nous le voyons dans l'Edda, reconnaissaient aussi sept époques dans la création. Six hivers devaient précéder la fin de toutes choses; au septième le monde devait finir par un grand incendie, et les dieux devaient apparaître; de sorte que,

dans la doctrine des peuples du Nord, sept *eons* ou sept périodes doivent remplir tout le cercle de l'histoire. (*Notker*, VI). Les Abyssiniens prétendent aussi que le monde durera 6000 ans, et c'est ce qu'ils appellent le sabbat d'Énoch. Et d'après la légende des Mongols, le monde parcourra six révolutions, pendant lesquelles la vie des hommes doit aller toujours en diminuant. Dans ces divers systèmes, la grande semaine du monde est un reflet de la semaine ordinaire ou du ciel planétaire, et chaque peuple doit régner à son tour pendant l'un des jours de cette semaine. Peut-être aussi que les deux périodes des Perses et des Étrusques, composées chacune de 6000 ans, où Ormuzd règne pendant trois mille ans, et Abriman pendant trois mille autres, ne sont qu'un reflet des douze mois de l'année ou des signes du zodiaque. Mais il ne faut pas oublier qu'en ce point les lois de la nature ont pour fondement des lois spirituelles d'un ordre bien plus élevé.

Les poëtes orphiques enseignaient qu'il y a six âges du monde, et que chacun de ces âges a un chef ou un souverain qui lui est propre, à savoir Phanès, Nyr, Uranus, Chronos, Zeus et Dionysus. Les Juifs croyaient que le monde durerait 6000 ans, qu'i lserait 2000 ans sans lois, ou plutôt sous la loi de nature; 2000 ans sous la loi écrite et 2000 ans enfin sous le gouvernement du Messie. (*Sanhédrin*, fol. 97.—*Sota*, XLIX, 2.—*Avoda-Sara*, IX, 1.) Puis doit venir le grand sabbat ou le royaume de 1000 ans, qui remplit le septième millénaire, et dont la croyance se retrouve chez tous les peuples. Telle est l'origine et la substance du millénarisme. Menassé ben Israël enseigne comme une tradition des patriarches, que le monde infé-

rieur est remplacé tous les sept mille ans par un nouveau monde; et qu'après cinquante mille ans les cieux font place à un ciel nouveau. C'est là, disent-ils, ce qu'Adam a transmis à Seth, et qui de Seth est parvenu aux patriarches des Hébreux. Cette tradition a été plus tard confirmée par Moïse, et nous est indiquée par les six jours de la création, qui signifient six mille ans, selon la parole du Psalmiste : « Mille ans sont un jour du Seigneur. » Et de même que la création s'est accomplie en sept jours, et que la rédemption s'accomplira en sept périodes; ainsi, selon les anciens et quelques mystiques du XIII[e] siècle, sept *eons* ou âges partageront le règne futur du Saint-Esprit, jusqu'à ce que les sept sceaux de l'Apocalypse nous soient ouverts. (Euthimius, *Bibl.*, p. XIX, p. 243. — Joachim Abbas, *Liber concordiarum*, 3. — Rhenferd, *de Sæculo futuro dissert.* 2.)

La terre elle-même présente dans sa forme une ellipse, et tous les corps célestes décrivent dans leurs mouvements la même figure. Or le temps et l'espace sont des notions corrélatives. Il n'est donc pas étonnant que le temps aussi trace comme une ellipse, et que, partant de l'éternité, il forme comme une spirale composée de sept anneaux immenses, jusqu'à ce qu'il aboutisse à l'éternité, d'où il est parti. Les anciens aussi partageaient la terre en sept îles, ou en sept zones correspondant aux cercles des planètes. Les Pères de l'Église eux-mêmes, surtout ceux des premiers siècles, avaient presque tous, après les Juifs, adopté cette opinion, que la terre doit durer six mille ans, qui seront suivis d'un grand sabbat ou d'une époque de paix et de bonheur; et l'on était persuadé alors que Moïse avait consigné cette révélation dans un livre intitulé : *La Petite*

Genèse. C'est ainsi que s'expliquent entre autres saint Justin, ou l'auteur des *Questions*, et saint Irénée, qui écrit dans son livre *des Herésies* (v. 28) que le monde a été créé en six jours, et qu'il atteindra sa perfection en six autres jours, c'est-à-dire en six mille ans. L'épître attribuée à saint Barnabé, saint Hippolyte, Victorin, vers la fin du IIIe siècle, et Lactance surtout, sont très-explicites sur ce point. Saint Hilaire de Poitiers et saint Jérôme comparent le monde à un grand jour où une heure est cinq siècles. Saint Justin, dans son dialogue avec Triphon (81), et les Rabbins, dans le livre *Bereschith rabba* (XIX, 14), rapportant le passage du Psalmiste, qui compare un jour à mille ans, le confirment par un autre passage du livre de la Genèse (ch. II, vers. 17), où Dieu dit à Adam : « Le jour où tu mangeras de cet arbre, « tu mourras de mort. » Or Adam mourut âgé de 930 ans. Et David ne chante-t-il pas aussi : « Un jour passé « sous vos portiques, Seigneur, vaut mieux que mille « autres jours. » La tradition chrétienne des premiers siècles ne diffère de celle des Juifs qu'en ce qu'elle place l'apparition du Christ non dans le cours du quatrième millénaire, mais dans le cours du sixième. De même que les apôtres, du vivant de Notre-Seigneur, étaient persuadés qu'il allait se manifester bientôt dans sa gloire, et le pressaient souvent de fonder son royaume tel qu'ils se le représentaient, ainsi les chrétiens venus du judaïsme, après la mort de Jésus-Christ, se consolaient de l'état et de l'abjection où l'Église était réduite par l'espoir que le Messie reparaîtrait bientôt dans tout l'éclat de sa majesté, porté par les nuages du ciel, pour vaincre l'Antechrist, c'est-à-dire le paganisme, fonder son royaume de mille

ans, et donner à ses disciples, avec tous les trésors du monde, le pouvoir sur les Gentils. Aussi ne voulaient-ils pas d'abord qu'on admît ceux-ci parmi les prosélytes de la nouvelle loi.

CHAPITRE II

Attente du Verbe ou Logos au milieu des temps, au quatrième jour du monde.

Nous lisons dans le Sohar, commentant la Genèse, qu'au quatrième jour du monde le Messie s'unira comme un fiancé avec l'Église d'Israël. Nous trouvons la même chose dans le *Bereschith rabba* : « R. Abba, contemporain « de Simon ben Jochaï, à qui l'on attribue le Sohar, « étant un jour à l'école, entendit une voix qui lui cria : « Abba! Abba! — Quelle est cette voix? demanda-t-il. — « Je suis Élie le prophète, et je viens te découvrir une « chose que tu désires depuis longtemps savoir : Tu cher- « ches quels seront les signes qui annonceront le Messie ; « les voici : Toute la terre obéira aux Romains; l'ancienne « religion tombera en ruines; les peuples se soulèveront « contre leurs rois, les ignorants contre les sages, les « accusés contre leurs juges, les méchants contre les « bons, et les enfants contre leurs parents. Le Messie sera « d'abord inconnu, puis il souffrira beaucoup, et on le « fera mourir. — Seigneur, dit Abba, je ne sais pas en- « core quand ces jours arriveront. Élie répondit : Quatre « mille ans après la création du monde; mais je ne sais « si ce sera au commencement ou à la fin des mille ans

« qui suivront. — Où naîtra le Messie? — Près du tom- « beau de Rachel. » Nous lisons aussi dans le Petit Bereschith rabba sur le XLIX[e] chapitre de la Genèse (v. 8) : « Juda est né le quatrième parmi ses frères; les corps « célestes ont été créés aussi le quatrième jour ; et il est « écrit du Messie au psaume LXXXIX, vers. 37 : Son trône « est devant moi comme le soleil. »

Nous lisons encore dans le Targum de Jérusalem (*Exod. Parascha Bo*) : « Dans la quatrième nuit, lorsque la terre « aura parcouru l'espace de temps après lequel doit s'ac- « complir la rédemption, et lorsque le joug de fer sera « brisé, Moïse sortira du désert, et le Roi-Messie sortira de « Rome et se manifestera. » Le joug de fer dont il est ici parlé, c'est l'empire romain, ou la quatrième monarchie du monde; c'est le quatrième âge depuis la rédemption ou, d'après les traditions juives, le quatrième millénaire, après lequel doit paraître le Rédempteur. Il est remarquable que l'incarnation du Verbe s'est accomplie précisément au quatrième jour, c'est-à-dire au milieu de la grande semaine. Au reste, les passages que nous venons de citer ne sont pas les seuls que nous aient laissés les docteurs juifs. Nous trouvons la même idée exprimée dans plusieurs autres ouvrages des rabbins; de sorte que nous pouvons la considérer comme le reflet d'une tradition prophétique.

Les Perses attendaient aussi celui qui devait écraser le serpent au quatrième jour de l'histoire du monde, c'est-à-dire à la fin de la troisième année de Dieu. Or chacune de ces années était composée de 1440 ans, ce qui place la rédemption à l'an 4320. 1440 années de 365 jours 1/4 sont égales à 1461 ans de 360 jours. Or 1461 ans de

Nabonassar, ou de 365 jours, équivalent à 1460 années juliennes; et c'est là la période intercalaire des Égyptiens connue sous le nom de période sothiaque, ou le grand cycle du Phénix, dont Tacite fait mention dans ses Annales (VI, 28). De même en effet que 4 fois 7 jours font un mois, 4 saisons une année, 4 ans une période bissextile ordinaire; ainsi 4 fois 365 ans faisaient une grande période caniculaire. C'est alors qu'avec l'excédant de 6 heures qui restaient en plus chaque année on intercalait une année entière de 365 jours. Chez les Grecs, au contraire, après chaque olympiade, composée de 4 ans, on intercalait un jour, tandis que chez les Perses on intercalait un mois après chaque période de 120 ans. Après cette grande période caniculaire commençait une nouvelle époque et comme une résurrection du monde. Aussi les Perses croyaient que, lorsque le grand chien regardera le monde, le jour de la résurrection luira sur la terre; et lorsqu'ils étaient sur le point de mourir, on leur présentait un chien comme symbole de l'immortalité. Aussi trouvons-nous un grand nombre de chiens sculptés sur le tombeau de Darius Hystaspe, dans le Farsistan. (Creuzer, *Symbolique*, table 32).

Les Égyptiens, dans leurs calculs, comptaient trois de ces périodes caniculaires de 1460 années solaires. Anubis Sirtius, vainqueur de Typhon le dragon enflammé, était lui-même au ciel le symbole de celui qui devait écraser le serpent; son apparition était pour eux ce que fut pour les mages la grande conjonction des planètes ou l'étoile du Messie. Avec la naissance du divin Messie commença pour l'Égypte la nouvelle lumière, qui en se levant fit éclore aussi le quatrième âge de l'histoire du monde. Censorinus, dans

son livre *de Die natali* (ch. xxi), nous apprend que la période caniculaire des Égyptiens se renouvela l'an de Rome 891, ou 138 de notre ère, et qu'alors commença un nouveau cycle. C'est dans cette année en effet que s'est accomplie la troisième période de 1460 années de 360 jours chacune, ou la période de 1440 années solaires, c'est-à-dire la sainte année de Dieu, de 4320 ans à partir de la création. Remontons jusqu'à l'année 747 après la fondation de Rome, qui est celle où Jésus-Christ est né, c'est-à-dire remontons de 891 — 747 = 144 ans, qui sont la dixième partie du cycle solaire de 1440 ans. La naissance du Sauveur tombera l'an du monde 4320 — 144 = 4175, et le commencement de l'ère chrétienne l'an 4182. Or 4320 années lunaires font 4191 années solaires, plus 144 jours; et c'est toujours l'une de ces deux époques qui a été désignée dès le commencement des temps comme l'année de la rédemption. C'est toujours au fond le même nombre prophétique; la différence est seulement dans les diverses manière de concevoir l'année.

D'après le système des Puranas chez les Indiens, et d'après les lois de Menu, l'apparition de Chrishna, l'homme-Dieu promis au monde, celui en qui devait s'accomplir la dernière et la plus haute incarnation de Vishnu, qui n'est lui-même qu'un symbole du Christ, cette apparition devait avoir lieu vers la fin du troisième âge du monde et au commencement du quatrième. Et les Dschainas, secte indienne, datent de Mahomet leur cinquième période. La semaine ordinaire n'est qu'une image de la grande semaine de la création et de l'histoire universelle. Celle-ci, en effet, se compose aussi de sept jours, dont le premier comprend l'œuvre de la création jusqu'à la chute

de l'homme et au jugement qui la suivit dans le paradis terrestre. Le second jour embrasse l'histoire des premiers hommes jusqu'au jugement dont le déluge fut l'accomplissement. Le troisième embrasse tout le temps qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'au jugement bien plus terrible et plus mystérieux encore qui s'accomplit sur le Calvaire dans la personne même de l'Homme-Dieu ; de sorte que nous vivons au milieu des temps, dans le quatrième jour de l'histoire. Et comme, d'un autre côté, les sept planètes de notre système solaire n'étaient pour les anciens que le symbole matériel de ces diverses époques, ils exprimèrent d'une manière prophétique ce mystère en donnant les noms des planètes aux jours de la semaine ordinaire, comme nous le voyons déjà chez les Babyloniens et les Égyptiens. En effet, le quatrième jour de notre semaine était consacré à Hermès, qui, chez les Égyptiens, était l'image du Verbe divin manifesté dans la chair. Son nom dérive du verbe *erô*, *ermêneuô*, *parler*, et exprime bien la fonction du Messie, qui devait apporter sur la terre la révélation divine. Et cet Hermès, nous le retrouvons dans Mercure ou dans Asclépias, le dieu de la santé, portant le caducée comme symbole de la victoire sur le serpent. Nous le retrouvons encore dans Syrius Anubis ou dans le Nebo des Chaldéens, qui dans les constellations du firmament est placé comme un chien prêt au combat, en face du serpent flamboyant, et qui, à l'époque où est né Notre-Seigneur, accomplissant sa troisième période, remontait de nouveau vers l'orient et annonçait le quatrième âge du monde.

Hermès, qui préside aux arts et aux inventions de toute sorte, et dont le nom, d'après Zoëga, savant danois, signifie

Père de la sagesse ; Hermès est le Soth ou le Toth des Égyptiens, le Taut ou Taautès des Phéniciens, ou le Teut des peuples du Nord. C'est celui qui le premier apporta ici-bas les révélations divines, et qui les rendit sensibles dans les lettres du langage humain. Aussi était-il honoré par tous les peuples comme l'inventeur de l'écriture. Semblable au Buddha des Indiens, à l'Odin des Scandinaves, à qui était aussi consacré le quatrième jour de la semaine, Hermès n'est que le Logos ou le Verbe personnifié, le docteur de la vérité, le législateur de tous les temps, celui qui conduit les âmes au ciel et qui juge les morts. C'est l'intelligence créatrice, donnant aux Babyloniens et aux Égyptiens leurs livres hermétiques, où sont contenues la théogonie et la cosmogonie de ces peuples, et qui, selon Bérose (p. 83), annoncent que le monde finira par le feu, lorsque toutes les étoiles se montreront dans le signe du Cancer. Il règne dans l'empire des morts. Il porte à la main le calice des grâces, et quiconque a bu de ce calice n'a plus de désirs ni pour le temps ni pour l'éternité. Quiconque suit sa lumière marche en plein jour, et celui qui regarde son miroir aperçoit en lui toutes les substances et toutes les créatures. C'est Anubis ou Cneph, l'esprit de la lumière et de la vérité chez les Égyptiens. C'est lui qui a tracé d'avance, dans les étoiles du firmament, le cours de la nature et des destins du monde. C'est lui qui donne la fertilité aux champs et distribue le pain aux mortels. Et comme il est la sagesse incarnée, on lui consacre dans les sacrifices la langue des victimes, comme symbole de la parole. Or, de même que le quatrième jour de la semaine lui était dédié, ainsi le Christ, dont il était le symbole, a paru au milieu des temps, c'est-à-dire au quatrième jour de l'his-

toire du monde. Mais Moïse, chez les Hébreux, est, d'une manière bien plus parfaite encore, la figure du Messie : Moïse, que Dieu a chargé de conduire son peuple à travers le désert ; Moïse, qui, frappant le rocher de sa baguette, en fit jaillir une eau vive ; Moïse, le véritable Esculape et le Mercure céleste, dont la baguette toujours fleurie guérissait les blessures faites par les serpents enflammés.

Tel est le fondement de la chronologie de l'histoire universelle chez les anciens. Nous vivons dans le quatrième âge du monde; mais l'ensemble de cette grande semaine de l'histoire ne nous apparaîtra qu'à la fin des temps. Le calcul du temps était autrefois une partie essentielle de la religion. Cette fonction, confiée exclusivement aux prêtres, était d'une telle importance, qu'en Chine, par exemple, chaque nouvelle période était annoncée par l'empereur lui-même. C'était aux prêtres qu'était confié le mystère sacré des nombres, et avec ce mystère la clef qui leur servait à ouvrir, en quelque sorte, l'avenir, pour y lire l'époque où devait paraître le rédempteur promis. Le cours de leurs cycles prophétiques leur indiquait l'époque où le divin médiateur devait descendre sur la terre. Aussi tenaient-ils à ces cycles sacrés comme les Juifs tenaient à leurs généalogies. Tous les systèmes chronologiques de l'antiquité ne sont que les reflets de cette sainte période, que le monde entier attendait avec anxiété. Mais pour bien se reconnaître dans leurs calculs, il ne faut pas oublier qu'ils comptaient le temps par années lunaires. L'année lunaire, en effet, est l'année ecclésiastique et sacerdotale de l'antiquité, et c'est d'après elle aussi que l'Église a ordonné ses fêtes.

CHAPITRE III

De la période sacrée des Indiens.

Les Indiens attendaient la venue d'un dieu qui devait écraser le serpent. Ce dieu, ils l'appelaient de différents noms. Ils ne placent pas toujours sa naissance à la même époque ; ils le font même apparaître plusieurs fois dans le monde. Mais, malgré toutes ces divergences, la naissance de ce dieu se trouve toujours, dans tous les systèmes, placée à la fin d'une période de 4320 ans. Nous ne tenons point compte ici des zéros en nombre quelconque, qui, placés à la droite, tenaient la place des décimales, et ne changeaient point par conséquent la valeur du nombre. Le dieu incarné, ou l'Avatar, porte chez les Indiens le nom de Sakesvara, où seigneur de la période sacrée. Toutes les autres périodes renfermées dans celle-ci n'en sont que des divisions et des fragments; et c'est là un principe qu'il ne faut pas perdre de vue; car il est la règle et la base de toutes les anciennes chronologies. Ainsi, dans l'un des systèmes admis chez les Indiens, les temps anciens sont partagés en quatre yug ou âges du monde, nommés satya, treta, dwapar et kali-yug. Le premier âge comprend 1728 ans, le second 1296, le troisième 864 et le quatrième 432, c'est-à-dire une durée de quatre fois, trois fois, deux fois et une fois 432 ans, c'est-à-dire encore dix fois ce nombre d'années, ce qui remplit la période de 4320 années lunaires. A chacune de ces dix périodes correspond un Avatar, c'est-à-dire une incarnation de Wishnu ; et

ces dix incarnations se réflètent, en quelque sorte, dans les dix patriarches du monde primitif. Il est remarquable encore que la société civile, chez les Indiens, porte l'empreinte de ces relations et de ces divisions du temps. En effet, elle se composait de quatre castes : les brahmes ou prêtres, les guerriers, les commerçants, et les sudra ou agriculteurs. Or la loi permettait quatre femmes dans la première de ces castes, trois dans la seconde, deux dans la troisième, et une seule dans la dernière. Ces nombres décroissants indiquent, dans la pensée des anciens, que le monde devait empirer en vieillissant ; et, placés l'un après l'autre, ils donnent la proportion suivante : 4. 3. 2. 1, et désignent en même temps l'époque où devait paraître le dieu qu'on attendait, c'est-à-dire l'an 4320.

Les Indiens ont encore une autre manière de partager ce cycle jubilaire. Ils le divisent en huit périodes de Phénix de 540 ans chacune ; de sorte que chaque yud comprend deux de ces périodes, ou 1080 ans. Or il est remarquable que nous retrouvons cette division du temps chez les anciens Étrusques. Les Indiens placent à la fin de chaque âge une nouvelle incarnation de la Divinité ; de sorte qu'ils comptent quatre Buddha et quatre Vicramaditya. Chacun de ces âges finit aussi par une conjonction générale des planètes et par un grand cataclysme, ou déluge universel, dont l'un est réel et historique, comme tout le démontre aux plus incrédules, et dont les trois autres indiquent seulement une grande lutte, un jugement de Dieu se manifestant par quelque événement considérable et terrible à la fois. A chacun de ces cataclysmes succède un renouvellement de toutes choses. Au commencement de chaque âge paraît un nouvel Adim et une nouvelle Iva ; et à la

fin de chaque âge aussi un nouveau Menu se sauve avec les siens, et devient la tige, le législateur et le docteur d'une race nouvelle sur la terre régénérée par cette sorte de baptême.

La fin de la première période et le déluge qui la termine tombent dans l'année 1728, ou 1080, ou 1656 après la création, selon la différence des systèmes chronologiques admis par les Indiens. Le dernier chiffre, toutefois, se rapproche bien plus que les deux autres de celui qui est assigné par la Bible. Or 1728 années lunaires équivalent à 1676 années solaires. La fin de la période sacrée, ou l'apparition du Dieu sauveur sur la terre, tombe donc l'an 2505, ou 3101, ou 2525 après le grand déluge. Chacune de ces trois époques sera donc signalée, dans les systèmes religieux des Indiens, par une incarnation du rédempteur promis; et c'est ce que nous trouvons en effet. Prenons d'abord le dernier de ces nombres. Voici ce que nous lisons dans un texte de la *Varaha-Sanhita* cité par Wilford (*Recherches asiatiques*, vol. 9) : « Salivahana, le dieu-serpent, « c'est-à-dire celui qui devait écraser le serpent, paraîtra « lorsque 2526 ans de l'ère de Yudhishtiras, le Noé des Indiens, seront écoulés. » Les Indiens, en effet, font naître Salivahana ou Saca à la fin de la sainte période de 4320 années lunaires. Or cette époque coïncide avec l'année de la naissance de Jésus-Christ. Les Juifs, pour affermir leurs espérances, rejetaient dans un avenir éloigné la venue du Messie. Les Indiens la plaçaient à la fois et dans l'avenir comme espérance, et dans le passé comme mythe et comme souvenir. Ils se distinguaient encore des Juifs en ce qu'ils ne faisaient pas commencer la sainte période après la création, mais seulement après le commencement du

Cali-Yug, et qu'ils ajoutaient ensuite à leurs chiffres un nombre indéterminé de zéros.

Melech-Avatar Salivahana, ou le dieu incarné, qui n'est autre que Chrishna, dernière incarnation de Vischnu, vécut, d'après la chronologie des Indiens, 72 ou 84 ans. A sa mort commence l'ère de Salivahana ou de Saca. Or cette époque coïncide avec l'an du monde 4320, ou 79 après Jésus-Christ. Buddha est le même personnage dans la mythologie indienne; et lui aussi nous est représenté comme ayant vécu 79 ans. Pour mieux comprendre ces choses, rappelons-nous la période caniculaire des Égyptiens, dont nous avons parlé plus haut. L'an 4380 de cette période, composée de trois fois 1460 ans, finissait l'an 138 de notre ère; de sorte que l'an 78 après Jésus-Christ coïncide avec l'année 4320 de la grande période de Phénix des Égyptiens. Or si au chiffre de 4181, année de la naissance de Salivahana, nous ajoutons les 78 ans qu'il a vécu, nous obtenons un total de 4258 ans. Et comme ce nombre d'années solaires équivaut à 4320 années de 360 jours chacune, telles que les comptait l'antiquité, il résulte que, d'après ce calcul aussi, l'an du monde 4320 est précisément la date de l'ère de Saca, quoique au fond cette ère, chez les Indiens, soit une période solaire.

Les Chalias, ou bouddhistes de l'ile de Ceylan, placent aussi l'apparition de Vishnu ou de Salivahana dans l'année 79 de notre ère, ou 4320 après la création de l'homme. Salivahana est le Sala ou le Schilo, c'est-à-dire le Roi-Messie des Indiens, et son nom signifie *celui qui est porté par la croix*. S'il a accompli sa quatre-vingt-quatrième année l'an 78 de notre ère, il suit de là que les prêtres indiens eux-mêmes, dans leur chronologie, ont placé la

naissance du rédempteur promis six ans avant l'époque adoptée par la nôtre, et que leur chronologie est plus exacte sous ce rapport que la nôtre.

Vicra Madytia demanda un jour, nous racontent les Puranas, à la déesse Cali, que sa puissance durât sans fin. Cali lui répondit qu'il vivrait encore paisible pendant 1000 ans, et qu'alors un enfant divin, né d'une vierge et fils du grand architecte, viendrait l'an 3101 du Cali-Yug, et le priverait à la fois de son royaume et de la vie. L'enfant divin parut en effet l'an du monde 4181. Nous trouvons encore chez les Indiens d'autres calculs et d'autres systèmes chronologiques; mais le nombre sacré de 4320 est la base et le fond de tous ces divers systèmes, et le résultat en est toujours le même : la naissance du grand Roi tombe toujours l'an 4181 après le déluge ou l'an 4181 après la création du monde. Et si l'on considère le Cali-Yug, ou le quatrième âge, comme le commencement d'une nouvelle création qui existe encore aujourd'hui, c'est l'an 1080 après Jésus-Christ que s'est accomplie la période sacrée de 4181 ans. Or c'est l'année 1079 de notre ère, où l'équinoxe de printemps tombait le 15 mars, au commencement du jour, que le grand empereur seldjoucide Malec-Schah a choisi pour date de l'ère qui porte son nom. Cette ère, il ne l'a pas datée de la première année de son règne, mais de la septième, où s'accomplissait le Cali-Yug. Et, aidé des lumières des huit astronomes les plus illustres de son temps, il introduisit dans le calendrier une nouvelle forme qui ne le cède guère en perfection au calendrier grégorien.

Il n'est pas moins remarquable qu'à cette même époque les prophètes indiens attendaient avec impatience l'accom-

plissement des anciennes prophéties relativement au rédempteur. Et de même que les sages du grand conseil avaient été convoqués par Hérode afin de donner leur avis sur le lieu où devait naître le Messie, ainsi ces sages de l'Inde s'assemblèrent pour déterminer l'époque de l'apparition de celui qui devait fouler aux pieds le serpent ; et ils convinrent unanimement qu'il devait avoir paru déjà dans la personne de cet ancien Buddha ou Chrishna Salivahana dont il était parlé dans leurs livres les plus anciens. Ils réunirent donc les débris de cette antique science astronomique; et prenant leurs Yug pour point de départ de leurs investigations, ils cherchèrent à calculer d'après leur nombre sacré la venue de cet homme-Dieu, que tous leurs mythes rappelaient à l'esprit. Et après bien des combinaisons et des calculs, l'époque de son incarnation revenait toujours à la fin de la période prophétique des 4320 années lunaires, ou 4181 jusqu'à 4191 années solaires. Or comme Notre-Seigneur Jésus-Christ avait paru vraiment à cette époque, et que, dès les premiers siècles du christianisme, les idées chrétiennes avaient pénétré dans l'Inde, et y avaient modifié jusqu'à un certain point les systèmes mythologiques relativement aux incarnations de Vishnu, ils crurent que les peuples de l'Occident avaient emprunté leur Christ aux Indiens, en lui attribuant tous les caractères de Chrishna Buddha; à peu près comme les peuples païens du Nord, qui, trompés par la ressemblance des noms, ne voyaient dans ce Jésus qu'on venait leur prêcher que le Hésus qu'ils adoraient depuis longtemps comme dieu de la guerre.

C'est du xiᵉ siècle de notre ère que datent les ouvrages astronomiques les plus célèbres des Indiens. C'est alors

que Varaha et Sotamund, son disciple, recueillirent les trésors de cette science des nombres, sacrée chez les anciens, et qu'ils lui donnèrent sa forme actuelle. Au reste, ce qui prouve jusqu'à quel point les Indiens tenaient à leur période sacrée, c'est qu'il s'est élevé parmi eux des sectes astronomiques. Les uns, en effet, comme le grand astronome Aryabhatta, font commencer au lever du soleil le cycle des Yug ou des âges; les autres le font commencer avec Pulisas à minuit, d'autres enfin à midi. Et cette seule différence a suffi pour former trois sectes opposées les unes aux autres. Bien plus, pour avoir toujours devant les yeux la sainte année de Dieu, les Indiens, d'après un ancien usage, gravaient sur les monnaies les signes du zodiaque. Plus tard, les brahmanes falsifièrent la chronologie, afin de faire coïncider la mort du Bhoja Raja, le grand empereur des Indes, avec l'an 4320 du Cali-Yug, c'est-à-dire l'an 1084 après notre ère, voulant ainsi lui appliquer les prophéties qui annonçaient le grand dominateur du monde, lequel devait paraître à la fin de cette période sacrée. Ainsi, malgré les différences apparentes des systèmes chronologiques, et quoique l'époque des principaux événements de l'histoire soit incertaine, tous néanmoins concourent au même but, et semblent montrer du doigt cette grande année de Dieu qui domine toute la chronologie, et cet événement mémorable qui domine toute l'histoire.

Au reste, les Indiens ont eu quatre Buddha ou quatre incarnations du Vishnu; et c'est là ce qui complique leur chronologie et ce qui rend les époques incertaines. Le premier Buddha vivait 1080 ans après la création ou 3101 ans avant Jésus-Christ. Il était contemporain et

gendre de Yudhishtiras, le Noé indien. Le second vivait l'an du monde 2095, et 2160 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire précisément au milieu de la sainte période de 4181 années solaires ou de 4320 années lunaires. Il était contemporain d'Abraham. Le troisième apparut sous le nom de Chrishna, l'an du monde 3240, c'est-à-dire trois fois 1080, et l'an 1080 avant Jésus-Christ. Il était contemporain de Salomon. Le quatrième enfin est Salivahana lui-même, celui qui écrase le serpent, et qui a dû naître l'année même de la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans l'année lunaire 4320 après la création. Et de même que ces quatre âges ne sont que des reflets de la grande période de la rédemption, ainsi les quatre Avatars ou incarnations, qui marquent la fin de chacun de ces âges, ne sont que les symboles ou les signes précurseurs de Celui qui devait paraître dans la chair, comme Dieu et homme à la fois, à la fin de la sainte période. Ceci nous conduit aux quatre ères de Vicramaditya.

Les brahmes comptent quatre rois du ciel portant ce nom. Le premier est celui de qui cette ère a pris son origine et son nom. Le second, semblable à Salivahana, nous est présenté par la tradition comme une incarnation de Brahma, de Vishnu et de Schiva, par conséquent de la trinité indienne tout entière, et comme l'adversaire de Vicrama. Le troisième Vicramaditya est Bhoia Raja, dont la légende place à dessein le règne 1080 après Jésus-Christ, et l'an 4181 du Cali-Yug. Le quatrième enfin est selon les uns un fils de Bhoia-Raja, et selon d'autres Jaia Chandra ou Prithivira Raja, qui est mort en héros l'an 1192 après Jésus-Christ dans une bataille contre les mahométans. Cette année est l'an 4292 du Cali-Yug, qui,

d'après le Talmud, était désignée aussi dans les archives des Perses comme l'année de la rédemption. Et il est remarquable que les Juifs eux-mêmes attendaient leur messie l'an du monde 4292, période qui, réduite en années lunaires, donne 85 jubilés. Or 85 jubilés 1/2 donnent à peu près 4191 années solaires ou 4320 années lunaires. Nous voyons par tout ce qui vient d'être dit que les Indiens, s'appuyant sur une ancienne prophétie, s'accordaient, malgré la différence de leurs systèmes chronologiques, à placer la naissance du Dieu qu'ils attendaient à la fin de la période sacrée de 4320 ans. Buddha forma le dessein de se faire homme 432,000 ans avant de paraître sur la terre; et l'on voit encore reparaître ici le nombre mystérieux de 4320.

Nous lisons dans les Padma-Puranas que Bali, c'est-à-dire Bel, qui régnait dans les temps primitifs, et qui est probablement le même personnage qu'Hénoch, pria un jour Vishnu, le dieu des dieux, de le tuer de sa propre main, et de l'admettre aussitôt en son paradis. Vishnu lui répond qu'il lui accorde ce qu'il demande; mais qu'il ne peut encore le recevoir dans son vrai paradis, qu'il le fera entrer toutefois dans un autre, situé sur une île blanche du lac Ykshu; puis, qu'après une année des dieux, c'est-à-dire une période de 4,320,000, il prendrait la forme d'un sanglier, renouvellerait le monde, et lui ouvrirait enfin son paradis. Les Indiens placent encore le jugement dernier, la fin des temps, la dissolution de l'univers, qui doit avoir lieu par le feu selon les uns, et selon les autres par l'eau, après une période de 4320 millions d'années, tant ce nombre prophétique et symbolique à la fois est sacré pour eux.

CHAPITRE IV

De l'ère des Chinois.

Les Chinois placent dans l'année 2538 avant Jésus-Christ l'époque où a vécu leur Fohi, ce fils de l'arc-en-ciel qui nourrit et immole les sept animaux purs, et qui rappelle sous un autre nom le Noé de la Bible. Si à ces 2538 ans nous ajoutons 1656 ans pour le temps qui a précédé le déluge, l'apparition du rédempteur pour les Chinois tombe dans l'année du monde 4194, c'est-à-dire trois ans seulement plus tard que l'année solaire 4191, et l'année lunaire 4320. Les Chinois se rapprochent beaucoup en ce point des Indiens; car dans la chronologie de ceux-ci le temps qui s'est écoulé depuis le grand déluge jusqu'à la naissance du Messie comprend 2525 ans. Les Chinois, d'après un autre système de chronologie, font naître leur Saka ou Buddha l'an 1028, ou d'après Couplet 1031 avant Jésus-Christ. Ce calcul était le résultat d'un système chronologique d'après lequel ils comptaient, comme les Indiens, 5042 ans lorsque Alexandre le Grand parut, et par conséquet 5371 ans jusqu'à la naissance du Christ. Or, en retranchant de ce nombre les 1031 dont il a été parlé, ou plutôt 1051 ans, nous retrouvons encore la naissance du Messie dans l'année 4320 après la création. Et ce Messie qui devait sauver les peuples, Confucius l'avait prédit en mourant, en annonçant, comme le raconte l'histoire des Chinois, que le libérateur paraîtrait peu de siècles après sa mort, et dans une contrée située à l'ouest de la Chine.

CHAPITRE V

Chronologie des Étrusques.

Si de l'Orient nous passons à l'Occident, nous trouvons chez l'ancien peuple des Étrusques les mêmes résultats que nous avons rencontrés jusqu'ici chez les Égyptiens, les Indiens et les Chinois. Les Babyloniens faisaient dériver toute leur sagesse et toute leur science d'Oannès, les Perses de Heomo, les Indiens de Menu, les Égyptiens de Thot, et les Étrusques de Tagès. C'est dans leur rituel que tous ces peuples avaient déposé leur chronologie sacrée. Mais pour eux tous la chronologie et la science des nombres n'étaient qu'un moyen pour entrevoir l'époque où devait venir le Messie promis. Et d'abord les écrits prophétiques des peuples aborigènes de l'Italie comprenaient neuf livres sibyllins, dont trois furent conservés plus tard encore au Capitole. Or nous lisons dans ces livres que neuf races d'hommes se suivront pendant neuf siècles, jusqu'à la fin de l'ordre des choses; que dans le ᵉx siècle s'opèrera un renouvellement universel, dont Virgile parle aussi dans ses *Églogues*, et qu'alors Apollon, le dieu du premier âge, reprendra de nouveau l'empire sur le monde. Ces dix siècles ou époques répondent manifestement aux dix cycles de la période sacrée des Indiens. Mais il est remarquable que la fin de la dixième époque tombe précisément dans l'année 850 ou 851 après la fondation de Rome, c'est-à-dire dans l'année où l'histoire des apôtres finit avec la mort de Jean le prophète de l'Apocalypse.

L'an 138 après Jésus-Christ, comme nous l'apprenons

de Censorin, s'accomplissait la troisième grande période des Perses de 1440 années solaires, ou l'année de Dieu 4320. Or 1440 et 4320 années solaires sont égales à 1460 et 3480 années de 360 jours, comme les comptaient les anciens. Ainsi, l'année 138 après Jésus-Christ coïncide avec la fin du troisième cycle caniculaire de 4380 ans adopté par les Égyptiens. D'un autre côté, la fin de la période sacrée de 4320 ans tombe dans l'année 78 après Jésus-Christ, qui est précisément celle où finit l'ère indienne de Salivahana.

La semaine des Étrusques, composée de huit jours, était un reflet de la grande et sainte semaine de la rédemption. Chaque huitième jour, le roi, représentant visible de la Divinité, paraissait publiquement comme juge; et le huitième jour, nommé chez les Romains *nundinæ*, c'est-à-dire le neuvième jour, était en même temps le jour de marché, et celui où s'arrangeaient toutes les affaires. Or, d'après Solin (ch. 36), huit périodes de Phénix de 540 années lunaires donnent la grande semaine jubilaire de la rédemption de 4320 ans, à la fin de laquelle le souverain juge était attendu sur la terre. Et Juvénal déclare en effet, dans sa treizième satire, que le huitième âge du monde, nommé l'âge de fer, était déjà écoulé, et que le neuvième avait commencé.

L'année étrusque, de 10 mois ou 304 jours, était composée de deux fois le nombre d'or 19 ou de 38 *nundinæ*, et leur siècle se composait de 110 années solaires, ou 22 lustres; de sorte que l'année était un reflet de cette sainte période. En effet, 38 de ces semaines séculaires ou de ces siècles donnaient 4180 ans. Or chacun de ces siècles, considéré comme une semaine, et partagé comme celle-ci en

huit parties, donnait pour chacune 5022,05 jours; de sorte que chaque jour de cette semaine séculaire n'était encore qu'un reflet de cette année prophétique de la rédemption. Car 5022,05 années cycliques ou de $\frac{5}{6}$ d'années ordinaires font 4180 années solaires.

Cette grande période de 540 années lunaires, ou de 7000 révolutions tropiques, que Chaeremon et Strabon (17) considèrent comme 7000 années, était de plus une image de la durée du monde, qui devait comprendre 7000 ans. Mais outre cette période les Étrusques en reconnaissaient une autre de 8 fois 8 fois 8 ou de 512 ans. Et Hérodote attribue aux anciens une année de Phénix de 500 ans, qui n'est que le jubilé juif de 49 années solaires, ou de 50 1/2 années lunaires, pris dix fois. Or cette période est égale à la période d'Apis des Égyptiens, répétée vingt fois. « Une semaine de huit jours, disaient-ils, a été donnée à « la race humaine qui vit maintenant sur la terre; et « après chaque jour de cette semaine, un nouveau peuple « reçoit le sceptre du monde. » Vers le temps de Marius, les prêtres étrusques déclarèrent que le jour de leur nation touchait à sa fin, et qu'une nouvelle époque allait commencer. Or Marius fut consul pour la première fois l'an de Rome 647, juste 100 ans avant la naissance de Jésus-Christ; et depuis la création jusqu'à cette époque, huit semaines de Phénix, ou 4096 ans s'étaient réellement écoulées. Aussi le peuple étrusque succomba à sa destinée.

Mais cette prophétie avait encore une autre signification. Chaque jour de cette semaine mystérieuse comprenait huit siècles étrusques, ou 880 ans. Huit jours, par conséquent, ou 7000 ans, composaient cette semaine, qui,

dans l'opinion des peuples de l'antiquité, avait été accordée à la terre, et devait finir avec le sabbat ou le règne de 1000 ans. Mais chaque prophétie a une triple signification, je dirais presque une triple perspective : l'une plus rapprochée, l'autre qui se perd dans le lointain, et une troisième qui est comme intermédiaire. Cette prophétie des Étrusques, relativement à la grande semaine du monde, indiquait donc la grande ère jubilaire de la rédemption, composée de huit périodes de 540 ans chacune, et se terminant à l'année 4320. Or ces années font, comme nous l'avons dit, environ 4180 années solaires : et c'est juste le nombre d'années qui, au dire des prêtres indiens, s'était écoulé l'an 62 avant Jésus-Christ, en même temps que l'ère de Vicramaditya.

Ainsi, d'après la mythologie et la chronologie des Égyptiens, la troisième époque caniculaire finissait l'an du monde 4380, l'an 891 de Rome et 138 après Jésus-Christ; de sorte que les 4180 années solaires des Étrusques nous conduisent à l'an de Rome 691. Or voici ce qui arriva dans cette ville cette année même, le 23 septembre, sous le consulat de Cicéron et d'Antoine. Le sénat s'était assemblé pour délibérer sur les dangers qui menaçaient la république. Caius Octave, père d'Auguste, qui fut plus tard empereur, étant entré plus tard que de coutume, donna pour excuse que sa femme venait de mettre au monde un fils. Parmi les sénateurs se trouvait Nigidius Figulus, pythagoricien et initié à la science des Chaldéens et des Thusciens, qui, au rapport de Lydus, dans son traité des tremblements de terre, avait exposé de bouche et en prose les oracles de Tagès, composés originairement en vers. Ce Nigidius était un intime ami de Cicéron : il était con-

sidéré par ses contemporains comme un prophète, initié à tous les mystères de la science sacrée. Il avait aussi la réputation d'un mathématicien et d'un astronome consommé, et le peuple le regardait comme un magicien. Il se leva donc au milieu du sénat; puis d'une voix inspirée, s'adressant à Octave devant toute l'assemblée, il lui dit : « Eh bien! « tu viens donc d'avoir un fils, qui doit être notre maître « et notre roi à tous.» Là-dessus un grand tumulte s'éleva dans l'assemblée, d'autant plus que depuis quelques mois déjà un bruit sourd circulait dans la ville, annonçant que la nature allait bientôt enfanter le roi que la sibylle avait annoncé dans ses prophéties. Pour conjurer ce malheur, quelques sénateurs proposèrent une mesure semblable à celle que prit Hérode dans le massacre des innocents. Mais cette proposition fut rejetée par l'influence des sénateurs qui se trouvaient dans la même position qu'Octave, et qui pouvaient par conséquent espérer que ces prophéties se rapportaient à l'enfant qu'ils venaient d'avoir. (Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 94. — Dion Cassius, liv. 45. — Joh. Freinshemii *Supplem. Livian.*, lib. 67, in loco libri 102, cap. 89.) Ceci s'accorde parfaitement avec ce que nous dit Servius (Virgile, *Egl.*, 9,47) de la prophétie que fit Vulcatius, aruspice étrusque, pendant les jeux qu'Auguste célébra en l'honneur de César. Vulcatius, en effet, annonça qu'en ce moment l'étoile de César se levait et qu'un nouvel âge avait commencé.

Auguste fut donc salué le premier à Rome comme le sauveur promis depuis longtemps au monde, pendant que, d'un autre côté et à la même époque, Marc-Antoine était reçu des Égyptiens comme une nouvelle apparition de leur dieu Osiris. Bientôt après Auguste était encensé par Ho-

race comme le sauveur du monde; on lui dressait des temples, on lui immolait des victimes. Ce mensonge continua longtemps encore après lui dans l'apothéose de ses successeurs; et les Césars devinrent pour le monde romain ce que furent pour les Juifs leurs faux messies, une calamité et une malédiction. Ceci arriva dans le même temps à peu près que le sage Néhémie déclara en présence du sanhédrin qu'un jubilé plein ne se passerait pas avant que le Rédempteur fût venu. En effet, cette prophétie contenue dans les livres de la sibylle, que Nigidius essayait d'interpréter devant le sénat, s'adressait à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et si les Indiens commençaient l'an 60 ou 56 ans avant lui l'ère de Vicramaditya, qui était pour eux ce qu'était Auguste pour les Romains, c'est qu'ils se trompaient aussi bien que les Romains dans la manière dont ils entendaient les 4320 ou 4180 années de la période sacrée.

Les Romains avaient encore dans leur lustre de cinq ans un autre reflet, et comme une miniature de cette période prophétique. En effet, d'après le témoignage irrécusable de Censorin, l'année romaine se composait de dix mois ou 304 jours, et le lustre comprenait par conséquent cinquante mois; de sorte que celui-ci n'était qu'un reflet de la période jubilaire de 49 années solaires, ou de 50 années lunaires, établie chez les Juifs par Dieu lui-même. Il en était ainsi relativement de la période d'Apis des Égyptiens, composée de 25 ans, après lesquels la Divinité devait reparaître chaque fois dans la chair. Le lustre était pour les Romains ce qu'était pour les Grecs leur olympiade, et pour les Égyptiens leur petit cycle sothiaque de 4 ans, avec ses 49 mois solaires, ou sept fois sept pleines

lunes; de même que la période qui nous sert à mettre en rapport le cours du soleil et celui de la lune par une intercalation tous les quatre ans ou tous les 1461 jours (car 365 j 25, × 4 = 1461) nous offre une image du cycle caniculaire des Égyptiens également composé de quatre ans. Six de ces années cycliques, de 304 jours chacune, sont à un jour près égales à 5 années de Nabonassar, et 60 mois synodiques comprennent 1771 jours. Si l'on considère ces 1771 jours comme une semaine étrusque, et qu'on la divise en huit parties, chacune d'elles donne 221 jours. Or le cycle lunaire de 19 années solaires dont se servaient aussi les Hyperboréens pour calculer la venue du dieu qu'ils attendaient, s'est accompli 221 fois jusqu'à la fin de la grande période de 4320 années lunaires.

CHAPITRE VI

L'ancienne année sacerdotale ou de neuf mois.

Les anciens avaient deux sortes d'années : l'une de 365 ou 365 jours et $\frac{1}{4}$, dont le vêtement des guerriers égyptiens était l'image, puisque la chaîne qui entrait dans son tissu devait être composée de 365 fils; l'autre de dix mois, ou 304 jours, qui, commençant au mois de mars, finissait dans le mois de décembre. Cette année était connue des Étrusques et des Romains. Les livres sibyllins en font mention; et le mois de décembre est ainsi nommé précisément parce qu'il était le dixième ou dernier mois de cette année. Les deux mois d'hiver qui la précédaient, à savoir janvier et février, étaient dédiés aux

dieux des ombres et du monde inférieur, et rappelaient par là l'état du genre humain avant le déluge. Mais à côté de cette année de dix mois l'antiquité connaissait encore celle de dix révolutions tropiques ($27^{j}321$), et celle de dix révolutions nodales ($27^{j}212$), après lesquelles les nœuds de la lune reprenaient la même place relativement à l'écliptique. L'année se trouvait ainsi composée de $273,^{215}$ ou $272,^{187}$ jours. C'est juste le temps que l'enfant repose dans le sein de sa mère, comme le remarque Plutarque. Si donc l'ancienne année des Étrusques comprenait trente-huit semaines de huit jours, celle-ci se composait de trente-neuf semaines de sept jours. Les Égyptiens faisaient courir cette année du 23 octobre jusqu'au lever héliaque de Syrius, qui annonçait l'inondation du Nil, et tombait le 20 juillet. C'était le jour où Osiris, ou Syrius, le dieu de l'année, dont le nom Osch Iri signifie ordonnateur des temps, descendait de nouveau dans les enfers.

Il en est ainsi du Niger et de l'Euphrate, et même de l'Indus et du Gange. Ces fleuves, en effet, enflés au solstice d'été par les pluies qui tombent pendant trois mois en abondance et par les neiges fondues des montagnes, débordent et couvrent le pays jusqu'au milieu d'octobre. Avec le solstice d'été commence le sommeil de Vischnu ; trois mois après il se retourne, et les Indiens célèbrent par des fêtes joyeuses la retraite des eaux. Ils puisent de l'eau dans des cruches sacrées, puis au quatrième mois, lorsque l'inondation du Gange est terminée, Vischnu se réveille complétement : Iris ou Cérès, son épouse, répand ses dons en abondance sur la terre avec la nouvelle année.

Les trois mois d'hiver qui précédaient chaque nouvelle année étaient comme le symbole des trois âges du monde qui ont précédé le christianisme, et l'année civile était ainsi l'image de l'ensemble des temps. L'année cyclique ou sacerdotale, qui, commençant avec l'équinoxe de printemps, finissait au solstice d'hiver, le 25 décembre, était au contraire un reflet de cette sainte période pendant laquelle Dieu s'est manifesté dans la chair, et qui va de l'incarnation à la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi y avait-il une tradition chez les Juifs qui annonçait que le Messie naîtrait dans le neuvième mois, c'est-à-dire dans le mois de cisleu ou de décembre. En général, l'année de dix mois était l'année sainte et sacerdotale. C'est elle, comme nous l'apprend Niebuhr, qui servait à dater les contrats et les alliances qui se faisaient devant les autels des dieux, et les événements les plus importants de la vie. C'est cette année encore qui servait à déterminer le temps pendant lequel on devait porter le deuil, les époques où l'on devait payer les dots léguées par un mourant, ou les produits que l'on avait achetés à crédit. C'était encore d'après elle qu'était fixée, dès l'origine, l'échelle chronologique du taux de l'intérêt. Elle nous apparaît aussi chez les anciens Chaldéens ou Babyloniens, chez les Iraniens et les Indiens, du moins jusqu'au temps de Nabonassar, et chez les Égyptiens jusqu'après Cambyse, qui leur imposa la chronologie de Nabonassar.

Parmi les écrivains sacrés, c'est Daniel qui, le premier, fait mention de cette année de 273 jours; mais elle se retrouve particulièrement dans les Septante, chez les Juifs d'Alexandrie et chez quelques écrivains ecclésiastiques, entre autres, chez Clément d'Alexandrie, Jules

Africain et Eusèbe. Même encore aujourd'hui les Kamtschadales et d'autres peuplades asiatiques et les Mexicains dans le nouveau monde ont une double année, une année solaire de 365 jours ou de 18 mois de 20 jours, avec 5 jours intercalaires, et une année sacerdotale. Celle-ci se compose de 20 mois de 13 jours chacun, ou de 52 semaines de 5 jours, en tout de 260 jours, ou de 10 lunes à 26 jours chacune; et après 52 années civiles l'accord se rétablit entre cette année et l'année solaire. En effet, 52 fois 365 jours = 18,980 jours; et $\frac{18980}{260} = 73$: c'est-à-dire que 73 années sacerdotales équivalent à 52 années de 365 jours.

Cette différence dans la manière de compter les années explique la plupart des contradictions que nous croyons trouver dans les calculs des anciens relativement à la durée des grands empires de l'antiquité ou à l'âge de certains personnages illustres, et c'est ce que Schubert a démontré d'une manière victorieuse par un grand nombre d'exemples. Quoique l'année de dix mois paraisse en quelque sorte fournie par la nature, on peut néanmoins en attribuer l'invention proprement dite aux Babyloniens, célèbres de tout temps par leurs connaissances astronomiques, et aux Égyptiens. Ce sont eux en effet qui avaient inventé, afin de calculer les éclipses, cette remarquable période de 6585 jours et 8 heures, qui ne se divise ni par années solaires ni par jours, mais par le temps de la révolution nodale, par celui de la révolution synodique et de la révolution anomalistique. Cette période était encore employée le dernier siècle par la plupart des astronomes pour vérifier les calculs sur le cours de la lune. Elle comprend exactement 242 révolutions nodales,

239 révolutions anomalistiques et 223 révolutions synodiques, et ce dernier nombre joue un rôle important dans les relations des planètes et dans la sainte période de la rédemption. Ainsi, les peuples de l'antiquité avaient une année solaire et civile, et une autre année lunaire et ecclésiastique, un calendrier civil et un calendrier ecclésiastique. Ils avaient souvent aussi, et pour des raisons analogues, une écriture usuelle et cursive, et une autre en gros caractères propre aux prêtres et servant pour les choses religieuses. Ils avaient une ère politique et une ère religieuse, et leurs prêtres possédaient dans leurs cycles lunaires une sorte de chronologie prophétique qui leur servait à calculer la venue du Messie promis.

CHAPITRE VII

Chronologie des Alexandrins.

Le premier homme est né à l'heure de midi du sixième jour de la création, au troisième quart de la première semaine du monde. Or, si l'on considère l'année comme une semaine divisée en sept parties, selon l'usage des anciens Scandinaves, des Kamtschadales et de quelques autres peuples de l'Asie, la naissance de chaque homme en particulier tombe aussi le sixième jour de cette semaine. En effet, les 272 jours de l'année lunaire tropique sont aux 365 $\frac{1}{4}$ jours de l'année solaire comme 3 est à 4, comme 5 $\frac{1}{4}$ est à 7. Et de même que cette période de 5 grands jours $\frac{1}{4}$ se produit au commencement de la vie de l'homme en particulier, ainsi, au commencement,

ou si l'on veut à la fin de chaque année, chez les anciens, composée de 360 jours, correspondant aux degrés de la carrière du soleil, on intercalait cinq jours un quart comme jours complémentaires. C'étaient là les jours qu'Hermès avait gagnés au jeu à la déesse Rhéa. Aussi ils étaient considérés comme des jours perdus, et on les célébrait par un repos entier, parce qu'ils signifiaient le temps qui devait s'écouler jusqu'à la naissance d'une nouvelle année.

Mais de même que le premier Adam avait paru le sixième jour de la création, et que chaque homme en particulier naît pareillement le sixième jour d'une année terrestre, ainsi le second Adam devait paraître le sixième jour d'une année de Dieu, c'est-à-dire à la fin du troisième quart d'une grande année composée de 7000 ans, puisque, selon le Psalmiste, « mille ans sont devant Dieu comme « un seul jour. » Ces considérations étaient en harmonie avec la croyance des peuples qui attendaient le Rédempteur à la fin du troisième et au commencement du quatrième âge du monde, ou, comme le disent les Juifs, dans le neuvième mois d'une grande année universelle, ou au commencement du sixième jour d'une semaine de 7000 ans. C'est pour cela que nous trouvons chez plusieurs rabbins, entre autres dans les écrits de Moïse Nachmanides et de Bechai, que le Messie paraîtra à la fin du sixième millénaire, de même que le premier homme apparut le sixième jour de la création. Quelques-uns même parmi les anciens, comme par exemple le R. Nichonia dans son livre intitulé *Haccana*, placent la rédemption entre l'an 5200 et l'an 5250. Les premiers Pères de l'Église étaient tellement persuadés de cette vérité, qu'ils attendaient à

chaque instant le commencement du règne de 1000 ans de Jésus-Christ sur la terre, comme le sabbat de cette grande semaine du monde.

Il doit y avoir quelque chose de vrai au fond de cette croyance; et en effet Clément d'Alexandrie dans ses *Stromates* (I, p. 337) compte, de la création du monde à la naissance de Jésus-Christ, 5625 ans un mois et deux jours. Mais il emploie évidemment dans son calcul les années sacerdotales et prophétiques de neuf mois; car 5624 cycles sothiaques de 272 jours 187 font 4,191 $\frac{7}{12}$ années solaires, ou 4,320 années lunaires; et c'est là précisément la sainte période de la rédemption. Le même auteur, dans un autre endroit (p. 339), compte 4390 ans jusqu'à Jésus-Christ; mais cette période, si on la réduit en années cycliques de 273 j 93, ne fait encore que 4192 ans $\frac{5}{12}$.

CHAPITRE VIII

Rapport des temps antédiluviens.

Les anciens Égyptiens connaissaient déjà cette manière de compter l'année, comme on le voit par le nom même du Nil, ce fleuve si important pour le pays tout entier. En effet, le mot Neilos, traduit en chiffres, donne pour total un nombre de jours qui composent une année solaire,

N. e. i. l. o. s.
50. 5. 10. 30. 70. 200.,

et renferme en même temps l'addition de ces deux chiffres

278 et 95, tandis que l'année romaine de 10 mois ou de 304 jours était représentée par Janus tenant d'une main les nombres CCC, et de l'autre le nombre LXV. Ainsi cette année prise dans son ensemble, c'est-à-dire d'un lever à l'autre de Sirius ou Thot, la constellation du Chien, était pour les Égyptiens une année de Dieu. Elle était d'un côté une image de leur grande période caniculaire qui devait s'accomplir trois fois jusqu'à la venue du Messie, et de l'autre le reflet de cette sainte période de la rédemption, ou de cette grande année de Dieu composée de 4320 années lunaires. De même, en effet, que l'année sacerdotale était précédée par un hiver ou une inondation qui durait le quart d'une année, ainsi la période actuelle du monde a été précédée par une autre période sombre et ténébreuse, et par un déluge universel, qui a commencé lui-même avec le premier mois d'hiver. Chaque jour en particulier, avec la nuit qui le précédait, était une image de ce grand jour du monde au bout duquel devait paraître le Sauveur. Aussi ce n'est pas sans raison que les Juifs commençaient leur jour civil au coucher du soleil, tandis que les anciens disciples de Pythagore voyaient un reflet de ce saint jour de Dieu dans le temps que mettait le soleil à parcourir sa carrière depuis son lever jusqu'à son coucher.

De même que le jour était divisé en quatre parties, et l'année en quatre saisons, ainsi les Indiens avaient divisé en quatre époques la période prophétique de la rédemption, et attribué un quart de cette période, c'est-à-dire 1080 ans, au premier âge du monde; de sorte qu'il restait encore 3100 ans jusqu'à la plénitude des temps où devait paraître le rédempteur, c'est-à-dire jusqu'à l'année

4180. Mais ces années, comptées comme années lunaires, donnaient 3200 ans; de sorte qu'il n'en reste plus que 980 pour ce premier âge du monde. Aussi dans les vieilles chroniques populaires des Égyptiens, si nous en croyons Panodore, le règne des sept dieux qui régnèrent sur le monde pendant cette première époque a duré 960 années solaires, ou en compte rond 1000 années lunaires : c'est la durée de la vie des hommes dans ces temps primitifs. En effet, 12000 mois synodiques font 970 ans $\frac{1}{12}$. Quoique Diodore (11, 654) attribue 1200 ans à cette époque primitive des dieux, Panadore nous apprend que vers l'an 1000 du monde ces bienfaiteurs de l'humanité, qu'on honorait comme des dieux, étaient descendus sur la terre, et avaient appris aux hommes à calculer le cours du soleil et de la lune par les douze signes de l'écliptique. Lui-même place le point de départ du système chronologique des Égyptiens à l'an 1058 après la création, de même que la chronique de Manéthon, comparée avec les fragments de Sanchoniathon, place le commencement de ses dynasties à la fin du XIe siècle. Par une coïncidence remarquable, le cycle caniculaire des Égyptiens de 1460 ans, qui, d'après les tables du Syncelle, forment la durée du grand empire assyrien depuis Bélus jusqu'à Sardanapale, ce cycle, réduit en années sacerdotales, donne 1088 années solaires. Or ce nombre nous rappelle d'un côté la durée d'un yug indien, et de l'autre un des grands jours des Étrusques, composés chacun de dix jubilés ou 1100 ans.

Si nous en croyons les Égyptiens, le temps qu'ont régné leurs trente dynasties, depuis le commencement de leur histoire après l'époque des dieux jusqu'à Nectanèbe, qui

régnait de l'an 358 à 340 avant Jésus-Christ, ce temps comprend 36525 ans. Mais ces années, d'après la méthode de calculer des anciens Égyptiens, doivent être considérées comme des mois périodiques. Réduites en années solaires, elles donnent donc 2732 années $\frac{1}{3}$, et par conséquent jusqu'à Jésus-Christ 3072 ans, ou, en comprenant le temps qu'a régné Nectabène, 3090 $\frac{1}{3}$. De cette sorte, il s'est écoulé 3210 ans jusqu'à la fin de la troisième période caniculaire, 138 ans après Jésus-Christ, époque où s'accomplit la période sacrée de 4320 ans. Mais entre les 972 ans d'un côté, et les 1100 ans de l'autre qui sont attribués à l'époque antédiluvienne, il y a une différence de 128 ans, la même qui existe entre 4192 années solaires et 4320 années lunaires. Lors donc que les Égyptiens attribuaient 1100 ans au premier âge du monde, la sainte période de 4191 ans s'achevait avec l'époque de la naissance de Jésus-Christ, puisque 3090 $\frac{1}{3}$ ajoutés à 1100 donnent précisément un total de 4191. Mais lorsqu'ils attribuaient 1000 années lunaires ou 972 années solaires à l'époque primitive des dieux, il devait s'être écoulé jusqu'à la fin du troisième cycle caniculaire 4183 années solaires, en ajoutant 972 $\frac{1}{3}$ à 3210. Or ces 4183 ans, réduits en années lunaires de 354 jours, donnent, à peu de chose près, 4320 années lunaires. Cependant, si l'on prend les 4320 années de la période sainte pour des années sacerdotales, comme paraît l'avoir fait l'auteur de ce système, elles se réduisent à 100 fois la durée de la révolution de Saturne, ou 3219 $\frac{1}{3}$ années solaires, ce qui suppose pour les temps antédiluviens une durée de 972 ans. De cette manière encore il se serait écoulé jusqu'à l'époque de la rédemption 4191 $\frac{1}{3}$ années solaires ou 4320 années lunaires.

Les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Chaldéens considéraient le premier âge du monde qui a précédé le déluge, et qui a duré 972 années solaires ou 1000 années lunaires, comme l'hiver de la sainte année de Dieu, ou de la période jubilaire de 4000 ans. De même aussi, d'après Alexandre Polyhistor, l'histoire primitive des Babyloniens et des Chaldéens reconnaissait, avant le commencement de leur premier empire, une période de 1000 ans pendant laquelle ils avaient été sans rois, et qu'ils appelaient à cause de cela ἔτη ἀβασιλευτα. Or 1000 années lunaires donnent 1307 années sacerdotales; et d'un autre côté 1307 années de 360 jours équivalent à 1728 années cycliques, et 1728 ans ou $\frac{4}{10}$ de la sainte période de la rédemption de 4320 ans forment précisément la durée du yug chez les Indiens.

CHAPITRE IX

Réduction des cycles de l'antiquité.

La chronologie est, dans son ensemble, comme une lyre composée de plusieurs cordes. Dès que nous en touchons une, nous sentons résonner aussitôt dans les systèmes chronologiques des autres peuples les tons sympathiques, comme si une seule main les eût tous montés d'après la même tonique; et cependant les peuples ne se sont pas plus emprunté leur chronologie que leur langue. L'esprit qui a construit ce vaste édifice de nombres, c'est la révélation divine, dont les débris ont été conservés dans les traditions sacerdotales des différents peuples, à moins que

l'on ne dise que ceux-ci ont appris instinctivement la science que nous fournit l'ensemble de notre système solaire, et qui nous révèle, dans l'ordre des sphères que parcourent les planètes, ces nombres prophétiques indicateurs du Messie. Si nous considérons les périodes qui composent la première époque du monde comme les divers facteurs d'un seul et même nombre radical 432, elles nous donnent toujours, de même que les yug indiens, le reflet de la sainte période de la rédemption, composée de 4320 années lunaires. En effet, 4 fois 432 donnent 1728; 1728 années lunaires nous donnent 1676 années solaires, et 1728 années cycliques nous donnent 1307 années solaires. Et, d'après un autre système, 1307 années sacerdotales, composées de $\frac{3}{4}$ d'années seulement, nous donnent 1000 années lunaires, ou 972 années solaires. Mais comme tous les peuples ne donnent pas la même durée à la période qui a précédé le déluge, il en résulte pour celle qui l'a suivi une différence de nombres plus ou moins considérable. Ici en effet, 1656 + 2525 = 4181. Là 1676 + 2215 = 4191. Puis 1080, ou le quart de 4320 + 3100 = 4180. Ailleurs 980 + 3200 (ces 3200 années sont des années lunaires, qui équivalent à 3100 années solaires) = 4180; et 972 + 3220 (ces 3220 années sont des années solaires, qui équivalent à 4320 années cycliques de 272 jours) = 4192. Enfin 1100, c'est-à-dire la grande année étrusque + 3220 = 4320; et 305 + 4320 = 5625. Tous ces nombres nous conduisent à l'ère sacrée de la rédemption, composée de 5625 années cycliques et sacerdotales ou de 4320 années lunaires, qui, comptées comme années pleines, ou simplement comme années de 354 jours, font de 4181 à 4191 années solaires. La

somme des années pendant lesquelles le monde doit attendre le Rédempteur est toujours la même; la différence n'existe que dans la combinaison des âges. Si au milieu de tous ces systèmes qui se croisent nous savons tenir le fil conducteur, nous trouvons toujours 4320 années lunaires après la création, ou 4320 années cycliques après le déluge, en somme de 4182 à 4192 années solaires depuis le commencement du monde jusqu'à la venue du Rédempteur. Les trois périodes s'achèvent en même temps; et l'aiguille mystérieuse de ce vaste cadran, qu'on la fasse partir de tel ou tel point plus ou moins avancé, suivant la nature des années lunaires, solaires, cycliques, employées, et suivant la manière dont on les combine, indique toujours la même époque comme celle où les temps doivent s'accomplir.

Lorsque Dieu contracta avec Noé au pied du mont Ararat une nouvelle alliance, il lui promit de ne jamais plus anéantir le genre humain dans sa colère, mais de nous donner au ciel un signe du pacte qu'il faisait avec nous, et d'envoyer le Rédempteur à la fin de la grande année de Dieu. Mais cette promesse, consignée en partie dans les livres de Moïse, fut interprétée bien diversement dans la suite des siècles. Fallait-il entendre par cette année de Dieu 4320 années solaires de 365 jours $\frac{1}{4}$, ou 4320 années de 360 jours? Étaient-ce des années lunaires pleines de 354 jours $\frac{3}{8}$, ou des années cycliques ou sacerdotales de 272 jours ou de 304 jours? De plus fallait-il dater la sainte période de la création, ou du déluge? Nous trouvons sur ce point 14 interprétations différentes dans les systèmes chronologiques des diverses nations de l'antiquité. Les Perses et les Égyptiens, prenant ces 4320 ans de la pro-

messe pour des années solaires, et les faisant commencer avec la création, en placèrent la fin au terme du troisième Sal-Chodai, 138 ans après Jésus-Christ. Les Indiens, les regardant au contraire comme des années de 360 jours, font coïncider leur ère nommée ère de Saca avec l'an 79 après Jésus-Christ; et les Cingalais de l'île de Ceylan prennent l'an 81 après Jésus-Christ comme époque de leur ère de Sonkeh. Mais lorsqu'ils placent la naissance de Salivahana dans l'année 2526 après l'ère de Yudhishtira, ils réduisent la sainte période en années lunaires. Il en est de même des Dschaïnas, qui comptent leurs 4185 ans comme années de 354 jours. La chronologie de Vicramaditya, considérant ces années comme années solaires, les réduit à 360 jours, et prend pour terme de la sainte période l'an 60 avant Jésus-Christ. Quant aux Indiens et aux Chinois, ils comptent les années comme années cycliques ou sacerdotales, et placent dans l'an 4320 de la création l'apparition de leur Chrishna ou de leur Saca. Nous retrouvons ici l'ère du Babylonien Nabonassar, qui commence l'an 747 avant Jésus-Christ, ou, en la rattachant à la période caniculaire des Égyptiens, l'an du monde 3493. Or 3493 années solaires sont égales à 4320 années de dix mois synodiques, ou de 304 jours; car 43200 mois synodiques font 3492 ans et près de onze mois synodiques. L'ère de Nabonassar suppose donc aussi la sainte période de 4320 années lunaires à partir de la création. L'ère seldjoucide de Malec-Schah, qui commence l'an 1080 après Jésus-Christ, compte les années à partir du déluge. Et si l'ère de Raja-Boja chez les Indiens commence l'an 1084 après Jésus-Christ, c'est évidemment parce qu'elle considère les 4320 années de

l'attente comme des années de 354 jours. Cependant l'époque de Prithvi-Raja, qui commence l'an 1192 après Jésus-Christ, finit à peu près en même temps que la sainte période de 4320 ans, à partir du Cali-Yug, ou de l'ère du déluge. Tel est le fil qui nous sert de guide à travers le labyrinthe si compliqué des chronologies de l'antiquité, tel est le résultat des recherches faites jusqu'ici sur la chronologie primitive des peuples et sur sa signification prophétique et symbolique à la fois.

CHAPITRE X

Chronologie babylonienne et chaldéenne.

A côté de ces systèmes mythologiques, si compliqués en apparence et si simples au fond, l'antiquité avait des notions claires et certaines sur la durée historique des temps qui ont précédé le déluge. Nous pourrions admettre pour cette période, comme l'ont fait plusieurs, une durée de 1676 ans : mais celle de 1656 ans, que nous fournit Moïse, est elle-même un reflet de la période sacrée qui va jusqu'à la plénitude des temps. Nous voyons dans les fragments de Bérose, qui nous ont été conservés par le Syncelle, que les plus anciens documents historiques des Babyloniens comptaient depuis la création jusqu'au déluge 120 *saros*. Chacune de ces divisions du temps comprenait 3600 ans, ce qui faisait un total de 432000 ans. Car chaque *saros* comprenait 6 *neros* de 600 ans, et chaque *neros* comprenait 10 *sos* de 60 ans. Bel lui-même, d'après leurs livres sacrés, avait prédit qu'il s'écoulerait jusqu'au

déluge une grande année de 432000 ans, et qu'une autre année d'égale durée s'écoulerait jusqu'à la destruction du monde par le feu. Probablement, pour compléter leur triple période, ils attribuaient la même durée aussi à la période d'Aoymis, placée entre les deux autres. Or, d'après Suidas, 120 *saros* font 2222 ans; et, d'après Pline, un *saros* est 222 mois synodiques, ce qui fait une période de 18 ans $\frac{6}{10}$. Mais 2222 années sacerdotales et cycliques sont égales à 1656 années solaires; et celles-ci, d'un autre côté, équivalent à 43,200 périodes de 14 jours, ou environ 432000 dixièmes d'une demi-révolution lunaire, en comptant de la nouvelle à la pleine lune.

Ainsi l'antiquité considérait cette époque antédiluvienne de 120 *saros*, avec ses 3600 divisions ou 432000 ans, comme une grande année du genre humain, dont chaque année particulière n'était que le reflet. En effet, l'ancienne année de 360 jours comprenait 4320 heures chaldaïques. Si nous partageons l'année de 365 jours $\frac{1}{4}$ en jours un peu plus longs que le jour naturel, c'est-à-dire si nous prenons pour durée du jour le temps que le soleil met à parcourir exactement un degré de l'écliptique, et pour heure la douzième partie de ce jour, alors l'année sera de 360 jours, et comptera 4320 heures (car $12 + 360 = 4320$). Les Chaldéens partageaient leurs heures en 1080 minutes, c'est-à-dire le quart de 4320; ainsi tout leur rappelait l'année jubilaire de la rédemption, ou l'an 4320 : tout, l'heure, le jour, l'année et même le premier âge de l'humanité, c'est-à-dire la période antédiluvienne avec ses divisions. Au reste, les nombres 222,432 et 1080 sont des nombres radicaux dans notre système planétaire. De plus, l'année caniculaire, ou année de regulus des

Chaldéens, composée de 1440 années communes, multipliée par la période lunaire de vingt-cinq ans, donne pour résultat l'année équinoxiale de 36000 ans des Chaldéens et des Égyptiens; et cette année elle-même, composée de 10 *saros*, est la douzième partie de la grande période de 432,000 ans, ou un mois de la période de renouvellement du ciel planétaire.

CHAPITRE XI

Chronologie des Indiens. Les Septante.

Les Indiens divisaient en dix parties les 4320 années lunaires ou 4180 années solaires qui ont précédé le christianisme. De ces dix parties, ils en attribuaient quatre, c'est-à-dire 1728 années lunaires ou 1676 années solaires, au premier âge du monde, et 6 aux trois âges suivants. Voici l'ordre dans lequel se succédaient ces âges:

			années lunaires.		années solaires.
$\frac{4}{10}$	âge de Satya	=	1728	ou	1676,
$\frac{3}{10}$	» Trita	=	1296	»	1254,
$\frac{2}{10}$	» Dwapa	=	864	»	836,
$\frac{1}{10}$	» Cali	=	432	»	418.
	En tout,		4320	ou	4180.

Ainsi les quatre âges du monde, avec leurs dix sous-divisions, ne sont que des reflets de l'ère sainte de la ré-

demption. Les brahmes supposaient aussi dans leurs calculs que la durée des temps qui ont précédé le déluge était, relativement à la durée des temps qui se sont écoulés jusqu'à l'époque du Messie, comme $\frac{4}{10}$ est à $\frac{6}{10}$, ou comme 2 est à 3. Et c'est en effet le rapport qui existe historiquement entre 1656 et 2526. Ainsi, la sainte période de la rédemption se reflète d'une manière mystérieuse dans les quatre âges du monde et dans leurs dix sous-divisions; et elle ne forme dans son ensemble qu'une seule grande année, dont les quatre saisons ou époques sont comme parallèles aux quatre grands empires de l'antiquité. C'est à la fin de cette année de Dieu, dont chaque jour comprend 4320 jours de la terre, que les Juifs attendaient la venue du Messie. Bien plus, les divisions mêmes de cette sainte période se subdivisent en d'autres périodes prophétiques, qui portent encore dans leurs nombres le caractère des nombres du Messie. En effet, si nous appliquons la division que nous avons donnée plus haut à la période de 1656 ou de 2222 ans qui a précédé le déluge, elle se partage de nouveau en 43200 périodes de 14 jours, ou 140 fois 4320 jours. Et cette division, les Chaldéens l'avaient admise dans leurs calculs. Nous pouvons donc former encore le tableau suivant :

$\frac{1}{10}$ ou	14 fois	4320 j. =	165, $_6$	an. sol. ou	222, $_2$	an. cycl.
$\frac{2}{10}$ »	28 »	4320 » =	331, $_2$	»	444, $_4$	»
$\frac{3}{10}$ »	42 »	4320 » =	496, $_8$	»	666, $_6$	»
$\frac{4}{10}$ »	56 »	4320 » =	662, $_4$	»	888, $_8$	»
Tot.	140 fois	4320 j. =	1656	an. sol. ou	2222	an. cycl.

Mais ces périodes de l'antiquité semblent elles-mêmes

construites sur le modèle de la sainte période de la rédemption. En effet, 1111 années cycliques font 70 fois 4320 jours. D'un autre côté, 70 fois 7 fois ou 490 fois 4320 jours, d'après les nombres radicaux de la prophétie de Daniel, font les 7777 ans de la grande période dont parle Plutarque, qui peut se réduire elle-même à deux fois l'yug indien de Satyja de 1728 ans, et à la sainte période de 4320 ans, ou à 18 fois 432. De plus, dans les années de l'époque antédiluvienne on trouve vingt semaines de 4320 jours, ou 43200 périodes chaldéennes de 14 jours, ou encore 600 fois 1080 jours. Le cycle de Pythagore de 6 fois 35 = 210 jours était aussi compris 2 fois 1440 fois dans cette somme d'années. Or 1440 ans composent la période des Perses connue sous le nom de Sal-Chodai. Chacune de ces semaines de 7 fois 4320 jours formant 85 $\frac{1}{3}$ années lunaires, n'est encore que le reflet de la seconde période de la rédemption, puisque 85 $\frac{1}{3}$ semaines jubilaires se sont écoulées depuis la création d'Adam jusqu'à la venue du Messie. En effet, 4320 + 7 = 30240 jours : et $\frac{30240}{354.3}$ = 85 $\frac{1}{3}$. Les Septante, au lieu d'attribuer 2222 ans à la période antédiluvienne, comme les anciens Chaldéens, lui attribuent 2242 ans. Or celles-ci font à peu près 1672 années solaires. Nous pouvons donc établir encore le tableau suivant :

$\frac{4}{10}$ =	2242	ou	1672
$\frac{3}{10}$ =	1681 $\frac{1}{2}$	»	1254
$\frac{2}{10}$ =	1121	»	836
$\frac{1}{10}$ =	560 $\frac{1}{2}$	»	418

Total 5605 années cycliques ou 4180 années solaires depuis la création jusqu'à Jésus-Christ ; de sorte que nous

retrouvons encore dans ce système la sainte année de la rédemption.

Si nous comptons avec Clément d'Alexandrie 2148 ans jusqu'à la naissance de Sem, c'est-à-dire, d'après lui, jusqu'au déluge, nous pouvons établir la division suivante dans les âges du monde.

Années lunaires.		Années solaires.		Années cycliques.
1728	=	$1676,_{55}$	=	$2249,_{6}$
1296	=	$1257,_{45}$	=	$1687,_{2}$
864	=	$838,_{27}$	=	$1124,_{8}$
432	=	$419,_{14}$	=	$562,_{4}$
4320	=	$4191,_{37}$	=	5624

Ainsi la somme totale de cette triple division des âges donne exactement l'accomplissement de la sainte période. Les 2242 années cycliques des Septante composées de 10 révolutions nodales (de 27 j. 21) ne font que $1670,_{8}$ années solaires. 1728 années lunaires font d'un autre côté 1676 années solaires et $\frac{5}{9}$. Si donc nous prenons ici comme terme moyen 1674, nous avons la division suivante des âges :

$$\frac{4}{10} = 1674$$
$$\frac{3}{10} = 1255\tfrac{1}{2}$$
$$\frac{2}{10} = 837$$
$$\frac{1}{10} = 418\tfrac{1}{2}$$

Somme des âges. . . . 4185 années solaires après la création. Mais 418 $\frac{1}{2}$ années solaires font 432 années lunaires. Or, d'après les talmudistes, c'est précisément ce temps qu'a duré le temple de Salomon et le second temple. Ils donnent donc au sanctuaire du Seigneur une durée

de 2 fois 418 ½ ans, quoiqu'il ait duré plus longtemps. Le nombre 837 a toujours été pour les rabbins un nombre mystérieux et prophétique. Ce nombre, composé de 2 fois 418 ½, ainsi que celui de 864, composé de 2 fois 432, forme, non-seulement dans toute l'antiquité, mais encore chez les peuples de l'Amérique, un nombre mystérieux et sacré. Car ce nombre est la septième ou la quatorzième partie, de même que 42 et 85 ou 7 fois 12 est la 70e ou la 140e partie de la durée du monde de 6000, ou de 12000 ans, admise presque généralement dans la chronologie des anciens peuples.

CHAPITRE XII

Flavius Josèphe et la chronique samaritaine.

Tout dans l'édifice si ingénieux des anciennes chronologies, tout jusqu'aux moindres détails s'appuie sur le nombre sacré 4320. Partout ce nombre nous apparaît comme l'unité fondamentale de tous ces systèmes; et c'est là un signe évident de leur vérité. Les yug indiens sont assurément pour nous une des parties les plus importantes de la science des peuples de l'Orient. Et ce n'est pas sans raison que Dieu a tenu ceux-ci pendant si longtemps séparés du commerce des autres nations. Il voulait par là les forcer, pour ainsi dire, à garder intact le dépôt sacré de cette science mystérieuse des nombres, qu'auraient pu altérer des relations plus intimes avec les peuples de l'Occident. Nous pouvons aujourd'hui, à l'aide de cette science, pénétrer jusqu'au fond des chronologies de l'antiquité, et éta-

blir, à dix années près, l'époque de l'apparition du Messie. Cette division, systématique et prophétique à la fois, des temps qui ont précédé le christianisme nous ouvre un nouveau jour sur l'âge de la terre. Et sur ce point nous rencontrons dans l'historien Josèphe la distinction que nous avons faite si souvent entre les années sacerdotales et les années solaires. Ainsi, à l'entrée de son livre contre Apion (§ I et VIII), il compte 5000 ans depuis le commencement du monde jusqu'à l'édit d'Artaxerxès. Ces années, prises comme années cycliques, donnent exactement 3726 années solaires. Si nous ajoutons à ce nombre les 458 ans qui vont jusqu'à l'ère chrétienne, nous avons un total de 4184 ans, c'est-à-dire 4320 années lunaires de 354 jours.

Dans le dixième livre des *Antiquités judaïques* (ch. VIII, 5), il compte, depuis le déluge jusqu'à la captivité de Babylone, 1950 ans 6 mois et 10 jours. Si nous ajoutons à ce nombre les 1656 ans qui ont précédé le déluge et les 586 ans qui se sont écoulés depuis la captivité jusqu'à Jésus-Christ, la naissance du Sauveur tombe encore à la fin de la sainte période de 4192 années solaires ou 4320 années lunaires. Pilgram, dans son *Calendarium perpetuum*, prenant pour base d'autres données répandues çà et là dans les ouvrages de l'historien juif, attribue à la période qui a précédé le christianisme une durée de 4163 ans, ou 85 semaines jubilaires. La chronique samaritaine procède d'une manière vraiment remarquable dans ses calculs. De la création au déluge elle ne compte que 1307 ans. C'est que, prenant les 1728 ans que les Indiens attribuent au premier âge du monde pour des années cycliques, elle les réduit en années solaires. Elle compte néanmoins, depuis le déluge

jusqu'à la naissance d'Abraham, 942 ans, qui font 912 années solaires, ajoutant ainsi à cette période le nombre d'années qu'elle avait retranché de la période précédente. Mais, comme elle compte ensuite 2176 ans jusqu'à Jésus-Christ, elle place par conséquent la naissance du Sauveur à l'an du monde 4185, ou à la fin de la sainte période de 4320 fois 354 jours.

CHAPITRE XIII

Chronologie prophétique des Juifs. Réduction de leurs ères.

Les Juifs sont dans l'histoire de l'antiquité comme le peuple central de l'univers. Nous pouvons donc conclure d'avance que ce peuple, à qui Dieu avait confié le dépôt de la révélation, aura conservé fidèlement aussi la véritable chronologie. En effet, nous retrouvons chez les Juifs, dans tous les temps et jusqu'à nos jours, ce nombre mystérieux et sacré de 4320. Nous le retrouvons dans toutes ses acceptions et dans ses divisions, et il est pour eux comme la clef qui leur sert à calculer la venue de leur Messie.

Ce qui prouve que les Juifs avaient des notions très-claires et très-précises sur l'époque où devait paraître le Messie, c'est qu'Hillel le Jeune, voyant que cette époque avait dû coïncider avec le temps où vivait son aïeul, raccourcit de 432 ans, ou de 62 semaines d'années, la période de la rédemption, afin de persuader au peuple que le Messie n'était pas encore venu, et qu'il allait bientôt paraître. Et en effet nous voyons surgir 434 ans après Jésus-Christ cet aventurier, Moïse de Crète, qui, se don-

nant aux Juifs comme l'envoyé de Dieu, leur promit de leur faire passer la mer à pied sec, et de les introduire dans la terre promise. Ceux-ci, trop crédules, s'étant jetés après lui dans la mer, s'y noyèrent en grand nombre. Les Juifs pouvaient-ils nous prouver d'une manière plus frappante que le temps des promesses divines s'était accompli en Jésus-Christ et avec lui, et qu'il était le vrai Messie que le monde attendait. Ils comptaient 3761 ans jusqu'au commencement de l'ère chrétienne. Si nous ajoutons à ces 3761 ans le dixième cycle de 432 ans qu'Hillel avait omis à dessein, pour ne pas être forcé de convenir que les temps annoncés par les prophètes s'étaient accomplis en Jésus-Christ, l'apparition du Sauveur, d'après la tradition et la chronologie véritables du peuple juif, tombe dans l'année 4192, ou à la fin de la période prophétique de 4320 années lunaires. Mais si nous prenons les 432 ans omis par Hillel comme 419 ½ années solaires, la venue du Messie tombe dans l'année 4180, qui est précisément clele où les Indiens placent la naissance de Salivahana.

Au reste, la période de 432 ou de 430 ans se retrouve dans toute l'histoire du peuple de Dieu; elle en forme le caractère et le nombre mystérieux, comme l'a déjà remarqué Schubert après Frank. 430 ans se sont écoulés depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, et la moitié de 430 ans depuis la vocation d'Abraham jusqu'au voyage de Jacob en Égypte. La captivité d'Égypte dura 430 ans; c'est le temps que comptent les rabbins depuis la circoncision d'Isaac jusqu'à la première circoncision des enfants d'Israël lorsqu'ils sortirent d'Égypte. 432 ans se sont écoulés depuis la conquête de la terre promise jusqu'au jour où fut posée la première pierre du temple de Salomon. Ce temple dura

432 ans, jusqu'à sa destruction par Nabuchodonosor ; 430 ans se sont écoulés encore depuis que Jérusalem fut prise pour la première fois par ce prince jusqu'à la profanation du temple par Antiochus Épiphane ; et 430 encore depuis la fondation de la nouvelle ville, sous Néhémie, jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Le nombre prophétique aussi de 1290, que nous trouvons dans Ézéchiel (IV, 5) et dans Daniel (XII, 11), comprend aussi trois fois le nombre 430. D'un autre côté, la période de 432 jours s'est écoulée 490 fois, ou bien celle de 4320 jours s'est écoulée 49 fois depuis la fin de la captivité de Babylone jusqu'au Christ. Les 70 semaines de Daniel, qui forment une semaine de la grande année des étoiles fixes, étaient composées de 42 fois 4320 jours. Le peuple juif a subsisté, depuis la conquête de la terre de Chanaan jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus, 3 fois ½ 432 ans ; et c'est aussi le terme que donnent à la venue du Messie les rabbins Chaldai et Abarbanel. C'est exactement le temps de la période connue chez les Perses sous le nom de *Sal-Chodai*. C'est aussi le temps de la période sothiaque ou de phénix connue chez les Égyptiens. Et si nous en croyons l'historien Bérose, c'est le temps qu'a duré l'empire de Babylone et celui de Rome depuis la prise de Troie jusqu'à la chute des empereurs. Le Sohar fait souvent mention des 432 ans après lesquels le roi doit descendre du ciel. C'est là le nombre décimal et prophétique des divisions symboliques de la grande période jubilaire, répondant aux dix divisions des yug indiens, et qui jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ forment un tout de 4320 années lunaires. Et il a fallu plus tard que les Juifs s'aveuglassent volontairement sur le sens de leurs traditions et de leur chronologie pour ne pas recon-

naître, lorsque Jésus-Christ parut sur la terre, que l'époque qui avait été prédite pour la venue du Messie était arrivée. Aussi l'on est saisi d'une terreur involontaire en voyant à Tibériade le dernier sanhédrin, avant de se dissoudre et de disparaître de la scène du monde, consommer par un dernier mensonge la réprobation du peuple juif, et donner la dixième période de cette ère sacrée comme la neuvième, afin de présenter comme futur un événement qu'il savait bien être depuis longtemps accompli. Pour échapper, au contraire, aux calculs des chrétiens, si écrasants pour eux, d'autres Juifs reculaient d'un siècle la naissance du Messie, et prétendaient qu'il avait paru l'an du monde 3671, dans la 50e année du règne des Asmonéens, dans la 4e du règne d'Alexandre Janné, l'an 263 après la construction du second temple.

CHAPITRE XIV

Signification de la période jubilaire de Moïse.

Outre la connaissance des cycles ou des âges, qui lui était commune avec les païens, le peuple juif avait encore reçu de Dieu par Moïse cette promesse : « Le Seigneur « vous enverra un prophète comme moi ; » et avec cette promesse il possédait dans la sainte semaine jubilaire comme une indication du temps où elle devait s'accomplir. C'est avec raison que Bengel dit dans son livre *Ord. temp.*, p. 309 : « La venue de Jésus-Christ est la limite « de tous les temps de l'Écriture. » Déjà le jour lui-même, avec ses divisions en 24 heures, était pour les anciens

comme le reflet, la miniature du grand jour du monde, partagé en trois temps et un demi-temps, depuis la création jusqu'à la rédemption. Le jour ordinaire se compose à peu près de 3 fois $\frac{1}{2}$ sept heures ou de quatre périodes, à savoir les sept heures de la nuit consacrées au repos, puis le matin, le midi et le soir. Chacune de ces trois parties était marquée par un sacrifice particulier. Celui du matin rappelait la première offrande que l'homme avait faite à Dieu sur le seuil du paradis terrestre; celui de midi rappelait l'offrande pacifique de Noé au pied du mont Ararat, et celui du soir, enfin, était le symbole du sacrifice non sanglant que Jésus-Christ devait offrir à son Père dans la dernière cène. D'un autre côté, la semaine composée de sept jours n'était, dans un sens plus élevé, que le double reflet et de la première semaine de la création, se terminant par le sabbat ou le repos, et du sabbat, bien plus sacré encore, de la rédemption du monde.

Partout, au reste, le septième jour nous apparaît comme un jour sabbatique, comme le terme d'une série et le commencement d'une autre. Le septième jour est un jour critique dans les maladies et dans les rapports de température. C'est après une période de sept temps que la plupart des étoiles mobiles ou des planètes changent leur lumière, que les insectes changent de peau, que les oiseaux achèvent de couver leurs œufs, etc. Le nombre nous apparaît comme un nombre sacré dans la mythologie, dans l'histoire, dans la contemplation de la nature chez tous les peuples de l'antiquité, chez les Indiens, les Chaldéens, les Égyptiens et les Juifs, aussi bien que chez les Grecs, les Romains, les Germains et les Celtes.

Après le jour et la semaine, le mois, avec ses quatre

périodes, chacune de sept jours, représentait encore d'une manière symbolique et prophétique à la fois aux peuples de l'antiquité le grand cycle de la rédemption. En Chine, par exemple, dès les temps les plus reculés, l'empereur, au commencement de chaque nouvelle lune, montait dans son observatoire, et, au milieu de cérémonies saintes consacrées par l'usage, célébrait la fin de la période mensuelle qui venait de s'accomplir, et où se reflétait la grande année de Dieu, ou la sainte période dont tous les peuples attendaient le terme avec tant d'impatience. Puis venait l'année, qui rappelait encore les mêmes souvenirs et les mêmes espérances, quoique sous des formes et des symboles différents, selon la diversité des peuples. Chez les anciens Scandinaves, par exemple, et encore aujourd'hui chez les Kamtschadales et d'autres peuples de l'Asie, l'année était divisée en sept mois, dont chacun était composé de 50 jours $\frac{3}{5}$; c'était le nombre des années lunaires dont se composait le jubilé mosaïque. Chez les Juifs, le septième mois rappelait chaque année, avec la fête des Expiations, le souvenir d'une faute passée et l'espérance d'un rédempteur qui devait venir. Puis la fête de Pâques représentait la même idée par un symbole bien plus frappant encore.

Chez les Égyptiens, et en général chez tous les peuples païens, l'année était marquée par des fêtes où ils célébraient un dieu devenu chair et mourant; de sorte que tout rappelait à l'esprit le sacrifice expiatoire que l'Homme-Dieu promis au genre humain devait accomplir par sa mort dans les temps fixés par les décrets divins. C'est pour cela que les prêtres égyptiens célébraient par des cérémonies symboliques le commencement et la fin de chaque

année, comme le faisaient les Étrusques pour le commencement et la fin de chaque siècle. De même que le grand jour des rétributions doit être annoncé à la fin des temps par la voix des trompettes, ainsi la nouvelle lune du mois de thisri, qui était chez les Juifs comme le sabbat de l'année et le commencement des jubilés, était annoncée au son des mêmes instruments. Ainsi la fête des Trompettes, au commencement du septième mois ecclésiastique, ou de la nouvelle année civile, et la voix de ces instruments symboliques, au 50e jour après la Pâque, c'est-à-dire à la Pentecôte, devait rappeler à l'esprit le jour du jugement dernier, ce jour qui doit terminer tous les jubilés et que les anges doivent annoncer au son des trompettes.

Mais la semaine d'années composée de sept ans était un symbole bien plus frappant encore, non-seulement chez les Juifs, mais encore chez les Égyptiens, les Étrusques et les Romains. La période de sept ans est pour notre corps une époque critique; et, d'après Moïse, notre vie se compose à peu près de dix de ces périodes, après lesquelles l'homme, arrivé à l'extrême limite de la vie terrestre, célèbre le sabbat de la mort, qui doit le mettre en possession du repos éternel. La période de sept ans nous est encore indiquée par la nature elle-même comme époque critique dans les variations de l'atmosphère. C'est en effet au bout de cette période que la neige fond ordinairement sur les montagnes d'une hauteur moyenne, que le tulipier porte ses fruits, que certains oiseaux de passage et certains insectes reparaissent. Aussi cette période de retour et de renouvellement pour les rapports climatériques sert à calculer d'avance l'état et les varia-

tions de l'atmosphère. Or le monde physique et le monde moral se tiennent par des liens très-intimes, et se reflètent mutuellement en diverses manières. Il n'est donc pas étonnant que la période septénaire ait, dans l'ordre moral, l'importance que nous lui voyons dans le monde matériel. D'après l'ordre de Dieu lui-même, l'année septénaire était chez les Juifs une année de sabbat et de repos pour la terre, une année de miséricorde, d'indulgence et d'affranchissement pour les hommes. Pendant cette année le sol, sans culture, ne recevait que la rosée et les influences du ciel; pendant cette année aussi les créanciers devaient remettre à leurs débiteurs ce qu'ils leur avaient prêté. La septième génération avait aussi une importance spéciale dans la généalogie des Juifs. Ainsi Hénoch était le septième patriarche depuis Adam, Moïse le septième depuis Abraham, Phinéas le septième depuis Jacob, comme le remarquent les rabbins; et dans la vie de l'homme le septième âge jouissait auprès d'eux d'une considération toute spéciale.

Mais un jubilé plus important encore et par ses résultats, et par le sens qu'il contenait, revenait chez les Juifs après 49 ans.

Après dix lustres, en effet, ou 7 fois 7 ans, les Juifs célébraient un jubilé et un sabbat plus solennel encore que tous les autres. Tous les esclaves obtenaient en cette année leur liberté, sans égard au temps pendant lequel ils avaient servi, et toutes les propriétés devaient retourner à leurs anciens maîtres. C'était l'image du grand jubilé de la rédemption, où le genre humain tout entier devait être délivré de la servitude du péché, et se réconcilier avec Dieu. Le cycle jubilaire, donné par Dieu lui-

même à Moïse, renferme donc, avec le mystère de la venue du Messie, la racine de tous les systèmes chronologiques de l'antiquité. Mais ce que Dieu avait déjà révélé de ce mystère aux anciens patriarches avait été conservé plus ou moins fidèlement par les peuples des temps primitifs; et c'est ainsi que nous pouvons, à l'aide de leurs traditions et de leurs calculs, connaître d'une manière plus ou moins exacte l'âge du monde et la période de la rédemption.

600 révolutions synodiques lunaires composaient ce jubilé, et le commencement de la 700ᵉ tombait précisément au milieu de l'année sainte ou jubilaire dans le 7ᵉ mois, au jour de la fête des Expiations.

C'était aussi après 7 fois 700 ans que devait paraître l'oint du Seigneur. Si nous en croyons l'historien Josèphe, les patriarches qui ont vécu avant le déluge connaissaient déjà la période de 600 ans, ou, en d'autres termes, la période intercalaire de 120 ans, qui est contenue cinq fois dans la première. 4200 ans comprennent deux fois 84 périodes égyptiennes connues sous le nom d'Apis. La septième partie de cette période, c'est-à-dire 600 ans, prise pour une semaine, comprend 7 fois environ 85 ans $\frac{5}{7}$; et c'est là précisément la somme des jubilés qui devaient s'écouler jusqu'à l'accomplissement de la période du Messie. Or 70 semaines de 85 ans $\frac{5}{7}$ formaient la sainte période de 6000 ans, sacrée pour toute l'antiquité.

Schubert a fait remarquer l'importance de la période de 600 ans dans l'histoire universelle des peuples, comme époque de crise, de justice et de rétribution. La captivité en Égypte commence 3 fois 600 ans avant Jésus-Christ. La fleur de la nation égyptienne et phénicienne tombe

1200 ans avant Jésus-Christ. 600 avant Jésus-Christ a lieu, sous Nabuchodonosor, la captivité de Babylone après la mort de Zacharie, fils de Joïadas. Mahomet règne 600 ans après Jésus-Christ, et 600 ans plus tard encore paraît Gengiskan. L'empire des Juifs, depuis Saül, son premier roi, jusqu'à la dernière ruine de Jérusalem, dura 1200 ans. Il en fut de même de l'empire romain ; et cette durée semblait avoir été présagée à Romulus par les douze vautours du destin. L'empire grec dura le même espace de temps. Genséric vengea Carthage 600 ans après la ruine de cette ville. Les Anglo-Saxons furent vaincus par les Normands 600 ans après avoir vaincu les Bretons. Les Hongrois vengèrent sur les Allemands l'empire romain 600 ans après qu'il eut été détruit par ces derniers; et 600 ans après les Turcs firent la même chose à l'égard des Hongrois. Enfin 3 fois 600 ans après Jésus-Christ, Napoléon apparut sur la scène.

Ainsi, dans l'antiquité les semaines de jours et d'années et les semaines jubilaires avec leur sabbat solennel n'étaient que des indications de la grande période de la rédemption et de son année jubilaire. Et cette période elle-même n'est, comme nous le verrons plus tard, qu'un seul jour de ce grand jubilé plus élevé et plus vaste encore, dans lequel le système solaire et planétaire tout entier fêtera son renouvellement.

CHAPITRE XV

Promesse du Rédempteur après quatre-vingt-cinq jubilés.

La vérité était presque toujours présentée aux anciens sous la forme de symboles ou d'images. C'est pour cela que les Juifs ne dédaignaient point d'appuyer sur les symboles leurs calculs chronologiques. Ainsi, on lit dans le livre intitulé *Schemoth rabba*, qui n'est qu'un commentaire sur l'Exode : « La venue du Messie doit avoir lieu « dans la trentième génération depuis Abraham. L'Écri- « ture dit que le juste fleurira dans son temps, et qu'il y « aura une grande paix jusqu'à ce qu'il n'y ait plus au- « cune lune. Avant que Dieu ait tiré d'Égypte les enfants « d'Israël, il leur a fait entendre dans les paroles de « l'Exode (ch. XII, v. 2) que le royaume ne viendrait à « eux qu'après trente générations ; car il est écrit : Cette « lune doit être le commencement des mois. Un mois a « trente jours, et votre royaume doit venir après trente « âges d'hommes. La lune commence à paraître au pre- « mier jour de nisan, et éclaire tous les lieux jusqu'au « quinzième jour. A partir de ce jour, sa lumière décroît « jusqu'au trentième, et on ne la voit plus. Ainsi les « Israélites ont eu quinze générations d'Abraham à Salo- « mon. Avec Salomon est venu le temps de la pleine « lune ; mais celle-ci a commencé à décroître le jour où « l'on arracha les yeux à Sédécias. »

Le premier quartier de ce grand mois, dont chaque jour est une génération d'hommes, tombe donc au temps de Moïse ou à la sortie d'Égypte. Le dernier quartier com-

mence à la captivité de Babylone, et va jusqu'au temps du Messie, où la lune croît de nouveau. Ce calcul nous conduit évidemment à Jésus-Christ, et saint Matthieu semble y avoir eu égard lorsqu'il partage la généalogie de Jésus-Christ en 4 fois 14 générations, qui remplissent tout le temps qu'ont duré les quatre grands empires jusqu'au sabbat de la rédemption. Quatorze grands prêtres ont aussi exercé le souverain pontificat, depuis Aaron jusqu'à Azarias, contemporain de David.

Il est remarquable que les païens eux-mêmes ont entrevu le sens profond de cette série et de ce nombre de générations, comme nous pouvons le conclure du *Prométhée* d'Eschyle, v. 886. Là, en effet, Prométhée, le fils de la terre, l'homme primitif, le représentant de l'humanité; Prométhée enchaîné sur le Caucase, cette première patrie du genre humain, reçoit la promesse que son libérateur sortira de Jos, c'est-à-dire d'Iva ou Eva, et, paraissant à la quatorzième génération, l'arrachera aux souffrances de toute sorte qui l'accablent. Ce libérateur parut, d'après la mythologie, dans la personne d'Hercule, ce sauveur, ce messie du monde païen, qui tua le vautour, brisa les liens de Prométhée, et le réconcilia avec son père irrité. Hésiode (fragm. 31) nous présente Prométhée comme le père de Deucalion, dont le nom, composé de *deukos gleukos*, *vin doux*, nous le fait reconnaître évidemment pour Noé, qui planta la vigne, et qui fut la seconde tige du genre humain. C'est dans cet esprit que les Pères de l'Église et dans ces derniers temps encore Hugo Grotius expliquent la parabole des vignerons, que Jésus proposa à Capharnaüm après avoir converti l'officier païen. D'après cette interprétation, la première heure où sortit le père

de famille signifie le premier âge du monde, ou la vocation d'Hénoch et de Noé. Vers la troisième heure, Dieu appelle Abraham; et vers la sixième heure de l'ancienne alliance il appelle Moïse le législateur. Au déclin du jour de l'antiquité, il parle aux prophètes, et vers la onzième heure enfin il appelle les païens. Après ce dernier appel du père de famille, la fin des temps ne doit plus beaucoup tarder.

Cette interprétation mystique avait un sens réel et profond pour l'antiquité, accoutumée à se représenter les choses sous des images ou des symboles. Mais une fois que les temps furent accomplis, le sens de ces symboles s'altéra peu à peu, et finit par se perdre entièrement. Cependant le peuple de Dieu avait une image bien plus sensible et plus vive encore de la grande période du Messie dans le cycle de 49 ans établi par Moïse. La somme des périodes jubilaires qui devaient s'écouler jusqu'à la plénitude des temps était pour les Juifs une tradition qui leur était venue des écoles fondées par les prophètes. Et Daniel annonçait encore que dix jubilés s'écouleraient jusqu'à la mort du Messie. Le traité talmudique du *sanhédrin* a consigné lui-même cette ancienne tradition lorsqu'il dit, fol 97, 2 : « Élie a déclaré au R. Jehuda, frère du pieux « Raff Salla, que ce monde ne durerait pas moins de 85 « jubilés, et que dans la dernière semaine jubilaire, c'est-« à-dire dans la 86e, paraîtrait le fils de David. »

Mais comme la rédemption avait déjà commencé immédiatement après la première chute avec la promesse d'un rédempteur, et qu'elle a été consommée avec le crucifiement sur le Calvaire, les 84 périodes jubilaires qui se sont écoulées entre ces deux époques ont été considérées

par les anciens, dans leurs mythologies, comme l'âge du Dieu sauveur lui-même. Et nous trouvons une reflet de ce mythe dans les légendes indiennes, qui font vivre 84 ans sur la terre Salivahana, aussi bien que Vicramaditya et le Buddha des Birmans. D'après les livres sacrés du destin des anciens Étrusques, la vie humaine se compose, en général, de douze semaines d'années, ou de sept fois douze ans, c'est-à-dire de 84 ans, qui équivalent à 112 années de 9 mois, ou à un siècle étrusque de 110 années solaires. Or la période de 111 années de 10 mois, ou de 84 années ordinaires, forme une semaine de la sainte période de 4320 années lunaires, comme aussi une année d'Uranus, la planète la plus éloignée de tout notre système solaire. Enfin, 12 fois 84 forment le cycle de 1000 ans environ, sacré pour l'Orient. Ainsi tous les nombres saints et mystérieux se croisent ici, et nous pouvons y lire en langage hiéroglyphique des grandes périodes de l'histoire de la nature et du monde. C'est aussi par une mystérieuse analogie que le peuple juif a eu autant de grands prêtres qu'il s'est écoulé de jubilés jusqu'à l'apparition du Pontife céleste. Enfin, la construction du second temple, commencée par Hérode, dura aussi 84 ans.

Cette prophétie de 86 jubilés, rapprochée des 70 semaines de la prophétie de Daniel, nous explique comment, un demi-siècle avant le Christ, Néhémie, docteur juif, pouvait prédire au peuple de Dieu que le Messie ne tarderait pas désormais plus de sept années sabbatiques, c'est-à-dire plus d'une période jubilaire. Aussi, lorsque Jésus parut à la fin de cette époque, et qu'il proclama la loi nouvelle, les Juifs ne lui objectèrent point que le temps

où le Messie devait paraître n'était pas encore venu. Ils se pressèrent, au contraire, de se déclarer hautement comme Messie, et de se mettre sous ce nom à la tête de la nation. Bien plus, ils tenaient déjà Jean-Baptiste pour le Messie contre le gré même de ce prophète. C'est en vain qu'on objecterait qu'à partir du second temple les Juifs ne connaissaient plus les jubilés de Moïse. Il est vrai qu'ils ne les célébraient plus comme ils le faisaient autrefois; mais ils les comptaient encore, et ils ne cessèrent de le faire qu'après la ruine de Jérusalem; c'est ce que nous indiquent ces paroles qu'ils adressent à Notre-Seigneur en saint Jean, chap. VIII, v. 57 : « Vous n'avez pas encore 50 ans, et « vous prétendez avoir vu Abraham ? » Ils voulaient dire : Vous n'avez pas encore vécu une semaine jubilaire, et pourtant nous en comptons plus de 42 depuis Abraham. Abraham, en effet, occupe le milieu de la sainte période de la rédemption. 42 semaines jubilaires se sont écoulées depuis la création jusqu'au milieu de sa vie, et 42 autres depuis ce moment jusqu'à Jésus-Christ. La construction du temple par Hérode avait commencé précisément une semaine jubilaire avant la mort du Sauveur, la même année où Marie était venue au monde.

CHAPITRE XVI

Illusions des Juifs dans leur dernière guerre et dans leurs calculs à l'égard du Messie.

Les Juifs, voyant que le terme des 70 semaines de Daniel était passé sans que la prophétie à laquelle elles avaient

rapport fût accomplie, crurent se tirer d'embarras en datant le commencement de ces semaines de l'époque où le peuple de Dieu sortit pour la dernière fois de Babylone sous la conduite de Néhémie. Theudas, mettant à profit cette erreur, se présenta comme le Messie, et entraîna le peuple dans son parti. Pour conserver les 85 jubilés de la prophétie, ils donnèrent à ces périodes jubilaires 50 années pleines, comme le font depuis ce temps les rabbins; tandis que sept semaines d'années ne font que 49 années solaires ou 50 $\frac{1}{2}$ années lunaires. Ce calcul reculait l'accomplissement de la prophétie jusqu'à l'an 4250. Or 4250 années de 360 jours font 4320 années lunaires; et c'est aussi dans l'année 4250 que les Indiens font naître leur Chrishna. Les Juifs prolongèrent donc la période de l'attente jusqu'à la ruine de Jérusalem. C'est cette espérance trompeuse qui les porta à se révolter contre les Romains, et qui fut ainsi cause de leur perte. L'historien Josèphe, Tacite, Suétone et Dion Cassius rapportent qu'une prophétie répandue dans tout l'Orient annonçait pour cette époque l'apparition d'un conquérant qui devait sortir de la Judée, et soumettre à sa puissance l'univers entier. Et Josèphe, par une sorte d'ironie dont il n'avait pas sans doute la conscience, ose bien appliquer cette prophétie, qui flattait si doucement l'orgueil des Juifs, à Vespasien, qui les priva pour jamais de leur nationalité, et que les Romains saluèrent alors comme le dieu de la paix promis au monde depuis longtemps.

Le libérateur que les Juifs attendaient l'an du monde 4250, ou après 85 jubilés, n'était point venu, et le peuple d'Israël avait disparu de la scène du monde. Mais ce qui restait de cette malheureuse nation était tellement per-

suadé que le dernier terme de l'attente était arrivé, que la plupart finirent par croire que le Messie avait paru réellement à l'époque de la ruine de Jérusalem, qu'il était né à Bethléem le jour même de la destruction du temple, mais que, par des motifs secrets, il était resté jusqu'à ce jour caché et ignoré. Et cette tradition fut consignée dans le *Talmud* et dans les autres écrits des rabbins. Déjà Justin le Martyr, le plus ancien Père de l'Église, dans son dialogue avec le juif Triphon, fait mention de cette tradition d'après laquelle le Messie devait rester caché jusqu'à ce qu'il eût été oint par Élie. Les commentaires juifs sur Daniel, chap. XII, v. 11; le *Midrasch Ruth rabba*, folio 41, et le *Bamnidbar rabba*, sect. 2, fol. 211, fixent à 45 ans le temps de sa retraite, d'autres à 40 ou à 80. Les Juifs croyaient aussi de Jésus qu'il se retirerait chez les païens, et le Sauveur avertit ses disciples de ne point croire à ceux qui leur diront : *Le Christ est ici, ou, Il est là*, et de ne point aller le chercher dans le désert. (*Saint Matthieu*, XXIX, 26.) Le traité du *Sanhédrin*, chap. Chelek, folio 98, se demande où est le Messie pendant tout ce temps; et il répond qu'il a été enlevé dans le paradis, soit qu'il y reste enchaîné et contraint de différer sa venue, soit qu'il demeure sous les portes de Rome, exerçant les œuvres de bienfaisance et de miséricorde, guérissant les malades et consolant les opprimés, et toujours occupé d'une seule chose, à savoir, de se tenir prêt quand le temps de sauver Israël sera venu. Jonathan, le paraphraste chaldéen, interprétant ces paroles d'Isaïe, chap. LXVI, v. 7 : *Avant que ses douleurs viennent, elle a enfanté un fils*, dit : « Elle sera « sauvée dans l'extrémité de la misère, et le Roi-Messie « sera manifesté avant les douleurs de l'enfantement. »

Déjà, du temps de Jésus, le peuple était persuadé que lorsque le Messie viendrait le temple ne tarderait pas à être détruit. Cette tradition de l'ancienne synagogue s'est conservée très-longtemps encore. Ainsi Abèn Esra dit en commentant *Isaïe*, chap. LII, v. 13 : « Beaucoup de doc-« teurs de la loi ont appliqué ces paroles au Messie, parce « que nos ancêtres, d'heureuse mémoire, ont dit que le « Messie naîtrait le jour où le sanctuaire serait détruit. » Et nous lisons encore dans le *Nezach Israël*, chap. LX, fol. 57, 3 : « Le Messie est venu au monde au temps de la « ruine du temple. »

Les 85 semaines jubilaires, formant 4250 ans, étaient accomplies : la ville sainte n'était plus qu'un monceau de ruines; et les vainqueurs avaient promené la charrue sur la montagne du temple; et pourtant le Messie n'avait point encore paru. Tous croyaient qu'il était né, mais qu'il devait encore rester caché 40 ans, ce qui conduisait à l'an 4290. 85 jubilés de 50 ½ années lunaires donnaient l'an du monde 4292 comme époque de la rédemption d'Israël. Bien mieux encore, 4 périodes jubilaires des Perses, de 1440 ans chacune, formant un tout de 5760 années cycliques, faisaient 4292 années solaires, c'est-à-dire le nombre d'années prédites par les prophéties. Mais pendant que l'historien Josèphe compte jusqu'au temps de Jésus-Christ 4163 ans ou 85 semaines jubilaires, qui font 4291 années lunaires, les Juifs prenaient ces années pour des années solaires; il n'est donc pas étonnant qu'en cette année-là l'espérance du Messie se soit ranimée de nouveau chez eux. Aussi trouvons-nous dans le traité du *Sanhédrin*, XCVII, 2, comme une tradition des temps passés, le récit suivant : « Parmi le butin que firent les Ro-

« mains, *ou, comme on lit ailleurs*, parmi les trésors du « roi des Perses se trouve un manuscrit en langue hé« braïque, mais écrit en caractères syriaques, où on lit « que l'an du monde 4291 les guerres du dragon et celles « de Gog et de Magog seraient terminées. Puis il ajoute : « Ce qui vient après, ce sont les jours du Messie. Cepen« dant Dieu ne renouvellera pas le monde avant 7000 « ans. » Le démon, qui, depuis le commencement de l'histoire, est occupé à tromper le genre humain, ne tarda pas à tirer profit des illusions du peuple juif en lui suscitant un faux messie. Car avant la fin de l'an 138 de notre ère, et de la troisième grande période caniculaire des Égyptiens, qui était pour tous les peuples une époque mémorable, Barcochéba parut, se donnant pour le Messie promis, et entraîna dans sa ruine tous ses partisans.

Les Juifs avaient donc encore été trompés cette fois. Mais comme l'homme se berce volontiers d'illusions, et sacrifie difficilement les espérances qui flattent son orgueil, les Juifs, fermant davantage les yeux à la lumière, retranchèrent 432 ans aux temps écoulés. Cette mesure fut accomplie l'an 358 après Jésus-Christ par le sanhédrin de Tibériade, sous la présidence du dernier Hillel, comme nous l'avons vu plus haut. De cette façon la naissance de Jésus-Christ tombait dans l'année solaire 3762, ou dans l'année lunaire 3888. Or c'est là précisément la somme des trois premiers âges ou yug (1728 + 1296 + 864 = 3888), à la fin desquels les Indiens font paraître aussi leur dieu sauveur. Mais cette mesure porta bientôt ses fruits. De même, en effet, que Barcochéba, profitant de l'attente des Juifs, s'était donné comme le Messie l'an 3888 de leur nouvelle ère, ainsi, à la fin de la période de 4191

ans, ou 434 ans après Jésus-Christ, il se trouva un nouvel imposteur, Crétois d'origine, qui, se présentant au peuple juif comme un nouveau Moïse, le trompa une fois encore, et le rendit la risée de toutes les nations.

Cependant cette cruelle expérience ne put détromper ce peuple endurci. Dans son aveuglement, il se proposa encore un nouveau terme pour ses espérances. Il se persuada que le Messie devait être né à la fin de la sainte période de 4230 années lunaires ou de 4191 années solaires, comme cela était effectivement arrivé en la personne de Jésus-Christ, et qu'il resterait encore caché pendant 40 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'an 4231. Or 4191 ans de 365 jours ¼ font 4231 années anciennes de 360 jours. Nous lisons donc dans le traité *Avoda sara*, fol. 9, 2 : « Voici la sentence du R. Chanina : Si un homme, 400 « ans après la ruine du temple (c'est-à-dire 470 ans après « Jésus-Christ), te dit : Achète pour un denier un champ « qui en vaut 1000, ne le fais pas. » Raschi ajoute : « Car c'est là le dernier terme de la rédemption par le « Messie ; c'est alors que tu seras reconduit à la sainte « montagne, dans l'héritage de tes pères. Pourquoi don« nerais-tu ton denier ? » Un autre docteur talmudique s'exprime avec la même énergie dans la *Mischna* : « Si, « après l'an du monde 4231, quelqu'un t'offre pour un « denier un champ qui en vaut 1000, ne l'achète pas. » Lorsque enfin cette dernière période du Messie fut écoulée, les Juifs clairvoyants ne purent se cacher désormais que de nouveaux calculs et de nouvelles réductions auraient les mêmes résultats que les premiers. Aussi le Talmud, qui fut composé peu de temps après cette époque, avoue déjà avec une froide résignation que tous les termes sont

passés. Lea rabbins Saadia Gaon, Kimchi, Jarchi et Abarbanel, les plus illustres docteurs en Israël, ainsi que l'auteur du *Sohar chadasch*, font le même aveu.

Cependant, pour expliquer le retard du Messie, ils donnèrent pour prétexte les péchés du peuple. C'était rendre sa venue illusoire, et faire dépendre les décrets divins de la volonté humaine. Les talmudistes le sentirent bien : c'est pour cela qu'ils maudissent tous ceux qui oseraient calculer le temps de la venue du Messie ; et c'est là l'argument le plus terrible contre eux-mêmes. En effet, leur malédiction n'est pas adressée à ceux qui l'attendent encore ; car il n'est pas un seul rabbin un peu célèbre qui n'ait compté dans l'avenir les jours où il apparaîtrait ; mais elle frappe tous ceux qui déclareraient la période de l'attente fermée pour toujours, et qui donneraient le temps où le Christ a vécu comme l'époque annoncée par les prophéties. C'est pour cela qu'on lit dans le Talmud : « Crève le ventre de ceux qui comptent le temps du Mes-« sie. » On lit dans Maimonides (*Iggereth hatteman*, fol. 125, 4) : « Daniel, il est vrai, nous a découvert la profon-« deur de la science du temps; mais comme le temps reste « caché pour nous, les sages, bénie soit leur mémoire, « nous ont défendu de calculer la venue du Messie, parce « que le petit peuple en prend occasion de scandale, voyant « que les temps sont venus, et que le Messie n'a pas encore « paru. C'est pour cela que les sages disent : Périssent « ceux qui comptent les temps, parce qu'ils scandalisent « le peuple, et ils ont prié Dieu de les faire mourir et de « réduire à néant tous leurs calculs. » Le Talmud, après s'être demandé quand viendra le Messie, répond avec une sorte d'ironie : « Aujourd'hui ; car n'est-il pas écrit : Au-

« jourd'hui même, si vous entendez sa voix, n'endurcis-
« sez pas vos cœurs. »

Quel triste espoir, qui ne laisse plus rien à espérer! Quelle religion vieillie et abandonnée que celle qui est obligée de se défendre en maudissant ceux qui tirent de ses livres sacrés les conséquences qu'ils renferment! Les 4000 ans après la création du monde, au bout desquels le Messie devait paraître, sont passés depuis longtemps. Le quatrième empire qu'avait vu Daniel, l'empire romain, devait d'abord s'étendre sur toute la terre. C'était là le prélude de l'apparition du Sauveur. Depuis combien de temps déjà cette époque est-elle écoulée! Les Juifs eux-mêmes sont forcés de convenir que cette prophétie relative à l'empire romain n'a jamais été accomplie d'une manière aussi frappante que sous Auguste, au temps même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car nous lisons dans le *Scheveth Jehuda*, fol. II, 1, qu'alors les Romains ont régné jusqu'aux confins de l'univers. Les prophéties devaient s'accomplir au moment où le sceptre sortirait de Juda, où il n'y aurait plus de juges en Israël. Or voici déjà 1800 ans que ce fait s'est produit. Les rabbins ont prétendu souvent qu'ils pouvaient démontrer par la Bible que dans l'Ancien Testament tout entier il n'y avait pas un seul texte qui se rapportât à Jésus-Christ. C'est là une prétention orgueilleuse et futile à la fois, et que n'admettraient certainement pas ceux qui regardent Jésus-Christ comme un mythe, puisqu'ils croient prouver, au contraire, que sa vie a été composée après coup des différents passages de l'Écriture et des prophètes qui se rapportaient au Messie.

Il nous est facile, au reste, de démontrer aux Juifs par

leurs propres écrits, par ceux même qui sont les plus hostiles au christianisme, comme le Talmud, que le Messie promis à leurs pères a dû naître avant la ruine de Jérusalem. Nous pouvons leur opposer les preuves les plus fortes, des preuves mathématiques et astronomiques, et convaincre quiconque n'a pas fermé son cœur à la vérité que le Messie devait venir précisément à l'époque où Jésus-Christ a paru, et que par conséquent lui seul est le vrai Fils de Dieu et le Sauveur du monde. Ils ne peuvent se défendre contre ces témoignages accablants qu'en nous accusant, nous chrétiens, de ne pas comprendre leurs Écritures, ou bien en effaçant les livres de Moïse et des prophètes, et en admettant, comme les Juifs modernes civilisés, un Messie invisible et impersonnel, semblable à l'Église invisible des protestants, et en proclamant que le vrai Messie, c'est l'émancipation du monde, c'est-à-dire au fond Jupiter Mammon. Voilà donc tout ce qui leur reste de leurs livres sacrés et de leurs saintes traditions. Cette auréole de gloire qui entourait la personne du futur Messie, tout ce qui avait inspiré les patriarches, tout ce qu'avaient prédit les prophètes n'était qu'une illusion, qu'une fausse manière de comprendre l'avenir, que chacun cherchait à peindre des plus belles couleurs.

Ainsi, le judaïsme, qui présentait encore dans ses débris une certaine grandeur, n'est aujourd'hui qu'une ruine qui ne parle plus à l'esprit ni au cœur. Chaque page de leurs livres saints témoigne de leur endurcissement. Nous ne devons pas nous étonner que les rabbins continuent toujours leurs calculs prophétiques, et cherchent à déterminer par des chiffres sans nombre et qui n'ont plus aucune valeur la venue de celui qui a paru depuis

longtemps. Ils ne font en cela qu'accomplir, et dans leurs personnes, et dans la nation juive tout entière, cette prophétie de Jésus-Christ en saint Matthieu (ch. XXIV, v. 24) : « Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, « qui tromperont beaucoup de monde; ils vous diront « alors : Le Christ est ici, ou; Il est là; il est dans le désert « ou dans la retraite. »

Au reste, leurs calculs eux-mêmes sont pleins d'instructions relativement à l'époque où devait paraître le Messie. Trois grandes années de Dieu ou *Sal chodai* des Perses, en tout 4320 années lunaires, s'étaient écoulées jusqu'à la naissance du Sauveur. Le célèbre R. Chasdai annonce qu'il s'écoulera encore un quatrième cycle caniculaire de 1461 ans, c'est-à-dire de 3 fois ½ 432 années lunaires, depuis l'apparition de Jésus jusqu'à la plénitude des temps. Abarbanel, au contraire, compte la même période depuis la ruine de Jérusalem jusqu'au temps de la réforme. D'après une autre prophétie, 85 jubilés, c'est-à-dire 4165 années solaires, ou 4291 années lunaires, devaient s'écouler jusqu'à la dernière semaine jubilaire de la rédemption. Ces années, réduites en années solaires dans la nouvelle ère des Juifs, reculaient l'apparition du Messie jusqu'à l'an 531 après Jésus-Christ. A cette époque, en effet, il se trouva un faux Messie, à savoir ce Julien sous lequel les Juifs de la Palestine secouèrent pour un temps le joug des Romains. Mais cette époque s'étant écoulée comme les autres sans résultats pour eux, les rabbins reculèrent encore de 1000 ans la venue du Sauveur promis, c'est-à-dire jusqu'à l'an 5291 ou 1531 après Jésus-Christ, précisément à l'époque de la prétendue réforme. Nous lisons dans le célèbre Abarbanel (*Majene has-*

chua, fol. 81, 1) : « Le monde de la captivité finira l'an « 5291 après la création. » Il avait dans un autre endroit désigné l'an 5924. L'an 1534 après Jésus-Christ, en effet, un aventurier espagnol, David Mosès, se donna pour le Messie.

Le R. Bechai, au contraire, s'en tenant aux années solaires, dont l'historien Josèphe compte 4163 jusqu'à Jésus-Christ, allongea de 1000 ans cette époque de l'attente; tandis que le R. Nechonia, dans son livre *Hachana*, renvoie les Juifs de 1250 à 5250. D'autres rabbins, comme Vital dans le livre *Ez. Chajim*, place dans l'année 1574 après Jésus-Christ le dernier terme de l'attente. Or il est remarquable qu'en l'an 1572 de notre ère parut en Orient Isaac Luria, le plus grand des cabalistes depuis Simon ben Jochai, qui se donna pour le Messie, et fut reconnu pour tel par les Juifs de ces contrées. Dernièrement encore, en 1840, ou l'an du monde 5600, ils attendaient leur Messie, trompés par une prophétie du *Sohar*. Ainsi, à mesure que les siècles s'accumulent les uns sur les autres, les Juifs, fidèles à leur tactique et constants dans leur aveuglement, attendent celui qui est déjà venu sans se déconcerter jamais.

CHAPITRE XVII

Apparition des peuples du Nord. Légende de Sigfried, Wolfdieetrich et Charlemagne.

Les cabalistes juifs, de même que tous les peuples de l'Orient, pour qui le grand jour du christianisme ne s'était

point encore levé, restèrent attachés aux symboles et aux figures que Dieu avait donnés aux temps primitifs, et qui devaient cesser avec Celui qu'ils représentaient. Bien plus, le monde entier était si persuadé que les temps étaient accomplis, que tous les peuples s'ébranlèrent, comme poussés par un instinct mystérieux et divin. Vers l'an 598 avant Jésus-Christ, pendant que les Indiens anticipant les temps saluaient leur sauveur dans la personne de Buddha, et célébraient la fin de la sainte période de 4180 années solaires, ou 4320 années lunaires, les Celtes du Nord se mirent aussi en mouvement, et, semblables à des abeilles, partirent des Gaules sous la conduite de Bellovèse et de Sigovèse, ou de ce Sigurd célèbre dans les mythes celtiques; et ils arrivèrent, les uns à la ville sainte du sud, c'est-à-dire à Rome, les autres à la ville de Delphes, non moins sacrée dans l'antiquité. Déjà depuis longtemps, comme nous l'apprend Diodore, les Celtes hyperboréens avaient envoyé par des vierges consacrées aux dieux des présents à l'Apollon de Delphes, qui devait, disait-on, paraître tous les dix-neuf ans. Et l'on voit encore aujourd'hui dans le pays de Wales, cette vieille patrie des Bretons, sur le sommet des montagnes, dans le district de Gwy-Dywyfchi, les pierres appelées Meini Kyvrivol, c'est-à-dire pierres du calcul compensé. C'est un temple soutenu par dix-neuf piliers, et qui prouve que les druides gaëliques connaissaient, avant les Grecs peut-être, cette chronologie sacrée. Mais cette fois les Celtes accouraient par essaims pour trouver le Dieu. Repoussés de son sanctuaire, ils se dirigèrent du côté de l'antique Byzance, et pénétrèrent jusque dans l'Asie Mineure; car ils savaient que le Dieu devait naître en Orient dans cette

antique contrée du paradis, d'où leurs ancêtres étaient partis près de 2000 ans auparavant. Ils arrivèrent ainsi dans la Galatie, poussés par un instinct semblable à celui qui entraina plus tard les croisés vers la terre sainte. Mais ici ils rencontrèrent bientôt le christianisme, et nous avons encore l'épître que leur écrivit l'Apôtre des gentils.

L'ébranlement qui avait commencé dans le pays de Galles, longtemps avant l'époque où devaient s'accomplir les promesses, recommença bien plus puissant encore vers l'an 60 avant Jésus-Christ, lorsque l'époque sacrée de 1182 ans finissait avec le troisième cycle caniculaire des Égyptiens, au temps même où une nouvelle ère commençait dans les Indes avec l'apparition de Vicramaditya. Une grande réforme partagea le druidisme, et divisa l'ancienne noblesse, ou les clans, et les prêtres druidiques. Les premiers avaient à leur tête le peuple des Éduens: les autres étaient soutenus par les Séquaniens et les Avernes. Les Gaules formèrent deux partis, dont le premier fut protégé par les Romains, tandis que le second fut secouru par les peuples germaniques. L'épée de César termina enfin la lutte, l'an 56 avant Jésus-Christ. Plus d'un million de Gaulois périrent sur les champs de bataille, à peu près comme les Juifs périrent plus tard pour avoir mal compris leurs prophéties. Le druidisme penchait aussi vers sa ruine à l'époque de Jésus-Christ dans les iles sacrées des Bretons. Tout le monde reconnaissait que le cycle des temps, avec lequel la mythologie de ces peuples était intimement liée, avait atteint son dernier terme, et que l'époque où, selon les prophéties, les dieux devaient paraître sur la terre était enfin arrivée. La reli-

gion dut donc subir encore une nouvelle réforme. Les anciens dieux pâlirent et s'effacèrent peu à peu; et le ciel, devenu vide, fut peuplé de héros ou de demi-dieux, comme Fingal et Treunmor.

Des révolutions semblables s'accomplirent dans le nord germanique au temps de Marius, pendant que l'assemblée des prêtres étrusques annonçait la fin du huitième jour du monde composé de 540 ans: période fameuse et sacrée dans l'antiquité païenne, pour qui elle tenait lieu en quelque sorte du cycle jubilaire donné par Dieu au peuple juif. Les Cimbres germaniques et les Teutons, les Nibelungen du Nord, se précipitèrent vers la glorieuse capitale du monde. Ce n'était pas seulement la soif du butin qui les emportait : un instinct supérieur les poussait, quoique les écrivains de l'époque ne nous parlent point des motifs spirituels qui les guidaient. D'anciennes légendes des peuples du Nord nous racontent que des récits merveilleux leur étaient arrivés du fond de l'Orient sur la naissance d'un Asir ou dieu des Ases, et que Gylfe, le Guelfe de la mythologie, fut envoyé pour s'assurer de la vérité de ces bruits : et l'Edda s'étend longuement sur cette ambassade. Mais après que les peuples du Nord eurent attendu patiemment pendant quelque temps l'accomplissement de l'ancienne parole qui, selon les prophéties de leurs *vola* ou voyants et de leurs sibylles, touchait à son terme, les nouveaux ases prirent les noms des anciens, c'est-à-dire ils réformèrent l'ancienne religion, et fondèrent un nouveau culte.

Ces nouveaux ases qui prirent la place de l'ancien Odin ou Wodan, et exercèrent avec l'épée, à la manière des héros, les fonctions de sauveur et de libérateur, sont

principalement Sigfrid et Wolfdiectrich, célèbres, le premier dans la basse, et le second dans la haute Allemagne. Aussi les poëmes héroïques parlent d'eux de la même manière que les anciennes mythologies parlent de leurs dieux, et comme les mythologies plus modernes parlent de Féridun et de Cyrus, de Romulus et de Rémus, et des autres héros qui ont été dans l'antiquité comme les symboles mythologiques du Sauveur promis. La mère de Sigurt, ayant éveillé les soupçons de son mari à cause de son infidélité, fut exposée dans une forêt, et condamnée à y mourir. Là elle mit au monde un fils, et, après l'avoir confié aux vagues enfermé dans une boîte de verre, elle mourut au milieu des douleurs de l'enfantement. Le précieux dépôt est jeté sur le rivage de la mer, où les cris de l'enfant attirent une biche, qui l'élève et le nourrit de son lait; si bien qu'au bout de douze mois il était déjà plus fort qu'un enfant de quatre ans. Un forgeron le trouve dans la forêt, l'adopte pour son fils, et lui donne le nom de Sigurt ou Sigfrid. Là il apprend le métier de forgeron; mais déjà à l'âge de neuf ans il laisse bien loin derrière lui tous ses camarades. Un jour enfin il lève un énorme marteau, et brise l'enclume.

Sorti de l'école du forgeron, il se prépare à des actions plus nobles, et commence sa carrière ou ses douze travaux, aidé de douze compagnons, selon le poëme du grand et du petit *Jardin des roses*. Il combat contre les serpents et les monstres, contre les géants et les nains perfides, et partout il est victorieux. Enfin il entreprend la lutte suprême contre le dragon; il s'empare du trésor que gardent les douze géants, et après avoir tué ceux-ci il l'em-

porte chargé sur cent-vingt chariots. Il délivre Chriemhilt, la femme du soleil, que le dragon maudit tenait captive depuis six mois, et l'épouse, à peu près comme Chrishna, qui sous le nom de Jagannathas, ou maître du monde, tue le monstre au solstice d'été. Mais il est arrivé maintenant à son apogée : son étoile commence à pâlir, et sa vie touche à son terme. Il tombe dans les piéges de ses ennemis ; son corps, il est vrai, a reçu du sang du dragon une dureté qui le rend invulnérable ; mais pendant qu'il boit de l'eau de la source, à l'endroit où est tombée une feuille de tilleul, il est atteint par la lance meurtrière. Sur son cadavre s'allume la grande guerre qui doit venger sa mort, et dans laquelle périt la race des héros tout entière.

Sigurt, c'est le soleil personnifié dans un héros ; c'est le soleil, qui avec ses rayons, comme avec une épée, délivre les filles de la terre, c'est-à-dire les plantes ou les fruits, de l'obscure prison où elles étaient enfermées. C'est lui qui, au commencement du printemps, épouse la Terre, délie la ceinture magique de sa fiancée et lui met au doigt l'anneau enchanté. Le héros est blessé mortellement au solstice d'été, où les jours commencent à décroître. Chaque année aussi, à cette époque, les anciens célébraient avec reconnaissance la mémoire de sa mort et de son sacrifice, en buvant un breuvage appelé Wodans-Minne, et qui dans les temps chrétiens s'est conservé sous le nom de Bénédiction de saint Jean. Mais pendant que le père meurt et disparaît, le fils de la nouvelle époque prend naissance et s'élève au firmament. Ce poëme, et le symbole qu'il renferme, est resté si profondément empreint dans l'imagination du peuple qu'on en retrouve encore, après sa conversion au christianisme,

les principaux traits dans la légende de Geneviève de Brabant et dans celle de Charlemagne.

C'est ainsi que l'attente prophétique du Messie préparait les voies au christianisme parmi les races diverses qui peuplaient la terre. Saisis d'une sorte de commotion électrique, tous les peuples se sentaient emportés vers les lieux où devaient s'accomplir les mystères du salut, comme pour entrer plus facilement dans l'Église de la nouvelle alliance. Ce mouvement ne s'arrêta point après l'accomplissement des promesses; mais il sembla prendre, au contraire, une nouvelle énergie; et vers la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne, lorsque les Indiens célébraient l'année 4320 du Cali-Yug, ou du quatrième âge, lorsque l'ère du grand empereur seldjoucide Malec Schah commençait, l'on vit les peuples de l'Occident courir en foule vers la ville de Sion pendant plusieurs siècles, afin de conquérir la crèche et le tombeau du Sauveur. Que sont les nations, sinon des enfants que le Tout-Puissant prend par la main, et conduit d'après le plan de son éternelle providence, sans qu'elles sachent même souvent le but où il les mène? L'histoire n'a un sens véritable et profond que lorsqu'on saisit les liens mystérieux qui rattachent la liberté de l'homme à la providence de Dieu.

CHAPITRE XVIII

L'Étoile des rois mages.

Nous lisons dans les Puranas, livres sacrés des Indiens, que Vicramaditya, leur empereur, instruit par les pro-

phéties qui annonçaient la naissance d'un enfant miraculeux, envoya vers l'ouest des députés à la recherche de ce fils du ciel. Ceci arriva l'an 4181 après la création, précisément à l'époque où les sages de la Perse regardaient comme accomplie la troisième année de Dieu, connue chez eux sous le nom de Salchodai, et par conséquent la grande période de la rédemption de 4320 années lunaires. C'est alors que, reconnaissant dans la nouvelle étoile qui venait de paraître à l'orient le signe de la venue du Sauveur, ils formèrent une caravane composée des chefs et des représentants de plusieurs tribus, et l'envoyèrent vers la ville des Sept collines, où devait naître, selon leurs anciennes prophéties, le Rédempteur du monde. Ce qui avait frappé leur attention, ce n'était pas seulement ce jubilé mystérieux que les astres célébraient au firmament; ce n'était pas seulement la réapparition de l'étoile mystérieuse après la troisième période de Sirius; ce n'était pas seulement la conjonction de presque toutes les planètes de notre système solaire dans le signe prophétique des Poissons; mais c'était surtout l'apparition d'un phénomène extraordinaire, d'un astre étranger au firmament, comme l'étoile de Tycho-Brahé peut-être, qui parut tout à coup au ciel en 1572. La grandeur apparente de celle-ci surpassait au commencement toutes les étoiles fixes, même celles de première grandeur, Syrius lui-même, et la Lyre, et Jupiter, quoique celui-ci fût alors très-près de la terre; de sorte que sa lumière approchait beaucoup de celle de Vénus, lorsque cette dernière étoile est voisine de notre planète et lui présente son disque tout entier.

Cet astre fut visible dès le commencement avec cette étendue et cet éclat, comme s'il eût atteint tout d'un

coup ses dimensions. Il conserva cette splendeur pendant tout le mois de novembre, de sorte que beaucoup d'hommes doués d'une vue pénétrante purent le voir clairement en plein jour, même à midi, ce qui n'a lieu pour aucune autre étoile, excepté pour Vénus. Bien plus, pendant la nuit, lorsque les nuages cachaient les autres étoiles, on pouvait encore l'apercevoir, pourvu cependant qu'ils ne fussent pas trop épais. Il ne conserva pas ses dimensions pendant toute sa durée, mais après avoir décru peu à peu il disparut entièrement. Pendant qu'il fut visible au firmament, sa lumière ne montra pas toujours la même couleur. Au commencement, lorsqu'il paraissait égal en grandeur à Vénus et à Jupiter, sa lumière était blanche, claire, douce et d'un aspect agréable comme celle de ces deux planètes. Elle prit plus tard comme une teinte jaunâtre, et vers le printemps de 1573 elle devint rouge à peu près comme celle de Mars. Vers la fin du printemps elle prit la teinte bleuâtre de Saturne et la conserva presque jusqu'à sa disparition, de telle sorte cependant que cette nuance devint plus trouble à mesure qu'elle approchait de sa fin. Sa lumière scintillait comme celle des étoiles fixes. (Plaff., *l'Homme et les Étoiles*.)

Telle était cette étoile de Tycho-Brahé qui, comme celle des sages de l'Orient, apparut tout à coup au milieu de la voie lactée, et excita l'étonnement du monde entier. Trente-deux ans plus tard elle fut suivie par l'étoile de Kepler, qui parut près de l'écliptique, dans le point même de cette grande constellation que le monde avait admirée au temps même de la naissance de Jésus-Christ. Cette étoile resta plus longtemps au firmament que la première : elle fut découverte par Brunowsky, disciple de Kepler,

Sa lumière n'avait rien de nuageux et ne ressemblait point à celle des comètes; mais elle brillait et scintillait comme les étoiles; si bien que quelques-uns disaient qu'il ne s'était jamais rien vu de tel au firmament. Quelques-uns de ceux qui avaient vécu du temps de Tycho-Brahé prétendaient qu'elle était plus claire que celle de ce dernier; elle jetait un éclat étincelant et nuancé comme celui du diamant. Ne nous étonnons donc pas si l'histoire sainte, si les documents anciens des Indiens et des Chinois nous parlent de l'étoile extraordinaire qui parut aux jours de l'empereur Auguste, et attira, du fond de l'Orient, les mages vers la ville où s'était levée la lumière éternelle du monde.

Ces vrais astrologues, dans la meilleure signification de ce mot, qui, comme les émirs et les amis de Job, étaient appelés aussi du nom de rois, n'étaient pas les seuls qui connussent les signes du temps et qui eussent étudié attentivement l'astre qui venait de paraître. L'univers entier attendait dans un silence inquiet l'apparition du rédempteur promis. Quelques-uns croyaient le trouver dans Auguste; d'autres le cherchaient ailleurs. Mais les sages de tous les peuples, chez les Romains Nigidius Figulus, et Néhémie chez les Juifs; ceux à qui il avait été accordé de voir le jour du salut, tels que le pieux Siméon et Anne la prophétesse, tous, au moment où la sainte période touchait à son terme, avaient pressenti et annoncé la venue de Celui que désiraient les nations. Parmi les différents peuples du monde, à la vérité, les uns, avançant l'aiguille qui devait marquer l'heure suprême, avaient dans leur impatience devancé l'époque de la venue du Messie, tels que les Indiens par exemple; d'autres, au contraire,

moins vifs et plus persévérants dans leurs espérances, l'avaient reculée. Tous les peuples, paraissant successivement sur la scène du monde, semblaient vouloir réclamer à leur tour l'honneur de préparer les voies au Rédempteur, soit en produisant un homme, soit en fondant un empire où brillât quelque reflet de sa vie et du royaume spirituel qu'il devait établir sur la terre.

Les Juifs surtout, dépositaires des révélations divines, et mieux instruits par conséquent de l'époque où le Messie devait paraître, ont prolongé outre mesure la période sacrée de la rédemption. Déçus dans leurs calculs, mais opiniâtres dans leur espoir, ils ont fixé à plusieurs reprises des époques trompeuses pour l'accomplissement des promesses, et se sont laissé séduire à chaque fois par de faux messies, qui semblaient envoyés pour les punir d'avoir méconnu le véritable. Toutefois ils rendent jusque dans leurs erreurs un témoignage involontaire à la vérité qu'ils rejettent; car leurs faux calculs ne sont qu'une application mal entendue d'une chronologie dont ils ont perdu le véritable sens, et nous y retrouvons encore le fil conducteur qui peut nous servir à préciser l'époque où les temps se sont accomplis. Cette époque, c'est l'année lunaire et sacerdotale 4320, ou l'année solaire 4191. Il nous reste maintenant à démontrer l'exactitude de nos calculs par les écrits de l'Ancien Testament, pour en chercher ensuite la confirmation dans l'univers entier, dans les rapports des sphères aussi bien que dans ceux de la vie terrestre.

CHAPITRE XIX

Chronologie de la Bible.

Voici la suite des générations qui se sont succédé depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, telle que nous la trouvons dans l'*Ancien Testament*.

	An du monde.	Avant Jésus-Christ.
Adam engendre Seth à 130 ans.	130	4061
Seth engendre Énos à 105 ans.	235	3956
Énos engendre Caïnam à 90 ans.	325	3866
Caïnam engendre Malaleel à 70 ans.	395	3796
Malaleel engendre Jared à 65 ans.	460	3731
Jared engendre Énoch à 62 ans.	622	3569
Énoch engendre Mathusalem à 65 ans.	687	3504
Mathusaleh engendre Lamech à 187 ans. . .	874	3317
Lamech engendre Noé a 182 ans.	1056	3135
Noé engendre Sem, Cham et Japhet à 500 ans.	1656	2635
Mathusaleh meurt à 969 ans. Le déluge éclate 34 jubilés après la création (c'est le nombre d'années qu'a vécu Jésus-Christ sur la terre) et l'an 600 de la vie de Noé. Il dura 1 an. . .	1657	2524
Sem engendre Arphaxad à 100 ans, 2 ans après le déluge.	1659	2522
Arphaxad engendre Salé à 35 ans.	1694	2497
Salé engendre Heber à 30 ans.	1724	2467
Heber engendre Phaleg à 34 ans.	1758	2433
Phaleg engendre Reu à 30 ans.	1788	2403
Reu engendre Sarug à 32 ans.	1820	2371
Sarug engendre Nachor à 30 ans.	1850	2341
Nachor engendre Tharé à 29 ans.	1879	2312
Tharé engendre Abram, Nachor et Haran à 70 ans.	1949	2242

	An du monde.	Avant Jésus-Christ.
Nachor, de même que Cham et Caïn, est l'aîné, le fils de la passion qui ne sait encore pas se contenir. Haran, de même que Japhet et Abel, est le second fils, ou le fils de la force. Abram, de même que Sem et Seth, est le troisième fils, le fils de la sagesse et de la vieillesse. Abram va dans la terre de Canaan à 75 ans.	2084	2107
Abraham engendre Ismaël à 86 ans.	2095	2096
Abraham engendre Isaac à 100 ans.	2109	2082
Isaac épouse Rébecca à 40 ans.	2149	2052
Il engendre Ésaü et Jacob à 60 ans.	2169	2022
Abraham meurt à 175 ans.	2184	2007
Ésaü demande la fille des Hethites à 40 ans. . .	2209	1982
Jacob va en Mésopotamie à 77 ans.	2246	1945
Il engendre Joseph à 91 ans.	2260	1931
Il retourne à Canaan à 97 ans.	2266	1925
Joseph est vendu à 16 ans.	2276	1915
Isaac meurt à 180 ans.	2289	1902
Jacob descend en Égypte 24 ans après Joseph; 215 ans après la migration d'Abraham et à l'âge de 130 ans.	2299	1982
Jacob meurt à 147 ans.	2316	1875
Joseph meurt à 110 ans.	2370	1821
Les Israélites sortent d'Égypte l'an 430 de la captivité, l'an du monde 2706; ou, pour faire une somme ronde, à cause des divergences de la chronologie.	2700	1491
On compte 480 ans depuis la fin de la captivité en Égypte jusqu'à la construction du temple de Salomon, dans la 4e année de son règne.	3180	1011
Puis de là à la construction du temple d'Hérode, on compte 1000 ans. Les 36 autres années du règne de Salomon donnent. . . .	3216	975
Roboam règne 17 ans.	3233	958
Abia règne 3 ans.	3236	955

	An du monde.	Avant Jésus-Christ.
Assa règne 41 ans.	3277	914
Josaphat règne 25 ans.	3302	889
Joram règne 8 ans.	3310	881
Ochosias règne 1 an.	3311	880
Athalie règne 6 ans.	3317	874
Joas règne 40 ans.	3357	834
Amasias règne 29 ans.	3386	805
Osias règne 52 ans.	3438	753
Joathan règne 16 ans.	3454	737
Achaz règne 16 ans.	3470	721
Ézéchias règne 29 ans.	3499	692
Manassès règne 55 ans.	3554	637
Amon règne 2 ans.	3556	635
Josias règne 31 ans.	3587	604
Joachas règne 3 mois.		
Joachim règne 11 ans.	3598	593
Joachim règne 3 mois.		
Sédécias règne 11 ans, jusqu'à la conquête de Jérusalem par Nabuchodonosor. Or cet événement est arrivé l'an 430 après la construction du temple de Salomon, et 588 ans avant l'ère chrétienne, ou 166 ans après la fondation de Rome.	3610	581
En effet, Joachim reste 37 ans captif à Babylone, jusqu'au commencement du règne d'Evilmerodach (4[e] livre des *Rois*, 25). Depuis cette époque, d'après le canon de Ptolémée, il s'est écoulé 23 ans jusqu'à la conquête de Babylone par Cyrus; et de là 233 ans jusqu'à la première année du règne de Ptolémée Lagus; puis encore 275 ans jusqu'à la conquête d'Alexandrie par Auguste, c'est-à-dire l'an de Rome 724, 30 ans avant le commencement de la chronologie de Denys. Maintenant, si nous retranchons 166 ans de l'an de Rome 747, il reste 581, ce qui donne l'an du monde. .	4191	1

CHAPITRE XX

Durée de la captivité en Égypte. Des semaines de la prophétie de Daniel.

L'Exode (XII, 40) compte 430 ans pour la captivité en Égypte, quoique les Septante et le texte samaritain, après ces mots « 430 ans en Égypte, » ajoutent ceux-ci : « et « dans la terre de Canaan. » La Genèse, de son côté, attribue à cet exil une durée de 400 ans, de même que les Actes des Apôtres (VII, 6); et l'historien Josèphe, saint Paul dans son Épître aux Galates (III, 17), comptent de nouveau 430 ans depuis le départ d'Abraham de la Mésopotamie, ou depuis l'alliance de la circoncision; de même que la tradition des rabbins compte 431 ans depuis la circoncision d'Isaac jusqu'à celle des enfants d'Israël avant leur entrée dans la terre de Canaan.

Dieu avait promis aux descendants d'Abraham que leur exil finirait dans la quatrième génération. Ces quatre générations sont celles de Lévi, de Cahath, d'Amram et de Moïse. Jochabed, fille de Lévi, fils de Jacob, et tante d'Amram, est en même temps la mère de Moïse. Pour trouver les 430 ans de la captivité d'Égypte, il faut considérer que, de même que dans une guerre les années de service militaire sont comptées comme doubles, ainsi Dieu dans sa miséricorde voulut bien abréger les 430 ans pendant lesquels son peuple devait servir en Égypte, en comptant à part les années de chacune des quatre générations et en les ajoutant les unes aux autres pour en faire la somme totale de 430 ans. Cette période, au reste, n'était qu'un reflet de celle de la rédemption, puisque

430 ans sont comme $\frac{4320}{10}$. Or Moïse était âgé de 80 ans lorsque les Israélites sortirent d'Égypte. Amram vécut 137 ans, et Cahath 133. Si nous ajoutons à cela les 80 ans que Lévi vécut en Égypte, nous avons le nombre prophétique de 430 ans. Lévi vécut 137 ans. Il est le troisième fils de Lia, il est donc né la dixième année du séjour de Jacob en Mésopotamie ou dans la 87e année de sa vie. En effet, Jacob épouse les filles de Laban après sept ans de service chez lui. Joseph naît après 2 fois 7 ans, et il avait 30 ans lorsqu'il fut présenté à Pharaon. Ajoutez à cela les sept années d'abondance et les deux années de disette, après lesquelles Jacob vint en Égypte, à l'âge de 130 ans; et vous trouverez que Lévi avait 43 ans lorsqu'il entra en Égypte, et 60 ans à la mort de son père. Or c'est à partir de là que comptent les années de service ou de captivité, et il vécut pour sa part en cet état 77 ans, qui, ajoutés aux trois générations suivantes, font exactement la somme de 427 ans ou 61 semaines jubilaires. Si Jochabed est née dans l'année où mourut Joseph, elle n'avait pas plus de 64 ans à la naissance de Moïse. C'est l'âge qu'avait la mère de Newton quand elle le mit au monde.

Par une coïncidence remarquable, les années qu'ont vécu les trois patriarches, depuis la migration d'Abraham jusqu'à la mort de Jacob, ou jusqu'au commencement de la captivité d'Égypte, donnent le nombre de 427 ans. De plus, on compte 215 ans depuis l'entrée d'Abraham dans la terre de Canaan (2084) jusqu'à l'entrée de son peuple dans la terre de Gessen (2299). Et si l'on y ajoute les 215 ans de la captivité, on a encore un total de 430 ans. La durée de cet exil n'est donc que de $\frac{430}{2}$ années continues, et de cette manière la chronologie du peuple juif n'est plus

en désaccord avec celle des autres peuples. La seule chose qui pourrait nous étonner, c'est que la famille de Cahath ait pu compter à la sortie d'Égypte 8600 descendants mâles. (*Nombres*, III, 28.) Mais il faut compter dans ce nombre les familles de serviteurs ou d'esclaves de chaque tribu. Or Abraham en avait déjà à lui seul plusieurs centaines, qu'il fit tous circoncire, et qu'il admit ainsi dans l'alliance ou la confédération, de sorte que dans la suite ils furent comptés comme faisant partie du peuple d'Israël.

La durée de la captivité se réduit donc à 215 ans; et c'est le nombre d'années admis par Josèphe. (*Antiq.*, II; XV, 2.) Mais le texte de la Bible semble compter juste 210 ou 215 ans de moins entre Noé et Abraham. Car il paraît impossible de croire que ces deux patriarches aient vécu 3 ans ensemble; de croire que Sem, qui mourut 2156 ans après la création, et 500 ans après le déluge, ait vécu encore une semaine jubilaire après le temps où Éliézer, serviteur d'Abraham, alla chercher Rébecca pour Isaac, fils de son maître. D'après la lettre de la Genèse et la chronologie généralement admise, il n'y aurait eu que 292 ans depuis le déluge jusqu'à la naissance d'Abraham. Dans ce court espace de temps, non-seulement tous les peuples de la terre se seraient établis dans leurs contrées respectives, mais encore trois époques se seraient écoulées, et trois empires se seraient succédé : d'abord la période sémitique et sacerdotale; puis le royaume chuschite, fondé par Nemrod; troisièmement enfin, l'empire fondé par Ninus sur les bords de l'Euphrate. Et ce serait enfin sous celui-ci qu'Abraham, dernier fondateur de peuples, aurait tourné ses pas vers l'ouest, comme pour terminer les grandes migrations de peuples qui avaient eu

lieu jusque-là. Cet accroissement prodigieux de population trouve, il est vrai, une analogie et une explication dans celui des enfants d'Israël pendant leur captivité en Égypte. En effet, dans l'espace de 215 ans, de 60 chefs de famille ils s'élevèrent jusqu'au chiffre énorme de 600,000 hommes capables de porter les armes, ce qui suppose une population de 3,000,000. Et cependant, quand la sainte Écriture affirme une chose, on ne peut plus dire qu'elle n'est pas possible.

Toutefois, s'il en était ainsi, la plus grande confusion régnerait dans l'histoire des plus anciens empires du monde; et il serait à jamais impossible d'en concilier les faits et les rapports. En effet, il faudrait en retrancher presque toute la période marquée par le culte du feu, et celle du culte sauvage de Chronos ou de Saturne, dont nous parlent Bérose, Manethon et tous les anciens historiens. Or il est remarquable que, depuis Arphaxad jusqu'à Tharé, les générations sont comptées à un âge bien plus jeune que celles qui sont venues après. L'écrivain sacré compte en effet les premières depuis l'âge de 29 ans jusqu'à 35, tandis qu'il compte les autres jusqu'à Moïse de 60 à 100 ans, à peu près comme il avait fait pour les patriarches. Quoique nous soyons peu disposé à chercher la justification de nos hypothèses dans quelque interpolation ou corruption du texte sacré, nous pouvons cependant conjecturer ici qu'il portait autrefois les nombres 65, 60, 64, 60, 62, 60, et que les copistes ont mis à leur place les nombres 35, 30, etc. Comme dans une autre circonstance ils ont changé le nombre 59 en celui de 29. De cette sorte ils auraient abrégé 7 fois de 30 ans la durée de chaque génération, ce qui ferait précisément la somme totale de 210 ans. S'il en

était ainsi, nous retrouverions 430 ans pour les sept générations depuis Sem jusqu'à Abraham : la mort de Noé tomberait dans la 36e année de Sarug, et celle de Sem 3 ans avant la naissance de Nachor, père d'Abraham, ce qui ne peut souffrir aucune difficulté. Les Septante témoignent eux-mêmes que l'âge des sept générations énumérées par la Bible manque d'exactitude, puisqu'ils ont intercalé dans la série de ces générations Kaïnan, qu'ils placent avant Salé.

Laissons les nombres tels qu'ils sont, et nous aurons 2084 ans jusqu'à la migration d'Abraham, puis 430 ans, d'après le calcul que nous avons fait plus haut, jusqu'à la sortie d'Égypte ; puis de là jusqu'à la construction du temple, 480 ans : puis encore 430 ans pour la durée du temple, et 580 ans depuis sa ruine jusqu'à Jésus-Christ, c'est-à-dire en tout 4000 ou 4004 ans, partagés en 4 périodes à peu près égales de 1000 ans chacune, par Adam, Noé, Abraham et David. Au reste, si nous consultons les traditions du peuple de Dieu, nous verrons qu'il comptait lui-même 4000 ans jusqu'à la venue du Sauveur, 2000 sous la loi de nature, et 2000 sous la loi mosaïque. C'est l'an 215 après la mort de Joseph, ou 1600 ans avant Jésus-Christ, que la grande constellation de Jupiter et de Saturne eut lieu dans le signe des Poissons. Or c'est sous cette constellation que, suivant Abarbanel, les Israélites sont sortis de la captivité d'Égypte ; et c'est sous elle aussi qu'il attendait la rédemption par le Messie. Si, pour prendre un terme moyen, nous faisons courir les 430 ans dont il a été parlé plus haut à partir de l'année où Joseph fut pris et vendu par ses frères, la sortie d'Égypte tombe exactement 27 siècles ou 2701 ans après la création.

Toute la différence, c'est qu'avec le nombre complet de 430 ans, le milieu de la vie d'Abraham partage en deux moitiés la période de l'Ancien Testament, tandis que si nous comptons une somme ronde de 4000 ans, c'est la naissance d'Abraham qui doit nous servir de milieu pour cette période. Il est remarquable encore, comme l'a fait observer le docteur Windishman, que depuis la création jusqu'à la douzième année d'Abraham il s'est écoulé 4 fois 70 semaines, d'années, ou 1960 ans, et qu'une période égale de temps s'est écoulée jusqu'à Jésus-Christ. Si depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des temps, une troisième tétrade s'écoulait, la durée du monde entier comprendrait 12 fois 70 semaines d'années. Mais ces 70 semaines, dans leur quadruple répétition, se subdivisent en sept semaines, et 62 semaines, comme celles de Daniel. Car on compte un peu plus de 7 semaines depuis la douzième année d'Abraham jusqu'à son départ d'Haran, et 62 semaines ou 430 ans depuis ce départ jusqu'à la sortie d'Égypte. Et c'est là l'époque patriarcale du peuple de Dieu. On compte 7 semaines encore depuis la fin de l'exil jusqu'à la conquête et au partage de la terre promise, et 62 semaines depuis cette époque jusqu'au jour où David reçut l'onction royale; et c'est là le temps héroïque du peuple juif. On compte de nouveau 7 semaines depuis l'onction de David jusqu'à la consécration du temple de Salomon, et 62 semaines d'années jusqu'à sa ruine; et c'est la période civile et politique des Israélites. Les 70 dernières semaines courent depuis la captivité de Babylone jusqu'à Jésus-Christ. Il n'est point ici question d'un calcul rigoureux; et comme il est impossible de rétablir exactement les âges du monde sans tenir compte de la chronologie des autres peuples, nous ne pouvons nous écarter

de celle-ci sans sacrifier cette merveilleuse harmonie qui a pour fondement le nombre décimal de la sainte période de 4320 ans.

CHAPITRE XXI

Signification astronomique du nombre sacré 4320. Chronologie des patriarches avant le déluge.

Les saintes Écritures établissent la période prophétique, si bien connue du peuple de Dieu, et sacrée pour tous les autres peuples, de 4320 années lunaires, formant exactement 4191^{3686} années solaires, de sorte que la naissance du Messie tombe dans la dernière année de cette période. Aussi Clément d'Alexandrie compte 5625 années cycliques jusqu'à Jésus-Christ. Ce nombre est la clef de toutes les chronologies et de toutes les mythologies de l'antiquité. Il n'y avait dans le monde ancien aucune chronologie qui ne fût une indication de l'époque où devait paraître le Messie. Et les prophéties qui l'annonçaient étaient la base de toutes les mythologies. Aussi, c'est vers ce point de l'histoire que convergent toutes les périodes du temps et toutes les énigmes des nombres. Tous les âges admis par les divers peuples de la terre avaient achevé leur cours à l'époque où est né Jésus-Christ; et c'est là ce qui rendait si vive leur attente. On peut démontrer, non-seulement par la Bible, mais encore par le cours de notre planète, que le monde n'a duré que 4320 ans depuis la création jusqu'à Jésus-Christ, et convaincre ainsi d'erreur Buffon et les autres savants du siècle dernier, qui lui attribuaient une

durée de 18,000 ans ou plus. L'humanité est encore jeune ; car elle ne compte que 76 générations depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, avec une moyenne de 53 ans pour chacune d'elles.

Les astronomes sont d'accord sur ce fait, que l'état présent de notre planète doit avoir commencé dans l'un de ces moments remarquables sous le rapport astronomique, où son périhélie et son aphélie se sont trouvés sur les points cardinaux du zodiaque. Or prenons pour point de départ de nos calculs l'époque où nous vivons, et dans cette époque le moment où la terre atteint dans son mouvement le point de son périhélie au 281e degré de l'écliptique, 9 jours après le solstice d'hiver, ou au commencement de janvier, et par conséquent à 10 degrés du lieu de ce solstice. Ce lieu, il y a 596 ans, coïncidait dans le 270e degré avec le point du solstice d'hiver, d'après cette loi astronomique que le mouvement des solstices et des équinoxes de l'ouest à l'est est de 50 secondes chaque année, tandis que le lieu des périhélies monte en sens contraire chaque année de 11 secondes $\frac{8}{10}$; de sorte que le mouvement des équinoxes et des périhélies ou des aphélies est chaque année d'une minute et d'une seconde $\frac{1}{10}$, ce qui dans l'espace de 100 ans opère un rapprochement des apsides et des points équinoxiaux d'un degré 43' et 1''. En remontant ainsi de l'époque où nous vivons, on trouve que précisément 4090 ans avant Jésus-Christ le périhélie de la terre coïncidait avec le point de l'équinoxe de printemps, de même que, 58 siècles avant le temps où nous vivons, le périgée du soleil se trouvait dans le 180e degré à la moitié de l'écliptique, et coïncidait avec l'équinoxe d'automne.

Ainsi, 4090 ans avant Jésus-Christ, la terre se trouvait placée de telle sorte que tous les points de la surface de cette planète étaient tournés également vers le soleil, et également éclairés de sa lumière. Cette hypothèse astronomique est confirmée par ce fait remarquable, que presque tous les peuples de l'antiquité, et en particulier les Juifs et les Égyptiens, placent la création de l'homme dans l'équinoxe d'automne, et font commencer avec celle-ci leur année; et Davis nous apprend que les diverses périodes du système astronomique des Indiens prennent, sans exception, leur point de départ au moment où le soleil quitte le point équinoxial d'automne. Or ce point, comme nous l'avons dit, tomba à la fin d'octobre vers l'an 4000 avant Jésus-Christ. Par conséquent, le cycle lunaire de 18 ans, si important dans l'astronomie, s'accomplissait pour la 222e fois vers l'an 4000 après la création du monde.

Nous avons jusqu'ici procédé d'une manière synthétique en remontant des systèmes chronologiques de l'antiquité jusqu'à la Bible; et nous avons vu, en procédant ainsi, que le Messie était attendu du monde entier au milieu des temps, c'est-à-dire à la fin du troisième jour du monde, ou de la troisième année de Dieu, c'est-à-dire encore à la fin du troisième quart d'une grande semaine de 7000 années cycliques. Les Perses, de leur côté, partaient de ce fait, que la différence qui se produit chaque année entre les jours et le cours du soleil se compose au bout de 120 ans par l'intercalation d'un mois tout entier. Dschemschid leur avait appris, disaient-ils, à considérer cette période comme un grand mois. Il en était ainsi des autres peuples et des Juifs en particulier. Ces peuples comptaient donc 1440 ans pour chaque année de Dieu, et par conséquent

4320 ans pour les trois âges qui se sont écoulés jusqu'à la naissance du Messie. Consultons maintenant les astres du firmament, pour vérifier l'exactitude de cette période sacrée, et pour en connaître la signification.

Avant la création de l'homme, le doigt du Tout-Puissant avait déjà écrit en caractères de feu dans le livre du firmament les périodes futures de l'histoire et le moment où devait apparaître sur la terre le Verbe divin. La création n'est elle-même que la première révélation de Dieu : elle n'est en quelque sorte que la parole de Dieu prononcée au dehors, et rendue sensible dans le monde matériel, qui nous annonce continuellement la gloire de son auteur dans le chant harmonieux de ses sphères. Ces documents primitifs du firmament, qui nous rendent témoignage du Verbe éternel, doivent donc s'accorder aussi avec la parole sacrée de l'Écriture. Dieu, nous dit Moïse dans la Genèse (chap. I, v. 14), « Dieu plaça les astres au ciel pour qu'ils « servissent aux hommes de signes et de temps, afin de « mesurer les jours et les années. » Aussi l'historien Josèphe croyait avec son époque que Dieu n'avait donné aux premiers patriarches une vie si longue qu'afin que, lisant dans le livre de la nature et des astres, qui leur était si familier, les mystères de l'avenir, ils pussent transmettre aux générations suivantes leurs observations et les secrets divins qu'ils y avaient appris. D'après lui, les patriarches connaissaient une année sainte et divine, composée de 600 années de la terre, et dont nous trouvons le reflet dans le jubilé des Juifs, composé de 600 cours de la lune. Or c'était après une semaine de 7 fois 600 ans que devait paraître le Messie. Les Éthiopiens aussi connaissaient cette période prophétique, qui devait se renou-

véler 7 fois avant que le Sauveur rachetât le monde par sa mort. En effet, Diodore écrit (II, 55) : « C'était chez « eux une ancienne coutume qu'après 20 âges d'homme, « c'est-à-dire après 600 ans, en comptant 30 années « pour chaque vie d'homme, deux hommes fussent choi- « sis comme victimes d'expiation pour le pays tout entier. « On leur préparait un vaisseau de moyenne grandeur, « et qui était fourni de vivres pour six mois. On couron- « nait les victimes et on les abandonnait au gré des flots, « conformément à la sentence des dieux, afin qu'ils abor- « dassent dans les îles fortunées du Sud. Le peuple espé- « rait alors jouir pendant 600 ans d'une paix et d'un bon- « heur inaltérables. » Cette période est, comme nous l'avons déjà remarqué, la période de 120 ans des Perses répétée cinq fois. Elle était connue déjà des patriarches avant le déluge, et c'est le temps qui fut donné aux contemporains de Noé pour leur conversion. Aussi le nombre 600 était chez les Romains le nombre multiplicateur le plus considérable.

Cédrénus (*Comp. hist.*, p. 7) fait mention d'une tradition très-ancienne qui raconte qu'Adam ayant fait pénitence pendant 600 ans, les esprits célestes lui révélèrent l'avenir. Mais les patriarches connaissaient par d'autres symboles encore l'époque de la rédemption. Ils savaient que, de même que l'homme repose pendant 273 jours, ou les $\frac{3}{4}$ d'une année, dans le sein de sa mère, ainsi la terre accomplirait une période composée des $\frac{3}{4}$ d'une grande semaine de 7000 de ces années cycliques, jusqu'à ce que le Fils de Dieu descendît dans le monde. Ils avaient donc établi une année cyclique ou sacerdotale qui fut en usage jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, mais qui se perdit après l'accomplissement de l'événement dont elle

était le symbole ; de sorte qu'on soupçonne à peine aujourd'hui son existence. Ils avaient, nous raconte la légende, élevé deux monuments, l'un de tuiles, l'autre de pierres ; le premier contre le feu, l'autre contre l'eau, et y avaient déposé les documents précieux que leur avait fournis le firmament. Le dernier de ces monuments, continue la légende, a résisté au déluge, et s'est conservé jusqu'à l'époque du christianisme. C'étaient les colonnes du Soleil ou de Memnon, appelées Tama et Chama, couvertes de signes astronomiques et d'inscriptions astrologiques, comme les deux colonnes du Ciel (Boas et Jachin) devant le temple de Salomon et devant celui de la Mecque, comme celles qu'Hercule avait reçues d'Atlas, et avait placées à Gadès comme bornes de la terre; comme celles encore qui avaient été placées à Tyr devant son temple, sous les noms d'Usof et d'Hypsuranios; ou comme celles qui avaient été transportées de Babel en Égypte, et posées à Héliopolis devant le temple du Soleil, et à Hiérapolis, en Syrie, devant le temple de la déesse. On les retrouve à Sparte sous le nom de colonnes de Dioscures, et à Athènes sous celui de *Stulos Diomusos*. C'étaient des colonnes solsticiales, servant de gnomon ou d'héliomètre, analogues aux deux bornes du cirque. Celle qui était de pierre représentait le solstice d'hiver, et celle qui était de tuile représentait le solstice d'été, quoique plus tard d'autres significations y soient mêlées.

La planète nommée Mercure, qui préside au 4e jour de la semaine et de l'histoire du monde, était considérée par les anciens dans leur culte comme la limite qui séparait l'antiquité des temps modernes. C'est pour cela qu'Hermès, le dieu Termes, sert de limite; et les pierres em-

ployées comme bornes s'appelaient chez les Grecs Hermaia, et chez les Égyptiens Thoyth. Il en est de même de Thaut, qui, au solstice d'hiver, cède à un plus jeune portant le même nom la place qu'il occupait ou le pouvoir sur le temps; et Thaut n'est lui-même, sous une autre forme, que Thot, Sothis ou Seth, qui est un des noms de Sirius. Aussi les rabbins disent que Seth a appris des anges le cours des astres, et a donné à ceux-ci les noms qu'ils portent. Le Seth historique est donc le même personnage que Sothis ou Thaut. C'est lui qui a le premier révélé les secrets du ciel, et qui est l'auteur du livre fabuleux de Seth, ou des livres Hermétiques. C'est lui encore qui a placé dans le pays des Séres les deux colonnes, c'est-à-dire celles de Sirius, avec leurs hiéroglyphes astronomiques. C'est au lever de Sirius dans le firmament que tous les peuples ont rattaché l'apparition du Messie et de la vraie lumière du monde en Orient. C'est à Hénoch ensuite, le prophète du déluge, que l'antiquité croyait devoir la connaissance prophétique des signes célestes. Mais après ce grand cataclysme, trois hommes surtout reçurent de Dieu la connaissance des temps et des signes de l'avenir, à savoir Jacob, tige du peuple d'Israël; Daniel, le prophète apocalyptique, et Élie, le précurseur du Messie. Or ce que les patriarches ont lu dans ce livre du ciel, ce qu'ils ont pris pour les signes du temps, et ce que nous pouvons y lire encore nous-mêmes, c'est ce nombre de 4320, sacré pour tous les peuples, sur lequel est bâti, pour ainsi dire, tout le système de l'univers, et dont par conséquent nous retrouvons les facteurs dans le temps et dans l'espace, dans la distance comme dans la rotation des corps célestes. Ceci nous conduit à examiner la signification cosmique de la sainte période.

CHAPITRE XXII

Position centrale de l'homme et de la terre. Parabole du bon Pasteur.

Au premier jour de l'histoire, Adam fut créé, et parut sur la terre comme le fils adoptif de Dieu, dont il porte en lui l'image. Au second jour, la volonté des hommes, pleinement développée, se tourna contre Dieu et le contraignit, pour ainsi dire, à noyer la terre dans un déluge universel. Mais il se choisit parmi les fils de Noé un nouveau représentant, et établit Sem comme dépositaire des promesses qu'il a faites à l'humanité. Sem était peut-être le seul des enfants de Noé qui fût né d'une fille de Dieu, tandis que Cham, au contraire, était peut-être né d'une fille de la terre, et Japhet d'une mère issue d'un sang mêlé, comme il arriva pour les fils d'Abraham. Au troisième âge du monde, les forces vitales se déploient et les nations se fondent. Dix générations passent sur la terre jusqu'à Abraham; et pendant ce temps les divers peuples s'établissent dans les contrées que leur a marquées le doigt de Dieu. Puis 4 fois 14 générations passent encore, correspondant aux 4 grands empires du monde, jusqu'à ce qu'enfin le Fils de Dieu fleurisse du sein virginal de Marie, et paraisse sur la terre. Pendant les trois âges suivants, il est occupé à recueillir et à s'assimiler les membres mystiques de son corps, jusqu'à ce que le septième âge de l'humanité soit achevé, et que le sabbat éternel commence.

Si le Christ est le Verbe éternel, si les effets de son incarnation ne se bornent pas seulement à cette terre; mais

s'il est le Rédempteur de l'univers tout entier, comme l'Église nous le représente, non-seulement il doit nous apparaître comme le résumé de la création et de l'histoire universelle, mais tout doit nous parler de lui, et les astres qui brillent au firmament doivent rendre témoignage de sa venue. L'époque de son apparition sur la terre doit donc être une époque mémorable et sacrée pour tous les systèmes qui composent cet univers. Et de même qu'au moment où il apparut la terre célébrait l'année jubilaire annoncée depuis longtemps, ainsi l'univers entier devait fêter son sabbat ou son jubilé. La terre, il est vrai, quoiqu'elle soit une des planètes les moins obscures, puisqu'elle n'a qu'une seule lune, n'est cependant qu'un petit point dans l'immensité de l'espace. Elle n'est qu'une planète de moyenne grandeur dans notre système solaire, qui est lui-même bien peu de chose, caché pour ainsi dire dans un coin du ciel, à gauche de cette immense bande de lumière qu'on appelle la Voie lactée. Il s'en faut donc de beaucoup que la terre soit comme l'empirée de la création. Mais quand on considère les choses au point de vue spirituel, il en est tout autrement. Lorsque Lucifer, en punition de son orgueil, fut précipité du haut des sphères célestes, il s'empara, par une usurpation que Dieu permit, des planètes inférieures, les associant pour ainsi dire à sa captivité et à sest ristes destinées. Chassé du ciel, il trouva accès près de l'homme, qui, succombant à ses perfides insinuations, l'introduisit lui-même en ce monde, où il règne sur tous les fils de la perdition jusqu'à ce que le jour des rétributions soit arrivé. Dieu, pour rétablir l'ordre que le péché avait violé, voulut descendre de son trône sur la terre, l'escabeau de ses pieds, afin d'y écraser la

tête du serpent. L'histoire universelle de l'humanité ressemble à un dôme magnifique ; les temps qui ont précédé le déluge en sont la nef souterraine ; l'Église de l'Ancien Testament est la nef supérieure, tandis que celle de la nouvelle alliance en est comme le chœur et le sanctuaire, vers lequel sont tournés tous les regards. Ainsi, dans un autre ordre, l'univers est comme un temple immense dont les profondeurs incommensurables des cieux forment les portiques et la nef. Notre ciel avec ses étoiles fixes en représente le sanctuaire, et la terre est comme le tabernacle de la création tout entière, l'autel où l'Éternel descend tous les jours, et dont il fait en quelque sorte l'empirée de l'univers entier. C'est sur la terre encore qu'est Jérusalem, cet autel sacré d'où le sang de la divine victime a coulé sur toute la création ; et notre planète est à l'égard de la terre sainte ce que l'univers entier est à notre système planétaire.

L'Infini s'est renfermé dans les limites du temps. A l'heure marquée dans les décrets éternels, lorsque les signes qui devaient annoncer sa venue eurent paru dans les cieux, au moment où le système entier des planètes fêtait sa grande année jubilaire, il descendit sous la forme d'un esclave; et laissant de côté toutes ces sphères radieuses qui peuplent les espaces, il choisit de préférence la terre, pauvre petite planète perdue dans l'immensité. C'est là qu'il vint pour délivrer ses frères captifs, et qu'il accomplit ce que le Père céleste avait déterminé à son égard. Un signe céleste avait annoncé son arrivée aux habitants de la terre : ce signe, c'était la grande conjonction des planètes, ou l'étoile du Messie qui conduisit les trois rois à son berceau. Mais ce n'était pas assez

encore : toutes les sphères s'unirent en chœur, et chantèrent dans un accord merveilleux ce cantique dont les bergers de Bethléem entendirent un faible écho au milieu du silence de la nuit. C'est que notre système solaire fêtait son année jubilaire; l'univers entier célébrait l'ère nouvelle qui commençait pour lui, pendant que la réconciliation du genre humain avec Dieu s'opérait sur la terre. Notre planète, considérée sous le rapport spirituel, a donc bien plus d'importance qu'elle ne paraît en avoir d'après la position qu'elle occupe dans l'espace; et depuis que Dieu l'a honorée de sa présence elle est devenue comme le centre de la grande Église de l'univers. Mais quand on se rappelle combien souvent Dieu s'est plu à choisir parmi les mortels ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable pour l'élever par sa grâce jusqu'aux degrés les plus sublimes, on ne s'étonne plus que, parmi toutes les sphères de l'univers, il ait choisi de préférence notre planète pour y opérer ses merveilles.

L'antiquité considérait le soleil qui nous éclaire comme un berger, et les étoiles mobiles comme les brebis qui paissent dans l'immensité de l'espace. Ce mythe, pour le dire en passant, nous indique que les anciens connaissaient déjà d'une manière au moins confuse la position centrale du soleil à l'égard des planètes. Or Jésus-Christ apparut sur la terre comme le soleil qui devait éclairer le genre humain : il est né avec la nouvelle année; aussi est-il représenté couvert d'un vêtement rouge, et reposant sur les bras de sa mère, enveloppé dans un manteau bleu semé d'étoiles. Quelques artistes, même des premiers siècles du christianisme, l'ont représenté sous la forme et avec les attributs d'Apollon, ce dieu du ciel qui chasse

le loup Fenris, que les mythes des peuples anciens nous montrent rôdant la nuit et cherchant à dévorer les satellites du soleil et l'astre du jour lui-même. Le bon pasteur déclare dans la parabole qu'il abandonne ses quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller en chercher une seule qui était égarée. La terre est cette brebis perdue que le Christ est venu chercher. Et de même qu'au ciel il y a plus de joie sur la conversion d'un pécheur que sur la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, ainsi le genre humain qui peuple cette planète a donné par son retour plus de joie à Dieu et aux anges que les habitants de tous les autres corps célestes.

Mais pour pousser plus loin cette merveilleuse analogie, nous ajouterons qu'il en fut encore ainsi du peuple d'Israël comparé au reste de l'univers. Moïse, en effet, dans ce beau cantique qu'il composa sur son lit de mort, compare ce peuple à des aiglons égarés que l'aigle rapporte au nid sous ses ailes, ou à une brebis perdue dans le désert que le berger prend sur ses épaules et ramène au bercail, jusqu'à ce que, confiant à un autre sa houlette, et s'immolant lui-même comme l'Agneau de la nouvelle alliance, il monte à la droite du Père céleste. Or il est remarquable que les anciens se servaient de ces mêmes expressions en parlant d'Apollon, comme nous le voyons dans l'hymne adressé à ce dieu par Callimaque de Cyrène, qui vivait à la cour de Ptolémée, et par un hymne de Pindare adressé à Minerve. Ainsi, nous voyons sous cette allégorie touchante l'âme humaine retirée du monde de la matière et des sens par le Sauveur, qui, la prenant sur ses épaules, l'élève jusqu'aux demeures célestes, après que son étoile, surpassant l'éclat de toutes les autres, a dissipé la magie

de l'enfer, et après qu'il a lui-même brisé les liens de la mort. Saint Ignace, dans sa troisième lettre aux Éphésiens, nous donne un commentaire intéressant sur cette exposition symbolique. Notre terre encore, comme foyer moral de l'univers entier, réfléchit l'histoire de toutes les planètes qui l'environnent. Et déjà l'on est parvenu à apercevoir dans Vénus les indices d'une catastrophe analogue au déluge qui inonda notre terre, et à découvrir que l'hiver dans la planète de Mars suit en quelque sorte les phases de nos hivers, et qu'il est plus ou moins doux, plus ou moins rude, selon que le nôtre l'est plus ou moins lui-même.

CHAPITRE XXIII

Période magnétique et dynamique. Lois fondamentales du monde.

Il n'est pas étonnant que la sainte période de la rédemption se reflète dans la marche des corps de la nature; car les forces qui mettent le monde en mouvement, le magnétisme et l'électricité, portent elles-mêmes l'empreinte de ce nombre. En effet, d'après Burkhard et Hausten, les périodes de la déclinaison à l'est ou à l'ouest de l'aiguille aimantée durent 1 fois, 2 fois, 3 fois, 4 fois et 10 fois 432 ans. Ainsi la grande période magnétique pour toute la terre est, terme moyen, 2 fois 432 ans [672] ou 865 ans [344]. Or il est remarquable que c'est là précisément le carré de 29 ans [41], ou la durée de la révolution tropique de Saturne, de cette planète qui semble être dans le rapport le plus intime avec la terre. De même

que l'espace de temps magnétique de Mercure est aussi grand que le carré de l'année dans Cérès ou Pallas, que l'espace de temps magnétique de Vénus est aussi grand que le carré de l'année de Jupiter, et que celui de Mars est aussi grand que le carré de l'année d'Uranus, ainsi cette période équivaut sur la terre au carré de l'année de Saturne, et dure 2 fois 432 ans.

Déjà Képler, ce savant et ce mystique à la fois, qui comme un nouveau magicien observa pour la huitième fois le retour de l'étoile du Rédempteur, déjà Képler avait aperçu le sens profond et universel du nombre 432 dans le système entier de l'univers. Il avait même pris, dans son *Harmonia mundi*, ce nombre comme base de ses calculs, quoiqu'il ne connût point les livres sacrés des Indiens, qui ont fourni à la science des résultats si précieux. S'il les avait connus, et si, les prenant pour point de départ, il avait découvert dans la sainte période de la rédemption l'année normale de tout l'univers; s'il avait su que ce nombre sacré, dont le mystère repose dans le sein de la Divinité, est comme le nombre radical et prophétique de tous les espaces, cette découverte ne l'aurait cédé à aucune de celles dont il a enrichi la science. Tous les corps célestes sont comme les caractères plastiques et primitifs du Verbe divin : ils devaient donc, par l'accord périodique de leurs révolutions et par leur symétrie intime, prophétiser la suite des jours, et annoncer la plénitude des temps dans l'année lunaire de la terre 4320. Mais cette démonstration était réservée à Schubert, notre contemporain. Avec la découverte de la grande année des étoiles fixes, que la plus haute antiquité connaissait déjà; et avec celle de la grande conjonction des planètes au

jour du Messie, constatée déjà par Képler, cette découverte de Schubert formule trois lois physiques et morales à la fois, non moins importantes que les trois lois de Képler, relatives à la forme, à la situation et aux dimensions des orbites; que les trois lois mécaniques de Galilée et les trois lois dynamiques de Newton. Aussi le nombre 432 est la base de tous les systèmes chronologiques de l'antiquité, et particulièrement chez les Indiens, qui encore aujourd'hui, dans le calcul des éclipses du soleil et de la lune, prennent pour base les rapports des nombres suivants : 432, 864, 1296, 1728 : rapports qui ont leur racine dans l'histoire naturelle de la terre, aussi bien que dans l'histoire de ses habitants.

Gatterer commence son esquisse de la chronologie par ces paroles : « Il n'y a que le ciel qui puisse nous dire quelle heure il est sur la terre. » Notre vie tout entière, dans son cours périodique, est intimement liée au cours de la lune et des planètes. La génération, dans la plupart des animaux, est bornée à certaines périodes, et semble dépendre jusqu'à un certain point des astres. Les oiseaux de passage semblent lire dans le ciel l'époque où ils doivent partir. Le flux et le reflux de la mer et les indispositions régulières qu'éprouvent les femmes chaque mois dépendent du cours de la lune. Les maladies et la température changent ordinairement de sept en sept jours avec ses quartiers. On voit souvent, à l'époque des éclipses, se produire d'une manière spéciale certaines maladies, telles que l'épilepsie, l'apoplexie, les défaillances, etc. : de même, on voit souvent les maladies ou la mort survenir après des périodes égales à la durée des révolutions de Jupiter ou de Saturne (12 et 29 ans). Il y a en nous une

région inférieure et prophétique en même temps, le système ganglionnaire, qui se trouve continuellement en rapport avec la nature qui nous environne. Et l'on sait que la vie de quelques hommes qui se sont distingués par leur intelligence, tels que Milton et le Sage, semblait s'éclaircir ou s'obscurcir avec le soleil. Il n'est donc pas étonnant que l'humanité tout entière soit soumise à ces rapports, et que les habitants de cette terre ressentent le pouvoir d'une loi supérieure et universelle qui gouverne les planètes, et semble les attirer avec plus de force encore que le pôle n'attire l'aiguille aimantée. De plus, au-dessus de l'ordre physique, l'ordre moral a aussi ses limites et ses cercles, pour ainsi dire, que le doigt du Tout-Puissant a tracés, afin que l'action de ses créatures ne se perdent pas dans le vide. C'est là l'ordre éternel du monde, par lequel Dieu a si merveilleusement attaché l'harmonie de l'ensemble au cours des astres que la rédemption même du genre humain semble liée à l'accomplissement des périodes et des temps marqués d'avance par sa sagesse. Et de même que dans les plans de la Providence l'histoire nous apparaît comme une révélation continuelle dans le temps et par le temps, ainsi l'univers se produit à nos regards comme une immense révélation dans l'espace. Et c'est dans ce rapport mutuel que consiste la signification cosmique du nombre 4320, ou de cette année céleste dans laquelle l'aiguille a marqué sur l'immense cadran des étoiles l'apparition du soleil éternel des esprits.

Considérons ce nombre dans ses facteurs : 3 fois 12 = 36; 10 fois 36 = 360; 4 fois 360 = 1,440; et 3 fois 1,440 = 4,320. Ce sont là les nombres radicaux qui

semblent avoir présidé à la construction de cet univers; et c'est pour cela que l'antiquité les employait pour exprimer tous les rapports de division. L'année ancienne embrassait dans sa rotation 360 jours; et le jour comprenait 12 heures chaldaïques, analogues aux 12 mois; de sorte que chaque année en particulier n'était qu'un reflet de la grande année de Dieu ou de la sainte période de 4320 années de la terre. Douze de ces années contenaient 4320 jours, c'est-à-dire, à dix jours près, le temps d'une révolution tropique de Jupiter. Et nous trouvons en effet chez les Indiens une année de Jupiter composée de dix mois, dont chacun avait 36 jours, ce qui fait en tout 360 jours. De cette sorte, chaque mois avec ses 360 heures, ou 30 fois 12 heures, était l'image de l'année, composée elle-même de 360 jours. Les rabbins admettaient dans le ciel 360 fenêtres correspondant aux 360 degrés de l'écliptique; et le grand prêtre portait à sa robe 360 cloches; tandis que le rideau qui cachait le Saint des saints, et qui se déchira à la mort de Jésus, était composé de 1728 fils, ou 4 fois 432 fils, d'après le nombre fondamental de l'ancienne chronologie. C'est d'après la même analogie que l'habit de guerre de l'Égyptien Amasis était tissu de 360 fils. D'après le récit de Diodore, 360 cruches de lait étaient portées chaque jour sur le tombeau d'Osiris à Philée, comme sacrifice pour les morts; et 360 dieux se tenaient autour de la Kaaba des anciens Arabes.

———

CHAPITRE XXIV

Signification ethnographique des nombres 4, 7, 12.

Les rapports qui ont présidé à la construction de l'univers se retrouvent dans la constitution, nous pourrions dire dans l'architecture des royaumes de l'antiquité, qui semble formée d'après l'image du firmament. De même que, d'après le Zendavesta, Ormuzd, le Dieu du ciel et de la terre, était environné des sept Amschaspans ou archanges, ainsi sept magnats ou princes entouraient le trône de son représentant sur la terre, du schah d'Iran. D'après Hérodote, l'Égypte, et, d'apres Mégasthène, l'Inde était anciennement partagée en sept castes, issues des sept Rischis avec lesquels Brahma avait d'abord peuplé la terre, et qui correspondaient aux sept Cabires ou planètes que le Dabistan honorait comme des dieux. Le peuple des Magyares et celui des Cumans attribuaient leur origine, d'après une légende du pays, à 108 familles scythes qui étaient venues en Europe du fond de l'ancienne Scythie d'Asie, sous la conduite de sept chefs, d'où était venu au pays qu'ils avaient conquis le nom de Siebenburgen, c'est-à-dire Sept bourgs. Le partage en 7 ou en 14 castes, partout où il se trouve, repose sur le principe même de la constitution de l'univers; il n'est donc pas étonnant que nous le rencontrions aussi chez les Chaldéens livrés au sabéisme.

La division des tribus chez tous les peuples de l'antiquité, de même que chez les Israélites, correspondait aux douze signes du zodiaque, ou aux douze mois de l'année.

Ainsi Yao, fondateur de l'empire chinois, qui, d'après les traditions du pays, avait parcouru la province de Chen-Si 2400 ans avant Jésus-Christ, avait partagé le royaume du ciel en 4 parties; d'après les 4 contrées du monde et les 4 montagnes du ciel, et il avait confié le gouvernement de l'empire à 12 chefs ou mandarins. Le palais du schah d'Iran était entouré de 4 carrés, gouvernés par 12 archontes, d'après le nombre des tribus. Le royaume des Perses était, comme nous l'apprend Daniel, partagé en 120 satrapies. Diodore (I, 66) rapporte que l'Égypte était partagée en 4 castes, 12 principautés et 36 provinces, sur le modèle du ciel, avec cette différence qu'à chaque signe du zodiaque correspondaient 3 doyens ou gouverneurs. Les Indiens, qui font remonter leurs Védas jusqu'à l'an 2240 avant Jésus-Christ, et qui, comme tous les autres peuples leurs voisins, étaient partagés en 4 castes, avaient transporté cet ordre et cet arrangement jusque dans leur système musical. Les anciens Arabes descendaient de 12 patriarches ou ancêtres (*Genèse*, XVII, 20, — XXV, 16, — XXXVI); et du temps encore de Mahomet les Sarrasins avec les Nabatéens étaient partagés en 12 tribus, dont chacune honorait d'un culte spécial un signe du zodiaque.

Douze membres composaient l'union des peuples qui habitaient anciennement autour de Delphes. L'Aréopage, ce tribunal suprême de la Grèce, comptait primitivement aussi 12 membres; et 12 anciens assistaient le roi chez les Phéaques, comme Salomon nous le raconte (Ier livre des *Rois*, IV, 7). Cécrops avait primitivement établi 12 districts dans l'Attique; et les Ioniens comptaient 12 tribus sur les côtes de Carie, de même que les Achéens dans le

Péloponnèse. La plus ancienne cité, celle qui a été le commencement et le berceau de tous les États, le royaume de Nemrod, était, d'après le témoignage de la Genèse (x, 10), partagé en 4 principautés : et nous voyons, dans la succession des temps qui ont précédé la nouvelle alliance, surgir l'une après l'autre 4 grandes monarchies. Et cette division fut représentée d'une manière symbolique pour tous les siècles suivants à deux fois différentes : la première lorsque le manteau du prophète fut divisé en 12 morceaux (*I Rois*, c. XI, v. 30), et la seconde fois lorsque le manteau du Sauveur fut divisé en 4 parties. En effet, la toge représentait le manteau royal, tandis que la robe sacerdotale, étant le symbole de l'Église, ne devait point être partagée.

D'après Hérodote, Thésée avait partagé le peuple attique en 4 *philes* ou classes, à savoir : les bergers sur les montagnes, les cultivateurs dans la plaine, les guerriers dans l'Ionie, et les prêtres autour d'Éleusis. Chaque *phile* formait 3 *ethnes* qui faisaient ensemble 12 associations ou *phratries*. Chaque *phratrie* était composée de 30 familles, ce qui faisait en tout 360 familles, dont chacune de nouveau comptait 30 *gennetes* ou membres, de sorte que l'État tout entier comptait 2 fois ½ 4,320 citoyens capables de porter les armes. D'un autre côté, à Rome, chacune des trois tribus était partagées en 10 curies; chaque curie en 10 *gentes*, et le peuple entier, par conséquent, en 300 familles; de même que son année ne comptait non plus que 304 jours. Nous trouvons également à Sparte un conseil composé de 300 chevaliers, et à leur tête 28 *gérontes* avec 2 rois, ce qui suppose 30 curies. Le conseil des Carthaginois comptait 104 mem-

bres, d'après le nombre double des semaines de l'année. Les Ashantes, qui habitaient l'intérieur de l'Afrique, formaient, d'après une ancienne tradition, avec les nègres leurs voisins une confédération de 12 tribus. Cette division se reproduit dans la confédération des 12 villes étrusques dont Rome faisait originairement partie; et nous la retrouvons même dans chaque ville en particulier. C'est ainsi que nous lisons dans Virgile (*Æn.*, x, 202), à propos de Mantoue : *Gens illi triplex, populi sub gente quaterni*, et Servius dans ses Scholies remarque à ce propos que Mantoue avait trois tribus, partagées en 4 curies. Conformément à ce même type, les Tusciens fondèrent près du Pô, de même que dans la Campanie, 12 villes ou associations, gouvernées par leurs *lucumons*. Nous retrouvons encore le nombre 12 dans la constitution des Helvétiens. Au nord, chez les Germains, Sigurt, qui comme nouveau fondateur de son peuple prit le nom d'Odin lui-même, et donna à ses compagnons les noms des douze dieux Ases; Sigurt établit la tribu sacerdotale des 12 *diar* ou *drottnar*, et régla leurs fonctions. Les Goths avaient aussi 12 chefs associés à Odin comme prêtres et juges; et l'ancienne législation des Allemands comptait 12 échevins. Les anciens Prussiens étaient partagés en 12 tribus issues des douze fils du roi Waidewut. Cette division en dodécarchies apparait d'une manière frappante dans les 12 ou 6 fois 12 royaumes dont nous parlent les anciens poëmes héroïques allemands, et particulièrement ceux de Parcival, de Gudrun et d'Orendel. Plus tard encore, nous trouvons chez les Ditmares 30 familles. Cologne avait 3 classes, dont chacune possédait 15 magistratures.

4 est le nombre physique de l'espace et de la nature; 3 est le nombre ethnographique qui se rattache à la famille et au sang. C'est avec ces deux nombres que sont formés les nombres 7 et 12. L'antiquité reconnaissait dans la division des cieux le symbole de l'ordre le plus parfait, et comme l'expression de l'idéal dans la réalité : aussi Platon divisait-il en 12 parties son État idéal et sa capitale. Ces mêmes nombres reparaissent dans la constitution des États les plus anciens aussi bien que dans le partage du temps. La grande synagogue sous Esdras comptait 120 membres. C'était le nombre de citoyens nécessaire pour constituer une ville. La première communauté chrétienne au jour de la Pentecôte comptait 120 frères, et 1500 ans après Jésus-Christ Colomb conduisait sur 3 vaisseaux 120 compagnons à la découverte du nouveau monde.

CHAPITRE XXV

Rapports universels de division dans le temps, l'espace et l'histoire.

Le nombre 360 nous apparaît d'une manière frappante comme mesure du temps, particulièrement dans l'histoire du peuple romain. En effet, d'après Servius (*in Æn.*, I, 268); 360 ans se sont écoulés depuis la ruine de Troie jusqu'à la fondation de Rome, et autant depuis cette époque jusqu'au pillage de Rome par les Gaulois; et autant encore jusqu'à la conquête d'Alexandrie, c'est-à-dire jusqu'à l'établissement de la puissance impériale. Le même espace de temps enfin s'est écoulé depuis

Auguste jusqu'à la fondation de Constantinople. Or 4 fois 360 font 1440 ans, juste une année de Dieu, ou un Sal-Chodaï chez les Perses. Il en est de même des nombres 3, 4, 12, 36, 108, 120, 360 et 1440, qui comprennent tous les nombres relatifs à la création et à la rédemption.

L'antiquité divisait tous les cercles en 360 degrés, comme elle divisait en 360 degrés l'orbite du soleil. En multipliant ce nombre par celui des 12 signes du zodiaque, on avait pour résultat le nombre 4320. Les anciens croyaient que le soleil demeurait 3000 ans en chaque signe, et parcourait ainsi en 36 mille ans tout le zodiaque. En regardant cette durée comme un mois, on a 432,000 ans pour l'année divine, que l'Arabe Massudi, au dixième siècle, attribue aux Indiens, et qu'il dit avoir été découverte par Brahma lui-même. L'équateur contient 360 degrés, dont chacun est partagé en 12 milles : c'est l'espace que peut parcourir en un jour, avec une vitesse moyenne, un homme dont la grandeur est en proportion avec celle de la planète; par conséquent l'enceinte de la terre est de 4320 milles.

Brahmegupta, un de leurs astronomes les plus ingénieux, qui vivait dans le VIIe siècle et qui connaissait déjà le système de Copernic, attribue au diamètre de la terre 1080 yojanas, tandis que les rabbins attribuent à la surface de la terre 144 myriades de milles, et deux fois 4320 myriades à l'enceinte du paradis. D'après le R. Nachman, l'enceinte de la céleste Jérusalem contient 144 portes; et l'Apocalypse donne à ses murs 144 coudées de longueur, de largeur et de hauteur. Il est remarquable aussi que le nombre des élus d'Israël marqués

du signe de la prédestination est le tiers de 432,000, ou 144,000.

La division du cercle en 360 degrés, du degré en 60 minutes, de la minute en 60 secondes, donnait pour tout le cercle un espace de 300 fois 4320 secondes. Ainsi le mouvement synodique de la lune comprend dans une année lunaire 4320 degrés; dans la centième partie d'une année lunaire, c'est-à-dire en 3 jours $\frac{1}{2}$, 36 fois 4320 secondes; dans la millième partie 36 fois 432; et 432 secondes de degré dans la centième partie d'un jour, selon la division encore en usage aujourd'hui chez les Chinois. Par conséquent, l'heure des Chinois est encore une image de la grande période de la rédemption. D'après une autre division, les Chaldéens partageaient le jour en 6 fois 12 ou 72 heures; de sorte que 2 mois, ou le rit indien de 60 jours, se composaient de 4320 heures; et 72 cycles de 60 jours donnaient encore 4320 jours. Que si l'on comptait dans le jour 12 heures, 60 minutes dans l'heure, et 60 secondes dans la minute, la somme des secondes du jour montait à 10 fois 4320. Cette division, mystique et prophétique à la fois, s'étendait à la mesure de l'espace. Ainsi, chez les Hébreux, la mesure la plus considérable pour les liquides était le *chomer*, qui était partagé en 10 *bath*; le *bath* était partagé en 6 *hin*, le *hin* en 12 *log*, et le *log* en 6 autres parties : le chomer par conséquent était divisé en 4320 fractions. Il en était de même pour la mesure des grains; car le *cor* comprenait 10 *epha*, celui-ci 10 *omer* ou 3 *seah*, le *seah* 6 *kab*, le *kab* 4 *log*, et le *log* 6 fractions, ce qui donnait 4320 parties pour le *cor* entier. Et cette mesure était la moitié d'un *schalisch*, ou *triens*.

CHAPITRE XXVI

De l'année universelle de Pythagore, et de ses divisions d'après l'harmonie des sphères. L'homme considéré comme microcosme dans son corps et dans sa vie.

De même que l'étoile du Messie, à la naissance de Jésus-Christ, parut pour la sixième fois depuis le commencement du monde, ainsi l'ère sacrée de la rédemption n'est elle-même qu'un jour de la grande semaine des étoiles fixes, ou de la période de la précession des équinoxes, qui paraît avoir été connue déjà de l'antiquité avant Hipparque. Cette période de 6 fois 4320 ans, ou la grande année de Pythagore, composée de 25920 ans, s'explique aussi bien peut-être par le mouvement du soleil autour d'un autre soleil central, accompli pendant cet espace de temps, que par un mouvement propre de l'axe de la terre, dont la précession annuelle est de 50'', 0964. Nous trouvons également dans Cicéron, dans Tacite et dans Servius une grande année des philosophes composée de 12954 années de la terre. Or cette année n'est, à très-peu de chose près, que la sainte période de la rédemption de 4320 ans répétée 3 fois. Elle n'est encore que la moitié de cette grande année universelle de Pythagore, dont un mois est composé de 2160 ans, c'est-à-dire le temps que la terre reste dans un des signes du zodiaque.

Les Chaldéens partageaient le jour en 72 heures, et l'heure en 360 minutes; de sorte que le jour, étant composé de 25920 minutes, était lui-même un reflet de la

période pendant laquelle les points équinoxiaux font leur révolution. Or cette période, la plus importante pour notre planète, se compose précisément de 25920 ans. La division du jour en 12 heures et de l'heure en 1080 minutes, le quart de 4320, donnait pour deux jours le même nombre de minutes, et par conséquent le même symbole. De même encore, 6 années anciennes de 360 jours, composés chacun de 12 heures chaldaïques, comprenaient 25920 heures : et avec le commencement de la septième année, le nombre des heures qu'il fallait intercaler pour faire concorder l'année de 360 jours avec l'ancienne année égyptienne de 365 jours, montait à 360. C'est aussi de 360 minutes que plusieurs peuples anciens et Jules César ensuite augmentèrent l'année de 365 j, pour la porter à 365 $\frac{1}{4}$: ce qui, dans chaque période intercalaire de 120 ans, donnait une augmentation de 2,592,000 secondes, ou 30 jours. Enfin, en 6 années lunaires le cours synodique de la lune comprend 25920 degrés, après quoi venait l'année sabbatique.

Une semaine, c'est-à-dire la cinquante-deuxième partie plus un septième de la grande année des étoiles fixes donne les 70 semaines d'années de la prophétie de Daniel, ou exactement 496 années $\frac{3}{4}$, ou encore 6000 révolutions de la lune. Si nous considérons maintenant ces années comme une seule année plus grande, dont chaque jour se compose de 496 $\frac{3}{4}$ jours ordinaires, cette période est remarquable pour notre planète, comme période de changement dans l'air et dans la température; et c'est après ce temps aussi que l'étoile mobile change de lumière dans l'Hydre; car ce changement se fait ordinairement après 70 ou 71 semaines ordinaires, environ 494 jours. Cette période est aussi l'image de chacun des jours

dont se compose la vie de l'homme. En effet, d'après Haller, dans un homme en parfaite santé, le sang circule 562 fois 1/2 en un jour. D'après Autenrieth, il circule dans les hommes les plus faibles au moins 432 fois, et chaque circulation est marquée par 216 pulsations : le terme moyen de la circulation du sang est donc 497 $\frac{1}{4}$. La circulation du sang à travers tout le corps, depuis le cœur jusqu'aux dernières extrémités, et de celles-ci au cœur, peut donc être comparée à la rotation d'une planète autour de son axe, et elle est l'image d'une année de 71 semaines, ou de la grande semaine de Jupiter. Ainsi en 52 jours $\frac{1}{7}$, c'est-à-dire en autant de jours qu'il y a de semaines dans l'année, le sang de l'homme circule 6 fois 4320, ou 25920 fois; et dans une année entière il circule 42 $\times$ 4320 fois. L'homme apparaît ainsi comme le vrai microcosme ou le type de la création tout entière; car dans la vie même de son propre corps se reflète d'une manière merveilleuse l'histoire du monde entier.

Mais de même que la rotation du principe de la vie animale est une image de cette grande période, la vie de l'homme n'est elle-même qu'un jour de la grande année des étoiles fixes. En effet, suivant David (au psaume LXXXIX, vers. 10), 70 ans sont chez l'homme, en général, le terme de la vieillesse. Or 70 ou 72 ans, ou 3 $\frac{1}{2}$ milliers de semaines font 25920 jours, ou la 365e partie plus $\frac{1}{4}$ de la période équinoxiale. En d'autres mots : la précession des équinoxes est d'un degré en 72 ans. Or 72 ans comprennent 24 fois 40 ou 960 révolutions tropiques de la lune; et par là la vie des hommes d'aujourd'hui, quand on la compare avec la vie des patriarches avant le déluge, est

dans le même rapport qu'un mois à l'égard d'une année. Or les dimensions de l'homme comparées à celles de la terre sont exactement dans le même rapport, comme l'avaient remarqué dans l'antiquité les peuples de l'Orient; de sorte qu'un piéton qui marcherait chaque jour dix heures ferait en 360 jours le tour de la terre.

Ainsi cette période sacrée de la rédemption se reflète et dans le ciel et sur la terre, et dans la vie de l'homme et dans l'histoire de l'humanité. Mais on peut dire qu'elle se reflète d'une manière plus particulière encore dans l'histoire du peuple de Dieu. En effet, on compte 70 ans depuis le jour où Saül fut choisi pour roi jusqu'à la construction du temple de Salomon. Isaïe (XXIII, 15) menace la ville de Tyr de 70 années de malheurs, et Jérémie (XXV, 11) menace aussi Jérusalem d'une désolation de 70 ans. On compte en effet 70 ans depuis la première conquête de Jérusalem par Nabuchodonosor jusqu'au premier retour des Juifs de la captivité de Babylone sous Cyrus; et de cette époque jusqu'au dernier retour de l'exil sous Néhémie on compte 70 ans encore. On retrouve à peu près le même nombre d'années depuis la destruction du premier temple jusqu'à la consécration du second, et depuis ce jour jusqu'à ce que la construction de la ville sainte fut achevée. Enfin on compte 70 ans depuis l'apparition de l'Homme-Dieu sur la terre jusqu'à la dernière ruine de Jérusalem. Si du temps nous passons à l'espace, nous voyons que le chemin parcouru par la terre dans sa révolution annuelle, égal à 1359 fois 83 le demi-diamètre du soleil, multiplié par 19,1115, qui est la racine carrée du nombre des jours dans une année de la terre, donne 25988 demi-diamètres du soleil, ce qui se rapproche beau-

coup de la durée d'une grande année du soleil, qui, d'après Lalande, est de 25972 ans.

Dans une grande année des étoiles fixes sont contenues et la sainte période de la rédemption 4320, et la période prophétique de 70 semaines d'années, et la durée extrême d'une vie d'homme, avec cette différence que la première période y occupe la place d'un rite indien de 2 mois; que la seconde y joue le rôle d'une semaine, et que la troisième y est comme un jour de l'année; de sorte que nous sommes vraiment aux yeux de Dieu et des anges comme des êtres d'un jour, de même que le ver qui rampe sur la terre est un être d'un jour à nos yeux. Mais il y a plus encore; car toutes les autres racines des nombres du cycle prophétique de la rédemption sont fondées sur ce nombre. En effet, 2222 mois synodiques sont la 144e partie d'une grande année des étoiles fixes, de même que 222 mois en sont la 1440e partie. 222 révolutions synodiques de la lune forment la période lunaire chaldaïque de 18 ans; celle-ci est donc contenue 1440 fois et dans le temps et dans l'espace de cet univers. 2222 révolutions de la lune ou 180 ans forment une période encore en usage aujourd'hui chez les Tartares, et qui est contenue 144 fois dans la grande année des étoiles fixes. Au reste, les anciens astronomes indiens semblent avoir pressenti cette période, puisqu'ils admettaient que deux étoiles fixes placées à deux points opposés dans le ciel avaient besoin de 144 ans pour parcourir tout le zodiaque. Ce grand cycle de 25920 années de la terre se reflète, comme nous l'avons vu déjà, dans les moindres divisions du temps, depuis les mois jusqu'aux secondes; et il est remarquable que la sainte période de la rédemption comprend exactement

25920 mois synodiques. En effet, 25920 mois synodiques donnent 2095 $\frac{2}{3}$ années solaires. Or c'est le temps qui s'est écoulé depuis la chute d'Adam jusqu'au milieu de la vie d'Abraham, c'est-à-dire jusqu'au jour où ce patriarche reçut de Dieu la promesse qu'il deviendrait la tige d'une nouvelle race. Abraham occupe donc le milieu de la sainte période, et de là jusqu'à la naissance de Jésus-Christ il s'est écoulé de nouveau 25920 autres mois synodiques.

Ainsi la grande année des étoiles fixes de 25920 années de la terre comprend 6 fois la sainte période de la rédemption de 4320. 25920 mois synodiques font la moitié de cette sainte période. 25920 semaines forment les 70 semaines de Daniel. 25920 jours font les 70 ans de la captivité de Babylone, ou la somme des années qui composent la vie de l'homme. L'ancienne année de 360 jours comprend 25920 heures chaldaïques. Chaque jour en particulier comprend 25920 minutes. Le sang circule dans le corps humain 25920 fois dans une année. 25920 est 60 fois 432, 30 fois 864, 20 fois 1296, et 15 fois 1728. Or ces différents nombres expriment justement l'échelle des yug ou des âges indiens. La grande période magnétique de 2160 ans est contenue 12 fois dans cette période de la révolution des équinoxes; de sorte que celle-ci, étant composée d'autant de sous-divisions magnétiques, nous rappelle la composition de l'année avec ses mois, du mois avec ses jours, du jour avec ses 60 heures astronomiques, etc. Ainsi la plus grande période magnétique, composée de 5 fois 432, est la clef de la plus grande période du mouvement de l'axe de la terre, ou de la grande période de la précession des équinoxes : et ce nombre radical des lois de l'univers détermine également la sainte période de la

rédemption, composée de 4320 années lunaires depuis la création jusqu'au Messie.

CHAPITRE XXVII

Comment l'anneau des temps s'est fermé à l'époque de l'Incarnation.

A la naissance de Jésus-Christ s'accomplirent les périodes suivantes :

1° Le 38e, ou 2 fois 19e siècles des anciens Étrusques;

2° L'année cyclique 4320 depuis la fin de l'ancienne époque des dieux, chez les Babyloniens et les Égyptiens;

3° L'année cyclique 1000, depuis l'ère de Nabonassar (747 avant Jésus-Christ);

4° Le cycle 432, depuis l'époque du cycle de Méton;

5° La 221e période de 19 ans;

6° Le 7e cycle de 600 ans, ou le 70e cycle de 60 ans;

7° Le 85e cycle jubilaire de Moïse;

8° La 2222e révolution de Mars;

9° La 354e de Jupiter;

10° Mercure avait achevé 19 fois 354 de ses révolutions;

11° Vénus 19 fois 365;

12° Les astéroïdes 50 fois 19 de leurs révolutions;

13° Saturne avait achevé sa 144e depuis la création, et la 110e depuis le commencement du cycle national des Chaldéens et des Égyptiens;

14° Uranus, la planète la plus éloignée de notre système solaire, avait achevé sa 50e année, c'est-à-dire un cycle jubilaire entier.

15° 35 ($\frac{70}{2}$) périodes intercalaires du grand cycle solaire de 120 ans, en usage chez les Perses, se sont écoulées jusqu'au grand jugement qui s'accomplit sur le Golgotha, de même que 34 jubilés s'étaient écoulés depuis la création jusqu'au déluge. Or cette période de 120 ans est l'espace de temps qui fut donné comme répit au genre humain du temps de Noé.

16° Enfin la conjonction dans le signe des Poissons de Jupiter et de Saturne, les deux plus grandes planètes de notre système, s'accomplissait pour la 21ᵉ fois au moment où Jésus-Christ vint au monde. La naissance du Sauveur est le but et le terme de toutes les chronologies : avec ce grand événement s'accomplissaient toutes les ères, toutes les périodes des différents peuples. L'antiquité finissait, l'anneau prophétique des siècles était fermé, une nouvelle époque commençait, et partout aussi commençait une nouvelle chronologie. Aussi pour exprimer la période sacrée au bout de laquelle devait paraître le Messie, il n'est point de symbole plus convenable que celui du serpent, qui, se repliant sur soi-même, unit comme dans un cercle les deux extrémités de son corps. La naissance du Sauveur n'avait pas été annoncée seulement par les prophètes de l'ancienne alliance ; tout était en quelque sorte une prophétie plus ou moins manifeste de cet événement. Les mythologies des peuples, l'histoire de la nature, celle du genre humain, l'édifice entier de cet univers, tout cela était comme autant de prophéties stéréotypées, et qui faisaient une impression profonde sur les peuples de l'antiquité, bien plus jeunes et bien plus faciles à émouvoir que les peuples modernes.

On ne peut donc assez s'étonner du matérialisme gros-

sier de notre époque, qui, étudiant avec une attention patiente l'estomac des vers et des infusoires, ou cherchant à analyser la construction d'un mot grec ou latin, ne fait même pas attention à un événement qui a remué le monde et sur lequel repose l'univers entier. Celui qui, après avoir établi tout ce bel ordre, est sorti lui-même du sein de son éternité pour se soumettre aux conditions du temps, est devenu de nos jours un scandale et une folie. Le livre hiéroglyphique du firmament nous a livré le sens de ses énigmes; l'apocalypse des temps anciens se révèle à nos regards dans les astres qui peuplent les cieux. Nous pouvons maintenant lire et interpréter ces signes, et pressentir l'harmonie que dans les desseins de Dieu doivent former les sphères de l'univers. Le mystère des nombres d'après lesquels le monde a été construit gît dans la sainte période de la rédemption, et elle nous fournit en même temps un moyen sûr de reconnaître la divinité de Celui que les nations attendaient. Les savants de nos jours s'intéressent à tout; il n'y a que cet ordre d'idées qui les trouve froids et indifférents. Lorsque Notre-Seigneur parut sur la terre, lorsque le chœur entier des mondes, fêtant sa venue, entonnait le grand alleluia de la délivrance; lorsque des signes annonçaient au ciel la plénitude des temps, les hommes sur la terre n'entendaient et ne voyaient rien de toutes ces choses. Il en est encore ainsi des savants de notre époque, dont l'esprit borné ne voit en Jésus-Christ qu'un rabbin juif qui a su profiter des préjugés de son temps. Ils s'imaginent avoir déjà chassé le christianisme de la science, et se flattent de le chasser encore de ce monde.

Nous pouvons dire maintenant, sans faire injure aux Écritures divines, que la nature contient des prophéties

non moins claires que la Bible. Nous pouvons réduire à sa juste valeur cette assertion de Bretschneider et des autres déistes : qu'avec le système ancien de Ptolémée ont disparu tous les dogmes fondamentaux du christianisme, tels que l'incarnation de Dieu, la mort expiatoire de Jésus-Christ, son ascension, sa venue à la fin des temps, le ciel, l'enfer, la résurrection et le jugement. C'est ici le point où nous pouvons nous présenter hardiment devant ces destructeurs aveugles, et, armés du bouclier de la foi et du glaive de la science, les forcer à reculer, et venger la religion de leurs outrages impuissants. Mais pour renverser de leurs trônes ces faux dieux, et pour détruire l'œuvre d'iniquité qu'ils ont construite, il faut entrer hardiment dans la voie que nous venons d'indiquer; il faut poursuivre le démon dans la science, et tourner contre lui ces démonstrations que nous fournissent le firmament et l'univers entier, et dont l'évidence est telle, que la foi semble à peine être une vertu pour celui qui les a attentivement étudiées. Il faut les enseigner dans les écoles et les prêcher sur les toits : car je ne connais point de preuve mathématique plus convaincante de la divinité du christianisme et de son fondateur que celle qui est écrite en caractères si visibles au ciel et sur la terre, et qui nous présente dans la personne de Jésus-Christ Celui qu'attendaient tous les siècles, Celui que louent toutes les langues et tous les mondes, et à qui est due la gloire dans les siècles des siècles.

CHAPITRE XXVIII

De la plénitude des temps : commencement du septième millénaire.

Nous avons pu découvrir l'année de la naissance du Fils de Dieu à l'aide de la période sacrée connue chez tous les peuples de l'antiquité, et composée de 5625 années sacerdotales, ou de 4320 années lunaires, ou enfin de 4191 années solaires. Cette période nous a servi de fil conducteur à travers le labyrinthe des systèmes chronologiques; et après l'avoir vue écrite dans l'histoire des peuples et de l'univers lui-même, nous l'avons retrouvée dans les saintes Écritures et dans l'histoire du peuple de Dieu. Il nous est ainsi devenu possible de résoudre un problème qui avait paru insoluble jusqu'ici, à savoir, de fixer l'âge du genre humain. Quant à l'âge de la terre, tout porte à croire qu'avec le développement toujours croissant des sciences naturelles, il sera possible bientôt de le fixer d'une manière plus ou moins probable. Il est vrai que les savants bénédictins nous donnent dans l'*Art de vérifier les dates* 108 ères différentes, qui ont toutes été plus ou moins en usage dans l'antiquité. Il est vrai encore que de Vignoles, dans la préface de sa *Chronologie de l'histoire sainte*, nous cite, relativement à l'âge du monde, 200 solutions, dont les deux extrêmes donnent à celui-ci jusqu'à Jésus-Christ, l'une 6984, et l'autre 3483 ans. De tous ces systèmes, de toutes ces solutions divergentes, il ne restera dans l'avenir, nous en avons l'intime conviction, que celle que nous avons donnée nous-même après Silberschlag, lequel compte jusqu'à l'ère chrétienne 4200

ans, c'est-à-dire quelques années seulement de plus que nous. Frank, au contraire, est obligé de faire violence à la Bible pour ne trouver que 4180 ans jusqu'à l'an de Rome 752, où l'on croyait qu'était né Jésus-Christ. Au reste, ce que cet auteur avait entrepris de faire, en parcourant les grandes périodes jubilaires, était devenu réalisable après lui, grâce à ses travaux et à ceux des autres savants qui nous ont précédé. Les historiens et les chronologistes qui viendront après nous pourront désormais rattacher l'histoire du genre humain à l'ère véritable du monde, qui jusqu'à la venue du Messie comprend 4191 révolutions de la terre autour du soleil, et qui se partage en deux fractions, l'une de 1656 ans avant le déluge, et l'autre de 2534 ans après ce grand cataclysme. Or il est remarquable que le sixième millénaire de l'antiquité commence avec l'établissement du saint-empire romain par Charlemagne, et que le septième s'annonce au contraire par la ruine de ce même empire, après une durée de 1000 ans.

CHAPITRE XXIX

Du Taureau et du Bélier dans l'antiquité, et du signe des Poissons au commencement du notre époque.

Le firmament nous annonce que nous sommes nous-mêmes à une grande époque; et je m'étonne qu'aucun astronome n'ait fait encore cette observation. Si la terre a 6000 ans, ceci suppose qu'au commencement de sa rotation autour du soleil celui-ci était dans le signe des

gémeaux. En effet, d'après cette loi que le colure des équinoxes, qui 2470 ans avant Jésus-Christ quittait le Taureau, avait mis 2150 ans à s'avancer d'un signe, le soleil devait être dans le signe des gémeaux 4620 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 430 ans avant l'année 4190; mais aucun souvenir historique ne remonte jusque-là. Le Zend-Avesta toutefois nous donne sur cette première époque de l'histoire des notions intéressantes. Il fait commencer la création avec le signe du Taureau, parce que c'est sous ce signe qu'a commencé, 50 ans après le déluge, le printemps de l'année universelle. C'est l'époque où le paganisme a pris naissance, lorsque les premières familles du genre humain, réunies dans les plaines de Sennahar, bâtirent cette tour fameuse composée de sept étages, représentant les sept planètes, et portant à son sommet le temple de Bel, créateur du ciel et de la terre. Hérodote nous apprend que de son temps une vierge seule pouvait passer la nuit comme prêtresse dans le temple de ce dieu, tant les hommes de cette époque portaient déjà profondément empreinte en leur cœur la promesse faite à nos premiers parents que d'une vierge bénie de Dieu naîtrait le Rédempteur du monde.

C'est dans cet esprit que les fils de Sem et de Japhet avaient pris part à cette œuvre gigantesque. Mais les fils de Cham avaient bien d'autres vues. Ils confondirent le Créateur avec l'astre qu'il avait placé au firmament pour éclairer la terre; et comme le soleil ouvrait la nouvelle année en entrant dans le signe du Taureau, il apparut à leur imagination sous la forme de cet animal. Depuis ce temps, le soleil du printemps, le principe universel de la fécondité, est représenté par un taureau dont la queue se

termine à cause de cela par une gerbe d'épis. C'est lui qui ouvre les temps; et c'est de là que viennent les sacrifices bachiques où l'on immolait un taureau, de même que les combats de taureaux qui se célébraient chaque année aux fêtes d'Éleusis. Mais ce dieu, image du soleil, avait aussi son représentant sur la terre dans la personne des rois qui gouvernaient les peuples. Les Chamites placèrent donc sur la tête de leurs *Pharaons* la couronne ou le nimbe de la divinité, et firent de Babel, c'est-à-dire de la tour de Bel, une forteresse contre leurs frères. Nemrod, issu de Cham, premier né de Noé, avait, en cette qualité de représentant du soleil, établi sa demeure sur le sommet de cette tour, et pris pour son palais le temple qu'elle portait. Aux sept étages de la tour, semblables aux sept chambres des pyramides, dont chacune portait le nom d'une planète, correspondaient autant de castes, dont chacune dominait sur celle qui était placée immédiatement au-dessous d'elle. De cette sorte chacune régnait et servait à la fois, à l'exception de la plus élevée, qui commandait à toutes les autres. Cette constitution de l'État devint, au rapport du même Hérodote, la forme normale de l'empire assyrio-babylonien, où les différents peuples, entrant toujours successivement dans un cercle plus restreint, dominaient ceux qui les avaient précédés, et servaient tous en même temps le peuple central et souverain. Aussi les rabbins disaient que les Babyloniens avaient voulu escalader le ciel, et en arracher Dieu, puisqu'ils s'étaient emparés du sommet de la tour, et qu'ils s'y étaient établis. Les fils de Cham voulurent soutenir et garder leur droit de primogéniture, en s'attribuant ce qui concerne le culte de Dieu et la domination sur leurs

frères. Bien plus, ils voulurent s'assujettir ceux-ci et vivre de leur travail, oubliant la malédiction que Noé, leur père, avait prononcée contre eux.

Ce premier obscurcissement de la révélation amena bientôt une extase formelle dans la nature, pendant laquelle, comme pendant un songe, se déroula cette longue série d'images et de symboles mythologiques, dont se berça l'humanité. Les idées une fois altérées, le langage qui les exprime ne tarda pas à se corrompre. De là cette confusion des langues qui sépara l'humanité en autant de peuples qu'il y avait de systèmes mythologiques différents. Les diverses familles ne s'entendaient plus, parce qu'elles avaient perdu cet amour mutuel et cette unité spirituelle qui rapproche les hommes entre eux. Ceux-ci, ayant en quelque sorte perdu leur centre de gravité, furent dispersés sur toute la terre; et l'œuvre gigantesque par laquelle ils avaient voulu se faire un nom devint le monument de leur humiliation et de leur décadence. Dieu, qui, selon la sainte Écriture (*Genèse*, IV, 26), avait été d'abord honoré sans nom, reçut des noms divers, selon le caractère de chaque nation. L'Éternel fut considéré comme le dieu de l'année ou le soleil; et parce que celui-ci entrait alors dans le signe du Taureau, il fut représenté sous cette image. On peut conclure de là que l'origine du paganisme, la confusion des langues et la séparation des peuples ne remontent pas au delà de l'an 2470 avant Jésus-Christ.

Toute mythologie, si on la considère dans sa base naturelle, repose plus ou moins sur l'observation du ciel et du temps, sur la succession des saisons et des années, sur les rapports du soleil avec les planètes. Le cours du soleil à

travers les différents signes du zodiaque, son lever, son coucher fournissent des rapports généthliaques, spirituels et moraux. L'écriture, chez les plus anciens peuples, se compose de caractères runniques ou d'hiéroglyphes symboliques, qui, interprétés diversement par les prêtres, produisirent cette variété infinie d'histoires attribuées aux dieux. C'est pour cela que Mithras, la puissance créatrice du soleil, est représenté dans les anciens monuments assis sur un taureau. C'est pour cela qu'on l'immolait sous la forme du taureau Abudad, symbole du soleil, qui chaque année dans l'hiver semble descendre dans la nuit de la tombe. C'est pour cela que chez les Égyptiens le dieu s'incarne dans le taureau Apis. Mais comme tous les 25 ans s'accomplit une période solaire, le dieu est après chacune de ces périodes engendré de nouveau; et son nom seul indique déjà qu'il est le père de toute la nature, qui reçoit de lui sa fécondité. Boswa et Darmada jouent chez les Indiens le même rôle que Mithras chez les Chaldéens et les Perses.

C'est pour cela aussi que les Israélites demandaient à Aaron qu'il leur permît d'adorer Jéhovah sous l'image d'un jeune taureau. Leur penchant à employer des symboles matériels était si fort, que sous leurs rois encore ils l'adoraient comme dieu de l'année à Dan et à Bethel sous cette forme. Et cette malheureuse disposition ne se perdit chez eux qu'après leur exil à Babylone. Encore aujourd'hui les Perses, quand ils comptent les signes du zodiaque, désignent le Taureau par la lettre *A*. Cette lettre, la première de l'alphabet, a chez les Hébreux et les Phéniciens la figure d'une tête de taureau. Dans la langue allemande le mot radical *ur*, *taureau*, sert à expri-

mer en général les rapports de principes ou d'origine. Les montagnes les plus hautes, telles que les Alpes, de même que les principaux fleuves, comme l'Alphée, sont représentés sous cette image; et l'Océan, père des dieux et des hommes, est appelé par Euripide dans Oreste *Taurokranos*. Ainsi, dans la mythologie gréco-romaine Jupiter s'approche sous la forme d'un taureau d'Europe ou de la terre, qui pour cela, chez presque tous les peuples, est représentée par une génisse; et c'est sous cette forme qu'elle apparut à Pharaon dans son songe. L'époque mythologique est si fortement empreinte de cette symbolique mystérieuse que la fondation de Rome et de presque toutes les villes importantes de l'antiquité, telles que Memphis, Mycènes, Thèbes, Athènes, etc., est célébrée dans le signe du Taureau, le 21 avril, et que son nom a été donné à des contrées entières, comme la Béotie et l'Italie.

Le temps approchait où le héros du ciel, le soleil, sous le nom d'Hercule ou de Thésée, allait, parcourant la terre, bannir le taureau sauvage, c'est-à-dire abolir le culte sanglant de Moloch. Car, par suite de la précession des équinoxes, le soleil, après 2000 ans, passa dans un autre signe du zodiaque, dans celui du Bélier : et les héros du dieu partirent pour aller chercher la toison d'or. De même qu'auparavant Pasiphaé avait attiré le taureau de Crète, ainsi Luna, cette fille de la lune et des planètes, attire et séduit le Pan d'Arcadie, caché sous la forme d'un bélier. Là le soleil engendre dans le Taureau, ici dans le Bélier. Désormais celui-ci, remplaçant le taureau, devient le symbole des conquérants et des guerriers, non-seulement chez les Perses et les autres peuples de l'Orient, mais

encore chez les Macédoniens et les nations occidentales. C'est alors que les princes apparaissent comme image de Dieu; et même chez les Indiens le monarque s'appelle simplement *deva*, dieu. C'est ainsi que le schah d'Iran est le représentant d'Ormuzd et le dieu de la terre, et que les Sassanides portaient sur les monnaies et dans les inscriptions le nom de Dieu. L'empereur de la Chine s'appelle le fils du ciel, et le Dalai-Lama au Tibet est considéré comme une incarnation de Buddha. La corne est dans toutes les langues le symbole de l'abondance et de la puissance à la fois. C'est ainsi qu'elle nous apparaît dans le langage prophétique de Daniel et de saint Jean, et sur le front de Moïse lui-même.

Le Bélier est en même temps et la représentation de la Divinité et la victime expiatoire dans les sacrifices; et déjà dans celui d'Abraham sur le mont Moria il remplaçait le fils de ce patriarche. Le mythe égyptien raconte, à propos de ce changement des signes, qu'Hercule désira un jour de contempler la Divinité. Jupiter refusa au héros cette faveur : mais enfin, vaincu par ses instances, il prit la tête et la toison d'un bélier, et lui apparut ainsi. C'est depuis ce temps que les Égyptiens représentent leur Jupiter-Ammon avec une tête de bélier; que sa statue porte les cornes et la toison de cet animal, et que chaque année on immole un bélier en son honneur.

L'Égypte comptait, à proprement parler, trois taureaux sacrés. Le premier était Apis ou Épaphus, à Memphis, qui avait le triangle blanc sur le front et le croissant à la main droite. Le second était le taureau noir honoré sous le nom de Mnevis à Héliopolis, ou la ville de Mithra, où Notre-Seigneur Jésus-Christ vécut deux années pen-

dant son enfance. Le troisième était le taureau noir hérissé, de Thèbes, appelé Onuphis, dont la tête, d'après les bas-reliefs de Medinatabu, porte le disque du soleil. Mais lorsque, peu de temps avant Alexandre le Grand, qui se croyait lui-même une incarnation d'Ammon, le bélier divin paraît sur la scène, le mythe représente le taureau Apophis poursuivant, sous le nom de Typhon, Jupiter aux cornes de bélier. C'est par suite de la même idée que Plutarque, dans la Vie de Thésée, nous représente la victime se changeant en bouc dans les mains du héros.

Les anciens Germains attachaient à leur héros Siegfrid, portant les cornes sur sa tête, les mêmes idées que les Égyptiens à leur dieu Ammon. Et dans le combat qu'il livre avec ses douze compagnons pour enlever le trésor des Nibelungen, combat où tous les guerriers périssent, on reconnaît le voyage des Argonautes partant pour aller chercher la toison d'or. Le taureau est le symbole de cette époque terrible, marquée par la prédominence des fils de Cham et par le culte sauvage de Baal ou Moloch, à qui l'on immolait des enfants; il est le symbole affreux de Chronos ou Saturne dévorant ses propres enfants, c'est-à-dire les jours, à l'exception seulement du jeune Horus, le fils de la nouvelle époque, qui naît le 25 décembre, au commencement de l'année. Le bélier, au contraire, symbole de Jupiter, caractérise l'âge héroïque de Japhet avec les apothéoses de ses héros. Enfin, lorsque le soleil passa dans le signe des Poissons, un élément inconnu apparut dans le monde. Le nouveau Melchisedech, le Christ, rétablit le royaume de la paix sur la terre. Mais ce dernier principe ne pouvait triompher qu'après avoir vaincu l'an-

cien; c'est pour cela que l'Homme-Dieu, dont les premiers chrétiens exprimaient le nom sacré sous le symbole mystérieux du mot grec ΙΧΘΥΣ, *poisson*, à cause du signe sous lequel il était né, dut porter nos péchés sur la croix, et mourir pour nous comme agneau de la nouvelle alliance, après avoir été immolé déjà pour nous d'une manière symbolique dans les sacrifices de l'Ancien Testament.

L'histoire raconte de Cambyse qu'après avoir conquis Memphis, il tua le taureau Apis dans son temple. Il voulait exprimer par là qu'une nouvelle époque et un nouveau culte allaient commencer. Le bélier était le symbole du royaume des Perses : c'est pour cela qu'ils célébraient sa fête au temps où le soleil entre dans l'équinoxe de printemps, de même que les Indiens célébraient leur fête de Huli lorsque le soleil passait par le signe du Bélier. Dans la loi de Moïse elle-même, un agneau était immolé, d'après l'ordre de Dieu, tous les ans au printemps, et tous les jours dans les sacrifices, comme symbole du Sauveur, soleil de justice, qui devait nous racheter et ouvrir une nouvelle époque.

320 ans avant Jésus-Christ, le point de l'équinoxe du printemps tombait entre le Bélier et les Poissons. Le 4[e] signe où le soleil est entré depuis la création est donc celui des Poissons. C'était le symbole du peuple de Dieu; et c'est sous ce signe que l'antiquité tout entière attendait la venue du Sauveur du monde. Aussi Jésus-Christ naquit sous la grande constellation de presque toutes les planètes dans le signe des Poissons. Or si nous comptons la précession des signes dans le cours de chaque douzième mois d'une grande année des étoiles fixes de 25920 ans,

c'est précisément de nos jours, de 1830 à 1840, que l'équinoxe s'est trouvé entre les Poissons et le Verseau. Une nouvelle époque a donc commencé de nos jours pour le monde chrétien sous le signe céleste de son Rédempteur; et une nouvelle époque commencera avec un nouveau signe, l'an 4000 après Jésus-Christ.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

SEPTIÈME SECTION

LES ACTES DES APÔTRES.

TROISIÈME PARTIE

DE L'AGE DU MONDE, DE L'ANNÉE DE DIEU ET DE LA SAINTE PÉRIODE JUBILAIRE DE LA RÉDEMPTION.

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Impr. Mame.



